MUSÉE

DES FAMILLES

LECTURES DU SOIR.

XXXVII^e ANNÉE.

COLLABORATEURS DU MUSÉE DES FAMILLES.

DIRECTEUR DE LA RÉDACTION : M. CH. WALLUT.

TEXTE.

ACHARD (Amédée).
AIMARD (Gustave).
ANCELOT (Mme).
ASSOLANT (A.).
AUGIER (Emile), de l'Acad. franç.
BERTHOUD (Henry).
BERTSCH (A.).
BOISGONTIER (Mme Adam).
CALLIAS (Hector de).
CHADEUIL (Gustave).
CHASLES (Philarète).
COMETTANT (Oscar).
DELAVIGNE (Germond).
DESCHAMPS (Emile).
DESLYS (Charles).
DUBARRY (A.).
DUMAS (Alexandre).
DUMONTEILH (Fulbert-).
ENAULT (Louis).
FÉVAL (Paul).
FOURNEL (Victor).
GAUTIER (Théophile).
GRANIER DE CASSAGNAC.
GUIZOT, de l'Acad. franç.
HALÉVY (Léon).
HOUSSAYE (Arsène).
HUGO (Victor), de l'Acad. franç.
JACOB (le bibliophile).
JAL, historiographe de la marine.
JANIN (Jules).
JUBINAL (Achille).
KARR (Alphonse).
LA LANDELLE (G. de).
LA ROUNAT (Ch. de).
LA VILLEMARQUÉ (Ve de), de l'Inst.
LEGOUVÉ, de l'Acad. franç.
LORMEAU (Mme Juliette).
MANGIN (Arthur).
MARCO DE SAINT-HILAIRE (E.).
MASSON (Michel).
MONNIER (Henri).
MULLER (Eugène).
NADAUD (Gustave).
NISARD, de l'Acad. franç.
PATIN, de l'Acad. franç.
PÉCONTAL (Siméon).
PETIT-SENN.
PLOUVIER.
PONCY (Charles).
PONGERVILLE (de), de l'Acad. fran.
RAYMOND (Ch.)
RONDELET (A.)
SAINT-MARC-GIRARDIN, de l'Académie française.
SANDEAU (Jules), de l'Acad. franç.
SÉGALAS (Mme Anaïs).
SÉGUR (A. de).
TASTU (Mme Amable).
THOMASSON (Léopold).
ULBACH (Louis).
VERCONSIN (E.).
VERNE (Jules).
VIARDOT (Louis).
WEY (Francis).

AMPÈRE (J.-J.).

BALZAC (de).
BOITARD.
CAPENDU.
DELAVIGNE (Casimir).
DESBORDES-VALMORE (Mme).
GABRIEL (l'abbé).
GAY (Mme Sophie).
GEOFFROY SAINT-HILAIRE (Isid.).
GIRARDIN (Mme Emile de).
GOZLAN (Léon).
HALÉVY (F.), de l'Institut.
JASMIN (d'Agen).
LAMARTINE (Alp. de), de l'Acad. fr.
MÉRY.
PITRE-CHEVALIER.
PONSARD (François), de l'Acad. fr.
ROGER DE BEAUVOIR.
SAINTINE.
SALVANDY (de), de l'Acad. franç.
SCRIBE, de l'Académie française.
VIENNET, de l'Académie française.
VIGNY (Alfred de), de l'Acad. franç.

DESSINS.

BAR (de).
BAYARD.
BERTALL.
BRETON.
CATENACCI.
CHAM.
CHENAY (Paul).
CHEVIGNARD.
CLERGET (H.)
DAUBIGNY.
DAMOURETTE.
DELANNOY.
DORÉ (Gustave).
DUVIVIER (A.).
FELLMANN.
FOULQUIER.
FREYMANN.
GAVARNI.
GIRARDET (Karl).
GRENIER (Henri).
JANET-LANGE.
JOHANNOT (Tony).
JOULIN (Lucien).
LANCELOT.
LAVIEILLE (Eugène).
LIX (Frédérick).
MAR (Léopold).
MARC.
MARIANI.
MONNIER (Henry).
MONTALANT.
MORIN.
NANTEUIL (Célestin).
PAUQUET.
SAUVAGEOT (Charles).
STAAL (Gustave).
STOP.
THORIGNY.
VALENTIN (H.).
YAN' DARGENT.
WATTIER.
WORMS (Jules).

GRAVURES.

BEST, BRÉVIÈRE, DUMONT, FAGNION, GAUCHARD, GÉRARD, MARTIN, MONTIGNEUL, PISAN, THOMAS, TRICHON, WIESENER, ETC.

N. B. La collaboration des écrivains et des artistes d'élite n'est point ici un vain ornement de prospectus, comme pour tant de journaux qui se parent des plus beaux noms sans s'enrichir de leurs travaux; toutes ces signatures figurent dans la collection du *Musée des Familles* et continueront d'y figurer au-dessous des articles et des gravures les plus remarquables.

RENOUVELLEMENT D'ABONNEMENT

POUR L'ANNÉE 1870-1871 (38e ANNÉE).

Tous les abonnements partent du mois d'Octobre et se font pour l'année entière.

Prix pour Paris : 6 FRANCS PAR AN.

AVEC LES *MODES VRAIES* : 11 francs.

ÉTRANGER. *Musée des Familles* seul : Italie, Suisse, 8 fr. 10.

Allemagne, Angleterre, Autriche, Belgique, Espagne, Grèce, Hollande, Portugal, Prusse, Russie, Suède, Turquie, 8 fr. 50.

Colonies françaises ou étrangères, Amérique, États-Unis, Indes orientales, par steamer ou via Suez, 9 fr. 50.

Roumanie, 10 fr. 50. États romains, 11 fr. Panama, 12 fr.

Pour les départements : 7 FRANCS 50 PAR AN.

AVEC LES *MODES VRAIES* : 13 fr. 70.

ÉTRANGER. *Musée des Familles* avec *Modes* :

Allemagne, Angleterre, Autriche, Belgique, Espagne, Grèce, Hollande, Italie, Portugal, Prusse, Russie, Suède, Turquie, 15 fr. 50.

Colonies françaises ou étrangères, Amérique, États-Unis, Indes orientales, par steamer ou via Suez, 16 fr. 50.

Roumanie, 18 fr. 50. États romains, 19 fr. 50. Panama, 22 fr. 50.

A Paris, au bureau de l'administration, rue Saint-Roch, 29,

Aux bureaux des Messageries et chez tous les libraires.

Nous engageons nos Abonnés des départements et de l'étranger à nous envoyer directement, rue Saint-Roch, 29, *le montant de leur abonnement, en un mandat de poste, ou un bon à vue sur Paris, de la somme de* 7 *fr.* 50 *c. pour le* Musée *seul, et de* 13 *fr.* 70 *c. pour le* Musée *et les* Modes vraies *réunis*, dans les départements. (Voir les prix ci-dessus pour l'étranger.) Envoyer la dernière bande du journal.

Tout abonné *direct* est sûr de recevoir le *Musée* exactement le 25 ou le 26 de chaque mois. Il peut réclamer dans le mois, en cas d'erreur. Pour tout changement d'adresse, il doit écrire *franco* avant le 10 du mois.

TRENTE-SEPT VOLUMES SONT EN VENTE.

Prix de chaque volume.

Pour Paris. . . { Broché . . . . . 6 fr. / Relié . . . . . 7 fr. 50 c. } (Voyez les prix ci-dessus pour l'étranger.)

Pour les départements, par la poste, le volume broché. 7 fr. 50 c. — Relié, 9 fr.

RÉIMPRESSION DE LA COLLECTION. DEUXIÈME ÉDITION.

Chacun des trente premiers volumes : Paris, 3 francs. Port payé en sus. (Voir la couverture.)

PARIS. — TYPOGRAPHIE A. HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7.

Paris, Bureaux de l'Administration, rue Saint-Roch, 29.

MUSEE DES FAMILLES

Lectures du Soir

TOME TRENTE-SEPTIÈME

—

1869-1870

—

PARIS, RUE SAINT-ROCH, 29.

Paris, 6 fr. par an. Départements, 7 fr. 50.

Pour paraître dans les prochains numéros :

Les Demoiselles de Fernig, souvenirs de la première invasion, par J. Bertal.

La Dynastie des Hohenzollern, études historiques, par A. Genevay.

Les Mémoires d'un franc-tireur, par...

Le Dîner des centenaires ou l'Art de vivre longtemps, par E. Muller.

Etudes sur l'architecture.

Zémire, conte par J. Janin.

Nouvelles, études historiques, causeries scientifiques, par J. Verne, Assolant, Dubarry, Ch. Deslys, Mangin, etc.

N. B. En présence des événements si douloureux qui se précipitent chaque jour, nos lecteurs comprendront la réserve qui nous est imposée. Nous ne pouvons que répéter l'appel pressant que nous leur adressions dans notre dernier numéro, et qui a déjà trouvé tant d'écho dans toutes les âmes françaises.

C. W.

MUSÉE DES FAMILLES

LA JEUNESSE DE FÉNELON.

Les deux écoliers. Paysage du Quercy. Dessin de A. de Bar.

I

Le vieux Quercy, pays de la vigne et des chênes, s'offre aux regards sous deux aspects bien différents. Ses hauts plateaux, formés de rochers gris et durs comme le marbre, et de feuillets calcaires brisés, effrités par le temps, rappellent, par leur aridité et leur solitude, les *parameras* de l'Espagne. Les vallées, au

contraire, où coule un fleuve, se parent, sous les rudes mains qui les cultivent, de la végétation la plus riante, de riches moissons et de vignobles suspendus au flanc des coteaux. Rien de plus frais et de plus doux en même temps que les paysages qu'on trouve à chaque pas dans ces vallées lorsque l'été a fait place à l'automne. Et celui qui, assis comme deux écoliers de l'Université de Cahors sur les rocs de Gluges, le 1er octobre 1666, aurait eu à ses pieds les eaux claires de la Dordogne, fuyant vers le donjon de Montvalent; à sa droite, les tours de Mirandol, aire de malandrins du moyen âge; à sa gauche, dans le lointain, les ruines d'Uxellodonum, et en face, le camp de César, celui-là, disons-nous, aurait partagé l'enthousiasme des deux libérés pour un mois du collége Pellegri.

Le plus grand, dont les traits réguliers et beaux respiraient surtout la douceur et une sorte de bonté timide, disait à son compagnon :

— Sais-tu à quoi doit ressembler cette vallée, si aux chênes et aux peupliers que balance si doucement le vent tu substitues pour un instant des lauriers-roses?

— A la vallée de Tempé?...

— Non, à celle du Céphise!

— Bon, dit l'écolier en riant, je vois que malgré les vacances, l'image de la Grèce antique ne t'abandonne pas!

— Jamais! et je viens de communiquer mon projet à M. de Fénelon.

— Comment! tu crois qu'il permettra à ce neveu qu'il aime comme son enfant de se faire missionnaire; et chez les Turcs, encore! Non! non! tu t'abuses, François!

— C'est une vocation irrésistible, inspirée de Dieu, et qui enflamme jour et nuit mon imagination. La Grèce entière s'offre à moi : le sultan, effrayé, recule. Déjà le Péloponèse respire en liberté et l'Église de Corinthe va refleurir; la voix de l'apôtre s'y fait encore entendre. Je me sens transporté dans ces beaux lieux et parmi ces ruines précieuses, pour recueillir, avec les plus curieux monuments, l'esprit même de l'antiquité. Je cherche cet aréopage où saint Paul annonça aux sages du monde le Dieu inconnu. Mais le profane vient après le sacré, et je ne dédaigne pas de descendre au Pirée, ni de monter au double sommet du Parnasse.

— C'est fort bien, monsieur de Fénelon, dit une voix derrière les deux écoliers; mais en attendant ce grand voyage, quittez vos sandales d'apôtre et allons dîner sous les solives de ma maison de campagne, où nous trouverons mieux, je l'espère, que :

> Castaneæ, nuces et pressi copia lactis.
> (Marrons, noix et lait caillé.)

Ce qui vous prouve que j'ai aussi hanté l'Université de Cahors.

Les deux écoliers se levèrent à cette voix, et le plus jeune alla baiser respectueusement la main d'un homme de moyen âge en costume de chasse, qui, lui donnant à porter son carnier, gonflé d'un levreau et de quelques perdrix, s'empara du bras de l'autre jeune homme et le conduisit, en lui racontant sa chasse, à une maison dont on voyait fumer la cheminée à travers les grands ormes.

Le dîner fut très-gai : de temps en temps seulement, l'hôte du jeune Fénelon, qui s'appelait Morin et remplissait la charge de premier consul de Martel, s'informa si le sergent parti en tournée pour achever la collecte n'était pas de retour et manifesta de l'impatience. Au dessert, selon l'usage antique et traditionnel du Quercy, il porta la santé du condisciple de son fils, et dit en reposant son verre :

— Monsieur de Fénelon, je n'approuve ni ne blâme votre projet, dont M. votre père et Mgr de Sarlat, votre oncle, seront meilleurs juges que moi, mais Albert ne vous suivra pas, en eût-il l'envie, dans cette glorieuse croisade.

— Vous n'avez que lui et voulez le garder auprès de vous, dit Fénelon; je le conçois. Tout père est avare de son trésor.

— Dieu a béni ma maison, plus que je ne méritais sans doute, reprit M. Morin; en rappelant à lui sa mère, le modèle et l'exemple des femmes, il me laissa une fille, enfant encore, et me combla de tous les biens qui font un homme heureux. J'ai un toit à la ville pour abriter ma tête, une maison à la campagne pour respirer l'air pur, des champs qui me donnent leurs gerbes, des vignes qui emplissent mes celliers; que faut-il à l'homme ici-bas? le nécessaire, et j'ai, plus fortuné que d'autres, le superflu.

— Voilà pourquoi vous voulez qu'Albert reste ici.

— Non! il ira compléter à Paris ses études classiques et suivre les cours de droit, car je veux qu'il soit magistrat et qu'il porte un jour la robe rouge de son père.

En ce moment, un domestique parut à la porte de la salle à manger et appela son jeune maître d'un signe. Albert sortit, puis revint au bout de quelques minutes tremblant et pâle. Son père lui ayant demandé la cause de son trouble, il ne put que balbutier ce mot :

— Le sergent...

— Eh bien! s'écria M. Morin, s'élançant de la table.

— Il s'est enfui, dit le domestique, avec la collecte!

— Trente mille livres! Ah! le misérable! me voilà ruiné sans ressource! mes enfants! mes pauvres enfants!...

— Il faut le poursuivre, mon père, et ne pas perdre une minute!...

— Oui, oui! un cheval! sellez mon cheval!

Et, en disant ces mots, brisé par cette catastrophe qui le précipitait d'une aisance égale alors à la fortune dans la misère, le père d'Albert tomba dans les bras de Fénelon, privé de sentiment.

II

Une quinzaine d'années après cet événement, dans la nuit du 30 avril 1681, une barque, montée par trois jeunes gens, qui ramaient avec précaution, remontait doucement la Dordogne. En arrivant à l'île placée comme un navire à l'ancre vis-à-vis de Carennac, les rameurs s'arrêtèrent. Celui qui tenait le gouvernail lança d'une main habituée à la manœuvre le petit esquif dans une échancrure de la rive formant port, et dès qu'il eut enroulé sans bruit la chaîne autour d'un saule, il sauta dans l'île avec ses compagnons.

— Mauvais temps pour notre expédition! dit l'un d'eux en touchant la terre.

— Bah! répondit celui auquel il s'adressait, jeune gaillard de haute taille et bâti en Hercule; la lune a beau luire ce soir comme la lampe de l'église de l'abbaye, tous ceux qui pourraient nous voir ont les yeux fermés.

— Les yeux des méchants sont toujours ouverts, murmura le premier interlocuteur; et je crains bien qu'il ne nous arrive malheur.

— Parce que la chouette a chanté et gémit là-bas

dans son trou? Fi! savant, toi qui es si brave, peux-tu avoir peur d'un oiseau? Demande à ce marin d'eau douce s'il y a du danger à cette heure? Hein! passeur, qu'en dis-tu?...

— Plus bas, Grand Pierre, parle plus bas!

— Bon! voilà Louis qui a peur aussi.

— Avant de pousser le bac sur la Dordogne, reprit le passeur à demi voix, j'ai été mousse du *Foudroyant*, vaisseau amiral de Duquesne, et si tu m'avais vu grimper aux mâts à travers la mitraille, ou plonger dans la mer pour rattraper un camarade, tu ne dirais pas que l'Artimon, car c'est ainsi qu'ils m'appelaient sur mer, a peur de quelque chose.

— Je sais pardieu bien le contraire! s'écria le Grand Pierre en lui tendant sa large main. Qui aurait osé comme toi me retirer, en s'y jetant tout habillé, du gouffre de la Dordogne?... Voilà pourquoi je m'étonne que le maître d'école...

— Il croit avoir vu quelqu'un dans l'oseraie.

— Oui, deux yeux gris qui brillaient à travers les branches.

— C'était la chouette!

— Ou plutôt ce vilain Leroux, l'épouseux de ta sœur!

— Si je savais qu'il nous épiât!...

— Allons! allons! la nuit s'avance, à la besogne, dit gaiement l'Artimon, et arrive qui plante!

Ils se dirigèrent à ces mots vers un groupe de peupliers d'Italie, droits comme des colonnes, en déracinèrent trois des plus beaux, les portèrent dans la barque et regagnèrent Carennac en silence, avec les mêmes précautions qu'ils avaient prises en venant.

III

Le lendemain matin, premier jour du mois des fleurs, la population en s'éveillant vit sur la place de la petite ville trois mais, flottant fièrement au vent devant l'école, la maison du consul et celle du fermier des domaines de l'abbaye. Le premier portait à l'une de ses branches une couronne de violettes; le second une couronne de roses, et le troisième une guirlande de marguerites.

La foule, amie des nouveautés, applaudissait de tout son cœur à cet acte de galanterie rustique, traditionnel depuis des siècles dans le midi de la France, et mêlait de joyeux vivats à ses applaudissements toutes les fois qu'une croisée, s'ouvrant dans ces maisons, laissait apercevoir un gracieux visage qui se retirait en rougissant à la vue du mai. Mais elle fit tout à coup silence en entendant crier les verrous des portes du consul et du fermier de l'abbaye. Comme s'ils eussent été poussés par la même main, les battants roulèrent à la fois sur leurs gonds, livrant passage à deux vieillards qui jetèrent un coup d'œil courroucé sur les mais, puis s'abordèrent et, tournant le dos à la foule, furent se promener de l'autre côté de la place sous les ormeaux.

L'un de ces vieillards, vêtu de ce gros drap bleu de ciel appelé *cadis* sur nos montagnes, et les jambes serrées jusqu'au genou par des gamaches de cuir aussi solides que ses souliers ferrés, portait un chapeau bas de forme et à larges bords sous lequel, tant il l'enfonçait sur le front, on avait peine à distinguer entre les flots de ses cheveux grisonnants et battant ses épaules, sa figure osseuse, bistrée, criblée de rides, que deux yeux gris éclairaient seuls de cette lumière phosphorescente qui miroite aux prunelles des fauves.

L'autre vieillard, grand, mince de taille, aurait eu des traits assez beaux et un air respectable avec ses cheveux blancs, si sa physionomie, bouffie d'orgueil et d'importance, ne l'eût rendu dès l'abord ridicule. Bien que la matinée fût plus fraîche que froide, il s'était enveloppé de son manteau qu'il drapait majestueusement, et, par une inconséquence dont la foule riait en chuchotant, il éventait de son tricorne sa face pourpre de colère.

Ce fut l'homme au gros surtout bleu qui parla le premier.

— Eh bien! consul, que dites-vous de tout ceci? fit-il en indiquant les mais de sa main noire et calleuse.

— Ce que j'en dis, sire Pierre? exclama d'une voix sourde le magistrat municipal. Je dis que je voudrais bien connaître les impudents qui ont eu l'audace de nous planter ces arbres, et savoir dans quel dessein ils prirent cette liberté?

— Ne vous en doutez-vous pas en voyant cette couronne de violettes à votre peuplier, la couronne de marguerites au mien et les roses qui pendent à celui du maître d'école?...

— Comment, vous croyez que cet arbre est pour ma fille Violette?

— Comme le mien est pour ma Marguerite, et ce dernier pour Rosette, la sœur du maître d'école.

— Ah! ah! Et qui s'est permis de compromettre ainsi ma fille? Le savez-vous, voisin?

— Comme si je l'avais vu de mes yeux, consul! C'est ce mendiant de passeur, qui n'a pas un sou vaillant, pour ma fille; mon coquin de fils pour la sœur du magister, et ce drôle lui-même pour M^lle^ Violette!

— Un magister!... S'attaquer à une fille demandée par le plus riche marchand de Cahors!... Ah! il saura de quel bois je me chauffe!... pourvu que je puisse le prendre!...

L'argent est cher, et personne n'aime à le perdre; mais je ne regretterais pas... quelques écus, grommela d'un ton sombre maître Pierre, pour voir punir ce coquin de passeur!

— Et s'il ne vous en coûtait rien, mon oncle? dit une voix derrière lui.

Pierre tourna la tête et aperçut un être à demi contrefait, à l'œil oblique et aux cheveux rouges, qui, blotti derrière un ormeau, avait entendu sans bouger son entretien avec le consul.

— Ouais! c'est toi, Leroux? reprit-il. Ce gars est dans la peau du drac, ma fine! il est partout et entend tout!

— Et bien vous en prend aujourd'hui; car sans moi, répliqua hardiment Leroux, vous ne sauriez comment faire pour punir ceux qui ont compromis ma cousine et M^lle^ Violette.

— Et le sais-tu, toi? demanda le consul en le regardant d'un air de dédain.

— Oh! oui, M. Rigaudie; et le moyen que je vais vous dire est bien simple et bien sûr.

— J'en doute! murmura le consul en mettant son tricorne. Mais voyons ton moyen.

— Mon oncle est fermier de tous les biens de l'abbaye, pas vrai?

— Oui, dit sire Pierre, et après?

— Tout homme qui arrache et vole un arbre commet un délit et tombe sous le coup de la loi? Vous en conviendrez bien, je pense?

— C'est incontestable, observa gravement M. Rigaudie.

— Or les trois mais de là-bas ont été arrachés dans

l'île. A qui appartiennent-ils? A mon oncle comme fermier de l'abbaye. Donc ceux qui les ont pris méritent punition, car mon oncle ne les a ni vendus ni donnés...

— Non, je ne donne jamais rien ! s'écria le fermier.

— Le raisonnement de ce garçon est irréfutable, dit M. Rigaudie; et il ne reste plus qu'à connaître les délinquants.

— Les voilà ! dit Leroux en étendant la main.

— Le passeur et le magister?...

— Je les ai vus dans l'île où je m'étais caché, comme je vous vois maintenant.

— Mon gueux de fils devait y être aussi? dit à demi-voix le fermier.

Leroux ne répondit qu'en posant le doigt sur ses lèvres, et indiquant de l'œil le consul qui, après avoir réfléchi, invita le fermier à le suivre pour former sa plainte, et déclara qu'il allait commencer l'information, et que les coupables auraient bientôt de ses nouvelles.

Ceux qu'il menaçait ainsi ne songeaient guère à lui en ce moment. Dès que les curieux furent rentrés dans leurs maisons, le maître d'école, accompagné par le passeur qui jouait merveilleusement du hautbois, alla chanter, sous chacune des fenêtres où flottait le mai, cette naïve pastourelle :

Rossignolet sauvage,
Dont le chant est si gai,
Oh! viens de ton bocage
Te poser sur ce mai !

Tu verras trois fleurettes,
Trois fleurettes d'amour,
Fraîches et vermeillettes,
Plus belles que le jour.

Dis-leur : « L'aube s'éveille,
Levez-vous sans délai,
Jamais on ne sommeille
Le premier jour de mai.

Avec ta voix charmante
Dis-leur encore, oiseau,
Que la soif nous tourmente
Et que nous cherchons l'eau.

A ce refrain, la fenêtre de Violette s'entr'ouvrit, et une voix émue répondit précipitamment :

Votre soif me fait peine,
Mais que puis-je à cela ?
La clef de la fontaine
C'est mon père qui l'a.

On lui fit la même réponse sous les fenêtres du fermier et sous la sienne, où ne parut qu'un instant, et rouge comme la fleur dont elle portait le nom, Rosette sa sœur; puis l'aubade finit par une farandole à laquelle s'enchaînèrent, en chantant la vieille calende de mai, tous les jeunes gens de Carennac. Ce fut le prélude de la journée qui finit comme elle avait commencé aux sons du hautbois et du tambourin. On dansa jusqu'à la nuit, et le Grand Pierre, le régent et le passeur ne lassèrent point pour cela leurs valentines, qui ne quittèrent la pelouse, théâtre de ce bal champêtre, qu'aux premiers rayons de la lune.

C'était l'heure choisie par le consul pour commencer sa vengeance. Au moment où les trois amis allaient se mettre à table chez le maître d'école, qui avait invité Louis et Grand Pierre, M. Rigaudie en grand costume parut avec sa main-forte, fit saisir le maître d'école et le passeur et les mena en prison, malgré les pleurs de Rosette, les menaces de Grand Pierre et les murmures de la population tout entière de Carennac.

Ils y passèrent la nuit en compagnie du fils du fermier, qui n'avait pas voulu les quitter, et furent conduits le lendemain par la force armée de l'hôtel de ville devant M. Rigaudie et ses collègues, siégeant en cour de justice. Jamais, et pour cause, le premier magistrat de Carennac n'avait déployé un appareil plus solennel. Revêtu de sa robe au chaperon fourré d'hermine et paré comme une mariée des livrées consulaires, le consul était assis au milieu de la place sur un banc drapé d'un tapis rouge. Vis-à-vis, et sous le même ormeau qui ombrageait la cour, se tenaient modestement sur un autre banc nu l'assesseur, le promoteur des consuls, un docteur ès lois appelé pour résoudre les cas difficiles, et le greffier. Après plusieurs bans et proclamations du trompette, le greffier appela d'une voix stridente la cause du promoteur de l'hôtel de ville contre les sieurs Albert Morin et Louis Seguy dit l'Artimon, prévenus pour dire droit à la réquisition dudit promoteur.

Ce fonctionnaire, se levant alors, lut un volumineux cahier dressé pendant la nuit et contenant l'information sur le vol de trois arbres sur les terres de l'abbaye; vol attribué, par des témoignages certains, auxdits prévenus.

Cette lecture achevée, le consul allait faire les questions d'usage, lorsque le Grand Pierre, enjambant sans façon la barrière qui séparait la cour du public, s'écria en haussant les épaules :

— Parbleu ! consul, voilà bien du bruit et des paroles pour rien !... Pliez vos tapis et allez dîner, car il n'y a pas de quoi fouetter un chat dans cette affaire !... C'est moi qui ai pris les trois mais, et qui le pouvais bien, je le pense, puisqu'ils sont à mon père.

— Vous n'êtes pas en cause, répliqua le promoteur de sa voix de fausset.

— Je le sais bien, mais je m'y mets : il ne faut pas que l'innocent paye pour le coupable.

Ces paroles ayant excité un murmure général d'approbation dans l'auditoire, M. Rigaudie se grattait la tête d'un air embarrassé, quand Leroux, se glissant derrière le banc, lui souffla l'idée qui lui manquait toujours. Rassuré désormais, le consul fit semblant de réfléchir durant quelques minutes, puis relevant la tête d'un air d'importance :

— Nul ne peut s'accuser lui-même, dit-il. Et s'adressant au promoteur : Les témoins ont-ils désigné le réclamant ?

— Non, monsieur Rigaudie.

— Dites M. le consul, s'il vous plaît !... Nous sommes dans l'exercice de nos fonctions.

Personne n'accusa le Grand Pierre.

— Hors de cour dès lors ! et allons dîner; nous reprendrons l'affaire à une heure de relevée.

Après le dîner, qui fut long, mais que les prévenus trouvèrent trop court, non par crainte du jugement mais parce que les jeunes filles du mai avaient pu saisir ce moment de répit pour se mêler à la population et compatir à leur peine, les magistrats municipaux reprirent gravement leurs places sur le banc drapé d'un tapis rouge, et M. Rigaudie ordonna au greffier de lire la sentence.

Le scribe se levant alors et déployant un parchemin grossoyé à la hâte, lut ce qui suit, d'une voix aigre et glapissante :

« Entre le promoteur institué en notre cour, demandeur en cas de besoin, d'une part, et les sieurs Albert Morin et Louis dit l'Artimon, prévenus prisonniers, d'autre part ;

« Nous, consuls-juges susdits, vu le procès-verbal fait par Me Antoine Coffignères sur la capture desdits sieurs Albert et Louis, enquête et information faites de notre autorité sur ledit procès-verbal, audition et réponses desdits prévenus, déposition des témoins, visite et examen des lieux, conclusions dudit promoteur, et tout ce qui était à voir, le tout rapporté au conseil pour avis et délibération d'icelui ;

« Vous avons, vous Albert Morin et Louis Seguy, déclarés et déclarons atteints et convaincus du crime de larcin à vous reproché, pour réparation duquel nous vous avons condamné et condamnons à être mis et délivrés entre les mains de l'exécuteur de la haute justice ; lequel vous conduira devant le portail de l'abbaye, où étant vous fera faire les trois tours accoutumés en vous battant de verges sur vos épaules nues jusqu'à effusion de sang inclusivement. Ce fait, vous avons bannis et bannissons de ladite ville et juridiction pour le temps et espace de cinq ans, vous faisant inhibition et défense de vous y trouver durant ledit temps, sous les peines de droit ; vous condamnons au surplus aux frais de justice envers ceux qui les ont exposés. »

Pendant le prononcé de ce jugement, de violents murmures avaient interrompu le greffier ; mais à la dernière phrase, et quand on vit s'approcher l'exécuteur les verges à la main, les murmures se changèrent en

Le tribunal. Dessin de Bertall.

cris menaçants, et la colère des assistants éclata sans mesure.

A la tête des plus ardents se trouvait le Grand Pierre qui, malgré les regards furieux que lui lançait son père et ses fulminantes injonctions, déclara tout haut qu'il jetterait dans la Dordogne le premier qui oserait mettre la main sur ses amis.

Les jeunes gens et la plupart des bourgeois raisonnables s'étant rangés de son côté, la situation devenait critique, et il allait y avoir collision entre le peuple et les hommes de la main-forte, contraints par l'ordre du consul de faire usage de leurs armes, lorsqu'un événement inattendu suspendit les hostilités.

A l'instant même où les gardes consulaires allumaient la mèche de leurs mousquets, Rosette accourut tout essoufflée, apportant une lettre à son frère. Comme cette lettre, venue par estafette de Sarlat, portait un énorme cachet rouge aux armes épiscopales, le consul, vaguement inquiet, en permit la lecture au destinataire. Albert l'ouvrit donc, et un sourire de satisfaction lui étant venu aux lèvres après cette lecture, M. Rigaudie, se levant, lui demanda, non sans anxiété, ce que contenait ce paquet ?

— Vous voulez le savoir, monsieur ?...

— Il me semble, prévenu, que je ne le demande pas à autres fins ?...

— Eh bien ! moi qui suis bon prince et sans rancune, je vais vous le dire, reprit Albert en souriant. C'est Mgr l'évêque de Sarlat, qui m'honore de son amitié, comme vous le savez sans doute...

— Non, par mon chaperon! je l'ignorais totalement. Monseigneur vous écrit donc?...

— Oui, pour m'annoncer le départ de son neveu, notre nouveau prieur.

— Comment! s'écria en bondissant de son siége et véritablement alarmé cette fois M. Rigaudie, le nouveau prieur a quitté Sarlat?

— Ce matin même!

— Mais c'est impossible! il ne peut venir sans escorte!

— Aussi en a-t-il une et des personnes les plus considérables du pays. M. de Rouffillac pour la noblesse; le prieur des moines pour l'ordre monastique; M. Rose, curé, pour le clergé, et ses fermiers, pour le tiers état, sont allés au-devant de lui.

— Ah! les traîtres! voilà pourquoi ils m'ont emprunté ma mule!.

— Et à moi mes chevaux! s'écria douloureusement le fermier.

— Et vous dites qu'ils sont en route?

— Ils arriveront dans deux heures.

— Miséricorde! et le tabellion qui n'a pas fini mon discours!

— Et mes comptes, gémit le sire Pierre, qui sont à moitié faits!

— Sans oublier, dit de son ton délibéré le fils du fermier, que rien n'est prêt pour recevoir M. le prieur; qu'il faut un arc de triomphe, des bouquets, des guirlandes, des couronnes, des mousquets, une barque pavoisée comme le jour de la Saint-Jean et des bras qui sachent la conduire.

— Et où trouver tout cela, mon Dieu! dans deux heures? articula M. Rigaudie avec désespoir.

— Où le trouver?... Ici, parbleu! Commencez par déchirer ces paperasses et par remettre en liberté ces bons garçons qui ne sont pas plus coupables que moi, et je me charge de tout arranger lestement.

— Force doit rester à la loi, dit en hésitant le consul; n'est-ce pas votre avis, sire Pierre?

Le fermier secoua la tête d'un air indécis, et le digne M. Rigaudie n'aurait su que faire, si Leroux ne lui eût soufflé le conseil de les mettre en liberté provisoirement en leur accordant un sursis.

Le Grand Pierre voulait tout ou rien, mais, sur un signe d'Albert, il céda, et tout le monde se mit à l'œuvre avec ardeur pour préparer au prieur une entrée magnifique.

Le temps était court, mais on éprouve toujours des retards en voyage; aussi, grâce à la lenteur traditionnelle des montures, aux mauvais chemins et à l'activité des habitants, qui se multipliaient sous la direction du Grand Pierre, tout fut prêt au moment où le prieur arriva au port de Carennac avec les députés.

Toute la population dans ses habits de fête bordait le quai en poussant des acclamations. Une barque élégamment pavoisée se détacha aussitôt de la rive, suivie par deux autres qui portaient l'élite des bourgeois et par tous les bateaux de la ville et de la contrée.

Tandis que cette flottille, commandée par l'Artimon, qui avait repris son habit de marin, voguait majestueusement vers la rive droite, la milice, cachée dans un coin de l'île, vint, sous les ordres du Grand Pierre, se ranger au bord et salua le prieur d'un tonnerre de mousquetades.

En un clin d'œil l'air fut tout obscurci par la fumée de tant de coups, et l'on n'entendit plus que le bruit affreux du salpêtre. Le cheval du prieur se cabra effrayé : le prieur mit alors pied à terre et s'embarqua aux éclats de la mousqueterie qui se mêlèrent aux cris du peuple et au roulement des tambours.

Ce fut dans cette pompe qu'il passa la Dordogne, au son du fifre et des musettes dont jouaient à force les ménétriers placés sur la flottille. Au bord l'attendaient gravement tous les moines en corps. Leur harangue fut pleine d'éloges sublimes. La réponse du prieur eut quelque chose de grand et de doux. Cette foule immense se fendit pour lui ouvrir un chemin. Il monta ainsi jusqu'au château d'une marche lente et mesurée, afin, dit-il tout bas en souriant aux députés, de se prêter pour un peu de temps à la curiosité publique. Cependant mille voix confuses faisaient retentir l'air d'acclamations d'allégresse, et l'on entendait partout ces mots : « Il sera les délices de ce peuple! »

IV

L'abbaye de Carennac offrait trois corps de bâtiments distincts : le doyenné ou logement du prieur, le monastère et l'infirmerie. Le doyenné, que les habitants nommaient aussi le château, était un édifice vaste mais peu régulier, qui frappait néanmoins par sa masse imposante et la hauteur de ses tours carrées et crénelées.

A la porte de cet édifice, tout féodal de la base au faîte, le prieur trouva le premier consul entouré de ses collègues en robe et en chaperon. L'orateur royal, titre qu'affectionnait M. Rigaudie, se surpassa dans cette circonstance, une des plus solennelles de sa vie, en lisant d'une voix nasillarde, mais avec le sentiment de sa dignité, la pièce d'éloquence qu'on lui avait élaborée; il commença par comparer le prieur au soleil, bientôt après à la lune. Tous les autres astres les plus radieux eurent ensuite l'honneur de lui ressembler. De là le consul en vint aux éléments et aux météores, et il finit heureusement par la création du monde.

Ce discours parut très-beau à celui qui le prononçait et à ceux qui l'entendaient, sauf deux exceptions, le principal intéressé, fort en peine de garder son sérieux, et Albert, qui se mordait les lèvres. L'apercevant aux premiers rangs, le prieur lui fit un signe amical, et s'adressant à l'orateur :

— Mille grâces, monsieur, lui dit-il, pour votre discours, que je n'oublierai de longtemps : vous m'avez mis en parallèle avec le soleil; mais quoique bien indigne d'une telle comparaison, permettez-moi, pour l'achever, puiqu'il se couche en ce moment, d'aller me préparer dans ma chambre à en faire autant.

Le consul s'inclina tout fier, et le prieur reprit :

— Afin de remercier la ville de sa brillante réception, je prierai un de ses enfants de me tenir compagnie à souper.

Pensant bien que ces paroles ne pouvaient s'adresser qu'à lui, M. Rigaudie se rengorgea et allait suivre le prieur, quand celui-ci, se tournant du côté d'Albert, l'invita du ton le plus affectueux à l'accompagner dans sa chambre. Ce fut un coup de théâtre d'un effet d'autant plus grand qu'il était certes inattendu. Chacun se retira en riant de la déconvenue et de l'air penaud du consul, à qui le Grand Pierre mit la mort dans l'âme en lui disant de sa voix brusque et railleuse :

— Eh bien! monsieur Rigaudie, vous n'allez pas faire confirmer la sentence par le prieur?...

Le moment eût été mal choisi. En arrivant dans son appartement, situé au quatrième étage de la maîtresse

tour, le prieur prit Albert dans ses bras et lui exprima chaleureusement le plaisir qu'il sentait de retrouver à Carennac un ami d'enfance et d'études.

Après la première effusion de ce cœur si tendre :

— Comment se fait-il, cher Albert, que je te rencontre ici après quinze ans de séparation, lui dit-il en tenant ses mains serrées, car il y a quinze années que nous étions à l'Université de Cahors.

— Oui, monseigneur, et quinze années bien longues !

— Appelle-moi François : ce nom m'est doux en me rappelant nos souvenirs d'enfance.

— C'est qu'il faudrait vous tutoyer, et je n'oserai jamais.

— Alors tu n'es plus mon ami !

— Oh ! jusqu'à mon dernier soupir ! Qui peut connaître Fénelon et ne pas t'aimer toute la vie?

— A la bonne heure ! Mais tu n'as pas répondu à ma question. Comment te trouvé-je à Carennac ?

— Par suite du malheur qui fondit sur nous le jour même où tu étais venu nous voir en partant pour Paris.

— Ah ! oui, je me souviens... ce sergent qui avait volé ton père... on s'était mis à sa poursuite...

— Oui, mais on ne put l'atteindre. Le bruit courut que ce scélérat s'était noyé en voulant traverser une rivière. Le fait est qu'on ne put jamais en avoir de nouvelles. Mon père, qui était un honnête homme, vendit tout ce qu'il possédait pour remplacer les trente mille livres. Il mourut peu de temps après de chagrin et je restai seul, sans ressources, sans amis, les malheureux n'en ont plus, avec une sœur encore enfant qu'il fallait élever.

— Pauvre Albert !

— J'utilisai alors un peu de la science puisée à Cahors et me fis maître d'école.

— Béni soit Dieu qui m'amène ici pour te tendre une main toujours amie !

— C'est un appui qui m'arrive à propos, François !

— Quoi ! je serais assez heureux pour pouvoir t'être utile ?

— Certes ! car sans ton arrivée j'aurais été battu de verges et banni de ce lieu.

— Toi ?

— Et le marinier qui t'a fait passer la Dordogne.

— Et pour quel crime ?

— Pour avoir pris trois mais sur les terres de l'abbaye.

— Bon ! dit en riant Fénelon, puisque ce sont arbres sacrés, l'affaire est de ma compétence et je m'en charge. A table, maintenant.

V

La nuit qu'ils espéraient si douce le matin, après avoir médité leur vengeance, fut pleine d'insomnie et de mauvais rêves pour le fermier et le consul. Cette invitation leur apparaissait comme un nuage noir et gros d'orages. Ils ne se trompaient pas. Le lendemain, le prieur, usant de ses prérogatives, car l'abbaye de Carennac avait droit de justice, exigea que l'affaire des mais recommençât en sa présence. On dressa donc une seconde fois le banc drapé d'un tapis rouge sous l'ormeau et Fénelon y prit place au milieu des consuls. Après la lecture de l'information, il demanda où étaient les témoins. Leroux, bien à contre-cœur, fut alors contraint de comparaître. Le promoteur lui ayant demandé ses nom et prénoms, il répondit qu'il s'appelait Jacob Burger, dit *Leroux*. A ces mots, une émotion extraordinaire se peignit sur les traits d'Albert : pâlissant et rougissant tour à tour, il s'approcha du promoteur et put articuler à peine ces paroles :

— Demandez-lui où il est né ?

— A Brives, répondit Leroux.

— Et son père ?

— En Alsace.

— Plus de doute ! s'écria vivement Albert ; et, se tournant vers Fénelon : C'est, dit-il d'une voix tremblante de colère, c'est le fils du misérable qui vola chez mon père les trente mille livres !

Un mouvement d'indignation souleva la foule, à qui Leroux était peu sympathique ; mais celui-ci payant d'audace :

— Les fils, dit-il au milieu des murmures, ne doivent pas porter la peine des fautes de leurs pères. En admettant que le mien ait fait ce dont on l'accuse, ni lui ni moi n'avons profité de l'argent, puisqu'il se noya avec le cheval qui portait les sacoches.

Albert allait répliquer, un regard expressif du passeur l'arrêta net. Fénelon, secouant la tête, dit alors au consul que, sans mettre en doute la véracité de Leroux, on ne pouvait baser un jugement sur son affirmation, parce que, en pays de droit romain comme le Quercy, tout témoignage isolé était nul. La conséquence de ce raisonnement se tirait elle-même, et les consuls, M. Rigaudie en tête, se hâtèrent d'annuler la sentence.

Ce premier procès gagné, Fénelon s'occupa sans perdre de temps d'en plaider avec chaleur un autre pour Albert. Il prit le consul à part, et tout en regagnant le doyenné, s'efforça de lui persuader de donner Violette à son condisciple. Rude assaut pour M. Rigaudie ! Blessé déjà au point si sensible de l'amour-propre, comme juge, il recevait un coup encore plus cruel comme père. Comment résister au prieur, qu'il regardait comme un demi-dieu sur la terre, et dont l'éloquence était d'ailleurs si douce et si persuasive? Il fallait que le pauvre consul eût des motifs bien puissants pour lutter ainsi. Se méprenant à son trouble, qu'il prenait pour de l'obstination, Fénelon le pressait de plus en plus. Enfin ses instances devinrent si vives, que le consul, hors de lui et à bout de raisons, déclara en balbutiant et la sueur au front qu'il laissait sa fille maîtresse de répondre selon son cœur.

— Vous m'en donnez votre parole, monsieur Rigaudie?

— Oui, monseigneur ! murmura-t-il d'un air désespéré.

— Alors j'irai moi-même cette après-midi faire la demande, et je pense, ajouta Fénelon avec son doux sourire, qu'on ne dira pas non.

Ils se séparèrent sur ces mots. Fénelon remonta dans sa tour, heureux du bonheur de son ami, qu'il croyait avoir assuré, et M. Rigaudie revint chez lui en chancelant comme un homme ivre. Il était si pâle en entrant, que Violette alarmée voulut envoyer querir le chirurgien-barbier ; mais l'arrêtant du geste :

— Le chirurgien n'y ferait rien, dit-il d'une voix mourante : mon mal n'est pas de ceux qu'il peut guérir.

— Qu'avez-vous donc, mon père? s'écria Violette en pleurant.

— J'ai que je suis perdu, perdu sans espoir ; M. le prieur vient de me demander ta main pour le maître d'école.

— Quoi ! n'est-ce que cela? dit Violette en essuyant ses larmes ; il me semble que le malheur n'est pas très-grand.

— Mais il n'a rien, rien que sa science, qui ne vaut pas mon vieux manteau.

— Qu'importe, mon père? Je suis assez riche pour deux.

— Tu crois cela, ma pauvre enfant; eh bien! apprends un secret terrible et qui me brise le cœur depuis longtemps.

Et M. Rigaudie, le rouge au front et la larme à l'œil, révéla tout bas à sa fille qu'il avait mal géré les affaires de la communauté, vis-à-vis de laquelle il se trouvait à découvert d'une somme de dix mille livres qu'il était hors d'état de payer, ses biens étant grevés d'hypothèques, au-dessus même de leur valeur.

Atterrée par cet aveu dont le trouble et les larmes de son père attestaient la sincérité, Violette resta d'abord sans mouvement et sans parole; puis d'une voix profondément émue :

— Comment se fait-il, mon père, lui dit-elle, que cela vous soit arrivé, à vous si probe et si loyal?...

— J'étais trop confiant, trop négligent peut-être,... et ce misérable Leroux, abusant de ma confiance et de ma négligence, m'a poussé peu à peu au gouffre...

— Mais n'est-il plus aucun moyen de vous en retirer?

— Il y en aurait un encore, mais un seul au monde : ton mariage avec un homme riche, qui pût me sauver, moi de l'infamie, toi de la misère.

— Oh! mon père, mon père! c'est ma vie que vous demandez là!

— Préfères-tu me voir lié au pilori comme voleur?

Les enchères. Dessin de Bertall.

Violette éclatait en sanglots entrecoupés par ce cri de détresse parti du cœur :

— Albert! ô pauvre Albert!

— Je l'aurais mieux aimé qu'un autre, dit le consul à demi-voix, mais les dix mille livres !... Le marchand de Cahors peut seul les donner..., à moins que tu ne veuilles ma mort aussi, car si le déshonneur vient me chercher, il me trouvera dans la Dordogne.

— Vous vivrez, mon père!

Et épuisée par cet effort qui avait brisé toute force en elle, Violette se traîna dans sa chambre, où Fénelon la trouva en entrant avec le consul, agenouillée à son prie-Dieu et tout en larmes. Il lui adressa la demande déjà faite à son père, et à sa grande surprise, elle répondit négativement; interrogée plusieurs fois avec douceur pour savoir s'il n'y avait pas dans ce refus étrange abus de l'autorité paternelle, Violette dit toujours, non sans un cruel déchirement de cœur, mais avec fermeté, qu'elle agissait librement et de son plein gré.

On se peint facilement la stupéfaction d'Albert quand Fénelon vint lui apprendre le mauvais succès de sa démarche. D'abord il fut comme étourdi du choc; puis, ne pouvant croire, l'homme qui était la vérité même, tant il avait foi dans la loyauté de Violette, il courut à l'église, bien certain de l'y surprendre au pied des autels, l'attendit jusqu'à sa sortie et tira d'elle, car cette âme simple et franche ignorait le mensonge, l'aveu que n'avait pu obtenir Fénelon. Ils pleurèrent ensemble en traversant le cimetière. Violette lui montra, en secouant

la tête, la place où elle serait bientôt, et lui, s'enfuyant désespéré, courait sans voir, vers la Dordogne, et s'y serait jeté probablement, s'il n'eût rencontré le passeur en chemin.

Les Orientaux ont bien raison de dire que la vie a deux faces, l'une sombre et l'autre éblouissante de lumière. Autant en effet Albert avait les traits bouleversés et l'œil hagard, autant le visage de l'Artimon rayonnait de bonheur et de joie. Arrêtant son ami d'une main vigoureuse et le ramenant dans sa maison, lorsqu'il connut l'état des choses :

— Allons ! allons ! s'écria gaiement le brave passeur, toutes les fois qu'il pleut la rivière ne déborde pas; pourquoi jeter sa rame et se décourager ainsi? nous sommes des hommes après tout, assez forts, ce me semble, pour lutter contre le courant au lieu de nous laisser aller à la dérive.

— Et que pouvons-nous contre ce sort fatal qui nous poursuit et nous domine? dit Albert avec rage.

— Ce que nous pouvons? Tout, avec du courage et de la volonté. Voilà nos projets en bien mauvaise voie, n'est-ce pas? Eh bien ! je ne demande que huit jours, oui, huit jours de délai seulement, et dans cet espace de temps assez court, ce me semble, je me fais fort

Le trésor. Dessin de Bertall.

d'assurer ton mariage avec Mlle Rigaudie, le mien avec Marguerite et celui de ta sœur avec le Grand Pierre.

VI

Les huit jours s'écoulèrent dans des alternatives continuelles d'espoir et de découragement, car tantôt le passeur semblait tout joyeux, tantôt on le voyait silencieux et sombre. Ce qui étonnait ses voisins, c'est qu'il allait à la pêche toutes les nuits et qu'il n'avait jamais de poisson. L'expiration du terme fixé par lui troubla d'autant plus les intéressés qu'elle amenait deux événements décisifs, le renouvellement des baux de l'abbaye, impatiemment attendu par le fermier pour donner sa fille à Leroux, et les fiançailles de Violette avec le marchand de Cahors, arrivé de la veille.

L'attitude du passeur ajoutait encore à l'anxiété d'Albert : grave et silencieux, il ne répondait aux interrogations ardentes de ses amis que par monosyllabes. Le jour si redouté brilla enfin : dès l'aube, la population de Carennac se pressait sous l'ormeau communal où allait se faire l'adjudication des fermages de l'abbaye, premier acte de ce drame intime. Une heure après le lever du soleil, le tabellion de l'abbaye, ayant rempli les longues et minutieuses formalités de l'ancien régime, ouvrit l'enchère sur la mise à prix de trois mille livres. Un des fermiers qui était allé à Sarlat mit dix pistoles, le sire

Pierre, quinze, et l'enchère, poussée tour à tour par les deux fermiers et Leroux, avançait mollement vers le chiffre de trois mille cinq cents livres, dernière limite possible au train des choses. A ce moment, où le sire Pierre se frottait les mains, car son enchère n'était pas couverte et une des trois bougies venait de s'éteindre, parut le passeur tout ruisselant d'eau et son panier de pêche au bras.

Comme il fendait les rangs de la foule avec empressement pour s'approcher de la table :

— Est-ce que tu veux enchérir aussi, l'Artimon? lui dit facétieusement le notaire.

— Oui, monsieur le tabellion, répondit-il sans s'émouvoir; à combien l'enchère?

— A trois mille quatre cent cinquante livres.

— Cinquante livres de plus! cria Louis aussitôt.

— Ce drôle plaisante, dit avec humeur le fermier.

— Nullement, sire Pierre, et l'enchère est bonne, car la bougie brûlait encore.

— Il a raison, dit le notaire; les formes, les formes avant tout.

Et, rallumant les bougies, il recommença l'enchère, que le passeur couvrit toujours d'une voix assurée au milieu des murmures et des menaces de sire Pierre et malgré les rires de la foule et les sarcasmes de Leroux. Arrivé à quatre mille livres, le fermier s'arrêta, et, prenant son adversaire à part :

— Je comprends pourquoi tu enchéris, dit-il tout bas : tu veux un pot-de-vin, pas vrai?

— Oui, sire Pierre,

— Parle vite, reprit-il en soupirant, que te faut-il?

— La main de Marguerite.

— Rien que cela! tu n'es pas dégoûté, garçon.

La voix criarde du notaire s'élevant à ces mots :

— Personne ne dit rien?

— Réfléchis : je te donne dix pistoles.

— La fille ou la ferme,

— Les feux vont s'éteindre, poursuivit le tabellion.

— Quatre mille cent livres! cria d'un accent désolé le sire Pierre.

— Cent livres de plus! riposta le passeur.

— Cinquante!

— Deux cents!

— Quatre mille quatre cent cinquante livres! psalmodia trois fois le tabellion. Personne ne dit mot?... Adjugé! Voilà l'Artimon fermier de l'abbaye : mon garçon, ajouta-t-il en se tournant vers le passeur, ce que tu viens de faire n'était pas le plus difficile. C'est à présent qu'il faut compter : aux termes du cahier des charges, l'adjudicataire, outre les frais, s'élevant à soixante-dix-sept livres dix sols trois deniers, est tenu de payer sur table, en monnaie de cours, onze cent douze livres dix sols, montant du premier terme.

— Oui, répéta Leroux en se frottant les mains, onze cent douze livres dix sols, tire cela de ton panier, passeur!

— C'est bien ce que je compte faire, répondit Louis tranquillement. Et, interpellant le notaire, il lui demanda s'il lui était interdit de solder à la fois les quatre termes; et sur la réponse de l'homme de loi que tout payement par anticipation était possible et bien venu, ma foi! dit-il, puisque j'y suis, autant vaut me libérer entièrement; qui a terme ne doit rien, mais qui paye est maître chez lui.

Ouvrant à ces mots son panier, il en tira un sac de cuir humide et tout boueux encore, l'éventra d'un coup de couteau et versa sur la table un flot d'argent et d'or qui éblouit tous les assistants. Puis il alluma sa pipe et dit au notaire de son air le plus insouciant :

— Comptez, il y a là plus que votre somme.

Le notaire, ébahi, n'avait pas encore compté deux mille livres que le consul, averti par Leroux, accourait et demandait sévèrement au passeur d'où provenait cet argent :

— De vol, sans doute, murmura Leroux.

— Il a raison, répondit l'Artimon en montrant l'homme aux cheveux rouges; c'est l'argent volé il y a quinze ans par le sien au père d'Albert.

— Que voulez-vous dire, mon ami? demanda Fénelon, que, vu l'étrangeté et la gravité du fait, on était allé querir d'urgence.

— Ce que je veux dire, monseigneur, peu de chose, répliqua le passeur avec simplicité. Lorsque mon ami vous apprit l'autre jour le vol dont son père avait été victime, je me souvins qu'à cette époque, où j'avais une dizaine d'années, il était venu effectivement un particulier que mon père refusa de passer parce qu'à son air effaré il le prit pour un voleur, et il ne se trompait pas, le digne homme. Ce voyageur alla plus loin, à un gué qui lui avait été indiqué, mais il le manqua et se noya tout près d'ici, dans un gouffre, avec son cheval trop chargé. Comme les enfants voient tout, je connaissais parfaitement l'endroit; aussi quand je sus que le coquin emportait trente mille livres, je me dis qu'elles n'étaient pas perdues pour Albert. Etant assez bon plongeur...

— Vous allâtes repêcher la somme?

— Oui, monseigneur, ce qui n'était pas trop facile, car le sable et le limon avaient recouvert les sacoches, et il fallut, avant de les atteindre, les déterrer d'abord, puis retirer un à un les ossements de l'homme et du cheval.

— Et quand fîtes-vous tout cela?

La nuit, de peur d'éveiller l'attention.

— Voilà pourquoi je voyais de ma tour une lumière étinceler dans l'ombre.

— Et personne ne vous aida?

— Le Grand Pierre, que j'avais mis seul dans la confidence, maintenait la barque au-dessus du gouffre et me tendait la main lorsque je venais respirer. De peur de ne pas réussir, je ne voulus point avertir Albert.

— Et vous avez retrouvé toute la somme?

— Elle est tout entière chez lui et dans son coffre, où le Grand Pierre la déposait à mesure, en feignant d'y mettre ses économies, sauf ce reliquat, que j'ai retiré ce matin, et qu'il me prêtera, je pense, pour solder, monseigneur, le prix de votre bail.

— Non! dit Albert en lui serrant fortement la main, je ne te le prête pas, mais je te le donne à une condition, c'est que sire Pierre te prendra pour gendre et deviendra le beau-père de ma sœur, qui porte en dot à son époux quinze mille livres.

— Quinze mille livres! dit le fermier en se grattant la tête.

— Sonnantes, mon père, appuya le Grand Pierre, et de poids!

— Je consens à ce mariage.

— Et au sien? dit Albert en montrant le passeur.

— Quatre mille livres, ce n'est guère, soupira le vieillard.

— J'y ajoute, dit Fénelon, les quatre que vous me devez.

— Ah! tant vous m'en direz, ma foi! qu'ils se marient! »

Albert s'était approché pendant ce temps du consul, et, après lui avoir parlé tout bas :

— M. Rigaudie, dit-il à Fénelon, a une plainte à former contre le fils Burger.

— Et à propos de quoi? demanda insolemment Leroux, qui écumait de rage.

— A propos des comptes municipaux mensongèrement dressés par vous et falsifiés, et de détournements constatés par de faux reçus et s'élevant à la somme de dix mille livres, dont vous vouliez le rendre responsable. Voilà les pièces.

Fénelon prit les papiers, les examina, et dit au promoteur en les lui remettant :

— Si cet homme refuse de restituer ou ne s'arrange pas avec la ville, poursuivez-le selon la rigueur des lois.

S'adressant en même temps au consul :

— Eh bien! monsieur Rigaudie, les huit jours sont expirés, faut-il demander son dernier mot à Mlle Violette?...

— C'est inutile, monseigneur, elle tient déjà la main d'Albert.

— Ainsi nous serons tous heureux, s'écria Fénelon; car profitant de cette douce solitude, et dans votre île, que j'appelle dès ce moment *l'île de Calypso*, je vais donner un pendant à l'*Odyssée* d'Homère.

Puis, voyant la main-forte du consul qui emmenait Leroux, il ajouta :

— O Providence! que tes voies sont admirables! que tes mystères sont grands! Le poids de l'argent dérobé entraîne le père de cet homme au gouffre, et sa méchanceté, à lui, qui devait les perdre, fait le bonheur de ces enfants.

MARY-LAFON.

LA SCIENCE EN FAMILLE.

LA LÉGENDE DES ARBRES.

L'esprit humain est vraiment sujet à d'étranges révolutions.

Il vous souvient peut-être — le peut-être est certainement de trop ici, car nous autres, rédacteurs du *Musée des Familles*, nous devons savoir que nos lecteurs ont la mémoire très-sympathiquement heureuse, — que dans le courant de l'année dernière (1) certaine discussion s'éleva entre un de mes amis et moi; sorte de procès intime, pour la pacifique solution duquel j'en appelai à votre arbitrage, et dont je puis d'ailleurs vous rappeler en quelques mots et la matière et l'issue.

Mon ami Fernand, numismate frénétique et intolérant dans sa manie, comme la plupart des gens à manie, n'admettait pas que je pusse trouver quelque plaisir, moi, botaniste amateur, à la recherche, au classement, à la conservation des plantes.

J'avais beau lui démontrer que ce n'était pas là pour moi affaire de pure nomenclature, et que la plupart de ces brins d'herbe, relégués par lui au grenier à fourrage, non-seulement avaient à mes yeux le mérite de représenter des classes, des genres, des espèces, mais encore celui de m'apporter maint souvenir intéressant.

Fernand, un jour qu'il m'avait tout à son aise foudroyé de son mépris pour mes chères herbettes, me quitta afin d'aller au fond de quelque province assister à des fouilles où l'amateur de médailles pensait trouver son compte.

C'est alors que l'idée me vint de vous dire : « Prononcez entre lui et moi, » et de rédiger à cet effet une espèce de mémoire où je tâchais de vous faire assister aux *entretiens* qu'il est possible d'avoir avec les plantes.

Ce mémoire, qui avait déjà pris de respectables proportions, allait encore s'allonger quand reparut Fernand, absent depuis plusieurs semaines; mais Fernand changé, tout à fait changé pendant sa pérégrination.

Il était tombé malade là-bas : il s'était vu ou cru à la veille du jour sans lendemain; une commère l'avait sauvé, en le gorgeant de l'infusion d'un innocent végétal; et, en conséquence du service particulier à lui rendu par une petite plante, notre homme se déclarait pleinement gagné à la cause, pour ne pas dire au culte des plantes en général.

Or en voici bien d'une autre à présent : mon maniaque, qui ne pouvait passer par instinct que d'un excès à l'autre, est toujours prêt aujourd'hui à s'entretenir exclusivement et respectueusement du grand peuple végétal; et pourtant nous ne nous entendons pas mieux qu'autrefois.

— Comment donc?

— Je m'explique. En botanique, ou plutôt en dilection des plantes, j'aime à déclarer (et il n'y a pas, je crois, de honte à risquer un tel aveu), que j'appartiens à l'école de Jean-Jacques, lequel disait, dans cette langue si simplement incisive et pénétrante, qui en a fait le plus puissant de nos écrivains penseurs : « Une chose contribue à éloigner du règne végétal l'attention des gens de goût : c'est l'habitude de ne chercher dans les plantes que des drogues et des remèdes. Théophraste s'y était pris autrement, et l'on peut regarder ce philosophe comme le seul botaniste de l'antiquité. Aussi n'est-il presque point connu parmi nous. Mais, grâce à un certain Dioscoride, grand compilateur de recettes, et à ses commentateurs, la médecine s'est tellement emparée des plantes transformées en *simples*, qu'on n'y voit que ce qu'on n'y voit point, savoir les prétendues vertus qu'il plaît au tiers et au quart de leur accorder. On ne conçoit point que l'organisation végétale puisse par elle-même mériter quelque attention. Des gens qui passent leur vie à arranger savamment des coquilles, se moquent de la botanique comme d'une étude inutile, quand on n'y joint pas, comme ils disent, celle des *propriétés*, c'est-à-dire quand on n'abandonne pas l'observation de la nature pour se livrer uniquement à l'autorité des hommes... Arrêtez-vous dans une prairie émaillée à examiner successivement les fleurs dont elle brille, ceux qui vous verront faire, vous prenant pour un *frater* (chirurgien de campagne), vous demanderont

(1) Voyez *Musée des Familles*, de mars à juin 1868, *Un botaniste à travers champs*.

des herbes pour guérir la gourme des enfants, la galle des hommes et la morve des chevaux... On raconte qu'un bel esprit de Paris, voyant à Londres un jardin de curieux plein d'arbres et de plantes rares, s'écria pour tout éloge : — Ah ! le beau jardin d'apothicaire ! A ce compte, le premier apothicaire fut Adam ; car il n'est pas aisé d'imaginer un jardin mieux assorti de plantes que celui d'Eden.

« Ces idées médicinales... flétrissent l'émail des prés, l'éclat des fleurs, dessèchent la fraîcheur des bocages, rendent la verdure et les ombrages insipides et dégoûtants. Toutes ces structures charmantes et délicieuses intéressent fort peu quiconque ne veut que piler tout cela ; et l'on n'ira pas chercher des guirlandes pour les bergères parmi des herbes pour les... *remèdes*.

« Toute cette pharmacie ne souille point mes images champêtres ; rien n'en est plus éloigné que des tisanes et des emplâtres. J'ai souvent pensé, en regardant de près les champs, les vergers, les bois... que le règne végétal était un magasin d'aliments donnés par la nature à l'homme et aux animaux ; mais jamais il ne m'est venu à l'esprit d'y chercher des drogues... Je sens même que le plaisir que je prends à parcourir les campagnes serait empoisonné par le sentiment des infirmités humaines, s'il me laissait penser à la fièvre, à la pierre, à la goutte et au mal caduc. Du reste, je ne disputerai point aux végétaux les grandes vertus qu'on leur attribue. Je dirai seulement qu'en supposant ces vertus réelles, c'est malice pure aux malades de continuer à l'être ; car, de tant de maladies que les hommes se donnent ; il n'y en a pas une seule dont vingt sortes d'herbes ne guérissent radicalement. »

Ainsi s'exprime le philosophe. La citation est peut-être un peu longue ; mais, outre que le charme du style a dû vous en faire oublier l'étendue, vous comprendrez que je n'étais pas fâché de trouver à abriter ma propre façon de voir sous une semblable autorité. Or mon ami Fernand, soi-disant réchappé de la plus périlleuse extrémité par le suc d'une pauvre petite herbe, peut prendre place au premier rang parmi ces gens auxquels Rousseau attribue le discrédit de la plus aimable des sciences. Pour lui, les plantes se distribuent surtout en *émollients*, *toniques*, *vulnéraires*, *purgatifs tempérants*, *etc*... Et voilà ce qui nous sépare. A vrai dire, je serais tout disposé à me relâcher sensiblement du rigorisme antimédicinal professé par mon illustre maître, qui avait des raisons plausibles ou imaginaires pour tenir en méfiance les hommes en général et les empiriques en particulier. J'avoue que dans une certaine mesure, et même pour en avoir personnellement éprouvé les heureux effets, je suis tout disposé à reconnaître les vertus spécifiques de tel ou tel citoyen du monde végétal, auquel par ce fait se rattache parfois quelque marquant souvenir historique ou légendaire ; mais de là à ne plus m'approcher d'une plante que pour lui faire subir une sorte d'interrogatoire pharmaceutique la distance est grande, n'est-ce pas ? Et c'est à quoi l'intraitable Fernand voudrait me contraindre. Le procès qui avait semblé un moment terminé est donc de nouveau mis en instance, et, ma foi, je m'avise encore de le faire revenir devant vous qui m'avez été bons juges.

Peut-être, dans votre louable impartialité, m'objecterez-vous qu'une cause ne saurait être bien entendue s'il n'y a débat contradictoire, où chaque adversaire fait librement valoir ses meilleurs arguments. Sans doute « qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son. »

Et à la rigueur il faudrait que mon contradicteur fût entendu concurremment avec moi.

Mais qu'à cela ne tienne ; car si, depuis qu'écrivait Rousseau, les idées se sont quelque peu modifiées dans certaines régions scientifiques, il n'en a pas été ainsi dans le reste du monde.

Si Fernand n'argumente pas ici même — ce à quoi je ne verrais pour ma part aucun inconvénient — assez de livres et de gens se trouveront certainement autour de vous pour soutenir la thèse contraire à la mienne ; et je suis sûr d'avoir affaire à nombreuse partie.

J'engage donc le débat malgré l'irrégularité de forme juridique, et d'ailleurs le hasard ayant fait que dans le cours de ma précédente plaidoirie j'ai cherché mes exemples dans les seules annales des *herbes*, cette fois ce sera seulement le passé des *arbres* (et arbustes) que j'interrogerai. Vous voyez que j'agis généreusement, puisque de gaieté de cœur, au moment d'entrer en lutte, je renonce de moi-même à une partie de mes avantages.

Nous voilà donc en séance, ou pour mieux dire nous voilà partis ; car vous savez qu'en véritables péripatéticiens (1) c'est en nous promenant à travers champs que nous avons tenu l'audience une première fois, et nous n'avons, je crois, aucune raison pour procéder autrement la seconde.

Allons !... sortons de la ville.

C'est fait !

Or le premier chemin que nous suivons hors des faubourgs est bordé de *peupliers*.

Arrêtons-nous donc, car nous voilà dès maintenant en présence d'un de nos héros, et non pas des moins fameux.

Populus (peuple) est son vieux nom que nous avons fidèlement conservé. (Dans quelques-unes de nos provinces même on dit un *peuple*, pour un peuplier.) — Pourquoi cette appellation démocratique ? — Parce que dans l'ancienne Rome, répondent les uns, cet arbre majestueux décorait ordinairement les lieux publics ; — parce que son abondant feuillage, disent les autres, est dans un mouvement perpétuel, comme un grand peuple qui s'agite sans cesse. — J'aime mieux cette étymologie.

Salut donc à l'arbre du peuple, en tant qu'il voudra bien ne symboliser que la force fraternelle et l'union digne ; mais ne dédaignons pas pour cela la poétique origine de ce beau végétal. C'est Ovide qui nous la fera connaître.

Phaéton, dont vous savez l'histoire, vient d'être foudroyé par Jupiter. Son corps est tombé dans l'Eridan (aujourd'hui le Pô). Les nymphes du fleuve, après lui avoir rendu les derniers devoirs, mettent sur son tombeau cette épitaphe : « Ci-gît Phaéton, qui conduisit autrefois le char du soleil, son père ; la beauté d'une entreprise si noble et si hardie le justifie du malheur qui l'a suivie. »

« Cependant, continue le poëte, le soleil accablé de douleur se cache et reste un jour entier sans éclairer le monde... Clymène (mère de Phaéton) s'arrête près du tombeau qui tient enfermé les os de son fils, mouille

(1) Mot formé de *péri*, autour, et *patéin*, marcher, parce que les disciples d'Aristote recevaient leurs leçons en allant et venant dans les magnifiques jardins du lycée.

de ses larmes le marbre qui porte son nom et tâche de l'échauffer en l'embrassant. Les Héliades (les trois sœurs de Phaéton) joignent leur désespoir à la douleur maternelle ; elles se meurtrissent la poitrine... Attachées nuit et jour au tombeau de leur frère, elles prononcent sans cesse le nom de leur cher Phaéton, qui ne peut plus les entendre. Quatre mois s'écoulent, et leur peine, devenue habitude, est encore aussi vive qu'au premier moment; lorsqu'enfin Phaétuse, qui est l'aînée, voulant s'asseoir à terre, sent ses genoux se roidir ; elle jette un cri, et la belle Lampétie, qui veut la secourir, ne peut s'approcher d'elle, car ses pieds sont devenus des racines ; la troisième, désespérée du malheur de ses sœurs, lève les mains pour s'arracher les cheveux et ne saisit que des feuilles. L'une se plaint que ses jambes ne sont plus que le tronc d'un arbre; l'autre voit ses bras se changer en branches ; elles sentent l'écorce couvrir tout leur corps ; elles n'ont déjà plus que la bouche qui ne soit pas enveloppée, et elles appellent leur mère. Mais, hélas ! quel secours peut-elle leur donner? Elle va tantôt à l'une, tantôt à l'autre de ces filles : elle les embrasse, tandis qu'il lui est encore permis de les embrasser.

« En vain elle s'évertue à les dégager des racines

Les Héliades changées en peupliers. Dessin de E. Morin.

qui les tiennent attachées, elle n'arrache que des branches encore tendres et elle en voit sortir des gouttes de sang : — Epargnez-nous, ma mère ! s'écrient-elles, épargnez-nous ! les efforts que vous faites sont autant de cruelles blessures dont vous nous déchirez. Adieu ! chère mère, adieu pour toujours ! — Telles sont leurs dernières paroles : l'écorce qui achève de les recouvrir leur ferme la bouche à jamais. Mais elles continuent encore à pleurer, et les larmes qui coulent de leurs branches deviennent autant de grains d'ambre. L'Eridan les reçoit, et c'est là qu'on les recueille pour en faire l'ornement des dames romaines. »

A cette première et touchante scène de tendresse fraternelle joignons l'image de Cycnus, l'ami de Phaéton, qui, laissant les pays où il commande, où il est honoré, vient à son tour faire retentir de ses cris de douleur les rives du fleuve, et qui, tout à coup, sent sa voix s'affaiblir, ses cheveux se transformer en plumes, son cou s'allonger, ses doigts s'attacher par une membrane rougeâtre. Ce n'est plus le prince d'Etrurie, c'est un cygne qui, se ressouvenant toujours de la foudre dont Jupiter a frappé son ami, ne veut désormais habiter, dans sa haine pour le feu, que l'élément qui lui est le plus contraire.

Le tableau est complet, n'est-ce pas? A la fois grandiose, triste et charmant. Ces arbres échevelés qui

pleurent de précieuses larmes dans les flots du fleuve ; cet ami inconsolable qui, sous la pure livrée du deuil ingénu, erre sans cesse à la surface de cette onde où le corps de son ami est tombé : où trouver plus saisissante élégie ? comment imaginer plus pieuse commémoration des plus nobles sentiments ? — Eh bien ! le croiriez-vous ? ce n'était pas à notre siècle impitoyablement gouailleur qu'était réservé de ravaler, avec tant d'autres fraîches créations, cette douce fiction du cœur ? Non, l'antiquité elle-même a voulu s'en donner la satisfaction. Ecoutez Lucien, le rhéteur homme d'esprit (on ne saura jamais tout le mal qu'ont fait les hommes d'esprit dans le monde moral) :

« Persuadé, dit-il, des merveilles que j'entendais chanter à tous les poëtes, je me promettais, si quelque jour je visitais les bords de l'Éridan, d'aller tendre le pan de ma robe sous l'un de ces arbres, afin d'y recevoir ces larmes de prix. Or il n'y a pas longtemps qu'étant allé dans ce pays pour un tout autre objet, je n'aperçus ni ambre ni peupliers. Le nom de Phaéton n'était pas même connu des habitans. Je résolus en conséquence de m'en informer. Je demandai aux bateliers avec qui je remontais le fleuve si nous allions bientôt arriver aux peupliers qui distillent de l'ambre. Ils se mirent à rire, et me prièrent de leur expliquer ce que je voulais dire. Alors je leur racontai l'histoire de Phaéton, fils du soleil, précipité du ciel un jour qu'il voulut conduire le char de son père ; pleuré par ses sœurs, changées en peupliers, et dont les larmes sont des grains d'ambre, etc...

« — Quel est donc, me dirent-ils, le menteur qui vous a fait ces contes ? Nous n'avons jamais vu de cocher tomber ici de son siége, et nous ne savons pas où sont ces peupliers. Croyez-vous que si nous les possédions, au lieu de nous fatiguer à ramer pour une obole, nous ne saurions pas nous enrichir en recueillant ces larmes ?

« J'éprouvai un chagrin assez vif ; il me semblait qu'on m'eût arraché des mains l'ambre, que je croyais déjà tenir, et dont je me proposais de faire bon usage. J'espérais du moins trouver les cygnes, qui, d'après les poëtes, se rassemblent en grand nombre et chantent sur les rivages de l'Éridan.

« J'interrogeai de nouveau mes bateliers... Ils éclatèrent encore de rire.

« — Jusqu'à quand, me dirent-ils, calomnierez-vous notre pays et notre fleuve ? Nous voyons quelquefois, à la vérité, des cygnes s'abattre dans les marécages des environs, mais ils ont une voix si agréable, que les geais et les corbeaux pourraient en comparaison passer pour des sirènes. »

Et voilà comment, en les rapprochant méchamment de la brutale réalité, on immole les rêves consolants. Vous l'avez entendu, le sceptique beau diseur : « Nous n'avons jamais vu de *cocher* tomber ici de son siége. » Un cocher ! le fils, le propre fils de Phœbus-Apollon, un cocher ! Ah ! vraiment nos illustres coupletiers, grands démolisseurs de statues olympiennes, n'auraient pas trouvé mieux...

Mais n'excitons pas leur dépit ; ils iraient encore lancer quelque malencontreux pavé dans la gracieuse galerie. Retournons à nos poëtes.

C'est à l'ombre du peuplier qu'Horace aimait à sentir couler doucement la vie :

« Tu sais, écrit-il à Dellius, tu sais ce délicieux endroit, où les pins sombres et le blanc peuplier entrelacent leurs rameaux au-dessus de la source dont les eaux tremblotantes coulent à flots légers. Fais porter là du vin, des parfums, des roses... » Le *blanc* peuplier (alba populus), dit le poëte, ce n'est plus alors de l'arbre des Héliades qu'il s'agit, mais de l'arbre d'Hercule. (Peuplier *ypréau*) car on en attribuait la découverte à ce héros. On dit que lors de sa descente aux enfers, il se ceignit la tête avec les branches de cet arbre, qu'il trouva au bord de l'Achéron, et dont les feuilles étaient alors blanches des deux côtés : mais la face extérieure de ces feuilles fut brunie par la fumée du séjour infernal, tandis que la face qui touchait au front du dieu resta blanche. De là la coutume établie chez les anciens de se couronner de peuplier blanc quand ils offraient un sacrifice à Hercule ; de là aussi les rameaux de peuplier dont les athlètes se paraient le front, pensant en imposer davantage quand ils se présentaient avec le symbole de la force.

Mais nous avons dit que ce peuplier s'appelait chez nous *ypréau* ; pourquoi ? Tout bonnement parce qu'il est cultivé plus particulièrement aux environs d'Ypres, ville de Belgique, et peut-être aussi parce qu'il donne lieu, dans ce pays, à un usage qui vaut bien d'être rapporté.

« Là, lorsqu'une fille vient au monde, son père, pour peu qu'il possède quelques terres, lui assure sa dot le jour de sa naissance, en plantant un millier de petits ypréaux, qui grandissent en même temps qu'elle : en sorte que cette fille, à l'âge de vingt ans, sans déposséder en rien sa famille, se trouve propriétaire de vingt à trente mille francs qui servent à la marier. »

Ce n'est plus de la mythologie cela, c'est de la sage économie paternelle. Il y a du bon partout.

Notre allée de peupliers nous a conduits aux bords d'un ruisseau où le saule et l'aune marient leurs feuillages.

Nous voici en plein Virgile, et l'on pourrait, ce me semble, être plus mal tombé. Vous savez la suave image de la fameuse églogue : « Galatée, la folâtre jeune fille, me jette une pomme et s'enfuit vers les *saules*, et se cache pour être vue. »

Vous n'avez pas oublié non plus la fraîche comparaison du poëte dans ses consolations à Gallus : « Ami, cher ami, pour qui ma tendresse croît tous les jours autant qu'au printemps croissent les verdoyantes ramures de l'aune. »

Depuis que le chantre d'Énée s'exprimait ainsi, l'aune, d'ailleurs, regardé comme une sorte d'arbre fatidique par les anciens Germains, a trouvé une grande célébrité dans les traditions populaires ; la puissante poésie de Gœthe, en brodant magistralement un vieux thème, a rendu immortelle la terrible fiction du *Roi des Aunes*, qui prend les enfants jusque dans les bras de leurs pères. Le saule, lui, avait acquis sa célébrité bien des siècles avant que naquît Virgile. L'éloquent *Super flumina Babylonis*... est dans toutes les mémoires : « Nous nous sommes assis au bord des fleuves de Babylone et nous y avons pleuré, nous souvenant de Sion. Nous avons suspendu nos harpes aux *saules* du rivage... »

Ce saule, que les botanistes ont eu le bon goût de nommer, en considération de ce poétique souvenir, *saule de Babylone*, nous le connaissons tous ; symbole de tempérance chez les anciens, qui en jonchaient leurs couches et qui s'en couronnaient dans différentes cérémonies, il est resté pour nous l'emblème de la mélan-

colie et de la rêveuse affliction. Il est le *pleureur* majestueux de nos tombeaux. Il s'est longtemps penché sur les cendres de Rousseau, aux fraîches rives d'Ermenonville, et l'auteur de *Rolla* disait :

Mes chers amis, quand je mourrai
Plantez un saule au cimetière,
J'aime son feuillage éploré,
La pâleur m'en est douce et chère,
Et son ombre sera légère
A la terre où je dormirai.

Mais quelle est cette voix déchirante qui trouble le silence du soir? Ne la reconnaissez-vous pas? C'est l'accent fatalement prophétique de la pure et touchante épouse d'Othello, de cette infortunée Desdémone qui, la mort dans le cœur, redit, funeste présage, la vieille ballade gaëllique :

La pauvre enfant était assise et soupirait
(Chantez tous le saule vert!)
Sa main sur son cœur, sa tête sur ses genoux,
(Chantez le saule, le saule, le saule!)
Le frais ruisseau coulait près d'elle, et par son murmure
Répétait ses gémissements.
(Chantez le saule, le saule, le saule!)
Ses larmes amères coulaient de ses yeux et amollissaient les pierres...
(Chantez le saule, le saule, le saule!)

Ne vous semble-t-il pas assez illustre ainsi, le dolent témoin des peines d'Israël? Demandez-lui alors le dénoûment de la grande épopée moderne; dites-lui de vous raconter comment finit celui

... Qui, pareil à l'antique Encelade,
Du trône universel essaya l'escalade,
Qui vingt ans entassa,
Remuant terre et cieux avec une parole,
Wagram sur Marengo, Champaubert sur Arcole,
Pélion sur Ossa.

Dans le fond d'un vallon triste et désert,

Sur un écueil battu par la vague plaintive,

là-bas, bien loin, au sein de l'immensité bleue, il surgit un jour pour devenir légendaire, le saule au pied duquel devait trouver le repos l'homme-géant qui tant agita le monde. Le voyageur ne s'éloignait jamais sans lui dérober une de ses branches, et les poëtes disaient aux mânes du héros :

Hélas! hélas! garde ta tombe,
Garde ton rocher écumant,
Où, t'abattant comme la bombe,
Tu vins tomber tiède et fumant,
Garde ton âpre Sainte-Hélène,
Où de ta fortune hautaine
L'œil ébloui voit le revers;
Garde l'ombre où tu te recueilles,
Ton *saule* sacré, dont les feuilles
S'éparpillent dans l'univers.
(V. Hugo.)

Mais quittons les bords de notre ruisseau et gagnons la colline boisée. Voyez-vous au-dessus du taillis s'élancer, svelte et gracieux, un arbre qui porte haut ses ramures flexueuses et dont le tronc semble comme passé à la chaux.

— N'est-ce pas le bouleau?

— Oui, c'est le bouleau, autrefois nommé *arbre de sagesse*.

— Pourquoi ce beau nom?

— Oh! ne vous hâtez pas trop de conclure de la beauté de cette appellation, car vous auriez à décompter. Par arbre de sagesse, vous devez entendre (le croiriez-vous?) non celui qui inspire ou symbolise la sagesse, mais celui qui sert à châtier les coupables et qui, par conséquent, est censé concourir à les rendre sages. Cela fait bien, je crois, quelque différence.

« Le bouleau, dit Pline, se fait admirer par la blancheur et la finesse de son écorce. » Nous savons, en effet, que les vieux Gaulois employaient cette fine écorce en guise de papier pour écrire, et l'on prétend qu'on voit encore dans certains cabinets de curieux quelques-uns de ces manuscrits. Le naturaliste latin ajoute : « Il épouvante par les verges qu'il fournit aux magistrats. » Et depuis que Pline écrivait, presque jusqu'à nos jours cette redoutable célébrité du bouleau n'a fait, comme on dit, que croître et embellir. Les verges justicières remplissaient trop bien leur but aux mains des bourreaux, pour que la dure pédagogie du moyen âge manquât à s'en emparer; et Dieu sait combien de générations ont acquis à l'école la « sagesse » de par la haute vertu du bouleau : sans préjudice, bien entendu, des services que lesdites verges ont continué à rendre comme instrument de justice ou de simple police, car autrefois, outre qu'on se servait des brindilles flexibles de cet arbre, pour infliger certaine fustigation aux criminels, c'était encore de branches de bouleau qu'on armait les *sergents* préposés à contenir la foule, les jours où un spectacle quelconque appelait les badauds dans les rues. « Furent faites, dit un compte municipal de 1460, douze *boulayes* (bâtons de bouleau) qu'il convint avoir pour faire serrer le grand nombre de peuple qui avoit été à l'exécution. » Pour peu donc qu'il unisse l'orgueil à la cruauté, sire bouleau peut se flatter d'avoir surabondamment *caressé* l'épiderme aux vilains, et s'il précisait bien ses souvenirs, peut-être même trouverait-il qu'un plus marquant honneur lui incomba une fois.

C'était à l'entrée solennelle que fit à Paris la trop fameuse Isabeau de Bavière, femme de Charles VI.

« L'an mil trois cent quatre vingt et neuf, raconte le vieux chroniqueur Juvénal des Ursins, le roy voulut que la reyne sa femme entrast (fit son entrée officielle) à Paris (1), et ce il fit notifier et savoir à ceux de la ville, afin qu'ils se préparassent. Et y avoit en chaque carrefour diverses histoires, et fontaines jetant eaüe, vin et laict. Ceux de Paris allèrent au-devant, avec le prévost des marchands, à grande multitude de peuple criant *Noël!* Le pont par où elle passa estoit tout tendu d'un taffetas bleu à fleurs de lis d'or. Et y avoit un homme assez leger habillé en guise d'un ange, lequel par engins bien faits, vint des tours de Notre-Dame, à l'endroit dudit pont, et entra par une fente de ladite couverture que la reyne passoit, et luy mit une belle couronne sur la teste; et puis, par les machines qui estoient faites, fut retiré par ladite fente, comme s'il s'en retournait de soy-même au ciel. Devant le Grand-Chastelet avoit un beau lict [estrade) tout tendu et bien orné de tapisserie d'azur... et au milieu avoit un cerf bien grand, tout blanc, fait artificiellement, les cornes dorées et une couronne d'or au col; et il y avoit un homme qu'on ne voyoit pas qui luy faisoit remuer

(1) L'entrée solennelle des souverains dans leur capitale était une cérémonie en quelque sorte obligée, qui consacrait matériellement, si l'on peut ainsi dire, la prise de possession du royaume.

les yeux, les cornes, la bouche et tous les membres... Et sur le lict, près le cerf, y avoit une grande espée toute nue, belle et claire; et quand ce vint à l'heure que la reyne passa, celuy qui gouvernoit le cerf, au pied de devant dextre (droit) luy fit prendre l'espée, et la tenoit haute et la faisoit trembler.

« Au roy fut rapporté qu'on faisoit lesdits préparatoires; il dit à Savoisy, qui estoit un de ceux qui estoient le plus près de luy (un de ses familiers) : « Savoisy, je « te prie que tu montes sur un bon cheval, et je mon- « terai derrière toi, et nous nous habillerons tellement « qu'on ne nous connoistra point; et allons voir l'en- « trée de ma femme » (Charles VI avait alors vingt et un ans). Et combien que Savoisy fit bien tout pour le démouvoir (pour qu'il renonçât à ce projet); toutefois le roy le voulut et luy commanda qu'ainsy fust fait. Savoisy se déguisa le mieux qu'il pust, et monta sur un fort cheval, et le roy derrière luy, et s'en allèrent parmi la ville... et s'avancèrent pour venir au Chastelet, à l'heure que la reyne passoit, et y avoit moult (beaucoup) de peuple, et se bouta (mit) Savoisy le plus près qu'il pust, et y avoit là sergens de tous costez à (avec) grosse *boulayes*, lesquels pour défendre la presse et qu'on ne fist quelque violence au lict où estoit le cerf, frappoient d'un costez et d'autre de leurs boulayes bien fort, et s'efforçoit toujours Savoisy d'approcher. Et les sergens qui ne connoissoient ne (ni) le roy, ne Savoisy, frappoient de leurs boulayes sur eux, et en eut le roy plusieurs coups et horions sur les épaules, bien assis. Et, au soir, en la présence des dames et damoiselles,

A l'entrée d'Ysabeau de Bavière. Dessin de E. Morin.

fust la chose sceue et récitée, et s'en commença-t-on à farcer, et le roy mesme se farçoit des horions qu'il avait receus... »

Et voilà comment, sans le savoir à vrai dire, le bouleau, qui n'avait jusque-là fustigé que de vils roturiers, vit ses attributions démesurément exhaussées par une royale fantaisie. Aujourd'hui, Dieu merci, il est assez généralement relevé de son barbare ministère, et il sait se contenter d'être un des plus pittoresques décorateurs de nos paysages accidentés. L'arbre de sagesse est devenu exclusivement l'arbre de beauté; et l'un vaut bien l'autre.

Mais si vous voulez le voir dans toute sa grâce sereine, dans toute sa légère noblesse, ne le cherchez que là où il peut végéter à peu près seul de son espèce et dominer tout ce qui l'entoure. Egaré dans les hautes futaies, il ne fait que languir maigre et sans formes; tandis que si un heureux hasard l'a placé au milieu de quelque lande découverte, il s'élance, gai, vigoureux; il élargit et déploie sa tête, d'où il laisse majestueusement retomber de longues ramures tremblotantes. Que par une belle nuit d'automne, sur la colline silencieuse, la lune l'effleure de ses pâles rayons en même temps que le vent le balance, et Dieu sait les fantastiques rêves que sa mouvante silhouette évoquera pour le voyageur attardé.

Mais attention, je vous prie, car nous venons de faire la plus heureuse des rencontres.

E. MULLER.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

L'ART ET LES ARTISTES FRANÇAIS.

LE SALON DE 1869.

Pauvre mère, tableau de M. A. Gautier, dessin de A. Duvivier.

Nous avons parlé, dans notre dernier article sur l'Exposition de 1869, du tableau de M. A. Gautier, dont nous avons signalé les sérieuses et solides qualités. Nous sommes heureux d'en offrir aujourd'hui à nos lecteurs la fidèle reproduction, due au crayon si fin et si élégant de M. A. Duvivier.

CH. WALLUT.

GALERIE DES HOMMES UTILES.

LE BON ROLLIN.

Dans cette espèce de labyrinthe, entremêlé de ruelles qui circulent autour du Jardin des plantes, le *Jardin du roi*, comme on disait autrefois, si vous cherchiez avec une certaine attention respectueuse la maison du bon Rollin, vous la reconnaîtriez à sa pauvre apparence, à sa porte vermoulue, où l'on verrait encore les traces du manteau d'hermine. Hélas! la cour souriante où le bonhomme aimait à s'asseoir pour échapper à l'humidité de son petit jardin est devenue un dépôt de fumier; le jardin ne produit plus guère que des choux et des carottes, et si vous entrez dans ce logis, habité pendant quarante ans par le plus modeste et le plus savant, ajoutons le plus utile et le plus honoré des écrivains du siècle passé, vous y trouverez un troupeau de chèvres et d'ânesses, que leur gardien promène çà et là, s'arrêtant chez les malades atteints de phthisie. Puis, ayant accompli sa tâche, le doux troupeau rentre, au pas, dans son étable... Eh bien! cette étable était, il y a cent ans, un sanctuaire. A ces murailles occupées par des crèches pleines de fourrage et de sainfoin, étaient posés, sur des planches de chêne, les chefs-d'œuvre de l'antiquité, les plus beaux livres des temps modernes.

Au milieu de l'étable était assis, sur un fauteuil de cuir, le maître et l'instituteur de la meilleure génération que la France ait produite. Il s'appelait Charles Rollin; il était alors le recteur de l'Université de France, et, chaque jour, il consacrait ses loisirs à raconter à nos grands-pères les vertus, la gloire et les malheurs d'autrefois.

Nous avons le projet, à notre tour, de raconter à ses petits-enfants la vie et le travail du *bon* Rollin, car c'est ainsi qu'on l'appelle, et jamais épithète meilleure et plus juste ne fut donnée à une âme plus belle, à un esprit plus charmant. Enfant du peuple, et paré des plus simples vertus, le bon Rollin vint au monde au mois de janvier 1631, à l'heure même où, dans le Versailles naissant, le jeune Louis XIV s'abandonnait à toutes les passions, à tous les bonheurs de la jeunesse. On eût dit que, sous ces ombrages nouveaux, s'était donné rendez-vous tout le grand siècle; chaque jour amenait dans ces Élysées de la royauté un poëte, un capitaine; aujourd'hui Molière, et le lendemain Racine. On voyait se promener dans *l'allée des philosophes*, Bossuet et Fénelon, qui n'étaient pas encore séparés par la grande question sur le *quiétisme*. Autour du *tapis vert*, voltigeaient Grammont, La Rochefoucauld, Bussy-Rabutin et tous les talons rouges de la cour. Seul, fils cadet d'une femme veuve dont le père était maître coutelier, le jeune Rollin cherchait des livres et des maîtres, tant, de bonne heure, il fut pris par l'amour de l'étude. Hélas! il était pauvre, et sa mère avait besoin de lui. Il se consolait en allant, chaque matin, servir la messe d'un bénédictin des Blancs-Manteaux. Le bénédictin se sentit bien vite attiré par la grâce de l'enfant et l'intelligence qui petillait dans son regard. Le prêtre à l'autel, et l'enfant agenouillé qui répond à sa prière, obéissent sans le savoir à l'attrait de la même invocation. Il arrive aussi très-souvent que cette petite voix, nette et claire, en réponse à la voix grave, est un vrai charme aux oreilles du vieux prêtre. Un ancien disait très-bien : *le chemin du précepte n'en finit pas, le chemin de l'exemple, au contraire, est sitôt fait.*

Bref, le religieux et l'enfant de chœur s'entendirent bien vite, et le vieillard se rendit un beau matin chez la veuve du coutelier. Il la trouva très-affairée et distribuant à ses ouvriers la besogne de la semaine, et lorsqu'enfin ils furent seuls, le religieux parla en ces termes :

— Vous avez, madame, un enfant le plus honnête et le plus intelligent du monde. Il apprend vite et bien le peu que je sais, et pas une difficulté ne l'arrête. Il serait donc utile et sage, à mon sens, d'employer comme il convient ces bienfaits de la Providence, et, si vous y vouliez consentir, je le placerais à mes frais dans le collége des Dix-huit, austère et savante maison dont je suis l'aumônier.

La dame, à ce discours, devint songeuse. Elle sentait la nécessité de garder près d'elle un si frêle appui; mais bientôt elle comprit les exigences du dévouement maternel, et le père Henri (c'était le nom du prêtre) :

— Mon fils, dit-il à l'enfant, embrassez votre mère et lui demandez sa bénédiction. Je vous emmène, et désormais ni les livres, ni les leçons, ni les grands exemples, ni les camarades studieux ne manqueront à votre jeunesse.

Ainsi l'enfant, béni par sa mère, suivit aux écoles son digne protecteur.

Je vous ai dit son ardeur pour la science et sa facilité à tout comprendre.

En moins de six mois, il avait devancé les écoliers plus âgés que lui, et, quand il allait tous les quinze jours dîner chez sa mère :

— O mon petit Charles, disait-elle avec un sourire plein de larmes, que vous êtes déjà avancé! que de progrès vous avez faits, même dans l'art d'aimer votre mère!

Et, véritablement, le jeune écolier se ressentait déjà d'une bonne et sage éducation.

— Il sera quelque jour mon protecteur, disait la mère, et je ferai de son frère un maître coutelier.

M. Pelletier était en ce temps-là ministre d'État. Avant d'entrer dans les conseils du roi, il avait été conseiller au parlement, président de la quatrième chambre des enquêtes et prévôt des marchands. Ce fut lui qui bâtit ce quai près de la Grève, qui porte encore son nom. Il était grand ami des deux ministres principaux, M. Le Tellier et M. de Louvois, dont le crédit en fit plus tard un contrôleur général. C'était donc un homme à bon droit considérable, obligeant, modeste, avec infiniment d'honneur et de probité. Surtout il était bon père de famille, estimant que son premier devoir était de bien élever ses deux enfants, qu'il destinait aux honneurs de la magistrature. En effet, son fils aîné devint président à mortier; l'autre est mort évêque d'Orléans, grand moliniste, et plût à Dieu que son camarade Charles Rollin n'eût pas été de si bonne heure un janséniste, ou tout au moins un si grand ami de Port-Royal, que le cardinal de Fleury le persécuta jusqu'à la fin de ses jours!

Donc, un jour de frérie, il advint que Mme Rollin vit s'arrêter à la porte de sa boutique le carrosse du ministre, et quel fut son étonnement lorsqu'elle vit sortir, le premier, son propre fils, suivi de ses deux camarades, Jacques et Pierre Pelletier. Ces deux messieurs avaient voulu présenter leurs respects à la mère de leur ami Charles, et la visite achevée, ils sortirent comme ils étaient entrés, Rollin d'abord, et les jeunes Pelletier à la suite.

Alors la mère étonnée et même un peu fâchée :

— Où donc, s'écria-t-elle, avez-vous appris la politesse, monsieur mon fils? Vous entrez le premier, vous sortez le premier, et, Dieu me pardonne, vous avez déjà le pied sur le marchepied du carrosse!

A quoi l'un des fils, celui qui passait le dernier :

— Charles est dans son droit, madame. Mon père a voulu que nous fussions placés dans le carrosse suivant l'ordre de la classe. Or Charles est toujours le premier.

Et la mère, glorieuse, suivit d'un regard charmé le carrosse occupé par son fils.

Qui voudrait raconter les vertus de l'antique discipline, en ces grands colléges où vivaient pêle-mêle et seulement distingués par les places qu'ils obtenaient, le fils du ministre et le fils de l'artisan, le futur bénédictin et le futur conseiller d'Etat, écrirait une page heureuse. Egalité, jeunesse, émulation, professeurs émérites, toutes les grâces du bel âge et tout l'abandon des nobles cœurs, voilà le collége en ces temps que les rhéteurs nous montrent tout remplis de préjugés. Rien n'est moins exact.

Le collége était le vrai centre de l'amitié, de l'égalité. Les parents eux-mêmes, voire les plus pervertis parmi ces grands seigneurs dont le nom est resté une épouvante, à peine avaient-ils franchi le seuil du collége où vivait leur enfant, lui donnaient toutes sortes de leçons généreuses. M. le duc de Richelieu lui-même, un jeudi qu'il visitait M. de Fronsac, son fils unique, au collége Louis-le-Grand :

— Monsieur, lui dit-il, avez-vous besoin d'argent?

— Monseigneur, répondit le petit Fronsac, j'ai encore les vingt louis du mois dernier.

Alors Richelieu prenant d'une main dédaigneuse la bourse qui contenait ces louis d'or :

— Monsieur le *balayeu*, dit-il, voici vingt louis que le duc de Fronsac vous donne pour boire à sa santé. Puis, se retournant vers son fils, il lui dit d'un ton sévère :

— Apprenez, monsieur, que lorsqu'on a l'honneur d'appartenir au maréchal de Richelieu, il faut avoir la main ouverte et donner tout ce que l'on a. Je doublerai votre pension à l'avenir.

L'histoire de Rollin est, à proprement dire, celle de l'Université de France. Il était encore sur les bancs du collége Duplessis, que le célèbre M. Hersant, dont le nom est resté parmi nos meilleurs professeurs de rhétorique et nos plus grands rhétoriciens, quand il parlait du jeune Rollin, l'appelait : *le divin*. « Certes, disait-il en songeant à la jeunesse du poëte Horace, les abeilles de l'Hymète ont bourdonné autour de son berceau. » D'autres fois il disait : « C'est Rollin que je dois appeler mon maître, et le disciple en sait plus long que le professeur. » C'était le disciple en effet qui, pour son maître, écrivait la prose et les vers officiels que devait chaque professeur à la louange du roi, des ministres et de Mgr l'archevêque de Paris. Si bien qu'à vingt ans, M. Hersant, ayant accepté la conduite et l'éducation de M. l'abbé de Louvois, qui semblait réservé à de si grands destins, le jeune Rollin monta dans la chaire de rhétorique, et désormais sa vie entière fut consacrée à l'étude de la jeunesse. Tâche ingrate et charmante. Il aimait ses disciples comme un bon père eût aimé ses enfants. Il aimait l'Université à l'égal de sa propre mère, et son premier devoir fut d'écrire un livre excellent sur le modèle des *Institutions* de Quintilien, dans lequel il indiquait aux maîtres, non moins qu'aux écoliers de l'avenir, les trois grands objets de leur science et de leur étude, à savoir : la science, les mœurs, la religion. « La félicité des royaumes et des peuples, disait le roi Henri IV, dépend de l'éducation de la jeunesse. »

— Il faut former les jeunes esprits, disait Rollin, par toutes les connaissances qui sont à leur portée. Appliquons-nous ensuite à mettre en leur cœur l'honneur et la probité, qui font les grands citoyens et les honnêtes gens.

Ceci dit, il écrivit un programme admirable, où sont enseignées dans un ordre excellent : la langue française, les langues anciennes, les belles-lettres, l'histoire, la rhétorique et la philosophie. Il invoque en même temps l'exemple des Athéniens, démontrant que l'école d'Athènes a formé non-seulement les grands talents, les hardis capitaines, les sages législateurs, les prévoyants politiques, mais encore les plus habiles artistes, architectes, musiciens, peintres et sculpteurs. Quels maîtres aussi, les Romains du siècle d'Auguste!

— Ayons soin, disait Rollin, de nous maintenir dans ces clartés suprêmes. L'Afrique, autrefois si fertile en beaux esprits, et l'Égypte, une mère des sciences, son tombées au dernier degré de la barbarie. C'est pourquoi n'oublions jamais les mérites de la science et son utilité. Elle fait grandes les petites nations qui la cultivent; elle alimente et fortifie les grandes idées; elle donne à nos raisonnements l'exactitude et la justesse. Elle fait si bien, que le même homme est capable de remplir à la fois les emplois les plus divers. Le vainqueur de Persée, le dernier roi des Macédoniens, Paul-Emile, était tout ensemble un vaillant capitaine, un bon professeur. Il enseignait à ses enfants la langue grecque et la grammaire. Après sa victoire, il se contenta des livres du dernier successeur d'Alexandre. Et voilà comment il donnait à Rome un second Scipion l'Africain, cet illustre exemple, habile à tous les travaux de la guerre et de la paix.

Lucullus, quand il partit pour ses lointaines expéditions, n'était qu'un homme de lettres; à peine en Asie, il se trouva qu'il était un grand capitaine. La veille même de la bataille de Pharsale, où succomba la liberté romaine, Brutus, le dernier des Romains, lisait sous sa tente les histoires de Polybe. On se plaît à contempler ces hommes doublement fameux par la science et par le courage.

Ils savaient surtout se servir dignement de leur science, et plus grande était leur fortune, et plus ils s'en montraient dignes. Auguste, empereur, se vantait à bon droit d'avoir trouvé une Rome de briques, et de laisser une Rome tout en marbre. Quintilien, dans son livre admirable et traduit par le bon Rollin, recommande au père de famille le respect de son enfant. Il ne veut mettre entre les mains des jeunes lecteurs que de bons livres, honnêtes et sages conseillers. Le parlement de Paris, obéissant à ces lois sévères, recommande aux maîtres de la jeunesse d'enseigner chaque

jour à leurs disciples une ou deux maximes de l'Écriture sainte. On dirait que le magistrat vient de lire dans la *Cyropédie* (au livre VI) les conseils de Xénophon sur l'art de conserver son âme intacte. Il était, lui aussi, un maître instituteur, et voilà tout le conseil qu'il donnait à ses élèves :

— *Soyez d'honnêtes gens, boni estote.*

Il pensait avec raison qu'en ces deux mots toute science était contenue.

Enfin, quand il a bien indiqué le projet de son livre en l'honneur des études qu'il recommande, Rollin veut que son disciple étudie avec un discernement délicat, vif, net et précis, toutes les beautés d'un discours : Justesse et vérité de la pensée, énergie et convenance de l'expression. Un jugement simple et naturel; le bon sens au-dessus de l'imagination. Le style élégant, plein de clartés, puisé à l'école des maîtres : Térence et Phèdre, Salluste et César, Tite-Live et Virgile, esprits si différents, mais qui se ressemblent par la modération du langage et l'excellence de leur goût. « Le goût est un don de la nature, » disait Quintilien. Il touche à l'art de vivre; il sert à toute chose. Un sage a très-bien dit : « Telle est la vie, et telles sont les paroles. » « Le style est l'homme même, » a dit Buffon. « Parle si tu veux qu'on te voie, » est une parole admirable de Sénèque. Esprit sain, éloquence vigoureuse; honte au discours travaillé avec trop d'inquiétude. Méfiez-vous de l'éloquence fleurie et fardée; le discours est comme le visage de l'esprit, trop de parure est indigne de l'éloquence.

O les sages conseils que donnait l'Université de France à ses disciples!

On lisait aux temps anciens un livre du père Bouhours, que nous avons le tort de ne plus lire aujourd'hui : *La manière de bien penser.*

Que de bons livres oubliés par notre siècle ingrat et mal pensant!

Donc le bon goût est de première nécessité à qui veut faire de bonnes études. Mais sitôt que nous sommes habitués à bien comprendre, inquiétons-nous de savoir les langues savantes usitées dans les siècles polis. Pas de meilleure étude et plus féconde en découvertes excellentes. Ce fut l'honneur de M. Rollin d'enseigner dans les écoles la nécessité de bien savoir la langue française. « Le français, disait François Ier, est une langue d'état. » Chez les Romains aussi, la langue latine était la langue d'état. Cicéron fut blâmé dans Rome pour avoir parlé aux Athéniens la langue de Démosthène.

Quoi de plus ridicule qu'un enfant de Paris qui ne sait pas l'orthographe et qui parle un latin de cuisine? « Étudions », disait Rollin (et le conseil était sage) la grammaire de M. Arnauld, *le grand Arnauld*, comme on disait sous le règne de Louis XIV. Chemin faisant, nous chercherons dans la langue française la trace éloquente de la double antiquité. Tant de beaux livres invitaient la jeunesse en ces temps pacifiques! Les *Mœurs des Israëlites et des Chrétiens*, comparables aux plus belles pages du *Télémaque;* les discours de Fléchier, les *Oraisons funèbres*, de Bossuet, l'*Histoire de l'Académie française*, par M. Pélisson, l'*Histoire de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, par M. de Boze, l'*Histoire de l'Académie des sciences*, par Fontenelle. En même temps, on lira les poëtes : Despréaux, les fables de La Fontaine, les belles tragédies de Corneille et de Racine. Il est aussi très-bon que le maître apprenne à ses disciples le nom des poëtes nouveaux, admirant avec eux les belles choses, et ne négligeant point le blâme et le mépris aux choses téméraires. Ayez soin de bien traduire, en vous tenant près du texte, et renvoyant la paraphrase aux ignorants contents de peu. A chaque précepte, un exemple. Il faut être à soi-même un juge sévère; il vaut mieux convenir que l'on ne comprend pas une belle chose que de la gâter à plaisir.

Nous avons chez nous des traducteurs admirables : Racine, Corneille, M. de Saint-Réal, l'abbé Mongault, Mme Dacier, l'abbé d'Olivet, Ménage, enfin, qui fut le maître de Mme de Sévigné. Il ne faut pas trop mépriser les traductions de M. d'Ablancourt; on les appelait : *les belles infidèles*, mais elles se faisaient lire, et c'était déjà quelque chose. Au premier rang de ces grands traducteurs, nous placerons M. Rollin lui-même. Il était le meilleur latiniste et l'un des meilleurs écrivains français des années les plus littéraires du dix-huitième siècle. Il n'était pas, sans nul doute, un si bon helléniste, mais il avait de la langue athénienne une si parfaite conscience; il l'honorait pour sa grâce et sa justesse; il savait à quel point elle est une sensitive, et toujours inquiète, et jamais contente de ses discours. La langue grecque a fait Térence à Rome; elle était l'enchantement de Lælius et de Scipion; elle a vaincu même Caton l'ancien, qui l'apprenait à l'âge de quatre-vingts ans, pour l'enseigner lui-même à son fils. C'est ainsi qu'Athènes est devenue, aux derniers temps de la république, une école savante, où les Romains les plus illustres, à commencer par Cicéron lui-même, envoyaient leurs enfants comme à l'unique rendez-vous où retentissaient encore la voix de Démosthène et les discours de Thucydide.

Dans ces écoles savantes vivaient encore le souvenir d'Aristote et la science d'Homère, le charme ingénu de ces oreilles fines et délicates dont parlait Cicéron au chapitre XXVII de l'*Orateur*. Ainsi l'*urbanité* fut l'enfant de l'*atticisme*... Il faut noter que ces conseils d'un homme honoré à tous les titres de la science et de la vertu ne trouvaient pas un seul contradicteur. Le grec était enseigné aux écoles de Port-Royal par des méthodes excellentes. C'est à Port-Royal que Racine avait appris à lire en cette langue exquise Euripide et Sophocle. Au collége des Jésuites et de Louis-le-Grand, le père Porée faisait représenter, en grec, des tragédies par ses disciples. L'un d'eux s'appelait Arouet, plus tard il s'appela Voltaire et traduisit l'*Electre*. Grâce à Rollin, le latin est resté en grand honneur parmi nous autres, les enfants de la race latine. Il écrivait comme un cicéronien la langue des *Lettres à Atticus*. Il ne se contentait pas d'un à peu près, il voulait un enseignement complet.

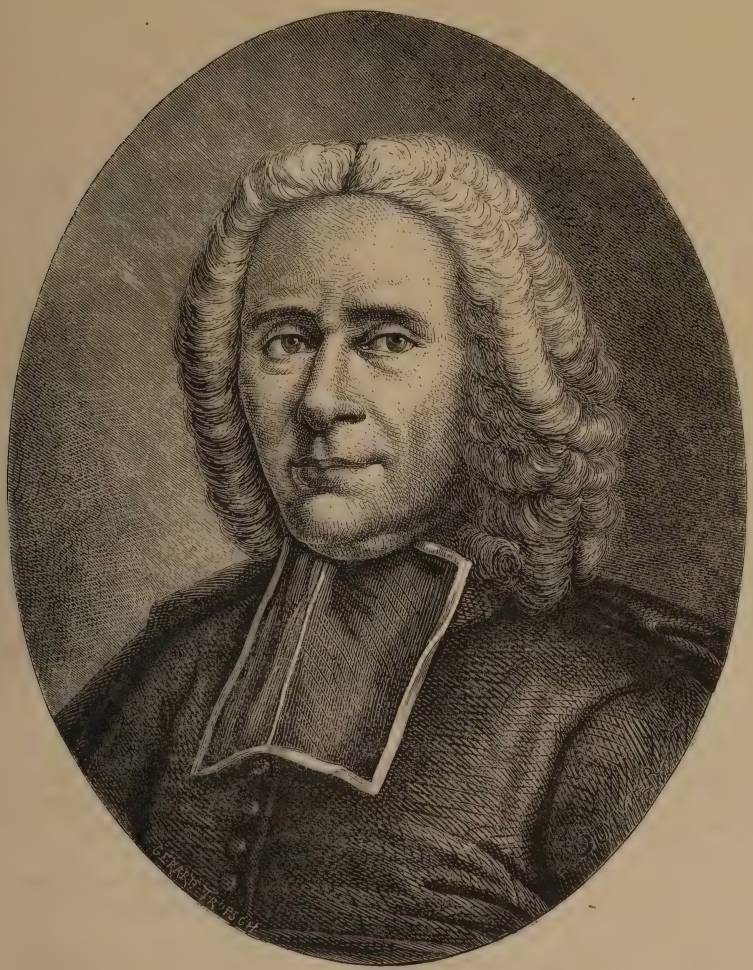
— Il me faut, disait-il, un édifice posé sur des fondations solides. Et sitôt que l'enfant pouvait lire en ce beau langage, il mettait dans ses mains de charmants livres, écrits en fort bon latin par lui-même ou par ses disciples.

Il avait choisi pour les premières classes les écrivains latins les plus clairs et les plus faciles : Phèdre et Cornélius Népos, Cicéron, Tite-Live et César, avec des exemples de traductions revues par lui-même. Il expliquait avec tant de grâce la fable élégante du *Loup et la Grue*, en faisant ressortir chaque parole si bien choisie en ce drame, où l'on tremble à chaque instant pour la bête innocente. Il aimait aussi beaucoup les comédies de Térence, que Bossuet faisait traduire au

grand Dauphin, et qu'il expliquait au souverain pontife. Il savait par cœur les deux *Traités de la vieillesse, de l'amitié,* et ce fameux traité *les Devoirs,* l'évangile du paganisme, que Cicéron envoyait à son fils, étudiant de l'école d'Athènes, à côté du jeune Horace.

Encore aujourd'hui, hors du grec et du latin, il n'y a pas de salut pour les esprits bien élevés. C'est vraiment la fondation de l'édifice, et c'est un grand charme, à la fin de ce siècle agonisant, de retrouver dans ces beaux commentaires l'élégance de Virgile et l'énergie vengeresse de Tacite.

Avec tout le respect que portait Rollin aux langues anciennes, il ne voulait pas que les jeunes gens fussent forcés de les parler. Il trouvait que c'était faire inutilement d'une langue savante une langue vulgaire; que c'était introduire, avec toutes sortes de dangers, les barbarismes et les solécismes, qui ne peuvent être corrigés que dans une composition prudente et calme. Il indiquait une meilleure façon de cultiver une jeune mémoire et d'apprendre à l'adolescent à recevoir sans peine ce qu'on lui confie, à le garder fidèlement. Nous voyons apparaître ici cette merveille intitulée *les Fables de La Fontaine.* « Ayez, mes enfants, la mémoire des mots et la mémoire des choses. Apprenez la forme et le fond du discours; méfiez-vous de ces têtes fêlées qui laissent écouler tout ce qu'on leur confie (1). »



L'abbé Rollin. Dessin de H. Duvivier.

S'il honorait la prose, il aimait la poésie. Elle parle agréablement le beau langage. Elle se plaît à l'harmonie, à la rime, à l'ornement. Elle est sublime avec Moïse, elle est inspirée avec Pindare. Elle a des chants pour la prière et pour la douleur. Ces belles cadences, graves et nombreuses, tantôt pressées, tantôt suspendues; ces paroles tour à tour douces ou terribles, pesantes ou légères, l'expression poétique pour tout dire en un mot, représente un grand charme : élégance, esprit, passion, épithètes choisies, voilà le secret des maîtres, et tout de suite il est bon que le jeune homme étudie avec zèle, avec amour ces détails merveilleux. Il y faut cependant une grande modestie, et beaucoup de sens. « Ne

(1) Plenus rimarum sum : hac atque illa perfluo. (Térence.)

jugeons pas témérairement les grands génies, » a dit Quintilien. Qui va préférer la perfection médiocre au sublime où brillent des fautes légères, se condamne lui-même. Il finira par préférer Claudien à Virgile, et *le Combat des grenouilles* à l'*Iliade*.

Ainsi nous arrivons à cet enseignement de la rhétorique, professée avec tant de persévérance et de goût par le bon Rollin. Il appartient au maître d'expliquer à ses élèves les diverses matières de compositions latines et françaises; mais que l'explication soit brève et nette, et bientôt laissons ces jeunes intelligences à leurs propres forces. L'esprit fécond se montrera tout de suite.

« Il me faut, disait Cicéron, un jeune homme ingénieux. Sitôt que je le vois rempli de son sujet et le développant à plaisir : Allons, dis-je, encourageons celui-là, trop heureux d'être obligé de le retenir plutôt que de l'exciter. »

Cependant respectons l'esprit méthodique; il hésite, il cherche, il trouve. Montesquieu, parlant d'Alexandre, et copiant une parole de Cicéron, écrivait une belle phrase :

« On dirait, à le voir, que l'empire de l'univers est plutôt le prix de la course, comme dans les jeux de la Grèce, que le prix de la victoire. »

Ils sont rares les écrivains qui touchent le but tout d'une haleine; ils sont rares aussi les artistes prévoyants qui n'abandonnent rien au hasard.

M. Rollin excellait à trouver les exemples de ses leçons. Mais aussi quelle époque fut jamais plus féconde en écrivains sublimes? Bossuet, La Rochefoucauld, Malebranche, La Bruyère, le grand Condé, Fénelon, le prince de Conti, Nicole, Arnauld, Pascal, Mme la duchesse d'Orléans, Mme de Maintenon, Bourdaloue, Massillon et Fléchier. Puis, en un ordre un peu moindre, le père Bouhours, La Mothe, Benserade, La Monnoye et le comte de Bussy-Rabutin; puis la princesse Palatine, et, parmi les latins, Santeuil et le père Rapin, Senecé, Mlle Scudéry, M. de Cavoye et le maréchal de Luxembourg. C'était comme un petillement universel de curiosités, de bel esprit, d'ironie aussi.

Il était de cet avis, le bon profeseur, « que la perfection consiste à bien dire les choses que dirait tout le monde et dans l'accent de tout le monde. » Il ne savait rien de plus merveilleux, dans le genre simple, que le beau plaidoyer de Démosthène pour Ctésiphon. Rien de plus modeste en commençant, mais bientôt la véhémence et la vivacité du discours grandissent de telle sorte, que pas un auditeur ne résiste à cette éloquence démonstrative.

Voilà ce que l'on peut enseigner aux jeunes esprits, mais gardez-vous de leur enseigner le sublime. On le sent, on ne l'enseigne pas; il vient tout seul à l'esprit comme l'éclair au regard :

> Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai pas d'autre crainte.

Ou bien le *Qu'il mourût!* du grand Corneille. Inspiration, voilà tout le secret.

Au contraire, il faut chercher avec soin la grâce et l'ornement. Méfiez-vous du hasard; soyez sûr de vos preuves avant de parler. Le motif, la pensée et le détail du discours, avec les peintures et les images, rien de mieux, tant que vous restez dans la vérité; tout est perdu si vous dépassez le but.

La délicatesse et l'agrément sont deux forces. Un seul mot suffit souvent pour éclairer tout un discours : « Vous avez coutume de ne rien oublier que les injures, » disait Cicéron à Jules César. Il ne faut pas trop prodiguer les pensées brillantes si l'on ne veut pas lasser son auditoire. Aimez Sénèque, adorez Cicéron. Le choix des mots est un travail considérable et le premier dans l'art de parler. Salluste et Tacite en donneront les meilleurs exemples.

Les mots étant choisis, reste à les mettre en ordre, et plusieurs sortes d'arrangements deviennent aussitôt nécessaires. Ces nuances précieuses et fugitives, M. Rollin les indique en sa rhétorique. Il vous dira l'art de relever les choses communes, d'adoucir les propositions trop dures, l'utilité et les bonheurs de l'antithèse; l'interrogation, l'apostrophe et l'exclamation ont produit des chefs-d'œuvre :

> O fortuné séjour! ô champs aimés des cieux!
> Que, pour jamais foulant vos prés délicieux,
> Ne puis-je ici fixer ma course vagabonde,
> Et, connu de vous seuls, oublier tout le monde!

Des vers charmants de Despréaux dans son épître à Lamoignon! Un grand exemple est tiré du discours de Bossuet dans l'oraison funèbre de la reine d'Angleterre : « Grande reine, je satisfais à vos plus tendres désirs quand je célèbre ce monarque; et ce cœur, qui n'a jamais vécu que pour lui, se réveille, tout cendre qu'il est, et devient sensible, même sous ce drap mortuaire, au nom d'un époux si cher. »

Il donnait aussi les exemples d'une description nette et vive, en deux vers, en quelques mots :

> Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille et lent,
> Promenaient dans Paris le monarque indolent...

Et ces belles paroles de Fléchier à propos de la bonne reine Marie Leczinska, sous les voûtes royales de Saint-Denis : « Voyons-la dans ces hôpitaux où elle pratiquait ses miséricordes publiques; dans ces lieux où se ramassent toutes les infirmités et tous les accidents de la vie humaine; où les gémissements et les plaintes de ceux qui souffrent remplissent l'âme d'une tristesse importune; où l'odeur qui s'exhale de tant de corps languissants porte dans le cœur de ceux qui les servent le dégoût et la défaillance; où l'on voit la douleur et la pauvreté exercer à l'envi leur funeste empire, et où l'image de la misère et de la mort entre presque par tous les sens... »

Les *images* représentent une des beautés les plus rares du discours :

> *Un poignard à la main*, l'implacable Athalie
> Au carnage animait ses barbares soldats.

Nous avons aussi les précautions oratoires, quand l'accusé est protégé par un ami tout-puissant, quand le coupable est entouré d'une injuste sympathie. Alors quelle prudence! que de piéges à éviter! C'est pourquoi nous avons l'exorde par insinuation, dont Cicéron a fait un si bel usage. Viennent ensuite les passions du discours; la passion est l'âme et l'autorité de l'orateur. Démosthène le savait bien, et comme un jour un sien client se plaignait tranquillement d'avoir été maltraité par le général Cléon :

— Vous mentez, disait Démosthène. Comment donc! vous êtes frappé dans votre honneur, menacé dans votre argent, et vous venez me raconter toutes ces injures dans le style d'un homme à qui l'on a volé sa besace!

A ces mots, voilà l'homme insulté qui se récrie, et qui jure par tous les dieux que le général Cléon est un misérable...

— Bien, reprit l'orateur, vous dites vrai; je plaiderai pour vous.

C'est surtout à la fin du discours que se montre inexorable la passion de l'orateur : « Pouvez-vous donc soutenir désormais la lumière du jour qui nous éclaire et vous présenter devant vos concitoyens? Le seul aspect de cette infortunée et de ces images funèbres qui semblent vous reprocher tous vos crimes devrait vous remplir de honte et d'horreur. » Qui parle ainsi? Crassus, le grand avocat, au moment où passait dans la place publique le convoi d'une dame romaine, misérablement assassinée.

Ces grands exemples chez les anciens, chez les modernes, chez les païens, chez les chrétiens se sont également élevés aux sommets de l'éloquence. Saint Jean Chrysostome (la bouche d'or), consolant le peuple d'Antioche menacé par Théodose, était l'égal de Démosthène accusant Philippe de Macédoine. L'éloquence du barreau, plus fugitive et moins serrée, a laissé d'illustres souvenirs. Etudiez la première philippique et la seconde olynthienne de Démosthène; lisez la harangue d'Eschine pour la couronne, et vous saurez à quelle hauteur l'éloquence peut atteindre. Eschine, ayant succombé sous la parole de Démosthène, fut exilé par les Athéniens et s'en fut ouvrir une école à l'île de Rhodes. Il commença par lire à ses nombreux disciples sa plaidoirie, et l'auditoire battit des mains. Mais quand, le second jour, il déclama la harangue de son rival, l'auditoire entier fut saisi d'un transport indicible. « Eh! que feriez-vous si vous aviez entendu rugir le lion? » s'écriait l'exilé. Voilà comme ils étaient faits, ces orateurs de l'antiquité.

L'illustre archevêque de Cambrai, M. de Fénelon, parlant de Démosthène, a très-bien dit : « C'est un enchaînement de figures hardies et touchantes. Vous ne sauriez le lire sans voir qu'il porte la république dans le fond de son cœur. C'est la nature qui parle elle-même dans ses transports. L'art y est si achevé, qu'il n'y paraît point du tout. Rien n'égala jamais sa rapidité et sa véhémence. »

Cicéron était grand par des qualités toutes différentes. Il aimait la raillerie; il était enjoué, amoureux du bien dire; il embellissait toutes choses. On trouve en son discours le tour le plus beau et les couleurs les plus agréables du monde. Il prêtait son enjouement même à la jurisprudence. Il allait au cœur par un charme irrésistible et de certains agréments qui lui étaient naturels. Merveilleux artiste, il n'est pas fâché de le montrer. Disons tout; Fénelon était pour Démosthène : « Démosthène, disait-il, paraît sortir de soi et ne voir que la patrie. Il ne cherche pas le beau; il le fait sans y penser. Il est au-dessus de l'admiration. Il se sert de la parole, comme un homme modeste de son habit pour se couvrir. Il tonne; il foudroie; c'est un torrent qui entraîne tout. On ne peut le critiquer, parce qu'on est saisi. On pense aux choses qu'il dit et non à ses paroles. On le perd de vue; on n'est occupé que de Philippe, qui envahit tout. Je suis charmé de ces deux orateurs, Démosthène et Cicéron; mais j'avoue que je suis moins touché de l'art infini et de la magnifique éloquence de Cicéron que de la rapide simplicité de Démosthène. »

« Quel malheur, disait Rollin avec un chagrin véritable, qu'un si grand art soit soumis si vite à la décadence, et qu'on n'ait plus retrouvé dans Athènes et dans Rome un second Démosthène, un second Cicéron! » Lui-même, au moment où il écrivait ces belles pages, en 1726, Rollin pouvait ajouter qu'il écrivait en pleine décadence. On ne comptait plus dans la littérature française que J.-B. Rousseau le poëte, exilé pour des couplets satiriques. Massillon vivait encore, mais depuis le *Petit Carême* il ne quittait plus son diocèse. A peine on savait le nom d'un jeune homme appelé Voltaire, et Montesquieu n'était pas né. Crébillon s'enveloppait dans un nuage de feu et de fumée. Il n'y avait plus que Fontenelle et La Mothe, hélas! pour représenter le grand siècle, et ce n'était pas assez... C'était un motif de plus pour démontrer la nécessité des grandes études et préparer l'avenir.

On trouverait peu de leçons arrivant plus à propos qu'à l'heure où le bon Rollin présidait au renouvellement de l'éloquence et de la poésie. On voit à chaque instant que sa réprimande est méritée. « Enfants, disait-il, prenez garde à la recherche, à la profusion, au trop d'ornements; prenez garde à la sécheresse, à la négligence, à l'à-peu-près. Plaire et toucher par la solidité et l'agrément de la parole et ne pas aller plus loin que ces grands écrivains, votre exemple et l'honneur du genre humain, voilà la règle et le devoir. » En même temps, il appelle à son aide l'éloquence de la chaire et l'éloquence de l'Ecriture sainte :

... « Malheur à vous qui joignez maison à maison et qui ajoutez terres à terres, jusqu'à ce qu'enfin le lieu vous manque! Serez-vous donc les seuls qui habiterez ici-bas? J'entends le Seigneur, sa voix est à mes oreilles : « Je vous déclare que cette multitude de maisons, « ces maisons si vastes et si embellies seront toutes « désertes, sans qu'un seul homme y habite. »

Ce grand professeur de la jeunesse aimait l'histoire et l'honorait comme un enseignement admirable. Il disait, avec Cicéron, que l'histoire était la lumière des siècles, le témoin fidèle de la vérité, la source des bons conseils et de la prudence, la règle certaine de la conduite et des mœurs.

Sans l'histoire, le genre humain, contenu dans les limites strictes d'un siècle et d'un pays, resterait dans une enfance ignorante, étranger aux temps passés, indifférent de l'avenir. Au contraire, l'histoire est la grande école où le prince et le sujet, le riche et le pauvre, également admis, trouvent des leçons à leur usage, et désormais le vice et la vertu, le crime et le bienfait servent d'enseignement aux générations qui passent, en laissant des traces de leur passage. Ici vous apprendrez le véritable prix des plus simples vertus; qu'il faut préférer la modestie au faste, et la sagesse à toute chose.

Un poëte de l'antiquité, Euripide, avait proclamé par la bouche de l'un de ses héros : « que la richesse était le souverain bien des hommes et des dieux. » Soudain le peuple athénien se récrie et veut jeter le poëte en exil. « Athéniens, disait Euripide, attendez! » Et véritablement à la fin du premier acte il célébrait la gloire et le bonheur de la pauvreté. C'est ainsi qu'à Rome on vantait la modestie et le « peu de chose » des Camille, des Scipion.

A ces braves gens d'autrefois, la France oppose avec un juste orgueil le maréchal de Turenne vendant sa vaisselle d'argent pour nourrir les soldats. Comme il commandait en Allemagne, une cité neutre lui fit offrir

cent mille écus pour épargner son territoire. « En conscience, reprit Turenne, il m'est impossible d'accepter cet argent, ce territoire n'étant pas sur le chemin de mon armée. »

Le bon Rollin sur le chapitre de l'économie était intarissable. Il se moquait des pyramides d'Egypte, où tant de milliers d'hommes étaient morts pour la pompe et pour l'ostentation. Il méprisait les grands travaux inutiles; il blâmait Périclès d'avoir épuisé le trésor d'Athènes pour bâtir des monuments qui n'étaient que superbes.

Au contraire, il approuvait les travaux favorables à la santé, à la force, au repos d'un peuple : aqueducs, murailles, arsenaux, ports de mer, jardins publics. « Ayons soin, disait Trajan, de réparer les anciens monuments. Nos petits-fils en bâtiront de nouveaux s'ils ont de l'argent de reste. » « J'ai trop aimé la guerre et les grandes dépenses, » disait Louis XIV à son lit de mort.

Rien ne sied mieux que la simplicité à la véritable grandeur. Philopœmen, le plus grand soldat de la Grèce, un jour qu'il allait dîner chez un ami, la dame du logis le prit pour un domestique et le pria de lui fendre du bois.

L'empereur Vespasien, aux jours solennels, buvait dans une humble tasse d'argent que lui avait donnée sa grand'-mère, quand il était petit.

Cornélie, une digne fille de Scipion, comme un jour

Cornélie et ses fils. Dessin de F. Lix.

ses bonnes amies la priaient de leur montrer ses diamants et ses perles : « Les voici », dit-elle en leur présentant ses deux fils.

Quelle était l'autorité de Caton le Censeur, l'honneur de son siècle et de sa république! Il n'a jamais bu d'autre vin que le vin de ses vignes, il n'a jamais porté que les robes filées par sa chaste épouse.

Et Fléchier parlant de M. de Turenne : « Il se cache, et sa réputation le découvre; il va sans suite, à pied, chacun le met sur un char de triomphe; il a pour l'accompagner ses vertus et ses victoires. » On en pourrait dire autant de son digne élève, le maréchal de Catinat.

La noblesse, à son tour, est soumise par le bon Rollin à de justes épreuves. Il y avait à Rome, au commencement de la république, une guerre déclarée entre la noblesse et le peuple. Il fallut longtemps pour abattre enfin l'orgueil des races patriciennes, et l'on vit plus tard l'empereur Vespasien et son fils Titus passer tous les étés dans la petite maison de leur grand-père. Ainsi faisait l'empereur Pertinax. Le souverain pontife Benoît II était le fils d'un meunier et s'appelait gaiement le *Cardinal blanc*. Sixte-Quint, gardeur de pourceaux, partant pour Rome, entra chez un cordonnier : « Maître Nicolas, dit-il, faites-moi crédit d'une paire de souliers. Je vous payerai quand je serai cardinal ». Le cordonnier qui fit la paire de souliers du petit berger fit plus tard la mule de pape que venaient baiser tous les pèlerins de l'univers.

JULES JANIN.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

ÉTUDES HISTORIQUES.

LA REINE CLOTILDE ET LA CONVERSION DES FRANCS AU CATHOLICISME.

Lutèce vers 250 avant J.-C. Dessin de A. de Bar

I

Pendant quatorze siècles avant l'ère chrétienne, de 1600 à 200, les Gaulois menèrent une vie nomade, faisant retentir le monde du bruit de leurs exploits. Presque toutes les nations apprirent à connaître leur courage ; leurs tribus guerrières allèrent chercher fortune en Espagne, en Italie, au delà de la Baltique, dans la vallée du Danube, en Grèce et jusqu'en Asie, détruisant et fondant des royaumes, laissant des colonies redoutables dans toutes les contrées où leur humeur batailleuse les conduisait. Mais les Gaulois, courant le monde moins par avidité que par le désir de voir, d'apprendre, d'agir, ne surent pas, comme les Romains, s'affermir dans leurs conquêtes ni asseoir leur prospérité dans les nombreuses colonies qu'ils avaient jetées çà et là, et qui restèrent ainsi sans relations suivies avec la mère patrie.

L'histoire de la Gaule ne commença à prendre un corps que lorsque ses peuples cessèrent leurs courses vagabondes, c'est-à-dire deux siècles avant Jésus-Christ. Ce pays renfermait alors vingt-deux tribus de Gaulois, portant différents noms et se réunissant en trois grandes confédérations, à la tête desquelles étaient les Arvernes, les Eduens et les Séquanes.

Mais l'orgueil était si grand chez les Gaulois, que, chaque confédération voulant dominer, toutes se disputaient sans cesse la suprématie par les armes. Ces

guerres intestines, en détruisant l'union qui aurait fait la force de la nation, devaient amener fatalement la perte de son indépendance.

Néanmoins les Gaulois inspiraient une telle terreur, que Rome, qui, au deuxième siècle avant Jésus-Christ, dominait déjà en Espagne, en Afrique, en Grèce, en Asie, n'avait pas encore osé tenter la moindre conquête dans la Gaule. Marseille, la puissante et riche cité phocéenne, l'antique et fidèle alliée des Romains, leur fournit l'occasion et les moyens de s'y introduire, vers l'an 134 avant Jésus-Christ. Près d'un siècle plus tard (50 ans avant J.-C.), après huit années de luttes formidables où Romains et Gaulois combattirent pied à pied, poitrine contre poitrine, le génie de César triompha complétement des redoutables adversaires de Rome, et la Gaule cessa d'être indépendante.

La conquête de la Gaule ferma l'ère guerrière de Rome, et, quelques années plus tard, le Sénat ayant accordé à Octave le titre d'*Auguste* ou d'*Empereur*, le monde romain, qui s'étendait en Asie, en Afrique et dans tout l'Occident, s'appela désormais l'*Empire romain*.

Dès lors les Romains remplacèrent la gloire des armes par celle des sciences et des arts. Avec une activité merveilleuse, ils bouleversèrent de fond en comble le sol de la Gaule, et, à la place d'immenses solitudes sans culture qui couvraient presque toute la vaste surface du pays, on vit de riantes campagnes et de riches moissons.

En même temps s'élevèrent de tous côtés, et comme par enchantement, de florissantes cités, de majestueux édifices : des palais, des temples, des théâtres, des termes, des arcs de triomphe, des aqueducs, qui témoignaient du génie du peuple romain.

La Gaule eut aussi, comme la Grèce et l'Italie, des écoles fameuses. La langue nationale perdit alors toute prépondérance, et le latin, qui était la langue officielle, fut promptement adopté par les classes élevées et forma seul la langue littéraire. La jeunesse studieuse de la Gaule se pressa dans les nombreuses écoles ouvertes par les Romains, et parmi lesquelles brillèrent du plus vif éclat celles de Bordeaux, de Toulouse, de Trèves et d'Autun.

En recevant les mêmes lois, en adoptant les mêmes usages, en goûtant les mêmes plaisirs, les vaincus se mêlèrent si bien aux vainqueurs, que la Gaule finit par perdre le souvenir de son origine, de sa religion, de sa langue, de son histoire.

Et ces Gaulois, jadis si fiers, si impétueux, si avides de périls et d'adversaires, qui se battaient pour le plaisir de se battre, qui avaient parcouru le monde, moins par avidité que par le désir de guerroyer, maintenant aussi généreux que braves, aussi simples et dociles que fiers et impétueux, se laissaient amener par la persuasion aux choses utiles, et tournaient désormais toutes leurs vues vers l'agriculture, le commerce, les lettres, les sciences et les arts.

II

Vers le même temps que Rome transformait, pour la seconde fois, depuis sa fondation, sa constitution politique, et terminait son ère guerrière, venait au monde, dans une étable d'une petite ville de Judée, l'Enfant divin, dont l'apparition allait renouveler moralement et matériellement l'humanité.

Mais, victime des Juifs, ses compatriotes, Jésus-Christ étant mort sur le Golgotha et remonté au ciel, près de Dieu, son père, douze hommes pauvres, ignorants, ses disciples, partirent de la Judée et s'en allèrent répandre ses belles et consolantes doctrines chez toutes les nations, proclamant partout sur leur passage l'amour de Dieu et des hommes, et jetant au milieu de la société païenne, « classée par le glaive et basée sur l'esclavage, » le dogme de la paix et de la fraternité universelles.

L'apôtre saint Pierre, à qui Jésus-Christ avait confié plus particulièrement la direction de la communauté, en lui disant : « Vous êtes Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, » choisit Rome, l'an 42 avant Jésus-Christ, comme le lieu le plus propre à la propagation de la foi chrétienne.

Grâce à la réunion de la plupart des nations en un seul empire, la nouvelle religion fit de rapides progrès en Grèce, en Asie, parmi les esclaves, les pauvres et les femmes, dont elle changeait l'existence.

En Occident, l'expansion du christianisme fut plus lente.

La Gaule ne reçut l'Evangile que vers l'année 160 après la naissance de Jésus-Christ ; mais sa foi fut pleine d'ardeur et d'énergie.

Deux missionnaires grecs, saint Pothin et saint Irénée, disciples de saint Polycarpe, évêque de Smyrne, qui lui-même avait été disciple de l'apôtre saint Jean, vinrent d'Asie, et établirent la première Eglise de la Gaule à Lyon, fondé en l'année 42 avant Jésus-Christ, au confluent du Rhône et de la Saône, par Lucius Munacius Plancus, alors gouverneur de la Gaule.

La nouvelle Eglise ne tarda pas à se distinguer par son orthodoxie. Mais Marc-Aurèle ayant rendu un édit contre les chrétiens, aussitôt tous les fidèles qui refusèrent de renier leur foi et de participer aux cérémonies païennes des Romains furent soumis aux plus cruelles tortures et livrés ensuite aux bêtes féroces dans les amphithéâtres de Lyon.

Une femme, une jeune fille, sainte Blandine, esclave d'une dame chrétienne, fatigua ses bourreaux par l'énergie de sa foi : pendant plusieurs heures elle subit les plus horribles tourments, et, oubliant ses douleurs, elle ne cessa d'exhorter un jeune garçon de quinze ans, nommé Ponticus, à ne pas renoncer au culte du vrai Dieu ; exposée ensuite sur un poteau à des lions, elle fut respectée par les bêtes féroces. Quelques jours après, mise de nouveau sur une claie ardente, puis enfermée dans un filet, elle fut livrée ainsi à la fureur d'un taureau sauvage, qui n'abandonna l'innocente victime que complétement broyée.

Saint Pothin, l'évêque de la nouvelle Eglise, âgé alors de quatre-vingt-dix ans, ayant été lapidé par le peuple (177), saint Irénée lui succéda, et, comme lui, périt victime de sa foi, pendant une persécution de Septime Sévère (212).

Malgré de si cruelles persécutions, sept nouveaux apôtres partirent de Rome, vers 250, pour aller prêcher l'Evangile dans les autres parties de la Gaule ; ils s'arrêtèrent à Narbonne, à Arles, à Toulouse, à Tours, à Limoges, à Clermont ; le plus illustre de tous, saint Denis, vint à Paris, alors simple bourgade, située dans une petite île de la Seine et connue sous le nom de *Lutèce*.

C'est dans l'île, appelée la *Cité*, qu'alors se trouvait compris Paris ; mais, à cette époque, il ne se composait que de quelques pauvres habitations éparses, faites de bois et de terre, et couvertes de chaume, en forme

de ruches. Deux ponts grossiers en bois, placés où sont maintenant le Petit-Pont et le Pont-au-Change, faisaient communiquer Lutèce aux deux rives opposées de la Seine, remplies d'immenses marais où s'ébattaient les oiseaux aquatiques. Néanmoins, grâce à son admirable position, Lutèce était déjà devenue l'un des plus grands centres de la navigation de la Gaule; les *nautes* parisiens, riche corporation de négociants qui avaient remplacé les pauvres bateliers du temps de l'indépendance gauloise, et qui furent l'origine de l'importante corporation des marchands, avaient déjà élevé, sous le règne de Tibère, à l'extrémité orientale de la petite île, un temple à Jupiter, en témoignage de reconnaissance pour la prospérité commerciale de leur cité, temple sur l'emplacement duquel se dresse majestueusement aujourd'hui la masse imposante de la magnifique cathédrale de Notre-Dame de Paris.

Cependant, saint Denis, après avoir fait de nombreux prosélytes, subit aussi le martyre, pendant la persécution d'Aurélien, avec le prêtre Rustique et le diacre Eleuthère : ils furent fouettés publiquement et décapités ensuite sur le Mont-de-Mars, dès lors appelé *Mont-des-Martyrs*, aujourd'hui Montmartre (273).

Les persécuteurs ayant ordonné que leurs corps fussent jetés dans la Seine, une pieuse dame, nommée Catulle, parvint à les leur enlever, et les fit enterrer secrètement dans un champ qu'elle possédait à l'extrémité de la plaine qui s'étend au pied du mont où ils avaient subi le martyre; mais lorsque la persécution eut cessé, elle leur éleva un tombeau, près duquel sainte Geneviève fit construire dans la suite une chapelle, qui fut l'origine de la célèbre abbaye de Saint-Denis.

Bientôt vinrent des jours meilleurs pour le christianisme : avec Constantin le Grand il s'assit sur le trône impérial.

Constantin était païen; mais, plein d'admiration pour les courageux martyrs de la foi chrétienne, il invoquait sans cesse leur vrai Dieu, le priant de l'éclairer et de l'aider de son secours.

Un jour qu'à la tête de son armée ce prince allait combattre en Italie son compétiteur au trône, le tyran Maxence, se trouvant entre le Rhin et le Danube, près de Brisach, vers l'heure de midi, par un temps calme et serein, il aperçut du côté de l'Orient une croix éclatante, autour de laquelle étaient tracés en lettres de feu ces mots : « Tu vaincras par ce signe ! »

Ce prodige remplit d'étonnement l'empereur et toute l'armée. La nuit suivante, pendant son sommeil, Constantin vit en songe le Fils de Dieu, tenant à la main un étendard éblouissant en forme de croix, et qui lui ordonna d'en faire faire un semblable pour s'en servir comme d'une enseigne dans les batailles.

A son réveil, l'empereur assembla ses principaux officiers et leur raconta le songe; puis, se hâtant d'obéir à l'avertissement céleste, il fit faire un étendard orné d'or et de pierreries, dans la forme de celui que le Seigneur lui avait présenté.

Plein de confiance alors dans sa cause, Constantin passa les Alpes au commencement de l'année 312, défit Maxence dans toutes les rencontres, et resta seul maître de l'empire.

Après sa victoire, Constantin se déclara le protecteur des chrétiens, embrassa leur religion, et, par le célèbre édit de Milan de 313, déclara le christianisme religion de l'Etat.

L'évêque de Rome, persécuté jusqu'alors et obligé de se cacher, fut particulièrement l'objet de son attention. Il lui donna pour demeure le palais de Latran et releva autant qu'il le put son prestige.

Dans la Gaule, chacune des grandes cités, au nombre de cent quinze, eut son évêque, élu par les fidèles ecclésiastiques et laïques; les évêques des cités métropolitaines, c'est-à-dire des chefs-lieux de province, eurent la préséance sur les autres évêques, et à leur tour ils reconnurent la préséance de l'évêque de Rome.

Cependant, malgré son essence divine, malgré la protection de l'empereur, malgré le zèle ardent de ses apôtres, le christianisme était encore loin d'être tout-puissant dans l'empire. Les lois, l'administration, les mœurs, les lettres, la philosophie, toutes païennes, lui opposaient une vive résistance. Aussi, sous les successeurs de Constantin, moins favorables que lui au christianisme, la marche de la société chrétienne fut-elle moins rapide. Mais, en 363, après la mort de Julien l'Apostat, qui avait voulu rétablir dans l'empire l'ancienne religion des Romains, le christianisme reprit tout son essor; et malgré les nombreux obstacles que lui opposaient encore les habitudes et les mauvaises mœurs, la Gaule était presque entièrement chrétienne à la fin du quatrième siècle. Alors les temples firent partout place aux églises chrétiennes, et la religion du Christ, fondée par l'esprit de paix, de persuasion et de liberté, devint la religion dominante de l'empire romain.

Cet heureux résultat fut dû surtout au zèle ardent et éclairé de saint Martin.

Ce grand apôtre du christianisme, né vers l'an 316, à Stein, en Hongrie, était fils d'un tribun militaire. A l'âge de dix-huit ans, il abjura la foi de ses pères et reçut le baptême. Obligé de porter les armes comme fils de soldat, car les lois romaines forçaient chacun à suivre la profession de son père, il fut envoyé dans la Gaule pour servir dans les légions de l'empereur Constantin.

Un jour, pendant un hiver très-rigoureux, Martin, sortant à cheval d'Amiens, rencontra aux portes de la ville un pauvre presque nu; à la vue de ce triste spectacle, ému de compassion, il tira son épée, et, partageant en deux son manteau, il en donna la moitié au malheureux. La nuit suivante, en récompense de sa belle action, Martin vit en songe Jésus-Christ, vêtu de la moitié du manteau qui avait servi à couvrir la nudité du mendiant.

Après la mort de Constantin, le temps de sa vétérance étant arrivé (on servait alors jusqu'à quarante ans), Martin quitta le service militaire et alla se ranger parmi les disciples de saint Hilaire, évêque de Poitiers, l'un des docteurs les plus illustres de la chrétienté. A l'école du savant prélat, Martin acheva son éducation doctrinale, reçut les ordres de ses mains, puis il retourna en Hongrie pour aller convertir sa vieille mère.

Revenu dans la Gaule, Martin se retira dans un lieu désert, près de Poitiers, appelé aujourd'hui *Ligugé*, et, sous le patronage vénéré de saint Hilaire, il y fonda un monastère. Le chef de la nouvelle communauté acquit bientôt, par son savoir, ses mœurs et son austérité, une si grande renommée dans la province de Poitiers et dans les provinces voisines, qu'en 374 le peuple de Tours le voulut à tout prix pour successeur de saint Lidoire, son évêque, qui venait de mourir.

Martin gouverna l'église de Tours avec la même sim-

plicité qu'il avait gouverné le monastère de Ligugé. Quelques années plus tard il fonda aux environs de la ville, sur la rive droite de la Loire, Marmoutiers, qui fut dans la suite un des plus célèbres monastères de l'ordre de Saint-Benoît.

Cependant les habitants des campagnes, par suite de leur ignorance, mettant plus de résistance que ceux des villes à accepter le christianisme, Martin, qui, par son zèle, sa sagesse et ses vertus, avait converti tout son diocèse, s'en alla dans toute la Gaule prêcher l'Evangile, renversant les temples des anciens dieux, abattant les idoles et les remplaçant par des églises et la croix du Christ. Aussi, à sa mort, qui arriva vers 396, la Gaule était-elle, ainsi que nous l'avons déjà dit, presque toute chrétienne.

Martin, qui était arrivé à une grande vieillesse, finit glorieusement ses jours à Candes, bourg de son diocèse, sur les confins de la Touraine et de l'Anjou, au confluent de la Vienne et de la Loire. Au moment de sa mort, dit Grégoire de Tours, plusieurs personnes entendirent des voix mélodieuses qui chantaient ses louanges dans les cieux.

Ses restes, objet d'une vénération universelle, furent rapportés à Tours et confiés aux soins pieux d'une communauté, connue plus tard sous le nom de *Chapitre royal de Saint-Martin.*

Saint Martin fut considéré, entre tous les saints, comme le patron de la Gaule, et son tombeau fut l'un des pèlerinages les plus renommés. Perpétue, son cinquième successeur sur le siége épiscopal de Tours, voyant, dit Grégoire de Tours, qu'il s'opérait de fréquents miracles au tombeau de ce saint, jugea que le petit oratoire qui le recouvrait était indigne d'un lieu si agréable à Dieu, et l'ayant fait abattre, il fit élever à sa place la magnifique basilique que l'on y admire encore aujourd'hui.

A la mort de saint Martin, l'empire romain était bien près de sa ruine, et le christianisme arrivait trop tard pour dissiper l'effroyable dépravation de mœurs qui depuis longtemps le minait et accélérait sa chute, due à des causes diverses.

Les principes de piété, de pureté, de fraternité, que l'Evangile apportait au monde, allaient préparer une société nouvelle, mais ils ne pouvaient rendre la vie politique à l'ancienne société qui se mourait. Le christianisme « sauvait l'humanité et non la patrie. »

Le partage qui, à la mort de Théodose le Grand, fut fait du monde romain en empire d'Orient et en empire d'Occident (395) précipita la ruine de ce dernier empire. Tout dégénéra alors en Occident : les sciences et les arts tombèrent dans la plus grande décadence, et les citoyens, que les empereurs avaient dégradés par la peur, virent la ruine de l'Empire avec la même indifférence qu'ils avaient montrée contre le despotisme.

Dès lors l'histoire guerrière de Rome païenne fut réellement finie et commença la mission pacifique de Rome chrétienne. Sa puissance fut son influence morale ; elle envoya la lumière dans les contrées les plus lointaines, dans celles mêmes que ses armes redoutables n'avaient pu atteindre ; elle soulagea les misères de l'âme et porta dans tous les cœurs les espérances d'un avenir plus heureux.

Bientôt les peuples barbares qui, depuis longtemps, menaçaient le monde romain, profitant de la faiblesse qui résultait pour lui du partage qui en avait été fait, l'envahirent de tous côtes.

Trois de ces peuples s'établirent dans la Gaule : les Burgondes ou Bourguignons (412), les Visigoths (419) et les Francs saliens (428).

Mais les Francs, quoique arrivés les derniers, seront le peuple dominant de la Gaule et lui donneront leur nom et leurs rois.

III

Les Burgondes, peuples de la Germanie orientale, allèrent se fixer, sous la conduite de leur chef Gondicaire, dans une partie de la Suisse, de la Savoie et du Dauphiné actuels ; mais ils s'établirent sans violence dans les pays qu'ils avaient choisis. Du reste, ils étaient les plus doux entre les Germains ; simples d'esprit et de mœurs, ils avaient une bonhomie qui est encore un des caractères de la race germanique ; aussi n'eurent-ils pour les Gallo-Romains ni dédain, ni insolence : ils vécurent avec eux non comme avec des sujets, mais comme avec des frères, comme avec leurs égaux en droit dans les biens dont ils étaient copropriétaires. Leur loi nationale offrait même des précautions délicates pour maintenir l'impartialité entre les vainqueurs et les vaincus ; ainsi, dit un des articles de cette loi : « Si un voyageur vient demander l'hospitalité à la maison d'un Burgonde, et que celui-ci indique la maison d'un Romain, il payera trois sous d'or d'amende et trois sous pour dédommagement à celui dont il aura indiqué la maison. » Ils éprouvaient, dit Augustin Thierry, devant les riches sénateurs, leurs copropriétaires, une sorte d'embarras de parvenus : « Cantonnés militairement dans une grande maison et pouvant y jouer le rôle de maîtres, ils faisaient ce qu'ils voyaient faire aux clients romains de leur noble hôte, pour aller le saluer par le nom de *père* ou d'*oncle*, titre de respect fort usité alors dans l'idiome des Germains. Ensuite, en nettoyant leurs armes ou en graissant leur longue chevelure, ils chantaient à tue-tête leurs chansons nationales, et avec une bonhomie naïve ils demandaient aux Romains comment ils trouvaient cela. »

« C'est que, dit encore Augustin Thierry, les Burgondes avaient longtemps mené une vie malheureuse ; ils avaient émigré en Gaule par nécessité, après avoir erré pendant plusieurs siècles sur le sol de la Germanie, sans pouvoir s'y établir, refoulés qu'ils étaient par les peuples qui y dominaient. Leurs longs revers avaient adouci leurs mœurs et leur caractère et détruit chez eux l'orgueil des conquérants barbares. Le christianisme avait aussi exercé sur eux sa douce influence, car les Burgondes étaient chrétiens de la secte d'Arius. »

Mais les ariens ne croyaient qu'au Père éternel, et non au Verbe éternel, ni au Saint-Esprit ; ils pensaient que le Verbe n'était qu'une créature supérieure par laquelle Dieu communiquait avec les hommes, et ce Verbe créé était Jésus-Christ. L'arianisme, en admettant que le Père seul était incréé, niait donc la divinité du Christ et détruisait le mystère de la Trinité.

Depuis cinquante ans prospéraient en Gaule les affaires des Burgondes, lorsque, vers 463, mourut Gondioc, successeur de Gondicaire, laissant ses Etats à ses quatre fils : Chilpéric, Gondebaud, Gondemar et Godégisile.

Les quatre princes exercèrent pacifiquement en commun pendant quelques années l'autorité de leur père.

Néanmoins Chilpéric, comme l'aîné, eut une grande prépondérance sur ses frères. Il avait épousé une femme appartenant à la noblesse romaine et à la religion catholique, qui, par son mérite et par ses vertus, exerçait une salutaire influence sur son mari.

Malheureusement l'ambition vint troubler la bonne harmonie établie primitivement entre ces frères. Gondebaud, qui était arien fanatique, et qui, par suite, avait les sympathies de la nation, n'était pas homme à se contenter longtemps d'une position subalterne; d'autant qu'il voyait avec grand déplaisir l'ascendant que la femme de Chilpéric exerçait sur son mari pour protéger sa religion, dans laquelle elle élevait ses enfants.

Les discordes, d'abord sourdes, éclatèrent au mois de mars de l'année 473 en hostilités ouvertes, et la nation, ainsi que la famille, se partagea entre les deux frères. Godégisile épousa la querelle de Gondebaud, Gondemar resta attaché à la cause de Chilpéric.

Mais Gondebaud qui, par son caractère et par sa religion, représentait l'élément barbare de la nation, vit bientôt le succès couronner son ambition. Chilpéric et Gondemar furent vaincus et forcés de se réfugier dans Vienne. Cette ville ayant été prise par les vainqueurs, Chilpéric fut décapité avec ses deux fils, et sa femme, objet particulier de la haine de Gondebaud, jetée dans le Rhône, une pierre au cou. Quant à Gondemar, il fut brûlé vif avec sa famille, dans une tour où il s'était réfugié.

Deux filles de Chilpéric, encore dans l'enfance, furent

Francs saliens, Burgondes et Gallo-Romains. Dessin de F. Lix.

seules épargnées, grâce sans doute à leur jeunesse et à leur sexe; elles s'appelaient Chrona et Clotilde, et, comme nous l'avons dit, leur mère les avait élevées dans la religion catholique.

Dès qu'elle fut en âge de se consacrer à Dieu, Chrona, l'aînée, prit l'habit que portaient alors les filles qui renonçaient au mariage, et Clotilde, appelée par la Providence à faire entrer une grande nation dans la religion catholique, resta à la cour de Gondebaud.

Chose singulière, Gondebaud, quoique arien fanatique, consentit à ce que la jeune orpheline continuât à être instruite dans la religion de sa mère, que ne professait à cette époque aucune famille barbare de sang royal.

A seize ans, Clotilde était une princesse accomplie. Aux charmes physiques les plus séduisants elle réunissait toutes les qualités morales; aussi sa douceur, sa bonté, sa piété, son intelligence et sa beauté la rendirent-elles bientôt l'objet de l'estime et de l'admiration de tous les États de Bourgogne, et sa belle renommée s'étendit même dans les pays voisins.

Mais, conservant tristement dans son cœur le souvenir des scènes d'horreur qui avaient troublé son enfance, elle menait une existence grave, recueillie, qu'elle consacrait à la prière et au soulagement de toutes les infortunes. Aussi préférait-elle aux plaisirs bruyants de la cour du roi Gondebaud une vie paisible et solitaire dans un château près de Genève, dont les malheureux connaissaient bien le chemin.

J. BERTAL.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

CHRONIQUE DU MOIS.

C'est la parole d'un grand moraliste : « Heureux, disait-il, les peuples qui n'ont pas d'histoire. » Or, ce mois-ci, nous dirions volontiers : « Heureuse est la chronique en temps de disette. Elle n'entend point parler des grandes funérailles non plus que des grands crimes. Amis, dit-elle à ses lecteurs, soyez contents, tout va bien. Nos poëtes, nos peintres, nos artistes, les femmes célèbres par leur grâce et par leur esprit, pas une et pas un ne manque à l'appel de leur nom populaire et de leur gloire méritée. »

Hélas! tel n'est pas aujourd'hui le sort de la chronique. Ce dernier mois de septembre est tout rempli des plus tristes et des plus malheureux détails qui vont, soudain, attirant l'attention des multitudes éperdues. Une fois qu'elles sont prises de ce délire ou de cette curiosité malsaine pour quelque incident abominable, rien ne les arrête, et malgré tous les obstacles, les voilà qui se portent, furieuses, à certains rendez-vous où le meurtre accomplissait la veille un chef-d'œuvre impie. Où courez-vous, insensés? et qu'allez-vous faire en ces ténèbres? O vaines paroles! Ils obéissent à leur frénésie, et les sages prêchent dans le désert.

Hommes, femmes, enfants, vieillards, vous leur diriez : On expose en telle église antique et rajeunie à force de talent, la vierge de M. Ingres ou le Christ aux Oliviers d'Eugène Delacroix, vous n'arrêteriez pas les voyageurs de Pantin. Le Louvre achevé et complété, le Louvre entier ne saurait lutter contre une fosse à demi béante où les malheureux ont subi la plus triste agonie. Dites-leur : « Bonnes gens, écoutez la vie et la mort d'un illustre maréchal de France qui servit son pays sur les champs de bataille et dans les conseils des souverains; vous avez nommé M. le maréchal Niel. » Ah bien oui, leur attention est ailleurs, ils ne vous écoutent pas. Reprenez, sans vous décourager : « Aimez-vous mieux que je vous parle d'un grand peintre de la Belgique appelé le baron Leys? Il avait bien gagné sa belle renommée; on le comparait généralement dans toute l'Europe à ce peintre excellent qui s'était fait le défenseur des misères royales, à Paul Delaroche. Autour de son cercueil chargé de couronnes, Leys attirait à son deuil tous les esprits reconnaissants, toutes les âmes intelligentes de sa chère patrie. A la dernière exposition, il obtint chez nous les louanges les plus méritées... Voulez-vous que nous parlions de ce grand artiste? » Déjà la foule, sans répondre, vous a tourné le dos et court envahir, pour la vingtième fois, le champ du meurtre... Halcemeda!

Mais qu'importent au peintre excellent de *l'Abdication de Charles-Quint*, les souvenirs et les respects des badauds de Paris?

Vous diriez encore : Il y avait naguère parmi nous un grand poëte appelé François Ponsard. Il est mort dans les douleurs les plus atroces, appelant la délivrance, et laissant deux belles œuvres, achevées dans le cours de sa longue agonie. Aujourd'hui, grâce à Dieu et à tant d'honnêtes gens qui ont voulu que le poëte eût son apothéose, on nous montre, en un lieu où chacun la peut voir, la statue assez belle de l'auteur de *Lucrèce* et de *Galilée*. Il est là, tout entier, paisible et rêveur, comme autrefois dans sa jeunesse; hier encore, on eût vu, sans contredit, un véritable pèlerinage autour de ce bronze intelligent. Mais aujourd'hui la statue a passé inaperçue, et bien peu sauraient dire comment elle est faite, pendant qu'autour de la Morgue, et dans la sombre enceinte où les sept victimes étaient exposées, plus d'une dame allait et regardait, comptant les blessures, et s'enivrant du spectacle odieux de toutes ces misères amoncelées : les enfants autour de la mère, et le nuage dans tous les yeux.

On fera, quelque jour, justice entière de ces curiosités malsaines. L'un des bons écrivains de ce temps-ci, M. Edmond Tixier, a raconté dans un style ému les excès de la presse à propos des crimes de Pantin, et par quel mirage insensé ces tristes récits, illustrés des plus tristes images, sont devenus une fête publique.

« Un homme de tête improvisa un service d'omnibus qui transportent le touriste du chemin de fer au théâtre du crime. « Messieurs les voyageurs pour le champ « Langlois ! » Un autre fit choix d'un emplacement, et installa sous une tente un débit de boissons; un autre dressa un restaurant en plein air. Puis l'on vit successivement arriver les marchandes de macarons, les marchandes d'oublies, les marchandes de gaufres, les vendeurs de plumes de paon, tout le petit commerce ambulant, sans compter le voyou qui fait la roue pour tirer un sou de la générosité du passant, et l'hercule qui fait recette en cassant des pierres avec son poing. On ne m'a pas dit qu'il y eût des chevaux de bois; mais si l'on n'a pas fait des parties de dîner sur l'herbe c'est que l'herbe manque absolument. Et voilà, ô Athéniens! comment le champ Langlois, transformé en champ de foire, a fait le plus grand tort à la fête de Saint-Cloud.

« Le crime était épouvantable. On comprend le sentiment de terreur et de pitié qu'il a dû soulever, mais cette curiosité, ou plutôt cet élan de toute une population se ruant sur la fosse encore fraîche, ces femmes en toilettes tapageuses, venant comme à un spectacle assister au labourage du champ d'où l'on espère voir surgir des cadavres, suivant d'un regard anxieux le soc de la charrue, qui peut déterrer une jambe, amener un bras, faire rouler une tête, tout cela ne s'était point encore vu. On est tenté de se demander combien ces mêmes femmes auraient payé leurs places si, d'un lieu sûr, elles avaient pu assister au drame palpitant de l'assassinat.

« Cette curiosité malsaine, cet appétit de sensations, cette dégustation du crime a été encore excitée et tenue en haleine par les récits romanesques, par les suppositions à perte de vue empruntées aux romans d'Edgar Poë, par une mise en scène quotidienne d'une certaine presse. Pendant quinze jours cette presse-là a joué du cadavre.

« Je constate le fait sans avoir la prétention de détourner les esprits du hideux spectacle qui les attire et les fascine, mais je note, par la même occasion, le changement profond, radical, qui s'est fait dans les mœurs. Jadis, nous n'eussions pas supporté la vue d'un combat d'animaux. On réclamait contre ces luttes de

chiens qui avaient lieu, presque à huis clos, à la barrière du Combat. Aujourd'hui, nos grandes dames demandent et obtiennent des billets de faveur pour entrer à la Morgue. »

Voilà bien notre opinion tout entière et nous ne saurions mieux dire. Loin d'ici, loin de nous, les chanteurs de complaintes sur l'air de *Fualdès*. A Dieu ne plaise, jeunes gens, que nous attristions vos regards de ces images fétides et vos oreilles de ces récits de meurtre et de sang. Notre œuvre, à nous, est de réunir les plus beaux exemples, c'est de les raconter dignement, sagement.

Les gens heureux, revenus des grandes affaires et des occupations publiques, qui se reposent dans l'étude et la contemplation des chefs-d'œuvre, entouraient naguère de leurs respects mérités un galant homme, sévère à lui-même, indulgent pour les autres, qui s'appelait M. Lacaze. Il avait de très-bonne heure, et dans les temps pleins de turbulence, estimé à leur juste prix les belles toiles de l'école française, et juste à l'heure où pas un n'en voulait, il les recherchait avec une passion que l'avenir a bien justifiée. Ainsi Greuze et Lantara, Watteau et son camarade Lancret, Nattier, le lumineux Boucher, Bonnington et Prudhon, exilés, errants, sans asile et grelottants sur les quais, ont été recueillis par ce parfait connaisseur, M. Lacaze. Il en avait fait ses compagnons de tous les jours, les hôtes charmants de sa demeure, ses confidents et ses amis. Si parfois il leur fut infidèle, ah! les belles infidélités! ce fut pour Titien, pour Rembrandt, pour Paul Véronèse. Il avait beau se cacher, se faire humble et petit, il finit par devenir populaire. Il ne s'est jamais vanté de cette intime fortune; mais semblable au rayon qui s'échappe à travers la porte mal jointe, cet ami des tableaux vit sa porte forcée, et chacun, bon an mal an, le venait saluer dans son Louvre. En tous les points difficiles de ce commerce immense des tableaux avoués par les maîtres ou des œuvres douteuses, M. Lacaze était consulté et son jugement était un arrêt. Même on avait fini par lui donner une place au milieu des juges patentés de nos expositions, et, plus d'une fois, sa voix écoutée imposait à ces juges prévenus l'adoption d'un tableau condamné à l'avance ou le rejet d'une toile imposée à l'administration de messieurs de l'Académie. Il n'avait pas d'autre titre que celui-là : se bien connaître en belles œuvres et pousser à la récompense. Il était simple, il était bon; pas de vanité, pas d'autre orgueil que le juste orgueil d'une vie honorable, honorablement remplie. Il est mort tout d'un coup; il faisait à sa galerie une visite suprême, et son dernier regard se posa sur les belles œuvres qu'il avait tant aimées et qu'il avait rendues à la douce lumière.

S'il vous plaît, encore une histoire à la louange des choses et des hommes que nous aimons. Un grand collectionneur de vieux livres, un vrai savant sous les apparences modestes d'un simple amateur, M. de Corbières, a laissé en mourant une très-belle et considérable collection de vieux poëtes, d'anciens historiens et de romanciers, amis du parler *gent*. M. de Corbières avait été dans ses temps malheureux l'un des ministres du roi Charles X. Il était tombé dans l'abîme où la monarchie avait disparu. Même il avait joué sa tête et peu s'en faut qu'il ne l'ait perdue. Il fut libre enfin, et revint en toute hâte à sa chère passion de bibliophilie, heureux de sa délivrance et ne songeant plus qu'à ses livres. Ses livres lui survivent. Ses livres chantent sa louange suprême. On n'a pas oublié, je l'espère au moins, que M. de Corbières eut l'honneur de nommer Charles Nodier, son ami, son sage et prudent ami, conservateur à la bibliothèque de l'Arsenal, où il fut dignement remplacé par l'aimable et le savant bibliophile Jacob.

Ainsi vous voyez que l'on peut facilement, pour faire une chronique intéressante, se passer de la prison cellulaire et de la cour d'assises. Le tout est de surveiller son esprit et de garder son âme intacte au milieu des rumeurs publiques.

Par bonheur encore, un grand événement se prépare, une œuvre qui sera célèbre entre toutes les œuvres du dix-neuvième siècle, le percement de l'isthme de Suez, la réunion dans un seul océan de deux mers séparées depuis le commencement du monde. O miracle! Aux mêmes lieux où le vent agitait incessamment le sable ardent des déserts, la voile aux plis charmants va flotter sur un flot paisible et le soleil étonné cherchera à se reconnaître en ces révolutions imprévues. M. de Lesseps, le héros de cet événement illustre, aura bien mérité ce jour-là des peuples et des rois.

Voilà certes de quoi se consoler des émotions misérables à l'usage d'un peuple insensé. Quant aux faiseurs de petits ouvrages, aux écrivains de légères comédies, aux poëtes de cantates, aux musiciens de circonstance, ils prendront patience, bien que ce soit une chose assez rare de voir même les meilleurs esprits se consoler d'un bruit qui leur est étranger ou d'une gloire à laquelle ils ne sauraient atteindre. On avait pendu le matin même, en place de Grève, un voleur célèbre, et comme on en parlait beaucoup le soir dans le salon de Voltaire, on trouva que M. de Voltaire était triste. « Il est jaloux du pendu, » reprit Mme Denis, sa nièce.

Il y avait dans les beaux jours du premier empire un assez méchant poëte appelé M. Baour-Lormian. Il était bonhomme, en fin de compte, mais très-jaloux de l'attention publique. « Ah! le fichu temps, disait-il, pour les écrivains tels que moi! On n'a pas plutôt fait un chef-d'œuvre, arrive une fichu victoire et votre livre est emporté dans le vent d'un boulet. »

Il nous la donnait belle avec sa *fichu victoire!* Aujourd'hui arrive un crime effrayant, et ce crime emporte honneur, talent, renommée et jusqu'aux chansons innocentes.

CH. WALLUT.

L'EXPOSITION D'AMSTERDAM.

Mon cher Directeur,

Parler d'une exposition étrangère deux ans seulement après le merveilleux concours du Champ de Mars, je me dissimule d'autant moins l'aridité de ma tâche que volontiers, nous autres Français, nous ne croyons qu'à nous-mêmes et à nos œuvres. En dehors de nos frontières le monde existe-t-il? C'est une question que plus d'un Parisien s'est posée, j'en suis sûr, et nous devons lui savoir gré de n'avoir pas dit : « En dehors du mur de nos octrois. »

Aussi serai-je aussi bref que possible dans la lettre que je vous ai promise, et n'entretiendrai-je vos lecteurs que des choses qui m'ont le plus intéressé.

Dans un pays où l'on se plaint sans cesse de l'absence de l'initiative privée, il faut noter comme un heureux symptôme l'organisation de l'exposition internationale d'Amsterdam. Quelques savants, quelques industriels,

quelques administrateurs, MM. Martelet, Douat, Dumaresq, Duvelleroy, Berger, Aimé Girard, Ch. Robert, de Watteville, Morillot, etc., se sont spontanément réunis. A leur appel, tous les principaux exposants français qui avaient occupé une place notable dans le groupe X de l'exposition de Paris se sont empressés d'accourir et ont dignement soutenu à l'étranger le drapeau de la France.

Mais qu'est-ce que le groupe X ? demanderont sans doute vos lecteurs, peu familiers avec les classifications adoptées dans les expositions.

Ce groupe comprend tout ce qui se rattache à l'amélioration physique et morale des classes laborieuses : l'éducation et la vie à bon marché, les outils, les instruments qui facilitent le travail de l'ouvrier, les livres qui développent son intelligence, les méthodes qui servent à son instruction, qui lui permettent d'établir son crédit ou de réaliser des économies sur les matières indispensables à son existence, ou enfin qui lient d'une manière étroite ses intérêts à ceux de son patron. Tel est le vaste ensemble qui composait l'exposition d'Amsterdam.

Comme toujours, la France a dignement tenu son rang par l'élégance, le fini et le bon marché de ses produits. Mais, avant tout, il faut s'entendre sur le sens de ces mots : *bon marché*. Le bon marché d'un pays est cherté dans le pays voisin. Tel ouvrage de technologie, par exemple, coûte huit francs en Hollande, cinq francs en Angleterre et deux francs cinquante centimes en France. D'autre part, tel objet est fort cher qui se vend presque pour rien. Les abonnés de plus d'un journal que nous pourrions citer le savent mieux que personne, et malheureusement à leurs dépens. En revanche, voici du bon marché dans le sens le plus absolu : les faïences de Choisy-le-Roi, sans rivales en Europe pour leur décoration artistique; les montres de Haas, à remontoir Bréguet, qui ne valent que dix-sept francs, et bien d'autres produits encore dont *le Monde illustré* a donné l'énumération.

Dans un autre ordre d'idées, plus en rapport avec les goûts et les études de vos lecteurs, je n'aurais garde d'oublier les excellents cours de dessin édités par les maisons Morel et Goupil, non plus que les travaux de modelage et d'épures de dessin des frères des écoles chrétiennes de Paris, qui ont laissé bien loin derrière eux tous leurs rivaux des pays étrangers.

Vous voyez que, pour avoir brillé d'un éclat moins vif que celle du Champ de Mars, l'exposition d'Amsterdam a des côtés utiles qui la recommandent à l'attention des gens intelligents, et c'est à ce titre que je sollicite pour elle une place bien modeste dans les colonnes du *Musée des Familles*.

CH. RAYMOND.

Paris. — Typ. HENNUYER ET FILS, rue du Boulevard, 7.

LA MYTHOLOGIE MODERNE.

Le tonneau des Danaïdes ou l'encrier d'un homme de lettres au dix-neuvième siècle. Composition de L. Breton.

LA SCIENCE EN FAMILLE.

LA LÉGENDE DES ARBRES (1).

L'*aubépin* du cimetière des Saints-Innocents. Dessin de E. Morin.

— Comment entendez-vous la plus heureuse des rencontres?

— Eh! je l'entends comme je vous le dis. Si, avant peu, en effet, vous n'êtes point en possession de grands biens, si vous n'avez rendu d'éminents services à vos semblables, et si vous n'êtes devenu un des hommes les plus justement recherchés de la contrée, ce sera vraiment que vous y aurez mis de la mauvaise volonté.

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

— Expliquez-vous.

— Laissez-moi faire, et la chose s'expliquera d'elle-même. Vous voyez, n'est-ce pas? cet humble arbrisseau qui pousse en touffe diffuse sur le sol rocailleux. Eh bien! c'est à lui que vous devrez les inestimables résultats que je viens de vous promettre. Vous avez inévitablement un couteau (à la campagne on a toujours un couteau). Ouvrez-le donc. Puis approchez-vous de notre arbrisseau, et dans le nombre de ses branches choisissez-en une qui, tout en étant d'une certaine capacité (de la grosseur du doigt, par exemple), forme une enfourchure. Vous l'avez trouvée. Coupez-la d'un seul coup (le seul coup est essentiel) à trente ou quarante centimètres au-dessous de l'endroit où elle se bifurque.

— Voilà qui est fait.

— Très-bien! Dépouillez-la de ses feuilles, puis réduisez chacune des branches de la fourche à la même longueur que la partie qui en forme le manche, de façon à produire une sorte de grand Y (moins toutefois les petits traits qui le terminent à ses trois extrémités). Cet Y obtenu, veuillez me le confier pour un instant. Etendez à demi vos deux bras en tenant les mains ouvertes à hauteur de votre menton, de telle manière que le dedans regarde le ciel. A présent, prenez dans chacune de vos mains une des branches de la fourche, serrez les doigts et maintenez l'autre branche parallèle à l'horizon. Vous y êtes. C'est à merveille. Maintenant vous plaît-il savoir en quel endroit des sources se cachent dans le sol? voulez-vous mettre à coup sûr la main sur des trésors enfouis? seriez-vous aise de venir en aide aux pénibles investigations de la justice, en lui faisant retrouver la piste du meurtrier qui a su jusqu'à aujourd'hui déjouer les recherches de ses agents les plus subtils? aimeriez-vous à terminer le procès entamé entre deux voisins pour la délimitation d'un champ, en indiquant, sans erreur possible, les bornes qu'ils ont jadis adoptées d'un commun accord? allez devant vous, gravement, méthodiquement, en tenant votre pensée arrêtée sur l'un de ces sujets, et quand vous passerez soit sur une source, soit sur une somme d'argent enfouie, soit sur les traces du meurtrier ou sur les limites convenues du champ, la baguette, jusque-là immobile dans vos mains, fera tout à coup d'évidents et vigoureux efforts pour aller de la position horizontale à la position verticale; et avec un peu d'habitude, il vous sera facile de trouver dans les mouvements qu'elle fera des indications précises et indubitables; car, songez-y, je viens de vous mettre en possession de la fameuse *baguette divinatoire*, qui fit tant de merveilles autrefois, et qui, sans doute, n'eût pas cessé d'en faire, si la foi, qui est surtout nécessaire pour la réussite de ces sortes d'opérations, n'eût été singulièrement ébranlée au cours de ces derniers siècles.

Vous croyez sans doute que je vous en impose, que je vous fais des contes en l'air? Il vous faut quelque témoignage plus autorisé. Je vais vous le fournir. J'ai là certain petit livre, imprimé à Paris, chez Jean-Baptiste Langlois, à l'enseigne de l'*Ange gardien*, en 1693, livre dans lequel, par la plume d'un abbé de Lagarde, l'histoire qui doit vous convaincre est rapportée tout au long. Je tâcherai de l'abréger.

« Le 5 juillet 1692, sur les dix heures du soir, un vendeur de vin et sa femme furent égorgés à Lyon, dans une cave, et leur argent fut volé dans une boutique qui leur servait de chambre. Cela se fit avec tant de secret qu'on ne put ni découvrir ni soupçonner les auteurs du crime.

« Un voisin, touché de cette mort ou poussé par le désir d'éprouver le talent d'un riche paysan de sa connaissance, qui se mêlait de suivre à la piste les larrons et les meurtriers, l'attira en cette ville par une lettre et le mena chez M. le procureur du roi, à qui ce villageois promit d'aller sur les pas des coupables et de les rencontrer, pourvu qu'il commençât par descendre dans cette cave pour y prendre son impression.

« Il était de Saint-Veran en Dauphiné, il s'appelait Jacques Aimar, était né le 8 de septembre 1662, entre minuit et une heure, et, avec une baguette de coudrier fourchue, il trouvait les sources et le cours des fontaines, les bornes, l'or et l'argent cachés, sans que son frère unique eût ce talent, bien qu'il fût venu au monde dans le même mois, en l'année 1664.

« Il entra dans la cave; il y fut ému; son pouls s'éleva comme dans une grosse fièvre, et sa baguette, qu'il tenait dans sa main, de la même façon que lorsqu'il cherchait les sources, tourna rapidement dans les deux endroits où l'on avait trouvé les cadavres du mari et de la femme. Après quoi, guidé par sa baguette, il suivit les rues où les assassins avaient passé, sortit de la ville par le pont du Rhône, et prit à main droite le long du fleuve.

« Des personnes qui le suivaient furent témoins qu'il s'apercevait quelquefois de trois complices et que quelquefois il n'en comptait que deux. Mais il fut éclairci de leur nombre en arrivant à la maison d'un jardinier, où il soutint opiniâtrement qu'ils avaient entouré une table vers laquelle la baguette tournait, et que, de trois bouteilles qui étaient dans la chambre, ils en avaient touché une sur laquelle sa baguette tournait aussi. Des enfants avouèrent bientôt en effet qu'en l'absence de leur père trois hommes qu'ils dépeignirent s'étaient glissés dans la maison, où ils avaient bu la bouteille que le paysan indiquait. On fut ensuite au bord du Rhône, à une demi-lieue plus bas que le pont, et les traces imprimées sur le sable indiquèrent que les coupables s'étaient embarqués. Ils furent exactement suivis par eau, toujours par l'indication de la baguette. Durant ce voyage, le villageois faisait aborder à tous les ports où les scélérats avaient pris terre, allait droit aux gîtes qu'ils avaient occupés, reconnaissant les lits où ils avaient couché, les tables où ils avaient mangé, les pots qu'ils avaient touchés...

« Lorsqu'il fut à Beaucaire, le paysan s'arrêta devant une prison et dit positivement qu'il y en avait un là-dedans. On lui présenta douze ou quinze prisonniers, parmi lesquels un bossu, qu'on avait enfermé depuis une heure pour quelque léger larcin, fut celui sur qui la baguette tourna et qui fut ainsi désigné comme un des complices du crime.

« On chercha les autres; le paysan découvrit par sa baguette qu'ils avaient pris un chemin aboutissant à Nîmes, et le bossu fut conduit à Lyon. Tout d'abord il niait avoir eu la moindre connaissance de ce forfait ni des coupables, et même être jamais venu à Lyon. Mais enfin pressé, et d'ailleurs confronté avec les gens qui l'avaient vu ou logé pendant qu'il descendait le Rhône, il avoua que deux Provençaux l'avaient engagé à tremper dans cette mauvaise action, mais en qualité de valet; il raconta que ces Provençaux, le jour du meurtre, l'avaient mené dans une boutique de marchand, où ils avaient dérobé deux serpes de bûcheron;

que, sur les dix heures du soir, ils furent tous trois ensemble chez ces pauvres gens, sous prétexte d'emplir une grosse bouteille qu'ils avaient. Que ses deux compagnons descendirent sans lui dans la cave avec le vendeur et la vendeuse de vin ; que là ils les tuèrent à coups de serpe, puis remontèrent dans la boutique et ouvrirent un coffre où ils prirent trente écus, huit louis d'or et une ceinture d'argent.

« Le paysan se remit sur les traces des Provençaux, reconnut à Toulon une hôtellerie où ils avaient déjeuné le jour précédent ; il les poursuivit sur la mer, vit qu'ils étaient venus à terre et qu'ils avaient couché sous des oliviers ; enfin il les suivit, journée par journée, jusqu'aux dernières limites du royaume.

« Le procès fut fait au bossu, qui fut condamné le 30 août à être rompu vif sur les Terreaux (principale place de Lyon) et, en allant mourir, comme il passait par ordre des juges devant la maison du vendeur de vin, il demanda pardon à ces pauvres gens, dont il avait causé la mort, en suggérant le vol et en gardant la porte de la cave pendant que les autres les égorgeaient. »

Je vous laisse à penser si, après qu'un tel récit se fut répandu par toute la France, pour ne pas dire par toute l'Europe, le paysan Jacques Aimar dut être célèbre. C'est dans un petit livre que j'ai pris la substance de cette relation ; mais il s'en imprima plusieurs, et même d'assez gros, pour et contre les merveilleuses aptitudes du paysan dauphinois. Il ne manqua pas de gens pour le comparer aux prophètes du peuple juif, pour assimiler sa baguette à celle d'Aaron ou de Moïse, que sais-je ? Mais (*sic transit gloria mundi!*) il était dit que la jalouse incrédulité ferait pièce au respectable devin ; et voici en quels termes irrévérents le dénoûment de cette affaire est rapporté par le physicien Belidor (ces physiciens sont sceptiques en diable) dans son *Traité d'architecture hydraulique :*

« M. Colbert, ayant appris les merveilles que Jacques Aimar publiait, voulut que l'Académie des sciences vît cet homme, et chargea M. l'abbé Gallois de le produire. L'ayant mené dans la cour de la bibliothèque du roi, où l'Académie tenait alors ses séances, M. l'abbé Gallois montra à Jacques Aimar, en présence de l'assemblée qui était alors aux fenêtres, une bourse pleine de louis d'or, lui dit qu'il allait entrer dans le jardin, la cacher, et qu'on verrait ensuite s'il la découvrirait. Après avoir remué la terre en quelque endroit, il vint rejoindre l'assemblée et dit à Jacques Aimar qu'il pouvait aller chercher dans la plate-bande qui venait d'être labourée, le fit entrer dans le jardin et l'y enferma. Un peu après, le devin dit à l'assemblée que la bourse devait être au pied du mur, du côté du cadran. Alors M. l'abbé Gallois, qui, au lieu d'avoir enterré cette bourse, l'avait adroitement donnée à garder à un de ses amis, la reprit et la montra à Jacques Aimar pour le convaincre de son imposture. Le charlatan, voyant à quelles gens il avait affaire, se retira pour ne point essuyer de plus grands éclaircissements, et toute l'assemblée loua M. Gallois de l'avoir débarrassée de cet homme, qui est retourné dans son pays immédiatement après cette aventure. »

Mais quelle malencontreuse idée ai-je eue là de vous raconter cette décevante anecdote? Voilà que je vous aurai sans doute déprécié, dépoétisé la mirifique baguette, et que vous ne voudrez plus en tenter l'essai. A la vérité, et j'y pense un peu tard, il pourrait bien arriver que sa façon d'agir ne répondît pas rigoureusement à notre attente, car lors de sa préparation nous n'étions pas tout à fait dans les conditions voulues : c'est le 22 juin, quand le soleil entre dans le signe du Cancer, qu'il faut la couper, en tâchant que ce jour-là coïncide avec la pleine lune, et que ce soit un mercredi à l'heure planétaire de Mercure. La magie, qui peut faire tant de grandes choses, doit nécessairement avoir ses exigences, auxquelles vous aurez à vous soumettre si vous voulez être investi des précieuses facultés dont elle gratifie ses adeptes. Prenez donc bonne note de tout cela pour vous en servir au besoin.

— Et si, comme c'est probable, nous n'en faisons point usage, il se trouvera que ce coudrier, si pompeusement accueilli tout à l'heure, n'aura rien à nous dire ?

— Rien à vous dire ?... Ah ! si vous êtes sincères en vous exprimant de la sorte, je vous plains, et du plus profond de mon cœur. Quoi ! ce frais, ce doux nom de coudrier, de noisetier (pour employer l'expression plus moderne) ne vous dirait rien? Quoi ! vous n'auriez jamais, enfant, jeune fille, jeune homme, passé quelques-unes de ces bonnes heures que tant de joie simple remplit? Quoi ! vous n'êtes jamais allé au bois chercher la noisette? Quoi ! vous ne vous êtes jamais égaré, perdu dans les méandres ombreux et imprévus de la charmante *coudrette?* La coudrette !... Ah ! que de chants s'éveillent à ce mot peut-être un peu maniéré, je le veux bien, mais si harmonieux ! Il semble fait pour la rime; il appelle *Annette*, qui vient accorte et mutine. C'est un jeune et coquet tableau tout trouvé en deux consonnances, et qui vaut bien, même avec son bucolisme conventionnel, toutes nos insanités actuelles. Le grossier patour, enrubanné et devenu le propret Lubin, avait, selon moi, plus d'attraits que le pompier Agamemnon ; et, si mièvre qu'il puisse aujourd'hui paraître, le gazouillis de « gentille Annette » me ferait aisément dédaigner toutes les scabreuses *cascades* de nos Vénus en délire. Qu'on me ramène donc à la coudrette !

Mais voici l'aubépine. Si celle-là encore ne vous disait rien; si personnellement vous ne sentiez pas à sa vue quelque gracieux souvenir se réveiller en vous, je ne saurais encore que déplorer l'ignorance où vous auriez vécu de ces douces sensations qui, dans l'histoire d'une âme, peuvent occuper tant de place, tout en étant des riens intraduisibles.

Quoi qu'il en soit, gardez-vous de faire fi de l'aubépine aux yeux des paysans; car pour celui-ci elle est la fleur bénite qu'on entend gémir la nuit du vendredi saint; pour celui-là, qui en porte toujours une branche à son chapeau, elle est le talisman conjurant les coups de la foudre; à tous enfin elle sert d'oracle en la période incertaine où l'hiver et le printemps engagent leur dernière lutte.

> Lorsque la blanche épine aura montré sa fleur,
> Des frimas tu n'auras plus peur.

dit le proverbe ; en d'autres termes, quand l'aubépine se hasarde à fleurir, c'est que les gelées sont certainement finies. Demandez aux nestors de nos hameaux, et ils s'accorderont pour vous affirmer qu'il n'y a pas d'exemple que cet adage ait été trouvé en défaut.

Et d'ailleurs, à côté de ces humbles titres au respect, l'aubépine peut faire valoir encore le rôle fameux qu'elle joua à l'une des dates les plus lugubres de nos annales.

C'était le dimanche 24 août 1572. Pendant toute la

matinée des soldats et des bourgeois, marqués d'une manche blanche et d'une croix au chapeau, avaient inondé Paris de sang en répétant : « Vivent Dieu et le roi! » « Vous le voulez, avait dit la veille le prévôt des marchands, je vous jure que nous y mènerons si bien les mains à tort et à travers qu'il en sera mémoire à jamais ! » Et Dieu sait si cette promesse devait être bien tenue. « La colère, le sang et la mort couraient les rues en telle horreur, que Leurs Majestés mêmes, qui en étaient les auteurs, ne se pouvaient garder de peur dans le Louvre. Tous huguenots, femmes et enfants, étaient tués indifféremment par le peuple, ne pouvant, le roi ni ses conseillers, retenir les armes qu'ils avaient déchaînées. » (Tavannes.) Au reste, ce roi lui-même ne s'était-il pas écrié, quand il avait dû consentir à la mort du vénérable Coligny : « Puisqu'il faut qu'il périsse, qu'on les tue tous avec lui pour qu'il n'en demeure pas un seul qui puisse me le reprocher après. » Aussi, pendant toute la belle matinée du dimanche, avait-on vu « les corps détranchés tomber des fenêtres, les portes bouchées de corps achevés ou languissants, et les rues de cadavres qu'on traînait à la rivière. »

Or, voilà que vers midi on vint dire au roi qu'au cimetière des Saints-Innocents un *aubépin*, qui y était planté et qui, pendant le cours de la saison, était demeuré à moitié sec, tout dépouillé de feuilles, venait soudain de se couvrir d'une quantité de fleurs. (L'aubépin fleurit ordinairement en mai.) Le roi donc y alla avec la reine sa femme, la reine sa mère et tous les seigneurs de la cour, qui criaient au miracle et voulaient voir en cela un signe que le ciel approuvait ce qui avait été fait. « Les confréries, ajoute un historien, y allaient aussi tambour battant; et c'était à qui massacrerait le plus de huguenots sur le chemin, pour se rendre digne de contempler cet arbre miraculeux. Quelques-uns des moins crédules attribuaient cet événement à la nature ; mais les fervents catholiques affirmaient que Dieu entendait montrer par là que son Église allait refleurir par la destruction des hérétiques. Et toutefois les huguenots pensaient, sans oser le dire sans doute, que ces fleurs qui avaient paru dans le champ des martyrs innocents étaient comme une suprême approbation de leur innocence. »

Vous le voyez, il en est de l'interprétation des prodiges comme des *Te Deum*, qui, après une bataille, sont le plus souvent chantés des deux parts. Tant il y a cependant qu'une circonstance pareille doit compter dans le passé d'un modeste végétal. Aussi l'aubépin du cimetière des Innocents, candide personnage figurant par hasard dans le sanglant tumulte d'une effroyable tragédie, appartient-il pour jamais à l'histoire.

Voyez-vous là-bas à la croisière des chemins ce géant robuste qui semble nous convier à prendre un instant de repos sous le frais abri de ses immenses bras? C'est le chêne. A tout seigneur tout honneur ! mais aussi à toute reine tout hommage! Ces jets aiguillonnés qui s'échappent indisciplinés du buisson devant lequel nous sommes arrêtés sont ceux de l'églantier. Salut donc à la rose!

La rose!... A ce seul mot voilà que tout un monde de remembrances nous entoure.

Que n'a-t-on pas imaginé? que n'a-t-on pas dit sur l'origine de cette charmante fleur?

Si nous en croyons Anacréon, qui devait mourir couronné de roses, le flot du sein duquel sortit Vénus déposa en même temps sur le rivage le germe du rosier, qui s'éleva aussitôt pour embaumer l'air que la déesse devait respirer.

Selon Gesner, qui n'a fait que traduire une antique fiction, la naissance de la rose est due au dieu du vin. « Je poursuivais, raconte Bacchus, une jeune nymphe; la belle fugitive volait d'un pied léger sur les fleurs, et regardant en arrière, elle riait malicieusement en me voyant parfois trébucher. Je ne l'aurais jamais atteinte, si un pan flottant de sa robe ne se fût embarrassé dans un buisson d'épines. Je m'approchai d'elle : — Ne t'effarouche pas, lui dit-je, je suis le dieu de la joie, éternellement jeune, et je te donnerai la jeunesse éternelle. — Alors, émue, elle baissa les yeux et rougit... Pour marquer ma reconnaissance au buisson d'épines, je le touchai de mon thyrse, et j'ordonnai qu'il se couvrît de fleurs dont l'aimable rougeur imiterait les tendres nuances que je contemplais sur les joues de la nymphe... Et la rose naquit. »

Et voilà justement qui va à l'encontre d'une tradition assez généralement reçue : à savoir, que la rose fut d'abord blanche et le rosier sans épines; — mais qui mettra d'accord les poëtes? — Le séraphique saint Basile nous dit qu'à l'origine le rosier ne portait aucun aiguillon, mais qu'il en prit à mesure que les hommes firent moins attention à la céleste beauté de la rose. D'autre part, les mythologues païens nous apprennent que la rose dut sa couleur au sang de Vénus dont plusieurs gouttes jaillirent sur elle, quand, pour voler au secours d'Adonis mortellement blessé, elle courut au travers des buissons épineux.

Quoi qu'il en soit, chez les anciens, la rose était de toutes les fêtes, de toutes les cérémonies. On la considérait comme le symbole de la beauté, du plaisir et même aussi du silence; car on racontait que Cupidon avait offert la première rose au dieu Arpocrate, pour qu'il n'allât rien publier des désordres de Cypris. De là l'expression usuelle : être *sous la rose* (sub rosa), qui équivalait à notre locution : parler à cœur ouvert.

En Grèce, c'était à la rose que les jeunes cœurs naïfs demandaient ce que chez nous ils demandent à la pâquerette. Au lieu de dire en effeuillant la fleurette : « Il m'aime un peu, beaucoup... », on pliait, comme vous savez, les pétales de roses, on les faisait claquer sur le front, et plus le bruit rendu était éclatant, plus le présage semblait favorable.

Les Romains avaient en général une véritable passion pour les roses. Les plus délicats les faisaient venir en hiver de l'Egypte et des pays encore plus éloignés ; ils en couvraient leurs lits, leurs tables, et le vin n'était pas agréable à boire quand les feuilles de roses ne nageaient pas sur les coupes. Dans les jeux publics, l'hommage le plus envié des acteurs consistait en couronnes de roses. Cette fleur était d'ailleurs regardée comme l'emblème du triomphe aussi bien que le laurier. Quand les armées rentraient victorieuses dans la cité, chaque soldat portait des roses à la main, les rues étaient jonchées de roses; et d'ailleurs on avait coutume de peindre ou de sculpter des roses sur les boucliers.

La rose était aussi la fleur dont on ornait de préférence les tombeaux. Encore aujourd'hui chez les Turcs, on grave une rose pour toute épitaphe sur la pierre qui recouvre le corps d'une jeune fille. En Pologne, on couvre de roses le cercueil des enfants; et lorsque le convoi passe, les habitants du pays jettent des roses par la fenêtre.

Chez les Hébreux, le grand prêtre ornait son front de roses pour les sacrifices, et dans les livres sacrés la sagesse éternelle est comparée aux plantations de roses qu'on voyait près de Jéricho. Chez les chrétiens, le nom de la rose est devenu celui de la chaste mère du Christ (rose mystique, rose sans épines), et les prières qui lui sont consacrées ont pris le titre de *rosaire*. On rapporte au douzième siècle l'origine de la coutume qu'ont les papes de bénir une rose d'or le quatrième dimanche de carême, pour l'envoyer en présent, dans certaines circonstances solennelles, à quelque église, prince ou princesse.

Dans les vieilles coutumes de l'Auvergne, de l'Anjou, du Maine, de la Normandie, on voit que chez les nobles le père qui avait des enfants mâles ne donnait le plus souvent à sa fille, en la mariant, qu'un *chapel* (chapeau) *de roses;* et parmi les anciens droits seigneuriaux figurent beaucoup de redevances fixant la livraison par les vassaux d'un certain nombre de boisseaux de roses, pour l'ornement de la table et du buffet du seigneur ou pour sa provision d'eau de rose.

L'eau de rose, à laquelle dès l'antiquité on attribuait toutes les vertus, fut d'ailleurs d'un usage général pendant des siècles. On dit que lorsque Saladin eut pris Jérusalem en 1188, il ne voulut entrer dans le temple, que le culte des chrétiens avait, selon lui, profané, qu'après avoir fait laver les murs avec de l'eau de rose, et un historien affirme que cinq cents chameaux furent employés à transporter celle qui servit à cette imposante lustration. Après la prise de Constantinople par Mahomet II, en 1455, l'église de Sainte-Sophie fut aussi lavée avec de l'eau de rose avant d'être convertie en mosquée.

La coupe et la feuille de rose. Dessin de E. Morin.

Les annalistes orientaux rapportent que la célèbre princesse Nourmahal fit remplir d'eau de rose tout un canal pour s'y promener avec le Grand Mogol. La chaleur du soleil ayant dégagé de cette eau aromatique l'huile essentielle qu'elle contient, on remarqua que cette substance surnageait, et c'est ainsi, dit-on, que se fit la découverte de l'essence de rose, dont il suffit de prendre une goutte avec la pointe d'une aiguille pour parfumer une vaste salle.

Jadis on avait coutume chez nous de porter aux baptêmes de grands vases remplis d'eau de rose. Or le jour où on allait présenter au premier sacrement celui qui devait être le fameux poëte Ronsard, la femme qui tenait le vase le laissa tomber maladroitement sur l'enfant. «Et ce fut, dit-on, comme un présage de la bonne odeur que devaient plus tard répandre ses poésies. »

C'est à l'Orient, où la rose foisonne et où elle est pieusement honorée, qu'il faut demander les gracieuses légendes, les frais apologues par elle inspirés : « Un jour, raconte le poëte Sadi, je vis un rosier entouré d'une touffe d'herbe : — Quoi ! m'écriai-je, cette vile plante est-elle faite pour vivre en la compagnie des roses ! — Et j'allais arracher ce gazon. Mais lui : — Epargnez-moi, me dit-il ; je ne suis pas la rose, il est vrai, mais à mon parfum on connaît au moins que j'ai approché d'elle. — Et j'épargnai le gazon. Il y a tout à gagner en bonne compagnie. »

Amadan possédait autrefois une académie fameuse, dont les membres devaient penser beaucoup, écrire peu et parler encore moins. Or une place étant venue à vaquer dans cette corporation, le docteur Abdulkadri, célèbre dans tout l'Orient, vint pour s'y faire recevoir; mais la place était donnée, et, au grand regret de l'assemblée, il était impossible d'y admettre le savant. Comment signifier au docteur un refus aussi blessant? Le président prend une coupe, qu'il remplit d'eau jusque-là qu'une seule goutte de plus l'eût fait déborder, et il la montre au solliciteur. Mais celui-ci s'avance, tenant une feuille de rose, qu'il pose délicatement à la surface de la liqueur... Et la feuille de rose surnage, sans que l'eau s'échappe de la coupe.

Alors tous les assistants de battre des mains à cette ingénieuse réponse ; et, en dépit des statuts, le docteur fut reçu membre de l'Académie, dont il devait être la plus pure, la plus vive lumière.

A côté de ces riantes fictions mentionnerons-nous la triste célébrité que la *Rose blanche* et la *Rose rouge* acquirent en devenant pour l'Angleterre le signal des discordes civiles? Citerons-nous le mot de l'aveugle Milton, qui s'était marié à une femme très-belle, mais d'un caractère affreux. « Votre femme, lui disait lord Buckingham, est une rose. — Je n'en puis juger par la couleur, répondit le poëte, mais j'en dois croire les épines. » Rappellerons-nous la rose que Charles Ier reçut d'une jeune fille le jour où il marchait à l'échafaud? Dirons-nous que Luther avait fait graver une rose sur son cachet? Répéterons-nous le distique assez plat de Voltaire en présentant une rose au grand Frédéric, dans le jardin de Potsdam?... Nous n'en finirions pas. C'est assez nous attarder. Le chêne s'impatiente...

EUGÈNE MULLER.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

ÉTUDES HISTORIQUES.

LA REINE CLOTILDE ET LA CONVERSION DES FRANCS AU CHRISTIANISME (1).

IV

En ce temps-là régnait sur la plus puissante tribu des Francs saliens un prince jeune, actif, rusé, ambitieux, doué de qualités supérieures. Il appartenait à la vaillante famille de Clodion aux longs cheveux, qui le premier avait conduit, en 428, les Francs saliens dans la Gaule; il était petit-fils de Mérovée, l'un des vainqueurs d'Attila dans les plaines de la Champagne ; son père était ce Childéric qui avait acquis une si grande renommée dans les guerres contre les derniers gouverneurs romains de la Gaule. Ce jeune chef s'appelait Clovis.

Les Francs, les plus audacieux de tous les peuples de race germaine, formaient une confédération de peuplades ou tribus anciennement distinctes, les unes dominantes, les autres vassales. Parmi ces tribus, celles des Francs saliens étaient les plus belliqueuses et les plus redoutables.

D'une intrépidité qui tenait du prodige, les Francs ne trouvaient d'occupation digne d'eux que la chasse ou la guerre, laissant aux femmes les travaux de la maison, aux esclaves la culture des terres et le soin du bétail. L'amour de la liberté enflammait leur courage ; le plus vaillant d'entre eux devenait leur chef et jamais leur maître ; ils préféraient la mort au déshonneur ou à l'esclavage. Quelques Francs, faits prisonniers lors de l'invasion romaine dans la Germanie, et conduits à Rome pour y paraître en gladiateurs, se tuèrent la veille du combat, préférant la mort à la honte. Du reste, leur nom indiquait des hommes indépendants et libres.

Avant leur arrivée dans la Gaule, les Francs, ne suivant que leurs goûts nomades et indépendants, ayant les villes en horreur, errèrent longtemps en conquérants dans la Germanie sans y choisir un séjour. Ils établissaient isolément leurs cabanes en pleine campagne, près d'un bois ou d'une rivière qu'ils s'amusaient à franchir debout sur les conques de leurs boucliers d'osier. Une réunion de ces cabanes éparses composait un bourg, plusieurs bourgs un canton, et plusieurs cantons renfermaient une tribu.

Leur aspect était sauvage. Ils avaient une taille élevée, une voix terrible et des yeux étincelants. Leurs cheveux d'un blond roux, relevés et retenus sur leur front par un cercle de cuivre, retombaient par derrière en queue de cheval; de chaque côté de la bouche pendaient deux épaisses et longues moustaches. Leurs habits de toile, étroits et courts, dessinaient leurs formes athlétiques.

Ils avaient pour armes l'épée, *framée*, la hache à deux tranchants ou *francisque;* ils portaient en outre le *hang*, espèce de pique armée de plusieurs crochets recourbés, dont ils se servaient comme d'un harpon pour attirer l'ennemi à eux.

Au moment du combat, ils poussaient leur cri de guerre, agitaient violemment leurs boucliers, faisaient tourner rapidement au-dessus de leur tête leurs haches à deux tranchants, et, se servant de leurs longues framées comme d'un point d'appui, ils s'élançaient dans l'espace et tombaient comme la foudre sur leurs ennemis.

Quelquefois paraissaient dans la mêlée les femmes franques, vêtues d'habillements sombres, les bras nus, les cheveux couronnés de genêt fleuri, maniant la lance avec adresse, et animant leurs époux ou leurs fiancés par leurs regards et leurs discours.

Le combat fini, les Francs chantaient les louanges du héros qui n'était plus; et, après avoir déposé ses armes avec lui dans la tombe, chacun des guerriers remplissait son casque avec de la terre et venait la jeter sur le corps inanimé de son compagnon de guerre ; lorsque cette terre de l'amitié s'était élevée en pyramide, on la tapissait de gazon, et on y plantait un étendard quand le mort était un guerrier illustre.

Dans les moments de loisir, les Francs s'enivraient avec des boissons fermentées qu'ils buvaient dans des cornes de taureaux sauvages, ou ils jouaient avec fureur jusqu'au point d'aventurer leurs femmes et leurs enfants.

Les Francs se divisaient en deux classes : les hommes

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

libres et les nobles. Les nobles, c'est-à-dire ceux qui s'étaient rendus influents soit par leurs richesses, soit par leurs exploits, avaient, attachés à leur personne et à titre de compagnons, des hommes libres qu'ils commandaient dans les combats. Cette condition de compagnon, librement acceptée, n'avait rien de déshonorant.

L'assemblée des hommes libres, ou *mall*, exerçait la souveraineté. Dans cette assemblée, qui se tenait deux fois l'an, on décidait de la paix ou de la guerre ; on y nommait les magistrats ou les commandants militaires ; on y décidait, en outre, de toutes les affaires graves qui intéressaient la tribu. Le roi ou chef était électif ; mais il était toujours choisi dans la même famille, laquelle était issue des anciens héros ou dieux de la nation. Le chef avait une autorité très-limitée : il ne pouvait qu'exécuter les décisions de l'assemblée. Les magistrats chargés de rendre la justice dans chaque canton étaient assistés d'un certain nombre d'hommes libres. Telle est l'origine du jury.

Les Francs suivaient la religion d'Odin, le plus grand des dieux scandinaves et le père des dieux du monde. Odin était aussi le dieu des combats. Il habitait avec sa femme *Freya* et ses fils *Thor* et *Balder* le palais de Walhal ou Walhalla dans la région des nuages, et y recevait les ombres des guerriers morts dans les combats. Quant aux lâches et aux traîtres, ils étaient précipités dans les eaux fangeuses du *Nisheim*, ou enfer.

L'odinisme était donc fondé sur la croyance à une vie heureuse pour les braves, misérable pour les lâches. On comprend dès lors qu'il devait communiquer le plus grand courage à ses croyants et les rendre indifférents à la mort.

A l'âge de quinze ans, date de la majorité chez les Francs, Clovis avait succédé à son père Childéric comme roi ou chef de la puissante tribu des Francs saliens (481) ; il résidait à Tournai, chef-lieu de la tribu franque, et ses possessions s'étendaient dans la Flandre actuelle. Clodion, qui s'était avancé jusqu'à la Somme, avait été forcé par le général romain Aétius de rebrousser chemin.

A vingt ans, cinq après son élévation au trône, Clovis songea à réparer l'échec que les Francs avaient éprouvé sous Clodion. Pour commencer sa carrière de conquérant, il forma le projet de se fixer définitivement dans la Gaule et d'en chasser les autres possesseurs. Car, depuis que les Francs avaient quitté la Germanie, leurs mœurs s'étaient sensiblement adoucies ; ils menaient une vie moins vagabonde ; le séjour des villes leur était moins insupportable, et le nom de *patrie* commençait à résonner agréablement à leurs oreilles. Leurs courses fréquentes dans la Gaule, leurs guerres, leurs paix, leurs traités avec les Romains, ces grands instituteurs des peuples, les avaient apprivoisés par degrés.

Mais comme l'armée de Clovis ne dépassait pas le chiffre de quatre à cinq mille guerriers, il fit alliance avec une autre tribu salienne qui possédait Cambrai, le haut Escaut et la Sambre ; puis, s'étant entouré d'une foule d'hommes vaillants des autres tribus, il appela les Francs aux armes et s'avança dant la Gaule à la rencontre de Syagrius, chargé de défendre le reste d'autorité romaine dans le nord de ce pays, et qui avait fixé sa résidence à Soissons.

Les deux armées se rencontrèrent près de l'ancienne abbaye de Nogent, à douze kilomètres au nord de Soissons, et Syagrius vaincu s'enfuit chez les Visigoths, lesquels, par crainte de Clovis, le livrèrent à ce prince, qui le fit périr.

Clovis, qui venait de renverser pour toujours l'autorité romaine dans la Gaule, s'empara du pays entre la Somme, la Marne et la haute Seine. Les soldats prirent les biens et les terres qui leur convinrent ; lui se réserva les terres du domaine impérial romain.

Malgré ce grand succès, Clovis ne put immédiatement étendre plus avant ses conquêtes dans la Gaule ; car il répugnait aux Gaulois, qui étaient chrétiens, de reconnaître pour chef un idolâtre.

Néanmoins Clovis entretenait des relations amicales avec les évêques de la Gaule, et particulièrement avec saint Remi, comme le prouve le fait suivant :

Avant et après la victoire de Soissons, les Francs avaient pillé le pays, et, comme ils étaient païens, les églises n'avaient pas été respectées. Un vase sacré très-précieux ayant été enlevé par eux, saint Remi envoya vers Clovis un messager pour le prier de le lui restituer.

— Suis-nous jusqu'à Soissons, répondit le roi franc au messager ; car c'est là que doit se faire le partage du butin ; et si le sort me donne ce vase, je ferai ce que me demande le *père*.

Arrivés à Soissons, Clovis et le messager se dirigèrent vers le lieu où tout le butin avait été rassemblé, et autour duquel stationnaient les guerriers francs, attendant leur chef pour procéder au partage.

Après quelques recherches, Clovis, ayant aperçu le vase précieux que réclamait saint Remi, prit la parole, et s'adressant à ses soldats leur dit : « Je vous prie, mes braves guerriers, de vouloir bien m'accorder, outre ma part, le vase que voilà, » en le leur désignant de la main.

— Glorieux roi, tout ce qui est ici est à toi, répondirent en chœur les guerriers francs ; et nous-mêmes nous sommes soumis à ton pouvoir. Fais donc ce qu'il te plaît, car personne n'est assez fort pour résister à ta puissance.

A peine les guerriers s'étaient-ils exprimés ainsi, qu'un d'eux, d'un caractère présomptueux et d'une mauvaise nature, s'écria, sans respect pour la dignité souveraine : « Roi, tu ne recevras de tout ce butin que ce que t'accordera véritablement le sort. »

Et, levant sa francisque, il en frappa violemment le vase en question et le brisa.

A ces paroles et à cet acte insolents, les soldats stupéfaits murmurèrent d'indignation ; mais Clovis, maîtrisant sa colère, cacha le ressentiment que lui faisait éprouver l'outrage public qu'il venait de recevoir ; et, comme tous les autres guerriers voulurent que le vase à demi brisé lui fût accordé, le roi le prit et le remit au messager de saint Remi.

Un an plus tard, Clovis convoqua ses guerriers à l'assemblée annuelle du champ de Mars pour les passer en revue. Lorsque le roi fut arrivé devant le soldat qui l'avait outragé à Soissons, il l'examina quelques instants, puis l'interpellant d'un ton sévère : « Personne, lui dit-il, n'a des armes en aussi mauvais état que les tiennes. » Et les lui arrachant avec colère, il les jeta à terre. Le soldat s'étant baissé pour les ramasser, Clovis leva aussitôt sa francisque, et d'un coup lui fendit la tête en disant : « Voilà ce que tu as fait au vase, l'an passé, à Soissons. »

Cet acte de justice accompli, Clovis ordonna à ses soldats de se retirer, inspirant ainsi à tous le respect dû à la dignité royale.

Cependant le roi des Francs, comprenant, après la bataille de Soissons, que Paris, dont l'importance croissait tous les jours, était le vrai centre de toute la grande région qu'arrosaient la Seine et ses affluents, et le point stratégique d'où il pourrait rayonner dans toute la Gaule, forma le projet de s'en emparer; mais les habitants, soutenus par une fille des champs, sainte Geneviève, refusèrent de se rendre à lui parce qu'il était païen. Pendant quatre ans il renouvela ses entreprises, mais toujours sans résultat. Espérant que par la famine il obligerait Paris à se rendre, il établit un blocus rigoureux autour de la ville; puis il partit pour aller au delà du Rhin porter la guerre chez les Thuringiens, qui faisaient des incursions sur les terres des Francs saliens (491).

Paris, à cette époque, n'était plus déjà la petite bourgade de la Cité, dont nous avons déjà parlé. Sous la domination romaine, et surtout à partir du quatrième siècle, cette ville avait pris une importance considérable non-seulement comme étendue, mais encore au point de vue des sciences, des arts, du commerce et de l'industrie. C'était depuis longtemps le siége d'un évêché, et le temple de Jupiter, qui avait été élevé au deuxième siècle par les nautes parisiens à la pointe orientale de la petite île de la Cité, avait fait place à une église dédiée à saint Étienne, laquelle devait être remplacée plus tard par Notre-Dame de Paris. Les vastes marais qui s'étendaient, avant la conquête romaine, sur les deux rives opposées de la Seine avaient été desséchés, et on y remarquait de riches habitations, des

Saint Germain et sainte Geneviève. Dessin de F. Lix.

théâtres, des arènes, des aqueducs conduisant les eaux d'Arcueil, d'importantes fabriques, de beaux édifices publics, entre autres le palais des Thermes, qu'avaient habité les empereurs romains, dans lequel Julien l'Apostat, qui appelait Paris sa *chère Lutèce*, avait été proclamé empereur en l'an 360, et où il s'était plu à rassembler les savants et les philosophes de l'époque. Paris enfin était entouré de murs capables de le défendre contre les entreprises du roi des Francs, mais non, malheureusement, contre la famine.

Par suite du blocus rigoureux que Clovis, en partant pour la Thuringe, avait établi autour de Paris, les habitants, après avoir souffert toutes les horreurs de la famine, allaient succomber, lorsque sainte Geneviève, qui depuis longtemps soutenait leur constance et leur courage, ne put résister au spectacle désolant qu'offrait la ville affamée. Emue de pitié à la vue de tant de malheureux qui mouraient d'inanition, elle prit une énergique résolution : elle s'embarqua sur la Seine, remonta jusqu'à Melun, obtint des magistrats de cette ville un grand chargement de vivres, et, après l'avoir ramené à Paris à travers mille dangers, elle réussit à l'introduire dans la ville réduite par la famine à la dernière extrémité, l'empêchant ainsi de tomber entre les mains du roi païen.

Sainte Geneviève, la protectrice fidèle des Parisiens, était née, vers 420, dans un petit village appelé alors *Nannetodurum*, et aujourd'hui Nanterre, situé près de Paris, sur la rive gauche de la Seine, au pied du Mont-Valérien, qui le domine de sa masse imposante.

Son père s'appelait Sévère et sa mère Géronice : un nom romain et un nom gaulois.

Pendant l'enfance de sainte Geneviève, un jour de l'année 429, saint Germain d'Auxerre et saint Loup de Troyes passèrent par Nanterre, se rendant à leur port d'embarquement pour l'Angleterre, où ils allaient combattre l'hérésie de Pélage.

Le bruit de l'arrivée des deux illustres prélats attira bientôt toute la population de la bourgade catholique, désireuse de recevoir la bénédiction des saints personnages.

Saint Germain ayant remarqué au premier rang de la foule une enfant de dix ans environ, dont la physionomie inspirée respirait, quoique bien jeune encore, la plus profonde piété, lui fit signe d'approcher, et, après l'avoir embrassée sur le front, il lui demanda son nom.

— Geneviève, dit la jeune fille en baissant timidement les yeux.

— Voudrais-tu, mon enfant, consacrer exclusivement ta vie au Seigneur?

Geneviève, comprenant, malgré son âge, toute la portée des paroles du prélat, répondit d'une voix ferme :

— Oui, mon père, je le désire; priez Dieu de m'en donner le courage et la force.

Clotilde et Clovis. Dessin de F. Lix.

— Sois sans crainte, mon enfant; confesse hautement ton vœu, et Dieu te donnera le courage et la force de l'accomplir.

Sur l'invitation de saint Germain, les parents de Geneviève, qui se trouvaient là, s'étant aussi approchés : « Félicitez-vous, leur dit-il, d'avoir donné le jour à une créature si précieuse; un jour elle sera grande devant Dieu, et par ses vertus elle ramènera au bien une foule de pécheurs. Mais suivez-moi. »

Et en prononçant ces dernières paroles, saint Germain se dirigea vers l'église du village, accompagné de Geneviève et de ses parents, et suivi de toute la population de la bourgade.

Lorsqu'ils furent entrés dans le temple du Seigneur, le prélat bénit Geneviève en imposant les mains, et chanta plusieurs hymnes. En se retirant, il pria les parents de la jeune fille de la lui ramener le lendemain, de grand matin, avant l'heure de son départ.

Le lendemain, dès l'aube, Geneviève, accompagnée de son père et de sa mère, se présenta devant saint Germain, qui, en l'apercevant, lui dit : « Salut, ma fille. Te souviens-tu de ce que tu m'as dit hier?

— Oui, mon père; je me souviens d'avoir promis de me consacrer à Dieu, s'il m'en donne la grâce, répondit avec simplicité Geneviève.

Saint Germain, étonné de la gravité ingénue d'une

enfant aussi jeune, la considéra quelques instants, puis lui dit : « Mon enfant, la volonté de Dieu est dans tout ceci. » Et prenant une petite médaille de cuivre sur laquelle était gravé le Christ en croix : « Tiens, voici un gage de la confiance que m'inspirent tes sages paroles.» Et passant la médaille au cou de la jeune fille, il ajouta : « A compter d'aujourd'hui, porte sans cesse cet objet béni, et ne souffre jamais que ton corps soit paré d'aucun bijou, d'aucune étoffe précieuse ; car si les vanités du siècle occupaient ton esprit, tu perdrais bientôt les grâces du ciel. »

Saint Germain prit ensuite congé de Geneviève et de ses parents, et, quelques instants après, il quittait Nanterre, avec saint Loup, pour continuer son voyage vers l'Angleterre.

A partir de ce moment, Geneviève, se regardant comme véritablement consacrée à Dieu, redoubla de ferveur. Elle se voua à la prière et se distingua par la pratique de toutes les vertus, passant une partie de ses jours à faire paître sur les bords de la Seine les troupeaux que ses parents possédaient.

A l'âge de quinze ans, elle voulut que la promesse qu'elle avait faite à saint Germain fût consacrée par un engagement public et solennel, et elle obtint que l'évêque de Chartres lui donnât le voile sacré des vierges chrétiennes. Mais cette cérémonie ne se termina pas pour elle par la vie claustrale : elle resta dans son village, consacrant sa liberté à multiplier ses bonnes œuvres.

A la mort de ses parents, elle quitta Nanterre et vint à Paris chez sa marraine. Là, comme dans son village, pendant que les jeunes filles de Lutèce se livraient aux plaisirs de leur âge, Geneviève pénétrait dans les prisons obscures où dans les hospices infects pour consoler et guérir.

Vers ce temps-là, Attila, le *fléau de Dieu*, fait irruption dans la Gaule, mettant sur son passage tout à feu et à sang. L'épouvante le précède, et de bien loin on croit entendre les cris féroces de ses hordes sauvages. Des plaines de la Champagne qu'il a ravagées, il s'est dirigé vers Orléans, la clef des provinces méridionales. Lutèce, sans guerriers pour la défendre, ne peut échapper à une destruction certaine ; déjà les habitans, saisis d'épouvante, s'apprêtent à s'enfuir. Mais, à l'exemple des prophètes d'Israël, aux jours des grands périls publics, Geneviève sort de sa retraite pour relever les cœurs découragés de ses concitoyens ; elle parcourt la cité, conjure les hommes de s'armer, excite les femmes à implorer l'assistance du ciel ; et comme ses paroles restent sans effet, elle s'agenouille et prie ; puis, se relevant radieuse, elle s'avance au milieu de la foule éplorée, et d'un air inspiré lui donne l'assurance qu'Attila ne viendra pas jusqu'à Paris.

Bientôt les armées réunies des Romains, des Gaulois, des Bourguignons, des Visigoths et des Francs, accourent sous le commandement du général romain Aétius, et le féroce Attila, vaincu dans les plaines de la Champagne (451), est forcé de rétrograder et va mourir misérablement sur les bords du Danube des suites d'une orgie.

Par ses vertus, sainte Geneviève commandait le respect à tous ceux qui l'approchaient ; les Francs eux-mêmes, tout païens qu'ils étaient, rendaient hommage à sa puissance, et Childéric, le père de Clovis, n'avait jamais pu refuser quelque chose aux prières de l'humble apôtre de la foi catholique.

Maintenant elle défendait Paris contre le fils de Childéric et préservait la ville en amenant des vivres à ses habitants affamés.

Aussi le souvenir de la protection providentielle que sainte Geneviève avait accordée à cette ville lui a-t-il valu le surnom de *Patronne de Paris*.

V

Cependant les évêques du nord de la Gaule, désireux de mettre fin aux entreprises que Clovis ne cessait de diriger contre Paris et contre d'autres villes qui refusaient de se soumettre à lui, parce qu'il était païen, résolurent d'amener ce prince à la foi chrétienne, et d'en faire ainsi l'épée de l'Église.

Ils comprenaient que la bataille de Soissons, en détruisant les derniers vestiges de la domination romaine dans la Gaule, livrait ce pays aux barbares qui l'avaient envahi. Craignant que les Burgondes et les Visigoths, ariens fanatiques, ne répandissent leur hérésie dans toute la Gaule, ils songèrent à faire des Francs les protecteurs du christianisme.

Les Francs étaient encore, il est vrai, un peuple presque sauvage ; mais c'était un peuple neuf et vigoureux, et leur religion était un simple fétichisme, sans dogmes et sans sacerdoce, ce qui les rendait plus dociles que les Burgondes et les Visigoths à recevoir les doctrines si simples et si belles de l'Évangile.

Et, sachant combien les femmes étaient d'ardentes missionnaires du christianisme, auquel elles devaient une vie nouvelle, ils suggérèrent à Clovis de prendre pour épouse Clotilde, nièce de Gondebaud, la seule femme catholique qu'il y eût dans les familles des rois barbares, et dont la réputation de vertu, de bonté, de charité était venue jusqu'en Gaule.

Le souvenir des douces vertus de l'épouse infortunée du malheureux Chilpéric faisait désirer à tous les catholiques de la Gaule de voir revivre ces vertus dans sa fille Clotilde, dont l'union avec le jeune chef des Francs pouvait amener ce dernier, ainsi que son peuple, à embrasser leur foi.

C'était le vœu non-seulement de tous les Gaulois du Nord, mais encore des nobles et du clergé de la partie de la Gaule soumise aux Bourguignons et aux Visigoths. Au projet du mariage de Clovis avec Clotilde, seul rejeton de la branche aînée des rois bourguignons, ils rattachaient de vastes espérances politiques ; ils y voyaient dans l'avenir leur délivrance du joug arien et la réunion de toute la Gaule sous le sceptre d'un prince chrétien catholique.

Mais, pour réaliser ces douces espérances, il y avait de bien grands obstacles à surmonter !

Car les raisons politiques qui faisaient désirer aux Gaulois le mariage de Clovis et de Clotilde devaient éveiller la défiance d'un prince comme Gondebaud. Maître des destinées de sa nièce, il l'entourait d'une active surveillance, se réjouissant intérieurement de la vie pieuse et solitaire dans laquelle Clotilde se complaisait.

On s'attendait donc, de la part de ce prince, à une résistance énergique au mariage de Clotilde avec un prince jeune et ambitieux, dans lequel l'infortuné Chilpéric devait trouver un vengeur.

D'un autre côté, la bonne renommée de Clotilde n'était pas inconnue à Clovis ; car des députés qu'il avait envoyés à la cour de Gondebaud, pour différentes affaires politiques, lui avaient rendu témoignage de la

beauté, de la sagesse, de la bonté de la jeune princesse. Mais elle était catholique. Il avait donc à ménager les préjugés de ses soldats, pour lesquels changer de religion, c'était changer de nationalité. Cependant, grâce aux pressantes sollicitations et aux bons conseils de saint Remi, qui, depuis l'établissement du roi franc à Soissons, résidait presque toujours auprès de lui, Clovis consentit à demander la jeune chrétienne pour épouse.

Il s'agissait maintenant de déterminer Clotilde à recevoir l'anneau royal d'un prince païen. Ce résultat obtenu, on pourrait, en invoquant le lien sacré des fiançailles, arracher à Gondebaud son consentement au mariage de sa nièce. Car, chez les barbares comme chez les peuples civilisés, un anneau donné et reçu était un engagement sacré que prenaient mutuellement une femme et un homme de s'unir un jour. Et dans le code des lois barbares, les droits des fiancés étaient presque assimilés à ceux des époux; aussi la violation des promesses de mariage, de quelque part qu'elle vînt, était-elle sévèrement punie.

Ces résolutions arrêtées, restait encore un grand obstacle à surmonter : c'était de pouvoir approcher secrètement de la jeune princesse, sans éveiller les soupçons de Gondebaud.

Donc, pour mener à bonne fin cette délicate et difficile entreprise, Clovis manda auprès de lui un de ses favoris les plus fidèles, Aurélien, noble romain, de mœurs polies, plein de dévouement, et d'une telle habileté, dit un chroniqueur, que rien ne lui était impossible.

— Pars secrètement pour le pays des Burgondes, lui dit le jeune chef des Francs; pénètre jusque dans la demeure de la jeune princesse Clotilde, nièce du roi Gondebaud; vois si elle est telle que la renommée la dépeint, et assure-toi si elle veut devenir mon épouse; puis reviens au plus vite me rendre compte de ton voyage.

Après ces paroles, le roi des Francs remit à son favori un anneau, comme témoignage de la sincérité du message dont il le chargeait.

Aurélien, heureux et flatté de l'importante mission que son maître lui confiait, fit aussitôt ses préparatifs de départ. Mais, pour voyager plus sûrement et plus secrètement, il se déguisa en mendiant; et un bâton à la main et la besace sur le dos, il prit le chemin du pays des Burgondes.

Aurélien savait que les malheureux étaient l'humble cortége de la charitable princesse, et que sous son déguisement, il lui serait plus facile de l'approcher sans éveiller les soupçons des serviteurs de Gondebaud. Puis, en ce temps de ferveur chrétienne, les haillons de la misère, qui aujourd'hui provoquent généralement partout un sentiment de répulsion, étaient au contraire le plus sûr moyen d'introduction auprès des grands qui, ayant embrassé la foi catholique, mettaient ainsi en pratique les admirables préceptes de l'Evangile.

Un matin, à l'heure habituelle où Clotilde, vêtue simplement d'une robe noire, les longues tresses de sa chevelure couvertes d'un voile de lin, laissant à découvert son beau visage empreint d'une céleste mélancolie, distribuait ses aumônes à la porte intérieure de sa demeure, elle remarqua, dans la foule des mendiants qui l'entouraient, un étranger dont le noble visage contrastait singulièrement avec son humble posture et les vêtements misérables qui le couvraient. Elle observa en outre que ses traits bruns et réguliers ne paraissaient pas appartenir aux races du Nord. Pleine de compassion pour une grande infortune, peut-être imméritée, elle lui donna un sou d'or. Mais le mendiant, s'inclinant avec respect, baisa la main qui le secourait; et, retenant la charitable princesse par un coin de son manteau, il lui fit entendre qu'il désirait lui parler sans témoins.

— Dieu me garde, répondit-elle, de repousser les envoyés de la Providence.

Et elle autorisa l'inconnu à se présenter devant elle après l'heure de la prière.

Le soir venu, pendant que Clotilde travaillait à quelque ouvrage de femme, en réfléchissant à l'incident du matin, on vint lui dire qu'un étranger pauvrement vêtu demandait à être admis en sa présence.

Ayant donné l'ordre de l'introduire, quelques instants après parut devant la jeune princesse le mendiant auquel elle avait fait l'aumône le matin.

— Etranger, que me veux-tu, lui dit-elle, et pourquoi ce matin m'as-tu baisé la main?

— Noble princesse, pour attirer votre attention, s'écria le mendiant en se jetant à ses pieds. Oh! si vous vouliez me permettre de parler, je vous révélerais de grandes choses.

— Mais qui es-tu? répliqua Clotilde intriguée.

— Je m'appelle Florentin Aurélien, de noble souche romaine; je suis attaché à la personne de Clovis, le jeune et valeureux chef des Francs saliens, dans la Gaule; je suis chargé par mon maître d'un message important et secret pour votre royale personne. Et, connaissant votre noble charité, j'ai pris ce déguisement pour avoir un accès plus facile auprès de vous sans exciter les soupçons de vos serviteurs.

— Qu'as-tu à me dire? Parle.

— Noble princesse, je vous apporte le salut de Clovis, qui désire dans son cœur vous avoir pour épouse. Si vous daignez approuver son désir, il demandera, selon la coutume, votre main au roi Gondebaud, votre oncle.

— Quelle preuve as-tu de la vérité de tes paroles? répondit Clotilde.

— Cet anneau royal que je suis chargé de vous remettre de la part de mon auguste maître, comme gage irrécusable de sa foi.

Clotilde baissa les yeux et se troubla. La brillante renommée du jeune chef des Francs saliens était venue jusqu'à elle. Après quelques instants de réflexion, elle leva gravement la tête et dit à Aurélien :

— Je suis chrétienne, les lois de l'Église me défendent de prendre un païen pour époux.

— Mais les saints évêques de la Gaule désirent ardemment cette union, noble princesse, répliqua respectueusement Aurélien; sur elle ils fondent de vastes espérances pour le bonheur de la Gaule et pour le succès de la foi catholique; car une épouse fidèle, liée à un époux infidèle, adoucira son cœur et préparera sa conversion.

— Si telle est la volonté de Dieu, s'écria Clotilde ébranlée, qu'elle soit faite ici-bas comme dans les cieux.

En ce moment, Clotilde pensa sans doute à la gloire qu'il y aurait pour elle à tirer de l'erreur un jeune roi barbare, dont la renommée s'étendait déjà dans tout l'Occident, et d'en faire le protecteur de l'Église.

Elle accepta donc d'Aurélien l'anneau royal de Clovis, gage des fiançailles, et, à son tour, elle lui remit le sien, en disant :

— Reporte mon salut au roi des Francs, et, en lui remettant cet anneau, dis-lui que j'accepte sa promesse. Mais prends garde que rien de ce qui vient de se passer entre nous ne soit connu au dehors ; apprends à ton maître que, s'il veut m'obtenir pour épouse, il se hâte de faire demander ma main au roi Gondebaud, mon oncle, et que les ambassadeurs qu'il chargera de sa demande m'emmènent aussitôt qu'ils en auront obtenu la permission, car le roi de Bourgogne attend de Constantinople le sage Aridius, son ministre; s'il arrivait avant mon départ, il pourrait bien persuader à mon oncle de refuser ma main.

Les fiançailles de Clovis et de Clotilde étant ainsi accomplies, Aurélien, joyeux de ce succès inespéré, s'en retourna sous le même déguisement, emportant les destinées de la Gaule et l'avenir du monde chrétien.

Arrivé à Soissons, Aurélien s'empressa de se rendre auprès de Clovis et de lui faire connaître l'heureux résultat de sa mission.

Le roi des Francs, au comble de la joie, le chargea alors de se rendre sur-le-champ à la cour de Bourgogne, mais cette fois avec les insignes et la pompe d'un ambassadeur, afin de demander solennellemeut au roi Gondebaud la main de sa nièce.

Aurélien, accompagné d'une suite brillante, repartit aussitôt, se dirigeant vers Genève, où se trouvait le roi de Bourgogne.

Admis, dès son arrivée, en la présence de Gondebaud, Aurélien lui fit connaître l'objet de son message; mais le roi de Bourgogne, qui n'avait aucun soupçon de ce qui s'était passé précédemment, reçut fort peu courtoisement la demande, dont il entrevoyait vaguement les graves conséquences.

Pourtant, dans la crainte d'irriter Clovis par un refus trop formel, il objecta à Aurélien, qu'avant de lui donner une réponse définitive, il désirait connaître les sentiments de sa nièce, pensant bien que Clotilde, qui était si fervente catholique, ne consentirait jamais à unir sa destinée à un païen.

— Mais c'est du consentement de la princesse elle-même que je vous demande sa main pour le roi des Francs, répliqua sans se déconcerter Aurélien. Et comme preuve à l'appui, il présenta à Gondebaud l'anneau des fiançailles que la jeune princesse avait échangé avec Clovis.

Gondebaud, stupéfait à ces paroles, manda sur-le-champ Clotilde, qui, avec simplicité et fermeté, raconta ce qui s'était passé et montra à son tour à son oncle l'anneau du roi des Francs.

A l'aveu de Clotilde, dissimulant avec peine sa rage, le roi de Bourgogne congédia Aurélien, remettant au lendemain sa réponse. Il se trouvait dans une perplexité d'autant plus grande, qu'il était en ce moment privé des sages conseils de son fidèle ministre Aridius, qu'il avait envoyé à Constantinople porter ses félicitations à l'empereur Anastase, lequel avait succédé, le 11 avril 491, à Zénon sur le trône d'Orient.

Dans cette embarrassante situation, il assembla les principaux officiers de sa cour, pour leur demander leur avis sur la conduite qu'il avait à tenir dans cette circonstance.

— Accorde sans délai la main de ta nièce à Clovis, lui répondirent-ils. Il est nécessaire qu'il vive en paix avec nous; car les Francs, nés dans la religion d'Odin et nourris de ses préceptes sanguinaires, ne respirent que pour les combats. Songe que, selon les lois germaniques, tu ne peux refuser une fiancée à son époux, sans t'exposer à une guerre injuste qui tournerait le sentiment national contre toi.

Vaincu par les justes représentations de ses conseillers, Gondebaud se résigna à accorder la main de sa nièce au roi des Francs.

Aurélien épousa alors Clotilde au nom de Clovis par le don d'un sou d'or et d'un denier, prix symbolique de la fiancée, selon la coutume des Francs.

Le mariage ainsi accompli, des chars furent chargés des trésors qui formaient la dot de la fiancée, et Aurélien ayant placé la jeune reine sur une basterne, lourd chariot traîné par des bœufs, sur lequel on conduisait alors au temple les princesses de sang royal, le cortége, entouré d'une brillante suite à cheval, s'achemina vers Soissons, la capitale des nouveaux Etats de Clovis dans la Gaule.

Il y avait à peine trois jours que Clotilde était partie, lorsqu'Aridius, de retour de Constantinople, arriva à la cour de Gondebaud.

— Sais-tu, lui dit le roi, que, pendant ton absence, nous avons fait alliance et amitié avec les Francs. J'ai donné ma nièce Clotilde pour épouse au roi Clovis.

En apprenant ce grave événement, le sage Aridius, terrifié, s'écria :

— O roi! qu'as-tu fait? Tu as donc oublié que le père, la mère et les frères de Clotilde ont péri de ta main ou par tes ordres? que tu as confisqué à ton profit les biens de sa famille? Non, non, roi imprudent, tu n'as pas contracté amitié avec les Francs, mais au contraire tu as semé entre eux et ton peuple les germes d'une discorde éternelle. Car peux-tu douter un instant qu'une fois sur le trône, le premier usage que fera Clotilde de sa puissance ne soit d'exciter son époux à venger la mort de ses parents et à faire valoir par les armes ses droits sur le royaume et sur les trésors dont tu t'es emparé?

Aux paroles sages et sévères de son ministre, Gondebaud, comprenant toute l'étendue de sa faute, s'écria éperdu :

— Mon imprudence a été grande. Comme toi je vois maintenant l'avenir plein de périls. Mais que faut-il faire pour réparer ma faute? Aide-moi de tes sages conseils.

— Envoie sur-le-champ une troupe nombreuse de cavaliers fidèles et déterminés à la poursuite de Clotilde, qui, montée sur une basterne, ne peut pas être encore bien loin; qu'ils la ramènent malgré toute résistance : il vaut mieux pour toi d'avoir à entendre les plaintes d'une femme que les cris de guerre des Francs.

Des ordres pressants sont aussitôt donnés, et de nombreux cavaliers dévorent l'espace. Arrivés bientôt près de la frontière des Etats de Bourgogne, dans la direction de Soissons, ils aperçoivent dans le lointain la basterne de Clotilde, qui continue paisiblement sa marche, suivie des chariots portant les trésors de la jeune princesse. En quelques instants, ils ont rejoint le cortége, et l'ayant entouré de tous côtés, ils le forcent à s'arrêter. Mais la basterne est vide, et les cavaliers ne peuvent ramener à Gondebaud que la dot de sa nièce.

Voici ce qui était arrivé : après deux jours de voyage, Clotilde, qui avait quitté avec une vive joie les lieux qui lui rappelaient les cruels souvenirs de son enfance, trouvant que la basterne allait bien lentement, et pres-

sentant le prompt retour d'Aridius, avait dit à Aurélien :

— Si vous avez grand désir de me présenter au roi Clovis, votre maître, sortez-moi bien vite de cette basterne et placez-moi sur un cheval, afin que nous marchions avec la plus grande rapidité possible ; car si Aridius arrivait depuis notre départ, il pourrait bien modifier les intentions de mon oncle et faire courir à notre poursuite.

Aurélien, qui avait le même pressentiment que la princesse, la fit monter aussitôt sur un cheval, et traversant rapidement le territoire bourguignon, ils arrivèrent en peu de jours au village de Villiers, non loin de Troyes, où Clovis attendait sa fiancée pour la conduire à Soissons. Ils étaient donc déjà loin au moment où les émissaires de Gondebaud rejoignaient la basterne, et ces derniers n'avaient pas osé dépasser la frontière des États de Bourgogne.

Cependant le roi des Francs, transporté de joie à la vue de sa belle fiancée, la conduisit triomphalement à Soissons, où devaient avoir lieu les grandes cérémonies du mariage. Là, dans de magnifiques fêtes, fut célébrée, en l'année 493, l'union de Clovis et de Clotilde, union qui consacrait pour la première fois l'alliance du principe catholique et de l'élément barbare, et qui allait changer la face de la Gaule.

VI

Clotilde fut heureuse de trouver dans Clovis un époux jeune, beau, bien fait, d'un air noble et martial, plein

La basterne vide. Dessin de F. Lix.

de courage et de bravoure ; de son côté, Clovis ne cessait de s'applaudir de son choix ; il trouvait même Clotilde supérieure au brillant portrait qu'on avait fait d'elle ; et les rares vertus d'une princesse si accomplie ne pouvaient qu'augmenter l'amour que sa beauté avait fait naître dans le cœur du jeune chef des Francs, la première fois qu'il l'avait vue.

Aussi Clotilde, profitant de la profonde impression qu'elle avait produite sur son époux, ne fut-elle plus occupée que de deux choses, qui, sans doute, avaient été les conditions tacites de son consentement au mariage avec le prince païen : la première, de convertir son époux à la religion catholique, comme le lui avait fait espérer Aurélien ; la seconde, de tirer de Gondebaud une vengeance du meurtre de sa famille ; car, dans les mœurs germaniques, venger le meurtre de ses parents était un devoir sacré.

Mais Clovis, sans opposer un refus aux vœux de son épouse, demanda du temps pour les accomplir, objectant d'une part la nécessité de ménager le sentiment religieux de son peuple, d'autre part l'infériorité de ses troupes pour attaquer avec succès le roi de Bourgogne.

Cependant, pour lui complaire, il lui permit de faire baptiser le premier enfant qui naquit de leur union.

La cérémonie du baptême fut magnifique. Voulant frapper l'esprit de son mari par une grande pompe, et dans l'espoir de l'attirer ainsi plus facilement vers la foi chrétienne, Clotilde avait fait décorer l'église avec tout le luxe de l'époque.

L'enfant fut baptisé sous le nom d'Ignomer.

Malheureusement il mourut peu de temps après, encore dans les aubes du baptême; et la pauvre reine eut la douleur non-seulement de perdre un fils, mais encore d'essuyer les amers reproches de son époux. Aigri par la perte de son enfant, Clovis disait souvent à la pauvre reine :

— Si l'enfant est mort, c'est qu'il a été baptisé au nom de ton Dieu; certes, il serait encore vivant, s'il eût été mis sous la protection des miens.

Et Clotilde répondait avec une touchante tristesse :

— Cette perte d'un enfant chéri n'a point affecté mon âme de douleur, parce que je sais que les enfants que Dieu retire de ce monde, pendant qu'ils sont encore dans les aubes du baptême, doivent jouir de sa divine présence. Je ne puis donc m'affliger d'une mort qui assure le bonheur de notre enfant. O mon époux! si nous vivons en la grâce du Seigneur, nous reverrons un jour le fruit de notre affection.

Et par ces douces et consolantes paroles, Clotilde calmait la colère de son farouche époux.

Lorsque les populations du nord de la Gaule apprirent que Clovis avait épousé une chrétienne catholique et qu'il avait permis à son épouse de consacrer son premier né au Christ, leur joie fut grande, et Paris, Amiens, Beauvais, Rouen cessèrent de résister au roi des Francs et lui ouvrirent leurs portes. Mais les villes entre Seine et Loire, soutenues par les Bretons, continuèrent leur résistance, attendant que Clovis se fît lui-même catholique pour se soumettre à sa puissance.

Un an plus tard, Clotilde eut un second enfant. L'empire qu'elle exerçait sur son époux était si grand, que Clovis consentit encore à ce qu'il fût baptisé. Il reçut le nom de Clodomir. Mais cet enfant était encore revêtu de l'aube blanche du baptême, lorsqu'il tomba dangereusement malade. Oh! alors Clovis éclata contre Clotilde en reproches encore plus sanglants que la première fois.

— Cet enfant mourra comme son frère, s'écriait-il, terrible de colère. Femme, ne vois-tu pas que, baptisé au nom de ton Dieu, ennemi de ma race, il a hérité de la haine de mes dieux, qui sont les seuls vrais? Pour me punir de ma faiblesse envers toi, ils m'abandonnent, eux qui m'avaient si fidèlement protégé jusqu'à ce jour.

— O roi! cesse de blasphémer, répondait Clotilde avec douleur. Comment tes dieux pourraient-ils te protéger ou t'abandonner, puisqu'ils n'existent pas? Ah! laisse-moi prier le mien, le vrai Dieu, qui nous a tous créés et de qui tous nous dépendons; peut-être daignera-t-il prendre en pitié ma douleur et exaucer mes prières.

Et pendant que son époux, à demi dompté par ces paroles angéliques, s'éloignait en comprimant sa colère, la pauvre mère, prosternée au pied du berceau de son enfant, que la mort couvrait déjà de son ombre, sanglotait en invoquant Dieu d'avoir pitié de sa peine immense.

Dieu entendit les prières de la pieuse et tendre mère et les exauça.

Un matin qu'affaissée par la douleur et par la fatigue, Clotilde contemple avec un morne désespoir son enfant, qui touche déjà aux portes du tombeau, il lui semble, chose étrange, que son visage, il n'y a qu'un instant couvert de la pâleur de la mort, se colore d'une fugitive rougeur. Est-ce une trompeuse illusion? Pleine d'anxiété, la pauvre mère se penche sur la chère petite créature; indicible bonheur! elle voit son enfant entr'ouvrir doucement ses yeux à la lumière; bientôt un sourire d'ange effleure ses lèvres pâlies par la souffrance, et renaissant d'instant en instant à la vie, le cher petit être tend ses petites mains vers sa mère, qui, muette de bonheur, tombe à genoux, et du plus profond de son âme remercie Dieu de lui avoir conservé son fils. Puis elle s'empare de l'enfant, et, folle de joie, elle court le déposer dans les bras de son père.

Depuis ce jour, signalé par une grâce divine si inespérée, Clotilde redoubla de prières pour obtenir la conversion de son époux. Cette grande félicité lui était encore réservée.

J. BERTAL.

(La fin à la prochaine livraison.)

CHRONIQUES DU MOYEN AGE.

SABINE DE STEINBACH.

I

Une animation singulière régnait au couvent d'Offenbourg, situé dans une des parties les plus ravissantes de l'Alsace. Sur la route allant de Strasbourg au monastère, se pressaient les litières élégantes, dont les rideaux à demi baissés permettaient de voir le pur profil d'une jeune fille ou la main blanche d'une noble dame. Les coursiers, richement caparaçonnés, couraient, naseaux ouverts, crins flottants, portant de joyeux et hardis cavaliers. Quelques femmes montées sur des haquenées dociles, couvertes de grands voiles pour défendre leur parure de la poussière, s'abandonnaient au pas régulier de leur monture. Les pages et les valets suivaient en devisant. Parfois les groupes de cavaliers s'ouvraient avec respect devant un prince de l'Église ou un saint abbé, puis le sillon se refermait, et la cavalcade se reprenait à courir. Quelques pauvres moines, des religieux encapuchonnés, des clercs adolescents marchaient alertes sur la berge du chemin; puis venaient les bourgeois, le populaire, les serfs et les serves, tous se hâtant, tous craignant d'arriver trop tard au moustier d'Offenbourg.

On comprendra l'intérêt, l'empressement, la curiosité générale, quand on saura que, ce jour même, on devait y représenter pour la première fois une tragédie composée par l'abbesse saxonne Hrostwitha.

A cette époque, la Saxe et l'Alsace semblaient des oasis littéraires, des cénacles de beaux-arts. A partir du dixième siècle, nous y voyons les couvents de femmes rivaliser entre eux, non pas seulement de sainteté, mais encore de travail et de science.

Le couvent d'Offenbourg avait depuis peu de temps pour abbesse Gerberge de Hasbruk, alliée à la maison de Saxe; elle se souvenait d'avoir vu pendant son enfance représenter en grande pompe des tragédies sa-

crées et des drames émouvants, dans un monastère dirigé par une de ses parentes. Appelée à son tour au gouvernement d'une communauté, Gerberge voulut non-seulement former ses religieuses à la perfection monastique, mais encore leur donner le goût des grandes œuvres et soutenir dans sa maison la renommée des Herrade et des Hrostwitha, ses devancières. La tâche était digne d'un grand cœur.

Une des plus célèbres religieuses de l'Alsace fut, sans contredit, Herrade, dont les œuvres font encore aujourd'hui notre admiration. Herrade entra fort jeune dans un couvent fondé par Odile, cette aimable fille du duc Etichon, dont l'histoire est une des plus charmantes de la légende dorée. Dans le couvent d'Odile, trois abbesses cultivèrent successivement les lettres : Relinde, Herrade et sa sœur ou sa parente Ethelinde. Ce fut en 1107 que Herrade fut appelée à la direction de ce monastère. Le savant abbé Grandidier dit en parlant d'elle : « Les arts d'agrément, la peinture, la musique et la poésie charmèrent les loisirs de la savante abbesse. On a d'elle un recueil de poésies latines insérées dans un ouvrage qu'elle intitula : *Hortus deliciarum.* » Grandidier se proposait de les publier, et Buseé les regarde comme un chef-d'œuvre d'émotion, d'élégance et de précision. Le manuscrit in-folio de l'abbesse Herrade compte presque autant de miniatures que de pages; la finesse des dessins, la hardiesse ou la grâce de la composition, la variété des sujets en font une merveille complète. L'abbesse d'Offenbourg avait admiré cette œuvre; l'émulation s'empara de son esprit; elle voulut que sa famille de novices se montrât l'égale des filles d'Hohenberg et de Grandersheim. Elle groupa autour d'elle les plus intelligentes héritières des nobles maisons, et bientôt le monastère d'Offenbourg devint une sorte d'académie. On y peignait des livres pieux, on y composait des vers, on y discutait de graves questions de science et de théologie. Gerberge réussit au delà de ses vœux. Elle comprenait que, pour la plupart des jeunes filles qui lui étaient confiées, le cloître était moins le résultat d'une vocation que la suite d'un arrangement de fortune. Quand les domaines revenaient de droit au fils aîné, les filles qui ne se trouvaient point pourvues, rebutées par la grossièreté des mœurs de cette époque, entraînées par l'exemple, se jetaient dans le cloître, comme dans le seul asile digne d'elles. Les veuves de souverains, les épouses royales répudiées, les âmes craintives, effrayées à l'avance du sort que leur ferait le monde, trouvaient dans les monastères tout ce qui pouvait satisfaire leur soif de tranquillité et répondre à la délicatesse de leurs instincts. Elles reconnaissaient dans leurs sœurs en religion des sœurs d'une naissance égale; l'amitié adoucissait la loi de l'obéissance, l'éducation jetait sur cette vie en commun un charme courtois.

Gerberge, dont la renommée grandissait en Alsace, résolut de frapper un grand coup et d'élever tout de suite sa maison au premier rang des communautés de femmes. Ses relations avec le couvent de Grandersheim lui firent obtenir la copie des drames de Hrostwitha, et il fut décidé que l'une des deux pièces envoyées serait représentée un jour de grande fête, dans la salle du chapitre.

Disons en quelques mots ce que fut Hrostwitha, à qui l'on est tenté de croire que Lope de Vega, Calderon et Corneille ont fait des emprunts importants. Ce fut au dixième siècle, en pleine féodalité, au milieu de la moins lettrée et de la plus obscure des époques de notre histoire, que fut élevé le monument le plus considérable et le moins imparfait du théâtre intermédiaire. Que l'on compare les drames de *Gallicanus* et de *Callimaque* aux *Vierges sages* et aux *Vierges folles*, espèce de *séquence* dialoguée, et l'on verra quelle perfection relative, quelle entente de la scène, quelles passions fortes Hrostwitha introduisit dans ses œuvres. On sent, en les lisant, un auteur non-seulement nourri de l'Écriture, des Pères de l'Église, des agiographes, mais familier avec Plaute, Térence, Horace et Virgile. Il ne s'agit pas, dans les œuvres de Hrostwitha, de monologues ou de dialogues écrits pour être récités du haut d'un jubé, ni de *sotties* d'un goût douteux : Hrostwitha veut un théâtre, des acteurs, des actes réguliers, des scènes vives, des effets imprévus. On reste parfois effrayé de la hardiesse de ses conceptions. Ses maîtres lui ont appris que le génie peut tout faire accepter. Elle ose, dans *Callimaque*, plus qu'aucun écrivain ancien ou moderne. Elle peint tour à tour la fierté virginale de la fille de Constantin dans *Gallicanus;* la dignité de l'épouse fidèle dans la fière révolte de Drusiana contre l'audace de Callimaque, le repentir ardent de Th ïs dressant, sur la place publique, le bûcher qui consumera ses richesses, dans le drame de *Paphnuce*. Le nombre des ouvrages de Hrostwitha est énorme : drames, légendes, elle aborde tous les sujets. Elle traite d'une façon remarquable la *Chute et Conversion de Théophile, vidame et archidiacre d'Adone en Galice*, qui, plus tard, inspira au trouvère Rutbeuf *le Mystère de Théophile*, qui, transformé une dernière fois, deviendra *le Docteur Faust*.

Voici ce que Hrostwitha dit d'elle-même dans une de ses préfaces :

« D'une part, je me réjouis au fond de l'âme de voir louer en moi Dieu, dont la grâce m'a faite ce que je suis; d'autre part, je crains que l'on ne me croie plus grande que je ne suis; car je sais qu'il est également blâmable, soit de nier les dons du ciel, soit de feindre qu'on les a reçus quand cela n'est point. Aussi je ne nie pas qu'aidée par la grâce du Créateur, je n'aie acquis quelque connaissance des arts par une puissance qu'il m'a prêtée, car je suis une créature capable d'instruction; mais je confesse que je ne serais rien, livrée à mes propres forces... Je viens ici, inclinée comme un roseau, présenter à votre examen ce livre que j'avais composé dans cette intention, mais que jusqu'ici, à cause de son peu de mérite, j'avais mieux aimé cacher que mettre en lumière. »

D'après ce qui précède, on comprendra avec quel empressement le clergé, la noblesse, la bourgeoisie et le bas peuple des environs se hâtaient d'arriver à Offenbourg pour la représentation théâtrale.

Le monastère, construit en pierres rouges, tranchait vigoureusement sur les collines boisées; sa lourde masse gardait la gaucherie, ou plutôt la simplicité romane. Mais, à l'intérieur, les longues arcades à voûtes cintrées, les cours spacieuses, les grands escaliers, les salles immenses lui donnaient une majesté recueillie.

La salle du chapitre, réservée d'ordinaire aux réunions de la communauté, avait été soigneusement aménagée pour la circonstance. Un somptueux rideau la séparait en deux; la scène gardait un développement suffisant; des siéges élevés étaient disposés pour les spectateurs; leur luxe et les écussons peints sur les dossiers indiquaient la condition de ceux qui les de-

vaient occuper. Le plus haut, réservé pour l'évêque de Strasbourg, portait ses armes épiscopales ; de chaque côté une douzaine de places attendaient les abbés mitrés, venus de tous les points de l'Alsace, et des évêques de différents siéges. Les grands seigneurs, les nobles dames devaient prendre rang suivant l'ancienneté de leur origine et l'illustration de leur nom. Puis venaient les prêtres, les clercs, les savants, les hommes de lettres, les magistrats, les artistes ; dans le bas de la salle, les tenanciers.

Gerberge accueillait ses hôtes avec une dignité affable. Son visage rayonnait d'intelligente douceur ; son front pur, encadré d'étamine blanche, gardait une noblesse idéale ; sa main, fine et longue, tenait avec grâce et majesté la lourde crosse abbatiale. Tout entière au bonheur de consacrer une fois de plus le génie d'une fille du cloître, elle s'associait au triomphe de Hrostwitha, et comptait avec joie les admirateurs nouveaux qu'elle allait acquérir à sa mémoire.

Quand les spectateurs eurent pris place, quand Gerberge eut regagné sa stalle au milieu de son blanc troupeau, le signal fut donné, les rideaux cachant la scène s'écartèrent, et le drame commença.

On jouait *Sapience*.

Gerberge n'avait pas osé débuter par *Callimaque*, plus mouvementé et plus ardent ; elle souhaitait faire, en

Le drame de *Sapience*. Dessin de L. Flameng.

quelque sorte, l'éducation dramatique des spectateurs. D'ailleurs, elle aimait trop l'exactitude et la vérité pour consentir à ce que les rôles de femmes fussent joués par des clercs ; elle avait donc choisi celle des pièces de Hrostwitha qui comptait le plus de rôles féminins, et dans laquelle l'empereur et le préfet ne gardaient que le second rang. Dans *Sapience*, la mère héroïque et ses trois filles : Foi, Espérance et Charité, dominent tout. Lorsque les trois jeunes vierges parurent, il y eut dans la salle un long murmure d'admiration. Tant de grâce, de candeur rayonnait sur le visage des novices, les noms qu'elles portaient dans la pièce seyaient si merveilleusement au caractère de leur beauté, à la chasteté de leur pose, que l'auditoire se trouvait déjà à demi conquis. Le drame de *Sapience* ressemble en ceci à l'épisode biblique des Machabées : la princesse grecque, conduite devant Antiochus, préfet de Rome, avec ses trois filles, les voit expirer devant ses yeux ; mais tandis que la mère des Machabées assiste presque froidement au supplice de ses fils, Sapience ne trouve point pour ses enfants d'expressions assez tendres. Dans les magnifiques scènes du martyre, l'enthousiasme de la foi et les caresses maternelles se confondent ; on ne sait qui admirer davantage, de la mère ou de la chrétienne. Sapience consent au trépas de ses enfants, mais en même temps elle baise leurs fronts, elle les attire sur son sein ; elle leur adoucit le moment du supplice, en leur montrant le ciel qui s'ouvre ; elle les

appelle ses *tendres filles bien-aimées*, elle fête leurs fiançailles dans le ciel, elle brave la fureur d'Adrien et sait qu'elle lassera ses bourreaux. Foi, Espérance, Charité sourient en regardant les instruments de torture. L'aînée, sur le point d'expirer, se tourne vers sa mère; elle demande un baiser comme suprême bénédiction; puis, appelant Charité et Espérance :

— O mes sœurs, sorties du même sein, donnez-moi le baiser de paix, et préparez-vous à soutenir le combat qui s'approche !

La cathédrale de Strasbourg. Dessin de H. Clerget.

Sapience saisit dans ses mains la tête de Foi, et la regarde avec une telle expression, qu'Antiochus demande :

— O Sapience, quelles paroles murmurez-vous, les yeux levés au ciel, près du corps inanimé de votre fille ?

Sapience. J'invoque le Créateur de l'univers pour qu'il accorde à Espérance autant de fermeté et de courage qu'à sa sœur.

Espérance souffre à son tour son martyre, et, souriante, murmure en expirant :

—O Charité! ma sœur bien-aimée, et maintenant unique, ne vous effrayez pas des menaces des tyrans.

Et Sapience, voyant le tourmenteur s'approcher, s'écrie :

— Le bourreau s'élance vers vous l'épée nue, ô Charité, ma sainte fille! aujourd'hui mon enfant unique; n'attristez pas votre mère qui attend une issue heureuse du combat que vous allez soutenir. Méprisez le bien présent pour parvenir à la vie éternelle, dans laquelle déjà vos sœurs resplendissent, couronnées de leur virginité sans tache.

Charité. Mère, soutenez-moi par vos saintes prières, jusqu'au moment où j'aurai mérité de partager la joie de mes sœurs...

La toile tomba sur cette scène de martyre, au moment où Sapience, debout entre les jeunes suppliciées, offrait, Hécate chrétienne, ce pur sacrifice au Seigneur. Quand le rideau se releva, le décor était le même; les amies de Sapience arrivaient lentement portant des voiles et des parfums.

Sapience. Venez, illustres matrones, et ensevelissez avec moi les restes mortels de mes filles.

Les matrones. Nous répandrons les aromates sur leurs corps délicats, et nous leur rendrons les honneurs funèbres.

Sapience. O terre! je te confie ces tendres fleurs, mes filles chéries... Et toi, Christ, remplis leurs âmes des splendeurs célestes et donne la paix à leurs ossements...

Sapience adresse au ciel une admirable prière. Elle a rempli sa mission et confessé sa foi : son martyre à elle fut le triple supplice de ses filles; elle demande à rejoindre Foi, Espérance et Charité; elle conjure le Seigneur de l'appeler dans sa gloire, et la prière expire sur ses lèvres en même temps que son souffle meurt dans sa poitrine... Elle a pu garder le courage de voir mourir ses filles, elle succombe au regret de les avoir perdues, et les matrones doivent agrandir le lit funèbre pour faire place à la mère qui ne saurait survivre à ses enfants.

Ce dénoûment plein de solennité et de grandeur, ce mélange de stoïcisme et de sensibilité, la force de cette Niobé chrétienne et la faiblesse de cette mère avaient tour à tour excité l'enthousiasme et l'attendrissement des spectateurs. Quand le drame s'acheva, les applaudissements éclatèrent : l'évêque, les abbés, les clercs rendaient une éclatante justice au talent de Hrostwitha. L'abbesse d'Offenbourg reçut des félicitations unanimes pour avoir pris, en Alsace, l'initiative de ces représentations, capables d'élever à la fois l'esprit et le cœur de ceux qui y assistaient. Le comte de Hasbruck, frère de Gerberge, ne fut pas le dernier à la complimenter.

Au milieu des grands seigneurs et des nobles dames qui entouraient l'abbesse, se trouvait un homme d'environ quarante ans, de haute taille, portant avec aisance un riche vêtement. Son vaste front semblait plein de pensée, ses yeux s'emplissaient d'éclairs, sa bouche était grave. On sentait en le voyant qu'il n'était pas un homme ordinaire. Le génie l'avait touché de son aile, dans les mystérieuses nuits de l'inspiration. La foulé le saluait avec déférence; il recevait cet hommage sans hauteur et sans fausse modestie. Une jeune fille de quatorze ans s'attachait à son bras, intimidée, et cependant souriante. Elle portait une robe collante moulant sa taille svelte et ses hanches minces. Une ceinture d'orfévrerie soutenant son aumônière relevait un pan de sa robe d'azur sur une jupe grise. Ses cheveux blonds tressés pendaient sur son dos, et un petit chaperon de toile d'argent couvrait sa tête. On eût dit, en la voyant, la plus ravissante figure peinte dans *le Jardin des délices* de Herrade, celle de la femme drapée de bleu assistant au baptême du Christ. Ce n'était plus une enfant, car son regard était recueilli, sa marche posée; ce n'était pas non plus une jeune fille, car dans ses yeux passaient tour à tour des étonnements naïfs et des gaietés malicieuses. Elle semblait un peu effarouchée des paroles de louange qu'elle entendait sur son passage, et s'appuyait fortement sur le bras de son père.

Celui-ci se fraya un passage jusqu'à l'abbesse et lui présenta sa fille. Gerberge la baisa au front avec une tendresse maternelle, tandis que l'évêque lui tendait son anneau pastoral, et échangeait quelques paroles avec son père.

Au nombre des invités qui remarquèrent la beauté précoce, la grâce incomparable de cette jeune fille, se trouvait un adolescent qui n'en pouvait détacher ses yeux. Pendant la représentation il était resté dans un angle éloigné de la salle, suivant avec un intérêt passionné le drame éloquent de Hrostwitha; il allait sortir quand ses regards s'arrêtèrent sur la belle enfant que Gerberge embrassait. Certes, les novices qui venaient de jouer les rôles de Foi, Espérance et Charité étaient belles; mais quelle différence cependant entre elles et cette jeune fille! On eût dit une vision divine. On aurait voulu la voir peinte dans un missel, les mains étendues sur un clavier d'orgue, chantant des cantiques avec les anges, comme Cécile l'Inspirée, ou portant un agneau blanc dans ses bras, comme Agnès, ce type charmant de la virginité enfantine. Un rayon émanait d'elle; on cherchait à ses épaules des ailes absentes... Le jeune homme ne pouvait en détacher ses yeux. Dante dut ainsi regarder Béatrice quand il la vit pour la première fois, habillée d'une robe pourpre. Il lui semblait qu'une âme nouvelle naissait en lui, et que cette âme se donnait spontanément à cette jeune fille. Ce fut un instinct, une divination, une attraction qu'il eût été impuissant à expliquer et à définir. Il la sentit seulement, et saisissant le bras d'un de ses voisins, il lui demanda d'une voix tremblante :

— Quelle est donc cette enfant?

— Sabine, fille d'Erwin de Steinbach, lui fut-il répondu.

II

La place sur laquelle on voit aujourd'hui la cathédrale de Strasbourg présentait, en l'an de grâce 1290, un aspect bizarre. Le monument qui fait la gloire de l'Alsace et partage avec le dôme de Cologne l'admiration des artistes était à peine arrivé à la hauteur du grand portail. La tour ne dessinait pas encore dans le ciel son profil dentelé. L'œuvre grandissait lentement, merveille d'ensemble composée de merveilleux détails.

Elle s'élevait au centre d'un vaste espace occupé par d'énormes chantiers, et entouré de tentes de cuir ou de toile faisant ressembler cette partie de la ville à un campement d'armée. Des centaines d'ouvriers amenaient les blocs de granit brut sur les charrettes traînées par des bœufs; les piqueurs de pierre s'en emparaient et faisaient du soir au matin retomber l'outil au milieu d'un nuage de poussière suffocante et d'un bruit assourdissant. Ailleurs, des hommes charriaient le sable, préparaient la chaux. Chacun travaillait avec un zèle admirable. Chose étrange! aucun de ces ouvriers ne

recevait de salaire. Dans les temps où les cathédrales gothiques germaient de terre comme une prière jaillit d'une âme, tous ceux qui travaillaient à la basilique lui donnaient une part de leur vie et souvent lui consacraient leur vie entière. De la fondation d'une église à la date de son achèvement, des générations se succédaient. L'aïeul et le petit-fils épousaient successivement la même pensée. Le dévouement se léguait comme un héritage. Les cathédrales n'étaient pas seulement enfantées par le génie de l'architecte, les matériaux n'en étaient pas seulement payés par les nobles seigneurs et les princes-évêques; elles restaient peut-être plus intimement l'œuvre du prolétaire. Pendant que l'artiste traduisait l'idée chrétienne, le peuple soulevait les fardeaux et accomplissait le gros œuvre. L'artiste serait payé en gloire humaine, en renommée, l'artisan besognait *pour l'amour de Dieu et les indulgences*. Jamais encouragement ne fut plus habile et ne produisit de meilleurs résultats. Point n'était besoin de stimuler le zèle de l'ouvrier, de gourmander sa paresse. Les soucis de la vie matérielle ne le préoccupaient point. Trois fois par jour des moines faisaient au nom de l'évêque des distributions de vivres dans les chantiers. Les femmes et les enfants des travailleurs quittaient alors les tentes et rejoignaient les maris et les pères dans l'enceinte des travaux. Souvent l'évêque Conrad profitait de ce moment pour visiter ces artisans, et Erwin allait, de groupe en groupe, inspecter le travail de chacun.

Erwin, né au village de Steinbach (margraviat de Bade), peu distant de la ville de Strasbourg, s'éprit de bonne heure des merveilles de l'art et leur voua sa vie. Il fit le projet de la tour et du portail de la cathédrale inachevée, qui, jusqu'à lui, semblait vouée aux sinistres de l'incendie. Commencée sous Clovis, continuée sous Pépin et Charlemagne, elle fut détruite en 807; le poëme d'Ermoldus, écrit en 826, à Strasbourg, fait déjà mention de cette église. Ermoldus l'avait vue avant sa destruction, et si quelque débris de l'édifice de Clovis a survécu à ces siècles, ce doit être la crypte, dont le caractère byzantin n'a pas sensiblement varié. On continua une reconstruction partielle au delà de 873, mais une seconde fois le bâtiment devint la proie des flammes. En 1045, l'évêque de Strasbourg, Werner de Hapsbourg, posa les fondements du second plan, c'est-à-dire du projet d'où sortit la nef actuelle; il est facile de comprendre que, dans ce travail de juxtaposition, le chœur et la croisée durent subir des changements notables. Cependant le style byzantin y domine encore, mais il se modifie suffisamment pour amener sans heurt les transitions de l'architecture gothique. La nef proprement dite, du douzième siècle, subit quatre incendies (1130, 1140, 1150, 1176), et sans nul doute, ces catastrophes modifièrent le plan de l'évêque Werner. A la mort du prélat, la nef était avancée jusqu'à la toiture. Cependant l'architecture gothique que nous admirons, les ogives élevées, les verrières occupant presque la place des murailles, les arcs-boutants à clochetons, tout révèle une construction du treizième siècle, greffée en quelque sorte sur celle de Werner. Les côtés latéraux sont du même système; on peut constater pourtant les vestiges d'une époque plus reculée, et la seconde moitié des ailes paraît plus récente que la première.

Ce fut donc en 1275, qu'Erwin de Steinbach, sans se décourager par les sinistres précédents, fit le plan de la tour, celui du portail, et attacha son nom à l'œuvre admirable qu'il fit sienne, si bien que ce monument s'appelle *la cathédrale d'Erwin*.

Erwin était un homme convaincu, puissant, doué d'une âme honnête, d'un grand cœur et d'un vaste génie. Il partageait son existence entre deux préoccupations : la maison de Dieu qu'il voyait grandir, assise par assise, et sa famille composée d'un fils appelé Jean et d'une fille nommée Sabine, cette ravissante enfant que nous avons vue au couvent d'Offenbourg, le jour de la représentation de *Sapience*.

Erwin avait perdu de bonne heure sa compagne Husa; une vieille femme, plus amie que servante, éleva Sabine et conserva dans la maison de l'architecte une sorte d'autorité affectueuse et dévouée. Elle commandait un peu, grondait beaucoup, chérissait encore mieux, refusait obstinément tout salaire, et trouvait son unique joie à redire qu'elle prierait un jour dans le temple que son maître élevait à la gloire du Très-Haut.

Pour accomplir son œuvre, Erwin n'avait pas eu besoin de recruter des travailleurs, ils étaient venus d'eux-mêmes, et en si grand nombre, que, le *fronhnhof* regorgeant d'hommes de corvée accourus du Brisgaw, de la Lorraine, de l'Alsace, Erwin fut obligé d'enrayer le zèle du peuple et d'annoncer qu'il ne recevrait plus d'ouvriers. Il résultait, du reste, de graves inconvénients de l'encombrement des ateliers, des chantiers et de la cour de corvée : les nationalités se heurtaient, les querelles survenaient. Dans une rixe, un ouvrier ayant été tué, cet accident prit à Strasbourg les proportions d'un événement; l'évêque fit suspendre les travaux pendant neuf jours en expiation de ce meurtre, et Erwin déclara qu'il n'admettrait plus, en dehors des charrieurs de pierres qui allaient chercher le granit à Kronthac, près Masselone, que des hommes faisant partie de l'association des *maçons libres*.

A notre époque, où le maçon se donne pour ouvrier, l'ouvrier pour maître, le maître pour artiste, on demeure étonné de la modestie de ces hommes doués d'un incontestable talent, et qui signaient une statue, un groupe, un monument : *Un* TEL, *maître maçon*. Le *Christ au jardin des Oliviers* d'Offenbourg, cette page immense de sculpture, le calvaire de Guéhenno en Bretagne, qui ne compte pas moins de vingt-deux personnages, sont signés par des *maçons*. Erwin éleva son association assez haut pour que les membres qui la composaient eussent déjà presque le rang d'artistes. Le règlement austère imposé à ces hommes rapprochait leur vie de celle des moines. Ils se concentraient dans leur œuvre et ne s'en distrayaient ni par les festins ni par les causeries avec les *munster schwabe*, qu'un ordre des magistrats expulsa plus tard des chantiers, en 1521. Les maîtres maçons formaient l'âme vivante de l'œuvre; elle devenait collective; chacun était fier de la création commune; le talent de celui-ci n'excitait point l'envie de celui-là : on travaillait *pour l'amour de Dieu et les indulgences*.

C'était un curieux spectacle de voir cette foule laborieuse, enthousiaste sous son apparente tranquillité, régulière dans ses mœurs et sincèrement croyante, agir avec un ensemble merveilleux et se courber sans faux orgueil sous les ordres d'un seul homme.

A midi, quand la cloche tintait l'Angélus, les ouvriers abandonnaient leurs outils, les familles venaient rejoindre le père ou l'époux, les moines distribuaient une nourriture saine et frugale, et l'évêque traversait les groupes, tandis qu'Erwin distribuait à chacun le blâme ou l'éloge.

Le lendemain de la représentation du drame de Hrostwitha, l'adolescent qui, au couvent de Gerberge, avait suivi d'un long regard la fille bien-aimée de l'architecte, se présenta à l'entrée du *fronhnhof*. Il avait fait à pied le chemin qui sépare Offenbourg de Strasbourg, et ses modestes vêtements étaient blancs de poussière. Une vive rougeur colorait son front, mais on devait l'attribuer à l'émotion plutôt qu'à la fatigue.

Le jeune homme promena les yeux autour de lui, cherchant à reconnaître Erwin au milieu des travailleurs. Il l'aperçut enfin, secoua son front comme pour chasser les derniers vestiges de sa timidité, et marcha rapidement vers l'architecte.

— Que désirez-vous, mon ami? lui demanda Erwin avec bienveillance.

— Maître, répondit le jeune homme, je souhaiterais faire partie de *l'association des maçons libres*.

— Vous avez de l'ambition, dit Erwin.

— Beaucoup, et le cœur à la hauteur de cette ambition.

— Vous vous appelez?...

— Martyr.

— Un nom singulier.

— Un nom qui est une histoire.

— Mais, poursuivit Erwin après avoir enveloppé Martyr dans un regard où la bienveillance le disputait à la curiosité, pour faire partie des *maçons libres*, il faut fournir des preuves de savoir...

— J'ai la bonne volonté et l'amour du beau.

— Cela ne suffit pas.

— On doit vite apprendre sous un maître comme vous.

— Mon enfant, dit Erwin, je souhaiterais vous accepter tout de suite et vous mettre au nombre de mes travailleurs; mais nous avons un règlement que je suis tenu d'observer le premier, sous peine de le voir mépriser par les autres. Avant de devenir *maçon*, il faut signer de son nom une œuvre grande ou sévère, gracieuse ou sainte, mais qui indique une valeur personnelle. Votre démarche me touche. Votre âge, votre physionomie, tout intéresse en vous, jusqu'à ce nom bizarre et triste,... mais je ne puis...

En ce moment, un grand mouvement s'opéra parmi les ouvriers, qui se levèrent; les hommes se découvrirent, les enfants s'agenouillèrent.

L'évêque Conrad entrait dans le chantier.

Erwin quitta Martyr en lui adressant un dernier mot de regret et d'adieu et courut au-devant du docte prélat, qui lui prit le bras et se promena en causant avec lui.

Conrad admirait les immenses fûts de colonnes couchés sur le sol comme des arbres déracinés; il regardait avec complaisance les feuillages ceignant les chapiteaux et les fragments élégants des frises. S'il voyait un enfant un peu pâle, une femme maladive, il distribuait des secours. Si la mort semait le deuil dans une famille, il adoptait l'orphelin. Un ouvrier tué par sa tâche agonisait-il dans sa lutte, Conrad y courait, adressait au mourant des paroles de consolation chrétienne et lui promettait des prières dans cette même cathédrale dont les pierres avaient bu sa sueur. Il encourageait les artistes que lui signalait Erwin, donnait à chacune de ses visites un nouvel élan au travail et doublait la force morale des hommes chargés de cette œuvre gigantesque.

Quand l'architecte eut quitté Martyr pour aller recevoir l'évêque, Martyr s'assit découragé sur un bloc de granit et s'abandonna à un abattement profond. Qu'allait-il faire? que pouvait-il devenir? Depuis la veille, sa vie lui paraissait renouvelée, et cette vie, il aurait voulu la vouer à la grande œuvre du maître. Son génie s'éveillait, demandant à créer des anges aux ailes déployées ou des saints aux mains pieusement unies. A tout prix il voulait rester auprès d'Erwin et travailler sous ses ordres, dût-il pour cela se faire homme de corvée.

Tout à coup il aperçut à ses pieds un morceau de glaise. Sa prostration cessa comme par enchantement; à deux mains il en prit un bloc, et le posant sur la pierre, il façonna avec une verve incroyable et une rapidité fiévreuse une maquette représentant l'évêque Conrad la main étendue sur le front d'un enfant. Sans doute le temps lui avait manqué pour donner les finesses aux visages, mais l'ensemble était si noble, les vêtements dessinaient des plis si vrais, qu'on ne pouvait s'empêcher de rester charmé par cette improvisation.

La cloche rappelant les ouvriers à leur tâche termina la visite de l'évêque.

Alors Erwin se demanda ce qu'était devenu le jeune étranger, et quelque chose ressemblant à un regret lui traversa l'esprit.

— Je ne pouvais cependant pas! murmura-t-il.

Au même instant une voix douce lui dit :

— Voyez ce que je viens de faire, maître; ce n'est rien, je le sais... Le temps m'a d'ailleurs fait défaut... Mais ne pouvant m'accepter comme *maçon*, si vous me preniez comme apprenti?

Et Martyr présentait sa statuette.

Erwin la regarda sans mot dire; l'adolescent tremblait.

— Ainsi, demanda Erwin, tu as monté cette esquisse pendant le temps de la promenade de Mgr Conrad?

— Oui, maître.

— Qui t'a donné des leçons?

— Personne.

— C'est juste. Les leçons n'enseignent point cette naïveté...; tu veux être sculpteur?

— Je le souhaite ardemment.

— Eh bien! Martyr, ce n'est point dans le chantier des maçons que tu travailleras, mais dans mon atelier, comme élève d'Erwin, et je ne m'inquiète pas de savoir si tu me feras honneur.

Une grosse larme, larme d'adolescent impressionnable, larme d'artiste fier d'être compris par un grand homme, roula sur la joue de Martyr; il balbutia un remercîment, et l'architecte lui tendit la main avec un sourire.

— Allons! dit-il; à demain chez moi.

Et le jeune homme reprit en courant la route d'Offenbourg.

III

Le logis de Martyr n'était ni une maison, ni une tourelle, ni un colombier; il était impossible de lui assigner une classification quelconque en architecture. On pouvait croire que la nature l'avait bâti seule, tant elle y mettait du sien. Deux noyers immenses, capables de rivaliser avec les colosses végétaux de la Californie, formaient le point d'appui de cette demeure. Les troncs gigantesques restaient à l'intérieur à l'état de colonnes; la toiture, peu nécessaire en raison de l'épaisseur du

feuillage, se composait de chaume tellement verdi par les mousses, fleuri de petites herbes fines comme des plumes, ceintes de corolles roses, de plantes molles, que la paille disparaissait sous ce tapis, et se confondait avec les feuilles lustrées des arbres. Un mur de pierres sèches enclosait la cabane ; la terre, en comblant les interstices, avait fait germer de petites fougères, des pariétaires, mille plantes que l'oiseau sème en volant ou que l'aile de la brise apporte. Martyr, dans son amour pour la nature, ne manqua pas de piquer en terre des tiges de lierre qui se cramponnèrent de leurs mille bras aux moindres arêtes, et consolidèrent la maison en l'égayant. Non, ce n'était pas une maison, mais un nid ! En été, les ouvertures des fenêtres bien enguirlandées laissaient entrer le jour et la lumière ; en hiver, un tissu rendu transparent permettait de travailler et défendait du froid. La porte fermait au loquet.

Au premier regard on était charmé par l'aspect de cette cabane ; dès qu'on en franchissait le seuil, on s'arrêtait plein d'admiration.

La muraille disparaissait sous des bas-reliefs d'une naïveté charmante, représentant des sujets de la Bible. La cheminée, formée de deux chimères supportant une tablette, était chargée de statuettes, de coupes, de vases de bois d'une délicatesse exquise. Dans le milieu de la salle, une table à pieds tors était couverte de godets, de feuilles de vélin, de coquilles d'or, de carmin et d'azur, comme nous n'en trouvons plus. Des manuscrits ouverts sur des pupitres attendaient le copiste. Autour

L'enfant trouvé. Dessin de L. Flameng.

des troncs des noyers, quelques débris romains, des colliers, des piques, un casque, des chaussures de fer, un bouclier, formaient une panoplie pareille à celles que l'on suspendait jadis aux chênes dans les forêts d'Irminsul.

Près des deux croisées s'entassaient la glaise, les blocs de bois, de pierre attendant le ciseau. Une statuette inachevée se dressait sur la *selle*, et les ébauchoirs humides témoignaient qu'ils avaient servi depuis peu. Tout dans cette demeure annonçait un artiste, non pas un artiste façonné par les leçons d'un maître, mais un artiste dont le regard admirateur et curieux surprenait le secret de la nature et le traduisait avec une naïveté adorable.

L'inspiration animait les figures ; un souffle de génie passait sur ces œuvres. Seulement, çà et là, des inhabiletés, des gaucheries : l'ensemble séduisait ; l'inexpérience se trahissait dans le détail.

En rentrant dans son atelier rustique, Martyr jeta autour de lui un regard joyeux.

— Vous ne m'avez point trahi, figures que j'ai rêvées et pétries ! s'écria-t-il ; vous n'avez point menti à vos promesses, statues que le ciseau faisait jaillir du chêne au cœur dur. Je vous donnai la vie, vous m'avez payé en espérances de bonheur et de gloire ; je vous aime pour la joie dont vous m'enivrez aujourd'hui.

Martyr rangea les feuilles de vélin, jeta dans un coin la statuette ébauchée et fit ses préparatifs de départ.

Il ne possédait rien ou presque rien, cet enfant de la nature, cet artiste agreste ; et encore était-ce un miracle qu'il eût gardé quelque chose, même la vie ?

Un matin d'été, un paysan, longeant dans un champ la moisson presque mûre, entendit sortir près du sillon un cri plaintif. Ce n'était pas le vent soufflant dans les pailles qui gémissait de la sorte ; ce n'était pas le susurrement de la sauterelle, le chant du grillon ; il y avait

de l'appel inconscient, de la prière d'instinct dans ce cri : l'humanité souffrait et demandait protection.

Le laboureur écarta les grands blés et aperçut un enfant âgé d'un an à peine, dont les yeux bleus s'emplissaient de larmes, et qui agitait ses petites mains au milieu des bluets et des coquelicots.

— Pauvre oiselet ! dit Pierrel le laboureur, on t'a jeté hors du nid, la mère est partie... ; mourras-tu donc sans qu'on vienne à ton aide? Non point ! je t'emporte et je te garde, et je ferai de toi un homme, s'il plaît à Dieu.

Pierrel l'enleva dans ses bras et continua son chemin. En passant près d'un cerisier, il cueillit quelques fruits et en exprima le jus sur les lèvres de l'enfant. L'innocent se mit à sourire.

— Allons ! dit le laboureur, tu veux bien que je t'adopte..., nous serons deux pour te soigner, moi et la grande Tine, une brave femme, grondeuse un brin, mais pas plus méchante qu'une bête à bon Dieu... Par ma foi ! ce roitelet égayera notre vieille cage !

Pierrel arriva lestement à sa chaumière, masure chancelante, mal étayée, laissant tomber la pluie du ciel par le toit, et monter la fumée du foyer par un trou circulaire. Quelques fagots dans un coin, de la fougère pour lit, une table boiteuse et un banc composaient tout le mobilier ; un bœuf ruminait dans la seconde moitié de la chambre et quelques moutons bêlaient doucement.

Une vieille femme préparait un repas frugal.

— Tine, dit Pierrel, j'ai trouvé cela dans le sillon. Est-il assez joli, ce chérubin? Comment peut-on abandonner si mignonne créature ?

— L'allez-vous donc garder? demanda Tine.

— Eh ! que veux-tu que j'en fasse? Dieu me l'a donné, j'y tiens.

— Pierrel, répliqua Tine, ce n'est point à nos âges qu'on s'embarrasse d'enfants à élever ; mais vous êtes un bon maître, vous m'avez sauvé la vie, et, par grande tendresse pour vous, j'aimerai l'enfant.

— C'est bien, Tine ; demain nous prierons l'aumônier du couvent d'Offenbourg de le baptiser.

Le lendemain, en effet, Tine, après avoir habillé l'enfant le plus proprement qu'elle put, se dirigea avec Pierrel vers le monastère de l'abbesse Gerberge.

L'aumônier loua la charité de Pierrel, ajouta deux pièces d'argent à ses éloges, et demanda au paysan quel nom il donnait à l'enfant.

— Appelez-le Martyr, répondit Pierrel ; les chagrins ne lui manqueront pas.

Ce nom resta à l'orphelin.

Pierrel et Tine le remportèrent comme un trésor commun ; et à partir de ce jour, l'enfant se sentit protégé par cette double tendresse. Il grandit vite, en plein air, au milieu des agneaux qu'il gardait et du grand chien blanc tacheté de fauve qui jouait avec lui dans les champs. Sa précoce intelligence éclatait sur sa figure délicate ; ses yeux questionnaient toujours ; il avait sans cesse un « Pourquoi ? » sur les lèvres. Jamais il n'était las d'entendre Tine raconter les légendes du Rhin ou les vieilles chroniques sacrées. Il trouvait une grande joie à aller le dimanche au couvent d'Offenbourg écouter les religieuses chanter l'office d'une voix harmonieuse. Quoiqu'il fût ignorant, on sentait qu'il se faisait une instruction à lui. Un jour, Pierrel le trouva absorbé dans une contemplation telle qu'il n'osa l'en distraire ; mais le soir venu, il le questionna sur ce qu'il étudiait alors :

— J'écoutais ce que la grande mouche disait à la fleur, répondit Martyr.

— Et tu as compris ?

— Certes, père ; et j'entends aussi les bruits des essaims et le langage des oiseaux ; seulement je ne pourrais te le répéter : je le traduis seulement en moi-même.

Pierrel s'étonnait, secouait la tête, et répétait à Tine :

— Nous ne ferons jamais un laboureur de cet enfant !

— Est-ce un malheur, après tout ? demanda Tine. Je ne le crois pas. Quelle besogne que la vôtre ! quelle rude tâche ! Voilà soixante ans que vous usez vos bras à labourer la terre, et vous lui arrachez à peine un morceau de pain. Quand vous avez payé vos droits au roi, au seigneur, pouvez-vous seulement mettre de côté un sou parisis par an pour faire dire une messe après votre mort? Je ne conçois pire état que celui de laboureur ; et si le Seigneur permet que l'enfant en choisisse un meilleur, c'est preuve qu'il le prend en miséricorde.

— Je sais, répondit Pierrel, que nous avons l'impôt, la taille, la gabelle ; je sais que je ne possède rien, pas même un linceul, et que mon corps sera mis en terre, Dieu sait où. Cependant je ne me plains pas. Si mon dos se voûtait sur le sillon, mon âme pousse en haut. La vue de la nature donne des ailes, comme le printemps aux chrysalides. Je plains l'ouvrier des villes plus que nous. Certes, je n'empêcherai point Martyr d'en faire à sa volonté, mais j'aimerais mieux lui voir prendre le manche de la charrue que quelque outil de travailleur.

— Patience ! répliqua Tine, nous avons le temps de voir ce qui adviendra.

Sans doute Pierrel avait le temps. Martyr ne comptait pas dix ans ; mais cet enfant devenait de plus en plus observateur et grave. Il riait cependant quelquefois d'un beau rire argentin et naïf, mais il retombait dans ses rêveries à propos d'un insecte, d'un nuage, d'un oiseau. Il paraissait surtout chercher à se rendre compte de la ligne, du contour des choses et de leurs rapports avec les couleurs. Il prenait un charbon dans l'âtre, un morceau de craie dans la muraille, ailleurs des débris de pierre rouge, et cherchait un espace plan afin d'y commencer ses bizarres pastels. Le sentiment du dessin dominait tout en lui. S'il voyait passer un enfant, gambader une chèvre, galoper un cheval, il cherchait tout de suite à rendre leur physionomie et leur allure.

Tine s'émerveillait, Pierrel s'attristait.

Il comprenait qu'une vocation irrésistible entraînait cet enfant ; mais comment la développer? Que pouvaient pour Martyr deux paysans illettrés comprenant une prière dans l'Évangile : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien », et une promesse : « Les premiers seront les derniers, et les derniers seront les premiers. » Leur impuissance les attristait plus que Martyr ne s'affligeait lui-même : il avait en lui cette féconde espérance qui s'appelle l'avenir, et qui console sans qu'on sache quelle signification précise on attache à ce mot.

Cependant un dimanche Pierrel prit Martyr par la main, à l'issue de la messe, et alla frapper à la porte de l'aumônier. Le prêtre embrassa l'enfant sur les deux joues.

— Êtes-vous content de votre fils adoptif, Pierrel? demanda-t-il.

— Si je suis content? Quasiment trop. Dieu ne veut en faire ni un berger ni un semeur de grain; l'enfant passe ses jours à dessiner son troupeau et à imaginer des figures... Je suis un pauvre homme,... je lui ai donné le pain du corps, il serait temps maintenant qu'un autre lui donnât la nourriture de l'âme.

— Mon enfant, dit l'aumônier en posant la main sur la tête de Martyr et en la renversant un peu en arrière pour mieux voir son visage, voudrais-tu devenir un savant clerc et apprendre le latin?

Les yeux de l'enfant étincelèrent et ses mains se joignirent :

— Oh! j'apprendrai vite! Enseignez-moi le latin; il me semble que c'est la langue des anges.

— Eh bien! Martyr, sois ici demain à l'heure de la messe.

Pierrel se confondit en remercîments, et l'enfant se jeta dans les bras du prêtre.

Tine reçut cette nouvelle avec une extrême joie.

A partir de ce jour, Martyr apprit à lire, à écrire, étudia le latin, le peu de musique que l'on savait alors, s'appliqua à copier les figures de missels qu'il put se procurer; et, comme ce genre de modèles lui manquait souvent, il reprit son couteau et continua de fouiller le bois.

L'abbesse Gerberge, à qui l'aumônier vanta son favori, lui confia quelques feuilles de vélin et des couleurs; Martyr fit des fleurs ravissantes et composa lui-même bientôt des tableaux charmants. Ses progrès furent rapides en toutes choses; à quinze ans il écrivait bien, et savait le latin comme son maître.

A cette époque, Tine mourut. L'année suivante, Pierrel s'en alla à son tour.

Le laboureur adressa de tendres adieux à son fils adoptif, le recommanda de nouveau à l'aumônier, posa ses mains calleuses sur le front de Martyr, le bénit et rendit le dernier soupir.

Ce fut une grande douleur pour l'adolescent. A mesure qu'il croissait en âge, il appréciait davantage le dévouement du pauvre homme. Sans lui, que fût-il devenu? Sans lui, ne fût-il point mort dans le sillon, de faim et de misère? Ce pauvre avait adopté sa pauvreté, ce travailleur l'avait nourri; plus que cela, il l'avait aimé; et quand il comprit que Martyr témoignait des aptitudes élevées, loin de les comprimer et de lui demander à son tour de le nourrir, il s'était oublié pour ne songer qu'au bonheur de l'enfant. Ame humble, mais âme d'or, et précieuse devant Dieu. Martyr ne rougit pas de verser des larmes sur la tombe du pauvre corvéable; pendant huit jours il négligea ses pinceaux et ses ébauches. Il errait dans les champs comme autrefois avec Pierrel, se souvenant de mille riens qui l'attendrissaient : c'est dans ce sillon qu'un matin le laboureur le trouva pleurant... Ici pour la première fois il lui confia deux moutons à garder... Là Pierrel et Martyr s'asseyaient à midi et prenaient ensemble leur repas, que Tine apportait bien chaud... Dans cette prairie il avait fait sa dernière promenade... Dans cet endroit il s'arrêta épuisé...

Lorsque l'adolescent eut achevé ce pèlerinage, il se dit que jamais il ne pourrait rentrer dans la cabane de Pierrel. Il demanda donc à l'aumônier l'autorisation de bâtir, dans un angle de champ dépendant de la communauté, une chaumine qui le rapprocherait de son maître. L'abbesse tenait trop à son intelligent copiste pour repousser une si modeste prière; le jardinier du couvent vint aider à cette besogne, et au bout de huit jours la grosse bâtisse se trouvait terminée.

Martyr se fiait à lui pour l'ornementation. Nous avons vu qu'avec le temps cette pauvre demeure était devenue charmante. La nature, toujours prodigue de grâces, rivalisa avec l'artiste pour la décorer, et Martyr possédait un ermitage si recueilli, que l'aumônier y venait de temps en temps se reposer, regarder les œuvres de Martyr, les louer souvent et parfois aussi les critiquer. Il voyait bien que Martyr était né sculpteur. Il se reprochait peut-être en secret de ne point l'avoir déjà présenté à Erwin de Steinbach; mais il tenait à son élève, il l'aimait d'une façon un peu égoïste. Comment aurait-il remplacé ce calligraphe parfait, ce fin miniaturiste?

Le hasard, qui décide du sort des grands hommes et ne manque jamais de venir en aide aux artistes, servit Martyr au moment où, faute de recevoir de fortes leçons, il aurait sans doute rétrogradé. Le moment était venu pour lui de choisir une voie, de prendre un maître, sous peine de stériliser sa verve et de dépenser en menue monnaie son talent naissant.

Le jour de la représentation de *Sapience* fut la rénovation de la vie de Martyr. Ce jour-là, il vit Sabine.

Cette apparition le frappa comme une vision céleste; il ne comprit plus l'existence sans la possibilité de revoir souvent cette frêle et charmante créature. Mû par ce besoin de tendresse ingénue, il trouva le courage de se présenter lui-même chez l'architecte de la cathédrale de Strasbourg. L'œil d'Erwin devina la valeur de l'élève, et nous avons vu que Martyr fut autorisé à venir travailler dans l'atelier du maître de Steinbach.

Martyr raconta sa démarche à l'aumônier, sans oser lui en confier le mobile, promit de revenir souvent à Offenbourg, et, après avoir allègrement noué son modeste paquet, il marcha jusqu'à la maison d'Erwin, qui s'ouvrit hospitalière devant lui.

RAOUL DE NAVERY.

(La suite à la prochaine livraison.)

PARIS ANCIEN ET NOUVEAU.

SAINT-JEAN DE LATRAN.

Paris possédait encore, il y a quinze ans, les restes de deux commanderies des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, ordre religieux et militaire qui datait des croisades, et qui devint depuis l'ordre de Malte : ces deux commanderies étaient Saint-Jean de Latran, la première maison habitée par eux dès l'origine, et le Temple, qui leur fut donné après le supplice et la suppression des templiers.

Ce qui restait du Temple, c'est-à-dire l'église et l'hôtel du grand prieur, a été complétement nivelé, en 1853 et 1854, pour faire place au square voisin du marché. La même année voyait démolir tout ce qui subsistait

de Saint-Jean de Latran, la tour, puis une partie de l'ancienne église. La rue de Latran, une des rues nouvelles percées au nord du Collége de France, rappelle seule le nom de tout ce qui a disparu.

Établie à Paris dès 1130, la commanderie de Saint-Jean, qui prit ou reçut tour à tour les noms de Saint-Jean de l'Hôpital, Saint-Jean de Jérusalem et Saint-Jean de Latran, arriva bientôt à posséder, outre le droit de justice et de larges revenus, un vaste enclos limité par la place de Cambrai, la rue Saint-Jacques, la rue des Noyers et la rue Saint-Jean de Beauvais, qui toutes subsistent encore, mais agrandies ou rectifiées. Comme les abbés ou prieurs, si nombreux et si privilégiés avant la Révolution, le commandeur avait élevé quantité de maisons louées fort cher aux artisans qui voulaient travailler en franchise. Toutes ces constructions, entassées et multipliées avec une sorte de précipitation qui en avait banni toute élégance, offraient un pêle-mêle bizarre, un réseau de ruelles et de cours malpropres et obscures, occupées, surtout dans les dernières années, par une foule d'industries dignes du lieu; ces industries avaient même envahi ce qui restait de la commanderie.

Après la démolition de « la grange aux dîmes », la partie la plus voisine de la place et du Collége de France, ce fut le tour du gros et haut bâtiment quadrangulaire, espèce de donjon, le seul qui subsistât dans Paris avec

Saint-Jean de Latran. Dessin de F. Thorigny.

celui de Jean sans Peur. A la mort de Bichat, qui y avait fait assez longtemps un cours d'anatomie, la Faculté de médecine y avait fait poser une plaque de marbre portant ces deux mots : TOUR BICHAT. Cette plaque est aujourd'hui au musée de Cluny, avec divers débris de la cour et des bâtiments de Saint-Jean de Latran.

Enfin l'église, à son tour sacrifiée comme le reste, a fait place au nouveau quartier bâti entre le Collége de France et le boulevard Saint-Germain. Si la tour, simple et sévère, était une curieuse construction du temps de Philippe-Auguste, l'église était une gracieuse chapelle pleine de motifs et de sculptures de la belle époque gothique. L'abside, reconstruite au quinzième ou seizième siècle, avait été détruite en 1823; il ne restait que la nef, apparemment du treizième, ou même du douzième siècle. C'est là que se voyait, avant la Révolution, le riche mausolée de Jacques de Souvré, exécuté par les frères Auguier, puis transporté au musée des monuments français, et maintenant au Louvre.

Notre gravure représente la façade de Saint-Jean de Latran, c'est-à-dire la porte qui s'ouvrait au couchant. A droite, se trouvent la place de Cambrai et le Collége de France, encore maintenant exhaussé de quelques mètres, malgré la promptitude apportée d'abord à tout ce travail de démolition et d'alignement.

EDMOND RENAUDIN.

GALERIE DES HOMMES UTILES.

LE BON ROLLIN (1).

Il faut même une règle exacte aux choses de l'esprit. Soyez modestes d'abord, soyez savants ensuite. Il y avait à la cour de Philippe, le père d'Alexandre, un médecin qui s'intulait *Jupiter sauveur*. Le roi lui fit servir pour tout potage une cassolette où brûlait au brin d'encens. Tout au rebours, M. Le Tellier, archevêque de Reims, présentant au roi Louis XIV le père Mabillon : « J'ai l'honneur, sire, de présenter à Votre Majesté le moine de son royaume le plus savant et le plus modeste ». Virgile était le familier de Mécène et son favori. Virgile conduisit Horace en ce logis où venait souvent le maître du monde, et il ne fut pas jaloux de partager sa faveur avec cet illustre rival.

La modération dans l'autorité est une conséquence

Horace et Virgile chez Mécène Dessin de F. Lix.

de la sagesse de l'esprit. Plutarque, en parlant de Périclès, le compare à quelque habile pilote uniquement attentif à sauvegarder le navire, et dédaigneux des larmes et des prières de l'équipage. Un Lacédémonien, qui n'avait pas été élu dans le conseil de la cité : « Je suis content, dit-il, d'avoir trouvé trois cents citoyens qui valent mieux que moi. » « Ventre-saint-gris! disait Henri IV, je fais dans ma bonne ville tout ce que je veux, n'y faisant que ce je dois. » Dans une émeute, Achille de Harlay, premier président, répondit à la foule irritée : « A Dieu mon âme, au roi mon cœur, mon corps à qui veut le prendre. » « Après Jules César, disait le cardinal de Retz, je dirai que M. le président Molé fut le plus courageux de tous les hommes. » Le même coup de canon qui tua M. de Turenne emporta un bras à M. de Saint-Hilaire, lieutenant-général de l'artillerie. Et comme son jeune fils pleurait et sanglotait : « Mon fils, reprit Saint-Hilaire en lui montrant M. de Turenne étendu mort, voilà celui qu'il faut pleurer. »

De ces belles paroles, Dieu merci! l'histoire est pleine. « Un maître habile, disait M. Rollin, fera son profit de ces enseignements, et la jeunesse qui l'écoute

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

apprendra de bonne heure à copier ces grands exemples. »

« Il sera bon de commencer, disait Rollin, par l'histoire sainte, à savoir l'histoire même de la toute-puissance divine et de la sagesse infinie. Au commencement Dieu a créé le ciel et la terre : voilà le premier mot de cette suite de miracles, miracles frappants, publics, notoires, événements mémorables, que tout le genre humain doit connaître : le déluge ; la famille de Noé ; le feu du ciel dévastant les villes criminelles ; les sept plaies d'Egypte ; la mer ouverte au passage des Hébreux, submergeant Pharaon avec toute son armée, et tant d'autres prodiges auxquels il faut croire. Tout l'Ancien testament, tout le Nouveau testament, voilà l'histoire sainte : Abel, Abraham, Moïse et David, Job et Daniel ; l'histoire de Joseph vendu par ses frères est tout un poëme, et pas un ne résiste à ce grand cri : —Je suis Joseph ! mon père vit-il encore ? »

Avant d'aborder l'histoire profane, il indiquait certaines divisions pleines de logique et de clarté. « Etudiez, disait-il, la chronologie et la géographie, avec tout ce qui regarde les lois, les usages, les coutumes des différents peuples ; leur façon de vivre et de bâtir, de faire la guerre et de soutenir des siéges ; l'art de construire des vaisseaux et de naviguer ; cérémonies des mariages, des funérailles, des sacrifices. Recherchez la vérité ; ne soyez pas trop crédules ; pardonnez à l'antiquité ses fictions dont elle ornait l'origine des grandes villes et des grands empires. Appliquez-vous à découvrir les causes des événements, et par quelle suite ils tiennent l'un à l'autre. A l'heure même où revenaient, glorieux et triomphants, les dix mille Grecs sous la conduite de Xénophon à travers les villes ennemies, malgré l'armée d'Artaxerxès : « Oh ! les lâches Asiatiques ! » se disait Philippe de Macédoine. Et tout de suite il fut rassuré par la nonchalance des Perses. « Ce qu'il y a de plus avantageux dans la connaissance de l'histoire (écoutez, c'est une parole de Tite-Live), c'est qu'on y trouve en effet de grands exemples posés en belle lumière. »

Aussi, dans l'histoire des Perses et des Grecs, nous choisirons les hommes et les actions les plus notables. L'éducation de Cyrus, fils de Cambyse, roi de Perse, est un admirable enseignement. Lui et ses camarades, ils allaient aux écoles pour apprendre la justice, et le crime qu'on y punissait le plus, c'était l'ingratitude. A sa première campagne, ce jeune homme, élevé sous les yeux de son père, s'était emparé de l'obéissance de ses soldats, tantôt par la récompense et tantôt par l'infâmie. Il gagnait leur cœur par son courage même. Il avait pris pour mot d'ordre : *Jupiter secourable !* et pour prière l'hymne de Pindare en l'honneur de Castor et de Pollux. Aussi bien les Assyriens ne purent pas soutenir longtemps l'assaut de ce jeune homme, et lui cédèrent la victoire. Il faudrait tout un livre, et ce livre est écrit par un maître (Xénophon, *la Cyropédie*), si l'on voulait raconter toute l'histoire de ce grand homme.

Athènes, à son tour, montrera l'héroïsme et la grandeur dans toute leur majesté. Thémistocle enseigne aux Athéniens à se défendre sur la mer. Cimon, par une suite d'expéditions maritimes, met l'empire des Perses à deux doigts de sa perte. Aristide par l'économie, et Périclès par sa prudence contribuent à l'agrandissement d'Athènes. Nulle bataille plus célèbre que celle de Marathon : « Les trophées de Miltiade, disait Thémistocle, m'empêchent de dormir. » Aristide a mérité sa gloire et ce beau surnom : *le Juste*. A peine exilé, la Grèce en deuil le rappelle, et ce grand homme accourt à son aide en pardonnant.

M. Rollin dit aussi les grands noms poétiques : Sophocle, Eschyle, Euripide, et cette émulation de tous les artistes : Parrhasius, Zeuxis et Phidias. « Vous n'oublierez pas, disait le bon professeur, Sparte et son gouvernement, les établissements de Lycurgue, le partage des terres de Laconie en trente mille parts. » Au retour d'un long voyage, en traversant ces fertiles domaines après la moisson, et voyant les tas de gerbes parfaitement égaux : « Ne dirait-on pas, fit Lycurgue à ceux qui l'accompagnaient, que nous traversons l'héritage de plusieurs frères également traités par le sort ? »

M. Rollin était le grand ami de ces deux Thébains : Pélopidas et son émule Epaminondas, deux rivaux de Sparte. A eux seuls, ils vinrent à bout, grâce à leur union inaltérable, à leur amour du bien public, de délivrer leur chère patrie de la domination des Lacédémoniens, qui s'étaient emparés par surprise de la citadelle de Thèbes. Epaminondas et Pélopidas sont restés confondus dans la même gloire.

Ouvrez Plutarque et vous trouverez Dion, le libérateur de Syracuse. Il avait confié son fils Denys (Denys le Tyran) au plus grand philosophe de la Grèce, appelé Platon ; mais les courtisans et les flatteurs eurent bientôt détruit les leçons du maître en cet enfant rebelle. Après Dion, apparaît Timoléon de Corinthe. Celui-là chassa Denys de la Sicile ; il rappela tous les exilés ; il repeupla la cité déserte, et, sa tâche accomplie, il redevient un simple particulier, entouré de reconnaissance et de respects.

On lira plus loin, quand M. Rollin l'écrira lui-même avec le zèle et l'ardeur qu'il mettait à toute chose, sa vive admiration pour la grandeur des Romains. Quel peuple ! Austère au début, plein de courage et de prudence, intelligent au degré suprême ; un sénat incomparable ; un amour parfait de la simplicité, de la frugalité, de la pauvreté, du travail ; de grands capitaines que le peuple venait chercher à la charrue ; enfin des lois si prudentes, une religion si respectée, et tant d'amour pour la liberté civile !

C'est à M. Rollin que remonte, en effet, cette admiration de la jeunesse française pour les consuls, le sénat et le peuple romain. Il avait mis dans ces jeunes âmes une grande haine contre la tyrannie, un grand amour pour la liberté, un vif regret pour cette illustre république, s'effaçant dans l'empire et dans l'autorité d'un seul. A force de contempler les anciennes vertus, les anciennes tyrannies : les Gracques, Marius et Sylla, corrupteurs de la liberté romaine ; à force d'étudier ces ambitieux, Pompée et César, qui avaient souvent à la bouche un vers terrible d'Euripide : « Il n'est permis de violer la loi que pour monter sur le trône, » Rollin l'historien avait presque oublié qu'il était voisin de Louis XIV, et qu'il vivait comme un sujet fidèle à l'abri de cette antique monarchie. Il est vrai que la monarchie était à son déclin.

Le chapitre de la philosophie est digne qu'on l'étudie et qu'on s'en souvienne. A ce propos, le maître vous raconte une leçon de rhétorique empruntée par Cicéron à la jeunesse de Marc-Antoine. « Ecoutez, jeunes gens, disait-il, un homme qui va vous instruire d'une science dont il ne sait pas le premier mot. » Après cet exorde, Antoine expliquait, à la façon d'Aristote, tous les se-

crets de la rhétorique. « Ecoutez, jeunes gens, disait Rollin, le peu que je sais de la philosophie, » et le voilà qui démontre à ses disciples les lois souveraines imprimées dans le fond de l'âme par la main du Créateur. Elles sont de tous les siècles et plus anciennes que le monde. Elles remontent à la sagesse divine ; elles sont le modèle des lois humaines, et quand bien même un homme serait seul sur la terre, il obéirait, s'il était sage, à ces deux sortes de devoirs : devoirs envers la Providence et respect envers lui-même. Le vénérable maître explique en même temps les divers systèmes de la nature : le système de Ptolémée, qui plaçait la terre au centre de l'univers ; le système de Copernic. Il vous dit aussi les plantes et les fruits, les arbres et les fleurs. Toute la nature y passe : oiseaux, poissons, ruminants, l'abeille errante et la fourmi laborieuse. On est allé beaucoup plus loin depuis Rollin ; on n'a jamais mieux parlé. Ce qu'il ne sait pas, il le devine. Explications très-claires, pressentiments merveilleux. Cependant il revient sans cesse et sans fin à la bonne éducation de la jeunesse. Il l'aime, on le voit ; il l'honore aussi de tout son cœur. « Les anciens, disait-il, professaient que les enfants appartiennent bien plus à la république qu'à leurs parents. » Lycurgue, Aristote, Platon enseignent que le pricipal devoir du magistrat, c'est de veiller à la bonne éducation des enfants qui seront plus tard les magistrats, les professeurs, les citoyens de la république à venir. Philippe, roi de Macédoine, écrivait au maître Aristote : « Un enfant vient de naître. Il est mon fils, et je rends grâce aux Dieux qui me l'ont donné du vivant d'Aristote. » Alexandre, le digne élève d'un pareil maître, en parlant de son père et de son maître : « Le premier, disait-il, m'a donné la vie, et le second m'apprit à bien vivre. »

Rollin était un partisan très-sérieux de l'éducation publique. Elle enhardit le jeune homme ; elle l'exhorte à ne point redouter le grand jour, à ne point s'enfler d'un sot orgueil, à se juger à sa propre valeur. Au collége appartiennent les liaisons durables. L'émulation enfante des miracles. Autour d'un maître éloquent tout s'anime, et l'on ne saurait croire à quel point cette vivacité d'un maître expliquant les plus beaux passages des grands écrivains de tous les siècles est féconde en conseils, en labeurs, en succès de toute espèce. Aussi bien ce qu'il recommande avant toute chose, c'est l'autorité sur les disciples. Il faut saisir très-habilement l'heure où l'enfant se dompte. Il y a de si mauvaises natures. « J'ai vu, disait saint Augustin dans ses *Confessions* (liv. I, chap. VII), un enfant si jaloux, qu'il jetait des regards furieux sur un pauvre petit à qui sa nourrice offrait le sein par hasard. » Méfiez-vous des châtiments, ils ont leurs dangers. Chose étrange ! il n'était pas défavorable au châtiment des verges, et disait avec l'Ecriture sainte : « Qui aime bien, châtie bien. » La folie est liée au cœur de l'enfant, et la discipline l'en chassera.

Cependant prenons garde à ne pas frapper trop fort. Rien n'est plus dangereux qu'une punition mal à propos donnée ; une réprimande à contre-temps est une réprimande inutile. « Le grand secret, disait Fénélon, c'est de chercher tous les moyens de rendre agréable aux enfants le travail que vous exigez de leur esprit. Avant tout, enseignez-leur l'horreur du mensonge, et les habituez de bonne heure à la politesse, à la propreté, à l'exactitude. » « J'étais habitué (c'est M. Rollin qui parle) à voir mes chers enfants pleins de déférence et de respect, même pour les étrangers qui traversaient leurs récréations. En fait d'éducation, la première et la meilleure leçon, c'est de prêcher d'exemple. Un de nos maîtres était si richement vêtu, que je lui dis un jour : « Comment donc sous ce beau manteau osez-vous prê- « cher la pauvreté? »

Ce vrai père de famille s'inquiète ainsi de toute chose. Il veut pour « ses enfants, » une nourriture abondante et saine, solide et réglée. Celui-là, disait-il, qui gagnerait sur la jeunesse confiée à ses soins serait un homme indigne de vivre. A la bonne nourriture, ajoutons la propreté : le linge blanc, la vaisselle nette, et les couverts d'étain brillants comme l'argent. Que tout sourie à ces regards enfantins. Étudiez avec soin ces divers esprits. Enfin, l'heure étant venue où chacun va chercher les récompenses méritées, voilà le moment de la justice. Absolument, couronnons le vrai mérite, et que l'enfant du riche et du pauvre, du noble ou du roturier soit récompensé selon ses mérites.

Or, si grande était l'application du maître à mettre à profit toutes les ressources des jeunes gens confiés à sa garde, qu'il réprouvait de la bonne sorte tous ces jeux de tragédie ou de comédie de chaque fin d'année. Il ne voulait pas de ces petits historiens qui perdaient de si belles heures à réciter les vers du père Porée ; ce n'est pas en jouant ces tristes déclamations que le jeune homme apprendra à prononcer correctement, à bien régler le son de sa voix, à couper la période avec l'intelligence des choses que l'on récite.

Lorsqu'enfin ce brave homme est à bout de son œuvre, et que l'enfant bien élevé aborde à son tour les hautes sphères de l'éducation, ne pensez pas qu'il ait accompli toute sa tâche. Au contraire, elle recommence, et maintenant : « Jeunes gens, dit-il, écoutez-moi. Je vous raconterai, dans une suite de livres écrits et médités à votre intention, toute l'histoire du genre humain. »

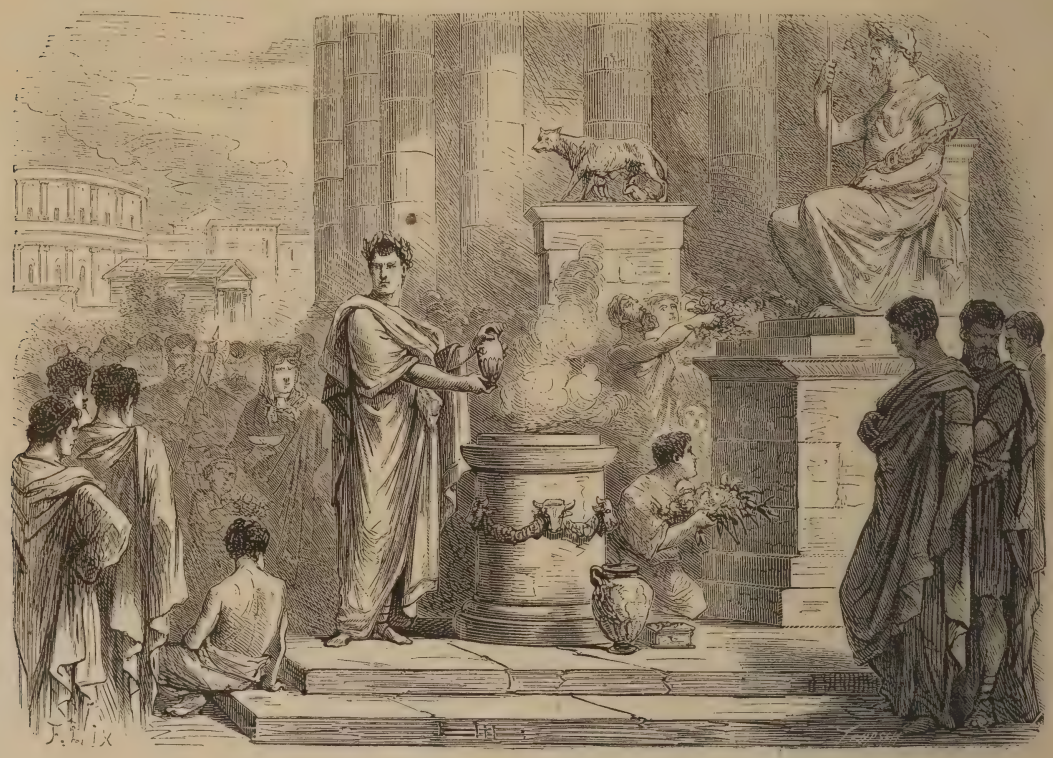
Tel était le projet de M. Rollin, et pour peu qu'on s'en rende un compte exact, l'on ne saurait trop admirer la philosophie et les services de ce travail admirable. Il ne s'agit pas cette fois d'un abrégé rapide et sans valeur, non plus que d'une histoire où tout se presse en quelqu'immense confusion. Le sage historien nous promet et nous donne en effet une histoire où tout est simple et radieux. Non pas qu'à chaque page, le lecteur soit admis à contempler des chefs-d'œuvre, des grandes actions, mais chaque page aura son enseignement.

Donc, nous commencerons par l'Égypte. Elle est la première des nations ; elle est féconde en miracles de toutes sortes. Voici Thèbes, dont les cent portes sont chantées par Homère. Quatre allées à perte de vue et bornées de part et d'autre par des sphinx, servaient d'avenue à quatre portiques voisins des nuages. Ici Memnon, frappé des premiers rayons du soleil, rendait ses premiers oracles. Memphis était la capitale de l'Égypte du milieu (le grand Caire aujourd'hui). Elle avait dans son voisinage ce puits de l'Égypte, à double étage, et taillé dans le roc vif, d'une profondeur prodigieuse. Enfin, non loin de cette source vive, Sésostris avait élevé ces deux obélisques, transportés à Rome par Auguste. Viennent ensuite les pyramides, cette folle et très-inutile ostentation de la richesse des rois : *Regum pecunia otiosa ac stulta ostentatio.* Il y avait dans cette Égypte mystérieuse le fameux labyrinthe, et ces quinze cents chambres entremêlées de terrasses et de passages

inextricables. Puis le lac Mœris, une œuvre utile entre toutes, un vrai lac de cent quatre-vingts lieues d'étendue. Cette fois le Nil dompté recevait les eaux du lac pendant les jours stériles, et chaque année il donnait la fécondité à ces vertes campagnes. Voilà comment la même terre portait dans la même année quatre sortes de récoltes. La basse Égypte, le Delta, avait aussi ses miracles. Le temple d'Isis avec cette inscription : « Je suis tout ce qui a été, tout ce qui est, tout ce qui sera. Pas un mortel n'a soulevé le voile qui me couvre.» Héliopolis, la ville du soleil, servait de temple au phénix dont les anciens ont raconté tant de fables charmantes. Cambyse, roi des Perses, a détruit la ville du soleil; en revanche, Alexandre le Grand bâtissait Alexandrie et cette tour de l'île de Pharos, dont le fanal éclairait la nuit les vaisseaux qui naviguaient sur cette côte pleine d'écueils.

Au seul nom d'Alexandrie, on se rappelle avec des regrets immenses cette bibliothèque de quatre cent mille volumes ramassés par Ptolémée Philadelphe, et brûlée par le farouche Omar, digne héritier de Mahomet. Honorons l'Égypte; elle est la véritable école où les Grecs, nos maîtres, s'instruisirent du secret des grands arts. Homère, Pythagore et Platon, Lycurgue et Solon sont les véritables disciples des Égyptiens.

Cette intelligente et sérieuse nation enseignait à ces grands législateurs que le vrai secret de la politique est de rendre heureuses les nations conduites par d'honnêtes gens. Ces rois d'Égypte ont été, de bonne heure, l'exemple des rois; ils étaient sobres et laborieux; ils



Scipion devant l'autel de Jupiter. Dessin de F. Lix.

se levaient avec le jour; ils assistaient à la prière des pontifes; ils se contentaient d'une table frugale; ils disaient que leur premier devoir était de rendre la justice à leurs peuples. Ils est vrai qu'ils adoraient le bœuf Apis, par respect pour l'agriculture. L'Égypte eut l'honneur de donner aux hommes le *papyrus*, cette plante immortelle. Les Romains appelaient l'Égypte leur grenier d'abondance. Abraham, Jacob, Joseph, Moïse, ont laissé sur cette terre sacrée un souvenir impérissable. Les Perses et les Grecs ont eu peine à la vaincre.

Une grande nation disparue, une cité dont rien ne reste, (à peine aujourd'hui si on retrouverait le lieu où s'élevait sa citadelle) Carthage en ce moment se rencontre sur le chemin de notre historien. On raconte que dans l'ancien Capitole, un jour de fête, Scipion l'Africain déposa sur l'autel de Jupiter l'urne chétive qui contenait une poignée de cendres; c'était, disait l'inscription, ce qui restait des cendres de Carthage. Virgile, au quatrième livre de l'*Enéide*, a raconté merveilleusement les commencements de cette histoire. Ils étaient, ces Carthaginois, pleins de croyance et de courage. Amilcar, le père d'Annibal, avant d'envahir l'Espagne, offrit aux dieux de grands sacrifices. Après la bataille de Cannes, qui le rendit maître de l'Italie, Annibal remercia tous les dieux pour les victoires qu'il avait remportées. Leurs traités contenaient tous les noms des divinités favorables :

« Ce traité a été conclu en présence de Jupiter, de Junon et d'Apollon; en présence du démon et du génie des Carthaginois, d'Hercule, de Mars, de Triton, de

Neptune; en présence des dieux qui accompagnent l'armée des Carthaginois, et du soleil, de la lune, et de la terre; en présence des rivières, des prairies et des eaux; en présence de tous les dieux protecteurs de Carthage. » Oui, mais ils brûlaient en l'honneur de ces dieux leurs jeunes enfants, enfermés dans une image de Saturne, et pour étouffer les cris de ces tendres victimes, les pères soufflaient dans les trompettes d'airain, les mères battaient du tambour. Un historien romain appelait cette horrible coutume un *sacrilége*. Et plus l'enfant immolé était de noble origine et plus le sacrifice était agréable à Saturne. Aristote approuvait ce gouvernement mixte, où le pouvoir était partagé entre le peuple et le sénat. Mais la prospérité vint à bout de la riche Carthage. Son commerce embrassait les côtes d'Espagne, de la Mauritanie et des Gaules; il allait au-delà des Colonnes d'Hercule. Et tant d'alliances, tant de peuples tributaires, tant de mines d'or et d'argent; les chevaux de la Numidie et les soldats de l'Espagne; autant de troupes mercenaires qu'en pouvait solder la nation la plus riche du monde connu. Telle était Carthage. Elle était superbe, insolente, implacable et rusée; elle était sans foi (*fides punica*). Elle eut deux grands ennemis, Caton d'Utique et Scipion l'Africain. Elle du-

Cléobis et Biton. Dessin de F. Lix.

rait depuis cinq cents ans; elle était à bout de ses conquêtes en Sardaigne, en Espagne, en Sicile. Annibal, son héros, approchait des portes de Rome, et sa surprise fut grande, quand il apprit que le champ même sur lequel il était campé s'était vendu au même prix que si les Romains eussent gagné la bataille de Cannes. Ici s'arrête et finit Carthage. On raconte qu'Annibal et Scipion s'étant rencontrés dans un rendez-vous pacifique, demeurèrent quelque temps en silence, saisis d'une mutuelle admiration.

A peine il nous a montré la ruine et le désespoir de Carthage, que l'intrépide historien nous introduit dans l'empire des Assyriens : Ninive, Sémiramis, Babylone, les jardins suspendus, Sardanapale et cette inscription fameuse qu'il inscrivit lui-même sur son tombeau :

« J'emporte avec moi tout ce que j'ai mangé. Je ne sais plus quel plaisir inventer. Les survivants prendront tout le reste. »

« Épitaphe bien digne d'un pourceau » disait Aristote.

Ici nous placerons le nom de Nabuchodonosor, et celui de Balthazar, achevant, dans une orgie immense, l'empire babylonien. Crésus avec toutes ses richesses, tant d'or et de pierreries, et ce trône éblouïssant, n'a pas étonné, même un instant, Solon, l'un des sept sages de la Grèce.

— Ami, disait Crésus à Solon, quel est l'homme, à ton sens, le plus heureux de la terre?

— Un bonhomme appelé Tellus, reprit Solon. Il est mort centenaire en laissant, dans sa patrie florissante, des enfants estimés de tous.

— Et, reprit le roi, après l'heureux Tellus?

— Ils étaient, répondit l'Athénien, deux frères, Cléobis et Biton. Un jour de fête, au temple de Junon, où devait aller la prêtresse leur mère, ils s'attelèrent à son char, et la prêtresse : O déesse, dit-elle, accordez à mes fils, en récompense de leur piété, le plus grand des bonheurs. Elle fut exaucée. Après le sacrifice, les deux enfants s'endormirent dans le temple même du sommeil éternel.

A la cour de Crésus il y avait un autre Athénien, le fabuliste Esope, et le bon Crésus voyant que du fabuliste et du philosophe il ne pouvait pas obtenir une louange, en prit bientôt son parti. Déjà, dans son *Traité des études*, M. Rollin avait parlé de Cyrus et de la *Cyropédie*. Il ajoute à son récit des choses charmantes : Une fois que le petit Cyrus servait à table (ainsi fera plus tard le petit chevalier Bayard) : « Mon fils, lui dit son père, vous avez oublié de faire l'essai de la coupe. — Il est vrai, mon père, mais cette coupe est un grand danger. A peine elle est vidée, on voit tous vos convives s'agiter comme des fous; celui-ci danse et celui-là chante, et vous-même avez-vous grand'peine à vous tenir sur vos pieds. » Cyrus est le Télémaque de l'antiquité; il réunit dans sa personne toutes les vertus et toutes les grâces. Il se bat comme un soldat; il se conduit comme un capitaine; il aurait honte d'abuser de sa victoire; il est simple et bon, juste et généreux. Son mot d'ordre est celui-ci : « Jupiter secourable et conducteur. » M. de Turenne était moins généreux, Scipion était moins chaste. Il a gagné la bataille de Thimbré où Crésus fut battu, et le premier il offrit la paix à son ennemi. Crésus prisonnier, disait : « Solon! Solon! Solon! » Et comme on expliquait à Cyrus le sens de cette espèce de prière, il fit amitié avec ce roi malheureux. Cyrus a pris Babylone; il permit aux Juifs de rentrer dans Jérusalem. Il triompha comme un dieu et mourut comme un sage. C'est une remarque de Cicéron, que dans tout son règne il n'avait pas prononcé une seule parole de colère. « Il faut avouer, disait M. Rollin, qu'un tel prince est le plus rare présent que le ciel puisse faire à la terre. » Hérodote et Cicéron l'avaient dit avant lui.

Le roi Cambyse est un des héros racontés par Hérodote. En parlant de la grande bataille gagnée par les Perses sur les Egyptiens, l'historien grec ajoute que les crânes des Perses, mêlés à ceux des Egyptiens, furent facilement reconnus : les premiers se brisaient au moindre choc, les seconds résistaient même à la force; les Egyptiens allaient têtes nues et les Perses restaient couverts de leurs tiares. Ennemis sans pitié les uns pour les autres, ils n'épargnaient ni les enfants ni les vieillards. Rien ne ressemble moins à Cyrus que le roi Cambyse. Tout son règne n'est qu'un meurtre, et même on doit plaindre en ces tristes chapitres les gens trop heureux, le bonheur étant un grand crime aux yeux des tyrans. Tel était Polycrate, roi de Samos. Tout lui avait réussi; sa prospérité l'avait fait célèbre; il était le seul à ne pas s'étonner de ce bonheur infatigable. Un sien ami, Amasis, roi d'Egypte, épouvanté du bonheur de Polycrate : « Ami, lui disait-il, prenez garde, et méfiez-vous de la bonté des dieux. » Docile aux conseils d'Amasis, Polycrate, un jour de tempête, jeta dans la mer agitée une merveilleuse émeraude, et, huit jours après, comme il se félicitait de ce grand sacrifice aux dieux jaloux, on servit sur sa table un poisson d'une incomparable grosseur. « Lui-même il a voulu se laisser prendre; » ainsi disaient les courtisans; mais quand on l'eut ouvert, on y trouva l'anneau de Polycrate. A cette étrange nouvelle, Amasis écrivit à son ami qu'il renonçait à son alliance. Il fit bien. Peu de temps après, Cambyse, attiré par les trésors de Polycrate, s'empara de son petit royaume et fit attacher à sa plus haute potence cet homme trop heureux.

J. JANIN.

(La fin à la prochaine livraison.)

CHRONIQUE DU MOIS.

Il suffit, chez nous, d'être emporté par la mort pour que soudain la renommée arrive et résume en termes magnifiques les travaux et les jours de l'écrivain, de l'artiste ou du capitaine que chacun, la veille encore, jugeait le plus sévèrement. C'est un grand privilége, il est vrai, mais il est accordé à peu de gens; les petites renommées disparaissent dans le silence et la solitude. Heureux les morts qui savent mourir! Peu de chose a manqué au souvenir de M. Sainte-Beuve... Hélas! ce peu de chose était justement l'honnête et sérieux exemple d'un chrétien qui s'humilie et d'un pécheur implorant l'absolution des fautes de sa vie. Or l'habile et laborieux écrivain a renié, sur le bord du tombeau, l'autorité de l'Eglise; il a commandé expressément qu'on le conduisît sans prières à son dernier asile, et maintenant ses amis, ses parents, ses lecteurs, ses juges même éprouvent l'embarras d'une justice indulgente. Ah! qu'il eût été bien plus simple et bien plus vrai de rester dans la religion de ses pères et de se souvenir de cette parole du saint livre : « Malheureux celui par qui viendra le scandale! » « Il n'est pas bon de mal parler des sénateurs, disait Suétone, mais il est permis de le leur dire à deux fois quand ils donnent un mauvais exemple. »

Comme il faut toujours que nous soyons dans l'excès, plusieurs des critiques et des écrivains qui, tout de suite après sa mort, ont parlé de M. Sainte-Beuve l'ont appelé « le plus grand philosophe et le plus savant critique des temps modernes. » C'était beaucoup dire; il ne faut pas oublier, quand l'un de ces hommes célèbres à tant de titres s'en va où nous allons tous, que sa place est bientôt remplie. Il n'est personne ici-bas qui soit indispensable. M. Sainte-Beuve était ce qui s'appelle *un grand esprit*, et, plus encore, un esprit très-fin, très-délié, très-curieux; ajoutons le plus inconstant du monde. A cette humeur changeante, un sage lecteur ne pouvait guère se fier. Chrétien le lundi, le vendredi il passait au doute. Il allait, sans cesse et sans fin, souvent à propos des mêmes hommes, de l'enthousiasme au dénigrement. S'il fût mort six mois plus tôt

ou six mois plus tard, peut-être il n'eût pas donné le misérable exemple dont ses meilleurs amis ne se consoleront pas. Certes on peut, à la rigueur, sacrifier tel poëte admiré longtemps à tel autre ingénieux qui s'avance; on peut, sans crime, admirer certains oubliés et les rendre à la lumière du jour, mais en philosophie, en croyance, en religion, tenons-nous aux grands exemples. Un Dieu tout-puissant, une religion incomparable, un humble esprit, voilà tout le secret.

Cette histoire du bon Rollin, que raconte en ce moment le *Musée des Familles*, nous servirait au besoin comme un exemple excellent de la constance, honneur des grandes âmes, et, sans aller chercher si loin, ne sommes-nous pas les contemporains, j'ai presque dit les enfants, de l'illustre auteur du *Génie du christianisme*, ce merveilleux poëte, Chateaubriand, l'un des grands hommes les plus maltraités par Sainte-Beuve? Il disait, quelque temps avant de mourir (nous parlons de M. de Chateaubriand), à l'un de ses amis, qui se croyait un grand philosophe : « Oh bien! je ne prendrai pas tant de peine que vous : je crois tout simplement ce que croit mon curé. »

Il disait aussi (dans la préface des *Études historiques*) : « Nous persuader que la pensée chrétienne n'existe plus, parce qu'elle a déserté notre petit cerveau, c'est une bien grande pauvreté. » Aussi bien, très-fidèle à ses discours et prêchant d'exemple, M. de Chateaubriand s'était préparé une mort tranquille ici-bas et là-haut. Qu'il eût été chagrin si, la dernière heure arrivée, on l'eût traité comme un libre penseur!

M. Sainte-Beuve était un Parisien de l'an de grâce 1804. Il naquit en plein Empire; il grandit au bruit des batailles gagnées, au bruit des batailles perdues. Son intelligence, ajoutons son bonheur, le poussa dans les grandes études, et lui fit trouver de bons maîtres, au moment où l'Université de France, enfin rendue à la double antiquité, appelait à la science, longtemps oubliée, les jeunes gens de la France nouvelle. Le jeune Sainte-Beuve était naturellement l'un des écoliers les plus avancés de cette génération qui devait s'emparer, triomphante, de l'avenir. Mais déjà cet avenir s'efface, et ces grands bruits s'en vont dans l'oubli. Avant dix ans (tout un siècle aujourd'hui!), ses fameux livres rencontreront à peine un lecteur; la postérité ne se souviendra que de son abjuration.

Jeune homme, Sainte-Beuve eut encore cette chance heureuse de se trouver tout porté au milieu de cet art nouveau : le journal, art plein de fiel et d'irritation; lui, Sainte-Beuve, prit en pitié toutes ces colères et fut un écrivain paisible au milieu de l'émeute. Avant de se mêler aux passions modernes, il étudia sous un aspect nouveau, avec des procédés de son invention, les anciens maîtres, les grands écrivains : Boileau, Corneille, La Fontaine, André Chénier, Molière, Delille et Bernardin de Saint-Pierre. Qui donc encore? Il étudia profondément Théocrite et M. de Fontanes. Il allait, plein de prudence et de goût, de l'un à l'autre, et lorsqu'il rencontrait quelque femme à bon droit célèbre et charmante : Mme de Sévigné, Mme de Souza, Mme de La Fayette, Mme de Longueville, et surtout la reine éloquente entre toutes, Mme de Staël, soudain il apportait toutes les preuves de leur génie, et Dieu sait s'il était content lorsqu'à leur tour les lecteurs les plus habiles convenaient entre eux de la nouveauté piquante de ces portraits d'une ressemblance exquise. Ou bien, si l'image était moins vraie au gré des connaisseurs parfaits, qui donc eût osé s'en plaindre et reprocher à l'écrivain ce trop d'esprit, ce trop d'invention, et cette éloquente louange au delà des limites?

Bientôt, sur l'entrefaite, éclata la nouvelle école. Il y eut, partagés en deux camps, *les classiques* et *les romantiques*, M. Victor Hugo le premier... Après avoir résisté de toute sa force à l'envahissement des *Orientales*, des *Feuilles d'automne* et de *Notre-Dame de Paris*, M. Sainte-Beuve rendit les armes à son maître, et, l'ayant dénigré tout à l'aise, il devint son fanatique. Il écrivait, jour par jour, dans les poëmes de sa vie intime, le moindre événement de la citadelle domestique où M. Victor Hugo régnait à la façon d'un empereur romain. De ces élégies publiées sous le nom de Joseph Delorme, plusieurs pages sont restées, plus empreintes d'amitié que de poésie. On lisait ces élégies, voisines de la prose, avec la curiosité que l'on porte à quelque roman bien écrit. Joseph Delorme essaya une seconde fois de tenter les honneurs poétiques, mais enfin, mieux conseillé, il revint à la prose, et, par la prose, il entra dans la politique. Il y laissa toute sa jeunesse. Il avait pour guide et pour maître en ce labyrinthe un vaillant esprit, Armand Carrel, aussi convaincu de ses doctrines que Sainte-Beuve l'était peu. Autant l'ancien capitaine était courageux jusqu'à l'imprudence, autant son disciple, collaborateur d'un journal révolutionnaire, était timide, incertain. On eût dit qu'il marchait sur des charbons ardents recouverts d'une cendre trompeuse. Avec tous ces pressentiments qui étaient en lui, il comprit bien vite qu'Armand Carrel le menait aux abîmes, et, tout de suite, il laissa son guide au milieu du chemin. Écrivant çà et là, allant de revue en revue, de journal en journal, il ne comprenait pas, disait-il souvent, ces écrivains obstinés, fidèles à leur poste, à leurs croyances, qui meurent plutôt que d'abandonner la cause à laquelle ils se dévouent. M. Sainte-Beuve n'avait de dévouement pour personne. Il acceptait toutes les idées peu dangereuses; il combattait pour toutes les convictions légères et qui ne laissent pas de trace, semblables à ces fougères qui poussent au pied des grands arbres dans les terres sablonneuses. Elles brillent un instant à l'ombre des chênes, le premier vent les emporte, ou bien elles cèdent à la première gelée.

Il redoutait surtout les rumeurs de la foule et le bruit que fait dans la rue une révolution qui passe. Aussi bien, dans les jours de nos récentes épreuves, en 1848, le premier qui s'enfuit du Paris en tumulte, épouvanté du bruit des clubs, ce fut M. Sainte-Beuve. Il aimait, nous l'avons dit, le repos et le calme en toute chose; il n'acceptait le combat qu'avec les gens d'une moindre portée. Aussitôt que le soleil était trop vif sur sa tête dénudée, il cherchait l'ombre; il avait trop lu Montaigne et Rabelais pour ne pas se méfier du mariage et du bruit que font les enfants joueurs dans un cabinet plein de livres. Quoi d'étonnant? Plusieurs savants, du premier ordre, en tous les arts, ont professé cet égoïsme exclusif de toute espèce d'amitié.

Il avait emporté, en quittant la France, un vaste et magnifique sujet de conférences publiques : l'établissement, l'histoire et la fin de cette illustre association chrétienne, Port-Royal, dont les doctrines sévères rendaient tout pensif le roi Louis XIV au milieu de sa cour. En vain le grand poëte Racine, un enfant de Port-Royal, avait écrit cette admirable histoire, qui se place à bon droit parmi ses chefs-d'œuvre, obstinément M. Sainte-Beuve entreprit de refaire cette œuvre et d'expliquer aux

catholiques de la Belgique le sens austère de ces chrétiens primitifs : Pascal, le grand Arnauld, le bon Nicole et l'éloquent avocat M. Lemaistre. En ce moment, pas un n'eût songé que l'admirateur de Port-Royal écrirait le testament du libre penseur. Il avait, dans ces temps d'exil, la grâce efficace et la suffisante. Il croyait à l'Evangile ; il était presque un docteur d'Eglise... Hélas ! quel changement dans ses idées à son lit de mort !

C'était un chercheur ; c'était pire, un curieux. Il voulait tout savoir ; c'est un danger pour les esprits faibles. Pas un jour ne se passait qui fût pour lui sans étude et sans travail. Rien n'échappait à sa minutie ; il parlait également bien des généraux de notre armée et des poëtes chez tous les peuples. Il entrait dans tous les cabinets de l'Europe, il en savait toutes les intrigues, il en disait toutes les espérances et toutes les craintes. Quand il eut quitté les grands siècles pour le nôtre, à cette nouvelle étude il porta toute sa conscience, ajoutons aussi tout son caprice. Enfin, lorsque l'heure eut sonné de la récompense, il s'en vint frapper aux portes de l'Académie, et son obstination lui servit plus que jamais à briser tous les obstacles. Il obtint enfin l'un des meilleurs fauteuils de ces dispensateurs de la gloire, et nous l'avons entendu, remplaçant Casimir Delavigne, évoquer en même temps Shakspeare et Voltaire, en souvenir de l'auteur de *Louis XI* et de *l'École*

Sainte-Beuve, dessin de L. Breton, d'après une photographie de Bertall.

des Vieillards. Grande journée, et d'autant plus belle, que M. Victor Hugo, dans tout l'éclat de son génie et tout l'orgueil de son talent, devait répondre à cet ancien ami, qui avait rompu, le premier, tous les liens d'une amitié qui devait être éternelle.

Encore en ce moment, le nouvel académicien comptait parmi les esprits libéraux de son temps. Dans l'autorité absolue, il n'acceptait que le roi Louis XIV, et si quelqu'un lui eût prédit qu'il entrerait au sénat de Napoléon III, celui-là eût été le mal venu dans son incroyable prédiction. Cependant la chose arriva ; le sénat s'ouvrit devant cette intrépide volonté, et comme on demandait au nouveau sénateur s'il ne parlerait pas quelque jour, en récompense de ces honneurs inattendus, de la *Vie de César*, à cette question toute naturelle il ne voulut jamais répondre. Il est mort sans avoir payé cette illustre dette, et ce livre oublié par lui restera comme un témoignage de l'ingratitude du critique et du peu de rancune de l'écrivain.

Voilà tout ce que nous avions à dire à nos lecteurs, trop jeunes encore pour comprendre nos justes réticences, mais trop intelligents déjà pour approuver des éloges sans retenue, une admiration qui va trop loin.

CH. WALLUT.

Paris. — Typ. HENNUYER ET FILS, rue du Boulevard, 7.

GALERIE DES HOMMES UTILES.

LE BON ROLLIN (1).

Darius et les envoyés des Scythes. Dessin de F. Lix.

On a refait bien des fois ces histoires du bon Rollin, son livre est resté le plus simple et le meilleur. Il vous dira comment, dans ces temps anciens, se rendait la justice; comment se faisait la guerre; avec quelles armes offensives et défensives; les différents ordres de bataille; l'attaque et la défense des places fortes. Bientôt, par un détour plein de charme, il allait de la guerre à la paix, du travail des hommes au travail des femmes,

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

de la charrue à l'aiguille. On eût dit que le bonhomme assistait aux concerts des anciens et qu'il avait connu deux musiciennes très-habiles dont il eût dit les noms volontiers. Il savait la médecine aussi bien que Machaon, enfant d'Esculape. Avec les bergers de Babylone, il avait appris l'astronomie et le nom des étoiles. Il savait même un peu d'astrologie, en dépit de saint Augustin, qui ne se gênait pas pour appeler les astrologues « des fabricateurs de mensonges, *fabricatores errorum.* » Aux yeux de ce chrétien, si simple et si fervent, les religions du paganisme n'avaient pas de mystères. Il haïssait l'esclavage, il détestait la trahison. Mais plus il étudiait les peuples d'Orient, plus il revenait ravi et charmé du courage et de l'intelligence des peuples de la Grèce. Il se fût retrouvé dans Athènes aussi bien que dans Paris même. Vous avez vu comme il savait les lois et les mœurs de Lacédémone. Un vieillard d'Athènes entre au théâtre, et pas un Athénien qui se lève à son aspect. Comme il sortait, il se trouva près des bancs où étaient assis les Spartiates; aussitôt chacun se lève et donne au vieillard la place d'honneur. « La ville de Sparte, ainsi disait Lysandre, est le véritable domicile de la vieillesse. » Il disait juste, il disait vrai. La comparaison des lois d'Athènes et de Sparte est un des meilleurs passages du livre de M. Rollin. Et comme il est éloquent sitôt qu'il arrive aux poëmes d'Homère, aux vers d'Hésiode, aux satires d'Archiloque, à l'ode inspirée de Stésichore, aux sublimes inspirations de Pindare, à la pauvreté de Simonide! La tempête avait jeté Simonide sur une rive inhospitalière : « Amis, dit-il, vous avez perdu tout votre bagage; heureusement que je porte avec moi toute ma fortune. »

On retrouve aussi dans ces beaux livres les sept sages de la Grèce : Solon, Chilon, Pittacus, Bias, Cléobule, Périandre, Anacharsis. Rollin se fût bien gardé, certes, d'oublier ce charmant sage, Esope, dont le bon La Fontaine écrivit l'histoire. Esope et Rollin devaient entendre la même langue : ils enseignaient la même sagesse; ils sont restés les deux vrais amis de la jeunesse.

Ecrite avec la même justice, l'histoire de Darius arrive à l'intérêt du poëme. Il se fit ériger une statue équestre avec cette inscription : « Darius, fils d'Hystaspe, roi de Perse par le courage de son cheval Phraorte et la fidélité de son écuyer Abarès. » Sitôt que Darius fut le maître de Babylone, il fit enlever les cent portes, il abattit les tours et les murailles, et, sûr de sa conquête, il marcha contre les Scythes. Les Scythes, dans l'histoire ancienne, représentent l'innocence et la vertu des peuples. Leurs troupeaux étaient toute leur richesse; ils vivaient de fruits et de laitage; ils méprisaient les plus simples recherches, et pas un qui voulût attenter à la fortune de son voisin. Un Scythe a trouvé cette fable ingénieuse du faisceau de javelots liés l'un à l'autre. On ne saurait le rompre; à peine il est délié, tous les dards sont brisés l'un après l'autre. « Et voilà, disait le vieux Scythe à ses enfants, le prix de l'union et de la concorde. » Ils regardaient l'amitié comme une alliance inviolable; ils disaient que la santé, la force et le courage, la vérité, l'amour du travail, l'horreur du mensonge étaient le véritable honneur de la société civile. Homère appelait les Scythes les plus justes de tous les hommes. En vain, lorsqu'il apprit l'expédition de Darius, son frère Artabane lui représenta l'injustice et le péril de cette guerre, disant que c'étaient des peuples lointains, difficiles à rejoindre, sans villes, sans maisons, sans richesses. Darius partit de Suze, entraînant à sa suite sept cent mille hommes. Il traversa sur un pont de bateaux le Bosphore de Thrace et le Danube. Alors seulement les Scythes apprirent le danger qui les menaçait, et seuls ils résolurent de tenir tête à cette immense armée. Cependant plus Darius s'avançait à leur suite et plus ses troupes avaient à souffrir. A la fin, un envoyé des Scythes apporta à Darius un oiseau, une souris, une grenouille et cinq flèches; et voici le discours de l'envoyé : « Les ailes de l'oiseau, le trou de la souris, l'étang de la grenouille, à ces trois conditions seulement Darius peut éviter les flèches des Scythes. » Rien n'était plus vrai; l'armée, au milieu de ce désert, mourut de fatigue et de soif. Ce même Darius, « roi par la grâce de son cheval », fut sauvé par un chameau; la nuit venue, il prit la fuite, et les Scythes, par un détour, n'eurent pas grand'peine à le rejoindre. Heureusement Darius retrouva le pont qu'il avait bâti.

Nous savons par cœur la malheureuse expédition de Darius contre la Grèce entière; la prudence d'Aristide et le courage de Thémistocle; la résistance héroïque de tous les peuples de la Grèce aux commandements de Darius, et enfin la Grèce deux fois sauvée : Darius vaincu, Xerxès défait.

Un enfant bien élevé vous dira sans se tromper le passage des Thermopyles, ce fameux défilé du mont Œta, entre la Thessalie et la Phocide, et la mort glorieuse de Léonidas, disputant le passage à cette armée innombrable.

On raconte que Xerxès étonné, interrogeant un espion qui avait traversé les Thermopyles : « O roi, lui dit l'espion, les Lacédémoniens, leurs chevelures bien peignées et les mains bien lavées, se divertissent aux jeux militaires. La bataille est pour eux une fête. » Au bout de trois jours, Xerxès envoya dire à Léonidas : « Rends tes armes. » Et le Spartiate répondit : « Viens les prendre. » Alors Xerxès lança sur les trois cents dix mille soldats mèdes qui furent taillés en pièces. Les Mèdes furent relevés par dix mille soldats perses, qui s'appelaient *les Immortels*. A la fin de la journée, les Immortels étaient morts. Un malheureux pâtre, au moment où Xerxès désespéré abandonnait l'entreprise, indiqua au roi des Perses un sentier qui conduisait sur les hauteurs. « Enfants, s'écria alors Léonidas, nous souperons ce soir chez Pluton. » Il fut tué l'un des premiers. Les Spartiates moururent jusqu'au dernier, en défendant le corps de leur roi, et le poëte Simonide écrivit plus tard cette inscription laconique : « Passant, va dire à Lacédémone que nous sommes morts ici pour la majesté de ses lois. »

En vain Xerxès s'empara de la ville d'Athènes, elle était vide. Il y mit le feu, ce feu ranima le courage des Grecs. Il pilla le temple de Delphes, il en fut chassé par une tempête furieuse. Il voulut tenter la fortune d'un combat naval, il fut battu à Salamine, et le malheureux prince reprit le chemin de l'Hellespont, ses soldats étant forcés de dévorer pendant cinquante jours les feuilles et les écorces des arbres qu'ils rencontraient en leur chemin. La peste et la tempête achevèrent cette armée, et ce roi, superbe au départ, trouvant que le pont était rompu, se sauva sur une barque de pêcheur.

M. Rollin, voulant mettre en tout son jour le peuple athénien, emprunte à Plutarque un aperçu du caractère de ce grand peuple : « Il a des colères terribles; il a

des accès de compassion. Nous en voulons pour exemple la sentence de mort prononcée contre les habitants de Mytilène et révoquée le lendemain ; la mort de Socrate, suivie d'un repentir éternel. L'Athénien, sans se donner le loisir d'étudier à fond une grande affaire, la devine et l'explique en toute hâte. Le dernier citoyen est un juge excellent de cette langue admirable. *Etranger !* disait une vieille femme à Théophraste... il y avait soixante ans que Théophraste était l'un des meilleurs écrivains d'Athènes. »

L'Athénien allait facilement du sublime au grotesque, et du reste il était très-facile à vivre. Le général Cléon devait parler dans une grande assemblée ; il se fait attendre, et le peuple attend patiemment. A la fin, voilà le général qui se montre, échauffé par le vin et la tête couronnée de fleurs. « Par tous les dieux ! dit-il, m'est avis que j'ai trop bu. Je ne sais que vous dire. Enfin, je suis attendu chez moi par de bons vivants que je vais rejoindre. » Alors le peuple entier d'applaudir cette joyeuse harangue. A Carthage, il en eût coûté la vie à quiconque eût osé traiter ainsi le peuple souverain. Un autre orateur ayant annoncé au peuple une grande victoire, il advint que trois jours plus tard la victoire était changée en défaite. Et comme le peuple était mécontent : « Bonnes gens, leur dit-il, vous voilà bien malheureux ! Je vous ai fait passer trois bonnes journées auxquelles vous n'aviez aucun droit. »

Le peuple athénien se plaisait à la louange ; il acceptait facilement la critique. En pleine paix, il voulait être flatté ; si la patrie était en danger, il écoutait avec respect les vérités les plus sévères. Périclès, Phocion, Démosthène, Aristophane s'emparaient facilement de ces esprits volages. La paix rétablie, le peuple rentrait soudain dans sa jalousie et sa haine pour les plus grands hommes de la république. On a vu comment Aristide fut exilé, uniquement parce qu'il s'appelait *le Juste*. Puis des accès inattendus de bienveillance. Un jour, les Athéniens avaient arrêté un courrier de Philippe, chargé de plusieurs messages pour le roi son maître ; ils visitèrent toutes les lettres que portait ce courrier, respectant toutefois les lettres d'Olympias, la mère d'Alexandre, et les renvoyant cachetées par respect pour l'amour de la femme et la tendresse de la mère.

Faut-il vous dire aussi la passion des Athéniens pour les œuvres de leurs grands artistes ? Faut-il vous raconter leurs espérances et leurs conquêtes ? Ils voyaient en idée (il est vrai qu'en ce moment Alcibiade était le chef du gouvernement) la conquête de l'Italie, du Péloponèse et de Carthage ; ils rêvaient l'empire de la mer, et s'arrêtaient à peine aux Colonnes d'Hercule. C'était un beau rêve. Le peuple athénien était alerte et frugal, simple et modeste, à demi pauvre. En revanche, magnifique et somptueux quand il s'agissait de faire honneur à la cité. Le monde a retenti de la popularité des poëtes et des philosophes d'Athènes. O peuple inconstant, courageux, charmant ! il régnait par l'esprit pendant que Lacédémone, dure et laborieuse, régnait par la force et la vertu. Sparte obéissait à des lois sévères ; Athènes à des lois clémentes. Ces deux grandes républiques, si contraires dans leurs mœurs et dans leur conduite, également ambitieuses d'asservir toute la Grèce, se gênaient autant par la diversité de leurs intérêts que par l'incompatibilité de leurs humeurs. Leur jalousie devait les conduire à leur perte, et l'on vit plus tard le roi de Macédoine, profitant de ces divisions, commander à toute la Grèce et montrer à son fils Alexandre ce que peuvent l'habileté et le courage contre les armées les plus nombreuses et l'appareil le plus terrible.

Dans un chapitre à part, Rollin a raconté les fêtes de la Grèce : la course, la musique, les athlètes et les combats de poésie. Il nous a dit les fêtes de Bacchus qui duraient plusieurs jours ; les mystères d'Eleusis, où les seuls Athéniens étaient reçus ; l'oracle et le temple de Delphes, et la prêtresse exposée à la vapeur fatidique ; Hercule, Thésée et les deux frères Castor et Pollux, fondateurs des jeux olympiques.

Le théâtre était au premier rang des plaisirs d'Athènes. La tragédie était la plus grande passion du peuple. Eschyle, Euripide et Sophocle avaient remporté tour à tour les prix du poëme dramatique. Ils reconnaissaient tous les trois que le divin Homère était leur maître, et qu'ils avaient vécu des reliefs de ses festins. Aristophane a tenu dans l'histoire de la Grèce une aussi grande place peut-être que Cimon, Alcibiade ou Périclès. Après lui, le théâtre de Ménandre occupa toute l'Attique ; mais le temps n'a laissé que des lambeaux de Ménandre. Une fois que l'on jouait une tragédie d'Eschyle, à ce beau vers du poëte :

> Il est homme de bien sans chercher à paraître,

aussitôt le peuple entier se retourne, et, de sa main reconnaissante, il applaudit Aristide. Une autre fois, dans l'assemblée des jeux néméens (Philopœmen venait d'entrer), le chœur chantait sur le théâtre :

> Il a couronné nos têtes
> Des fleurons de la liberté...

La foule se retourna vers le grand capitaine et l'applaudit de toutes ses forces. D'où il suit que l'allusion est aussi vieille que l'art dramatique. Elle est tantôt une récompense, et tantôt elle devient un opprobre. Au surnom de *Grand*, on a vu le peuple romain applaudir (Pompée était présent à cette malédiction) :

> Tu n'es grand que par nos misères ;
> C'est notre repentir de t'avoir fait si grand.

Et trois fois de suite on força le comédien de répéter cette objurgation.

Dans son chapitre intitulé : *des Tyrans de Syracuse*, Rollin démontre hardiment, sous le plus absolu de tous les rois (Louis XV naissant), les hontes et les misères de la force injuste. On aurait peine à trouver dans tous les livres d'éducation moderne un plus généreux enseignement. Nous avons déjà parlé de ce tyran modèle, Denys, poëte à ses heures. Il avait fait des tragédies et disputé le prix de poésie. Il avait, comme tous les poëtes, la rage de réciter ses vers ; et, comme il n'était pas approuvé du philosophe Philoxène, il l'emprisonnait dans les Carrières. « Ramenez-moi aux Carrières, » disait Philoxène à sa sortie de prison, tant il avait peur des vers de Sa Majesté. Comme il retournait par un vent favorable à Syracuse, après avoir pillé le temple de Proserpine : « Admirez, disait Denys, comment les dieux immortels favorisent la navigation des sacriléges ! » Il se moquait même de l'amitié, témoin Damon et Pythias, dignes disciples de la secte de Pythagore. Damon, condamné à mort par Denys le Tyran, demandait un répit de quinze jours ; son ami Pythias s'offrit de prendre sa place. Au bout de quinze jours, à l'heure indiquée, arriva Damon, et le tyran cette fois reconnut que l'amitié n'était pas un vain mot.

Vous savez aussi l'histoire de Damoclès : à peine assis à la table du roi, il vit, suspendu à un cheveu, le glaive qui menaçait sa tête. Le fils du tyran, Denys le Jeune, aimait l'étude et les loisirs. Il faisait un sacrifice aux dieux, et le héraut s'étant écrié : « Plaise aux dieux de maintenir longtemps la tyrannie et le tyran ! — Ta prière est une malédiction ! » s'écria le jeune homme. Il avait assez bien commencé, il finit mal. Détrôné par une conspiration, ce maître absolu de presque toute la Sicile ouvrit une école à Corinthe, et les Lacédémoniens surent bien le dire à Philippe, quand, menacés par le Macédonien, ils lui mandèrent pour toute réponse : « Denys à Corinthe. »

Plus loin nous rencontrons dans l'histoire de Thèbes ces deux héros, Epaminondas et Pélopidas. Le premier était l'enfant de la pauvreté sévère ; le second était l'héritier d'une illustre et riche maison. L'un et l'autre d'une austère vertu ; deux exemples, deux courages, deux libérateurs. « Nous sommes tombés entre les mains des ennemis, disait un Thébain à Pélopidas. — Qu'en sais-tu ? répondit le héros ; c'est l'ennemi qui tombe dans les nôtres. » Epaminondas, de son côté, gagnait les deux grandes batailles de Leuctres et de Mantinée, et comme, avant la bataille, on lui annonçait plusieurs mauvais augures, il répondit par ce vers d'Homère :

L'augure véritable est de sauver mon peuple.

En ce moment Rollin s'arrête, et, par un détour inattendu, le voilà qui proteste, au nom même de la gloire, contre l'ingratitude et l'oubli des hommes puissants. « Je ne comprendrai jamais, disait-il, que, pour une misérable économie, on prive ainsi misérablement les grandes actions de leur récompense. » Alors le voilà, dédaigneux de ces anciens qu'il a si dignement célébrés, qui se met à proclamer les grands services si vite oubliés de la Pucelle d'Orléans. « C'est un devoir, disait-il, de perpétuer dans la famille des héros les marques de notre reconnaissance et les respects mérités. Quel plus sage moyen d'entretenir l'émulation parmi les citoyens les plus dévoués et les plus courageux ? Quant à moi, j'ai grand'peine à voir que peu à peu, par la négligence injuste de nos devanciers, aient disparu les priviléges si justement accordés à la famille de Jeanne d'Arc. Le roi Charles VII, négligent de leur fortune, avait anobli le père et les trois frères de la Pucelle, et tous leurs descendants, même par les filles. Pourtant naguère (1614), sur la réquisition du procureur général, la loi nouvelle a retranché l'anoblissement par les femmes, sans maintenir l'anoblissement particulier de l'illustre héroïne dont le courage a sauvé la France aux abois. » C'est une belle parole, et M. Rollin ne pouvait mieux terminer ce tome V, consacré à la vertu, à la gloire de Pélopidas et de son frère d'armes Epaminondas, mourant vainqueur à Mantinée.

Dans le projet de l'historien, son sixième tome appartenait à l'histoire d'Alexandre, un de ces héros voisins des fables, qui traversent l'humanité comme autant de météores. La Macédoine, avant le roi Philippe, était un royaume assez étroit, situé dans l'ancienne Thrace ; mais bientôt, par la conquête, le royaume s'étendit de la mer Adriatique au fleuve Strymon. Ces rois de Macédoine avaient la prétention de descendre d'Hercule et, par conséquent, d'appartenir à la Grèce. Il est vrai que Démosthène les appelait tout simplement « des barbares ». Ces barbares acceptaient tantôt le patronage d'Athènes, tantôt celui de Sparte. Le roi Philippe était brave autant qu'ambitieux ; il payait de sa personne et s'avançait, par des chemins détournés, à la domination universelle. Le premier Athénien qui devina l'ambition de Philippe, ce fut Démosthène, et son ardente délation, sa parfaite intelligence, avec sa haine immortelle, ont produit sans contredit les chefs-d'œuvre de l'éloquence. Démosthène était irrésistible : « Athéniens, disait-il, vous parlez mieux que lui peut-être, et sans nul doute il agit mieux que vous. Votre expérience est un sommeil ; sa prudence est une action. Pensez-vous, quand il sera le maître autour de l'Attique, arrêter ce conquérant que rien n'arrête, et qui franchit les remparts, les murailles, les fossés, la plaine et le mont ? » Mais rien ne pouvait encore arracher les Athéniens à leur indolence. « Où donc, s'écriait Démosthène, avez-vous laissé cet ardent amour de votre indépendance ? Il suffisait jadis qu'un seul homme fût soupçonné d'attenter à la grandeur de le patrie pour que soudain cet homme devînt exécrable, et maintenant tous les peuples se détachent de nous, tous les peuples sans exception : Argiens, Thébains, Corinthiens, Lacédémoniens, Arcadiens... C'était le salut de la Grèce autrefois de réunir toutes nos forces contre l'ennemi commun. »

Eloquence inutile, et plus Démosthène expliquait à son peuple la perfidie et l'ambition de Philippe, et plus Philippe allait poursuivant ses projets. Il battait les Athéniens, mais tous les prisonniers il les faisait libres sans rançon. L'histoire a retenu fidèlement les faits et dits mémorables du roi Philippe. Il aimait les flatteurs, il ne haïssait pas la vérité. Il convenait que Démosthène l'avait corrigé de ses défauts les plus considérables. Il voulait qu'on lui dît chaque matin à son réveil : « Souviens-toi que tu n'es qu'un simple mortel. » A la fin d'une audience qu'il donnait à des ambassadeurs d'Athènes : « Puis-je enfin, leur disait-il, vous rendre quelque service ? — Oui, répondit l'un d'eux, c'est de t'aller pendre. — Eh bien ! répondit Philippe, qui de toi ou de moi est le plus pacifique ? » Les courtisans voulaient qu'il chassât de sa présence un railleur qui se moquait de lui : « Je n'en ferai rien, reprit le roi : il irait porter en tout lieu sa médisance. » Après son audience et condamnée, une malheureuse femme s'écria : « J'en appelle. — A qui donc ? s'écria Philippe. — A Philippe à jeun, » répondit la femme. Et le lendemain elle eut toute justice. Il entendait la plaisanterie ; il aimait les bons mots et il en disait. Sous le bistouri de son chirurgien, qui lui demandait une grâce : « Eh ! le moyen, disait-il, de faire autrement ? Tu me tiens à la gorge. » Il était tout ensemble un grand général, un roi vigilant ; il aimait la gloire et la voulait péniblement gagner. A son courage il ajoutait la prudence. Aussi prodigue de l'argent que de sa vie. Mais ce grand homme aimait la mauvaise compagnie ; il s'entourait de bouffons et de flatteurs. La licence était sa fête et son plaisir de chaque jour : il était perfide et rusé autant qu'ambitieux. « On amuse les enfants avec des jouets, les hommes avec des serments. » Le mensonge à ce compte était chez Philippe un moyen de gouvernement. Il serait plus grand dans l'histoire, si son fils Alexandre n'avait pas lassé l'admiration du genre humain. Il naquit trois cent cinquante-six ans avant l'ère chrétienne, à l'heure même où brûlait le temple de Diane, une des sept merveilles du monde. Aussitôt qu'il fut dans l'âge où l'enfant commence à comprendre, il étonna son père lui-même, et chacun disait :

« En voilà un qui, de bonne heure, est un prince accompli. » Il eut le bonheur d'avoir pour maître Aristote, et cette fois le disciple était digne du maître. « Avant tout, disait Aristote, il faut être éloquent. » A quoi le jeune homme répondait par ce vers de l'*Iliade*.

D'abord soyons bon roi, puis guerrier courageux.

Après la bataille d'Arbelles, Alexandre eut pour sa part la cassette de Darius; il y voulut enfermer les œuvres d'Homère, revues et corrigées par Aristote, et c'est pourquoi on l'appela « l'édition de la cassette ». Il n'avait pas quinze ans que déjà il recherchait la conversation des gens de mérite. « O mon fils! disait Philippe en lui voyant dompter ce cheval à tête de taureau, Bucéphale, il te faudra chercher bien loin des royaumes dignes de toi! » Son père étant mort, Alexandre régna sur la Macédoine, et tout de suite il agrandit son royaume : il dompta les barbares ses voisins, et la Grèce épouvantée apprit enfin ce que valait *ce jeune homme;* ainsi l'appelait Démosthène. Il respecta la grande cité de Minerve, et sa première visite, il la fit à Diogène. « Que te faut-il? » dit le prince, étonné de tant de misère? « Ote-toi de mon soleil! » répondit le cynique. Et le roi obéissant au philosophe : « Si je n'étais Alexandre, je voudrais être Diogène. »

Aussitôt qu'il eut tout réglé dans la Macédoine, il partit pour l'Asie avec une petite armée, à savoir, trente mille fantassins et quatre ou cinq mille chevaux; ses soldats étaient des jeunes gens; pas un de ses officiers qui eût des cheveux blancs. A peine en Asie, où il des-

Alexandre et Diogène. Dessin de F. Lix.

cendit le premier, il dressa des autels sur le rivage, invoquant Hercule et Minerve, et Jupiter. Comme il traversait les champs où fut Troie, il rendit les plus grands honneurs à la mémoire d'Achille : « O trop heureux, disait-il, tu avais pour t'aimer un ami qui s'appelait Patrocle; Homère était là pour chanter ta gloire! » Avec sa petite armée, Alexandre accomplit des prodiges; il battit les Perses en toutes rencontres, et s'il fut terrible au combat, il fut humain dans la victoire. Après la bataille il distribuait le butin à ses capitaines; il envoyait les plus belles choses à sa mère et ne gardait rien pour lui-même. Et cependant les villes ouvraient leurs portes, les citadelles tombaient d'elles-mêmes, et pas d'obstacle... Alexandre allait toujours. Il passa même le Cydnus, à la nage et c'est là qu'il pensa périr. Mais quoiqu'il fût averti de prendre garde à son médecin Philippe, il but d'un seul trait la potion que celui-ci lui présentait, et sa confiance en l'honneur de ce brave homme contribua plus que la potion à la guérison d'Alexandre. Alors il reprit le cours de ses triomphes, et, rencontrant Darius sur le bord de l'Euphrate, il mit en fuite cette innombrable armée. Enfin tant de dépouilles opimes, tant d'or, tant d'argent, tant de brillantes armures ne sauraient se comparer à la prise de ces grands chariots qui portaient la mère et les enfants, et les trois cent soixante-quinze femmes de Darius. En ce lieu même, un satrape d'Asie avait fait écrire sur sa tombe insolente : « Sardanapale a bâti Anchiale et Tarse en un jour; ami passant, souviens-toi de boire et de manger, amuse-toi : tout le reste est vanité. » C'est à peine

si le conquérant daigna jeter un regard de mépris sur le tombeau de ce misérable, et, dédaigneux, il poursuivit son chemin... Arbelles, Babylone, Suse et Persépolis, autant de haltes d'un jour. C'est un roman, cette histoire d'Alexandre, et mieux encore, un poëme où la gloire elle-même atteindra des proportions fabuleuses. Chacun disait, parlant d'Alexandre : « Quoi d'étonnant? c'est le fils de Jupiter. — Je le veux bien, disait-il; mais quand j'ai reçu cette flèche en plein corps, j'ai bien senti que le fils de Jupiter n'était qu'un homme. » En effet, le péril grandissait son courage; il aimait la guerre avec toutes ses alternatives : « Athéniens! que de peines je me donne en votre honneur ! » C'est ainsi, pour nous servir d'une expression sublime, que « la terre se tut devant Alexandre. » Lorsqu'enfin il eut poussé jusqu'au bout, par son exemple, la toute-puissance et l'autorité d'un seul, la mort l'arrêta dans ces sentiers voisins des fables, et, de même qu'il avait épuisé les enivrements de la majesté royale, il voulut boire d'un seul trait la coupe d'Hercule, et cette fois encore il sentit qu'il n'était qu'un homme. Il n'avait que trente-deux ans d'âge et douze années de victoires. Il fut pleuré même de ses ennemis; les Perses l'appelaient « le plus juste et le plus clément de tous les princes »; les Macédoniens, ses soldats, le saluaient comme un dieu. La nouvelle de sa mort se répandit dans toute la terre, et sa mère expira de douleur. Ses compagnons se partagèrent les trônes qu'il laissait après lui :

Soldats sous Alexandre et rois après sa mort.

Le pacifique Rollin a très-dignement raconté ces vertus guerrières, et pourtant avec le bon sens de l'historien, il appelle « un fléau » ce ravageur de cités. « De quel droit, disait Alexandre à certain pirate, son prisonnier, voulais-tu infester l'Océan? — Du même droit, répondit le pirate, que tu infestes l'univers. Je suis un brigand, parce que je monte un petit navire; et toi, victorieux du monde, on t'appelle un conquérant. A moi la corde, à toi la couronne. » « Alexandre est une de ces bêtes féroces qui ne vivent que de carnage », ainsi disait un père de l'Eglise. « Il faut surtout remarquer, disait Tite-Live, qu'Alexandre eut affaire aux plus lâches de tous les peuples, et qu'on ne saurait le comparer à ces deux grands capitaines, Annibal contre Scipion, Scipion contre Annibal. » Jules César, qui était sans nul doute un grand juge en toutes ces questions, comme il entrait dans un temple en Espagne, s'agenouilla devant la statue d'Alexandre, en déplorant que lui, César, il eût fait au même âge si peu de belles actions. Pompée, à son tour, se para de l'armure d'Alexandre. Auguste, en son honneur, épargna la ville qu'il avait fondée, Alexandrie.

Après la mort d'Alexandre (il faut bien que l'humanité marche et suive les sentiers tracés par la Providence), nous entrons dans une grande confusion et nous admirons le sang-froid du fidèle historien; il sait par cœur la suite et la fin de tous ces rois et de tous ces royaumes, et combien ils justifient ces paroles du prophète : Ce vaste empire sera déchiré, *regnum ejus lacerabitur... regnum ejus conteretur*, il ne passera point, comme c'est la coutume, à un de ses descendants, *sed non in posteros ejus.* — Recueillons en passant les choses mémorables de ces dominations éphémères. Le nouveau roi des Grecs, Antipater, leur accordait des lois clémentes. En effet, « elles sont très-douces, disait le philosophe Xénocrate, pour des esclaves, mais très-dures pour des hommes libres. » Démosthène meurt; ne voulant pas vivre sous ces lois d'esclaves, il s'empoisonne et va tomber aux pieds de l'autel de Minerve. Hélas! si les Athéniens avaient eu des oreilles pour entendre... Il connaissait si bien le roi Philippe de Macédoine; on lui disait que c'était un prince éloquent, beau et grand buveur : « Quelle louange, reprit Démosthène : la première qualité est d'un rhéteur, la seconde d'une femme, la troisième d'une éponge, mais nulle d'un roi. » Phocion meurt à son tour; accusé de trahison, il est interrompu dans sa défense et condamné tout d'une voix par ces mêmes gens qui n'ont pas voulu de Socrate et d'Aristide; un citoyen plus insolent que les autres vient par-devant et lui crache au visage. Phocion ne fait que se tourner vers les magistrats et leur dit : « Quelqu'un ne veut-il point empêcher cet homme de commettre des choses si indignes? » Quand il arriva à la prison, un de ses amis lui ayant demandé s'il avait quelque ordre à mander à son fils : « Oui certes, dit-il, c'est de ne point se souvenir de l'injustice des Athéniens. » Après ces paroles, il prend la ciguë et meurt. C'était le jour d'une procession publique. En passant devant la prison, les uns ôtèrent leurs couronnes de dessus leur tête; les autres, jetant les yeux sur les portes de cette prison, fondirent en larmes. « Adieu, disaient-ils, adieu à l'homme de bien ! » Peuple ingrat! il défendit que Phocion fût enseveli dans le territoire de l'Attique et que pas un ne fût assez hardi pour honorer d'un bûcher ses funérailles. Il fut transporté la nuit sur les terres de Mégare et brûlé sur un foyer chétif; mais, une fois encore, une femme hardie emporta dans sa maison ces restes précieux et les enfouit sous son foyer : « Cher et sacré foyer, je te confie et je mets en dépôt dans ton sein ces précieux restes d'un homme de bien. Conserve-les fidèlement pour les rendre un jour au tombeau de ses ancêtres, quand les Athéniens seront devenus plus sages. »

Athènes eut horreur plus tard de son injustice, et dressa une statue au grand citoyen qu'elle avait si mal récompensé.

Mais c'était l'heure de la décadence; on dirait que la Macédoine, à bout de sa domination, succombe et renonce à la gloire. La libre Sparte obéit à ses tyrans; Athènes, autrefois formidable, est à genoux devant le premier qui veut la prendre; l'abaissement est partout pendant que Rome au loin victorieuse arrive à l'universelle domination. « Mes lecteurs ne seraient pas justes envers moi, disait M. Rollin, s'ils se plaignaient de mon zèle à compléter ces longs récits qui représentent un si grand travail. » En ce moment il s'excuse non-seulement de la rapidité, mais de la concision de son histoire. « Cette antique histoire (c'est lui qui parle), où l'on voit trois grands empires se succéder l'un à l'autre par une ruine mutuelle pendant une longue suite de siècles, la voilà qui disparaît entièrement à nos yeux : l'empire des Babyloniens, l'empire des Mèdes et des Perses, l'empire des Macédoniens et des princes grecs successeurs d'Alexandre. Reste un quatrième empire, c'est celui des Romains, qui, ayant déjà absorbé la plupart de ceux qui l'ont précédé, étendra encore ses conquêtes; et qui lui-même, après avoir tout soumis à son pouvoir par la force des armes, sera déchiré comme en différents morceaux, et par ce démembrement donnera lieu à l'établissement de presque tous les royaumes qui partagent l'Asie, l'Europe et l'Afrique. Voilà, à

proprement parler, un tableau raccourci de la durée de tous les siècles, de la gloire et de la puissance de tous les empires de la terre; en un mot, de tout ce que la grandeur humaine a de plus brillant et de plus capable d'exciter l'admiration. »

Et lorsqu'enfin son œuvre est achevée, quand la Rome éternelle est vaincue à son tour, le sage historien comprend que peut-être il a trop sacrifié à l'*histoire-bataille*, un mot de M. Monteil, l'historien des *divers états*, et le voilà qui complète habilement cette histoire du genre humain. « J'ai trop parlé, se dit-il, des soldats et des capitaines, des rois et des courtisans, je n'ai pas dit assez la grâce des beaux-arts, l'utilité des sciences. Mes disciples sauront le nom de tous les conquérants, ils ne savent pas le nom des poëtes. J'oubliai de leur dire le nom des divers ouvriers par qui nous sommes vêtus, logés, nourris; quelles mains cultivent les champs; par quels labeurs se font les étoffes; quelles peines une simple fleur a coûté. » Et le voilà qui se prend d'un bel amour pour l'agriculture, la sculpture, la peinture et tous les produits du génie humain. Bientôt il raconte à ces jeunes gens le pâturage et le labourage. On dirait qu'il a tenu la charrue aussi bien que l'épée. Le blé, les vins célèbres de la Grèce et de l'Italie célébrés par les poëtes, il vous dira comme on les traite en bonne santé, et comme on les guérit quand ils sont malades. Il s'occupe aussi de l'élevage et de la nourriture des bestiaux. Mieux que Virgile et aussi bien que Caton et Columelle, il vous dira les devoirs des laboureurs; il écrit même un chapitre en l'honneur de la fermière, *la bonne femme*, comme on dit en Normandie; et cette gracieuse image est d'un effet charmant dans ces traités sérieux où l'on voit le commerce et l'industrie accomplir leurs œuvres les plus parfaites. Le blé vaut mieux que l'or, c'est la conclusion de ce brave homme. Il énumère aussi les différentes monnaies dont se servaient ces nations évanouies, et, cette mine épuisée, il revient en toute hâte aux choses qu'il sait le mieux : à la grammaire... Il n'est rien de plus admirable en soi-même que le double présent que la Providence a fait aux hommes de la parole et de l'écriture. Il faut remonter aux Phéniciens si l'on veut connaître son maître dans l'art d'écrire; ils ont sauvé, par cette invention divine, les temps qui ne sont plus; ils sauveront le temps qui passe.

Après les grammairiens, les rhéteurs, c'est-à-dire les professeurs d'éloquence et les maîtres en l'art de bien parler. Oui, mais autant nous nous fions aux rhéteurs, autant nous nous méfions des sophistes; ils étaient les bêtes noires de Socrate, qui s'amusait souvent à les faire tomber dans son piége.

On ne croirait pas que le bon Rollin ait consacré presque un tome aux différents ordres d'architecture, à l'âge où l'écrivain le plus laborieux se repose; écoutez-le : « Me voilà à la fin de ma tâche, et Dieu sait que j'en suis content! Non pas que je veuille m'abandonner aux douceurs d'un repos frivole; mais à l'âge de soixante-seize ans accomplis, il faut que je me prépare enfin à rendre compte à Dieu de mon travail et de mes jours... » Il croyait véritablement son œuvre accomplie... Il avait encore à nous raconter l'histoire des poëtes grecs, des poëtes latins, des historiens grecs et latins, l'histoire des orateurs, l'histoire des philosophes. Il n'a pas oublié les médecins eux-mêmes et les géomètres; il a fini par la géographie et la chronologie, qu'il appelait les deux yeux de l'histoire. Et sans cesse et toujours il diminue autant qu'il le peut faire la reconnaissance que le public lui témoigne en lisant tous ses livres : « Je n'ai rien inventé; en lisant les livres des anciens, j'ai trouvé que ma tâche était toute faite. Ils ont semé, j'ai recueilli; je leur dois le peu que je suis. » Voilà comme il parlait de lui-même. Il était modeste à ce point que son treizième et dernier volume étant publié, lorsque Rollin sortait de chez lui, il faisait un grand détour pour ne point passer devant la boutique du libraire Estienne, son éditeur. Celui-ci, lassé de l'attendre inutilement sur le pas de sa porte, s'en fut le chercher un beau matin dans sa petite maison, disant : « Nous avons un compte à régler, monsieur. » A ces mots, Rollin se prit à rougir : « C'est vrai, dit-il; je vous dois beaucoup d'argent, je n'en ai pas; je vous payerai après ma mort. » L'honnête libraire, à ces mots, se prit à rire; et voyez d'ici l'étonnement de Rollin quand maître Estienne lui compta mille louis d'or pour ses droits d'auteur. Il eut grand peine à les prendre, et vraiment il se trouvait trop riche. O l'homme ingénu, le modeste et sage écrivain! Montesquieu, son contemporain, parlant de ce brave homme : « Il était, disait-il, l'enchantement du public; son cœur parlait à tous les cœurs; il est l'abeille de la France! »

A peine ce fameux roi Frédéric II, rompant ses lisières, était-il monté sur le trône de son père, il écrivit à M. Rollin pour le prier d'être à Paris son correspondant et son conseil. A cette proposition formidable, il y eut chez M. Rollin un étonnement ineffable d'être ainsi choisi pour le confident d'un prince téméraire à ce point qu'il frisait l'athéisme. On n'a pas gardé, c'est un malheur, la réponse de Rollin. Mais, à son refus, Voltaire accepta avec joie une tâche égale à son audace, à son esprit.

M. Rollin resta jusqu'à la fin dans la retraite profonde où se plaisait son doux génie. Il avait oublié, par mépris, les persécutions qui l'avaient chassé d'abord du collége de Beauvais. Son amitié fidèle et généreuse pour les proscrits de Port-Royal, son adoption du plus jeune fils de Racine (l'auteur du poëme de *la Religion*), la tendresse filiale que lui portaient ces jeunes gens, qu'il appelait ses enfants, furent autant de motifs pour que Rollin fût accusé d'être un ami de Port-Royal détruit. Donc il reçut du tout-puissant et très-ignorant cardinal de Fleury l'ordre absolu de quitter le collége de Beauvais, et, sans une plainte, il obéit au premier ministre. Alors que de larmes! quelle pitié! Ces enfants, éperdus, ne voulaient pas se séparer de leur maître vénéré. Le bon Rollin avait gardé paternellement la lettre d'adieu adressée à leur maître exilé. Tous les honneurs qu'il avait dédaignés ont entouré la vieillesse de Rollin. Il était devenu le conseil de la génération que ses livres avaient instruite. On se disputait sa présence. Un vieux serviteur, qui l'avait servi cinquante ans, n'avait pas trouvé l'heure de compter avec son maître : « A demain, disait-il, nous compterons, je n'ai pas le temps aujourd'hui. » Il se portait bien. La santé, disait-il, est favorable à l'étude autant qu'à la prière. Il avait des amis qu'il allait voir : M. le chancelier d'Aguesseau, M. l'avocat général Le Nain, M. Cochin, le savant abbé d'Asfelds, digne confident de ses travaux; ils se promenaient ensemble hors Paris, dans la campagne, et lisaient les vies de Plutarque; ou bien, dans leurs jours de fête, ils s'écrivaient en bon latin les vers les plus charmants : « Je t'envoie un couteau pour étrennes; certes ce n'est pas un présent d'Apollon, mais un ouvrage de

Vulcain. Quoi d'étrange? Il ne faut pas oublier que je suis né dans l'antre des cyclopes...» Il était grand aumônier et distribuait chaque mois une somme égale à la moitié de son revenu : « Le pain est cher, disait-il, doublons notre aumône et nous aurons placé notre argent à gros intérêts. » Toutefois il était bien vêtu, accessible à tous, et sa gaieté ingénue exhalait une suave odeur de pauvreté et d'innocence. Il dînait volontiers chez ses amis et payait son écot par de sages leçons aux parents, aux enfants, voire aux serviteurs. Plus simple était le repas, plus modestes étaient les convives, plus le bon maître était heureux. Ainsi s'acheva sa carrière, et chacun disait avec l'Ecclésiaste : « La vieillesse est une couronne de gloire se rencontrant dans le chemin de la justice. »

Et pourtant, si positives et si pressantes étaient les délations dont cette honorable vieillesse était entourée, que la police un jour vint fouiller cette innocente maison. Le courageux vieillard resta témoin de cette insulte ; mais sitôt que la police eut quitté sa maison, il écrivit au cardinal une lettre empreinte de courage et d'une juste indignation : « Ce qui m'afflige en tout ceci, monseigneur, c'est qu'après ces épreuves tant de fois réitérées, et conduites dans cette dernière visite à une dernière évidence, je n'oserais me flatter encore qu'on veuille me laisser en repos. Je suis un homme de rien, et je ne tiens nul rang dans l'État; cependant je crois mériter qu'on se fie à ma parole. Il est triste, monseigneur, que, sur le simple rapport de malheureux dé-

Alexandre et le pirate. Dessin de F. Lix.

lateurs, convaincus cent fois de faux, d'honnêtes gens se trouvent tous les jours exposés à de si indignes traitements. Je ne puis vous dissimuler la peine que je ressens d'être ainsi décrié et noirci dans l'esprit de Votre Éminence, pendant que, par un travail assidu et pénible, je fais tous mes efforts pour rester en dehors de ces mesquines persécutions. »

Il mourut comme il avait vécu, simplement, sans souffrance et souriant à ses amis, à ses disciples, à ce bon serviteur qui le pleurait : « Ne pleurez pas, disait-il, c'est un jour de fête. » Il mourut à quatre-vingt-un ans, plein de jours et de vertu. Les membres de l'Université eurent, il est vrai, le courage d'assister aux humbles funérailles d'un homme en disgrâce ; mais pas un ne prononça le discours d'usage sur cette tombe honorée.

Il appartenait au roi Louis XVI, ce bon juge de toutes les vertus modestes, d'élever une statue à la mémoire de Rollin, comme il éleva plus tard une statue à la louange de Buffon vivant. La postérité a confirmé cette adoption du roi Louis XVI. Nous avons vu de nos jours un orateur incomparable, un digne fils de l'Université de France, M. Villemain, prononcer l'éloge de Rollin, son maître. Nous avons gardé le souvenir de cette louange méritée.

« Rien de plus admirable que la vocation unique et touchante de Rollin, de ce maître si cordialement ami de la jeunesse, si vertueux par bonté de nature et par goût des lettres, véritable saint de l'enseignement, qui, mieux que personne, a consacré l'alliance des bonnes études et des bonnes mœurs, des belles-lettres, comme on disait alors, et des beaux sentiments.

« Aujourd'hui nous sommes tous profanes, même

dans notre dévouement à l'instruction de la jeunesse : notre esprit est préoccupé, distrait de mille autres pensées, ambition, vanité littéraire, succès de monde ou de parti. Mais Rollin, l'éducation de la jeunesse, et par elle le progrès des mœurs publiques, était toute sa pensée. Personne ne fut jamais meilleur citoyen, sans le dire, sans le savoir. Le mélange naïf de l'antiquité et du christianisme, les vertus républicaines de ces grands hommes de Plutarque, les vertus soumises et douces de l'Évangile, l'enthousiasme pour le beau littéraire dans l'Écriture sainte, dans Homère, dans Bossuet, la tendresse attentive et paternelle pour l'enfance, l'affection grave et pleine d'espérance pour la vive jeunesse, toutes ces émotions réunies dans une âme saine et pure, au milieu de la vie la plus sainte, de la plus décente pauvreté, voilà comment s'est formé Rollin, écrivain inimitable sans être écrivain de génie. Sa gloire même, sa gloire qui nous est chère, est la dernière et la plus utile leçon qu'il nous ait donnée : elle montre jusqu'à quel point les dons de l'esprit s'accroissent et fructifient par les vertus, et quelle puissance l'amour du bien ajoute au talent. »

Les adieux à Phocion. Dessin de F. Lix.

M. de Chateaubriand, dans son *Génie du christianisme*, a consacré cette belle page à notre héros. « Rollin, dit-il, est le Fénelon de l'histoire, et, comme lui, il a embelli l'Égypte et la Grèce. Les premiers volumes de l'*Histoire ancienne* abondent du génie de l'antiquité. La narration du vertueux recteur est pleine, simple et tranquille, et le christianisme, attendrissant sa plume, lui a donné quelque chose qui remue les entrailles. Ses écrits respirent tous cet homme de bien, dont le cœur est une fête continuelle, selon l'expression merveilleuse de l'Écriture. Nous ne connaissons pas d'ouvrage qui repose plus doucement l'âme. Rollin a répandu sur les crimes des hommes le calme d'une conscience sans reproche et l'onctueuse charité d'un apôtre de Jésus-Christ. »

N'oublions pas ces quatre vers de Voltaire en son *Temple du Goût* :

Non loin de là, Rollin dictait
Quelques leçons à la jeunesse,
Et, quoiqu'en robe, on l'écoutait,
Chose assez rare en son espèce.

A notre tour nous avons voulu apprendre aux jeunes gens la vie et les labeurs de ce brave homme, un de leurs meilleurs et plus sages amis.

J. JANIN.

ÉTUDES HISTORIQUES.

LA REINE CLOTILDE ET LA CONVERSION DES FRANCS AU CHRISTIANISME (1).

VII

Vers ce temps-là, en l'année 496, les Alamans, peuples farouches et turbulents, qui occupaient la rive droite du haut Rhin, et qui, à différentes reprises, avaient fait des irruptions en Gaule, mais sans s'y établir, voulurent, comme les Francs, faire des conquêtes dans ce pays.

Ils passèrent alors le Rhin en bandes nombreuses, et envahirent le territoire des Francs ripuaires, qui, incapables de résister, appelèrent les Francs saliens à leur secours.

Clovis accourt aussitôt, et ses bandes, unies à celles de Sigebert, roi des Ripuaires, rencontrent les Alamans à Tolbiac, aujourd'hui Zulpich, non loin de Cologne.

Le choc fut terrible; les Francs, si accoutumés à vaincre toute résistance, ne peuvent enfoncer les masses serrées des Alamans; vingt fois ils reviennent à la charge et toujours ils sont repoussés. Pour comble de malheur, Sigebert, blessé au genou, est forcé de quitter le combat; sa retraite ne tarde pas à mettre le désordre dans le rang des Francs, et Clovis, blessé lui-même à la figure, voit avec désespoir ses guerriers, jusqu'alors invincibles, plier sous les efforts des farouches Alamans.

Il implore alors le secours de ses dieux; mais ils restent sourds à ses prières, et les Francs fuient déjà en désordre, poursuivis et écrasés dans leur fuite, sous les roues des chars de leurs ennemis, que traînent, dans une course désordonnée, des taureaux furieux.

Dans ce moment suprême, le fidèle Aurélien, qui combattait en désespéré auprès de Clovis, s'écrie :

— O roi! mon maître, invoquez le dieu des chrétiens, celui dont la reine Clotilde vous a si souvent parlé; il vous exaucera, car il est tout-puissant!

Alors Clovis, levant les yeux au ciel, et s'adressant au créateur de l'univers, qu'il a méconnu jusqu'à ce jour, s'écrie avec ferveur, les mains jointes :

— Jésus-Christ, que Clotilde annonce être fils du Dieu vivant, toi qui viens, dit-on, au secours de ceux qui sont en danger, qui donnes la victoire à ceux qui espèrent en toi, je te demande avec dévotion ton glorieux appui. Si tu m'accordes de vaincre ces ennemis, et si j'éprouve l'effet de cette puissance que le peuple dévoué à ton nom publie avoir éprouvée, je croirai en toi et je me ferai baptiser en ton nom; car j'ai invoqué mes dieux, et ils m'ont refusé leur appui. Je crois donc qu'ils ne possèdent aucun pouvoir, puisqu'ils ne secourent pas ceux qui les servent. C'est toi que j'invoque maintenant, et c'est en toi que je veux croire. Que j'échappe seulement à mes ennemis!

A peine Clovis a-t-il prononcé ces paroles, que les Francs, faisant un retour offensif, se précipitent comme un ouragan sur leurs ennemis victorieux, les font plier à leur tour et les mettent complétement en fuite.

Les Alamans, rejetés bientôt au delà du Rhin et poursuivis jusqu'en Souabe, demandent merci :

— Cesse, de grâce, disent-ils à Clovis, de nous massacrer; car, puisque notre roi est mort dans le combat, nous sommes à toi, et nous te reconnaissons pour chef.

Clovis ayant arrêté la guerre, les Alamans, la population de la Souabe, ainsi que les Bavarois qui habitaient la région voisine, acceptèrent la domination des Francs saliens.

Après la bataille de Tolbiac, Clovis s'était empressé d'envoyer un messager à Clotilde, pour lui apprendre l'heureuse nouvelle et comment, en invoquant le nom du Christ, il avait vaincu ses ennemis.

La joie de Clotilde fut immense. Elle manda aussitôt saint Remi auprès d'elle, pour le prier de faire pénétrer la foi chrétienne dans le cœur du roi, dès qu'il serait revenu de la guerre.

Lorsque Clovis, à la tête des Francs victorieux, rentra à Soissons, saint Remi, dont les relations avec le roi étaient toujours des plus amicales, s'empressa de se mettre en rapport avec lui; il l'amena peu à peu et secrètement à croire au vrai Dieu; mais, comme il le pressait alors d'accomplir le vœu solennel qu'il avait fait à Tolbiac, Clovis, hésitant encore par respect pour les préjugés religieux de ses soldats, lui répondit :

— Très-saint père, je suivrais volontiers tes sages conseils; mais il y a encore une grande difficulté à vaincre, c'est que le peuple qui me suit ne veut pas abandonner ses dieux. Toutefois je vais lui parler dans le sens de ce que tu m'as appris.

Clovis assemble alors ses soldats; mais la puissance divine était déjà intervenue dans l'esprit de ces barbares, car à peine leur chef leur a-t-il fait savoir ce qu'il désire d'eux, qu'ils s'écrient :

— Pieux roi, nous rejetons les dieux mortels de nos pères, et nous sommes prêts à suivre le Dieu dont le pontife Remi prêche l'immortalité et qui nous a donné la victoire à Tolbiac!

Le roi des Francs se décida alors à recevoir le baptême, et saint Remi, comme Clotilde, au comble de la félicité, donna les ordres pour les préparatifs de la grande et solennelle cérémonie.

Elle eut lieu quelques jours après, le jour de Noël de l'année 496, dans la basilique de Reims; tous les arts, le luxe et la magnificence des Romains y furent déployés.

Rien de plus beau, de plus imposant que le cortége! Les prêtres et évêques, accourus de toutes les parties de la Gaule, ouvraient la marche; venaient ensuite saint Remi tenant par la main Clovis, vêtu de la tunique des catéchumènes; après eux marchait Clotilde, conduisant les deux sœurs de Clovis : Alboflède, qui était idolâtre, et Lauthilde, qui était arienne, et lesquelles allaient également recevoir le baptême. Puis suivaient une longue file de guerriers francs en tunique blanche, et une foule immense de peuple.

En pénétrant dans la basilique, resplendissante d'or, de fleurs et de lumières, et d'où s'élevaient de toutes parts les parfums les plus doux, Clovis, se croyant transporté au milieu des pompes du paradis, s'écria, plein d'admiration :

— Mon père, est-ce là le royaume de Jésus-Christ que vous m'avez promis?

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

— Non, mon fils, répondit saint Remi; c'est le chemin qui y conduit !

Arrivés près du baptistère, Clovis demanda le premier le baptême; alors saint Remi, comme un envoyé céleste, s'approche du monarque et lui dit :

— Courbe humblement ta tête, doux Sicambre; adore ce que tu as brûlé, et brûle ce que tu as adoré !

A ces mots, s'élèvent de toutes parts des parfums délicieux et les voûtes du temple retentissent des chants les plus harmonieux; puis le roi, ayant confessé un Dieu tout-puissant dans la Trinité, fut baptisé au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et, renouvelant la coutume du sacre des rois juifs, saint Remi l'oignit du saint-chrême.

Après Clovis, Alboflède et Lauthilde, ses sœurs, reçurent aussi le baptême, ainsi que trois mille guerriers francs de la tribu du jeune roi.

Clovis, après son mariage, avait vu Paris, Rouen et plusieurs autres cités lui ouvrir leurs portes, et il avait étendu ainsi ses conquêtes jusqu'à la Seine; lorsqu'il fut devenu chrétien, les villes d'entre Seine et Loire, qui avaient formé la république armoricaine, ouvrirent, comme Paris et les autres cités, leurs portes au roi des Francs, qui étendit de la sorte sa domination jusqu'à la Loire; les Bretons seuls refusèrent encore de le reconnaître pour roi.

Tels furent les premiers résultats du baptême de Clovis. Mais cet événement immense devait avoir des conséquences autrement grandes dans l'ordre politique comme dans l'ordre religieux !

VIII

A cette époque, il n'y avait pas une seule province de l'ancien empire d'Occident qui ne fût sous la domination d'un prince barbare, et tous ces princes étaient idolâtres ou ariens. Clovis se trouvait donc le seul prince orthodoxe non-seulement de la Gaule et de l'Italie, mais même du monde civilisé; car l'orthodoxie de l'empereur catholique d'Orient, Anastase, était suspectée à Rome. Dès lors l'Église catholique mit toute sa confiance dans Clovis, et l'offrit avec transport comme exemple aux Italiens et aux Gaulois. Le premier évêque de la chrétienté, le pape de Rome, lui écrivit : « Le Seigneur a pourvu aux besoins de l'Église, en lui donnant pour défenseur un prince armé du casque du salut. Sois à jamais pour elle une couronne de fer, et elle te donnera la victoire sur tes ennemis. » Tous les autres évêques, suivant l'exemple de celui de Rome, le félicitèrent avec effusion, le proclamant le *fils unique de l'Église*, entre les rois d'Occident; d'où est venu le titre de *fils aîné de l'Église*, que les rois de France se sont fait gloire de porter après les rois des Francs.

Alors les Gaulois, soumis aux princes ariens, tournèrent leurs regards et leurs espérances vers le chef converti des Francs, et conspirèrent de toutes parts pour vivre sous sa domination. Les évêques même entrèrent en relations secrètes avec Clovis et l'engagèrent à conquérir les pays de la Gaule soumis aux Bourguignons et aux Visigoths.

Clovis forma dès lors le projet de posséder toute la Gaule.

Excité par Clotilde, qui, parvenue à l'accomplissement du premier de ses désirs, ne perdait pas de vue la vengeance de sa famille, il fit ses préparatifs pour attaquer d'abord le roi de Bourgogne.

En 499, après trois années d'intrigues secrètes, Clovis, étant prêt, déclara la guerre à Gondebaud. Alors les évêques de Bourgogne, profitant de la position difficile où ce prince se trouvait, firent auprès de lui de pressantes démarches pour l'amener à embrasser le catholicisme, afin d'éviter la guerre dont Clovis le menaçait.

Gondebaud, qui n'ignorait pas les intelligences des évêques catholiques de ses États avec son rival, leur dit :

— Pourquoi ne commencez-vous pas par désarmer le roi des Francs, qui m'a déclaré la guerre et qui cherche partout des ennemis pour me perdre? La véritable foi est-elle là où se trouvent l'avidité du bien d'autrui et la soif du sang des peuples? Que Clovis montre donc sa foi par ses œuvres !

Avitus, évêque de Vienne, lui répondit :

— Nous ignorons dans quelles intentions et par quel motif Clovis agit comme vous le dites; mais nous savons, par l'Écriture, que l'abandon de la loi de Dieu amène souvent la destruction des royaumes. Revenez avec votre peuple à la loi du Seigneur, et vous n'aurez rien à craindre sur vos frontières. Si vous avez la paix avec le Ciel, vous l'aurez aussi avec les hommes, et jamais vos ennemis ne prévaudront contre vous.

Avitus indiquait ainsi à Gondebaud que la guerre avec les Francs était une guerre religieuse, et que s'il se faisait catholique, il pourrait l'éviter. Mais le roi de Bourgogne refusa de changer de religion, et il se prépara de son côté à la guerre.

Pendant que ceci se passait, Godégisile, qui ne vivait pas en bonne intelligence avec Gondebaud, craignant qu'il ne le dépossédât de ses États, envoya secrètement des députés à Clovis pour lui dire :

— Si tu m'aides à poursuivre mon frère, de manière que je puisse le tuer à la guerre ou le chasser du royaume, je te payerai chaque année le tribut que tu voudras toi-même fixer.

La proposition ne pouvait arriver plus à propos; aussi fut-elle acceptée avec joie. Et en l'année 500, Clovis, à la tête d'une armée de Francs et de Gaulois, entra sur le territoire des Bourguignons.

A cette nouvelle, Gondebaud, qui ignorait le traité secret passé entre Godégisile et Clovis, envoya dire à son frère :

« Viens à mon aide, car les Francs marchent contre nous et envahissent notre pays pour s'en rendre maîtres. Réunissons-nous donc tous deux contre cette nation ennemie, de peur qu'en nous séparant nous n'éprouvions le sort qu'ont éprouvé les autres peuples. »

Godégisile se contenta de répondre :

« J'irai à ton secours avec une armée. »

Les trois rois se rencontrèrent près de Fleury-sur-Ouche, à deux lieues de Dijon. La victoire fut longtemps indécise, mais vers la fin de la journée, Godégisile passa à l'ennemi, et Gondebaud, vaincu, alla se réfugier dans Avignon; Clovis l'y suivit et, l'ayant fait prisonnier, le força à se reconnaître son vassal.

A peine le roi des Francs se fut-il éloigné, que Gondebaud rassembla à la hâte une nouvelle armée et alla assiéger Godégisile dans Vienne. S'étant emparé de la ville, il poignarda son frère dans une église où celui-ci avait cru trouver asile.

Les Burgondes tributaires, Clovis tourna ses vues ambitieuses vers les Visigoths, comprenant que ceux-ci vaincus, il serait le maître de toute la Gaule. Mais l'entreprise était difficile. Les Visigoths, conduits en 419

dans la Gaule par Atauff, occupaient toutes les contrées situées depuis la basse Loire jusqu'aux Pyrénées et la haute Garonne, comprenant Poitiers, Bordeaux et Toulouse.

Lorsque Clovis fut prêt, il déclara, au printemps de l'année 507, la guerre à Alaric II, roi des Visigoths; puis il assembla ses guerriers au champ de mars et leur tint ce langage :

« Je ne puis souffrir plus longtemps que les Goths ariens oppriment les plus belles provinces de la Gaule. Marchons donc contre eux avec l'aide de Dieu; quand nous les aurons vaincus, nous nous emparerons du beau pays qu'ils occupent. »

Ces paroles enflammèrent le cœur de ses guerriers; ils jurèrent de ne pas se raser la barbe avant d'avoir vaincu les Visigoths.

Et, après avoir fait vœu, s'il remportait la victoire, de bâtir une église aux apôtres saint Pierre et saint Paul, Clovis se mit en marche vers le Poitou. Mais, voulant conserver à cette guerre le caractère d'une guerre de religion, il ordonna à ses soldats de respecter partout les églises et les couvents, ainsi que les terres qui en dépendaient. Lorsqu'il fut arrivé en Touraine, regardant cette province, protégée par le tombeau de saint Martin, comme une terre sacrée, il défendit sous les peines les plus sévères de prendre autre chose que l'herbe et l'eau pour les chevaux. Un soldat, interprétant trop largement cet ordre, ayant dérobé quelques bottes de foin à une pauvre femme, fut à l'instant puni de mort. Aussi les miracles marquaient la route du roi des Francs et pronostiquaient le succès de son entreprise. Arrivée sur les bords de la Vienne, l'armée ne savait où passer cette rivière, grossie par les pluies du printemps, et dont Alaric avait fait rompre les ponts; tout à coup une biche sort d'un bois et, s'élançant à la vue de l'armée dans la Vienne, indiqua aux Francs un gué que Clovis cherchait vainement, et qu'on nomme aujourd'hui *le Pas de la Biche;* un peu plus tard, la nuit étant venue, un globe de feu brilla dans les airs pour éclairer la marche de Clovis et alla s'éteindre sur le sommet de l'église de Saint-Hilaire de Poitiers.

Enfin les deux armées se rencontrèrent dans les plaines de Voulon, à seize kilomètres au midi de Poitiers. A peine la bataille était-elle engagée, que les deux rois ennemis, s'apercevant, fondirent impétueusement l'un sur l'autre, pleins d'une égale ardeur; mais Clovis, plus heureux que son rival, le renversa de dessus son cheval et l'étendit mort à ses pieds.

Après sa victoire, Clovis partagea son armée en deux corps : l'un, commandé par Théodoric ou Thierry, un fils naturel qu'il avait eu avant son mariage, soumit le Limousin, l'Auvergne, Rhodez, Albi, et, après s'être allié aux Burgondes, vint mettre le siége devant Arles; à la tête du second corps, le roi des Francs s'empara du Poitou, de la Saintonge, de l'Angoumois, de Bordeaux. L'année suivante, il entra dans Toulouse, la capitale des Visigoths, et il alla ensuite assiéger Carcassonne.

Mais là s'arrêtèrent les succès de Clovis. Théodoric, roi des Ostrogoths d'Italie, ayant envoyé des secours à son petit-fils Amalaric, fils et successeur d'Alaric II, les Francs furent forcés de lever le siége d'Arles et de Carcassonne, et de rebrousser chemin.

Par la défaite des Francs, il resta aux Visigoths toute la côte depuis le Rhône jusqu'aux Pyrénées, appelée Septimanie, et aux Ostrogoths le pays au sud de la Durance. Sauf cette bande étroite du littoral de la Gaule, Clovis domina, par lui-même ou par ses tributaires ou ses alliés, tout le reste du vaste territoire de la Gaule, depuis le Rhin jusqu'aux Pyrénées.

On était arrivé vers le milieu de l'année 510, et quoique la dernière campagne se fût terminée pour Clovis par une défaite, et qu'il n'eût pas complétement atteint le but qu'il s'était proposé, il n'en avait pas moins acquis un grand accroissement de gloire et de puissance.

Le roi des Francs retourna ensuite de la Garonne sur les bords de la Loire, et s'arrêta à Tours. L'empereur d'Orient, Anastase, qui voulait s'en faire un allié contre les Ostrogoths d'Italie, lui ayant envoyé les titres de consul et de patrice, avec la tunique de pourpre et le manteau consulaire, ainsi qu'une magnifique couronne d'or enrichie de pierreries, Clovis se revêtit, avec joie et orgueil, de ces beaux ornements dans la basilique de Saint-Martin, et, monté sur son cheval de bataille, il parcourut en triomphe la ville de Tours, jetant sur son passage de l'or au peuple, suivant la coutume des consuls romains.

Pendant son séjour à Tours, le roi des Francs fit à toutes les églises de ses États des donations considérables, tant en argent qu'en biens-fonds, sur les terres du domaine public, et la basilique de Saint-Martin eut la plus grande part à ses libéralités.

De Tours Clovis se rendit à Paris, où il apporta les calices d'or et autres chefs-d'œuvre d'orfévrerie chrétienne qu'il avait conquis sur les Goths. Ayant déclaré Paris la capitale de ses États, il fixa sa résidence dans le palais des Thermes, qu'avaient déjà habité les empereurs romains.

Le palais des Thermes, ou Thermes de Paris, aux ruines duquel se trouve aujourd'hui adossé le palais de Cluny, était un somptueux édifice dont la construction est attribuée à Constance Chlore. « Ses cimes, dit Jehan de Hauteville, s'élevaient jusqu'aux cieux, et ses fondements atteignaient l'empire des morts. » Au centre se distinguait le principal corps de logis, dont les ailes, s'étendant sur le même alignement, semblaient, en se déployant, embrasser le mont Leucotitius, aujourd'hui montagne Sainte-Geneviève, au pied duquel il était bâti.

Le palais des Thermes fut la résidence de nos rois de la première et de la seconde race, jusqu'à l'époque où ils transférèrent leur séjour dans le vaste édifice qu'ils avaient fait construire à la pointe de l'île de la Cité, et qui est connu aujourd'hui sous le nom de *Palais de Justice.*

IX

A peine installé à Paris, Clovis, voulant accomplir le vœu qu'il avait fait en partant pour la guerre sainte contre les Visigoths, c'est-à-dire bâtir une basilique aux apôtres saint Pierre et saint Paul, choisit, sur les conseils de Clotilde, pour y élever l'édifice, le mont Leucotitius, qui dominait au midi la nouvelle capitale de la Gaule et la résidence des rois francs.

Arrivé, avec Clotilde et une suite nombreuse, au sommet de la colline, couverte alors d'arbres et de pampres, Clovis s'arrêta à l'endroit où se trouvait un vaste cimetière romain que bordaient deux grandes voies conduisant de Lutèce, l'une à Sens et l'autre à Orléans; là le roi des Francs, lançant sa hache d'armes bien loin devant lui :

« Que la basilique des apôtres saint Pierre et saint Paul, s'écria-t-il, s'élève dans cet espace! »

Mesurant ainsi la longueur de l'édifice à la force et à la portée de son bras.

Cette basilique, non terminée à la mort de Clovis, fut achevée vers 520 par Clotilde. Mais incendiée en 857 par les Normands, elle fut reconstruite à différentes reprises et reçut le nom de *Sainte-Geneviève*, la miraculeuse patronne de Paris. Il n'en reste plus aujourd'hui qu'une haute tour enclavée dans les bâtiments du lycée Napoléon ; la base seule appartient à l'édifice primitif; la partie supérieure est du treizième siècle.

Cependant l'ambition de Clovis, que n'avaient pu satisfaire tant de provinces conquises, le rendit cruel.

Les différentes tribus franques qui s'étaient établies sur le territoire de la Gaule, du côté du Rhin, reconnaissaient toutes la suprématie de Clovis; mais elles avaient gardé chacune leur roi, et ces rois étaient, comme Clovis, de la famille des Mérovingiens. Malgré cela, Clovis, poussé par son ambition, voulant réunir en un seul corps la race entière des Francs, fit périr successivement tous ces princes, ses parents, et, ces forfaits accomplis, il consacra une partie de leurs dépouilles à construire des églises et des monastères, montrant ainsi un zèle religieux peu en rapport avec ses usurpations, ses violences et ses meurtres.

Depuis son baptême, Clovis s'était toujours montré un ardent champion de la foi catholique, et un jour qu'on lui racontait la passion de Jésus-Christ, il s'écria dans son indignation : « Si j'avais été là avec mes Francs,

La fondation de *Sainte-Geneviève*. Dessin de F. Lix.

les choses se fussent passées autrement! » Malheureusement, comme nous l'avons vu, sa conduite ne fut pas toujours en rapport avec la loi de l'Evangile, surtout dans les dernières actions de son règne. C'est que, dans leur ardent désir de voir entrer de gré ou de force les peuples de la Germanie dans le sein de la foi catholique et de la civilisation, les évêques de la Gaule, les guides habituels de Clovis, l'avaient abandonné à sa nature encore sauvage, ne se préoccupant que de la grandeur du but à atteindre, et fermant les yeux sur le choix des moyens pour y arriver.

Après les expéditions contre les rois de sa famille, Clovis convoqua, vers le mois de juin de l'année 511, à Orléans, le premier concile de l'Eglise gallicane, dans le but de régler les conséquences des victoires récentes de la foi orthodoxe sur l'arianisme. On y reconnut aussi le droit de la *régale*, c'est-à-dire le droit pour le roi de percevoir le revenu des évêchés vacants, des abbayes vacantes, et de pourvoir pendant ce temps-là aux bénéfices qui étaient à la collation de l'évêque.

Clovis mourut peu de temps après, le 11 novembre de la même année, à peine âgé de quarante-cinq ans, et ses restes furent ensevelis sous les voûtes non encore achevées de la basilique Saint-Pierre et Saint-Paul.

Après la mort de Clovis, la Gaule, quoique sous la domination d'une race étrangère, reprit son existence particulière. La similitude de religion fit non-seulement disparaître le profond sentiment de gêne et d'oppression qui existait entre les vaincus et les vainqueurs, mais encore les différences d'origine, de mœurs, de langage; et bientôt les uns et les autres, réunis aux pieds des mêmes autels sous la haute direction intellectuelle des

mêmes pasteurs, les évêques catholiques de la Gaule, ne formèrent plus qu'une nation de frères.

Mais les Francs, qui, en conquérant la Gaule, lui avaient rendu son existence propre, lui donnèrent leur nom; d'où elle s'appela dans la suite *France*, et son peuple *Français*.

X

Clovis laissait quatre fils : Théodoric ou Thierry, qu'il avait eu, avant son mariage, d'une femme de second ordre; et Clodomir, Childebert et Clotaire, issus de Clotilde; plus une fille issue également de cette dernière, et qui, comme sa mère, s'appelait Clotilde.

Suivant la coutume des Francs, ou loi salique, qui n'admettait pas de droit d'aînesse, les quatre fils de Clovis se partagèrent à peu près en parties égales le vaste territoire que leur père avait laissé. Tous les quatre eurent une part dans les provinces du Midi récemment conquises, mais leurs résidences furent choisies au nord de la Loire, bien qu'il y eût au Midi des villes plus grandes et des campagnes plus riches que dans le Nord; on ne laissa dans le Midi que quelques garnisons pour maintenir le pays dans l'obéissance. Théodoric, qui était âgé d'environ trente ans, fixa sa résidence à Metz, Clodomir à Orléans, Childebert à Paris, et Clotaire à Soissons. Les trois fils de Clotilde, âgés de douze à quinze ans, gouvernèrent dans les premiers temps sous la tutelle de leur mère, du moins les deux derniers.

Mais, malgré ce partage, Paris ne perdit pas néanmoins toutes les prérogatives de la capitale de la Gaule. C'est dans cette ville que se tenaient les assemblées générales des rois francs pour délibérer sur les affaires communes de la famille et de tout l'empire.

Quelques mois après la mort de Clovis, le 3 janvier de l'année 512, mourut aussi, dans sa quatre-vingt-neuvième année, sainte Geneviève, l'humble amie de la reine Clotilde; elle s'éteignit doucement dans un petit monastère qu'elle avait fondé non loin de l'église Saint-Jean de Grève, et Clotilde la fit inhumer auprès de son époux dans la basilique des apôtres Saint-Pierre et Saint-Paul.

Cependant les enfants de Clotilde étant tous arrivés en âge de gouverner par eux-mêmes, la pieuse reine quitta Paris et se retira à l'abbaye de Saint-Martin de Tours, auprès de l'apôtre de la Gaule, pour se consacrer à la prière et au soulagement des malheureux.

Vers le même temps, en l'année 517, mourut le roi de Bourgogne, Gondebaud, laissant deux fils : Sigismond et Gondemar.

Sigismond, l'aîné, fut le successeur de son père. Il embrassa le catholicisme, et, sincère dans sa foi, il fit bâtir dans une riante et fertile vallée, non loin de Sion, le magnifique monastère de Saint-Maurice.

Devenu veuf d'une fille de Théodoric le Grand, roi d'Italie, nommée Amalberge, princesse remarquable par ses vertus, dont il avait eu un fils, il se remaria avec une femme de basse condition, qui même avait été au service de sa première épouse.

Le fils d'Amalberge, nommé Sigéric, fut profondément irrité du choix de son père, et la nouvelle épouse, loin de chercher à calmer par de tendres soins le ressentiment du fils de son mari, ne fit que l'augmenter par toute espèce de persécutions. Enfin, obéissant à sa nature perverse, elle parvint, par d'injustes accusations, à pousser le père à faire étrangler son malheureux fils.

Le crime de Sigismond souleva une réprobation générale en Bourgogne et dans les Etats voisins, et réveilla chez Clotilde ses anciens sentiments de vengeance contre la famille de Gondebaud.

Les fils de Gondebaud étaient, il est vrai, innocents des meurtres de leur père; mais, dans les idées germaines, la vengeance passait du père sur le fils.

Clotilde fit venir ses enfants, et, s'adressant particulièrement à Clodomir, le préféré de son cœur : « Voyez, mes fils, les crimes se multiplient dans la postérité de Gondebaud : le fils marche sur les errements du père. Le sang de mon père, de ma mère et de mes frères crie vengeance. Que je n'aie pas à me repentir, mes chers enfants, de vous avoir élevés avec tendresse; partagez, je vous en prie, le ressentiment de ma douleur, et mettez tout votre zèle à venger le meurtre de nos parents! »

Les fils de Clotilde, enflammés par ces paroles et poussés aussi par l'ambition, armèrent aussitôt et se dirigèrent vers la Bourgogne à la rencontre des fils de Gondebaud. La bataille s'engagea avec acharnement, et les Bourguignons furent vaincus. Gondemar put s'échapper; mais Sigismond, qui avait été chercher un asile dans le monastère de Saint-Maurice, y fut fait prisonnier, avec toute sa famille, par Clodomir, qui les emmena dans la cité d'Orléans.

Cependant les Francs ayant quitté la Bourgogne, Gondemar était parvenu à ranimer son parti, et, à la tête d'une nouvelle armée, à recouvrer les Etats de son frère.

En apprenant cela, Clodomir se prépara de nouveau à marcher sur la Bourgogne; mais, avant de partir, il fit impitoyablement égorger Sigismond et sa famille, malgré les énergiques représentations d'Avitus, abbé de Saint-Mémin de Micy, à deux lieues d'Orléans, qui lui fit entendre en vain ces paroles prophétiques : « Tourne tes regards vers Dieu et change de dessein; si tu renonces à faire périr tes malheureux prisonniers, Dieu sera avec toi, et tu obtiendras la victoire; mais si tu les tue, tu seras livré toi-même aux mains de tes ennemis et tu subiras leur sort. Il arrivera à toi, à ta femme et à tes enfants, ce que tu auras fait à Sigismond, à sa femme et à ses enfants! »

Son crime accompli, Clodomir s'avança vers la Bourgogne et rencontra son ennemi à Véséronce, sur le Rhône, entre Vienne et Belley. Les Bourguignons furent défaits; mais Clodomir, emporté par son ardeur, s'étant mis à la poursuite des fuyards, tomba dans une embuscade et fut massacré. Les Francs, privés de leur chef, ne profitèrent pas de leur victoire, et la Bourgogne resta encore quelque temps au pouvoir de Gondemar (524).

Clotilde fut inconsolable de la mort de Clodomir; c'était lui que Dieu avait rendu à ses prières alors qu'il était déjà aux portes du tombeau. Reportant toute sa tendresse sur ses enfants encore en bas âge, elle voulut les élever elle-même jusqu'au moment où ils pourraient régner sur l'héritage de leur père. Elle quitta alors sa solitude de Tours pour se retirer avec ses petits-fils à Paris, dans l'enclos consacré de la basilique Saint-Pierre et Saint-Paul.

Mais la grande tendresse que Clotilde montrait pour ses petits-fils éveilla bientôt la jalousie de Childebert, roi de Paris, qui convoitait l'héritage de Clodomir. Un

jour de l'année 526, il manda près de lui Clotaire, son autre frère, qui régnait à Soissons. « Les fils de notre frère seront bientôt des hommes, lui dit-il; l'aîné a dix ans et sa main soulève déjà une hache d'armes. Notre mère, qui les garde près d'elle, a reporté sur eux toute sa tendresse; bientôt elle voudra les faire admettre à la royauté et au partage des domaines de leur père; nous serons alors six rois des Francs. Pourquoi n'agirions-nous pas envers nos neveux comme notre père a agi autrefois envers les rois francs de sa race? »

Entre princes également avides et cruels, il fut facile de s'entendre, et la mort des enfants de Clodomir fut résolue!

Le lendemain, les deux frères envoyèrent un message à leur mère Clotilde pour l'inviter à faire conduire au palais des Thermes, résidence du roi de Paris, les fils de Clodomir, afin, dirent-ils, de les élever à la royauté.

Clotilde, au comble du bonheur, para ses petits-fils de leurs plus beaux habits, et, les ayant tendrement embrassés, elle les envoya à leurs oncles en leur disant avec tendresse : « Allez, chers enfants; en vous voyant sur le trône, vous me ferez croire que votre malheureux père est encore de ce monde. »

A peine arrivés au palais des Thermes, on sépara les enfants de leurs gouverneurs et serviteurs, et on les enferma les uns et les autres sous bonne garde. Puis Childebert et Clotaire députèrent vers leur mère Arcadius, sénateur d'Auvergne, tout dévoué au roi de Paris.

Arcadius se présenta devant Clotilde et, lui montrant une épée nue et des ciseaux, lui dit : « Très-glorieuse reine, tes fils, nos maîtres, m'envoient vers toi pour connaître ta volonté à l'égard de tes petits-fils; préfères-tu qu'ils vivent les cheveux coupés ou qu'ils soient égorgés? »

A ce message inattendu, la malheureuse reine reste consternée; mais soudain, en proie à la plus vive indignation, et dans sa douleur oubliant la portée de ses paroles, elle s'écrie imprudemment : « J'aime mieux les voir morts que tondus! »

Arcadius, s'inquiétant fort peu du désespoir de Clotilde et de ce qu'elle pourra penser ensuite, s'en retourne au plus vite vers Childebert et Clotaire, et leur dit : « Achevez, mes maîtres, votre ouvrage; la reine votre mère préfère voir ses petits-fils morts que tondus. »

Les malheureux enfants sont aussitôt conduits devant leurs oncles. Clotaire saisit par le bras Théodoald, l'aîné, âgé de dix ans, le jette brutalement à terre, et lui enfonçant son poignard dans le cœur, le tue sans pitié.

Mais aux cris affreux de l'innocente victime, son frère Gonthaire, âgé de sept ans, s'était précipité vers Childebert, témoin impassible du forfait, et, lui embrassant les genoux, s'écriait en pleurant : « Mon bon père, secours-moi! que je ne meure pas comme mon frère! »

Childebert, ému par un pareil spectacle, oublie ses projets homicides; le visage baigné de larmes, il s'approche de Clotaire en lui disant : « Mon cher frère, je te demande grâce pour ce pauvre enfant; je t'en supplie, ne le tue pas, je t'accorderai ce que tu désireras! »

Mais Clotaire, furieux et menaçant, s'écrie : « Quoi! tu manquerais maintenant de courage, toi, l'instigateur de cette affaire! Repousse vite cet enfant loin de toi, ou tu vas mourir à sa place! »

Childebert, terrifié par les menaces de Clotaire, repousse alors le pauvre orphelin vers celui-ci, qui le saisit et l'égorge, malgré ses pleurs et ses cris, sur le cadavre sanglant de son frère.

Les meurtriers allaient faire subir le même sort à Clodoald, le plus jeune, âgé de six ans; mais pendant l'horrible tragédie, quelques seigneurs, restés fidèles à la mémoire de son père, s'étaient emparés de lui et l'avaient emporté loin du théâtre du crime.

A défaut de l'enfant, Childebert et Clotaire font périr les gouverneurs et les serviteurs des jeunes princes, et, leurs forfaits accomplis, ils montent à cheval et s'éloignent tranquillement, l'un pour regagner la capitale de ses Etats, l'autre pour aller se reposer dans une résidence qu'il possédait dans un faubourg de Paris.

Mais comment dépeindre la douleur que ressentit Clotilde en apprenant l'horrible tragédie! En proie au plus affreux désespoir, elle accourut au palais des Thermes, et après avoir couvert de larmes les cadavres sanglants de ses petits-fils, elle les fit mettre tous les deux dans un même cercueil, et suivie d'un nombreux cortége éploré, elle les conduisit elle-même à la basilique Saint-Pierre et Saint-Paul, où elle les fit inhumer auprès de son époux.

Après la triste et touchante cérémonie, la malheureuse reine quitta Paris pour aller cacher son immense douleur dans sa retraite de Saint-Martin de Tours.

La même année, sa fille Clotilde fut mariée à Amalaric, fils d'Alaric II, roi des Visigoths, que Clovis avait vaincu et tué en 507 dans les plaines de Voulon. Il avait succédé à son père sur le trône des Visigoths, qui, depuis leur défaite, occupaient la Septimanie, dans la Gaule, et une partie de l'Espagne. Malheureusement Amalaric, qui était arien, ne tarda pas à faire subir les plus odieux traitements à sa jeune épouse, à cause de sa foi catholique qu'elle ne voulait pas abjurer. Longtemps Clotilde souffrit sans se plaindre, mais la tyrannie de son époux devint si horrible qu'elle résolut de s'y soustraire.

Un jour de l'année 531, la jeune reine des Visigoths était assise, triste et pensive, au sommet d'une haute tour qui lui servait de prison, non loin de Barcelone, lorsqu'un pâtre, reconduisant son troupeau au bercail, s'arrêta, dans une attitude pleine de respect, à peu de distance de la pauvre captive. Pressentant en cet inconnu un envoyé de la Providence, Clotilde détache le voile blanc qui couvre sa belle chevelure, et après y avoir tracé avec son sang ces mots : *A mes frères!* elle le jette au berger. Celui-ci s'en empare avec empressement, s'incline avec respect devant la malheureuse reine dont il a compris la pensée, et s'éloigne à la hâte avec son troupeau. Un mois plus tard, le fidèle messager remettait à Childebert, en ce moment en Auvergne, le voile sanglant, témoignage muet des malheurs de sa sœur. Le prince franc rassemble aussitôt ses soldats et marche contre les Visigoths, qu'il rencontre et défait près de Narbonne; il poursuit ensuite Amalaric jusqu'à Barcelone, délivre sa sœur et ramène en Gaule l'infortunée princesse, pleine de joie de revoir son pays natal et heureuse d'aller oublier près de sa mère les mauvais jours de son mariage. Mais cette douce consolation ne lui fut pas donnée; brisée par les tortures et par les souffrances qu'elle avait endurées, elle mourut pendant la route, et ses restes furent ensevelis auprès de ceux de son père et de ses neveux.

Cependant, au milieu de tant de peines, la reine Clo-

tilde éprouva une bien grande joie. Un jour, un religieux se présenta devant elle, dans sa retraite de Tours, tenant par la main un enfant à la longue chevelure. Cet enfant était Clodoald, que les seigneurs francs avaient caché dans un humble oratoire, perdu au milieu des bois, non loin du village de Nogent-sur-la-Rivière.

Clotilde couvrit l'enfant de Clodomir de caresses et de larmes; mais, après un long épanchement, pendant lequel elle déroula dans son esprit le triste tableau de ses malheurs, elle dit au religieux :

— Ah! qu'il échappe au sort malheureux de ses frères! Ramenez-le dans l'humble asile où il a trouvé la vie et le bonheur.

Le jeune prince grandit dans la solitude et la méditation, et lorsqu'il fut arrivé à l'âge d'homme, dédaignant les honneurs et la vengeance, il coupa lui-même sa longue chevelure, se fit prêtre, et il fonda un monastère à l'endroit où il avait passé sa jeunesse, et où il finit ses jours, vers l'an 560. De là Nogent-sur-la-Rivière fut appelé *Saint-Cloud*, en l'honneur de ce saint, dont le corps a été conservé longtemps dans l'église collégiale du lieu. Saint-Cloud, situé dans une admirable position sur la rive gauche de la Seine, presque aux portes de Paris, est aujourd'hui une des plus belles et des plus agréables résidences des souverains de France.

En l'année 534, la guerre recommença en Bourgogne, et cette fois Gondemar, roi de ce pays, fut définitivement vaincu et détrôné par les rois francs alliés, Childebert, Clotaire et leur neveu Théodebert, fils et successeur de Théodoric ou Thierry, roi de Metz.

La mort des fils de Clodomir. Dessin de F. Lix.

Les vainqueurs se partagèrent la Bourgogne, et ce pays cessa pendant trois siècles d'exister comme royaume. Mais les Bourguignons n'évacuèrent pas, comme l'avaient fait les Visigoths, leur territoire conquis par les Francs; ils restèrent tributaires de leurs vainqueurs, servirent dans leurs armées et embrassèrent le catholicisme. Dès lors l'arianisme disparut presque entièrement de la Gaule, et les Francs restèrent les seuls dominateurs du pays.

Au milieu de ces grands événements, la reine Clotilde vivait triste et résignée dans sa retraite de Tours, se faisant honorer de tous par ses vertus, répandant sans cesse des aumônes autour d'elle, bâtissant des églises et des monastères, cherchant par ses prières et par ses conseils à apaiser les querelles fréquentes que l'ambition suscitait entre ses fils. Mais, vers l'année 545, la pieuse reine mourut, pleurée de tous. Son corps fut inhumé dans la basilique des apôtres Saint-Pierre et Saint-Paul, auprès de son époux, de sa fille, de ses petits-fils et de sainte Geneviève, qui avec elle avait si puissamment contribué à la propagation de la foi catholique dans la Gaule. En récompense de ses vertus et de son zèle ardent pour la religion du Christ, Clotilde a été mise au nombre des saintes, et l'Église célèbre sa fête le 3 du mois de juin.

Joseph BERTAL.

CHRONIQUES DU MOYEN AGE.

SABINE DE STEINBACH (1).

L'atelier d'Erwin. Dessin de L. Flameng.

IV

Erwin présenta Martyr aux élèves de son atelier. Trois occupaient le rang d'artiste : Jean, le fils de l'architecte, qui poursuivait l'achèvement de son chef-d'œuvre, la grande rosace de la cathédrale; Orso et Floris.

Orso possédait un incontestable talent; mais ce talent était railleur comme son esprit, jaloux comme son âme, féroce comme ses haines. A cette époque, on n'écrivait guère de pamphlets, la satire ne devait se révéler que dans certains fabliaux du moyen âge; le journalisme

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

était inconnu; l'art seul gardait le monopole de la critique. Comme il manquait des ressources fournies par la plume : la transition, le correctif de l'expression par l'analyse, il se manifestait crûment, d'une façon impitoyable. A quelque rang, à quelque état qu'appartinssent les artistes, ils redressaient les abus ou tout au moins les flagellaient à l'aide du pinceau et du ciseau. L'abbesse Herrade, dont nous avons cité le manuscrit, ne se fit pas faute de s'ériger en justicière dans la grande page qu'elle consacra à la peinture de l'enfer; elle y représenta des moines chargés de sacs d'argent, des abbés, des évêques la crosse d'or en main, harponnés par les démons chargés de châtier leurs vices.

Dans les bas-reliefs des églises, autour des portails, le long des frises se déroulaient d'audacieuses satires. Chose étrange! le clergé ne réclamait pas, ne se plaignait pas. La liberté du ciseau régnait d'une façon inouïe. De même que Dante plongea dans les cercles infernaux ses ennemis personnels, chaque artiste clouait à son pilori celui dont il avait à se plaindre. Nul n'était épargné : prélats, nonnes et moines, clercs et manants, bourgeois et serfs. L'imagination des sculpteurs se donnait carrière. On ferait une singulière et curieuse étude archéologique en relevant les étrangetés railleuses des sculpteurs de cette époque.

Orso appartenait à la classe des artistes toujours mécontents des autres, parce qu'ils sont mal satisfaits d'eux-mêmes. Ne trouvant en eux le germe d'aucune qualité noble, ils nient la grandeur chez autrui; leurs facultés morales dévient comme la taille de certains êtres. L'amertume chez eux est toujours à fleur de lèvres, et leur cœur ressemble à un vase rempli de fiel. Ils ne comprennent ni la bonté ni la mansuétude, ni même la beauté, reflet de Dieu, poésie extérieure des êtres.

Orso voyait laid; en toute chose naturellement il trouvait la caricature, et cela sans la chercher : d'instinct. Sa mythologie et sa théogonie ne lui montraient ni les dieux et les déesses antiques revêtus de leur éternelle jeunesse, ni les divines figures de l'Évangile, mais des ægypans velus, des titans monstrueux, des cyclopes difformes, des centaures indécis entre la nature humaine et la race chevaline, des hydres hurlantes, des harpies à visages grimaçants et à griffes d'aigles, des faces aboyantes comme celle de Cerbère ou pâles comme la figure de Méduse coiffée de serpents.

Ces formes hideuses, malsaines, heurtées, flottantes, ces hommes à demi bêtes et ces bêtes presque humaines l'attiraient plus par l'étrangeté de leurs formes que les lignes pures d'une plastique sœur des Panathénées et des œuvres de Praxitèle. Il avait le sens de la vue oblitéré et l'esprit maladivement enclin à mettre partout l'effrayant et l'horrible.

Dans la Bible, il ne vit jamais l'Éden souriant à la beauté d'Ève; sous les tentes des pasteurs, il ne regarda jamais entrer les anges voilés par l'humanité visible; près des margelles des puits ne s'assirent point pour lui Rébecca et les filles de Laban. La grâce d'Esther, la tragique beauté de Judith, l'enthousiasme de Débora, le charme virginal de Marie, la majesté de l'Enfant-Dieu le laissèrent sans inspiration. Mais il se plut à rendre le type de Caïn possédé par le démon du fratricide; à représenter ses fils, ces batteurs de fer; à rendre la mort d'Absalon, le rebelle. Il s'inspirait du type de Satan, le vaincu de la première bataille. Mais, loin de lui laisser sur le front, comme n'eût pas manqué de le faire un grand artiste, une trace indélébile de beauté rappelant Lucifer à l'aurore de sa création, il en fit un diable monstrueux, cornu, à pieds de bouc, à ailes de chauve-souris. Il se plut dans la combinaison des lignes heurtées; il fit une débauche de hideurs.

Personne ne représentait comme Orso une scène d'enfer ou de purgatoire.

Il inventait plus de supplices que Dante, Michel-Ange, Callot et Cousin n'en rêvèrent plus tard. Un bourreau eût pris de lui des leçons pour apprendre à varier ses tortures. Son imagination se complaisait dans ces représentations inouïes. On souffrait en regardant et en étudiant ces productions. On ne priait pas devant ces images, on tremblait. Il croyait, mais la foi ne le dilatait pas; et même, s'il croyait, il n'était pas sûr que, comme Job, il n'entrât pas en dispute avec le Seigneur.

Les prêtres, les moines s'arrêtaient terrifiés devant les bas-reliefs de cet homme qui allait dans ses frises plus loin qu'eux dans leurs sermons. Quelques-uns essayèrent un peu d'adoucir ce génie sauvage, de tempérer cette verve étrange, de mettre l'idée du pardon au-dessus de celle de la terreur; ce fut inutile. Orso essaya une fois, et pour s'accoutumer à rendre un visage placide, rayonnant, en opposition avec ses compositions ordinaires, il représenta saint Sébastien. Eh bien! sous son ciseau ce beau jeune soldat romain devint plus laid que le satyre Marsyas. La souffrance convulsait ses traits au même degré que la férocité changeait le visage de ses bourreaux.

Orso comprit lui-même qu'il ne réussirait jamais à rendre les sujets paisibles; il brisa cet essai avec une rage mêlée de joie :

— Dieu mit mon génie en enfer, dit-il, il y restera.

A partir de ce moment, ce qui avait été seulement un instinct, une préférence devint sa vocation. Il s'y enferma et tira vanité de cet entêtement.

Chose bizarre, sa sculpture laissait un reflet en lui. Son front se plissait parfois d'une façon satanique, ses yeux paraissaient rouges, ses cheveux se hérissaient; il devenait effrayant, lui que Dieu avait presque fait beau. Du reste, Orso ne paraissait chérir personne, hors Erwin; encore il ne l'aimait pas, il l'admirait. La puissance de ce grand génie le domptait; il comprenait qu'Erwin créait la merveille de plusieurs siècles, et il voulait y concourir.

Peut-être, si Erwin se fût trouvé en danger de mort, Orso l'eût-il sauvé au péril de sa vie, mais il n'eût rien fait pour lui épargner une fatigue, un chagrin, un ennui. Orso préférait l'art à toute chose. Il lui donnait sa jeunesse et se gardait à ce culte comme le religieux à sa madone. Il parlait peu; on sentait dans tous ses mots une raillerie sourde. Il se promenait seul, cherchant le secret de ses productions dans sa force intime. On ne pouvait ressentir pour lui de sympathie, on le redoutait.

Floris, le second élève de l'atelier d'Erwin, était un garçon de vingt-deux ans à peine, au visage doux, à l'œil bleu, aux cheveux blonds. Jamais physionomie ne fut plus intelligemment joyeuse. Le sourire errait presque toujours sur ses lèvres, quelque chose d'heureux petillait dans son regard; il chantait souvent, par exubérance de jeunesse; quoi? il ne le savait pas lui-même, et il est probable qu'il improvisait paroles et musique. Sa taille était svelte, son geste élégant, sa parole affable. Obligeant et toujours prêt à rendre service, il

s'oubliait lui-même. Nature généreuse, rayonnant sur ce qui l'entourait, Floris avait parfois des mélancolies soudaines; mais, loin de nuire au charme de son caractère, elles y ajoutaient et complétaient cette nature artistique.

Car Floris était artiste, un véritable artiste. Seulement, ce qu'il préférait dans la nature, c'était la nature elle-même. A ceux qui lui en demandaient la raison, il répondait avec modestie :

— Je trouve trop difficile, pour ne pas dire impossible, de rendre sur le visage la trace des passions bonnes ou mauvaises; je me contente de reproduire les êtres doués d'instinct.

En effet, Floris ne sculptait que des plantes et des animaux.

Mais quelle justesse dans les attitudes! quelle grâce dans l'allure! quelle observation dans la physionomie! Comme ces bêtes étaient étudiées avec patience et groupées avec habileté! Avec quelle souplesse Floris enlaçait des branchages, les tordait en balcons, dessinait des guipures de trèfle, des rideaux de vigne, des enroulements de fraisier! Et quel monde dans ces masses de feuillage! avec quelle rapidité fuyaient les faons, avec quelle gravité passaient les licornes, avec quelle agilité sautaient les écureuils! Et les oiseaux, les mouches, les lézards, comme tout ce petit monde volait, bourdonnait, frétillait!

Floris ne travaillait que la moitié du jour; il passait le reste dans les champs. Floris était digne d'avoir un ami; il n'en avait pas choisi encore, mais ce bonheur lui manquait.

Erwin était trop imposant pour qu'il songeât à en faire un second frère, et Floris éprouvait de l'éloignement pour Orso.

Quand Martyr entra dans l'atelier, les sourcils d'Orso se froncèrent, les lèvres de Floris sourirent.

— Mon enfant, dit Erwin à Martyr, je ne te commande point de travail spécial; le génie ne se coule pas dans un moule uniforme; il n'est même le génie qu'à la condition de rester lui. Le temple que nous élevons à Dieu est une œuvre variée, multiple, du pied s'enracinant dans le sol, et du front portant son couronnement dans le ciel. Les grands arbres nous ont prêté l'élancement de leurs troncs pour nos colonnes; la nature, en les ornant de feuillage, inventa la première les chapiteaux. Si Dieu s'est donné la peine de faire le monde et s'est rendu la justice de dire que cela « était bien », pourquoi l'homme ne convoquerait-il pas les beautés de la terre à orner la maison divine? La religion contient des promesses et des menaces, une histoire austère et une légende dorée, le récit du passé et la vision de l'avenir... Choisis dans tout cela, mon enfant, selon tes sensations et ton caprice. Je me réserve de former ton goût, je ne veux pas le troubler. Regarde ici : Floris découpe des guirlandes de pierre dans lesquelles il semble que la brise se joue. Orso sculpte des démons difformes. Jean crée une rosace qui laissera passer toutes les splendeurs du prisme. Cette variété convient à notre œuvre, elle la complète, elle résume l'époque à laquelle nous vivons. Plus tard on viendra lire nos livres de pierre, comme on épèle les caractères gravés sur les stèles égyptiennes. Encore une fois, cherche, médite : la grande règle est de ne commencer que ce que l'on a longuement mûri.

— Je ferai de mon mieux, maître, répondit Martyr.

Erwin regarda le démon d'Orso avec une curiosité maligne :

— Il me semble, dit-il, reconnaître notre voisin Marburg?

Orso éclata d'un rire aigu.

— Maître, vous souvenez-vous qu'il y a deux ans il se moqua de mon Sébastien?

— Oui; eh bien?

— Je lui rends sa raillerie, voilà tout.

Erwin ne répondit rien, et se tourna vers Floris.

— C'est fort joli, ce que tu achèves là. Assouplis toujours ton ciseau, mon enfant : la souplesse est la poésie de la forme.

Le maître de Steinbach sortit.

Martyr resta un moment indécis.

Orso le regardait en dessous; Floris lui tendit la main :

— Courage, dit-il, nous vous aimerons.

— Vous, peut-être...

— Orso aussi; il n'est pas méchant diable au fond.

Martyr prit de la glaise, se recueillit un moment, puis lentement se mit à modeler. Il cessa dès lors de voir Orso et Floris. L'art s'emparait de son âme; où prit-il la suave figure qu'il réalisa? dans quel coin du paradis vit-il cette tête idéale? La statuette représentait une jeune fille presque enfant encore, liée à un poteau, le regard levé vers le ciel.

Martyr travaillait avec une ardeur extrême; quand le jour baissa, l'esquisse était terminée. Alors le jeune homme secoua la tête et parut revenir au sentiment de ce qui se passait autour de lui.

Orso avait quitté son ébauchoir et, adossé à la muraille, regardait Martyr; Floris s'était approché tout près, haletant, charmé par le talent de son nouveau camarade.

— C'est bien beau! s'écria-t-il enfin.

— Qu'avez-vous donc représenté là? demanda Orso.

Une flamme monta au front de Martyr.

Il prit son outil et écrivit sur le socle : *Blandine.*

— Je vous disais bien que nous serions amis, dit Floris.

Jean s'avança à son tour :

— Mon père sera content, dit-il.

Le lendemain, Martyr commença une grande reproduction de la statuette de sainte Blandine.

A partir de ce jour, il donna un libre cours à son amour pour l'étude.

La nuit, il lisait et copiait des manuscrits; le jour, il sculptait.

La fraîcheur de son imagination, l'ardeur de sa foi, l'élévation mystique de son esprit, tout, jusqu'à la pente amoureuse de sa rêverie, le portait à représenter de jeunes saintes, des anges planant au-dessus d'un berceau ou d'une tombe, des processions de jeunes filles chastes comme les lis qu'elles balançaient dans leurs mains; des reines s'inclinant vers les mendiants pour leur faire l'aumône et les touchant pour les guérir.

Il voyait plus haut que ce monde, et peut-être ne cherchait-il de la sorte la vision céleste que pour arriver un jour à représenter, au sein de quelque assomption glorieuse, une figure entrevue et toujours présente.

— Monseigneur, disait un jour Erwin, en faisant visiter son atelier à l'évêque Conrad, vous voyez ici trois hommes qui se sont partagé le monde visible et le monde invisible :

Orso est descendu dans l'enfer;

Floris garde la terre;
Martyr a conquis le ciel.

— Il a choisi la meilleure part, répondit l'évêque en souriant.

V

L'intérieur d'Erwin de Steinbach répondait complétement à l'idée que nous nous formons de la demeure des artistes de ce temps : quelque chose de patriarcal et de claustral tout ensemble; la simplicité des pasteurs et le recueillement des moines. Jadis on ne se croyait pas artiste pour avoir élevé une statue; on créait un monde, ou plutôt on commençait ce monde, sachant qu'on userait sa vie sans l'achever. Dans la famille d'Erwin, l'œuvre commune, la grande œuvre, c'était la cathédrale.

Le maître, les enfants, les élèves l'avaient pour préoccupation unique.

Jean, le fils d'Erwin, avait grandi, ayant sous les yeux les admirables plans de la tour et du portail; Sabine comptait ses années par les progrès de la merveille architecturale.

A l'époque où Sabine et Jean ne comprenaient encore d'autre langage que celui des caresses, la femme d'Erwin, la blonde Husa, mourut (1), laissant deux orphelins; Sabine dut sans doute à cette douleur première une gravité précoce; elle s'occupa de choses sérieuses à l'heure où elle aurait dû ne songer qu'à ses jouets. Erwin, distrait par ses grands travaux, ne s'aperçut pas d'abord que l'enfant assumait un lourd fardeau sur elle; quand il le comprit, trouvant qu'elle s'acquittait admirablement de ses devoirs, il la laissa faire. Plus tendre de cœur que son frère, Sabine devint la préférée d'Erwin, et Jean ne s'en montra pas jaloux. Quand elle eut douze ans, l'architecte exigea qu'elle passât un an au monastère d'Offenbourg, afin d'y apprendre les travaux de femme en usage dans ce temps-là. Sabine obéit et revint dans la maison paternelle, au bout d'une année, plus accomplie et plus charmante que jamais. L'abbesse Gerberge ne se dissimulait point que cette jeune fille eût été pour le couvent une acquisition précieuse, mais elle comprenait en même temps qu'Erwin ne pouvait se passer de Sabine, et elle ne chercha pas à influencer sa vocation. La vie du cloître laissa dans l'âme de la jeune fille une trace ineffaçable, douce comme le parfum de l'encens, voilée comme l'autel dans les jours de deuil. Elle sentait que si un grand malheur la brisait, elle courrait dans les bras de Gerberge; mais Erwin lui faisait la vie si douce, qu'elle ne put rien demander au ciel que la continuation de son bonheur présent.

Elle prit de jour en jour un goût plus vif pour les arts; d'année en année elle porta un intérêt plus grand à l'œuvre paternelle.

Il n'était pas rare qu'à l'heure des repas elle accompagnât son père dans la visite qu'il faisait aux maçons. Avec la grâce d'une femme et la simplicité d'une enfant, elle distribuait des secours aux familles nécessiteuses. D'autres fois elle entrait dans l'atelier, souriant aux œuvres poétiques de Floris, passant rapidement devant les hideuses créations d'Orso.

— Père, dit-elle un jour à Erwin, qui lui reprochait sa roideur à l'égard de l'artiste, il doit être méchant, il voit tout hideux... Floris, qui est bon, sculpte des branches de fleurs que l'on voudrait respirer; des oiseaux si vivants, qu'on s'arrête pour écouter s'ils chantent; des biches si peureuses, qu'on marche doucement pour ne point les effaroucher.

Un jour, après le départ des élèves, Erwin mena sa fille devant la statuette de Blandine esquissée par Martyr, et lui demanda ce qu'elle en pensait.

— Cela donne envie de prier, d'aimer et de souffrir, dit Sabine.

— C'est l'œuvre de mon nouvel élève.

— Ce jeune homme rêveur et triste que j'ai aperçu l'autre soir?

— Oui, ma fille.

— Et il s'appelle?

— Martyr.

— Un nom de prédestiné; Dieu veuille changer sa palme douloureuse en une couronne de gloire.

Les semaines, les mois s'écoulèrent. Peu à peu Martyr fut adopté par la famille de l'architecte. Ses progrès rapides charmaient et surprenaient Erwin. La modestie de Martyr le servait mieux que n'eût fait la vanité. Loin de s'enorgueillir de sa facilité de composition, il s'en défiait. Porté par son goût et entraîné par cette faculté, il était toujours tenté de produire, mais il se gardait de gaspiller ses forces et se bornait à façonner sa main aux secrets du métier. Dieu lui avait donné ce qui ne s'apprend pas : l'inspiration; il devait acquérir l'habileté. La précision désespérante du contour sculptural rend l'à-peu-près impossible. La couleur ne rachète pas l'inhabileté de la ligne; il n'y a point de repentir avec la pierre et le marbre. Martyr savait cela; quelque tentation qu'éprouvât l'artiste, l'ouvrier en triomphait. Il réussit même tellement à s'imposer l'obligation de ne rien abandonner à son imagination pendant un certain temps, qu'Erwin, le voyant travailler sans relâche à des études, des copies, en vint à se demander s'il n'avait pas élevé trop haut ce jeune homme dans son esprit. Mais ce doute n'enleva rien à l'amitié du maître; la ponctualité de Martyr au travail, la régularité de sa vie, la serviabilité aimable de son caractère forçaient à le chérir.

Il paraissait prendre si peu de place, qu'on éprouvait toujours le besoin de le mettre davantage à son aise. D'ailleurs, en dehors des heures d'atelier, on avait fréquemment besoin de lui. — Jean le consultait souvent sur un point d'histoire; Sabine désirait un modèle de tapisserie; Erwin le chargeait d'une commission délicate. Martyr paraissait toujours heureux d'obliger; mais à peine avait-il réussi, qu'il disparaissait, et il fallait le chercher pour le remercier.

Sabine le raillait quelquefois de ce qu'elle appelait sa sauvagerie; elle l'accusait d'ingratitude; à ce reproche, un jour, les yeux de Martyr se levèrent sur elle si doux et si tristes, qu'elle baissa la tête et n'ajouta rien.

Floris se réjouissait d'avoir Martyr pour compagnon; Orso portait au jeune homme une sourde haine.

— En vérité, disait-il, le jour de l'arrivée de Martyr parmi nous, on eût dit qu'il voulait achever le dôme tout seul. Et cependant, qu'a-t-il fait depuis ce jour? Il nous aide à composer des ornements et copie servilement des figurines.

— Ne le méprisez pas tant, Orso, répondit Floris, c'est une grande force que de savoir réfréner les caprices de son imagination.

— Erwin en fait une sorte de valet qu'il charge de

(1) L'épitaphe de Husa fut placée sur une pierre, en dehors de la cathédrale, vis-à-vis le cloître. (Schald, p. 15)

messages pour l'évêque; c'est à ce titre qu'il doit son intimité dans la famille du maître.

— Il la mérite à tous égards, Orso, ajouta Floris.

— Un lâche intrigant!

Floris posa ses outils sur la table, et dit avec calme :

— Vous n'aimez pas Martyr, camarade, et la bienveillance ne se commande pas... Mais il faut se garder d'accuser légèrement de lâcheté ceux qui ne sont pas là pour se défendre : car si vous insistiez, je me ferais le champion de Martyr, comme s'il était mon frère. Que vous a-t-il fait pour que vous le haïssiez? Prenez garde que je fouille trop au fond de votre pensée, et que j'en arrache le secret dont vous vous croyez si bien maître.

Orso bondit sur Floris les poings fermés.

— Tout beau! fit celui-ci en se tenant sur la défensive; on ne m'attaque pas sans que je riposte; Martyr vaut mieux que nous deux, et je l'aime; tâchez de le supporter.

Orso recula comme une bête traquée. A partir de cette heure, son front se rembrunit davantage; quand il regardait Martyr, des éclairs de haine jaillissaient de ses yeux; il murmurait des mots pareils à des menaces, et celui qui l'aurait écouté attentivement eût distingué le nom de Sabine.

Oui, ce monstre moral, ce damné de la vie, cet être qui enlaidissait la création, s'était pris d'un fol amour

A l'église. Dessin de L. Flameng.

pour la chaste beauté de Sabine. Ce Satan aimait cette Ève blonde. Cet homme, qui haïssait tout, eût commis un crime pour la conquérir. Cet amour, loin d'être pour lui un feu purificateur et sacré, n'ennoblissait, ne grandissait rien dans son âme. Il gardait son orgueil, ses haines, sa jalousie. Il souhaitait Sabine pour femme comme les anges en révolte convoitaient le trône de Jéhovah. Sa passion le brûlait comme les flammes de l'enfer dévorent les maudits. Quand l'amour n'élève pas, il abaisse; quand il n'adoucit pas, il corrode. Une jalousie dévorante rongeait le cœur d'Orso. Sans doute, il ne croyait pas qu'on lui préférât Martyr, il le jugeait trop pauvre et trop nul pour mériter le choix de Sabine; mais il s'irritait de le voir admis à la table du maître.

Quand Erwin gardait pendant la soirée Orso, Martyr et Floris, ce dernier causait avec entrain; mais Orso, gêné, maladroit, troublé, répondait à peine quelques monosyllabes et finissait par quitter la salle sous un prétexte futile; il s'en allait alors seul à travers la campagne, se maudissant lui-même et maudissant les autres...

— Il faudra bien que cette odieuse vie finisse, disait-il, il le faudra bien!

Après son départ, on respirait plus librement, Martyr et Sabine paraissaient délivrés, Floris et Jean riaient avec plus d'entrain.

Le dimanche, l'architecte et ses enfants se rendaient ensemble à l'office; chaque élève y allait à son heure.

Martyr arrivait toujours le premier. Il restait près du

bénitier, silencieux, les bras croisés, la tête haute, le front recueilli. Lorsque paraissait Sabine, Martyr trempait ses doigts dans le bénitier et présentait l'eau sainte à la jeune fille. Familiarité charmante, chaste caresse que Dieu voyait et dont n'avaient pas à rougir les anges.

Un sourire de Sabine remerciait le jeune homme; elle montait prendre sa place à son banc sculpté, Martyr l'attendait à la même place.

Orso venait tard, fendait hardiment la foule et se dissimulait à demi derrière un pilier. De là il voyait Sabine; ce fut ainsi que Méphistophélès regarda Marguerite pour tuer dans son âme l'espérance et la foi.

Mais Sabine ne voyait pas Orso. Les yeux clos par le recueillement, elle songeait à sa mère Husa, demandait de la gloire pour son père, du bonheur pour Jean... Peut-être un soupir parlait-il à Dieu d'une autre tendresse.

Tandis que Sabine priait de la sorte, Martyr nommait une créature bien chère : de quelle ardente tendresse l'orphelin se sentait le cœur pris pour Sabine! avec quelle joie il se fût immolé à sa félicité! comme elle devenait le but unique de son ambition! comme il la voyait devant lui, pareille à un prix glorieux!

Cet amour, il l'enfouissait dans son cœur comme un trésor; il croyait que Sabine l'ignorait, que Jean ne le soupçonnait pas. Ne fallait-il pas que la fille de Steinbach ne pût se douter de l'audace de Martyr? Qu'eût-elle pensé de cet enfant à demi élevé par la bonté de son père, et qui osait lever les yeux sur elle? Elle l'aurait accusé d'ambition, elle l'aurait repoussé, méprisé, et la mort eût mieux valu que le mépris de Sabine.

La jeune fille atteignait sa dix-huitième année. Sa beauté était dans tout son éclat; son intelligence égalait sa beauté.

Toute la matinée, elle s'occupait des soins de la maison; lorsque la vieille servante avait reçu ses ordres, elle s'asseyait à son métier. Après le repas, elle lisait; à huit heures du soir, elle montait chez elle. Quand Erwin et Jean venaient à s'endormir, Sabine quittait furtivement sa chambre et, dissimulant avec la main la clarté de sa lampe, qui aurait pu la trahir, elle descendait à l'atelier.

Elle regardait le travail poursuivi pendant le jour; puis, à son tour, prenant la glaise et les ébauchoirs, elle travaillait, tantôt copiant un modèle qui lui plaisait, tantôt s'abandonnant à son imagination. Afin d'avoir la facilité de cacher ses maquettes, ses ébauches, elle ne reproduisait que de petites choses ou réduisait les grandes; mais elle rendait tout avec une finesse exquise et ne quittait une œuvre qu'après lui avoir donné la perfection dont elle était susceptible.

Sabine n'osait pas avouer à son père qu'un irrésistible penchant l'entraînait vers l'art. Trop modeste pour rechercher la louange, elle craignait de paraître l'ambitionner. Cependant elle subissait la loi de famille : elle sentait en elle la flamme sacrée qui animait Jean et Erwin; elle voulait mettre sa pierre immortelle à l'œuvre du père. Elle travaillait, le hasard ferait le reste.

Sa vie se partageait en deux parts : celle qu'elle donnait aux soins domestiques, celle qu'elle réservait pour la sculpture.

Dans le silence des nuits, appliquée, recueillie, elle modelait, se disant qu'un jour Erwin serait fier de cette élève qu'il formait sans le savoir. Sabine ne recevait de leçons que celles que l'on donnait devant elle à l'atelier. Elle les recueillait avidement; une fois seule, elle les mettait en pratique.

Combien Martyr eût été heureux et fier, s'il avait su que Sabine copiait ses œuvres de préférence à toutes les autres! Comme il aurait gardé foi dans l'avenir, s'il avait compris que l'âme d'artiste de Sabine l'avait compris avant que l'âme de la femme s'éveillât en elle!

Depuis quatre ans Sabine sculptait dans le silence des nuits, depuis quatre ans elle s'efforçait d'acquérir assez de talent pour se faire pardonner ce qu'elle appelait son audace, quand la paisible maison de l'architecte fut troublée par un événement inattendu.

VI

Un matin, le comte Mathias d'Hasbruck, frère de l'abbesse Gerberge, se présenta chez Erwin et lui demanda un entretien particulier.

Le comte Mathias était un des seigneurs les plus considérables de l'Alsace, riche comme un duc régnant, généreux comme un roi et brave comme son épée. On pouvait lui reprocher une certaine rudesse, exagération de sa franchise. Il s'était même montré, disait-on, justicier sévère, mais il n'avait jamais châtié sans motif, et plus d'une fois la bonté de son cœur lui fit adoucir la rigueur d'un premier arrêt. Dans aucun fief, les gens de terre ne se sentaient aussi protégés, aussi aimés. Si on le redoutait un peu, on le chérissait davantage. Puis, outre l'affection personnelle que le peuple éprouvait pour le comte d'Hasbruck, il reportait sur le frère un peu de la vénération inspirée par la sœur. Le comte avait quarante-cinq ans, une beauté mâle, le visage ouvert, l'œil perçant, mais capable de refléter une bonté profonde, la lèvre franche et l'allure martiale.

Erwin avait rencontré plusieurs fois le comte d'Hasbruck au parloir du couvent, lorsque Sabine était l'élève préférée de l'abbesse Gerberge, et il crut que le gentilhomme venait lui transmettre quelque message de sa noble sœur.

Quand Erwin questionna le comte à ce sujet, le sire d'Hasbruck secoua la tête :

— Ma sœur connaît le motif qui m'amène près de vous, mais elle ne m'envoie pas... Je viens en mon nom, et en qualité de solliciteur.

— Vous pouvez ordonner, seigneur comte.

— Erwin de Steinbach, poursuivit le gentilhomme, traitons franchement tous deux la grave question qui m'amène. Je ne connais aucun homme au monde doué de plus de génie et plus riche que vous de vertus et d'honneur; j'espère que vous faites estime de moi. Je ne parle pas de mon nom, il est héréditaire; de ma fortune, on me l'a léguée; mais de ma vie loyale et brave, que j'ai faite moi-même. Vous allez décider du bonheur de cette même vie : j'aime votre fille, et je viens vous la demander pour femme.

— Vous, monseigneur?

— Qu'y a-t-il d'étrange à cela, maître? Ne vous montrez pas trop orgueilleux en me refusant. Je sais quelle différence les siècles futurs établiront entre le grand sculpteur et le comte d'Hasbruck; dans cinquante ans je dormirai ignoré sous quelque dalle de la basilique, qui bravera les siècles et forcera les générations futures à vous admirer; gentilhomme, je veux en mariage la fille d'un roi; mais j'aime Sabine, et si vous me la refusez, j'aurai le courage d'insister.

— Vous aimez Sabine, monseigneur? Où l'avez-vous donc vue?

— Partout, dans les jardins d'Offenbourg, avec ma sœur au parloir; plus tard, dans l'église où elle vous accompagnait... Où j'ai vu Sabine? Chez les pauvres, dans tous les chemins fréquentés par les anges. Je lui ai voué un sentiment profond, protecteur et tendre; j'ai juré de la rendre heureuse, et si elle y consent, j'y réussirai.

— Monseigneur, répondit Erwin d'une voix pénétrée, je suis aussi touché que confus; je ne m'attendais pas à l'honneur que vous me faites, je vous remercie, et je vous promets de transmettre votre demande à Sabine.

— Un mot seulement, maître : jusqu'à cette heure elle est libre?

— Complétement libre.

— Me serez-vous favorable?

— S'il ne dépendait que de moi, monseigneur, je vous engagerais ma parole, mais je laisse à Sabine le soin de régler sa destinée; elle seule donnera donc la réponse que je vous transmettrai.

— J'attendrai, répondit le comte.

Mathias serra la main du sculpteur et sortit.

Le hasard voulut qu'il rencontrât Sabine en sortant de l'atelier de son père. Sabine rougit et salua gracieusement, le comte s'inclina avec un respect profond et la suivit d'un long regard.

Sabine apportait à son père une nouvelle miniature de Martyr.

Pour la première fois l'architecte repoussa, sans y jeter les yeux, un travail de son élève.

Il saisit les mains de sa fille, et la faisant asseoir près de lui :

— Comme tu ressembles à ta mère! dit-il; ce sont les mêmes yeux, la même expression de visage; Husa manquait de je ne sais quel rayonnement qui te rend parfois si belle... Oh! je comprends bien qu'on t'admire et qu'on t'aime.

— On m'admire? on m'aime? répéta Sabine.

— Oui, reprit Erwin; mais moi que deviendrais-je, si tu me quittais?...

— Mais qu'avez-vous donc, mon père? demanda Sabine; que signifient ces mots? Est-ce que je pourrais vous quitter, moi? Vous ne songez pas à partir?...

— Tout cela veut dire, mon enfant, que l'on te demande en mariage...

— Ah! dit Sabine en baissant la tête.

— Tu n'ajoutes rien?

— Je n'en ai pas le droit.

— Tu ne demandes pas le nom?

— J'ai deviné peut-être...

— Tu viens de voir le comte d'Hasbruck, c'est lui...

— Lui? murmura Sabine. O mon Dieu!

— Il te trouve belle; la noble Gerberge lui a si souvent fait ton éloge qu'il te sait bonne. Il m'a demandé ta main en termes si affectueux, que je me suis senti remué... Tu n'as plus de mère, Sabine, et je vieillis... Si je mourais, ton frère ne te serait pas un appui suffisant. Réfléchis; le comte d'Hasbruck n'est point un homme à dédaigner et à repousser.

— Je ne le dédaigne point, mon père; mais je ne l'aime pas... Il m'a remarquée, je n'ai jamais fait attention à lui... Et puis, vous le dirai-je? il y aurait mésalliance... de mon côté, et la famille du comte me regarderait peut-être cependant avec dédain... Le comte ne peut répondre que de ses propres sentiments... Je me trouverais quelque jour exposée à des humiliations... Je vous ai souvent entendu dire que les artistes devaient s'unir entre eux et former une sorte de race sacerdotale. Oh! combien le château d'Hasbruck me semblerait morne et froid à côté de cet atelier peuplé de chefs-d'œuvre..., à moi qui vis près de cette cathédrale, votre univers aux figures divines! La noble châtelaine ne respirerait plus le souffle brûlant et sacré de l'inspiration... Non! non! Sabine ne contractera pas une union intéressée et ne donnera pas sa main à qui n'aurait point son cœur!...

— Je t'en conjure, ne prends aucune détermination précipitée, garde le temps de réfléchir...

— J'y consens pour vous... Dans un an, le comte d'Hasbruck aura ma réponse; mais je ne m'engage à rien, je ne promets rien. Ce mariage vous plairait donc beaucoup, mon père?

— Beaucoup, je l'avoue.

La jeune fille se jeta dans les bras d'Erwin et l'embrassa avec effusion.

Un instant elle pensa à lui avouer son secret, mais le courage lui manqua et elle sortit sans rien ajouter.

Elle venait de quitter le maître de Steinbach quand Orso pénétra dans l'atelier. Le visage du jeune homme était d'une pâleur livide, ses lèvres tremblaient, l'angoisse troublait son regard.

Erwin, quoiqu'il ne s'aveuglât pas sur les défauts de son élève, en faisait cependant grand cas. Ce talent étrange, tourmenté, avait des éclairs de génie. Il était le côté obscur de l'œuvre, mais cette ombre était indispensable à l'ensemble. Dans la trinité des genres qui s'unissent pour former le tout de la sculpture du moyen âge, Orso gardait une grande place. Ses créations lugubres, fantastiques, terrifiantes, répondaient aux croyances vengeresses du dogme. La foi ne nous montre pas seulement le paradis peuplé de saints, de martyrs et d'anges, elle a l'enfer habité par les maudits. Si Erwin n'affectionnait pas l'homme, il tenait à l'artiste. L'altération du visage d'Orso le frappa.

— Qu'as-tu donc ce matin? lui demanda-t-il.

— Ce matin? répondit Orso avec amertume. Vous vous apercevez seulement ce matin que mes yeux se cavent et que mes joues pâlissent! vous vous doutez vaguement que j'ai dans l'âme l'enfer dont je représente les victimes?... Eh bien! oui, je souffre comme un damné; je souffre à crier, moi qui ai caché jusqu'à cette heure ma plaie saignante... Voyez et touchez la blessure... Il faut que je meure ou que je ressuscite... Je deviens fou si vous ne me laissez devenir l'époux de Sabine...

— Sabine à toi?

— Oui, je sais, la colombe à l'autour, l'agnelle au loup, l'ange au démon! Voilà ce que vous allez me répondre... Cet amour me dévore depuis quatre années, il m'étouffe et me torture; il me sauverait peut-être si on ne le rebutait pas.

— Orso, ce matin même on m'a demandé la main de Sabine.

— Qu'avez-vous répondu?

— Sabine choisira seule son mari, et Sabine veut réfléchir.

— Combien de temps?

— Une année.

— J'attendrai donc.

Brusquement et sans remercier le maître, il le quitta en fermant la porte avec violence.

RAOUL DE NAVERY.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

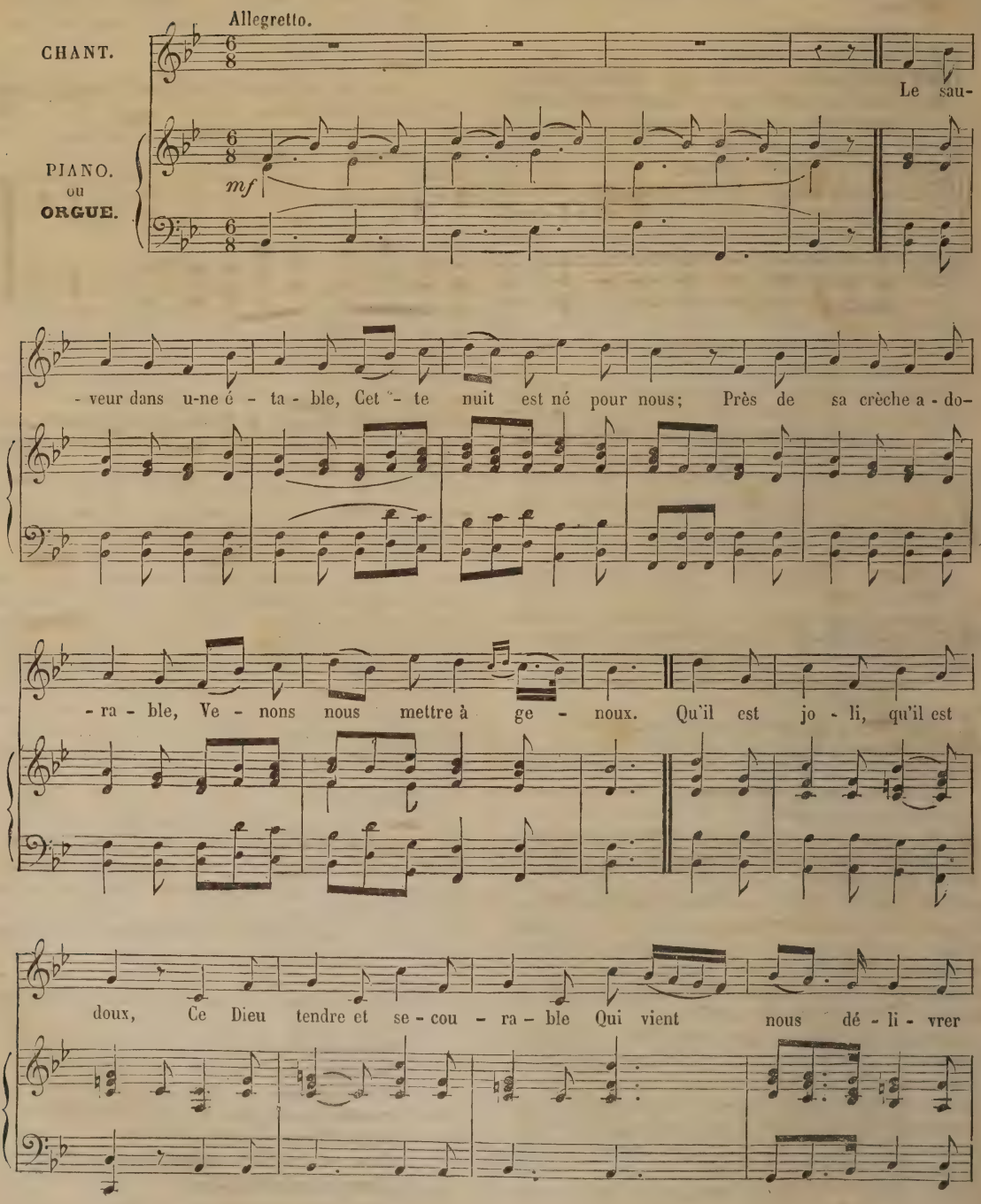
LE NOEL DES PAYSANS

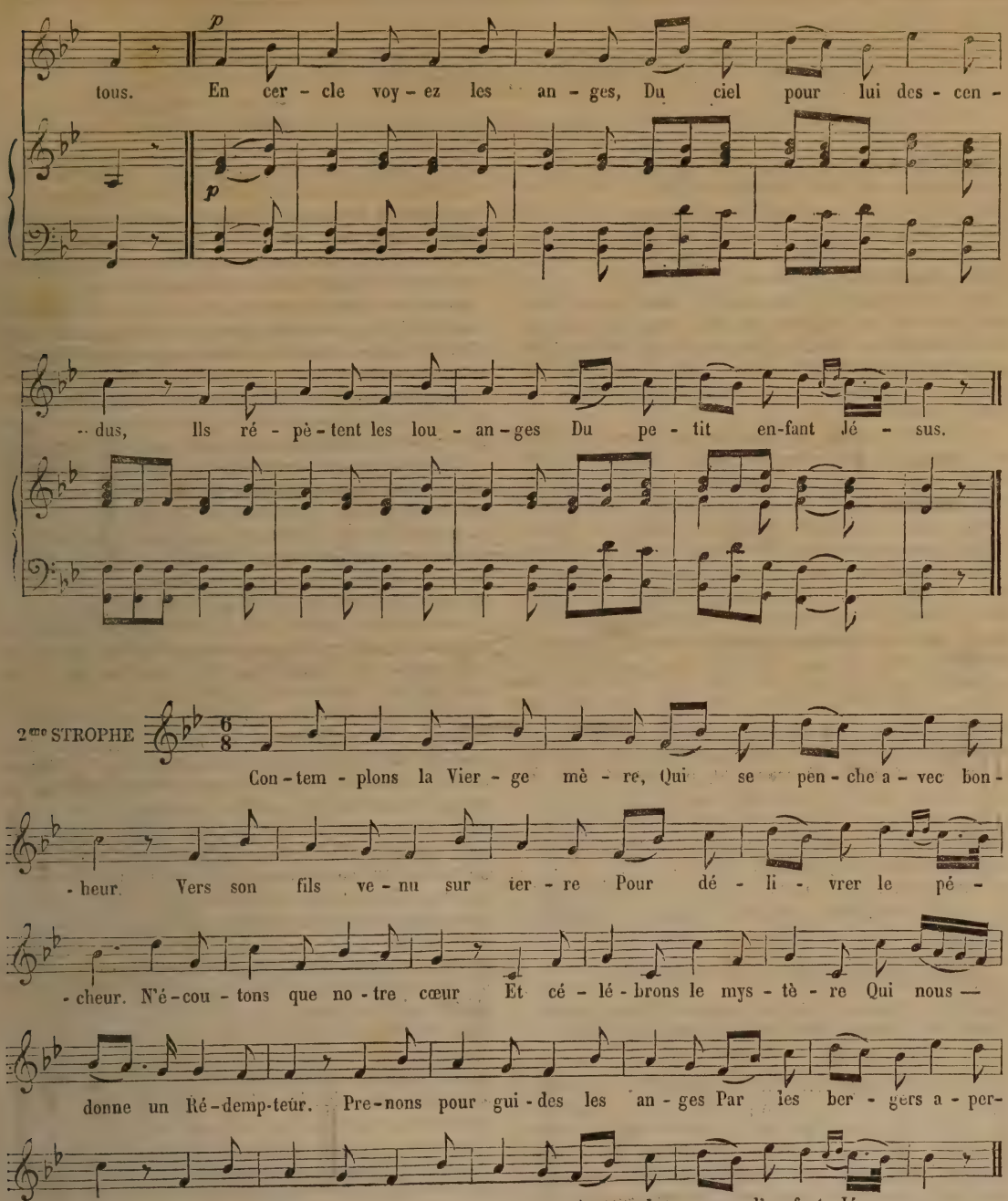
TRANSCRIT PAR DAN. LEYLO.

PAROLES DU MARQUIS EUGÈNE DE LONLAY

Auteur des Hymnes et Chants religieux pour toutes les fêtes de l'Église

Ouvrage approuvé par sa sainteté Pie IX.





Le Sauveur dans une étable
Cette nuit est né pour nous;
Près de sa crèche adorable
Venons nous mettre à genoux.
Qu'il est joli, qu'il est doux,
Ce dieu tendre et secourable
Qui vient nous délivrer tous.
En cercle voyez les anges
Du ciel pour lui descendus,
Ils répètent les louanges
Du petit enfant Jésus.

Contemplons la Vierge mère
Qui se penche avec bonheur
Vers son fils, venu sur terre
Pour délivrer le pécheur.
N'écoutons que notre cœur
Et célébrons le mystère
Qui nous donne un Rédempteur.
Prenons pour guides les anges
Par les bergers aperçus;
Puis, en chantant ses louanges,
Adorons l'enfant Jésus.

LA SCIENCE EN FAMILLE.

NOS ENNEMIS ET NOS ALLIÉS, PAR ARTHUR MANGIN (1).

Quand il s'agit d'un auteur inconnu que nous présentons au public, nous commençons naturellement par discuter sa manière, sa méthode, ses procédés; et si nous détachons quelques passages du livre nouveau, c'est seulement pour permettre au lecteur d'apprécier la sincérité de notre jugement.

Mais si l'auteur est une vieille connaissance, nous pourrions dire un vieil ami, qui, dans ce journal même, a fait ses preuves d'habileté et de talent, vraiment le préambule devient inutile, il nous suffit d'exposer l'idée générale de son œuvre, et nous nous empressons de lui céder la parole.

Donc, fidèle à notre système, nous annonçons le dernier volume que M. Arthur Mangin a écrit sur ce sujet si vaste : *nos Ennemis et nos Alliés*, c'est-à-dire l'histoire de tous les êtres qui nous entourent, depuis l'hôte incommode et dangereux qui fait son domicile de notre corps lui-même, comme la trichine, le tænia, etc., jusqu'au mammifère à qui l'homme a déclaré la guerre dans les gorges de l'Atlas, dans les jungles de l'Inde, dans les forêts vierges du nouveau monde, sans oublier les acarides, les insectes, les arachnides, les reptiles et les oiseaux.

Quant à la valeur de l'œuvre, elle est digne en tous points de l'auteur à qui nous devons *les Mystères de l'Océan, l'Air et le Monde aérien, le Désert et le Monde sauvage*, ces volumes bien connus des lecteurs du *Musée* et dans lesquels l'intérêt du fond le dispute au charme de la forme. Prédire à *nos Ennemis et à nos Alliés* le succès qui a accueilli les ouvrages précédents de M. A. Mangin, ce n'est donc pas risquer de compromettre notre réputation de prophète.

Et maintenant nous demandons à notre collaborateur et ami la permission d'emprunter à son beau livre le chapitre intitulé : *les Reptiles et les Amphibiens*.

LES REPTILES ET LES AMPHIBIENS.

Sauriens. — Crocodiles. — Les crocodiles d'Afrique. — Les caïmans ou alligators d'Amérique. — Le gavial du Gange. — Les nettoyeurs.

Les reptiles, en général, nous inspirent une extrême répugnance et une antipathie profonde. Je ne parle pas des tortues. La dénomination de *reptiles* leur convient assez mal, et si les naturalistes continuent de la leur appliquer, c'est sans doute faute d'en trouver une meilleure pour désigner par un seul mot les vertébrés à sang froid et à respiration exclusivement pulmonaire. Nous n'avons d'ailleurs que peu de relations avec ces animaux, et nous ne saurions les considérer ni comme alliés ni comme ennemis. Ils nous fournissent une substance précieuse, l'écaille; leur chair est mangeable; elle est même fort recherchée dans certains pays, notamment en Angleterre, où l'on en prépare, sous le nom fallacieux de *soupe*, un ragoût des plus substantiels et des plus épicés. Là se bornent les services que nous tirons des chéloniens en leur faisant une guerre assez active, mais qui n'a aucun caractère de représailles, et dont la spéculation commerciale est le seul mobile. Ce sont d'ailleurs des animaux parfaitement inoffensifs et insignifiants, ainsi qu'on en peut juger par les petits individus qui nous arrivent d'Algérie en assez grand nombre, et que quelques personnes s'amusent à élever dans leurs jardins ou dans leurs appartements.

Quant aux autres reptiles (sauriens ou ophidiens), la voix publique, je le répète, les accuse presque en masse d'hostilité plus ou moins déclarée, plus ou moins efficace, non-seulement à l'égard de l'homme, mais même de la nature entière. Il y a donc lieu de les faire comparaître à notre barre et d'instruire sommairement leur procès, afin de discerner les innocents des coupables.

Commençons par les sauriens. Leur procès semble devoir être bientôt instruit; car chez eux l'innocence ou la culpabilité, le mérite et le démérite ne sont qu'une affaire de dimensions. Les plus petits sont réputés « amis de l'homme »; les plus grands sont qualifiés de monstres odieux; les moyens sont simplement suspects. Au fond, le lézard gris dont Lacépède a longuement vanté la gentillesse et l'amabilité, et le terrible crocodile du Nil que les auteurs anciens et modernes ont accablé des épithètes les plus désobligeantes, ne sont ni plus ni moins méchants l'un que l'autre. Seulement le premier ne peut manger que de menus insectes et des vermisseaux; le second dévore volontiers des animaux de grande taille, et ne respecte pas même, dit-on, le roi de la création, quand ce roi se trouve à portée de ses mâchoires. C'est pourquoi le bon Lacépède s'écrie naïvement : « Et quelle différence entre ce petit animal (le lézard gris) et l'énorme crocodile! Aussi ce prodigieux quadrupède ovipare n'est-il jamais aperçu qu'avec effroi, tandis qu'on voit avec intérêt le petit lézard gris jouer innocemment parmi les fleurs avec ceux de son espèce et, par la rapidité de son évolution, mériter le titre d'agile que Linné lui a donné. » Il est évident que si les bestioles qui servent de pâture au lézard gris pouvaient être consultées, elles seraient d'un avis tout à fait opposé à celui de Lacépède. C'est le petit lézard qu'elles « n'aperçoivent qu'avec effroi », tandis qu'elles contemplent sans le moindre trouble « l'énorme crocodile jouant *innocemment* avec ceux de son espèce. » Que dis-je? elles prennent leurs ébats à l'aise sur son corps comme sur un rocher ou un tronc d'arbre, et sa gueule hideuse est pour elles une salle de festin où elles peuvent se régaler à l'aise des résidus de chair corrompue restés entre ses dents.

Ainsi va le monde, où tout est relatif. Cela n'empêche point que nous ne soyons en droit de juger les choses au point de vue de notre intérêt et de déclarer la guerre aux animaux que des instincts et des appétits servis par une grandeur et par des armes puissantes rendent redoutables pour nous. Mais encore faudrait-il, avant de traiter ces animaux en ennemis, y regarder à deux fois et ne pas trop nous hâter de les juger sur leur mine repoussante ou sur leurs habitudes destructives. Pour ce qui est de la mine, n'oublions pas la sage morale de la fable du *Souriceau*, du *Chat et* du *Cochet*, et ne tenons nul compte de la laideur ou de la beauté d'une bête pour la conduite que nous avons à tenir en-

(1) Un beau volume grand in-8°, illustré par Bayard, Freeman, Yan' Dargent, etc. A. Mame, éditeurs. Tours.

vers elle. Aucun quadrupède assurément n'égale le tigre en beauté, tandis que le chien barbet peut passer pour un des plus laids. Quoi de plus joli qu'un papillon? mais il est fils de la chenille. Quant aux instincts destructeurs, le tout est de savoir à quoi ils s'appliquent et comment ils s'exercent. Tel animal fort doux, exclusivement phytophage, peut nous faire assez de tort pour nous mettre dans la nécessité de détruire ou de restreindre considérablement son espèce; tel autre, carnassier et cruel, fera fort bien nos affaires, s'il dévore des animaux ou des substances qui nous sont nuisibles. Or nous verrons plus loin qu'en ce qui concerne les crocodiles, la question de paix ou de guerre n'est pas aussi facile à trancher qu'elle le paraît au premier abord, et que, si nous n'avons pas lieu de conclure avec eux une alliance éternelle, nous avons peut-être très-sérieusement intérêt à les ménager dans certaines contrées, pendant bien des années encore.

Notons, d'ailleurs, qu'il ne faut pas exagérer les périls que les crocodiles font courir à l'homme. Ce sont des hôtes du désert; ils ne s'éloignent jamais des fleuves, des lacs et des marais qu'ils habitent. Leur rencontre est, en général, d'autant plus facile à éviter qu'eux-mêmes sont loin de rechercher celle de l'homme; la plupart ne l'attaquent que poussés par la faim, et comme ils sont de très-grande taille, on les aperçoit de loin lorsqu'ils sont à terre. Il est vrai que dans les rivières et dans les lacs ils nagent entre deux eaux avec beaucoup de rapidité, et peuvent arriver jusqu'à leur proie sans être vus; mais il n'y a que des gens fort imprudents qui soient exposés à de si fatales surprises. Les habitants des pays où se trouvent les crocodiles connaissent les allures de ces reptiles, et s'étonnent de la terreur qu'ils inspirent aux étrangers. Ils ne craignent pas de leur faire la chasse, et avant l'introduction des armes à feu, on assure que les nègres d'Afrique plongeaient dans l'eau, le coutelas entre les dents, pour aller éventrer d'énormes crocodiles. Si l'entreprise avait souvent pour l'homme une issue tragique, on doit convenir que celui-ci ne devait s'en prendre qu'à sa témérité.

Le plus redoutable de ces grands sauriens paraît être le crocodile vulgaire ou crocodile du Nil, qui est commun non-seulement en Égypte, mais dans toute l'Afrique centrale et méridionale, ainsi qu'à Madagascar et jusque dans l'Inde. Livingstone, qui le désigne improprement sous le nom d'*alligator*, raconte qu'il en vit une multitude autour de sa barque pendant sa navigation sur le fleuve Liambye, et que ces reptiles font de nombreuses victimes parmi les enfants qui ont l'imprudence de s'arrêter à jouer sur le rivage en venant y puiser de l'eau.

L'alligator proprement dit est le crocodile d'Amérique, ou caïman, qui est encore moins à craindre que le crocodile d'Afrique. Les alligators sont extrêmement timides; non-seulement ils n'attaquent jamais l'homme à terre, mais des voyageurs dignes de foi assurent qu'ils ont vu, au Mexique et dans l'Amérique méridionale, les Indiens et les créoles se baigner le plus tranquillement du monde dans les lacs fréquentés par ces reptiles. On distingue plusieurs espèces de caïmans ou alligators : le caïman à museau de brochet, appelé par Catesby *alligator de la Floride*, et qui abonde dans les marais, les lacs, les rivières, et surtout aux embouchures des grands fleuves de l'Amérique septentrionale, jusqu'au 32e degré de latitude nord; le caïman à paupières osseuses et le caïman à lunettes, qui sont propres à l'Amérique méridionale, où ils habitent aussi de préférence les embouchures marécageuses, les deltas des grands fleuves. Une autre espèce encore, le crocodile à museau effilé, se trouve à Saint-Domingue et à la Martinique.

L'Inde possède, outre une espèce très-voisine ou peut-être une simple variété du crocodile vulgaire, un genre bien distinct des autres grands sauriens : le gavial du Gange (*crocodilus Gangeticus* ou *longirostris* de Cuvier), caractérisé par son museau allongé en forme de bec. C'est à propos de ce saurien, moins redoutable encore pour l'homme que l'alligator américain, qu'un savant membre de la Société protectrice des animaux, M. Bretagne, a entrepris de soutenir une thèse en apparence étrange et paradoxale.

Selon M. Bretagne, les crocodiles en général, et ceux du Gange en particulier, sont des animaux non-seulement inoffensifs, mais éminemment respectables, d'utiles auxiliaires de l'homme, de précieux agents préposés par la Providence à la grande voirie des eaux. Ils ont été, comme presque tous les êtres vivants, persécutés par l'homme, et la nature inflexible punit l'homme de son imprévoyante cruauté en déchaînant sur lui le fléau de la peste. Or, en examinant les choses avec attention, je ne suis pas éloigné, pour ma part, de donner raison à M. Bretagne.

Il existe, dans les diverses classes du règne animal, un certain nombre d'espèces qui remplissent une fonction indispensable : celle de faire disparaître, en les dévorant, les cadavres, les détritus et les immondices de toutes sortes, dont la décomposition répand dans l'air des odeurs infectes et des miasmes délétères. Plusieurs peuples anciens et modernes, au lieu d'organiser savamment, comme nous l'avons fait en Europe depuis un siècle environ, le service de la voirie et l'inhumation des morts (système d'une efficacité douteuse, soit dit en passant; car, au lieu de supprimer les causes d'infection, il se borne à les déplacer et à les cacher), ont préféré laisser aux animaux que leurs appétits peu délicats portent à se nourrir de chair morte et de matières impures, le soin de nettoyer leurs champs, leurs routes et mêmes les rues de leurs cités. A Constantinople et dans la plupart des villes d'Orient, ce sont les chiens vagabonds qui sont chargés de cet office. Il n'y a pas bien longtemps que, dans quelques cités des États-Unis, les cochons erraient librement et s'engraissaient à leur guise de toutes les ordures jetées par les habitants au bord des ruisseaux. De même, dans toutes les contrées d'où la civilisation est absente : au désert, dans les forêts, dans les savanes, sur les plages inhabitées, dans les eaux des lacs et des rivières, aux embouchures des fleuves, des légions d'animaux voraces, terrestres, aériens ou aquatiques : hyènes, chacals, vautours, goëlands, stercoraires, insectes, crustacés, lamantins, poissons, accomplissent avec une célérité et un ensemble merveilleux leur œuvre salutaire. Mais dès que le maître arrive, dès qu'il prend possession du domaine jusque-là inoccupé, il n'a généralement rien de plus pressé que de pourchasser, de refouler, de tuer tous ces êtres, peu aimables, il faut l'avouer, mais dont le voisinage est pourtant moins incommode que celui des foyers pestilentiels qui ne tardent pas à se former.

L'homme sauvage ou à demi barbare se montre souvent, à cet égard, moins injuste et plus prévoyant que l'homme civilisé. Celui-ci, infatué de sa science, de ses arts, voit dans tous les animaux qui ne servent pas

directement à sa commodité, à son alimentation ou à ses plaisirs, des ennemis, des concurrents, des voisins gênants, des bouches inutiles : et il tue, sans forme de procès. Les peuples moins avancés en civilisation, partant plus près de la nature, ne se hâtent pas tant de condamner l'animal, être pour eux plein de mystère, dont ils ne savent pas bien s'il leur est égal, inférieur ou supérieur, et qu'ils inclinent volontiers à traiter tantôt comme un confident silentieux ou une incarnation de la Divinité, tantôt comme une individualité pensante en qui se cache une âme identique à l'âme humaine. La zoolâtrie, très-répandue parmi les nations de l'antiquité, se retrouve aujourd'hui chez beaucoup de peuplades sauvages, et la métempsycose est toujours un des dogmes fondamentaux de la religion de Brahma.

« L'Égypte païenne, dit M. Bretagne, avait divinisé le crocodile pour une bonne raison : dans sa prudence, elle qui momifiait ses cadavres, mettait, en outre, une excellente mesure de police sanitaire sous la protection d'une idée religieuse ; car elle avait besoin que le limon fertilisant du Nil fût aussi pur que possible. » Je ne sais si les Hindous rangeaient au nombre des animaux sacrés le crocodile du Gange et de la Jumnah, le gavial; msis, ne le craignant point, ils ne lui faisaient point la guerre. Les Européens sont venus avec leurs armes à feu et leur manie de destruction, et aujourd'hui le gavial du Gange a presque entièrement disparu des fleuves sacrés. Or on n'ignore pas que ces fleuves servent de sépulture. Les corps des sectateurs de Brahma ne vont pas en terre sainte, mais en *eau sainte :* on les

Nègre éventrant un crocodile. Dessin d'E. Bayard.

jette à la rivière. On n'ignore pas non plus que le choléra-morbus a précisément son berceau dans la vallée du Gange, et que l'opinion la plus généralement admise parmi les médecins est que ce fléau provient de l'accumulation de cadavres en décomposition que roulent sans cesse les flots du Gange et de ses affluents, ou qui pourrissent sur leurs rives. Mais la coutume brahmanique de donner aux morts les eaux pour sépulture remonte à une haute antiquité. D'où vient donc que le choléra asiatique n'a éclaté pour la première fois et ne s'est déchaîné sur le monde qu'au commencement de ce siècle?

La cause principale, sinon unique de ce fait serait, d'après M. Bretagne, la disparition à peu près complète du gavial, « croque-mort des fleuves de l'Inde, qui ne vit et ne peut vivre que de proies mortes. Jamais, dit notre auteur, le grand saurien de l'espèce que nous signalons n'attaque les barques, pas même les Indiens isolés qui traversent les fleuves à la mode du pays, sur une botte de joncs.

« Le prince Soltikoff a vu dans un grand étang des crocodiles qu'on attirait avec des intestins d'animaux, et sur lesquels on montait. Jamais ils ne se hasardent dans les basses eaux fréquentées par les baigneurs. En revanche, ils flairent de loin et attendent au passage, pour les dévorer, les cadavres charriés par le courant. Ceux qui ont vu la troupe des muges ou mules de mer à l'embouchure des affluents, ou dans le sillage d'un vaisseau, aborder toutes les impuretés qui surnagent, peuvent avoir une idée du rôle que joue le gavial dans l'assainissement des fleuves. » Le gavial,

loin d'être pour l'homme un ennemi, serait donc un allié, à la conservation et à la multiplication duquel nous serions surtout intéressés, nous autres Européens, qui subissons si cruellement les conséquences des pratiques absurdes et malsaines que les religions orientales prescrivent à leurs sectateurs.

Or, en attendant que ces religions aient disparu, que les brahmines aient renoncé à jeter leurs morts dans les fleuves, et les musulmans à immoler à la Mecque des milliers d'animaux, dont ils abandonnent ensuite les cadavres pêle-mêle avec ceux des pèlerins, il serait sage d'arrêter, comme le demande M. Bretagne, la destruction aveugle des animaux que la nature a chargés de corriger la sottise des hommes.

Lorsque les autorités anglaises le voudront, le gavial de l'Inde sera épargné par les chasseurs et pourra vaquer en paix à ses fonctions préservatrices.

Quelques écrivains ont voulu, non sans apparence de raison, expliquer de même, par la destruction des caïmans en Amérique et des crocodiles en Afrique, le développement de la fièvre jaune, qui paraît être, ainsi que le choléra, d'origine moderne.

Dans le nouveau monde, par exemple, on croit que la fièvre jaune a pour berceau le delta du Mississipi, où viennent s'échouer, dans les lagunes, les cadavres d'animaux et les immondices charriés par ce grand fleuve.

Ces matières, en se putréfiant, infectent l'eau et l'atmosphère.

Le gavial du Gange. Dessin de Freeman.

Alligators ou caïmans d'Amérique. Dessin de Freeman.

Au Mexique, dans l'Amérique du Nord et en Afrique, des causes semblables produisent les mêmes effets, qui ont toujours leur point de départ sur le littoral et aux embouchures des fleuves, c'est-à-dire partout où les eaux déposent des résidus organiques en décomposition.

Autrefois les nettoyeurs, crocodiles, lamantins, vautours, oiseaux de rivage, crustacés, dévoraient la plus grande partie de ces substances.

Depuis l'installation des Européens, ces animaux, détruits ou refoulés, ont cessé de remplir leur office, sans qu'on y ait suppléé par des moyens suffisants d'assainissement. Et chaque année, pendant la saison des basses eaux et des fortes chaleurs, les embouchures du Mississipi, de l'Orénoque, du Niger et d'autres grands fleuves se transforment en marais fangeux, encombrés de détritus animaux et végétaux.

Chaque année aussi sévissent dans ces contrées la dyssenterie, les fièvres pernicieuses et le terrible *vomito negro*.

A. MANGIN.

CHRONIQUE DU MOIS.

Nous voudrions donner une idée approchante des deux grands événements qui tiennent le monde attentif à l'heure où nous sommes : *le concile* et *l'isthme de Suez*. Qui ferait l'histoire des conciles écrirait un livre immense, à savoir l'histoire entière de l'Église de Jésus-Christ. Dans l'histoire des conciles sont contenues les destinées du genre humain, depuis la naissance de Notre-Seigneur jusqu'en l'an de grâce 1869. Qui dit un *concile œcuménique* dit en même temps un concile universel. Les premiers conciles, aux premiers siècles de l'Église, furent convoqués pour régler définitivement l'ordre et les traditions des apôtres et de l'Évangile naissant. Guerre à l'hérésie, aux hérétiques, aux prédicateurs des fantaisies de l'esprit humain. A Carthage, à Rome et dans les Gaules, toutes ces doctrines pêle-mêlées de pure philosophie et de panthéisme; ces dogmes d'invention récente adoptés par les uns, repoussés avec horreur par les autres, autant d'obstacles à la pureté de la foi. Le premier des révolutionnaires dont nous ayons gardé le souvenir s'appelait Arius; plus païen que chrétien, il tentait de ramener au culte des idoles. C'est pourquoi l'empereur Constantin institua un concile universel à Nicée, en Bithynie. A cet appel tout-puissant répondirent plus de deux mille évêques accompagnés d'un peuple entier de diacres, de prêtres et de théologiens. La formule proposée était déjà toute faite; on n'attendait plus que le pape Sylvestre... il ne vint pas. Le pape absent fut remplacé par l'empereur Constantin, la couronne en tête et le sceptre à la main, et le symbole arien fut déchiré par la majorité de l'assemblée. On se sépara le 24 juillet de cette même année 325, et l'empereur fit reconduire à ses frais les évêques qu'il avait convoqués. Constantin fut content d'avoir fondé le dogme et pour ainsi dire le christianisme officiel. Mais, déjà, que de résistances! Arius vaincu se relevait de toutes parts, et chaque année enfantait un nouveau concile, à Tyr, à Jérusalem, à Constantinople, à Rome, à Milan. Église catholique, Église grecque, Église latine, Église d'Orient et d'Occident.

On vit alors apparaître, armé de toutes pièces, cet empereur Julien, Julien l'Apostat. Grand ami des anciens cultes, il proclamait avec beaucoup d'éloquence et beaucoup d'esprit la divinité de Jupiter, de Mars, de Vénus et de tous les grands dieux... Mais déjà l'Évangile était plus fort que l'*Iliade* d'Homère. Allons encore, allons toujours. Nous rencontrons saint Justin, Lactance et ce grand Tertullien, l'infatigable ennemi des hérétiques. Ici le concile d'Éphèse et le concile de Carthage. Il faut déchirer en deux morceaux, disaient les Pères, tous ceux qui divisent en deux parts la divinité de Jésus-Christ.

En l'an de grâce 451 se réunit le dernier des quatre conciles œcuméniques qui fondèrent la doctrine de la Trinité. Là fut débattue à grand bruit la doctrine du péché originel. Le concile d'Éphèse (477) annula plusieurs décisions du concile de Carthage. Le concile d'Alexandrie voulut détruire les arrêts du concile de Jérusalem. Justinien, empereur, quand il eut signé les actes de cette dernière assemblée, avait laissé au pape une place où devait être apposée sa signature. Le pape Serge, en relisant six canons repoussés par l'Église latine, refusa sa signature à cet acte signé par l'empereur.

Plus tard, nous rencontrons la querelle des images, proscrites d'abord pour ne pas déplaire aux Orientaux, qui les proscrivaient; mais le pape Grégoire II excommunia les iconoclastes. Heureuse excommunication, le monde catholique lui doit peut-être les anges de Michel-Ange et les Vierges de Raphaël.

Au huitième concile œcuménique des Grecs fut décidée, en fin de compte et pour toujours, la séparation des deux Églises grecque et latine. A Charlemagne les Italiens reconnaissaient l'autorité de nommer le souverain pontife. On disait en ce temps-là que l'empereur seul était au-dessus du concile, en dehors du pouvoir pontifical. Schismatiques! disaient les papes, inquiets de leur autorité.

Le concile de Mayence, en 848, est présidé par Charles le Chauve, grecs et latins s'excommuniant les uns les autres. Au concile de Pavie (997), Grégoire V excommunie le pape Jean XVI et le tribun Crescentius. Au concile de Latran (1076), Grégoire VII excommunie l'empereur Henri IV et le déclare déchu de l'empire. Au concile de Clermont (1095), Urbain II bénit la première croisade, prêchée à l'Europe entière par Pierre l'Ermite. Au second concile de Latran (1139), le dixième œcuménique, le pape Innocent II déclare les dîmes ecclésiastiques de droit divin. Deux ans plus tard, le concile de Sens condamne le célèbre Abailard et sa doctrine. Le douzième et le treizième siècle sont féconds en hérésies, en châtiments. Bûchers allumés, livres déchirés; le meurtre aidant les doctrines. En 1227, Grégoire IX fait la guerre à l'empereur. Innocent IV poursuit la tâche de Grégoire et, vaincu, il convoque un concile à Lyon, où cent quarante-quatre prêtres se réunissent dans la cathédrale, uniquement pour obéir au pontife. On ne discutait pas, on courbait la tête. Enfin c'était, parmi ces hommes dévoués, à qui arracherait d'une main plus ferme son sceptre et sa couronne à l'empereur Frédéric. Ici s'élève, entre Boniface VIII et le terrible Philippe le Bel, une querelle impitoyable. Au Louvre, où se tenait sa royauté, Philippe le Bel accusait le pontife et le mettait au ban de l'Europe. Entre toutes ces réunions fameuses, nous citerons le concile de Constance (1431), où se rencontrèrent, dans un empressement singulier, tant de princes, de prélats, de théologiens et de serviteurs choisis dans la fleur de la jeunesse. On avait dressé dans l'église un trône pour Sigismond. Il avait le pape à sa droite et l'impératrice à sa gauche, et le concile finit par déposer le pape et par l'enfermer dans la prison de Jean Huss, un martyr. Ceci est le commencement de la lutte entre les papes et les conciles. La résistance était partout aux volontés du souverain pontife. Excommunication des deux parts. Déjà pointait dans le lointain la liberté de conscience, et le tambour de Jean Ziska soulevait les premières passions de la Réforme. Enfin nous touchons au concile de Trente, où fut décrété le pouvoir temporel des papes. En ce moment, les protestants assemblés à la diète de

Worms refusaient de se réunir au concile convoqué par Paul III. On ne compte pas moins de vingt-cinq sessions pour le concile de Trente. On décréta que cette fois les voix se recueilleraient par tête et non par nation. Mais Luther, menacé de toutes parts, mourut paisiblement dans son lit (18 février 1546), plus heureux que Jean Huss et Jérôme de Parme.

Après une suspension de dix ans, le concile de Trente fut convoqué de nouveau par Pie IV, en 1562. La grande question du nouveau concile fut une question de préséance, après quoi on s'occupa du châtiment des livres. Peu de livres furent épargnés; c'était la guerre aux libres penseurs. Après vingt et un ans d'hésitations de toute espèce et de cruautés, le concile se sépara, la France et l'Allemagne résistant à toutes ses décisions.

Il faut cependant étudier avec soin ce concile de Trente. Il a beaucoup de rapports avec le présent concile. On retrouvera cette fois le partage des affaires, le droit à chacun de dire son avis, la proposition des divers décrets, la plus complète liberté du suffrage, comme aussi le même ordre entre les divers assistants du concile. D'abord les évêques, bientôt les prêtres, et puis les diacres; les évêques assis en rond, les prêtres derrière eux, les diacres debout. Les laïques, choisis parmi les meilleurs catholiques, rempliront l'église. *Oremus*, dira le premier des diacres; à la fin de la prière : *Amen*, répondra l'archidiacre. Aucun évêque ne quittera la séance avant l'heure; chacun doit rester au concile jusqu'à la fin de la dernière session.

Les légats de cette première partie du concile de Trente furent : le cardinal Monti ou del Monte, de l'ordre des évêques; le cardinal Santa Croce, de l'ordre des prêtres; et le cardinal Poole, de la maison royale d'Angleterre, de l'ordre des diacres.

Les légats portaient cependant tous les mêmes ornements.

Paul III envoya son neveu, le cardinal Farnèse, à Charles V, afin qu'il consentît à l'ouverture du concile et donnât ses ordres aux catholiques.

Le cardinal Madruce, parent de l'empereur et évêque de Trente, fit partie du concile et donna lieu à une contestation. Car Mendoza, en sa qualité de représentant de l'empereur, voulait avoir un siége au-dessus de lui. On trouva moyen d'arranger les siéges de façon que la préséance ne se pût pas discerner. Madruce eut aussi une querelle avec Monti et lui fit ensuite des excuses. Monti répondit par un signe de tête.

— Monseigneur, fit Madruce, prenez ça comme vous voudrez, cela m'est indifférent : je suis chevalier de naissance.

— Et moi je saurai aller en lieu, répliqua le légat, où les nobles ne pourront jamais m'insulter.

En effet, il alla à Rome et il fut pape (1).

Parlons maintenant de l'œuvre admirable entre toutes les œuvres de ce siècle, de ce fameux canal de Suez, qui déjà, dans une route qui semblait impossible, a placé les grandes Indes à peu de journées de Marseille. C'en est fait, la séparation de l'Afrique et de l'Asie est un événement accompli, et nous autres, travailleurs du dix-neuvième siècle, nous n'avons plus rien à envier aux travaux les plus hardis des siècles passés. Déjà (mais ces longues années se perdent dans la nuit des temps) les historiens d'Égypte, et le premier de tous, Hérodote, le père des fables et des faits les plus authentiques, nous raconte qu'au temps de Darius, fils d'Hystaspe, existait un canal immense entre la mer Rouge et le Nil. Les Ptolémées entourèrent d'un grand zèle ce chemin qui marchait jusqu'aux rivages de la mer Rouge. A leur tour les empereurs romains agrandirent ce vaste espace, où les plus grands bateaux passaient librement. Plus tard, l'incurie et l'indifférence des califes abandonnèrent à son triste sort ce passage envahi par les sables. Plus tard enfin les nations modernes s'occupèrent de percer l'isthme et de retrouver ces grands chemins confondus avec l'immense désert. Ce fut même un des commandements que donna la république française au général Bonaparte, de reconnaître le travail des Pharaons et d'employer à cette étude toutes les forces vives de l'expédition d'Égypte. Il revit, en effet, au nord de Suez, les précieux vestiges de l'ancien canal, il en retrouva l'extrémité dans son voyage au Caire, et le 6 décembre 1800, quand nos conquêtes en Egypte étaient oubliées, un ingénieur français présentait au premier consul un long mémoire sur la communication de la Méditerranée avec la mer Rouge. Malheureusement les premiers ingénieurs trouvèrent un grand obstacle à franchir de l'une à l'autre mer, et c'est seulement de nos jours qu'il fut démontré que les deux mers étaient parfaitement de niveau, c'est-à-dire que l'œuvre était très-possible, et que la nature avait fait la moitié du chemin. Ce fut longtemps un beau rêve, et les savants disaient : Chimère.

Mais en l'an de grâce et d'intelligence 1846, quand les fils de Saint-Simon condamnés à Paris se portèrent sur l'Égypte, ils se mirent sérieusement à l'étude, avec le projet d'aller bientôt de Suez au Caire, en traversant le Nil et débouchant dans le port d'Alexandrie. La grande difficulté, c'était justement la traversée du Nil et l'agrandissement de l'ancien canal des Pharaons, des Ptolémées, des Romains. Était-il possible, en effet, de creuser un Bosphore artificiel entre la mer Rouge et la Méditerranée? Or c'était le seul moyen de rétablir la communication que la nature avait faite autrefois entre ces deux mers séparées par tant d'obstacles.

Voilà le problème inquiétant et glorieux que se proposa M. de Lesseps, appelant à son aide les meilleurs ingénieurs de la France et de l'Angleterre, de la Prusse et de l'Espagne, en un mot, du monde entier, si vivement intéressé au succès d'une entreprise à laquelle tant d'intelligences avaient renoncé. On commença par examiner le cours du Nil, par faire un tracé du canal, le plan, les calculs. Où commençait l'œuvre? Où donc pouvait-elle s'arrêter? Les lacs, les dunes, les sables, la plaine et les lacs amers! la profondeur, la hauteur, les niveaux, les distances, le golfe immense qui s'étend entre Damiette et le mont Cassus devinrent soudain autant de sujets d'étude et de méditations. Avant toute chose, il fallait obtenir un acte de concession qui fût la loi de l'entreprise, et le vice-roi l'accorda sans difficulté à M. de Lesseps.

Mais ici se rencontrent des difficultés inattendues : l'Angleterre oppose son véto; le sultan accuse le vice-roi Saïd-pacha d'avoir outre-passé ses pouvoirs; le consul général d'Autriche, inquiet pour Alexandrie, insiste auprès du gouvernement égyptien pour qu'il fasse obstacle à nos ingénieurs, qui déjà s'étaient emparés des travaux les plus difficiles. Tout autre homme eût perdu patience et courage. A chaque obstacle, on retrouvait M. de Lesseps; il répondait à toutes les objections, il acceptait toutes les propositions raisonnables. A tous ces diplomates anglais, égyptiens, autri-

(1) Petrucelli della Gattina, *Histoire des conciles.*

chiens, il répondait par des raisons sans réplique. En vain toutes ces hostilités réunies refusèrent jusqu'à l'eau potable... le grand organisateur abreuva ses ouvriers par la distillation de l'eau de mer. A chaque pas qu'il faisait dans ces sables, dans ces lagunes, c'était une bataille contre autant de mauvais vouloirs. Comptez donc aussi les essais malheureux, les tentatives douteuses, l'organisation des chantiers, la construction nécessaire des magasins, des hangars, des ateliers, des maisons d'habitation, terrassements, outillage, navigation, le bois, le fer, la chaux, le ciment, le temps perdu... et toujours le gouvernement égyptien qui résiste aux déclarations qu'il a signées.

Mais quoi! l'œuvre était si belle! Gagner quatre

S. S. le pape Pie IX. Dessin de E. Bocourt.

mille trois cents lieues pour aller de Marseille à Bombay ! Transporter, chaque année, six millions cinq cent mille tonnes entre l'Europe et l'Orient!

Tel était le calcul de M. de Lesseps; déjà, dans sa pensée, il voyait l'isthme de Suez préféré au cap de Bonne-Espérance, et tantôt la voile et tantôt la vapeur abrégeant de moitié le temps qui vaut de l'argent, disent les Américains. « Les Anglais travaillent pour de l'argent, disait un jour le grand Stephenson au banquet de la ville de Tours, les Français travaillent pour la gloire et l'honneur. » Belle justice rendue au génie, à la volonté de la France par un ingénieur anglais.

CH. WALLUT.

Paris. — Typ. A. HENNUYER, rue du Boulevard, 7.

CHRONIQUES DU MOYEN AGE.

SABINE DE STEINBACH (1).

Le chantier. Dessin de L. Flameng.

VII

Erwin se promenait dans la salle à grands pas; la liberté d'esprit lui manquait pour travailler. Il pensa qu'une visite au chantier le distrairait, et, rencontrant Martyr, il lui prit le bras amicalement.

— Allons au *fronhnhof*, dit-il.

— Maître, dit Martyr en franchissant l'enceinte des huttes et des tentes, quels souvenirs cet endroit me rappelle! Je n'y reviens jamais sans une émotion profonde. Qu'étais-je quand vous m'avez recueilli? Un enfant ingénieux peut-être, mais ignorant, à coup sûr; que de bonté vous m'avez prodiguée!

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

— Tu me l'as rendue en reconnaissance et en dévouement, Martyr; j'ai trouvé en toi plus qu'un élève : un ami, un second fils. Si j'avais besoin d'une preuve d'amitié, je te la demanderais; si j'éprouvais un chagrin, je te le confierais...

— Vous n'en avez pas, maître? demanda Martyr, frappé de l'accent d'Erwin.

— Une inquiétude, tout au plus... La paternité n'est pas seulement une joie, mon enfant, elle inspire des devoirs souvent difficiles... Dieu sait si j'aime ma Sabine! Eh bien! l'avenir de Sabine m'alarme; elle est pauvre, moi aussi; comme tous ces hommes de labeur, je travaille *pour l'amour de Dieu et les indulgences*...

— Et la gloire, maître.

— Une richesse qui ne remplit aucun coffre... Si je mourais, qui s'occuperait de Sabine? Jean se mariera, ma fille serait isolée... Il faut que je lui donne un protecteur sûr et fidèle, et, au moment de choisir, j'hésite.

— Maître Erwin, dit Martyr, dont le cœur battait avec violence, ne savez-vous pas quels sentiments d'abnégation, d'admiration doit inspirer votre fille? Donnez-lui pour mari un homme capable de la comprendre, de la défendre; un homme qui vous vénère comme un père et lui ait voué un culte comme à une sainte...

— Oui, je pense à cela, depuis ce matin surtout... Je puis faire de toi mon confident, Martyr. Aujourd'hui, deux hommes de conditions diverses m'ont demandé la main de ma fille : Orso et le comte d'Hasbruck.

Martyr étouffa un cri d'angoisse.

— Que penses-tu de ces deux prétendants?

— Maître, répondit Martyr en affermissant sa voix, le comte Mathias a grande renommée d'honneur et de générosité; il ferait Sabine riche; mais le comte est presque vieux et n'a aucune des habitudes, aucun des goûts de votre fille. Ce mariage, éblouissant au premier aspect, ne tarderait pas à la rendre malheureuse...

— C'est ce qu'elle me disait ce matin.

— Ah! elle vous disait cela?... Quant à Orso, mon camarade, il ne m'appartient pas de le dénigrer; il possède du talent, mais sa jalousie, l'âpreté de son caractère tortureraient Sabine.

— Peut-être...

— Que vous a dit votre fille?

— Elle ne connaît encore que la demande du comte Mathias et souhaite y réfléchir.

— Oh! oui, qu'elle réfléchisse bien avant de donner sa vie! Laissez-la libre, maître, l'amour est un oiseau divin dont il ne faut pas attacher les ailes.

— Eh bien! Martyr, j'attends de toi un service; je ne veux que le bonheur de Sabine, mais je le veux complet. Elle a confiance en toi; elle te regarde comme un frère; interroge-la, au nom de ton affection. Saisis la première occasion où tu la trouveras seule, et tu m'apprendras ensuite ce qu'elle t'aura confié.

— Maître, je ne puis accepter cette tâche, dit Martyr; je me troublerais, je tremblerais... Demander à Sabine si elle aime quelqu'un! Y songez-vous?... Et si elle allait me répondre qu'elle en aime un autre...

— Un autre?... répéta Erwin en regardant fixement Martyr.

Le jeune homme s'appuya chancelant contre un bloc de pierre et attendit l'explosion de la colère de l'architecte.

— Toi aussi? dit Erwin doucement.

— Oh! moi avant tous, plus que tous. Moi tout prêt à sacrifier ma vie pour vous et pour elle.

— Écoute, Martyr, répondit Erwin; je n'ai point de reproche à t'adresser; sans doute ton caractère et ton cœur te permettront de rendre Sabine heureuse, mais tu manques de l'une des garanties offertes par Orso et le comte d'Hasbruck : une immense fortune ou un talent éprouvé... Jusqu'à ce moment, tu t'es montré appliqué, utile, intelligent, mais tu n'as point produit de grande œuvre, et la vie de ma fille ne serait pas assurée par ton talent. Celui d'Orso est malsain, mais il demeure incontestable.

— Une grande œuvre! Ne demandez-vous que cela, maître?

— Je ne demande rien, moi, tu le sais; tout dépend de Sabine.

— Dois-je toujours l'interroger?

— Plus que jamais, maintenant... Nous avons assez parlé de nous, occupons-nous des autres.

Le maître et l'élève entrèrent dans l'intérieur du chantier.

L'année précédente, les ouvriers avaient fait une grande perte : Conrad II était mort; son successeur n'avait pas encore eu le temps de devenir populaire, et toute l'amitié des travailleurs s'était reportée sur Martyr, qu'ils regardaient comme le fils adoptif d'Erwin.

La visite de l'architecte fut longue. Quand il revint chez lui, il s'enferma dans son atelier privé.

Martyr essaya de terminer une statuette, mais il ne trouva aucun outil commode, brisa l'œuvre commencée, prit de la glaise, essaya autre chose et ne réussit à rien.

Orso sifflait entre ses dents, Floris chantonnait, Martyr sentait les pleurs lui monter aux yeux.

N'en pouvant plus d'inquiétude et de douleur, il s'enfuit au jardin.

C'était un lieu plein de mystère et d'ombre, animé par des bustes et des statues. Des volées d'oiseaux en remuaient les branchages, de grandes lianes y formaient des dômes feuillus étoilés de fleurs.

Souvent Martyr y était venu à midi chercher le repos et le silence, car la nature a cela d'admirable que ses bruits mêmes portent le caractère du calme et ne troublent pas le silence intérieur de l'homme. Plus d'une fois aussi Martyr y rencontra Sabine donnant du grain à ses oiseaux ou cueillant des gerbes de fleurs. Ils échangeaient alors des mots timides, lui pâlissant devant elle, elle devenant rouge devant lui. Leurs yeux se baissaient d'instinct; quand ils les levaient l'un sur l'autre, il en jaillissait de pures flammes, mais les mots s'arrêtaient sur leurs lèvres.

Ce jour-là, Martyr ne se promenait pas dans le jardin pour y caresser une douce chimère : il regardait chaque arbre, chaque arbuste, chaque touffe fleurie de ce regard mouillé qu'on jette à ce qu'on ne verra plus. Il y avait de l'adieu et du désespoir dans la façon dont il contemplait le banc de bois rustique, le bassin sur lequel flottait un cygne, la svelte statue de nymphe bocagère tenant des bouquets dénoués dans le pan de sa tunique.

C'est que Martyr, depuis son entretien avec Erwin, songeait à quitter Strasbourg. Le maître n'avait-il pas réduit à néant ses espérances en lui disant presque qu'il s'était trompé sur son compte et que sa jeunesse ne tenait pas toutes les promesses de son adolescence. Ne lui avait-il point préféré Orso? Le pauvre Martyr n'avait-il pas compris que le maître de Steinbach ne

daignait pas le compter au nombre des prétendants de sa fille... S'il n'avait plus l'espoir de devenir le mari de Sabine, quel but gardait-il dans la vie? Il ne lui restait qu'à s'ensevelir sous une robe de moine et à mourir lentement de sa douleur. Il s'en irait en Italie, abandonnant l'œuvre à laquelle il avait sacrifié une part de son âme; il n'aurait jamais le courage de voir Sabine mariée à un autre... Il comprenait que Sabine ne pouvait descendre jusqu'à lui; il conservait l'ambition de monter jusqu'à elle... Et cependant quel riche parti que le comte Mathias! Certes, ce gentilhomme avait une valeur personnelle en dehors de son rang, tandis qu'Orso...

Si Martyr s'avouait vaincu par la haute situation du comte d'Hasbruck, il se redressait de toute sa grandeur en face d'Orso; Martyr gardait la conscience de sa supériorité morale, de son talent artistique. Meilleur par l'âme, il se savait aussi plus habile.

Mais à quoi bon son talent si d'un mot on lui coupait les ailes?

Martyr avait entendu son arrêt de la bouche d'Erwin, il voulut aussi l'entendre de celle de Sabine, espérant mourir de ce dernier coup.

Martyr s'assit sur un banc, appuya ses deux bras sur le dossier, posa sa tête sur ses bras et resta immobile, plongé dans l'amertume de ses pensées.

Il n'entendit pas venir Sabine, qui, une corbeille à la main, jetait la provende à ses oiseaux.

En apercevant Martyr si absorbé, en voyant à l'abandon de tout son être l'excès de sa souffrance, Sabine sentit son cœur se serrer. Tant de pensées se heurtaient depuis le matin dans sa tête, qu'elle était prête à pleurer aussi.

Posant sa corbeille à terre, elle appuya sa petite main sur l'épaule du sculpteur.

— A quelle création rêvez-vous si profondément? demanda-t-elle.

Martyr releva lentement la tête.

— A une statue de la douleur, dit-il; non pas d'une douleur bruyante, mais d'une de ces douleurs qui tuent sans cris; qui mettent tout en ruines autour de nous et dépeuplent l'avenir de songes dorés.

— Ah! les songes! soupira Sabine. Qui n'en a pas fait de beaux, de doux, de rayonnants? Dans quel azur ils battaient des ailes! De quels concerts nous enivrait leur voix! Mais la vie positive nous enlève de semblables songes... Pour parler de la sorte de la douleur, Martyr, il faut que vous souffriez... Qu'avez-vous? Ne pouvez-vous me le dire?... Notre amitié n'autorise-t-elle pas la confiance?... Vous baissez la tête,... vous refusez de parler,... vous en serez puni! Je vous donnerai l'exemple de l'abandon... Je n'ai pas de mère, l'abbesse Gerberge ne me comprendrait pas, mon père est prévenu, Jean est absent, et j'ai besoin d'un conseil; voulez-vous me le donner, vous, qui êtes le plus dévoué de mes amis?

— Le plus dévoué de vos amis! répéta le jeune homme.

— Je vais vous ouvrir mon cœur; ce que vous me direz de faire, je le ferai : car moi, j'ai confiance en vous...

Sabine prit place sur le banc, auprès de Martyr.

— Ce matin, reprit la jeune fille, mon père m'a transmis la demande en mariage du comte d'Hasbruck. Cette union plaît à mon père... Lui qui vécut pauvre avec ma mère Husa rêve pour moi le luxe et les titres. Dieu sait si je vénère mon père, mais Dieu sait aussi combien pareille union me rendrait malheureuse! Mon ambition est plus haute. Je veux plus et mieux; je ne changerai point ma façon de vivre; je ne quitterai point les ateliers des sculpteurs, je ne renierai point l'art divin qui fait ma joie. Fille d'artiste, je veux un artiste pour époux!

Martyr songea à Orso et pâlit davantage.

— Vous ne répondez pas, Martyr; que pensez-vous?

— J'enviais, dit-il, la félicité d'Orso...

— Ai-je dit ce nom?

— Vous l'avez étouffé par pudeur; mais lui aussi, Orso, a demandé ce matin votre main à votre père.

— Il a osé...

— Vous aimer... oui, Sabine; et c'est un grand crime d'oser lever les yeux sur vous, quand vous ne l'avez pas permis... Mais le moyen de ne pas aimer la fleur parce qu'elle embaume, l'étoile parce qu'elle rayonne, et vous, parce que vous êtes plus qu'un ange... Ils vous ont aimée tous deux : lui, le grand seigneur, et lui, l'imagier. Chacun apportait sa dot : or sonnant et sculpture. Pouvez-vous empêcher ces choses? Vous repoussez Orso, vous éloignez Mathias; pour deux que vous connaissez, combien souffrent en silence!... Votre rêve était beau, Sabine : devenir la compagne d'un grand artiste, le soutenir dans sa lutte courageuse, l'inspirer de votre présence, tout cela était digne de vous. Ce que vous voulez, vous le trouverez; Dieu vous doit le bonheur... Si loin que je sois alors, si j'apprends que vous êtes heureuse, je m'en réjouirai...

— Si loin que vous soyez...

— Je partirai prochainement, sans doute.

— Avez-vous parlé de ce projet à mon père?

— Il le connaîtra demain.

— M'en avouerez-vous le motif...

— Je n'ai pas de motif, Sabine.

— Pour mentir si fort, voilez donc votre visage, répondit la jeune fille; affermissez votre voix et séchez vos yeux... Faut-il donc ajouter votre confession à la mienne? Pauvre Martyr! le bien-nommé, vous laisserez-vous mourir sans prononcer le mot qui sauve?

— Sabine, le savez-vous donc, ce mot?...

— Ami, poursuivit-elle d'une voix douce, restez ici, restez, quand ce ne serait que par dévouement pour moi... Vous vouliez partir, j'exige que vous demeuriez... Vous vouliez sculpter une statue de la Douleur, je vous demande une statue de l'Espérance. Martyr, quand on a l'avenir devant soi, il faut le gagner;... Martyr, quand on a dans le cœur une tendresse profonde, il faut la garder comme un trésor;... Martyr, quand on aime, il ne faut pas renier l'amour.

— Le renier? dit Martyr éperdu, non; mais en mourir.

— En vivre.

— Savez-vous ce que m'a dit votre père ce matin, Sabine?

— Non.

— Il m'a dit que le présent mentait au passé, que je manquais de talent, que le souffle me faisait défaut pour créer une œuvre. Il m'a dépouillé de l'avenir; il m'a réduit au rôle d'ornemaniste et de praticien; et s'il a deviné les rêves fous de mon âme, il les a étouffés dans ma nullité et mon impuissance.

— Et qui vous empêche de lui prouver qu'il se trompe?...

— La force me manque; d'ailleurs, qui sait s'il n'a pas raison?

— Non, Martyr, non; il ne l'a pas. Ses reproches sont vrais par un côté : jusqu'à ce moment, vous n'avez pas donné la mesure de vos forces; l'heure est venue de vous révéler, non pas seulement pour mon père, mais aux yeux de tous... On met au concours le projet du monument à élever à l'évêque Conrad. Concourez et remportez le prix...

— Sabine! Sabine! que voulez-vous dire?

— Je veux dire que j'ai une année pour choisir un époux, que le comte Mathias a promis de patienter, qu'Orso attendra..., et que si ma main est le prix du plus noble, du plus habile, Martyr a le temps de se révéler par une grande œuvre.

— Je crois faire un rêve, murmura Martyr.

— Un rêve du ciel, au moins.

— Vous voulez que je concoure, que je...

— Que vous soyez le premier pour la foule, comme vous êtes le premier pour moi...

— Ah! vous l'avez bien dit, voilà le mot qui sauve!

Sabine n'en voulut pas entendre davantage; elle s'enfuit du jardin, laissant Martyr si plein de joie, si jeune, si inspiré, si enthousiaste, que, rentrant dans l'atelier et y trouvant Floris seul, il se jeta dans ses bras.

— Ah! tu l'aimes bien, dit Floris.

— Quoi! tu sais...

— Ce que tu laisses voir, malheureux. Mais je fais plus qu'excuser l'entraînement de ton cœur, je te comprends... Vous êtes au même niveau, tous deux... Moi je la trouve trop parfaite pour moi, et je me contente de l'admirer.

VIII

Huit jours après, Erwin, à qui Sabine avait laissé voir ce qui se passait dans son âme, appelait à la fois chez lui Orso et Martyr.

— Tous deux, leur dit-il, vous souhaitez obtenir la main de Sabine; j'ai laissé à ma fille assez de liberté pour donner elle-même une décision. Sabine, recherchée à la fois par un grand seigneur et par deux artistes, préfère l'homme qui lutte, travaille et produit à celui qui jouit sans effort d'une fortune héréditaire. Mais, vous le savez, la carrière artistique offre plus de dangers et d'incertitudes que toute autre ; un grand talent suffit à peine pour faire face aux dépenses d'une maison, d'une famille. Je permettrai donc à Sabine d'épouser un artiste, à la condition que cet homme fournira une preuve suffisante de talent. Vous êtes deux rivaux, également jeunes; travaillez, progressez, la fille d'Erwin de Steinbach deviendra la femme de celui qui, au bout d'une année, aura terminé la meilleure statue.

Martyr leva sur Erwin un regard plein de reconnaissance.

Orso ne répondit rien. L'idée de lutter avec Martyr l'humiliait à l'avance.

— Maître, dit Martyr, ne trouvez-vous pas que ce concours devrait être mystérieux pour chacun de nous? Je souhaite faire ma statue dans le repos et la solitude.

— Vous prendrez pour atelier le petit bâtiment de la cour; Orso se contentera de la salle basse, dans laquelle sont mes derniers modèles.

— Merci, maître, dit Martyr d'une voix émue.

— Dans une année, à pareil jour, ma statue sera faite et me donnera, je l'espère, le droit d'entrer dans votre famille, dit Orso.

— D'ordinaire les rivaux se mesurent sur le terrain, reprit Erwin; ici vous vous battrez à coups de chefs-d'œuvre.

Erwin serra les mains des deux jeunes gens; tous deux se retirèrent : Martyr, le front haut, le sourire aux lèvres; Orso, le cœur plein de rage contre le piètre rival qui lui était imposé.

A partir de ce jour, les deux jeunes gens s'isolèrent. Chacun travaillait à part à son œuvre. De temps en temps, le soir, les jeunes gens passaient quelques instants chez maître Erwin; le dimanche, ils se retrouvaient à l'église aux heures accoutumées.

Sabine semblait, elle aussi, cloîtrée dans un réduit qu'elle pria son père de lui faire arranger au fond du jardin.

Erwin se prêta à cette fantaisie, et la jeune fille put dès lors consacrer à la sculpture le double du temps qu'elle lui donnait jadis.

La moitié de ses nuits ne lui suffisait plus, elle y déployait une partie de ses journées.

Erwin crut que Sabine cachait une douleur au fond de son âme; il pensa que sa préférence pour Martyr lui faisait redouter le succès de l'épreuve, il n'eut garde de troubler la solitude de sa fille, et Sabine profita de la latitude qui lui était laissée pour entreprendre une grande œuvre.

Quand elle rencontrait Martyr, elle lui demandait :

— Espérez-vous?

Et Martyr répondait :

— Oui, Sabine, j'espère.

Pour se conformer au souhait de la jeune fille, Martyr fit l'esquisse d'un projet de monument pour Conrad II; il ne signa pas cette œuvre, l'envoya avec grand mystère, et attendit impatiemment le résultat de ce concours.

Par une coïncidence bizarre, la date fixée par les examinateurs se trouva la même que celle indiquée par Erwin pour juger les statues des deux artistes.

Les mois se traînèrent lentement; Martyr semblait perdre un peu de sa confiance à mesure que le terme prescrit approchait; Orso, au contraire, affectait plus de gaieté qu'on ne lui en avait jamais vue. Il avait sans nul doute achevé son œuvre bien avant le jour où il devait la soumettre à Erwin, car il rentra dans l'atelier commun et se montra très-familier avec Floris.

On lisait sur le front d'Orso la certitude de la victoire. Quand il rencontrait Sabine, au lieu de baisser les yeux devant elle, il la regardait bien en face, comme une créature qui serait sienne, une jeune fille dont il ferait sa femme.

Mais ce qui le surprenait fort et ne laissait pas de l'inquiéter, c'est que Sabine, malgré sa douceur et sa modestie, paraissait défier cet orgueil de la victoire anticipée.

Sa fierté grandissait en même temps que l'outrecuidante vanité d'Orso. Si un espoir était en lui, une force vivait en elle. Il attendait, elle croyait. Il devinait, elle savait.

Quant à Martyr, il devenait invisible. A l'église seulement, ou dans les allées sombres du jardin, on le voyait passer pareil à une ombre. Il recueillait à la fois son esprit et son cœur : son cœur pour la joie, son esprit pour le travail.

Depuis qu'il avait la certitude d'être préféré par Sabine, il la cherchait moins. A quoi bon la suivre et la voir, elle ne le quittait jamais. Martyr logeait dans une chambre étroite comme une cellule, placée sous les

toits ; cette chambre, ce grenier, il l'aimait pour le voisinage. Quand il ouvrait sa fenêtre rétrécie et qu'il regardait en haut, il apercevait quelqu'un logé plus haut que lui : la cigogne.

Strasbourg est la cité des cigognes. Pas une maison qui ne porte sur le toit une roue dans laquelle l'oiseau bâtira plus facilement son nid. La cigogne domestique, si familière, partage avec les hirondelles le privilége de porter bonheur. Ces oiseaux ont la reconnaissance de l'hospitalité. L'hirondelle, plus leste, plus pimpante, citoyenne de toutes les villes et de presque toutes les campagnes, est connue de tous. La cigogne est habitante de peu de cités. Les enfants la connaissent dans les livres d'images et raillent volontiers son œil pensif et sa marche réfléchie. Et cependant la cigogne est peut-être l'oiseau qui possède le plus de vertus, non pas domestiques, mais morales. Les naturalistes la désignent sous le nom d'*échassier*, et ils ont tout dit. Saint Basile n'a pas dédaigné de louer les cigognes. A Strasbourg, elles restent ce que les oies étaient au Capitole : des gardiennes sacrées. Martyr aimait la cigogne blanche et grise qui logeait près de lui ; elle le connaissait et voisinait parfois ; lui mettant sa tête à la lucarne, elle descendait du nid sur le toit, jusqu'à la gouttière. Elle restait là, debout sur une patte, le bec dans les plumes de la poitrine, l'œil demi clos, le regardant.

Lorsque Martyr quittait son grenier, il allait dans son petit atelier à lui, atelier qu'il occupait seul depuis

Dans le jardin. Dessin de L. Flameng.

qu'Erwin avait ouvert le concours des chefs-d'œuvre entre les deux prétendants à la main de sa fille. Tandis que la confiance d'Orso grandissait à mesure qu'approchait le terme fixé, celle de Martyr décroissait. Le pauvre sculpteur devenait inquiet et pâle ; la fièvre de la composition dissipée, l'angoisse de l'incertitude le prenait.

Qui pouvait dire si Orso ne venait pas de réaliser une grande chose ?

Martyr fuyait Sabine comme si déjà le talent et la destinée l'avaient trahi à la fois. Il sentait l'avenir lui manquer, comme le patineur qui, lancé sur une rivière gelée, entend le craquement sourd de la glace et comprend que l'abîme est sous ses pieds.

Sabine restait seule calme et sereine au milieu de ces passions et de ces angoisses. L'avenir ne l'inquiétait pas. Elle attendait l'époque fixée par son père avec une joie paisible.

Elle vint enfin, cette date redoutée, espérée, elle vint.

Dès la veille, l'atelier du maître fut mis à la disposition d'Orso et de Martyr.

Erwin se trouvait, du reste, obligé de passer à la ville une partie de la journée ; une commission qu'il présidait devait décerner le prix au meilleur projet de monument pour le tombeau de Conrad II, et l'architecte avait annoncé qu'à son retour il jugerait ce concours, plus sérieux pour lui, entre les deux statues d'Orso et de Martyr.

— C'est bien, maître, dit fièrement Orso.

L'atelier d'Erwin fut séparé en deux par un immense rideau de serge verte.

Derrière ce rideau devaient être placées les œuvres

rivales; on l'écarterait devant Erwin et sa fille, et les lutteurs de l'art attendraient leur arrêt.

Immédiatement après le départ du maître, Orso manda les porteurs. Ils allèrent prendre dans l'atelier du jeune homme la statue de pierre qu'il venait d'animer de tout le souffle de son âme orageuse. Il n'avait pas songé un seul instant à renoncer au génie spécial dans lequel il se faisait une place à part; sa supériorité artistique consistant à représenter des êtres au-dessous ou en dehors de la nature, il rêva de créer un Satan foudroyé, lançant vers le ciel son dernier blasphème. Certes, l'œuvre qu'il entreprenait était difficile; il s'en tira avec une extrême habileté. Le corps de son Satan, modelé avec une grande puissance, indiquait une science anatomique plus avancée que ne le comportait cette époque. Si les pieds se terminaient en griffes, si la tête frappée de la foudre perdait de sa grâce, l'énergie sauvage du regard, la méprisante torsion de la lèvre, les plis du front, le hérissement des cheveux se trouvaient rendus avec une furie véritablement infernale.

Orso résumait dans ce Satan toutes les qualités qui lui étaient personnelles, et on ne pouvait passer devant son œuvre sans l'admirer avec une secrète horreur.

Orso lui-même frissonnait devant elle.

Quand elle fut en place, le jeune homme quitta l'atelier d'Erwin et sortit par la porte donnant sur le jardin.

Il voulait attendre que la statue de Martyr se trouvât en face de la sienne, pour la voir le premier, avant Erwin de Steinbach lui-même. Les hommes qui venaient de transporter le Satan d'Orso allèrent chercher la statue de Martyr.

Sans que les artistes se fussent entendus pour le choix de leur sujet, le caractère spécial de leur talent les avait portés à sculpter l'un une créature déchue, l'autre un ange triomphant; le même hasard voulut que leurs œuvres rapprochées formassent un groupe complet : le Satan foudroyé sur sa roche semblait terrassé par l'épée flamboyante de l'archange créé par Martyr. Les yeux célestes épouvantaient le regard du maudit. Michel l'emportait sur Lucifer. Jamais rayonnement plus fier n'avait embelli un visage; jamais geste plus imposant et plus noble ne rejeta dans la fange une créature déchue. On sentait une puissance divine dans cet ange aux ailes déployées, gonflées par un souffle de victoire.

Jamais Michel n'apparut si beau dans les visions de l'empyrée, et sans le savoir, sans en garder conscience, Martyr avait donné à l'ange quelques-uns des traits de Sabine.

Quand les porteurs eurent placé l'ange près du démon, et que Martyr vit le céleste vainqueur dominant Satan, un peu de courage lui revint.

Les manœuvres qui venaient de transporter sa statue ne purent s'empêcher en la voyant en pleine lumière de s'écrier :

— C'est beau!

Le contraste de l'œuvre la faisait ressortir. Satan servait de repoussoir à Michel. Orso avait travaillé au triomphe de son rival.

Martyr eut une seule pensée : chercher Sabine, avoir son opinion avant de connaître celle de son père.

Le jeune homme s'élança hors de l'atelier et se mit à la recherche de la jeune fille. Il était à peine sorti qu'Orso rentrait furtivement dans l'atelier, pour juger le travail de Martyr.

A la vue du saint Michel, il laissa échapper un cri de rage :

— Oh! fit-il, je tuerai Martyr! Sans cela, Sabine deviendrait sa femme. L'orgueilleux a fait un ange, et cet ange paraît terrasser mon démon! Ne chante pas si haut victoire, jeune présomptueux! Satan peut se relever de sa roche et mettre en lambeaux tes deux ailes de colombe! Il peut prendre sa revanche, et, dussent tes tonnerres l'écraser, il faudra bien qu'il l'emporte sur ce bienheureux à visage de femme! Il me reste un jour, j'ai le temps.

Orso n'en put dire davantage; il entendit des pas dans le corridor et des voix qui parlaient doucement. Il allait fuir, quand la porte s'ouvrit; il eut à peine le temps de se cacher dans le coin le plus obscur de l'atelier d'Erwin.

Martyr et Sabine entrèrent.

— J'attends mon arrêt, dit Martyr; si vous me condamnez, je suis perdu.

Sabine considéra longuement les deux statues. Elle se taisait, sa poitrine palpitait, ses yeux s'humectaient de larmes heureuses.

Martyr étouffait d'impatience.

— Eh bien? demanda-t-il.

— Tu m'as conquise, dit Sabine, ne crains rien.

— Vous jugez ainsi, Sabine?

— Je juge de plus haut; il me semble qu'à cette heure je pense ce que pensera la postérité. Viens, Martyr, je puis maintenant m'appuyer sur ton bras, car je sais que c'est pour la vie.

— Ah! dit Martyr, vous m'ouvrez le ciel.

Sabine et Martyr quittèrent l'atelier, Orso abandonna sa cachette.

Il était en proie à une effrayante colère :

— Ah! s'écria-t-il, tu l'as conquise! tu as conquis Sabine! Misérable mendiant! Oh! non pas! je ne cède pas si vite ma proie; allons donc! Tout à l'heure je pensais à assassiner l'homme : folie! Sabine pleurerait ce faiseur de madones! C'est l'artiste qu'il s'agit de tuer. Morte l'œuvre, morte la rivalité entre nous. Ton Michel tombera broyé sous les griffes de mon Satan! Sabine m'appartiendra! Oh! comme l'enfer va rire! Demande donc la fille de Steinbach en mariage, quand tu lui apporteras en dot d'informes et inutiles débris! Allons, meurs, ange de lumière! tombez, ailes célestes! brise-toi, épée de flamme! roule à terre, figure déifiée! Démon, je fais œuvre de démon.

Et, ivre de fureur, Orso, la masse en main, brisa, broya, anéantit sous des coups multipliés l'œuvre splendide de Martyr; et un instant après, dans l'amas de débris gisant aux pieds de Lucifer, il eût été impossible de deviner la triomphante statue qui venait d'exciter l'admiration de Sabine.

IX

Comme si les coups qui atteignaient sa statue le frappaient au cœur, Martyr, qui venait de gagner la grande salle avec Sabine, s'arrêta brusquement en portant la main à sa poitrine.

— Qu'as-tu? demanda Sabine.

— Ce bruit? d'où vient ce bruit? que signifie ce fracas? Mais il vient de l'atelier d'Erwin, ce bruit... Oh! ma statue! ma statue!

Martyr se frappa le front et s'enfuit.

A peine fut-il sur le seuil de l'atelier du maître de

Steinbach, qu'il comprit l'étendue du désastre ; en même temps il en devina la cause.

— Orso ! dit-il.

Et, comme foudroyé, il s'affaissa près du socle de sa statue.

— Frappé au cœur !... oui, au cœur ! L'ange mort, le Satan reste. Ma gloire, ma vie, mon âme, tout était dans cette œuvre, et cette figure est brisée, anéantie !... Rien, plus rien ! A la place de cette chose rayonnante, de cette pierre qui palpitait, le néant ! Quand la gloire m'eût payé cette statue de ses éternelles louanges, quand Sabine en était le prix, Sabine qui vaut toutes les immortalités de ce misérable monde !... Que dire ? que faire ?... Rien ! Orso niera ! Qui l'a vu ? Ne peut-il objecter que le sentiment de mon impuissance m'a porté à briser moi-même cette statue ! Ah ! je suis perdu, bien perdu ! Sabine ! oh ! Sabine !...

— Eh bien ! fit la jeune fille en accourant, d'où vient ce désespoir ?

— Voyez ! dit Martyr en montrant les débris informes.

— Oh ! cela est infâme ! s'écria Sabine.

— Infâme et mortel, murmura le jeune homme.

— Mortel, non pas. Avez-vous confiance en moi, Martyr ?

— Je vous aime, Sabine.

— Jurez-vous de m'obéir ?

— Comme à Dieu.

— Alors rien n'est perdu, Martyr, car Sabine vous reste.

— Qu'espérez-vous ? demanda le jeune homme.

— Ce que j'espère ? Unir devant Dieu la main que je vous tends à celle que je presse à cette heure... Martyr, laissez-moi seule... j'ai besoin de prier, besoin de me recueillir... Montez dans votre humble grenier, attendez... Quand Erwin rentrera, je vous ferai prévenir.

— Je n'oserais paraître devant lui, maintenant.

— Vous oserez ce que je vous commanderai ; vous avez promis...

— J'obéirai, dit Martyr.

L'artiste baisa la main de Sabine et la quitta. Demeurée seule, la jeune fille resta un moment indécise.

Tout à coup elle sourit ; puis, allant rapidement à l'atelier, elle dit à Floris :

— Venez, j'ai besoin de vous.

Et elle l'entraîna.

Erwin rentra peu de temps après. Il n'était pas seul : le comte Mathias d'Hasbruck l'accompagnait. Il allait enfin connaître la réponse de Sabine à la demande en mariage qu'il avait faite l'année précédente.

— Vous aussi, monseigneur, lui dit Erwin, vous serez juge. Je laisse à ma fille toute liberté : deux sculpteurs, deux de mes élèves, se sont mis au rang des prétendants ; celui qui aura fait la meilleure œuvre restera votre rival. Je n'influence en rien la décision de mon enfant... Passons à l'atelier.

Un instant après, Floris, Orso et Martyr étaient mandés ; Erwin voulut même l'avis des élèves moins habiles, et tous les jeunes gens qui travaillaient chez le maître se groupèrent dans la vaste salle. Orso arriva le front haut, le sourire aux lèvres ; Martyr baissait la tête comme un vaincu ou un coupable ; Sabine dissimulait avec peine son inquiétude.

— Noble tournoi et lutte grandiose que celle-ci, dit Erwin : on a pour armes l'ébauchoir, le ciseau, la masse ; pour prix la gloire, et plus encore, peut-être. Allons, chacun, je l'espère, a fait vaillamment et honorablement son devoir, et nul ne sera humilié, pas même le vaincu.

Erwin fit un signe et Floris tira le rideau.

Deux statues apparurent devant le maître de Steinbach, l'une représentant Satan, l'autre une figure de Jean l'Évangéliste, d'une expression pleine d'inspiration et de poésie.

En les voyant toutes deux, Orso laissa échapper un cri de surprise.

Erwin s'approcha lentement, regarda, contempla, analysa les œuvres ; Floris l'imita. Le comte Mathias se mêla au groupe.

— Que signifie... ? dit Martyr à Sabine.

— Cela signifie qu'il faut garder le silence, si tu tiens à ne pas me perdre.

— Point de signature, dit Erwin, point de chiffre... Je juge donc d'une façon impartiale... Orso a fait une de ces statues... Martyr est l'auteur de l'autre... Qui a sculpté le Saint Jean ? qui a créé le Satan ? Je l'ignore. Ma conscience d'artiste parle seule... Or cette conscience ne balance même pas. Le Saint Jean est deux fois plus beau que le Satan, et l'auteur du Saint Jean l'emporte dans la lutte. N'est-ce pas votre avis à vous tous ?

— Oui ! oui ! s'écrièrent Floris et les élèves.

— Qui a fait le Satan ? ajouta Erwin.

— Moi, dit Orso d'une voix sombre.

— Et le Saint Jean ?

— Martyr ! s'écria Sabine.

— Mensonge ! dit Orso les lèvres blêmes, mensonge ! mensonge !

— Qui ose accuser ma fille de trahir la vérité ? dit Erwin.

— Moi ! dit Orso ; moi qu'on trompe et qu'on raille, moi qui ai gagné le prix de cette lutte, car le Saint Jean n'est pas de Martyr... Sa statue, mal échafaudée sur son piédestal, est tombée en débris sur le sol... Je l'ai vue broyée, anéantie... ; ses restes informes ne sauraient être loin. Martyr a des complices de fraude, mais Erwin ne souffrira pas qu'on l'oblige à mentir à la parole donnée.

— Martyr, demanda Erwin en touchant l'épaule du jeune homme, ce Saint Jean est-il vraiment ton œuvre ?

— Maître ! maître ! grâce et pitié ! dit Martyr en tombant à genoux. Il a été commis un crime ici. On a brisé ma statue. Ne pouvant m'assassiner, un misérable a tué mon œuvre... Elle est là, broyée, morte, anéantie ; mais elle était belle et vivante. Pitié et justice ! pitié pour moi ! Justice !...

— Contre qui ? demanda Erwin.

— Contre lui ! répondit Martyr en désignant Orso.

Le maître de Steinbach promena autour de lui un regard calme.

Il comprit que Martyr ne mentait pas.

— Où sont les restes de ton œuvre, Martyr ?

— Là ! fit le jeune homme en désignant un angle de l'atelier.

Erwin prit un de ces débris, une main, une main admirable.

En se baissant pour la saisir, il ne s'aperçut pas qu'il laissait tomber un rouleau de parchemin.

Martyr le releva et le tendait à l'architecte, quand ses yeux se portèrent sur le premier feuillet :

— Mon projet de tombeau, s'écria-t-il.

Erwin cessa de regarder la main du Saint Michel pour considérer le parchemin.

— Ton projet de tombeau, à toi?

— J'en ai le double, dit Martyr en tirant une feuille de vélin de son pourpoint.

— Ah! ah! ceci est de toi, et cette admirable main aussi, n'est-ce pas? Cela me suffit... Dans la chute de ta statue, je veux voir un malheur... peut-être en cherchant mieux trouverait-on un crime... Il est des crimes de tant de sortes! Tu as remporté à la ville le prix pour le monument de Conrad II; cette main seule atteste plus de mérite que le Satan tout entier... Est-ce votre avis, à tous?

— Oui, maître, répondirent ensemble les témoins de cette scène.

— Maintenant, Sabine, prononce.

— Monseigneur, dit la jeune fille en s'adressant au comte d'Hasbruck, la fille du sculpteur ferait une triste grande dame; laissez-la choisir pour mari un artiste comme son père.

Sabine tendit la main à Martyr.

— Mais enfin, dit Erwin, dans ceci tout ne me semble pas expliqué : Martyr a fait une statue, et cette statue est brisée... Ce Satan est l'œuvre d'Orso... De qui est

Le *Satan* et le *Saint Jean*. Dessin de L. Flameng.

ce Saint Jean?... Je veux le savoir. Ce Saint Jean est une grande chose, et je mettrai cette statue à une place d'honneur dans ma cathédrale.

— Vrai, père? demanda Sabine rayonnante.

Alors la jeune fille prit un outil, et d'une main ferme elle grava sur la banderolle que tenait l'évangéliste :

GRATIÆ DIVINÆ PIETATIS ADESTO SABINÆ,
DE PETRA DURA
PER QUAM SUM FACTA FIGURA.

— Ma fille! s'écria Erwin le cœur gonflé de joie; cette statue est de ma fille!

— Et voilà mon secret depuis quatre années, père. Bon sang ne pouvait mentir. Ce que je vous cachais par timidité, ma tendresse pour Martyr me l'a fait révéler. Floris s'est chargé de faire placer ici ma statue à la place de l'archange. Désormais, entre son mari et son père, Sabine n'aura plus besoin de dissimuler sa vocation; comme lui, comme vous, elle ajoutera ses œuvres à la grande œuvre; et quand plus tard on considérera en l'admirant la cathédrale de Strasbourg, la plus grande gloire de Sabine sera d'y avoir ajouté sa pierre et d'y avoir gravé son nom (1).

RAOUL DE NAVERY.

(1) L'inscription que nous venons de citer se trouve encore sur la statue de saint Jean, placée entre les deux portes.

LA SCIENCE EN FAMILLE.

LA LÉGENDE DES ARBRES (1).

Les druides cueillant le gui du chêne. Dessin de Pelcoq.

Le chêne, voici le chêne ! Saluez, c'est un roi ; inclinez-vous, c'est presque un dieu : un roi, car en mainte région, à mainte époque une sorte de souveraine priorité lui fut décernée ; un dieu, car il fut plus d'une fois l'objet d'une vénération particulière.

L'opinion la plus répandue veut voir dans les honneurs presque universellement rendus au chêne un véritable tribut de reconnaissance des peuples primitifs qui, habitants des forêts, durent en principe à cet arbre une saine et abondante nourriture. Le chêne, disent les mythologues, fut consacré à Jupiter, parce qu'à l'exemple de Saturne, ce dieu apprit aux hommes à se nourrir de glands (1). Mais le chêne est célèbre ailleurs que dans l'histoire profane. Ouvrons la Bible.

C'est au milieu des chênes de la vallée de Mambré qu'après s'être séparé de Loth, le futur patriarche Abraham dressa ses tentes. Il était assis à l'ombre d'un de ces chênes quand lui apparurent les trois anges qui venaient détruire Sodome et Gomorrhe, et qui lui annon-

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons d'octobre et de novembre 1869.

(1) En beaucoup de pays, les fruits du chêne (de l'espèce qui fournit des glands doux) font encore partie de l'alimentation.

cèrent la tardive maternité de Sara. Quand, plus tard, il fit alliance avec Abimelech, ce fut en plantant un bois de chênes au lieu qui avait entendu leurs serments mutuels, qu'Abraham célébra ce traité de paix.

Puisque nous avons ouvert les livres sacrés, interrogeons-les encore :

« Dieu dit à Jacob :

« Lève-toi ; monte à Béthel, demeure là et dresse un « autel au Dieu fort qui t'a protégé quand tu fuyais de- « vant ton frère Ésaü. »

« Et Jacob dit à ses fils (qui venaient de ravager la ville de Sichem pour venger l'honneur de leur sœur Dina) :

« Otez les idoles des étrangers qui sont au milieu de « vous... »

« Alors ils donnèrent à Jacob tous les dieux des étrangers qu'ils avaient dans leurs mains, et les anneaux qui étaient à leurs oreilles, et Jacob les cacha sous un *chêne* qui était auprès de Sichem...

« Bientôt après mourut Débora, nourrice de Rébecca, femme de Jacob, et Jacob l'ensevelit près de Béthel, au pied d'un *chêne*, qui pour cela fut appelé le *chêne des larmes*. »

Si, quittant la Genèse, nous allons au livre de Josué, nous y voyons que le successeur de Moïse, après avoir introduit le peuple élu dans la terre de Chanaan, et lorsqu'il sentit que sa mort approchait, fit assembler à Sichem tous les hommes d'Israël, pour qu'ils s'engageassent solennellement à garder le culte du vrai Dieu.

« Le peuple répondit à Josué :

« Nous servirons l'Eternel notre Dieu, et c'est à sa « voix seule que nous obéirons... »

« Josué écrivit ces paroles au livre de la loi. Puis il prit une grande pierre et en érigea un monument sous un *chêne* qui était au sanctuaire de l'Éternel (1), en disant : « Cette pierre serait en témoignage contre « vous, s'il vous arrivait de mentir à votre Dieu... »

Or du temps de Constantin on montrait encore, dans la vallée de Mambré — où serait aujourd'hui bâtie la ville de la Mecque — les chênes sous lesquels Abraham s'entretint avec les divins voyageurs, et la tradition musulmane affirme, en dépit des probabilités géographiques, que le pèlerinage à la ville sainte n'aurait d'autre origine que la pieuse coutume, qui s'était d'elle-même établie chez les anciens croyants, d'aller visiter ces arbres archiséculaires, témoins d'un si mémorable événement.

Ce serait là, certes, un titre qui suffirait à la gloire du chêne, alors même qu'il ne pourrait en alléguer d'autres. Il apparaît dignement dans l'histoire sainte ; toutefois son rôle n'y est qu'accessoire, tandis que dans la théogonie des Grecs et des Romains, c'est un rang beaucoup plus élevé qu'il occupe.

« Les Arcadiens, dit Plutarque, croyaient avoir une sorte de parenté avec le chêne, premier arbre que la terre ait produit. »

On a remarqué que, chez les anciens, tous les noms d'arbres sont féminins. Pourquoi cela ?

« Ces peuples ingénieux, répond un aimable savant, avaient deviné, bien que peu avancés dans la physique, la vie des arbres et des plantes et la circulation, mystérieuse alors, de la séve, ce fluide qui, absorbé par les feuilles et les racines, court du pied à la tige, au tronc et aux rameaux... Emportés par leur imagination de feu, ils virent dans tout arbre un être vivant, prirent ses fleurs pour la couronne d'hyménée d'une vierge, ses fruits pour les enfants suspendus au sein maternel, son feuillage pour une chevelure, et son bruit pour des soupirs ; c'est pourquoi ils attachèrent à la coexistence des arbres, non pas des êtres masculins, mais des nymphes. »

Ils donnèrent à ces divinités mortelles (1) le nom harmonieux de *dryades*, dérivé du mot *drus* (chêne), parce que ce bel arbre, qui est toujours verdoyant et qui vit le plus vieux de tous, convenait mieux aux destins bornés de ces nymphes. Ils les appelèrent aussi *hamadryades*, expression composée du même mot précédé de la particule grecque *hama* (avec), en établissant entre les deux ordres de divinités cette différence que les dryades pouvaient s'éloigner à leur gré de l'arbre qui leur servait seulement d'asile pour la nuit, ou de refuge en cas de poursuite indiscrète, tandis que les hamadryades vivaient recluses dans leur arbre et pour ainsi dire identifiées avec lui.

Il était de croyance générale que lorsqu'on portait la hache sur un chêne habité par une hamadryade, l'arbre versait du sang et faisait entendre des lamentations ; par contre, ces nymphes témoignaient, disait-on, une vive reconnaissance à ceux qui respectaient ou faisaient respecter leur asile : poétiques et sages fictions, qui avaient indirectement pour résultat l'utile conservation des forêts.

Mieux défendue encore par la vénération ou plutôt par la terreur des dévots était cette fameuse forêt de Dodone toute plantée de chênes qui prophétisaient à qui mieux mieux au nom du sublime Jupiter.

Mais, si grand que fût le crédit dont jouissaient les ténébreux oracles rendus par ces arbres, si imposants que fussent les mystères qui se cachaient dans les redoutables profondeurs de cette sainte chenaie, combien plus majestueuses encore devaient être les cérémonies que virent nos vieilles forêts gauloises, et combien plus puissant le prestige dont elles étaient entourées !

Pour les druides (mot formé du celtique *derw*, qui a la même signification que le *drus* des Grecs), le chêne était non-seulement l'emblème de la divinité, mais une sorte de personnification terrestre du grand dieu Teutatès, le céleste ancêtre de la nation gauloise (2).

« Teutatès veut du sang : il a parlé dans le chêne des druides ! » répétaient les bardes guerriers à la veille des combats. C'était sous des chênes que s'accomplissaient toutes les étranges ou terribles pratiques du culte druidique : magiques évocations et sanglants sacrifices. C'était sous des chênes que les druides siégeaient pour rendre la justice aux populations sur lesquelles ils exerçaient un pouvoir absolu. C'était aux chênes qu'on demandait le gui sacré, en si grande renommée parmi nos farouches aïeux.

(1) Chacun peut savoir qu'au temps de Josué, c'est-à-dire lorsque la migration du peuple hébreu durait encore, le *sanctuaire* ou lieu saint n'était qu'une tente, distinguée des autres par sa magnificence, et que l'on dressait au milieu du campement.

(1) Mortelles, puisque la durée de leur vie était subordonnée à celle de l'arbre qui leur servait d'asile.

(2) Les Celtes avaient, dit-on, formé leur mot *quercuez* (chêne) de *quer* (beau) et *cuez* (arbre) ; et les Grecs modernes nomment encore le chêne *dendron*, expression qui signifierait l'*arbre par excellence*.

« Le gui de chêne, dit Pline, est fort rare (1). Quand on l'a découvert, les druides vont le chercher avec un sentiment de profond respect. Ils choisissent pour cela le sixième jour de la lune, jour si célèbre parmi eux, qu'ils l'ont désigné pour être le commencement de leurs mois, de leurs années et même de leurs siècles, qui ne sont que de trente ans. »

C'était surtout vers le 20 ou le 21 de décembre, époque où s'ouvrait la nouvelle année, qu'on allait cueillir la précieuse plante. Au jour dit, avant le lever du soleil, les druides, accompagnés des magistrats et du peuple, qui criaient : *Au gui l'an neuf!* se rendaient dans la forêt. Deux prêtres, conduisant les taureaux blancs qui devaient être immolés, marchaient les premiers, suivis des bardes, des musiciens et des jeunes initiés aux mystères, qui chantaient des hymnes en l'honneur de Teutatès. Après eux venait un héraut vêtu de blanc, portant à la main un caducée formé d'une branche de verveine, entortillée de deux figures de serpents joints ensemble. Trois druides rangés de front marchaient immédiatement après le héraut; l'un portait dans un vase le vin du sacrifice, le second le pain, et le troisième un sceptre ou main de justice. On voyait enfin s'avancer le chef ou prince des druides, revêtu d'une robe blanche sous une autre de fin lin, avec une ceinture d'or, et la tête couverte d'un chapeau blanc. Le roi du pays marchait à côté du grand prêtre; la noblesse et le peuple fermaient la marche. Lorsqu'on était arrivé au pied du chêne qui portait le gui, on dressait au pied, avec du gazon, un autel triangulaire, et l'on gravait sur le tronc et sur les deux plus grosses branches les noms des principaux dieux. Puis un druide vêtu d'une tunique blanche montait sur l'arbre, coupait avec une serpe d'or le gui, que deux autres prêtres recevaient sur un sagum (manteau) blanc. Puis on immolait les taureaux en chantant encore des hymnes, pour que les dieux fissent jouir les assistants des suprêmes vertus du gui. Les prêtres distribuaient ensuite l'eau où le gui avait trempé, laquelle était toute-puissante pour éloigner les maléfices, préserver des maladies et guérir des plus dangereux poisons. Et les fidèles se séparaient emportant chacun dans leur maison un peu de cette eau, dont ils devaient retirer de si grands avantages.

Longtemps même après avoir quitté le culte druidique pour accepter les dieux qu'adoraient les Romains, conquérants de leur pays, les Gaulois conservèrent une sorte d'instinctive vénération pour les chênes. Ce sentiment ne s'éteignit guère qu'à la venue du christianisme. On raconte que saint Sévère, apôtre des Gaules, en fit solennellement couper un que la superstition avait consacré à cent dieux, et qui était comme un temple où s'accumulaient les offrandes, si bien qu'en renversant cet arbre, le saint trouva au pied une quantité d'or et d'argent qui suffit à l'érection d'une magnifique église.

A Rome, où d'ailleurs (nous l'avons déjà remarqué) il était dédié au souverain maître de l'Olympe, le chêne avait le privilége de fournir ces couronnes civiques qui étaient considérées comme la plus haute récompense que pût envier et obtenir un citoyen romain.

Écoutons à ce sujet le naturaliste romain :

« Les arbres glandifères (porteurs de glands) ont été de tout temps en grand honneur parmi les Romains. C'est à eux qu'on demande ces couronnes, prix glorieux du courage militaire, ornement accordé, depuis longtemps, à la clémence des empereurs, quand, au milieu des guerres civiles impies, on commença à trouver de la vertu à ne pas tuer un citoyen... Originairement la couronne civique était d'yeuse (chêne vert); à cet arbre on substitua l'*esculus* (chêne à glands comestibles); ensuite toutes les variétés de chêne furent employées, car on n'avait égard qu'au gland (1). D'ailleurs on mit à l'obtention de cette couronne des conditions comparables à celles que les Grecs proclament devant la statue de Jupiter, quand la patrie dans son allégresse ouvre ses murailles à l'athlète vainqueur. Voici ces conditions : sauver un citoyen, tuer un ennemi; faire cet exploit sur un terrain que l'ennemi combattu ait occupé le jour même : avoir pour soi l'aveu de celui qu'on a sauvé, être soi-même citoyen... Du reste, fût-ce le général en chef qu'on eût préservé de la mort, l'honneur ne serait pas plus grand, car la volonté du législateur a été que la vie du moindre citoyen donnât les droits les plus complets.

« Une fois honoré de la couronne, on peut la porter sans cesse. Chacun se lève en présence du citoyen décoré lorsqu'il entre au spectacle ou au sénat. Son aïeul paternel, son père sont, comme lui-même, exempts de toute charge publique.

« Siccius Dentatus reçut quatorze couronnes civiques. Manlius Capitolinus en eut six. Scipion l'Africain ne voulut point en recevoir pour avoir sauvé son père à la bataille de la Trébie. O mœurs dignes de l'immortalité, qui ne décernaient qu'un prix à tant de faits héroïques : l'honneur; et qui ne voulaient pas évaluer la vie d'un citoyen, protestation évidente qu'en sauvant un homme ce n'est point un gain matériel qu'on doit avoir en vue ! »

Faut-il joindre à ces lointains témoignages quelques souvenirs tout modernes ajoutant à l'illustration du chêne? Chacun connaît le célèbre passage du naïf Joinville :

« Maintes fois, dit-il, ay veu que le bon sainct (Louis IX), après qu'il avait ouy messe en esté, il se alloit esbattre au bois de Vincennes, et se seoit (s'asseyait) au pied d'un *chesne*, et nous faisoit seoir tous auprès de lui; et tous ceulx qui avoient affaire à lui venoient à lui parler, sans qu'aucun huissier ne leur donnast empeschement. Et demandoit haultement de sa bouche s'il n'avoit nul qui eust partie (procès). Et quand il y en avoit aucuns (quelques-uns), il leur disoit :

« Amis, taisez-vous, et on vous délivrera l'un après « l'autre... »

Joinville composa son histoire à la fin du treizième siècle. Quatre cents ans plus tard (1779), un abbé français (l'abbé Coyer) écrivait de Londres :

« Il y a quelques jours, j'ai vu ici tout le public paré de rameaux de *chêne*. C'est la fête de l'antique et fameux chêne qui servit d'asile à Charles II après la bataille (Worcester, 1651) qu'il perdit avec le trône en combattant contre Cromwell. Il fut nourri dans cet arbre par une main charitable durant plusieurs jours, en entendant le bruit des soldats ennemis qui le cherchaient... Après sa restauration, il revit l'arbre; il en cueillit quelques glands qu'il planta dans le parc de Saint-James, et qu'il arrosait lui-même. Le chêne royal,

(1) Si rare que, de nos jours, la plupart des botanistes herborisants ne l'ont jamais rencontré.

(1) C'est ce qui explique que, se conformant à l'antique tradition, nos peintres et sculpteurs attachent généralement des fruits aux couronnes de chêne qu'ils figurent.

c'est ainsi qu'on le nomme, subsiste encore dans la forêt où il est né, et pour le garantir des mutilations fréquentes de la part des curieux qui en emportaient quelques morceaux, on l'a entouré d'un mur de briques.

« Cette fête, ajoute notre abbé, doit faire souvenir les rois qu'ils ne sont pas à l'abri des plus terribles coups du sort. »

De nos jours on montre encore à Shrewsbury le chêne de Charles II, mais on ne montre plus à Vincennes que la place du chêne de Louis IX. Peut-être objecterez-vous que, pour peu que ce dernier eût cent ans à l'époque du saint roi, il devrait compter aujourd'hui sept siècles, ce qui vous paraît un âge un peu avancé.

— Sept siècles! eh! qu'est-ce que cela? Voyez les chênes d'Abraham, dont nous parlions tantôt, lesquels encore debout au temps de Constantin ne portaient pas moins de vingt-deux ou vingt-quatre siècles.

— On le dit; mais nous ne les avons pas vus.

— Par saint Thomas! puisqu'il vous faut voir pour croire, j'aurai, je pense, une *pièce* de conviction à vous offrir.

— Produisez-la.

— Je ne l'ai pas dans la main, mais si vous voulez vous rendre à Saintes, en Saintonge, chacun saura vous indiquer, dans la cour d'un ancien château voisin de la ville, certain chêne dont le tronc mesure environ neuf mètres de diamètre, et dont la cime s'élève à quelque vingt mètres. Dans le bois mort de l'intérieur, une salle a été creusée, autour de laquelle règne, taillé dans le tronc même, un banc circulaire : douze convives peuvent manger à l'aise dans cette chambre, que décore une tapisserie vivante de lichens, de fougères et de mousses. Or, d'après le calcul qu'on a pu faire par l'examen des couches concentriques d'une lame enlevée pour pratiquer l'entrée de la salle, il est démontré que cet arbre ne compte pas moins de DEUX MILLE années. Que vous semble du patriarche?...

Mais, chez les arbres, les géants ne jouissent pas seuls du privilége de la longévité. Voyez-vous là, tout près, ce petit arbre, presque un arbrisseau, dont les rameaux se sont, au printemps, chargés d'une multitude de fleurettes jaunes, et qui, l'automne venu, offrira à nos ménagères autant de mignonnes olives rouges dont elles feront des conserves quelque peu astringentes? Vous l'avez reconnu, c'est le cornouiller, dont le bois, pour employer l'expression d'Olivier de Serres, est :

« Ferme et solide comme corne de bête », d'où lui vient son nom ».

Eh bien! voulez-vous qu'une attestation respectable nous soit donnée du grand âge que peut acquérir cet hôte modeste de nos forêts? J'ouvre le Plutarque d'Amyot, à la biographie du fondateur de Rome, et trouvant en marge d'une des pages cette annotation : « Le saint cornouiller dans Rome », je lis ce qui suit :

« Romulus habitoit au lieu qui s'appelle aujourd'hui les degrés de Bellerive, qui sont à la descente du mont Palatin, où on dit qu'autrefois estoit le saint cornouiller, dont on fait un tel conte : Romulus un jour voulant éprouver sa force lança, dit-on, depuis le mont Aventin jusque-là un javelot duquel la hampe estoit de cornouiller. Le fer entra si avant dans la terre, qui estoit forte et grasse, que nul ne le put arracher, encore que plusieurs y essayassent et en fissent tous leurs efforts. La terre, estant propre à nourrir arbres, couvrit le bout de la hampe, laquelle prit racine et commença à jeter branches, tellement qu'avec le temps elle devint un beau et grand cornouiller, que les successeurs de Romulus enfermèrent de murailles tout à l'entour, en le révérant et contregardant comme chose très-saincte. Et si d'adventure quelqu'un l'alloit voir, qu'il le trouvât non frais, ne (ni) verdoyant, ains (mais) comme arbre qui se va fanant, et séchant à faute de prendre nourriture, il l'alloit disant en effroy à tous ceux qu'il rencontroit; et eux, ne plus ne moins que si c'eust esté pour esteindre un feu (incendie), alloient criant partout :

« A l'eau! A l'eau! »

« Et accouroit-on de toutes parts avec des vaisseaux pleins d'eau pour l'arroser et abreuver. Mais du temps de Caïus Cæsar, qui fit refaire ces degrés, les ouvriers, en fouillant et creusant autour de ce cornouiller, par mesgarde en offensèrent les racines, tellement que l'arbre en sécha entièrement. »

Or, tout compte fait, de Romulus à César, il ne s'était pas écoulé moins de sept siècles, et il est fort probable que sans la maladresse des ouvriers, le *saint cornouiller* eût encore longtemps vécu.

— Mais, dites-vous, c'est peut-être bien là un de ces contes comme le bon Plutarque sait les recueillir pour rendre ses récits plus piquants.

— Lui-même avoue en effet que c'est un conte qu'il a entendu faire; mais, Dieu merci! j'ai encore à ma disposition un témoignage qu'il vous sera facile de contrôler...

La longue existence du cornouiller était si généralement admise par nos aïeux, qu'au moyen âge on l'employait communément comme jalon impérissable dans le bornage de certaines propriétés. C'est ainsi qu'on montre encore à quelques lieues de Paris, et cela d'après la teneur de chartes authentiques, un cornouiller planté il y a environ mille ans pour indiquer la séparation des bois du duché de Montmorency d'avec ceux du prieuré de Sainte-Radegonde.

Quoi qu'il en soit, notre cornouiller a sa légende dont il peut tirer quelque vanité : mais voici le troëne qui l'avoisine et qui voudrait, je crois, nous dire la sienne.

— Eh bien! qu'il la dise!

Mais lui, d'un air dolent et rêveur :

« Hélas! que vous apprendrai-je, sinon que le doux Virgile lui-même, d'ordinaire si clément aux hôtes des campagnes, n'a parlé de moi qu'avec dédain :

« On délaisse le blanc troëne, et l'on cueille la noire « airelle. »

Et le divin poëte semble approuver cette indifférence pour un modeste arbrisseau. Aussi les poëtes m'ont-ils généralement oublié.

— En êtes-vous bien sûr, troëne, mon ami?

— Je le suppose.

—Ne comptez-vous donc pour rien le frais apologue que voici?

« Pourquoi, disait une jeune mère de famille au vé« nérable pasteur de son village, n'avez-vous pas planté « une forte palissade d'épines à la place de cette haie « de troëne fleuri qui entoure votre jardin? »

Le pasteur répondit :

« Lorsque vous défendez à votre fils un plaisir dange« reux, la défense s'embellit sur vos lèvres d'un tendre « sourire, votre regard le caresse; et s'il se mutine, votre « main lui offre aussitôt un joujou qui le console : de « même la haie du pasteur doit éloigner les indiscrets,

« et offrir des fleurs à ceux mêmes qu'elle repousse. » (A. Martin.)

Et voilà le troëne tout heureux d'avoir inspiré un de nos plus aimables écrivains.

Un peu plus loin végète l'*yèble*, ou sureau noir; voyons un peu quel titre de gloire pourra produire celui-là.

— Eh! dit-il, ne fermez pas votre Virgile, si tant est que vous l'ayez ouvert pour y vérifier la citation de mon confrère; c'est dans la fameuse églogue à Gallus qu'il est question de moi :

« Pan vint aussi, Pan, dieu d'Arcadie; nous vîmes « son visage divin que rougissait l'yèble sanglante... »

Et voilà!

— Qu'est-ce à dire?

— C'est-à-dire que les anciens avaient coutume — du diable si j'ai jamais su pourquoi! — de barbouiller, de rougir aux jours de grande fête la face de leurs dieux: et c'était mon fruit qui avait l'honneur d'être requis pour ce pieux, mais bizarre office. C'est tout ce dont je me puis vanter, et cela suffit à mon ambition.

— Puisqu'il se déclare satisfait, laissons-le, et dirigeons-nous vers cette villa

Qui se chauffe au soleil levant

et autour de laquelle nous trouverons, j'imagine, de nouveaux héros. Je distingue, en effet, réunis dans un petit verger qui précède l'habitation, le *cerisier*, l'*amandier*, le *pommier*, le *cognassier*; je crois voir aussi, planté dans une haie qu'il domine, le *sorbier* des oiseleurs et, s'abritant dans l'encoignure de la maisonnette, le *figuier*, avec son frileux compatriote le *laurier*. Allons, allons : car il y a là des gens à qui parler, et en état de nous répondre.

Pyrame et Thisbé. Dessin de Pelcoq.

Chemin faisant, le *mûrier* nous accoste, qui, prenant le ton héroïque :

« Dans la cité fameuse que Sémiramis fit entourer d'imposantes murailles, vivaient le jeune homme le plus accompli et la plus belle jeune fille de tout l'Orient. Pyrame...

— Et Thisbé, c'étaient leurs noms... Ils naquirent voisins; ils se connurent, ils s'aimèrent, et chaque jour voyait s'accroître leur tendresse mutuelle...

— Tiens, tiens! vous savez cette histoire?

— Comment l'ignorer? Si nous n'avions appris à l'école le charmant récit d'Ovide, est-ce que les naïfs imagiers d'Épinal et de Montbéliard n'eussent pas été là pour nous apitoyer sur les malheurs de Pyrame et de Thisbé, dont la poignante *représentation* illustre les murs de nos plus humbles chaumières, en compagnie d'Henriette et Damon, d'Héloïse et Abailard. A vrai dire, dans la douloureuse aventure des deux amants assyriens, destinée à émouvoir un public chrétien, nos artistes ont bien pu omettre le détail tout mythologique qui lui a valu d'être narrée par le poëte des *Métamorphoses*, et qui, je crois, vous concerne. C'est pourquoi dites-nous en quelque chose.

— Volontiers. C'était sous un mûrier, près du tombeau de Ninus, qu'avaient pris rendez-vous les deux amants, décidés à fuir ensemble du pays où leurs pa-

rents s'opposaient à leurs vœux. Vous savez comment Pyrame, trompé à la vue du voile ensanglanté de Thisbé, se perça de son épée. Vous savez comment, en apercevant le corps de Pyrame, Thisbé résolut de mourir du même fer, sur lequel elle se jeta. Mais avant d'expirer :

« Et toi, s'écria-t-elle, arbre funeste, qui couvres « le corps de mon amant, et qui vas aussi couvrir le « mien, porte à jamais les marques de notre infortune ; « que ton fruit, noir ou sanglant, rappelle que tu as été « baigné du sang de deux êtres malheureux. »

Et les dieux ayant accompli ces tristes désirs, ce fut ainsi qu'il arriva que les fruits du mûrier, jusqu'alors blancs, devinrent noirs en mûrissant (1).

— N'omettons pas de remarquer qu'à l'instar de nos contes enfantins les plus primitifs, cette fable, à laquelle Ovide a prêté les magnifiques ornements de ses vers imagés, n'est autre chose qu'une bonne grosse leçon à l'adresse des jeunes étourdis qui s'avisent de désobéir à papa et à maman. Si bien qu'on y pourrait adjoindre pour *moralité* la triomphante conclusion de la célèbre ronde du *Pont du Nord*, où « un bal est donné : » Adèle veut aller au bal en dépit de sa mère ; elle tombe à l'eau ; elle se noie, et

Voilà le sort des enfants *obstinés*.

Mais passons.

E. MULLER.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

(1) Peut-être n'est-il pas inutile de noter ici, pour rendre plus significative cette dernière fiction, que les anciens, chez qui la fable de Pyrame et Thisbé avait cours, ne connaissaient pas le mûrier blanc, qui est originaire de l'extrême Orient et qui n'a été introduit en Occident que vers le sixième siècle de notre ère, avec le ver à soie, dont sa feuille est l'aliment spécial. Ajoutons même, à l'appui de notre première observation que le mûrier connu des anciens dut son nom, tiré du grec *morea* (noir), à la couleur de son fruit.

VOYAGES ET VOYAGEURS.

DAVID LIVINGSTONE.

I. — Le premier voyageur contemporain. — Jeunesse de Livingstone.

« Quel est le premier voyageur contemporain? » se demande-t-on souvent. Il est d'ordinaire assez difficile de classer les gens d'après leur mérite, la valeur intellectuelle ne pouvant se mesurer au poids et au mètre; mais cette fois, par exception, la réponse ne reste pas douteuse : « Le premier voyageur contemporain est Livingstone. »

Cet intrépide explorateur, aujourd'hui si populaire, a découvert la plus grande partie de l'Afrique australe; c'est donc presque le révélateur de tout un monde.

Observateur de forte race, Livingstone cache sous des dehors quelque peu âpres une âme aussi sensible qu'énergique.

Examinez les lignes accentuées de son visage, cet aspect presque rustique, évidemment ce ne peut être là le portrait d'un homme façonné aux usages de la vie mondaine; mais la franchise, la droiture se peignent à merveille sur cette physionomie, qu'on prendrait volontiers pour celle de quelque paysan aisé des Highlands.

Le front, assez puissamment sculpté, indique la pénétration, l'observation, la hardiesse, la persévérance. Son regard assuré n'a rien d'arrogant. Sa parole est franche. Il représente la force qui ne tient pas à s'affirmer, précisément parce qu'elle se reconnaît puissante.

Livingstone naquit en 1815 à Blantyre, village écossais; encore enfant, il se fit remarquer, moins par ses dispositions exceptionnelles que par la ténacité de ses principes, que par la fermeté de ses convictions. Il ne chercha pas, comme tant d'autres, à percer quand même; avant tout il était ambitieux de savoir et d'estime

Ses parents, simples cultivateurs, ne pouvant prévoir l'avenir réservé au jeune homme sans fortune, sans éducation, qui grandissait parmi eux, lui avaient dit : « Tu seras ouvrier comme nous. » Il obéit. Durant plusieurs années, il fut pauvre apprenti dans une manufacture. Que de combats se livrèrent alors dans son esprit! Ses aspirations, ses rêves d'homme de génie le poussaient en avant; le devoir, la nécessité le rivaient à un labeur matériel!

Il y a là, dans cette existence, des pages singulièrement émouvantes; — la jeunesse de la plupart de nos grands hommes est un terrible temps d'épreuve. « Avant d'arriver à la gloire, dit un ancien adage, il vous faudra soulever des montagnes. » Les obstacles ne manquaient pas à Livingstone; aussi rien de plus saisissant que de le suivre dans cette lutte avec le destin, qui semble vouloir faire de lui un humble ouvrier, et sa volonté, qui le porte à s'élever, à s'élever toujours.

Il partagea son existence en deux parts : on le voyait debout avant ses jeunes camarades; il méditait, il lisait. A l'heure précise, il se rendait à l'atelier, un livre sous le bras. On sonnait la cloche, et, tandis que les ouvriers allaient se reposer, il se remettait à feuilleter de nouveau ses livres, à apprendre le latin, les mathématiques, l'histoire, la géographie, la littérature, la théologie.

Il a décrit lui-même cette pénible existence; écoutez : « Je continuais, dit-il, mes études pendant les heures que je passais à la filature, en plaçant mon livre sur le métier, de manière à saisir les phrases les unes après les autres, tout en marchant pour faire ma besogne; j'étudiais ainsi constamment sans être troublé par le bruit des machines; c'est à cela que je dois la faculté de m'abstraire complétement du bruit que l'on fait à côté de moi et de pouvoir lire et écrire tout à mon aise au milieu d'enfants qui jouent ou dans une réunion de sauvages qui dansent et qui hurlent.

« A dix-neuf ans, je devins tisserand et j'eus un métier à conduire; c'était une profession extrêmement pénible, mais j'étais payé en conséquence de la peine que j'avais, et cela me mit à même de passer l'hiver à Glasgow, de m'y suffire, d'y poursuivre mes études médicales, d'y apprendre le grec et d'assister aux cours de théologie. »

II. — Combat avec un lion. — Discours adressés aux lions. — Les grandes chasses. — Conversions difficiles.

En possession du titre de docteur, de plus missionnaire, Livingstone médite d'aller prêcher la religion chrétienne dans l'extrême Orient : plus de 500 millions d'hommes sont encore là aujourd'hui sectaires de Bouddha! Il s'embarque pour la Chine; — en route il s'arrête au Cap, il y apprend que la guerre dite *de l'opium*, faite par l'Angleterre, rend presque impossible toute tentative d'apostolat dans l'intérieur de l'empire chinois; il modifie ses plans. Qu'importe du reste? Il ne convertira pas des disciples de Fo, mais il ira porter la parole de l'Évangile parmi les païens de l'Afrique.

Avant tout, il se marie; il épouse la fille du docteur Moffat, habituée depuis quelques années au climat et aux usages de l'Afrique méridionale. Ses préparatifs terminés, il s'aventure vers le nord à la manière des émigrants allemands, c'est-à-dire avec sa famille, à la tête d'une petite troupe d'hommes hardis, au milieu desquels se trouvent deux intrépides chasseurs, Murray et Oswell.

Les voyageurs formaient une véritable caravane; un wagon massif, traîné par cinq paires de bœufs, les emmenait tant bien que mal à travers des sentiers pierreux, à travers des plaines desséchées ou couvertes de ronces. Quelques indigènes dévoués les précédaient et les suivaient. C'est ainsi que l'on franchit, pour ainsi dire d'une seule traite, plusieurs centaines de lieues. On finit par atteindre les bords du fleuve Orange; de là on se porta vers Kouroumman. C'est dans les environs que Livingstone eut une dramatique aventure de chasse.

Un lion répandait la terreur parmi les sauvages; l'excellent missionnaire n'hésite pas, il prend valeureusement sa carabine et suit la piste du monstre, qui de son côté se préparait aussi à faire bonne chasse. Le combat s'engage; le pauvre docteur roule plus mort que vif sous les griffes de son adversaire. Sans le secours providentiel d'un sauvage qui, en poussant des cris, attira sur lui-même la fureur du lion, c'en était fait du grand voyageur; il n'avait plus qu'à rendre son âme à Dieu; et, lui mort à cette époque, l'Afrique méridionale serait peut-être encore aujourd'hui aussi peu connue que le centre de l'Australie.

Ce début peu engageant ne découragea pas Livingstone, qui plus d'une fois encore eut à se mesurer avec les chefs à crinière fauve. Les Européens sont presque les seuls à oser combattre face à face les grandes espèces félines; aussi bien au nord qu'au sud du continent africain, les lions inspirent une sorte de terreur superstitieuse; chercher à triompher d'eux semble même impossible. Ce sont des oppresseurs implacables, on s'incline devant leur puissance. Il n'est pas rare de voir les sauvages s'efforcer de les attendrir par des supplications, par des discours sarcastiques ou respectueux et complimenteurs.

Bon nombre de tribus s'imaginent en effet que l'âme des chefs transmigre et entre de préférence dans le corps des lions. Quelle satire ingénue se cache dans cette superstition populaire!

Un lion se met-il à réveiller un village en poussant des gémissements, un des indigènes l'apostrophe de la manière suivante :

« Vous êtes chef, c'est vous qui le dites! Quel genre de chef êtes-vous, pour venir dans l'ombre essayer de nous dérober notre viande? N'êtes-vous pas honteux? Un joli chef, vraiment! C'est une pierre que vous avez dans le cœur! Vous ne pensez qu'à vous! vous n'avez pas l'âme d'un chef! »

D'autres sauvages, peut-être mieux inspirés, l'interpellent ainsi :

« Grand chef! vous rugissez, vous dites que vous avez faim, toujours faim! Vous voulez tout dévorer, vous avez bien le cœur d'un chef! »

Tandis que Livingstone s'occupait de réunir des collections d'insectes et de répandre la religion chrétienne ou tout au moins les principes élémentaires de la morale, ses amis Oswell et Murray devenaient les héros de chasses merveilleuses. Que sont nos forêts dites *giboyeuses* à côté de ces contrées, où tous les animaux de la création semblent confondus? On y trouve, entre autres, des buffles, des girafes, des antilopes, des gazelles, des zèbres, des rhinocéros, des éléphants, des centaines de variétés d'oiseaux et beaucoup trop de reptiles.

« Il y a, dit notre voyageur, une surabondance de vie qui tient du prestige. Ainsi, à une certaine époque de l'année, les ibis arrivent par bandes innombrables, accompagnées d'un nombre incroyable d'oiseaux aquatiques; il est des bancs de sable dont la couleur disparaît entièrement sous les canards qui les couvrent. J'ai ramassé quatorze de ces animaux après un coup de fusil. D'autres endroits sont chargés de pélicans; les rives sont bigarrées d'oiseaux de diverses couleurs... »

On exécute de véritables razzias au milieu de cette faune exubérante : une des méthodes pratiquées rappelle précisément un procédé de chasse mis en usage par nos aïeux les Gaulois : les sauvages africains dressent des palissades en forme de V et creusent au sommet de l'angle un fossé vaste et profond. Les haies se prolongent indéfiniment à travers les forêts et les hautes herbes. La chasse commence : hourra! Jeunes gens, vieillards, enfants se déploient en longues lignes, et, jetant au ciel d'infernales clameurs, poussent devant eux tous les animaux qui croyaient trouver un refuge dans cette impasse. Ne se doutant pas du précipice béant à l'extrémité des palissades, ceux-ci courent affolés et tombent pêle-mêle dans le gouffre. Voilà le triomphe! Le lendemain et les jours suivants, on ne manque pas de venaison dans le pays.

Eh bien! les compagnons de Livingstone préféraient à ce *kapo* (c'est le nom de ces piéges) les péripéties dramatiques de la chasse à la carabine au milieu de jungles infestées de tigres, de lions, de crocodiles et de serpents. Traquer les éléphants, c'était surtout une de leurs grandes joies. On les prit d'abord pour des fous ou des misérables; dans leur bon sens, les indigènes ne pouvaient s'imaginer qu'on vînt chez eux pour mener une existence aussi pénible, aussi dangereuse : « Ces gens-là, disaient-ils à Livingstone, ont perdu la tête, Quoi! s'exposer à de pareilles souffrances pour quelques morceaux de viande! Doivent-ils être pauvres! »

Livingstone eut grand'peine à leur faire entendre que ses compagnons de voyage jouissaient d'une assez grande fortune et qu'ils étaient entraînés par le seul attrait de la chasse. Raisonnerait-on plus juste chez les Hottentots qu'en Europe?

Sur bien d'autres chapitres, les habitants de ces régions témoignent d'une intelligence étrangement bornée; aussi le bon docteur ne convertissait-il personne; il faisait pourtant des efforts inouïs pour éclairer la conscience des indigènes. Un jour, un chef qui le

suivait dans sa pieuse mission, prenant enfin pitié de ses insuccès, lui dit :

— Vous imaginez-vous qu'il suffit de parler à ces gens-là pour leur faire admettre ce que vous dites? Moi, je ne puis rien en obtenir qu'en les battant; si vous voulez, j'appellerai mes hommes et, au moyen de nos fouets, nous aurons bientôt fait de les décider à croire.

Inutile d'ajouter que Livingstone préféra ne pas faire de conversions dans cette tribu.

La superstition plane sur la plupart des contrées africaines. Bien des années se passeront encore avant que le contact européen arrive à élever le niveau intellectuel de ces peuples, plus enfants que foncièrement méchants.

Notre voyageur demeura plusieurs années auprès du chef Séchélé, qui, en sa qualité de monarque, passait pour avoir une influence directe sur les nuages. Précisément la sécheresse fut horrible pendant les années qui s'écoulèrent à partir de l'arrivée du missionnaire; — aussi le nouveau venu devint-il suspect. Il reçut plusieurs députations des anciens de la tribu, qui le supplièrent de permettre à Séchélé de produire seulement quelques ondées.

David Livingstone, d'après une photographie. Dessin de L. Breton.

— Si vous refusez, disaient-ils, le blé mourra et nous serons dispersés; laissez notre chef faire pleuvoir encore une fois, et nous tous, hommes, femmes, enfants, nous irons à l'école et nous chanterons des prières aussi longtemps que vous voudrez.

Livingstone répondit qu'il ne s'y opposait nullement.

Comme les indigènes avaient quelque peu perdu de leur confiance dans l'infaillibilité de leur chef, ils se mirent à se livrer eux-mêmes à de bizarres incantations pour attirer la pluie; ils firent griller des chauves-souris, ils mirent des foies de chacal et des cœurs de babouin sur des charbons ardents; malheureusement le ciel était insensible, il ne tombait pas une goutte d'eau. L'avenir de la mission était de plus en plus compromis. Le docteur fut obligé d'abandonner Séchélé et ses sujets.

III. — Découverte du lac Nyami. — Le chef du lac. — Les Makololo. — Dangers de la lecture. — Les élégantes du pays. — Heureux maris !

Le docteur et les siens, qui marchaient en ligne directe vers le nord, franchirent le désert de Kalahari et découvrirent, au mois d'août 1849, le lac Nyami, une des plus belles nappes d'eau de l'Afrique australe.

Le chef du lac accueillit mal les nouveaux venus; il aurait presque dit à Livingstone, comme le loup de la

fable : « Tu troubles mon breuvage. » Les Européens demandèrent à lui acheter des chèvres et des bœufs ; il fallait vivre. Le roi inhospitalier leur offrit seulement des dents d'éléphant. On lui répondit qu'on ne pouvait manger de l'ivoire. Le chef fut inflexible :

— Je ne peux pas vous donner autre chose, répliqua-t-il; on prétend que les blancs aiment beaucoup ces os-là. Je consens à vous les vendre; mangez-en ou n'en mangez pas; quant aux chèvres et aux bœufs, j'en ai besoin moi-même pour mon propre estomac.

Sur les bords du lac Nyami. Dessin de Pelcoq.

On ne put autrement rien obtenir de ce tyranneau. A cette époque, l'ivoire était encore presque sans valeur dans ces parages. Ainsi un marchand qui accompagnait les voyageurs acheta dix grosses défenses en échange d'un vieux mousquet. L'ivoire pourrissait à la place où était tombé l'éléphant; il y en avait à profusion.

Après bien des entraves suscitées par la mauvaise foi du chef du lac, Livingstone partit et s'avança vers le pays des Makololo, qui devint le quartier général de ses

explorations; il trouva quelques indigènes d'une intelligence assez fine, particulièrement deux chefs, Sébitoane et son fils Sékélétou. Loin d'être réfractaires au progrès, ils étaient l'un et l'autre très-favorables à la civilisation. Seulement ils la comprenaient assez mal. Parmi toutes les merveilles dont on présentait le tableau à Sékélétou, un fait le scandalisait au dernier point, c'était que les souverains n'eussent pas plus de femmes que les simples sujets. Ebranlé néanmoins par les discours du bon missionnaire, il consentit à laisser de côté beaucoup d'habitudes barbares, mais il voulut garder cinq femmes; — par économie, il conserva celles de son père.

Les traditions absurdes, les superstitions, une confiance aveugle dans le merveilleux, une crédulité excessive suivie de subites défiances, voilà malheureusement les grands obstacles qui arrêtent le développement de cette population. « J'avais offert, dit Livingstone, d'apprendre à lire aux indigènes qui le désiraient, ceux-ci furent peu nombreux. Il leur paraît surnaturel que l'on puisse lire des choses qui ont eu lieu à une autre époque ou dans des pays éloignés. Nulle explication ne parvient à leur donner une idée même approximative de cette faculté surprenante. »

Cependant un sauvage, apparemment fort courageux, voulut bien étudier l'alphabet; il se crut en danger de tomber malade ou d'être frappé de malédiction. Lorsqu'il eut appris ses premières lettres, il déclara très-sérieusement au souverain que la chose était inoffensive. Grâce à cette assurance, ses compatriotes prirent goût à la lecture et bientôt épelèrent si bien, si vite, qu'ils devinrent eux-mêmes professeurs. L'un d'eux surtout montra une incroyable facilité : en quelques semaines il sut lire et écrire.

Au moral comme au physique, les Makololo ne forment donc pas une nation mal douée. Les dames du pays ont, il est vrai, un défaut capital, celui de s'enivrer avec une boisson fermentée, le bogaloa; — de plus, elles adorent les parures : elles aiment à paraître en public le corps luisant de beurre; — des anneaux de cuivre et d'ivoire ornent le bas de leurs jambes et l'écorchent même souvent.

Si les femmes du peuple se contentent forcément de quelques verroteries, de quelques colliers plus ou moins brillants, les grandes élégantes ont une sorte de code de la mode, dont elles ne sauraient s'affranchir; or une mode fort en honneur veut que l'on s'arrache les dents de la mâchoire supérieure. Ne pas s'y soumettre, ce serait manquer de goût; aussi toutes les Makololo, dames du monde, ont-elles invariablement perdu la moitié de leurs incisives.

Pourquoi cette singularité? La réponse est simple. On rapporte que la femme d'un chef se querella avec son mari, et dans un moment d'oubli le mordit à la main; — elle fut condamnée à perdre ses incisives; — immédiatement la mode fut adoptée, ou plutôt imposée par tous les guerriers de la tribu, qui trouvèrent la coutume prudente.

Peut-être faut-il attribuer cet usage à une origine moins compromettante. Voici une autre interprétation; pour bien en saisir la naïve profondeur, il faut suivre tout un enchaînement d'idées : les bœufs ont la mâchoire intérieure avancée; au contraire, les zèbres ont la mâchoire supérieure proéminente. Chacun sait que les bœufs sont des animaux extrêmement utiles, tandis que les zèbres sont des bêtes malfaisantes. Il vaut donc mieux ressembler aux premiers qu'aux seconds. En s'arrachant les dents de la mâchoire supérieure, on imite un bon exemple, on s'éloigne du mauvais. Rien n'est plus clair. Mais laissons là ce ridicule usage.

Qui ne connaît l'aphorisme suivant : « Voulez-vous juger un peuple, examinez le rang qu'il accorde à la femme. » Eh bien! les dames makololo jouissent d'immenses priviléges; elles ont voix délibérative dans les assemblées, elles peuvent être souveraines.

Malheureusement, elles s'oublient quelquefois jusqu'à frapper leur seigneur et maître; passablement heureux seraient encore les maris s'ils n'avaient qu'une compagne, mais ils en possèdent jusqu'à cinq. Jugez alors de la douceur du foyer!

« J'ai vu, dit Livingstone, un pauvre mari qui s'était posté sur un arbre, d'où il poussait des cris douloureux et retentissants. « Je croyais, s'écriait-il, avoir « épousé cinq femmes, mais j'ai épousé cinq sorcières; « elles me défendent de prendre la moindre nour- « riture. »

Dans des situations aussi humiliantes, aussi déplorables, la justice donne tort aux dames économes qui se coalisent pour couper les vivres à leur mari; tout rentre bientôt dans l'ordre. Mais si des coups ont été portés, les lois deviennent sévères. La délinquante est conduite à la grande place de la ville, lieu où réside le chef. Sentence est prononcée. La femme est condamnée à charger son mari sur son dos et à le porter à la maison au milieu des huées de la foule.

Ceci ne vous rappelle-t-il pas certaines coutumes du moyen âge?

IV. — Départ pour Loanda. — Politesse des Balonda. — Représentation émouvante de la lanterne magique. — La décoration.

Livingstone, tout en fixant le siége de sa résidence à Linyanti, capitale des Makololo, avait reconnu le Zambèze et accompli dans les environs des excursions qui lui permirent plus tard d'entreprendre définitivement, avec plus de chances de succès, un grand voyage du côté de l'ouest, jusqu'aux rives de l'Atlantique. Ce trajet, à travers des territoires inconnus ou à peine entrevus par des Européens, était de plus de quatre cents lieues.

Le missionnaire ne vit pas de meilleurs compagnons à choisir, pour former une escorte, que les indigènes makololo eux-mêmes. Il franchit le territoire des Barotsé et séjourna pendant quelques mois dans le pays de Londa, dont les habitants sont d'une civilité toute particulière. Veulent-ils faire preuve d'une excessive courtoisie, ils apportent dans un morceau de cuir des cendres ou de la terre de pipe. Ils s'en frottent la poitrine ou le haut des bras. Les gens du monde ne connaissent guère d'autre mode de salutation. Il est cependant des raffinés qui se battent les flancs et se frappent les jambes.

La plupart du temps notre voyageur était reçu avec une curiosité empressée par les principicules africains; les seigneurs nègres l'abordaient très-poliment en se frottant les mains ou en se couvrant de cendres. L'un d'eux avait tant d'anneaux de métal au-dessus des chevilles qu'il ne pouvait avancer qu'en se dandinant et en écartant démesurément les jambes. Cette démarche fit sourire Livingstone : « Ce personnage, lui dit-on, est très-puissant, tous ces anneaux en sont la preuve évidente. » Le voyageur se souvint alors de la démarche

grave, solennelle, de certains gros fonctionnaires européens, pliant aussi sous le poids des broderies et des décorations !

Une audience, enviée par bien des Balonda, lui fut accordée ; il fut admis à contempler de très-près le souverain Chinté. Une centaine de femmes entouraient le monarque, dont la principale épouse était placée au premier rang et portait sur la tête un curieux bonnet rouge. A chaque parole du souverain, les dames de la cour faisaient entendre une sorte de chant plaintif, tandis qu'une bande de musiciens composée de trois tambours et de quatre tympanistes jetaient au vent l'harmonie la plus douteuse. L'assistance paraissait charmée.

Livingstone avait emporté une lanterne magique ; en admirer les tableaux, c'était ce que souhaitait surtout l'illustre Chinté. Ses désirs furent enfin satisfaits.

« Je trouvai mon chef sauvage, dit le voyageur, environné de ses dignitaires et de ses femmes ; le premier tableau représentait le sacrifice d'Abraham ; les personnages étaient aussi grands que nature, — et les spectateurs ravis trouvaient que le patriarche ressemblait infiniment plus à un Dieu que toutes les images de terre ou de bois que l'on offrait à leur adoration... Les femmes écoutaient mes explications avec un silence respectueux ; mais lorsque remuant la glace où l'image était imprimée, le couteau qu'Abraham tenait levé sur son fils vint à se mouvoir en se dirigeant de leur côté, elles supposèrent que c'étaient elles qui allaient être égorgées à la place d'Isaac, et, se mettant à crier toutes à la fois : « Ma mère ! ma mère ! » elles s'enfuirent pêle-mêle en se jetant les unes sur les autres, tombèrent sur les petites huttes qui renferment les idoles, foulèrent aux pieds les plants de tabac, mirent en pièces tout ce qu'elles rencontraient ; il nous fut impossible de les rassembler de nouveau. Toutefois Chinté resta bravement assis au milieu de la mêlée, et ensuite examina l'instrument avec un vif intérêt.

« Au bout d'une dizaine de jours, continue Livingstone, Chinté veut me faire une visite dans ma tente, et, fermant bien toutes les ouvertures, il tira de son vêtement un collier auquel était suspendue l'extrémité d'un coquillage conique, ayant, aux yeux de ces peuplades, autant de valeur que les insignes du lord-maire peuvent en avoir à Londres. Puis, me le passant autour du cou : « Maintenant, me dit-il, vous avez une preuve « de mon amitié ! » Cette décoration était sans doute quelque chose comme la grand'croix de l'ordre de Londa. Que de réflexions engagent à faire ces présents de sauvage ! » .

Quelques jours après, le camp fut levé, on repartit. Le voyage fut d'autant plus difficile que l'on s'engageait dans les territoires déjà explorés par des Portugais, et surtout par les négriers. Les Européens y sont à juste titre détestés ; le blanc passe pour un ogre ou pour le diable. Lorsque notre pacifique voyageur arrivait près d'un village, les femmes se sauvaient dans leurs cabanes ; les enfants qui le rencontraient jetaient les hauts cris, et dans leur épouvante prenaient des attaques de nerfs.

Livingstone et ses Zambéziens finirent néanmoins par arriver à Saint-Paul de Loanda. En débouchant dans la plaine qui entoure le port, les indigènes promenèrent leurs regards, non sans un certain effroi, sur l'immense Océan.

« Nous pensions, disaient-ils, que le monde n'avait pas de bornes, mais le monde nous dit tout d'un coup : « C'est ici que je finis ; au delà je n'existe plus. »

Le retour s'effectua sans incidents remarquables ; en regagnant leur patrie, les Zambéziens étaient ravis de tout ce qu'ils avaient vu ; ils avaient bien eu maille à partir avec les populations d'Angola, anciens Portugais confondus avec les naturels, et qui forment une race effrontée, astucieuse ; mais tout était oublié. Néanmoins un gros nuage allait surgir à l'horizon ; une pénible déception à laquelle ils n'avaient pas songé, les malheureux ! les attendait : leurs femmes s'étaient remariées. Le premier choc reçu, ils se mirent à rire de leur mésaventure :

« Après tout, dirent-ils, les femmes ne sont pas rares ; il y en a autant que de brins d'herbe ; nous en retrouverons d'autres. »

Au reste, plusieurs des seconds maris restituèrent très-volontiers les femmes qu'on leur réclamait, et on les reprit sans arrière-pensée.

V. — La cataracte Victoria. — Grande réputation des Anglais. — Terrible impression causée par la mer. — Retour du missionnaire en Europe.

Livingstone n'était pas homme à se reposer longtemps ; il repartit quelques mois après, c'est-à-dire le 3 novembre 1855. Cette fois, il voulait atteindre l'océan Indien. Il suivit presque constamment les bords du Zambèze ; salua du nom de *Victoria* la magnifique cataracte que forme ce fleuve, et qui est la digne émule du Niagara ; étudia les mœurs de plusieurs peuples importants, entre autres les Batoka et les Banyaï, possesseurs actuels du bienheureux pays de Monomotapa.

Pour plusieurs tribus, la simple vue d'un Européen était un événement sans précédent ; l'homme au teint pâle leur paraissait un phénomène extraordinaire ; ils le contemplaient, ils l'examinaient tour à tour ; ils étaient émerveillés et effrayés ; ils saluaient le nouveau venu et sa suite de la manière la plus grotesque. « Dès qu'ils étaient devant nous, rapporte Livingstone, ils se jetaient sur le dos, se roulaient par terre et se frappaient la partie extérieure des cuisses en exprimant leur satisfaction. Cette méthode de haute politesse m'est particulièrement désagréable, et je m'égosille à leur crier : « Finissez donc, je n'ai pas besoin de tout « cela. » Mais ils s'imaginent que je ne me trouve pas assez bien accueilli ; et plus ils me voient mécontent, plus ils se roulent avec fureur et se frappent les cuisses avec violence... »

Le gouvernement des Banyaï est remarquable en ce qu'il présente une sorte de république féodale. Le pouvoir est électif. A la mort du chef, on va chercher un nouveau prince, soit dans la tribu, soit chez un peuple voisin. Il est d'usage que le nouveau Numa refuse l'honneur qu'on lui propose ; il ne s'en trouve pas digne ; il est inexpérimenté ; il se déclare, avec une apparente modestie, incapable de remplir une charge aussi élevée. Sollicité, il accepte toujours ; il prend possession des biens de son prédécesseur et adopte toutes ses femmes, voulant ainsi avoir tous les avantages et tous les tourments de celui qu'il remplace.

Avant d'atteindre le but extrême de son voyage, l'embouchure du Zambèze, Livingstone franchit un territoire gouverné par un despote très-hostile aux étrangers, et qui lui envoya deux de ses ministres, sans doute les premiers espions du royaume.

— A quelle nation appartiens-tu? demandèrent-ils au voyageur.

— Je suis citoyen anglais.

— Anglais? Anglais? reprirent les deux ambassadeurs avec étonnement; nous ne connaissons pas cette tribu; nous n'en avons jamais entendu parler; habite-t-elle loin d'ici?

Il aurait fallu faire un cours de géographie à ces diplomates, comme à tant d'autres. Livingstone se contenta de répondre :

— Oui, loin, bien loin d'ici.

Le récit des voyages n'est pas seulement attrayant parce qu'il initie aux mœurs des peuples; mais que de fois aussi pouvons-nous en tirer de bonnes leçons de modestie! Nous nous croyons les maîtres du monde, et l'on ignore jusqu'à notre nom!

Grâce à son âme généreuse, à ses principes d'équité, à ses qualités essentielles, Livingstone était devenu l'ami, le père des indigènes makololo qui l'accompagnaient. Il était respecté, adoré de tous.

Arrivés à peu de distance de l'Océan, ils apprirent qu'il fallait se séparer. Ce fut une immense douleur pour les sauvages de l'escorte; ils se jetaient aux pieds du voyageur pour le supplier de les emmener. Livingstone n'y consentit pas; il comprenait que le climat froid et humide de l'Angleterre pourrait être extrêmement dangereux pour ces enfants du cœur de l'Afrique, habitués à une chaleur continuelle; il voulut bien cependant faire une exception en faveur d'un naturel au tempérament vigoureux, et qui paraissait plus encore que ses compagnons désireux d'entreprendre le voyage; — mais, à la vue de la mer, de la vaste mer, le pauvre Africain demeura confondu. Lorsqu'on eut mis le pied dans une chaloupe pour gagner le navire, sa crainte se transforma en terreur, presque en démence. Sur le pont du vaisseau, il se calma quelque peu; mais tout était tellement nouveau pour lui, que sa faible intelligence supportait difficilement une telle succession d'idées.

La lanterne magique chez les Balonda. Dessin de Pelcoq.

— Quel singulier pays! disait-il parfois; de l'eau, rien que de l'eau!

A l'île Maurice, l'étonnement du sauvage fut à son comble; mais la tension d'esprit était devenue trop forte, il perdit la raison pendant la nuit; il se blottit dans une chaloupe et s'écriait, lorsque Livingstone voulait l'approcher :

— Non! non! je dois mourir seul! Vous ne devez pas mourir, vous! N'approchez pas ou je me jette à l'eau.

Les matelots voulaient l'enchaîner, Livingstone s'y opposa; il espérait qu'à force de soins il le ramènerait à la raison. Malheureusement, le lendemain, le sauvage était pris d'un accès de folie furieuse; il voulut frapper un des passagers, et tout d'un coup s'élança dans la mer; il suivit la chaîne du navire sans essayer de lutter contre les flots; il voulait mourir; il fut en effet englouti dans les vagues. La civilisation, ou plutôt l'avant-garde de la civilisation, l'avait tué.

Quelques semaines après, Livingstone revoyait l'Europe; les témoignages d'estime, d'admiration, ne lui

firent pas défaut. Il était parti inconnu, ignoré de tous ; il rentrait dans sa patrie précédé de la réputation.

Mais dix-sept années passées au cœur de l'Afrique l'avaient complétement éloigné du courant de la civilisation ; il était devenu presque aussi sauvage que les indigènes eux-mêmes. Il se trouvait singulièrement embarrassé de disserter et d'écrire dans sa langue maternelle. Le dialecte makololo finissait par lui sembler plus aisé que la langue de Shakspeare. N'importe ! Il se mit courageusement à la grammaire anglaise, et parvint, à force de travaux, à publier le bel ouvrage connu sous le titre d'*Explorations dans l'intérieur de l'Afrique australe de* 1840 *à* 1856.

« Je crois, disait-il en l'achevant, que j'aimerais mieux traverser de nouveau le continent africain que de publier un second volume ! »

Livingstone n'est donc pas un littérateur ; ses phrases se heurtent, ses mots se répètent, ses faits sont exposés sans grâce ; mais la vérité apparaît d'un bout à l'autre dans toutes les pages qu'il signe. S'il commet quelque erreur, c'est toujours à son insu. Il a, sur la véracité des témoignages exprimés par les voyageurs, une opinion qui ne cadre pas avec celles de la plupart de ses confrères. La probité de l'écrivain et la loyauté de l'homme du monde sont, suivant lui, inséparables, — et il a raison. Prétendre qu'il y a deux morales, c'est n'en reconnaître aucune.

Il attache à l'authenticité parfaite de ses récits une tradition d'honneur dont le germe date de loin dans sa famille. Ecoutez ce qu'il dit à ce sujet dès le début de son premier ouvrage : « Un de mes aïeux prononça ces mots en mourant : « J'ai, pendant ma vie, recherché « avec le plus grand soin toutes les traditions qui se « rattachaient à notre famille, et je n'ai jamais décou- « vert que, parmi nos ancêtres, il y ait eu un malhon- « nête homme. Si donc, un jour, quelqu'un d'entre « nous ou l'un de nos descendants venait à faire quelque « mauvaise action, cela ne serait pas parce que le « germe en était dans son sang, et ses torts n'appar- « tiendraient pas à la famille. Soyez honnêtes, c'est le « précepte que je vous lègue ! » C'est pourquoi, ajoute Livingstone, s'il m'arrive de commettre quelques méprises, j'espère que l'on voudra bien les considérer comme une erreur involontaire et non pas comme une preuve que j'ai oublié la recommandation de mon aïeul. »

S'il se fût reposé après avoir accompli ce grand trajet de plusieurs milliers de lieues à travers des régions presque constamment inexplorées, il aurait, par cela seul, certainement mérité une place d'honneur parmi ceux qui ont le plus fait pour l'avancement de la géographie africaine ; — mais une fois qu'on est mordu au cœur par la passion des voyages, on y revient avec obstination jusqu'à la mort. — A peine de retour, le célèbre missionnaire songeait à reprendre le cours de ses aventureuses entreprises ; il méditait de tenter une exploration encore plus difficile que les précédentes. Ses efforts, couronnés de succès, lui ont définitivement valu le premier rang.

Dans un prochain numéro nous exposerons les deux derniers voyages de Livingstone. L'itinéraire de celui que nous venons de décrire rappelle assez un Y. La partie inférieure de la lettre, jusqu'au point d'intersection, représente le trajet du Cap au pays des Makololo, point central des explorations du docteur ; des deux lignes adjacentes, celle de gauche représente le voyage à Loanda, sur l'Atlantique ; et celle de droite, l'itinéraire de Linyanti à l'Océan indien.

Bientôt nous aurons à nous transporter encore dans les mêmes parages, mais surtout au nord du Zambèze. Nous osons promettre au lecteur une belle moisson d'anecdotes, d'incidents dramatiques et d'aventures.

RICHARD CORTAMBERT.

(La fin à la prochaine livraison.)

ÉTUDES RELIGIEUSES.

LES CONCILES ŒCUMÉNIQUES (1).

I

Ainsi qu'il avait été annoncé, le concile œcuménique du Vatican s'est ouvert le 8 décembre 1869, avec toute la pompe et la majesté de la cour romaine.

Les théologiens s'accordent à reconnaître que le nombre des conciles œcuméniques tenus par l'Eglise s'élève à dix-sept. Leurs noms, qui viennent de celui des villes dans lesquelles ils ont été assemblés, ont été bizarrement réunis dans ce singulier hexamètre, fait de syllabes dont il faut avoir la clef pour en deviner le sens :

Ni. Co E., Cal. Co. Co., Ni. Co. La , La. La. La., Lu. Lu. Vi., Flo. Tri.

Expliquons ce véritable logogriphe :

Ni. Premier concile tenu à Nicée, en 325, pour prononcer sur les doctrines d'Arius.

Co. Deuxième concile à Constantinople, en 381, contre les Macédoniens.

E. Troisième concile à Ephèse, en 431, pour condamner les doctrines de Nestorius et de Pélage.

Cal. Quatrième concile, celui de Chalcédoine, tenu, en 451, contre Eutychès.

Co. Cinquième concile à Constantinople, en 553.

Co. Sixième concile à Constantinople, en 680, contre les monothélites.

Ni. Le septième concile à Nicée, contre les iconoclastes.

Co. Le huitième à Constantinople, contre l'intrusion de Photius, en 869.

La. Le neuvième au Latran, en 1123, pour régler des matières de discipline.

La. Le dixième au Latran, en 1139, pour condamner Arnaud de Brescia.

La. Le onzième au Latran, en 1179, sur la discipline.

La. Le douzième au Latran, en 1215, contre les Albigeois.

Lu. Le treizième à Lyon (*Lugdunum*), en 1245, pour la septième croisade et contre l'empereur Frédéric II.

(1) Voir la Chronique de décembre 1869.

Lu. Le quatorzième à Lyon, 1274, pour la réunion de l'Eglise grecque.

Vi. Le quinzième à Vienne, en Dauphiné, pour l'extinction de l'ordre des Templiers, en 1311.

Flo. Le seizième à Florence, en 1429, pour tenter une seconde fois la réunion de l'Eglise grecque.

Tri. Le dix-septième à Trente (*Tridentum*), ouvert en 1545 contre les doctrines de la réforme prêchée en Allemagne par Luther. Ce concile, interrompu et repris plusieurs fois dans divers lieux, sous les pontificats de Paul III, de Jules III, de Marcel II et de Paul IV, fut clos en 1563 par Pie IV.

Depuis cette époque, l'Eglise catholique ne s'était pas réunie en concile œcuménique. Le mot « œcuménique » vient du grec οἰκουμένη, terre habitable; ce qui indique que, dans ces solennelles réunions, l'Eglise appelle toutes les Eglises de la chrétienté. Le concile de 1869 prendra le nom de *concile du Vatican* dans les fastes de l'histoire religieuse; il faudra donc renoncer au vers barbare qui nous a servi de guide dans la rapide énumération que nous venons de faire des grandes assises du catholicisme tenues jusqu'à ce jour. On doit comprendre combien il est difficile que tous les membres qui ont droit d'y siéger puissent répondre à l'appel du saint-père qui les convoque, et, aujourd'hui que la foi catholique a des évêques jusqu'au fond de l'Amérique et de l'Australie, on est forcé de reconnaître que, sans les prodiges des chemins de fer et de la vapeur, il serait à peu près impossible de rassembler, à jour fixe, l'universalité des prélats.

Il faut en outre que le monde soit dans un calme matériel qui permette aux pasteurs de s'éloigner de leurs troupeaux.

Grâce à la paix qui règne et à la science qui a rapproché toutes les distances, plus de six cent cinquante prêtres, ayant le droit de siéger, se sont trouvés réunis le 8 décembre autour de la chaire de Saint-Pierre pour traiter les grandes questions de discipline et de direction morale soulevées.

En sa qualité de chef visible de l'Église, au pape seul appartient le droit d'assembler un concile œcuménique; il en a seul, du reste, le pouvoir, puisque les évêques ne répondraient pas à une autre voix qu'à la sienne. Il est donc admis que nul concile œcuménique n'est valide s'il n'a été convoqué par le pasteur des pasteurs, et s'il n'est en communion avec lui. Les cardinaux, les évêques, les patriarches ont seuls voix délibérative; les théologiens ou les prêtres appelés ou admis n'ont que voix consultative.

En matière de foi, les décisions des conciles sont obligatoires avant toute acceptation, parce que les membres qui les composent n'établissent ni principes ni dogmes nouveaux, ils ne font que traduire et interpréter les Ecritures, ils formulent les saintes traditions. Cette omnipotence des pères a souvent amené entre eux et les pouvoirs temporels de longs et pénibles débats; il est arrivé plusieurs fois, et particulièrement en France, qu'une partie de l'Eglise et la royauté n'ont pas admis les résolutions des conciles.

On comprend dès lors le rôle délicat que les ambassadeurs des puissances jouent auprès de ces grandes assemblées.

II

Notre intention n'est point d'aborder les questions d'une redoutable importance que le concile du Vatican va avoir à résoudre; nous n'avons ni la volonté ni les qualités requises pour dogmatiser en matière de foi. Notre rôle, le rôle du *Musée*, est celui de spectateur. Nous voulons simplement reproduire avec fidélité les majestueuses cérémonies dont Saint-Pierre de Rome a été le théâtre. Mais, avant de le faire, et pour donner un terme de comparaison, il nous a paru curieux de reproduire ici l'inauguration du concile de Trente, dont nous avons déjà parlé dans notre Chronique de décembre; c'est du reste le dernier et le plus important de tous peut-être, par sa longue durée, par les solutions qu'il a données aussi bien que par l'époque historique qui l'a vu se réunir.

Profondément troublé par la prédication de Luther, le monde religieux cherchait à reconstituer l'unité brisée. L'Eglise voulait mettre d'accord le principe de l'esprit d'examen et le dogme de l'autorité; elle voulait les concilier en réglant et contenant l'un, en précisant et, s'il le fallait, en réformant l'autre.

Tâche difficile au milieu de l'état des esprits et des passions qui agitaient les différents royaumes de l'Europe. Le Midi penchait vers le maintien pur et simple de l'autorité absolue de la papauté; le Nord, au contraire, inclinait vers la réforme; le clergé français flottait entre les deux périls; de là vint l'action importante qu'il eut à Trente. Mais il était fort partagé, et il ne sut pas plus s'entendre avec lui-même qu'avec les Italiens et les Allemands. Puis, ce qui aggravait la position du concile, ce qui contribue à en expliquer la longueur, c'est que pendant que les prélats cherchaient pacifiquement une solution, les princes tranchaient ou croyaient trancher la question par les armes. La voix de la guerre couvrit et interrompit souvent celle des prélats assemblés.

Lorsque le concile se réunit, toute la chrétienté le sollicitait; elle y voyait comme un refuge et un terme aux maux qui l'agitaient; le concile était également réclamé par les protestants et par les catholiques. L'empereur voulait qu'il se tînt dans une ville d'Allemagne, le pape Paul III, dans une cité italienne; ce fut par une espèce de compromis entre ces deux désirs que Trente se trouva désignée. A ce choix contribua aussi beaucoup le cardinal Madruce, jaloux de donner à la ville dont il était le seigneur et l'évêque, la gloire et la fortune d'avoir été le théâtre d'une réunion si considérable. Dès 1537, le pape Paul III, après être tombé d'accord avec l'empereur, annonça à ce prélat qu'il serait fait selon ses désirs. Aussitôt le cardinal Madruce se prépara à recevoir dignement les représentants de la chrétienté, chose difficile pour une aussi petite ville que Trente. Il fit sur une courte échelle les travaux que nous avons vus de nos jours s'accomplir à Paris. Il y intéressa l'amour-propre et la cupidité des Trentins, qui se mirent, la pioche et le marteau à la main, à élargir et à redresser leurs rues étroites et tortueuses. Pour y faire circuler l'air et pénétrer le soleil, on abattit les grands toits qui débordaient sur les voies publiques. Pour recevoir les hôtes illustres qui allaient venir et dont la présence devait enrichir le pays, on prépara de somptueux hôtels, on les meubla avec tout le luxe de la renaissance italienne; à l'intérieur, on couvrit les murailles de riches tapisseries, et, à l'extérieur, les façades des vieilles maisons disparurent sous des fresques dont aujourd'hui encore on retrouve des vestiges dans le quartier du Dôme.

Comme ses sujets, le cardinal Madruce embellit sa

résidence et ses jardins ; il y fit élever une fontaine ornée, dit le chroniqueur, de représentations d'hommes et d'animaux ; on y voyait Apollon poursuivant Daphné, Actéon changé en cerf et des lions qui semblaient boire l'eau des bassins. Singuliers embellissements, dans le goût du temps d'ailleurs, pour la demeure d'un prélat!

III

Quand une bulle eut annoncé la date précise de la réunion du concile, la joie des Trentins ne connut plus de bornes ; ils célébrèrent la grande nouvelle qui leur promettait honneur et richesse par des fêtes qui durèrent sept jours, ils donnèrent des festins publics, des revues de soldats tout de neuf habillés, des spectacles avec des intermèdes de chants et de danse : le tout fut couronné par un si merveilleux feu d'artifice, qu'un naïf témoin raconte que l'on eût dit être à Sodome et à Gomorrhe. Après ces réjouissances, avec grand renfort de trompettes et de buccines, fut criée la bulle du pape en date du 22 mai 1542, annonçant l'ouverture du concile, qui n'eut lieu cependant que trois ans plus tard, tant les circonstances rendaient la réunion difficile. Quand, enfin, les trois légats désignés par le saint-père pour présider aux travaux du concile arrivèrent à Trente, outre le cardinal Madruce, qui s'efforçait de faire les honneurs de sa cité, il n'y avait encore d'arrivés que trois prélats : San Felice de la Cava, Campége de Fettre et Musso de Bitonte, mais, peu à peu, les retardataires parurent, et le jour de l'ouverture, le 13 octobre, sans compter les légats, vingt-cinq évêques se trouvaient présents.

Le concile fut ouvert, d'après le récit de M. F. Mercey que nous suivons, par une procession générale. En tête marchaient les légats et le cardinal Madruce, suivis des archevêques d'Aix, de Panorme, d'Upsal et d'Armacan et de quinze évêques, tous parés de mitres et de chapes précieuses, chapes de drap d'or, de damas, de satin pour les archevêques et évêques, chapes rouges ou de couleur de rose sèche pour les cardinaux. Les mitres étincelaient de pierreries, ce n'étaient partout que velours et merveilleuses broderies d'or et d'argent. Les barons et les gens de campagne, venus de bien loin, ne pouvaient se lasser d'admirer ce riche et imposant spectacle, cette montre dangereuse des richesses et des splendeurs de l'Église. Derrière les prélats, et immédiatement après eux, paraissaient le seigneur de Castel-Alto, capitaine de la ville de Trente, couvert d'une superbe armure, et Antonio Quère, orateur du roi des Romains, coiffé d'une belle toque chargée de plumes et d'agrafes d'orfévrerie et de pierres précieuses, portant autour du cou une longue et lourde chaîne d'or. Puis venaient les généraux des ordres mendiants, si puissants et si riches, mineurs, conventuels, carmes, ermites de Saint-Augustin, de Sainte-Marie des Serfs, puis encore la foule bariolée et pressée des abbés, des théologiens, des comtes, des barons, des chevaliers, tous magnifiquement vêtus et très-fiers du rang qu'ils occupaient dans cette pieuse cérémonie. Combien ouvrirent le concile qui ne devaient pas en voir la fin ! Ceux-ci devaient tomber sur le champ de bataille, ceux-là être emportés par le cours naturel des ans. Après la noblesse suivaient le clergé de Trente, le peuple de la ville et les étrangers venus de fort loin, autant pour jouir d'un spectacle spendide et nouveau que pour profiter du mérite d'une indulgence de trois ans et de cent soixante jours de délivrance du purgatoire accordée à toute personne, sans restriction, qui assisterait à l'ouverture du concile. C'était, hélas! sur cette question des indulgences que la tempête de la Réforme avait commencé à gronder.

IV

Sortie de l'église della Trinità, près de la porte de Santa Croce, au bruit de toutes les cloches sonnant de joyeuses volées, la procession se dirigea vers le Dôme, préparé pour la recevoir ; le cardinal del Monte y célébra la messe du Saint-Esprit, et l'évêque de Bitonte, prédicateur d'un mauvais goût accompli, obéissant aux détestables habitudes de l'éloquence du temps, qui mêlait le sacré et le profane, les images de la Bible et celles du paganisme, le Christ et Jupiter, y prononça le sermon d'ouverture du concile, et prouva son utilité en s'appuyant sur l'*Enéide*. Le fils de Saturne convoquait les dieux; en suivant son exemple, le pape convoquait les prélats. Enfin, dans une savante péroraison, Del Monte conjura les pasteurs de se rendre à Trente et d'entrer dans le concile, comme les Grecs étaient entrés dans le cheval de Troie.

Après avoir donné sa bénédiction au peuple assemblé, le légat dit aux Pères :

— Vous plaît-il que le concile de Trente soit ouvert?

A quoi ils répondirent :

— Oui, il nous plaît (*sic placet*).

Aussitôt le cardinal déclara le concile ouvert et le *Te Deum* fut chanté.

Les prélats étant peu nombreux, cette première session fut tenue dans la petite église de Sainte-Marie Majeure, disposée à cet effet. On en avait garni les murs d'étoffes jaunes et rouges, et la base des colonnes était ornée d'images de saints dans des cadres de bois taillés en ogives. A la place du maître-autel, sous le crucifix qui se voit encore, crucifix miraculeux, qui approuvait d'un signe de tête les décisions du concile, siégeaient les légats et les cardinaux ; à leur droite, sur un banc couvert de velours, se tenaient les archevêques. Le reste de l'assemblée prenait place sur de simples bancs de bois disposés circulairement. Le premier rang était occupé par les évêques en mitres blanches portant des ornements de toute couleur, puis derrière eux se tenaient les religieux de divers ordres. Les théologiens, au service des prélats, siégeaient en face des archevêques, au pied d'une petite chaire garnie d'une étoffe noire relevée d'or. Quant aux ambassadeurs, ils se plaçaient à la gauche des légats, ils s'asseyaient sur des fauteuils qu'on leur apportait ; leur suite, très-nombreuse et très-richement vêtue, restait debout. Toute la nef se trouvait ainsi remplie. Entre les colonnes et sur les bas-côtés se pressaient les spectateurs, et, au fond de l'église, des soldats couverts de leurs armures, la hallebarde ou l'épée à la main, allaient et venaient : c'était la garde du concile.

Tous les assistants, cardinaux, prélats, prêtres, ambassadeurs, soldats, portaient la moustache et la barbe taillées suivant les différentes modes de leur pays. Spectacle auquel nos yeux s'habitueraient facilement aujourd'hui, mais qui eût singulièrement étonné nos pères et même les courtisans du grand roi.

Après le *sic placet* qui avait ouvert le concile, Hercule Severoli, promoteur, avait enjoint aux notaires d'en dresser acte, et après quelques jours de congrégation, del Monte proposa des règlements pour le bon ordre des délibérations, et l'évêque d'Agde, au nom de la

France, pria le légat de ne rien traiter d'essentiel avant la venue des ambassadeurs du roi.

V

Nous n'avons point, nous l'avons déjà dit, l'intention de raconter les travaux du concile, qui furent une longue lutte entre le zèle des prélats italiens et les résistances du clergé allemand et français. Les Français appuyaient les impériaux au grand mécontentement des papistes, qui s'efforçaient de ridiculiser leurs théologiens et leurs orateurs. *Voilà un coq qui chante vraiment bien!* s'écria un jour en jouant sur le mot latin *gallus*, qui signifie à la fois coq et Français, un des prélats italiens qui venait d'entendre l'ambassadeur de France, Danès : *Plût à Dieu que Pierre se repentît au chant du coq!* répliqua celui-ci avec un merveilleux à-propos.

L'Allemagne était remplie de troubles et d'armées, les protestants en avaient appelé à la décision de la guerre, et plus d'une fois la sécurité du concile fut menacée. Les Trentins se défendirent commandés par leur brave capitaine Castel-Alto, mais malgré leur courage, il fallut qu'une armée composée d'Italiens et d'Espagnols vînt à leur secours. Aujourd'hui, les armées

Types religieux ; Camaldule. Maronite. Jésuite. Capucin. Chartreux. Dominicain. Franciscain.
Dessin de A. Duvivier.

sont des corps organisés et maintenus par une discipline sévère. A cette époque, ce n'était qu'un ramassis de bandes pillardes. Pendant plus d'un mois la ville leur fut pour ainsi dire livrée. Enfin à Muhlberg, en 1547, l'empereur triompha des princes protestants, et le concile put espérer des temps plus tranquilles et meilleurs.

Mais voilà que tout à coup une rumeur sinistre se répand de toute part. La terreur est sur tous les visages, on se parle à voix basse, les portes se ferment, les joies et le bruit de la vie mondaine cessent. Un évêque et quelques valets meurent, c'est la peste! Alors les prélats, les uns avec une feinte peur, les autres avec une frayeur réelle, se réunissent et un des légats leur adresse cette question : *Vous plaît-il, pour la sûreté de la vie, que le concile soit transféré en la ville de Bologne, lieu plus sain et plus propre? — Renvoyez les peureux!* répondent les Pères allemands; mais la majorité italienne dit : *Il nous plaît*, et la translation du concile est décrétée.

Les impériaux, sur l'ordre de leur maître, persistèrent à rester à Trente, où la peste ne parut pas.

Nous ne nous occuperons pas des travaux assez stériles qui eurent lieu à Bologne; du reste, les membres du concile étaient tous de retour à Trente, lorsque celui qui

fut le sombre et terrible Philippe, roi d'Espagne, le fils du grand empereur Charles V, passa dans cette ville. L'évêque Madruce le reçut dans son palais et prodigua pour lui des fêtes dont le détail est venu jusqu'à nous. Il fit construire à cet effet une magnifique salle dans une île de l'Adige, où l'on donna un splendide festin au prince, qui trôna au haut bout de la table entre les deux légats. Pendant le repas, il y eut concert d'instruments, et, après, des Allemands exécutèrent des danses auxquelles prirent part les convives et le grave et triste Philippe lui-même.

VI

Bientôt survint un événement presque tragique; les protestants tout à coup s'étaient brusquement jetés dans le Tyrol, et Charles V n'avait trouvé son salut que dans une fuite précipitée, abandonnant son train de maison et ses équipages à l'ennemi victorieux. Les Pères eurent à peine le temps de formuler un décret de suspension ; ils abandonnèrent Trente dans le plus grand désordre, peu sûrs même de pouvoir, malgré leur précipitation, échapper aux protestants. Charles V fut

Types religieux : Chanoine. Sa Sainteté recevant. Chanoine. Evêque arménien. Evêque (costume pontifical). Dessin de A. Duvivier. Evêque syrien. Evêque grec latin.

forcé de signer la paix, et la diète d'Augsbourg consacra, en 1555, le triomphe du luthérianisme. La principale raison qui avait fait réunir les Pères n'existait plus, la force venait de trancher la question. Un théatin, Paul IV, remplaçait Jules III, et il ne voulait pas entendre parler du concile. Aux prélats qui lui en parlaient comme d'un remède aux maux de l'Eglise, il répondait :

— *Vous voulez réformer les autres, médecins, commencez par vous guérir vous-mêmes.*

Et comme le cardinal français, J. du Bellay, l'en pressait vivement, il ajoutait :

— *C'est une grande folie que d'envoyer dans les montagnes soixante évêques et quarante docteurs pour réformer le monde. Est-ce que moi, le vicaire de Jésus-Christ, et tous mes cardinaux, ces colonnes de la chrétienté, et ces prélats et ces docteurs célèbres qui fourmillent à Rome, nous ne valons pas mieux que tout ce que l'on peut rassembler à Trente?*

Son successeur, Pie IV, esprit plus doux, reprit la pensée du concile, et sa politique fut d'une habileté consommée; elle suffit pour contenir toutes les prétentions des couronnes. Alors parut sur la scène de Trente un prélat d'un orgueil immense, mais d'une grande éloquence et rare capacité. Le cardinal de Lorraine, que les Italiens appelaient *le pape des Français*

arrivait précédé d'une juste renommée ; il avait été premier ministre ; il dirigeait la politique de Charles IX ; sa famille marchait presque l'égale de celle des Valois, et comme théologien, il pouvait se glorifier d'avoir au colloque de Poissy vaincu l'hérésie dans la personne de Th. de Bèze. D'abord Lorraine sembla tout emporter et tout dominer autour de lui ; mais un ministre secret du pape, le nonce Visconti, s'étudia à le capter, et se conduisit avec tant d'adresse qu'il parvint, petit à petit, à le faire renoncer à ses prétentions superbes, et le cardinal en vint de lui-même à presser la fin du concile. Il se tourna peu à peu contre les hommes et les choses qu'il avait d'abord soutenus, et il finit par dire qu'il prenait autant d'intérêt que Sa Sainteté à voir clore le concile et qu'il reconnaissait bien que le salut de la catholicité et de sa maison en France étaient dans un accord parfait avec le saint-siége.

A la grande satisfaction des Italiens, il quitta Trente et on hâta la fin de l'interminable concile.

VII

Ce fut, dit M. Mercey, le légat Moron, évêque de Palestrina, qui en proclama la clôture en assemblée générale et avec un grand cérémonial. Le secrétaire, Ange Massarel, ayant lu tous les articles promulgués, et tous les Pères étant présents, le légat porta la parole :

— Plaît-il aux Pères que l'on mette fin au saint concile et qu'on en demande la confirmation à notre saint-père !

— Oui, il nous plaît, répondit tout d'une voix le concile.

Trois évêques seulement furent opposants.

— Au bienheureux pape Pie, évêque de la sainte Eglise universelle, beaucoup d'années et mémoire éternelle !

Et tout le concile répondit :

— Beaucoup d'années et mémoire éternelle !

Puis suivirent les bénédictions pour les papes morts durant le concile, pour l'empereur Charles-Quint ; des acclamations pour l'empereur Ferdinand (le seul souverain que l'on nommât), pour les rois, les princes, les républiques, les légats, les cardinaux, les ambassadeurs, les évêques, les abbés et les théologiens.

Et Moron reprenant :

— Nous croyons tous, nous sentons tous, nous déclarons tous que cette foi du concile est la foi de saint Pierre et des apôtres, la foi des Pères de l'Eglise, la foi des hommes bien pensants et catholiques.

— Nous le croyons tous, nous le sentons tous, nous le déclarons tous.

— Anathème soit à tous les hérétiques !

— Anathème soit !

Ce fut le dernier mot du concile.

Ensuite les Pères revêtirent les actes de leurs signatures ; ces actes portent le seing de quatre légats, de deux cardinaux non légats, de vingt-cinq archevêques, de cent soixante-huit évêques, de trente-neuf procureurs pour évêques absents, de sept abbés, de sept généraux d'ordre. Le *Te Deum* fut chanté, et après avoir donné aux Pères sa bénédiction, le légat leur dit :

— *Allez en paix !*

Ainsi se termina cette réunion si longue, si agitée de l'Eglise de la chrétienté. C'est de tous les conciles celui peut-être qui a laissé la trace la plus profonde dans les doctrines religieuses. Nous avons sous les yeux un grand ouvrage sur les conciles, il dit qu'il faut absolument connaître les travaux de celui de Trente pour savoir la discipline et la théologie de l'Eglise ; et il nous a semblé curieux d'en retracer l'histoire en dehors de tout dogme et de toutes discussions religieuses, parce qu'il est le dernier qui précéda le concile œcuménique réuni à cette heure au Vatican.

VIII

Qu'il nous soit permis, avant de retracer la première tenue du concile de 1869, et bien que nous ne semblions pas tenir grand compte de l'ordre chronologique, de dire rapidement quelques mots du concile de Constance, qui se réunit en 1414 pour statuer sur les prétentions de trois antipapes qu'il condamna, Jean XXIII, Grégoire XII et Benoît III. Si Trente avait cru devoir élargir ses rues, Constance, elle, fut forcée de les prolonger et de les étendre hors de son enceinte de murailles pour pouvoir contenir la foule qui accourut de tous les points de l'Europe. L'humble petite ville, sur son beau lac que l'on appelle aussi *la mer de Souabe*, était trop petite pour recevoir tant de princes, tant de prélats, les théologiens de toutes les universités célèbres, les députés, les ambassadeurs et l'empereur Sigismond lui-même. Dès la première année de cette réunion de l'Eglise, la cité avait dans ses murs trente cardinaux, trois patriarches, vingt archevêques, cent vingt évêques, cent abbés chefs de monastères, cent cinquante prieurs ou chefs d'ordres, deux cents docteurs en théologie, en tout vingt-trois mille prêtres réguliers ou séculiers. A cette foule il faut ajouter dix-neuf ducs, quatre-vingt-trois comtes, deux mille gentilshommes, puis une quantité prodigieuse de valets, d'écuyers, de pages, de femmes, et, pour suffire aux besoins matériels, des milliers et des milliers encore de marchands de toute espèce, des baladins de toute sorte. Tout ce monde de grands seigneurs et de prélats luttait de luxe et de faste ; ils le firent à ce point, que l'on comptait dans Constance vingt mille chevaux de luxe.

Que l'on se figure quel fut l'embarras des magistrats de la ville lorsque, dans ses maisons remplies des caves aux greniers, il fallut trouver place encore pour l'empereur Sigismond et sa suite, et pour le pape avec son cortége !

On dut employer toutes les ressources pour alimenter cette multitude ; il y eut pour les écuries une telle disette de fourrage que le concile se vit contraint de rendre des lois somptuaires, qui n'accordaient qu'aux papes et aux souverains la liberté d'entretenir vingt chevaux, aux cardinaux dix, aux évêques trois.

C'est au milieu de ce déploiement d'un faste inouï que furent successivement condamnés les trois antipapes qui avaient jeté un trouble si profond dans l'Eglise. Alors on procéda à l'élection d'un nouveau pontife, et du conclave Colonna sortit avec la tiare, sous le nom de *Martin V*. A son intronisation assistèrent près de cent mille spectateurs.

Quand on a vu la ville de Constance telle qu'elle est aujourd'hui, on se demande où cette multitude pouvait se tenir. Mais ce n'est ni la sentence portée contre trois antipapes ni l'élection de Martin V qui ont porté jusqu'à nous la célébrité de ce concile ; ce qui rend encore aujourd'hui populaire son souvenir, c'est la condamnation de Jean Huss et de Jérôme de Prague, qui furent livrés aux flammes, malgré un sauf-conduit de l'empereur Sigismond. Cet acte ébranla vivement l'Europe et fit naître une guerre affreuse qui, pendant de

longues années, ensanglanta l'Allemagne. On voit encore à Constance la salle où se réunit le concile, qui fut fermé le 22 avril 1418.

IX

Mais c'est assez nous occuper des temps passés, revenons à l'assemblée qui siége aujourd'hui au Vatican.

L'ouverture en a eu lieu avec cette pompe admirable dont le catholicisme a seul le secret, et quand on a visité Rome et le cadre grandiose dans lequel s'est passée cette imposante cérémonie, il est facile de se rendre compte de l'effet de saisissement et d'admiration qu'elle a dû produire. Pie IX, *Pio nono*, aime d'ailleurs les grands spectacles des fêtes religieuses. Profondément artiste, dans le vrai sens du mot, et très-versé dans la liturgie romaine, il se complaît à disposer et à montrer au peuple italien et aux fidèles accourus de toutes les parties du globe les splendeurs et la pompe de sa cour. Quelque temps souffrant plutôt que malade, l'auguste vieillard a retrouvé toutes ses forces pour présider à une fête dont il est le centre et l'âme, et tout permet d'espérer que, malgré le poids des ans et d'un pontificat qui a été rudement éprouvé, la même main qui a salué l'arrivée de tant de prélats venus de lieux si éloignés, les bénira lorsqu'ils retourneront dans leurs évêchés après avoir réglé les affaires du catholicisme.

Réunir autour de lui toutes les Eglises était depuis de longues années son vœu et son espérance; cependant ce ne fut que le 29 juin 1868 que la bulle du concile a été canoniquement promulguée et l'ouverture indiquée pour le 8 décembre 1869.

Ce jour-là, à huit heures et demie, un coup de canon parti du château Saint-Ange et les cloches de Rome sonnant à toutes volées, ont annoncé aux cinquante mille spectateurs qui se pressaient sur la place Saint-Pierre, entre les mesquines colonnades du Bernin et l'obélisque de Sixte-Quint, que la cérémonie commençait, ou plutôt que, commencée déjà dans l'atrium du Vatican, elle allait se dérouler et descendre la *Scala Regia* pour se rendre dans l'église que le génie de Michel-Ange a élevée à saint Pierre. En effet, la procession se montre, elle débouche de l'imposant escalier en psalmodiant le *Veni, Creator*. Les personnages qui la composent défilent dans l'ordre suivant à travers des flots de curieux, que contiennent avec peine les zouaves pontificaux : *Bussolanti* — chapelains ordinaires — chapelains secrets — avocats consistoriaux — camériers d'honneur — camériers secrets — chantres de la chapelle pontificale — collége des prélats — maîtres du Saint-Hospice — thuriféraires — porte-croix et acolytes — abbés généraux mitrés — abbé *nullius* — évêques — archevêques — primats — patriarches — cardinaux — LE PAPE *ex sedià gestatoriâ* avec tout son entourage couvert de splendides vêtements — prince assistant — gardes-suisses — gardes-nobles — monsignori — prélats *in fiochetto* — protonotaires apostoliques — généraux d'ordre; — puis viennent les officiers et les scribes du concile. Tout ce monde d'or et de costumes admirables passe et s'écoule à pas lents dans l'ordre le plus parfait et pénètre dans l'immense basilique de Saint-Pierre, qui n'a jamais vu plus merveilleuse pompe. Les regards du peuple romain se portent surtout sur les évêques de l'Orient, superbes avec leur longue barbe et leurs vêtements tout roides de broderies précieuses. La curiosité publique cherche et salue aussi les évêques français; à Rome, on les regarde comme devant, dans le concile, former, pour certaines discussions, le noyau de ce que nous appelons *l'opposition*.

A peine entré dans Saint-Pierre, le pape ôte sa mitre et descend de la *sedia gestatoria*, qu'un tableau d'Horace Vernet a si bien fait connaître; il s'avance vers l'autel, malheureusement jeté par le Bernin, avec ses baldaquins de bronze et ses colonnes torses, dans le gigantesque édifice, et où est exposé le saint sacrement; il s'agenouille, il prie; la psalmodie du *Veni, Creator*, cesse et les Pères défilent vers la salle du concile. Le pape y pénètre à son tour; il s'asseoit sur son trône entouré des cardinaux. Alors le sous-doyen du sacré collége, le cardinal Patrizi, monte à un autel au centre de l'enceinte, qui est la partie supérieure de la grande nef, admirablement décorée. La messe commence et l'officiant la poursuit jusqu'à la bénédiction. Alors, après être allé auprès du saint-père lui demander sa bénédiction, le cardinal Passavalli, je crois, prononce en latin le discours d'ouverture et le cardinal officiant se retire en disant ces mots de l'Evangile : *In principio erat Verbum*. Sur l'autel on dépose en cérémonie les saintes Ecritures, le pape revêt le *pallium*, reçoit l'hommage des Pères, lit les prières et prononce l'allocution que tous les journaux ont déjà reproduite et bénit le concile.

Cette cérémonie imposante terminée, le premier diacre a dit : *Orate*. Tous les Pères se sont agenouillés et ont prié; puis, au bout de quelques instants, le maître des cérémonies s'est écrié : *Exeant omnes qui locum non habent in concilio*. Cet ordre est aussitôt exécuté et toutes les tribunes se vident rapidement.

Un scrutin secret a lieu parmi les Pères qui sont restés seuls, et dès que son résultat est proclamé, le saint-père entonne le *Te Deum*, qui remplit bientôt l'immense église où la foule se presse et s'étouffe; les travaux d'ouverture du concile sont terminés.

X

Depuis le jour de cette grande cérémonie, les travaux de la très-catholique assemblée se sont bornés à préparer, comme nous le dirions en style parlementaire, l'ordre de sa discussion et son règlement intérieur, préparé et dressé dans ses plus essentielles parties par un *proprio motu* de Sa Sainteté.

Nous avons fait connaître la disposition des lieux où avaient siégé les Pères de Trente. Nous empruntons à un de nos collaborateurs, M. Dubarry, la topographie du vaisseau où se sont réunis nos modernes prélats :

« Cette enceinte occupe la croisée septentrionale de Saint-Pierre, croisée où le pape fait la *lavanda* le jeudi saint, et dans un passage où se trouve le superbe tombeau de Clément XIII, de la maison de Rezzonico, mort en 1769, tombeau au pied duquel on admire les deux plus beaux lions de marbre que l'on connaisse, un des chefs-d'œuvre de Canova. Selon moi, je ne suis pas le seul de mon avis, nul endroit n'était moins convenable aux délibérations d'un synode; mais l'architecte officiel qui a été chargé d'en tirer parti en a encore augmenté le défaut. En effet, la salle du concile n'est pas seulement l'échafaudage le plus vulgaire qui se puisse imaginer, elle manque encore à tel point d'acoustique, qu'il est littéralement impossible de s'y faire entendre et que l'on cherche en ce moment pour les Pères un meilleur local.

« Cette salle, qui a coûté environ deux cent cinquante mille francs, ne servira donc que pour les cérémonies purement liturgiques, c'est-à-dire pour les sessions extraordinaires. Le trône du pontife est au fond de l'enceinte ; auprès sont les siéges des cardinaux, et de chaque côté le rang des stalles des archevêques, des abbés mitrés et des généraux d'ordres. Des tribunes ont été ménagées à droite et à gauche pour les souverains, pour le corps diplomatique, pour les personnages de distinction, officiers généraux, princes, hommes politiques, étrangers, etc., etc., pour les théologiens du concile.

« Au milieu de l'enceinte est un autel où l'on célèbre la messe au commencement de chaque réunion et à quelque distance un ambon d'où le secrétaire de l'assemblée parle aux Pères, prononce des discours. Deux tableaux à la détrempe, placés l'un en face de l'autre et cadrant avec les arcs des passages qui conduisent du transept aux chapelles latérales, représentent le premier et le dernier synode œcuménique, c'est-à-dire celui de Nicée (325) et celui de Trente (1545). Des médailles de papes qui ont tenu des conciles généraux sont placées, d'espace en espace, à la hauteur de ces tableaux.

« En somme, tout cela est très-ordinaire, et cependant, lorsque la salle est garnie, son aspect ne manque pas de grandeur. »

Voici, pour finir, les nouveautés établies par le saint-père dans cette imposante assemblée :

1° Le concile est fermé à l'assistance laïque. Or nous avons vu qu'au concile de Trente le peuple de l'Eglise était admis ;

2° Les Pères s'engageront à ne faire connaître ni de vive voix ni par écrit ce qui se passera au sein de la réunion. Or nous avons sur ce qui s'est passé à Trente une masse de documents émanés des prélats qui y figurèrent ;

3° Autrefois le concile nommait ses officiers ; ce droit, Sa Sainteté se l'est donné, et elle a nommé ainsi que suit les officiers : *gardiens généraux :* les princes Giovanni Colonna et Dominico Orsini, de ces deux grandes familles qui, si longtemps ennemies, remplirent Rome de violence et de sang ; *secrétaire,* la fonction la plus considérable peut-être : Mgr Joseph Fessler, évêque de Saint-Hippolyte ; *sous-secrétaire :* Mgr Ludovico Jacobini ; *aides du secrétariat :* deux ; *notaires :* cinq ; *aides-notaires :* deux ; *scrutateurs :* huit ; *promoteurs :* deux ; *maîtres des cérémonies :* quinze ; *placeurs :* dix ;

4° Le concile est divisé en cinq congrégations générales dont le pape a donné la présidence aux cardinaux de Reisach, de Lucca, Bizzarri, Bilio et Capalti.

Telles sont les dispositions principales du bref papal, qui modifie si profondément les usages synodiques.

Ch. RAYMOND.

PARIS ANCIEN ET NOUVEAU [1].

LE PALAIS DE JUSTICE.

Il faut parcourir les places ou les rues de Paris aux diverses époques de son histoire, pour avoir la moindre idée des changements et des vicissitudes de toutes sortes subies par le palais de justice.

Palais des rois sous la première race, — c'était alors le palais de la Cité — siége du Parlement lorsque la cour alla s'établir dans ses premiers palais de la rive gauche, ce vaste bâtiment, composé de tant de constructions de tous les âges et dont les jardins descendaient jusqu'à la Seine, n'a dû et pu devenir complet que dans ces trente dernières années, lorsque furent décidés, sous le règne de Louis-Philippe, les « travaux d'agrandissement et de reconstruction du palais de justice. »

D'abord confiés à MM. Duc et Daumet, ils ont été dirigés, jusque dans ces derniers temps, par ces deux architectes, le second s'occupant avant tout et particulièrement des détails de surveillance et d'administration ; resté seul par la retraite de son collègue, M. Duc s'est adjoint depuis M. Daumet, qui a repris la part et les fonctions de son presque homonyme.

L'œuvre nouvelle, récemment offerte aux regards et au jugement du public, est donc avant tout et presque exclusivement celle de M. Duc, choisi pour cet immense travail, aussitôt après son début, la colonne de Juillet, l'un des plus heureux morceaux de l'art contemporain.

Or, s'il est un programme multiple et complexe, c'est celui qui fut tracé pour cet agrandissement du palais de justice, dans lequel il fallait comprendre : avant tout, la cour de cassation, cette cour suprême où viennent se contrôler ou se réviser les arrêts de toutes les cours de France, puis divers services relevant du palais lui-même, qui n'est que le chef-lieu judiciaire du ressort de Paris, enfin, quelques dépendances du « dépôt » et de la préfecture de police, qui occupera au midi l'emplacement que la Cour de cassation occupe au nord (1).

La partie complétement achevée comprend donc, dès aujourd'hui, la Cour de cassation, dont l'entrée est indiquée par le pavillon neuf du quai de l'Horloge, la façade occidentale du palais de justice, ouverte sur la rue du Harlay, qui doit disparaître ; la nouvelle salle des pas perdus, derrière cette façade, et la prolongation de la galerie des prisonniers, qui se trouve plus que doublée et relie directement les deux façades du palais.

L'œuvre capitale est assurément cette belle et grandiose façade, encore masquée par la place Dauphine et les bâtiments provisoires de la police, mais qui restera certainement comme l'une des plus belles pages de l'architecture du dix-neuvième siècle. Style à la fois original et classique, presque neuf et tout mêlé des meilleures réminiscences, il offre la plus sage application qui ait été faite jusqu'ici des principes de l'art primitif aux exigences modernes.

La gravure ci-jointe explique mieux ce morceau que ne le feraient des détails techniques en dehors des habitudes du journal.

Signalons cependant, entre autres détails, la splendide corniche qui a quelque façon de celle du temple des

(1) Voir les séries précédentes.

(1) Ces travaux, complétement distincts de ceux de la Cour de cassation, sont dirigés par MM. Gilbert et Diet.

Géants, à Girgenti ; le perron à triple volée qui la précède, les statues du soubassement et les magnifiques portes de bronze, le premier morceau de ce genre qui montre tout ce que l'art antique avait de beau, de simple et de grand.

Derrière sa façade, qui en indique la longueur, se trouve cette salle des pas perdus qui, non moins sévère, accuse pourtant plus de richesse et parfois même de coquetterie dans les détails. C'est une merveille de hardiesse et de légéreté comme construction, en même temps que d'imposante symétrie et de complète harmonie (1).

Là se voient les statues des quatre grands législateurs Justinien, Charlemagne, saint Louis, Napoléon ; celles de la Justice et de la Loi, au-dessus du perron conduisant aux nouvelles chambres.

De cette salle part, du côté nord, la partie nouvelle de la galerie dite *des prisonniers :* prochainement sera ouverte, du côté sud, une autre galerie, complétement neuve, qui rejoindra également l'ancienne façade du palais de justice, à proximité de la sainte Chapelle.

On fera ainsi sans solution de continuité le tour des anciens et des nouveaux bâtiments du palais.

Tous ces travaux sont aujourd'hui fort avancés, et

Le palais de justice restauré. Dessin de Delannoy

l'on peut prévoir dès maintenant le moment de leur achèvement.

Une fois terminé, le palais de justice formera un vaste parallélogramme d'environ deux cents mètres sur chacun de ses côtés, soit quarante à quarante-cinq mille mètres carrés de superficie, comprenant un ensemble de bâtiments à la fois distincts et reliés entre eux par vingt-trois cours ; offrant, de tous les points cardinaux, un mélange pittoresque de grandes lignes architecturales, de dômes, de toits pointus et de flèches historiées.

La place Dauphine deviendra un square sans doute orné de portiques ; c'est assurément la plus belle occasion qui puisse s'offrir d'imiter à Paris, en le modifiant suivant les dimensions de la place et les exigences du pays, le merveilleux portique qui précède la non moins merveilleuse église de Saint-Pierre de Rome.

La très-heureuse restauration du palais de justice a valu à M. Duc, l'habile architecte, le grand prix de cent mille francs décerné, en 1869, à l'œuvre d'art la plus importante qui se soit produite pendant le cours de ces dix dernières années.

ED. RENAUDIN.

(1) Voir l'excellent article de M. Fr. Lenormant dans le *Moniteur des architectes* de novembre 1868.

CHRONIQUE DU MOIS.

ÇA ET LÀ.

Il semblerait, n'est-il pas vrai? que le mois de janvier ne doit jamais apparaître qu'avec un cortége d'idées riantes et gaies. L'année qui se perd dans les brouillards de décembre fait place à une année nouvelle; elle emporte avec elle les ennuis, les déceptions. Au nouvel an, les espérances, les illusions. Je parle, bien entendu, de la jeunesse qui a conservé ce beau privilége de croire aux promesses de l'avenir. A notre âge, on vit dans le passé, et l'expérience est l'ennemie des rêves enchantés.

Quoi qu'il en soit, et en dépit du nouvel an, notre chronique se ressentira, nous le craignons bien, du vent de mort qui a fait, ces temps derniers, tant de ruines sur nos côtes de Normandie et de Bretagne.

Quel drame que celui de *la Gorgone*, auprès duquel pâlissent les plus émouvants récits de nos plus habiles romanciers. Vous êtes-vous jamais figuré ce drame effroyable, une nuit profonde et sinistre, une mer furieuse, un vaisseau, point perdu dans l'espace, qui a dompté les vagues, et qui, sinistre revanche, va se briser à l'écueil caché sous le flot? Vous rappelez-vous *l'Atlas*, qui partit un soir de Marseille pour Alger et dont on n'a jamais retrouvé une épave? *la Sémillante*, chargée de soldats qui allaient rejoindre en Crimée leurs compagnons d'armes, et qui disparut, corps et hommes, sur les rochers de la Corse? et l'*Artic* et l'*Evening-Star* avec sa colonie de chanteurs et de comédiens?

Où reposent aujourd'hui ces milliers de victimes? Dans cette tombe immense qui s'appelle l'Océan. Une main pieuse n'a même pas pu confier à la terre leurs dépouilles mortelles, et l'imagination, qui se représente les luttes de la dernière agonie, se sent prise d'une nouvelle épouvante à la pensée des dangers qui attendent encore ces cadavres.

La Gorgone s'est perdue presque en vue de Brest. L'officier qui la commandait, M. Mage, avait échappé aux plus vrais, aux plus sérieux périls. En compagnie d'un courageux chirurgien de marine, M. Quintin, il avait exploré les rives du Niger, traversé le Soudan et donné à la science des notions du plus haut intérêt sur les tribus de l'Afrique occidentale.

Il y a dans les expéditions de ce genre un acte follement héroïque, car enfin une route semée de telles difficultés, de tels périls ne peut jamais devenir ni très-praticable ni très-utile; mais les dévoués ne comptent pas avec ces réflexions prosaïques qu'on fait au coin du feu sans bouger de son fauteuil. Peut-être même que les gouvernements ne devraient pas se montrer aussi sages que le gouvernement français en cette occasion. Il n'alloua, en effet, à MM. Mage et Quintin que neuf mille francs en tout pour une exploration que le voyageur anglais Mungo-Park avait jadis déclarée impossible à moins de cent vingt mille. Quand on eut acheté le canot, les chevaux, les ânes et les cadeaux pour les indigènes (ambre, verroterie, corail, flanelle, mérinos, etc.), il restait environ six cents francs à M. Mage. C'est avec ces ressources qu'il se mit en route. Le début du voyage ne fut pas heureux. A peine parti, le lieutenant de vaisseau tombe entre les mains d'un chef africain, qui, sans but bien déterminé et pour le seul plaisir de jouer au diplomate, le retient prisonnier pendant dix-huit mois. Il faut voir, dans le livre qu'a laissé M. Mage, combien de fois sa vie fut en danger. Qu'Ahmadou, c'était le nom du tyran soudanien, n'eût pas de goût pour le mérinos, M. Mage et ses compagnons étaient peut-être perdus. Heureusement Ahmadou aimait le mérinos. Et voilà à quoi a tenu le succès de cette expédition, dont le héros est venu mourir ces jours derniers en vue des côtes de Brest.

***

En présence d'une catastrophe qui a retenti dans la France entière, que sont les deuils que fait la mort d'un homme? Cependant M. Delangle mérite une place dans notre chronique. Né le 6 avril 1797, à Varzy (Nièvre), dans la patrie même de M. Dupin, il meurt, comme son illustre compatriote, à la tête du parquet de la Cour suprême.

Avocat, membre du conseil de l'ordre (1837-1838), avocat général à la Cour de cassation (1841), procureur général (1847), envoyé à la Chambre par le département de la Corse (1846), premier président, sénateur, ministre (1858), que sais-je? encore membre de l'Académie des sciences morales, M. Delangle est avant tout et surtout un personnage politique. Aussi la chronique n'y doit-elle toucher que d'une main discrète.

Voici cependant deux anecdotes que nous empruntons à nos confrères sur l'illustre défunt :

En ce temps-là, Me Delangle plaidait un procès en séparation de corps; il avait pour adversaire un de ses confrères, Me X***, si vous le voulez bien, connu au palais et ailleurs pour le sans-gêne de sa tenue, qui ne s'arrêtait même pas aux frontières de la propreté puérile et honnête.

On plaidait donc.

Me X*** avait la parole.

— Non, messieurs, dit-il, cette démarche n'a pas été faite par mon client; si quelque autre personne sans mandat l'a tentée, je m'en lave les mains...

A ce passage, Me Delangle se lève, et du ton le plus naturel :

— Je prends acte de cette invraisemblance, dit-il.

Vous entendez d'ici l'éclat de rire.

L'autre anecdote est plus récente.

Dans un compartiment de première classe d'un train remontant du Midi vers Paris se trouve un voyageur frileusement enveloppé dans de chaudes couvertures.

En effet, il fait nuit, le froid est vif, et, bien que les glaces soient levées, il pénètre encore dans la voiture.

Cependant le train s'arrête à Bordeaux.

Au moment où il va se remettre en marche, la porte s'ouvre et deux officiers se présentent. Ils s'installent chacun dans un coin. Le train part, il est parti.

Cinq minutes ne se sont pas écoulées, un de nos officiers tire son porte-cigares, l'autre son briquet.

— Pardon, messieurs, fait le premier voyageur, qui sort son nez de dessous les couvertures, nous ne sommes pas ici dans le wagon des fumeurs, et je vous avouerai que la fumée m'incommode fort...

— C'est une plaisanterie, je pense, répond un des officiers.

— Nullement, messieurs, et je vous serais fort obligé de remettre à un autre temps la petite distraction que vous vouliez vous offrir.

— Aujourd'hui, monsieur, tout le monde fume, et j'en suis bien fâché, mais...

Ce disant, et, sans achever sa phrase, notre officier bat le briquet, et bientôt le compartiment se remplit d'un nuage de tabac.

Le voyageur froidement abaisse la glace.

— Sapristi! monsieur, nous gelons, reprend l'officier.

— J'en suis bien fâché, mais...

— Vous en parlez à votre aise, vêtu comme vous l'êtes, à la façon des Esquimaux; quant à nous, c'est différent, et vous trouverez bon que je relève la glace.

Aussitôt dit, aussitôt fait.

Mais, presque en même temps, le voyageur d'un coup de coude a fait voler la vitre en éclats.

— Cette fois, monsieur, c'est trop fort, s'écrie un des fumeurs furieux, et vous nous en rendrez raison.

Et en même temps il tire sa carte et la lance à la tête de ce malheureux voyageur que la fumée incommode tant.

Celui-ci la ramasse tranquillement, la place dans son portefeuille, et prenant la sienne, la passe à son interlocuteur, le tout sans ajouter un mot.

— *M. Delangle, ministre de l'intérieur,* lit ou plutôt balbutie l'officier.

Vous jugez de la confusion de nos deux personnages. Ajoutons ceci : Un autre eût peut-être voulu prendre sa revanche jusqu'au bout. M. Delangle se contenta des excuses *très-sincères* qui lui furent offertes.

Mais, comme il faisait très-froid dans ce wagon ouvert à tous les vents, à la station suivante il quitta ses compagnons et passa dans une autre voiture.

***

Voilà le projet du tunnel destiné à relier la France à l'Angleterre qui revient sur l'eau. « Sous l'eau » serait plus juste. « Entre deux eaux » serait le terme exact. Il ne s'agit pas en effet du tunnel imaginé par MM. Ernest Martin et Gilbert Le Guay qui devait passer sous la mer, comme celui du mont Cenis passe sous la montagne. Le nouveau tunnel repose sur le fond même de la Manche, tout comme le câble transatlantique.

Supposez une série de tubes emboîtés les uns dans les autres comme des tuyaux de gaz ou d'égouts et immergés dans des châssis formés de deux parois latérales et reliées par des traverses. Des blocs de béton qui s'étendent de la côte française à la côte d'Angleterre remplissent l'intervalle laissé entre chaque tube et son châssis et sont protégés à leur tour par un vaste enrochement.

Il va sans dire que le tunnel est destiné à recevoir un chemin de fer.

C'est effrayant, n'est-il pas vrai? ce voyage avec une mer sur la tête. S'il prenait fantaisie à la Manche d'entrer dans votre wagon?

Quoi qu'il en soit, si le projet passe du pays des chimères dans celui des réalités, nous en reparlerons.

***

Finissons par une bonne nouvelle dont se réjouiront fort tous les amis des arts. Nous disions, il y a quelques mois, avec un respect mêlé de reconnaissance, la modestie et les douces vertus, les belles passions, la générosité de M. Louis La Caze, et nous réservions, voulant être plus sûrs de cette heureuse nouvelle, de vous dire un peu plus tard la magnificence vraiment royale de ce grand connaisseur des belles choses. C'était très-vrai, M. Louis La Caze a laissé sans conditions toute sa galerie au musée du Louvre, admirable et digne héritier de tous les chefs-d'œuvre. On prépare en ce moment, dans ce musée incomparable, une vaste salle où seront réunis tous les tableaux du célèbre donataire, avec cette immortelle inscription : *Galerie de M. Louis La Caze.*

Aussitôt que M. le ministre des beaux-arts eut appris cette nouvelle heureuse, et qu'il se fut bien convaincu des grandes dispositions et des volontés dernières du testateur, et que le Louvre était en effet son héritier, M. le maréchal Vaillant envoyait aux deux frères du *Magnifique* la belle lettre que voici :

A MM. le baron Pèdre La Caze et Henry La Caze.

« Messieurs,

« J'avais en effet déjà reçu par l'intermédiaire de Me Charlet, notaire, communication de l'extrait du testament de M. Louis La Caze, votre frère, qui a légué au musée du Louvre toute la collection de tableaux, *telle qu'elle sera au jour de son décès,* en exceptant seulement les portraits de famille et ses œuvres personnelles.

« Comme vous le faites remarquer, le généreux testateur s'est abstenu d'attacher à ce legs aucune condition, puisque, avec la simplicité et la modestie qui l'ont toujours distingué, il s'est borné à exprimer l'espoir qu'on voudrait bien consacrer une salle à sa collection.

« L'administration de la liste civile impériale a considéré comme une obligation la réalisation de cet espoir, et j'ai l'honneur de vous faire connaître, après avoir pris les ordres de l'Empereur, qu'une des grandes salles du Louvre, qui, antérieurement à 1830, a servi aux séances d'ouverture des sessions législatives, et qui offre toutes facilités pour l'accès du public comme pour les études des artistes, va être immédiatement disposée pour recevoir la galerie de M. La Caze, galerie si riche en tableaux de maîtres des diverses écoles et si digne de prendre place parmi les collections nationales déposées au musée.

« Quant à la pensée intime du testateur dont vous vous êtes rendus les interprètes, l'administration en avait devancé l'accomplissement, car dès que j'ai eu connaissance du legs, j'ai décidé, avec l'autorisation de Sa Majesté, que, pour reconnaître ce don patriotique fait à l'Etat et pour rendre en même temps hommage à la mémoire de votre frère, la salle du Louvre indiquée ci-dessus portera à l'avenir le nom de *salle Louis La Caze.*

« Recevez, messieurs, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

« Le maréchal de France, ministre de la maison de l'Empereur et des beaux-arts,

« *Signé :* VAILLANT. »

Cette fois encore, M. le duc de Luynes, offrant pour deux millions d'antiquités à la Bibliothèque impériale, et M. Sauvageot, laissant pour la même somme à peu près les chefs-d'œuvre de l'ancien mobilier français, ont trouvé un donataire à leur taille, en même temps

qu'ils rencontraient les uns et les autres un digne asile à ces précieuses reliques du passé. Il n'y a qu'un Louvre au monde ; il est la merveille des merveilles. On a dit longtemps : *le Louvre des rois.* Les plus grands esprits de la France ont chanté ses louanges. Il n'y a pas longtemps que nous lisions dans une admirable préface au grand Colbert, ministre d'Etat sous Louis XIV, un éloge du Louvre, intéressant au degré suprême, surtout lorsque l'on voit préférer dans la même page les œuvres des poëtes aux merveilles déjà contenues dans cette maison comparable au palais du soleil

Porté sur cent colonnes d'or.

« Car enfin, monseigneur, il ne faut pas que le roy se persuade que ce palais superbe, qui occupe aujourd'hui tant d'esprits et qui lasse tant de mains, éternise son nom. Ce palais superbe périra lui mesme par le tems : et sans qu'il périsse par le tems, il peut périr par le feu, par le fer, par les eaux. Mais ni le feu, ni le fer, ni les eaux n'ont point de pouvoir sur les vers des Homère, des Virgile, des Pétrarque et des Malherbe :

Par les muses seulement,
L'homme est exempt de la Parque ;
Et ce qui porte leur marque
Demeure éternellement.

Donc nous aurons bientôt dans le plus bel emplacement du Louvre un salon nouveau, consacré à l'art français, calomnié si longtemps. Là viendront les vieillards pour se souvenir, les hommes sérieux pour admirer, les jeunes gens pour étudier. Et tant mieux si quelqu'un de ceux-là, au sortir de sa contemplation, finit par s'écrier, comme autrefois le grand artiste italien : « Et moi aussi je suis peintre ! »

CH. WALLUT.

Paris. — Typ. A. HENNUYER, rue du Boulevard, 7.

ÉTUDES MORALES AU CRAYON.

JANVIER. Composition de L. Breton.

LA SCIENCE EN FAMILLE.

LA LÉGENDE DES ARBRES (1).

Jésus Christ et le figuier. Dessin de Pelcoq.

Voyez combien semble fier le sorbier. C'est que sans doute il se souvient d'avoir été lui aussi en grand honneur au temps des Druides; et il peut, même aujourd'hui, alléguer un reste de vénération chez certains peuples du Nord, où les vieilles traditions celtiques se réfugièrent, quand les croyances modernes gagnèrent les régions méridionales. En Ecosse, on trouve encore dans les montagnes, où le rite druidique s'est conservé

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

le plus tard, de grands cercles de pierres qu'ombragent de vieux sorbiers. Au premier jour de mai, d'ailleurs, les paysans écossais ne manquent jamais de faire passer une à une toutes les bêtes de leurs troupeaux dans un cerceau de sorbier, convaincus qu'ils les garantiront ainsi des maléfices et des accidents; et nos voisins les Suisses, sans savoir assurément s'expliquer la signification de cet usage, ont gardé la coutume de répandre les fruits du sorbier sur la tombe des personnes qu'ils regrettent.

Voici le figuier, et avec lui combien de souvenirs !...

« Or, le matin, comme Jésus retournait à Jérusalem, il eut faim.

« Et voyant un figuier qui était sur le chemin, il s'en approcha; mais il n'y trouva que des feuilles, et il dit au figuier :

— « Qu'aucun fruit ne naisse plus de toi jamais. »

« Et incontinent le figuier se dessécha.

« Ce qu'ayant vu, les disciples furent étonnés :

— « Comment donc le figuier s'est-il détaché en un « instant? » dirent-ils.

« Et Jésus répondit :

— « En vérité, je vous le dis, que si vous avez la foi, « et que vous ne doutiez point, non-seulement vous « ferez ce qui a été fait au figuier; mais même si vous « dites à cette montagne : Quitte ta place et te jette « dans la mer, cela se fera. Et quoi que vous deman- « diez en priant Dieu, si vous croyez, vous le recevrez.»

C'est ainsi que le Sauveur du monde se servit du figuier pour démontrer à ses disciples la puissance de la foi.

Après le figuier maudit du livre saint, citons le figuier sacré de la vieille Rome profane.

Ce figuier, qu'on avait le soin de renouveler quand on le voyait dépérir, était entretenu et vénéré en mémoire de celui sous lequel Acca Laurentia, nourrice de Romulus et de Rémus, trouva les deux frères allaités par la louve.

Sous ce figuier, planté au milieu du forum, se faisaient les cérémonies et conjurations qui avaient pour but d'éloigner la foudre. C'était là aussi que s'effectuaient les élections de magistrats.

Un autre figuier, que l'on tint aussitôt pour sacré à l'égal du premier, poussa de lui-même à la place où s'était ouvert le gouffre, qui ne put être comblé qu'après que l'illustre Curtius s'y fut précipité, en se dévouant pour le salut de la république.

Les figues de la Grèce étaient fort renommées. Les Athéniens notamment en faisaient un commerce très-considérable. On les portait jusqu'en Perse, où elles paraissaient avec honneur sur la table des rois. Quelques historiens ont même voulu prétendre que la fameuse guerre de Xerxès contre les Grecs eut pour principal motif le désir de posséder un pays qui produisait des fruits si délicieux. Les figues de l'Attique ont-elles à se justifier d'une aussi malencontreuse influence? Il serait aujourd'hui bien difficile de nous prononcer sur ce point; mais si nous voulons savoir ce qu'a pu *une* figue d'Afrique, retournons à Rome, entrons au sénat un jour de l'an 150 avant J.-C.; asseyons-nous parmi les pères conscrits, et attendons.

Un vieillard vénérable a pénétré, un peu après nous, au sein de la noble assemblée; il gagne à pas lents sa chaise curule, relevant à demi le pan de sa robe, comme pour cacher un objet que tient l'une de ses mains; il s'accoude, et le front plissé, le regard sombre, il paraît chercher à saisir le fil de la discussion ouverte en ce moment. Quand il y est parvenu, il laisse voir une assez grande indifférence par sa manière d'écouter. Il s'agit en effet d'une méchante question d'administration intérieure, qui d'ailleurs ne donne pas lieu à de longs débats. La délibération est close; on recueille les voix.

A l'appel de leur nom, les sénateurs opinent les uns après les autres à haute voix :

« Je suis d'avis que cette mesure soit prise, répondent ceux-ci.

— « Qu'elle ne soit pas prise », répondent ceux-là.

Et ils se rassoient après ces simples paroles. Mais au nom de Marcus Caton, notre soucieux vieillard se lève :

« Je suis d'avis, dit-il, que cette mesure soit prise. »

Puis il ajoute d'une voix qui vibre amère et profonde :

« Et je suis d'avis aussi que Carthage soit détruite ! »

Et l'appel continue sans nouvel incident jusqu'au nom de Publius Scipion, qui, après avoir donné son opinion sur la question pendante, ajoute :

« Et je suis d'avis aussi qu'on laisse subsister Carthage. »

Or il nous semble singulier non-seulement que ces deux patriciens soulèvent ainsi, sans y être invités, une question étrangère à celle qui fait l'objet de la délibération, mais encore que les membres de l'imposante réunion ne semblent nullement prendre garde à cette étrange manière d'agir; car, tout au plus, avons-nous vu çà et là, au moment de ces intempestives déclarations, l'ombre d'un sourire effleurer quelques lèvres. Un des plus jeunes sénateurs se penche vers nous, et souriant alors assez ostensiblement :

« C'est, nous dit-il, que Marcus Caton et Publius Scipion font ainsi depuis longtemps. Caton a commencé; il croit qu'il est dangereux pour un peuple, que sa grande puissance porte à tous les excès, d'avoir pour perpétuelle menace l'existence d'une rivale, de tout temps très-forte, mais devenue plus sage par les malheurs qu'elle a éprouvés. Selon lui donc, il faut ôter à Rome toute crainte extérieure pour qu'elle puisse se préoccuper essentiellement de sa prospérité intérieure. C'est pourquoi il fait suivre chacun de ses votes au sénat des paroles que vous avez entendues. Par contre, Scipion pense que la crainte qu'inspire Carthage aux Romains doit rester pour ceux-ci comme un frein mis à leur audace. Selon lui, Carthage est trop faible pour assujettir Rome, mais trop puissante pour être méprisée (1); et depuis que Caton s'est avisé de jeter à tout propos son opiniâtre et monotone appel à la ruine de Carthage, Scipion ne cesse de lui faire la même réplique. Nous y sommes presque accoutumés.

— « Ah! fort bien! »

Les délibérations du sénat continuent, et quand vient un autre vote, chacun des deux contradicteurs répète encore sa formule habituelle. Mais enfin, interrompant un débat oiseux, Caton se lève, et avec une mâle véhémence :

« C'est de Carthage qu'il faut parler, dit-il; là est la grande, la seule, l'importante question. Les guerres que cette perfide cité a soutenues contre les Romains l'ont plutôt fortifiée qu'affaiblie; « et celle qu'elle fait actuellement aux Numides, ses voisins, n'est que le prélude des entreprises qu'elle médite contre Rome.

(1) Plutarque, *Vie de Caton.*

Tous les traités de paix conclus avec elle n'ont rien de durable, rien de sacré à ses yeux ; elle ne les considère que comme un moyen d'attendre l'occasion favorable pour nous attaquer (1). »

Le farouche orateur s'interrompt, car c'est à peine si on l'écoute. Soudain, étendant devant lui la main qu'il a jusqu'alors tenue cachée sous sa robe, et dans laquelle est posée une figue magnifique :

« Voyez, pères conscrits, voyez.

— « Oh ! le beau fruit ! s'écrient en chœur les sénateurs, qui sont comme ravis en extase.

— « Oui, n'est-ce pas? voilà un beau fruit, reprend Caton ; vous en admirez surtout la fraîcheur, car on dirait qu'il vient d'être cueilli ; c'est qu'en effet, il y a trois jours ce fruit était encore sur l'arbre, à Carthage ; tant il est près de nous, tant il a peu de distance à franchir pour venir nous défier, cet odieux ennemi que depuis longtemps je dénonce à votre sagesse. Que Carthage soit détruite ; il le faut ! le salut de la république l'exige. Que Carthage soit détruite ! »

Et le vieux patricien se tait. Mais ses paroles ont jeté un trouble indicible dans l'austère assistance. Scipion lui-même ne trouve rien à dire. L'avis implacable de Caton est tout à coup devenu l'avis unanime du sénat :

« Que Carthage soit détruite ! » répète-t-on de toute part.

La troisième guerre punique est décidée, décrétée, qui doit se terminer par la ruine de la fière cité africaine.

« Ainsi ce que n'avaient pu ni le souvenir de Trasimène, de la Trébie et de Cannes, ni Annibal poussant ses escadrons jusqu'aux portes de Rome, une seule figue l'opéra. Un fruit montré par Caton a prouvé que Carthage est trop près de Rome (2). »

Et si vous vous étonnez que la seule vue d'un fruit assez peu apprécié chez nous ait eu le pouvoir de captiver à ce point l'intention d'une magistrale assemblée, je vous dirai que, pour les anciens, la figue était le fruit par excellence, le fruit en quelque sorte céleste. Il n'est aucun de leurs auteurs, de leurs philosophes qui n'en aient fait l'éloge. Hérodote, Théophraste, Plutarque, Galien, l'ont célébrée à l'envi. Platon, le divin Platon, aimait à s'entendre appeler *mangeur de figues*. On cite un certain Albinus, de Rome, qui, dans une matinée, en dévora *cinq cents*.

Démocrite en était plus délicatement friand.

Un jour qu'à son repas il venait de manger une figue à laquelle il avait trouvé le goût et le parfum du miel :

— D'où vient cette figue? demanda-t-il à la femme qui le servait. Où l'a-t-on cueillie?

— Dans le verger de notre voisin Antiphas.

— Mène-moi vite à ce verger.

Et voilà notre homme qui déjà gagne le seuil.

— Eh ! mon maître, qu'est-ce qui vous prend de courir ainsi? demande à son tour la servante, qu'irez-vous faire parmi ces arbres?

— Quand j'aurai vu le lieu qui a produit cette figue, je m'efforcerai de trouver, par mes raisonnements, par mes déductions, comment il s'est pu faire qu'elle eût cette douceur et cet arome.

— Quoi ! n'est-ce que cela? En ce cas, restez tranquillement auprès de votre table. Vous n'avez que faire d'aller voir là-bas. Il vous suffira, je pense, d'apprendre que j'avais tout bonnement posé cette figue, par mégarde, dans un vase ayant contenu du miel.

Alors le philosophe, au comble du dépit :

— Ah ! que tu me peines par cette révélation !

Et il se rassied consterné. Mais presque aussitôt :

— C'est égal ! s'écrie-t-il, mon dessein était trop attrayant pour que j'y renonce. Je vais chercher la cause de ce goût et de cette odeur, comme s'ils venaient de la figue elle-même.

L'histoire ne dit pas si les investigations du philosophe aboutirent ; toujours est-il qu'il devait être un intrépide curieux des causes premières, celui qui, de gaieté de cœur, se proposait de les chercher même là où il savait ne pas devoir les trouver.

La figue nous a laissé une expression qui, à vrai dire, a quelque peu perdu chez nous de son caractère original, et qui même n'est plus qu'assez rarement employée. Nous traitons parfois de *sycophante* (du grec *sucon*, figue, et *phaïnô*, dénoncer) un calomniateur du plus bas étage. Or une fois, à Athènes, sans doute à une époque où la récolte des figues n'avait pas été abondante, une loi défendit de les exporter, afin que le pays n'en manquât pas (ce qui prouve une fois de plus le cas qu'on en faisait et le rôle qu'elles jouaient dans la consommation). Et comme il s'est toujours trouvé des gens prêts à transgresser les lois, même les plus sages, on s'avisa d'assigner une prime à celui qui dénoncerait les exportateurs de figues. Savez-vous ce qu'il advint? C'est que, sous prétexte de figues exportées et pour avoir droit à la prime, la délation se mit au service de toutes les animosités, de toutes les cupidités... La république fut bientôt peuplée de *dénonceurs de figues* ou sycophantes. Et les sycophantes ayant depuis survécu, il a bien fallu conserver le nom, afin de pouvoir, d'époque en époque, les désigner, les flétrir.

Nous arrêterons-nous longtemps auprès du laurier? — Oh ! non, car sa vieille célébrité est de celles dont nul n'ignore les titres. Arbre favori de Phœbus Apollon, symbole de triomphe, tous les poëtes l'ont chanté, tous les fronts antiques l'ont envié.

Il ornait les autels du frère des Muses et le trépied de la Pythie qui rendait des oracles. Il était aux mains des généraux qui rentraient victorieux à Rome. Les faisceaux consulaires en étaient ordinairement chargés. Pline l'appelle le *gardien des Césars*, parce qu'on le plantait aux portes des palais impériaux, en vertu de cette croyance qu'il n'était jamais frappé du tonnerre.

Corneille — ce Romain ressuscité — fait dire au vieil Horace, quand il plaide pour son fils :

> Lauriers, sacrés rameaux, qu'on veut réduire en poudre,
> Vous qui mettez la tête à couvert de la foudre,
> L'abandonnerez-vous à l'infâme couteau ?...

Et l'on sait que l'odieux Tibère se couronnait de lauriers aussitôt que le ciel était orageux.

Les feuilles du laurier fournissaient encore aux dévots superstitieux un moyen d'interroger le sort. Si, jetées au feu, elles crépitaient vivement, c'était d'un bon augure. Pour avoir des songes heureux, on les plaçait sous l'oreiller... Que sais-je ?

Et d'ailleurs, longtemps même après que furent renversés les autels d'Apollon, le laurier resta le glorieux signe du succès. Dans les écoles du moyen âge, quand un jeune homme avait publiquement fait preuve de savoir devant les maîtres, on lui posait sur la tête une couronne faite d'une branche de laurier, à laquelle de-

(1) Plutarque, *Vie de Caton*.
(2) Pline.

vaient adhérer les fruits ou *baies* de l'arbre, et il recevait par cela même le titre de *bachelier* (*baccæ*, baie, *laurcæ*, de laurier).

Le temps n'est pas loin où tant abusèrent nos couplétiers des *lauriers*, de la *victoire*, pour en faire hommage aux *guerriers* couverts de *gloire*, que nul poëte qui se respecte aujourd'hui n'oserait demander une rime, voire même une métaphore à l'arbre du dieu des vers. Et maintenant, comme l'a remarqué tristement un docteur bel esprit, le laurier noble, le laurier d'Apollon, n'est plus connu que sous le nom de *laurier sauce*. Si vous visitez les magasins de comestibles, vous verrez les jambons de Bayonne et de Westphalie couronnés de lauriers.

Hélas ! que sont devenues les couronnes de Miltiade et de Sophocle?

Enfin ! ! ! — Traduction libre : *Sic transit gloria mundi*.

De quoi nous parlera le *pommier?*

— Sans doute du paradis terrestre et de la fatale désobéissance de nos premiers parents, car nous savons tous qu'une pomme...

— Erreur, grave erreur. Si générale que soit cette opinion, elle doit être vivement démentie, attendu que notre pommier est un arbre d'origine tout occidentale, et qui, même aujourd'hui, n'est pas encore naturalisé dans les contrées où la tradition place le délicieux Eden de la Bible. C'est évidemment au compte de l'oranger, d'autres disent même du figuier, qu'il faut porter le grave incident où l'on fait vulgairement figurer le pommier. Celui-là, d'ailleurs, ne se plaît qu'en des régions où les chaleurs de l'été alternent avec quelques rigueurs hivernales. Dans les îles de l'archipel grec, par exemple, où le ciel est toujours pur et clément, c'est à peine si quelques chétifs petits pommiers précoces, d'une espèce toute particulière, végètent dans les vallons ombragés. Avares de fruits, ils les ont déjà mûris à la Saint-Jean. Alors viennent les jeunes filles qui cueillent ces rares pommelettes et qui, avec un fil de soie verte, couleur d'espérance, en font une ceinture qu'elles portent toute la journée. En la quittant, le soir, elles l'ornent de rubans et de fleurs, et elles gravent sur les fruits qui la composent leurs noms et certaines figures symboliques. Puis elles gardent précieusement cette ceinture, qu'elles vont visiter chaque jour. Or si les pommes se flétrissent, se rident promptement, elles prédisent à la pauvre fille à qui elles appartiennent qu'elle vieillira sans époux. Si, au contraire, elles restent fraîches, c'est l'augure d'une prochaine et heureuse union.

Et voilà ce que nous dit le pommier, qui nous en conterait bien d'autres, surtout en tant que père du cidre, si son voisin, le cerisier, ne prenait d'autorité la parole.

— Moi, dit-il, j'eus l'honneur d'être rapporté des rives du Pont-Euxin par le grand Lucullus, vainqueur du grand Mithridate. Cérasonte est ma patrie, d'où le nom de *cerasus* que les Romains me donnèrent, et mes fruits semblèrent si délicieux à ces maîtres du monde, qui s'y connaissaient, qu'en moins d'un siècle ma culture se propagea jusqu'aux dernières limites occidentales de leur empire.

— Mon Dieu, cerisier, n'avez-vous rien autre à nous apprendre? Le dernier élève de sixième nous en eût dit autant. Votre vieille renommée est archiclassique.

— Eh bien, sortons des classes, et voyons pourquoi certaine ville de Bohême célébrait encore au siècle dernier la fête dite *des cerises*.

— Oui, voyons cela.

— C'était en 1432. Il y avait alors une quinzaine d'années que les Pères du concile de Constance avaient éteint dans les flammes du bûcher la voix, selon eux, fort discordante du célèbre Jean Huss. La mort du grand hérésiarque avait allumé entre ses nombreux et enthousiastes disciples et l'empereur Sigismond, tenant pour l'Église établie, cette ardente guerre des hussites qui longtemps mit à feu et à sang une partie de l'Allemagne. D'abord conduits par Jean Zisca (celui qui en mourant ordonna qu'on fît de sa peau un tambour dont le son lugubre exciterait ses partisans contre leurs ennemis), les hussites avaient ensuite pris pour chef le non moins fougueux Procope, qui, à la tête de ses troupes d'abord invariablement victorieuses, allait portant en tout lieu l'effroi et la désolation. Malheur aux bourgs, aux cités qui, refusant d'embrasser ou de reconnaître la foi nouvelle, s'avisaient de faire résistance. Le fer avait impitoyablement raison des habitants et la flamme de leurs demeures.

Donc, en l'été de cette année 1432 et au cœur de cette belle province de Bohême que les hussites ravageaient, il arriva que le farouche Procope vint mettre le siége devant une ville qui ferma ses portes, arma ses citoyens et opposa aux troupes du sectaire une héroïque défense; si bien que le redoutable chef jura qu'aucun sacrifice de temps ni de sang ne lui coûterait pour se rendre maître de la ville, et, qu'au jour où il l'aurait prise, il ferait des rebelles qu'elle renfermait le plus cruel exemple.

Le voilà qui installe ses nombreux et vigilants soldats autour des remparts, fermement résolu à réduire par la famine ceux qu'il ne croit pouvoir vaincre par la force.

Le siége ou plutôt le blocus tire en longueur, irritant de plus en plus le chef des hussites, qui chaque jour profère de plus furieuses menaces contre les assiégés.

Et pour tuer le temps, pendant que tout manque, pendant qu'on meurt d'inanition dans la malheureuse cité, on ne laisse pas de faire bonne et grasse chère dans le camp des sectaires.

Un jour, enfin, les habitants, déjà décimés par les privations et les maux qui en résultent, se décident à demander quartier : ils proposent de se rendre à d'honorables conditions, mais Procope leur fait dire qu'ils n'ont aucune grâce à attendre de lui; ils ne doivent songer qu'à se rendre pour qu'il soit fait d'eux ce que bon semblera au vainqueur, qui d'ailleurs s'est juré à lui-même de les châtier avec la dernière rigueur, et qui est, plus que jamais, décidé à se tenir parole.

Et comme, le lendemain, une seconde députation sort de la ville pour implorer de nouveau sa miséricorde, Procope refuse formellement de l'entendre. Ce qu'il a dit est bien dit, rien ne saurait modifier sa détermination.

Les infortunés citadins s'en retournent donc convaincus qu'il ne leur reste plus que le choix entre la lente et déchirante agonie que la faim leur réserve derrière leurs murailles, et le supplice certainement affreux auquel un implacable ennemi les destine.

Or voilà que le troisième jour, alors que le chef hussite et ses principaux lieutenants, assis à la même table, se disposent, pour clore un copieux repas, à faire honneur à deux magnifiques corbeilles de cerises qui sont posées devant eux, des sentinelles entrent dans la tente

et annoncent à Procope qu'elles ont aperçu sortir par une des portes de la ville une longue forme noire et blanche qui paraît marcher sur plusieurs pieds et qui s'avance de ce côté.

— Il faut voir, dit le chef, qui se lève ainsi que ses seconds.

La portière écartée, tous regardent, tous cherchent à deviner la nature de l'étrange *forme* qui suit le chemin en se dirigeant vers la tente même du redoutable capitaine.

Bientôt on reconnaît que ce qui vient est un large drap mortuaire où la croix blanche ondule dans son lugubre fond noir...

Il avance, le vivant catafalque, il avance. Et quand il n'est plus qu'à quelques pas de la tente sur le seuil de laquelle Procope et les siens se tiennent attentifs, il s'arrête, il s'abaisse à ce point de toucher presque terre, et, de dessous la sinistre draperie, on entend sortir un ensemble de voix claires, argentées, répétant :

— Grâce! grâce!

Sur un signe de Procope, des soldats écartent le sombre voile, et alors huit ou dix frais visages d'enfants

Procope et les enfants. Dessin de Pelcoq.

apparaissent, qu'éclairent, de leur souriant éclat, autant de regards curieux.

Ces pauvrets agenouillés, porteurs du plus solennel message, semblent paisiblement réunis là pour quelque jeu de leur âge. On dirait le sémillant mystère d'une partie de cache-cache.

Le farouche hussite les regarde, les contemple; le plus profond silence règne autour de lui, car tous ceux de sa troupe paraissent guetter, anxieux, la résolution qu'il va prendre.

Bientôt cependant, mais d'une voix mal assurée :

— Debout, debout! crie-t-il doucement à la petite légion, qui se relève insoucieuse.

Deux larmes perlent au bord de ses paupières. Gêné, embarrassé par cette émotion qu'il voudrait dissimuler ou vaincre, il se retourne machinalement, cherchant il ne sait quoi derrière lui.

Il voit, sur la table encore dressée, les corbeilles de cerises, il court, il les prend et, les apportant hors de la tente :

— Tenez, tenez.

Et, saisissant des poignées de ces beaux fruits rouges, il en emplit lui-même les mains que les enfants ne manquent pas de tendre à qui mieux mieux.

Quand il n'y eut plus rien dans les corbeilles :

— Et maintenant, dit-il en poussant paternellement les enfants vers la ville, allez, Dieu vous garde, petits, Dieu vous garde!...

Puis, s'adressant aux siens, il ajoute, d'un accent brusque et troublé :

— Qu'on lève le camp, et en route!

Deux heures plus tard, en effet, il ne restait pas un seul hussite en vue de la ville qui s'était crue si proche de la ruine, de l'extermination.

Depuis, chaque année à pareil jour, on célébrait dans cette ville une grande fête pendant laquelle les citoyens avaient coutume de s'offrir mutuellement des poignées de cerises, d'où le nom de *fête des cerises*.

— Voulez-vous écouter maintenant la *légende du Kirsch*, ou « comme quoi pour un noyau de cerise, qui se logea dans une de ses dents creuses, le diable faillit perdre la moitié de sa puissance. »

— Nous l'écouterions volontiers, mais outre qu'il nous semble l'avoir déjà entendu rapporter, nous ne saurions donner toute notre attention et tout notre temps à un seul. Vous devez comprendre que...

— Oh! mon Dieu, à votre aise. Passez votre chemin. Bon voyage!

— Au revoir, cerisier; au revoir!

Le voilà furieux; mais force nous était de lui brûler la politesse, et je crois que nous devrons la brûler à bien d'autres, car il me semble que déjà notre promenade a été d'une longueur... raisonnable. Quelle en serait donc la durée si nous devions nous arrêter auprès de tous les citoyens du monde *ligneux*, qui auraient des histoires, des contes à nous dire! Voici par exemple le *lierre*. S'il voulait nous promettre d'être court...

— Je serai court. Jonas avait par ordre du Seigneur crié dans les rues de Ninive : « Encore quarante jours et Ninive sera détruite. » Frappés de ces terribles menaces, les Ninivites s'humilièrent, jeûnèrent, et Dieu leur pardonna.

Le prophète fut irrité de ce que Dieu n'accomplissait pas la menace que lui, Jonas, avait faite. Il craignait de passer pour un imposteur, et, comme boudant le Seigneur, il se retira sur une montagne voisine de la ville où il se fit un abri. Dieu fit croître un lierre qui grimpa sur cet abri et défendit mieux Jonas des ardeurs du soleil. Jonas avait vu avec la plus grande joie ce lierre s'élever; mais la nuit d'ensuite, Dieu fit naître un ver qui piqua le lierre, et le lierre sécha. Jonas, se trouvant le lendemain incommodé du soleil, eut un regret si vif de n'être plus ombragé par le lierre, qu'il souhaita la mort.

Alors le Seigneur :

« Quoi! lui dit-il, tu t'affliges à un tel point de la perte d'un lierre qui n'est pas ton ouvrage, qui ne t'a coûté ni peine ni soins, qu'une nuit a vu naître et une autre nuit périr, et tu ne veux pas que j'aie pitié de Ninive, cette grande cité où il y a plus de cent vingt mille innocents, qui ne savent pas la différence qu'il y a entre leur main droite et leur main gauche? »

Et Jonas adora le Seigneur de miséricorde...

Je vous apprendrai maintenant comme quoi, dans les festins antiques, mon feuillage couronnait le front des convives qui voulaient se prémunir contre les fumées de Bacchus, et comment...

— Pardon, seigneur lierre, nous sommes pressés... Vous voyez, il devait être court Aussi ne nous laissons plus arrêter. Évitons le *noyer*, car il voudrait certainement nous réciter la charmante élégie dont Ovide l'a fait le héros éloquent. Il nous rappellerait le rôle effectif et symbolique de ses fruits aux grands jours d'Athènes et de Rome. Il nous montrerait, par l'organe du fabuliste Phèdre, le sage Ésope jouant avec les petits enfants, qui alors se servaient de noix comme chez nous ils se servent des billes, et nous saurions que son apologue eut pour but de justifier le *divin* Auguste, à qui Suétone prête un semblable passe-temps. Il nous dirait ensuite comme quoi, et en vertu même de ce jeu enfantin, dans les cérémonies nuptiales, les jeunes époux avaient coutume de jeter des noix sur leur passage, pour indiquer qu'ils renonçaient dès lors aux distractions puériles. Peut-être aurait-il l'indiscrétion de nous apprendre que les coquettes grecques et romaines se servaient du brou de noix pour tâcher

De réparer des ans l'irréparable outrage,

en lui demandant de ramener au noir les cheveux que le temps s'avisait d'argenter... Et bien d'autres choses encore.

Là-haut plane le *tilleul;* il nous rappellerait la touchante métamorphose en laquelle le bonhomme La Fontaine a trouvé le thème d'un chef-d'œuvre :

Baucis devient tilleul : Philémon devient chêne.

Mais vous savez cela par cœur.

Puis, quittant les jours antiques et nous transportant en plein moyen âge, cet arbre vénérable nous raconterait en détail quelques scènes du terrible tribunal wehmique, cette mystérieuse institution qui perd beaucoup de son odieux caractère quand on considère qu'au milieu de l'anarchie sociale alors régnante, elle fut un puissant instrument d'ordre et de sécurité. La principale réunion des francs-juges tenait, en effet, ses séances sous un *tilleul*, devant la porte du château de Dortmund (sur l'Ems).

Le buis qui, au temps de Virgile comme au nôtre, servait à tourner des flûtes pour les musiciens et des toupies pour les enfants, le buis voudrait nous parler longuement de maître Claude Mollet, le célèbre horticulteur à qui il doit d'être généralement aujourd'hui employé pour bordure. Il nous rappellerait certainement le mot si connu du roi vert-galant à son jardinier qui se plaignait devant lui que certains végétaux qu'il avait transplantés étaient d'une reprise difficile.

« Eh! ventre saint gris! s'écria le Béarnais, que ne plantes-tu des Gascons? ils prennent partout. »

Le myrthe nous attend qui voudrait nous dire sa mythologique importance. A la vérité, nous trouverons qu'il a droit d'être quelque peu fier, puisque Vénus en fut couronnée après le célèbre jugement rendu en sa faveur par le berger Pâris : puisqu'en l'honneur de la belle déesse il circula de main en main à la fin des repas, comme une invitation à dire de tendres refrains et puisqu'une des trois Grâces en porte toujours un bouquet. Il ne manquerait pas de nous apprendre aussi que son bois servit au dieu Faunus à rosser, jusqu'à ce que mort s'ensuivît, sa chère moitié qu'il avait surprise un peu avinée et que les dames romaines honorèrent ensuite mystérieusement sous le nom de *bonne Déesse?*

Que ne nous dirait pas le *cyprès* qui a pour origine la poétique mort d'un cerf? — Et l'*olivier*, cette si utile création de la sage Minerve? — Et le *coignassier*, que les anciens regardaient comme l'emblème du bonheur et de l'amour, et dont les fruits ornaient les salles où les rois recevaient à leur lever? — Et le *cèdre*, de biblique mémoire, qui fut cause que l'empereur Adrien songea à détruire Jérusalem? — Et le

grenadier, dont une graine empêcha Orphée de ramener Eurydice au séjour des humains, et dont le fruit était symboliquement attaché aux habits et à la coiffure du grand prêtre hébreu? — Et le *platane* que les Romains estimaient jusque-là de l'arroser avec du vin pur, ce qui fait dire à Pline que ses contemporains, non contents de s'enivrer eux-mêmes, voulaient instruire les arbres à les imiter? Que serait-ce si nous prêtions l'oreille aux récits que pourrait nous faire la vigne, « la vieille mère du vin, » pour peu qu'elle feuilletât seulement ses annales, du jour où l'une de ses grappes fit si malencontreusement passer de vie à trépas le joyeux vieillard de Téos (1), jusqu'au jour où le pape Étienne II, de pieuse souvenance, convaincu que tout vin vendu doit être plus ou moins mélangé d'eau par le marchand, permit en conséquence d'administrer le baptême avec du vin? — La *clématite*, surnommée *herbe aux gueux*, parce que les mendiants l'employaient à se créer des plaies superficielles, nous conduirait dans la cour des Miracles. — L'*orme* séculaire, qui décore tant de places de village et qui aurait, par cela même, tant de vieilles confidences à nous faire, nous dirait encore comme quoi un de ces arbres abattu causa une sanglante collision entre Anglais et Français (2). Si nous quittions l'Occident, quelle magnifique racontance nous offrirait les *palmiers*, que Linné appelle les *princes du règne végétal;* les *baobabs*, ces figuiers aux racines aériennes dont un seul forme une forêt! Le *muscadier*, pour lequel tant de fois dans les Indes s'armèrent les Hollandais. Le *thé*, dont nous abreuvent dispendieusement les Chinois, pendant qu'ils se délectent avec l'infusion de notre sauge commune, et dont les feuilles ne seraient autres choses que les paupières qu'un pieux solitaire s'était coupées, afin de ne plus succomber au sommeil. Le *caféier*, dont les salutaires et agréables propriétés furent découvertes selon les uns par des chèvres, selon les autres par des chameaux. Le *quinquina*...

— Mais nous n'en finirions pas, dussions-nous même ne demander aucune de leurs curieuses histoires aux arbres imaginaires.

— Imaginaires, dites-vous?

— Oui, et ceux-là sont, ou plutôt furent nombreux. Tenez; j'ouvre seulement Plutarque, au livre *des noms des fleuves et des montagnes et des choses remarquables qui s'y trouvent*, et je lis :

« Sur les bords de l'Araxe, fleuve d'Arménie, on voit une espèce d'arbre qui ressemble au grenadier; si on cueille un de ces fruits lorsqu'il a atteint une trop grande maturité, et qu'on prononce en même temps le nom du dieu Mars, aussitôt le fruit redevient vert.

« Sur le mont Coccygius croît un arbre nommé *pâlinure*. Le coucou est le seul oiseau qui puisse s'y poser sans y rester attaché comme avec de la glu.

« Sur les bords du Tanaïs, en Scythie, croît un arbrisseau que les barbares nomment *phryxa*, c'est-à-dire *qui hait les méchants*. Les enfants d'un premier lit, qui en portent sur eux, n'ont rien à craindre de leurs belles-mères. »

Ces quelques citations doivent suffire, je pense, à vous démontrer les singulières illusions que sait se créer l'esprit humain. Mais peut-être voudrez-vous mettre au compte de la seule antiquité toutes ces naïves chimères. En ce cas, voyez; voici un livre, daté de 1605, qui est signé d'un président au parlement de Bourbonnais et dédié, ma foi, au grave Sully. Ce livre a pour titre : *Histoire admirable des plantes et herbes esmerveillables et miraculeuses en nature*. Feuilletez-le; vous y verrez, entre autres images que commente un texte très-sérieux, très-hérissé de citations polyglottes, le portrait de l'*arbre qui porte, au lieu de moelle, du fer, et du fruit qui mange le fer* (fruit dans lequel vous seriez quelque peu surpris de reconnaître... devinez? Non, vous ne devineriez pas : l'*ananas*, le délicat, le délicieux ananas); puis le portrait de l'*herbe qui annonce la mort ou la vie aux malades*, selon qu'elle se flétrit ou reste fraîche dans la main de ceux-ci; puis le portrait de l'*herbe vergogneuse* (c'est évidemment la sensitive). Le portrait du *maus* ou *muse*, autrement dit, *arbre de vie du paradis terrestre*, qui ne ressemble guère à un pommier, je vous assure. Enfin le *portraict de l'arbre, lequel estant pourry produit des vers, puis des canards vivans et volans*, et aussi le *portraict de certains arbres, les fruits desquels tombés dans les eaux se changent en poissons et les fruits tombés sur terre se transforment en oiseaux volans*, etc. Vous y lirez ces vers de du Bartas, le poëte, alors si renommé :

> ... Dans les glaceuses campagnes,
> Vous voyez des oysons qu'on appelle gravagnes,
> Qui sont fils (comme on dit) de certains arbrisseaux,
> Qui leur feuille féconde animent dans les eaux.
> Ainsi le vieil fragment d'une barque se change
> En des canards volans : ô changement estrange!
> Même corps fut jadis arbre verd, puis vaisseau,
> Naguère champignon et maintenant oiseau.

— Mais, direz-vous, il y a plus de deux siècles et demi que cela s'imprimait, se lisait, se croyait...

— Attendez, voici un autre livre qui, imprimé ou plutôt réimprimé par un comité de savants, en 1780, s'intitule : *Traité de l'origine des macreuses*, et qui s'attache essentiellement à détruire l'opinion, alors presque universellement reçue, que les *macreuses* (sorte de canards de mer qui nous viennent par grandes troupes des contrées hyperboréennes) naissaient de coquillages engendrés par les débris de navires, ou sortaient des fruits de certains arbres à leur chute dans l'eau (1).

— Mais, encore y a-t-il quatre-vingts ans de cela.

— Fort bien. Apprenez donc que le premier conchiologue venu saura aujourd'hui vous faire connaître une petite coquille marine qui s'attache de prédilection aux vieilles pièces de bois, aux épaves de navires, et qui s'appelle du nom significatif d'*anatife* (ou *anatifère*, des deux mots latins *anas*, canard et *fero*, je porte). J'ajouterai qu'un jour de l'été passé, un de mes amis se promenant sur le bord de la mer et ayant par hasard ramassé quelques-unes de ces espèces de mollusques, un pêcheur l'accosta qui, de la meilleure foi du monde :

(1) Le poëte Anacréon, qui mourut, dit-on, suffoqué par un grain de raisin arrêté dans sa gorge, ou plutôt entré dans les voies respiratoires.

(2) *Les Grains de sable*, article de M. Ch. Raymond dans le *Monde des enfants*, Ier vol., p. 190.

(1) Peut-être est-il juste de noter pour expliquer, sinon pour justifier la vieille erreur relative à la formation des macreuses, que ces oiseaux, par une sorte d'anomalie, s'en vont nicher dans les régions les plus froides du globe, et que par conséquent, au temps où les voyages ne s'effectuaient pas avec la même facilité qu'aujourd'hui, on avait été peu à même de rencontrer leurs nids. Ajoutons que les macreuses plongeant souvent pour aller chercher sur les rochers ou les vieux bois immergés les coquillages qui s'y attachent, on a pu croire en les voyant ressortir que ces coquillages même leur donnaient naissance,

— Savez-vous ce que vous tenez-là, monsieur? demanda-t-il.

— Non, répliqua le promeneur, qui le savait fort bien. Qu'est-ce donc?

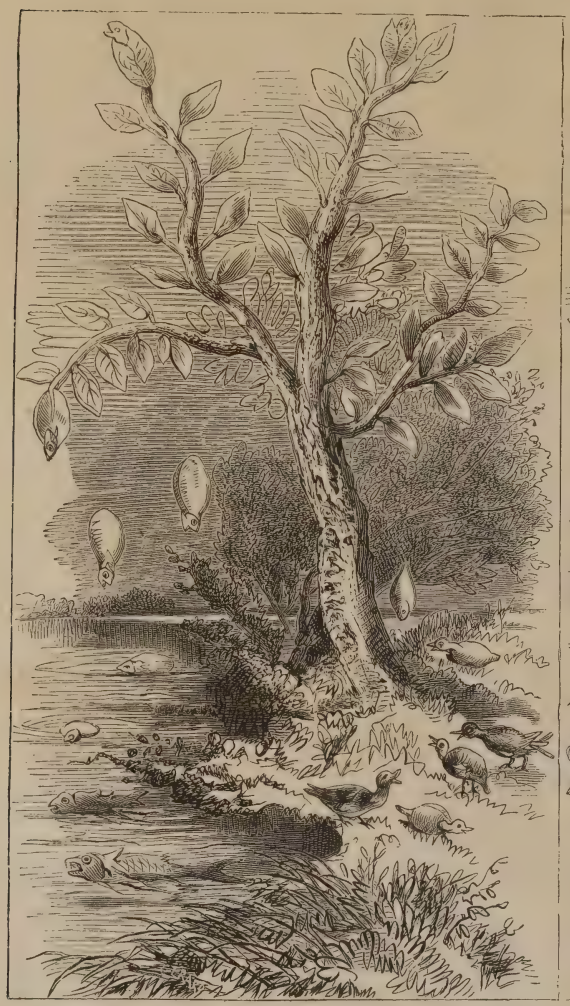
— De la *graine* de canards, monsieur, de la graine de canards.

— Ah bah!

Et le pêcheur, après avoir branlé la tête d'un air fort suffisant, s'éloigna en se rengorgeant, convaincu d'avoir bien étonné le monsieur.

Ah! vous croyiez, vous, que les pittoresques traditions se perdaient ainsi! Oh! que non pas! Et vraiment ne serait-ce point dommage pour beaucoup de ces innocentes rêveries, qui nous emportent un peu hors de la sphère par trop réelle où nous vivons aujourd'hui?

Pour ma part, je l'avoue, en dépit de tel ou tel qui



Portraict de l'arbre qui porte des fruits, lesquels tombes sur terre se tournent (changent) en oiseaux volans, et ceux qui tombent dans les eaux se muent en poissons. (Tiré de l'*Histoire admirable des plantes et herbes esmerveillables et miraculeuses en nature.*)

Portraict de l'arbre, lequel estant pourry, produit des vers, puis des canards vivans et volans (Tiré de l'*Histoire admirable des plantes et herbes esmerveillables et miraculeuses en nature.*)

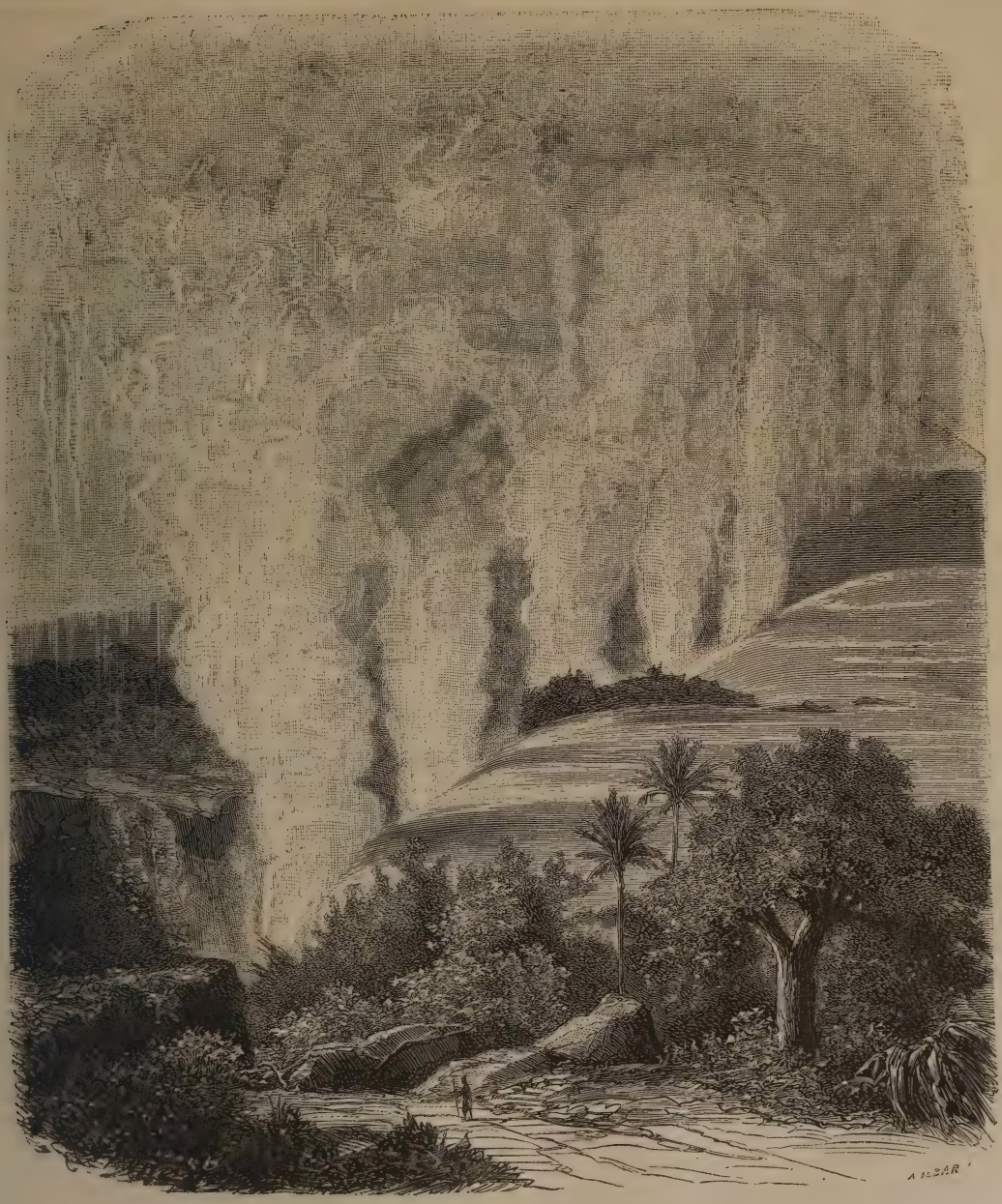
ne sait jurer que par le *vrai*, j'aime les légendes, ces vieux monuments qu'élevèrent parfois très-lentement un ensemble d'imaginations puissantes dans leur ingénuité; je déplore de ne plus croire sans réserve à l'arbre qui hait les méchants, à l'arbre dont le fruit mange le fer, à l'arbre dans les branches duquel le coucou seul a sa franchise d'allure, voire même à l'arbre aux canards... Aux canards, dis-je, et quand je songe à la nouvelle et fantaisiste acception que notre siècle a prêtée au nom de ces palmipèdes, je me demande si la vieille légende des macreuses engendrées par de certains... coquillages n'est pour rien dans l'origine — d'ailleurs très-débattue — de cette appellation.

Simple question que je me pose, en laissant — bien entendu — à d'autres le soin de la résoudre...

EUGÈNE MULLER.

VOYAGES ET VOYAGEURS.

DAVID LIVINGSTONE (1).



Les chutes Victoria, d'après *le Tour du monde*. Dessin de A. de Bar.

I. — Retour de Livingstone en Afrique. — Ne le touchons pas! — Les chutes Victoria. — Le dandysme en Afrique. — Les charmes du pelelé. — Comment on fait de la politique chez les sauvages.

Déjà nous avons esquissé les premières pages de la vie de Livingstone. Peut-être nos lecteurs se souviennent-ils de l'admirable énergie dont il fit preuve.

En 1835, il était encore simple ouvrier; vingt ans plus tard, nous le retrouvons rentrant dans son pays, fêté, reçu avec enthousiasme.

Livingstone a-t-il eu des protecteurs? Pas le moindre; mais sa devise explique à elle seule tous ses succès; il

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

a pour labarum ces deux mots : *Volonté et honneur*, mots qui devraient être toujours inséparables, et sans lesquels il n'est pas de gloire complète.

On ne saurait trop se le persuader, être honnête, c'est encore la seule grandeur. L'histoire, la véritable histoire ne doit juger les hommes que d'après la droiture de leurs intentions.

Aussi apprécions-nous au plus haut point le voyageur dont nous retraçons ici l'existence; sa réputation est inattaquable.

Alors que tant d'autres sont une flétrissure pour le nom européen, lui, au contraire, le fait estimer par les indigènes; grâce à son influence, la Grande-Bretagne est honorée jusqu'au cœur de l'Afrique; partout où passe le missionnaire, elle apparaît comme une protectrice.

Je le dis avec le sentiment de la plus entière conviction, des hommes tels que Livingstone font plus pour leur patrie que des générations de diplomates, de guerriers et d'habiles politiques. C'est l'honneur qui, marchant tête levée, parvient à la conquête pacifique de l'Afrique.

En 1858, notre grand voyageur retournait à l'embouchure du Zambèze, il était accompagné de sa femme, de ses enfants, de son frère Charles et du docteur Kirk. Il devait encore demeurer six années sans revenir en Europe.

Ses efforts se concentrèrent principalement sur le Zambèze et ses affluents de gauche. Il remonta le fleuve à l'aide d'un bateau à vapeur et retrouva à Tété ses anciens compagnons, les Makololo.

Les braves sauvages tombèrent à ses pieds et manifestèrent la joie la plus vive. Ils brûlaient de s'élancer dans ses bras, mais une crainte burlesque retenait leur expansion : « Ne le touchons pas, se disaient-ils, nous gâterions ses habits neufs ! »

Il salua une seconde fois la cataracte qu'il avait précédemment appelée *chutes de Victoria*, d'après la courtoise et patriotique tradition de tous les voyageurs du Royaume-Uni. Il n'avait fait que l'entrevoir, il l'examina avec le plus grand soin. C'est là un des plus admirables phénomènes de la nature africaine.

« Il n'est pas de paroles, dit Livingstone, qui puissent donner l'idée d'un pareil panorama. Peut-être, cependant, en décrivant la manière dont la cascade s'est probablement formée, arriverons-nous à faire comprendre ce qui la caractérise. Le saut du Niagara provient de l'usure des rochers sur lesquels tombe la rivière; il a reculé graduellement pendant une longue suite de siècles; il continue tous les jours son mouvement de recul et décharge néanmoins dans le Saint-Laurent l'eau des lacs dont celui-ci est composé. Les chutes de Victoria ont été formées par une déchirure transversale du basalte qui constitue le lit du Zambèze. Les bords de la faille sont toujours à vive arête, si ce n'est du côté où l'eau se précipite et où la rampe est rongée sur l'espace de quelques mètres. La falaise est perpendiculaire et descend jusqu'au fond de l'abîme sans présenter de saillie, sans paraître disloquée... »

Quelle que soit la majesté, la profondeur de cette cataracte, elle ne peut rivaliser avec la chute du Niagara, qui reste encore le plus merveilleux spectacle qu'il soit donné de contempler. Les chutes de Victoria s'entendent de fort loin; à plusieurs lieues de là on perçoit très-distinctement le bruissement de l'eau. La profondeur en est considérable, ajoutez que, lors des grandes crues, le Zambèze, qui les forme, a plus de seize cents mètres de large. Les sauvages, qui rencontrent souvent des expressions pittoresques, l'appellent la *Fumée tonnante*. De l'abîme où se précipitent les eaux, s'élèvent, en effet, de véritables nuages de vapeurs semblables à d'immenses colonnes.

De là il se rendit à Lynianti et fut de nouveau parfaitement accueilli par le souverain des Makololo. Le pauvre monarque, en proie depuis quelques semaines à une lèpre horrible, était devenu de plus la victime des charlatans indigènes. Livingstone, en docteur d'expérience, ne lui ordonna presque rien et laissa la nature le guérir.

Le Zambèze bien étudié, il remonta un des affluents du fleuve, la rivière Chiré, découvrit le lac Chiroua et explora une immense nappe d'eau, le lac Nyassa.

Que d'intéressants détails il nous fournit, en passant, sur les mœurs des peuplades de ces parages ! Il n'y a pas moins de dandys, nous dit-il, chez les noirs que chez les blancs. Certains indigènes sont fous de toilette : bagues à tous les doigts, y compris le pouce; carcans, bracelets, anneaux de jambe en laiton, en fer ou en cuivre. Mais le plus étonnant de ces bijoux est sans contredit le pelelé ou bague de lèvre, que portent les femmes. Dans leur enfance, on leur perce la lèvre supérieure près de la cloison du nez. Une petite épingle en bois est mise dans le trou pour qu'il ne se ferme pas. Quand les bords de la plaie sont cicatrisés, on retire l'épingle, qui est remplacée par une plus forte; celle-ci l'est par une cheville, qui va toujours grossissant jusqu'à ce que la lèvre soit assez épaisse pour qu'un anneau de deux pouces de diamètre puisse y entrer sans difficulté. Cet ornement est extrêmement répandu. Seules les femmes qui ont perdu depuis peu leur parents se privent de cette parure; c'est alors, on le comprend, double deuil. Surpris de voir cette ridicule coutume si en faveur, Livingstone se prit à demander naïvement à quelque chef le motif qui avait fait adopter une pareille mode.

— Mais c'est évidemment pour s'embellir, répondit le sauvage presque scandalisé de cette question oiseuse. Voyons, continua-t-il, un homme a de la barbe, les femmes n'en ont pas. Que deviendrait une femme sans pelelé ? Une créature ayant la bouche d'un homme et pas de moustaches ! Affreux !

Peut-être ne serait-il pas absolument nécessaire d'aller jusqu'au cœur de l'Afrique pour critiquer d'absurdes usages; la mode est un despote qui commande sans raisonner, du pôle à l'équateur, en dépit de ses incroyables caprices. Si jamais monarque était aussi absolu dans ses arrêts, on se hâterait de le renverser, et voyez la contradiction, les modes les plus absurdes sont, au contraire, celles qui résistent le plus. L'anneau ou le pelelé remontent aux époques les plus reculées. Ces bons Africains acceptent infiniment plus volontiers les tyrannies de l'usage que les fantaisies, non moins ridicules, au reste, de la plupart de leurs rois. Là encore nous retrouvons dans cette société, cependant si différente de la nôtre, les mêmes inquiétudes, les mêmes aspirations, j'allais dire les mêmes discussions politiques qu'en Europe. « Rien de nouveau sous le soleil, » disait déjà Salomon.

Qui l'aurait pensé ? oui, l'on discute politique chez les sauvages, sur les bords des lacs Chiroua et Nyassa; on s'interpelle, on s'anime, on s'échauffe, on se fâche. Les voix éclatent en discours passionnés.

« On se gouvernerait mieux soi-même; à quoi servent

les chefs? Pourquoi en avoir? Le nôtre ne fait absolument rien, il s'engraisse, il a de nombreuses femmes! Nous qui faisons un rude travail, nous avons faim et nous ne possédons qu'une femme! souvent même nous n'en avons pas! »

Ne croirait-on pas entendre, à peu de chose près, les apostrophes lancées journellement par nos mécontents? Qu'en faut-il conclure? Que le drapeau révolutionnaire est à la veille d'être arboré chez les peuplades qui ne connaissent pas le premier mot de la liberté? Évidemment non. Ces plaintes, formulées de façon différente, sont au fond les mêmes. La Fontaine en a donné l'explication la plus simple :

> Notre ennemi, c'est notre maître;
> Je vous le dis en bon français.

En se drapant d'indifférence, la Chine serait-elle plus près de la vérité? Je me souviens de certain colloque qui s'établit un jour entre deux bons bourgeois de Changhaï :

— A quoi bon, disait le premier Chinois, tant nous inquiéter des affaires de l'État?

— Eh! oui, répondait le second; ce n'est pas notre rôle, les mandarins sont là.

— Sans doute, reprenait l'autre compère, et ils sont même payés pour diriger le gouvernement, nous ne devons pas nous en occuper.

O droits sacrés des citoyens, nous n'irons donc pas vous chercher en Chine! Mais revenons au plus vite à notre illustre voyageur.

II. — En route pour le Nyassa. — Effroi des indigènes. — Le droit divin. — Un paradis d'animaux. — La tempête au lac Chiroua. — Les voleurs. — Grand deuil. — Retour en Europe.

Livingstone se proposait, nous l'avons déjà vu, de reconnaître une seconde fois, mais avec une attention plus grande encore, le bassin proprement dit du Zambèze, et ensuite la rivière Chiré, le lac Chiroua et le lac Nyassa.

Le voyage du lac Nyassa ne fut pas exempt des plus grands périls, bien que cette nappe d'eau ne soit pas très-éloignée de l'océan Indien. On la croyait facilement accessible. L'expérience a cependant constaté qu'en Afrique il est moins dangereux de s'avancer à travers des régions complétement inexplorées que de franchir des territoires précédemment visités par les Européens, pour la plupart flibustiers et marchands d'esclaves.

En s'avançant du côté du lac Nyassa, Livingstone traversait des contrées qui ont reçu directement ou indirectement le contact portugais; rien n'était plus fâcheux pour ses tentatives. A son entrée dans chaque bourgade, on le prenait pour quelque négrier, et le village entier se déclarait hostile. N'est-il pas déplorable que le souvenir des Européens ne rappelle que deuil, pillage, exactions?

Ainsi, sur les bords du Chiré, les indigènes, effrayés et croyant avoir affaire à des traitants portugais, se réunirent en grand nombre à l'approche des voyageurs et furent sur le point de les attaquer. Cachés derrière les arbres, ils les suivaient du regard et, l'arc tendu, paraissaient à chaque seconde devoir lancer leurs flèches empoisonnées. Qu'un coup de feu se fût imprudemment fait entendre, et les nouveaux venus étaient assassinés.

Sans cesse il fallait parlementer; mais lorsque le docteur descendait sur la rive et annonçait sa mission toute de paix, ces guerriers en apparence terribles offraient pour la plupart une charmante hospitalité.

Les voyageurs rencontrèrent, de temps à autre, quelques intelligences assez distinguées; mais que de fois ils eurent à déplorer l'ignorance dans laquelle se trouvaient plongés ces malheureux peuples africains! La superstition pèse là de tout son poids. Les chefs y trouvent leur profit, l'avilissement d'une nation autorise les abus du pouvoir. On croit au droit divin, à l'infaillibilité des rois, dans ces contrées peuplées d'enfants.

Ainsi un petit souverain était persuadé ne pas être de la même essence que le reste de sa nation. Il disait à Livingstone avec une orgueilleuse assurance : « A peine suis-je monté sur le trône, en remplacement de mon père, que j'ai senti la puissance me passer dans la tête et me descendre dans le dos. Du moment où elle entra, je compris que j'étais doué de sagesse divine, et l'on ne me regarda plus qu'avec crainte et respect. »

Et naturellement les sujets de ce sot personnage ne mettaient pas une minute en doute son autorité surhumaine; le chef avait dit : « Vous pouvez aller vous baigner sans nulle crainte dans le Chiré, les crocodiles ne vous toucheront pas, je le leur défends, » et l'heureuse nation s'ébattait dans la rivière, convaincue de l'infaillibilité du charme!

La faune de ces régions n'est pas moins riche que celle de la Cafrerie, déjà décrite dans notre précédent article. Les espèces utiles et nuisibles se présentent confondues dans ce sublime désordre, qui est bien plutôt, au reste, un merveilleux équilibre de toutes les forces vives de la nature. Les plaines humides qui s'étendent autour des lacs nourrissent une prodigieuse quantité d'oiseaux aquatiques. La gent ailée, a pu dire le voyageur, obscurcit quelquefois les rayons du soleil, tant le nombre en est considérable. De charmants tisserins rouges et jaunes voltigent comme des papillons parmi les grandes herbes; de petits hérons prennent leur essor, rasent l'herbe et vont se percher sur le dos des éléphants et des buffles, tandis qu'à quelques mètres de là, des légions de canards méditent paisiblement sur le bord des lagunes.

Le bateau à vapeur anglais passe tout près des rives; moins effrayés que surpris, les animaux contemplent pour ainsi dire curieusement ce monstre d'une nouvelle espèce, souffleur et poussif, qui nage effrontément dans leurs eaux. Des pélicans, en train de pêcher, glissent à la surface des ondes et s'approchent très-près de l'embarcation. De graves marabouts continuent sans inquiétude à explorer d'un pas solennel les marais, au milieu desquels vivent aussi les crocodiles et les rhinocéros.

Dans les premiers temps, partout les animaux ne semblent en rien redouter la vue du bateau à vapeur; mais quelques coups de feu retentissent, des balles vont visiter le rivage; adieu la quiétude! Plus de confiance! Les oiseaux, qui se posaient familièrement sur l'embarcation, s'envolent pour ne plus revenir. Une télégraphie mystérieuse paraît les avoir prévenus que la mort part du terrible navire. A son approche, désormais, tous les animaux se mettent à fuir. Ce fait, que signale Livingstone, n'est pas sans précédents : les premiers pionniers qui pénétrèrent au milieu des marécages de la Caroline furent entourés de milliers d'oiseaux, qui poussaient la naïve audace jusqu'à se percher sur l'extrémité des arquebuses et des mousquets.

Tout changea bientôt. On n'épargna pas les innocents babillards. La boucherie commença. A partir de cette époque, le mot d'ordre fut donné ; les oiseaux n'aperçurent jamais l'homme sans terreur. Pour les îles Malouines, mêmes faits. Les manchots, ces grands palmipèdes au doux regard, s'approchaient des voyageurs et battaient des ailes; les manchots furent massacrés. A la vue des étrangers, ils ne poussent plus maintenant que des cris d'effroi.

Arrivés au lac Chiroua, une tempête faillit engloutir les passagers. « On voguait tranquillement sur l'eau bleue avec une légère brise; tout à coup, sans que rien nous eût avertis, on entendit le vent rugir, et il accourait soulevant derrière lui des masses de flots irrités. Un matin, pris subitement par les vagues qui déferlaient autour de nous, et dans l'impossibilité d'avancer ni de reculer, nous avions dû jeter l'ancre. Les vagues

Dandys des bords du Zambèze. Dessin de Pelcoq.

les plus effrayantes se précipitaient trois par trois, ayant leurs crêtes écumeuses réduites en poudre et rejetées derrière elles. Six mortelles heures s'écoulèrent en face de ces horribles trios, dont chacun d'eux pouvait emporter la fin de notre expédition. Un nuage bas, sombre, isolé, de forme étrange, descendu lentement des montagnes, demeura pendant tout ce temps-là directement au-dessus de nous. Une bande d'engoulevents, qui, dans nulle autre occasion, ne se montraient que le jour, planaient dans la tempête comme des oiseaux de mauvais présage.

« Nos rameurs, saisis du mal de mer, se couchaient et ne pouvaient plus maintenir le bateau devant la lame. Les riverains du lac et les gens de notre suite, debout sur les rochers, s'écriaient à chaque vague qui semblait devoir nous engloutir : « Ils sont perdus ! ils sont morts ! » Lorsqu'enfin la tourmente se modéra et que nous pûmes gagner le rivage, ils nous acclamèrent avec chaleur, comme après une longue absence. »

Jamais Livingstone ne rencontra en Afrique une population plus compacte que celle des bords du Nyassa. Toutes les fois que le bateau se présentait, les riverains se groupaient et ne se lassaient pas de contempler l'étonnante apparition; hommes, femmes, enfants se pressaient par centaines pour regarder les *chirombos*, c'est-à-dire les animaux sauvages; bien entendu, ces animaux n'étaient autres que les Européens et leur suite.

« Leur grand plaisir était de voir manger les bêtes. Jamais, dit Livingstone, les lions et les singes d'un jardin zoologique n'attirèrent plus de spectateurs. Il n'y a que l'effet produit par l'hippopotame sur les civilisés des bords de la Tamise et de la Seine qui puisse se comparer au succès que nous obtenons ici. La foule émerveillée forme autour de nous un cercle épais de têtes noires, dont les regards expriment le plus vif intérêt. »

Il n'eut, en général, qu'à se louer de l'hospitalité de ces indigènes, qui parfois venaient jeter à ses pieds le résultat de toute une journée de pêche laborieuse; une fois cependant, aux environs d'un port fréquenté par des marchands d'esclaves, ils furent volés de la plus belle manière.

Les voyageurs dormaient; les détrousseurs se glissèrent, à la faveur d'une nuit obscure, jusqu'au centre même du campement; en un tour de main, ils enlevèrent bagages et vêtements. Le lendemain, à l'heure habituelle, chacun se réveilla, l'esprit parfaitement tranquille :

— Et mon sac qui n'est plus là ! dit l'un.

— Et mes bottes ! et mes habits ! absents ! fait l'autre.

— Et les miens ! s'écrie le troisième.

Ce n'était plus qu'un écho de fureur et d'indescriptible mécontentement. Il fallut bien se lever. Que faire ? On se contenta de l'indispensable,— il fait si chaud sur les bords du Nyassa ! Au reste, les brigands s'étaient montrés bons princes, en négligeant d'emporter quelques objets : une paire de bottes, un baromètre anéroïde, des plantes sèches,... un pantalon. Il y avait du moins un voyageur heureux.

Plus tard, ces accidents, que l'on accepte d'abord fort peu philosophiquement, deviennent des pages gaies; — mais il en est d'autres qui s'incrustent dans le souvenir comme des taches indélébiles sur le marbre. Le temps, loin de les effacer, les ravive.

Le grand et difficile voyage fut, en effet, marqué par de tristes étapes. Livingstone eut la douleur de voir mourir plusieurs de ses compagnons, entre autres son frère Charles; une perte plus sensible encore devait être éprouvée par lui : sa femme, cette compagne héroïque qui avait partagé ses dangers, les péripéties si souvent dramatiques de ses aventureuses entreprises, expira victime de l'insalubre climat des contrées voisines du Zambèze.

L'âme forte du missionnaire ne se laissa pas abattre : elle se recueillit saintement; il continua son œuvre, qu'il considérait, à juste titre, comme un devoir d'humanité et de dévouement.

Il revoyait l'Europe en 1864, et se hâtait de faire paraître un nouvel ouvrage (1).

Cette relation n'eut pas moins de succès que la première : « J'écris ce livre, dit-il, avec l'ardent désir de contribuer à l'ouverture du territoire africain, si fol-

(1) *Exploration du Zambèze et de ses affluents, découverte des lacs Chiroua et Nyassa*, 1858 à 1859.

lement interdite à l'activité européenne; de désigner ce champ si fécond et si vaste à l'esprit d'entreprise, d'aider les peuplades qui s'y trouvent à prendre rang parmi les nations de la terre, de concourir à la prospérité de ces tribus plongées actuellement dans la barbarie et dégradées par l'esclavage... J'espère que les renseignements que je fournis ne seront matériellement contredits par aucun voyageur doué d'une santé robuste et qui aura, comme moi, un rayon de soleil dans l'âme. »

III. — Nouvelles tentatives. — Bruits sinistres. — Récit du banian. — Recherches. — Livingstone au Tanganyika. — Encore les sources du Nil!

Revenu en 1864, il nous quitta en 1865; les mêmes pays devaient le revoir. « J'ai deux buts, disait-il en partant: le premier est de tenter d'établir dans les parages du Nyassa une station de missionnaires et de commerçants honorables; le second est d'aller jusqu'au cœur de l'Afrique dans les régions déjà explorées par Burton, Speke et Grant, et d'y poursuivre de tous mes efforts la recherche des véritables sources du Nil, qui se cachent peut-être au sud de Tanganyika... » Il se mit immédiatement à l'œuvre.

Depuis plusieurs mois, on avait perdu la trace de son itinéraire, lorsque tout d'un coup une nouvelle terrible parvint en Europe. On disait, on affirmait que Livingstone avait été assassiné par les indigènes Mazites, qui habitent à l'ouest du lac Nyassa. Les faits étaient tellement circonstanciés, qu'il paraissait impossible de douter. Le docteur Kirk rapportait ainsi le fatal événement : « Le missionnaire et sa troupe viennent d'être soudainement attaqués par une bande de sauvages; Livingstone a été assassiné avec la moitié de son détachement. Ceux qui ont pu échapper n'ont dû leur salut qu'à leur éloignement; étant en arrière, on ne les a pas vus; ils déposent tous avoir aidé à enterrer les restes mortels de leur chef le même soir. Bien que, dans les détails et sur plusieurs points, les dépositions de divers hommes diffèrent, tous sont d'accord pour affirmer qu'ils ont vu le corps et qu'il avait une blessure faite par une hache à la partie antérieure du cou. Un homme a vu porter le coup mortel. »

Ce ne fut pas tout; la fable alla plus loin : les nègres assuraient que le docteur Livingstone avait eu le temps et la présence d'esprit de dominer ceux qui étaient en face de lui, qu'il luttait pour recharger ses armes lorsqu'un coup le frappa par derrière et l'étendit roide mort.

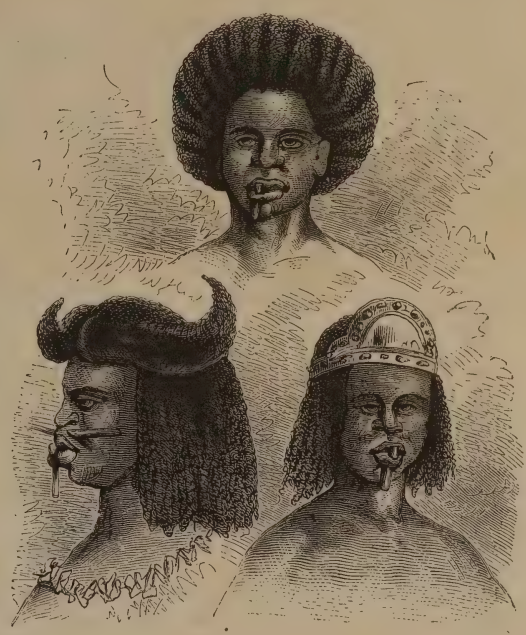
Tout cela n'était-il pas empreint du caractère de la vérité? Quel intérêt, d'ailleurs, pouvaient avoir les indigènes à propager ce bruit? Il ne semblait que trop possible qu'un conflit ayant éclaté entre les Mazites et sa petite troupe, Livingstone fût tombé victime de son audace, comme autrefois Cook et tant d'autres.

Néanmoins, dans les premières semaines, on voulait douter, on espérait encore; non pas que le récit de ces faux témoins fût positivement repoussé, mais notre esprit ne consent pas à admettre d'emblée la mort de ceux qui sont la gloire de l'humanité : l'humanité a si peu de héros, qu'elle refuse de les voir disparaître comme les hommes médiocres. Il semble que le fil qui retient les natures d'élite à la vie ne puisse être rompu en une seconde. Pour les grands génies, nous ne voulons pas croire que tout peut finir, même sur cette terre. La réputation les fait immortels. C'est ainsi que le peuple français s'attendait toujours à la réapparition soudaine de Napoléon Ier, même vingt après la nouvelle irrécusable de sa mort.

C'est mus par le même sentiment que les amis de Livingstone se répétaient : « Non, le docteur n'est pas mort, il a échappé tant de fois au péril, qu'il n'a pas dû périr massacré lâchement par ces sauvages, au milieu desquels il se présentait en ami, en protecteur! »

Cette fois, les prévisions du cœur furent plus justes que les raisonnements. L'espérance qui s'était pour ainsi dire d'abord glissée furtivement dans quelques esprits s'y implanta.

Le docteur Kirk, à la piste de toutes les informations, apprit que le bruit courait de la présence d'un blanc dans le voisinage d'Ujiji. De plus, un marchand banian lui assurait qu'un Européen avait certainement visité Wemba; il l'avait lui-même parfaitement vu : le voya-



Élégantes de l'Afrique australe. Dessin de Pelcoq.

geur était à la tête de treize nègres armés de fusils; il était de taille moyenne, en apparence peu vigoureux, habillé de blanc; il portait, enroulée autour de sa tête, une pièce de toile. Il refusait même l'ivoire qu'on lui offrait, etc.

On comprend combien l'attention fut éveillée par ces rapports; de plus un incident vint ajouter un grand poids à ces témoignages. Un album de photographies, dans lequel se trouvait le portrait de Livingstone, fut présenté au banian; il en retourna les feuillets. A la page de la carte photographique du missionnaire, il s'arrêta : « C'est lui! c'est bien lui! s'écria-t-il; seulement il porte un turban. »

Le fait équivalait à une véritable résurrection; il semblait affirmer l'existence du voyageur : la lumière jaillissait donc enfin! Le bruit s'en répandit bientôt. A quelque nation qu'ils appartinssent, les Européens accueillirent cette heureuse nouvelle avec enthousiasme. Quant au gouvernement anglais, il se fût agi

d'un prince du sang, qu'il n'eût pas montré plus d'empressement. Tel est le légitime prestige des hommes utiles!

Mais quelques conjectures encore peu favorables planaient sur cette vie si chère. Qui pouvait assurer que tout cela n'était pas encore de pure invention? Il fallait avoir des preuves, des témoignages irrécusables, et les mois s'écoulaient. Le silence se faisait de nouveau autour de l'illustre explorateur. L'Angleterre n'hésite pas une minute à sacrifier des sommes énormes; elle veut absolument voler au secours de Livingstone; elle aurait volontiers équipé une flotte, organisé une armée, si elle avait pu penser arriver ainsi à sa délivrance. Les pays qui n'oublient pas leurs enfants ont toujours de grands citoyens.

On envoie donc des pionniers, on dissémine des voyageurs. Le docteur Kirk est toujours l'âme de ces recherches. Enfin, un jour une lettre écrite par Livingstone, signée par lui, arrive à Zanzibar. Bien fêté fut le courrier porteur du message! Le docteur parcourait encore la région des grands lacs et poursuivait vaillamment ses belles conquêtes géographiques.

Depuis cette époque, deux années se sont écoulées; une missive a dernièrement été reçue; le voyageur n'a pas encore quitté le pays du Tanganyika; il est donc éloigné de près de trois cents lieues du littoral africain. Il a fait ample moisson de découvertes; il a salué, dit-il, ce qu'il croit être les sources du Nil. La véritable tête de ce roi des fleuves découverte par le roi des voyageurs contemporains, quelle rencontre!

Livingstone nous reviendra donc bientôt avec des renseignements appelés à jeter un jour tout nouveau sur une large portion de l'Afrique équatoriale.

Non-seulement cet homme d'élite a sa place marquée parmi les plus illustres explorateurs, mais son nom sera à jamais inscrit dans ce livre malheureusement si mince encore des bienfaiteurs de l'humanité. Si jamais il était oublié de l'ingrate Europe, l'Afrique, qu'il régénère, s'empressera de le recueillir. On peut prédire qu'un jour viendra où ces pauvres nations nègres, sortant enfin de leur longue enfance, répéteront avec vénération le nom de celui qui aura concouru à leur affranchissement, en leur faisant entrevoir la vraie civilisation, celle qui a pour piédestal la morale et l'honneur. Ce jour-là, peut-être, ils élèveront des statues au missionnaire européen, comme aujourd'hui l'Amérique reconnaissante en dresse à Christophe Colomb!

RICHARD CORTAMBERT.

RÉCITS HISTORIQUES.

THOMAS BECKET.

I

En 1117, Londres était assurément une grande ville. Après les Saxons, les Normands en avaient fait le siége central de leur domination. C'est du haut de la forteresse construite par ses compagnons, avant qu'il osât s'aventurer dans cette fourmilière d'hommes, que Guillaume avait établi son pouvoir sur le pays arraché tout entier aux Anglo-Saxons et livré par la conquête à la race normande. Depuis la fatale bataille d'Hastings (14 octobre 1066), environ un siècle et demi s'était écoulé; mais vainqueurs et vaincus se trouvaient aussi séparés et aussi ennemis qu'après la victoire des uns et la défaite des autres. En vain Guillaume le Conquérant et ses indignes fils avaient-ils, dans des flots de sang, étouffé toutes les rébellions et couvert l'Angleterre de forteresses normandes, nul rapprochement ne s'était opéré entre les fils des soldats d'Harold et les héritiers des seigneurs et des soldats venus à la suite du Conquérant. Violente, cupide, brutale, jouissant sans limite et sans frein de la fortune inespérée qu'elle avait conquise, la race normande tenait en souverain mépris la nation anglo-saxonne, dépouillée et réduite par elle dans la plus dure servitude. Nul lien; autre langue, autres mœurs; d'un côté, le pouvoir et la volonté de tout oser; de l'autre, le désespoir, mais la nécessité de tout supporter. Ce qui rendait plus lamentable la situation des Anglo-Saxons, c'est que chaque marée jetait sur les côtes d'Angleterre des Normands, des Bretons, des Angevins, des Flamands, qui tous s'établissaient largement sur la terre conquise et venaient accroître sa misère en même temps que le nombre et la force des oppresseurs. Dès leur arrivée, tout leur appartenait; ils prenaient ou recevaient en don royal le champ, la maison, la fille du Saxon et le Saxon lui-même. Nulle pitié, nulle grâce à attendre pour lui de la royauté; même dureté dans l'Église, peuplée de prêtres étrangers. Le lien féodal unissait entre eux les comtes et les barons, les seigneurs, les abbés et les évêques. Le clergé marcha trop longtemps dans cette voie d'iniquité; mais, rendons-lui cet honneur, il fut, comme on le verra dans ces pages, le premier à en sortir.

Depuis la mort du Conquérant, de l'enfant de Robert et d'Arlette de Falaise, jusqu'à l'an 1117, sur le trône d'Angleterre s'étaient assis Guillaume le Roux, homme de plaisir et de meurtre; Henri Ier, surnommé Beauclerc, usurpateur des droits de son frère Robert, à qui il fit crever les yeux. Après Beauclerc, son neveu, Étienne de Blois, l'emporta d'abord sur Mathilde, sa fille, veuve de l'empereur Henri V; mais elle finit par triompher à la suite d'une lutte qui dura plus de vingt ans, de 1125 à 1153. C'est avant ce conflit, pendant sa durée et après le triomphe de l'*emperière*, comme on appelait Mathilde, que se déroule le drame que nous allons retracer; il offre l'émouvant spectacle de l'Église se séparant des vainqueurs pour prendre en main la cause des vaincus, personnifiant sa résistance dans un homme qui ne cède ni aux timidités de la papauté ni aux violences de la royauté, et qui finit par être égorgé victime de son dévouement et de son courage.

Par une sombre journée d'hiver, en 1117, quelques hommes, tous Saxons d'origine, se trouvaient réunis dans la salle enfumée et obscure d'une taverne de la Cité de Londres. Sur la table, autour de laquelle ils faisaient cercle, étaient des pots de terre et d'étain, des gobelets en fer battu remplis de cervoise, liqueur faite

avec du grain fermenté fort appréciée par ceux qui ne pouvaient, par manque de fortune, boire des vins de France ou d'Espagne. Ces hommes, au nombre de cinq ou six, couverts de longs manteaux sans manches ou d'amples vêtements de forme et d'étoffe grossières, avaient sur la tête de lourds bonnets en laine brune ou en fourrure. Ils portaient leurs cheveux longs et leur barbe entière. Un seul de ces buveurs était accoutré d'une façon différente. Sous un manteau très-court, dont le capuchon relevé cachait en partie sa tête, on voyait un justaucorps en drap de Flandre assez fin qui serrait étroitement sa poitrine; son pantalon collant, de la même étoffe, descendait jusqu'à la cheville, et ses chaussures de cuir étaient retenues par des bandes de peau qui, s'enroulant en se croisant autour du bas de sa jambe, se réunissaient au-dessous du genoux. Ses cheveux, laissés un peu longs par derrière, étaient coupés carrément sur le front. Il ne portait point de barbe, et son visage, sans être beau, ne manquait ni d'énergie ni même de distinction. Ce personnage occupait certainement dans la hiérarchie sociale une place plus relevée que celle de ses compagnons; ceux-ci l'écoutaient avec une déférence voisine du respect, sinon de l'admiration, et dès que son gobelet paraissait vide, ils se hâtaient de le remplir.

— Eh bien, Gilbert, lui dit l'un d'eux, vous pouvez vous vanter d'avoir vu du pays, et, pour être revenu, vous devez bien être allé hors des murs, à Westminster, brûler un cierge à Notre-Dame. Racontez-nous donc votre voyage tout en buvant cette cervoise, qui, par saint Dunstan! est excellente. Quand vous êtes parti pour la terre sainte, je croyais que vous n'en reviendriez plus; il y en a tant à qui cela arrive!

— C'est vrai, Edgard Hoalf, et j'ai bien failli y rester; j'ai cru que jamais le baron Richard et moi ne reverrions l'Angleterre. Mais puisque vous voulez que je vous raconte ma croisade, versez à boire, et je commence.

Le baron Richard, qui, dans un moment de colère, avait eu le malheur de tuer un clerc saxon, fut appelé devant le tribunal ecclésiastique de l'évêché de Londres, qui le condamna à une amende de cinq sous d'argent et à aller en Palestine guerroyer pendant un an contre les infidèles. Il se résolut donc à partir, et, comme j'ai un talent particulier pour dresser, monter les chevaux, faire voler les tiercelets et fourbir les armures, il voulut m'emmener avec lui. Je ne pouvais pas refuser, j'étais à son service, je pris donc la croix. Pendant les apprêts du voyage, par une idée dont je remercie tous les jours mon saint patron, il me vint dans la pensée d'apprendre quelques mots de la langue des chiens d'infidèles que nous allions combattre. Je m'adressai au juif Nathaniel, car juif ou Sarrasin c'est tout un. Il refusa d'abord; mais l'ayant menacé, pour commencer, de le rouer de coups de bâton et de le dénoncer ensuite à l'évêque de Londres comme ayant voulu faire judaïser mon petit frère, ce qui fait que, tout riche qu'il est, il eût été brûlé, Nathaniel, tremblant de peur, consentit à ma demande assez volontiers. Il m'apprit donc quelques mots d'arabe, une affreuse langue qu'aucun Normand ne voudrait parler. La veille de mon départ, comme en qualité de chrétien j'avais beaucoup souffert de fréquenter un fils de Moïse, pour éteindre les scrupules de ma conscience je le forçai de me donner trois sous d'argent, l'un pour l'abbé du couvent de Saint-Pierre, les deux autres pour m'aider dans mon pèlerinage...

— C'était très-bien penser, Gilbert; Nathaniel dut faire une affreuse grimace?

— Il en pleurait de rage; mais voici le plus drôle! n'eut-il pas la bêtise d'aller se plaindre à mon maître. « — Nathaniel, lui dit le baron, vous avez pris à un « homme à moi, sans mon consentement, le temps « qu'il me devait; vous méritez d'être puni et j'ai droit « à une indemnité. » Et, bon gré mal gré, il fallut que le juif, après avoir invoqué Isaac et Jacob, après s'être traîné à ses pieds, lui comptât cinq écus d'or.

Tous les buveurs battirent des mains, et Gilbert avala un plein gobelet de cervoise. Il reprit :

— Pour lors, tout étant prêt, nous partîmes. Le baron, qui voulait chasser en Palestine, outre nos chevaux, fit embarquer le plus beau couple de ses chiens. Le vaisseau qui nous portait faisait voile pour le grand port d'Harfleur, où nous arrivâmes sans male encontre. Nous devions séjourner à Rouen, une belle ville, ma foi! mais mon maître y rencontra un habitant de Vire qui lui parla de sa famille, du charretier son neveu, de sa grand'tante la gardeuse d'oies; le baron ne jugea pas à propos de les attendre et nous nous dirigeâmes sur Paris, en suivant les bords de la Seine, la Tamise de ce pays-là, mais bien moins belle que la nôtre. Nous chevauchions, le baron trottant devant la lance à la selle, moi à sa suite sur mon courtaud, et derrière venaient les chiens tirant la langue. C'est en cet équipage et ordonnance que nous entrâmes dans la capitale de la France. La croix rouge que nous portions sur l'épaule nous y fit grandement respecter des hôteliers. Nous visitâmes dévotieusement toutes les églises, comme il était de notre devoir de chrétien et de croisé de le faire. Paris est beaucoup plus grand que Londres, il y a force écoles et écoliers de toutes les nations, ils sont fort tapageurs, et les bons bourgeois ont souvent maille à partir avec eux. On y mange beaucoup de fruits et de légumes inconnus en Angleterre, et quels bons vins on y boit! Ceux de Suresnes et d'Argenteuil sont exquis; mais le baron, qui n'avait pas le goût fin, leur préférait les vins de la Bourgogne et de l'Orléanais. Nous menâmes bonne vie, d'autant qu'à Paris on parle le normand et que je possède assez bien cette langue. Après nous être renseignés du plus court chemin de Palestine, nous nous remîmes en route avec quelques seigneurs croisés comme nous; et après avoir cheminé longtemps à travers des pays très-riches et reçu une courtoise hospitalité dans les châteaux et dans les grandes villes d'Orléans, de Lyon, de Valence, de Nîmes, nous arrivâmes à Marseille, une vilaine et vieille cité, sur le bord d'une grande mer qui ne ressemble point à la nôtre, car elle n'a pas de marées. Quoiqu'elle ait l'air calme, cette mer, elle n'en est pas moins colère, orageuse et mauvaise, ainsi que nous le vîmes dans la suite. Après nous être reposés et avoir reçu la bénédiction de l'évêque, qui dit expressément pour nous et nos compagnons une grand'messe, après avoir été en pèlerinage à une chapelle située au sommet d'une haute montagne, nous nous embarquâmes tous dans une nef dont le patron avait été plusieurs fois au pays des Sarrasins.

Au premier vent favorable nous levâmes l'ancre et on nous engagea à avoir toujours nos armes prêtes, parce que la mer était couverte de vaisseaux montés par les infidèles, qui, vainqueurs, ne faisaient jamais quartier aux croisés. En prévision de ce malheur, nous nous confessâmes tous à un prêtre qui avait pris la croix comme nous. Nos âmes ainsi purifiées, nous nous en-

courageâmes les uns les autres à bien combattre ou à mourir martyrs.

Tout alla bien dans le commencement, mais après cinq ou six jours d'une chaleur terrible, la mer sembla se couvrir de feu, on aurait dit que notre vaisseau voguait dans les flammes, et le ciel devint si obscur et si bas, que l'on ne voyait plus le haut de nos mâts. Le vent ne soufflait pas encore, mais nous le sentions venir. Nous nous mîmes tous à réciter les litanies pendant que les hommes de l'équipage se hâtaient de serrer les voiles. A peine avaient-ils fini, que nous entendîmes dans l'air un long sifflement ; les vagues murmurèrent et devinrent sombres ; ce fut au tour du ciel à se remplir de feu et de flammes. Le tonnerre éclata, les vagues grondantes se soulevèrent comme des montagnes, elles se brisaient furieuses contre les flancs de notre navire, qui fuyait emporté par la tempête. Je recommandai mon âme à Dieu, pensant notre dernière heure venue. Impossible de nous tenir debout, nous roulions les uns sur les autres à travers les tables, les escabeaux et les tonnes, qui allaient à droite, à gauche, menaçant de nous écraser et de défoncer le navire. Les mâts, quoique sans voiles, pliaient comme des roseaux ; l'un d'eux se rompit avec un bruit effroyable, et, dans sa chute, cassa la tête d'un seigneur picard. Il y en eut d'autres qui furent enlevés par la lame, ce qui arriva aussi à nos chiens. Sur l'ordre du patron, les matelots, pour soulager le vaisseau, jetèrent par-dessus le bord tout ce qui leur tombait sous la main ; tantôt ils se recommandaient à la sainte Vierge, tantôt ils juraient comme des

A la taverne de la Cité. Dessin de F. Lix.

païens. Un seul homme n'avait point perdu la tête, c'était le patron ; debout, ferme au gouvernail, il recevait, à chaque instant, d'énormes sacs d'eau, et à chaque minute nous nous attendions à le voir disparaître ; mais non, rien ne l'ébranlait ; enraciné à son poste, il ne cessait, d'une voix brève et énergique, de donner des ordres que, le plus souvent, la furie de la tempête emportait.

Quant à mon maître et à moi, d'abord nous nous étions réfugiés sous le pont, mais les tonnes d'eau et de provisions, qui, dans leur roulis désordonné, avaient trois ou quatre fois failli nous écraser, nous en avaient chassés. Je m'étais saisi d'une corde, j'engageai le baron à me suivre, et en rampant nous remontâmes sur le pont et nous parvînmes à nous attacher solidement contre un des bords du vaisseau. Des masses d'eau énormes nous couvrirent, notre corde nous entra dans les chairs, mais elle résista, Dieu soit béni ! elle était bonne et je l'avais bien nouée. Nous fûmes bientôt dans un état pitoyable, et la tempête durait toujours. Le tonnerre tombait à droite, à gauche, devant, derrière le navire, nous aveuglant d'une lumière étincelante. Puis, pour quelques secondes, tout devenait sombre comme la nuit. Le vaisseau, dans sa course folle, escaladait les vagues et, lorsqu'il était parvenu à leur sommet, il se laissait retomber dans l'abîme ; alors il tremblait, le bois craquait, nous croyions que sa membrure allait se disjoindre et la mer nous engloutir. Cette épouvantable situation dura douze heures ; le baron et moi n'avions pour ainsi dire plus conscience de nous-mêmes ; devant nos

yeux affaiblis les matelots passaient comme des ombres. Cependant il me sembla que la tourmente se calmait un peu, l'horizon s'étendait, et un marin dit : « Courage, je crois que nous sommes sauvés. » Nous l'étions, en effet, peu à peu les flots s'apaisèrent, le vent tomba, et nous n'entendîmes plus que dans le lointain le roulement de la foudre éclairant de gros nuages d'une lueur blafarde.

Mais quel spectacle offrait notre vaisseau ! D'abord nous nous comptâmes ; outre le seigneur qui avait été tué, trois passagers et deux matelots manquaient. Le prêtre, notre confesseur, nous dit qu'ils étaient mar-

Jaffa. Dessin de A. de Bar.

tyrs, puisqu'ils avaient péri dans une sainte expédition ; il célébra une messe des morts en leur honneur, et l'on jeta à la mer, ce qui fut triste à voir, le corps du croisé tué par la chute du mât. On avait tant bien que mal enseveli le cadavre dans une grosse toile et attaché à ses pieds une lourde barre de fer afin qu'il fût entraîné au fond de l'abîme. Quelques heures après cette lugubre cérémonie, nous étions tous sur le pont, pensant aux maux que nous avions soufferts, lorsque tout à coup un long cri d'horreur s'éleva : le mort, droit, dégagé de son linceul, la tête mutilée hors de l'eau, suivait en flottant notre navire ; on aurait dit qu'il marchait, qu'il revenait prendre sa place parmi nous. Le patron, si brave pendant la tempête, nous avoua, en faisant le signe de la croix, que c'était là un triste présage. Nous n'avions pas besoin qu'il nous l'apprît, nos cœurs ne nous le disaient que trop. Il offrit de l'argent aux matelots pour qu'ils allassent sur une barque attacher au cadavre un poids

qui l'eût fait enfoncer ; tous refusèrent. Heureusement la nuit vint nous arracher à nos terreurs, et le lendemain, lorsque le jour parut, le mort n'apparaissait plus, les grands poissons l'avaient sans doute dévoré.

Mais vinrent de nouvelles inquiétudes. Dans le désordre de la tempête, obéissant aux ordres de leur chef, les matelots s'étaient empressés de lancer par-dessus le bord les tonnes et les caisses qui alourdissaient le navire, jetant indistinctement tout ce qui leur tombait sous la main. Les barriques d'eau douce avaient été défoncées ; les vivres et la boisson allaient nous manquer. A cette nouvelle, je l'avoue, je songeai à la bonne Angleterre et je fus bien fâché de l'avoir quittée. Dieu m'a sévèrement puni de cette mauvaise pensée. Le patron nous réduisit tous à la demi-ration, et avec cette sévère économie, il ne nous restait encore que pour deux ou trois jours de vivres. Certainement si la mer n'eût pas enlevé nos chiens, nous les aurions mangés : nous les regrettâmes.

Je ne veux pas, mes amis, vous raconter toutes nos misères ; enfin nous abordâmes dans une grande île qui appartient aux Normands. La Sicile, un vrai paradis terrestre, est très-riche, très-peuplée ; j'y vis pour la première fois des Sarrasins, ils vivaient en très-bonne harmonie avec les chrétiens, qui leur laissent, je ne sais pourquoi, librement adorer leur faux prophète. Je pus me faire entendre d'eux, ils m'apprirent des choses qui me surprirent beaucoup, et se moquèrent de moi quand je leur dis que nous allions nous emparer de toute la Sarrasinerie. La ville où nous nous trouvions se nomme Palerme, elle est la capitale du royaume. On s'y amuse beaucoup, les femmes sont très-belles, quoique brunes ; on nous donna de magnifiques fêtes. Le roi Roger, dont la famille est d'une petite ville de Normandie qu'on appelle Coutances, voulut garder mon maître près de lui, mais notre vœu nous empêcha d'accepter, et notre navire étant bien réparé et rempli de vivres, de vins et de fruits exquis, nous remîmes à la voile pour la terre sainte. Il ne nous arriva rien d'extraordinaire, sinon que nous passâmes à côté des îles où, à ce que dit notre prêtre, étaient nés les démons dont les païens, autrefois, avaient fait leurs dieux. Un soir nous aperçûmes une grande galère turque ; elle nous donna la chasse ; comme l'ennemi était plus fort que nous, nous prîmes la fuite à toutes voiles et, grâce à la nuit, nous parvînmes à lui échapper.

Enfin nous touchâmes la terre sainte à Jaffa ; nos frères les croisés, qui en étaient maîtres, nous reçurent à bras ouverts. C'était une vraie tour de Babel ; on y rencontrait des gens de tous les pays : des Grecs, des Italiens, des Espagnols, des Flamands, des Français, des Anglais ; on y entendait parler toutes les langues de la terre. Pour se comprendre entre eux, ces hommes se sont créé un parler qui s'appelle *la langue franque*. Notre première idée, à mon maître et à moi, fut de partir aussitôt pour aller nous agenouiller auprès du saint Sépulcre ; mais, quoique nous ne fussions qu'à douze lieues de Jérusalem, on nous apprit que le voyage n'était point sans péril, les infidèles tuant les pèlerins isolés et attaquant les caravanes si elles ne leur paraissaient pas capables de se défendre. Ah ! mes amis, quelle chaleur il fait à Jaffa ! Les œufs y cuisent au soleil. J'ai soif rien que de penser à cette fournaise... Versez-moi à boire.

On lui obéit ; Gilbert vida son gobelet, fit claquer sa langue et reprit :

— Le baron s'ennuyait, et quoi qu'on lui dît, il résolut, avec quatre autres croisés bien armés, de tenter l'aventure, persuadé que pas un mécréant n'oserait lui barrer le chemin et s'exposer au fer de sa lance. J'étais, je l'avoue, complétement de son avis. Nous achetâmes de grands chevaux d'Europe, ceux du pays étant trop petits pour porter un chevalier avec son armure, et nous voilà sortis de Jaffa, nous dirigeant vers la ville sainte à travers un pays aride et désolé. La première journée se passa assez bien, si ce n'est que la soif et le soleil nous dévoraient ; aussi, quand le soir vint, amenant avec lui un peu de fraîcheur, avec quelles délices nous nous reposâmes à l'ombre de deux ou trois immenses figuiers chargés de fruits, et avec quel bien-être nous prîmes notre repas !

Mon maître témoigna un grand regret de n'avoir pas rencontré d'infidèles : il avait comme honte à la pensée d'entrer à Jérusalem avec ses armes vierges du sang des Sarrasins. Ce sentiment, je ne le partageais point ; ces nobles ont des idées qui ne sont pas les nôtres.

Nos pauvres chevaux avaient très-faim ; après leur avoir donné de l'orge, je m'avisai d'aller leur chercher un peu d'herbe pour les rafraîchir. J'eus soin de ne pas trop m'éloigner ; d'ailleurs, si j'avais eu quelque crainte, la lune aurait suffi pour me rassurer, tant elle était brillante. J'étais donc en train d'arracher de l'herbe bien tranquillement, lorsque tout à coup je fus renversé, bâillonné, désarmé, lié, avant d'avoir eu le temps de me reconnaître et de pousser un cri. Deux Sarrasins, à visage de cuivre, dont je voyais briller les yeux ardents et les dents blanches, me firent signe de les suivre. Chacun d'eux tenait à la main un long poignard. Quelle résistance pouvais-je opposer ? Qu'auriez-vous fait à ma place ? Prévenir le baron ; impossible. Je suivis donc ceux qui m'avaient si lâchement surpris, et bientôt je me trouvai au milieu d'un groupe d'une vingtaine de Sarrasins à cheval, qui tenaient comme un conseil à voix basse. Ils ne se méfiaient pas de moi, et je les entendis discuter les meilleurs moyens à prendre pour enlever notre caravane, qu'ils avaient, les misérables, suivie pendant toute la journée. Quand leur plan fut dressé, dix à douze d'entre eux mirent pied à terre, se débarrassèrent de leurs longs manteaux blancs, se couchèrent à terre et s'éloignèrent en rampant. Oh ! que j'aurais voulu pouvoir pousser un cri d'alarme ! Je l'essayai : aussitôt un Sarrasin se précipitant sur moi me piqua la poitrine de son long coutelas pour me faire sentir qu'au moindre mouvement j'étais un homme mort.

Pendant dix minutes, le silence le plus profond régna, et je commençais à espérer que mes anciens compagnons, faisant bonne garde, ne seraient point attaqués, lorsque tout à coup le bruit d'une affreuse mêlée s'éleva, et tous les mécréants, à l'exception d'un seul préposé à ma garde, s'élancèrent à cheval vers le lieu d'où le tumulte partait. Puis le bruit cessa ; un long cri de triomphe s'éleva, et mon gardien y répondit d'un ton joyeux. C'en était assez pour me faire deviner que les chrétiens étaient vaincus. Mais tous avaient-ils succombé, et le baron, qui désirait tant faire l'essai de sa bonne lance, s'était-il échappé ? J'eus la triste joie de le voir bientôt paraître ; lors de l'attaque, il dormait ; tous les autres avaient reçu la couronne du martyre. Pas un de ces gueux de mahométans ne portait trace d'une égratignure. J'en étais furieux ; car il faut vous dire que, maigres, petits, mais très-agiles, ils sont à nous

autres ce que le chat est au dogue. Leur chef, après avoir ordonné qu'on chargeât le butin, nous fit monter, mon maître et moi, chacun sur un de nos chevaux, nous y fit lier et nous ordonna de le suivre. Quoique les Sarrasins pressassent nos montures, nous ne pouvions les suivre. Quelles admirables bêtes que les chevaux arabes! quelles jambes! quelles têtes! quels reins! Leurs mouvements sont si doux que je porterais sur leur dos, quand ils galopent, ce gobelet plein sans en laisser tomber une goutte.

Tant que la nuit dura, nous courûmes sans échanger une parole; mon malheureux maître était atterré; mais aux premières lueurs du jour, nous étouffâmes un cri d'horreur au spectacle qui s'offrit à nos yeux. Les barbares, après avoir coupé les têtes de nos compagnons, les avaient, à l'aide de cordons de soie, suspendues par les cheveux à l'arçon de leurs selles. Ces têtes livides, grimaçantes et souillées, allaient, venaient, sautaient, dansaient, battant les flancs des chevaux. Le baron faillit s'évanouir, et je crois bien que je ne tenais guère meilleure contenance. Après avoir galopé encore pendant deux ou trois heures, nous nous engageâmes dans la gorge étroite d'une montagne, dont le sommet pelé et de couleur fauve venait mourir dans une vallée verdoyante couverte de bosquets de citronniers, de figuiers, d'orangers, sur lesquels s'élevait à plus de soixante yards de hauteur la couronne de feuillage des palmiers. Sous cet ombrage, nous trouvâmes un village, où nos lâches vainqueurs furent accueillis par les cris de joie de toute la population qui s'empressait autour d'eux. Les femmes, le visage à demi caché (nous ne pouvions voir que leurs yeux et leur front), se pressaient en fureur autour de mon maître et de moi. Il y en avait une vieille, les cheveux gris, épars, brandissant un mauvais couteau, qui nous accablait des plus grossières injures. Elle avait, je le compris, perdu un de ses fils tué en combattant contre les chrétiens; elle voulait le venger en nous égorgeant. Elle se démenait et vociférait comme une furie; les hommes avaient beaucoup de peine à l'écarter et à nous préserver de ses coups. Enfin nous entrâmes dans une vaste habitation, la plus considérable de la bourgade; on nous délia pour que nous pussions mettre pied à terre. Le lieu où nous nous trouvions était charmant; il y avait de l'ombrage et un vaste bassin d'eau transparente; c'est là que se fit le partage du butin. Pour nous, de nos personnes, nous devînmes les esclaves du chef de la maison et l'on nous mit au cou un collier de fer et à la jambe une chaîne. Le baron, je ne sais pourquoi, voulut résister. Notre nouveau maître, dont j'appris le nom plus tard, le fit saisir par quelques-uns de ses serviteurs; on l'étendit la face contre terre et il reçut vingt-cinq coups de bâton. On le releva ensuite abîmé, couvert de sang, et on le jeta dans un cachot obscur. Je tremblais d'être soumis au même supplice et au même affront, il n'en fut rien heureusement; on me poussa dans une autre cour, où je trouvai un vieux Génois chargé de fer, qui broyait du maïs sous une meule. Ma vue le combla d'une joie que je ne partageais point. Il m'adressa mille questions; nous finîmes par nous comprendre. Il m'apprit que notre maître commandait à tout le pays, qu'il se nommait Admirali, qu'il était hadji parce qu'il avait fait le pèlerinage de la Mecque.

Je ne veux pas vous raconter en détail toutes les misères de ma captivité; qu'il vous suffise de savoir que, grâce au peu d'arabe que je savais et que pour avoir guéri un des chevaux d'Admirali, je devins esclave favori, tandis que le baron, créé boulanger, pétrissait et cuisait toute la journée des galettes de pain sans levain. Ma charge consistait à surveiller l'écurie. Souvent, bien souvent, Admirali, en présence de sa fille Aïscha, me faisait venir; il m'interrogeait curieusement sur les habitudes et les usages des Anglais et sur notre condition.

— « Tu ne dois pas, me disait-il, regretter ta patrie; là-bas, comme ici, tu étais en servitude, et, par Mahomet! je suis un maître meilleur et plus intelligent que Richard, qui ne sait rien faire. Tu le dis brave, je l'ignore, moi. Ce qui m'est prouvé, c'est qu'il dort quand il faudrait être éveillé pour combattre. »

Aïscha, le visage couvert à demi par un voile qui ne me laissait voir que son front pur et ses grands yeux noirs, m'interrogeait à son tour sur les femmes d'Angleterre, sur leurs amours, leurs travaux, sur leur costume — le sien était splendide — et sur notre sainte religion. Elle admirait l'histoire de la sainte Vierge Marie, dont, à ma grande surprise, les mahométans honorent la mémoire.

— « Ton Christ, ajoutait-elle, a ordonné, dis-tu, le pardon des injures; ce sont les chiens de juifs qui l'ont mis à mort; de ce meurtre notre race n'est point coupable; pourquoi venez-vous donc tuer nos pères et nos frères? »

Elle se plaisait à me faire causer; comme je la voyais intelligente et douce, je m'efforçai de la gagner à notre religion.

Que vous dirai-je? nous nous aimâmes. Le vieux Génois, qui avait été moine autrefois, nous maria en secret; mais j'ai toujours cru, et je crois encore que son mariage n'était pas bon. Cependant le pauvre baron, exténué de fatigues et roué de coups parce que ses galettes n'étaient pas toujours bien faites et bien cuites, dépérissait; et moi, malgré l'attachement d'Aïscha, j'avais le mal du pays. D'ailleurs, ce mariage secret, quoique nous vécussions saintement ma femme et moi, me remplissait de terreur. Si Admirali venait à en être informé, bien sûr je serais empalé; c'est la manière très-cruelle de pendre des Sarrasins. Je ne mangeais plus, je ne vivais plus. D'abord Aïscha voulut me consoler; ensuite, voyant qu'elle n'y parvenait point, elle tomba à son tour dans une profonde tristesse; elle avait un grand cœur, cette belle Sarrasine, et que le Christ me pardonne! il y a bien des chrétiennes qui n'ont ni son dévouement, ni son courage, ni sa vertu.

— « Ami, me dit-elle un jour, je vois que tu pleures la patrie de tes pères; il faut que tu retournes dans ton île, que tu revoies les arbres de ton pays; tu languis sous nos orangers et nos palmiers. Ta religion dit que la femme doit suivre son mari; j'irai où tu voudras : la plume obéit au vent, je suis la plume; et quand je serai là-bas, ton Dieu sera mon Dieu, ta foi sera ma foi. Si nous sommes pris par mon père, il nous tuera; la femme mourra avec son époux, ça sera bien. »

— Oh! la brave Sarrasine, Gilbert!

— Oui, elle était brave... Pauvre Aïscha! A partir du moment où elle m'avait ainsi parlé, nous préparâmes tout pour notre fuite, et bientôt nous convînmes de la nuit où nous devions la tenter. A l'heure choisie, je sellai et fis sortir tout doucement de l'écurie les deux chevaux les plus rapides d'Admirali, l'un pour le baron, l'autre pour Aïscha et pour moi; mais comment cela se fit-il? je ne l'ai jamais su, la pauvre enfant ne vint pas

au rendez-vous et nous fûmes forcés de partir sans elle. Je m'éloignai donc le cœur bien serré ; riez si vous le voulez, je pleurai ; je pleurais encore lorsque, grâce à la rapidité de nos chevaux, je me trouvai sauvé à Jaffa. Là, nous nous embarquâmes pour l'Angleterre ; et comme beaucoup d'autres qui ne l'avouent pas, nous revînmes sans avoir vu Jérusalem la sainte et sans avoir tué un seul Sarrasin.

A ce moment on entendit un grand tumulte dans la rue, et un des auditeurs de Gilbert courut à la porte pour en savoir la cause ; il revint bientôt s'asseoir.

— Eh bien ! qu'y a-t-il donc ?

— Ah ! c'est encore cette folle si belle, si jeune, si pâle, si étrangement vêtue de superbes haillons, que suivent les enfants en poussant des huées. Voici trois jours que ce vacarme dure et que cette malheureuse, qui parle une langue que personne ne comprend, trouble la ville ; on devrait l'enfermer.

— En Orient, reprit Gilbert, les fous sont sacrés ; on dit que Dieu les visite.

Le bruit continuait toujours. Tout à coup une voix brisée, mais vibrante et sonore, le domina ; elle criait :

— Gilbert ! Gilbert !

A ce cri Gilbert se leva, et un des buveurs lui dit en riant :

— La folle t'appelle.

En effet, la voix, avec un accent plus désespéré, répéta :

— Gilbert ! Gilbert !

L'ancien croisé courut à la porte, l'ouvrit d'une main

Aïscha. Dessin de F. Lix.

convulsive, s'élança en criant : Aïscha ! et renversa deux ou trois des mauvais enfants qui se pressaient autour d'elle.

A cet instant, Aïscha avait les regards fixés dans une autre direction ; en entendant prononcer son nom, qu'un seul homme à Londres pouvait connaître, elle se retourna, vit Gilbert et tomba évanouie sur sa poitrine. Le Saxon écarta la foule et ses amis l'aidèrent à transporter la jeune femme dans la taverne. Hélas ! il n'avait pas besoin de leur secours, tant le poids d'Aïscha était léger. Pâle et glacée, ses longs cheveux noirs dénoués, elle semblait morte. Devant le feu ravivé, Gilbert la déposa doucement ; ses pauvres petits pieds entortillés dans des haillons suaient le sang. Enfin, à force de soins et de frictions faites avec du vinaigre sur ses mains et ses tempes bleuâtres, la vie se reprit à circuler dans ses veines ; elle ouvrit ses beaux yeux et murmura dans un soupir plein de larmes :

— Gilbert !...

Nous supplions nos lecteurs de croire que nous n'écrivons point un roman ; nous restons dans l'exacte vérité de l'histoire, comme l'attestent les témoignages de l'époque ; deux ballades qui furent longtemps chantées en Angleterre, et qui sont venues jusqu'à nous, ont perpétué le touchant souvenir de cet événement romanesque.

Après la fuite de son époux, Aïscha, qui n'avait pu l'accompagner, résolut de le suivre. Elle ne savait que deux mots de la langue anglo-saxonne : *Londres* et *Gilbert*. Au péril de sa vie, elle parvint à gagner Jaffa, et

là, abandonnant tous ses bijoux à d'avides marins, elle s'embarqua sur leur navire, qui la déposa dans le port de Gênes. De cette ville, ne sachant, nous le répétons, que le mot de *Londres*, ne comprenant ni l'italien ni le français, faible, sans ressources, timide comme les femmes de l'Orient, comment parvint-elle à franchir les Alpes et à traverser la France et la Manche pour arriver enfin à la ville où son cœur la poussait? Par quel miracle l'héroïque enfant ne mourut-elle pas sur la route, de faim, de fatigue et de misère? Dieu seul aurait pu le dire.

Parvenue au terme de ses désirs, il lui fallait, au milieu d'une multitude grossière, retrouver son bien-aimé, et c'est pour cela qu'elle s'en allait mourante, répétant et redisant sans relâche le nom que l'amour avait gravé dans son cœur.

Dès qu'elle eut repris un peu de force, Aïscha raconta à Gilbert, qui pouvait seul la comprendre, toutes ses souffrances passées et toute sa joie présente. Quand elle eut fini son récit, épuisée par son bonheur même, elle resta inerte, sans pensées, attachée à la main de Gilbert, qu'elle ne voulait plus quitter.

Le Saxon se trouvait dans un grand embarras; d'abord il demeurait chez le baron Richard, dont il n'était que le serviteur et le commensal; et, d'autre part, il ne se tenait point pour marié, Aïscha étant restée Sarrasine. Il lui vint alors une bonne pensée: aidé de ses amis de la taverne, il plaça Aïscha sur un brancard et la transporta au palais épiscopal. Introduit auprès de l'évêque, il lui raconta l'histoire d'Aïscha et la sienne. Le prélat, il en avait bien le droit, vit dans tout cela la main de Dieu, offrit un asile à la noble femme et la prit sous sa protection et sa garde. Parmi les prêtres de l'évêché, il s'en trouva un qui avait séjourné longtemps à la terre sainte; il parlait arabe. L'évêque lui ordonna d'instruire la jeune Sarrasine des vérités et des mystères de notre sainte religion. Aïscha ne demandait pas mieux que de croire et d'être convertie, ayant appris que son mariage serait nul tant qu'elle n'adorerait pas le Dieu de Gilbert.

Cette aventure extraordinaire avait fort occupé Londres. L'évêque avait parlé à la cour de Henri de la beauté et de l'héroïsme de sa jeune néophyte, la reine Mathilde d'Ecosse désira la voir, et Aïscha, qui commençait à balbutier quelques mots de normand, la seule langue que l'on parlât à la cour, la séduisit par la grâce de son esprit et ses manières. Quand son instruction religieuse fut terminée, Mathilde voulut être sa marraine et lui donner son nom. Devenue chrétienne, la fille d'Admirali épousa Gilbert; la cérémonie se fit avec beaucoup de pompe. Gilbert reçut du roi, comme cadeau de noces, une maison à Londres, sur le terrain où, quelques années plus tard, devait s'élever l'église de Saint-Thomas, placée sous l'invocation de l'unique enfant né de cette union.

Celui qui devait être le grand martyr de la race anglo-saxonne vint au monde en 1119, et la naissance de Thomas Becket (1) fut fêtée comme l'avaient été les noces de sa mère.

A. GENEVAY.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

(1) Les Anglo-Saxons ne disaient pas *Becket*, mais *Beckie*. L'appellation normande de *Becket* a prévalu.

NOUVELLES.

LA PRAIRIE.

Je suis le fils de petits cultivateurs du riche et beau département de l'Eure. Ils vivaient suffisamment d'un humble domaine et de quelques terres qu'ils tenaient à fermage. On les appelait *les Denisot*, par cette étrange habitude des paysans normands, tantôt de donner un sobriquet à leurs semblables, tantôt de se cacher eux-mêmes à l'abri d'un nom de leur composition.

Le vrai nom de mon père était Denis, Denise était le nom de baptême de ma mère. Ils s'étaient fait estimer de tout le monde, et, comme ils n'avaient pas d'envieux, chacun les aimait dans leur village de Saint-Denis, troisième et dernier motif pour qu'on nous appelât *les Denisot*. J'étais le seul enfant de cette maison rustique, et mon père a dit plus d'une fois qu'il eût mieux aimé une fille un peu robuste que ce frêle rejeton, bon tout au plus à garder le troupeau dans la plaine. Heureusement pour moi, ma pauvre mère était plus tendre. Elle répondait à mon père, en m'embrassant, que je leur servirais de fille et de garçon; qu'un si petit être était peu coûteux d'ailleurs quand on possédait deux vaches et des poules à foison : une tasse de lait, un jaune d'œuf, voilà notre héritier nourri pour tout un jour. Mon père accepta bientôt ces justifications maternelles et finit par m'aimer autant que s'il m'eût déjà vu guider la charrue au bout d'un sillon bien tracé ou, la serpe à la main, émonder la haie et les saules de l'enclos. D'ailleurs, si le présent n'était pas sans ressource, à la rigueur (le mot est bien trouvé) nous pouvions compter sur l'avenir. Ma mère était fille de bourgeois; elle avait une sœur bourgeoise et demoiselle, qui faisait un commerce de rouennerie au coin de la rue aux Ours. D'abord la mercière avait été fâchée en voyant sa sœur cadette se mésallier avec des paysans; mais sitôt qu'elle apprit qu'un enfant allait naître, elle sentit que toutes ses résistances étaient vaincues, et, la première, elle sollicita l'honneur et le bonheur de tenir le petit Denisot sur les fonts baptismaux. On m'a souvent dit que je grandis vite et que j'étais fort gentil avec mes cheveux blonds et mes yeux noirs, que ma tante trouvait les plus jolis du monde. Aussitôt que j'eus l'âge où l'on apprend à lire aux enfants aisés, à tenir l'aiguille aux filles pauvres, ma tante et mon père eurent une dispute à mon sujet, et même ils se seraient disputés longtemps, si ma mère, en cachette, n'eût pas pesé dans la balance où ma tante avait jeté ses raisonnements et ses projets.

— Il sera laboureur, disait mon père.

— On en peut faire un avocat, disait ma tante.

— Un juge, au moins, murmurait ma mère.

Et voilà comment le petit Denisot fut destiné de bonne heure aux professions libérales sur un champ de pommiers.

Ma tante avait parmi ses *clients* un chanoine de la cathédrale. Un jour qu'il consultait la bonne dame à

propos d'un drap d'Elbeuf dont il voulait se faire une soutane, à son tour elle lui demanda une consultation sur le meilleur sentier qu'il faudrait suivre afin d'atteindre aux honneurs de l'Ecole de droit. Le chanoine hésita quelque temps et finit par conseiller à Mme la mercière d'envoyer tout simplement M. son neveu à l'école des frères. Une fois adopté par ces bons maîtres, il frapperait aux portes du petit séminaire : « Et de là, ma chère dame, avec un peu de génie, on peut arriver au cardinalat. » La dame écoutait bouche béante, et moi, sans m'inquiéter du résultat, j'entrai d'un bon pied dans ces honnêtes sentiers. J'avais déjà seize ans quand mon père, après ce long travail de la terre ingrate, éprouva un si grand besoin de repos, qu'il mourut tout de suite, en nous bénissant ma mère et moi. Il laissait peu de chose à l'actif, peu de chose au passif, Dieu merci ! On vendit son domaine. Avec l'argent du domaine, on paya les fermages arriérés ; puis des paillis, du mobilier aratoire et de la dot de ma mère on composa, tant bien que mal, une rente de huit cents livres. C'était là, plus la tendresse et la protection de ma tante, tout ce que nous possédions.

Mais j'étais déjà ce qui s'appelle un jeune homme bien élevé. J'avais fait ma théologie, et j'avais appris cette logique inexorable à laquelle se reconnaissent les théologiens parfaits. J'avais une belle main, chose assez rare en ces contrées reculées. Je jugeais vite et bien les petites difficultés de chaque jour. Au séminaire on préfère, et l'on fait bien, les cantiques de Santeuil aux odes d'Horace, le latin de saint Jérôme aux discours de Cicéron, et la *Journée du chrétien* au *Traité des devoirs*

Il faut le dire à la louange de ces rhétoriciens qui lisent Platon une fois dans leur vie et leur bréviaire tous les jours, ils voulaient me traiter comme un des leurs. Si j'y avais consenti, ils m'auraient confié bien vite une chaire de grammaire, et mon mérite eût fait le reste. Mais j'étais ambitieux à la façon de ma tante Honorine Duplat (c'est son nom); elle n'eût pas voulu pour son neveu d'un cuistre ou d'un régent de collége, bien qu'elle eût perdu une part de sa fortune dans la banqueroute du banquier Vaugency :

— J'en aurai toujours assez, disait-elle, pour faire un docteur en droit de mon petit Denisot.

Donc il fut résolu, entre les hautes parties contractantes, que, pour commencer mon éducation de légiste, j'entrerais dans l'étude (et je le dis en rougissant) de l'huissier le plus occupé dans l'arrondissement de Noisy-l'Orgueilleux. Bien que ce mot *huissier* sonnât mal aux oreilles superbes de ma tante Honorine et que l'ambition de ma mère y trouvât peu son compte, il fallut bien accepter les propositions de Me Belavoine, à savoir : logé, nourri et dix écus par mois pour commencer. Me voilà donc installé chez ce malheureux praticien. C'était un homme un peu moins qu'entre deux âges, très-fin et très-retors, mais peu habile en fin de compte. Il savait à fond la chicane et les principaux articles du Code de procédure, dont il était le vivant commentaire et qui suffisaient à toute sa domination. Grand déclamateur et démonstrateur des droits de l'homme, il aimait l'argent en véritable harpagon ; pour cent écus qu'on ne lui devait pas, il jetait toute une famille au désespoir. Il avait la main rapace et l'œil prudent. Son sourire était d'une inqualifiable cruauté. En joie, il était horrible ; en colère, il était hideux. Patelin, jovial, pas trop laid au premier aspect, il me fallut du temps pour le connaître, ayant fréquenté pendant dix ans ces bonnes âmes en rabat, en long chapeau. L'agneau, au sortir de la bergerie, a grand'peine à reconnaître un loup sous l'habit du berger. Lui, de son côté, il m'étudiait avec l'énergie et la patience d'un oiseau de proie. Il eut bientôt compris tout le parti qu'il pouvait tirer d'un innocent de mon espèce. Il était ignorant des plus simples éléments qui font l'homme bien élevé, et il se disait que, sans le savoir, sans le vouloir peut-être, je viendrais en aide à son ignorance. Il saluait comme un dogue, il écrivait comme un chat. Donc, quand il faudrait plaire, il m'enverrait à sa place et me ferait le dépositaire intime de sa pensée aussitôt qu'il voudrait être lu. Surtout, ce qui le charmait, c'était de trouver toute prête une rédaction en bon style, en bonne orthographe, dont il ne savait pas le premier mot. Ajoutez que je travaillais fort, que je mangeais peu, que je me couchais sans chandelle et que je dînais toutes les fêtes et tous les dimanches chez ma tante Honorine avec ma mère et deux ou trois fillettes du voisinage, qui nous chantaient au dessert de belles petites chansons.

De mon côté je m'habituais (ceci soit dit à ma honte) au travail souterrain de ce méchant. J'ai vu plus tard, dans Paris, les combinaisons dramatiques les plus terriblement ourdies par les mains les plus savantes : *une Chaîne, la Tour de Nesle* et *la Closerie des genêts;* mais pas un de ces grands artistes n'inventa des combinaisons comparables aux évolutions de Me Belavoine. Il trouvait des arguments, des excuses, des relais et des délais que pas un praticien de son espèce n'avait découverts avant lui. Lui aussi il jouait son drame, avec cette différence en sa faveur qu'il était tout à la fois le poëte et le comédien, jouant tous les rôles : le traître et le vertueux, le père et l'enfant, la jeune fille et le garçon. Il était l'ange, il était Satan lui-même, et, de tous ces rôles, c'était celui-ci qu'il jouait le mieux.

Parmi les affaires de son *étude*, il y en avait une entre autres à laquelle il prodiguait tout son zèle. Il était facile de voir qu'il rêvait à ce propos toute une fortune. Il avait acheté cette affaire. Elle était sienne, et, gagnée, il en aurait eu toute la gloire et tout le profit. Il m'en parlait quelquefois pour le tirer d'un embarras de rédaction, mais il n'en montrait qu'une face ; bien plus, il évitait de me dire le nom de ses victimes et portait lui-même à leur domicile ses contraintes et son papier timbré. Chaque jour je comprenais que la sape était sous ces murailles menacées et que le siége avait fait un nouveau progrès. J'étais inquiet et malheureux autant que s'il se fût agi de mes parents les plus proches chaque fois que ce misérable prenait le sentier qui menait dans la campagne. Il montait un courtaud de mulet aussi méchant que lui. Chemin faisant, il tournait la tête et cherchait un salut qu'il pût rendre à grands coups de chapeau. Il n'obtenait le plus souvent qu'un regard de haine ou de mépris, à moins qu'il ne rencontrât un malheureux couvert de ses lacs, empêtré dans ses toiles, qui le saluait humblement, tant la pauvreté, mauvaise conseillère, est féconde en lâchetés.

Mais à l'âge que j'avais le mystère est d'un attrait fugitif. A dix-huit ans, une voix qui chante, un oiseau qui passe, une fillette au beau rire ont bientôt distrait de sa contemplation un clerc d'huissier, un sous-lieutenant et même un sous-préfet. Sitôt que je revoyais le maître instrumenter sur ces pauvres gens qui m'étaient inconnus, je retrouvais ma sympathie et ma pi-

tié; mais à la première éclaircie, ou si mon homme était plus soucieux que d'habitude :

— Allons, disais-je, ils sont sauvés, et Me Belavoine en sera pour ses frais.

Il y avait chaque année une fête à notre village de Noisy-l'Orgueilleux en l'honneur de la Vierge Marie, et cette fête attirait toutes les beautés d'alentour. Villageois et villageoises se réjouissaient ce jour-là pour tout le reste de l'année, et pas un ne manquait à l'appel de l'orchestre en plein vent. C'était le plus beau moment de la saison charmante, et la jeunesse et la vieillesse arrivaient de toutes parts, celle-là pour être vue et celle-ci pour entendre et pour regarder encore une fois danser et chanter la vie humaine. Or ma tante Honorine avait toujours aimé cette fête champêtre. Elle en fournissait à juste prix tous les ajustements en belles robes, en jupons frais, en collerettes brodées, en nœuds de ruban; mais le prix n'était pas si juste qu'elle n'y gagnât quelque chose, et parfois de quoi donner à son beau neveu un vêtement complet et tout neuf. Plus je grandissais et plus la fête avait pour moi de charmes. Elle revint enfin pour la seconde fois depuis que j'étais le maître clerc de ce bourreau, où je gagnais maintenant six cents francs par année; aussi bien jugez de mon chagrin lorsqu'à peine entré dans le bal je crus m'apercevoir que j'étais reçu avec une défaveur marquée. En vain je portais un habit bleu à boutons d'or, un gilet de soie amaranthe, un pantalon gris-perle et des bottes vernies, les demoiselles que j'invitais pour danser se consultaient d'un regard inquiet et me répondaient par un refus. Les jeunes gens détournaient leurs regards, les hommes, au contraire, me faisaient des yeux irrités. Il n'y eut pas jusqu'à la demoiselle de magasin qui tenait si gentiment le comptoir de ma tante qui ne refusât la main que je lui offrais pour une valse à deux temps. Il y eut dans tout le bal comme un chuchotement immense, et l'orchestre étonné s'arrêta.

Comme il rejouait de plus belle, entra dans la fête une admirable fille aux yeux noirs, toute semblable à quelque reine en habits villageois. Elle n'était pas très-grande, mais elle était faite à merveille, et ses admirables cheveux blonds, relevés en chignon par un peigne d'écaille, étaient le complément de sa taille et de sa beauté. En ce moment je me sentis possédé d'une envie et d'une espérance à ce point violentes, que je me précipitai vers cette beauté qui m'était inconnue, et l'enlaçant de mon bras, je l'entraînai dans cette valse où tout chantait, pleurait, que c'était comme une malédiction. Disons tout, la demoiselle, était autant que moi fascinée et s'abandonnait à la passion de la valse aux tourbillons infinis. Je sentais palpiter son cœur contre mon cœur. Ah! qu'elle était belle! et comme elle dansait, chaste et charmante, allant d'un mouvement à l'autre avec tant de grâce, enfin si légère en son bondissement! Notez bien que tous les danseurs s'étaient arrêtés, saisis d'admiration et d'épouvante : d'admiration pour elle et d'épouvante pour moi.

La danse et la musique en même temps s'arrêtèrent, et je tombai misérablement du troisième ciel... du ciel où fut saint Paul.

Comme je la reconduisais à sa place, où l'attendaient les voisines qui l'avaient amenée à cette fête, je compris que toutes les jeunes filles et tous les jeunes gens s'étaient entendus pour me séparer de ma danseuse. Elle allait me remercier sans doute, ils ne lui laissèrent pas le temps de me dire une seule parole, et, chacun lui parlant à voix basse, elle apprit là tout de suite ma triste profession et que j'étais le disciple acharné de Me Belavoine. A ce seul mot elle recula d'horreur, et me jeta un coup d'œil de colère et de mépris. Toutefois, je le compris, la colère fit bientôt place à la pitié. Elle cherchait une bête de proie et de rapine, elle ne vit qu'un jeune homme qui la regrettait de toute son âme. Elle avait, vous le verrez plus tard, tous les instincts généreux. Le pardon et la prière arrivaient tout ensemble à ses lèvres, et plus j'étais accablé de toutes parts, plus elle comprit que je méritais l'indulgence. A la fin elle détourna la tête en disant tout haut :

— C'est dommage!

Et moi, plein de honte et de chagrin, je rentrai dans ma caverne en criant vengeance.

— Ah! disais-je en sanglotant, ils ne veulent pas de moi dans leurs fêtes; ils me chassent comme un indigne; ils me dénoncent à la plus belle entre toutes les belles; ils riaient à ma sortie; ils m'ont crié je ne sais quoi, quand ils m'ont vu courir du côté de notre maison... les cruels! Ils me font porter le poids des cruautés d'un maître injuste; ils me confondent avec mon tyran. Eh bien, je serai méchant comme lui, avec cette différence que je ferai le mal pour le plaisir de le faire.

Tant la colère est voisine de l'injustice! Avant de gagner le taudis où je dormais, j'avais déjà exécuté une demi-douzaine de pauvres diables, assignés par leur pauvreté à comparaître au pied du juge esclave de la loi. J'étais si frappé de mon horrible besogne, que je n'entendis pas rentrer mon maître à minuit. Pensez donc s'il fut étonné, me croyant au bal, de me trouver tout courbé sur ma table en sapin noirci et grossoyant des commandements à bouche que veux-tu. Il recula de deux pas; puis, s'approchant de mon bureau :

— Mon ami, me dit-il de son ton patelin, j'ai longtemps désespéré de votre aptitude aux choses de notre profession. Je vois à cette heure que je me suis trompé. Tudieu! quel zèle! et comme on voit que vous prenez goût au papier timbré! Vous ferez votre chemin, j'en suis sûr, et pour vous récompenser tout de suite, apprenez le plus gros de mes secrets.

Alors il me raconta par le menu toute la savante expropriation de la ferme de la Faisanderie, et comment il espérait entrer dans la propriété presque entière de ce beau domaine. Enthousiasmé de lui-même, il s'abandonnait au plaisir de raconter ce qu'il appelait son chef-d'œuvre, et, dans tout autre instant, j'aurais frémi d'épouvante à l'entendre. La Faisanderie avait été pour ce misérable ce que la Rochelle avait été pour le cardinal de Richelieu, qui l'avait prise dix années à l'avance.

— Ainsi, mon ami (à ce mot je sentis le frisson passer dans ma veine indignée), vous aurez votre part dans cette expédition qui va nous mettre au rang des plus fameux capitaines. Si vous le voulez bien, nous nous compléterons l'un par l'autre. La nature vous a fait des avantages que je n'ai pas, et, réciproquement, je possède une foule de petits moyens qui vous manqueront toujours. Vous êtes brave et je suis timide; éloquent, je parle assez mal. J'ai cru remarquer que vous êtes fort, je suis faible. En revanche, où vous vous emportez, je m'arrête; où vous doutez, j'affirme. Enfin vous verrez qu'à nous deux nous composerons une force irrésistible, et maintenant allez dormir. *Chaque heure a sa malice*, a dit l'Ecriture au chapitre des huissiers.

Certes, les paroles de ce malhonnête homme auraient dû me faire à l'instant rentrer en moi-même. Hélas ! j'étais si malheureux des mépris qui m'avaient accueilli ; j'entendais sans cesse et sans fin cette voix douce et mordante à la fois, qui disait : « C'est dommage ! » et ces beaux yeux pleins de colère et de mépris qui ne daignaient plus s'arrêter sur moi. Donc je résolus d'être implacable, et je m'endormis les poings serrés dans cette méchante résolution.

Pendant quinze jours, grâce à mon activité vengeresse, le papier timbré tomba dru comme grêle au milieu de ces campagnes épouvantées. Je recherchais, furieux, le moindre oubli, le plus léger prétexte, et j'instrumentais avec l'acharnement d'un membre du comité de salut public aux temps de la Terreur. J'avais abrégé les formules pour en faire davantage et frapper plus cruellement. J'étais comme un fou sitôt qu'il s'agissait de saisir la vache au milieu du pré, broutant l'herbe et les naseaux pleins d'eau fraîche. Avec la vache on saisissait le pré ; tant mieux donc ! J'ai saisi des ruches d'abeilles ; ah ! si l'abeille errante avait su qui j'étais ! Notez bien que j'accomplissais toutes ces cruautés moi-même, et que cela me plaisait d'apporter le deuil en personne au milieu de ces maisons désolées. En vain les malheureux imploraient six semaines de répit ou tout au moins une allégeance de quinze jours... Ni répit, ni pitié, ni pardon. J'ai vu de vieux amis de mon père, épouvantés de ma conduite, se demander si quelque mauvaise fée avait jeté le guignon dans mon berceau. Que vous dirai-je ? on avait fini par nous prendre, mon maître et moi, l'un pour l'autre, et nous étions confondus dans la commune exécration, à tel point que Belavoine en riant m'appelait *Denis le Cruel*.

Mais, Dieu soit loué ! si la haine a ses joies, elle a bien aussi ses remords et ses repentirs. Je ne vivais plus, je ne dormais plus Je comprenais toutes ces malédictions muettes. J'avais surpris ma mère elle-même et ma tante Honorine hésitant à m'embrasser. J'en serais mort. J'en pâlis encore, et pourtant vous verrez tout à l'heure comment furent soudain réparés tous mes crimes. Cependant il était temps que finît ma misère, et huit jours de plus j'en serais devenu fou.

Me Belavoine avait conçu pour mon zèle une admiration fanatique. Il avait triplé ce qu'il appelait mes honoraires. Au bout du quinzième jour il me surprit lassé, fatigué, dégoûté de moi-même.

— A quoi donc pensez-vous ? me dit-il ; qu'est devenu ce beau feu qui menaçait de tout brûler ? Prenez-y garde, on dirait volontiers de notre profession comme on le dit du salut : *Dans le chemin du salut, ne pas avancer, c'est reculer*. Mais enfin je comprends qu'un esprit comme le vôtre s'ennuie à ces petits détails. Voici donc ce que je propose à votre ambition : la procédure de la Faisanderie est au grand complet ; vous pouvez m'en croire, il n'y a plus rien à faire, et plus d'oppositions, de délais, de règlements de juge ; plus d'appel, de contre-appel : c'est parfait. Une seule opération nous reste à faire et la loi la commande : il faut afficher la mise en vente ; il faut que l'affiche soit collée à la muraille ou sur la porte de la maison saisie. Or je me charge de l'affiche dans tout le département, mais je vous ai réservé la Faisanderie. A coup sûr vous trouverez des résistances. Le fermier, Victor Maliveau, a servi dans la garde royale. Il est persuadé que son procès est injuste et qu'il ne doit pas l'argent qu'on lui réclame. Enfin, pour tout dire, je l'ai cruellement traité et ne lui ai pas épargné un seul frais de justice. Il peut arriver que cet homme, exaspéré, passe de la menace à l'action, et je ne saurais veiller sur moi-même avec trop de vigilance. Or j'ai pensé que, voyant venir à ma place un tout jeune homme, aux cheveux bouclés et de l'esprit le plus doux, Victor Maliveau, soit étonnement, soit pitié, vous permettra de poser cette affiche indispensable, et ceci fait, revenez tout courant me rejoindre aux Saulées, où je vous attendrai pour vous prêter main-forte. Allons, mon camarade, si vous avez du courage, il est temps de le montrer.

Avec ce mot « Courage ! » on pousserait dans le feu un jeune homme que les passants, depuis quinze jours, se montraient du doigt en disant : « Le lâche ! »

— Oui, répondis-je, ils verront cette fois si j'ai du courage, et plût à Dieu que je sois tué dans l'accomplissement de ce triste devoir !

Je partis donc, portant dans un infime panier l'affiche avec la colle et le pinceau. Je me mis en route à jeun, ignorant même du chemin que j'avais à suivre. Je savais seulement que la ferme était là-bas, à quatre ou cinq lieues dans la montagne, et j'allais ! La première partie du chemin se fit assez vite. Il suffisait que j'allasse au danger pour que rien ne m'arrêtât ; mais, sur le midi, je perdis ma route, et, l'ayant demandée à des gars du voisinage, ils dédaignèrent de me répondre. Un d'eux, plus malin, m'indiqua sérieusement une fausse route. Un grand soleil resplendissait sur toute la contrée, et le rayon brûlant ne s'inquiétait guère du bras droit de l'huissier Belavoine. Il était deux heures quand, poussé par la fatigue et la faim, j'entrai dans une ferme en demandant, pour mon argent, ce qu'on ne refuse guère chez nous au mendiant du chemin, un chiffon de pain bis et une tasse de lait ; la fermière, à mon aspect, fit le signe de la croix, appelant ses chiens à son aide. Elle m'avait reconnu à mon signalement. Seule une femme aveugle, au bout du sentier, me remit dans le vrai chemin :

— Vous irez tout droit, me disait-elle, et quand vous serez aux abords du village, le premier pauvre vous indiquera la Faisanderie.

Au bout d'une heure encore, tant j'étais las, j'arrivai non loin de l'endroit désigné, et, justice du ciel ! la première fille que je rencontrai, c'était ma danseuse à la fête de Noisy-l'Orgueilleux. Elle était moins bien vêtue, elle n'était pas moins belle. Elle avait au degré suprême ce regard d'ironie et de mépris où la bonté se laissait lire encore. Enfin mon malheur voulut que je lui demandasse à elle-même le chemin de la Faisanderie. Elle répondit à ma question par un sourire amer, et, prenant son parti bien vite :

— Un de nos hommes, dit-elle, m'a raconté qu'il vous avait fait faire un grand détour. Je serai plus franche et je vous conduirai tout droit chez mon père, où vous portez une de ces affreuses sentences qui sont la désolation de tout le pays.

Et tout simplement elle se mit à marcher devant moi, frappant de sa gaule insouciante les herbettes du sentier.

La foudre fût tombée à mes pieds, je n'aurais pas été frappé davantage ; pourtant je suivis la belle fille, et nous entrâmes ensemble au milieu de la vaste salle où se tenait son père, avec quatre ou cinq agriculteurs, ses voisins.

— Mon père, dit-elle, voici le clerc de M. Belavoine, qui, sans doute, est chargé d'une commission pour vous.

L'homme interrompu, jetant à peine un regard dédaigneux sur ma misérable personne, reprit le fil de son discours :

— Aussi vrai qu'il n'y a qu'un Dieu, je ne dois rien à personne. On me poursuit depuis tantôt dix-huit mois, avec un acharnement sans exemple, pour une dette que mes père et mère ont payée. Avant de mourir, mon père me disait encore : « Tu ne dois rien à personne » ; il est mort en l'affirmant. Pendant quinze ans, j'ai vécu sur cette affirmation, sans que pas un osât troubler la paix de mon travail. Et maintenant, traqué comme un loup dévorant, empêtré dans des filets inextricables, je ne sais plus de quel côté me retourner pour échapper à la spoliation. Je suis à bout de forces et de plaidoiries. Il me faut quitter ce domaine où j'étais roi, où mes parents sont morts. L'huissier va tout prendre, à moins qu'on ne lui donne en mariage ma chère Geneviève.

Ainsi parlait le fermier de la Faisanderie. Il était dans la force de l'âge. On voyait qu'il savait commander parce qu'il avait appris à obéir. C'est le privilége des soldats; ils prennent de bonne heure l'aspect, l'accent et le regard des capitaines dont ils ont le courage et les instincts.

Je fus très-frappé de cette action, mais ma fausse honte était la plus forte, et je persistai jusqu'à la fin.

— Monsieur, dis-je, il ne nous appartient pas de mal

L'affiche. Dessin de F. Lix.

parler de la justice, et, si vous le permettez, j'accomplirai ma pénible mission.

— Faites, monsieur, reprit le fermier; mais je pensais qu'il n'y avait plus rien à faire.

— Voici, monsieur, l'affiche annonçant la vente par expropriation forcée des terres, granges et maisons de M. Victor Maliveau, dit *des Yveteaux*.

— C'est vrai, monsieur, reprit le fermier. Mon nom patronymique est des Yveteaux. Maliveau nous vient de ce petit bois situé sur le penchant de la colline, où nous trouvions le repos en été, le feu en hiver : Maliveau des Yveteaux.

— Monsieur, repris-je en lui offrant l'affiche toute ployée, il suffira que vous la preniez de votre main, et je n'en demanderai pas davantage.

— Oh ! pour cela, non, répliqua Maliveau. Que ma main se dessèche avant que je touche à cet infâme papier. Mais, monsieur, c'est une affiche; il vous faut la placarder vous-même, afin que votre maître et la loi aient toute satisfaction.

Je pris piteusement d'une main cette pancarte imprimée sur papier jaunâtre, et de l'autre main la brosse à la colle. On se serait bien moqué de moi si la chose eût compromis de moins graves intérêts.

— Monsieur le clerc, reprit le fermier, j'ai le droit d'exiger, puisque je la paye, que la présente affiche soit collée au beau milieu de la muraille, assez haut pour que des gens de ma taille, et nous sommes tous ici d'assez beaux hommes, la puissent lire facilement. Prenez donc un tabouret, et, si vous avez peur de tomber, j'aurai l'honneur de le tenir sous vos pieds.

Je pris le tabouret, je le posai contre la muraille, et, très-difficilement, puisant dans ma colle à deux reprises, je barbouillai la muraille, et, tant bien que mal, la pancarte fut enfin affichée. Il eût fallu voir ces hommes et cette fille attachant leurs yeux attristés sur cette muraille diffamée! On eût dit qu'ils assistaient aux funérailles de cette maison, naguère superbe et forte entre toutes. La belle fille pleurait. J'eus à peine la force de remettre à sa place le tabouret contre la table, et je m'évanouis, ou peu s'en faut.

— Ah! mon Dieu! s'écria Victor Maliveau, le voilà qui se trouve mal! Apporte-nous, fillette, des verres et du cidre, et buvons. Le jeune homme est moins mauvais que je ne pensais.

Elle apporta un grand pichet de cidre et remplit les verres. Elle porta sa lèvre à chaque verre avant de l'offrir... Elle en posa un devant moi, sans y toucher. Je sortis de ce logis désespéré, et de bonnes âmes, me rencontrant étendu sur le sentier, me ramassèrent. Je fus ramené à mon étude épouvanté du mal que j'avais fait.

Le remords est un maître sévère et juste; il arrête au bord des abîmes l'innocent qui va se perdre; il donne, à qui le sait entendre, un conseil salutaire. Heureux qui l'écoute! Me Belavoine me reçut un peu moins bien qu'un chien fangeux dans une réunion de jeunes demoiselles.

— Monsieur, me cria-t-il, vous voulez donc me ruiner! vous voulez me perdre! et savez-vous ce que vous avez fait? Toutes les assignations que j'ai signées depuis quinze jours, mes protêts, mes saisies, mes saisies-brandons sont frappés d'une nullité radicale par votre faute! Et savez-vous d'où je viens, monsieur? Je viens du parquet de M. le procureur du roi, qui m'a montré toutes vos bévues, vos façons de beau style et vos grandes idées poétiques : vous assignez M. Jolicœur quand vous devriez écrire M. Dubois. Vous avez sali plus d'une feuille de vingt sous de timbre en copiant des complaintes ou des chansons. Voilà ce que j'ai vu, de mes yeux vu, entre les mains de MM. du parquet. « Monsieur, m'a dit le procureur du roi, nous avons depuis longtemps les yeux sur vous. Heureusement que votre clerc, prenant en pitié des réclamations si mal fondées, a pris soin de les réduire à néant. »

Parlant ainsi, Belavoine avait les yeux injectés de sang. Il songeait à la perte de sa renommée et de son papier timbré. Mais moi, apprenant cette heureuse aventure, et me sentant dégagé de tous les remords que me causaient les quinze derniers jours, je sentis en mon âme ravie un contentement ineffable. Si visible était ce contentement, que Me Belavoine en redoubla de rage.

— Il faut nous séparer, s'écria-t-il, et tout de suite; allez-vous-en!

— Monsieur, repris-je, on ne chasse pas ainsi son maître clerc, ou du moins, avant de le renvoyer, on lui fait son compte. Je vous rembourserai le papier que j'ai gâté, selon vous, et vous me payerez mes gages, sans oublier la commission que vous m'avez donnée aujourd'hui.

Le fait est que j'étais très-fatigué, que j'avais besoin de repos, et que je ne voulais pas inquiéter ma mère et ma tante en leur portant un visage bouleversé par ces malheurs sans remède et ces contentements inattendus.

Déjà, par bonheur, toute la contrée était dans la joie, et les gens qui le matin même auraient volontiers lapidé le porteur de sentences, criaient en passant sous mes fenêtres : « Honneur à Pierre Denis! » Denis le Cruel était devenu Denis le Grand en quatre ou cinq heures, chacun riant et glosant des tartines de l'huissier, et de leur nullité en prose et en vers.

Mais cette étrange consolation s'usa bien vite et je revins douloureusement aux malheurs de la Faisanderie, à la ruine, au désespoir de ce brave homme. Il disait si bien : « Je ne dois rien! » que j'en étais convaincu. Pourtant, quel moyen de l'exonérer de ces sentences, de le tirer de cet abîme et d'anéantir ces jugements, confirmés l'un par l'autre? En fermant les yeux, je revoyais la jeune fille attristée et dédaigneuse, et je me sentais le complice de Belavoine. O cruelle journée!

Il y avait près de moi le saute-ruisseau de l'étude, un enfant, mais un enfant qui finit par comprendre à quelle douleur j'étais en proie. Il avait été le premier à courir de toutes parts pour annoncer aux clients les irrégularités salutaires de mes dernières procédures.

Le pauvre enfant poussa même son amitié pour moi jusqu'aux portes de la Faisanderie. En ce beau lieu, le trouble et la désolation avaient posé leurs tabernacles. L'affiche était restée à la muraille, et le malheureux fermier, sur le pas de sa porte, un fusil à la main, semblait appeler et défier les curieux.

— Il ne ferait pas bon, disait le petit saute-ruisseau, de se présenter à Victor Maliveau une assignation à la main. Le petit vacher, qui est mon cousin, m'a raconté que le maître est agacé par les curieux qui viennent visiter sa ferme et par les voisins qui le plaignent. Il ne veut pas qu'on le plaigne, il ne veut pas qu'on le regarde.

Le rapport de cet enfant mit le comble à mon chagrin. Cependant je rangeais mes papiers et je faisais tous les comptes que je voulais arrêter avant mon départ. Ma main tremblait, ma pensée était confuse; il me semblait que je perdais la raison. J'étais dans ces dispositions, lorsqu'à minuit je regagnai la couche où je devais dormir pour la dernière fois. Là, je trouvai une occupation que j'avais oubliée : il fallait réunir tous mes objets épars dans ce taudis et les enfermer dans un vieux coffre emprunté à ma mère. Ainsi j'allais cherchant mes effets, lorsqu'en voulant reprendre un habit oublié sur un rayon, je fis tomber de vieux dossiers entassés sans ordre et sans choix dans ce capharnaüm. Sur ces papiers, remplis d'une poussière de vingt années, ô bonheur! ô miracle! et comme en cet instant je compris la Providence! il y avait écrit, d'une main ferme et d'une encre indélébile, sur le premier parchemin que je ramassai : *Famille des Yveteaux*. En lisant ces mots, je me dis à moi-même : « Dieu ne fait pas un miracle à demi... le fermier est sauvé! » Cependant je fus forcé de m'asseoir, et j'attendis un bon quart d'heure avant de m'assurer du mystère. En effet, sur un parchemin était écrite et signée, avec toutes les précautions de la coutume normande, la quittance de quarante mille livres empruntées au citoyen Loiseau par le fermier Maliveau des Yveteaux. Je la lus peut-être à vingt reprises, admirant chaque fois davantage ma précieuse découverte et la Providence qui me faisait le sauveur de Geneviève et de son père. Il fallut que ma chandelle s'éteignît pour m'arracher à ma contemplation.

Je me couchai, tenant le pieux parchemin sur mon cœur; mon cœur battait à se briser. La nuit fut douce et cruelle, et tantôt je voyais dans mes bras Geneviève et son père, et tantôt je m'entrevoyais plein de doute et de malaise, pour savoir si j'avais bien le droit d'emporter, disons le mot, de dérober cette pièce importante et de ruiner l'homme dont j'avais été le serviteur?

J'étais encore en ces cruels débats, quand le jour vint à paraître. Alors, toute chose étant remise en ordre et ma malle étant faite, j'attendis que mon tyran fût levé. Il était debout de très-bonne heure. Il vérifia mon compte et l'accepta. Mais quand je lui demandai l'argent qu'il me devait, il refusa tout net de me satisfaire. Au contraire, il prétendit que je lui redevais sur mes derniers exploits, et qu'il était prêt à en lever la main devant le juge. Alors je pris ma malle sur mon dos et je revins chez ma tante Honorine, en m'assurant parfois si la quittance était bien vraiment dans la poche où je l'avais cachée. Aladin n'avait pas tant de soin de sa lampe merveilleuse. Il est vrai que j'allais accomplir un miracle aussi rare pour le moins que tous ceux des *Mille et une Nuits*.

Le lendemain, comme je voulais arriver dans les prés de la Faisanderie à la bonne heure, au moment où tout est vie, enchantement dans les campagnes réjouies, je ne me hâtai guère et je déjeunai tout à l'aise, en contant à mes deux mères toutes les disgrâces que j'avais subies dans la maison Belavoine.

— Encore un peu de temps, chères mamans, et vous saurez une grande aventure.

Elles m'écoutaient comme on écoute un oracle. Elles me savaient sincère et prudent. Quand je leur dis que je n'étais point payé de mes gages, elles n'en furent ni étonnées ni affligées. C'étaient deux âmes très-honnêtes et désintéressées.

— Tant mieux, disait ma mère, ce vilain argent ne salira pas tes belles mains.

Après le déjeuner, je fis une grande toilette en belle eau claire, et ma tante elle-même voulut peigner mes cheveux de *chérubin;* voilà comment elle m'appelait. Moi, je la laissais dire, et d'autant mieux que j'allais jouer le rôle d'un ange libérateur.

Je sortis sur le midi, très-léger et très-content. Cette fois je savais le chemin et, réhabilité, pas un villageois ne m'eût donné une fausse indication. Autant j'étais triste et malheureux quand j'allais, chargé de cette immense expropriation, autant je me sentais glorieux de porter cette allégeance à mon client d'il y a trois jours. Les chemins marchaient sous mes pieds; l'aubépine exhalait ses plus suaves odeurs. Tout chantait, vivait, espérait. Chemin faisant, je cherchais à deviner la réception qui me serait faite, et je voyais les beaux yeux de Geneviève, éclatants et radieux, qui me disaient : « Soyez le bienvenu! » Je dois dire aussi qu'il y avait un point noir dans ma joie. En vain je voulais chasser mon doute, il revenait toujours. Ce que j'allais faire était-il juste? et n'allais-je pas dépasser mon droit et mon devoir?

J'étais parvenu au comble de mon agitation et je m'étais assis sur le bord du chemin, quand je vis venir à moi l'évêque et ses deux grands vicaires, qui se promenaient dans la campagne. Monseigneur venait de visiter les plus pauvres églises de son diocèse et, content de sa tâche accomplie, il était descendu de voiture afin de parcourir cette belle allée de peupliers qui va longeant le cours d'un ruisseau plein de murmure et de fraîcheur. Je connaissais le bon évêque, et plus d'une fois, me voyant sur son chemin, il m'avait donné sa bénédiction. Quand il fut près de moi, j'oubliai de me lever, non par faute de respect, mais par une idée qui me vint d'interroger sur mes doutes le maître absolu de tant de consciences plus tourmentées que la mienne. On eût dit qu'il comprenait mon envie, et, s'arrêtant près de moi :

— Mon enfant, me dit-il, à la façon dont vous me regardez, il faut que vous ayez quelque chose à me dire?

— Oui, monseigneur.

— Un conseil à me demander peut-être?

— Un conseil, monseigneur. Mais je voudrais parler à vous seul.

— Vous l'entendez, dit l'évêque en se retournant vers ses deux compagnons. Il s'agit sans doute d'une confession considérable, et vous ferez bien, retournant sur vos pas, de rejoindre la calèche où nous l'avons laissée.

Alors, relevant son aube avec aussi peu de gêne qu'un paysan sa blouse du dimanche, il s'assit à mes côtés, ses deux pieds dans le fossé, à côté des miens. Et moi je me sentis tout rassuré à l'aspect de ce doux vieillard, si bien vêtu, le front couronné de cheveux blancs, la main très-belle, ornée d'un beau saphir qu'il me donna à baiser.

— Qu'on est bien là! dit-il avec un grand soupir de contentement; que c'est beau la campagne, au bord d'un fossé, quand on est seul ou presque seul! et que je vous sais gré, mon enfant, de me délivrer pour un instant des grandes ombres qui m'accompagnent!

Ceci dit, il regarda autour de lui en silence. Un vieux pommier, sous lequel il était assis, lui eût dit volontiers : « Mon frère ». Ils étaient du même âge, et l'un et l'autre ils avaient passé sur la terre en la semant de fruits et de fleurs. A la fin, quand il eut bien admiré toutes choses, il revint à moi par une caresse :

— Ah! mon Dieu! s'écria-t-il, j'oubliais cette importante affaire. Eh bien, parlez, mon enfant.

Moi, tout rassuré, je lui racontai le drame où je pouvais jouer tout à la fois le beau rôle et le rôle infâme. Il m'écoutait avec un intérêt visible. Il m'arrêta plus d'une fois par une interjection toute-puissante. Évidemment j'avais rencontré une intelligence à qui rien n'échappait. Quand j'eus tout dit et que je lui eus montré ce parchemin, consacré par la signature et les dernières volontés de ce père et de cette mère, jusqu'à la fin prévoyants et paternels :

— Mon enfant, s'écria l'évêque, il ne faut pas hésiter. Il n'y a pas de droit contre le droit, c'est la volonté de l'Évangile et du Code civil. Nous disons dans notre langue vulgaire, à la paysanne : *Erreur n'est pas compte.* Allons, courage, accomplis ta mission. Ton évêque l'ordonne et le citoyen t'en prie. Enfin, mon enfant, si tu voulais me faire un grand plaisir, puisque aussi bien nous avons le temps et que le rayon n'a pas encore atteint le vingtième peuplier, pendant que mes grands vicaires lisent leur bréviaire, tu me diras une églogue de Virgile, ou mieux encore, tu seras le berger Damœtas et je serai le berger Tityre : *Amant alterna Camœnæ.*

Je fus assez heureux pour trouver dans ma jeune mémoire la troisième idylle, et tout marcha bien jusqu'à la fin. Monseigneur se leva en disant :

— Que c'est beau! et quel charme de retrouver ces choses divines! Celui-là qui disait : *Virgile est un chrétien*, je ne voudrais pas le démentir. *Deus, Deus ille, Menalca.*

Puis le bon évêque revint à son carrosse, en s'appuyant sur mon épaule. A force d'attendre, ses compagnons s'étaient endormis.

— Et moi aussi, leur dit-il, j'ai fait un beau rêve. Adieu, mon cher enfant. Vous avez tout ce qu'il faut pour être un honnête homme, c'est-à-dire un bon chrétien.

Je poursuivis mon chemin, sûr désormais que je ne faisais pas fausse route. A la pointe du grand pré où paissaient les moutons, je reconnus l'enceinte où Geneviève avait passé, et je me mis à courir, agitant de la main droite mon précieux parchemin. Il me semblait que de si loin chacun pouvait le lire, et je m'étonnais de ne pas entendre encore les cris de joie avec les actions de grâce. Mais plus j'approchais de la maison, plus la maison était silencieuse. Enfin j'aperçus derrière la haie un fusil. Le fermier me visait. Un grand cri partit de la ferme. Hélas! c'était le cri de Geneviève; elle avait vu le geste et la fureur de son père; elle accourait à mon aide en criant :

— Ne le tuez pas !...

Au même instant je reçus dans mon chapeau et dans mes cheveux le petit plomb dont l'arme était chargée. Un seul grain me frappa au coin de l'œil gauche et je tombai, tant j'avais peur. Alors accourut Geneviève, et, me voyant la tête dans le gazon, elle cria que j'étais mort. Elle pleurait, elle m'appelait son ami, elle disait :

— Ce n'est rien!

Elle essuyait de sa chère main les gouttelettes de sang qui roulaient sur mon visage; elle les lavait avec ses pleurs. Ce fut un beau moment dans ma vie, et je le prolongeai plus qu'il ne l'eût fallu peut-être. A la fin, ouvrant les yeux, je vis le fermier qui me relevait doucement, les yeux baissés, pour éviter sans doute les reproches de son enfant.

Quand je me fus assuré que je ne rêvais pas, que j'étais bien vivant, que c'était Geneviève à genoux devant moi et son père éperdu, je me mis à sourire, et présentant mon précieux parchemin :

— Tenez, leur dis-je, voici la quittance libératrice; pardonnez-moi la peur que je vous ai causée.

Il posa son arme à terre et d'un regard avide il reconnut les signatures précieuses par lesquelles son père et sa mère affirmaient, sous l'acquit de l'emprunteur, que leur fils était libre et dégagé de la dette. Alors cette nature un peu sauvage céda sans résistance à cette intime émotion : il pleura autant que sa fille avait pleuré, et nous eûmes grand'peine à le calmer. Ce fut ainsi que je rentrai victorieux dans la maison désolée, et j'arrachai moi-même, en la foulant aux pieds, cette horrible affiche qui déjà ne tenait plus.

Mais tant d'émotions avaient brisé le père et la fille; ils n'étaient pas assez forts pour supporter toute cette joie et tant d'épouvante, et quand je pris congé d'eux, ils avaient grand besoin d'être un peu seuls. Je revins par ces champs, aussi glorieux que le jeune Hector, défenseur de Troie, après qu'il eut repoussé les Grecs jusque dans leurs vaisseaux; et quand j'eus raconté mon Iliade à mes deux mères, celle-ci pleurait, celle-là riait, puis chacune à son tour passait du rire aux larmes. Un coup de peigne et quelques mèches de cheveux enlevées par le plomb, un peu d'eau fraîche, un bon sommeil dans ma petite chambre exhalant une douce odeur de thym et de primevères, il n'y paraissait plus le lendemain, sinon le grain de plomb auprès de l'œil et la peau du front légèrement fripée : ainsi l'eau se ride au premier souffle du printemps.

Ma tante Honorine avait pour voisin un brave homme appelé M. Bertau, qui savait toutes sortes de petits secrets pour avoir tenu pendant quarante ans les registres de l'état civil. Parvenu à l'âge de dignité et d'oisiveté, M. Bertau racontait volontiers les événements qui l'avaient le plus frappé dans toute sa vie, et quand je parlai, lui présent, des aspirations de M. Belavoine à la main de la fille de la Faisanderie, il se prit à rire :

— En voilà un, disait-il, qui n'est pas ambitieux à demi de vouloir épouser la fille d'un prince !

Alors il nous expliqua comme, en tel jour de telle année, une forte nourrice du Neubourg vint apporter à son bureau le plus joli enfant du monde, entre deux témoins qui déclarèrent que la mère était M^lle^ Geneviève des Yveteaux, et que l'enfant, ici présent, avait pour père M^gr^ le duc de Boispréaux, duc et pair de France et gentilhomme de la chambre du roi. Rien qu'à l'annonce de ce beau titre, on eût dit que l'enfant souriait, puis, en grande cérémonie, la fillette fut reportée à la Faisanderie et remise à sa mère. Hélas! l'infortunée avait voulu tenter les aventures parisiennes; elle avait rencontré ce vieux séducteur, veuf d'une première épouse ; il avait promis de l'épouser, et comme il hésitait à tenir sa parole, la jeune mère était revenue à son point de départ. Elle était redevenue une simple villageoise, et malgré la reconnaissance du père, elle avait refusé obstinément toutes sortes de secours. Voilà comment la petite Geneviève avait grandi comme une enfant de la ferme. Or, sa mère étant morte, elle avait été adoptée par son oncle, le fermier Maliveau, qui l'aimait d'une tendresse toute paternelle. Il était fier, lui aussi, et dans ses plus cruels moments de gêne il n'avait pas songé une seule fois à solliciter l'aide et l'appui du duc et pair. Au demeurant, comme le fermier était riche et qu'il habitait un beau pays, le duc ne s'était guère inquiété de sa fille. Il la laissait grandir dans la saine liberté des champs, mais on disait dans le pays qu'un jour ou l'autre il viendrait la reprendre :

— Et je ne crois pas que ce soit pour la marier avec l'huissier Belavoine, ajoutait M. Bertau.

Ma tante et ma mère étaient tout à fait de cet avis. Quant à moi, je me sentis frappé d'épouvante à la seule annonce que ma jeune amoureuse était une princesse en habit de bure, et j'y pensai toute la nuit.

Le lendemain était jour de marché, le grand marché de la quinzaine, et de bon matin se remplit la grande place d'une foule affairée. Il faudrait être un blasé de Paris pour ne pas se complaire à ce spectacle amusant. La foule accourt de six lieues à la ronde, chacun apportant ce qu'il a de trop et songeant à ce qui lui manque. On se presse, on se pousse, on se place enfin : le blé voisin de l'orge, et les œufs à côté des poules qui les ont pondus. Tel s'en vient changer son vieux cheval contre un jeune veau ; tel autre est content s'il emporte un muid de cidre et s'il vend son tas de pommes. En ce tumulte, on oublie assez volontiers les chagrins légers pour se rappeler les vieilles chansons. L'auberge est pleine et le cabaret regorge. On voit arriver Jeanne en croupe avec son ami Boniface. A l'école, il n'y a pas d'enfants. Les gros fermiers se promènent autour des plus belles vaches, les garçons autour des plus belles filles ; le valet cherche un maître, et le maître une servante.

Ma tante aimait ces grands jours, qui étaient pour

elle de bonne vente. Un vieux banc, placé le long de la muraille, invitait les chalands à s'asseoir, attendant que leur tour fût venu. Que de fois j'ai vu, assis sur ce vieux banc, un jeune homme animé de toutes les ardeurs de l'éloquence et de la liberté; sa parole était active et de bon sens. Il racontait à son auditoire ébahi toutes les difficultés du moment. Quand approchait l'élection, il proposait à l'adoption publique des hommes que lui-même il avait choisis, et d'ordinaire on se fiait à sa parole. Ainsi cet homme était une puissance, et simple avocat, il faisait pâlir M. le préfet lui-même. On l'appelait Me Dupont; il s'est appelé plus tard Dupont de l'Eure, et son nom, me revenant en mémoire après tant de services qu'il a rendus et qui furent si peu récompensés, a sauvé le vieux banc sur lequel il s'asseyait volontiers.

Justement j'étais à cette place, et je rêvais à mes trop illustres amours, m'étonnant de n'avoir vu personne encore de la Faisanderie pour savoir, tout au moins, comment je me portais depuis vingt-quatre heures, lorsque je vis arriver, traîné par deux forts chevaux, le chariot de la ferme et le terrible fermier qui avait tenu ma vie entre ses mains.

— Te voilà, me dit-il d'un air joyeux, content et bien portant.

Puis se retournant vers ma tante et ma mère, occupées à la vente toutes les deux :

— Je suis sûr qu'il ne vous a pas dit toutes ses belles

Le marché. Dessin de F. Lix.

actions d'avant-hier, que j'ai manqué de le tuer, et qu'il m'a rapporté ma fortune? Ah! le brave garçon! Avant de l'oublier, j'oublierai mon père et ma mère. Aussi bien je vous apporte un sac de blé et deux couples de poulets, et tant que je vivrai, vous en aurez autant tous les mois, comptez-y, mes bonnes dames.

Et moi voulant réclamer :

— Tais-toi, dit-il, aide-moi bien plutôt à trouver ma place en cette confusion. J'ai à te parler.

Quand il eut rangé ses sacs et dit le prix de son blé :

— Garçon, reprit-il, tout n'est qu'heur et malheur dans ce bas monde. Avant-hier, je retrouvais mon bien, grâce à toi; le lendemain je perdais ma fille. Ah, voilà! tu croyais, toi aussi, que j'étais le père de Geneviève, et tu te figurais que, nous autres paysans, nous pouvons avoir des filles comme celle-là? Mon Dieu, non! Geneviève était un dépôt que sa mère, en mourant, avait confié à ma garde. Et voici qu'après dix-sept ans, le père, se trouvant seul et plein d'ennui, est venu réclamer ce dépôt précieux; ce soir même il reprend sa fille et la remporte à Paris. Geneviève a voulu que je t'avertisse et que je te dise, en son nom, qu'elle n'oubliera jamais ton bienfait pour elle et pour moi.

A ces mots, qui me perçaient le cœur, je voulus courir du côté de la Faisanderie afin de revoir la jeune fille pour la dernière fois. Maliveau me retint.

— Laissons-la faire; elle est la maîtresse. Elle saura bien te retrouver pour te dire adieu.

Un grand bruit de voix et de huées, d'applaudissements et de sifflets, toute une cohue interrompit notre conversation, et, jetant les yeux sur la triste maison où j'avais passé tant d'heures mauvaises, nous vîmes tout

un attroupement qui lisait une pancarte affichée à l'étude de l'huissier Belavoine. A cet aspect, le fermier Maliveau se mit à rire :

— Il est écrit, disait-il : « Rira bien qui rira le dernier ». Viens voir, garçon, si ce papier est posé là par un bon ouvrier. Est-ce assez droit? Est-ce un assez beau caractère? Est-ce à la belle hauteur?

Puis, faisant semblant de lire, avec le geste d'un maître d'école, il disait :

« Nous, Maliveau, propriétaire évincé, ou peu s'en faut, de la Faisanderie, assurons à chacun et à tous que nous avons retrouvé les titres égarés de la propriété paternelle. En foi de quoi, voulant rassurer nos amis et nos compères, nous avons affiché l'avis que voici. »

La lecture de cette annonce inespérée devint le signal d'une joie universelle. Et tant et tant ils riaient et plaisantaient, que Belavoine enfin, entouré de clients, mit le nez à la fenêtre ; et comme il ne pouvait rien comprendre à ces clameurs, il descendit afin de lire, à son tour, le papier collé à sa porte. Il pensa tomber à la renverse. Il lisait et relisait cette affiche funeste ; il calculait mentalement ce qu'il allait perdre, et quelle part lui revenait du véritable argent dépensé dans ces frais inutiles. Il était vraiment à plaindre, à tel point qu'il remonta dans son étude, oubliant d'arracher ce manifeste qui le livrait à la risée publique.

Le rire étant passé, le jour étant à son déclin, je m'acheminai vers la maison qui contenait tous mes rêves. En vain Geneviève l'avait défendu, je voulais m'assurer par moi-même s'il était vrai qu'elle voulût partir. Mais quand j'arrivai, par la nuit sombre, la maison était fermée. On entendait bien dans les cours le mouvement d'une ferme au moment du repos, mais pas une fenêtre ouverte et pas une étoile au ciel. Tout dormait ou semblait dormir. La pluie inondait la vaste campagne, et j'eus grand' peine à retrouver mon chemin. « Malheureux! malheureux! disais-je en rentrant chez ma tante Honorine. O Geneviève! êtes-vous donc perdue à jamais! »

Toutefois je comptais sur elle et sur sa promesse, et je fis bien. En effet, le lendemain, d'assez bonne heure, comme j'étais assis sur le banc de notre maison, je vis passer sur un bidet de poste un homme en grande livrée, et, pendant qu'il commandait les chevaux à la poste voisine, arriva, le suivant de très-près, une calèche à quatre chevaux. Tout l'équipage sentait son grand seigneur d'une lieue. Un valet sur le siége du devant, deux femmes de chambre sur le siége de derrière, et dans l'intérieur de la voiture, un homme, et que dis-je? un homme? un seigneur de bonne apparence. Il avait les cheveux blancs et paraissait moins vieux que son âge. Sur un riche habit de campagne, il portait un grand cordon bleu, avec son Saint-Esprit, qui le désignaient suffisamment aux respects de ces gens ébahis sur son passage. C'était le premier cordon bleu que nous eussions salué en toute notre vie, et les enfants venus après nous ne sauraient se douter de l'autorité et de la faveur d'un pareil ornement. Mais pendant que s'arrêtait la calèche et qu'on changeait de chevaux, moi je ne vis pas le cordon bleu du grand seigneur, je ne vis que Geneviève, un peu triste, et si jolie! Elle était attifée à ravir, grâce à ses deux chambrières et sans doute à sa bonne volonté. Elle portait une robe blanche, un chapeau de paille orné de rubans frais comme son visage. Elle avait commandé que l'on s'arrêtât juste au magasin de ma tante Honorine, et ma tante, accourant en toute hâte :

— Auriez-vous, madame, une paire de gants un peu longs?

Elle dit cela, montrant ses deux bras charmants et sa main déjà blanchie. Ah! ces fillettes! elles en savent long sur la parure! On va les prendre au milieu des champs en bas de laine, en sabots, les cheveux relevés à la diable, et toutes hâlées, et toutes rustiques... En vingt-quatre heures on retrouve à la place de la paysanne une demoiselle en bas de soie, en souliers de satin ; pas un brin de paille aux cheveux, pas un brin de hâle à la joue. Et si fluette en son nouveau corset, si naturellement habile à montrer les broderies de son jupon et le bout de son pied! Telle était la métamorphose, et ma tante en se hâtant, la maladroite! apporta deux belles paires de gants d'une peau parfumée. Ils lui avaient été commandés, il y avait six mois, par la dame du village, et la dame injuste les avait laissés pour son compte à ma tante. Ils étaient beaucoup trop étroits.

— Mon neveu, disait ma tante, essaye à madame une de ces deux paires...

Elles étaient trop larges, et pendant que je les essayais, Geneviève, en riant, me fit baiser sa main, blanche et souple comme un satin.

— Je les prends toutes deux, madame Honorine, dit-elle, et monseigneur vous donnera pour votre peine un louis d'or.

Puis, lui souriant tendrement :

— Monsieur le duc, lui dit-elle, voici le jeune homme dont je vous ai parlé. Il méritera, j'en suis sûre, votre protection.

Et, tirant une carte fixée à sa ceinture :

— Ici même j'ai écrit ses nom, prénoms et qualités s'il en a. C'est un premier clerc, très-savant sur la procédure et très-honnête homme. Un mot de Votre Seigneurie sur cette carte ouvrira à mon protégé l'étude de Me Champon, votre notaire, et vous aurez fait un heureux de plus.

Elle présenta la carte et le crayon, et monseigneur écrivit : *Recommandé par moi*, et signa de son grand parafe. Ils font tout grand, ces grands seigneurs.

Les chevaux étant attelés, le piqueur étant parti, tout le monde à son poste, avec un grand concert de deux fouets en cadence : « Hope-là! » disparurent la calèche et le cordon bleu, et même, ô chère vision! la jeune demoiselle, avec un beau sourire pour ma tante, pour ma mère et pour moi. J'avais encore le parfum de sa main sur ma lèvre, le bruit charmant de sa voix dans mon oreille et l'adoration de sa beauté dans mon cœur. Quand eut disparu cet enchantement dans le lointain, ma mère et ma tante émerveillées :

— Tu la connais! dirent-elles, tu la connais! mais c'est un ange!

— Un ange que vous avez tutoyé, ma mère; à qui vous avez vendu ses plus belles robes, ma tante.

Enfin, quand je leur dis que c'était Geneviève, elles ne voulaient pas me croire. Et puis tant de compliments sur ma fortune et sur mon bonheur.

— Tiens, me dit ma tante, prends ce louis d'or qui vient d'elle, et t'en viens manger l'aile du premier poulet qui me vient de toi, mon cher garçon.

— C'est vrai, disaient-elles en chœur, l'aile de ton poulet et le pain de ton blé.

JULES JANIN.

(La suite à la prochaine livraison.)

CHRONIQUE DU MOIS.

LA GALERIE DE SAN DONATO.

Le palais de San Donato est une merveilleuse maison de plaisance, si voisine de la maison des Médicis, à Florence, que les habitants, les étrangers, les curieux, ne sauraient distinguer le palais de San Donato du palais Pitti, qui est resté un rendez-vous de chefs-d'œuvre. Il n'y avait rien de comparable à San Donato, orné à profusion des merveilles et des caprices de tous les siècles : les jardins étaient aussi beaux que la maison, les créatures vivantes aussi curieuses que les œuvres anciennes. L'Europe entière s'arrêtait sous ces voûtes superbes à contempler ces toiles et ces marbres signés des noms glorieux des plus grands artistes du seizième siècle et des temps modernes. Malheureusement l'excès même et les splendeurs, qui ne sont faites, ainsi réunies, que pour les grands musées, devaient amener, quoi d'étonnant? l'impossibilité d'aller plus loin. Ne pas avancer, en ces grandes collections, c'est reculer. Voilà pourquoi le maître et le créateur de San Donato met en vente aujourd'hui ces belles choses qu'il aimait tant. Quelle tristesse! ajoutez que c'est un grand plaisir de visiter, dans ce musée bâti pour vingt-quatre heures, ces toiles et ces marbres, ces dessins et ces pastels, qui disparaîtront si vite, emportés çà et là aux quatre vents du ciel.

Comme il entre en nos projets que vous aimiez les belles choses, nous avons résolu d'en parler tout à notre aise, en choisissant les miracles de cette collection.

Voici d'abord un tableau de Bonnington, mort si jeune, au plus beau moment de sa gloire à peine commencée. Il n'y a rien de plus rare et de plus charmant dans toute la galerie de San Donato. Qui ne connaît cette aimable anecdote de la vie de Henri IV? Le roi se mêle aux jeux de ses enfants jusqu'à consentir à jouer le rôle du cheval de guerre de son fils. On annonce l'ambassadeur d'Espagne : « Êtes-vous père, monsieur l'ambassadeur? demande le Béarnais. — Oui, sire. — En ce cas, terminons la partie, je suis à vous dans un moment. » Vient ensuite, au même rang, ce charmant paysage de M. Cabat : un groupe de grands arbres, se détachant sur le ciel, forme le premier plan du tableau; les eaux tranquilles du lac s'étendent au loin, bordées de collines et de montagnes; quelques animaux gardés par un pâtre viennent boire et se baigner. Arrivent au même instant ces grands amis reproducteurs de la belle nature. Ils sont vraiment les maîtres de la plaine et du mont, de la terre et du ciel, de l'Orient et de l'Occident : Calame, Dauzats, Marilhat, Decamps. Braves gens, bonnes gens; ils portent la lumière avec eux. Ils sont la joie et l'honneur des plus belles maisons de l'Europe, et c'est toujours un grand malheur de s'en séparer, tant qu'il reste à leur propriétaire un souffle de vie.

Admirez cependant ces grandes et terribles leçons que donnait le *justicier* Paul Delaroche aux meurtriers, aux bourreaux, aux criminels de l'histoire. Il s'attachait de préférence aux grandes misères, le crime à la honte des gouvernants, des gouvernés. Que de scènes terribles et touchantes dans le palais de San Donato ! *La mort de Jeanne Grey, Cromwell contemplant, dans le cercueil, la tête de Charles Ier, sa victime; lord Strafford expiant sur l'échafaud sa fidélité à son roi.* Un autre historien, moins grand chercheur de crimes et d'expiations, s'appelait Eugène Delacroix. Toute sa vie il a combattu pour la beauté plastique. Il était représenté cinq fois dans cet inestimable dépôt de l'art moderne : *Christophe Colomb au couvent de Sainte-Marie de Rabida; Christophe Colomb rapportant aux rois catholiques les richesses conquises dans sa première expédition du nouveau monde; Passage d'un gué; une Fantasia au Maroc; Charles-Quint au couvent de Saint-Just. Le Duc d'Albe* de Gallait serait un digne accompagnement du *Cromwell* de Paul Delaroche, et cette fois le bourreau serait digne de la victime.

Voici, cependant, sous un ciel radieux, la grande *Corinne au cap de Misène.* Elle fut longtemps le plus rare ornement du cabinet où furent écrits les *Mémoires d'outre-tombe.* A qui donc convenait mieux qu'à M. de Chateaubriand lui-même cette image éplorée de la belle Corinne? Un peu plus loin, le bon Granet a représenté la mort de ce grand peintre appelé Nicolas Poussin. Dans une travée, à part, vous rencontrerez le peintre exquis des élégances, Eugène Lami. Il était le plus célèbre invité des fêtes, des plaisirs du grand monde et des jardins de l'Opéra. Bien supérieur à M. Eugène Lami, venait Raffet, l'artiste favori du palais de San Donato. Raffet est un voyageur. Il voit toute chose, il les raconte à merveille, soit qu'il ait visité le camp, les colonies militaires de la Russie, ou qu'il s'arrête aux manuscrits de la catholique Espagne, ou qu'il représente en quelque dessin, pluie de tapage et de lumière, une des victoires du premier empire; il est à la fois le Raffet très-exact et le peintre légendaire. On retrouvera, dans les cartons de cette vente illustre, une grande partie de l'œuvre excellente de ce digne artiste.

(La fin au mois prochain.)

M. LE DUC DE BROGLIE.

Nous finirons, c'est de toute justice, par rendre un dernier hommage à cet homme éloquent qui était un exemple au milieu de nous, M. le duc de Broglie, et voulant parler dignement de ce représentant de toutes les vertus publiques et privées, nous emprunterons à M. de Witt, le petit-fils du grand pensionnaire de Hollande et le digne gendre de M. Guizot, un passage du discours prononcé sur le bord de sa tombe, dans le village qui fut le berceau de sa famille, et qu'il aimait d'un amour tout filial.

« Le nom du duc de Broglie est vénéré partout où il y a des amis éclairés de l'humanité : c'est qu'il était profondément dévoué à la cause de la civilisation générale; c'est que, sans distinction de communion et d'école, il portait un actif intérêt à tous ceux qui, dans le monde entier, travaillent au progrès intellectuel et moral des hommes. Il ne croyait pas que ce fût assez faire que d'améliorer leur bien-être matériel.

Chrétien et libéral, il se préoccupait de la dignité des âmes, il se réjouissait de tout ce qui tendait à les relever, et je me souviens qu'à la fin de sa noble carrière, il remerçiait Dieu de l'avoir fait vivre assez longtemps pour assister à l'émancipation des serfs en Russie et des esclaves aux États-Unis, tant était profonde sa sympathie pour les hommes, à quelque distance de lui qu'ils fussent placés par leur condition, par leur religion, par leur race. »

M. le duc de Broglie était le petit-fils du maréchal de Broglie, célèbre par la guerre de Sept ans, et petit-neveu de ce comte de Broglie, ambassadeur en Pologne, diplomate audacieux et délié, dont Rulhière a tracé un mémorable portrait. Député aux États généraux et membre de l'Assemblée nationale, le père du duc de Broglie n'avait pas voulu émigrer et devint, en 1794, l'une des victimes du tribunal révolutionnaire.

Emigré avec sa mère pendant la révolution, M. le duc de Broglie rentra en France vers 1804, à l'âge de dix-neuf ans. Il suivit M. de Narbonne en qualité d'attaché d'ambassade au congrès de Prague en 1813. Toutefois M. le duc de Broglie se rallia avec empressement aux Bourbons à la rentrée de Louis XVIII. Il fut nommé pair de France en 1814. Il eut le grand honneur de défendre à la Cour des pairs ce héros de la campagne de 1812, le maréchal Ney.

M. de Broglie resta, pendant tout le cours de la Restauration, le défenseur des causes généreuses et libérales, défendant la liberté de la presse, demandant l'abolition de l'esclavage, combattant la loi du sacrilége et celle du droit d'aînesse. La révolution de Juillet lui donna un rôle plus actif; il occupa tour à tour le ministère de l'instruction publique et celui des affaires étrangères.

Pour tout dire, en un mot, cet honnête homme appartenait à la race intelligente. Son nom est un de ces noms glorieux voués à l'immortalité.

LE LIVRE, PAR M. J. JANIN.

Le *Musée* manquerait à tous les devoirs de la reconnaissance, disons mieux, de la justice, s'il ne consacrait les dernières lignes de sa Chronique au nouvel ouvrage, au nouveau chef-d'œuvre de son auteur favori: LE LIVRE, de M. J. Janin. Dans une humble maison qui s'abrite au milieu d'un grand jardin tout rempli de fleurs, douze vieux amis ont décidé qu'ils se rencontreraient un jour de la semaine, à la même heure, pour causer de ce qui fait le bonheur et la gloire de leur vie, des beaux et des bons livres, celui-ci apportant l'aventure ancienne, mais ignorée, celui-là la découverte de la veille, cet autre l'anecdote piquante, tous l'esprit, la grâce, la belle humeur. Or, comme c'est M. Janin qui tient la plume, vous jugez si les douze amis sont charmants à entendre, si l'on s'instruit, si l'on s'amuse en leur plaisante compagnie. Mais à quoi bon insister? Tous les lecteurs du *Musée* ne sont-ils pas des lecteurs nés de notre cher maître? Pourquoi alors déflorer le plaisir que nous leur promettons?

CH. WALLUT.

Paris. — Typ. A. HENNUYER, rue du Boulevard, 7.

LA MYTHOLOGIE MODERNE.

Un des douze travaux d'Hercule. Composition de L. Breton.

RÉCITS HISTORIQUES.

THOMAS BECKET (1).

Thomas Becket. Dessin de L. Breton.

II

Bien des années se sont écoulées depuis la naissance du fils de la Sarrasine. Où sont les buveurs du cabaret?

il ne nous importe guère. L'aventureux Gilbert est mort, Mathilde l'a suivi dans la tombe. Qu'est devenu leur enfant venu au monde sous de si singuliers auspices? Si nos lecteurs veulent l'apprendre, qu'ils daignent nous suivre dans la ville que les Saxons appe-

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

laient *la cité des hommes de Kent*, Kent-wara-Byrig, nom dont les Normands ont fait Kenterbury, berceau du christianisme en Angleterre.

Quoique le récit de la circonstance qui fit pénétrer la foi du Christ en Angleterre nous écarte un instant de notre récit, nous espérons que l'on nous pardonnera de la faire connaître, tant elle révèle les mœurs et les habitudes de ces époques éloignées et les premiers pas d'une civilisation devenue si grande. Du temps que les Gaules étaient gouvernées par la veuve de Sighbert, une femme de la race des Goths, Brune-Hilde, c'est-à-dire *fille brillante*, elle reçut un message du pape Grégoire (596). Le porteur de cette lettre était un moine qui s'appelait Augustin; Grégoire, après lui avoir donné mission de convertir la Grande-Bretagne, l'avait, par avance, consacré évêque d'Angleterre. Il était accompagné de quelques missionnaires, tous assez inquiets du sort qui les attendait chez une nation dont ils ne parlaient pas la langue. Brune-Hilde accueillit favorablement les moines, et, grâce à sa protection, ils purent s'embarquer avec quelques hommes de race franke, destinés à leur servir d'interprètes auprès des Saxons.

Augustin aborda à la pointe de Thanet; par bonheur, Ethelbert, roi du pays de Kent, avait épousé une femme catholique d'origine franke. C'est devant ce chef que se présentèrent les Franks interprètes des missionnaires; ils lui annoncèrent qu'il venait d'arriver des hommes qui lui donneraient « toutes les joies du ciel et un royaume sans limites ». La chrétienne appuya sans doute cette bonne nouvelle par quelques paroles, et le roi se décida à recevoir les missionnaires, mais il voulut que ce fût en plein air, pour éviter tout maléfice. Augustin, qui connaissait bien l'esprit des barbares, vint avec ses compagnons dans une sorte de pompe catholique, précédé d'une grande croix et d'une bannière sur laquelle était naïvement peinte une figure du Christ. Ethelbert, après avoir écouté les paroles du moine, lui promit de ne point le maltraiter, de lui accorder logement et provisions et de le laisser prêcher tant qu'il voudrait. Augustin s'établit dans la capitale du royaume et parvint, peu à peu, par ses vertus et ses miracles, à s'emparer du cœur du roi, qui consentit enfin à recevoir le baptême. Le prince donna à Augustin des maisons et des terres afin « que notre terre te soit une patrie et que tu ne restes plus parmi nous comme un étranger ». La mission prospéra, Augustin prit le titre d'évêque de Kent, d'autres missionnaires venus de Rome lui apportèrent le *pallium*, ornement que la papauté accordait au prêtre à qui elle concédait le droit de commander aux évêques; c'est ainsi que l'évêque de Kent fut et demeura le primat de la Grande-Bretagne, le point central et lumineux de la domination catholique qui s'étendit rapidement. Augustin, créé archevêque du monastère et de l'église qu'il fonda à Kenterbury, commanda donc spirituellement à toute l'Angleterre, et ses successeurs maintinrent avec une énergie pleine de hauteur la suprématie de son siége. Il fut canonisé après sa mort, et le monastère qu'il avait élevé, et qui resta toujours en grande vénération parmi les fidèles, fut placé sous son invocation.

Or c'est précisément dans une des cellules de cette immense fondation religieuse que, pour la suite du récit que nous avons commencé, nous devons introduire nos lecteurs. Dans un réduit grossier, qui a pour tout meuble un banc et une table, pour tout ornement un crucifix en bois, sont assis deux hommes portant l'humble costume des frères augustins. L'un d'eux a déjà dépassé le milieu de la vie, sa longue barbe grisonne, l'autre, au contraire, est dans toute la force de l'âge. Le premier a une figure fine et calme, l'autre, animé par un sang plus chaud, respire une énergie qui va presque jusqu'à la violence, l'on dirait que sa robe recouvre la poitrine d'un homme de lutte et de combat, et ses larges mains semblent mieux faites pour manier une arme de guerre que pour égrener dévotement un chapelet. Le premier est d'origine saxonne, il s'appelle Édouard Grim; le second, de race normande, se nomme Clérambaut, et n'est entré que depuis peu au monastère de Saint-Augustin. Grim a eu des ancêtres qui jadis occupaient une position de fortune considérable dans le pays de Kent; la conquête a renversé sa maison, et lui, pâle héritier de puissants Saxons, il est venu reposer son âme dans la paix du cloître, seul refuge laissé aux vaincus. Clérambaut, comme nous le verrons bientôt, a exercé à peu près tous les métiers : il a été marchand à Rouen; ruiné par son inconduite, il est entré dans un couvent à Caen; puis il a jeté le froc aux orties pour se faire soudard, routier, et, maintenant, nous ne saurions dire par quelle fortune il a repris l'habit de moine. C'est un esprit ambitieux, violent et fin, à qui toutes les voies sont bonnes pour arriver à se créer une position que, jusqu'alors, il n'a pas su conquérir, quoiqu'en sa qualité de Normand il eût toute facilité de parvenir. Il a capté sans peine la confiance de Grim, âme crédule, quoiqu'instruite et énergique, et il aime à causer avec lui, parce que Grim, depuis longtemps dans le monastère, en connaît les principaux personnages, leur caractère, leur influence, et qu'attaché pendant quelque temps à l'illustre primat Thiébaut, il sait à merveille les intrigues de la cour des rois normands aussi bien que celles du cloître, où s'agitent les passions de l'Église.

— Frère, dit Grim, vous voulez que je vous parle du chancelier Thomas Becket, du favori du roi Henri II : je l'ai beaucoup connu, et lorsque, par hasard, il vient à Kenterbury, il est rare qu'il ne me fasse pas appeler et ne me dise quelques bonnes paroles. Il a voulu même, à plusieurs reprises, m'emmener avec lui, mais je n'ai point d'ambition, j'aime ma cellule et veux y mourir dans la paix du Seigneur. D'ailleurs, aujourd'hui, il est devenu si grand seigneur, que je ne sais point si nous nous entendrions.

— Mais c'est un homme sorti de rien !

— Je ne sais pas si vous dites cela parce que son père était Saxon, j'en serais fâché, car moi aussi je suis Saxon; et, dans cette race aujourd'hui si malheureuse, il y a eu de grandes familles et de grands noms. Mais, c'est vrai, comme tous les hommes, Thomas Becket est sorti du néant. Dès son enfance il révéla son mérite, et notre saint primat, qui connaissait son père et l'histoire de sa naissance, le prit en tendre amitié et l'envoya aux écoles. Il le confia d'abord aux chanoines de Merton, il continua ses études à Oxford, il alla ensuite à Bologne en Italie pour étudier le droit, et ses derniers maîtres il les trouva en France, à Auxerre. Quand il revint, par ses manières, son langage, son instruction, il charma notre primat. Il avait toutes les qualités que le monde admire, il maniait les armes comme un de Sacy, montait à cheval et sonnait du cor comme un Morton, et, ce qui valait mieux, connaissait tout ce l'on peut savoir du droit canonique et des saintes Écritures. C'était un vase de forme parfaite contenant des parfums exquis.

— Mais ambitieux...

— Il avait le droit de l'être, et notre primat ne fit que lui rendre justice en le nommant archidiacre de Kenterbury et en faisant de lui son conseil et son ami. C'est Thomas qui l'attacha à la cause de l'emperesse Mathilde, et qui, après tant et de si effroyables combats, amena l'accord qui a fait de notre roi Henri II, Henri Plantagenet, le prince le plus puissant de la chrétienté, car après la mort de son père il a hérité de la Touraine et de l'Anjou; du droit de sa mère, il possède le Maine et la Normandie, et avec la main d'Éléonore il a reçu le Poitou, la Saintonge, l'Auvergne, le Périgord, le Limousin, l'Angoumois, la Guienne...

— Presque le tiers de la France, à peu près toute la bande occidentale depuis la Picardie jusqu'à la Navarre.

— A l'âge de vingt et un ans, à la mort d'Étienne, il fut sacré roi d'Angleterre, le 9 décembre 1154.

— Et s'il avait eu de l'audace, il porterait la couronne de France au lieu d'être son vassal! je le sais bien, reprit impétueusement Clérambaut; j'ai vu l'heure et le moment; j'y étais, et s'il ne saisit pas la circonstance, ce ne fut pas la faute de Thomas Becket, qui l'y poussa de toutes ses forces. J'ai été attaché deux fois à la maison du chancelier : la première, lorsqu'il alla à Paris demander la main de la princesse Marguerite pour le fils du roi Henri; la seconde, lorsqu'il attaqua le comte de Toulouse. Quel train il traînait après lui!

Quand, dans son voyage pacifique, il entrait en quelque ville importante, le cortége s'ouvrait par deux cent cinquante jeunes gens chantant des airs nationaux; ensuite venaient ses chiens accouplés. Ils étaient suivis par huit chariots traînés par cinq chevaux chacun, conduits par des cochers en habit neuf. Chaque chariot était couvert de peaux et protégé par deux gardes et un gros chien, tantôt libre, tantôt enchaîné. Deux de ces chariots étaient chargés d'ale pour distribuer à la populace, un autre portait les objets nécessaires à la chapelle du chancelier, un autre les meubles de sa chambre à coucher, un autre ceux de la cuisine, un autre portait sa vaisselle plate et sa garde-robe, les deux derniers étaient réservés à l'usage de ses serviteurs. Après venaient douze chevaux de somme ayant chacun un singe pour cavalier, avec un valet derrière; paraissaient ensuite les écuyers portant les boucliers et conduisant les chevaux de bataille de leurs chevaliers, puis d'autres écuyers encore, des enfants de gentilshommes, des fauconniers le faucon au poing, les officiers de la maison, les chevaliers et les ecclésiastiques deux à deux à cheval, et le dernier de tous enfin, le chancelier à cheval, somptueusement vêtu, causant avec quelque ami. C'était magnifique. Le peuple, en nous voyant passer, disait : « Que doit être le roi d'Angleterre pour que son chancelier voyage en tel équipage? »

Et quand il alla guerroyer contre le comte Raymond de Toulouse, il avait plus de sept cents chevaliers à sa solde. Nous saccageâmes tout le pays, nous primes Cahors, nous allions enlever Toulouse; quel beau pillage! Mais, quoique Thomas Becket l'en pressât, Henri II n'osa point attaquer la place, parce que le roi de France s'y était renfermé, et que le roi de France était son suzerain. La noblesse française accourut, nous dûmes nous retirer. Becket fortifia Cahors, se battit en combat singulier contre un chevalier français qu'il vainquit, puis revint joindre son maître, qui l'attendait en Normandie. Malheureusement la paix se signa; j'étais en passe de fortune, et Thomas Becket avait reconnu mon courage.

— Voilà des détails sur Thomas Becket que je ne connaissais pas; ce que je savais, c'est que, lorsque notre saint archevêque sentit ses forces affaiblies par l'âge, il dut renoncer à aider le roi dans son gouvernement. Il lui recommanda alors son jeune archidiacre. Henri le vit, le trouva courtisan accompli, l'aima, et, reconnaissant son rare mérite, le nomma successivement chancelier, gouverneur de son fils, lui confia la garde de la Tour de Londres et en fit son homme, c'est-à-dire qu'il ne relève que de lui seul. Il se plut à le combler de ses biens; aujourd'hui, il marche après Henri, qui lui confie toute l'administration de ses Etats. Son palais est rempli par la noblesse normande, dont les fils briguent l'honneur d'être ses pages. C'est le premier Saxon qui soit arrivé à une si haute fortune.

— Hélas! reprit Grim après un instant de silence, je crains bien qu'il n'ait oublié son origine, et l'Eglise n'a point à se louer de lui; il l'a forcée à payer au roi l'escuage, comme si les clercs devaient contribuer à l'entretien des soldats brabançons et poitevins dont le roi s'entoure. C'est une iniquité dont le chancelier aura à répondre devant le Seigneur. Que le ciel protége ses humbles serviteurs! Tous les maux fondent sur nous; la chrétienté est partagée entre deux papes depuis la mort d'Adrien, arrivée il y a deux ans (1), entre notre saint-père Alexandre III et l'antipape Victor IV. Et voilà qu'à cette heure notre archevêque, accablé par les ans et les infirmités, est sur le point d'aller rendre compte à Dieu de ses longs travaux et de sa vie mortelle.

A cet instant Grim fut interrompu par le son des cloches sonnant lugubrement le glas funèbre. Aussitôt le couvent, silencieux un instant auparavant, se remplit de bruit; on entendit les portes des cellules s'ouvrir et se fermer, et le pas des moines retentit sous les voûtes des longs corridors.

— Allons, reprit Grim en se levant, imitons nos frères; obéissons aux cloches qui nous appellent, et rendons-nous à l'église pour réciter les prières des agonisants et pour invoquer la miséricorde divine en faveur de Thiébaut, archevêque de Kenterbury et primat d'Angleterre.

Clérambaut suivit le frère qui parlait ainsi, et tous deux eurent bientôt rejoint la communauté dans la chapelle du monastère. Hélas! ce fut en vain qu'ils supplièrent le maître céleste de conserver la vie au vieux prélat : le soir même de ce jour, le 18 avril 1161, il s'éteignit doucement.

Kenterbury fut rempli de deuil et de tristesse. Aujourd'hui, lorsqu'un évêque meurt, ce n'est qu'un chef des fidèles qui disparaît, qu'un membre du corps spirituel qui se détache, qu'une lumière, plus ou moins éclatante de la foi, qui s'éteint. Au moyen âge, le prêtre revêtu de ces hautes fonctions dans l'Eglise était en outre le seigneur temporel; tout relevait de lui; il était à la fois le pasteur et le maître à peu près absolu de la Cité. Au-dessus de lui il n'y avait que la puissance royale, à laquelle il s'associait quelquefois, mais qu'il contenait souvent. Tout ressortait de lui : l'administration, la justice, les corps comme les âmes. De lui dépendait la paix ou le trouble de la Cité, et la mort d'un de ces prêtres revêtus d'une si redoutable puissance était un événement d'autant plus grave, que l'on ne savait jamais quel homme viendrait s'asseoir dans le siége laissé vacant.

(1) 1159.

L'Eglise, en ce temps-là, élisait encore ses pasteurs, les moines, leur abbé, les prêtres, leur curé; les évêques donnaient la crosse et l'anneau; mais, en réalité, ces élections, en Angleterre, du moins, n'étaient qu'une vaine formalité. Le roi présentait un clerc, quelquefois un laïque à élire, et jamais, malheureusement, cette présentation n'était repoussée. Pour les hautes charges du clergé, Henri II, comme ses prédécesseurs depuis Guillaume le Conquérant, n'offrait au choix des clercs que des Normands, des Angevins ou des hommes du Poitou. Malgré son abaissement, l'Église étant encore la seule puissance qui pût mettre obstacle au débordement et aux violences de la conquête, Henri II avait un sentiment vague qu'un jour, pour lui et pour sa race, il rencontrerait là une barrière et des résistances avec lesquelles il aurait à compter; aussi tâchait-il de ne placer à la tête du clergé que des hommes sur le dévouement desquels il pût compter d'une manière absolue. Il s'efforçait de faire entrer l'Eglise dans les liens de la féodalité, il voulait tenir le prêtre comme il tenait les barons. L'indépendance cléricale, quoi qu'il fît, il la voyait germer, et sa nature violente s'en indignait. Thiébaut avait été pour lui un bon et loyal serviteur, et cependant plus d'une fois, quand il s'était agi des immunités ecclésiastiques, le puissant prélat l'avait forcé à les respecter et contraint le pouvoir royal à compter avec lui, appuyé qu'il était sur la foi et sur ce que nous avons appelé depuis *la conscience publique*, contre laquelle tout échoue.

Il y avait surtout un point qui gênait singulièrement la puissance de la royauté, c'étaient les tribunaux ecclésiastiques, le droit absolu de l'Eglise de juger ses membres et de prononcer sur certains cas; les questions de pâturages, de dîmes, de scandale public, de mariage, de validité de témoignages, etc., relevaient des cours ecclésiastiques, et l'officier du roi, le plus fier baron, la couronne elle-même devaient se soumettre à leur jugement. « Ces droits, a dit un historien que l'on ne peut soupçonner de trop de faiblesse pour l'Eglise, M. Michelet, donnaient lieu à de grands abus sans doute : bien des crimes étaient impunément commis par les prêtres; mais quand on songe à l'épouvantable barbarie, à la fiscalité exécrable des tribunaux laïques au douzième siècle, on est obligé d'avouer que la juridiction ecclésiastique était alors une ancre de salut : elle pouvait épargner bien des coupables, mais combien elle sauvait d'innocents ! »

Or c'était cette juridiction que Henri II voulait à tout prix renverser, et, pour arriver à une telle fin, il lui fallait tenir dans sa main l'archevêque de Kenterbury. Ce prélat était presque un pape anglais; il possédait de son chef des droits presque régaliens. « Ses terres lui appartenaient, disaient les vieilles coutumes, avec pleine juridiction et entière indépendance ; » et de plus il possédait une autorité toute-puissante sur l'Eglise d'Angleterre. Il fallait donc abaisser, ruiner cette primatie; Henri le voulait, et quand il voulait une chose, c'était avec une espèce de rage et de frénésie. Cet homme, au ventre énorme, que la fortune avait gâté, ne souffrait pas la moindre résistance. Tout devait plier devant lui et tout en effet jusqu'alors avait plié. Aussi, quand il apprit la mort de Thiébaut, il s'en réjouit comme d'une bonne fortune; mais, ayant besoin d'argent, et touchant pendant les vacances du siége les revenus considérables des biens de l'archevêché, il ne se pressa point de pourvoir à la vacance. Ce ne fut qu'au bout d'une année, après mûres réflexions, qu'il résolut de créer un nouveau primat.

Il était alors à Falaise, en Normandie; il appela près de lui son chancelier, qui quitta Londres et vint le rejoindre. Après l'avoir entretenu de différentes affaires, le roi lui dit :

— Il faut te préparer à retourner en Angleterre pour une chose importante.

— Dès que j'aurai reçu vos instructions, je partirai.

— Tu ne devines pas ce dont il s'agit?

— Non.

— Je veux faire de toi le successeur de Thiébaut, l'archevêque de Kenterbury.

Pensant que le roi voulait rire, Becket, soulevant un pan de son riche vêtement :

— Voyez un peu, dit-il, l'homme édifiant, le saint homme que vous songez à placer sur un tel siége? D'ailleurs, sur les choses de l'Eglise, nous n'avons pas la même manière de voir, et l'amitié qui a régné entre nous se changerait en une haine furieuse si vous donniez suite à cette plaisanterie.

Malgré tout ce que put dire Thomas, le roi persista dans son dessein et les barons l'encouragèrent. Avec un chef mondain, un homme de plaisirs comme le chancelier, toute l'Eglise d'Angleterre allait leur appartenir; le baronnage saluait d'avance la chute d'une puissance rivale et se partageait en espérance les immenses richesses de l'Eglise. Cependant Henri envoya aux évêques anglais l'ordre de se réunir à Westminster pour procéder à l'élection du primat; et en même temps il présenta à leurs suffrages son ami le chancelier. Il éprouva une résistance qui ne fit que rendre plus ardent son désir; ils lui répondirent que leur conscience ne leur permettait pas d'élever au siége du bienheureux Lanfranc « un chasseur et un guerrier ». Ces évêques étaient tous Normands; ils s'indignaient dans leur orgueil d'avoir pour chef un Saxon, le fils d'une Sarrasine; le roi jura par son plus terrible jurement, « par les yeux de Dieu ! » qu'il en serait ainsi, et envoya des ordres plus impérieux encore aux évêques. Ils obéirent; Thomas Becket fut nommé à l'unanimité. En sortant de l'assemblée, Gilbert Foliot, évêque d'Herefort, dit :

— Le roi vient d'opérer un miracle : d'un soldat, il a fait un prêtre; d'un laïque, un archevêque.

Becket fut ordonné prêtre par l'évêque de Rochester, le samedi de la Pentecôte 1162; et le lendemain, en grande pompe, sacré archevêque de Kenterbury et primat d'Angleterre, dans la cathédrale de Westminster.

Alors on assista à une scène étrange, qui ne s'est jamais renouvelée depuis : le mondain, le courtisan raffiné, l'amateur des chasses, des chiens et des faucons, l'homme que l'on n'avait jamais vu, à l'imitation de son maître, qu'avec le petit manteau jeté sur l'épaule, la plume à la toque, la dague à la ceinture et chaussé de ces longs brodequins dont le bout recourbé en corne de bélier était chargé de dorures, jeta loin de lui tous ces somptueux vêtements; il démeubla son palais, congédia ses courtisans, rompit avec toutes les habitudes de sa vie. Il se souvint que le Christ était mort pour tous, que le sang saxon coulait dans ses veines, qu'il se devait aux pauvres, aux déshérités, aux vaincus. Le puissant archevêque se couvrit d'une robe de bure et se ceignit les reins d'une corde. Ce fut comme une transfiguration; elle remplit les seigneurs normands de terreur et d'épouvante; mais le peuple poussa un long cri de joie, la race saxonne tout entière

tressaillit. Il faut lire les vieux écrits des contemporains pour se rendre compte des émotions de joie et d'espérance que les Saxons ressentirent. Ils avaient tant souffert ! Ils saluèrent, il faut bien le dire, plus un vengeur qu'un consolateur dans Thomas Becket; il devint leur champion, et nous verrons dans la suite de ce récit qu'ils lui restèrent fidèles. Ce fut leur reconnaissance qui, après sa mort, avant Rome, le sanctifia.

Dès qu'il eut été consacré, Becket se rendit dans son église; il prit possession de son siége. Humble dans la vie privée, il se montra prêt à défendre tous les droits qui relevaient de sa cathédrale; partout il fit pénétrer la fierté chrétienne qu'il respirait lui-même. Clérambaut, jadis domestique dans sa maison et soudard dans ses troupes, se présenta à lui; il le reçut froidement et dédaigneusement, n'ayant aucune estime pour son caractère; mais il alla chercher le frère Grim; il parvint à le décider à quitter sa pauvre cellule, il lui parla comme prêtre et comme Saxon et l'attacha à sa personne. Il se fit ainsi un mortel ennemi et un ami dévoué et si tendre, que l'histoire, qui raconte plus volontiers les actes des méchants que des bons, a gardé sa mémoire et son nom.

Mais que l'on juge de la colère de Henri II ! Elle s'exhala en menaces effrayantes; c'était une nature si terrible ! Dans ses accès, il devenait comme une bête fauve, ses yeux s'injectaient de sang. Dans une de ses rages, il avait arraché le bonnet, déchiré les vêtements

L'assemblée de Woodstok. Dessin de F. Lix.

de son principal conseiller Humet, et, ne pouvant faire plus, il s'était assis par terre et avait rongé la paille de son lit. Une autre fois, un page lui ayant présenté une lettre qui contenait de fâcheuses nouvelles, il s'était jeté sur lui, et de ses mains il voulait lui arracher les yeux. On eut beaucoup de peine à sauver ce malheureux et à empêcher ce crime abominable. Que l'on juge de l'exaspération de ce frénétique, lorsqu'un messager, porteur d'une missive du primat, vint lui remettre les sceaux. Dans sa lettre, Becket disait que ses nouvelles fonctions n'étaient déjà que trop lourdes pour lui, qu'il leur devait tout son temps et qu'il ne pouvait en conséquence conserver la charge de chancelier, qui se conciliait mal avec ses devoirs religieux.

A la lecture de cette lettre grosse d'orages, Henri II rugit et partit pour l'Angleterre, en disant : « Nous verrons, par les yeux de Dieu (*by God's eyes*) (1) ! qui cédera, de moi ou de ce misérable, qui est venu à ma cour sur un cheval boiteux, que j'ai tiré de la boue et nourri de mon pain ! »

Aussitôt son arrivée à Londres, le prince commença ses attaques contre l'archevêque, et son premier soin fut de chercher dans le clergé et les moines de l'Angleterre, et surtout de Kenterbury, des hommes disposés à l'aider dans sa lutte. Presque tous les prélats pris

(1) Nous donnons ici les termes anglais du jurement familier de Henri II, que nous trouvons dans les historiens de cette nation; mais il est certain que ce prince ne parlait pas et n'entendait même pas la langue des vaincus, ses sujets. Par contre, il parlait et écrivait fort bien les deux langues romanes des Gaules, celle du Nord et celle du Midi, la langue d'*oui* et la langue d'*oc*.

dans la race conquérante s'unirent à lui, guidés par leurs intérêts personnels; mais les moines restèrent fidèles à leur chef spirituel. Il y en eut cependant quelques-uns qui l'abandonnèrent et le trahirent; de ce nombre fut Clérambaut, qui devint son espion. Henri II essaya d'abord de soumettre les terres ecclésiastiques à certains impôts; Becket, armé des lois de Guillaume, résista et triompha. Henri porta ailleurs ses coups; l'abbé du fameux monastère de Saint-Augustin, à Kenterbury, étant mort, sans consulter l'archevêque, il nomma Clérambaut à cette haute position, et le nouvel abbé, se prétendant libre et indépendant, refusa de prêter serment entre les mains du primat. Vivement soutenu par le prince, Clérambaut soumit sa cause au pape, qui prononça en sa faveur. Cependant les vieilles coutumes sur lesquelles s'appuyait le nouvel abbé avaient été abolies par Grégoire VI.

Becket s'empara de la décision même qui frappait ses droits; puisque l'on annulait la législation de Guillaume le Conquérant, il somma Gilbert de Clare et tous les seigneurs qui détenaient des terres ayant autrefois appartenu à l'archevêché d'avoir à les remettre, sous peine d'excommunication. Passant de la menace à l'effet, il excommunia un officier du roi qui avait chassé un prêtre. Une affaire plus grave encore se présenta en 1164 : Philippe de Brois, chanoine de Bedfort, cité devant la cour du primat, fut convaincu d'homicide et condamné à une composition pécuniaire. Le roi, sous un futile prétexte, voulut que le procès fût repris, et de Brois, poursuivi de nouveau, fut frappé de la peine du fouet et suspendu pour deux ans de ses fonctions cléricales. Ce résultat ne satisfit point Henri. Que lui importait que l'homicide fût ou ne fût pas puni? Le but de ses efforts était de détruire la justice ecclésiastique et d'enlever à l'Église ce puissant moyen d'autorité, de briser entre les mains du primat cette arme avec laquelle il couvrait le clergé tout entier. Quel que fût leur dévouement au pouvoir royal, les prélats anglais ne pouvaient voir, sans inquiétude pour eux-mêmes, s'étendre si loin le bras séculier; ils semblent donc, quoique l'archevêque d'York fût d'avis de céder, avoir, en général, soutenu timidement le primat, s'opposant à un empiétement qui les privait tous des bénéfices de clergie.

Le roi prétendit alors avoir trouvé dans les vieilles coutumes des termes précis pour régler le différend; en conséquence, il convoqua à Woodstok une réunion solennelle de tous les barons, prélats et abbés du royaume. Après l'ouverture de cette assemblée, Henri se leva et demanda aux assistants s'ils ne consentaient pas à reconnaître les anciens us et les anciennes lois, dont il n'eut garde de montrer le texte, et cela par une excellente raison : elles n'existaient pas. Tous les barons, qui faisaient naturellement cause commune avec le roi, répondirent affirmativement. C'était au tour du primat à se prononcer; on attendait avec anxiété ses paroles. Sans s'émouvoir des regards de colère que lui lançait Henri, il dit :

— Oui, j'y consens.

Le prince triomphait; mais Becket, faisant le signe de la croix, ajouta gravement :

— Sauf l'honneur de Dieu et de sa sainte Eglise.

Cette restriction, qui remettait tout en question, fit rugir le roi; il se leva, quitta la salle dans le plus violent courroux, en menaçant du geste le prélat impassible. L'assemblée fut dissoute.

Cependant Henri ne renonça point à son dessein; il parvint à détacher quelques évêques, Roger, archevêque d'York; Robert de Melun, évêque d'Hereford, de la cause du primat. Tous ces prêtres, intimidés ou corrompus, entourèrent Becket, le pressèrent de céder, lui apportèrent les promesses royales. S'il consentait à ce qu'on lui demandait, il rentrerait dans les bonnes grâces de Henri; il deviendrait l'homme le plus puissant du royaume et la paix serait rendue à l'Eglise d'Angleterre, si profondément ébranlée. Seul dans sa courageuse opposition, sachant à quels excès pouvait s'emporter un prince si peu maître de lui, Becket chancela, et quoiqu'il n'eût aucune foi dans les assurances de sécurité et de bon vouloir qui lui étaient données, il finit par céder et promit ce qu'on réclamait de lui. Dès qu'il apprit cette bonne nouvelle, le roi convoqua à Clarendon, près de Winchester, le grand conseil de la nation composé de tous les comtes, barons, archevêques, évêques, abbés et prieurs d'Angleterre.

Cette imposante assemblée se réunit avec toute la pompe du temps en mars 1164, sous la présidence de Jean, évêque d'Oxford. C'est ici que le drame se lie.

A. GENEVAY.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

NOUVELLES.

LA PRAIRIE [1].

Mais ces grandeurs n'étaient que passagères. Je n'avais pas le temps d'en ressentir le juste orgueil. Au contraire, on eût dit qu'à tout propos, voulant m'élever, un accident m'abaissait. Cette carte, adressée au notaire Champon par un cousin du roi (tous les cordons bleus étaient ses cousins), m'eut bientôt ramené à mon humble condition. La cuisinière du notaire Champon était justement de notre village. Elle avait été à l'école avec ma tante; seulement ma tante était de la seconde classe et la grande Nanon de la première. Elles avaient ensemble déniché bien des oiseaux, gaulé bien des pommes et pêché bien des goujons. Plus tard, ma tante, qui était, comme on sait, une bourgeoise, avait quelque peu fait la fière avec la grande Nanon, qui l'avait payée en taloches. Bref, dans cette confusion de souvenirs, il me sembla que ces deux bonnes amies n'avaient pas toujours été dans un accord parfait. Toutefois je fus de l'avis de ma tante et de ma mère qu'il fallait écrire à la grande Nanon dans les meilleurs termes, afin qu'elle me protégeât auprès de M. son maître et de MM. les clercs, et voilà comme, en si peu d'heures, le protégé d'un duc et pair, l'amoureux d'une comtesse pour le moins, ne fut plus (en expectative) que le protégé de la grande Nanon.

En deux ou trois jours toutes mes hardes furent prêtes; mon habit des dimanches était tout neuf, mon habit de la semaine était encore assez bon pour ravauder dans l'étude. Nous n'avions pas tant de vanité que d'aspirer aux premières conditions, et la place de quatrième ou

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

cinquième clerc, rétribuée à vingt-cinq francs par mois, me paraissait des plus enviables. Enfin je partis, beaucoup moins sûr de moi-même et de mes futures destinées que notre illustre compatriote Guillaume de Normandie allant conquérir l'Angleterre. Bien m'en prit d'avoir été recommandé à la grande Nanon ; elle m'ouvrit à deux battants la porte de Me Champon ; l'apostille de M. de Boispréaux fut par-dessus le marché.

— Soyez le bienvenu, mon enfant, me dit-elle. Il est vrai que votre tante Honorine était un peu fière avec les petites gens ; en revanche, j'étais la plus forte, et ces petites batailles de l'école ont un grand charme à quarante ans de distance.

Elle voulut voir la recommandation de M. le duc :

— C'est, en effet, dit-elle, un des clients de l'étude, un seigneur ruiné ; mais nous ne sommes pas fâchés d'écrire ces vieux noms en vieux caractères sur une suite de cartons : ça nous pare et ça fait rêver les clients dans la salle d'attente. Avec ce nom-là et ma protection, vous êtes sûr d'être admis parmi les clercs de l'étude. On leur servira demain à leur déjeuner le jambon, le beurre et les gâteaux de vos deux mères. Ils boiront à votre santé et vous serez tous bons amis.

Cela se fit comme elle l'avait dit. Me Champon me reçut bien. Il posa sur la glace de sa cheminée la carte du duc de Boispréaux, et, comme il se regardait assez souvent dans la glace, il s'habitua tout de suite à mon nom. Le premier clerc, garçon très-occupé, m'accorda à peine un coup d'œil ; le second clerc, très-ambitieux, me voyant si modestement vêtu, pensa naturellement que j'étais laborieux, peut-être intelligent, et qu'il tirerait de moi beaucoup de travail et quelques bonnes idées. Tout de suite il se mit à l'œuvre, et parut étonné de tant de choses que j'avais apprises dans mon premier métier. Donc, il fut arrêté que j'aurais le rang de cinquième clerc, faisant les fonctions de quatrième. Ce quatrième, l'orgueil et le fléau de l'étude, avait nom M. de Bérins, et bien qu'il s'en vantât, il était vraiment gentilhomme. Il n'avait pas dix-huit ans, il était beau comme le jour : les cheveux d'Apollon lui-même et les yeux du jeune Amintas. Plein de vanité, plein d'orgueil, dédaigneux de l'espèce humaine, insolent avec tout le monde, et même avec les gens riches, il n'était agréable à personne, et chacun cependant l'honorait, parce qu'il y avait de la force et de la volonté dans ce jeune homme. Fils d'une famille militaire et ruinée, il avait vu de si près la pauvreté qui vous rend ridicule, s'il en faut croire le satirique latin, qu'il s'était promis à lui-même, et qu'il avait promis à tous les siens de faire, un jour ou l'autre, une grande fortune. Il avait d'abord tenté les affaires de banque et de bourse ; il y renonça en vingt-quatre heures, quand il eut compris que c'était une triste besogne ; et, comme sa famille avait été longtemps la cliente de l'étude Champon, il proposa ses services au vieux notaire. Celui-ci ne fut pas fâché de posséder dans son étude un rejeton des comtes de Bérins, dont les ancêtres avaient brillé sur tant de champs de bataille, où il n'y avait guère que de la gloire à recueillir et des coups à gagner.

M. de Bérins, plus intelligent que tous ses camarades, comprit que j'étais un honnête garçon qui ne manquait pas d'habileté, et qui serait tout disposé à reconnaître la supériorité d'un clerc gentilhomme sur les clercs vulgaires. Toute l'étude avait résisté aux prétentions féodales de M. de Bérins ; elle s'était même un peu moquée de sa noblesse, et quand il avait proposé aux moqueurs de leur donner un coup d'épée, ils avaient ri comme on rit au *Malade imaginaire* quand soi-même on se porte bien. Bérins, bon garçon, avait ri à son tour, et même il était convenu qu'il n'était pas juste de laisser sa besogne à ses compagnons. J'arrivais donc au bon moment de cette honnête résolution, et notre gentilhomme m'annonça qu'il me choisissait pour le remplacer en toutes occasions, non pas difficiles, mais ennuyeuses et qui sentissent la servilité.

— Vois-tu, me dit-il (il me tutoyait et je lui disais *vous*), j'aimerais mieux porter dans la rue un *Digeste* en vieux maroquin, pesant deux cents livres, que le Code civil sous mon bras. Chacun devine, à ces tranches de diverses couleurs, le clerc de notaire ou le clerc d'avoué. Deux ou trois fois, il m'a fallu suivre notre patron, la serviette sous le bras ; j'ai trouvé le moyen de lui faire porter sa serviette, en la laissant tomber à deux ou trois reprises :

— « Maladroit ! s'écriait-il, ce portefeuille vaut plus d'un million. »

Ce n'est pas le mal que je veux éviter, c'est la honte. On m'appellerait au cinquième étage pour entendre un poëte étendu sur son grabat dicter, entre deux quintes de toux, l'acte de ses dernières volontés : *Je laisse et lègue à Madeleine Friquet une somme de trois cents francs sur la publication de mon poëme épique*... Eh bien, j'irais le front haut chez ce pauvre diable, et volontiers, si je les avais, je lui donnerais cent écus pour compléter la fortune de Madelon. Dans ce grenier, je suis sûr de n'être pas reconnu. Mais quel métier ! apporter un papier timbré au chevet d'un riche seigneur des finances ! respirer à pleins poumons la nauséabonde odeur de ce lit plein de fièvre ! et quand ma tâche est achevée enfin, rencontrer des gens avec qui j'ai dîné la veille, de mes amis, de ma famille peut-être, qui me demanderont d'un air de protection : « Monsieur, mon ami ou mon cousin, que portez-vous dans ce testament pour notre service ? » Au diable ! messieurs, je porte des cornes et laissez-moi passer. Et pendant que je m'enfuis, on crie à mes oreilles : « Monsieur le petit clerc ! monsieur le petit clerc ! » Si bien que je suis perdu de réputation et n'ose me montrer de quinze jours.

Voilà comment il plaisantait de toutes choses. Il était fait pour être clerc de notaire, autant que le duc de Bellune pour être aubergiste ou le roi Murat garçon d'écurie. Il se roidissait de son mieux contre une si méchante fortune, et moi, je le pris d'abord en pitié, puis en amitié, le voyant à ce point superbe et malheureux.

Sans savoir pourquoi, je l'aimais beaucoup, je l'admirais de toutes mes forces, et pourtant il me traitait assez mal. Sous sa meilleure parole, on sentait la condescendance, et quand par hasard il vous remerciait, c'était du bout des lèvres. Le fait est qu'il sentait sa noblesse en toute chose, et même, un soir qu'il avait la fièvre, il voulut bien m'expliquer les privilèges de sa caste. Il disait que la supériorité des Français sur les Grecs et les Romains, c'était d'avoir toujours reconnu la noblesse à la tête de ses armées et de ses gouvernements. Auguste reconnut les nobles gaulois, dont il fit des sénateurs. Caligula leur trancha la tête. Ces nobles gaulois valaient les plus illustres Romains. Telles étaient ses premières explications, mais je me perdais dans ces diverses noblesses : chevaliers, écuyers, soldats, bacheliers... Il professait une immense admiration pour cette formidable *gendarmerie* française, toute composée de gentilshommes, battue à Crécy, décimée à Poitiers,

exterminée dans les plaines d'Azincourt. Il savait les bannières, les pennons à pied et à cheval, comment les femmes de condition ne paraissaient jamais en public sans un oiseau sur le poing ; et s'il me voyait rire aux éclats, il m'appelait piéton, brigand et rôdeur, autrement dit bourgeois. Pirate, à son compte, était un assez beau titre. En revanche, il honorait assez peu les baillis, les sénéchaux, les lieutenants. Il admirait la chevalerie ancienne, et se moquait de la chevalerie errante. Il croyait à la Durandal de Roland, il n'avait aucune pitié pour la Rossinante de don Quichotte. Ah ! celui-là eût été bien courageux et bien retranché derrière les remparts de 1789, qui eût démontré à notre quatrième clerc que les nobles n'avaient pas un droit naturel et foncier sur leurs vassaux, qu'ils n'étaient pas de fait et de droit les seuls grands de l'Etat. La noblesse, au compte de M. notre quatrième clerc, eut grand tort de manquer de prudence et d'argent, et la voilà mêlant son sang précieux au sang des plus vils roturiers, que disons-nous? au sang des financiers, des fermiers généraux. L'invention de la poudre a mis le comble aux malheurs de la noblesse, en l'exposant à tomber, à deux cents pas d'ici, sous la machine d'un goujat. Et voilà comment, disait-il, fils et petit-fils de tant de capitaines, j'en suis réduit à barbouiller du papier timbré chez Me Champon et son collègue, notaires à Paris.

Comme il m'écrasait sous sa science, et que je tenais à me défendre, je lui répondais par des passages des anciens philosophes : *Voici donc que vous nous montrez ce qu'il y a de plus chimérique dans la noblesse, à savoir les noms des plus arrogants de tous les hommes?* Qui parle ainsi? Cicéron, un homme nouveau, il est vrai, mais un grand homme. Écoutez Sénèque : *Ils sont bien rares*, vous dira-t-il, *les gens vraiment nobles. Noble est l'honnête homme. Une suite d'ancêtres ne fait pas la noblesse, elle est au fond de nos cœurs.* Voilà parler de bon sens. Un jour que l'on pendait des voleurs sous les yeux de Canut, roi des Vandales : « Je suis ton parent, disait l'un des voleurs. C'est vrai, dit le roi, qu'on le pende à une plus haute potence. »

— Eh bien, répondait mon ami de Bérins, voilà des discours de républicain. Mais, malheureux roturier et paysan que tu es, crois-tu que je manque de réponse à tes Grecs, à tes Romains ?

Il cherchait la réponse et ne la trouvait pas.

— Monsieur, lui dis-je, il y a un poëte appelé Dante, qui disait : *Celui-là est noble qui possède un grand emploi et gouverne bien ses passions.* Saint Jérôme, un saint assez mal élevé, appelait tout simplement la noblesse *une richesse invétérée* (*inveteratas divitias*).

— Ah ! pardieu ! ce n'est pas la mienne, s'écriait mon malheureux camarade. *Une richesse invétérée !*

— Mais, lui disais-je encore, Platon n'a-t-il pas dit quelque part : *Il n'y a pas de roi qui ne sorte de quelque esclave, et pas d'esclave qui ne vienne de quelque roi?*

— Platon ne sait pas ce qu'il dit, répliquait notre obstiné. Certes, je ne sais pas le droit, en ma qualité de noble, mais je sais bien la maxime : *Error publicus facit jus.* L'erreur publique fait droit. Le public dit : « Vous êtes noble, » et je le suis. Vous parliez du roi? le roi disait un jour à son premier domestique qui lui demandait la noblesse : « Je t'ai fait riche et je pouvais t'enrichir ; mais de toi faire un noble, je ne saurais, mon cher ami. »

Ce que je vous dis là est le résumé d'une suite de conversations sur le même sujet ; nous étions intarissables, il me semblait souvent que j'avais raison, mais la grande Nanon intervenait, son bougeoir à la main :

— Il ne vous convient pas, me disait-elle, d'asticoter M. le comte.

Et elle lui faisait un beau salut.

Nous logions sous les toits, mais au deuxième étage, à côté l'un de l'autre, et nos deux chambres étaient toutes pareilles, avec cette différence que la mienne était un taudis et que la sienne était un Louvre. Son lit était décoré d'une courte-pointe à ses armes. Sur sa muraille nue, il avait cloué d'anciens portaits, de vieilles images et quelques belles figures, les printemps d'aujourd'hui qui semblaient sourire aux printemps d'autrefois. Ses mouchoirs étaient déchirés, mais ils étaient parés de la couronne héraldique. Il était grand joueur, et tantôt riche, tantôt pauvre, il portait légèrement sa richesse ; la pauvreté ne le courbait pas. On comprendra facilement qu'un ami de cette sorte fût difficile à gouverner et me donnât bien de l'occupation.

Quand nous sortions ensemble, il prenait naturellement le haut du pavé, et si je le suivais à distance, il me faisait un beau sourire. Allions-nous ensemble au Palais de justice, à la Chambre des notaires, il me cédait sa besogne et s'en allait promener dans la salle des Pas perdus, bras dessus, bras dessous, avec les avocats les plus célèbres. « Tiens, Me un tel qui se promène avec ce jeune seigneur, » et Me un tel, le républicain, n'était pas fâché de l'apostrophe. A la fin, je revenais, notre double tâche accomplie, et (voici maintenant que reparaît le gentilhomme) il prenait la faute, s'il y avait faute, et me laissait l'honneur de la chose bien faite.

Il fut pour moi le plus serviable et le plus affreux de tous les hommes. Après m'avoir aidé à retrouver ma chère Geneviève... Un mot de plus, je n'irai pas plus loin... revenons à notre récit.

Je n'ai pas encore parlé de mes jeunes et chastes amours... je ne les avais pas oubliées. Chaque matin je saluais d'un regard attendri le carton qui contenait les papiers de la famille de Boispréaux, mais j'attendais le bon plaisir de Geneviève. Elle savait où me prendre, et j'étais bien sûr de la retrouver à l'heure qu'elle-même avait désignée en sa pensée. Un dimanche où l'étude était confiée à ma garde, et comme je songeais, si jeune encore, à mes heures passées, ma première rencontre avec Geneviève, et son cri plein de tristesse : c'est *dommage!* les haines que j'avais soulevées en servant la cupidité de l'huissier Belavoine, et tout d'un coup ma réhabilitation complète ; et comme je voyais surtout Geneviève accourant au coup de feu qui me devait laisser sur la place, je sentais couler ses belles larmes sur mon front, j'entendais sa douce voix m'appeler comme on appelle un frère, enfin ce soudain changement qui faisait de la bergère une princesse :

— Je voudrais savoir, s'écria M. de Bérins, à quoi pense en ce moment mon ami Pierre? A ses amours, peut-être?

— Vous l'avez dit, monsieur le comte ; on n'est qu'un paysan, c'est vrai, mais on aime autant qu'un autre.

— On aime un objet charmant? reprit mon noble ami : des pieds un peu grands, des mains un peu rouges, un jupon de futaine et des bras brûlés du soleil...

Pour la première fois, je trouvai que ce jeune homme était un insolent, et je lui répondis sur un ton que d'ordinaire il n'eût supporté de personne.

— Il n'y a rien, monsieur, dans votre noble faubourg,

de plus noble et de plus beau que cette aimable personne, et pas une de vos marquises ne pourrait comparer sa beauté à ses divines beautés. Parlons-en, s'il vous plaît, avec respect; faisons mieux, n'en parlons pas.

Je pensais qu'il allait se fâcher, ce qu'il eût fait avec tout autre.

— Acceptez, me dit-il, tous mes pardons, et permettez-moi de vous complimenter sur vos très-sérieuses amours. S'il est vrai que l'amour ennoblisse, à ce compte vous êtes noble autant que moi. Que ce soit donc un nouveau motif pour que nous nous aimions davantage, et maintenant permettez que, dans votre intérêt même, je vous adresse une ou deux questions. La dame est à Paris?

— Oui.

— Elle est du monde?

— Elle est du meilleur monde.

— Et vous êtes sûr qu'elle pense à vous.

— Elle y pense.

— Mais l'obstacle, s'il ne vient ni d'elle ni de vous, viendra de son entourage. Il sera bien difficile au cinquième clerc d'entrer dans les salons du faubourg Saint-Germain. On n'ouvre pas certaines portes aux habits fripés, aux doubles semelles, aux pantalons trop larges, aux gilets trop étroits. Vous avez beau tenir votre chapeau à la main, la maîtresse de céans a bientôt vu rougir le chapeau et celui qui le porte. Ah! mon ami, que de misères! J'ai pourtant trouvé le moyen, moi qui vous parle, de vous introduire au milieu de la plus belle

La boutique de la bouquetière. Dessin de F. Lix.

maison de Paris, et dans une de ces heures solennelles où les plus belles dames de la ville et les plus grands seigneurs de la cour se font un véritable honneur de se saluer l'un l'autre dans leur plus magnifique appareil. Écoutez-moi, nous dressons en ce moment le contrat de mariage de M. le comte de Jailly avec Mlle Marguerite de Boispréaux...

En ce moment j'eus grand'peine à ne pas me trahir. Mlle de Boispréaux mariée!... Heureusement je fus rassuré quelque peu par ce nom de Marguerite.

— Elle est fille unique, reprit le quatrième clerc. Son mari est l'un des plus riches propriétaires de Picardie, où Mlle de Boispréaux possède, du chef de sa mère, un bien considérable. Un pareil contrat ne se fait pas tous les jours et représente un assez long travail. Le patron, qui sait que je connais les deux parties *adverses*, c'est une de ses bonnes et fréquentes plaisanteries, m'a employé à préparer toutes les notes, et nous n'avons plus qu'à donner la dernière main à ce contrat. J'ai pensé (ici il reprit avec moi son ton ordinaire) que ta belle main magistrale consentirait à reproduire une si belle prose sur un blanc vélin, orné de majuscules de ta composition, laquelle copie, étant faite avec l'art exquis de Jehan Fouquet ou des *Heures* de la reine Anne de Bretagne, et collectionnée avec la plus vive admiration par nous, Jean-Michel de Bérins, quatrième clerc dans la boutique à Me Champon, ne vaudra pas moins de dix louis d'or au bon copiste Pierre-Denis de... je ne sais quoi, Denis de quoi? Denis de rien!... Mais avec ces deux cents livres, je veux habiller des

pieds à la tête, en drap d'Elbeuf, en satin de Lyon, en souliers à boucles, Amadis-Pierre Denis, et je vous le métamorphose à ce point qu'on le prendra dans la foule pour Mgr le duc de Chartres en habit bourgeois.

Cette conversation avec mon terrible ami me rendit fort aise, et ce fut la première fois que je compris qu'il y avait entre lui et moi une certaine égalité. Cependant je n'abusai pas de ma victoire, et même, le lendemain de nos mutuelles confidences, il me pria sans façon de lui rendre un grand service. Il s'agissait de commander chez Mme Prévost, la célèbre bouquetière du Palais-Royal, un bouquet pour une dame, une brune aux cheveux noirs. Même elle avait la lèvre estompée agréablement d'un fin duvet... le duvet de la seconde jeunesse. Un pareil renseignement devait suffire à la bouquetière intelligente pour composer un bouquet convenable avec la beauté de la dame. Ainsi j'allai tout courant dans cet humble rendez-vous des plus belles fleurs de Paris. La bouquetière était une femme entre deux âges; elle avait été fort belle, et, pour son propre compte, les Amours avaient cueilli bien des fleurs. Sur son arrière-saison, elle était restée attachée à la rose, à l'œillet, aux fleurs aimées des poëtes et des jeunes filles. Elle mariait avec un goût parfait toutes les nuances printanières : le jasmin à l'iris, la violette au bouton d'or. Elle gardait pour les dames tapageuses la tubéreuse, et, pour les cœurs paisibles, le camélia blanc dans une touffe de violettes de Parme. Oui, mais pour que la bouquetière exauçât les vœux du nouveau venu qui lui demandait un bouquet pour *l'inconnue*, il fallait le demander ingénûment, sans emphase et sans orgueil. « Honte aux vieilles passions! louange aux jeunes amours! » telle était la devise de la bouquetière du Palais-Royal.

Je trouvai grâce à ses yeux. Elle me reçut très-bien, et quand je lui dis comment la dame était faite :

— Bon! dit-elle, on lui donnera myrte, réséda, rose jaune, œillet, grenade, et que dites-vous d'une fleur d'oranger?

Parlant ainsi, elle composait son chef-d'œuvre avec tant d'art et de goût, qu'une blonde aux cheveux ardents l'eût rejeté avec horreur. Au contraire, on voyait que ces belles fleurs ajouteraient leur suave parure à la piquante beauté de la Parisienne au teint mat, aux yeux brillants de génie et de plaisir. Je restai moi-même en admiration devant cette heureuse merveille, inquiet seulement de savoir ce qu'elle allait coûter. Mais la bonne marchande, avec un beau rire :

— Ce sera, dit-elle, un écu pour vous, jeune homme. M. de Rothschild le payerait vingt francs.

Je remerciai de mon mieux avec un beau salut et, tenant mon bouquet renversé, je pris ma course à travers les rues. Il pleuvait à verse. Il y avait loin du Palais-Royal à notre maison. Il fallut traverser des ruisseaux pleins de fange, et j'arrivai tout mouillé dans la chambre de mon camarade. Il faisait sa toilette au coin de son feu, ne pensant guère à moi plus que s'il eût fait le plus beau temps du monde.

— O malheureux! s'écria-t-il, qu'ai-je fait? Je t'expose à quelque bonne fluxion de poitrine pour une fantaisie dont je ne veux déjà plus.

En même temps, sans regarder le bouquet, il me donna son fauteuil, ses pantoufles; il me fit endosser sa robe de chambre, ouvrage d'une fée. Enfin je me trouvai, grâce à sa pitié, dans un enchantement qui m'était inconnu.

Sa toilette achevée, Bérins me dit, en me montrant quatre ou cinq feuilles du plus grand papier au timbre royal :

— Voici le contrat dont je t'ai parlé, et voilà le parchemin sur lequel tu vas inscrire, en véritable élève de Brard et Saint-Omer, les *acquêts*, *conquêts communaux*, *paraphernaux* de cet accouplement de deux fortunes. Tu nous feras, s'il te plaît, des lettres moulées, afin que les qualités, noms et prénoms des deux parties contractantes sautent aux yeux des plus distraits. Je te laisse, et ne sois pas inquiet de ton souper : poulet, salade, une bouteille de vin de Bordeaux, c'est ton droit. La grande Nanon t'apportera ces bonnes choses sur le minuit. Cette fois, homme heureux, tu seras éclairé par deux belles chandelles de cire, et tu n'auras pas la peine de les moucher toutes les dix minutes avec tes doigts.

Il me disait toutes ces choses en se regardant dans la glace, arrangeant une boucle rebelle et faisant à sa cravate un de ces nœuds restés célèbres dans tout le notariat de Paris. Il partit avec le bouquet, bien enveloppé dans son manteau, et j'entendis dans l'escalier le saute-ruisseau qui lui disait en riant :

— La voiture de monseigneur est avancée.

De Bérins avait bien deviné ma fantaisie, et véritablement je me trouvais très-heureux dans cette chambrette élégante, assis à cette table, où brûlaient deux bougies, et lisant ce contrat, digne des fables de l'ancien régime. Il y avait sur ces pages en style de notaire *royal*, un montjoie incroyable de terres labourables, prairies, moulins, châteaux, sources d'eau vive, étangs, vergers, forêts, masures. Un pauvre diable de mon espèce, qui ne connaissait pas de plus grande fortune que vingt arpents de terre médiocre, ne pouvait pas lire, sans éblouissement, le détail de tant de biens amoncelés sur une pancarte. Un plus riche en aurait eu le vertige; un poëte aurait dit : « C'est invraisemblable. » Hélas! tournez la page, et soudain, par un coup de la baguette contraire, s'évanouissent, à vos yeux confondus, domaines, seigneuries, comtés, duchés, marquisats, ruines de vieux châteaux, abbayes écroulées... L'hypothèque, un monstre insatiable, allait, sans cesse et sans fin, déchirant en mille parcelles, à la volonté de maîtres inconnus, toute cette chevance. Ainsi le drame était double et se compliquait à la façon des poëmes dramatiques du maître Alexandre Dumas. Et plus l'apparence était magnifique, et plus l'écroulement était misérable. On eût pris ces fortunes, que le vulgaire enviait de toutes ses envies, pour quelqu'une de ces eaux stagnantes sur lesquelles ont poussé les herbes, les fleurs, les cressons. A certaine distance, on prendrait ces étangs pour une immense prairie où tout abonde. Imprudent voyageur! garde-toi de pousser ton cheval dans ces mensonges. La vaste prairie est un abîme où tu disparaîtrais tout entier, comme autrefois, dans les fanges méotides, le jeune sire de Ravenswood.

Et lorsqu'enfin j'eus bien étudié le néant de cette fortune imaginaire, je me mis au travail. J'allais vite et d'un main légère. Il me semblait que j'avais ma part de tous ces biens de fortune. Enfin je me hâtais d'arriver au nom charmant de Geneviève. Hélas! elle avait changé de nom. M. le duc de Boispréaux, son père, sans la reconnaître en ce contrat, tout rempli de prudence, et sans la désavouer, la désignait sous un nom plus féodal que sincère : il l'appelait Mme la chanoinesse de Montdragon. Montdragon!... ma Geneviève et mes amours!

J'avais déjà parcouru plus d'un vignoble et plus d'un champ de blé, lorsqu'une petite main me frappa sur l'épaule, et, m'étant retourné, j'entrevis une dame au regard hautain.

— Ah! mon Dieu! dit-elle effrayée, je ne suis donc pas chez M. de Bérins? Suis-je assez maladroite! Et que faites-vous ici, monsieur?

Sa parole était brève et son regard dédaigneux. Certes elle ne croyait pas rencontrer si peu que moi, à pareille heure, dans ce petit logis. Elle était vraiment mécontente, et, pour un rien, elle m'eût traité comme un valet de la maison.

Je compris son embarras, et voulant la tirer de peine à force de respects :

— Madame, ayez la bonté de m'entendre; en deux mots vous allez me connaître. J'ai l'honneur d'être un des clercs de Me Champon et le compagnon d'un gentilhomme que vous connaissez sans doute, appelé M. de Bérins. Comme il était chargé ce soir d'un grand travail qui dérangeait toute sa soirée, il m'a prié de le faire à sa place; et comme, grâce à lui, j'avais reçu toute l'averse de cinq à six heures, il a bien voulu m'installer dans sa chambre et me prêter le beau déshabillé que voilà. Puis, vêtu comme un prince, aussitôt que le ciel est redevenu serein, il est parti, et j'aurais juré, madame, qu'il était au théâtre Italien.

— Certes, il n'était pas chez nous, dit-elle, il n'y vient plus. Mon mari ne l'aime guère; cependant je le vois encore une ou deux fois par semaine à l'Opéra, aux Italiens. Il rentre, il me salue et s'en va, à moins que mon mari ne lui dise de rester, pendant que lui-même il va fumer sur le boulevard. Encore aujourd'hui, je croyais le voir; en vain je l'ai cherché : pas de M. de Bérins. Heureusement que je me suis rappelé à temps qu'il était un peu notaire, et si vous me voyez ici, monsieur, c'est qu'en effet je veux signifier à Me Champon, par l'entremise de son quatrième clerc, qu'il ait à renoncer au contrat entre Mlle de Boispréaux et M. le comte de Jailly. Donc, rien de plus innocent que ma visite : une cliente chez son homme d'affaires, rien de plus.

A cette annonce inattendue de la rupture d'un mariage qui devait me donner une si belle occasion de revoir Geneviève, un frisson traversa tout mon corps. J'allais donc le perdre aussitôt que je l'avais retrouvé, l'espoir qui remplissait mon âme! Il me semblait que pareille occasion ne s'offrirait plus dans toute ma vie, et peu s'en faut que les larmes ne m'en vinssent aux yeux.

— Et pourquoi donc, madame, repris-je avec l'accent de mon patron lui-même, à l'instant où toutes les conditions sont présentées et acceptées des deux parts, quand la fiancée et le fiancé s'entendent à merveille, et le bruit de ce grand mariage étant répandu dans tout le noble faubourg, pourquoi le rompre? A-t-on bien pensé au chagrin des jeunes gens, à l'indignation des parents, à la mauvaise interprétation de la ville? Ainsi vous parlera Me Champon, et, ne vous déplaise, répondez-moi comme si c'était lui qui vous parlait.

— Mon Dieu, monsieur, dit la dame en jouant avec son nœud d'épaule, on voit ces choses-là tous les jours. Il suffit d'une simple erreur dans l'énoncé d'un apport mal expliqué. Je suis la sœur de M. le comte de Jailly. On nous avait fait Mlle Marguerite beaucoup plus riche qu'elle ne l'est, mais nous avions passé sur cette première erreur. Ce matin même, il nous est revenu qu'elle n'était pas fille unique, et que M. le duc de Boispréaux lui donne en dot une maison très-compromise. Il y a donc là des obscurités qu'il faut éclaircir avant d'aller plus loin. Voilà pourquoi je vous préviens officieusement pour que vous arrêtiez ce beau contrat parcheminé, où se déploie une si belle écriture de maître d'école (à ces mots, elle se mit à rire aux éclats; c'était sa vengeance de ma grave allocution). Par une lettre qu'il recevra ce soir en rentrant chez lui, car je l'ai vu au théâtre Italien, Me Champon est averti officiellement. Permettez donc que je prenne congé de vous, en vous demandant pardon de ma grande liberté.

Elle avait en ce moment l'ironie à la lèvre. Alors, par un mouvement dont je ne me rends pas compte encore aujourd'hui, je me jetai à ses pieds, et baisant ses belles mains :

— Non! lui dis-je avec des larmes dans la voix, non, madame, vous n'accomplirez pas cette horrible menace, et vous ne voudrez pas séparer ces deux jeunes gens réunis par de si beaux liens. Qu'importe un peu plus ou moins d'argent dans une si magnifique alliance? Il importe, au contraire, et beaucoup, que M. votre frère aîné (j'appuyai sur ce mot *aîné*, qui fit plaisir à la dame), arrive aux grands honneurs qui sont réservés au gendre de M. le duc de Boispréaux. Pensez donc, madame, à ce grand titre, et songez à la pairie; voyez si le tabouret à la cour ne vaut pas une terre, une maison, un coupon de rentes. En même temps, on vous a mal informée en vous disant qu'il avait deux filles. Il n'en a qu'une, et l'autre...

— Eh bien, l'autre?

— Une fille de sa jeunesse, madame; une chanoinesse, dont il n'a pas pu faire une chanoinesse de Remiremont. Mille écus de dot dans un couvent... ne voilà-t-il pas un sérieux obstacle? Encore une fois, songez-y.

Je m'étais levé, je restais debout dans l'attitude même de l'éloquence. Elle était excitée à la fois par la surprise et le chagrin de ces ruptures, autant que par les lointaines mélodies que Mme Mainvielle-Fodor chantait d'une façon divine. Enfin, le dirais-je? elle trouvait un certain charme à s'entendre ainsi prier et supplier par un homme qui parlait le langage d'un notaire avec l'accent d'un amoureux. Quand donc je disais si bien : « Ayez pitié de deux jeunes cœurs, » elle ne savait que répondre, et se demandait si je ne parlais pas de son cœur et du mien?

Un coup frappé à la porte nous vint tirer de cet enchantement. C'était la grande Nanon qui m'apportait ce fameux souper que mon ami m'avait fait entrevoir : le thé, le poulet froid, et même un beau fruit sur un plateau chinois. Mais que ces bonnes choses furent les mal venues! d'autant plus que la dame, à cet aspect, reprit son grand rire. Elle riait à merveille avec ses belles dents, rendues plus blanches par l'ombrage de sa lèvre incarnat.

— Ah! dit-elle, un si bon souper; c'est le prix de notre contrat, voilà pourquoi vous y teniez tant : monsieur va dévorer une aile du château de Boispréaux et manger une pêche du verger de Jailly. Bon appétit, monsieur. Je m'en vais, et, s'il vous plaît, mademoiselle me reconduira jusqu'à ma voiture.

Elle allait sortir, très-contente au fond d'avoir un témoin de sa belle sortie; mais, soit qu'elle eût pitié de ma triste figure, ou que dans son cœur elle se fût rendue à mes instances :

— Maître Champon, dit-elle de sa voix la plus soleu-

nelle, il est convenu entre nous que vous acheverez ce contrat cette nuit même, et que rien n'y sera changé. C'est moi qui vous le dis.

Et comme je la voulais reconduire :

— Ah! de grâce, n'allez pas plus loin, me dit-elle. Un homme bien élevé n'accompagne pas une dame en robe de chambre.

Elle sortit. Nanon la suivit jusqu'à sa voiture et s'en revint procéder à mon petit souper.

D'abord je fus épouvanté de moi-même et de ma misère. Honte et désespoir, comme on disait dans les drames de ces temps-là. Il me semblait que je perdais la plus illustre conquête. Aurais-je été content de raconter au dédaigneux M. de Bérins, cette erreur d'une dame de si bonne compagnie! Cela dura bien quatre ou cinq minutes, je le dis à ma honte; mais quand je vis la grande Nanon poser sur une belle serviette le poulet sur un plat d'argent, quand je sentis s'exhaler de la théière une odorante vapeur qui me promettait tant de joie, et me voyant seul, à mes pieds le bouquet de la dame oublié là par mégarde, la faim, négligée un instant, reparut brillante, et j'attaquai sans regret, sans remords le meilleur souper que j'eusse fait encore de toute ma vie. Quel appétit! quelle fête à boire à petits traits cette liqueur dorée! En même temps, oublieux de ma défaite, je me rappelais ma victoire, et déjà je voyais, unis par moi, ce jeune homme et cette aimable jeune fille, qui avaient été sans le savoir si voisins d'une rupture. Et surtout c'était vous que je revoyais, Geneviève aux grands yeux.

Quand j'eus vidé ma dernière tasse à la santé de Geneviève, aussitôt je repris mon travail, m'arrêtant parfois pour bien m'assurer si je n'étais pas le jouet d'un rêve. En ce jeune âge, on a sitôt fait de s'entourer des

Le souper d'un clerc de notaire. Dessin de F. Lix.

plus douces visions! le rêve obéit si vite au premier appel. A la dernière ligne, enfin, à la place même où le roi de France et Geneviève allaient inscrire avant peu leurs noms adorés, et le sommeil me gagnant, je me jetai sur le lit de mon confrère, et je dormis du sommeil des justes jusqu'à huit heures du matin.

Le jour venu, je me dépouillai de mes atours, et, vêtu comme à mon ordinaire, on me dit que déjà le patron m'avait demandé. J'entrai chez lui. Il lisait, tout soucieux, l'opposition de M. le marquis de Jailly au mariage de son fils.

— Je voulais vous avertir, me dit le patron, de ne pas aller plus loin dans le contrat de mariage qu'on vous a confié... Tout est rompu, j'en suis fâché.

J'en suis fâché était de trop, on le voyait suffisamment à son visage. Il n'était pas homme à perdre ainsi de gaieté de cœur une si belle occasion d'aller aux Tuileries. Le roi le connaissait et lui disait toujours un petit mot d'amitié. Cette fois même, il était bien sûr qu'il reviendrait du château chevalier de la Légion d'honneur. C'étaient les dignes appointements que lui avait promis son noble client, M. le duc de Boispréaux.

Je le laissai quelques instants dans sa tristesse, et tout d'un coup, comme il me croyait déjà rentré dans l'étude :

— Avec votre permission, lui dis-je, il faut espérer que vous n'aurez pas dressé inutilement ce beau contrat. Le voici tout copié sur un parchemin digne des archives, et vous pouvez compter qu'il sera signé par tout le monde.

Alors, sans dire absolument mon secret, j'expliquai comment, ayant appris cette injuste opposition à ces justes noces, j'avais tant prié et tant supplié, et si bien démontré que, si nous avions sur nos propres trop d'hypothèques, nous avions en revanche un grand crédit à la cour, nos entrées chez les ministres, notre franc-

parler au Luxembourg, et qu'un gendre nous appartenant, pour peu qu'il fût riche et bien tourné, était du bois précieux dont on faisait les ducs et pairs.

— Voilà, monsieur, ce que j'ai dit, pas plus tard qu'hier, à la propre sœur de M. le comte de Jailly. Après une assez longue résistance, elle a fini par se rendre à mon témoignage, en me priant de vous redemander le billet qu'elle-même elle avait déposé chez vous.

A mesure que je parlais, vous eussiez vu se dérider le front du bonhomme.

— Et vraiment, reprit-il, ce contrat de mariage est tout prêt?

— Le voici, monsieur.

— Parfait, parfait, dit-il, et maintenant asseyez-vous, nous allons le collationner ensemble.

Or cette comparaison de la copie avec l'original était pour moi, pour peu que mon audace eût réussi, tout un coup de fortune. Aussitôt je commençai, et la première page alla sans obstacle.

A la seconde page, il m'arrête et me dit :

— Pourquoi faites-vous donc au texte un pareil changement?

Je lui explique alors que ma phrase est plus claire et beaucoup mieux dans le sens du mariage dotal. Il relit la phrase et dit :

Le contrat. Dessin de F. Lix.

— C'est vrai.

Puis il corrige avec soin sur la minute qu'il tenait à la main.

A la page suivante, il m'interroge encore :

— Il faudrait, me dit-il, parler (c'est de règle) selon la coutume de Paris.

— Vous avez raison, lui dis-je, mais *quid juris?* Nous sommes ici en pleine Picardie, et les coutumes de Picardie et de Normandie étant les mêmes, j'ai pensé que le souvenir en serait agréable aux grands parents, et comme, en fin de compte, le premier clerc et moi nous disons la même chose, aucun danger de donner à nos Picards-Normands cette petite satisfaction.

Il sourit et corrigea sur son texte.

Ainsi nous allâmes jusqu'à la fin, et jusqu'à la fin, après une certaine résistance, il accepta ma rédaction; même il convint que ces clartés que j'avais introduites allaient plus droit au but, et seraient agréables aux hautes parties contractantes. Quand il eutbien corrigé :

— Ceci, dit-il, étant arrêté entre nous, laissez-moi vous complimenter de votre intelligence et me féliciter du présent que m'a fait mon client, M. le duc de Boispréaux, en vous donnant à mon étude. Merci donc, et vous verrez que je me connais en hommes habiles.

Il ouvrit son tiroir, où il déposa ma copie. En même temps :

— Prenez ceci, me dit-il, vous l'avez bien gagné.

Et il me mit dans la main quinze louis d'or. J'avais eu rarement tant d'argent en ma possession, et je le remerciai de mon mieux.

— Tenez-vous prêt, me dit-il en me quittant. J'irai chez le roi l'un de ces jours, et vous m'accompagnerez.

Chez le roi! chez Geneviève! Un moins sage eût perdu la tête. J'attendais, pour prendre conseil, mon camarade

absent. A l'heure du déjeuner, il n'était pas encore rentré. Il avait passé toute la nuit avec des gentilshommes de sa race et leur avait gagné quelque argent. Quand je lui racontai l'invasion de son domicile et les colères de la dame, il se mit à se moquer de moi, disant que je serais notaire en Arcadie. A l'instant même entra chez lui M. son tailleur, et pensez donc s'il fut étonné de recevoir un à-compte de cinq cents livres sur le gain de la nuit passée? Il est vrai que de Bérins se commanda tout un vêtement de bal :

— Quant à monsieur que voici, dit-il en me présentant, vous voyez que c'est un ours à dégrossir. Ça n'a pas de taille et ça n'a pas de maintien. C'est encore habillé par le Jolibois de son village. Acceptez donc avec indulgence un client si mal tourné. Si je vous fais honneur, monsieur Jolibois, c'est vous qui allez honorer mon camarade. Au milieu de tant de disgrâces, je vais lui donner un avertissement qui lui fera trouver grâce à vos yeux : monsieur paye argent comptant, donnant donnant.

Sur quoi M. Jolibois, qui était en belle humeur, me prit la mesure d'un vêtement complet. Même, il daigna ne pas trouver que je fusse trop mal tourné, et promit qu'il ferait quelque chose de moi. Avant de les commander, je voulus savoir combien me coûteraient toutes ces belles choses. Cette étrange curiosité, beaucoup plus que le serment de mon ami, confirma le tailleur dans l'idée qu'il serait exactement payé.

J'eus quelque impatience avant de voir revenir le célèbre artiste. Il revint assez à temps pour que le jour même de la signature du contrat je fusse un jeune homme éblouissant et méconnaissable. Ils ont vraiment l'art des métamorphoses, ces grands tailleurs de Paris; et pour peu que vous ayez vingt ans, la taille bien prise et la tête bien dégagée, ils vous donnent une certaine apparence. Le mien parut content de son œuvre, et même il me quittait sans m'avoir présenté sa petite note, aussi content de sa création que Pygmalion lui-même. Après l'avoir payé, il me restait de quoi faire face à tout l'ensemble de ma toilette; et lorsqu'enfin je me regardai dans une glace, il me sembla que j'étais charmant. M. le notaire et la grande Nanon furent de mon avis.

Nous étions, vous l'ai-je dit? aux premiers jours de juillet 1830. On entendait dans les airs toutes sortes de menaces et de chansons. Les rossignols chantaient, les orateurs déclamaient; la vieille politique était à son dernier râle, et la jeune poésie essayait ses premières ailes. La France entière agitée, ambitieuse, et, sans le savoir, sans le vouloir, déjà révoltée, obéissait à des aspirations inconnues. Tout tremblait, espérait, attendait. Le passé était déjà loin, l'avenir arrivait en toute hâte. Enfoui dans sa tristesse et dans sa majesté, loin du monde et des réalités de ce monde, ignorant et confiant, le roi Charles X ne voyait que ses courtisans et n'entendait guère que ses flatteurs. Pour échapper aux rumeurs de la ville, il s'était retiré dans sa maison des champs, oubliant et se croyant oublié. Les Tuileries étaient fermées, le drapeau blanc était enlevé de ces murailles où il ne devait plus reparaître. Il y avait comme un intervalle entre la paix du roi et la révolution du peuple.

Paris n'entendait rien venir de Rambouillet, Rambouillet n'entendait rien des rumeurs de Paris. Mais la jeunesse et l'amour ne s'inquiètent guère du silence et des bruits les plus terribles. M. le duc de Boispréaux lui-même, comme il venait d'achever son service, qu'il ne devait pas reprendre, hélas! ne songeait qu'au mariage de sa fille. Il se félicitait tout bas d'avoir franchi tant de périls, disons mieux, tant d'obstacles à cette union.

— J'en sais plus long que tous ces gens-là, disait-il.

Enfin il fut décidé que le contrat de mariage serait signé sur la fin du mois de juillet, dans une grande fête où seraient conviés les amis de ces deux grandes familles. C'était le cas de dire ou jamais : « Nous dansons sur un volcan. »

M. le duc de Boispréaux habitait d'ordinaire et de préférence une assez belle maison sur le coteau de Saint-Cloud, voisine du château. Il avait à Paris un vaste appartement situé sur la place Vendôme, où il passait quatre ou cinq mois de l'hiver. Ainsi, dans les deux saisons, il restait le voisin du roi son maître. Donc il convia ses amis et ses alliés dans ce vieil appartement, dont il fit couvrir la muraille de fraîches tentures, remplaçant les vieux meubles par des meubles tout nouveaux, faisant de la chambre à coucher un buffet, et de tout le reste une salle à danser. Sur les huit heures du soir, j'arrivai le premier, mais peu de temps avant mon patron, et la famille étant réunie, il advint que je fus chargé de lire à haute et intelligible voix l'acte authentique, la loi suprême de ces deux maisons. Comme à l'avance chacun était averti de ce que j'allais dire, on n'y fit pas grande attention; seulement, lorsque j'arrivai à prononcer le nom de Mme la chanoinesse de Montdragon, ma voix trembla et mes yeux involontairement cherchèrent ma belle Geneviève. Elle était assise au dernier rang, sur les derniers siéges; mais sa grâce et sa beauté, ce sourire intelligent, ce regard plein de feu, le charme enfin, la remettaient bien vite à sa place, à la première. La lecture étant faite, il fallut signer, et j'eus l'honneur d'offrir la plume au fiancé, à la fiancée, aux parents, aux grands parents, leur indiquant la place où chacun écrivait son nom: celui-ci, d'une main hâtée et négligente; celui-là, en lettres solennelles; les vieilles dames moulant leur titre et leur nom de baptême, les jeunes griffonnant des lettres illisibles. Tel parafe occupait une ligne entière, et l'on pouvait jurer que c'était la griffe d'un imbécile. Après tous ces noms, vint le tour de Geneviève. Elle était vêtue et faite à ravir dans sa robe blanche, où l'ingénuité de la jeune patricienne et la simplicité de la paysanne s'unissaient dans un charmant contraste. Elle avait changé peu de chose, ajouté peu de chose, et naturellement élégante, elle avait deviné tout le reste. Elle prit la plume en me priant de lui dire où donc elle devait signer? Et nos deux têtes se penchant en même temps sur le parchemin, j'effleurai ses cheveux et je restai à la contempler dans une muette extase. En me rendant la plume, il me sembla que sa main touchait la mienne un peu plus qu'il n'eût fallu peut-être. Un seul des spectateurs s'aperçut de mon bonheur; mais tout s'explique, il avait vingt ans; c'était mon camarade, le comte de Bérins.

Ceci fait, la conversation devint générale; une grande joie et des compliments sans fin. Les valets annonçaient les plus grands noms de Paris : des plaques sur tous les habits, des croix à toutes les boutonnières, des diamants et des perles sur toutes les épaules; partout des fleurs. Dans chaque salon, l'attente heureuse de la valse et des quadrilles, l'orchestre accordant déjà ses bois et ses cuivres.

Celui qui pour la première fois assiste à l'une de ces réunions, où se rencontrent, dans un pêle-mêle ineffable, esprit, beauté, grandeur, la toute-puissance et la fortune, au milieu de la jeunesse la plus rare et la plus charmante, inévitablement celui-là reste ébloui. Quant à moi, je n'avais jamais rêvé une pareille fête, et je rapportais bien franchement mon ivresse et ma joie à la présence de ma chère Geneviève. Elle avait déjà disparu dans quelqu'un de ces salons resplendissants de mille feux, mais je l'aurais suivie à la trace harmonieuse de ses pas légers. Toutefois mon devoir me tenait cloué près de la table où chaque homme considérable ajoutait sa signature à toutes les signatures inutiles. J'étais impatient, mais je devais surveiller le dépôt confié à ma garde. Hélas! déjà la danse avait commencé, la valse allait errante à travers ces salles dorées, et je pus voir à plusieurs reprises ma bergère au milieu du tourbillon qui semblait emporter son danseur. Que n'aurais-je pas donné pour me perdre à mon tour dans ce méandre enchanté?

— Prends garde à toi, me dit mon camarade (et justement il valsait avec la dame aux belles épaules). Il faut que tu saches qu'un méchant clerc de notaire aurait très-mauvaise grâce à danser, même un quadrille, avec la plus humble et la moins belle de toutes ces dames. Elle serait outragée de ton invitation, et sans regarder tes beaux habits, elle te répondrait d'un ton sec : « Monsieur, je suis invitée. »

Ayant ainsi parlé, il reprit sa danseuse, qui se mit à rire; or je connaissais déjà ce rire aigu, méprisant, plein d'insulte, et ils disparurent dans le lointain.

Contradiction du cœur de l'homme! Il me sembla, moi qui tout à l'heure étais le roi de cette éclatante réunion, que j'étais le dernier des invités. Que dis-je? un invité? j'étais un mercenaire, et j'attendais que l'un des maîtres de céans me donnât mon congé. Pas un ne songeait plus à moi, et déjà je perdais toute contenance, lorsque survinrent deux ou trois hommes considérables, attardés, disaient-ils, par les embarras de la rue et des rumeurs malsonnantes sur tous les boulevards.

— Jusqu'à présent, disait l'un, c'est peu de chose, une bonne patrouille en verra la fin;

— Permettez-moi de ne pas être de votre avis, disait l'autre; on a vu plus d'une révolution commencer de la même sorte.

— Malheureuses ordonnances! disait le troisième. Ce matin même, en lisant *le Moniteur*, j'ai renoncé à ma pairie.

— Et moi, reprenait le quatrième, à ma place au conseil d'Etat.

— Vous savez que M. de Chateaubriand vient d'envoyer sa démission d'ambassadeur à Rome à M. de Polignac? Pauvre diable, il n'avait que cela pour vivre. Au moins vous gardez votre place inamovible de premier président, et je reste à la Cour des comptes; il faut bien garder une poire pour la soif : popularité, c'est bon; sécurité vaut mieux.

Voilà comme ils s'entretenaient autour de la table où j'étais assis, sans prendre garde à moi. Moi cependant je buvais leurs paroles, je me réjouissais de leur crainte, je comprenais confusément, mais avec une joie ineffable, que Paris avait le vertige et que la monarchie était croulante. O quel bonheur d'assister à ces ruines et de voir tomber dans ces abîmes ces seigneurs et ces grandes dames qui ne comprenaient pas le *Mané, Thecel, Pharès* écrit sur la muraille par le doigt invisible. A force d'envie et d'amour, j'étais devenu méchant.

Ces bruits, avant-coureurs de l'émeute dont ces hommes parlaient tout à l'heure, allaient grandissant sous les fenêtres. Le peuple était mécontent, mais il ne menaçait pas encore. Il regardait d'un œil jaloux cette maison resplendissante de lumières; il écoutait, indigné, ces danses joyeuses, mais, s'il n'eût pas été poussé à bout par d'imprudentes menaces, le bal se serait terminé sans encombre. Il en fut autrement. Le comte, mon camarade, assez mal traité par le jeu, était déjà de très-mauvaise humeur, lorsqu'il entendit murmurer sous le balcon. Il ouvrit la fenêtre, et, se penchant vers la foule :

— Messieurs, dit-il, allez hurler plus loin.

Il en eût dit davantage, si quelques gens plus sages ne l'eussent forcé de rentrer et de fermer la fenêtre. En ce moment, le murmure augmenta. L'orchestre, à ce défi, répondit par ses gaietés les plus bruyantes. Cependant les plus clairvoyants, les plus habiles s'esquivaient de ce logis menacé. Il y eut ici une confusion bien heureuse, et Geneviève en profita pour m'inviter à danser.

— Dansons, dit-elle; à bas l'étiquette!

Alors me voilà prenant ma part de la fête à la barbe de la révolution. Il faut vraiment que mon bonheur eût frappé tout le monde, pour que chacun oubliât un instant le péril qui nous menaçait tous. Je crois bien aussi que le charme de Geneviève y fut pour quelque chose. Eux-mêmes, les musiciens, comprirent qu'ils pouvaient hasarder une danse un peu plus légère, et nous voilà, Geneviève et moi, dansant comme on danse au village. Elle était heureuse, elle dansait à merveille; elle se voyait admirée, applaudie. Enfin, que vous dirai-je? elle ignorait absolument comment les révolutions se comportent.

Mais, pour la seconde fois, M. de Bérins, trouvant que la foule grandissait, l'appela tout haut *la sainte canaille*, et des pierres grosses comme le poing répondirent à ses injures. Ma Geneviève en fut effleurée; un chevalier de Saint-Louis fut blessé au visage. Le sang coula, chacun prit peur, et le salon se vida tout à fait.

Tout semblait perdu. Le peuple heurtait à la porte et menaçait de l'enfoncer. Insulté par cet imprudent, il rendait insulte pour insulte. Alors enfin M. de Bérins comprit sa faute.

— Amis, disait-il, si nous partons ainsi, l'un après l'autre, ou si la porte est ouverte à ces furieux, tout est perdu. Faisons une belle sortie, et présentons-nous en force à cette foule irritée. Elle est sans armes, ils sont encore trop peu nombreux pour nous faire obstacle. Allons! et sauve qui peut.

Pendant qu'il parlait, je cherchai, mais en vain, M. de Boispréaux.., il était parti sans Geneviève. En vain j'appelai le nouveau marié, M. le comte de Jailly, il avait disparu des premiers, avec sa jeune femme, oubliant Geneviève. Oubli, désordre et confusion partout. Je n'étais rien moins que rassuré par la fameuse sortie que nous proposait M. de Bérins. Comment traverser cette foule et ces cris de vengeance?

— Il n'y a qu'un moyen, répondit le jeune chef d'orchestre : ouvrez les portes; les musiciens et moi, nous sortirons les premiers. Cependant si nous pouvions mettre à notre tête une jeune femme courageuse, on

la respecterait sans doute, et sa présence nous frayerait un passage.

A cette proposition, vous eussiez vu resplendir le front de Geneviève. Elle portait le défi sur sa lèvre et dans ses yeux la victoire.

— Eh bien ! dit-elle à ces jeunes gens, suivez-moi !

Et prenant mon bras :

— Venez, me dit-elle, ce n'est pas la première fois que nous aurons vu ensemble la mort de très-près.

Elle entoura sa tête et son visage d'un petit châle rouge ; elle couvrit son cou de son mouchoir en dentelle, et s'enveloppant d'un burnous blanc qu'une danseuse prudente avait échangé contre un manteau de couleur moins voyante, elle descendit l'escalier d'un pas ferme, au milieu de tous ces gens qui tremblaient et se pressaient contre la muraille.

Tout à coup la porte fut brisée et les deux panneaux volèrent en éclats. Dans ce moment d'hésitation que le peuple le plus furieux ressent toujours au moment d'accomplir une action formidable, il vit venir à lui la

La Marseillaise. Dessin de F. Lix.

blanche apparition de Geneviève, et tout d'un coup l'orchestre, au bruit des tempêtes du dehors, entonna *la Marseillaise.* O triomphante et glorieuse chanson des plus grands et des plus mauvais jours ! Il y avait longtemps que le peuple de Paris l'avait oubliée. Elle avait traversé, triomphante et les pieds nus, l'Europe entière ; elle avait gagné la victoire de Jemmapes et la victoire de Valmy. Elle avait forcé l'Allemagne à repasser nos frontières. Elle avait dompté l'Italie, elle avait conquis l'Égypte et signalé la république au monde entier. Napoléon, vainqueur à Marengo, l'avait fait taire, et, depuis le despotisme, elle avait gardé le silence. Et maintenant la voilà soudain, sur ce seuil menacé et par cette porte en débris, qui fait entendre au loin sa menace et son triomphe. Elle traverse hardiment cette foule obéissante, et tous les fronts s'inclinent sur son passage :

Allons, enfants de la patrie,
Le jour de gloire est arrivé...

Voilà comment nous fûmes tirés, par un miracle inespéré, du péril qui nous menaçait tous. Tous en profitèrent, chacun se perdant de son mieux dans la foule. Un seul défiait encore ce peuple obéissant à des impressions si diverses ; c'est mon Bérins, sauvé par *la Marseillaise,* et qui criait dans la foule : « Vive le roi ! » Une charge de cavalerie vint, tout à point, le dégager.

JULES JANIN.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

MONSEIGNEUR L'OR ET SON MINISTRE L'ARGENT.

Un paysage aux premiers âges du monde. Dessin de A. de Bar.

I. — L'OR.

A tout seigneur tout honneur ! Quelle est l'histoire de l'or ? Comment s'est-il formé ? D'où vient-il ? La géologie moderne nous répondra par l'histoire même de la création.

Notre globe fut un soleil. Sous l'action des vapeurs et des brouillards, il s'éteignit, se refroidit à la surface, où quelques scories apparurent, comparables à des radeaux naviguant sur une mer de feu. Leur agglomération produisit une croûte légère ; des siècles l'épaissirent ; le foyer brûlait toujours en dessous, projetant des masses incandescentes et soulevant les montagnes. Dans les vallées, dans les crevasses, les eaux s'amassaient, se précipitaient ; de là les océans, les lacs et les fleuves. On ne compte plus aujourd'hui que de rares volcans ; ils fourmillaient alors, ils vomissaient de toutes parts leurs laves. Et l'enveloppe terrestre croissait, sans cesse bouleversée par de nouvelles convulsions, tremblements et cataclysmes. Au centre, tout

était, tout est peut-être encore en fusion. C'est le grand laboratoire de la nature. Tous les minéraux en sont sortis : l'or, enchâssé dans des roches éruptives ou roulé par les torrents, parfois enfoui, mais dans les couches les plus élevées, les plus voisines du jour. Ce fut le premier métal que connurent les hommes. Il existait à la surface de la terre, dans le lit des ruisseaux. Sa couleur et son éclat attiraient les regards. Si loin qu'on remonte dans les temps fabuleux, sa trace se retrouve. Le premier âge de l'humanité ne s'appelle-t-il pas l'*âge d'or*?

Jupiter se change en pluie d'or, Moïse détruit le veau d'or, Jason et ses Argonautes s'en vont à la conquête de la toison d'or. Egyptiens, Babyloniens, Assyriens, Ninivites, tous les peuples primitifs ont recueilli et travaillé l'or. Il contribuait à la splendeur des Pharaons; il a brillé sur les tables du festin de Balthazar.

Homère en parle à plusieurs reprises dans son *Odyssée*. La belle Hélène reçoit en présent, de son époux Ménélas, une quenouille d'or. Glaucus échange ses armes d'or, valant cent bœufs, contre celles de Diomède, qui n'en valaient que neuf. Il y a de l'or dans l'alliage dont se composait le bouclier d'Achille.

Et les rois, les reines d'Afrique et d'Asie ! Didon, comme Sémiramis, portait un diadème d'or. Crésus, Cyrus, Xerxès, resplendissaient d'or. Sparte proscrivit l'or; mais les élégantes Athéniennes s'en sont parées. Il abonde chez les Grecs après les conquêtes d'Alexandre. Le *Jupiter* et la *Minerve* de Phidias, deux statues colossales, étaient d'or et d'ivoire.

A Rome, dans l'origine, très-peu d'or. On n'en peut réunir que mille livres pesant pour acheter la retraite des Gaulois vainqueurs. Longtemps les patriciens et les consuls ne portèrent que l'anneau de fer, emblème de la vertu guerrière. Aux citoyens, comme récompense, des colliers d'argent; aux troupes auxiliaires, aux étrangers, des colliers d'or. Les bijoux et les monnaies d'or ne furent en usage que beaucoup plus tard, quand la passion du luxe et des richesses eut perverti la république. « Celui-là, dit Pline, commit un crime funeste à l'humanité qui frappa le premier denier d'or ; celui-là qui le premier mit un anneau d'or à son doigt. »

Rome n'en devint pas moins la fastueuse capitale où s'engloutissait l'or du monde entier. C'était pour elle que le Gange et le Pactole roulaient leurs pépites ; pour elle que les Tyriens et les Phéniciens parcouraient les mers, cherchant le précieux métal jusqu'aux lointains rivages du pays d'Ophir, où jadis la reine de Saba, le roi Salomon, envoyaient leurs flottes.

Notre vieille Gaule, elle aussi, eut ses placers. On en retrouve les vestiges dans les Pyrénées et dans les Cévennes. Le Rhône et le Rhin, l'Aude, l'Hérault, le Gardon, charriaient avec leur gravier des paillettes d'or. Il en reste, dit-on, dans certains ruisseaux de la Lozère.

Mais le vrai pays de l'or, ce fut autrefois l'Espagne. Dans l'Andalousie, dans la Galice, on montre d'anciennes mines ouvertes par les Carthaginois, exploitées par les Romains. Voici la description qu'en donne Pline :

« A la lueur des lampes, dont la durée mesure le travail, on creuse de longues galeries jusque dans les entrailles de la terre. Ces mines se nomment *arrugies*. Souvent il s'y forme tout à coup des crevasses et des éboulements qui ensevelissent les ouvriers, malgré de nombreuses voûtes ménagées pour soutenir la montagne. Si des barrières de silex obstruent ce passage, on les brise avec le feu et le vinaigre. Mais comme la fumée suffoquerait les mineurs, ils emploient de préférence des machines armées de cent cinquante livres de fer. Les fragments sont enlevés sur les épaules : on se les passe de proche en proche à travers les ténèbres. Ceux-là seulement voient le jour qui sont à l'entrée des souterrains. Lorsque le silex paraît avoir trop d'épaisseur, on le tourne. Des bancs d'argile mêlée de gravier, qu'on nomme *terre blanche*, offrent un obstacle bien autrement difficile à vaincre. Il faut, pour l'entamer, des coins de fer. Rien n'est plus dur au monde ; mais la soif de l'or est plus dure encore. On ne le trouvera que dans l'écroulement de la montagne, et pour le provoquer on attaque enfin les piliers des voûtes.

« A certains signes, le veilleur placé au sommet devine que l'instant approche. Il prévient les travailleurs et lui-même s'empresse de battre en retraite. L'effondrement se produit avec un inconcevable fracas, et les mineurs victorieux contemplent avec orgueil cette ruine de la nature.

« Cependant on n'est pas encore maître de l'or. On ne saura même s'il y en a qu'après avoir fouillé tous ces débris. Que de périls ! que de dépenses ! Il faut maintenant amener et conduire, souvent d'une distance de plus de cent milles, les fleuves qui laveront toutes ces terres rompues, toutes ces pierres brisées. A cet effet, des canaux doivent être établis, on les appelle *corruges*. Là encore que de travaux ! Force est d'obtenir une pente rapide afin que l'eau se précipite plutôt qu'elle ne coule ; aussi va-t-on la prendre sur les points les plus élevés. Tantôt, à l'aide d'aqueducs, elle franchit les vallées ; tantôt on lui perce un passage à travers des rochers inaccessibles. Les esclaves employés à ce travail sont suspendus dans les airs : vous diriez de loin des bêtes sauvages ou des oiseaux inconnus. D'autres nivellent la pente et tracent l'alignement du corruge. Et c'est ainsi que, là même où le pied ne se poserait pas, des rivières sont conduites par la main de l'homme.

« A la prise d'eau, sur le front sourcilleux des montagnes, on voit des réservoirs de deux cents pieds de long sur autant de large, et dix de profondeur. Cinq ouvertures y sont pratiquées, dont on ôte les bondes sitôt que le réservoir est rempli. Le torrent s'élance avec une telle force, que parfois il entraîne des quartiers de roc. »

Tels étaient les gigantesques travaux des maîtres du monde. L'or leur arrivait aussi de l'Orient, de l'Afrique, de l'Inde.

Au sujet de cette dernière provenance, on trouve également dans Pline une histoire, ou plutôt un conte qui mérite d'être relaté pour son invraisemblance. « Il est, dit-il, une sorte de fourmis indiennes attachées dans le temple d'Hercule, à Erythus, et dont les cornes excitent l'étonnement. Cette fourmi tire l'or des cavernes dans le pays des Dardes, Indiens septentrionaux. Elle a la couleur du chat, la taille du loup d'Egypte. C'est pendant l'hiver que son trésor s'amasse au grand jour. Elle l'y laisse quand les ardeurs de l'été la font rentrer sous terre et les Indiens viennent le lui ravir. Mais le bruit, l'odeur, réveillent les fourmis ; elles accourent, et bien que les voleurs cherchent à s'enfuir sur des chameaux rapides, souvent elles les déchirent, tant est grande leur férocité, leur agilité, jointes à la passion qu'elles ont pour l'or. »

Après l'invasion des barbares, pendant tout le cours du moyen âge, on continua d'exploiter les gites connus

des Romains. Quelques mines furent découvertes, s'il faut en croire les légendes, par les sorciers, les bergers, les tourneurs de baguette. En même temps, les alchimistes se targuaient d'obtenir de l'or par la transmutation des métaux. Dans leur mystérieux langage, l'or c'était le soleil, Phœbus Apollo, l'emblème de la tempérance et de la sagesse, le symbole de la constance, de la force et de la vie. Ils ont été nombreux, acharnés, ces adeptes de la science hermétique, ces chercheurs de la poudre de projection, de la pierre philosophale. Nicolas Flamel passa pour l'avoir connu, ce secret des secrets. La prodigieuse fortune de Jacques Cœur fut attribuée au *grand œuvre*. Les Borgia, les Médicis y travaillèrent. Que de patrimoines se sont fondus dans le creuset des alchimistes ! Pas un atome d'or n'en est sorti !

L'histoire de la médecine témoigne d'une autre illusion. Dans l'antiquité, au moyen âge, l'or fut considéré comme un remède à tous les maux, comme la panacée universelle. Les mires arabes professaient qu'il ranime les esprits, fortifie le cœur et réjouit l'âme. Au siècle dernier, les apothicaires vendaient encore de l'*or potable*. Les feuilles d'or ne s'emploient plus dans nos pharmacies modernes que comme objet de luxe, pour envelopper certaines préparations dont elles dissimulent ainsi l'amertume. C'est de là que nous vient ce vieux proverbe : « Dorer la pilule. »

II. — L'AMÉRIQUE.

Déjà les récits des compagnons de Christophe Colomb et d'Americ Vespuce avaient enflammé la convoitise des aventuriers espagnols, lorsque, le 4 mars 1519, Fernand Cortez débarqua sur la côte du Mexique.

A la vue des richesses étalées sous ses regards, il brûle sa flotte. Plus de retraite possible. Ce merveilleux pays, tous ces trésors appartiendront à l'Espagne.

L'uniforme de ses soldats, leur artillerie, leurs armes, tout étonne et stupéfie les indigènes. Ils ne connaissaient que l'arc et les flèches. Jamais ils n'avaient vu de chevaux. Que penser? que faire? sinon se prosterner devant ces cavaliers superbes et les adorer comme des dieux.

Fernand Cortez sut mettre à profit cette première impression, flattant et caressant ses admirateurs. L'idée de la résistance leur viendra trop tard. On sait quelles furent les victoires et les cruautés des Espagnols. Ils reçurent, comme premier tribut de Montézuma, six cent mille marcs d'or natif, avec une prodigieuse quantité de pierreries.

A l'arrivée de ce trésor, Charles-Quint pressentit, avec une orgueilleuse ivresse, qu'il allait devenir le plus riche des rois et le maître du monde.

Six ans plus tard, un autre de ses sujets, guidé par la passion des découvertes, François Pizarre, qui jadis avait gardé les pourceaux, aborde au Pérou. C'est une proie plus belle encore et c'est une conquête non moins facile. Les pauvres Incas, divisés, trahis, se soumettent presque sans peine à ces hommes barbus, montés sur de formidables animaux et portant le tonnerre. Les Espagnols se montrèrent insatiables, impitoyables. Après le Pérou, le Chili ; partout massacres et rapines. Les populations, décimées, asservies, ne travaillaient plus, ne vivaient plus que pour remplir d'or les galions de l'Espagne.

Les Péruviens, les Aztèques étaient des nations policées, industrieuses, qui savaient trouver l'or et même le mettre en œuvre. Chez eux, comme chez nous, la nature l'a relégué dans les vallons arides, au sommet des montagnes. Des bandes castillanes, de hardis *cateadores* (chercheurs) se répandirent aussitôt dans toute la chaîne des Andes, embrigadant et surveillant leurs nouveaux esclaves. Toute une race est morte à la peine pour enrichir plus promptement des maîtres avides. C'était le temps de l'Eldorado, le bon temps des placers. *Placer* veut dire *plaisir*.

En effet, chacun de ces postes était un lieu de délices, pour le conquérant bien entendu, pour l'hidalgo. Tandis que les mineurs menaient l'existence des forçats, leurs gardes-chiourmes s'amusaient. Et dans la mère patrie, quelle opulence ! quelles ambitions ! La monarchie universelle ! Peu s'en fallut que l'Europe tout entière ne fût dominée, soumise, à force de doublons et de quadruples. Mais tout cet or deviendra fatal. Philippe II, c'est déjà le châtiment. Les Siciles et les Flandres se révoltent, l'Autriche se détache de l'empire ; et bientôt Henri IV, Richelieu, Louis XIV lui porteront les derniers coups. Elle courbe enfin la tête, cette fière Espagne ! Abaissement, démoralisation, décadence !

Un siècle plus tard, dans ses colonies, c'est la ruine. Les indigènes ont disparu, réfugiés dans les forêts et les savanes. La tyrannie exaspère les émigrants européens qui les remplacent, ils s'affranchissent, et les républiques de l'Amérique espagnole sont fondées, sont reconnues même par l'Espagne.

Durant ces luttes sanglantes, les mines avaient été négligées, presque abandonnées. Quelques-unes furent envahies par les eaux. Le lit des rivières, les affleurements des filons se trouvaient épuisés. L'exploitation devait s'attaquer à de vastes bancs de quartz, de granit et de porphyre. Où trouver des capitaux, des machines? Plusieurs compagnies anglaises se formèrent, et l'or prit la route de Londres, mais en bien moindre quantité qu'autrefois celle de Madrid.

Cependant les anciennes mines s'étaient remises en activité, même en Europe. Celles de Transylvanie et de Hongrie donnaient de beaux résultats. Les riches gisements de l'Oural s'ouvrirent, faisant à la fois la fortune de la Russie et des Demidoff, qui, de simples forgerons, devinrent les plus opulents de tous les grands seigneurs. Puis ce fut le tour des États-Unis. Comment l'or s'y découvrit-il? M. Simonin nous le raconte ainsi, dans son intéressant et beau livre intitulé *la Vie souterraine* (1).

C'était pendant la guerre de l'indépendance. L'Angleterre avait à son service quelques soldats allemands. L'un d'eux, nommé Reid, déserta. La libre existence de colon lui souriait.

Il vint s'établir dans la Caroline du Nord, à l'extrémité du comté de Cabarrus, dernière limite où se hasardaient les hardis pionniers de la civilisation. Au delà, plus de visages pâles : des Peaux-Rouges.

Sur ce sol vierge, il suffisait de s'emparer d'un lot de terrain pour en devenir propriétaire, du droit de premier occupant.

Reid défricha donc son champ et s'y bâtit une cabane. Il était marié. Des enfants arrivèrent. Hélas ! la fortune n'arrivait pas.

Certain jour, en jouant au bord du ruisseau, les enfants remarquèrent une pierre jaune. « Qu'est-ce que

(1) Librairie Hachette.

cela? » demanda l'un d'eux à son père, et le pauvre homme de répondre : « Je ne sais pas... un caillou! »

Cependant, comme ce caillou pesait quinze livres, et qu'il était d'une lourdeur extraordinaire relativement à son petit volume, on l'emporta à la maison.

Figurez-vous une hutte de sauvage. Quelques troncs d'arbres à peine équarris, quelques brassées d'ajoncs et de fougères. Pas même de loquet à la porte. Pour la tenir fermée durant la nuit, ouverte durant le jour, on se servit du caillou jaune.

Un voisin, qui passait pour savant, l'examine à quelque temps de là :

— Ce n'est pas une pierre, dit-il, c'est du métal. — Quel métal? — Inconnu.

Et, pour des années encore, le caillou retourne au bas de la porte. On le montrait comme pièce curieuse aux amis. Parfois ils disaient au pauvre Reid :

— Mais porte-le donc chez l'orfévre de Fayetteville, quand tu iras au marché. Qui sait? tu as peut-être un trésor.

Il s'y décida enfin. L'orfévre répond :

— C'est de l'or.

Quelle surprise pour le squatter! On lui demande d'en faire l'essai. Quand il revient, au lieu de son caillou, c'est un lingot qu'il retrouve.

L'orfévre est tout prêt à l'acheter :

— Combien en voulez-vous?

Notre naïf Allemand ne pouvait en croire ses yeux, jamais il n'avait vu tant d'or massif. Il hésite, et, craignant que ce ne soit trop, demande enfin trois dollars et demi. Dix-huit francs! la pépite en valait plus de vingt mille!

Et depuis tant d'années, ses enfants jouaient avec de pareils cailloux! Mais c'était donc de l'or, ces pierres jaunes que roulaient les ruisseaux de la Caroline? Les choses vont vite en Amérique, et le pays s'enrichit comme par enchantement, y compris la famille Reid. *Bull of gold mines*, le Taureau des mines d'or, tel est aujourd'hui le nom de la montagne au pied de laquelle fut trouvée la première pépite.

En Californie, cinquante ans plus tard, autre histoire.

III. — CALIFORNIA.

Ce merveilleux pays était à peine connu, presque misérable, lorsque le gouvernement mexicain le céda, en 1848, aux États-Unis.

On n'y comptait alors que vingt mille habitants et quelques colons, parmi lesquels le capitaine Sutter.

Officier suisse au service de Charles X, il avait émigré en Amérique après la révolution de 1830, et s'était établi sur les bords du Sacramento.

Marshall, ouvrier mormon, dirigeait en son absence une scierie de bois qui lui appartenait.

Ce Marshall avait pour coutume de détourner l'eau chaque soir dans le canal de fuite, et, chaque matin, avant la reprise du travail, de descendre s'assurer si tout se trouvait en bon état.

Vers les derniers jours du mois de janvier 1848, en faisant son inspection habituelle, il ferme la vanne, il entre dans le canal que l'eau vient de quitter, et là, sur la roche encore humide, il aperçoit, il reconnaît des pépites d'or.

Quelle émotion! il est seul, personne ne peut le voir; ce n'est pas un ignorant, surtout en métallurgie. Il frotte ces pépites; il leur fait subir un battage au marteau. Sans se briser, elles ont changé de forme. Elles brillent. L'espoir a grandi dans l'âme enfiévrée du pauvre Marshall. Il voudrait soumettre ses échantillons au capitaine Sutter; mais celui-ci est au fortin de Nouvelle-Helvétie, distant de près de vingt lieues. C'est la saison des pluies. Les routes sont défoncées, impraticables. N'importe, Marschall part à pied; il s'égare, et ce n'est qu'au bout de trois jours qu'il arrive enfin, épuisé, effaré, comme fou. Il demande le capitaine et s'enferme avec lui. Des expériences sont faites. Plus de doute, l'instinct du trouveur ne l'a pas trompé. Comme Archimède, il est en droit de s'écrier avec orgueil : Εὕρηκα!

Cette révélation tombait entre les mains d'un homme libéral, et c'était dans le pays de la liberté. La grande nouvelle ne resta pas secrète; on sut bientôt et partout que l'or existait en Californie, non-seulement sur les bords du Sacramento, mais plus loin, plus loin encore, sur toutes les pentes de la sierra Nevada, dans une étendue de deux cents lieues sur trente-cinq de large! Et tout le monde était admis à en ramasser sa part! Des deux Amériques, on accourut. En Europe, par suite des événements de 1848, beaucoup de gens se trouvaient ruinés, déclassés, sans travaux. Une soudaine émigration s'organisa vers les rivages fortunés de la mer Vermeille. Comme au coup de baguette d'une fée, on vit s'élever du jour au lendemain la ville de San-Francisco. L'entrée de sa magnifique baie prit le nom de *Golden-Gate*, la Porte d'or. Dès la première année, cent mille orpailleurs y passèrent.

En même temps, plus nombreux encore, les émigrants pauvres arrivaient par la voie de terre. Huit cent cinquante lieues, et pas de route! Des plaines sans fin, un désert presque inexploré, les montagnes Rocheuses. Pour en atteindre les premiers contre-forts, deux mois de marche. Après les avoir franchies, on n'est qu'à la moitié du chemin. Il faut se frayer un passage avec la hache dans les forêts vierges, souvent endurer la soif et la faim, parfois combattre les Apaches ou les Commanches. Gustave Aimard, Paul Duplessis, Gabriel Ferry, le capitaine Mein-Reid et tant d'autres, nous ont décrit ces longues caravanes groupées par familles autour des grands wagons de voyage, et qui, sous la conduite de quelques intrépides pionniers canadiens, leur servant de batteurs d'estrade, traversaient alors le Far-West. Les ossements d'une partie de ceux qui les avaient précédés jalonnaient ce chemin. Que de fatigues! que d'épreuves! quels désastres! Tantôt, au passage de la sierra, c'est un hiver précoce qui décime les émigrants ensevelis sous la neige; tantôt, dans les immenses prairies dénudées par une excessive chaleur, le bétail meurt faute d'herbe, et la fièvre typhoïde exerce ses ravages sur la caravane arrêtée. En 1851, quatre-vingt mille malheureux périrent... un tiers seulement arriva. Mais tel était l'*excitement* (c'est le terme américain), qu'on partait toujours.

Sur la terre promise elle-même, autres dangers. Chaque race semblait avoir vomi là son écume. Aventuriers européens de la pire espèce, bandits du Mexique, *rowdies* et *squatters* des États-Unis, convicts échappés de l'Australie, des Chinois, des nègres, toute une tourbe hétérogène et sans scrupules, sans frein, prétendit imposer à la colonie naissante le règne du revolver et du couteau; mais les travailleurs honnêtes eurent l'énergie de la résistance. Des comités de salut public s'improvisèrent; on proclama la loi de Lynch, et les hommes de proie disparurent, ou du moins se virent réduits à l'impuissance du mal, au respect de la propriété d'autrui.

Comment se constitue-t-elle? qui la protége? Rien de plus simple. A chaque arrivant, l'État accorde un *clam* ou portion de gîte aurifère, d'une certaine étendue. Pourvu qu'un terrain ne soit pas occupé, on peut le prendre. Quelques camarades s'associent généralement; sur un arbre, sur un poteau, ils affichent que leur intention est d'exploiter tant de mètres carrés, depuis tel endroit jusqu'à tel autre, autant de *clams* que de signataires. Au bout de trois jours, si personne n'a réclamé, on est chez soi, et voilà tout. Pas de formalités ni de notaire, seulement du travail, car le chômage d'un mois entraîne la déchéance, et le *jumper* ou sauteur est là qui rôde, à la recherche des concessions abandonnées, comme certains oiseaux qui ne font jamais leur nid que dans le nid des autres. Mais quant à la façon de tirer parti du lot qui vous est échu, aucune entrave, aucune obligation; machines à vapeur, roues hydrauliques, procédés connus ou inconnus, vous pouvez tout essayer, tout mettre en œuvre, à cette seule condition de ne pas gêner les voisins.

Dans des conditions si larges, sur ce sol si riche, la vaillante population californienne a réalisé des miracles. Agriculture, industrie, prospérité, sécurité, civilisation, tout s'y est développé comme par enchantement.

Que de pauvres diables y sont devenus millionnaires! Citons entre autres les propriétaires de la fameuse veine d'Allison-Ranch. C'étaient trois émigrants irlandais, arrivés sans un sou. Ils découvrent leur filon, mais comment l'exploiter? ils le cachent, ils attendent en amassant un petit capital sur les placers. On débutera par

Une mine en Californie. Dessin de A. de Bar.

établir un moulin, puis quatre, puis dix. Le quartz dans lequel se trouve enfoui l'or est un des plus riches, un des plus faciles à pulvériser. Chaque kilogramme rapporte un franc de bénéfice. Le filon compte douze cents pieds; il a produit plus de vingt millions.

Que faire de tant d'or? Nos Irlandais sont de simples artisans, qui ne savent même pas signer leur nom. Ils bâtissent une chapelle, des maisonnettes pour leurs ouvriers; ils veulent qu'autour d'eux tout le monde participe à leur fortune, à leur bonheur. De temps en temps, pour se distraire, ils vont porter eux-mêmes à San-Francisco leur gâteau d'or. Ils vivent enfin comme des princes, de bons princes, et soutiennent, dit-on, les fenians, en souvenir de la verte Irlande.

D'autres, moins sages, ont tout gaspillé dans les plaisirs, ou sont devenus la victime des exploiteurs. L'usure se pratique là-bas sur une grande échelle, et les piéges qu'elle tend aux plus favorisés sont incroyables. S'il n'y a plus de bandits autour des placers et des mines, il y a le prêteur d'argent, le marchand, l'épicier, qui vend de tout, même du champagne à vingt-cinq francs la bouteille. Lorsqu'il devine qu'un de ses clients a mis la main sur un bon gîte, il l'encourage à la dépense et lui fait crédit. Pour solder la facture, on lui abandonne un mètre du filon, puis deux, puis trois, et ainsi de suite. En fin de compte, le fournisseur devient actionnaire, quelquefois propriétaire de la mine, et c'est pour lui désormais qu'on y puisera de l'or.

CH. DESLYS.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

LA SCIENCE EN FAMILLE.

ANATOMIE ET PHYSIOLOGIE. — LE CERVEAU.

Socrate voulait qu'on apprît à se connaître soi-même : c'était assigner aux hommes une tâche difficile, qui pourrait bien, en fin de compte, demeurer inachevée. Ne nous décourageons point cependant, et que chacun de nous continue d'apporter son contingent à l'œuvre générale. Aujourd'hui, si vous le trouvez bon, nous dirigerons nos études vers cette partie de notre corps qu'on appelle *la tête :* là est le siége de la vie réelle, je veux dire des sensations, de l'instinct, de l'intelligence ; là prennent naissance la sympathie et l'antipathie, les tendres affections et la haine farouche, les nobles passions et aussi les vilaines, la vertu et le vice, le... la... les... Patience ! mes charmantes lectrices, j'entrevois d'ici l'objection que vous me préparez ; qu'il me soit permis d'aller au-devant. Vous vous imaginez, j'en suis sûr, que j'attribue maladroitement à la tête ce qui appartient au cœur ; c'est, ne vous déplaise, une erreur ou, pour m'exprimer plus poliment, la conséquence d'un vieux préjugé que nos observateurs modernes travaillent sans relâche à déraciner. Je n'en veux pour preuve que votre propre témoignage. Ne dit-on pas de nos jours et à tout propos : Avoir un projet en tête, avoir martel en tête ? et autre chose encore. Qui est-ce qui ne connaît pas cette phrase : Quand il a une idée en tête, il ne l'a pas au talon ? Est-il seulement question du cœur ? Et, tenez, mesdames, combien de fois n'est-il pas arrivé qu'on a dit en votre présence, — à qui ? je n'en sais rien, Dieu me garde de suppositions inconsidérées ! — combien de fois... oui... cette exclamation : Elle est entêtée comme une mule ? Et vous-mêmes, ne vous souvient-il pas de vous être écriées avec impatience : Il est têtu comme un... Mais trêve de comparaisons et de citations ; en voilà plus qu'il ne faut pour prouver ce que j'ai avancé tout à l'heure.

Quant au cœur, il ne fait que se parer des plumes du paon ; c'est un pantin qui sautille et bondit au commandement de la tête, sans avoir la conscience de ses mouvements ; qui s'agite, se calme ou s'arrête pour la moindre cause, avec cette instabilité que chacun lui connaît ; une vraie girouette, enfin. Quelque jour, en écrivant son histoire, je me promets d'en parler plus longuement et en termes sévères, quoique justes. Pour le moment, nous avons à nous occuper exclusivement de la tête, c'est-à-dire du cerveau ou encéphale, la tête n'étant que la boîte plus ou moins enjolivée qui sert à renfermer cet organe.

Lorsque l'on coupe le sommet d'une plante, d'un arbre, les autres parties de la pousse n'en souffrent pas sensiblement ; il arrive même parfois qu'elles acquièrent plus d'activité et d'ampleur. La mutilation, au contraire, a-t-elle eu lieu par le pied, le végétal dépérit et meurt.

L'inverse de ce phénomène s'observe chez l'homme et chez presque tous les êtres vivants, qui ne sont point, comme la plante, obligés de rester attachés au sol pour puiser leur subsistance. Nous pouvons perdre bras et jambes, sans que l'action vitale soit interrompue. Mais, hélas ! que le tranchant d'une lame ait frappé au sommet, c'en est fait de l'individu ; vainement il compterait sur ses pieds pour échapper à la mort. Par conséquent on ne doit regarder que comme une expression figurée ces mots : un homme, une femme sans tête.

Je sais bien qu'on citait, il y a plusieurs années, un invalide à tête de bois, sa tête naturelle lui ayant été enlevée par un boulet de canon dans une bataille. Mais ce héros rajusté doit être descendu dans la tombe depuis longtemps, ou plutôt il n'a jamais existé que dans l'esprit de quelques personnes crédules, et cela à l'époque où l'on se vantait d'avoir visité Paris une fois dans sa vie, alors qu'on n'entreprenait point un pareil voyage sans qu'au préalable on eût fait son testament. Depuis que les immenses progrès de la locomotion ont habitué le monde entier à considérer la capitale de la France comme un but de promenade, les étrangers qui y arrivent de toutes parts veulent être trompés d'une façon plus habile et surtout moins ridicule.

Maintenant, qu'est-ce que c'est que le cerveau ou, si l'on veut, l'encéphale ? pour m'exprimer plus doctement.

Qui de vous n'a eu occasion de voir servir à dîner des cervelles à la poulette, au beurre noir, ou bien accommodées de quelque autre manière ? C'est la pulpe ou la substance propre du cerveau. Quant à la grosseur et à la forme de la masse totale, elles varient selon le genre d'animal et, jusqu'à un certain point, selon les sujets d'une même espèce. Je ne m'occuperai ici, même par allusion, ni des cervelles de lièvre, ni des cervelles d'étourneau, ni des cervelles de carpe : il ne sera question dans cet article que du cerveau humain.

Il a son siége à l'intérieur de cette partie de la tête qui comprend le front, les tempes, les oreilles et toute la surface du cuir chevelu jusqu'à la nuque. Cette boîte osseuse est plus que suffisante pour le protéger contre les corps nuisibles, à moins qu'elle ne soit brisée par un coup de marteau, le choc d'une locomotive en fureur, ou bien par l'effet d'une culbute du haut des tours de Notre-Dame, de la colonne Vendôme, d'une maison, ou par tout autre accident de cette sorte.

Néanmoins, comme la complexion délicate de l'organe cérébral n'aurait pu s'accommoder d'un contact aussi dur que celui des os, la création y a pourvu au moyen d'un entre-deux matelassé, je veux dire d'une triple membrane qui remplit l'office d'un tapis moelleux et présente un autre avantage que nous signalerons dans un instant.

La première de ces trois membranes se nomme la *dure-mère ;* elle est la plus épaisse et la plus solide. Serait-ce une toile d'emballage ? va-t-on me demander ; non, mais un tissu lisse et compacte, dont on aura une idée assez juste si on le compare à du parchemin mouillé.

La dure-mère a, sur plusieurs points, de fortes adhérences avec les parois de la cavité osseuse qu'elle tapisse, d'où il résulte qu'en embrassant le cerveau sur tous les sens elle le maintient fixe et à peu près immobile. S'il en était autrement, nous ne pourrions supporter le cahot d'une voiture, le trot d'un cheval, ni même les secousses d'une polka tant soit peu échevelée, sans que notre cervelle fût ballottée comme l'amande d'une noisette dans sa coquille, ce qui dérangerait infailliblement la justesse de nos idées.

La seconde membrane s'appelle l'*arachnoïde*. En plusieurs endroits, elle s'unit fortement et semble se confondre avec la dure-mère. Que messieurs les anatomistes se

chargent de l'en séparer ; en attendant, il nous suffira de l'avoir mentionnée.

Enfin se montre la *pie-mère*, la troisième membrane, semblable à une gaze légère ou au papier de soie, dont la transparence laisse déjà apercevoir l'objet précieux qui excite votre curiosité. Une multitude de petits vaisseaux en forment la broderie.

Sans avoir à affronter le hideux spectacle d'un amphithéâtre d'anatomie, essayons de nous figurer un cerveau humain frais et vermeil, dégagé de sa toiture et mis complétement à nu par sa moitié supérieure, nous aurons sous les yeux un corps volumineux, convexe, ovale d'avant en arrière, déprimé latéralement... Et tenez, cher lecteur, si vous désirez quelque chose de plus positif que tout ce que je pourrais vous dire, quant aux dimensions, donnez-vous la peine de poser vos deux mains à plat sur votre tête. Bien ! très-bien !

Maintenant regardez cette fente profonde ou scissure, qu'on prendrait pour une section de la masse totale en deux hémisphères, à partir du front jusqu'à l'occiput ; elle loge la *faux* du cerveau. Ainsi l'on désigne un large repli de la dure-mère, qui, d'après ce que je vous disais il n'y a qu'un moment, sert à emmaillotter et, qui plus est, à contenir l'organe de la pensée, cet enfant terrible de la raison.

Au lieu de représenter le poli uniforme d'une tête chauve, la superficie de chaque hémisphère cérébral semble avoir passé par le ciseau d'un habile sculpteur. Ce sont partout des moulures vermiculaires, contournées diversement, mises en relief par les interstices qui les séparent. Nous pourrions donner un aperçu plus exact de cette disposition en la comparant à un paquet d'intestins ; mais, pour ne pas causer de dégoût aux lecteurs un peu susceptibles, je choisis de préférence une grosse pelote de macaroni récemment bouilli et que le gratin n'a point encore recouvert d'une croûte. A ceux qui ne s'arrangeraient point de ces deux comparaisons extrêmes, je propose les moulures vermiculaires sculptées tout le long de la galerie des Tuileries qui regarde le bord de la Seine, entre le pont des Arts et le pont du Carrousel.

Les saillies que je viens de signaler ont reçu la dénomination de *circonvolutions*, et les interstices, celle d'*anfractuosités*. Cette partie peu épaisse de l'encéphale en constitue l'écorce, ou, tout au plus, l'aubier. Sa couleur est grisâtre, sa consistance molle ; un très-grand nombre de vaisseaux la parcourent. Pour peu qu'on pénètre plus avant, on ne tarde pas à atteindre la substance blanche que chacun connaît et qui forme la portion la plus considérable, quoique la couleur grisâtre s'y retrouve en plusieurs endroits. Si, au moyen de l'instrument, on divise par couches cette masse blanche, on la trouve parsemée d'une myriade de points rosés, à peine visibles : ce sont autant d'orifices de vaisseaux capillaires.

A présent tenons-nous à poursuivre notre étude anatomique du sommet à la base ? nous serons obligés de nous mettre la cervelle à l'envers, c'est-à-dire de retourner notre cerveau sens dessus dessous. Bon ! voilà qui est fait. Dieu ! quel changement s'est opéré ! Au lieu d'une surface convexe et partout la même, nous trouvons une surface aplatie, disposée de la manière la plus accidentée et la plus bizarre.

La fente profonde dont nous parlions et qui semblait diviser le cerveau se retrouve bien en avant et en arrière, mais au milieu les hémisphères se sont rejoints. On dirait qu'aussitôt ils se sont divisés derechef en plusieurs lanières, pour former immédiatement des espèces de nœuds ou lobes, inégaux de volume, dont chacun a sa place marquée dans une fossette creusée sur le plancher osseux qui la supporte. Les anatomistes ont donné à toutes ces protubérances des noms fort scientifiques sans contredit, mais passablement singuliers. Citons, par exemple, le *pont de Varole*, l'*aqueduc de Sylvius*, la *valvule de Vieussens*, la *corne d'Ammon* ou le *pied d'hippocampe*.

On voudra bien me permettre de ne point continuer ce prétentieux étalage, car j'ai toujours eu une aversion prononcée pour les nomenclatures scientifiques, et je présume que beaucoup de gens du monde pensent comme moi. On va voir d'ailleurs que les expressions savantes peuvent entraîner de graves inconvénients.

Me trouvant un jour en compagnie de jeunes pensionnaires qui me connaissaient dès leur bas âge, et qui, par conséquent, en usaient familièrement avec moi, elles s'avisèrent de me questionner sur le cerveau, je ne sais pour quels motifs ; je crois me rappeler cependant qu'il s'agissait d'un rhume de cerveau, dénomination qui, par parenthèse, ne rend nullement l'idée du genre de maladie qui exige tant de mouchoirs.

Saisissant cette occasion d'essayer en petit comité, durant quelques minutes, les airs de professeur, j'entamai une description assez détaillée, que mon auditoire écoutait avec une attention soutenue, par amour-propre, sans doute. Entraîné aussi par le mien, je commençai à faire ronfler les grands mots ; j'eus, entre autres, la malencontreuse inspiration de nommer l'apophyse d'Ingrassias, saillie d'un des os de la base du crâne, et qui est recouverte par la dure-mère.

A peine ai-je prononcé le mot *Ingrassias*, qu'une des pensionnaires me coupe la parole pour s'en emparer à son tour.

— Ah ! oui, je sais, dit-elle avec un grand aplomb, d'après le système de Gall, c'est là que se trouve la bosse de l'ingratitude. Laisse-moi voir un peu, Henriette, continua-t-elle en s'adressant à une de ses compagnes, je gage que tu as cette bosse très-prononcée.

J'ignore quelles pouvaient être les raisons secrètes d'une attaque aussi brusque ; toujours est-il qu'Henriette ne la reçut point sans riposte, et qu'une bordée de récriminations devint le signal d'une affreuse querelle.

Ce ne fut qu'à grand'peine que je parvins à dominer le tumulte. Dès qu'il me fut enfin possible de rattraper la parole, j'en profitai pour donner l'explication du mot qui, en passant par ma bouche, était devenu une fusée incendiaire ; je démontrai victorieusement qu'il ne saurait y avoir aucune espèce d'analogie ni de rapport entre *ingratitude* et *Ingrassias*, médecin fort estimé et anatomiste célèbre, né en Sicile vers le milieu du seizième siècle, deux cents ans avant le docteur Gall. Je racontai que, par reconnaissance pour les précieuses découvertes de ce savant, ses contemporains avaient décidé qu'à l'avenir le nom d'Ingrassias serait enregistré dans la tête de tous les médecins et dans celle de leurs malades.

En écoutant ces explications, la provocatrice, un peu confuse, il faut croire, d'avoir fait fausse route dans le domaine de la science, cessa tout à coup son feu, et Henriette, qui peut-être bien n'était pas sans avoir quelque reproche à se faire, Henriette se montra disposée à la paix. Finalement, j'eus la satisfaction de voir les parties belligérantes se rapprocher et se donner l'accolade jusqu'à nouvelle rupture, ainsi que cela se pratique dans le monde.

La scène que je viens de raconter n'était pas de nature à me raccommoder avec les noms savants ; c'est pour-

quoi, laissant de côté ceux que je pourrais évoquer encore à l'appui de ma description, je préfère réclamer l'assistance d'un des habiles dessinateurs et du graveur en chef du *Musée des Familles*. Grâce à leur concours, la mémoire des yeux vous servira bien plus efficacement que le langage trop souvent barbare de la science. Néanmoins, il faut bien que je nomme, parce que le dessin ne pourrait les rendre, la voûte à trois piliers, les ventricules, espèces de cavités, dont deux latérales plus grandes, situées à la base du cerveau.

Disons maintenant quelques mots du cervelet ou petit cerveau, situé au-dessous et un peu en arrière de l'organe principal, auquel il tient cependant par une continuité de substance. De même que le cerveau, il est partagé en deux moitiés; mais sa forme est un peu différente. Au lieu de circonvolutions, il présente des rayures circulaires qu'on croirait être des lames superposées. Enfin sa couleur est grisâtre.

C'est de ce côté, entre les deux moitiés du cervelet, que se forme et s'avance un prolongement de la masse cérébrale, la bulbe d'où naît la moelle épinière, ainsi appelée, parce que la colonne vertébrale ou épinière lui sert d'étui. Il est peu de personnes qui ne sachent que la colonne vertébrale est creusée en forme de tube dans presque toute sa longueur. C'est là que loge cette moelle. Les amateurs l'ont souvent rencontrée en mangeant des côtelettes de mouton ou de veau, auxquelles tenait une moitié de vertèbre fendue par le boucher. Dans certaines provinces, on appelle cela, je crois, *les amourettes*. La moelle épinière descend jusqu'au bas du dos.

Il est temps de résumer ces descriptions indispensables, mais un peu arides, en un aperçu unique qui ait l'avantage de graver dans la mémoire du lecteur une image durable et aussi exacte que possible de l'organe qui nous occupe en ce moment.

Je suppose donc qu'un habile préparateur d'anatomie soit parvenu à extraire de ses enveloppes et nous montre un cerveau humain parfaitement intact, muni de la moelle épinière dans son entier. Cherchons un objet de comparaison capable de nous rendre... Eh ! parbleu, j'y suis... la perruque du grand Frédéric avec sa longue queue ; tout le monde la connaît. Qui de vous n'a pas eu vingt fois l'occasion d'admirer le portrait du célèbre monarque prussien?

Quelques personnes graves trouveront peut-être ma comparaison ridicule ; peu de mots suffiront, je présume, pour leur fermer la bouche. Vous ne sauriez nier, leur dirai-je, le rapprochement qui existe entre les deux objets que je mets en parallèle ; c'est déjà quelque chose ; eh bien ! partons de là. Sous la perruque de Sa Majesté prussienne il y avait un cerveau; de ce cerveau émanaient le génie militaire, les finesses de la politique, une grande énergie de volonté, une persévérance à toute épreuve et avec cela le goût des lettres, l'amour de la philosophie marchant de pair avec l'amour du despotisme, et enfin tout ce qui peut concourir à dénoter un cerveau de première catégorie. Aussi, telle fut l'influence magique de ce cerveau couronné, qu'il en attira un autre doué de propriétés bien différentes, celui d'un libre penseur, d'un illustre philosophe de ce temps-là. Ainsi le pôle positif et le pôle négatif de l'électricité se cherchent et s'unissent fortement. Cet autre personnage portait également une perruque. Pourquoi, dans ma comparaison, ne lui ai-je pas accordé la préférence sur la perruque royale? Est-ce par flatterie vis-à-vis d'un monarque défunt? Non, certes ; ce serait, comme on dit, « travailler pour le roi de Prusse ; » c'est tout simplement parce qu'elle n'était point du même modèle et qu'il lui manquait une longue queue.

Autant vaudrait ne point parler du cerveau que de passer sous silence les nerfs, puisqu'il en est le point de départ, le générateur et le centre d'action.

Quoi de plus merveilleux que de voir une substance molle et pulpeuse, une des plus promptement destructibles du corps humain, être le quartier général, qu'on me passe l'expression, de toutes les facultés motrices, sensitives ou immatérielles de ce corps ! Quoi de plus étonnant que de voir la correspondance s'effectuer au moyen d'un réseau télégraphique, infiniment supérieur à celui que les hommes ont inventé depuis peu ! Les fils qui composent cet admirable réseau ne sont autres que les nerfs ; sans eux, et par conséquent sans le cerveau, il n'y a ni mouvement, ni sentiment, ni volonté, ni conception, ni pensée ; le propulseur de la vie est arrêté.

Mais, avant de nous engager dans le développement de ces vérités incontestables, commençons par l'énumération approximative et rapide des filets qui composent ce réseau, c'est-à-dire des nerfs.

Au cerveau d'abord prennent naissance ceux qui produisent l'odorat, la vision, l'ouïe, le goût, et celui non moins important de la parole ; ils se trouvent tout à côté des appareils destinés à l'exercice de ces sens. Puis d'autres encore dont l'action est plus complexe ; en tout, douze paires pour l'encéphale. Ajoutez, en descendant jusqu'à l'extrémité de la moelle épinière, trente et une paires : la paire représente le côté droit et le côté gauche. Chacun de ces nerfs a ses attributions générales et directes ; il se ramifie à l'infini, de telle façon qu'arrivé au bout de son parcours il échappe aux investigations les plus minutieuses. Ensuite, au moyen d'entre-croisements, d'anastomoses ou liaisons, et de nœuds appelés *ganglions*, les nerfs correspondent entre eux de manière à combiner leurs effets, qui, en définitive, aboutissent toujours au récepteur commun, le cerveau. Ainsi s'établit, par l'intermédiaire des nerfs, une communauté de rapports, un va-et-vient continuel entre l'organe cérébral et les parties les plus éloignées du corps. Les uns rapportent les sensations, soit agréables, soit douloureuses ; d'autres déterminent le mouvement; ceux-ci font surgir l'idée, ceux-là se chargent de recueillir la conception, d'élaborer la pensée, de stimuler le jugement ; d'autres enfin transmettent la volonté, l'ordre d'agir.

La physiologie, qui se livre à des efforts inouïs et trop souvent infructueux pour pénétrer les secrets de la création ; la physiologie, en remontant à l'origine des nerfs, a cru y découvrir une double racine, dont l'antérieure est la source du mouvement et la postérieure celle du sentiment. Des expériences, qu'ont payées de leur vie des milliers d'animaux, notamment des grenouilles et des lapins, ont en partie confirmé ces faits.

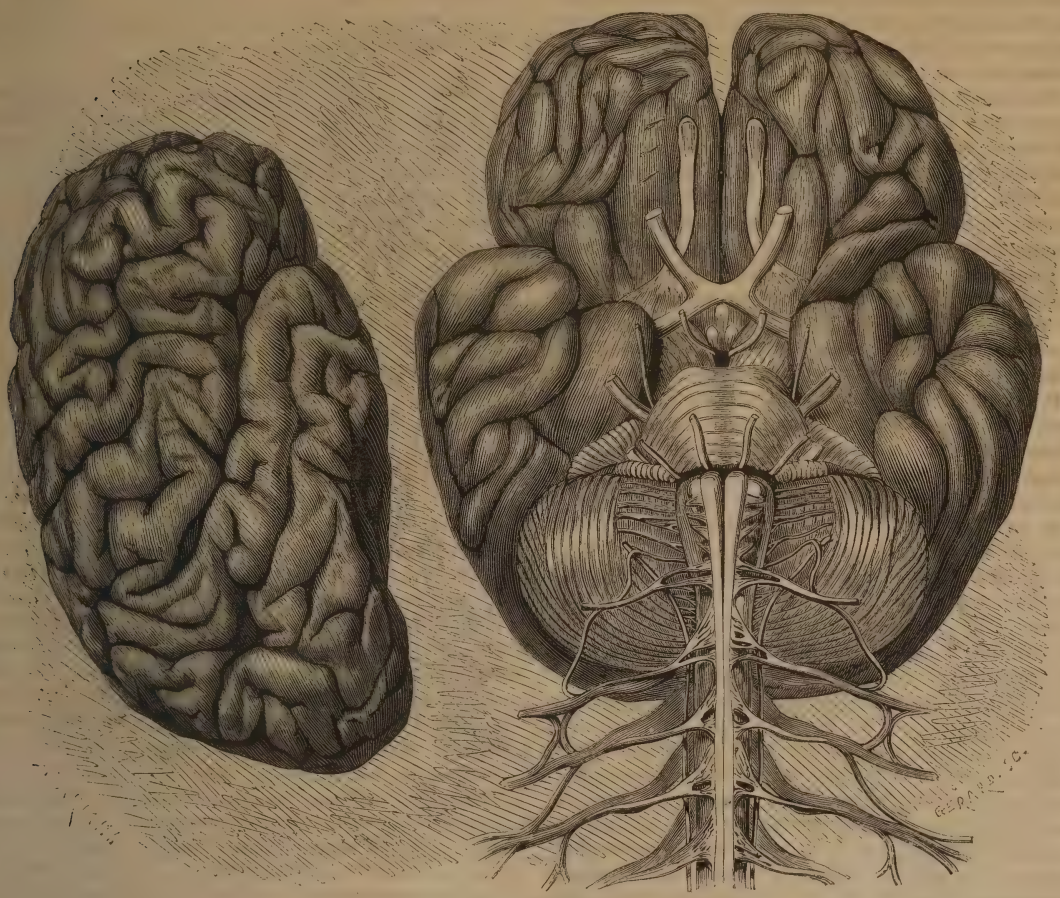
Mais voici venir, depuis quelques mois, un physiologiste du Nord qui, à tort ou à raison, se croit plus habile que les autres. M. Jacubowitsch est allé, dit-il, surprendre les filets nerveux au moment même où ils émanent de la pulpe cérébrale ; et, quoiqu'ils fussent cent fois plus petits que des fils d'araignée, il prétend avoir démasqué leurs intentions relativement au rôle que chacun d'eux doit jouer dans le mécanisme de la vie.

M. Jacubowitsch est venu à Paris ; le corps des savants est allé au-devant de lui avec une artillerie formidable de microscopes. D'après leurs rapports, nous saurons bientôt, il faut l'espérer, si le nouvel autocrate

de la physiologie est fondé dans ses prétentions, ou s'il est en proie à un effet de mirage causé par les neiges de son pays. En attendant, contentons-nous des faits qui ne sont point sujets à contestation. Il est impossible de nier que la sensibilité, l'influence motrice ne soient transmises par l'intermédiaire des nerfs, puisque la section d'un de ces cordons, soit chez l'homme, soit chez les animaux, interrompt l'une ou l'autre, au gré de l'opérateur.

Qu'un dérangement morbide survienne au cerveau ou à la moelle épinière, aussitôt, suivant le siége du mal et suivant l'étendue du désordre, il y a cessation totale ou partielle, définitive ou momentanée des fonctions de la vie ; les membres se paralysent, les sens se taisent, la mémoire se perd, les facultés intellectuelles sont détraquées, l'homme d'esprit est transformé en idiot ; celui qu'on citait pour sa bonté, sa douceur, devient furieux et ne respire que le meurtre.

Si, au désordre morbide, appréciable par les médecins seulement, on substitue l'effet accidentel et visible d'une blessure, d'une commotion ou bien d'une forte compression, les mêmes phénomènes se reproduiront. Ainsi les fonctions et attributions du cerveau, telles que nous venons de les définir, se trouvent physiquement démontrées. Ce qui contribue à corroborer davantage cette démonstration, c'est que, en parcourant les degrés de l'échelle zoologique, on trouve chez les différentes classes



Détail du cerveau. Dessin de Mariani.

d'animaux le développement de l'appareil cérébral proportionné à la puissance de l'instinct de chaque espèce, et que, en arrivant à l'homme, qui jouit du privilége de l'intelligence, le volume du cerveau, des hémisphères principalement, est de beaucoup supérieur à celui des autres animaux.

On a cité, il est vrai, quelques cerveaux humains atrophiés ou viciés qui n'en fonctionnaient pas moins bien ou à peu près bien. Mais n'est-il pas vraisemblable que la nature, si prévoyante d'ailleurs, avait pris le soin de compenser insensiblement l'équilibre et de reporter l'influx sur quelque autre point de l'organe ?

Ceci nous conduit à citer de nouveau le système du docteur Gall, invoqué précédemment par la jeune pensionnaire. Il est aujourd'hui à peu près reconnu que ce système repose bien plus sur des combinaisons de l'esprit que sur des faits anatomiques. L'empereur Napoléon Ier demandait judicieusement à quoi servaient les saillies du cerveau annonçant certaines tendances, lorsque la civilisation, encore au berceau, n'avait point inventé les objets où se portent ces tendances.

Cependant on doit reconnaître qu'il existe une sorte d'analogie entre les diverses parties du cerveau et le reste du corps. De même qu'un muscle, un membre, un de nos sens, se développent et acquièrent plus de force par l'exercice, de même la mémoire, le jugement, l'intelligence,

en un mot, grandissent par l'activité et s'énervent par le repos. Il faut en dire autant des dispositions de l'esprit en général; ne les voit-on pas se changer en vocations prononcées et en passions, lorsque des causes réunies ou isolées viennent les exciter? Ces observations sont à la portée de tout le monde.

— Halte-là! va-t-on s'écrier; vous touchez au matérialisme; cessez, ou bien nous cessons de vous suivre.

Ne craignez rien, cher lecteur, ni vous non plus, aimable lectrice, modèle vivant et on ne peut plus authentique des chefs-d'œuvre de la création; comme vous, j'ai trop de foi, trop de confiance en celui qui nous a donné à tous l'existence, pour lui préférer la matière inerte. Mais, puisque le Créateur nous a envoyés dans ce monde pourvus de l'intelligence, afin qu'elle nous serve à admirer ses œuvres, il y aurait irrévérence et ingratitude à ne point faire usage d'un pareil don. Cela étant, permettez que je continue.

Voici sur ce meuble une pendule qui marche; elle marque les heures, les minutes, les jours du mois, le cours de la lune. Survient une troupe de sauvages qui se met à la contempler. Ces hommes n'ont pas la moindre notion d'horlogerie; chacun d'eux le prouve par sa manière d'envisager le phénomène de la pendule. L'un se borne à constater l'arrangement qu'a subi la matière, le mouvement qui en est résulté, et demeure indifférent aux causes qui ont déterminé tout cela. Un second, plus curieux ou plus hardi de pensée, s'efforce d'expliquer les lois qui ont présidé à ces dispositions, et finit par les attribuer au hasard. Un troisième s'indigne et repousse d'une manière absolue l'action spontanée de la matière sans le secours d'une intelligence supérieure que, pourtant, il ne sait comment définir. Un quatrième va plus loin : il déclare que cette pendule, composée de matière inerte, a été créée, mise en mouvement et animée par une volonté suprême et inconnue qui a également le pouvoir de l'arrêter et de la détruire.

Ce sauvage, quoique ignorant, a parfaitement raison; l'intelligence supérieure, la volonté suprême, c'est la science représentée par l'horloger; celui-ci, en effet, a construit la pendule, il lui donne l'impulsion, la faculté de marcher seule, il la règle ou l'arrête à son gré.

Si, de cette chétive divinité terrestre, je parle de l'horloger, nous nous élevons jusqu'à l'échelon sublime où se tient le grand Maître de l'univers, nous reconnaissons qu'après avoir, avec la matière, créé cette mécanique, cette pendule qu'on appelle le *corps humain*, il lui a ensuite donné le mouvement, la faculté de se diriger elle-même, en y faisant arriver une émanation de sa haute science ou plutôt de lui-même, l'âme, en un mot. Cette faculté, qui constitue la vie, a été limitée; nous savons par expérience que celui de qui nous la tenons peut l'anéantir lorsqu'il le veut, reprendre l'âme et rejeter le corps dans la loi commune de la matière. Il ne saurait y avoir de doute à cet égard, c'est pourquoi nous pouvons nous avancer d'un pied ferme sur le terrain trop peu connu de la physiologie et de la psychologie, en faisant la part de la pendule humaine et de l'âme qui y réside et la fait mouvoir.

Entraînés par leur zèle jusqu'à essayer de découvrir le siége de l'âme, quelques physiologistes, à l'exemple de Descartes, s'étaient avisés de la loger dans la glande pinéale, corpuscule situé à la base du cerveau, et dont j'ai omis de parler, parce qu'il atteint tout au plus la grosseur d'un pois.

D'autres, plus généreux, se sont fait scrupule d'astreindre l'âme au régime cellulaire et lui ont donné pour résidence le cerveau tout entier, y compris la moelle épinière.

Ces idées trop mesquines se sont beaucoup modifiées depuis. Un savant physiologiste de l'université de Berlin, Muller, a déclaré magistralement que l'âme a bien son centre d'action au cerveau, mais qu'elle n'y est point reléguée; il en donne pour preuve la transmission de l'âme de père en fils.

Ceci me paraît constituer une erreur, sinon une hérésie. Eh quoi! monsieur le professeur de l'école prussienne, vous assimileriez l'âme à une pièce de ruban qu'on peut dérouler et diviser à l'infini, pour que tout le monde en ait sa part! En vérité, vous ne sauriez admettre sérieusement une semblable distribution. Voici une hypothèse qui me semble à moi beaucoup plus rationnelle, que dis-je? la seule admissible.

Lorsqu'un corps humain, sur le point de naître, a atteint les conditions organiques qui le rendent viable, aussitôt Dieu, notre créateur à tous, lui envoie une âme qu'il tenait tout exprès en réserve, une âme entière et non une parcelle d'âme, entendez-vous, monsieur Muller? une âme pour lui seul, et non destinée à se voir partagée en plusieurs lots comme un bien de famille, ce qui appauvrirait infailliblement l'espèce humaine et la ramènerait à l'état de brute.

En mettant cette âme en possession de ce corps, ce n'est point une prison qu'il lui a donnée, ainsi que l'ont avancé des gens enclins à vouloir atténuer la grandeur de Dieu, c'est un royaume, un vrai royaume, environné de toutes les jouissances de la terre et aussi de ses maux. Voulant laisser à celle qu'il en investit l'entière liberté de discerner le bien et le mal, et la responsabilité de son choix, Dieu, incontestablement, a dit à l'âme au moment du départ : « Va, sois souveraine, maîtresse absolue; je mets à ta disposition l'obéissance passive et les ressources matérielles dont tu auras besoin pour exercer ta puissance. Tu trouveras dans ton royaume un instrument merveilleux créé par moi; il te fournira toutes les facultés intellectuelles, la pensée, la mémoire, le jugement; fais-en l'usage que tu voudras, ils seront à tes ordres; règne selon ton bon plaisir et aussi longtemps que je le jugerai à propos; seulement, tiens-toi prête, dès que je le demanderai, à venir me rendre compte de la manière dont tu auras exercé le pouvoir suprême dans tes Etats. »

Contrairement aux monarques vulgaires, qui, fort souvent, sont majeurs et plus que majeurs lorsqu'ils parviennent au trône, l'âme commence invariablement son règne par une minorité de plusieurs années. Durant cette longue période, elle doit se soumettre à un conseil de régence, dont les membres exercent leurs fonctions simultanément ou à tour de rôle. D'abord c'est la mère ou bien la nourrice, quelquefois toutes deux ensemble; puis la bonne d'enfant, ensuite le maître d'école, la maîtresse de pension, le précepteur. N'oublions pas le père, qui est le président-né du conseil de régence, et le tuteur, et M. le curé, qui, assez fréquemment, sont appelés à cette présidence.

Enfin la jeune reine vient d'atteindre sa majorité, elle va exercer le pouvoir absolu, assumer la responsabilité de ses actes. Le conseil de régence cesse ses fonctions, un ministère le remplace; il se compose invariablement de la pensée, de la mémoire, du jugement, de la volonté, tous originaires du royaume. La raison n'y figure que par un envoyé subalterne; ayant sa résidence habituelle auprès de Dieu, elle n'apparaît que rarement parmi les hommes. Les passions fournissent à la souveraine ses

conseillers intimes; elle les choisit selon son gré; le reste lui sert à composer la foule des courtisans. Je me suis réservé de citer en dernier un ministère qui exerce une action immense dans le royaume, c'est celui des relations extérieures, auquel sont inhérentes les fonctions de directeur suprême des lignes télégraphiques : n'oublions pas qu'il s'agit des nerfs.

Celui qui occupe cet important ministère s'appelle Sensorium. Rien n'égale son activité; le jour, la nuit, jamais il ne s'endort complétement. Son dévouement pour sa souveraine est sans bornes; il ne se permet point de contrôler ses ordres; il ne raisonne point, n'émet aucun avis, quoique à tout moment on le consulte. Absorbé exclusivement par ses attributions, dont il se garde bien d'outrepasser les limites, il exerce une surveillance de tous les instants, se tient aux aguets des moindres impressions, reçoit et transmet les dépêches, laissant aux autres ministres le soin de les discuter, de les analyser, d'y répondre et de prendre une décision conforme aux intentions de Sa Majesté.

Mais toutes les définitions auxquelles je pourrais me livrer concernant l'empire de l'âme n'équivaudraient pas au tableau de la mise en scène. C'est pourquoi je préfère placer sous vos yeux une lanterne magique de royaumes dont chacun sera représenté par un corps humain. Quoique, dans tous, le ministère soit composé des mêmes éléments, on pourra juger des différences de gouvernement et ensuite en demander la cause à messieurs les docteurs ès tous genres. Voyons pour le premier royaume.

Couché dans un lit élégant qui occupe la place d'honneur d'une chambre richement meublée, un jeune homme fraîchement émancipé vient de se réveiller après un long sommeil qu'ont un peu troublé quelques rêves fugitifs. Ainsi la brise de la nuit agite doucement les plantes endormies et se charge de stimuler chez elles, à leur insu, la vie et le mouvement. Les rayons du soleil, s'avançant tout près de l'alcôve, annoncent que la matinée a déjà parcouru la moitié de son cours. Le jeune homme, d'abord, fait une contorsion automatique, après quoi la Pensée se présente suivie des autres ministres. Interrogée par Sa Majesté, « Sensorium, dit-elle, vient d'annoncer qu'un grave mécontentement causé par la famine est sur le point d'éclater dans le département de l'estomac. — Il convient d'y pourvoir, » dit le jugement. Aussitôt la volonté se prononce conformément à cet avis. Sensorium fait jouer les fils électriques de la parole, et presque aussitôt un domestique apporte un excellent déjeuner, qui est expédié lestement là où l'urgence commande; peu après Sensorium apporte la nouvelle que le mécontentement s'est calmé complétement.

Cette affaire réglée, notre jeune homme va à la promenade sur les boulevards, puis au bois de Boulogne. Pendant le trajet, Sensorium fait jouer à la fois les fils de la vue, de l'ouïe, de l'odorat. En même temps, les passions se présentent pour complimenter et divertir Sa Majesté l'âme. La pensée délibère, la mémoire rappelle les sages avertissements donnés par le conseil de régence, le jugement les approuve, mais la volonté se prononce différemment. Qu'arrivera-t-il de ce conflit? Ma foi, peu nous importe; passons à un autre royaume.

Cet autre royaume est une jeune fille de dix-sept ans, n'ayant pour tout bien que le travail de ses doigts et un père devenu, par l'âge et les infirmités, incapable de pourvoir à ses besoins. La pauvre enfant est digne, plus que beaucoup d'autres corps humains, d'être le séjour d'une âme, car la nature l'a faite belle, bonne et aimante. Son ministre Sensorium lui dit bien des choses, il lui montre de riantes perspectives et la facilité qu'il y aurait de les substituer aux tristes réalités de la misère et de la disette qui assiégent le royaume. Mais il fait voir en même temps ce père qui souffre, qui a faim et qui refuserait d'accepter le pain du déshonneur. Survient le conseil des ministres : la mémoire rappelle les longs services rendus par le père; le jugement est d'avis que le moment est venu de l'en récompenser; la volonté opine pour qu'on écarte les séductions qui menacent d'égarer le conseil, et l'âme éprouve de la joie à ratifier cette décision. Bien! très-bien! aimable enfant, je vous prédis un règne glorieux; vous serez honorée sur la terre et récompensée dans le ciel. Passons à un autre.

Le royaume qui succède à celui-là vous représente une jeune mère. Le ministre Sensorium vient lui annoncer qu'on la réclame dans les salons, que les plaisirs et les hommages l'y attendent. Il lui montre les riches magasins de Paris, les soieries, les dentelles, les bijoux. A cette nouvelle, la Vanité, la Coquetterie, la Convoitise et d'autres dames de la cour applaudissent à l'unisson. Mais le fidèle Sensorium ajoute gravement : « Madame, votre enfant aussi vous réclame; un courant électrique répété coup sur coup m'apprend que vous trouverez près de lui des jouissances d'un autre genre et bien plus exquises. Et votre mari, j'ai déjà eu l'honneur de vous faire observer que, lorsqu'il rentre fatigué du tracas des affaires, il préfère le bonheur de l'intimité conjugale aux réunions bruyantes. — Bravo! » dit la Raison qui, par bonheur, en ce moment, passe au-dessus du royaume pour retourner au ciel. Vivement impressionnée par le son de cette voix, la jeune mère se hâte de jeter au panier la première moitié des rapports de Sensorium. Passons à un autre.

Ce royaume presque ignoré a pour souveraine l'âme d'un curé de campagne. Sensorium a fait goûter si souvent au curé la satisfaction qu'on éprouve à assister ses semblables, que le digne homme ne songe plus à chercher d'autres plaisirs. Cette préoccupation, chez lui, est portée si loin, que souvent il oublie de répondre aux messages qui concernent sa propre personne. Malgré les instances de ses ministres, l'âme, par la voix du curé, ne blâme qu'avec bonté ce qui est réellement blâmable; cette extrême tolérance entraîne plus de bons que de mauvais effets, à cause de la sympathie et de la reconnaissance qu'elle attire continuellement. Aussi, dans cet heureux royaume, il est enjoint aux ministres de perpétuer jusqu'à la fin ce système gouvernemental. Passons à un autre.

Quel est ce triste royaume, dont l'aspect annonce l'indigence et la malpropreté? Partout la solitude, sauf la méfiance et le mystère qu'on y voit aux aguets. Le royaume s'appelle la personne d'un avare; malgré le dégoût qu'il inspire, saisissons l'occasion de voir un peu ce qui s'y passe. Sensorium ayant eu le malheur de se laisser éblouir par la vue de l'or, ses rapports se sont si souvent ressentis de cette influence, que le prestige a gagné jusqu'à l'âme et s'y est transformé en monomanie. Depuis lors, Sa Majesté a recommandé à ses ministres de ne l'entretenir que d'or ou d'argent monnayé. Il en est résulté que le directeur du télégraphe électrique n'ayant plus à s'occuper que d'une seule ligne, tous les autres fils, ceux, par exemple, de la bienfaisance, de la générosité, des nobles conceptions de l'esprit, se sont successivement rouillés, détériorés ou brisés. Tous les services de l'Etat se sont arrêtés, hormis celui de la cupidité. Quoique le royaume abonde en richesse, on y meurt de faim, et per-

sonne ne songe à y pourvoir, tant on est persuadé que la vue seule de l'or doit suffire à tous les besoins. Que penser d'une reine qui fait un pareil emploi de ses trésors? Ma foi, lecteur, chargez-vous de répondre, je n'ai à vous entretenir, moi, que du cerveau et de ses usages.

La souveraine de cet autre royaume est une âme ambitieuse qui s'imagine goûter le bonheur, parce que ses ministres lui font croire que son ambition est satisfaite. Gardons-nous de lui disputer ses illusions et passons outre.

Par ma foi! voici un plaisant royaume. Le ministre Sensorium y emploie la majeure partie de son temps à suivre les progrès d'un rhume, d'un léger mal de tête, d'une transpiration qui commence ; il apporte la plus sérieuse attention à sonder les profondeurs de l'estomac, les contours sinueux de la digestion. Il consulte les variations atmosphériques, la moindre douleur qui en résulte, et ne dédaigne point de correspondre avec un cor au pied. D'après ses rapports rédigés avec des détails minutieux, le jugement est appelé à délibérer sur les précautions hygiéniques qu'il convient de prendre relativement à l'entretien sanitaire du royaume.

Ce n'est pas tout: la mémoire, rendue prudente par les années, s'est permis de rappeler à Sa Majesté que son créateur doit l'appeler un jour à comparaître devant son tribunal. Sa Majesté désire que ce soit le plus tard possible, et le prouve par le soin qu'elle prend de sa santé. Toutefois, dans la prévision d'un terme inévitable, elle charge la pensée et le jugement d'y pourvoir. Il est enjoint à la conscience de ne jamais se trouver en défaut, ce qui lui sera d'autant plus facile que le riche budget de l'Etat est mis à sa discrétion. On règle jour par jour, heure par heure, la mise en pratique des devoirs religieux ; les abstinences, les mortifications y sont fixées juste au degré qui convient pour ne pas contrarier la santé ni les habitudes. Les bonnes œuvres, les aumônes figurent au chapitre des dépenses du royaume, avec des proportions assez raisonnables, mais strictement déterminées et à peu près invariables ; c'est seulement par extraordinaire, après mûres délibérations, que les ministres se permettent de recourir à un crédit supplémentaire.

Sensorium a fort peu à faire dans cette partie du service gouvernemental ; il lui est expressément recommandé de ne point prendre l'initiative, d'écarter avec soin les nobles et généreuses sympathies aussi bien que les sentiments haineux, les vives émotions qui tendent à provoquer le dévouement, et enfin tout ce qui serait de nature à troubler la santé, la quiétude d'esprit, l'existence paisible et uniforme dont Sa Majesté tient essentiellement à jouir en ce monde. Dans cet heureux royaume, tout est calculé, pesé et enregistré par la conscience ; les comptes sont tenus en règle avec Dieu, comme ils le seraient avec un banquier ou un agent de change. Cette reine, ou plutôt cette âme si satisfaite au point de vue des intérêts terrestres, le sera-t-elle autant lorsque arrivera pour elle le moment suprême? Nul ne peut le savoir. Néanmoins, il serait permis de supposer que, si alors Dieu chargeait de l'examiner trois professeurs de l'Ecole de droit, il sortirait du scrutin trois boules rouges.

Tout spectacle qui se prolonge démesurément finit par devenir ennuyeux ; cela est vrai surtout pour la lanterne magique. C'est pourquoi je ne céderai point à la tentation de vous montrer encore des milliers de royaumes du genre de ceux que vous venez de voir, et dont aucun pourtant ne ressemblerait à l'autre. Je demande, toutefois, la permission d'ajouter celui que j'ai tenu en réserve pour passer le dernier.

Quelle est cette reine âgée et infirme, qui semble vaciller sur son trône? on devine que sa puissance terrestre est à son déclin. Le ministre Sensorium a perdu son activité d'autrefois ; cela se voit dans tous ses rapports. Il annonce, avec une sorte d'indifférence, que l'ensemble du réseau télégraphique tombe de vétusté. Le fil de la vue, dit-il, est complétement détruit, celui de l'ouïe ne fonctionne plus qu'à moitié, celui du goût ne vaut guère mieux ; une multitude d'autres fils se sont rouillés et brisés successivement. La mémoire a besoin d'aide pour se soutenir ; le jugement va en tâtonnant ; les autres ministres sont plus ou moins décrépits ; le Conseil d'Etat dort sur ses bancs. Les passions, les courtisans sans exception n'ont plus la force de cabaler. Seule la pensée conserve un reste de vigueur et demeure en partie chargée du gouvernement.

Au milieu de cette décadence générale, S. M. l'âme, au lieu d'exprimer la souffrance ou l'inquiétude, se distingue par un air de sécurité et de calme résignation.

Mais enfin quel est donc ce royaume? Le corps d'un homme de bien, selon la meilleure acception du mot. Il vient de parcourir une longue carrière. Artisan laborieux et honnête de sa fortune, il a traversé dignement les difficiles épreuves de la vie. Chef d'une nombreuse famille, non-seulement il a su trouver assez de ressources pour l'élever et la doter convenablement, mais encore il s'est toujours montré empressé à aller au-devant du malheur et de l'infortune afin de leur tendre une main fraternelle, conformément aux admirables préceptes de l'Evangile. Jamais, venant de sa part, une aumône ne s'accompagna de hauteur ou de morgue, des dehors de la protection. Jamais un service rendu par lui ne froissa la dignité ou la susceptibilité de celui qui en fut l'objet. Jamais une bonne action ne servit d'aliment à sa vanité. Rigoureux observateur de sa parole, ennemi du mensonge, pieux sans ostentation, il s'attacha constamment à placer les devoirs sérieux de la religion avant les démonstrations stériles de la forme.

Depuis que la vieillesse et son triste cortége sont venus l'assaillir, la piété filiale, la reconnaissance sont accourues aussi pour le consoler, pour veiller sur lui et pourvoir à ses moindres désirs. Un nombreux entourage d'enfants, de petits-enfants et d'amis s'efforce à l'envi de le retenir sur le bord de la tombe.

Cependant, à la veille de quitter son royaume, l'âme de cet homme de bien éprouve un léger trouble causé, non par la crainte, mais par le regret de se voir enlevée aux joies de sa famille. Heureusement un ancien et fidèle camarade, un ministre des autels, s'aperçoit de son émotion et lui crie ces belles paroles : « Fille de Dieu, montez au ciel ! »

Maintenant vous connaissez du cerveau et de ses fonctions tout ce que peuvent désirer de savoir ceux qui n'aspirent point à occuper une chaire d'anatomie ou de physiologie à la Faculté ; vous voyez qu'on peut étudier la matière organisée sans courir le risque d'aller se heurter contre l'impiété. Ainsi donc, nous pourrons, quand il vous plaira, revenir au précepte de Socrate : *Nosce te ipsum.*

Pour ce qui est de votre âme, charmantes lectrices, et de la mienne, avec votre permission, quand approchera la fin de leur règne, unissons nos vœux pour qu'elles aillent en compagnie rejoindre celle de l'homme de bien. Faisons en sorte qu'elles paraissent aussi agréables à Dieu que votre présence l'est aux parents et aux amis qui ont le bonheur de vous voir chaque jour.

MAURICE DECHASTELUS.

CHRONIQUE DU MOIS.

Galerie de San Donato. *Paysage de la basse Égypte.* Tableau de Marilhat, dessin de A. de Bar.

LA GALERIE DE SAN DONATO (fin).

LA GALERIE EDWARDS.

Ici, dans ce musée fugitif, vous retrouverez deux fois ce malheureux Léopold Robert. Il avait fait pour San Donato *la Paysanne romaine* et *le Jeune Pâtre gardien de ses buffles*, deux toiles exquises.

Entendez-vous cependant, sur les bords de l'abîme où flottent les âmes du purgatoire, les lamentations de Françoise de Rimini, dont le vieux Dante a si bien raconté l'histoire? « Hélas! que de douces pensées! quel ardent désir a mené ceux-ci au douloureux passage! » Ary Scheffer, le grand peintre, a fait un chef-d'œuvre de ces lamentations.

Nous saluerons aussi *la Fermière* de Troyon, les *Fleurs* de Vandael. Enfin, quittons à regret ces belles toiles, et nous entrerons victorieux dans l'école française; là nous reconnaissons Boucher à sa grâce; Fragonard à son charme; à son esprit, à sa leçon, l'aimable Greuze. Il est représenté vingt fois sur ces murailles irrésistibles : *Flore* et *la Bacchante*, *la Fille au petit chien*, *le Matin*, *l'Étude* et *l'Écouteuse*, et tant d'autres fillettes si gaies et si rieuses, celle-ci qui rêve, et celle-là qui joue.

On ferait tout un musée avec ces fantômes de la beauté d'autrefois.

Ici s'arrête la peinture française. Un coup d'œil seulement sur ces marbres trop modernes. Les sculpteurs vaincus par les peintres, Canova lui-même et Romanelli, Pradier et Mlle de Fauveau... Et *la Table des amours*, par l'illustre ami de M. Ingres, Bartolini.

Place enfin à l'école italienne, au Bronzino, à l'*Hérodiade* de Carlo Dolce; à la *Sainte Catherine* du Dominiquin, à la *Vierge* du Pérugin, le maître de Raphaël. Andre del Sarto est là, tout entier. Quels portraits! *le Duc d'Urbin et son fils*, par Titien; *la Belle Nani*, par Paul Véronèse, et le beau Murillo, trois fois. Un Velasquez, un Zurbaran, un Memling et *le Mariage de Joseph*, par Vanderweiden. *La Nymphe* de Cranach termine glorieusement cette ronde admirable, où toutes les gloires de la peinture se tiennent par la main.

Plus allait la vente et plus grandissait le feu des enchères. Une incroyable passion de posséder quelqu'une de ces merveilles s'emparait des curieux les plus riches et des meilleurs connaisseurs. Les onze tableaux de Boucher ont donné le total fabuleux de 141 600 francs. Un seul, la *Jeune Fille implorant l'Amour*, monte à 50 000 francs.

Un autre Boucher, la *Toilette de Vénus*, s'adjuge à 23 000 francs

Les deux Vernets restent au comte Pillet-Will pour la somme de 8 800 francs.

Les deux Robert-Roberts, au marquis de Trévise pour 7 200 francs.

Les quatre Schalls, merveilleux de couleur, mais qui ont le tort d'être des toiles de galerie, montent à 29 300 francs pour le compte de la même personne, représentée par un marchand de tableaux.

Mais aux Greuzes, les enchères n'ont plus de limites. Le moindre, *l'Effroi*, monte à 11 200 francs.

L'Enfant à la pomme, 31 000 francs.

L'Ecouteuse, 31 500 francs.

La Bacchante, 17 500 francs.

Le Petit Paysan, 16 000 francs.

La Rêveuse, 29 000 francs.

La Volupté, 31 000 francs, à lord Dudley.

La Malice, 20 100 francs, au comte de Stackelberg.

La Pudeur, 18 700 francs, au duc Fernand-Nunez.

La Petite Fille débute lentement à 10 000 francs, pour monter par 500 francs jusqu'à 89 000 francs, où elle reste à un marchand, M. Philippi.

La Bacchante, 58 000 francs.

Le Matin, 77 000 francs, au musée d'Angleterre.

L'Étude, 20 000 francs.

Le Favori, 60 000 francs.

Enfin on arrive à la pièce capitale de la vente, *les OEufs cassés*, qui partent de 20 000 francs pour aller, par enchères de 30 et 50 000 francs, à M. Manheim, mandataire de M. A. Rothschild, au prix de 126 000.

Le Fragonard, merveilleux de couleur et de composition, est acquis à 31 500 francs.

Notez bien que l'on eût dit que chaque acheteur, à ces prix incroyables, remportait une victoire. Ils se félicitaient de cette *heureuse* acquisition, et c'était une fête de voir ces braves gens couver du regard ces peintres français, victorieux de l'Italie.

Or ne pensez pas que voilà la seule aventure de la présente année. A l'heure où nous sommes, une autre vente aussi rare, aussi abondante en chefs-d'œuvre se prépare dans le cabinet d'un nouvel amateur, M. Edwards.

Ce M. Edwards commençait sa galerie il n'y a pas deux années; il la met en vente aujourd'hui, poussé par cet invincible ennui des hommes qui peuvent avoir tout ce qu'ils veulent. On raconte qu'un jour Mme de Parabère demandait quelques porcelaines de Sèvres à M. le régent. M. le régent en fit porter chez la dame pour 500 000 livres.

La passion de M. Edwards pour le grand peintre Eugène Delacroix (nous vous avons raconté son histoire) était aussi grande que l'admiration de Mme de Parabère pour les vieilles porcelaines. Tous les tableaux d'Eugène Delacroix qui étaient à vendre au moment où M. Edwards composait son cabinet magnifique, il les fit acheter à tout prix. Parmi ces belles œuvres brille au premier rang *l'Enlèvement de Rebecca*, tout un drame emprunté par le vrai peintre à cet historien charmant, à ce romancier merveilleux, sir Walter Scott. Au seul nom de Rebecca et du Templier, pas un de nous qui ne se rappelle avec une admiration mêlée de terreur la jeune et charmante fille emportée au galop d'un cheval furieux, pendant que la flamme au loin s'élève et que le feu vengeur dévore le château de Front-de-Bœuf. Que la jeune fille est touchante entre les mains de ses ravisseurs! Ses yeux fermés gardent si bien les secrets de son âme! En ce moment, Walter Scott est voisin de Froissard l'historien. Il raconte avec la même verve, il se lamente avec la même douleur. C'est pourquoi, s'il vous plaît, nous irons tout de suite à *la Bataille de Poitiers*, livrée en 1346 par le roi Jean, en 1855 par Eugène Delacroix.

Mais la plus éloquente et la plus formidable de ces toiles empreintes du génie et de la volonté d'Eugène Delacroix, c'est ce fameux tableau représentant *l'Amende honorable*. Ah! que c'est triste et superbe ce tableau des vengeances et des terreurs! Sous des voûtes de fer, éclairées par un soleil sans pitié, un misérable, accablé de toutes les malédictions de la terre et du ciel, couvert d'un vêtement fait pour le bûcher, et les genoux pliés par deux tortionnaires, tombe aux pieds de l'inquisiteur. Pas une espérance et pas une pitié; une angoisse indicible a brisé, j'en ai peur, même les convictions de ce martyr. Hélas! il doute en ce moment de la Providence. A la contraction de ses lèvres, à son regard plein de fièvre, vous reconnaissez l'esprit brisé dans un corps voué aux tortures. Il est damné et se débat en vain sous ces anathèmes. Un peintre italien reculerait d'horreur à l'aspect de ces misères impitoyables. Eugène Delacroix n'a jamais reculé rencontrant la torture dans les Espagnes de Philippe II :

> C'était Satan régnant au nom de Jésus-Christ.
> Des choses qui sortaient de son nocturne esprit
> Semblaient un glissement sinistre de vipères.
> L'Escurial, Burgos, Aranjuez, ses repaires,
> Jamais n'illuminaient leurs livides plafonds;
> Pas de festins, jamais de cour, par de bouffons;
> Les trahisons pour jeu, l'auto-da-fé pour fête.

Ce n'est pas pour les esprits vulgaires et remplis d'un enthousiasme banal que sont faites ces belles choses; peu de gens les comprennent, peu d'esprits ont l'honneur de les aimer. L'homme affairé passe en courant et leur accorde à peine un coup d'œil; l'homme intelligent admire, contemple et rêve. Ainsi pour ce merveilleux Delacroix, évoqué par la toute-puissance du génie, ami de la vérité superbe et dédaigneux des séductions vulgaires, nous restons attristés autant que charmés en songeant que peut-être, avant peu, nous ne les verrons plus. Tel ce charmant tableau de Jésus endormi dans la barque pendant la tempête. Quoi de plus rare et de plus divin? « Seigneur, sauvez-nous, nous périssons! » et la réponse avec le doux sourire : « O gens de peu de foi!... » Nous avons vu cela dans Virgile au premier chant de l'*Enéide*, mais combien Notre-Seigneur est au-dessus du vieux Neptune avec son *Quos ego!* Ici c'est Eugène Delacroix qui soulève hardiment la tempête; l'Océan est plein d'écume, le ciel plein de nuages, et le nuage plein d'éclairs; la barque est en désordre; les voiles, déchirées par le vent, tombent sur le mât brisé; Jésus, tête juvénile et radieuse, est plongé dans un doux sommeil; c'est vraiment le sommeil d'un dieu.

M. Edwards, ce digne ami des grands arts, comme il ne trouvait plus à satisfaire sa passion pour les œuvres d'Eugène Delacroix, et voulant se reposer des scènes terribles dans le paysage ensoleillé des peintres naturalistes, a recherché, avec une ardeur juvénile, les plus belles œuvres de Jules Dupré, les plus étonnantes compositions de Théodore Rousseau. Il a retrouvé, de Jules Dupré, une grande part des paysages de sa première manière. Ici, le troupeau robuste traverse en hésitant le pont vermoulu, sous lequel bruit une eau limpide. Aux environs princiers de l'Isle-Adam, la rivière, pleine d'ombre et soleil, emporte un bateau chargé de moissons. Sur la lisière d'un bois de hêtres et de vieux

chênes, les vaches se reposent de leur douce paresse ; on dirait une églogue de Virgile, ou, mieux encore, un paysage de Nicolas Berghem ou d'Albert Cuyp, aux vastes horizons. Jules Dupré, lui aussi, a ses pêcheurs sur le bord des mares, ses rêveurs au pied des montagnes. Arrive en même temps Théodore Rousseau, longtemps débattu. Eugène Delacroix n'a pas été plus maltraité dans les expositions du Louvre, et maintenant Théodore Rousseau, victorieux de l'obstacle à son tour, qui montre à nos yeux charmés la forêt resplendissante au soleil couchant. *J'aime les soirs, les beaux soirs !* disait le poëte. *Après la pluie* est un site du Berry. Vraiment il faut être un poëte pour décrire un tel monceau de verdure, et nous y renonçons.

La *Lisière de Claire-Bois* appartient à la forêt de Fontainebleau :

> Une vieille forêt où la sève à grands flots
> Court du fût noir de l'aune au tronc blanc des bouleaux...
> Là se penchent rêveurs les vieux pins, les grands ormes...

Empruntés aux mêmes enchantements, voici *les Sables et les Sentiers* de Jean de Paris, *la Vallée aux vaches* et les *Petits Chênes*, et surtout ces deux bûcheronnes, dignes habitantes de ces bois, de ces rivages, dignes gardiennes de ces beaux lieux. Mais qui voudrait tout décrire et tout raconter ? Ces fleuves, ces bergers, ces murmures, ces haillons rustiques, cette eau qui fuit et qui revient, souriante à l'oiseau ; ces têtes brunes, ces têtes blondes ; les gracieuses simplicités de la campagne ; ces branches, ces marmots, picoreurs de framboises ; ce chemin des écoliers tracé sur les mousses luisantes ; la lumière naissante à la cime des peupliers, les profondeurs du ravin ; l'heure où tout fleurit, même les épines ; tout cet enivrement de rosée et d'avril ; les bois parsemés de granit, la bruyère et les genêts sur un sol austère, et toute cette floraison sous les tiédeurs printanières : jacinthes et narcisses, les boutons-d'or, les fontaines, les verdures, les solitudes... voilà le vrai charme. Ils sont tout-puissants sur nos âmes, ces paysagistes merveilleux. Il y faudrait ajouter deux tableaux de Diaz, mais du Diaz des musées et du Louvre, et ce beau paysage de notre ami Corot : *le Soleil couchant*. Si par bonheur quelque brise heureuse, en ce moment, soufflait dans ces grands arbres de Corot et nous montrait les splendeurs de l'horizon, quelle surprise à découvrir tout ce que peut cacher un buisson, un peuplier, un des grands arbres, un brin d'herbe de Corot !

LA FONTAINE COMMENTÉ PAR BUFFON.

Mais nous avons aujourd'hui suffisamment payé notre dette aux beaux-arts ; terminons, s'il vous plaît, notre chronique par un hommage rendu à un de nos vieux poëtes, au bon La Fontaine.

Il était déjà bien aimé de toute la jeunesse française ; avant peu nous le verrons paré d'une nouvelle auréole. On ne sait pas le nombre des éditions des *Fables* de La Fontaine ; eh bien ! celle que nous annonçons est presque une œuvre toute nouvelle. Il est vrai que, cette fois, nous ajoutons à chaque fable une histoire écrite par un commentateur incomparable, à savoir : l'auteur de l'*Histoire naturelle*, M. de Buffon lui-même. Un des maîtres les plus éloquents, Jean-Jacques Rousseau, parlant des fables du bonhomme avec toutes les louanges méritées : « Il faudrait pourtant, disait-il, dire aux enfants ce que c'est qu'un renard, et distinguer son vrai naturel du caractère de convention qu'il a dans les fables. »

C'est très-juste et très-bien dit ; mais si l'idée était bonne, il a fallu plus d'un siècle avant de la mettre en œuvre.

Ouvrez cependant le livre de M. de Buffon, le voilà qui répond à la question de Jean-Jacques. « Le loup, dit-il, a beaucoup de force, surtout dans les parties antérieures du corps, dans les muscles du cou et de la mâchoire. *Il porte avec sa gueule un mouton sans le laisser toucher à terre et court en même temps plus vite que les bergers.* »

Véritablement, de pareils conseils sont des ordres venus d'en haut. C'est pourquoi l'habile imprimeur lettré, M. Jouaust, a placé sous chaque fable, en guise de notes, une page de Buffon, racontant tour à tour *la Cigale et la Fourmi*, *le Renard et le Corbeau*. « Les corbeaux ne passent pas la nuit dans les bois... ils savent se choisir dans leurs montagnes une retraite à l'abri du Nord, sous des voûtes naturelles formées par des avances ou des enfoncements de rochers ; c'est là qu'ils se retirent pendant la nuit au nombre de quinze ou vingt. Ils dorment perchés sur les arbrisseaux qui croissent entre les rochers ; ils font leurs nids dans les crevasses de ces mêmes rochers ou dans des trous de murailles, au haut des vieilles tours abandonnées, et quelquefois sur les hautes branches des grands arbres isolés. »

D'où il est facile de tirer cette conclusion qu'un pareil livre est destiné à porter un double fruit de science et d'agrément.

« Le loup a les sens très-bons, l'œil, l'oreille et surtout l'odorat ; il sent souvent de plus loin qu'il ne voit ; l'odeur du carnage l'attire de plus d'une lieue ; il sent aussi de loin les animaux vivants... »

Voilà donc, par une révolution inattendue et toute naturelle, les *Fables* de La Fontaine, un livre d'enfants, disent les sages, entourées d'une science illustre et d'un intérêt tout-puissant.

C'est une idée excellente d'avoir choisi l'homme éloquent entre tous, Buffon, pour commenter les fables de La Fontaine, ce grand précepteur du genre humain ; une âme belle et tendre entre toutes, Fénelon, conseille aux institutrices, même avant que l'enfant sache lire, de mettre en ses jeunes mains un « beau livre, bien expliqué, bien relié, doré sur la tranche, avec de belles images, imprimé en beaux caractères. » Et si vous lui demandez le motif de cette aimable précaution, il va vous le dire : « Tout ce qui réjouit l'imagination facilite l'étude. » Ah ! le brave homme ! Instituteur des rois, il est le vrai maître de l'enseignement et des bonnes gens qui se consacrent à ces tristes labeurs ; il les aime et les honore, justement par le respect qu'il porte à l'enfance. Et toujours il revient à son premier conseil : « Egayez la petite fille et le jeune garçon ; apprenez-leur de bonne heure que la paresse et la timidité sont les deux ennemies de l'esprit. Soyez aimable avec les enfants qui vous sont confiés si vous voulez en être aimé ; encouragez ces intelligences naissantes ; racontez-leur quelques fables courtes et dignes qu'on les écoute, et donnez-les pour ce qu'elles sont. » Ainsi était prévue, à l'avance, par cet esprit sans égal, l'alliance heureuse de La Fontaine et de Buffon.

CH. WALLUT.

RÉIMPRESSION DE LA COLLECTION DU MUSÉE DES FAMILLES.

S'il est une publication qui ait laissé dans la mémoire de la génération actuelle des souvenirs ineffaçables, c'est à coup sûr le Musée des Familles. Trente-sept années n'ont pas épuisé son légitime succès, et aujourd'hui sa collection forme la bibliothèque la plus variée et la plus complète à la fois. Nouvelles, Sciences, Voyages, Religion, Morale, Histoire, tel est le vaste cadre qu'il a toujours su remplir avec le plus rare bonheur, et aux applaudissements unanimes des pères de famille qui comprenaient quel précieux concours leur recueil favori apportait à l'éducation du foyer.

Malheureusement cette collection, par son étendue même, commençait à dépasser les ressources des modestes budgets auxquels elle s'adressait. D'ailleurs la première édition avait largement couvert les frais considérables de rédaction, de composition et de gravure.

Galerie de San Donato. *La belle Nani.* Tableau de P. Véronèse, dessin de A. Duvivier.

Une nouvelle édition ne devait plus occasionner qu'une dépense relativement minime pour le tirage et le papier.

Les éditeurs, entrant résolûment dans la voie du bon marché, ont alors entrepris une réimpression de cette collection célèbre qu'ils offrent aujourd'hui au prix de 3 francs le volume. Chaque volume de 380 pages, imprimé sur magnifique papier, illustré de cent cinquante gravures de nos premiers artistes, contient les matières de dix in-12 ordinaires. Cette réimpression est donc pour tous et pour chacun une de ces bonnes fortunes qu'il n'est pas permis de laisser échapper. Pour une somme insignifiante, l'abonné pourra compléter sa collection et lui donner la valeur qu'une œuvre complète possède seule; les communes pourront doter leurs bibliothèques d'une véritable encyclopédie qui remplacera avantageusement trois cents ouvrages différents; les institutions et les lycées auront sous la main les plus beaux et les plus intéressants des volumes de distributions de prix; le Musée enfin deviendra le livre d'étrennes par excellence, et, avant un an, nous espérons le voir au foyer de toutes les familles chrétiennes.

Paris. — Typ. A. Hennuyer, rue du Boulevard, 7.

NOUVELLES.

LA PRAIRIE (1).

La prairie. Dessin de F. Lix.

Nous, cependant, Geneviève et moi, restés nos maîtres, nous avions gagné les arcades de la rue de Rivoli, et nous attendions que vînt à passer quelque voiture de place sous les murs de l'hôtel de Talleyrand. Déjà cet homme habile imaginait par quelle bassesse il parviendrait aux nouvelles grandeurs qui s'ouvraient devant lui, et comme si la foule eût deviné ses aspirations, elle couvrit de ses huées cet homme heureux si

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

longuement et si dangereusement compté dans toutes les actions de son temps.

Il était plus de minuit, le ciel était plein d'étoiles, mon cœur plein de contentement. J'étais donc la seule force et l'unique défenseur de cette beauté suspendue à mon bras et m'interrogeant du regard. Le vent frais ajoutait à son visage une grâce nouvelle; elle avait déjà oublié sa belle action, mais elle frissonnait encore à l'agitation des tempêtes qu'elle avait traversées. Le peuple entier chantait le grand cantique, et de place en place, et dans tous les carrefours, dans chaque rue, il réveillait le bourgeois endormi. Les anciens tremblaient, les nouveaux se réjouissaient, tous écoutaient. L'écho redisait à l'écho le refrain terrible, et la Seine allait plus lente en reconnaissant les terreurs d'autrefois. L'incendie est moins prompt, la flamme est moins vive.

— Et maintenant, disait Geneviève, il n'y a pour moi que deux refuges à choisir : l'hôtel de Jailly, dans le fond du Marais; l'hôtel de Boispréaux, sur les hauteurs de Saint-Cloud.

— Va pour Saint-Cloud, lui dis-je. Il nous faudrait traverser toute la ville en habits de fête, si nous voulions rentrer chez votre sœur. L'espace est là devant nous qui nous conduit chez votre père à la pure clarté de la belle étoile.

Et nous allions sur la place de la Révolution, cherchant tout au moins l'une de ces voitures publiques si chères aux Parisiens le dimanche... Une seule attendait sur la place, et j'y fis monter ma jeune compagne, à côté d'une vieille grand'mère habituée à gâter les enfants :

— Sainte Vierge! dit-elle, une si belle demoiselle les bras nus! Et n'entendez-vous pas siffler la bise?

En même temps, la bonne dame ôtait sa capeline en indienne et la prêtait à Geneviève.

— Est-elle assez jolie? On dirait qu'elle n'a porté que cela toute sa vie...

Et Geneviève de sourire, et nous deux de remercier cette humble providence. On entendait toujours dans le lointain :

Allons, enfants de la patrie...

— Allons, enfants, disait le cocher à ses deux chevaux.

Geneviève était lasse; au second tour de roue elle s'endormit sur l'épaule de la bonne villageoise, qui la veillait comme un enfant.

Il était près de deux heures du matin quand notre *accélérè* arriva à Saint-Cloud. En vain je priai le cocher de nous conduire à notre destination, ses bêtes refusaient d'aller plus loin.

— Me voilà tout à fait bien, disait Geneviève, et maintenant nous irons de notre pied léger jusqu'au château. Merci, madame, et demain nous vous rapporterons le vêtement dont vous vous êtes dépouillée pour moi.

— Dieu vous garde, ma tête blonde, et voici mon logis tout à côté de la *Tête noire*.

Elle entra chez elle en riant de son bon mot. Et Geneviève :

— Il n'y a pas si loin, disait-elle, du château de Saint-Cloud à la maison de mon père, que de la Faisanderie au ruisseau du Lirou. Me voilà bien reposée. Allons doucement, faisons durer cette heure innocente, qui ne reviendra peut-être pas.

— Ah! vous avez raison, repris-je, et que Dieu est bon pour nous! Comme il nous a montré, ce soir, que nous étions inséparables! Le monde chancelle comme un homme ivre. Les Tuileries sont muettes. Voyez, le château de Saint-Cloud n'est qu'une ombre, et le roi de France ira demain retrouver l'exil de la maison de Bourbon. Nous seuls dans tout l'univers, peut-être, nous sommes heureux.

Ainsi parlant, ainsi nous taisant, nous allions longeant l'eau courante et les vieux arbres agités par le murmure invisible.

Elle avait dégagé sa tête de la capeline sombre, et son regard radieux s'arrêtait tantôt sur moi, tantôt sur le vaste espace. On voyait briller sur le gazon ses deux pieds enfermés dans ses bottines blanches, et les herbes se baissaient pour les baiser. Que le chemin nous sembla court! que la montée était légère à franchir! Mais enfin, lorsque nous touchâmes au château de Boispréaux, il était temps que Geneviève arrivât. Elle était à bout de ses forces; elle s'assit avec un soupir sur le banc de pierre du manoir.

Toute la maison était fermée et silencieuse. On n'attendait plus personne, et pas une lumière ne se faisait jour à travers ces volets barricadés comme la porte. En vain je frappe, en vain j'appelle... On eût dit d'une sépulture et d'un tombeau. L'enfant grelottait, et j'attendis encore au moins dix minutes qu'une fenêtre s'ouvrît :

— Qui va là? disait la voix tremblante du duc de Boispréaux.

Et nous vîmes briller à ses deux vieilles mains deux pistolets.

— Passez votre chemin, disait-il, je n'ouvrirai pas aux agents de la révolution sans me défendre...

Geneviève, à l'aspect de ces armes offensives, se prit à sourire :

— Nous pouvons nous vanter, disait-elle, d'avoir vu le feu, mais les pistolets de monseigneur sont moins dangereux que le fusil de la maison rustique.

Alors haussant la voix :

— Cher père, ouvrez-moi, j'ai froid; vous m'avez oubliée et je reviens.

Rassuré par la voix aimée, il remit la clef de la porte à son valet de chambre et la maison nous fut ouverte.

— Adieu, mon ami Pierre, au revoir! me dit Geneviève en me donnant son front à baiser. On va tout à l'heure vous donner à souper et vous faire un bon lit. Bonsoir!

Quand il sut que j'avais accompagné sa fille et que j'étais dans le salon du rez-de-chaussée, M. de Boispréaux commanda qu'on me servît dans son cabinet. Lui-même il trancha mon pain et remplit mon verre, et je pus remarquer à quel point, en si peu d'heures, ce galant homme était changé. Toutes les peurs d'autrefois lui étaient revenues en mémoire aux premiers murmures de la foule. Non pas qu'il eût appris par lui-même la misère des mauvais jours, mais dans cette famille décimée par l'échafaud la terreur était restée, on peut le dire, empreinte dans ces âmes légères. Ces récits funestes avaient été la dernière causerie des vieilles gens, la première impression des enfants. Robespierre et Danton avaient remplacé Croquemitaine, et les tricoteuses, les fées malfaisantes. Ainsi soudain avait disparu le grand seigneur, et pas un n'eût reconnu dans ce tremblour nocturne, qui prêtait l'oreille au moindre bruit venu de Saint-Cloud, le gentilhomme de la chambre du roi. Il n'était pas jusqu'à ce dépouille-

ment du cordon bleu, sans lequel on n'avait jamais vu M. le duc, qui ne fût à mes yeux une espèce de dégradation.

— Je suis bien heureux, me dit-il, de vous avoir près de moi. Vous êtes un enfant du peuple, et, si le peuple arrivait, vous lui diriez que ma fille, elle aussi, est une fille de la campagne, et que je n'ai jamais redouté de mésalliance.

Il me fallut quelque temps pour le calmer. A la fin, son trouble étant passé :

— Allez dormir, me dit-il, mais soyez debout de bonne heure, et nous verrons demain si vous avez du courage.

Heureux de la permission qu'il me donnait, je gagnai ma chambre et je m'endormis dans le tumulte et la confusion.

A mon réveil, je trouvai que mon hôte était levé bien avant moi. Le sommeil avait fui, pour toujours peut-être, du chevet de ce vaincu ; son cerveau était en plein désordre ; il confondait le temps présent avec le temps passé, prenant pour le 10 août, de lugubre mémoire, la journée d'hier. Pour tout le reste, il était très-lucide et m'expliqua dans le plus grand détail l'état sa fortune. Elle s'était fort amoindrie en vingt-quatre heures ; la perte de sa charge à la cour et de ses pensions représentait une grosse perte, et pourtant, à condition que la fortune publique eût bientôt repris sa revanche, on pouvait sauver de cette ruine une vie honorable. Il m'expliqua fort bien ce que j'avais à faire ; il comprit toutes mes objections. Il avait mis en bon ordre, à leur date, les papiers qui pouvaient le compromettre, à l'entendre, et disposant de moi-même comme s'il eût compris par quel lien je lui appartenais :

— Tâchez, me dit-il de pénétrer dans la ville ; il sera toujours plus facile aux petites gens de franchir les barrières qu'à un gentilhomme de sortir de ces murailles brûlantes. Vous vous entendrez avec mon notaire, et vous aurez à retirer l'argent qui m'est dû pour payer l'argent que je dois. Je ne veux pas quitter la France en laissant après moi des dettes non payées ; c'est une façon de banqueroute indigne d'un duc et pair. Sitôt que vous le pourrez, sans courir un trop grand danger, venez me rejoindre et m'apporter des nouvelles certaines. Mon journal, la *Gazette de France*, a cessé de paraître sous les menaces des terroristes.

Il me donna sa main à baiser et m'accompagna jusqu'à la porte de sa maison. J'aperçus à travers les vitres les beaux yeux de Geneviève qui me suivirent jusqu'au détour du chemin. J'eus quelque peine à franchir les postes de la garde nationale ; mais enfin, quand mon patron ouvrit la porte de l'étude, il me trouva assis à mon bureau.

Le bon notaire avait mal dormi ; son front, si joyeux naguère, était couvert d'un nuage :

— Je vous attendais, me dit-il, j'étais sûr de vous, bien que je vous eusse laissé hier au milieu d'une émeute. Ah ! quelle abominable et subite révolution ! Mais nous devons rester jusqu'à la fin à notre poste et nous souvenir que nous sommes les dépositaires de la fortune de nos clients.

Je profitai de ce moment pour lui répéter tout ce que M. le duc de Boispréaux avait confié à ma discrétion. Peu d'instants nous suffirent pour apprécier l'exactitude et le péril de la situation ; la conclusion de tout ceci fut qu'avec un peu de patience, rien n'était désespéré.

Il me dit aussi qu'il avait reçu la démission de son deuxième clerc, et que je le remplacerais.

Je n'ai pas à faire ici l'histoire de la révolution de Juillet ; elle pèse encore sur le monde attristé. Ce qui m'attire en ce récit des heures envolées, c'est tout simplement Geneviève ; elle est mon étoile, et je n'ai commencé ce récit que pour avoir la douceur d'en parler. Je restai toute la semaine à l'étude, et ce ne fut que le dimanche au matin qu'il me fut permis de me rendre à Saint-Cloud, non pas sans avoir dressé une procuration par laquelle M. le duc de Boispréaux me confiait la gérance de tous ses biens.

Je partis de très-bonne heure et par la première voiture. Une heureuse surprise m'attendait sur le seuil de la bonne femme qui nous avait si bien traités dans le premier voyage. O bonheur ! Geneviève était près d'elle. Avec le pressentiment de la jeunesse, elle avait compris que j'allais venir.

— Soyez le bienvenu, me dit-elle, mon père sera content de vous voir ; il vous attend. Tour à tour courageux, résigné, plein d'espérance et plein d'angoisse, il ne saurait résister longtemps à ce tumulte intérieur. A tout prix, il faut qu'il s'apaise, ou bien je ne réponds pas de sa raison.

Ainsi causant, nous marchions par le sentier qui conduit au château de Boispréaux, lorsqu'au milieu du chemin nous rencontrâmes le vieillard, qui s'avançait d'un pas ferme, avec l'ardeur d'un vieux capitaine.

— Donnez-moi le bras, me dit-il, et conduisez-moi par quelque porte dérobée à notre église, où l'on m'a dit que le prêtre, au péril de ses jours, disait encore la messe aux fidèles. Et toi, chère Geneviève, oseras-tu m'accompagner ? J'ai apporté tes *Heures* que voilà.

Par la grande porte, ouverte à deux battants, nous entrâmes, chacun saluant la jeune fille et le vieillard. Le suisse de la paroisse, avec les honneurs accoutumés, le conduisit au banc seigneurial. L'église s'emplit bien vite, et les plus indifférents s'édifièrent de la piété du vieux gentilhomme. Il priait les mains jointes, à demi-voix, avec toute la confiance et le zèle d'un chrétien ; seulement, si quelque bruit se faisait entendre au fond de l'église, il jetait un regard effaré de ce côté-là, pour revenir bien vite à sa prière.

— Il prie, il est sauvé ! disait Geneviève, attachant son regard sympathique et tendre sur l'auguste vieillard.

Après la messe, il entra dans la sacristie et félicita le curé, un ami de longue date, de son courage. Puis nous reprîmes le chemin de la maison ; mais là il était attendu par une douleur qu'il n'eût pas imaginée. En ouvrant son journal, qui reparaissait librement depuis vingt-quatre heures, à la colonne des nouveaux venus attirés par l'ambition de servir et l'utile bonheur de prêter un nouveau serment, il vit le nom de son gendre. On le faisait préfet d'un département lointain. Pendant dix minutes, il épela le nom de ce *malheureux*, comme s'il eût voulu s'assurer de la réalité de ses trahisons. Il déchira le journal en quatre morceaux.

— Qu'on ne m'en parle plus, dit-il.

Alors, reportant ses regards attristés sur un portrait du roi, où le roi semblait sourire à son fidèle serviteur :

— Sire, ayez pitié de nous, et pardonnez au duc de Boispréaux si la trahison est entrée en sa famille. Allons, désormais vous voilà ma seule enfant, ma chère et douce Geneviève. Et toi, mon ami, *quelle nouvelle apportez ?* comme on chante dans la chanson de Marlborough.

Voilà comment il riait et se lamentait tout ensemble, esprit futile et sérieux, les yeux pleins de feu et de larmes. Il écouta très-attentivement ce que j'avais à lui dire. Il approuva et signa la procuration que j'avais apportée avec moi. Le reste du jour, je lui tins compagnie, et je trouvai que le temps passait bien vite entre Geneviève et son père.

Je compte ici les plus beaux instants de ma vie, au bruit de l'émeute, aux cris de la foule et dans le malaise universel. Sitôt que je pouvais m'échapper des affaires qui nous pressaient de toutes parts, j'accourais auprès de Geneviève et de son père, et je commençais par les rassurer sur les choses de la politique. Hélas! le roi de France avait manqué de confiance envers la liberté nouvelle; il s'était inquiété des ressentiments de nos malheurs militaires et de nos terreurs des temps féodaux. Il n'avait pas compris la toute-puissance de la parole des grands royalistes qui défendaient la monarchie. Il se croyait attaqué; il avait voulu se défendre, et le premier il avait déclaré la guerre à son peuple.

— Acceptons, disais-je au duc de Boispréaux, cet arrêt de la Providence; acceptons le nouveau roi qui va venir. C'est un Bourbon populaire; il se fie à la liberté; fiez-vous-y, monseigneur. Chaque jour votre fortune se rassure. Aujourd'hui, comme hier, entendez-vous tinter le clocher réjoui? Pas de violences, pas de bruit à la porte de Boispréaux.

Peu à peu, par la grâce de sa fille et par le bon sens de l'heure présente, il se calma. Non pas qu'à certains jours funestes on ne le vît retomber dans ses humeurs noires, mais elles s'apaisaient bien vite. Au milieu du grand chagrin que lui causaient toutes les défections dont il était le témoin chaque jour, il eut du moins cette consolation de rencontrer des amis d'une fidélité à toute épreuve. Alors ils causaient entre eux du roi absent; alors ces bonnes gens se rappelaient les vertus de la Dauphine et les grâces du duc de Bordeaux. Ils répétaient les adieux de Chateaubriand à la Chambre des pairs; ils lisaient tout haut les discours chevaleresques de M. le duc de Fitz-James à la Chambre des députés; ils s'enhardissaient des bons mots de M. Royer-Collard. S'ils dînaient ensemble, au dessert ils portaient la santé des absents. Ces innocentes vengeances les soulageaient, ou, disons mieux, les consolaient un peu!

Donc l'allégeance était entrée à la maison, et nous en profitions, Geneviève et moi, pour mettre à profit les plus beaux jours de l'automne. Vous ai-je expliqué comment le château de Boispréaux, bâti sur les bords de la Seine, où l'on descendait par une pente insensible, avait été séparé violemment de la rivière par un chemin qui conduisait de la façon la plus directe du pont de Saint-Cloud au pont de Neuilly? De telle sorte que la maison était restée sur la hauteur, adossée à la montagne difficile à gravir. Il est vrai que la maison possédait une barque attachée au rivage, et sitôt que le fleuve était franchi, nous entrions dans la vaste campagne. Au pied du mont Valérien, où déjà les ingénieurs bâtissaient une forteresse, une immense prairie, où les eaux stagnantes engendraient plus de joncs marécageux que de bons herbages, allait côtoyant la rivière, et c'est là que nous nous plaisions, Geneviève et moi. La contemplation, la marche, le rêve et l'étude étaient les compagnons de nos jours de relâche. Une fois dans cet espace, nous étions en pleine solitude. Ici la rivière nous défendait des curieux pendant que Paris appartenait tout entier à sa révolution. Les oiseaux chantaient, les bruits lointains arrivaient affaiblis par la distance. O le bon moment pour l'étude et pour le rêve! on regarde et l'on se souvient. Poésie et philosophie ont le même sens. On pense... à soi-même, à l'autre soi-même. On poursuit le songe d'été, du grand peuplier au vieux saule. On appelle à soi les poëtes anciens, les poëtes nouveaux: tantôt Virgile ou Racine, et tantôt Dante ou Lamartine. Le fleuve en murmurant nous ramène aux premiers temps de notre jeunesse, aux années déjà écoulées, à l'incertitude et peut-être aux misères de l'avenir. Chaque idée appelle une autre idée, et tout d'un coup nous nous taisons, laissant parler la jeunesse.

> Et de ce triple aspect des choses d'ici-bas,
> De ce triple conseil que l'homme n'entend pas,
> De mon cœur où Dieu vit, où la haine s'émousse,
> Sort une bienveillance universelle et douce
> Qui dore comme une aube et d'avance attendrit.

Quand nous avions bien parcouru tout ce bel espace, admiré ces vieux arbres et contemplé la saulée, il nous venait à l'esprit toutes sortes d'airs et de chansons, dont nous jetions les refrains à tous les échos d'alentour. Un ruisseau traversait la prairie et s'en venait du parc de Neuilly se perdre à l'extrémité de notre enclos. Nous disions déjà: « notre enclos ». Il nous semblait qu'il nous appartenait depuis le commencement du monde, et quand nous parlions du propriétaire, nous nous prenions à sourire. Où se cache en ce moment le maître inconnu de ce paradis terrestre? Et s'il existe en effet, comment se fait-il qu'il ne vienne pas jouir à son tour de ces enchantements? Geneviève, en vraie Normande de la Normandie, avait un sentiment exact de la propriété; d'autre part, elle avait entendu dire à son père: « Nulle terre sans seigneur. » Voilà bien la terre; où se tient le seigneur? Elle revenait souvent sur cette idée:

— Et que ferions-nous, disait-elle, si l'on nous chassait de nos prairies comme des étrangers?

J'y songeais bien de mon côté, mais je gagnais trop peu d'argent pour devenir le propriétaire de cette terre inculte, et j'attendais quelque chance heureuse. Ainsi l'hiver se passa, mêlé de calme et de tempête; aujourd'hui l'émeute en pleine rue, et le lendemain un état pacifique. Lui-même le vieux duc s'habituait à ces changements. Si tout était paisible autour de lui, il regardait du côté de l'Ecosse, où son roi s'était retiré. Si le peuple irrité brisait la barrière, il revenait aux terreurs de septembre. Le matin il était un héros, le soir il était un enfant, mais il restait toujours un gentilhomme. Enfin, comme il n'entendait guère parler ni de son gendre ni de sa fille infidèle... il les avait complétement oubliés.

Cependant le notariat de Paris, qui représente une si grande force, avait repris toute sa prospérité. Si plus d'un client trembleur avait vendu ses héritages, d'autres clients mieux avisés avaient profité du bon marché. Les révolutions se signalent toujours par des transactions de cette sorte, et les gens d'affaires n'y perdent rien. Sur l'entrefaite, je fus rappelé dans mon pays par la maladie et la mort de ma mère. Elle se mourait d'une langueur sans nom. L'ennui l'avait prise en ce vieil âge, et la nouvelle révolution lui faisait peur. Ma tante elle-même, plus courageuse d'ordinaire, avait

failli sous le poids de tant de surprises. Quand j'arrivai, toute la ville était en l'air et l'élection populaire s'abandonnait à tous ses caprices.

— Sais-tu ce qu'ils vont faire aujourd'hui? disait ma tante; ils vont faire un député de Me Belavoine, dont tu vois les proclamations affichées sur les murailles. Belavoine a passé martyr. Il raconte aux gens que l'ancien roi le persécutait, que le dernier gouvernement l'a destitué de ses fonctions pour ses opinions libérales. Belavoine ami du peuple!

Et le soir même il était nommé député de notre arrondissement. Je le vis passer dans son triomphe. Il voulut, mais en vain, m'écraser de son mépris. Il baissa les yeux devant moi; mais il faut tout dire, le fermier de la Faisanderie était à mes côtés.

Cet honnête homme était resté fidèle à sa promesse, et mes deux mères n'avaient jamais manqué de recevoir leur sac de farine et leurs poulets gras. De son côté, ma tante avait grand soin de renouveler son linge et ses bonnets de coton. Dieu sait si nous parlions à nous

La mort de Geneviève. Dessin de F. Lix.

quatre de la belle et bonne Geneviève. Elle était regrettée ici de toutes ses compagnes, dont elle était la grâce et l'enchantement.

— La reverrons-nous jamais? Quand reviendra-t-elle?

— Elle ne sait donc pas, disait Maliveau, que ma ferme est pour elle?

— Elle ne sait donc pas, disait ma mère en levant au ciel ses regards douloureux, que je lui veux donner mon fils?

— Et qu'à la ville elle habitera ma maison? disait ma tante.

Enfin c'était une louange et des regrets unanimes. Geneviève absente, et gardant les derniers jours de son vieux père, était restée au fond de tous ces cœurs.

Au bout de quinze jours, je n'avais plus de mère; au bout d'un mois, ma tante était morte. Elles quittèrent ce monde en remerciant Dieu de ma piété filiale. Hélas! j'avais si peu fait pour elles! Mais ces tendresses divines se contentent de si peu!

Je revins, rapportant l'argent de mon double héritage, et respectant le verger, la maison, la boutique et le banc où la tante Honorine était si fière de s'asseoir auprès de Dupont de l'Eure. En toute hâte j'accourus, par un grand orage, à l'hôtel de Boispréaux. Geneviève était près de son père et lui lisait, en l'amoindrissant, le journal du soir. A mon aspect, elle se leva et me donna sa joue à baiser. Le vieillard, me voyant en deuil:

— Dites-moi la vérité, s'écria-t-il, la reine est morte.

Nous eûmes grand'peine à le rassurer, à le consoler,

Mon patron fut heureux de me revoir. Mon absence, disait-il, faisait en son étude un grand vide. Il avait besoin de mes conseils, mon travail lui était nécessaire. En peu de jours, je me remis au courant de ce grand mouvement d'affaires, et mon premier soin fut d'interroger le cadre où s'affichent les ventes et les adjudications de chaque mois. Le passant, qui n'est arrêté que par les affiches de théâtres au coin de la rue, heureux de lire et de contempler les noms vulgaires des comédiens, le nom banal des comédiennes, ne se doutera jamais de toutes les curiosités, passions et convoitises que peut contenir le cadre étroit cloué sur la muraille de l'escalier qui conduit chez M. le notaire. Ici se rencontrent les vrais drames, les grandes comédies, les sincères douleurs, les plus beaux rêves. *A vendre* un château, un domaine, un jardin, maison de ville et maison de campagne; et chacun, étudiant ces grandes annonces, a soin de s'adjuger tout bas la fortune qui lui convient le mieux. Rêve éveillé! « Si j'avais ces grands bois! » se dit le chasseur; « Si j'avais ces étangs! » se dit le pêcheur. « A nous deux cette humble cabane à l'ombre des vieux chênes, » murmurent les amoureux. Arrive en ce moment l'homme riche. Il choisit dans ces biens les meilleurs et du plus grand profit. Il paye et s'en va sans la plus légère émotion.

Tout à coup, entre deux ventes formidables, je distingue une humble affiche avec cette indication : « A vendre à Saint-Cloud, canton de Neuilly, sur le bord de la Seine, entouré d'une haie vive, un arpent de terrain, plus ou moins, le jeudi 25 mars 1831, à midi, en la Chambre des notaires, etc. » Justement nous étions à ce même jour du 25 mars, deux heures venaient de sonner. Malheureux! sans doute en ce moment ton domaine est vendu, et son nouveau maître, dans la première fureur de la possession, défendra, même à Geneviève, sa promenade favorite. Ainsi pensant, je me mis à courir à la Chambre des notaires, où s'agitait une part de ma destinée. Et qui me dit, pensais-je encore, que je pourrai surenchérir? J'ai si peu d'argent. Il me semblait, au fond de l'âme, que cet arpent représentait la valeur du Louvre. J'arrivai juste au moment où la bougie allait s'éteindre.

— A six mille francs, disait le crieur; pas un ne dit mot.

Quoi donc! pensais-je, à six mille francs! Tout ce grand bien ne vaut que six mille francs! Et lorsqu'en se retournant vers moi, avec un sourire d'étonnement, le magistrat, qui me connaissait, me dit : « Adjugé à M. Pierre Denisot, » non, jamais la voix de la Malibran, lorsqu'elle chante, au dernier acte d'*Othello*, la romance du *Saule*, et le premier coup d'archet de Berlioz conduisant la *Symphonie pastorale* ne m'ont causé un enchantement comparable au bruit du marteau d'ivoire et de la voix qui disait : « Adjugé! »

Le jour était sombre. A l'empressement des citoyens pour se rendre à leurs casernes, on pressentait une émeute. Insensé que j'étais! je bénissais l'émeute qui m'avait fait obtenir mon domaine à si bas prix!

Peu de journées dans la révolution de Juillet furent plus terribles et plus cruelles que celle-là. Une implacable conspiration menaçait de nouveau la société tout entière. Les faubourgs élevaient leurs barricades, la rue avait de nouveau soulevé ses pavés, les orateurs jetaient l'incendie et la colère... Et moi, futile, je ne pensais qu'à mon arpent de terrain. Un jour se passa, puis un autre, et je remplis en tremblant mon devoir de garde national. Certes, je ne voulais pas mourir après cette heureuse adjudication, si convenable avec ma fortune. Au bout de la semaine, la loi fut la plus forte. On remplit de nouveau les prisons d'une foule de malheureux plus égarés que coupables, et maintenant les victorieux, par la victoire exaltés, devinrent aussi redoutables que l'avaient été les vaincus. Il reparut enfin le grand dimanche où j'allais revoir tout à mon aise et contempler ma chère Geneviève! Avril naissant nous pénétrait de sa tiède haleine. Une suave odeur de violettes épanouies au matin remplissait la douce contrée. Un clair soleil jetait d'en haut ses plus douces lueurs. Tout était joie, espérance et contentement au pied de ces montagnes et sur les bords du fleuve au murmure enchanté. Je retrouvai Geneviève et son père assis dans le banc seigneurial, et les fidèles chantaient le *Domine, salvum fac regem*, au grand contentement du vieillard. Il savait l'air, il savait l'ancienne chanson; il n'entendait que *Ludovicum*. Geneviève, en ce moment, avait toujours quelque observation à faire à son père. Ah! qu'elle était belle en cet habit printanier, moitié ville et moitié campagne! et quelle était heureuse au bras de son père et me sentant à ses côtés! Son rire aimable et ses beaux yeux resplendissant de tout l'orgueil de la jeunesse, éclairaient tout le paysage. Il n'y a que les poëtes pour raconter les douceurs de ce dernier moment. Tout bas je lui disais :

— Vous allez apprendre un grand secret, ma Geneviève, et je vous apporte une fameuse surprise.

Elle répondait tout bas :

— Qu'est-ce donc?

— Devinez.

Et je m'assurais que je n'avais pas oublié mon contrat. Mon secret me resta jusqu'à la fin du déjeuner, mais alors, nous voyant seuls :

— Savez-vous, lui dis-je, que nous voilà propriétaires de ce grand jardin dont nous avions à peine l'usufruit? Il est nôtre, le voilà...

A cette annonce inattendue, on eût vu s'épanouir encore ce beau visage.

— O ciel! est-ce en effet possible? Il est à nous? Nous y pouvons planter des arbres, semer des fleurs? J'y veux inviter toutes les vaches d'alentour et montrer aux bergères comme on les trait et comme on les garde. Plus un coup de fusil dans nos domaines. Nous aurons des abeilles et des oiseaux; les enfants seuls entreront chez nous au temps des cerises et de la pêche en plein vent. Chez nous! chez nous!

Elle battait des mains, elle riait; elle était si contente!

— Allons! dit-elle, allons nous emparer de notre empire.

Elle commanda qu'on plaçât dans la barque, à sa place, un tapis qu'elle avait brodé de ses mains, et dans le fond une belle natte chinoise.

Elle portait en ces expéditions un grand chapeau de paille orné d'un frais ruban, et tout de suite elle m'entraîna dans la barque. Elle voulut ramer, c'était son usage. Encore un instant... Mais, ô malédiction des discordes civiles! Ah! mon Dieu! quand j'y pense en l'âge où je suis, et j'y pense toujours, quelle misère m'attendait! une misère infinie, inconsolable et qui touche au désespoir.

Nous n'étions pas loin du bord auquel nous tendions. Elle avait quitté les rames et nous obéissions au courant, lorsqu'elle entendit la première, avant moi, qui ne songeais qu'à la regarder, les pas réguliers d'un es-

cadron qui venait du côté de Saint-Cloud. A l'extrémité du chemin arrivaient au même instant, mais en grand désordre, les gardes nationales de Neuilly. Inquiets, nous étudions tout le chemin, et nous voyons accourir, pressés des deux côtés, quatre ou cinq malheureux, proscrits sans doute, et qui ne pouvaient guère éviter d'être enveloppés par les dragons ou fusillés par les gardes nationaux.

— Oh! les malheureux! s'écria Geneviève, ils sont perdus!

Puis, reprenant ses rames avec une énergie incroyable, elle les vint chercher dans sa barque. Il était temps... Tous les quatre ils se jetèrent au fond du bateau, haletants, pleins de fièvre et de soif. Le cinquième, hélas! celui-là, je le connaissais. C'était mon camarade M. de Bérins. Dans son ardeur à renverser le nouveau trône, il s'était allié aux républicains de Paris. Malheur à nous! me disais-je. Cet homme est funeste, et nous sommes perdus!

Cependant la vaillante Geneviève faisait force de rames; la barque avançait peu sous ce poids inusité. Cavaliers et fantassins à la poursuite de ces hommes, que déjà ils croyaient tenir, s'arrêtèrent étonnés, cherchant leur voie et se demandant comment donc et de quel côté avaient disparu les insurgés? Tout semblait favoriser leur fuite; on ne pouvait les voir de ces hauteurs : le rivage était ombragé; la descente eût été facile, et déjà nous nous applaudissions, Geneviève et moi, de les avoir tirés d'un si grand danger, quand ce misérable insensé, M. de Bérins, défiant toutes ces colères, se posant sur le banc de la barque, insulta pour la seconde fois ces gardiens de l'ordre public. Ainsi ce malheureux nous décela tous. Les cavaliers lui jetèrent à peine un regard de mépris; mais les gardes nationaux, furieux, tirèrent sur nous de toutes leurs armes. Une de ces balles égarées s'en vint frapper Geneviève à la poitrine. Elle tomba dans mes bras au moment où nous touchions le rivage. Epouvantés, les hommes sauvés par elle traversèrent notre champ en toute hâte et se perdirent dans les massifs circonvoisins. Seul, resta près de nous M. de Bérins. Il voulut m'aider à porter Geneviève :

— Laissez-moi, lui dis-je et repentez-vous, c'est vous qui l'avez tuée.

Un petit tertre était là sur lequel je pus l'asseoir. Elle s'y était assise bien souvent. Je vis alors sortir le sang généreux de cette noble poitrine, et ce beau visage, tout à l'heure encore animé de toutes les grâces de la vie, se couvrir d'une pâleur mortelle.

— Adieu! me dit-elle, adieu, mon ami Pierre! Je t'aimais bien, nous étions trop heureux. Adieu, nos chers domaines! Encore un vœu : reste auprès de mon père en souvenir de Geneviève.

Elle s'éteignit dans un dernier sourire, et d'une main tremblante je fermai ses beaux yeux.

Comment je ne suis pas mort sur ce champ de douleur, par quelle force on a pu m'arracher cet enchantement de ma vie... hélas! je ne saurais vous le dire. Il paraît que M. de Bérins, oubliant son danger, nous rapporta tous les deux dans la barque, et que les hommes qui l'avaient tuée eurent la charité de ramener cette enfant dans la maison de son père. Ils pleuraient leur crime, c'est le crime universel qui tuait ma Geneviève; innocente, elle payait sa part la plus cruelle dans nos discordes. Ah! si jamais les révolutionnaires pouvaient savoir le vrai prix d'une révolution, combien elle exige de victimes, et que d'honnêtes gens vont mourir pour des fautes qu'ils n'ont pas commises, les révolutionnaires hésiteraient davantage. Ainsi tu mourais, ma Geneviève, frappée en plein cœur par ces mêmes armes que chacun eût portées devant toi en des temps plus heureux!

Quand j'annonçai au vieillard que sa fille était morte, et qu'il avait perdu sous des balles insensées cette enfant de ses dernières amours, il me dit :

— Je le savais! elle avait l'âge des vierges de Verdun et la beauté de Mme de Lamballe.

Il n'a plus souri depuis ce temps-là. Je ne l'ai plus quitté. Il mourut peu de temps après en invoquant son roi, sa fille et Mme la Dauphine. Il repose à côté de Geneviève, en cet enclos sombre et mystérieux qui fait face à notre ancien domaine. Les heureux de ce monde, en côtoyant ces arbres funèbres qui remplissent un vaste espace du bois de Boulogne, ne se doutent pas de tous les regrets et de toutes les douleurs que cet espace peut contenir. On ne voit pas une tombe, on n'entend pas une prière, et nous-mêmes, dans nos jours de bonheur, nous étions loin de nous douter que nous étions si voisins du tombeau.

Je suis rentré dans le combat de la vie armé de toutes pièces et j'ai fait de mon mieux pour être un homme utile. On dirait que d'en haut Geneviève a veillé sur ma destinée. A force de défendre et de surveiller ce coin de terre où nous avions passé des heures élyséennes, j'appris sans m'en douter toutes les difficultés du Code civil et je fus reçu avocat justement parce que j'étais propriétaire. En même temps, j'avais un bon voisin, le roi lui-même. Aussitôt qu'il était un peu libre, il revenait à Neuilly, ses amours. Il voulut régler avec moi les petits différends de son voisinage. Il a fait prendre à la rivière un plus droit sentier. Grâce à sa vigilance, où ne poussaient guère que les joncs du marécage, pousse à cette heure une herbe fine et drue, où paissent en liberté les troupeaux de Geneviève. Elle est là toujours, errante et visible à moi seul. Je vois flotter son blanc vêtement dans la brume et j'entends sa plainte dans la brise du soir.

J'ai planté pieusement dans les plus beaux endroits les arbres qu'elle aimait. Je les ai fait venir de la Faisanderie en souvenir de son adolescence, et quand l'arbre est en fleurs, je vais jeter ces fleurs sur le tombeau de Geneviève. Elle a tout fait pour moi : elle m'a donné la gloire et l'honneur de l'avocat, la santé de l'homme des champs; elle a fini par me donner la fortune. En vain chaque année un spéculateur se présentait pour acheter à des prix fabuleux ce jardin où vivaient mes amours, ces gazons honorés par les pas, éclairés par les yeux de Geneviève... A peine si j'écoutais ces offres splendides. Il ne comprenait rien à mes refus. C'est trop juste, il n'avait pas vu Geneviève.

Un jour vint enfin où la loi terrible et sans pitié, l'expropriation, me chassa du jardin où j'étais entré si pauvre et si content, dont je sortais si triste et si riche. Alors j'achetai le château de Boispréaux, et chaque matin, par la fenêtre ouverte, et quelque temps qu'il fasse, je salue à mon réveil le rivage où mourut Geneviève, et l'enclos funèbre où repose une des meilleures et des plus charmantes créatures que le ciel ait jamais formées.

Jules JANIN.

MONSEIGNEUR L'OR ET SON MINISTRE L'ARGENT [1].

IV.-AUSTRALIE.

Melbourne. Dessin de A. de Bar.

A première parcelle d'or y fut découverte en 1851. On accourut aussitôt de toutes parts. Au bout d'un mois vingt mille chercheurs étaient à l'œuvre. A la fin de l'année, il y en avait plus de cent mille.

C'était comme une furie. La fièvre de l'or! Les pépites abondaient à la surface du sol, dans le gravier des ruisseaux. On courait, on se précipitait dans les vallées, découvrant et ramassant des trésors, la pioche dans une main, le revolver dans l'autre. Avant le déjeuner, jusqu'à mille francs de bénéfice. Il est vrai que ce déjeuner coûtait vingt piastres.

Car, chose à remarquer, les industriels survenus à la suite des orpailleurs ont toujours plus gagné que les orpailleurs eux-mêmes. On cite l'exemple d'un cordonnier qui, dédaigneux de gratter et de laver les sables, se mit tout simplement à faire des bottes, qu'il suspendait en dehors de sa cahutte. Quand les mineurs passaient le soir, la ceinture garnie, mais les pieds nus, les bottes étaient mises à l'enchère et se vendaient jusqu'à cinq cents francs. Ce fut le disciple de saint Crépin qui le premier s'enrichit.

La poudre d'or, à peine épurée, servait de monnaie courante et d'enjeu. On jouait avec frénésie, sous des tentes en lambeaux, à la lueur d'une chandelle ou de quelque lampe fumeuse. Et c'étaient des groupes à tenter le burin d'un autre Callot, le pinceau d'un autre Salvator Rosa. Survenaient des disputes et l'on jouait du couteau. Souvent une détonation s'entendait dans la nuit; on trouvait au matin le cadavre d'un maraudeur. Il fallait bien veiller sur son trésor et le défendre. Toute ruche attire des frelons, tout placer des bandits.

Quelle tentation pour leur convoitise lorsque le bruit se répandait que tel jour, à telle heure, un lingot d'or avait été trouvé qui valait cent mille francs, deux cent mille francs! Il était là, gardé par son heureux possesseur, derrière une mauvaise toile ou quelques planches à peine reliées entre elles. Au milieu de ce ramassis d'hommes sans frein ni loi, aucune police. Pas un gendarme sur la route déserte et mal tracée qu'il fallait prendre pour porter chaque riche trouvaille à Melbourne.

Aujourd'hui le chemin de fer vous mène en quelques heures jusqu'à Ballarat, la capitale des mines d'or. Ce ne fut d'abord qu'un immense campement. C'est une ville de plus de trente mille âmes, avec de belles rues, de grandes maisons, le gaz, des clubs, des banques, des bibliothèques, des théâtres. On y jouit du confort et de la sécurité. Tout cela s'est accompli comme par enchantement, en moins de quinze années.

M. le comte de Beauvoir nous y a raconté sa visite, dans un livre des plus intéressants, des plus pittoresques, œuvre d'un esprit éclairé, d'un cœur jeune et vraiment français (1). Je ne saurais trop en recommander la lecture et ne lui emprunte qu'une bien faible partie des détails qui vont suivre.

Rien d'étrange comme l'aspect de cette vallée de Ballarat. Plus de forêts, plus de verdure. Les grands arbres semblent avoir été abattus par un ouragan; leurs troncs gisent de toutes parts, amoncelés en désordre. Le terrain, bouleversé, fouillé, torturé, n'offre plus qu'un dédale, un chaos de monticules et de fondrières, de travaux commencés, interrompus et repris avec une sorte de rage vertigineuse, infernale. Çà et là des cheminées vomissent la vapeur, des machines tournent, des pompes crachent, de gigantesques marteaux retentissent, des cloches sonnent, une fourmilière surhumaine s'agite. Ce ne sont plus des travailleurs isolés, indépendants; la terre de l'or est exploitée par de grandes compagnies, qui règlent, enrégimentent, disciplinent les hommes comme les choses, par la toute-puissance du capital, et demandent ou distribuent tour à tour des millions à leurs actionnaires.

Quant aux mineurs, de onze à douze francs par jour, pas davantage. C'est le métier le moins rétribué, nous l'avons dit plus haut. Mais la compagnie leur concède, à côté de la mine, des terrains où chacun d'eux se construit une maison, cultive un jardin. S'ils sont malades, des secours; pour la veuve et les orphelins, une sorte de patronage. Voilà ce qui les retient en si grand nombre. On en compte près de dix-huit mille rien que pour les filons de quartz. Causons d'abord de ce premier genre d'exploitation.

Dans la grande colline (*Blac-Hill*) qui domine Ballarat, des tranchées, des puits, des galeries souterraines ont été creusés jusqu'à de grandes profondeurs. On y plonge, on y descend. A la lueur de la torche, qui dissipe à peine les ténèbres, on entrevoit les veines d'or qui brillent çà et là, enchâssées, mélangées dans la pierre. A chaque instant, la poudre fait sauter des quartiers de roc. Des hommes demi-nus, courbés, ruisselant de sueur, réduisent en morceaux ces avalanches noires et les chargent dans des wagonnets qui les ramènent jusqu'à l'orifice de cet enfer. On se croirait chez les cyclopes.

Les wagonnets, à peine sortis de la mine, déchargent leur contenu sous une grande baraque en bois, où soixante énormes pilons de fer, pesant chacun mille

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

(1) *Australie, voyage autour du monde*, par le comte de Beauvoir. Paris, Henri Plon, édit.

kilogrammes, broient ces précieux cailloux, les réduisent en poudre, qu'emporte et balaye sans relâche un cours d'eau rapide. C'est maintenant une boue jaunâtre. Elle se précipite, elle court dans des rigoles inclinées. Des treillis de bois la tamisent au passage. Vers l'extrémité, des nappes de mercure, puis des couvertures de laine amalgament ou recueillent jusqu'aux moindres parcelles d'or. Pas une n'échappera.

Les autres mines, dites d'*alluvion*, ressemblent, quant à l'extérieur, à celles de houille. C'est un trou béant, perpendiculaire, où se déroule avec fracas la chaîne sans fin d'un gigantesque treuil mis en mouvement par la vapeur. Ses grands seaux de fer battu, qui remontent les sables aurifères, descendent les ouvriers et les visiteurs. La profondeur est de trois cents mètres; la rapidité est celle d'un paquet qu'on jetterait d'un cinquième étage. Il a fallu revêtir un costume complet de mineur. L'eau vous montera jusqu'aux genoux. Sous les pieds, des glaises gluantes et boueuses. Rien de plus sale qu'une mine d'or. A chaque instant, des puits étroits, des couloirs tellement bas, qu'on n'y marche qu'à quatre pattes. Puis ce sont des galeries, des carrefours comparables à d'innombrables terriers de lapins creusés en toutes directions sous la montagne.

La vallée de Ballarat. Dessin de A. de Bar.

L'air est empesté, la chaleur suffocante. Çà et là, dans l'obscurité, des lampes suspendues aux parois, des chandelles fichées au chapeau des hommes. C'est à se croire le jouet d'un cauchemar.

Ce que l'on voit, ou plutôt ce que l'on entrevoit, ne ressemble en rien à l'aspect des mines de quartz. Dans celles d'alluvion, plus de filons réguliers, plus de roches. Des veines de gravier, des lits de ruisseaux disparus, enfouis et superposés tour à tour dans le sol. A mesure que chacun d'eux déposait son précieux limon, une nouvelle couche terrestre se reformait au-dessus, et toujours ainsi, sans règle et sans loi positive, au caprice de la nature. Parmi ces sables captifs, on voit la poudre et les grains d'or étinceler comme autant de paillettes ou d'étoiles au milieu de la nuit. Parfois une dizaine de lingots se trouvent amassés dans le même nid, le nid de la poule aux œufs d'or.

A mesure que le terrain s'éboule sous la pioche, la pelle remplit les wagons, qui glissent sur les rails jusqu'à la grande galerie centrale, où les remorquent des chevaux. Rien de triste comme l'allure de ces pauvres bêtes, qui vivent et meurent à trois cents pieds sous terre sans revoir jamais le jour. Puis le treuil remonte toute cette fange aurifère et la verse dans de vastes bassins que traversent des courants d'eau. Ils entraînent le gravier; l'or reste au fond, maintenu par son

poids. On le recueille, on lui fait subir un second lavage dans le *sluice*, longue auge en bois inclinée en pente douce. Une planche rugueuse forme sa partie inférieure, et quand l'eau s'est écoulée, la brosse y recueille les moindres paillettes, ainsi que les miettes de pain sur la nappe d'une table. Plus de sable, plus de boue, rien que de l'or pur.

Reste la dernière opération, la fonte. C'est l'affaire de quelques minutes, et pour les mines de toutes sortes. Un grand feu, une cornue, un alambic. Le mercure, quand mercure il y a, se volatilise pour se condenser de nouveau dans une chambre voisine, et l'or se retrouve dans la casserole. Quelle casserole! quel ragoût! Le métal bouillonnant s'écume ainsi qu'un simple pot-au-feu. Il est coulé dans des moules, pesé, marqué, embarqué de main en main comme des briques. Ce sont en effet des briques d'or. Et bon vent pour la vieille Europe!

N'oublions pas le troisième genre de travail, celui qui se pratique à la surface de la terre. Les grandes compagnies n'y sont pour rien. Semblables à ces riches cultivateurs qui, stimulés par la crainte de l'orage, moissonnent en toute hâte, elles laissent à glaner dans leurs champs. Les glaneurs d'or, ce sont les *diggers*. Tous les détritus rejetés des mines, tous ces monticules de quartz, de graviers, de sables déjà moulus, tamisés par les travailleurs à gages, ils les fouillent de nouveau, ils les repassent au crible. Ils y retrouvent encore des épis, des paillettes. On vous montrerait telle colline qu'ils ont ainsi retournée de fond en comble et changée de place à la brouette, à la hotte. Ce sont les chiffonniers des placers. Les Chinois excellent dans ce travail acharné, patient. Il passionne aussi des Européens, des compatriotes. Natures aventureuses et vagabondes, bohémiens indépendants et fiers, on les voit se répandre sur toute la surface de l'Australie, dans les vallons inexplorés, jusqu'aux landes encore désertes, et là, par les vieux procédés californiens, avec le berceau de bois pourvu d'un grillage, avec la cuvette de fer-blanc, tenter seuls la fortune. Rude tâche, et qui parfois n'est pas sans périls. Il faut savoir endurer la soif et la faim, coucher sous un arbre ou dans une grotte, combattre au besoin les indigènes. Mais on gagne de douze à vingt francs par jour, plus que les mineurs réguliers. Pas d'autre guide que le caprice, une vie d'émotions, la liberté. Avec de la chance, on découvre de temps à autre un lingot d'une centaine de francs. Qui sait même si quelque jour on ne mettra pas la main sur un trésor qui, d'un seul coup, vous enrichira?

Voici, d'après M. le comte de Beauvoir, les noms et les valeurs de quelques-uns de ces fameux lingots :

Le Sarah Sands.	280 000 francs.
Le Welcome	268 000 —
Le Blanche Barkly.	184 000 —
Un bloc d'or trouvé par un enfant aborigène dans le détritus d'une grande mine.	122 000 —

Vient ensuite une liste de près de deux cent cinquante lingots variant de dix mille francs à quatre-vingt mille. Le comte de Beauvoir en a vu un de cent quatre-vingt-quatre mille francs, que venait d'acheter un banquier. Ce bloc, ce caillou d'or portait encore les marques de la pioche de l'heureux *digger* qui l'avait trouvé. Quelle joie! quel délire! quel coup de pioche! Mais le pauvre diable avait déjà tout joué, tout perdu. En quelques mois, ruine complète. Il travaille maintenant au service des grandes compagnies, et s'il découvre un nouveau trésor, ce sera pour leur compte; il n'ose plus travailler pour lui.

Cependant il ne faut pas croire que, pour les grandes compagnies elles-mêmes, tout soit bénéfice. Ou celles-ci deviennent millionnaires, celles-là se ruinent. Les filons et les veines d'or ne se découvrent pas du premier coup. Certains puits ont été poussés jusqu'à cinq ou six cents pieds de profondeur sans donner aucun résultat. Mais quand on a réussi, quels dividendes! Citons le bilan du directeur de la mine de Castlemain :

Produit.	15 000 000 francs.
Dépenses	580 000 —
Bénéfice net. . . .	14 420 000 —

Et cela pour un mois! Des actions, tombées l'année dernière à 15 fr. 65, rapportent aujourd'hui 75 francs par semaine. Ami lecteur, comme on disait jadis, je vous souhaite de devenir actionnaire dans une de ces compagnies-là!

En somme, depuis 1851, l'Australie a exporté pour près de quatre milliards d'or. L'agriculture et l'industrie s'y sont développées merveilleusement, grâce à ce Pactole et surtout à l'initiative individuelle, à la liberté dont on jouit sous les lois anglaises. C'est aujourd'hui la plus riche colonie de l'univers, une autre Amérique!

V. — L'ARGENT.

L'argent se trouve aussi à l'état natif, mais le plus souvent il faut l'extraire d'un minerai composé de plomb, de cuivre, de soufre, de chlore, d'antimoine, etc., etc. De là des formes, des couleurs, des noms différents : argent vitreux, argent rouge, argent noir, argent corné. Ce dernier a l'aspect de la corne, et, comme elle, se laisse tailler au couteau. Une espèce s'épanouit en buissons, une autre en feuilles de fougères. Voir dans nos musées ces divers échantillons. L'Europe en a produit en grandes quantités. L'Angleterre, l'Ecosse, l'Irlande, la Suède et la Norwége, notre Bretagne, nos Vosges, nos Alpes et nos Cévennes ont eu de nombreuses mines de plomb argentifère, voire même d'argent. Celles du centre de la France étaient exploitées déjà du temps des Gaulois, César en parle dans ses *Commentaires*; celles des Pyrénées donnèrent plus tard de tels résultats, qu'on les appela les Indes françaises. En Espagne, c'était mieux encore. On rencontre fréquemment, dans la sierra Nevada, dans la sierra Morena, des monticules de cendres et de déblais provenant des travaux des Phéniciens et des Carthaginois, des Romains et des Arabes. Partout des restes de fourneaux, de vieux puits, entre autres celui d'Annibal, qui, dit-on, en tira d'énormes masses d'argent. L'Italie en puisait aux deux flancs des Apennins, dans la Corse et la Sardaigne, au pays des Scythes, en Macédoine, en Grèce. Tout dernièrement, aux portes d'Athènes, n'a-t-on pas découvert des scories d'argent qui datent du siècle de Périclès et renferment encore des millions?

Ces scories, on les exploite, comme aussi celles de Sardaigne. Il faut bien se rabattre sur les cendres, car elles sont presque épuisées les mines de notre ancien continent. La Sibérie et l'Oural pour la Russie, la Hongrie pour l'Autriche; la Saxe, la Hesse et le Hartz pour l'Allemagne; quelques filons en Toscane, en Norwége, dans le Valais; notre plomb argentifère de Pontgibaud dans le Puy-de-Dôme, de Vialas dans la Lozère, de Poullaouen et d'Helgouët dans le Finistère et de l'Ar-

gentière dans les Hautes-Alpes, toutes ces exploitations réunies ne donnent guère plus de cent mille kilogrammes d'argent. C'est une misère en comparaison de ce qui nous arrive de l'Australie et de l'Amérique.

Au commencement du siècle, les colonies espagnoles en expédiaient à elles seules plus d'un million de kilogrammes. Et depuis, que de découvertes!

Mais procédons par ordre. En débarquant au Mexique, au Pérou, au Chili, les compagnons de Fernand Cortez et de Pizarre avaient aperçu de grands feux allumés sur la crête des montagnes. C'étaient les naturels du pays qui raffinaient, qui fondaient de l'argent. L'argent! Mais, dans cette fabuleuse chaîne des Andes, il y en avait partout, et sur les deux versants! Une province s'appelle la Plata, c'est-à-dire l'argent; une autre, la république argentine. Entre les deux, c'est le Potose.

Le blanc métal existait non-seulement dans les entrailles de la terre, mais encore à la surface du sol, en forme de roches rougeâtres ou grises. Ecoutez plutôt M. Simonin, racontant ainsi l'histoire des fameuses veines de Cerro de Pasco, en 1630.

« Un berger qui menait paître ses troupeaux aux flancs des Andes allume un jour quelques broussailles pour préparer son maigre repas. Un caillou, léché par la flamme, se fond un peu sur ses bords, affectant un éclat argentin. La pierre est massive, pesante. Le berger l'apporte à la monnaie de Lima; on l'essaye, c'est de l'argent. Comme les lois espagnoles, en Amérique, pour favoriser la découverte des mines, en accordent la propriété à l'inventeur, le berger exploite son gîte et devient bientôt millionnaire. »

Deux siècles plus tard, en 1831, même aventure, mais avec un tout autre dénoûment.

La scène se passe au Chili, sur les riches veines d'argent, encore inconnues, de Chanarcillo. Un pauvre diable, nommé Godoy, chassait dans la montagne. Fatigué, il se repose à l'ombre d'une grande roche; sa couleur, son éclat le frappent. Il prend son couteau pour gratter la partie saillante, qui se laisse couper comme du fromage; ce sont ses propres expressions. Notre chasseur en met un morceau dans sa carnassière et bien vite va le soumettre aux experts de Copiaco. C'est de l'argent corné, *plata plombo*. Le voilà propriétaire de la mine, aussitôt baptisée du nom de *descubridora*, mine qui s'est découverte. Pour l'exploiter, il s'associe des capitalistes; mais, impatient de toucher des bénéfices, enfiévré de l'espoir de quelque nouvelle trouvaille, il leur vend sa part quatorze mille piastres (soixante-dix mille francs), et tandis que le *descubridora* rapporte des millions, le malheureux Godoy meurt sur la paille après avoir dissipé ses piastres à la recherche d'un autre trésor.

Cependant la fureur minière, *el furor minero*, avait attiré dans ces mêmes parages tout un essaim d'aventuriers, parmi lesquels deux frères nommés Bolados, qui, sans chercher, trouvèrent le filon qui porte encore leur nom, *el manto de los Bolados*. Il ne devait pas non plus leur porter bonheur.

C'étaient de pauvres âniers, fournissant de bois les usines. Ils découvrent un énorme bloc d'argent. L'exploitation en est si facile, que, sans ingénieurs ni capitalistes, ils y réalisent en quelques années plus de trois millions de bénéfice; mais tant de prospérité leur tourne la tête. On vit en grands seigneurs prodigues. La débauche, le jeu, mille folies. Tout à coup la mine s'épuise et les revoici Gros-Jean comme devant. Ils ont tout mangé, tout perdu, même leurs ânes.

Rien de hasardeux, rien de passionnant comme cette course de métaux précieux! Que de gros lots depuis vingt ans! Que de prodigieuses fortunes! Après les féeries californiennes, celles de la Nevada; l'argent à son tour y fut trouvé. Il y abonde à ce point, qu'on en exporte annuellement pour trois cent millions. La Californie ne donne pas plus en or. Quant à l'Australie, même espoir. Les trouvailles se succèdent et se multiplient comme par enchantement. Lisez, dans les ouvrages de M. Simonin, toutes les anecdotes, toutes les légendes que se répètent les mineurs, et qui, bien qu'étant de l'histoire, amusent et charment comme les contes des *Mille et une Nuits*.

VI. — LES PIERRES PRÉCIEUSES.

Les derniers mots de l'autre chapitre et le titre de celui-ci m'ont rappelé Simbad le marin; vous savez, ce voyageur qui se trouve transporté par le roc, un gigantesque oiseau de proie, dans la vallée des pierreries.

C'est un précipice, un abîme, que bornent de tous côtés des falaises à pic; pas moyen d'en sortir; personne ne saurait y descendre. Simbad se croit perdu. Pas un fruit, pas un brin d'herbe; rien que des pierres et des diamants, un lit de diamants.

Il s'y couche. Affaibli par la faim, il va s'endormir du dernier sommeil. Tout à coup quelque chose tombe auprès de lui; il rouvre les yeux, regarde, c'est une grosse pièce de viande fraîche; elle est suivie de plusieurs autres qui semblent pleuvoir des hauteurs.

Aussitôt le stratagème dont on use pour tirer des diamants de ce gouffre lui revient en mémoire. Il avait cru que c'était une fable; c'est donc vrai que des matelots s'y rendent à l'époque où les aigles ont des petits, et qu'ils jettent au fond des morceaux de viande afin que les pierreries s'y attachent. Les aigles, qui, dans ce pays-là, sont énormes, fondent sur ces chairs sanglantes et les emportent dans leurs nids pour la nourriture de leurs aiglons. Les chasseurs accourent alors, poussent des cris qui chassent les aigles et font leur récolte de diamants.

Simbad en remplit un sac de cuir. Avec la toile de son turban, il fixe autour de lui la proie la plus grosse, puis il fait le mort, il attend. Un aigle à la formidable envergure l'emporte dans son aire. Accourent les chasseurs. Il est sauvé, le voilà riche.

Assurément ce n'est là qu'un conte, mais on en trouve de non moins invraisemblables dans les récits des anciens voyageurs, parfois même chez les voyageurs modernes.

Mme Ida Pfeiffer raconte que, fort gracieusement accueillie par le soudan de Bornéo, elle lui demanda l'autorisation de visiter une mine de pierres précieuses.

— Va, lui dit-il, et cherche toi-même. Ce que tu trouveras, je te le donne.

— Merci, répondit-elle, mais je n'accepte que ta première faveur; je voyage pour étudier les mœurs, et non pour m'enrichir.

Une femme qui refuse des diamants, et lorsque, suivant le dicton vulgaire, elle n'aurait qu'à se baisser pour en prendre! n'est-ce pas aussi incroyable que le récit de Simbad?

Voici, du reste, comment Mme Ida Pfeiffer raconte sa visite aux mines de Monjo : « Les diamants se montrent ici dans des collines de terre et de sable, qui contien-

nent beaucoup de cailloux. A la base, on a creusé des fossés de deux pieds de largeur et de deux pieds et demi de profondeur, où viennent se réunir les pierres et la terre entraînées par la pluie ; on les porte dans un panier à un réservoir voisin, de vingt pieds de long et quinze de large. Là se trouvent les ouvriers, munis de grands plats de bois très-peu profonds. On met une partie de la terre lavée sur ces plats; on la secoue et on l'arrose d'eau jusqu'à ce que les pierres se détachent de la terre. Les laveurs passent ensuite doucement la main dessus, ramassent les pierres, les examinent de près pour s'assurer qu'il n'y a pas parmi elles de pierres précieuses, et les font tomber dans le bassin. Ils continuent ce travail jusqu'à ce qu'il ne reste plus que du sable fin et noir, qu'on jette également dans le bassin. Une dernière fois on y visite exactement ce précieux gravier. Quand il a plu, personne autre que les ouvriers n'approche des mines. Ce sont des Chinois. En notre honneur, ils lavèrent devant nous deux paniers; on y trouva deux diamants de la grosseur de petites têtes d'épingle. Le premier ministre, qui nous accompagnait, donna l'un à M. Sunders et m'offrit l'autre. Je refusai. »

Java, Sumatra, les Célèbes, Ceylan, Madagascar et d'autres îles lointaines, partagent avec Bornéo le privilége de récolter les gemmes ou pierres précieuses. L'Inde fut de tout temps leur patrie. On y trouve un ruisseau que les Grecs appelaient *Adamas*, le Diamant. Le nom seul de Golconde fait rêver.

C'est Golconde tout entière
Ruisselant dans nos bazars.

L'Asie, l'Orient, voilà les écrins de l'ancien monde. En Perse, les lapis et les turquoises ; en Chine, les rubis et les saphirs ; en Syrie, les plus beaux grenats. Puis l'Amérique, cette terre vierge, s'est ouverte, offrant à pleines mains l'or et les pierreries. Le Mexique, ses opales renommées; le Pérou et le Chili, leurs magnifiques émeraudes; le Brésil, ses améthystes, ses topazes et ses diamants sans pareils. C'est la terre par excellence des diamants.

On les trouve dans les sables, dans des graviers adhérents entre eux, dans des rochers, dans des cailloux Les procédés décrits plus haut sont à peu près partout les mêmes. Des soldats surveillent de près les travailleurs, et chaque soir munitieusement les fouillent. Ce sont des nègres, des esclaves. Un étui de bambou leur sert de gibecière ; une trouvaille hors ligne leur vaudra la liberté.

Rien de curieux comme cette ville de Téjuco, la ville diamantine, où la province de Minas-Geraës envoie son éblouissante moisson. Les diamants y circulent en guise de monnaie. C'est de là que partent pour Rio-Janeiro, pour Bahia, les convois de pierreries. Ils doivent accomplir un trajet de plus de deux cents lieues à travers des pays accidentés, presque déserts. Quelle tentation pour les bandits et les guérillas ! Aussi chaque mulet, porteur d'une précieuse sacoche, a-t-il son escorte. En avant, comme à l'arrière-garde, des fantassins, de la cavalerie, toute une armée !

Qu'est-ce donc que ce trésor qui mérite tant de soins et d'honneurs ! Un peu de charbon cristallisé, transparent, limpide, que rien ne fond ni ne brise. Adamas, son nom grec, signifie indomptable. Il ne peut être usé, taillé que par sa propre poussière. La taille lui donne ces facettes, ces jeux de lumière, ces reflets de prisme, cet éclat *adamantin*, ces scintillements d'étoiles qui font de lui, sous la lueur des bougies et des lustres, le plus recherché des joyaux, la plus éblouissante des parures.

Anvers, et surtout Amsterdam, avaient jadis le monopole de ce travail. Paris et Londres le lui disputent depuis quelque temps. Ces diverses tailleries reçoivent en moyenne pour vingt millions de diamants; leur valeur s'y double. Donc, chaque année, pour quarante millions en plus de diamants et de roses.

Est-il besoin d'expliquer que la rose est plate en dessous, que le brillant a la double forme pyramidale; que celui-ci vaut deux fois plus que celle-là ; qu'on estime l'un et l'autre au carat, du mot *kuara*, petite fève, qui servait jadis à peser le diamant dans l'Inde? Il y a des fractions de carat. Un diamant d'un carat (deux cents à deux cent six milligrammes) vaut aujourd'hui trois cents francs; celui de deux carats, en multipliant le prix par le carré du poids, deux fois deux font quatre, quatre fois plus, douze cents francs; celui de quatre carats, seize fois plus que le précédent, c'est-à-dire plus de neuf mille, et ainsi de suite. Une progression effrayante!

Le bleu saphir, le rubis couleur de feu, la verte émeraude, viennent en seconde ligne, et forment pour ainsi dire la cour de S. M. le diamant, en compagnie de la turquoise, ordinairement jaune, du grenat plus ou moins foncé, du lapis-lazuli, dont l'azur est pailleté d'or, de l'opale aux tons changeants et de l'améthyste, à qui sa couleur violette a valu l'honneur d'être le diamant épiscopal.

Notons encore dans cette revue des pierreries, c'est-à-dire de toutes les pierreries qui servent à l'ornement de la femme et parfois aussi de l'homme : le cristal de roche; le jade, si artistiquement travaillé par les Chinois; l'agathe ou onyx et toute la tribu des pierres dures, des camées; les deux jaspes, dont la cornaline, aujourd'hui vulgaire, mais dans laquelle les Grecs et les Romains ont taillé de si merveilleuses empreintes; la malachite et la marcassite; l'ambre et le jais; enfin ces deux produits de la mer, la perle et le corail.

On le sait, le corail est sécrété par des infiniments petits, les polypiers, et c'est une maladie de l'huître qui enfante la perle. Certaines perles atteignent la valeur du diamant. Les plus belles se pêchent dans la Méditerranée, la mer Rouge, sur les côtes de Ceylan et de l'isthme de Panama. Pour les conquérir, il faut plonger dans des abîmes. Empruntons à M. Simonin quelques dernières lignes, qui sont tout un drame :

« A Panama, dit-il, on a vu le pêcheur restant trop longtemps sous l'eau, perdre le sang par la bouche et les oreilles; mais ce n'est là que le moindre des dangers qu'il court. Il plonge avec un couteau à la ceinture pour se défendre contre les requins. Sur les lieux mêmes on m'a conté qu'un Indien fut un jour dévoré par le squale, et qu'une tache rouge, montant en bouillonnant à la surface, avertit seule de cette catastrophe le compagnon qui attendait dans la barque. Fou de désespoir, celui-ci n'écoute que son courage, plonge immédiatement, cherche le monstre, le trouve achevant son hideux repas, l'éventre et remonte triomphant; il a vengé son ami. »

Revenons aux pierres précieuses qui sont dans le sein de la terre, aux gemmes. Qui les a engendrées? Comment y sont-elles produites? Ainsi que les métaux, dans la grande fusion primitive, de par le feu, l'eau, les vapeurs. Avec le temps, sous l'influence de quelques brûlants rayons venus d'en haut ou d'en bas,

des cristallisations étincelantes se sont formées, véritables larmes de la nature (1), et la gemme est apparue, parfois se dégageant de la bourbe environnante, parfois recouverte et comme emprisonnée dans le caillou durci. On la rencontre souvent au sein de filons, de fissures, de cavités voisines des roches éruptives; et dans ces nids, dans ces géodes, elle a non-seulement ses brillantes couleurs, mais encore des formes obéissant toujours à la loi du simple et du beau. Nous avons décrit le travail des chercheurs enrégimentés; il en est d'autres, des indépendants, qui, de même que pour les pépites, opèrent seuls et courent les montagnes. Une sorte d'instinct, de devination les guide. Vous les rencontrez dans l'Amérique et dans l'Inde, voire même dans notre vieille Europe, où des trésors cachés leur sont encore promis. Toutes les opales et toutes les topazes de Saxe et de Hongrie, tous les grenats de la Bohême n'ont pas encore été découverts. Il y a des aigues-marines et des émeraudes à l'île d'Elbe, des agathes et des pierres de couleur sur les bords du Rhin, des améthystes et du cristal de roche dans les Alpes. Cherchez encore, cherchez toujours, hardis et patients chasseurs de pierreries! Fouillez les ruisseaux, attaquez les quartz et les granits! De temps en temps que'que riche trouvaille vous payera de vos fatigues et de votre ténacité; une mystérieuse cachette s'ouvrira devant vos yeux éblouis, et, dans ce merveilleux écrin, comme réservé tout exprès pour votre récompense, vous réveillerez enfin la fortune, endormie depuis des siècles!

L'œil du dieu. Dessin de F. Lix.

Terminons par une courte nomenclature des diamants célèbres, ou diamants parangons : 1° le diamant du rajah de Bornéo, 357 carats; 2° celui du Grand Mogol, 279 carats, la moitié d'un œuf de poule, et, comme valeur, vingt millions; 3° celui de l'empereur de Russie, 195 carats. Voici sa légende :

De temps immémorial il formait l'un des yeux de Brahma, dans l'un de ses temples. Vers la fin du dernier siècle un grenadier français, qui faisait partie de la garnison de Pondichéry, conçut l'audacieux projet de s'approprier ce trésor. Il déserte, se mêle aux Indiens, embrasse leur croyance, et mérite, par son zèle affecté, l'insigne honneur d'être admis parmi les ministres du dieu. On lui confie même la garde de la pagode. Chaque jour, dans une dévote extase, il admirait les yeux étincelants de l'idole. Enfin, par une nuit d'orage, il se glisse, il se hisse jusqu'aux paupières où les deux diamants sont enchâssés. Il arrache un œil du dieu, mais l'autre résiste. Voici le jour, il faut fuir. Brahma ne sera que borgne. Le grenadier profanateur atteignit Madras, et, moyennant la somme de cinquante mille francs, il vendit le fruit de son larcin à un capitaine anglais. Celui-ci réalisa plus de cent pour cent de bénéfice sur son acquisition. Entre les mains de divers autres acquéreurs, le diamant monta, monta toujours, jusqu'au prix phénoménal de treize millions, payés par Catherine II, impératrice de toutes les Russies. Il est d'une belle eau, mais sa forme laisse à désirer. On le

(1) Simonin, *la Vie souterraine*.

voit briller maintenant en haut du sceptre du tzar, au-dessous de l'aigle.

Viennent ensuite le diamant de la couronne d'Autriche et celui de la couronne de France. On connaît ce dernier, c'est le Régent. Trouvé non loin de Golconde, aux pieds des Ghattes, il s'appela d'abord le *Pitt*, du nom de l'Anglais qui le vendit au duc d'Orléans, régent de France sous la minorité de Louis XV. Son poids brut, de quatre cent dix carats, fut réduit à cent trente-six par la taille. Cette opération ne dura pas moins de deux ans. Sa forme et son eau sont telles, qu'il est considéré comme le plus beau du monde.

Qui n'a ouï parler des trois gros diamants abandonnés par Charles le Téméraire sur le champ de bataille de Granson ! Leur histoire tient du roman. Le premier, celui qu'on appelait *le Gros diamant du duc*, et qu'il portait à son cou, n'avait pas son pareil dans la chrétienté. Un soldat suisse le ramassa sous la roue d'un chariot, dans une petite boîte ornée de perles fines. Ce rustique vainqueur garde d'abord la boîte et jette le diamant comme un morceau de verre. Puis il se ravise, va le rechercher et le vend au curé de Montigny pour un écu. Le prêtre, qui n'en soupçonne pas non plus la valeur, le cède au prix de trois écus à un homme de Berne. Plus tard, un autre Bernois, Barthélemy May, riche marchand qui faisait le commerce avec l'Italie, offrait à Guillaume de Diesbach un présent de quatre cents ducats en reconnaissance de ce qu'il le lui avait fait payer cinq mille. « En 1482, continue M. de Barante, les Génois l'achetèrent sept mille ducats » et le revendirent le double à Louis Sforce le More, duc de Milan. Après la chute de la maison de Sforce, le diamant passa en la possession du pape Jules II pour vingt mille ducats. Il orne la tiare du pape : sa grosseur est égale à la moitié d'une noix.

Un autre, presque aussi beau, fut acheté par un riche et célèbre marchand nommé Jacques Fugger, qui le garda longtemps. Soliman-pacha et l'empereur Charles-Quint le marchandèrent; mais Fugger tenait à honneur qu'il ne sortît de la chrétienté, et l'empereur devait déjà beaucoup d'argent à Fugger, qui ne se souciait point de lui vendre son diamant. Enfin Henri VIII, roi d'Angleterre, l'acheta; sa fille Marie le porta en Espagne, et il revint ainsi à l'arrière-petit-fils de Charles, duc de Bourgogne. Il appartient encore à la maison d'Autriche.

Le troisième est bien moindre; il fut vendu à Lucerne, en 1492, au prix de cinq mille ducats, et passa de là en Portugal. Pendant que les Espagnols possédaient ce royaume, don Antonio, prieur de Crato, dernier descendant de la maison de Bragance, qui avait perdu le trône, vint à Paris et y mourut. Le diamant fut acheté par Nicolas du Harlai, sieur de Sanci; il a gardé son nom, et a ensuite fait longtemps partie des diamants de la couronne de France.

Il y avait encore d'autres pierreries fameuses chez le duc de Bourgogne, et qui furent prises à Granson; mais la trace s'en est perdue; trois rubis, qu'on appelait *les Trois-Frères*, deux autres qu'on nommait *la Hotte* et *la Balle de Flandre*. Son chapeau à l'italienne, en velours rouge, était entouré d'une couronne de pierres précieuses presque toutes admirables. Ce fut ce chapeau qu'un des vainqueurs plaça sur sa tête en se jouant, puis rejeta, disant qu'il aimait mieux avoir dans son lot un bon harnais de guerre. Jacques Fugger l'acheta, et il revendit, quelques années après, une grande partie des pierreries à l'archiduc Maximilien, époux de Marie de Bourgogne, qui eût été l'héritière naturelle de toutes ces richesses.

Et maintenant que nous avons dit les traverses, les recherches, les voyages accomplis dans tous les temps, dans tous les lieux, pour amener l'or, l'argent et les pierreries dans nos ateliers, dans nos magasins, voulez-vous savoir les curieuses préparations qu'ils y subissent, les travaux artistiques dont ils ont été, dont ils sont l'objet?...

VII. — LA BOUTIQUE.

A Paris et dans quelques grandes villes, on voit encore des orfévres, des joailliers, des bijoutiers, qui chacun se renferment dans leur art spécial et se contentent d'être bijoutiers, joailliers et orfévres. En province, ces trois industries se confondent et se trouvent réunies dans un même magasin. C'est le beau magasin, c'est la belle boutique. Elle brille entre toutes durant le jour, et, quand vient la nuit, elle éclaire à elle seule la rue presque obscure. Pas une femme, noble, bourgeoise ou paysanne, qui ne la regarde en passant. Beaucoup s'y arrêtent. Toutes les grandes circonstances de la vie se rattachent à cette boutique par un lien touchant. Pour nos femmes, pour nos mères, pour nos sœurs, elle renferme un souvenir ou une espérance.

N'est-ce pas là qu'à la naissance d'un enfant, on s'empresse d'acheter le collier d'ambre, le hochet d'argent, les saintes médailles qu'on fera bénir pour les suspendre à son cou? Un peu plus tard, n'est-ce pas là qu'on conduira la petite fille pour lui faire percer les oreilles et y suspendre le premier anneau d'or? Il n'y a pas si longtemps, surtout dans nos campagnes, qu'on agissait de même à l'égard des petits garçons. Pour ceux-ci comme pour celles-là, mais chez le même marchand toujours, se prendront le couvert et la timbale qu'on exige au pensionnat. Encore un grand jour. Et quand le bijoutier tient en outre l'horlogerie, l'optique, c'est de chez lui que viendront la première montre, la première boîte à compas, les besicles pour la grand-maman dont la vue commence à baisser, ou bien pour le grand-papa une tabatière. Que de menues emplettes dans ce magasin, que de petits cadeaux où l'on met un peu de son cœur ! Les amis, les parents, les fiancés y trouvent de quoi se témoigner leur tendresse. Après la mort d'un être chéri, le médaillon dans lequel on renfermera une boucle de ses cheveux, les bijoux de deuil. Le négociant vient-il de réaliser quelque gros bénéfice, le fonctionnaire se voit-il promu à un grade supérieur, pour toute bonne aubaine, pour toute joie, vite une fête de famille, un grand dîner. Il faut de la vaisselle plate ou du christofle, allons chez l'orfévre. Pour les accordailles, on va chez le bijoutier, qui, le soir, en encaissant des écus, se dira : J'ai vendu un beau mariage !

C'est une corporation des plus honorables et des plus anciennes que celle des joailliers, bijoutiers et orfévres; ils occupent une place importante; ils jouent un grand rôle dans les annales du travail et de l'art. Que d'artistes illustres ! que de chefs-d'œuvre ! Leur histoire mérite d'être racontée. Peut-être un jour la raconterons-nous.

CH. DESLYS.

PORTRAITS CONTEMPORAINS.

LA DYNASTIE DES ROTHSCHILD.

Francfort-sur-le-Mein est une des cités les plus curieuses de l'Allemagne. Par le nom qu'elle porte elle se lie aux souvenirs des vieux Francs (*Francsfurst-am-Main*, le gué des Francs), et il est impossible d'oublier, même aujourd'hui qu'elle est tombée dans les mains de la Prusse, qu'elle a été ville libre et que, pour nommer l'empereur, les électeurs se réunissaient dans ses murs. Le glorieux théâtre subsiste encore, mais la pièce est finie. Il n'est plus question aujourd'hui d'élire Charles, Ferdinand ou Maximilien, la couronne des Césars est devenue héréditaire et les derniers événements ont profondément modifié la carte de l'Allemagne. La vieille constitution de la patrie allemande a été bouleversée par le canon de Sadowa, et Brandebourg, après avoir été un des moindres électeurs, devenu roi d'abord, s'est emparé ensuite de la plus riche moitié de la Germanie et aspire encore à s'étendre. Le vieux moule de la race germanique est-il à jamais brisé? assistons-nous au déclin définitif de la puissante maison d'Hapsbourg? C'est ce que le temps seul peut nous apprendre. Après lui avoir été si longtemps hostile, le génie des races germaniques se pliera-t-il à l'unité? Le doute encore est permis, et il est certain que plus d'un citoyen de Francfort regrette le temps déjà loin où cette ville libre et puissante assistait à l'élection de cette « moitié de Dieu » qu'on appelait *l'empereur*.

Le grand acte s'accomplissait dans une chapelle qui se voit encore, et la proclamation du puissant souverain se faisait à l'hôtel de ville. La chapelle se nomme le *Conclave*, l'hôtel de ville le *Rœmer*. Quelle est l'origine de ce dernier nom? que signifie-t-il? on ne le sait pas. Au Rœmer on garde l'original de l'acte célèbre qui, promulgué en 1356, est connu sous la désignation de *la bulle d'or*. Il réglait le droit des électeurs et le mode des élections impériales. Les ambassadeurs de toutes les puissances de l'Europe se réunissaient dans une salle du Rœmer, appelée le *Wahlzimmer*, d'où les princes ayant droit de voter se rendaient en procession au Conclave et, l'élection accomplie, ils revenaient au Rœmer. Le Sénat de Francfort les attendait dans le Kaisersaal. Les bourgeois étaient rassemblés en silence sur la place, le *Rœmersberg*. « Alors, dit Victor Hugo, les cinq fenêtres du Kaisersaal, la salle de l'Empereur, s'ouvraient, faisant face au peuple. La grande fenêtre du milieu était surmontée d'un dais et restait vide. A la moyenne fenêtre de droite, ornée d'un balcon de fer noir, l'empereur apparaissait seul, en grand costume, sa couronne en tête. A sa droite il y avait, réunis dans la petite fenêtre, les trois électeurs archevêques de Mayence, de Trèves et de Cologne. Aux deux autres fenêtres, à gauche de la fenêtre vide, se tenaient : dans la moyenne, Bavière, Bohême et le palatin du Rhin ; dans la petite, Saxe, Brunswick et Brandebourg.

« Dans la place, devant la fenêtre du Rœmer, au milieu d'un vaste carré vide entouré de gardes, il y avait sur une table un monceau d'avoine, une urne pleine de monnaies d'or et d'argent, et un bocal de vermeil, et sur une autre table un bœuf rôti tout entier. Au moment où paraissait l'empereur, les trompettes et les cymbales éclataient, et l'archimaréchal de l'empire, l'archichancelier, l'architranchant entraient sur la place. Au milieu des fanfares et des acclamations, l'archimaréchal, à cheval, montait dans le tas d'avoine jusqu'à la sangle de la selle et remplissait une mesure d'argent. L'archichancelier prenait le lavoir sur la table ; l'archiéchanson puisait des monnaies dans l'urne et les jetait au peuple à pleines mains ; l'architranchant coupait un morceau du bœuf rôti. A ce moment surgissait le grand référendaire de l'empire, qui proclamait à haute voix le nouveau César et lisait la formule du serment. Quand il avait fini, le Sénat dans la salle et les bourgeois sur la place répondaient gravement : « Oui. » Pendant la prestation, l'empereur, déjà formidable, ôtait sa couronne et prenait le glaive. »

Que l'on s'imagine le mouvement et la vie que ces fêtes devaient donner à Francfort, trop petite pour contenir ces puissants princes qui faisaient assaut de magnificences et les ambassadeurs les imitant pour soutenir l'honneur des couronnes qu'ils représentaient. Il ne lui reste plus aujourd'hui que ses deux grandes foires de printemps et d'automne, instituées l'une par Charlemagne, l'autre par Louis de Bavière. Le Vatican du très-haut et très-saint Empire est devenu une ville prussienne. Napoléon autrefois l'avait donnée à la Bavière, elle était redevenue libre en 1815. De nos jours, le comte de Bismark et le sort des armes l'ont livrée à la Prusse. Elle ne tomba point sans honneur : un de ses magistrats se tua de désespoir, et la conscience publique flétrit les exactions et les inutiles violences dont elle fut le théâtre et dont les traces déjà sont effacées. Le Mein la coupe en deux parties inégales ; la moindre s'appelle *Saxenhausen*. Charlemagne, dans sa lutte contre les Saxons, avait réuni par un pont les deux rives du fleuve. Dans la ville de Francfort proprement dite est le Judengasse, quartier affecté aux juifs. C'est dans cette rue, à droite, au numéro 153, que sont nés les Rothschild, ces grands princes de la finance. Jamais, jusqu'à sa mort, arrivée en 1849, leur mère, à qui ils offraient des palais, ne voulut quitter cette humble demeure. Regardez bien cette vieille façade, ce pauvre toit, il a couvert des monceaux d'or ; c'est le berceau d'une dynastie avec laquelle toutes les couronnes et tous les peuples de l'Europe ont compté, comme ils avaient compté naguère avec les Médicis et les Fugger.

Les Fugger étaient nés à Augsbourg ; ils jouèrent sous Charles-Quint et ses successeurs le rôle que nous voyons jouer aux Rothschild. Lorsque Charles-Quint traversa la France, on lui montra le trésor de la couronne.

— Je connais, dit l'empereur en regardant ces merveilles, un tisserand d'Augsbourg qui payerait tout cela argent comptant et sans se gêner.

La maison des Fugger existe encore à Augsbourg, c'est l'hôtel des *Trois-Maures*, où le prince Louis-Bonaparte, devenu Napoléon III, passa plusieurs hivers sous les yeux de sa mère. On montre dans l'hôtel la salle des banquets où Antoine Fugger, dit *le Riche*, reçut le grand empereur. Dans le foyer il alluma un feu de bois

de cannelle avec une obligation d'un million de florins, signée par Charles-Quint, en lui disant :

— Je suis assez payé par l'honneur que vous daignez me faire.

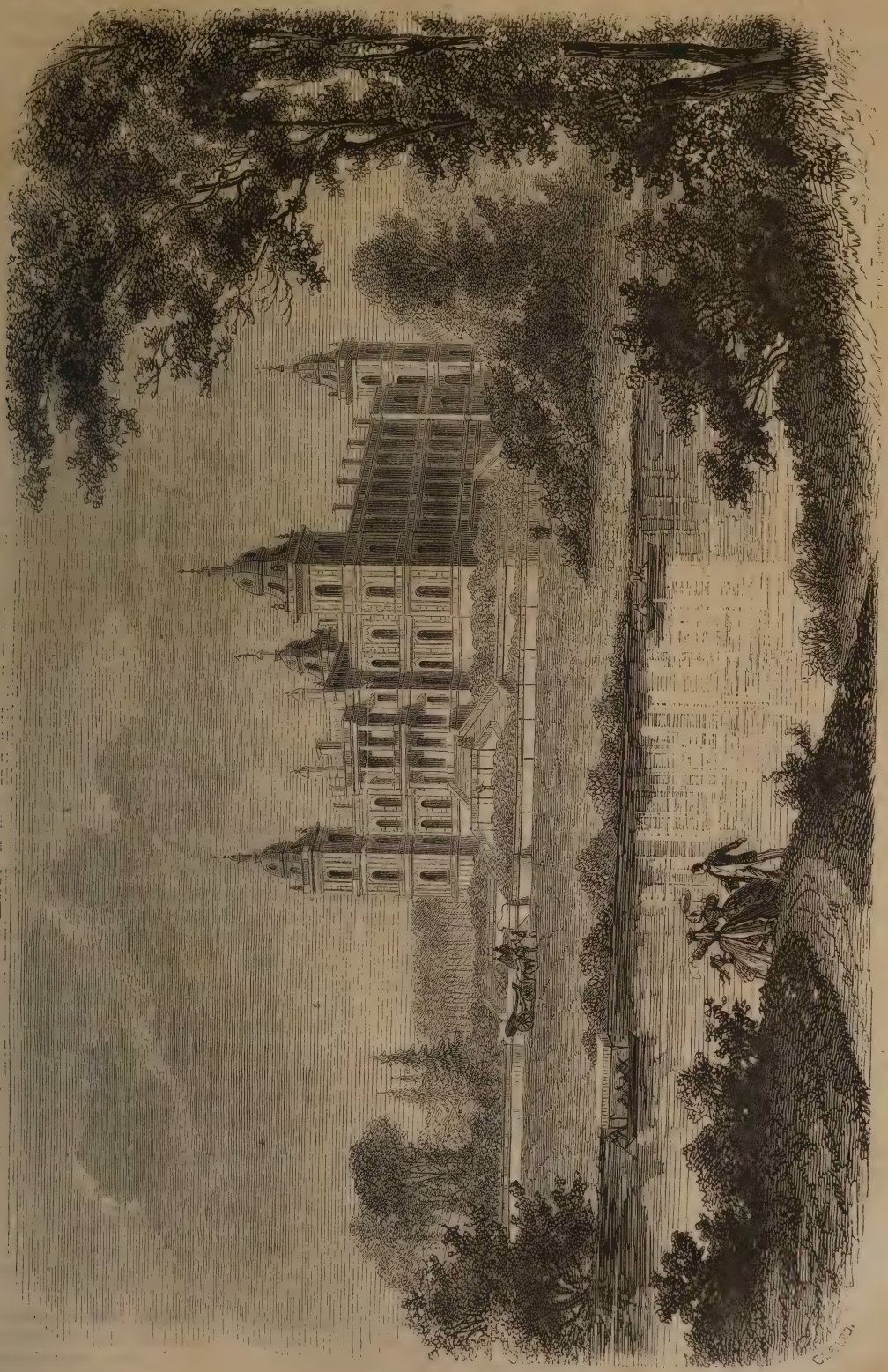
On ne dit pas que cette magnificence déplut au puissant souverain ; cependant, bien des années après, un pâle et très-pâle imitateur de Fugger, ayant voulu, lui aussi, chauffer l'empereur avec de la cannelle, en fut très-mal récompensé. Voici l'anecdote :

Charles-Quint avait abdiqué ; il se rendait au couvent de Saint-Yuste, qu'il avait choisi pour refuge. Sur sa route, il logea à Medina del Campo chez un fameux changeur nommé Rodrigo de Dueñas. Ce Turcaret, voulant faire montre de ses richesses et croyant se

Château de Ferrières. Entrée. Dessin de F. Thorigny

faire bien venir de son hôte, plaça dans sa chambre un brasero d'or massif et y mit de la braise de cannelle fine de Ceylan. Cette ostentation déplut à l'empereur, qui fut incommodé par l'odeur. Il ne voulut point admettre le fastueux changeur des foires de Medina del Campo à l'honneur de lui baiser la main, et il ordonna qu'on lui payât le prix de son logement, ce qui humilia fort le pauvre Rodrigo, qui n'avait pas allumé son feu avec une obligation d'un million de florins. Tout le monde n'a pas de ce papier-là, et ceux qui l'ont, en général, ne le brûlent pas, même pour faire honneur à un prince.

Revenons à Fugger. Il avait des biens et des comptoirs dans toute l'Europe et même aux Indes, et si inépuisable était sa fortune, que le vulgaire, obéissant aux croyances du temps, le soupçonna d'avoir découvert la



Château de Ferrières, Vue prise du parc. Dessin de F. Thorigny.

pierre philosophale. Il est une explication bien plus simple : Antoine Fugger possédait les mines de mercure d'Almaden, qui — le rapprochement nous semble assez curieux — appartiennent aujourd'hui aux Rothschild. Il serait encore facile de trouver d'autres ressemblances entre ces deux grandes maisons. Seulement, les Fugger, descendants du célèbre banquier de Charles-Quint, coururent les honneurs publics, dont les Rothschild semblent s'être fait une règle de se tenir soigneusement écartés. La famille des Fugger, devenus comtes du saint-empire, s'éteignit à Rome en 1523 dans la personne du cardinal Fugger. Cette prudente abstention des Rothschild a permis à leur fortune de traverser sans encombre toutes les révolutions qui ont renversé tant de vieilles races ; ils ont vu aller en exil je ne sais combien de rois, sans que ces chutes aient atteint leurs personnes et leur crédit, et sans qu'ils aient, comme tant d'autres, jeté la pierre à des malheurs qu'ils estimaient.

Il n'y a peut-être pas une ville même en Turquie où la condition légale des juifs ait été plus longtemps et plus misérablement tourmentée qu'à Francfort. Parqués dans le quartier qu'ils habitent encore, réduits à vivre dans des rues étroites, dans des maisons pour ainsi dire maudites, ils y étaient sans cesse en butte à des exactions et à des avanies qui sont la honte de la chrétienté. Catholiques et protestants ont fait contre eux cause commune, et cependant les juifs se plaisaient à vivre dans cette condition déplorable, et rien ne put les forcer à abandonner la Judengasse et la farouche cité qui les persécutait. L'élection des empereurs, les tenues de la Diète y amenaient de toutes parts une noblesse souvent besogneuse avec laquelle ils faisaient de bonnes affaires ; ils prêtaient sur la chaîne du chevalier, sur la signature des princes forcés d'avoir recours aux coffres toujours pleins de la Judengasse, et quel est l'Etat moderne qui n'ait eu recours à la maison des Rothschild ?

Leur prospérité, qui est allée sans cesse en s'élevant et en se consolidant, remonte déjà à trois générations ; le patriarche et le fondateur de cette famille fut Mayer-Anselme Rothschild ; il naquit à Francfort-sur-le-Mein en 1743. À l'âge de onze ans, il était orphelin et la vie s'ouvrait devant ses pas sombre et triste. Sans fortune, il fut destiné, ainsi que c'est encore aujourd'hui le sort des pauvres Israélites en Allemagne, à la carrière de l'instruction. Il fit tant bien que mal les études nécessaires à cette profession, qui n'a, que nous sachions, mené personne à la fortune. L'honneur de donner des leçons au fils de l'épicier, voire même à l'héritier paresseux de M. le bourgmestre de quelque petit village, ne parut pas à Anselme une perspective bien enviable ; comme tous ses coreligionnaires, se sentant du goût pour le commerce, il résolut de se faire marchand. Marchand de quoi ? il ne possédait rien ou si peu, si peu, qu'il n'est pas la peine d'en parler. Il se livra à nous ne savons quel petit négoce, mais ayant observé que le goût général des nobles et des riches les poussait vers la collection des médailles, avec ses faibles ressources il entra dans cette voie et se mit à étudier la numismatique, non platoniquement, mais par des raisons d'intérêt et de probité faciles à comprendre. Ces études ne lui donnaient pas le capital qui lui manquait, et sans argent, pas de médailles à acheter et rien à vendre : c'est l'éternel problème qui se pose devant la pauvreté laborieuse et qui rend ses premiers efforts si respectables et si pénibles. Tout en tournant et retournant les médailles et les jetons, Anselme s'était habitué, avec une merveilleuse facilité, aux calculs d'escompte et de change, et il put entrer dans une maison de banque de Hanau, où il se fit remarquer par son zèle et son intelligence. Au bout de quelques années, de simple employé il devint gérant et parvint à économiser un petit capital. Il tenait son levier. Il revint à Francfort, il se maria avec une jeune fille d'une famille honnête, mais peu fortunée, et s'établit dans la maison de la Judengasse, dont il devait faire sinon un monument, du moins une curiosité historique. Quelques circonstances heureuses le servirent.

Le landgrave de Hesse se trouvait être fort grand amateur de médailles ; il fit connaissance d'Anselme, il fut à même d'apprécier le savoir et la probité du jeune négociant, qui déjà avait conquis l'estime de tout le commerce. En 1801, il le nomma son agent à Francfort et facilita ses opérations, qui se développèrent rapidement. Chargé, en 1802, de négocier pour le Danemark un emprunt de vingt millions, Anselme réussit parfaitement malgré l'incertitude des temps et la perturbation profonde dans laquelle la révolution française avait jeté l'Europe. Francfort à plusieurs reprises avait vu nos armées et le bruit du tambour ne plaît guère aux écus. Mais l'Allemagne devait traverser des phases d'un malheur plus terrible, elle devait être prise et reprise, maniée et remaniée en tous sens par la main fiévreuse de Napoléon. Il ne se doutait guère alors que dans une petite maison de la Judengasse s'accumulaient, petit à petit, les millions qui, plus tard, devaient aider ses ennemis à le renverser. En 1806, le landgrave de Hesse, forcé de fuir précipitamment devant nos soldats victorieux, abandonna sa fortune privée aux soins et au courage d'Anselme Rothschild. Le banquier parvint à grand'peine et à grand péril à en sauver la majeure partie, il la fit entrer dans ses caisses et la géra avec une activité remarquable. Les services qu'il rendit à ses concitoyens ne furent pas moindres pendant la longue durée de l'invasion ; ils lui méritèrent d'être nommé membre du collége électoral de Darmstadt, lorsque les Israélites hessois obtinrent, avec la liberté de leur culte, la jouissance des droits civils.

Dès cette époque, grâce aux capitaux de la maison de Hesse, Rothschild, qui avait déjà établi des succursales à l'étranger, comptait parmi les meilleurs banquiers de l'Allemagne et son crédit sans tache était fort respecté. En 1812, alors que le patriotisme allemand commençait à se réveiller, Anselme, dont le poids de l'âge n'avait point diminué la prodigieuse activité, mourut laissant cinq garçons et cinq filles qui tous le vénéraient. Il les fit, à l'heure suprême, approcher de son lit de mort et leur demanda la promesse de vivre dans une communion vraiment fraternelle et de ne jamais abjurer leur religion. Ils prêtèrent ce serment et jamais il n'y en eut de mieux gardé. Cette fidélité, cette solidarité de tous les frères, leur accord pour l'intérêt commun est certainement une des causes auxquelles les fils d'Anselme doivent leur croissante prospérité. On dit que, lorsqu'ils ont à prendre une grave résolution, ils invoquent la mémoire de leur père et les traditions de sa sagesse.

Nous pensons que c'est à cette époque que les Rothschild adoptèrent la devise : *Concordiâ, industriâ, integritate.* Elle est fort belle. La concorde et l'industrie ne leur ont jamais manqué et en général on se plaît à reconnaître que leur façon de traiter est loyale et que

le caractère de leurs transactions est honnête. Mais telles sont les opérations de banque, qu'il est très-permis de comprendre que la primitive église ait repoussé non-seulement le prêt et l'usure, mais encore ceux qui s'y livraient. L'Eglise a persévéré dans cette sévère doctrine bien plus longtemps qu'on ne le pense généralement. Quand Louis XIV voulut établir une banque, il crut devoir consulter la Sorbonne ; les théologiens qui la composaient lui répondirent que le prêt avec intérêt était repoussé par les maximes de la loi chrétienne. Devant cette réponse (cependant il avait bien besoin d'argent), Louis XIV s'arrêta. L'examen de cette grave question nous mènerait beaucoup trop loin, mais nous croyons pouvoir dire que le commerce de l'argent a de certaines habitudes, se donne de certaines tolérances trop facilement acceptées. Derrière la grille de ses caisses, la banque ne perd pas l'honnêteté, mais elle en laisse souvent la fleur. Quand nous le voyons se livrer à l'usure, nous n'estimons pas moins Caton, mais il nous semble moins pur et nous est certainement moins sympathique.

Lorsque les Rothschild perdirent leur chef, l'Europe entrait dans cette voie de résistance qui devait amener la chute de Napoléon. Les races germaniques, que nous avions lassées, aspiraient à ressaisir leur nationalité, et les Rothschild n'étaient assurément point partisans de la domination française. Si les Fugger avaient mis leurs richesses à la disposition des gigantesques desseins de Charles-Quint, les Rothschild mirent leurs caisses à la disposition de ceux qui prétendaient combattre pour l'indépendance et la liberté des peuples. La vie de James Rothschild nous en fournira un curieux témoignage.

L'aîné des fils, Amschel ou Anselme, né à Francfort le 12 juin 1773, succéda au vieil Anselme et tint la maison mère ; d'autres maisons, mais sous des raisons sociales diverses, avaient déjà été établies ou le furent ensuite à Vienne, à Manchester, à Londres, à Naples, et enfin à Paris. Anselme II conduisit parfaitement les affaires de Francfort et suivit, comme probité et activité, les traditions que lui avait léguées son père. Il mourut à Francfort le 7 décembre 1855.

Salomon Rothschild, né le 9 septembre 1774, administra avec non moins de succès la maison de Vienne. Il est mort à Paris, dans un voyage qu'il y fit, le 28 juillet 1855.

Nathan Rothschild, né le 16 septembre 1777, fut envoyé en 1798 par le vieil Anselme pour fonder à Manchester un comptoir qu'il transféra à Londres en 1803. Son coup d'œil, sa décision lui conquirent rapidement une grande influence et mirent à sa disposition d'énormes capitaux. Plus que ses autres frères il semble s'être mêlé aux choses politiques, et il jouissait d'une véritable considération auprès des hommes d'État qui soutenaient la lutte désespérée que les successeurs de Pitt poursuivirent contre l'empire français. L'Echiquier le consultait, et le gouvernement n'a pas oublié l'immense service qu'il lui rendit en 1813 lorsque, venant à l'aide du Trésor, alors que tous les banquiers déclinaient ce périlleux service, il fournit au régent l'argent dont il avait besoin pour entretenir l'armée anglaise en Espagne. Lors de la paix, il aurait pu justement prétendre aux récompenses les plus larges de la part des souverains de la coalition : il reçut seulement, ainsi que tous ses frères, des lettres de noblesse et le titre de baron. En 1820, il fut fait consul de l'Autriche à Londres, et, en 1822, consul général. Élu membre du Parlement en 1847, très-populaire par ses opinions libérales, il refusa de prêter, suivant l'usage, serment sur l'Evangile. Longtemps repoussé de la Chambre par ce refus, mais toujours soutenu par l'opinion et par ses électeurs, il triompha enfin et, en 1858, il s'assit à Westminster. Il avait épousé la fille de M. Cohen, négociant à Londres ; celui-ci se doutait si peu de l'avenir réservé à son futur gendre, qu'il hésita longtemps à lui donner la main de son enfant. Le baron Nathan Rothschild est mort à Francfort, où il était venu assister au mariage de son fils avec une de ses nièces. Ce fils, Lionel, lui a succédé à Londres.

Le quatrième héritier d'Anselme, Charles, né le 24 avril 1788, a brillamment conduit la maison de Naples ; il est mort le 10 mars 1855.

Le cinquième des fils d'Anselme, celui que tout Paris a connu, que ses amis appelaient *le grand baron*, titre réservé autrefois aux Montmorency, James Rothschild, naquit le 15 mai 1792. Il avait donc dix-neuf ans de moins que son frère aîné, et, quand il vint au monde, la situation de la maison de banque de Francfort était déjà prospère. Mais bien loin, comme il arrive quelquefois, de se croire dispensé de travailler, le jeune homme entra de bonne heure dans les affaires, et pour accroître la fortune de sa famille il se livra à des opérations qui n'étaient point sans péril. Les Rothschild avaient déjà étendu leur réseau sur toute l'Europe, mais par un sentiment qui se comprend, ils n'avaient établi aucun comptoir dans la France, livrée tout entière au génie militaire et aux aventures de Napoléon. James Rothschild y vint en 1813, je crois. L'or, dans ce temps-là, était fort rare à Paris et très-abondant à Londres. Cette situation monétaire des deux places servit de base aux opérations de l'actif banquier. Après s'être entendu avec son frère Nathan, il résolut, malgré la guerre et les rigueurs du blocus continental, d'aller chercher de l'or à Londres pour le reporter à Paris. Afin d'échapper à la surveillance de la police impériale, il gagnait le littoral de la Belgique et de la Hollande, et de là, se confiant au courage et à la discrétion de hardis contrebandiers, il gagnait les côtes de l'Angleterre. Dans ces mystérieuses allées et venues, il faisait, avec des bénéfices considérables, passer chez nous non-seulement l'or anglais, mais encore il servit à une correspondance secrète et fort dangereuse, qui, surprise en ses mains, l'eût livré à la vindicte de l'Empereur et conduit certainement à la plaine de Grenelle. De moins coupables aux yeux de Napoléon y avaient péri. James échappa à ce grave péril, et il se trouva en excellente relation, lors de la chute de l'empire, avec des personnages devenus très-importants. Au retour de l'île d'Elbe, il crut prudent de quitter la France.

La bataille de Waterloo fut heureuse pour la maison Rothschild. M. Nathan Rothschild était venu en Belgique pour suivre de près les mouvements de l'armée anglaise. Afin de correspondre plus facilement avec Londres, il avait disposé des relais sur la route d'Ostende. Dès que l'issue de la bataille fut connue, il monta à cheval et arriva à franc étrier dans ce port. La mer était affreuse, et ce ne fut qu'à grand'peine qu'il parvint à trouver un capitaine qui osât mettre à la voile. Cependant il arriva sain et sauf. Le lendemain la tempête fermait le détroit. L'heureux M. Rothschild eut vingt-quatre heures pour acheter toutes les valeurs qu'il voulut. Quand la nouvelle du gain de la bataille par-

vint à Londres, toutes ces valeurs montèrent — elles avaient monté même à Paris. — M. Nathan se trouva avoir gagné une vingtaine de millions. Les autres comptoirs de la famille réalisèrent de leur côté des bénéfices considérables.

James Rothschild, devenu baron comme ses frères, revint à Paris; mais ce ne fut qu'en 1817 que, sur ses vives instances, les Rothschild se décidèrent à établir définitivement la maison qui devait devenir si célèbre. Par une mesure de prudence qu'explique l'âge du jeune Rothschild, le nouveau comptoir ne lui fut point exclusivement confié; il eut pour raison sociale Rothschild frères. Ils se gardaient ainsi un droit d'examen et de contrôle dont ils n'eurent pas à faire usage, grâce à l'activité et à la prudence que déploya James. Il fit d'excellentes opérations dans la rançon de guerre que la France eut à payer; mais ce ne fut réellement que sous le ministère de M. de Villèle qu'il entra dans nos finances. A partir de cette époque et jusqu'à la fin du règne de Louis-Philippe, il est peu de nos emprunts auxquels il n'ait pris une large part. Il faut compter par milliards les sommes que les Rothschild ont prêtées aux peuples et aux rois; tous ont été et sont encore leurs tributaires. Consulté par les princes, c'est le baron James de Rothschild qui a organisé les finances du Piémont sous le père de Victor-Emmanuel, de Rome dans les premières années si prospères du pontificat de Pie IX, de la Belgique pendant le règne de Léopold Ier. Par les énormes capitaux dont il disposait, il a eu souvent une action prépondérante sur les plus graves événements politiques, et on peut dire qu'en certaines circonstances il a imposé la paix à l'Europe.

Il est entré un des premiers dans l'industrie des chemins de fer et les bénéfices qu'il en tira ne sauraient se chiffrer. La révolution de Juillet lui avait fait supporter une perte bien vite réparée. En 1847, lors de la cherté du pain, il fut accusé d'avoir spéculé sur les blés; c'est ce qui explique la dévastation et l'incendie de son château de Suresnes en février 1848. Cet événement, cette preuve déplorable des soupçons populaires ne sembla point le troubler. Il déclara alors que si la république française était menacée par l'Europe, il se ferait naturaliser français et il adressa au gouvernement provisoire une somme de 50,000 francs pour les victimes de février. A cette époque son fils aîné Alphonse Rothschild réclama la qualité de français.

M. de Rothschild avait épousé la fille de son frère Salomon, femme d'un mérite supérieur qui a soulagé bien des misères, vertu facile dans son opulente position, mais vertu que l'on ne trouve pas toujours dans la haute banque. M. Rotshchild a fondé plusieurs établissements pour les Israélites, la synagogue rue Notre-Dame-de-Nazareth et le vaste hôpital de la rue Picpus.

De son vivant M. le baron Rothschild était devenu un personnage légendaire. Dieu sait les bons contes et les plaisantes charges que l'on a faits sur son compte! et il faut bien le dire, il y prêtait un peu par sa forme et son accent tudesque dont il n'avait jamais pu se défaire. Sous une enveloppe un peu commune il était difficile de deviner l'intelligence remarquable qui l'animait. Travailleur obstiné et tenace, il aimait cependant le plaisir et s'y livrait. Il honorait les arts, et ses palais de Paris, du bois de Boulogne et de Ferrières sont remplis de merveilles, sa collection de tableaux est justement célèbre.

C'est dans le dernier château que nous venons de citer que, le 16 décembre 1862, il reçut la visite de Napoléon III; l'empereur vint y chasser avec le comte Cowley, ambassadeur d'Angleterre, le prince de Metternich, ambassadeur d'Autriche, le comte Walewski, ministre d'Etat, M. Fould, ministre des finances, le comte de Persigny, ministre de l'intérieur et avec le prince de la Moskowa, grand veneur. La réception fut splendide et la chasse, dans le parc le plus giboyeux de France, magnifique.

Le domaine princier de M. le baron de Rothschild est situé entre les forêts de Crécy et d'Armenvilliers; sa création remonte à 1828; ce fut à cette époque qu'il songea à créer cette propriété en achetant d'abord la terre de Bellassise d'une contenance de 1200 arpents, il y joignit successivement les fermes de la Hotte, de la Sablonnière et plus tard la magnifique terre de 600 hectares qui contenait Pont-Carré et Ferrières, appartenant à MM. Athanase et Armand Fouché.

Autrefois, en effet, Ferrières et Pont-Carré étaient la propriété de Fouché, duc d'Otrante, ministre de la police de Napoléon Ier. Exilé par la Restauration, comme régicide, il demandait de Prague, où il se trouvait alors, à son correspondant de Paris, si on avait eu soin de faire rendre le pain bénit à Ferrières. Singulière préoccupation chez un homme qui avait toujours vécu sans foi ni loi.

Quand le baron James de Rothschild acheta cette terre, tout y était mal entretenu et en ruines, les ruines devinrent des palais. Il y établit des serres prodigieuses et une ferme modèle admirable contenant les plus beaux bestiaux que l'on pût voir. Le petit parc renferme 30 hectares, le grand parc, trois grandes fermes, des bois immenses et le château de Taffarrette. La valeur de la propriété, avec toutes ses dépendances, est estimée vingt millions. C'est dans le petit parc que M. Rothschild a fait construire le nouveau château que l'on appelle modestement le *Pavillon*. Mieux que tout ce que nous pourrions en dire, les dessins de M. Thorigny feront connaître à nos lecteurs l'aspect monumental de ce palais; mais ce qu'il n'a pas peint et ce que nous ne saurions rendre, c'est la magnificence de la grande salle de réception du rez-de-chaussée, s'élevant jusqu'au faîte de l'édifice, de la salle des banquets; ce qu'il faut renoncer à faire comprendre, c'est l'éblouissement que l'on éprouve à la vue des meubles et de l'entassement de merveilles qui remplissent le château. Ce que tout cela a coûté, nul ne le sait; et lorsqu'on le demandait au baron, il répondait : « Je ne veux pas le savoir, afin de n'avoir pas à le dire. »

En regard de Ferrières, le *Musée* a voulu placer l'humble demeure de la Judengasse de Francfort : à côté du point d'arrivée, le point de départ; et celle des deux constructions qui fera peut-être le plus rêver nos lecteurs sera la dernière. En élevant son prodigieux palais, en y rassemblant tout ce que l'art a de plus exquis, le grand baron fut-il plus heureux qu'Anselme sortant de la pauvreté et voyant les premiers sourires de la fortune? Pour notre compte, quelle qu'ait été la satisfaction d'orgueil et de vanité de M. James de Rothschild, notre réponse n'est pas douteuse : c'est au sort d'Anselme que nous portons envie.

Nous hésitons beaucoup à raconter quelques-unes des historiettes que l'on prête à M. James Rothschild — c'est bien le cas de dire qu'on ne prête qu'aux riches — mais nous devons le traiter en roi, ce roi de la banque et redire quelques-uns de ses faits et gestes. Pour ceux qui n'ont pas connu le baron et qui ne l'ont

pas entendu, ces historiettes perdront, sans doute, quelque chose de leur gaieté, mais elles en conserveront assez, nous l'espérons, pour faire sourire nos lecteurs.

M. James de Rothschild n'était pas le plus beau de tous les hommes et les Grâces n'avaient point présidé à sa naissance. De taille moyenne, assez lourd, et la tête un peu prise dans les épaules, il ne possédait rien de l'Apollon. Son visage ne respirait point le génie, mais une espèce de maussaderie ; quant à son parler, il avait conservé, comme je l'ai dit, l'accent tudesque, et la confusion du *b* et du *p* était chez lui de constante habitude, ce qui donnait quelquefois à ses phrases un sens tout à fait inattendu. Quoi qu'il en soit, sous cette enveloppe il y avait de l'esprit, et quelquefois du plus mordant et du plus fin. Jugez-en :

Un riche metteur en train de compagnies industrielles, dont nous ne devons pas vous dire le nom, mais que vous devinerez, nous en sommes sûr, venait d'être nommé chevalier d'un des ordres d'un grand Etat ; on l'apprit à M. de Rothschild, qui le détestait. « C'est bien, c'est bien ; il est juste, dit-il en clignant de l'œil, que l'industrie ait ses chevaliers : la banque a bien ses barons. » Avouons que le trait est joli, et personne ne le trouva trop vif.

La maison des Rothschild, dans la Judengasse, à Francfort-sur-le-Mein. Dessin de Bertrand.

A une époque déjà éloignée, en 1847, le comte de F***, qui avait accompagné M. Lionel de Rothschild, mourut dans un voyage qu'ils faisaient en Egypte. Le comte de F*** était marié et sa veuve possédait une fortune bien voisine d'une centaine de mille francs de rente. Le baron vint, aussitôt la nouvelle reçue, lui faire des compliments de condoléance. Il lui témoigna chaleureusement la part qu'il prenait à l'accident qui la frappait ; puis, s'échauffant peu à peu, il lui dit et lui répéta cent fois : « Vous pouvez compter sur moi, je vous obligerai, madame la comtesse, sans intérêt, sans intérêt, sans intérêt. » En la saluant à la porte, il redisait encore « sans intérêt. » Obliger sans intérêt était pour le banquier la plus grande preuve de sympathie qu'il avait pu imaginer pour calmer le chagrin d'une veuve possédant cent mille livres de rente. Elle en a ri bien longtemps.

Si je puis garantir cette historiette, je doute fort de celle qui suit, quoiqu'on l'ait beaucoup contée, parce que le baron, sans être un fin connaisseur, possédait le sentiment de l'art. Un bijoutier lui présente une magnifique aiguière en or, M. de Rothschild la prend dans ses mains. Le vendeur s'étudie à lui faire voir la pureté de la forme du vase, la légèreté de son anse, le fini des charmantes figurines qui l'ornent et qui se détachent en relief. Le baron, la tête baissée, soupesait l'aiguière,

et interrompant le bijoutier : « C'est bon, c'est bon, lui dit-il, mais elle n'est guère lourde. »

Je n'en finirais plus si je voulais reproduire la centième partie des petites anecdotes que l'on a contées sur M. de Rothschild, mais en voici une qui honore son caractère.

En 1849, dans une des nombreuses maisons qu'il possédait à Paris, logeait un peintre de talent. A cette époque orageuse les tableaux ne se vendaient point, et l'artiste, qui ne gagnait pas un sou, laissa échoir trois termes de son loyer; il reçut alors son congé et il pouvait craindre, ce que M. de Rothschild ne faisait jamais, que l'huissier ne vînt saisir son mobilier; il prit donc son grand courage et se rendit la tête basse chez son opulent propriétaire. Il fait passer sa carte, il est reçu et il expose à M. le baron sa triste position; il lui dit qu'il a deux toiles peintes, mais qu'il ne peut pas les vendre, les marchands n'achetant rien. « Eh bien, lui dit M. de Rothschild, apportez-les-moi demain matin, je désire les voir ». L'artiste, comme on le comprend, obéit, et, le lendemain, le baron achetait les deux tableaux, les payait sans marchander et enveloppait la somme dans la quittance des trois termes de loyer. Hâtons-nous de dire qu'il avait fait une excellente acquisition, mais l'action n'en a ni plus ni moins de mérite.

Comme on le voit, si ces anecdotes sont exactes, M. James de Rothschild était un galant homme qui avait souvent beaucoup à faire pour ne pas être banquier même en dehors de ses bureaux. Sa maison était charitable, quoiqu'il ne possédât point cette générosité pour ainsi dire chevaleresque qui a rendu si chère à la population parisienne la mémoire d'un de ses confrères qui l'avait, depuis bien des années, précédé dans la tombe, de Jacques Laffitte. Consul général d'Autriche, grand officier de la Légion d'honneur, décoré de presque tous les ordres de l'Europe, après une courte maladie le baron James mourut le 15 novembre 1868.

Par un sentiment de bon goût, sa famille désolée ne lui fit point des obsèques fastueuses, mais elle répandit d'abondantes aumônes. Suivant le rite des Hébreux, les cérémonies religieuses eurent lieu dans la maison mortuaire, et dans le cortége se pressaient le monde officiel et les nombreux amis du défunt. Derrière le char venaient ses trois fils, Alphonse, Gustave et Edmond ; deux de ses petits-fils suivaient aussi. Les maisons de Londres, de Vienne, de Naples étaient représentées par MM. Anselme, Velly, Adolphe et Antony de Rothschild.

Comme on le voit, l'arbre a de nombreux rameaux, et la dynastie des grands banquiers n'est pas prête de s'éteindre. Le roi est mort, vive le roi ! Un des Rothschild s'est assis sur le fauteuil du grand baron et tout, dans le comptoir de la rue Laffitte, reprenait, dès le lendemain des obsèques, sa marche habituelle.

CH. RAYMOND.

RÉCITS HISTORIQUES.

THOMAS BECKET (1).

L'assemblée de Clarendon, petite ville aux portes de Winchester, fut indiquée par Henri II pour le mois de mars 1164.

Dès que ses ordres eurent été transmis à ce sujet, les routes d'Angleterre se couvrirent de comtes, de barons, d'évêques, d'archevêques, d'abbés, de princes, de templiers. Tous ces grands seigneurs voyageaient suivis de bruyantes escortes. Tous, avec écuyers, varlets conduisant des meutes, varlets portant sur leur poing des faucons, s'avançaient en longues files. De son côté le cortége royal : Henri II quittait Londres avec une nombreuse escorte de barons et de prélats ; il s'en allait en chassant à travers la solitude des immenses forêts qui, depuis Guillaume, ne cessaient de s'étendre sur l'Angleterre pour servir aux plaisirs des conquérants. Henri II, malgré sa face apoplectique et son gros ventre, aimait la chasse, et certainement il eût donné tous les Saxons de son royaume plutôt que de sacrifier un de ses limiers ou l'un de ses gerfauts. Dans cette circonstance, il se livrait avec d'autant plus d'entrain à son délassement favori qu'il avait si bien dressé toutes ses batteries, qu'il se tenait pour assuré d'avoir raison de la résistance de Becket.

Celui-ci était parti de Kenterbury pour se rendre à Clarendon. Il avait refusé de se faire suivre de sa maison militaire. Revêtu de ses vêtements sacerdotaux, monté sur un solide cheval, il n'était accompagné que du clergé de la primatie, qui venait derrière lui en chantant des hymnes; devant lui se tenait Grim, portant la grande croix de l'archevêque. Tantôt Becket joignait sa voix à celle des clercs, tantôt il devisait avec l'homme qui devait nous laisser son histoire, avec Jean de Salisbury, qui lui resta fidèle dans sa mauvaise fortune. Au bruit des chants religieux, les Saxons accouraient, s'agenouillaient et recevaient la bénédiction du prélat qu'ils vénéraient. Il n'arriva à Winchester que la veille du jour où devait siéger le grand conseil de la nation. A la pointe du jour il officia, et, sous peine de désobéissance, il enjoignit à tous de ne point le suivre; seul, précédé de Grim, il se dirigea vers Clarendon, où se trouvaient déjà réunis le roi, tous les prélats et barons.

L'immense *hall* dans laquelle ils se tenaient était remplie de tumulte et de bruit. Au fond de la salle on avait disposé une estrade sur laquelle s'élevaient deux siéges à dais : l'un destiné à Henri II, l'autre à Jean, évêque d'Oxford, qui devait présider l'assemblée. Le roi, de fort bonne humeur, faisait de joyeux contes, lorsqu'on vint lui apprendre que le primat mettait pied à terre.

— Ah, enfin ! dit le prince.

Et il monta précipitamment à la chaire qui lui était préparée, et l'évêque d'Oxford s'assit à côté de lui. Le bruit cessa; chaque baron, chaque prélat prit séance; et perçant la foule des écuyers et des varlets qui encombraient le seuil, le primat parut revêtu de ses vêtements pontificaux. A cette vue, Henri II, l'homme le plus violent de son siècle, se leva en se mordant le poing, et

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

des murmures de colère accueillirent le primat, qui, le visage calme et d'un pas ferme, se dirigea vers la place que sa dignité lui assignait, c'est-à-dire à la tête du banc des évêques, tous vêtus d'une simple robe. Après un instant de tumulte, l'évêque d'Oxford prit les ordres du roi et déclara la séance ouverte. Il fit connaître le motif de la réunion, et rappelant la dernière assemblée et les hésitations de son frère l'archevêque de Kenterbury, il dit :

— Maintenant, nous sommes tous d'accord pour donner satisfaction à notre seigneur roi.

Et il lut les volontés de Henri II, connues dans l'histoire sous le nom de *Coutumes de Clarendon*. Elles ruinaient de fond en comble les immunités et priviléges de l'Eglise; elles renversaient la primatie, livraient le prêtre au bras séculier.

Après cette lecture il y eut un instant de silence, et le grand justicier du royaume se levant, commença l'appel de tous les clercs et barons qui avaient droit de vote; tous le donnèrent conformément au désir de Henri. Vint le tour de Becket. Tous les visages, tous les regards étaient tournés vers lui. Dès que son nom fut appelé, il se leva et fit le signe de la croix :

— J'ai eu la faiblesse, dit-il d'une voix ferme, de promettre d'adhérer aux propositions que vous venez d'entendre; mais j'ai prié, et l'Esprit-Saint m'a éclairé. Fortifié par lui et par le sentiment de mon devoir envers l'Eglise dont la garde m'a été confiée, je repousse un acte qui serait sa ruine. Je refuse.

Ces paroles dites, il se rassit au milieu d'un silence d'étonnement et de stupeur.

— Il y a du venin dans ces paroles! s'écria le roi.

— Vous avez promis! dit avec colère l'archevêque d'York, et vous faussez votre promesse!

— Il est toujours temps de se repentir, répondit Becket.

Aussitôt un grand tumulte s'éleva; quittant leurs places, faisant sonner le fer de leurs lourdes épées, les barons se ruèrent menaçants autour du primat en l'insultant :

— Tu es un parjure!..... Tu es un traître!..... criaient-ils.

Il y en eut même quelques-uns qui sortirent et revinrent couverts de leurs cottes de mailles comme s'ils allaient combattre. Les évêques, plus irrités que les barons, injuriaient le primat. Un ou deux à peine cherchaient à l'ébranler par de meilleures paroles; mais lui restait calme et sans répondre, malgré l'orage qui allait grossissant. Deux templiers, au grand déplaisir de Henri qui rugissait de colère, touchés de la constance et de la contenance de Becket, prirent ses mains et le conjurèrent de céder.

— Vous avez assez fait pour l'Eglise et pour votre honneur. Vous ne pouvez résister, vous êtes seul contre tous, et toute résistance est vaine. Cédez, nous vous en conjurons; il n'y aura de votre part ni faiblesse ni lâcheté.

Hélas! Becket, après une longue résistance, se voyant seul dans sa cause, abandonné même de ses frères les évêques pour lesquels il combattait, fléchit, pleura, et épuisé et vaincu, il dit :

— Je donne parole d'observer les coutumes de Henri, aïeul du roi, mais je demande à les vérifier.

En entendant ces paroles, le prince poussa un cri de joie, et aussitôt l'assemblée, considérant le consentement de l'archevêque comme absolu, malgré la restriction qu'il avait faite, nomma des commissaires pour rédiger ses articles, et le malheureux Thomas sortit en chancelant et reprit, triste comme on l'est après une grande faute, le chemin de Winchester. Les clercs étaient venus à sa rencontre; parmi eux se répandit bientôt la nouvelle de ce qui venait de se passer. Ce fut une grande désolation et un grand deuil. Grim, qui précédait le primat avec sa grande croix, s'agitait parmi les plus animés.

— Hélas! s'écriait-il, l'Eglise va périr par la faiblesse d'un homme!

— A qui en avez-vous, mon fils?

— A vous-même, à vous qui avez renoncé à votre conscience en promettant d'obéir à ces fausses et détestables Coutumes!

— Vous avez raison, mon fils, j'ai commis une grande faute... Je m'en repens. Malheureux que je suis! je vois l'Eglise d'Angleterre devenue servante à jamais en punition de mes péchés!... Cela devait arriver : je suis sorti de la cour et non de l'Eglise. Que pouvait-on attendre de moi? Eleveur de faucons, j'ai voulu devenir pasteur d'hommes! L'amateur des mimes et des histrions a voulu se faire pasteur d'âmes!...

En s'adressant ces reproches, il versait un torrent de larmes, et le pauvre Grim, honteux de son manque de respect, joignit silencieusement sa tristesse à celle du primat désolé.

Dans la nuit, les fameuses Coutumes furent rédigées en seize articles, et le lendemain les évêques furent sommés d'avoir à les signer et à les revêtir de leurs sceaux. Thomas répondit que, n'ayant pas pu vérifier les Coutumes, il ne signerait pas.

Se contentant de son demi-acquiescement, on passa outre, et, par exprès commandement du roi, injonction fut faite à tous, archevêques, évêques, abbés, comtes et barons, d'avoir à se soumettre aux ordonnances décrétées à Clarendon.

Cependant, en apprenant ce qui venait de se passer, les envahissements de la royauté, la papauté et les évêques des provinces continentales de Henri II s'émurent, mais la résistance fut courte et molle. En réalité, quoiqu'à demi désarmé par sa faiblesse, Becket seul résistait encore. Pour l'abattre, le roi demanda au pape et obtint de lui que Roger, archevêque d'York, eut le droit de disposer des membres du clergé. Le saint-siége éprouva une certaine honte d'abandonner si indignement le champion de l'Eglise; en concédant des pouvoirs si étendus à Roger, il lui fit défense de toucher aux droits du primat. Rome donnait d'une main et retenait de l'autre, et, par cette triste politique, prolongeait et envenimait le débat. En se voyant ainsi renié, Becket eut pour ainsi dire peur de lui-même et de n'avoir pas la force de tenir tête à ses ennemis; par deux fois il chercha à quitter l'Angleterre, et par deux fois les orages s'y opposèrent. Dans cet obstacle venu du ciel il vit la main de Dieu, et dès lors il se prépara résolûment à de nouveaux combats.

En effet, il avait reçu assignation de comparaître à Northampton devant l'assemblée des barons. Cette fois, Henri II engageait, comme nous allons le voir, la lutte sur un terrain où il se croyait sûr de vaincre. Il en était si assuré qu'avant l'audience il fit toutes sortes d'avanies à l'accusé et le livra à la risée de ses courtisans. Après lui avoir accordé une audience, il le fit attendre toute une journée et le renvoya sans l'avoir reçu.

En rentrant en son logis, Becket trouva Grim la figure attristée.

— Qu'avez-vous donc, mon fils?

— J'avais peur de ne plus vous revoir. J'ai entendu d'affreuses paroles. Des barons disaient qu'il n'y avait que votre mort qui pouvait rendre la paix à l'Angleterre, et que le roi voulait en finir avec vous.

— Tranquillisez-vous, je ne crois pas mon heure venue; mais si Dieu trouve que l'épi est mûr, il le fauchera, et son saint nom sera béni.

— Demain, quand vous serez au milieu des Philistins, ils vous tueront.

— Encore une fois, mon fils, il sera fait selon la volonté de Dieu. Demain j'irai à eux revêtu de mes armes.

Grim avait raison. Henri II, avec la férocité particulière à la race du Conquérant, voulait se débarrasser de Becket; mais auparavant il cherchait à le déshonorer, à imposer sa honte à la race saxonne qui témoignait au primat son respect par une pieuse admiration. Le roi de la conquête sentait instinctivement que, dans le débat entre lui et Thomas, il y avait la lutte des deux races. Puis il voyait que si les évêques se déclaraient pour sa cause, contre elle s'élevait tout le bas clergé et la puissance redoutable des monastères qui agitaient sourdement les haines saxonnes. Afin d'éviter d'irriter l'opposition religieuse, Henri s'était résolu à ne plus poursuivre le primat, mais l'ancien chancelier; il réclamait de lui la somme fabuleuse de quarante-quatre mille marcs d'argent dont il n'avait pas, disait-il, rendu compte.

A cette réclamation, Becket s'était contenté de répondre :

— Je suis faible et souffrant; le roi le sait comme moi, au jour où j'ai été consacré, les barons de son Echiquier et Richard le Long, le grand justicier d'Angleterre, m'ont déclaré quitte de tout compte.

Cependant, pour éviter un procès qui, par sa nature, lui était odieux, le primat avait fait offre de deux mille marcs d'argent.

— Non, répondit le prince. Ou je ne serai plus roi, ou il ne sera plus archevêque.

Le jour de l'assignation il fallait donc qu'il se présentât, et voilà pourquoi l'archevêque se trouvait à Northampton. En s'y rendant, dans chaque village il avait vu la foule se presser autour de lui, en le conjurant de ne pas aller se jeter dans la fournaise; et, comme il continuait sa route, la piété naïve de l'époque le comparait à Jésus se rendant à Jérusalem pour y trouver la mort. Les clercs qui l'escortaient pensaient aussi qu'il ne sortirait pas vivant de Northampton, et tout ce qu'ils y virent était bien propre à accroître leur terreur.

Le jour de l'audience étant venu, le matin, au milieu d'une foule de gens profondément émus qui remplissait l'église, il célébra la messe de saint Etienne, premier martyr de la foi chrétienne; et quand il prononça ces mots qui commencent l'office : « Les princes se sont assis en conseil pour délibérer contre moi, » toute l'assistance éclata en sanglots. La messe célébrée, après avoir donné sa bénédiction, il se revêtit de ses habits sacerdotaux et, prenant des mains de Grim la grande croix d'argent qu'avaient tenue saint Augustin et le bienheureux Lanfranc, il se dirigea lentement à travers les Saxons à genoux vers la salle où ses juges l'attendaient.

Elle était remplie d'évêques et de barons s'encourageant les uns à faire outrage, les autres, violence au primat dès qu'il paraîtrait; mais quand ils le virent s'approcher couvert du pallium, tenant son cheval de la main gauche et de sa droite sa croix archiépiscopale et primatiale, ils furent saisis d'un grand trouble :

— Que vient faire cet homme ainsi vêtu? se dirent-ils les uns aux autres.

Et ils coururent vite prévenir le roi, qui se tenait avec ses fidèles dans un réduit près de la *hall* d'audience.

A cette nouvelle, Henri feignit la gaieté :

— Nous avons forcé bien d'autres postes saxons, dit-il.

Puis, lisant sur le visage de ses amis le trouble de leur âme, à son tour il pâlit étrangement et s'écria :

— Quoi! vous êtes mes hommes, et vous me laisserez braver par un misérable que j'ai nourri de mon pain! Allez de ce pas, Gilbert Foliot, allez vers ce drôle et demandez-lui compte de sa conduite.

Gilbert Foliot, évêque de Londres, suivi de cinq ou six barons, sortit précipitamment. Pendant ce colloque, Becket était entré dans le tribunal la tête haute et faisant sonner sa grande croix sur les dalles. Foliot voulut l'arrêter.

— Pourquoi, lui dit-il en saisissant sa croix d'argent, viens-tu avec cette croix?

Et, furieux, il chercha à l'arracher de ses mains. Il se fit un grand tumulte, une rixe indécente eut lieu, les barons criaient, vociféraient, tiraient à demi leurs épées; mais le primat tint bon, et Foliot ne put pas lui arracher la croix.

— C'est un défi, s'écria l'archevêque d'York, que tu jettes à ton seigneur le roi en venant ainsi avec tes armes spirituelles, mais il a un glaive dont la pointe est plus aiguë que celle de cette croix.

Becket resta calme et impassible; avançant toujours, il vint s'asseoir devant l'estrade préparée pour ses juges, où parurent bientôt Henri II, écumant de rage, et les hommes préposés au jugement. A la vue du roi, les barons s'encourageaient les uns les autres à frapper le prélat, et certes ils l'eussent fait, mais ils étaient retenus par les vêtements sacrés dont il était couvert, et surtout par la grande croix primatiale, emblème vénéré de sa puissance.

Voyant que les barons ne se décidaient pas au meurtre :

— Que faire? s'écria Henri II en se mordant les poings.

— Il faut, dit l'évêque de Chichester, le suspendre de ses droits épiscopaux et en appeler au pape.

Et courant vers le primat toujours entouré de bras menaçants, il lui dit :

— Tu étais autrefois notre archevêque, dès aujourd'hui nous ne te reconnaissons plus pour tel, parce que tu es parjure au roi et que tu te révoltes contre lui. Nous te tenons pour déloyal et traître et nous faisons appel au pape devant lequel nous te citons.

Regardant en face son adversaire, Becket se contenta de répondre :

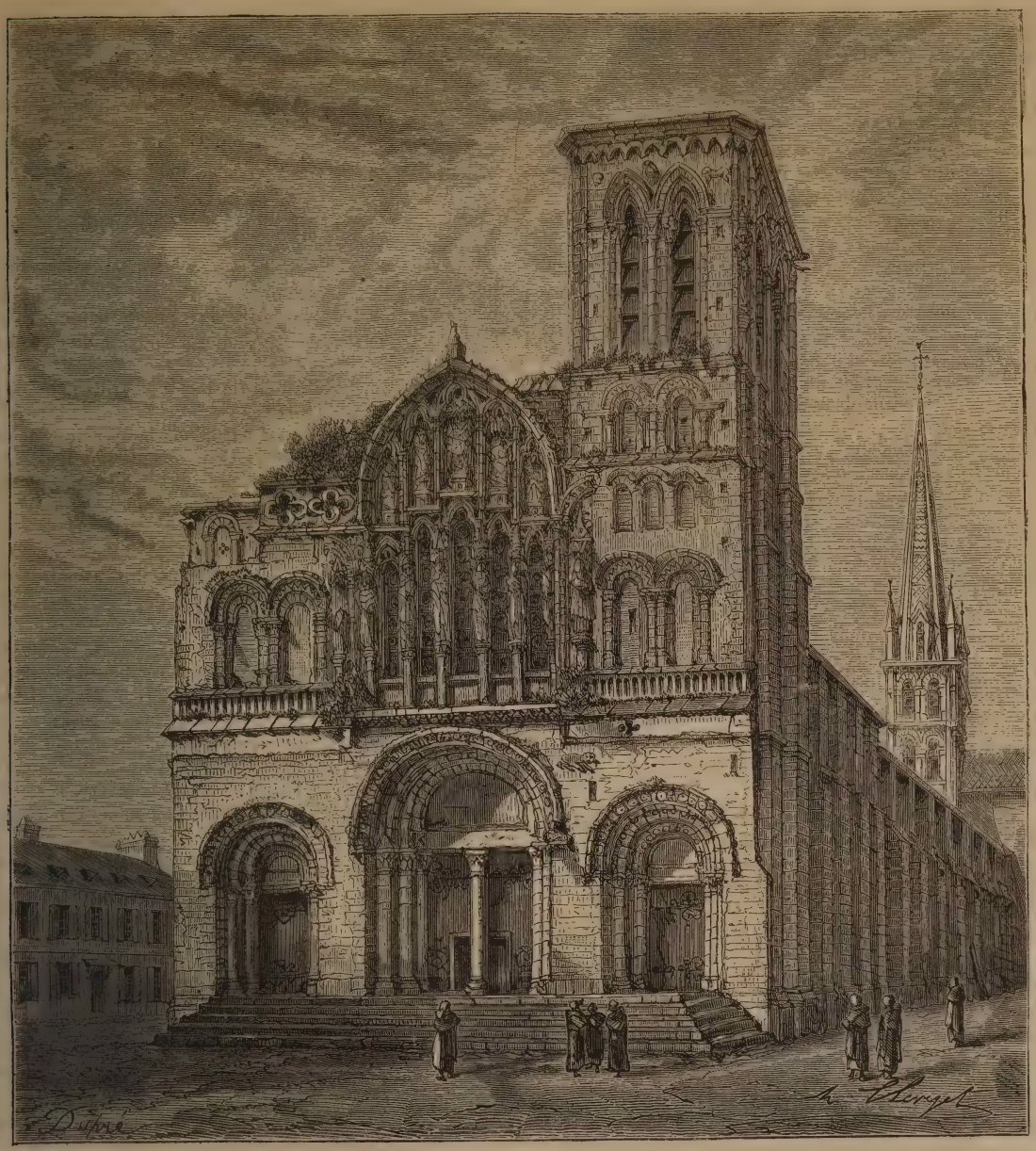
— J'attends....

Que pouvait la violence contre cet impassible courage? Il fallait bien plaider la cause. Un évêque, celui-là même qui avait essayé d'arracher la croix des mains du primat, Foliot, porta la parole contre lui. Voulant frapper les imaginations si faciles à émouvoir dans cette époque superstitieuse, il accusa le primat d'avoir, entre autres abominations, célébré la messe sous l'invocation

du diable, et enfin il requit qu'il fût condamné, le voleur des deniers royaux, à restituer la somme de quarante-quatre mille marcs d'argent. Les barons applaudirent, mais le primat se leva.

— Je ne répondrai pas, dit-il, à la misérable accusation qui vient d'être portée contre moi, j'ai décharge des barons de l'Échiquier.

A ces mots, Henri se leva furieux :



L'église de Vézelay. Dessin de H. Clerget.

— Par la foi que vous me devez, s'écria-t-il en s'adressant aux juges, faites-moi justice de cet homme, qui, justement cité, refuse de répondre.

— Justice ! justice ! hurlèrent les barons.

Les juges, sans désemparer, allèrent aux voix; ils condamnèrent Becket au payement de la somme réclamée. Au moment où le comte de Leicester venait de prononcer la formule qui précédait tout jugement : « Oyez, » le primat se leva, et debout, étendant la main comme s'il voulait fulminer un anathème, il dit :

— Comte, au nom du Père tout-puissant, je vous fais défense de prononcer une sentence contre moi qui suis

votre père spirituel; j'en appelle au souverain pontife et vous cite devant lui.

Le comte, pâle et tremblant, n'osa continuer, et il y eut comme un instant de stupeur auquel succédèrent des bruits et des cris de toute sorte; les barons menaçaient du poing l'archevêque, qui traversait lentement la salle en portant sa croix d'argent.

— Ne laissez pas sortir, criait-on de toute part, le traître, le parjure, le félon; ne le laissez pas sortir.

On se pressait en furie autour de lui, tous les visages étaient enflammés de colère, ceux des évêques autant que ceux des barons; mais nul ne fut assez hardi pour porter la main sur lui; mieux qu'une armure son pallium le défendait. Il avait été, nous l'avons dit, homme de guerre; les outrages dont on l'accablait le lui rappelèrent; quand il fut sur le seuil de la porte, il se retourna, et regardant la meute furieuse de ses insulteurs, il dit :

— Si les ordres sacrés dont je suis revêtu ne me le défendaient, je saurais punir, les armes à la main, ceux qui osent me traiter de parjure et de félon!

Après ces paroles, remettant tranquillement sa croix à Grim, qui l'attendait avec une faible escorte d'écuyers et de clercs, il monta à cheval. Alors peut-être les Normands se fussent-ils décidés à l'attaquer, mais ils n'osèrent : il y avait là une foule de Saxons qui, les larmes aux yeux, attendaient leur saint évêque. Dès qu'ils le virent, ils le saluèrent de joyeuses clameurs et le reconduisirent en triomphe à sa demeure.

Reconnaissant envers Dieu, qui venait de le tirer d'une si grande peine, l'archevêque, toujours suivi de la foule saxonne, entra dans l'église, où il rendit au Seigneur les actions de grâce qu'il lui devait et quitta ses vêtements pontificaux. Alors se mêlant aux pauvres, il ordonna à ses serviteurs de dresser des tables et d'y faire asseoir tous ceux qui, à Northampton, avaient soif ou faim. Il s'assit lui-même au milieu d'eux et prit son repas en causant familièrement avec ceux qui se pressaient autour de lui. Ce fut comme une agape fraternelle des premiers jours du christianisme. Les Saxons comparaient, dans leur foi naïve, leur archevêque sauvé à Jésus, sur le bord du lac de Tibériade, prenant son humble nourriture avec les pêcheurs, ses disciples et ses amis. Quand le repas fut fini, l'évêque dit les grâces, bénit la foule agenouillée et la renvoya en paix. Mais elle refusa de s'éloigner, elle voulut garder celui qu'elle aimait, qui compatissait à ses souffrances, et elle ne se dispersa que lorsque le primat quitta Northampton pour regagner Kenterbury.

Il serait difficile de peindre la colère de Henri II voyant son ennemi lui échapper; et quand il apprit l'ovation que lui avait faite le peuple, sa fureur redoubla. Ainsi, tous les coups dont il cherchait à accabler son adversaire retombaient sur lui-même; plus il voulait l'abaisser, plus Becket s'élevait, et sa cause devenait la cause de la nation entière. Mais enfin il avait un arrêt et était résolu de l'exécuter, de faire saisir Becket pour le jeter dans une prison dont il ne sortirait jamais vivant.

Revenu de son premier moment d'étonnement, Henri se hâta de lancer à la poursuite de l'archevêque ses officiers de justice avec ordre de l'appréhender au corps avant qu'il fût rentré dans son archevêché. Les officiers se mirent en conséquence sur sa trace de toute la rapidité de leurs chevaux, et, dans la nuit suivante, ils atteignirent le saint cortége, qu'ils enveloppèrent sans rencontrer de résistance.

— Au nom du roi, arrêtez-vous; le premier qui cherche à fuir est mort.

Tous les prêtres s'arrêtèrent, et dans l'obscurité, s'avançant sa masse d'armes à la main, suivi d'un écuyer qui portait une torche, le grand justicier s'approcha du prêtre qui, à cheval, la tête couverte de son capuce, se tenait immobile derrière le moine porte-croix.

— Au nom du roi Henri II et en vertu du jugement dont je suis porteur, parlant à toi, Thomas Becket, je t'arrête, dit-il.

Rejetant son capuce, le moine répondit :

— Je ne suis pas l'archevêque de Kenterbury. Notre saint primat ne se trouve point au milieu de nous. Je suis, serviteur indigne de Dieu, Grim, archidiacre de la cathédrale; suivant les ordres que j'ai reçus, je reconduis mes frères à notre sainte église, et, en vertu des ordres dont je suis revêtu, je vous fais défense de toucher à aucun des membres de l'Église ici présents.

En entendant ces paroles, le grand justicier poussa un cri de colère; aidé de son escorte, avec de grandes menaces, il demanda à tous les moines ce qu'était devenu l'archevêque; pas un seul ne répondit. Pensant que peut-être Thomas avait pris les devants, les officiers, laissant les moines, continuèrent à fond de train leur poursuite, tandis que, reformant leurs rangs dispersés, les moines entonnaient un cantique.

Becket avait, en effet, comme on vient de le voir, quitté sur la route son cortége. Après une longue conversation avec Grim, mettant pied à terre, il s'était éloigné et bientôt perdu dans les ténèbres. Deux moines de l'ordre de Cîteaux, Skaiman et Robert de Caunes, l'accompagnaient. L'archevêque se cachait sous les plus humbles vêtements, et il eût été difficile de reconnaître sous le simple froc dont il était couvert le primat de l'Angleterre. A travers des chemins détournés, les trois fugitifs gagnèrent les marais de Lincoln, où ils trouvèrent un refuge dans la hutte d'un ermite. Après avoir séjourné quelques jours dans cette froide retraite, averti par Grim que le justicier, qui avait poussé jusqu'à Kenterbury, venait de retourner près de son maître, l'archevêque, toujours déguisé, rentra dans sa cathédrale, où il se tint soigneusement caché. Quelques jours après, abandonnant enfin l'église où il ne devait plus rentrer que pour y mourir, sous le nom de Dereman il gagna la côte voisine de Sandwich. On était à la fin de novembre, le temps était plein d'orages et la mer de tempêtes; monter sur un navire dans un port, il ne fallait point y songer, tant Henri II avait donné des ordres sévères pour que l'on arrêtât Becket s'il tentait de gagner le continent. Une nuit, au pied de la déchirure d'une falaise, une petite barque de pêcheur accosta malgré la mer furieuse; un homme caché dans une anfractuosité des rochers, à un signal convenu, sortit de l'ombre et monta sur le frêle esquif qui s'éloigna; c'était le primat qui quittait l'Angleterre. Après une traversée horrible, le bateau plat parvint à entrer dans le port de Gravelines; le fugitif quitta aussitôt cette petite ville pour l'abbaye de Saint-Bertin, près de Saint-Omer.

« Ce fut une grande douleur pour Henri que sa proie eût échappé. Il mit au moins la main sur ses biens, il partagea sa dépouille, il bannit tous ses parents en ligne ascendante et descendante, les chassa tous, vieillards, femmes enceintes et petits enfants. Encore exigeait-on d'eux au départ le serment d'aller se montrer dans l'exil à celui qui en était la cause. L'exilé les vit en effet, au nombre de quatre cents, arriver les uns

après les autres, pauvres et affamés, le saluer de leur misère et de leurs haillons; il fallut qu'il endurât cette procession d'exilés. Par-dessus tout cela, il lui arriva des lettres des évêques d'Angleterre, pleines d'amertume et d'ironie. Ils le félicitaient de la pauvreté apostolique où il était réduit, ils espéraient que ses abstinences profiteraient à son salut. Ce sont les consolations des amis de Job (1). »

Notre cadre est trop étroit pour raconter la vie de Becket pendant son exil. Protégé par le roi de France Louis VII et presque abandonné par la papauté errante elle-même, il quitta l'abbaye de Saint-Bertin pour celle de Pontigny, de l'ordre de Cîteaux, fondée en Champagne, sur les confins de la Bourgogne, et qui devait renfermer plus tard le corps de saint Edmond, archevêque de Kenterbury. Cette riche fondation, par un singulier hasard, servit de refuge à trois primats d'Angleterre, à Thomas, à Etienne Langthon, mort en 1228, et à saint Edmond, mort en 1241. On y voyait en 1700 les ruines d'une chapelle qui y avait été bâtie en l'honneur du grand martyr de l'église de Kent.

Le pape Alexandre III, alors réfugié à Sens, refusa de voir le primat, mais il condamna les Coutumes de Clarendon et maintint le primat dans sa dignité. Henri II fit demander au roi de France de lui livrer « l'ancien archevêque ».

— Qui l'a déposé? répondit Louis VII; moi aussi je suis roi, et sur ma terre je n'ai pas le pouvoir de déposer le dernier des clercs.

Thomas quitta Pontigny et se rendit à l'abbaye de Vézelay, où il s'astreignit aux occupations et aux rigueurs de la vie monacale. Quoique très-affaibli, il travaillait la terre et rentrait les récoltes avec ses frères. Il fit un voyage à Soissons, puis revint à Vézelay. Enfin le jour de la Pentecôte, le 12 juin 1166, la grande église de Vézelay fut tendue de noir, chaque fidèle et chaque clerc reçut un cierge allumé, et, revêtu ce jour-là de magnifiques habits sacerdotaux, pâle et comme dévoré par la fièvre, Thomas Becket parut sur le jubé, entouré de tout le clergé qui remplissait le chœur. Il se mit à genoux, pria quelques instants et fulmina l'excommunication solennelle contre les défenseurs et les approbateurs des Coutumes de Clarendon; il nomma Richard le Long grand justicier d'Angleterre; Jean, évêque d'Oxford; Richard, archevêque de Poitiers; Jocelyn de Bailleul; Alain de Neuville, etc.; et quant à Henri II, il le menaça d'excommunication si dans peu il ne revenait à repentir.

A peine l'archevêque eut-il achevé de prononcer la terrible sentence, que tous les cierges s'éteignirent et que l'église sembla tomber dans les ténèbres.

En apprenant le coup qui le frappait et celui plus grave encore qui était suspendu sur sa tête, Henri rugit de cette fureur brutale que nous lui connaissons; il se roula par terre, mordant et déchirant tout ce qui tombait sous sa dent. Il écrivit au pape, menaçant de se faire musulman. Cependant après quatre ans de négociations et de pourparlers, après s'être déjà une fois rencontrés et en apparence réconciliés, un nouveau rendez-vous fut pris par Henri et Becket; il eut lieu sur les bords de la Loire, dans ce beau château de Chaumont que tous les voyageurs connaissent. Au lieu d'arriver à s'entendre, les plus aigres paroles furent échangées. Le prélat, qui était décidé à retourner en Angleterre, quelque danger qu'il pût y courir, regardant le roi d'une façon significative, lui dit en le quittant :

— Je crois que je ne vous reverrai plus.

Henri, qui comprit ce que Thomas voulait dire, répondit :

— Me croyez-vous un traître?

L'archevêque le salua sans prononcer d'autres paroles.

En apprenant quelle avait été l'attitude de Henri, le roi de France dit à Becket :

— Pour moi, je ne voudrais pas, pour mon pesant d'or, vous conseiller de retourner en Angleterre, s'il ne vous donne le baiser de paix.

Et le comte Thibaud de Champagne ajouta :

— Le baiser ne serait pas encore assez.

Il semble que depuis longtemps Thomas prévoyait le sort qui lui était réservé. La veille de son départ de l'abbaye de Pontigny, en soupant, il se prit à pleurer.

Voyant ses larmes, l'abbé lui demanda s'il désirait quelque chose.

— Je n'ai besoin de rien, répondit-il, tout est fini pour moi; le Seigneur, la nuit dernière, a daigné m'apprendre quelle serait ma fin.

L'abbé, pour cacher le trouble que lui causaient ces paroles, reprit en souriant :

— Que peut-il y avoir de commun entre vous, qui vous nourrissez bien, qui vivez avec plaisir, et un martyr? entre le calice sanglant et celui que vous venez de vider?

— Il est vrai, murmura l'archevêque, je donne quelque chose aux satisfactions du corps, mais Dieu est la bonté même, il justifie l'indigne et l'impie.

Les avertissements secrets de son cœur et les légitimes méfiances du roi de France ne le détournèrent pas de la résolution qu'il avait prise de retourner en Angleterre. Après avoir remercié le prince de ses bontés, il se dirigea avec les siens vers Rouen, où il devait trouver Henri, qui avait témoigné la pensée de s'embarquer avec lui et qui lui avait promis un peu d'argent pour payer quelques dettes contractées pendant son exil et les frais de retour. Au lieu des secours et du roi qu'il croyait rencontrer dans cette ville, il apprit que les détenteurs des biens de l'Eglise faisaient contre lui des menaces de mort et que Renouf de Broc, qui tenait pour Henri tous les biens de l'archevêché, avait dit :

— S'il débarque, il n'aura pas le temps de manger un pain.

Le danger qui attendait le primat n'ébranla point son courage; il fit un emprunt et écrivit à Henri :

« La nécessité me ramène à mon troupeau, infortuné pasteur. J'y retourne avec votre permission. Je périrai pour le sauver, si votre piété ne me garde pas. Mais, soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes et resterons toujours à vous dans le Seigneur; et quoi qu'il nous advienne à nous et aux nôtres, que Dieu vous bénisse, vous et vos enfants. »

Cette lettre écrite, il se rendit au petit port de Wissant, où il fut retenu par les orages de novembre qui agitaient le détroit.

Un jour qu'il se promenait avec quelques personnes de sa suite sur la plage, en contemplant la mer furieuse, il vit accourir à lui un homme qu'il prit d'abord pour le patron de la barque qu'il avait frétée; il s'aperçut bientôt de son erreur, c'était le doyen de l'église de Boulogne que le comte envoyait pour le prévenir que des gens armés gardaient les côtes anglaises et surveillaient les navires.

(1) Michelet.

— Dès que vous quitterez votre bord, ils vous enlèveront et vous égorgeront.

— Mon fils, répondit l'archevêque, dussé-je être mis en pièces et démembré, je continuerai ma route ; c'est assez de sept ans d'absence pour le pasteur et pour le troupeau.

Il avait déjà dit :

— Je vois la terre d'Angleterre, et avec l'aide de Dieu j'y entrerai, sachant cependant d'une manière certaine que la Passion m'y attend.

Becket débarqua sur la côte de Sandwich; quand il approcha du rivage et qu'on vit sur sa barque la croix de Kenterbury, que l'on portait toujours devant le primat, la foule du peuple se précipita pour se disputer sa bénédiction. Quelques-uns se prosternaient et poussaient des cris, d'autres jetaient leurs vêtements sous ses pas et criaient :

— Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur!

Les prêtres se présentaient à la tête de leurs paroisses. Tous disaient que le Christ arrivait pour être crucifié encore une fois, qu'il allait souffrir pour Kent, comme à Jérusalem il avait souffert pour le monde (1). Cependant ils résolurent de le défendre contre Gervais comte de Kent, qui le cherchait à la tête d'une troupe d'hommes d'armes.

— S'il est débarqué, avait dit Gervais, je lui abattrai la tête.

Les Normands et Becket au milieu de son cortége populaire se rencontrèrent; un conflit semblait inévitable : Gervais et ses amis avaient les épées nues, les Saxons se préparaient de leur côté ; un prêtre prévint l'effusion du sang, il se précipita à la bride du cheval de Gervais en disant :

— Qu'allez-vous faire? Si vous frappez un seul coup, le roi passera pour un traître.

Cette crainte n'eût point sans doute arrêté le Normand s'il eût été sûr de vaincre, mais la foule de ses adversaires était menaçante, les Saxons se pressaient autour de l'archevêque, ils étaient animés comme par un souffle nouveau de courage et de liberté; les hommes d'armes reculèrent, et bientôt, devant le soulèvement général, les Normands inquiets se renfermèrent dans leurs châteaux. Quant à Becket, il continua sa marche triomphale jusqu'à Londres, où il reçut l'ordre de se rendre à Kenterbury. Il obéit, mais en déclarant qu'il le faisait librement, voulant célébrer dans sa cathédrale la fête de Noël qui approchait. Il se rendit donc à Kenterbury, dont la population tout entière se précipita à sa rencontre au son des cloches mises en branle. En reprenant possession de sa chaire, si longtemps vide, poursuivi par ses pensées de mort, il prêcha sur ce texte : « Je suis venu au milieu de vous pour mourir. » Mais toujours intrépide, avec la permission cette fois du pape, il excommunia les évêques qui avaient osé empiéter sur les droits et priviléges de la primatie.

Les barons détenteurs des biens de l'Église et les évêques frappés se rendirent en toute hâte auprès de Henri II, resté sur le continent; ils lui dénoncèrent à grands cris la conduite de l'archevêque et le représentèrent comme soulevant le pays et ne poursuivant rien moins que la chute par les armes de la domination normande.

A cette nouvelle, le roi s'abandonna à une de ces colères folles, meurtrières et ignobles que nous avons déjà racontées.

(1) Michelet.

— Un homme, s'écria-t-il, qui a mangé mon pain, que j'ai recueilli misérable, foulera du pied ma royauté! Il s'attaquera à ma maison où il est entré sur un cheval boiteux, il triomphera, et parmi ceux que j'ai nourris, qui me doivent tout, il ne s'en trouvera pas un qui me délivrera de ce prêtre!

Il s'en trouva, malheureusement pour Henri; quatre seigneurs normands, Richard le Breton, Hugues de Morville, Guillaume de Traci et Regnault, fils d'Ours, se conjurèrent et décidèrent le meurtre du primat. Ils s'embarquèrent le jour même de Noël, et, cinq jours après, tous les quatre ils étaient à Kenterbury avec de nombreux hommes d'armes qu'ils avaient ramassés, en passant, dans leurs châteaux. Après avoir inutilement essayé de rallier à eux les autorités de la ville, les assassins, escortés par dix amis, se rendirent au palais archiépiscopal.

Le prélat venait de terminer son dîner, et ses serviteurs étaient encore à table. Les seigneurs normands entrèrent sans mot dire et vinrent s'asseoir par terre devant lui. Enfin Regnault, fils d'Ours, dit à Thomas :

— Nous t'apportons des ordres du roi ; veux-tu les entendre en public ou en particulier?

L'archevêque invita ses serviteurs à s'éloigner ; mais Grim laissa la porte ouverte. Les seigneurs, parlant tous ensemble, l'accusaient de crime de lèse-majesté. Ce que voyant, le prélat fit rentrer ses clercs, et dit :

— Vous pouvez parler devant eux.

Les conjurés lui reprochèrent de vouloir se faire roi et le sommèrent de lever toutes les excommunications qu'il avait fulminées.

— Ce n'est pas moi qui ai excommunié l'archevêque d'York : c'est le pape ; le pape seul peut le relever. Que les autres se soumettent, je les relèverai.

— Mais qui donc vous a fait archevêque?

— C'est Dieu et le pape. Je ne tiens du roi que le temporel.

— Vous niez que le roi vous ait tout donné?

— Certainement.

— Comment! dit un Normand, il va nous menacer encore de nous excommunier?

Et ils se levèrent tous en tumulte, gesticulant et tordant leurs gants.

— Dieu me garde, il ne le fera pas! voilà déjà trop de gens sur lesquels il jette l'anathème!

Puis, s'adressant aux témoins de cette scène, ils dirent :

— Au nom du roi, vous nous répondez de cet homme.

— Eh quoi! fit dédaigneusement le prélat, avez-vous peur que je me sauve? Ni pour le roi, ni pour homme vivant, je ne fuirai.

— Tu fais bien, car tu ne saurais nous échapper.

Et ces paroles dites, les Normands s'en allèrent avec force menaces. On ferma la porte sur eux; mais, peu d'instants après, elle fut ébranlée par de rudes coups : c'était Regnault, fils d'Ours, qui, avec une hache, cherchait à l'enfoncer.

A ce bruit, les clercs conjurèrent l'archevêque de se réfugier dans l'église, avec laquelle, par un corridor, correspondait le palais. Il refusa énergiquement. Mais Grim ayant dit :

— C'est l'heure des vêpres.

— Dans ce cas je vais remplir mon devoir; je vous suis.

Et il s'éloigna d'un pas tranquille.

En entrant dans l'église, il vit les prêtres qui se hâ-

taient d'en fermer et d'en barricader les portes. Il ordonna qu'on les rouvrît, en disant :

— Il ne convient pas de faire de la cathédrale une bastille.

Il se dirigea ensuite vers le grand autel, il en gravissait les premières marches lorsque Regnault et les autres conjurés, couverts de leurs armures et l'épée nue à la main, parurent au bout de la nef. Les prêtres voulurent entraîner l'archevêque. Il refusa de se sauver et attendit les meurtriers qui s'avançaient en criant :

— Où est le traître? où est le traître?

A cette parole personne ne répondit. Mais lorsqu'un des Normands s'écria :

— Où est l'archevêque?

— Le voici, fit Thomas ; il n'y a pas de traître ici. Et pourquoi entrez-vous armés dans la maison du Seigneur?

— Pour que tu meures!

— Je suis prêt ; mais je vous défends de toucher à un clerc, petit ou grand.

Un Normand le frappa alors du plat de son épée, en lui disant :

— Fuis, ou tu es mort.

Il ne bougea pas, et les meurtriers se précipitèrent sur lui pour l'entraîner, car il leur répugnait de le tuer à l'autel; mais ils ne le purent. S'adressant à Regnault :

— Qu'est-ce, Regnault? dit Becket; je t'ai comblé de bienfaits, et tu viens ainsi armé dans l'église?

Regnault répondit :

— Tu es mort!

L'assassinat de Th. Becket. Dessin de F. Lix.

Il leva son épée et en déchargea un coup terrible ; Grim se précipita entre l'assassin et le primat, et la main de l'humble moine tomba coupée. Becket ne fut que faiblement atteint. Mais d'autres frappèrent, et la victime s'affaissa pour ne plus se relever. Quand ils le crurent bien mort, ils s'éloignèrent; l'un d'eux revint sur ses pas, lui plongea sa large épée dans la tête et en fit jaillir la cervelle.

. . . . . .

Ainsi finit le fils de la Sarrasine. Lorsque les Saxons de Kenterbury apprirent l'événement, ils se précipitèrent dans la cathédrale abandonnée : le cadavre gisait dans une mare de sang. Il y eut là une de ces scènes de désolation qui honorent l'humanité. Les hommes, les femmes pleuraient, se frappaient la poitrine, trempaient leurs vêtements dans le sang du martyr. Bien avant que le pape l'eût canonisé, le peuple, l'Angleterre, toute l'Europe catholique l'invoquaient comme un saint. Son tombeau, sur lequel vint s'agenouiller et se flageller Henri II, eut le don de miracles et faillit être l'écueil de la puissance normande. Jamais prince n'expia plus chèrement un meurtre que l'assassin de Thomas Becket, et plus il s'abaissa pour obtenir un pardon impossible, plus il vit s'élever et grandir la gloire de sa victime.

Aujourd'hui qui sait les événements du règne de Henri II? qui ignore les moindres détails de la passion de Becket? Le temps met toute chose à son point et à sa place.

A. GENEVAY.

CHRONIQUE DU MOIS.

M. LE COMTE DE MONTALEMBERT (1).

La mort du comte de Montalembert appartient à ces événements très-sérieux que l'histoire inscrit sur ses registres. Vivant, il tenait une grande place au milieu des affaires humaines, et mort, le voilà qui devient un grand souvenir. Il était jeune encore, étant né le 29 mai 1810, d'un père émigré à Londres et d'une mère anglaise, distingués l'un et l'autre par toutes les vertus. Il fut élevé dans l'exercice assidu de toutes les libertés salutaires. Rien de plus élégant que ce jeune homme, et pas une éducation plus libérale et plus chrétienne à la fois. Il était pair héréditaire au plus beau moment de la pairie française, et tout de suite il se vit entouré par les hommes les plus considérables de la politique. On eût dit volontiers de ce jeune homme inspiré de toutes les muses de la parole, ce que disaient les Anglais du jeune Richardson : *Sa gravité M. Samuel Richardson ; sa gravité M. de Montalembert.* Ajoutez la sincérité, la vérité, l'enthousiasme et la croyance au degré suprême. Il disait parfois, non pas sans une apparence d'orgueil : « Quant à moi, je n'ai jamais été jeune. » Il avait toujours vécu dans l'âge mûr, mais sans tristesse et tout simplement parce que ses idées étaient sérieuses et qu'il avait appris de bonne heure à mener une vie austère, entre l'étude et le devoir.

Il rencontra tout d'abord, pour le conduire en ces sentiers difficiles, un maître admirable, l'abbé de Lamennais. Celui-là aussi, il avait habité l'Angleterre sous la loi de l'abbé Carron, le grand aumônier de l'exil : « Paix, confiance, abandon à la volonté divine, » telles furent les premières leçons de Lamennais à son jeune disciple. Il lui enseignait la force et le courage, avec la résignation ; il lui apprenait à rechercher les grands caractères et les grands cœurs, à vivre de peu, à mépriser le danger, à défendre la vérité.

Mais pendant que le disciple grandissait dans la force et dans tout l'éclat de la jeunesse, il arrivait que le maître, épuisé déjà par le travail, en proie aux spasmes, à la désillusion, allait donner à l'univers catholique un des plus douloureux spectacles, celui d'un fils en révolte contre sa mère. Maintenant que l'apaisement s'est fait autour de ces redoutables questions, ne nous montrons ni trop sévères ni trop indulgents. Cependant plus M. de Lamennais était dur à lui-même et plus il était tendre à son disciple. Un jour on lui disait que le jeune homme avait lu *Gil Blas :*

— L'essentiel, répondit le maître, est que l'enfant lise ce qu'il aime à lire ; le choix des lectures se fera plus tard.

Une autre fois on lui disait :

— Que ferez-vous de votre élève?

— Un homme du monde, répondait-il.

Il savait qu'il combattrait dans le monde ; il lui voulait donner l'esprit du monde, et ce grand sentiment de l'honneur qui fait les honnêtes gens.

En 1830, aux premiers jours de la révolution, Montalembert avait vingt ans ; tous les respects l'entouraient. Son maître avait annoncé et proclamé d'avance la révolution qui devait pousser les Bourbons sur le chemin suivi jadis par les Stuarts.

— Mon cher enfant, disait-il, nous devons l'exemple aux catholiques de France, et maintenant que la mêlée est incalculable, hardiment il faut nous jeter dans la bataille.

Ainsi fut fondé *l'Avenir*, le grand journal catholique. Hélas ! quelle bataille sans cesse renaissante ! Et comme en ce temps-là M. de Montalembert parlait de son général en chef : « Cet homme nous appartenait ; il s'était donné à nous ; il nous avait soumis sa conscience : il était notre prêtre et notre lige ; il devait parler, se taire, se montrer, disparaître, se dévouer, s'abstenir, sur notre ordre seulement et selon notre volonté. »

Qui voudrait avoir une juste opinion de l'état des esprits peu de temps après la révolution de 1830, lirait et relirait cette lettre écrite à son disciple bien-aimé par le rédacteur en chef de *l'Avenir* :

« Il faut en prendre son parti sur les peines et les misères de la vie ; vous les retrouvez à Florence, vous les retrouverez également partout ; c'est le fond même de notre existence : *Omnis creatura ingemiscit.* Il est vrai qu'il y a de nos jours un genre de souffrance morale qui n'était pas connu de nos pères, du moins au même degré ; ils trouvaient, eux, des points fixes où se prendre quand la vague venait les frapper. Aujourd'hui tout flotte ; rien n'a de racine ; ni les pensées ni le cœur ne sauraient s'attacher à quoi que ce soit. C'est le caractère des grandes époques où tout change, où tout se renouvelle. La vieille base, vermoulue, pourrie, tombe en poussière, et l'on ne voit pas encore ce qui la remplacera. Entre un passé qui ne peut plus être et un avenir qui n'est pas encore, on n'a pour demeures que des ruines informes, où la pluie, le vent, la neige pénètrent de tous côtés. Mais au milieu même de ces ruines, sous le pan de voûte à demi écroulé où la Providence nous a ménagé un abri tel quel, on peut cependant goûter quelque paix en contemplant les préliminaires d'une création nouvelle, et pour ainsi parler, cet étonnant travail de Dieu. Le monde, sous sa forme ancienne, était usé. Les hommes avaient abusé de tout ; ils avaient dénaturé, corrompu tout. Voilà pourquoi la vieille hiérarchie, et politique et ecclésiastique, s'en vont ensemble ; ce ne sont plus que des spectres qui s'embrassent dans un tombeau. Dieu, par des moyens qui me sont inconnus, régénérera sans doute son Eglise ; elle ne périra point, elle est immortelle, car elle n'est que la société même du genre humain sous la loi de la rédemption opérée par Jésus-Christ. Mais sous quelle forme apparaîtra-t-elle lorsque le feu purificateur aura consumé l'enveloppe aride qui la voile aujourd'hui à presque tous les regards? Je l'ignore. On n'en savait pas plus quand la synagogue expira, ou, pour mieux dire, lorsqu'elle subit la transformation prédite. »

Ce fut un grand déchirement de ces deux cœurs au moment de la séparation. Nous n'irons pas plus loin en parlant des rapports du disciple et du maître. Ils ont suivi chacun leur chemin, l'un entraîné par l'orgueil hors des droits sentiers, l'autre resté fidèle et inclinant

(1) Voir le portrait de M. de Montalembert, t. XIX, p. 153.

sa grande intelligence devant les mystères de la foi; mais la séparation avait laissé une plaie saignante, et pensez donc au chagrin du jeune homme, le jour où son maître fut porté dans la fosse commune? Un des assistants disait :

— Faut-il mettre une croix sur le cercueil?

— Non, répondit une voix de l'assistance, et le cercueil de Lamennais disparut dans la foule des morts, sans souvenir et sans nom.

Ce fut vers cette époque que M. de Montalembert commença sa croisade contre l'Université, en ouvrant avec MM. de Coux et Lacordaire (29 avril 1831) une *école libre* qui le mena en police correctionnelle. Pendant le procès, appelé par la mort de son père à siéger au Luxembourg, il réclama la haute juridiction de la Chambre dont il faisait partie, se défendit lui-même, et finalement se vit condamné à cent francs d'amende.

Depuis lors, nous le retrouvons parlant contre les lois de septembre (1835), se séparant définitivement de M. de Lamennais, qui venait d'être condamné par la cour de Rome, publiant sa fameuse *Vie de sainte Élisabeth de Hongrie* (1836), son *Manifeste catholique* (1843), combattant le projet de M. Villemain sur l'enseignement secondaire et prononçant ses trois discours sur la liberté de l'Église, la liberté d'enseignement et la liberté des ordres monastiques. C'est dans ce dernier discours que, prenant la défense de la société de Jésus, il prononça ces paroles célèbres :

— Nous sommes les fils des croisés, nous ne reculerons pas devant les fils de Voltaire.

Libéral et catholique tout ensemble, M. de Montalembert défendit la cause de tous les peuples opprimés. La Pologne, la Grèce, les chrétiens de Syrie, l'Irlande n'eurent jamais de plus éloquent avocat.

Cependant la révolution de 1848 éclate, et M. de Montalembert, par deux fois, revient siéger parmi les législateurs du Palais-Bourbon. Mais ici sa vie touche de trop près à la politique pour qu'il nous soit permis de le suivre dans les ardentes campagnes qu'il entreprit pour l'intervention à Rome, pour la loi du 31 mai, l'observation du repos du dimanche, etc.

Pendant les six dernières années de sa vie, il fut en proie aux plus atroces douleurs. Dévoré par le vautour, Prométhée eut de moindres tortures. Mais la foi du croyant, l'ardeur du combattant pour ses croyances, la tendresse infinie qui remplissait ce cœur malade, adoucirent ces cruelles souffrances. Une heure avant sa mort, M. de Montalembert avait encore un doux sourire à la lèvre; il consolait sa famille éplorée, il serrait encore la main de ses amis d'une main défaillante :

— Ah! vous voilà, grand coupable! disait-il à l'abbé T. G***, son ami.

— Pas si coupable, répondit l'abbé, que vous êtes innocent.

Pas un ne pouvait croire, en le voyant si paisible, à sa mort si prochaine. Il écrivit le même soir une lettre à M. de Falloux, son ami de tous les jours, et la lettre arriva que déjà les enfants de Montalembert, sa fille la carmélite, lui avaient fermé les yeux. Il y avait dans cette lettre : « Paix et joie dans le Saint-Esprit. »

Quand on le mit dans le cercueil, son front était calme, et toute sa face était paisible. Il se reposait enfin de toutes ses douleurs; il voyait Dieu face à face, oublieux de la terre, il n'était plus que dans le ciel. Autour de lui l'espérance et l'apaisement, le regret unanime et la louange universelle. Il nous semblait l'entendre encore : « Amis, disait-il, je vous lègue la plus belle chose du monde, la vérité à défendre. » Il disait aussi avant de mourir : « J'ai grande envie de m'en aller, j'en ai bien assez de la terre. »

Il avait voulu les funérailles les plus simples, pas de discours, seulement les prières de l'Église; une messe basse, un clergé peu nombreux; lui-même, il avait préparé son tombeau dans le cimetière de Picpus, à côté de ses ancêtres, non loin des La Rochefoucauld, des La Fayette et des hommes et des femmes de la maison de Noailles, dignes alliés de Mme de Maintenon.

Et pour finir dignement cette oraison funèbre, incomplète il est vrai, mais qui n'est pas écrite sans une piété profonde, une admiration sincère, écoutons ces belles paroles d'un rare et vaillant esprit, qui tient dans les lettres une place considérable. On ne saurait mieux dire, et nous croyons entendre en ce moment le cri même de la douleur. « L'illustre orateur avait, par son testament, exprimé le désir qu'il ne fût fait aucun discours pendant la cérémonie de ses funérailles, voulant que les prières de l'Eglise fussent les seules et *les dernières paroles prononcées devant son tombeau*. Les regrets du monde religieux, l'affliction des amis de tous les rangs et de tous les partis, les souvenirs affectueux des confrères, ont remplacé cette voix qui devait parler. L'immense affluence qui se pressait dans l'église de Sainte-Clotilde, si muette qu'elle fût, disait tout. On était venu de partout, de l'Institut, des ministères, des salons dorés et des plus pauvres demeures, des écoles et des presbytères; on était venu rendre hommage à ce chrétien convaincu, à ce libéral, confiant dans sa raison, à ce mort courageux, dont une lutte de six ans contre les plus cruelles douleurs n'avait pas épuisé la force morale, et qui s'était redressé en quelque sorte sur sa couche d'agonie pour écrire cette noble et récente lettre que tout le monde a lue. J'en avais reçu, quelques jours avant sa mort, une copie destinée à la publicité de notre journal. M. de Montalembert m'écrivait : « Lorsque tant de gens qui se portent bien ne « disent rien pour soutenir leurs champions insultés, « il faut que les malades se lèvent de leur grabat pour « parler. » Et il avait parlé.

« Il avait bien le droit, après cela, d'imposer silence aux regrets qui devaient l'accompagner jusqu'au tombeau. Son oraison funèbre était faite, faite par lui. Il en avait emprunté l'accent à l'esprit qui souffle d'en haut sur le monde, l'esprit de tolérance et de liberté morale.

« Il n'est pas de spectacle plus saisissant que celui d'une grande intelligence luttant contre la lente et mortelle atteinte d'un mal incurable, et sauvée par son énergie au milieu des ruines physiques que chaque jour accroît sans l'affaiblir. Ce spectacle, la courageuse épouse du comte de Montalembert, ses enfants, sa famille en ont été les témoins; beaucoup de ses amis l'ont vu. Le monde, tout ce monde qui assistait hier à ses obsèques, en avait le sentiment et comme la révélation par tous les récits qui en circulaient autour du malade. Quelle fermeté d'âme et quelle bienveillance! quelle grâce dans son accueil! quelle vivante chaleur dans sa parole! comme il suivait, avec l'attention d'un politique qui eût pris part au mouvement des affaires publiques, leurs phases diverses, leurs subites et salutaires métamorphoses! comme il s'intéressait aux productions de la littérature et de l'art, aux luttes de la presse et de la tribune! comme il s'y passionnait même, parce que chez lui tous les goûts tournaient en passion et en vé-

hémence, sans jamais dégénérer en manie ! Comme il suivait surtout, avec espoir dans les premiers temps, quand le concile n'était qu'un projet, avec anxiété quand il le vit à l'œuvre, les débats de cette grande assemblée ; — et comme il étouffait dans les défilés dont il semble qu'elle ne puisse plus sortir (1)... »

C'est une des grandes et consolantes paroles de l'Ecriture : « Heureux ceux qui meurent dans le Seigneur ! »

J. JANIN A L'ACADÉMIE.

Enfin, la grande injustice est donc réparée ! S'il est un nom qui, de nos jours, ait honoré la carrière des lettres, s'il est un homme dont les droits soient incontestables de s'asseoir dans la docte assemblée, certes c'est celui à qui le *Musée* doit tant d'œuvres exquises, notre maître bien-aimé M. J. Janin. Et cependant, on s'en souvient, jadis il avait vainement frappé à cette

Jules Janin. Dessin de E. Morin.

porte : la porte ne s'était pas ouverte. Alors justement blessé, l'illustre critique des *Débats* s'était retiré sous sa tente, je veux dire dans sa charmante maison de Passy, et son fin sourire avait répondu à ce dédain : « Bah ! je saurai bien leur prouver qu'on peut être immortel sans entrer à l'Académie. » Là-dessus il s'était remis au travail sans plus penser à son échec, et il avait écrit pour nous *le Crucifix d'argent* et *la Prairie ;* de sorte que le *Musée* était le seul qui n'eût pas le droit de se plaindre. Mais cela ne pouvait pas durer. L'Académie a un trop juste sentiment de sa dignité et de ses devoirs pour ne pas regretter l'erreur d'un moment, et M. Janin s'obstinant dans sa retraite, elle est allée loyalement à lui, elle lui a dit : « La porte est ouverte aujourd'hui ; venez, vous n'aurez plus même la peine d'y frapper. »

Et voilà comment M. J. Janin vient enfin d'entrer à l'Académie. Tout est bien qui finit bien. Quant au *Musée* qu'il se rassure : il aura un académicien de plus pour collaborateur et voilà tout.

CH. WALLUT.

(1) M. Cuvillier-Fleury, *Journal des Débats.*

Paris. — Typ. A. Hennuyer, rue du Boulevard, 7.

POÉSIES.

L'offrande à la Vierge. Composition de Ch. Sauvageot.

OFFRANDE A LA VIERGE.

Reine de l'univers, Vierge mille fois grande,
Daigne de ton enfant agréer cette offrande.
Mère de notre Dieu, prends mon humble bouquet :
Encor plus que ma main, c'est mon cœur qui l'a fait ;
J'ai butiné des fleurs celles que tu préfères,
L'églantine des bois, l'œillet, les primevères ;
Le lis immaculé mêle ici sa blancheur
Au pourpre de la rose, à sa suave odeur.
Accueille mon présent, exauce ma prière,
J'ai recours en tremblant à ton amour de mère.
Que ces parfums légers, embaumant ton autel,
Montent, avec ma voix, jusques à l'Eternel.
Vierge cent fois bénie, oh ! que ta main puissante
Comble de tous les dons notre terre souffrante.
Avec profusion répands-les à la fois
Sur l'humble laboureur et le plus grand des rois,
Protége la vertu, la timide innocence ;
Aux petits comme aux grands conserve l'espérance ;
Soutiens les pas lassés, incertains, chancelants
Des pauvres, des vieillards et des petits enfants.
Dans les prés veloutés fais croître la verdure,
De tes mille bontés inonde la nature,
Donne aux faibles la force et la douceur aux forts,
Le courage aux vivants et le repos aux morts.

BL. GENEVAY.

LES DEUX VIEILLESSES.

Lorsque je vois passer des vieillards, je m'arrête :
L'âge du même poids ne courbe point leur tête ;
L'un marche droit et l'autre a peine à se mouvoir ;
Les uns sont restés beaux, d'autres sont laids à voir.
Pourquoi donc ? Et d'où vient que la nature laisse
Eclater ses faveurs jusque dans la vieillesse,
Et que Dieu n'a pas mis sur ces fronts blanchissants
L'auguste égalité, la majesté des ans ?
— Non, Dieu n'est point coupable, et la mère nature
Ne nous dispense pas ses dons à l'aventure ;
L'ordre règne dans tout ; la beauté du vieillard,
Faite d'âme et d'esprit, ne tient pas au hasard ;
Et dès qu'il peut penser et qu'il devient son maître,
L'homme prépare en lui le vieillard qu'il doit être !
— Toi qui vas moissonner, ivre de tes vingt ans,
Les fleurs qui n'ont qu'un jour, toi qui n'as qu'un prin-
Toi dont l'air du matin remplit le sein qui vibre, [temps,
Toi qui peux tout oser, jeune homme ardent et libre,
Prends garde ! Ton histoire, un témoin juste et prompt
D'une invisible main l'écrira sur ton front ;
Sur tes traits, où ne siége aujourd'hui que la grâce,
Toutes tes actions laisseront une trace,
Et chaque sentiment en toi-même vainqueur,
Refaisant ton visage à l'image du cœur,
Dira plus tard quel joug tint ton âme asservie ;
Ta vieillesse sera le miroir de ta vie !

Cet homme que voilà, plus décrépit que vieux,
A l'œil glauque, au front bas, ce fut un envieux.
A tout ce qui grandit jetant son vil outrage,
Calomniant l'honneur, rabaissant le courage,
Son existence entière, en son féroce ennui,
Ne connut de plaisir que le malheur d'autrui ;
Sa pitié cauteleuse aux perfides morsures
Distillait son venin sur les nobles blessures ;
Il vécut courroucé, lugubre, malfaisant,
Et tout son fiel lui monte au visage à présent !

Et cet autre vieillard, dont la figure mate
Sous le fard cache en vain quelque profond stigmate,
A la démarche oblique, au regard incertain,
Au sourire hébété, ce fut un libertin.
Jeune, il était charmant de visage et d'allure ;
Les jeunes enviaient sa blonde chevelure ;
Il passait dans les bals gai, triomphant, coquet,
Et savait d'un tel air ramasser un bouquet.
Que pour lui pas un cœur ne fut impitoyable ;
Il valsait comme un ange et parlait comme un diable,
Impertinent, léger, suave, aérien ;
De plus, très-bête au fond — ce qui ne gâte rien ! —
Il fut aimé souvent, mais son âme avilie
Ne connut de l'amour que l'ivresse et la lie ;
Son habileté froide — il n'avait que ce don —
Jusque dans le désir préparait l'abandon ;
Et pour excuse, avec ce sourire qui glace,
Il disait : « Oui, mon Dieu, je suis un Lovelace ! »
— Eh bien ! ce Lovelace aux succès insultants,
Voyez ce qu'en ont fait la débauche et le temps :
Tombé, sur cette pente où le plus ferme glisse,
Du plaisir au désordre et du désordre au vice,
Sans dignité, sans foi, sans pudeur, sans amis,
Il nourrit son orgueil du mal qu'il a commis ;
Céladon dédaigné, prétentieux encore,
Le désir sans espoir le tient et le dévore ;
Quand un jeune homme passe, il rit haineusement ;
Quand les femmes, le soir, en un cercle charmant
Se pressent, comme font les oiseaux sur les branches,
Lui, furtif, inquiet, sur ces épaules blanches
Glisse un regard jaloux, et bégayant tout bas
De fades madrigaux que l'on n'écoute pas,
Il semble, à chaque instant plus abject et plus sombre,
Le spectre de l'Amour qui grimace dans l'ombre !

Ah ! pour nous consoler, paraissez à nos yeux,
Vieillards doux, bienveillants, calmes, chastes, joyeux ;
Venez donc prendre place au cercle de famille ;
Penchez vers nous vos fronts où la justice brille ;
De vos dons d'autrefois rien ne vous est ôté ;
Qui garde la vertu ne perd pas la beauté ;
L'âge ne détruit pas la grâce, il la couronne,
Et la ride s'efface où la bonté rayonne ;
Ce vieillard, souriant à son rêve accompli,
Dans son passé n'a rien qu'il condamne à l'oubli,
Et tous ses souvenirs de plaisir ou d'étude,
Sans la troubler jamais, peuplent sa solitude ;
Son esprit sage et fin, aux discours indulgents,
Attirant le respect, instruit les jeunes gens ;
Les enfants, dont l'instinct nous devine et nous juge,
Dans ses bras bien ouverts vont chercher un refuge ;
Les femmes, l'écoutant sans trouble et sans ennui,
Disent : « Le beau vieillard ! » Et c'est assez pour lui.
La mort, dont chaque pas doucement le rapproche,
Le trouve sans terreur ainsi que sans reproche ;
Il la regarde ému, mais confiant et fort ;
Ce n'est pas le naufrage à ses yeux, c'est le port !

Viens donc, noble vieillesse ! après nos jours de fièvres,
Donne à nos cœurs ton calme et ton miel à nos lèvres ;
Si le chemin fut long sous les feux du Midi,
Ombres, répandez-vous dans le ciel attiédi !
Viens, étoile du soir, douce aux âmes sereines,
Viens apaiser l'ardeur du soleil dans nos veines,
Et verse sur nos pas et sur nos fronts tremblants
Cette auguste clarté qui sied aux cheveux blancs !

Vicomte HENRI DE BORNIER.

L'AMOUR ET L'AMITIÉ.

D'un air tendre et les yeux en larmes,
L'Amour disait à l'Amitié :
« Je suis subjugué par tes charmes,
De moi daigne prendre pitié.

« A ta grâce il faut que je cède,
Je ne saurais te résister ;
Laisse donc, quand je l'intercède,
Ton cœur me plaindre et m'assister. »

Celle-ci répond au volage :
« La brise emporte vos soupirs ;
Cher petit dieu, je suis trop sage
Pour satisfaire à vos désirs.

« Dès que vous m'aurez abusée,
Je sais bien ce qui m'adviendrait :
Après m'avoir bien embrasée,
Votre feu léger s'éteindrait ;

« Tandis que je suis très-certaine,
Si je résiste à votre loi,
De ne point accepter de chaîne
Et de vous garder près de moi. »

Mlle Eugène de LONLAY.

KANNITVERSTAN

Tous les jours, si nous le voulons, nous avons l'occasion d'observer l'instabilité des choses humaines et d'apprendre à nous contenter de notre sort, quand même les alouettes ne nous tomberaient pas toutes rôties dans la bouche. C'est ainsi que, de la façon la plus singulière du monde, un compagnon charpentier allemand, se trouvant à Amsterdam, passa de l'erreur à la vérité. En effet, à peine arrivé dans cette vaste et opulente cité, pleine de maisons magnifiques, de gros navires, de gens affairés, ses yeux furent attirés par une grande et belle maison comme il n'en n'avait pas vu de semblable pendant tout le cours de son voyage de Tutlingen à Amsterdam. Longtemps il s'extasia devant ce superbe monument, ses hautes cheminées, ses belles corniches et ses larges fenêtres, qui étaient plus grandes que la porte de la maison de son père.

Enfin il ne put s'empêcher d'arrêter un passant.

— Mon bon ami, lui dit-il, pourriez-vous me dire comment s'appelle le propriétaire de cette belle maison, avec ces tulipes et ces giroflées aux fenêtres ?

Le passant, qui avait sans doute quelque chose de plus important à faire que de l'écouter, et qui, par malheur, savait autant d'allemand que son interlocuteur de hollandais, c'est-à-dire rien du tout, répondit d'un ton sec et bref :

— *Kannitverstan !* et s'éloigna en grommelant.

C'était un mot hollandais, ou, pour mieux dire, trois mots hollandais : *kan*, *nict*, *verstann*, qui signifient en français : « Je ne vous comprends pas. »

Mais notre bon étranger crut que c'était le nom de la personne dont il s'était informé.

— Ce doit être un homme foncièrement riche que ce M. Kannitverstan ! pensa-t-il.

Et il alla plus loin.

De rue en rue, il arriva enfin à la rade, qui s'appelle là-bas *Vlet Ey*, ou bien, en français, l'*Y*. Là, la mer était couverte de navires, et le regard se perdait à travers une forêt de mâts. Il ne pouvait se rassasier de ce spectacle, quand son attention fut tout entière attirée par un grand bâtiment récemment arrivé des Indes orientales, et qu'on était en train de décharger.

Déjà des rangées entières de caisses et de ballots s'étendaient sur le quai, et toujours on apportait de nouveaux colis, toujours on roulait sur le rivage de nouveaux barils de sucre, de café, de riz et de poivre.

Après avoir longtemps regardé, il demanda enfin à un homme qui portait une caisse sur ses épaules quel était le nom de l'heureux mortel auquel appartenaient toutes ces marchandises.

— Kannitverstan ! lui répondit-on.

— Tiens ! tiens ! se dit-il alors, voyez-vous cela ! Ce n'est pas étonnant ; un homme auquel la mer apporte de telles richesses peut bien se faire bâtir de belles maisons et avoir à ses fenêtres toutes sortes de jolies fleurs dans des vases dorés.

Puis il retourna sur ses pas en faisant une foule de tristes réflexions et en songeant qu'il était un bien pauvre diable parmi tous les gens riches qu'il y a dans le monde.

— Ah ! si j'étais seulement jamais comme M. Kannitverstan ! se disait-il en soupirant, lorsque, débouchant à l'angle d'une rue, il aperçut un grand convoi funèbre. Quatre chevaux noirs traînaient un corbillard avec une triste lenteur, comme s'ils eussent compris qu'ils conduisaient un mort à sa dernière demeure. Une longue file de parents et d'amis du défunt suivaient deux à deux, en vêtements de deuil, et dans un muet recueillement. Dans le lointain on entendait le bruit d'une cloche solitaire.

Alors notre brave étranger ressentit cette impression de mélancolie qu'éprouve tout homme sensible à la vue d'un enterrement, et, le chapeau à la main, d'un air respectueux, il laissa passer tout le cortége. Cependant il se mit à côté de la dernière personne, un gros marchand qui était justement en train de calculer tout bas ce qu'il pourrait gagner sur la laine, combien le cent lui rapporterait de florins ; il le tira doucement par son manteau, et, après lui avoir demandé pardon avec bonhomie :

— C'était assurément un de vos bons amis, dit-il, pour lequel on sonne maintenant le glas et que vous accompagnez d'un air si affligé et si contrit ?

— Kannitverstan ! lui répondit-on.

Alors deux grosses larmes coulèrent sur les joues de notre bon Allemand et il sentit son cœur se serrer.

— Pauvre Kannitverstan ! s'écria-t-il, qu'as-tu à présent de toute ta richesse ? ce que j'aurai un jour de ma pauvreté, un linceul et une bière ; et de toutes tes belles fleurs il ne te restera peut-être qu'un romarin sur ta froide poitrine ou bien un ver immonde.

Plongé dans ces sombres pensées, il accompagna le corbillard jusqu'à la fosse, comme s'il eût fait partie du convoi, vit le soi-disant Kannitverstan descendre dans sa tombe, et fut plus édifié de l'oraison hollandaise, dont il ne comprit pas un mot, que de maint sermon allemand auquel il n'avait pas prêté attention.

Enfin il s'en alla avec les autres, le cœur plus léger. Il entra dans une auberge où l'on parlait allemand, et, tout en mangeant un méchant morceau de fromage, il

fit les réflexions les plus philosophiques sur la misère et la fragilité des choses de ce monde.

Et, par la suite, quand il sentait la tristesse le gagner à l'idée qu'il y avait dans le monde tant de gens riches, alors qu'il était si pauvre, il pensait à M. *Kannitverstan* d'Amsterdam, à sa grande maison, à son beau navire et à son étroit tombeau.

(*Imité de l'allemand.*) HENRI DE SUCKAU.

LE JOUEUR PHILANTHROPE, OU L'ANCIEN SERVAGE RUSSE.

On était au moment du congrès de Vienne, où les quatre principaux gouvernements de l'Europe étaient venus discuter une des questions les plus graves qui aient agité notre époque. Jamais la capitale de l'Autriche n'avait été aussi brillante ni aussi animée. Des divertissements de toutes sortes se succédaient comme par enchantement; on ne voyait plus que bals, spectacles, illuminations, courses, chasses, enfin tout ce que l'imagination peut créer dans un but de plaisir et de réjouissance.

Un jour, les bois de Tchoenbron étaient sillonnés de nombreux cavaliers, accourus pour prendre part ou pour assister en témoins à une chasse à courre donnée par l'empereur. Au nombre des invités se trouvait un Anglais connu pour son immense fortune, ses excentricités et sa passion pour le jeu. Plusieurs fois déjà, sir Richard Haight — c'était son nom — avait remarqué près de lui un jeune homme d'une mise élégante, montant une bête magnifique, et cherchant, selon toute apparence, à attirer son attention. Lassé, enfin, de cette sorte de poursuite et désireux de satisfaire sa curiosité, sir Richard tourne la tête de son cheval vers l'étranger. Aussitôt celui-ci s'avance, et, d'un air embarrassé :

— Monsieur, dit-il, j'ai déjà eu l'honneur de vous rencontrer.

— En effet, répond l'Anglais, votre physionomie ne m'est pas inconnue ; mais votre nom m'est entièrement sorti de la mémoire.

— Je ne pense pas que vous l'ayez jamais su. Je ne vous ai vu que dans des endroits publics, et entre autres à l'hôtel d'Angleterre à Moscou. Notre connaissance se bornant là, ma démarche vous paraît sans doute étrange et sans gêne; mais votre cœur m'excusera, je l'espère, lorsque vous m'aurez entendu.

— Si je puis faire quelque chose pour vous, parlez, dit Haight avec une affabilité qui révélait l'intérêt que lui inspirait son interlocuteur.

— Monsieur, je viens vous demander ma liberté.

— A moi?

— A vous-même.

— Vous vous méprenez, monsieur. Je suis Anglais et sans aucune espèce d'influence : je ne m'occupe que de jeu.

— Précisément, c'est là tout mon espoir. Si je vous disais que vous pouvez arracher un malheureux à la plus vile des conditions... effacer de son front le sceau qui le relègue au dernier rang de la société, que diriez-vous?

— Vous m'étonnez, monsieur, dit sir Richard. Je ne vois pas le rapport qui peut exister entre ce dont vous me parlez et votre position.

— Ma position! s'écrie l'étranger d'un ton d'amertume. Pour les sentiments et l'éducation, peut-être ; mais c'est ma naissance... car, puisqu'il faut vous le dire, je suis sujet russe et serf. Mon nom est Neston Chlestakoff : je suis la propriété du prince Osmanzoff.

Une émotion visible succédant à la surprise, sir Richard tend affectueusement la main à Neston, en lui disant :

— Monsieur, je désire vivement faire autre chose que de vous plaindre. En quoi puis-je vous être utile? Mais je crois que nous causerons plus à notre aise en nous éloignant un peu, car je vous dirai que le prince est ici, et il ne doit même pas être loin de nous, j'aperçois la livrée de sa maison.

La proposition acceptée, les deux cavaliers prennent le galop, en fuyant l'endroit où ils supposaient la présence d'Osmanzoff. A une certaine distance, ils s'arrêtent, et Neston, reprenant la parole, dit à sir Richard :

— Le prince, si je ne me trompe, reçoit ce soir à son château?

— En effet, et je dois m'y trouver.

— En sortant de chez lui, au lieu de rentrer à Vienne, vous allez chez le baron de Pushkine?

— Oui, pour y jouer toute la nuit. Le prince y sera.

— J'étais bien informé, répond Neston en portant la main à sa poche.

Puis, après un instant de silence et d'hésitation :

— Monsieur, dit-il, j'ose espérer que vous voudrez bien vous charger de ce portefeuille : il contient un million de roubles en billets de banque.

— Comment, s'écrie Haight avec surprise, un million!

— Veuillez le prendre, je vous prie, et permettez-moi de vous raconter mon histoire. Je suis né près du Volga, dans un village appartenant au prince Osmanzoff, le père de celui que vous connaissez. Désirant récompenser le zèle et le dévouement que mon père n'avait cessé de montrer pendant les nombreuses années qu'il avait été attaché à sa personne, le vieux prince, avant de mourir, lui laissa une somme considérable, mais il oublia malheureusement de l'affranchir. Mon père alors se livra au commerce des fourrures avec la Russie méridionale ; son activité et son intelligence ne tardèrent pas à accroître son capital. Mon éducation fut confiée à un Français, qui, devenu un ami pour moi, me conseilla souvent de me soustraire à un odieux servage en me retirant dans une des contrées occidentales de l'Europe. Mais je savais toutes les conséquences qui devaient en résulter pour ma famille ; il ne s'agissait de rien moins que la confiscation des biens de mon malheureux père. Je dus donc y renoncer. On parlait, du reste, d'un grand changement social pour la Russie ; je me laissais aller au doux espoir d'une mesure abolissant à tout jamais la condition de serf. Mais j'attendis en vain. L'impulsion philanthropique de l'empereur dut céder aux dispositions impitoyables de la noblesse, et l'ukase décida seulement que les serfs seraient désormais vendus avec le village, au lieu d'être vendus individuellement.

— Mais, interrompit sir Richard, pourquoi n'avez-vous pas cherché à acheter votre liberté?

— Cela ne se peut, répliqua Neston. Il existe dans la noblesse un odieux pacte interdisant toute rançon. Un serf du comte Naroumoff a offert jusqu'à deux millions de

roubles pour sa liberté ; il n'a pu l'obtenir. Son tribut annuel ne montait pourtant qu'à une somme de quelques roubles ; mais quelques seigneurs se font un plaisir de compter parmi leurs vassaux des millionnaires dont la fortune peut s'écrouler en un instant, à leur moindre caprice. J'ai jusqu'ici supporté mon infortune avec la résignation d'un chrétien, et cherchant une consolation dans les voyages, les affaires, les œuvres de charité ; mais mon courage est à bout, car il ne s'agit plus seulement de moi. Je suis sur le point de me marier, et le seul fait de cette union plonge une victime de plus dans les fers de l'esclavage.

Ici le jeune Russe s'arrêta comme dominé par son émotion ; puis, après un instant, il reprit :

— Je vous ai déjà dit que le prince Osmanzoff possède un village sur les bords du Volga. Ce village ne contient pas plus de cinquante maisons, et pourtant il ne le céderait à aucun prix. Mais le prince est joueur, joueur effréné : sa passion ne connaît pas de bornes. Il serait donc possible que, dans un moment d'entraînement, dans la fièvre du jeu, il consentît à jouer son village. S'il le joue, il peut le perdre. Vous êtes chrétien, et vous appartenez à la nation la plus généreuse de l'univers : à ces deux titres, je vous abandonne ma destinée. Cherchez à gagner ce village, qui est celui qu'habite toute ma famille. Vous avez un crédit illimité sur ma bourse, ne ménagez rien ; coûte que coûte, il faut triompher. Si la fatalité me condamne, et que vos efforts soient impuissants, ruiné, je resterai serf, mais je n'en bénirai pas moins le nom de celui qui aura bien voulu tenter de briser mes fers.

— Eh bien ! j'accepte la tâche, dit gravement sir Richard.

— Pour ce soir ?

— Non, cela m'est impossible. On fait ce soir un whist ; puis, d'ailleurs, j'ai donné ma parole. Mais, demain ou après-demain, l'occasion ne manquera pas de se présenter. Osmanzoff n'hésitera certainement pas : j'ai jugé hier de sa témérité, et je tâcherai de la mettre à profit.

Touché de reconnaissance, Neston se confondit en excuses, et se retira en proie à la plus vive agitation. La perspective de cette nouvelle ère, qui pouvait se réaliser en sa faveur, lui faisait l'effet d'un rêve. Son imagination bouleversée flottait alternativement de l'espoir à la crainte ; car il ne s'agissait pas seulement de sa liberté, mais encore de son union. Son avenir entier était en jeu : l'amour-propre l'avait empêché d'avouer tous les détails de sa condition ; sa conscience semblait alors lui en faire un reproche. Le mariage, définitivement arrêté, devait se célébrer dans quelques jours, et sa fiancée ignorait encore le sort qui l'attendait au delà de la cérémonie nuptiale. Le fait, d'ailleurs, ne pouvait rester inconnu : il était à craindre que le mécontentement soulevé par son silence ne provoquât une rupture. Neston aimait et se savait aimé : il ne se contenait plus ; il eût donné la moitié de sa fortune, la moitié de son existence même, pour connaître déjà le résultat des efforts tentés par le généreux Anglais que le hasard lui avait fait rencontrer.

Les circonstances agissent souvent d'une manière bizarre sur nos facultés. Il est remarquable de considérer la différence d'impressions produites en nous par un même fait, suivant que les données varient. Telle chose nous plaît aujourd'hui, qui nous déplaisait hier ; de même que l'on nous voit parfois suivre une impulsion généreuse qui, dans un autre instant, ne trouverait auprès de nous aucun écho.

De retour chez lui, sir Richard se livrait à toutes les réflexions que pouvait lui suggérer la tâche dont il s'était chargé. Un domestique entre et lui présente une lettre sur un plateau d'argent : c'était un mot de sa sœur, lui apprenant le prochain mariage de sa fille, nièce de Haight.

Lors de la dernière guerre soutenue par la Hongrie en faveur de son indépendance, un officier anglais, du nom de Thompson, était venu offrir son épée à la cause hongroise. Peu de temps après, il périssait glorieusement sur le champ de bataille, laissant derrière lui une veuve sans fortune et une fille âgée de treize ans seulement. Lady Thompson était la sœur de Haight. Après cet événement fatal, les restes mortels du malheureux officier ayant été transportés à Pesth, lady Thompson était venue définitivement s'y fixer. Depuis son départ d'Angleterre, elle n'avait encore vu aucun membre de sa famille. Elle se réjouissait de bientôt serrer sur son cœur un frère qu'elle avait toujours tendrement aimé. Puis il s'agissait de l'événement le plus important qui pût se réaliser pour elle : le mariage de sa fille chérie, Georgina.

Sir Richard n'avait guère plus que le temps nécessaire pour se rendre à Pesth avant la date fixée pour la cérémonie. Influencé déjà par l'énormité de la tâche qu'il avait entreprise, il regrettait presque un engagement qui, retardant son départ de Vienne, pouvait lui faire manquer le moment pour lequel on l'attendait. Mais sa parole était donnée ; il fallait que le fait s'accomplît. Et, si la tentative était heureuse, la satisfaction de son succès suffirait à compenser tous les désagréments qui auraient pu en résulter.

Deux jours plus tard, une foule nombreuse se pressait dans les salons de la principale maison de jeu de la ville. L'intérêt général était dirigé vers une petite table occupée par deux joueurs seulement. Les deux adversaires ne cessaient de se disputer les honneurs de la partie, tantôt au lansquenet, tantôt à l'écarté. Le premier était le prince Osmanzoff ; le second, sir Richard Haight. Il s'agissait alors d'un écarté et les joueurs étaient quatre à quatre. Les parieurs formant la galerie semblaient trembler d'anxiété ; mais le calme et le sang-froid de sir Richard restaient imperturbables, malgré le chiffre de l'enjeu, qui montait à cinquante mille roubles, et la mauvaise fortune des parties précédentes, qui lui coûtaient une perte de deux cent mille roubles.

Les cartes sont données et distribuées ; la retourne est un cœur. A cette vue, le prince ne peut dissimuler son impression :

— Cœur, dit-il.

— Voici.

— Cœur encore.

— Voici.

— Cœur, continue Osmanzoff.

— Voici du cœur, dit Haight.

Le prince abat sa dernière carte, c'était encore un cœur. Alors Haight se renverse nonchalemment sur sa chaise en jetant vers la table un regard d'indifférence. Le Russe triomphant relève son nouveau gain ; puis, reprenant la parole :

— J'espère, dit-il, que vous ne vous retirez pas encore, un Anglais n'abandonne pas ainsi le champ de bataille !

— Non, certes, répond sir Richard ; un Russe non plus, je pense.

— Vous ne vous trompez pas, car c'est un de nos grands principes. Mais vous ne seriez peut-être pas fâché

de changer la partie; voulez-vous faire un lansquenet à deux?

— Soit pour le lansquenet.

Les deux adversaires commencent. Le prince tient la banque; il gagne vingt mille roubles; son bonheur a quelque chose d'insolent, de démoralisant. Mais l'Anglais n'en conserve pas moins son flegme habituel, et il continue la lutte avec le sang-froid de ce général des temps modernes qui, voyant tomber ses soldats les uns après les autres, tire sa montre et se dit : « Je perds tant d'hommes par minute. Voici mon effectif acutuel; voici ce qu'il me restera dans une heure, mais alors j'aurai mon renfort; la victoire est à moi ! »

Enfin la main change, Haight, devenu banquier, semble se réconcilier avec la fortune. Il vient de gagner vingt mille roubles, lorsqu'il déclare qu'il triple son enjeu. La proposition acceptée, Osmanzoff perd encore, et il finit par se voir dépouillé de tout ce qu'il a en or et en billets. Alors on convient de jouer sur parole, en inscrivant l'enjeu sur la table à l'aide d'un morceau de craie. Mais la victoire reste toujours fidèle à son nouveau favori; et bientôt, constatant l'état de son budget, sir Richard annonce un gain de trois cent mille roubles.

— Sir Richard, je vous félicite, dit le prince d'un air affecté qui déguisait mal son impression.

— Mais, répond l'Anglais, j'espère, prince, que vous ne vous retirez pas encore. Un Russe n'abandonne pas ainsi le champ de bataille !

— Je crois, dit Osmanzoff, avoir déjà fait, à cet égard, ma profession de foi. Seulement, je préférerais l'air du jardin, je trouve cette atmosphère suffocante. Vous avez la réputation d'un excellent tireur : voulez-vous laisser les cartes et essayer quelques balles?

— Volontiers.

— Quel sera l'enjeu?

— Deux cent mille roubles.

— Soit, réplique le prince; mais mes ressources sont à bout. Il faut que je songe à mes besoins; je ne puis épuiser aujourd'hui tout mon crédit sur la Banque de Vienne.

— Alors, je vous joue deux cent mille roubles contre une de vos terres.

— Comment, vous désirez donc venir vous fixer dans notre pays?

— C'est une pure fantaisie.

— Que je serai du reste heureux de favoriser. J'ai quelque chose de cette importance sur une colline d'où vous aurez une vue magnifique, près de Novgorod. Puis, à quelques lieues de Moscou.....

— Mais, interrompit Haight en faisant un mouvement de tête, je voudrais un peu moins de glaces et de neiges, je n'aime pas le froid.

— Alors j'ai votre affaire : c'est un charmant petit village près du Volga.

— Je préfère les bords du Volga. Quelle est votre estimation ?

— Un peu plus de deux cent mille roubles.

— Eh bien, je vous en offre deux cent cinquante mille.

— D'accord ! mais je n'ai pas ici mes titres de propriété.

— Avec une plume et de l'encre, nous nous en passerons, dit sir Richard.

Aussitôt on demande tout ce qu'il faut pour écrire. Le prince signe un transfert reconnaissant à sir Richard la possession du village indiqué, dans le cas où le résultat de la partie serait en faveur de ce dernier, et les deux champions se disposent à entrer en lice.

A l'extrémité d'une longue allée se trouvent cinq petites cages placées circulairement à douze pieds d'intervalle, et contenant toutes un pigeon. Chaque cage est fermée par une porte à coulisse à laquelle est fixée une corde rejoignant le but à soixante et dix pieds en avant. Pendant que le tireur ajustera, l'adversaire, placé derrière lui, tiendra l'extrémité de chaque corde qu'il lui sera permis d'agiter de manière à tromper son attention. L'oiseau doit donc être tiré au vol, et il importe de bien saisir le moment favorable, car le prisonnier rendu à la liberté ne manque point, en pareil cas, de prendre une fuite précipitée. Chaque adversaire aura droit à dix coups de feu.

Les conventions posées, on s'adresse au hasard pour désigner celui qui commencera. C'est le prince Osmanzoff qui, armé de sa carabine, s'approche le premier du but au milieu du silence et de l'attention générale. Aussitôt les cordes s'agitent, un pigeon s'échappe. Le prince ajuste et fait feu.

« Tué ! » crie un des gardiens du tir, posté près des cinq cages.

Haight prend l'arme à son tour. Une porte tombe, le coup part aussitôt. Tué ! crie le gardien.

Se retournant alors vers Osmanzoff :

— Il n'y a pas loin, dit Haight, du village au Volga?

— Des fenêtres de l'habitation, répond le prince, vous découvrez le lit du fleuve.

Une nouvelle détonation se fait entendre. « Tué ! » crie-t-on du fond de l'allée.

— Vous y aurez des plantations magnifiques et des arbres fruitiers d'une rare beauté, répond le Russe cédant l'arme à son adversaire.

Au sixième coup, le gardien crie : « Manqué ! » C'était pour sir Richard.

Au huitième tour, le prince perd également son coup. Alors, redevenus *ex æquo*, les deux champions s'arrêtent un instant pour se reposer. Puis le Russe se remet au but et fait feu; il manque, tandis que l'Anglais réussit.

L'instant du dénoûment approchait. Nous ne saurions dire ce qu'éprouvaient intérieurement nos deux héros, car les impressions sont rarement identiques en pareil cas. Mais un fait constant prouvé par l'expérience, c'est l'aveu que l'homme même le plus arrogant semble faire de sa faiblesse en face d'un événement qu'il redoute et qu'il ne peut éviter. Osmanzoff, cette fois, prend son arme sans articuler un mot, et se place sans quitter des yeux l'espace dans lequel la question doit se vider, peut-être à son détriment. Enfin, il fait feu. L'oiseau, parti d'abord sur une ligne droite, fait soudain plusieurs tours sur lui-même. Une première voix crie : « Blessé ! » puis une autre crie : « Mort ! » Mais il repart bientôt, s'éloigne et disparaît, tandis que l'Anglais joyeux fredonne son air national : *God save the Queen !*

Le prince venait d'épuiser sans succès son dixième et dernier coup de feu. Or, sir Richard avait déjà un point d'avance par le fait du neuvième tour. Il était donc inutile de poursuivre : la fortune s'était prononcée.

Habitué d'ailleurs à ce genre d'émotion, Osmanzoff avait trop d'élévation dans les sentiments pour ne pas se soumettre à cette décision du sort comme à une conséquence fâcheuse de sa hardiesse et de sa passion. Ce dénoûment n'était pour lui qu'une de ces alternatives de la vie du joueur, où les événements se produisent tantôt en sa faveur, tantôt à son préjudice. D'un autre côté, Haight

déguisait sous la réserve de la délicatesse sa satisfaction intérieure inspirée par la perspective d'un bienfait dont la réalisation ne lui était apparue d'abord que comme une idée chimérique. Les deux adversaires s'avancèrent l'un vers l'autre; et, après s'être mutuellement tendu la main, ils se séparèrent dans les termes les plus courtois et les plus sympathiques.

Le prince s'était déjà retiré. Sir Richard, avant de sortir, jetait un dernier coup d'œil dans les salons du Casino, lorsque son attention est attirée vers un groupe de personnes semblant prodiguer leurs soins à un malade. Il s'informe, on lui apprend qu'un jeune homme, dont on avait plusieurs fois remarqué la physionomie inquiète et soucieuse, est là, gisant sans connaissance. Après avoir distingué ces quelques mots incohérents : Libre! Richard! grâces! on l'avait vu soudain s'affaisser sur lui-même. Puis, le silence succédant à ces exclamations, une syncope totale avait suivi la crise nerveuse. L'Anglais s'approche, il reconnaît Chlestakoff, qui, à son insu, avait voulu suivre en personne toutes les péripéties du débat dont dépendait son sort. Témoin du suprême arrêt qui lui rendait la liberté, le jeune Russe n'avait pu résister au choc d'une pareille secousse. L'émotion avait brisé ses facultés, anéanti momentanément toute son économie vitale. Mais des soins habiles et empressés prévinrent les suites de l'accident.

Le lendemain, de bonne heure, Chlestakoff venait exprimer toute sa reconnaissance à sir Richard. Après un moment d'effusion difficile à décrire :

— Monsieur, dit-il, un bienfait comme celui que je vous dois est de ceux que le cœur n'oublie jamais. Mais en diminuant le nombre des malheureux condamnés aux rigueurs du régime moscovite, vous avez également sauvé une innocente que la fatalité semblait avoir désignée comme une nouvelle victime. Aujourd'hui, grâce à vous, je puis me marier sans léguer le plus cruel des fardeaux, sans envisager avec effroi les pénibles conséquences de cette alliance pour l'existence unie à la mienne. Vous me rendrez heureux, monsieur, en me permettant de présenter mon bienfaiteur à celle qui partage avec moi les fruits de votre philanthropie; et vous m'honorerez, si vous voulez bien consentir à m'assister dans le moment solennel dont j'attends la réalisation.

Sir Richard avait déjà fait tous ses préparatifs de départ, il devait quitter Vienne quelques heures plus tard.

— Monsieur, répondit-il, c'est avec regret que je me vois obligé de vous remercier; je pars aujourd'hui même pour Pesth.

— Pour Pesth ! s'écrie Neston.

— Oui, dit l'Anglais. Je vais assister au mariage d'une de mes nièces, la fille d'un officier tué, il y a quelques années, dans les rangs de l'armée hongroise.

A ces mots, Neston pâlit. Il veut parler, son émotion l'en empêche; sa poitrine se gonfle, son cœur bat violemment, les mots expirent sur ses lèvres. Il tire quelques papiers de sa poche et les présente à Haight.

Au bout d'un instant, le Russe et l'Anglais se jetaient dans les bras l'un de l'autre; le premier, fier de pouvoir employer la douce dénomination de *parent* à l'égard de celui qu'il considérait comme son libérateur; le second, heureux d'avoir su associer sa passion de joueur à l'accomplissement d'une œuvre dont les bienfaits devaient, sans qu'il s'en doutât, s'étendre jusqu'à un des êtres les plus chers à son cœur.

Le même jour, les deux voyageurs partaient pour Pesth et, peu de temps après, était célébré le mariage de Neston Chlestakoff avec Georgina Thompson, nièce de sir Richard.

CH. MILLOCHAU.

(*Imité de l'anglais.*)

UN CHIFFONNIER MODÈLE.

Dans ce coin du treizième arrondissement (nouveau style) qui avoisine l'église Saint-Médard, il y a un certain nombre de ruelles curieuses à observer : on semble y respirer l'air d'un autre âge. Habitations et habitants y sont d'un excentrique à désoler nos édiles modernes, lesquels, comme nul ne l'ignore, sont aussi amoureux de la propreté que de la ligne droite. Or, dans ce coin dont nous parlons, il est évident que les habitants pourraient être plus propres, et il est positif que les rues gagneraient à être plus droites.

Mais si des citoyens en guenilles et des maisons qui se lézardent attristent un édile, en retour, un artiste trouve dans cet aspect de quoi réjouir ses regards. Aussi voit-on souvent, dans ce quartier, certains peintres allant au gré de leur caprice, et donnant, soit à la vue d'un chiffonnier en loques, soit en présence d'une masure vermoulue, des signes non équivoques de leur haute approbation.

A ce propos, il nous a été raconté que le célèbre peintre Couture, s'étant volontairement égaré dans les environs de Saint-Médard, fut tout à coup saisi par une apparition vraiment biblique.

Dans la ruelle du Petit-Moine, et sous un porche dont l'arc surbaissé indiquait les premiers temps de la Renaissance, un homme de soixante ans environ, recouvert de haillons tels, que le mendiant de Murillo eût semblé auprès de lui un membre du Jockey-Club, était accroupi dans une attitude pensive.

La tête du vieillard était inclinée, et comme un rayon du soleil glissait en ce moment sous le porche, ce rayon éclairait un large front chauve, l'extrémité d'un nez romain et une barbe d'argent à proportions patriarcales.

L'éminent artiste resta interdit d'admiration ; ce que le génie humain ne produit que séparément se trouvait sous ses yeux réuni dans la personne d'un chiffonnier : la majesté des lignes, l'harmonie de la couleur et la magie de la lumière.

L'artiste s'approcha.

En ce moment le chiffonnier releva la tête. Admirable tableau ! Non-seulement le profil, mais encore la face tout entière étaient d'un haut style. La bouche était sévèrement arquée, et, sous des sourcils formidables, deux grands yeux noirs lançaient des regards sombres !

— Je tiens un Jupiter, se dit avec une joie indicible l'auteur de *la Décadence romaine*.

M. Couture aborda immédiatement le chiffonnier.

— J'ai besoin de votre tête, lui dit-il, voulez-vous gagner 10 francs par jour?

Le Jupiter du treizième arrondissement crut d'abord avoir affaire à un échappé de Bicêtre, mais il se rassura bientôt, après avoir entendu les paroles suivantes :

— Je suis peintre : voici mon adresse, et cinq francs d'arrhes, pouvez-vous venir dès demain ?

— A quelle heure, monsieur ?

— A midi.

— On y sera, foi de Parisien !

Et comme le brave homme, malgré son aspect olympien, était d'une saleté repoussante, M. Couture ajouta, d'un ton de voix amical, atténuant ce que la recommandation avait de risqué :

— Mon brave ! un peu de propreté seulement, vous comprenez, n'est-ce pas ?...

— Entendu, corbleu ! fit le chiffonnier. On a du savoir-vivre !

Le lendemain de ce jour, à midi, on sonnait à la porte de l'atelier de M. Couture.

— C'est mon homme ! se dit-il allègrement ; et il s'écria d'une voix forte : Entrez !

Aussitôt il vit apparaître un monsieur paraissant âgé de cinquante à cinquante-cinq ans, ayant les allures satisfaites du petit bourgeois endimanché. Ce monsieur avait une chemise blanche à col guillotinant, une cravate de satin vert, un habit bleu à queue de morue et à boutons de métal, enfin à la main une canne à pomme de cuivre et à glands jaunes. En outre, il était outrageusement ciré, brossé, rasé du crâne et du menton, peigné, frisé et cosmétiqué.

— Vous désirez ? fit l'artiste d'un air indifférent.

— Monsieur ne me reconnaît donc pas ?

— Mon Dieu non ! mettez-moi sur la voie, je vous prie.

Le chiffonnier avant et après la toilette.

— Mais je suis le chiffonnier de la rue du Petit-Moine, et comme preuve, voici votre adresse. Je ne suis pas en retard : midi sonne !

M. Couture examina alors attentivement son interlocuteur et un cri d'indignation s'échappa de sa poitrine.

— Mon Jupiter ! L'imbécile ! dit-il avec un soupir ; il s'est transformé en huissier de province ! Il lui faudra trois mois pour redevenir un dieu !

— Dame ! répondit le chiffonnier, piqué au vif de la déception du peintre, vous avez voulu du propre, on vous en sert !

Et il raconta toutes les peines qu'il avait prises pour se *faire beau* comme il était !

— O trois fois malheureux ! reprit l'artiste consterné, allez-vous-en au diable ! Ne reparaissez à mes yeux qu'avec vos cheveux et votre barbe d'hier. Et surtout pas d'habit bleu ni de cravate verte.

Le chiffonnier s'est résigné à laisser pousser sa barbe, pour avoir l'honneur de représenter le maître du tonnerre. Mais, s'il est résigné, il n'est pas convaincu, car il a plusieurs fois répété à ses amis cette appréciation avec laquelle il sauvegarde son amour-propre :

— Préférer un bourgeron à un habit d'elbeuf, une barbe ignoble à un menton rasé de frais, et une crinière dégoûtante à des cheveux pommadés ; en vérité, un artiste seul est capable d'une telle aberration !

Et le chiffonnier ajoute doctoralement :

— Du reste, tous les artistes sont un peu fous !

L. B.

LES PEAUX-ROUGES AU CANADA.

LE TRÉSOR DE MONTCALM.

Le Champ-Rouge. Dessin de A. de Bar.

I. — LE CHAMP-ROUGE.

Un peu à l'ouest du lac canadien d'Abbitibbé, entre le fleuve du même nom et le grand contre-fort qui, partant des montagnes Rocheuses vient aboutir au cap Charles, se trouve un petit vallon entouré de rochers et célèbre dans les traditions indiennes. Les Peaux-Rouges, restes des puissantes nations des Hurons, des Iroquois et des Algonquins, n'en prononcent encore aujourd'hui le nom qu'avec une sorte de terreur superstitieuse. Nous voulons parler du *Champ-Rouge*.

D'où vient ce nom? quel souvenir éveille-t-il dans l'imagination des tribus errantes? Nul Européen ne le sait, car les Indiens, défiants par expérience et taciturnes par tempérament, ne livrent pas volontiers aux visages pâles le secret de leurs traditions. Cependant, si vous interrogiez avec patience les plus vieux sorciers ou médecins des tribus, et si ces vénérables vieillards, dépositaires de la sagesse des aïeux, daignaient condescendre à desserrer les lèvres, voici à peu près ce que vous pourriez apprendre :

« Un jour — il y a bien des lunes de cela — une famille d'émigrants canadiens, poussée par le désir d'accroître son bien-être, parcourait le désert à la recherche d'une terre à défricher et d'un endroit convenable pour établir une nouvelle habitation. Elle était escortée par une troupe d'une trentaine d'Indiens hurons sous les ordres d'un chef iroquois nommé Griffe-d'Ours. Celui-ci avait fait alliance avec les Canadiens et promis de leur céder une partie du désert à leur convenance sur les bords de l'Abbitibbé. En échange, les visages pâles s'engageaient à fournir à la tribu des Iroquois-Yakangs trente mesures de blé par an, à recevoir les peaux de bisons que les Indiens voudraient apporter, à les amener et à les vendre sur les marchés américains, et à en rapporter le prix soit en argent, soit en objets dont les Indiens feraient commande.

« Après quelques jours de marche, la petite troupe se trouva réunie au fond d'un vallon entouré de rochers et situé à quelque distance de l'Abbitibbé.

— « Halte ! dit le chef de la famille canadienne. C'est aujourd'hui la Saint-Eustache, fête de mon patron vénéré ; nous célébrerons joyeusement ce grand jour.

« Les préparatifs de l'assiette du camp furent bientôt terminés ; une dizaine de guerriers partirent en chasse, et quelques heures après deux quartiers de bison fraîchement tués se balançaient gaiement au-dessus d'un feu clair et pétillant.

« Au coucher du soleil, le Canadien adressa une fervente prière à son céleste patron et la fête commença ; mais, avec sa générosité naturelle, l'émigrant défonça un petit baril d'eau-de-vie et le plaça debout devant ses amis les Indiens.

« Ceux-ci se précipitèrent à l'envi sur l'eau de feu et la burent à pleines gorgées. Dix minutes après ils étaient tous ivres, tandis que seul, à l'écart, Griffe-d'Ours ne goûtait point l'eau de feu...

« Les Indiens, entonnant alors une mélopée nationale, se mirent à tourner autour du feu et bientôt leur danse chancelante s'anima, se changeant en une sarabande furieuse, au grand contentement des émigrants, qui riaient à gorge déployée des contorsions burlesques de leurs amis les Peau-Rouges.

« La raison complétement troublée par les vapeurs du wiskey, excités en outre par la rapidité de la danse, par le rhythme énervant de leur chant, les Indiens, pris de folie furieuse, oublièrent bientôt que les blancs qui les accompagnaient étaient leurs alliés... Tout à coup, brandissant leurs tomahawks, ils se ruèrent sur le squatter désarmé au milieu de sa famille.

« Griffe-d'Ours suivait d'un œil inquiet cette scène rapide dont il ne prévoyait que trop le dénoûment. D'un bond furieux il tomba devant les Peaux-Rouges affolés en poussant son cri de guerre. Mais que pouvait-il contre trente ennemis? Il tomba criblé de blessures... Sa chute fut le signal d'un massacre général, et bientôt ce vallon, qui, quelques minutes auparavant répercutait les cris joyeux d'un jour de fête, ne fut plus troublé que par les plaintes des blessés et les râles des mourants.

« Epuisés par leur œuvre de destruction et ne trouvant plus d'ennemis à scalper devant eux, ivres, les Peaux-Rouges se couchèrent sur la terre sanglante et s'endormirent.

« Le lendemain l'aube resplendissante les éveilla...

« Devant l'horrible spectacle qui les entourait, ils crurent d'abord que le camp avait été surpris et attaqué pendant leur sommeil ; mais peu à peu leurs souvenirs revinrent et ils purent mesurer l'étendue de leur crime. Des Hurons avaient tué leur chef iroquois !

« Honteux d'un pareil attentat à la foi jurée, ils s'empressèrent d'effacer toute trace de la catastrophe et d'ensevelir les victimes, posant sur chaque fosse un fragment de rocher, afin de mettre les cadavres à l'abri des animaux de proie ; mais vainement ils cherchèrent le corps de leur chef, Griffe-d'Ours avait disparu.

« Ce travail les occupa tout le jour ; puis, à la tombée de la nuit, ils quittèrent ces lieux funèbres et regagnèrent leur tribu.

« Pour expliquer la disparition de leur chef, ils affirmèrent que Griffe-d'Ours s'était noyé en traversant le fleuve, et que son corps, emporté par la rapidité du courant, n'avait pu être retrouvé.

« En effet, Griffe-d'Ours ne reparut jamais.

« Mais à dater de cette époque, à tous les renouvellements de la lune, un guerrier de la bande des Hurons assassins disparaissait subitement. Le lendemain ses frères le retrouvaient gisant, le crâne ouvert, au milieu du vallon témoin du massacre du Canadien et de sa famille.

« Ces meurtres périodiques et mystérieux se renouvelèrent trente fois et ne cessèrent que quand toute la bande de Griffe-d'Ours eut disparu.

« Les Hurons donnèrent le nom de *Champ-Rouge* à ce vallon, fatal à ceux de leur race, et peu à peu il devint pour eux l'objet d'une mystérieuse terreur. Ils le croient encore hanté par une puissance malfaisante qu'ils espèrent fléchir en apportant une pierre et l'ajoutant au monceau qui couvre les cadavres. Cette crainte s'est transmise de génération en génération, et, au moment où commence notre histoire, pas un Indien, quelle que fût sa bravoure, n'eût osé s'aventurer seul dans ces lieux funestes. »

. . . . . .

Par une belle après-midi de juillet, la solitude habituelle du *Champ-Rouge* était animée par la présence de deux hommes assis sur l'amas de pierres composant le monument funèbre des Canadiens massacrés.

Ces deux hommes formaient entre eux le plus singulier contraste. L'un, jeune homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans, avait une figure ouverte et franche, des yeux vifs, mais souvent rêveurs et mélancoliques. Une fine moustache noire, relevée galamment aux deux bouts, ombrageait sa lèvre supérieure, tandis que des cheveux de la même couleur, s'échappant de son feutre à larges bords, ruisselaient en boucles ondoyantes jusque sur ses épaules : admirable trophée de guerre pour orner le wigwam d'un Peau-Rouge !

Son costume était semblable à celui qu'ont adopté quelques chasseurs européens. Il se composait d'un feutre à larges bords surmonté d'une plume d'aigle, d'une tunique lâche serrée à la taille par une ceinture, d'un pantalon flottant s'arrêtant un peu au-dessous du genou, tandis que des guêtres en cuir protégeaient le bas des jambes. Une carabine à deux canons superposés passée en bandoulière sur son épaule, une paire de revolvers américains et un long couteau de chasse armorié pendu à sa ceinture, complétaient son accoutrement.

Cet homme était le marquis Raoul de Valvert, dont

les salons parisiens commentaient depuis dix-huit mois la subite disparition.

Son compagnon, nègre du plus beau noir et de la plus belle venue, était remarquable par une haute taille et de larges épaules qui annonçaient une force musculaire peu commune. Rien de plus imposant et en même temps de plus burlesque que son accoutrement, exclusivement composé d'un pantalon de toile et d'une peau de bison; mais cette peau de bison mérite une mention particulière. Le nègre l'avait fixée à sa personne en attachant à son cou les pattes de devant et à sa ceinture les pattes de derrière, puis de la tête de l'animal il s'était fait une sorte de casque flanqué des deux cornes en croissant, au milieu desquelles il avait planté trois longues plumes de dindon sauvage. Ainsi placée, cette peau était nécessairement trop grande et trop ample; aussi, lorsque son propriétaire marchait, la queue du bison traînait et balayait le sol à deux pas en arrière, et si par hasard la bise venait à souffler, ce singulier vêtement se gonflait, s'arrondissait et le nègre ressemblait à un mât de navire garni de sa voile, se balançant sous les efforts du vent.

Les armes de notre personnage n'étaient pas moins originales que son vêtement. Elles consistaient en une énorme hache de bûcheron, au tranchant brillant et dont le manche était passé entre les pattes du bison autour de ses reins; en face de cette hache, sur l'autre flanc, pendait un large et long *machete* ou bowie-knife. A la main, le nègre brandissait une branche de chêne noir, garnie de nœuds aigus et taillée en forme de massue, et, à en juger par la désinvolture avec laquelle l'hercule africain maniait cette badine d'une nouvelle espèce, on comprenait qu'elle devait avoir pour un ennemi la pesanteur irrésistible d'une montagne.

Par quel concours de circonstances l'élégant marquis de Valvert avait-il quitté l'asphalte du boulevard pour venir s'enterrer vivant dans ces déserts sauvages? C'est ce que l'avenir nous apprendra peut-être. En attendant, pour se remettre des fatigues d'une longue marche et reprendre des forces, les deux compagnons déjeunaient avec un appétit de voyageurs.

— Brrr! dit tout à coup Raoul en jetant un regard circulaire autour de lui, ces lieux ont un aspect sinistre. Qu'en dis-tu, Thémistocle?

— Pauvre nègre n'a jamais rien vu d'aussi épouvantable; en pénétrant ici il a pâli de frayeur.

— Vraiment, on ne le dirait pas, fit Raoul en riant.

— Riez, maître, riez; mais si vous m'en croyez, nous serons prudents et nous partirons sans retard.

— Pourquoi cela? ce lieu a un cachet d'horreur, c'est vrai, mais il ne manque pas d'une certaine beauté. Vois ces montagnes aux flancs décharnés qui s'étagent devant nous; ne dirait-on pas des degrés taillés par les Titans pour escalader le ciel? Vois ce ruisseau aux flots troublés qui coule à nos pieds et va se perdre là-bas dans les sables, comme s'il se trouvait honteux d'étaler sous l'azur du firmament ses flots souillés par le limon. Vois ces rochers qui se dressent autour de nous comme des sentinelles...

— Et qui peuvent avoir l'inconvénient de servir d'embuscade à des Peaux-Rouges convoitant nos chevelures.

— Poltron!

— Oh! fit Thémistocle avec reproche. Ma foi! maître, puisque vous semblez vous y complaire, restons-y. Si les Indiens viennent, j'ai de quoi les recevoir, et l'hercule africain posa la main sur sa massue.

— A la bonne heure! je te reconnais!... Espérons que tu n'auras pas besoin de ton gourdin et qu'il nous sera permis de prendre quelque repos avant de nous remettre en marche.

— Qui sait si nous atteindrons jamais le but que vous vous proposez, surtout n'ayant que les vagues renseignements que vous m'avez confiés?

— Il existe un vieux proverbe, Thémistocle: *La foi soulève les montagnes!* J'ai confiance en toi et en moi-même. Du reste, je ne me dissimule aucune des difficultés de l'entreprise; mais il le faut!

Le jeune homme laissa tomber son front sur sa main et s'absorba dans une méditation profonde. Quelques instants après, sa respiration calme et régulière apprit à Thémistocle que, vaincu par la fatigue, il venait de céder au sommeil.

Le nègre le considéra quelques instants d'un œil attendri.

— Pauvre maître! murmura-t-il; bon, brave, généreux; reverras-tu jamais le pays de tes pères?...

Et sur cette réflexion mélancolique, Thémistocle plaça sa massue entre ses jambes pour être prêt à tout événement et se mit à surveiller les alentours en psalmodiant à voix basse une mélopée qu'il avait sans doute apprise parmi les nègres des plantations.

Tout à coup une légère rumeur s'éleva vers une des collines bordant le Champ-Rouge et fit expirer la chanson sur les lèvres du fidèle serviteur.

Sans bouger il tendit l'oreille, puis, allongeant imperceptiblement le doigt, toucha son maître légèrement au bras.

— Qu'est-ce, Thémistocle? fit tout bas le marquis, qui, comme tous ceux qui ont vécu de la vie du désert, ne dormait jamais que d'un œil.

— Attention! répondit le nègre en collant son oreille contre le sol. La poudre parle, reprit-il au bout d'un instant, et j'entends des pas d'homme escaladant la colline. Cachons-nous derrière une de ces roches et attendons; nous saurons bientôt à qui nous avons affaire.

Raoul de Valvert suivit ce conseil, et les deux hommes, l'œil au guet, l'arme au poing, s'accroupirent derrière un des abris naturels répandus autour d'eux, prêts à tout événement.

Ils virent bientôt apparaître au sommet de la colline un homme de haute taille, portant le costume des trappeurs et brandissant une carabine qu'il chargeait et déchargeait avec une rapidité merveilleuse et une régularité mathématique.

— C'est un blanc! dit Raoul.

— Oui, maître, c'est un blanc. Il est attaqué par les Indiens qui cherchent à escalader la colline.

— Si chaque balle atteint son but, avant peu le dernier Peau-Rouge aura vécu.

— Hum! les Indiens sont nombreux, et si le trappeur vient à être blessé, il est perdu.

— Nous verrons bien.

— C'est tout vu; maître, regardez!

En effet, le trappeur venait de chanceler et de tomber sur les genoux.

Ce moment de répit permit aux Indiens d'avancer, et quand le trappeur se releva, cinq ou six de ses ennemis atteignaient le sommet de la colline, brandissant leurs tomahawks.

— Laisserons-nous massacrer cet homme comme un mouton ? s'écria le marquis en serrant convulsivement la crosse de sa carabine. Vive Dieu ! c'est un rude compagnon ; montrons-lui ce que nous savons faire.

— Mauvaise affaire ! fit Thémistocle. Bah ! à la grâce de Dieu !

Les deux hommes s'élancèrent en courant.

— Courage ! l'ami, cria Valvert ; voilà du renfort qui vous arrive... Baissez-vous ! Mais baissez-vous donc, morbleu !

Le trappeur obéit machinalement.

Un coup de feu retentit et un des Peaux-Rouges roula sur le sol, la poitrine traversée par la balle du marquis.

A cette agression inattendue, les Indiens poussèrent un cri de rage et se ruèrent sur Raoul, qui, arrivé sur le lieu de la scène, s'était placé aux côtés du trappeur.

La mêlée devint aussitôt générale.

Les deux blancs, placés dos à dos, faisaient face à leurs ennemis, dix fois supérieurs en nombre, et, se servant de leurs carabines en guise de massues, traçaient en l'air un cercle infranchissable. Chacun de leurs coups abattait un homme. Cependant, quelque grands que fussent leur courage et leur vigueur, une lutte aussi inégale ne pouvait durer longtemps. Le trappeur, blessé au bras et au côté d'un coup de flèche, sentait ses forces s'épuiser, et déjà il prévoyait le moment où son arme deviendrait trop lourde pour son bras affaibli.

— Me voici ! maître ! s'écria tout à coup une voix stridente.

C'était Thémistocle qui, retardé dans sa course par le vent s'engouffrant dans sa robe de bison, arrivait sur le théâtre de la lutte et se précipitait, tête baissée, comme une avalanche dans la mêlée.

A la vue de cet être noir, au costume fantastique, qui semblait sortir de terre, les Indiens poussèrent un cri de terreur.

— Le démon du Champ-Rouge ! s'écrièrent-ils avec un accent d'épouvante.

Et, tournant les talons, ils descendirent la colline au pas de course et se perdirent bientôt dans l'éloignement.

Le trappeur et ses deux libérateurs étaient maîtres du champ de bataille.

II. — L'HABITATION DU MARCHEUR.

— Ouf ! dit le marquis lorsque le dernier Indien eut disparu ; l'affaire a été vivement menée... Vous êtes blessé, monsieur ?

— Une simple piqûre... J'ai perdu du sang... Dans quelques jours il n'y paraîtra plus.

En disant ces mots, le trappeur cueillit une poignée d'herbes vertes qu'il imbiba d'eau-de-vie et qu'il appliqua sur ses blessures avec l'aide de Thémistocle.

— Messieurs, dit-il lorsque l'opération fut terminée, souvenez-vous qu'à partir d'aujourd'hui je vous appartiens corps et âme ; mon cœur et ma carabine sont à votre service et ils n'ont jamais failli.

— J'accepte de grand cœur et mon compagnon aussi, dit le marquis ; mais vraiment cela n'en vaut pas la peine. Tout le monde en eût fait autant à notre place.

— Hein ! fit le trappeur en regardant le jeune homme avec surprise. Y a-t-il longtemps que vous parcourez le désert ?

— Six mois à peine.

— Je m'en doutais rien qu'à votre inexpérience, qui, du reste, m'a été fort utile aujourd'hui. Mais sachez, monsieur, que le *chacun pour soi* est la loi de ces contrées, et que, tôt ou tard, l'homme qui a tiré son semblable d'entre les griffes des Peaux-Rouges risque fort de donner sa vie en échange de celle qu'il a sauvée.

— Bah ! bah ! jusqu'à présent mon compagnon et moi nous nous sommes toujours tirés d'affaire. J'espère que le ciel ne nous abandonnera pas à l'avenir.

— Hum ! fit le trappeur d'un air de doute... Allons ! je veillerai pour trois !... Maintenant pourrais-je savoir, si toutefois il n'y a pas d'indiscrétion dans ma demande, le nom de mes généreux libérateurs ?

— Raoul de Valvert, fit le marquis en s'inclinant.

— Thémistocle, dit le nègre, agitant, en guise de salut, les trois plumes de dindon qui ornaient sa tête.

— Confidence pour confidence, dit alors Raoul.

— Non, répondit le trappeur en fronçant légèrement les sourcils ; à quoi bon vous dire le nom que je portais chez mes compatriotes ? Il y a si longtemps que j'ai dit adieu à la vie civilisée, que ce nom est presque sorti de ma mémoire. D'ailleurs il ne vous apprendrait rien. J'aime mieux vous dire celui que m'ont donné les Indiens.

— A votre aise, monsieur.

— Appelez-moi le *Marcheur*. Ce nom est connu, craint ou respecté de tous ceux qui parcourent le désert. Maintenant, si vos instants ne sont pas comptés et si vous ne craignez pas d'en perdre quelques-uns, je vous offre l'hospitalité dans ma hutte, située à trois milles d'ici. Ce n'est point un palais ; mais, dans ces solitudes, un toit de branches a son prix.

— Et nous l'acceptons de grand cœur, n'est-ce pas, Thémistocle ?

— Oui, maître.

— Alors, en route ! dit gaiement le trappeur, et, de crainte de surprise, prenons la file indienne.

— La file indienne !... Que voulez-vous dire ?

Le Marcheur, qui avait déjà fait quelques pas, se retourna à cette question.

— Vrai ! murmura-t-il, on ne voit pas souvent réunis tant de courage et tant d'imprudence !... C'est miracle, mon cher monsieur, si votre crâne porte encore sa chevelure. Apprenez donc que, dans le désert, lorsque plusieurs hommes sont réunis, ils doivent toujours marcher l'un à la suite de l'autre, emboîtant leurs pas aussi exactement que possible. Trente hommes marchant ainsi laissent juste autant de traces de leur passage qu'un seul. Or dans ces régions, la vie du voyageur, et surtout celle du voyageur blanc, dépend du plus ou moins de traces qu'il a laissées derrière lui.

— Très-bien ! Je me souviendrai à l'avenir de la file indienne. Mettez-vous donc à notre tête et veuillez nous guider.

Après trois heures de marche silencieuse, les trois hommes arrivèrent en vue de la hutte du trappeur.

A l'extrémité de la plaine immense dont faisait partie le Champ-Rouge s'élevait une chaîne de hauteurs peu considérables, mais dont les flancs taillés à pic offraient l'aspect d'un mur.

Il était impossible de franchir cet obstacle, à moins d'être pourvu d'ailes comme les oiseaux ; aussi, pour passer sur le plateau supérieur, était-on obligé de longer la montagne jusqu'à un défilé situé à sept milles de la cabane.

Vers le milieu de cette chaîne et tout au pied de la

paroi verticale, trois roches énormes, que le temps avait sans doute fait tomber du sommet, s'étaient rencontrées par hasard et arc-boutées en voûte au faîte d'un chaos de roches plus petites. C'est sous cette voûte que le trappeur avait construit sa hutte avec des troncs d'arbres et des branchages. Ainsi placé, il ne pouvait être ni tourné, ni lapidé du haut de la montagne ; ses derrières étaient complétement à l'abri des attaques et des surprises.

Cette sorte de forteresse n'était pas moins bien défendue du côté qui regardait la plaine. D'abord l'Abbitibbé, large et profond, coulant à une portée de carabine, représentait un premier rempart naturel ; puis, l'éboulis de rochers que nous avons signalé tout à l'heure se continuait jusqu'au bord du fleuve, formant comme deux murs parallèles séparés par un couloir très-étroit qui menait directement à la hutte et dans lequel un homme seul pouvait passer. L'ennemi, s'il se présentait, devait nécessairement traverser d'abord le fleuve sous le feu du Marcheur ; puis, ne pouvant attaquer la hutte par derrière ni par les côtes, prendre le sentier entre les roches.

— Vous ne devez pas voir ma maison d'ici, dit le trappeur en se frottant les mains, et cependant c'est un vrai château fort. Un jour, il y a bien des années de cela ! — j'y soutins un siége en règle.

— Qui dura ?...

— Plus d'une semaine, mais les Indiens furent si vertement repoussés qu'ils n'y revinrent plus. Ils ont préféré m'avoir pour ami, et voilà plus de dix ans que

L'intervention de Thémistocle. Dessin de Gerlier.

je vis en bonne intelligence avec eux. Je fais même, par adoption, partie de la grande tribu des Iroquois-Yakangs.

— Vraiment !... Et quels sont ceux qui vous ont si vivement attaqué aujourd'hui ?

— Oh ! ceux-là, dit le Marcheur en crispant le poing, je les retrouverai : j'ai un vieux compte à régler avec eux.

— A quelle tribu appartiennent-ils ?

— A quelle tribu ?... A aucune. Ils font partie d'un clan d'environ deux cents mauvais drôles, ramassis de la lie de toutes les tribus indiennes, de métis de la pire espèce, et même de quelques blancs qui auraient un compte sévère à rendre à la justice de leur pays. Les Peaux-Rouges des tribus les craignent et les haïssent ; ils les connaissent sous le nom d'*Enfants perdus*.

— Quel motif les poussait à vous attaquer ?

— La haine instinctive que tous les brigands ont pour les honnêtes gens, fit le trappeur d'un air convaincu. Outre cela, je crois qu'ils me gardent rancune d'avoir logé une balle dans l'œil d'un de leurs chefs

— Vous m'en direz tant !... fit Raoul de Valvert en souriant.

— Nous voici au fleuve ; il s'agit de le traverser. Ce n'est pas difficile, mais encore faut-il savoir où poser le pied. Je vais passer devant et vous montrer le chemin.

Après avoir franchi l'Abbitibbé, les trois hommes s'engagèrent dans l'étroit sentier menant à la hutte, quand, aux deux tiers du chemin, un rauque grognement s'éleva, menaçant et répercuté par l'écho des rochers.

— Oh ! oh ! s'écria le marquis, vous avez du monde chez vous, mon compagnon. Voilà un maître ours gris, qui, pendant votre absence, a trouvé bon de s'installer ici : il va falloir en découdre !

Au mot d'ours gris, Thémistocle, heureux de jouer un peu de la massue, voulut s'élancer en avant ; mais comme le sentier était trop étroit pour que deux hommes pussent passer de front, le brave nègre saisit le Marcheur dans ses mains formidables, l'enleva de terre comme un enfant, puis, pirouettant sur les talons et le faisant passer à la hauteur des trois plumes de dindon, il le déposa délicatement à terre derrière lui. Cette manœuvre terminée, il s'avança, la massue haute, vers le *grizzley*, qui, assis à la porte de la hutte, remuait le museau et regardait venir les trois hommes d'un air assez indifférent.

— Morbleu ! quel poignet ! fit le trappeur avec admiration... Arrêtez !

Mais Thémistocle avançait toujours.

— Arrêtez ! arrêtez ! morbleu ! arrêtez-vous donc ! cria le Marcheur en se cramponnant à la queue de bison que le nègre traînait derrière lui... C'est un ours apprivoisé, mon compagnon des mauvais jours et le défenseur de ma propriété.

— Bah ! fit le nègre avec un accent si désappointé, que le marquis ne put s'empêcher de sourire. Quel dommage !

— Vous voilà chez vous, messieurs, dit le Marcheur en écartant l'ours de la main et franchissant le seuil de la cabane.

L'ameublement de ce réduit était des plus simples. Une demi-douzaine de têtes de bison servaient de siéges ; dans l'un des coins, un amas de fougère et de feuilles sèches, couvert de fourrures, faisait l'office de lit ; quelques tasses de bois... et c'était tout ! Par un contraste bizarre, si les objets de première nécessité faisaient défaut, en revanche les objets de luxe abondaient. Les murs étaient partout constellés de trophées de chasse merveilleux que, dans nos pays civilisés, on se serait disputés au poids de l'or. Griffes et dents d'ours gris, bois de cerf et de renne servant de support au linge et aux vêtements de rechange du Marcheur ; cornes de bison, plumes d'aigle, deux carabines, une demi-douzaine de poires à poudre, un arc indien avec ses flèches, un casse-tête, deux chevelures de Peaux-Rouges : tout cela fixé et groupé sur les murs dans un désordre si complet, que parmi toutes ces richesses l'œil ne voyait qu'un chaos sans nom.

— Nous avons le couvert, dit le Marcheur ; il nous faut à présent le vivre. Si vous voulez bien, je vais y pourvoir.

— Vive Dieu ! Faites vite : le combat de tantôt m'a mis en appétit.

Le Marcheur plaça vers le seuil de sa hutte trois branches d'arbre formant trépied.

— Voici la broche, dit-il... Allons ! maître Martin, apportez-moi le rôti.

L'ours, ainsi interpellé, se dressa sur ses pattes, et, saisissant dans sa gueule un quartier de cerf accroché au mur, l'apporta à son maître.

— Pardieu ! fit le marquis en jetant un regard de côté au grizzley, voici la première fois que je vois un semblable animal en tête-à-tête avec un morceau de venaison sans qu'il fasse avec lui plus ample connaissance.

— Martin est incapable d'une mauvaise action et même d'une mauvaise pensée ; il sait que tôt ou tard il en aura sa part et il préfère l'attendre. D'ailleurs, quand mon absence se prolonge et que la faim le presse trop vivement, il n'est pas embarrassé de chasser pour son compte, et alors même il a soin de rapporter au logis ce qui lui reste après son repas.

— Un grizzley apprivoisé ! Cela ne s'est jamais vu.

— Bah ! cela se voit, puisqu'en voilà un devant vous !

— Mais si l'envie lui venait de goûter un peu du trappeur blanc ?

— Bah ! J'ai pris Martin tout petit. Je l'ai nourri, élevé, je l'ai vu grandir... Ma foi, depuis six ans que nous vivons ensemble, jamais un nuage n'est venu obscurcir notre amitié... Messieurs, le rôti est prêt. A table ! reprit le trappeur.

Et comme Raoul jetait un regard autour de lui, cherchant le meuble en question, le Marcheur ajouta :

— Chez moi, les meubles et les assiettes sont remplacés par... une aimable cordialité.

Les trois hommes se mirent à souper en compagnie de Martin, et bientôt le silence de la hutte ne fut plus troublé que par le bruit régulier des mâchoires.

Lorsque le repas fut achevé, la nuit étendait déjà sur la terre son voile parsemé d'étoiles.

— La lune se lèvera tard aujourd'hui, dit le Marcheur, et pour la remplacer je n'ai que quelques misérables flambeaux de résine.

— Gardez vos flambeaux, dit Raoul ; après le souper, ce qu'il y a de meilleur, c'est le lit.

— Vous parlez de dormir, monsieur le marquis. Couchez-vous et dormez, dit le trappeur en indiquant les peaux de bison, Martin et moi nous partagerons les quarts de veillée.

Ce conseil fut immédiatement mis à exécution.

Epuisés par les fatigues de la journée, Thémistocle et son maître ne tardèrent pas à s'endormir, et bientôt un silence solennel enveloppa le trappeur, qui, sa carabine entre les genoux, s'était assis à la porte de la hutte et surveillait l'obscurité. Seul, l'Abbitibbé, déroulant avec lenteur ses ondes murmurantes, entonnait son hymne à la nuit, auquel se mêlait par intervalles la douce voix de la brise chantant parmi les roseaux de ses bords.

III. — L'ALLIANCE.

Une semaine s'était écoulée depuis que Thémistocle et son maître habitaient la hutte du trappeur.

— Mon hôte, dit un jour le marquis, nous sommes obligés de prendre congé de vous ; mais ce ne sera pas sans vous remercier vivement de votre cordiale hospitalité.

— Que voulez-vous dire ?

— Cher hôte, il nous faut partir.

— Monsieur de Valvert, voulez-vous me permettre de vous parler à cœur ouvert ?

— Certes ! Je vous écoute.

— Habitué comme je le suis à lire incessamment dans ce livre mystérieux que Dieu lui-même s'est donné la peine d'écrire et qu'on appelle *la nature*, un visage franc et ouvert comme le vôtre ne peut avoir longtemps de secrets pour moi. Ce n'est pas le simple attrait de la curiosité ni l'amour des aventures qui vous ont poussé dans le désert américain. En y entrant vous poursuiviez un but sérieux et je ne crois pas me tromper en affirmant que, pour l'atteindre, vous êtes prêt à sacrifier votre vie s'il le faut. Ce but, je ne le connais pas ; je ne

cherche pas à le connaître ; mais, quel qu'il soit, seul, livré à vos propres ressources, vous ne l'atteindrez jamais. Vous ne soupçonnez pas les dangers qui vous entourent ! Je m'étonne comme de la chose la plus merveilleuse que vous ayez pu vivre six mois... ici...

— Où voulez-vous en venir ?

— Pour réussir dans ce que vous avez entrepris, il vous faut un compagnon dont vous soyez sûr, un homme doué des qualités qui vous manquent, qui voie pour vous. Vous m'avez sauvé la vie, monsieur le marquis, si vous voulez, je serai cet homme !

— Merci ! dit Raoul d'une voix émue en pressant la main du trappeur. Mais, vous l'avez dit, je poursuis un but difficile à atteindre et ce serait un éternel remords pour moi de vous entraîner dans les dangers qui ne manqueront pas de m'assaillir.

— Je n'ai pas fini, monsieur le marquis. Il y a bientôt trente ans que, vaincu dans la lutte de la vie, j'ai dit adieu aux espérances de ma jeunesse pour venir m'ensevelir vivant dans ce désert, continua le Marcheur, en passant la main sur son front comme pour en chasser une douloureuse pensée. Pendant vingt ans j'ai cru que la solitude et la contemplation guériraient mon cœur ulcéré. Mais, hélas ! depuis huit jours que le ciel vous a mis sur ma route, tous ces doux rêves d'amitié, de patrie, de famille, que je croyais à jamais éteints dans mon cœur, se sont ranimés plus vivaces encore que par le passé. *Væ victis !* disaient les Gaulois, vos ancêtres, aux Romains vaincus. *Væ solis !* me crie aujourd'hui la grande voix de la solitude qui ne m'a jamais trompé. Croyez-moi, les voies de la Providence sont sages et mystérieuses ; ce n'est pas pour rien qu'elle nous a mis face à face et qu'elle vous a permis de me conserver la vie..

— Le Marcheur a raison, maître, dit Thémistocle, c'est un brave homme. Restons ensemble.

— Je ne puis pas contredire mon fidèle Thémistocle, fit Raoul en souriant. Soit ! ne nous séparons plus. Qui sait ? C'était peut-être écrit et cela vaudra mieux ainsi.

Le Marcheur secoua énergiquement la main que lui tendait le jeune homme.

— Vive Dieu ! monsieur le marquis, nous mènerons votre entreprise à bonne fin, espérons-le ! Quatre valent mieux que deux !

— Comment quatre ? demanda Thémistocle, ouvrant de grands yeux.

— Martin, dit le trappeur, s'arrêtant devant le grizzley et lui montrant le marquis et le nègre : à partir d'aujourd'hui tu as trois maîtres. As-tu compris ?

L'ours, ainsi interpellé, s'approcha du marquis et se levant sur ses pattes de derrière, appuya son museau contre la joue du jeune homme ; puis il répéta la même manœuvre vis-à-vis de Thémistocle.

— Martin vous a reconnus pour ses seigneurs et maîtres, dit le trappeur : il vient de vous rendre hommage. A nous quatre, nous serons les rois du désert !

— Le courage, dans tous les cas, ne manquera à aucun de nous, dit Raoul, en caressant la tête du grizzley. Mais, mon cher trappeur, ce n'est pas tout d'avoir conclu une alliance offensive et défensive dans laquelle je gagne tout et ne donne rien. Il est important que nos efforts soient raisonnés et tous dirigés vers un but unique. Ce but que je poursuis et que vous ne connaissez pas, il faut vous l'apprendre...

— Comme il vous plaira, monsieur Raoul, fit le trappeur en approchant un crâne de bison, je vous écoute.

— Mon nom, commença Raoul, a déjà dû vous révéler ma nationalité. Je suis Français. Lorsque la révolution de 89 éclata, mon père, alors âgé de vingt ans, fit partie de l'émigration, sacrifiant, comme tant d'autres, ses intérêts matériels à ses convictions, à sa fidélité à son Dieu et à son roi Retiré en Angleterre, il supporta vingt années d'exil et de misère, obligé pour vivre de donner tantôt des leçons de français aux commerçants de Londres, tantôt des leçons d'escrime dans les salles d'armes.

Plus tard, en 1815, lorsque l'Europe coalisée chassa Napoléon et rendit le trône de France à ses anciens maîtres, mon père rentra dans son pays et fut remis en possession d'une partie de ses biens ; puis, pour le récompenser de sa fidélité, le roi lui offrit une charge à la cour. Mais les longues épreuves de l'exil et de l'adversité avaient éteint chez l'ancien émigré toute idée d'ambition ; il n'aspirait plus qu'à vivre tranquille ; il refusa. Retiré dans son château de Valvert, il se maria. Un an après, je venais au monde.

A partir de ce moment, une transformation sembla s'opérer dans le caractère de mon père. Oubliant le monde entier, il ne vivait plus que par moi. On eût dit que la création se résumait pour lui dans un être unique, son cher Raoul. A mesure que je grandissais, tous dans le château subissaient mon ascendant. Mes désirs, mes moindres caprices avaient force de loi Vainement ma mère qui voyait le mal d'une semblable éducation, essayait parfois quelques timides remontrances : — Madame, lui répondait mon père, n'oubliez pas que cet enfant doit un jour perpétuer mon nom et que j'entends qu'on le respecte à l'égal de moi-même.

Hélas ! mon ami, grâce à cette belle éducation, je devins un petit tyran, même vis-à-vis de ma mère et de ma jeune sœur. Enfin, l'heure sonna de commencer mon éducation ; mon père ne voulut jamais consentir à se séparer de moi et me choisit un précepteur..... Je dois avouer que je ne lui donnai pas beaucoup de peine, car, au latin, je préférais monter à cheval, tirer à la cible ou faire des armes avec l'intendant du château, ancien prévôt dans un régiment.

Je venais d'atteindre mes dix-sept ans, lorsque mon père mourut. Ma mère était incapable de me tenir en bride, et j'adoptai la vie d'oisiveté et de dissipation qui conduit tant de jeunes gens à la ruine, si ce n'est au déshonneur. Chaque jour, le mal faisait en moi de rapides progrès... A tous mes défauts j'ajoutai bientôt un vice : je devins joueur.

Cette vie dura sept ou huit ans qui passèrent avec la rapidité d'un songe. Hélas ! le réveil devait être terrible. Un beau jour, j'acquis la triste certitude que j'étais ruiné et que ma folle conduite avait réduit à la misère, non-seulement moi-même, mais encore ma mère et ma sœur, pauvres victimes de mes mauvais penchants.

Cette catastrophe m'anéantit. Je fis un retour salutaire sur moi-même et mesurai l'étendue de mes fautes. Ne sachant que devenir, le cœur bourrelé de remords, la pensée du suicide s'offrit d'abord à moi comme une planche de salut. Mais bientôt, la raison prenant le dessus, je repoussai cette idée comme une lâcheté.

Non, me dis-je, ma dissipation fut la cause du mal, mon travail réparera tout.

Un peu ranimé par cette pensée, je me mis en quête, espérant trouver un protecteur parmi les belles rela-

tions que je possédais. Un jour, en cherchant parmi les papiers de mon père les traces de relations de famille, quelques plis jaunâtres attirèrent mon attention. Je les ouvris et, jugez de ma surprise! c'était une liasse de lettres écrites à mon grand-père par son cousin, camarade et ami d'enfance, l'une des pures gloires de notre pays, le marquis de Montcalm.

— Montcalm? le défenseur du Canada?

— Lui-même; l'une de ces lettres était datée de 1758 et fut pour moi un trait de lumière. A cette époque, l'Angleterre faisait tous ses efforts pour nous ravir le Canada et bientôt elle allait réussir, malgré les incroyables traits d'audace et de bravoure de Vaudreuil et de Montcalm. Lord Chatam, ministre anglais, comprenant tout le parti que l'on pouvait tirer de cette belle contrée, armait ses flottes les plus puissantes et rassemblait sur les frontières du Canada une armée de soixante mille hommes. Pendant ce temps, le ministère français adressait au gouverneur de Québec, qui lui demandait des secours, cette incroyable lettre :

« Je suis bien fâché d'avoir à vous mander que vous ne devez point espérer de recevoir de troupes de renfort; outre qu'elles augmenteraient la disette des vivres, que vous n'avez que trop éprouvée jusqu'à présent, il

La hutte du Marcheur. Dessin de A. de Bar.

serait fort à craindre qu'elles ne fussent interceptées par les Anglais dans le passage, et comme le roi ne pourrait jamais vous envoyer des secours proportionnés aux forces que les Anglais sont en état de vous opposer, les efforts que l'on ferait ici pour en procurer n'auraient d'autre effet que d'exciter le ministère de Londres à en faire de plus considérables pour conserver la supériorité qu'il s'est acquise dans cette partie du continent. »

— C'est incroyable !

Cela est... Et cependant, malgré cet indigne abandon, les Français tenaient en échec, au Canada, toutes les forces de l'Angleterre. M. de Beaujeu gagnait la bataille de Monongahela ; en 1756, Montcalm s'emparait du fort Oswéga; en 1757, de celui de W. Henry; en 1758, il défendait le fort de Carillon contre le général anglais Abercromby et le forçait à lever le siége... Malgré tout son courage, la misère et la disette devaient venir à bout de lui !

Un moment Montcalm crut pouvoir continuer la guerre avec ses propres ressources, grâce à une révélation ignorée. C'est précisément à ce fait que se rapportaient les lettres que j'avais trouvées. Je puis vous lire un passage frappant de l'une d'elles.

Et Raoul prenant dans son portefeuille un papier jauni, le déploya lentement et lut ce qui suit :

« J'ai fait tenir au ministre que s'il ne nous envoyait

point de renfort les Anglais s'empareraient de Québec dans la campagne de l'année prochaine. Vous comprenez, mon ami, qu'on ne peut faire longtemps l'impossible..... Tous nos hommes sont à la demi-ration, et je prévois le moment où les vivres devront encore être réduits... Cependant je ne désespère pas... le ciel va me venir en aide puisque le ministère m'abandonne. Je suis peut-être à la veille de posséder assez d'argent pour soutenir cette guerre encore pendant longtemps et même lui donner l'énergie et la rapidité qui lui manquent, à mon gré. Telle est la voie de la Providence. Ces jours derniers on introduisit auprès de moi un pauvre diable de Français qui, parti de Québec depuis plus d'un an, s'était enfoncé dans les prairies de l'ouest peuplées par

Le camp des Enfants perdus. Dessin de Gerlier.

les Indiens. Cet homme m'a assuré que vers le 83e degré de longitude et le 47e de latitude, dans une petite chaîne de colline qui s'élève au milieu d'une plaine immense, se trouve une grotte remplie de poudre d'or. Cette grotte, il l'a vue, il y est entré... Malheureusement pour lui sa curiosité lui a coûté sa chevelure, car les Indiens, qui veillent sur ce trésor, après une poursuite acharnée qui dura trois jours, l'atteignirent et le scalpèrent. Il me mènera au trésor et me l'abandonnera, pourvu que je lui en laisse la dixième partie; car seul, sans soldats, il ne peut le conquérir. Tel est le fait mystérieux dont je vous confie le secret, mon cousin. Maintenant cet homme a-t-il dit la vérité? Je n'en sais rien encore; mais le fait a assez d'importance pour que je m'en assure. Au premier moment de répit, j'organiserai une expédition que je conduirai moi-même,

avec l'homme que j'ai gardé, vers la grotte bienheureuse. »

— Or, mon cher ami, continua Raoul en renfermant la lettre dans son portefeuille, cette expédition ne fut jamais faite, car, l'année suivante, Montcalm tombait sur le champ de bataille en même temps que son adversaire le général anglais Wolf.

Vous comprenez facilement que la lecture de cette lettre me causa une émotion extraordinaire. Vainement je me représentais que l'existence du trésor de Montcalm était problématique ; qu'en supposant même qu'il eût jamais existé, il y avait de fortes probabilités pour qu'il eût déjà été visité depuis longtemps, une voix me criait de tenter l'aventure...

Incapable de résister plus longtemps, je refusai une position qui m'était offerte à Paris, ramassai le peu qui me restait encore, et, malgré les pleurs et les supplications de ma mère et de ma sœur, je partis accompagné de Thémistocle, au service de ma famille depuis mon enfance et la sienne, car nous sommes frères de lait. Voilà six mois que nous parcourons le désert à la recherche du trésor.

Maintenant, mon ami, répondez-moi franchement : nos recherches sont-elles fondées ?

Le trappeur réfléchit pendant quelques minutes.

— Ma foi, monsieur le marquis, je l'ignore... Seuls, le chef ou le sorcier de la tribu des Yakangs pourront vous renseigner à cet égard... Si vous voulez m'en croire, nous nous mettrons en route demain... je vous servirai de guide.

IV. — Le camp des Enfants perdus.

Un de ces incendies que la main de l'homme est si prompte à allumer dans les forêts et les prairies américaines a détruit une grande étendue de bois et formé comme une immense clairière artificielle au milieu d'un océan de verdure. Deux sentiers se coupant en croix la traversent et vont se perdre dans l'ombre des massifs. A chacune des extrémités de ces routes se dresse une haute palissade qui défend l'entrée de la clairière.

C'est le camp des Enfants perdus, les écumeurs du désert.

Derrière chaque palissade un Indien, le tomahawk au poing, se tient en vedette, droit et immobile comme une statue de bronze. Au centre de la clairière, sous l'ombrage projeté par une tente en peaux de bison, trois hommes, assis, contrastent autant par leur costume que par la couleur de leur visage. L'un est un Indien du Far-West, l'autre un sang-mêlé du Sud, le dernier un blanc dont il serait difficile de deviner la nationalité avec le costume emprunté moitié aux coutumes de la vie civilisée, moitié aux mœurs des Peaux-Rouges. Ils fument en silence.

— Ainsi, chef, dit tout à coup le blanc, en secouant la cendre de sa pipe, vous êtes sûr que vos hommes répondront à votre appel ?

— Œil-Sanglant est un sachem, fit orgueilleusement l'Indien. Dans quelques instants, soixante de mes fils seront ici.

— De quel côté viennent-ils ?

— Mes fils sont partagés en deux bandes : les uns, commandés par le Serpent, viendront du nord ; les autres arriveront par la porte de l'ouest, sous la conduite de Castor.

— Le chef a-t-il confiance dans le Castor ?

— Le Castor est fort et courageux, dit Œil-Sanglant sans répondre directement.

— Je sais que le Castor est un guerrier redoutable ; mais sa conduite a éveillé mes soupçons...

— Mon frère est un sage, rien ne lui échappe !... J'y veille... dit l'Indien avec un mauvais sourire.

— Alors, je suis tranquille.

— Si mes frères veulent m'écouter, dit à son tour le sang-mêlé, je leur apprendrai une importante nouvelle.

— Parlez, Scott, nos oreilles sont ouvertes.

— Cinq visages pâles demandent à s'affilier aux Enfants perdus.

— Je sais cela, dit l'Indien.

— Ah ! fit le métis avec surprise.

— Œil-Sanglant voit tout et sait tout : le vent apporte à ses oreilles les rumeurs du désert.

— Et que lui ont-elles dit, ces rumeurs ?

— Elles lui ont dit que son frère Scott a rencontré, à trois journées de marche vers le sud, cinq aventuriers blancs commandés par un homme qui se fait appeler *l'Américain*. Cet homme est venu dans le désert pour chercher un trésor dont il croit connaître l'emplacement, et, afin de ne pas être inquiété dans ses recherches, il demande à devenir notre frère.

— Œil-Sanglant est un grand chef.

— Ce n'est pas tout, reprit l'Indien avec un sourire d'orgueil.

— Toujours des rumeurs apportées par le vent ?

— Toujours... Elles m'ont appris que notre frère Scott s'est engagé à faire entrer l'Américain dans la grande famille des Enfants perdus, à la condition que le trésor une fois trouvé, la moitié lui en serait abandonnée en toute propriété.

— Démon ! murmura le métis, en tourmentant de la main son couteau.

— Que mon frère laisse en repos son arme, et qu'il m'écoute !... D'après la loi et la coutume des Enfants perdus, notre frère Scott n'aurait pas dû s'engager avant de nous avoir consultés et d'avoir promis de partager avec nous le bénéfice de sa nouvelle alliance... Mon frère a failli à son devoir.

— Vous allez trop loin, chef ! s'écria le métis. Savez-vous quelles étaient mes intentions ?

— Peu m'importe !... L'Américain et ses cinq compagnons seront admis parmi nous ; l'Œil Sanglant leur donnera sa voix. Il ne demande rien à son frère pour cela ! L'or est sans prix pour lui ; il n'estime que les chevelures !...

Le visage de Scott se rasséréna.

— Il est bien entendu que le chef ne parle qu'en son nom, dit tout à coup le blanc. Quant à moi, Scott, je réclame ma part : car si j'aime les chevelures, je ne dédaigne pas l'or soit en barres, soit monnayé.

Le métis répondit par un signe de tête affirmatif.

— Compte là-dessus, scalpeur ! se dit-il intérieurement. Cet or-là ne percera point tes poches.

— Silence ! fit tout à coup l'Œil-Sanglant. J'entends la forêt tressaillir autour de nous. Les guerriers arrivent...

Un instant après, une troupe indienne arrivait auprès de la palissade située au nord de la clairière.

— Qui vient ? cria la sentinelle.

— Amis.

— Leur nom ?

— Les Fils du feu.

— Leur chef ?

— Le Serpent.

— C'est bien, entrez! dit la sentinelle en faisant tourner la palissade sur un de ses montants.

Une vingtaine d'Indiens peints et costumés en guerre, marchant sur une file unique, entrèrent dans la clairière et vinrent se ranger autour de la tente centrale. Leur chef s'avançant alors vers l'Œil-Sanglant :

— La voix de mon père a frappé mes oreilles; elle m'a dit de venir et je suis venu.

— Bien, le Serpent est un guerrier : il possède la meilleure partie de mon cœur.

— Qui vient? criait en ce moment la sentinelle de la porte située à l'ouest.

— Amis.

— Leur nom?

— Les Vautours.

— Leur chef?

— Le Castor.

— Entrez!

Une quarantaine d'Indiens s'avançant dans la clairrière vinrent se ranger derrière les autres.

Quelques instants après, une nouvelle troupe d'une dizaine de visages pâles, qui se donnèrent le nom de *Scalpeurs blancs*, étaient réunis aux Indiens.

— Qui vient? cria enfin la sentinelle de la porte du sud.

— Amis.

— Leur nom?

— Vous leur donnerez celui qu'il vous plaira.

— Leur chef?

— L'Américain.

— Entrez!

— Ce sont nos nouveaux alliés, dit le métis en s'avançant vers les derniers venus et conduisant leur chef en face de l'Œil-Sanglant.

L'Indien regarda fixement l'Américain comme s'il eût voulu lire dans sa pensée.

— Le visage pâle, dit-il enfin, veut faire partie des Enfants perdus?

— Oui.

— Mon frère sait-il quelles seront ses obligations?

— Vaguement; mais vous me les indiquerez, et je les remplirai.

— Mon frère sait-il ramper parmi les herbes sans laisser trace de son passage? Sait-il reconnaître et suivre la piste d'un ennemi?

— Fort imparfaitement encore. Mais, sous un maître aussi renommé que l'Œil-Sanglant, je ferai de rapides progrès.

— C'est bien, dit l'Indien visiblement flatté, malgré l'impassibilité de son visage. Le sachem avisera.

Œil-Sanglant s'avança alors vers les Enfants perdus rassemblés, promenant un regard perçant sur chacun d'eux comme pour le reconnaître.

C'était vraiment un spectacle imposant que celui de ces sauvages aux traits énergiques, aux bras et à la poitrine ornés de fantastiques peintures de guerre, roides et immobiles, la lance au poing, le tomahawk pendu à la ceinture à côté des trophées de victoire conquis dans le sentier de la guerre; leurs longs cheveux entremêlés de plumes éclatantes, la couverture de bison flottant sur leurs épaules.

— Que mes fils ouvrent les oreilles, dit Œil-Sanglant, un chef va parler.

Guerriers! Depuis que votre volonté toute-puissante m'a choisi pour chef, votre domination n'a cessé de s'étendre dans la prairie. Les Enfants perdus ne sont plus poursuivis ni traqués comme des bêtes fauves; ils commandent à leur tour, ils sont les rois du désert! Tous nos frères indiens les craignent et les respectent; toutes les tribus recherchent leur amitié ou du moins leur neutralité pour jouir en paix des territoires de chasse légués par leurs pères, et quand les visages pâles veulent traverser la contrée, c'est à nous qu'ils payent humblement le droit de passage.

A qui mes fils doivent-ils ce résultat? D'abord à leur courage, puis à leur prudence quand ils marchent dans le sentier de la guerre. Mes fils sont des guerriers! Au courage de l'ours gris ils allient la prudence du renard : qui pourrait leur résister? personne. Mais qui les conduit? Œil-Sanglant, leur chef. Cela est-il vrai, hommes puissants?

— Oui! oui! s'écrièrent les Enfants perdus.

— Mes fils conservent-ils pour Œil-Sanglant la confiance qu'ils lui ont donnée?

— Oui! oui! s'écrièrent encore les Indiens.

— Si mes fils connaissent un guerrier plus digne que lui de les commander, qu'ils le prennent pour chef : je déposerai mon autorité entre ses mains.

— Non! non! jamais! Œil-Sanglant restera notre père.

— Il sera fait comme mes fils le désirent, s'écria le sachem triomphant... Guerriers! quelles sont ces rumeurs que j'entends là-bas vers l'ouest? La brise qui passe en chantant à travers le feuillage apporte à mon oreille des cris de défi, de haine et de triomphe qui remplissent mon cœur de tristesse. D'où viennent ces rumeurs? Mes fils l'ignorent-ils?

Le Serpent fit un pas en avant.

— Elles viennent de la tribu des Yakangs, dit-il.

— C'est vrai! rugit le sachem; elles viennent des Yakangs qui nous bravent, des Yakangs qui nous méprisent, des Yakangs qui ont juré de faire des sifflets de guerre avec nos os!

Un frémissement de colère parcourut les rangs des guerriers aux paroles de leur chef.

— Le Wacondah veut que cela cesse, continua le chef. Il est temps que les Yakangs apprennent à nous connaître et à nous craindre comme les autres tribus du désert. Mes fils sont-ils prêts à marcher dans le sentier de la guerre?

— Marchons! crièrent les Indiens.

— C'est bien!... mes fils marcheront. La Flèche-Noire et ses guerriers yakangs chassent le bison sur les bords de la rivière de la Souris, à deux journées de leurs wigwams. A leur retour, ils ne retrouveront qu'un monceau de cendres que le vent dispersera!...

Guerriers! continua Œil-Sanglant en montrant l'Américain, un visage pâle demande à faire partie de notre famille. Mes fils diront leur volonté. Cinq carabines peuvent trouver place dans nos rangs. Que mes fils décident!

Les guerriers ainsi interpellés se consultèrent pendant quelques instants et acquiescèrent du geste.

— Les Enfants perdus, dit Œil-Sanglant, vous acceptent comme frère.

— Merci, répondit l'Américain impassible.

— Que mon frère écoute, il apprendra ses devoirs.

— Parlez, chef.

— Mon frère jure-t-il de rester fidèle à ses nouveaux amis?

— Je le jure!

— Mon frère jure-t-il d'obéir aux chefs librement choisis par les guerriers?

— Je le jure!

— Mon frère sacrifiera-t-il ses intérêts personnels à ceux de tous et donnera-t-il non-seulement sa vie, mais encore celle de ses parents et de ses amis pour la tribu?

— Je le jure!

— C'est bien! Guerriers, apprenez vous-mêmes à notre frère le châtiment réservé aux traîtres.

Dix Indiens, quittant les rangs entourèrent l'Américain, et lui posant leur couteau à scalper sur la gorge :

— Celui qui aura violé son serment, dirent-ils d'une voix sombre, mourra, et sa langue menteuse sera jetée en pâture aux corbeaux.

— Celui qui aura trahi ses frères sera attaché au poteau de torture et les guerriers sauront bien lui faire pousser des cris de douleur comme à une vieille femme peureuse.

L'Américain ne sourcilla pas.

— Guerriers, dit-il, vos menaces ne m'effrayent pas; mes intentions sont pures, ma langue n'est point menteuse. Tout ce que j'ai juré de faire, je le ferai.

— Mon frère fait maintenant partie de la famille des Enfants perdus, reprit Œil-Sanglant, conduisant l'Américain auprès de la tente, au milieu des chefs; comme il n'est pas encore habitué à la vie du désert, nous lui donnerons le nom de *Novice*.

— Chefs, s'écria l'Américain dont le visage rayonnait, on a dû vous dire que j'étais entré sur vos domaines pour chercher un trésor dont seul je connais l'emplacement. Cela est vrai. En échange de ce que les Enfants perdus viennent de faire pour moi, je promets de partager fraternellement le trésor avec eux.

— *By God!* c'est parler, cela! s'écria le scalpeur, voilà un vrai frère! Je vous avoue, Novice, que je me sens de très-grandes dispositions à devenir votre ami.

— Guerriers, dit alors l'Œil-Sanglant, le sentier de la guerre est libre. Au sortir de la forêt, mes fils se partageront en quatre bandes, afin de cerner le village de la Flèche-Noire et de l'attaquer de tous les côtés à la fois. Hommes puissants! souvenez-vous que vous êtes les fils du feu et que vous avez juré de ne jamais faire quartier! Marchons!

La troupe s'ébranla lentement et les Indiens sortirent un à un de la clairière.

Le chef appelé le Castor fermait la marche.

— Mon frère a-t-il entendu? demanda-t-il à la sentinelle qui gardait la porte de l'ouest.

L'Indien fit un signe de tête affirmatif.

— Pied-Agile a entendu.

— Mon frère sait-il en quel endroit la Flèche-Noire et ses guerriers sont allés chasser le bison?

— Pied-Agile le sait.

— Bien! Mon frère ira trouver le grand chef yakang et lui dira qu'un ami l'engage à retourner de suite à son village.

— Mon frère sera obéi, dit Pied-Agile, et jetant sa lance sur son épaule, il disparut dans les hautes herbes.

Quant au Castor, il doubla le pas et reprit sa place à la tête de ses guerriers, les guidant à travers les sombres dédales de la forêt.

V. — LA SURPRISE.

La Flèche-Noire, chef de la guerrière tribu des Yakangs, avait établi son village à proximité d'un cours d'eau assez considérable coupant une plaine immense semée de buissons, d'arbres isolés et couverte des hautes herbes qui rendent fertiles les territoires de chasse. Comme tous les villages indiens, celui-ci n'offrait aucun plan régulier; chaque famille choisissant la place, l'arbre qu'elle jugeait à sa convenance et y établissant sa demeure, sorte de hutte au toit pointu, construite au moyen de piquets de bois et de peaux de bison bariolées de couleurs différentes. Vu de loin, l'ensemble de ces huttes faisait songer à une immense réunion de ruches éparpillées dans une forêt aux arbres rares.

Au centre du village, un espace assez grand avait été laissé vide et formait une sorte de place circulaire autour de laquelle s'élevaient plusieurs huttes plus spacieuses que les autres. C'étaient d'abord les wigwams des principaux chefs de la tribu; puis deux constructions plus vastes que les autres et se faisant vis-à-vis. L'une, édifice carré construit en terre séchée au soleil et dure comme la pierre, était la loge de la médecine, antre mystérieux où le Grand-Esprit se faisait visible, et où s'accomplissaient les mystères les plus redoutables.

Le second wigwam portait une lance fichée sur l'extrémité du toit et un trophée de chevelures ennemies, indiquant que leur propriétaire était un des personnages les plus considérables de la tribu. Et, en effet, cette hutte était la demeure de la Flèche-Noire, le premier sachem des Yakangs.

Enfin, pour compléter notre rapide description, nous ajouterons qu'une haute palissade formée de branches d'arbres entourait le village, lui servant de limites et en même temps de rempart.

En ce moment, le village indien offrait l'image la plus parfaite du calme et du bien-être que procure la paix.

Le jour commençait à pâlir : le soleil descendait lentement à l'horizon, et ses derniers rayons, enflammant les nuages et colorant leurs bords de lueurs rousses, attachaient des teintes lumineuses à la cime des arbres et aux toits aigus des wigwams. De la plaine silencieuse, où déjà s'étendaient les premières ombres, montait une brume légère dont les ondes demi-transparentes semblaient les plis interposés d'une gaze, tandis que les oiseaux se hâtaient en criant vers le gîte de la nuit. Sur la place du village se tenaient les femmes, les vieillards et les jeunes hommes qui n'avaient pu accompagner les chasseurs. Les plus vieux guerriers, groupés près des tentes, parlaient de leurs hauts faits de chasse ou de guerre, tout en aspirant la fumée de leurs pipes. Les plus jeunes préparaient des armes, polissant des pointes de flèches et de lances, aiguisant le tranchant des haches ou taillant les peaux de bison pour en faire des vêtements. Les femmes tressaient les joncs en nattes ou préparaient la nourriture, tout en surveillant leurs enfants qui, complétement nus, jouaient, criaient, se poursuivaient et se roulaient dans la poussière.

Sur le seuil de la demeure du chef, deux femmes étaient assises. L'une offrait les signes de cette vieillesse précoce qui atteint les femmes indiennes, esclaves autant que compagnes, bêtes de somme autant qu'épouses. L'autre était une jeune fille d'une merveilleuse beauté. Son costume se distinguait par son luxe de celui des autres jeunes filles du village. Il se composait d'une tunique de laine blanche à grandes raies rouges serrées à la taille par une ceinture de coquillages et laissant à nu les épaules et les bras, d'une sorte de jupe s'arrêtant un peu au-dessous du genou et entièrement formée de plumes entremêlées et nuancées

avec un art et une patience admirables. Ses pieds étaient revêtus de mocassins en cuir, retenus par des bandelettes incrustées de coquillages comme la ceinture et s'entre-croisant jusqu'au milieu de la jambe.

Quelques plumes implantées parmi les longues tresses d'ébène de sa chevelure et formant diadème autour du front complétaient l'habillement de la jeune Indienne.

Les deux femmes, auxquelles tous les habitants du village témoignaient le plus grand respect, étaient l'Abeille et Fleur-de-Printemps, femme et fille de la Flèche-Noire.

— Qu'a donc ma fille? dit tout à coup l'Abeille en attirant Fleur-de-Printemps vers elle; son front est triste et songeur.

— Fleur-de-Printemps pense à son père, répondit la jeune fille, et son cœur est vaincu par la tristesse. Quand reviendra le sachem?

— La Flèche-Noire est un chef puissant, reprit orgueilleusement l'Abeille, sa présence m'inonde de lumière; mais je suis fière de son absence en pensant aux exploits qu'il accomplit à cette heure avec ses jeunes gens au bord des lacs.

— Le désert est plein d'ennemis des Yakangs; ma mère ne le sait-elle pas?

Le village des Yakangs Dessin de A. de Bar.

— L'Abeille le sait; mais nul guerrier ne sera assez hardi pour braver un chef aussi redoutable que la Flèche-Noire. Que ma fille ne soit plus triste : dans deux jours son père reviendra.

— Hélas! ma mère ignore qu'hier, à pareille heure, j'ai vu les corbeaux s'envoler vers l'ouest en croassant...

— Ma fille dit-elle vrai? demanda l'Abeille en tressaillant.

— Mes yeux ont suivi longtemps dans l'air les oiseaux de mauvais augure, et alors une voix me disait à l'oreille qu'un malheur planait sur le sachem.

— Fleur-de-Printemps a dit vrai, fit un vieillard qui, passant sur la place, avait entendu les derniers mots de la jeune fille; heureusement notre sorcier a vu, lui aussi, les oiseaux de mauvais augure et, toute la nuit, enfermé dans la loge de la médecine, il a conjuré le Grand-Esprit de veiller toujours sur ses enfants rouges les Iroquois Yakangs.

— Le Grand-Esprit s'est-il laissé fléchir?

— Nul ne le sait encore, car le sorcier est invisible, répondit le vieillard en s'éloignant.

L'Abeille réfléchit un instant.

— Notre sorcier réussira, dit-elle tout à coup; le Wacondah lui a donné une grande puissance.

— Je le crois, répondit la jeune fille, et cependant Fleur-de-Printemps tremble encore.

La vieille Indienne jeta un regard indéfinissable sur sa fille; puis, l'attirant sur ses genoux :

— Je connais le motif de la crainte de Fleur-de-Printemps, dit-elle en souriant d'un air mystérieux.

— L'absence de son père...

— Autre chose encore, fit l'Abeille en secouant la tête.

— Que ma mère s'explique, je ne la comprends pas.

— Fleur-de-Printemps n'est plus un enfant; à son âge, j'écoutais avec complaisance la voix mélodieuse du petit oiseau qui chantait dans mon cœur. Ma fille n'est-elle pas de même?

— Que veut dire ma mère?

— Parmi les guerriers de notre tribu n'en est-il pas un dont le nom fasse tressaillir de joie le cœur de ma fille?

— Tous les Yakangs sont braves, dit la jeune fille avec un accent plein de fierté.

— N'en est-il pas un que ma fille ait remarqué parmi tous les autres?

— Non.

— Aucun d'eux ne lui a dit qu'il la trouvait belle?

— Non.

— Fleur-de-Printemps se trompe. Elle est trop belle pour qu'un guerrier ne soit heureux de lui offrir la première place dans son wigwam. Les yeux de ma fille sont encore fermés; un jour ils s'ouvriront.

— Ma mère a raison dit la jeune fille en rougissant : un guerrier voudrait partager son wigwam avec Fleur-de-Printemps.

— L'Abeille sait lire dans le cœur de sa fille... Et comment se nomme ce guerrier?

— Fleur-de-Printemps l'ignore : il n'appartient pas à la tribu des Yakangs.

— Quel Indien est assez hardi pour oser lever les yeux sur la fille d'un chef?

Fleur-de-Printemps garda le silence.

— Est-il jeune?

— Fleur-de-Printemps ne le sait pas davantage; elle ne l'a jamais vu...

L'Abeille regarda sa fille avec étonnement.

— Que ma fille s'explique, dit-elle, car à mon tour je ne la comprends pas.

La jeune fille baissa la tête et sembla se recueillir pendant quelques instants.

— Que ma mère ouvre les oreilles, dit-elle tout à coup, je vais lui montrer le fond de mon cœur.

Il y a déjà quelques lunes, j'errais par la prairie en dehors du village, écoutant la douce chanson des oiseaux et les voix qui sortent du fleuve. Le soleil, protecteur de notre race, brillait au ciel et embrasait l'atmosphère. Bientôt accablée par la chaleur suffocante, je dus m'asseoir à l'ombre d'un buisson d'églantier, où je ne tardai pas à tomber dans cet état de somnolence qui n'est plus la veille, mais n'est pas encore le sommeil. Combien de temps restai-je ainsi? Je ne sais. Tout à coup il me sembla entendre un faible bruit auprès de moi; mais si faible, qu'il arrivait à peine à mon oreille. Je crus rêver et n'ouvris pas les yeux. Bientôt une voix douce comme la brise qui joue dans le feuillage s'éleva au centre du buisson qui me protégeait, chantant sur un air plaintif :

O toi qui sans crainte reposes
Sous l'ombrage que font les roses
Abritant ton front abattu,
Me connais-tu?
Pour voir encor ton doux visage,
Jeune fille, vers ton village
Je suis entraîné par mon cœur.
Je te vois jouer sur la mousse
Et j'écoute ta voix plus douce
Que celle de l'oiseau moqueur.

Lorsque tu cours dans la prairie,
Ton pied rase l'herbe fleurie
Plus léger qu'une aile d'oiseau;
Dans les sentiers tu vas, tu passes
Sans jamais laisser plus de traces
Que le castor au sein des eaux.
. . . . . .

Tout à coup la voix s'interrompit brusquement : une exclamation gutturale de colère se fit entendre. Je me réveillai en sursaut, croyant avoir rêvé.

— Eh bien! dit l'Abeille.

— Fleur-de-Printemps n'avait pas rêvé. Sa tête et sa poitrine étaient couvertes de ces jolies fleurs bleues qui croissent au bord des eaux et qu'une main invisible avait répandues sur elle pendant son sommeil.

— Et ma fille ne chercha pas à savoir de qui lui venaient ces fleurs?

— Si, mais Fleur-de-Printemps examinant attentivement la plaine ne vit rien qu'un mouvement d'ondulation parmi les herbes de la prairie.

— Et que fit ma fille?

— Fleur-de-Printemps est une Indienne et la fille d'un chef, son cœur est brave et son œil est perçant. En examinant attentivement le pied du buisson qui lui avait servi d'abri, elle découvrit la piste de deux hommes, l'un se dirigeant vers le sud, l'autre vers l'ouest. Fleur-de-Printemps, prenant la mesure des empreintes, reconnut qu'elles avaient été faites par des pieds indiens.

— Ma fille sait-elle à quelle tribu ces Indiens appartiennent.

— Oui! répondit Fleur-de-Printemps après quelques instants d'hésitation.

— Veut-elle me le dire?

— A la tribu des Enfants perdus.

L'Abeille se leva d'un bond, l'épouvante peinte sur le visage.

Au même instant la porte de la loge de la médecine s'ouvrait avec fracas et le vieux sorcier, les vêtements en désordre, les cheveux hérissés, l'œil brillant de fièvre et d'insomnie, s'élançait sur la place en faisant des gestes de désespoir.

— Aux armes! fils des Iroquois Yakangs! cria-t-il d'une voix stridente, un grand danger vous menace!

Ce cri fit l'effet d'un coup de foudre au milieu de la population si tranquille du village. En un clin d'œil, hommes, femmes, enfants furent groupés sur la place, interrogeant anxieusement le vénérable vieillard.

— J'ai vu les corbeaux voler vers l'ouest, disait le sorcier d'un air égaré... Fasse le Grand-Esprit que la Flèche-Noire et ses guerriers pressent l'heure du retour!

A peine ces paroles étaient-elles prononcées, qu'une grande clameur, s'élevant de derrière les palissades qui entouraient le village, vint jeter l'épouvante dans le cœur des Yakangs.

— Trahison!... C'est le cri de guerre des Enfants perdus, s'écria le sorcier; la Flèche-Noire, notre chef, nous manque : serons-nous vaincus? Guerriers! les

Yakangs sont des braves, montrons aux voleurs du désert que les Iroquois ne sont pas de vieilles femmes peureuses et qu'ils savent mourir en braves !

Il y eut d'abord un moment de confusion inexprimable : les femmes et les enfants couraient en tous sens cherchant un abri. Les hommes, vieux guerriers pour la plupart et habitués de longue date à ces surprises, s'élançaient vers leurs huttes pour saisir leurs armes et revenaient se mettre sous les ordres du sorcier, qui, en l'absence du sachem, servait de chef à la tribu.

Le plan de défense fut bientôt fait.

Hommes, femmes, enfants, vieillards, tous se mettent à l'œuvre. En un clin d'œil, par les ordres du sorcier, une vingtaine des wigwams des guerriers absents sont renversés et leurs débris servent à former un solide retranchement autour de la loge de la médecine. Les hommes les plus jeunes de la tribu s'échelonnent en avant de cette espèce de barricade avec mission d'en défendre l'approche. Si l'ennemi parvient à franchir cet obstacle, il viendra se heurter, au pied même du retranchement, contre le reste des hommes valides placés en réserve. Enfin les vieillards et ceux que les graves blessures reçues à la guerre ont rendus à peu près impropres au service des armes forment le dernier corps, barrière, hélas ! bien faible si l'ennemi parvient à franchir les deux autres. Dans la loge de la médecine, le sorcier fait entrer les femmes et les enfants des principaux chefs ; mais nulle prière ne peut décider l'Abeille à suivre l'exemple de ses compagnes.

— L'Abeille est forte et courageuse, dit l'Indienne ; elle est la femme d'un chef, elle se défendra !

Et brandissant une hache de guerre de son époux, elle va se placer au premier rang des guerriers.

— Hommes vaillants, dit alors le sorcier, que chacun de vous fasse son devoir et qu'il montre aux brigands des prairies que les Yakangs ne sont pas des chiens craintifs !... Souvenez-vous que le brave frappé sur le sentier de la guerre est conduit par le Grand-Esprit dans les prairies bienheureuses, où il pourra chasser le bison pendant des milliers de lunes.

Le discours du sorcier fut brusquement interrompu par un craquement de mauvais augure, suivi d'une formidable clameur. La palissade servant de rempart au village s'était brisée sous les efforts répétés des Enfants perdus faisant irruption et poussant leur cri de guerre bien connu des Indiens.

La première attaque des assaillants ne fut pas heureuse. Les Yakangs placés en avant du retranchement, comprenant que le salut de la tribu reposait sur leur courage seul, attendirent de pied ferme le choc de leurs ennemis. Droits, immobiles comme des statues de bronze, l'arc bandé, ils les laissent approcher ; puis, quand ils ne sont plus qu'à quelques pas, ils font pleuvoir sur eux une grêle de flèches qui forcent les ennemis à reculer en désordre.

Trois fois les Enfants perdus reviennent à la charge ; trois fois ils se voient forcés de reculer devant ces ennemis impassibles et inébranlables.

L'Œil-Sanglant, les traits enflammés par la colère, rallie de nouveau ses compagnons.

— Lâches, dit-il d'une voix tonnante, vous n'êtes pas des guerriers ! Les femmes et les vieillards des Yakangs devraient laisser leurs armes et vous chasser à coups de fouet comme des chiens peureux.

— Oach ! dit un guerrier, mon père est sévère pour ses enfants. Ses enfants vont lui prouver qu'il a tort.

L'Œil-Sanglant appelle alors autour de lui les chefs des différents détachements de sa petite armée et leur donne quelques ordres à voix basse ; puis son cri de guerre devient le signal d'une nouvelle attaque.

Les assiégés comprennent que la partie décisive va se jouer et que, s'ils parviennent à repousser de nouveau leurs ennemis, ceux-ci ne reviendront plus à la charge.

Le choc est terrible. L'Œil-Sanglant et le Scalpeur, à la tête de leurs guerriers, se précipitent comme des bêtes fauves sur les Yakangs, qui, la lance en arrêt, leur présentent une barrière infranchissable. Malgré des prodiges de valeur, les Enfants perdus vont, sans doute, encore se voir forcés de reculer, lorsque plusieurs coups de carabine retentissent. C'est la bande du Novice, qui, d'après les ordres de l'Œil-Sanglant, s'est portée sur la gauche du retranchement et, prenant ainsi les Yakangs en écharpe, ouvre sur eux un feu roulant.

A cette attaque meurtrière à laquelle ils ne peuvent faire face, un certain désordre commence à se manifester dans les rangs des défenseurs de la tribu. Ils se voient forcés de reculer à leur tour, puis de se mettre à l'abri derrière le retranchement.

— Chef, dit tout à coup le Scalpeur, où donc avez-vous envoyé le Castor ?

— Le Castor se bat, dit l'Œil-Sanglant en fronçant les sourcils.

— Vous croyez ?... Il ne fait pas beaucoup de bruit.

— Il est prudent.

— Hum ! prudent, c'est bientôt dit !... Enfin je veillerai ; ce n'est pas le moment de discuter.

— Oach ! dit l'Œil-Sanglant à sa troupe, les Yakangs fuient devant nous. Poursuivez ces lâches et chacun de vous pourra montrer avec orgueil les nombreuses chevelures qu'il aura conquises aujourd'hui. En avant ! Derrière ce rempart vous trouverez des femmes que vous pourrez emmener dans vos wigwams pour préparer votre nourriture. Quant à moi, guerriers, mon choix est fait : les deux yeux de Fleur-de-Printemps éclairent mon cœur comme les étoiles du Wacondah.

— Ma fille n'est point faite pour habiter la hutte d'un chien des prairies comme toi ! s'écria l'Abeille d'une voix retentissante.

Et s'avançant à la rencontre de l'Œil-Sanglant, elle fit tournoyer son tomahawk pendant une seconde, puis le lança de toute sa force contre l'Indien.

Mais celui-ci était sur ses gardes. D'un bond de côté, il évita l'arme meurtrière, qui alla briser la tête d'un Enfant perdu placé derrière lui. Devenant agresseur à son tour, Œil-Sanglant se rua comme une bête fauve sur l'Abeille désarmée, l'étreignit dans ses bras puissants et la terrassa.

C'en était fait de l'Indienne. Déjà sa chevelure était menacée par le terrible couteau de son ennemi, lorsqu'un tomahawk lancé avec une adresse inouïe vint briser l'arme dans la main de l'Œil-Sanglant.

Celui-ci poussa une exclamation de colère et tourna les yeux du côté d'où le coup était parti.

— Le Castor ! murmura-t-il ; c'est lui ! Un jour sa chevelure ornera mes mocassins et ses os me serviront de sifflet de guerre.

Mais le mouvement qu'il avait fait avait suffi à l'Abeille pour se dégager, et, preste comme une biche poursuivie par les chasseurs, elle escalada le retran-

chement et se réfugia auprès de sa fille, dans la loge de la médecine.

Les Enfants perdus s'élancent sur sa trace et essayent de monter à l'assaut. Mais les Yakangs, combattant avec le courage du désespoir et ayant pour eux la supériorité de la position, les forcent à reculer.

Tout à coup un cri de guerre retentit derrière le retranchement et une grande lueur illumine la nuit. C'est le Serpent qui a conçu un plan diabolique pour vaincre la résistance de l'ennemi. Tournant la position, il jette adroitement quelques torches enflammées sur le retranchement, lequel, composé en grande partie des piquets de bois des wigwams, prend feu en un clin d'œil.

A cette vue, le découragement gagne les Yakangs : ils comprennent que leur défaite n'est plus qu'une question de temps. Plusieurs d'entre eux, avec la témérité du désespoir, tentent une sortie par un point du retranchement que le feu n'a pas encore envahi et essayent de se faire jour à travers les rangs ennemis.

Un secours qui vient à temps. Dessin de Gerlier.

Mais ils se voient refoulés au milieu du cercle de flammes.

Les Enfants perdus, jugeant leur victoire certaine, entonnent leur chanson de guerre et exécutent la danse du scalp autour du brasier. La lueur des flammes découpe dans la nuit leurs silhouettes grimaçantes, qui passent et repassent, semblables à une bande de démons.

Toup à coup un son étrange, grave, prolongé, analogue à celui que les bergers des Alpes tirent de leur corne de bœuf, s'élève à une soixantaine de pas du théâtre de la lutte.

En même temps trois coups de feu retentissent, auxquels répondent trois cris de douleur et de rage. Le Scalpeur et le Serpent s'affaissent, mortellement frappés ; le bras gauche de l'Œil-Sanglant retombe inerte, fracassé par une balle.

— Courage ! braves Yakangs, crie alors une voix retentissante ; courage ! Les amis viennent !...

Et trois nouveaux coups de feu abattent encore trois des assaillants.

— Le Marcheur ! s'écrient les Enfants perdus avec un accent de rage mêlé de crainte.

— Notre frère ! disent les Yakangs.

Et ce secours inespéré relevant leur courage, ils se forment en colonne serrée, prêts à fondre sur les Enfants perdus.

H. DE LA BLANCHÈRE.

(La suite à la prochaine livraison.)

HISTOIRE DE L'INDUSTRIE EN FRANCE.

L'ORFÉVRERIE ET LES ORFÉVRES.

Pièces principales du trésor d'Hildesheim, reproduites en galvanoplastie par la maison Christofle. Dessin de Montalant.

I. — L'ANTIQUITÉ.

Orfévre vient du mot *or* et du vieux mot français *fèvre* ou *fabre*, en latin *faber*. Il signifie donc artisan en or et, par extension, en argent.

Joyau, comme *joujou*, a pour étymologie la racine *jo, jou, joc*, d'où dérivent également *jeu, joie, jouir. Bis* et *jou, bijou*, qui fait deux fois plaisir. Ou bien encore : *double jeu ;* le *jeu*, le *joujou* des grands enfants.

Les peuplades sauvages se parent de tout ce qui brille ; il en fut de même des peuples primitifs. Instinct général de l'humanité. Nous avons dit que l'or, puis l'argent, furent les premiers métaux connus ; on peut affirmer qu'ils furent les premiers mis en œuvre. Le musée du Louvre possède des coupes assyriennes ; il y avait à l'Exposition universelle des vases de la vieille Égypte. Moïse nous apprend que les Hébreux en emportèrent un grand nombre, en or, en argent et d'un travail remarquable, comme aussi des bracelets, bagues, agrafes, pendants d'oreille, etc., etc... qu'ils convertirent dans le désert en objets consacrés au service divin. Un grand luxe d'orfévrerie, bijouterie, joaillerie, régnait à Babylone, à Ninive et chez tous les peuples orientaux.

Les ornements des festins, les armes et les colliers des guerriers, les diadèmes des rois et des reines sont souvent mentionnés dans l'Écriture, dans la Fable, et les anneaux y jouent un grand rôle : ceux de Joseph et de Salomon, celui qui rend Gygès invisible, celui que le tyran Polycrate jette à la mer afin de désarmer la jalousie des dieux, ceux de Démosthène et d'Annibal qui renfermaient des poisons.

Mais nous arrivons sur le terrain de l'histoire et de l'art. Nos collections attestent le génie, la perfection des orfévres grecs ; parmi les plus célèbres, il faut citer Mys, l'élève de Phidias, Acragas, Boëthus, Calamis et Lysippe, sculpteur favori d'Alexandre. Sous les successeurs de ce conquérant, l'orfévrerie atteignit un faste incroyable. On croit rêver en lisant la description de la pompe bachique de Ptolémée Philadelphe à

Alexandrie ; ce ne sont que tables et lits de repos en or, vases d'or et d'argent ciselés, décorés, couverts de reliefs et de figures. Autant de merveilles.

Chez les Romains, moins de goût et de pureté, mais plus d'étalage encore et de richesse. Les ornements sont prodigués, font saillie, parfois même au détriment de l'élégance et de la forme. Mais quelle passion d'argenterie ! non-seulement chez les patriciens, mais aussi chez les bourgeois, toute la vaisselle était en argent, jusqu'aux ustensiles de cuisine. Les esclaves portaient des plats d'or assez vastes pour contenir un sanglier rôti tout entier. Amphores, canthares, cratères, vases et coupes, tout était à l'avenant. Chaque fonctionnaire avait son service de table complet en argenterie (ministericum) qui le suivait dans ses voyages. Un serviteur spécial en avait la garde. Certains amateurs entretenaient même à demeure un orfévre (aurifex) qui réparait les anciennes pièces, et sans cesse en fabriquait de nouvelles. Dans les temples, pour le culte des dieux, même profusion. Il y avait enfin les orfévres impériaux, comme le prouve l'arc de triomphe élevé par eux en l'honneur de Septime Sévère. Tout un quartier de Rome était consacré à la vente de la vaisselle d'argent. L'orfévrerie religieuse avait aussi son bazar. Puis çà et là, groupés ou disséminés, comme chez nous, les magasins où se vendait toute cette merveilleuse bijouterie, que l'acquisition du musée Campana vient de remettre à la mode.

Le musée Britannique possède le coffret-écrin d'une dame romaine contenant toute sa parure, y compris des lames d'or enrichies de camées pour orner les joues et le dessus des mains. C'est peut-être celui qui fut étalé devant Cornélie, mère de Gracques. On le découvrit au mont Aventin. Que de trouvailles sur cette terre italienne ! dans les fouilles de Pompéi ! partout où s'est étendue la domination des maîtres du monde ! Arles, Nîmes, Narbonne et les autres cités gallo-romaines ont enrichi nos collections publiques et privées. En 1830, dans un champ du département de l'Eure, auprès de Berthouville, un laboureur rencontra sous le soc de sa charrue ces soixante-neuf pièces, statuettes et vases dédiés à Mercure, qui sont au Louvre, à côté du trésor d'argenterie antique qu'on exhuma, six ans plus tard, à Notre-Dame d'Alençon. Des tranchées d'Alise est sorti le vase d'argent donné par l'empereur au musée de Saint-Germain, et qui porte la signature du ciseleur Médamus. Enfin, dernièrement, nous avons eu la découverte du fameux trésor d'Hildesheim, en Hanovre.

C'est toute une histoire, et qui deviendra plus tard une légende. Voici comment on la racontait, il y a quelques mois, sur les bords du Rhin.

Deux enfants du pays, soldats dans l'armée prussienne, faisaient partie de la garnison d'Hildesheim.

Je crois me souvenir que l'un s'appelait Fritz et l'autre Hermann. Même nom de famille : Schmit. Ils étaient cousins.

Certain jour, leur compagnie fut envoyée au mont Galgen, qui s'élève aux portes de la ville. Il s'agissait de travaux de terrassement pour un nouveau tir au fusil. Le fameux fusil à aiguille.

Une réputation fantastique s'attache à ce mont Galgen, autrement dit la *butte aux Gibets*.

Là s'élevaient les fourches patibulaires. On y trouva jadis une grande masse d'argent ; on y soupçonne un trésor enfoui, mais si bien gardé par les gnomes, que personne n'a pu mettre la main dessus.

Nos deux fantassins connaissent cette tradition populaire. Ils sont du Rhingau, cette patrie des fées. Leur poste est tout à fait à l'extrémité de la ligne, dans un bas-fond solitaire. Avant de donner le premier coup de pioche, ils se regardent :

— Dis donc, Fritz, si c'était là ?

— J'y songeais, Hermann. Ah ! si le génie de la montagne nous prenait en pitié ! Que nous faut-il pour être heureux ? chacun mille thalers. C'est la somme que demande le bonhomme Knips pour céder son auberge... et ses deux filles !

— Gretchen ! dit Hermann.

— Minna ! dit Fritz.

Puis ils firent le signe de la croix et se mirent à l'ouvrage. Ils travaillaient déjà depuis une heure, et, de la tranchée qu'ils creusaient, rien n'était encore sorti que de la terre et des cailloux.

Tout à coup, la pioche rencontre un obstacle qui rend un son métallique. Ils frissonnent, et leur ardeur s'accroît. Quelques fragments informes et noircis roulent dans le fossé.

Hermann s'y précipite et les ramasse.

— On dirait des morceaux de cuir, murmure Fritz, anxieusement penché vers son camarade.

— Non, réplique celui-ci, c'est trop lourd. Vois plutôt.

Il vient de lui passer un des débris. Fritz le pèse et l'examine.

— C'est du cuivre, dit-il, ou du fer couvert de rouille. Cherche toujours... moi je vais gratter avec mon couteau.

La couche est épaisse et durcie par le temps. Elle cède enfin. Le métal apparaît. Il est oxydé, noir.

Sans se décourager, Fritz y creuse une profonde rainure, et bientôt s'écrie avec joie :

— C'est blanc !... Ça brille !... de l'argent !...

Hermann regarde à son tour. Plus de doute !

Les deux soldats se précipitent dans la tranchée. Avec leur bêche, avec leurs mains, ils écartent la terre, ils dégagent deux grands vases retournés en forme de cloche, et qui renferment toutes sortes d'ustensiles, rendus méconnaissables par leur long séjour dans cette cachette souterraine. Impossible d'emporter tout cela. Nos deux soldats, d'ailleurs, sont d'honnêtes garçons, la pensée d'un vol ne leur vint pas même à l'esprit.

— Cours chercher le major ! dit Hermann, tout palpitant d'émotion.

Fritz n'alla pas loin.

Le major, qui surveillait les travailleurs, se promenait à quelques pas, et précisément avec le sculpteur Kürsthardt.

— C'est de l'orfévrerie antique, déclara l'artiste.

La trouvaille lui fut confiée. Toutes ces pièces désunies, détériorées, il les nettoya, les rassembla, il rendit à chaque objet sa forme première.

Les archéologues accoururent, les journaux parlèrent. Ce fut par toute l'Allemagne un cri d'admiration, de victoire. Mais quel musée posséderait ce trésor ? Hanovre le réclamait à bon droit. Le prince de Prusse passa par Hildesheim, et, décidant en vainqueur, il envoya le tout à Berlin. Mais rendons-lui justice, il se montra généreux envers les deux pauvres soldats.

Hermann et Fritz ont eu chacun mille thalers, et leur rêve s'est réalisé. Si vous faites le tour du Rhin, arrêtez-vous à Bacharah ; descendez à l'auberge du *Soleil d'or*, autrefois tenue par maître Knips, et présentement par les cousins Schmit, heureux époux de

Gretchen et de Minna. Elles vous raconteront cette histoire qui, déjà poétisée par l'esprit allemand, se sert aux voyageurs comme une fable de plus.

Mais grâce à la galvanoplastie, nous le possédons également notre trésor d'Hildesheim. Il figurait à l'expositions des beaux-arts appliqués à l'industrie; on peut l'admirer encore rue de Bondy, n° 56, dans les salons de la maison Christofle, qui vient d'en exécuter de si admirables reproductions. Imiter à ce point le travail des anciens maîtres, c'est presque les égaler. Jamais, pas même au sortir des mains des orfévres Zophyre ou Zénodore, pas même sur la table des Césars, ils n'avaient brillé d'un plus pur éclat, ces vases rehaussés de masques, de thyrses, de cymbales; ces patères où s'enchâssent en ronde bosse, et dorées sur fond d'argent, des figures de dieux et de déesses; cette délicieuse coupe au fond de laquelle trône Minerve, coiffée du casque à triple aigrette; ces canthares aux flancs richement ciselés d'où bondissent des centaures; ce grand cratère semé de feuillage, et jusqu'aux simpulons élégants qui venaient y puiser le phalerne pour en remplir les coupes!

Quant à l'époque qu'il faudrait assigner au trésor d'Hildesheim, quant au détail des objets qui le composent, nous renvoyons les amateurs à l'excellent article que vient de publier M. François Lenormant, notre savant archéologue, dans la *Gazette des beaux-arts*.

II. — LES BARBARES.

Il y a quelques années de cela, visitant les côtes si pittoresques du Finistère, j'arrivai à Carnac.

Vous connaissez, au moins de réputation, cette étrange plage de Carnac, et ses longues avenues de pierres druidiques. La nuit, sous les rayons de la lune, elles ressemblent à des fantômes.

Mais c'était par une belle journée d'automne. Des chèvres bondissaient au milieu des menhirs. Un jeune gars les surveillait en chantant.

— N'a-t-on jamais rien trouvé sous ces pierres? lui demandai-je.

— Non, monsieur, mais là-bas, sous le grand dolmen de Plouharnel, beaucoup de choses curieuses. Elles sont chez le maire, qui les montre aux étrangers.

— Indique-moi le chemin.

J'atteignis bientôt le dolmen qui, dominant un mamelon isolé, se découpait en gris sombre sur l'azur du ciel. De l'autre côté, dans un ravin, les chaumières du village. Une seule maison d'apparence bourgeoise : ce devait être celle que je cherchais.

Le maire, un vrai paysan breton, qui me rappela Kérouan de la *Closerie des genêts*, accueillit avec cordialité ma requête, et me fit monter au premier étage.

C'était une espèce de salon. Deux vitrines en forme de pupitre attirèrent mes regards. La première renfermait toute une collection de haches celtiques.

— L'autre, me dit mon guide, est celle des bijoux.

Comme nous nous en approchions, il s'arrêta tout à coup en jetant un cri de surprise.

La vitrine était ouverte. Plus rien dedans! Déjà mon hôte se croyait volé, lorsque des rires féminins éclatèrent dans la pièce visine.

Il courut ouvrir la porte. J'aperçus trois belles jeunes filles portant le gracieux costumes du pays, et qui se turent aussitôt interdites et confuses.

C'étaient, je l'appris un instant plus tard, la fille du maire et deux de ses amies, qui lui rendaient visite.

— Voilà mes voleuses! s'écria-t-il, elles ont aux oreilles, aux doigts, aux poignets, toute ma collection. Voulez-vous bien remettre tout cela dans la vitrine!

Elles allaient obéir, lorsque je m'avançai :

— Laissez, leur dis-je, laissez-moi voir ces bijoux où ils sont en ce moment, je le préfère et de beaucoup...

— Regardez, fit la fille du maire, qui tenait à la main la faucille d'or d'une druidesse.

Quant aux autres bijoux qui paraient les trois rieuses, c'étaient des bracelets et des anneaux composés d'une tresse de fils d'or; une sorte de coiffure en feuilles d'or estampées, ou plutôt découpées avec un art rustique; des boucles d'oreille, des agrafes, des colliers, très-fragiles et très-primitifs, mais attestant déjà par leur forme et par leur ténuité même un certain instinct d'élégance et de coquetterie.

Comme je m'en étonnais :

— Eh! répliqua le maire, les Gauloises qui les ont portés, n'étaient-elles pas les aïeules de ces Françaises-là... et conséquemment, déjà de fieffées coquettes!

On le voit, la bijouterie exista de tout temps chez nous. Jamais l'orfévrerie ne nous fit complétement défaut. La demeure des chefs de tribus, le sanctuaire des druides, renfermaient des vases d'argent. Nous en avons quelques spécimens; ils sont de petite dimension, sans ornement aucun; mais le sentiment du luxe dut se développer à la suite de l'expédition de Brennus. Ses compagnons rapportèrent quelques objets précieux; ils avaient vu Rome. Leurs ruisseaux charriaient de l'or, leurs montagnes recélaient des mines d'argent. On rechercha plus activement ces deux métaux, on apprit à les mieux travailler. La Gaule avait des orfévres avant la conquête de Jules César.

A peine installés dans nos provinces méridionnales, les Romains y introduisirent tous les raffinements de leur civilisation. De grandes cités se bâtirent; des temples s'élevèrent étalant aux yeux éblouis des populations conquises toutes les splendeurs du paganisme. Le faste des proconsuls égala celui des empereurs. Une grande promptitude d'assimilation distingue notre race. Il fallut des parures aux Gauloises et de l'orfévrerie aux Gaulois, qui déjà se mêlaient à leurs vainqueurs, ardents à les égaler. Des ouvriers habiles se formèrent. On en envoya dans les ateliers de l'Italie. Ils devinrent des artistes. Peut-être Zénodore l'*Arverne* était-il de ce nombre. L'Arvernie, c'est l'Auvergne aux mines d'argent. Non loin de là grandissaient Limoges et sa fabrication d'orfévrerie. Elle travailla bientôt pour tout l'empire. Ses produits s'expédièrent jusqu'à Rome et, plus tard, jusqu'à Byzance. La cité mère de l'orfévrerie française, c'est Limoges.

En même temps le christianisme se propageait dans les Gaules, et déjà les évêques convertisseurs ne se contentaient plus d'une crosse en bois. Il leur fallut une crosse d'or, une mitre d'or, des croix et des calices d'or et d'argent pour le service divin. L'enthousiasme des nouveaux adeptes glorifiera le Dieu de l'Evangile dans ses églises. Les offrandes affluent. Rien ne semble trop coûteux pour mériter le ciel.

Mais voici venir les barbares : Huns, Visigoths, Vandales. Ce nom seul résume leurs ravages. Puis viennent les Francs, qui pillent et saccagent comme les autres. Basiliques ni monastères, rien ne trouve grâce à leurs yeux, et quand un objet d'or ou d'argent pèse trop pour être la proie d'un seul, ils le brisent afin de s'en

partager les débris. Qui ne connaît l'histoire de Clovis et du vase de Soissons!

Cependant le fier Sicambre courbe la tête, il adore ce qu'il a brûlé. Les églises sortent de leurs ruines et recouvrent en peu de temps la splendeur perdue. Une nouvelle ère de prospérité commence pour l'orfévrerie religieuse et pour l'orfévrerie profane. Ataulphe, roi des Visigoths, offre à sa fiancée Placide trois cents bassins d'or; Chilpéric dit à Grégoire de Tours, en lui montrant un grand plat d'or étincelant de pierreries :

— Je l'ai fait pour donner de l'éclat à la nation des Francs, et si Dieu me garde vie, j'en ferai bien d'autres.

Enfin la reine Brunehaut protége les orfévres, et celui qui sera saint Eloi vient de naître.

III. — SAINT ÉLOI.

La légende est nationale; elle prouve que, même en ces temps reculés, on pouvait surgir de la foule et, par le travail, par le talent, s'élever à la fortune, à la gloire.

Les parents d'Eloi (Eligius, choisi) étaient de pauvres paysans des environs de Limoges. Tout jeune, il entra comme apprenti chez Abbon, l'un des orfévres de cette ville Il y apprit le dessin, l'art de ciseler et d'émailler l'or et l'argent. Ce fut bientôt un habile ouvrier. Sa réputation parvint aux oreilles de Bobbon, trésorier du roi Clothaire II, qui le demanda à Paris.

Le roi rêvait un trône ou fauteuil d'or enrichi de pierreries, d'une magnificence sans pareille. Lui-même il en avait conçu le plan. Aucun de ses orfévres ordinaires ne lui paraissait digne de l'exécuter. Bobbon présente Eloi; on l'accepte et, d'après l'estimation de ses confrères, on lui livre les précieux matériaux qui doivent suffire à son travail.

Au lieu d'un trône, le jeune artisan limousin en fait deux, également réussis, également magnifiques, et cela sans miracle, rien que par son habileté à mettre en œuvre ce qui lui a été fourni, sans en détourner la moindre parcelle.

D'après la légende, Eloi ne produisit d'abord que l'un des fauteuils, et quand le roi se fut extasié, sur sa beauté, sa richesse, ce fut alors seulement qu'il montra le second.

Grand étonnement. Avec quoi, comment ce pauvre ouvrier a-t-il pu réaliser cet autre chef-d'œuvre?

— Avec l'or et les pierreries qui me restaient, répond-il.

Ce trait de probité, rehaussant encore la perfection de son travail, lui valut la confiance en même temps que l'admiration du roi. Il le logea dans le palais; il prenait plaisir à visiter son atelier, causait longuement avec lui. Bientôt même, estimant de plus en plus l'ingénieux et loyal artisan, il commença de l'employer aux affaires de l'Etat.

Ce fut bien autre chose encore sous le règne suivant, Dagobert fit d'Eloi son trésorier, son conseiller, son ami, l'un des premiers seigneurs de sa cour.

On n'a pas idée des splendeurs de cette cour mérovingienne. Les soies éclatantes de la Chine, apportées par les marchands syriens, couvraient les officiers et les dames du palais. Sur leurs bandeaux, sur leurs ceintures d'or ruisselaient les pierreries. Le jeune roi, fier et beau, s'efforçait d'imiter le faste des monarques d'Orient. Pour y subvenir, on mettait tout à contribution, voire même les biens ecclésiastiques. Eloi, qui déjà se distinguait par sa piété, admonestait souvent Dagobert. Le roi, pour racheter ses péchés, restituait par-ci, donnait par-là. Le sage trésorier demandait sans cesse, non pour lui, mais pour les églises et pour les pauvres.

Sa ville natale ne fut pas oubliée. Ayant obtenu de son maître un domaine nommé Solignac, aux environs de Limoges, il y fit bâtir un vaste couvent, dont les moines, *habiles dans tous les arts*, se livraient surtout à celui que leur fondateur exerçait avec tant de supériorité. Durant plusieurs siècles, on en vit sortir ces châsses, ces croix, ces tabernacles, ces beaux ouvrages d'or ou d'argent dont se glorifiaient nos cathédrales. C'était une véritable école d'orfévrerie.

A Paris, dans la Cité, s'élevait à la même époque et par la même initiative un autre monastère, qui reçut trois cents religieuses, et dont la première abbesse fut sainte Aure, un surnom sans doute : *Aurata*, dorée. Elle dirigeait en quelque sorte la succursale de Solignac. On y travaillait principalement *l'orfroi* ou or filé, l'orfévrerie sur étoffe.

D'autre part, autour d'une nouvelle église, Saint-Paul des Champs, sur la rive droite de la Seine, les orfévres laïques et les autres ouvriers dont la profession se rattachait à la leur s'établirent et se groupèrent, formant un bourg qui fut l'origine de notre quartier Saint-Paul, et longtemps s'appela la Culture-de-Saint-Eloi. On y montrait encore au treizième siècle sa propre maison, la maison au *Fèvre*, et plus loin celle de M^me^ sainte Aure.

Tout en s'appliquant à ces utiles et pieuses fondations, tout en exerçant ses diverses charges, Eloi ne négligeait pas son métier. Orfévre avant tout, il travaillait chaque jour au milieu de ses compagnons et de ses apprentis. Les commandes des seigneurs de la cour s'exécutaient dans ses ateliers, mais surtout des reliquaires et des tombeaux pour les saints : saint Germain, saint Séverin, sainte Colombe, sainte Geneviève, saint Martin de Tours, saint Denis. Il transforma l'humble chapelle du martyr parisien en une basilique éclatante de pierreries.

Le roi prêtait son concours à tous ces travaux, qui s'accomplissaient sous ses yeux. On le voyait sans cesse avec son orfévre; on s'habitua naturellement à les réunir dans une même légende, et la vieille chanson populaire atteste encore aujourd'hui, sous une forme naïve, les rapports familiers, l'amitié réciproque du bon roi Dagobert et du grand saint Eloi.

Le monarque étant mort, son fidèle serviteur ne voulut plus avoir d'autre maître que Dieu. Il revêtit la robe de bure et se consacra au soulagement des misères humaines. Deux années plus tard il était évêque de Noyon. Là, sans se départir de son travail, il n'en produisit que de plus belles œuvres. Un ancien vitrail le représente en chape et la mitre en tête, tenant d'une main sa crosse épiscopale et bénissant de l'autre le fourneau de sa forge. Chaque fois qu'il retrouvait dans son diocèse ou dans les provinces environnantes quelques reliques de saints ou de martyrs, il leur dédiait une châsse. De nouveaux établissements d'orfévrerie religieuse s'élevèrent par ses soins, mais sans préjudice pour ceux qu'il avait créés déjà. Souvent il visitait Solignac et Paris. Le village de Gentilly fut à l'origine une colonie d'orfévres étrangers (*gentils*) qu'il avait convertis au christianisme. C'était un grand convertisseur. Une partie de ses revenus s'employait au rachat des esclaves,

Romains, Gaulois, Maures et Bretons, qu'on vendait alors comme troupeaux. Il leur donnait, avec la liberté, son argent, ses habits, une mense, un état, le sien, l'art de travailler les métaux. Mille preuves témoignent de sa charité. Quand on demandait à parler à saint Eloi, ses serviteurs répondaient : « Vous le trouverez là où il y a des pauvres. » Les pauvres accouraient à lui comme les abeilles à leur ruche.

Il ensevelissait les suppliciés ; il obtenait la grâce des criminels et les réhabilitait par le travail. Citons un seul des nombreux miracles qui lui sont attribués. Un jour, à Bourges, il veut rendre visite à des condamnés à mort. On lui refuse l'entrée de la prison. Il s'en approche et prie. Les portes s'ouvrent d'elles-mêmes et les prisonniers se sauvent. Leurs gardiens les rattrapent et les garrottent ; mais, sur une seconde prière de saint Eloi, leurs liens se rompent. On vit alors les soldats tomber à ses pieds. Il emmena les coupables, et, par ses leçons, il en fit d'honnêtes artisans.

Le bon saint Eloi mourut à l'âge de soixante et dix ans, et fut enterré dans le monastère de Saint-Loup. La reine Bathilde lui fit élever un tombeau d'or et d'argent, où chaque prince apporta son offrande. Qu'est-il devenu ce tombeau ? Où sont ces reliquaires, ces tabernacles, ces chefs-d'œuvre qu'il avait fabriqués de ses propres mains ? Tout a disparu. Il ne nous reste que l'impérissable souvenir des travaux et des vertus de ce saint ouvrier, de ce grand artiste, si digne en tous points d'être le patron des orfévres.

CH. DESLYS.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

CHRONIQUE DU MOIS.

S. A. R. Mme la duchesse de Berri. Dessin de L. Breton.

LA DUCHESSE DE BERRI, NESTOR ROQUEPLAN.

Depuis que nous avons l'honneur de signer la chronique du *Musée des Familles*, jamais tant de noms illustres ou célèbres ne se sont rencontrés sous notre plume. Ce mois d'avril 1870 s'appellera, de son vrai nom, *le mois des funérailles*. Voici d'abord S. A. R. Mme la duchesse de Berri, puis Nestor Roqueplan, Benjamin Antier, le général baron Lawœstine, l'avocat Marie, le prince Anatole Demidoff, le duc de Crillon, ancien pair

de France, en qui s'éteint l'antique famille des Crillon; le comte de Brissac, ancien aide de camp du duc de Berri, premier gentilhomme du duc de Bordeaux.

Marie-Thérèse-Caroline, fille aînée de François Ier, roi des Deux-Siciles, avait épousé en 1816 le duc de Berri, neveu du roi Louis XVIII et fils de *Monsieur*, alors comte d'Artois et depuis Charles X. Bientôt Paris adopta cette princesse, que son intelligence, sa grâce, sa vivacité, ajoutons son caractère, devaient rendre sympathique à toute la nation. Hélas! son bonheur dura peu. Quatre années à peine s'étaient écoulées, le duc de Berri tombait sous le poignard de l'assassin Louvel. Adieu les beaux rêves et cette belle couronne de France que l'avenir promettait! La princesse supporta bravement cette rude épreuve, et rentrant dans le palais de l'Élysée, elle coupa elle-même ses magnifiques cheveux blonds « que son mari avait tant aimés ».

Au moment où le duc de Berri expirait, la duchesse était déjà mère d'une fille qui fut plus tard la duchesse de Parme, et elle portait dans son sein *l'enfant du miracle*, cet héritier que la vieille race royale de France semblait léguer à la génération future comme une promesse de concorde et de paix. Mais Dieu en avait ordonné autrement. Cet enfant, que les uns appellent Henri V, les autres le comte de Chambord ou le duc de Bordeaux, d'autres enfin le seigneur de Frohsdorf, vit depuis quarante ans sur la terre d'exil, étranger aux révolutions qui ont agité notre pays et ne réclamant qu'un droit qui appartient aux plus pauvres et aux plus humbles, celui de mourir aux lieux où il est né.

Cependant 1830 avait prononcé la déchéance de la branche aînée. La duchesse de Berri accompagna Charles X dans sa retraite. En 1831, elle passa en Italie, où elle conçut le projet de tenter en France un soulèvement en faveur de son fils. L'année suivante, le *Carlo Alberto* jetait sur les côtes de la Provence, aux environs de Marseille, une troupe d'amis fidèles qui prenait immédiatement le chemin de la Vendée, cette terre des dévouements héroïques. Au premier rang marchait un jeune paysan, *petit Pierre*, insensible aux fatigues des longues étapes et des nuits sans sommeil. *Petit Pierre*, c'était la duchesse de Berri, « le seul homme de sa famille », comme on l'a dit plus tard.

On sait ce qu'il advint de cette insurrection vendéenne; les derniers défenseurs de la légitimité avaient succombé au siége de la Pénissière; la lutte devenait impossible, il fallait fuir et se dérober à la poursuite des colonnes mobiles du général Dermoncourt. Alexandre Dumas, dans ses *Mémoires*, a consacré quelques pages d'un vif intérêt à cette guerre de 1832.

« Madame, traquée de tous côtés à la suite des affaires de Maisdon, de la Caraterie, du Chêne, de la Pénissière et de Riaillé, prit la résolution de rentrer à Nantes vêtue en paysanne et suivie seulement de Mlle Eulalie de Kersabiec.

« Elles avaient à peu près trois lieues à faire.

« Au bout d'une heure de marche, les gros souliers et les bas de laine, auxquels la duchesse n'était point habituée, lui blessèrent les pieds; elle essaya cependant de marcher encore; mais, jugeant que si elle gardait sa chaussure, elle ne pourrait continuer sa route, elle s'assit sur le bord d'un fossé, ôta ses souliers et ses bas, les fourra dans ses grandes poches et se mit à marcher nu-pieds.

« Mais bientôt, en voyant passer les paysannes, elle remarqua que la finesse de sa peau et la blancheur aristocratique de ses jambes pourraient la trahir; alors elle s'approcha d'un des bas-côtés de la route, y prit de la terre noirâtre, se brunit les jambes en les frottant avec cette terre, et poursuivit son chemin. Il y avait encore deux bonnes lieues à faire.

« Cependant la route se faisait, et à mesure que l'on approchait de Nantes, les craintes disparaissaient. La duchesse s'était habituée à son costume, et les métayers devant lesquels elle était passée n'avaient point paru s'apercevoir que la petite paysanne qui courait si lestement près d'eux fût autre chose que ce qu'indiquaient ses habits; c'était déjà beaucoup que d'avoir trompé l'instinct des gens de la campagne, qui n'ont peut-être pour rivaux, si ce n'est pour maîtres sur ce point, que les gens de guerre.

« Enfin on arriva en vue de Nantes; Madame reprit ses bas et ses souliers et se chaussa pour entrer dans la ville.

« Parvenue en face du Bouffai, la duchesse se sentit frapper sur l'épaule. Elle tressaillit et se retourna. La personne qui venait de se permettre cette familiarité était une bonne vieille femme qui, ayant déposé à terre son panier de pommes, ne pouvait seule le replacer sur sa tête.

— « Mes enfants, dit-elle à la duchesse et à Mlle de Kersabiec, aidez-moi à recharger mon panier, et je vous donnerai à chacune une pomme.

« Madame s'empara aussitôt d'une anse, fit signe à sa compagne de prendre l'autre, et le panier fut replacé en équilibre sur la tête de la bonne femme, qui s'éloignait sans donner la récompense promise; mais la duchesse, l'arrêtant par le bras :

— « Dites donc, la mère... et ma pomme? demanda-t-elle.

« La marchande la lui donna; Madame la mangeait avec un appétit aiguisé par trois lieues de marche, lorsqu'en levant la tête ses yeux tombèrent sur une affiche portant en grosses lettres ces trois mots : *État de siége*.

« C'était l'arrêté ministériel qui mettait quatre départements de la Vendée hors de la loi commune. La duchesse s'approcha de cette affiche, la lut tranquillement d'un bout à l'autre, malgré les instances de Mlle de Kersabiec, qui la pressait de gagner la maison où l'on devait la recevoir; mais Madame lui fit observer que la chose l'intéressait assez pour qu'elle en prît connaissance.

« Enfin elle se remit en route; quelques minutes après, elle arriva dans la maison où elle était attendue et où elle déposa son costume couvert de boue, que l'on y conserve comme un souvenir de cet événement. Bientôt elle quitta ce premier refuge pour se rendre chez les demoiselles Duguigny, rue Haute-du-Château, n° 3. »

Depuis cinq mois, la duchesse avait échappé à toutes les perquisitions; mais elle avait compté sans la trahison. Ici nous voyons paraître en scène un juif, Deutz, appelé à jouer un grand rôle dans le dénoûment de cette triste histoire.

Deutz avait été recommandé par Mme de Bourmont à la duchesse de Berri. Bientôt il lui inspira, ainsi qu'à tout le parti légitimiste, une confiance absolue et devint l'émissaire chargé des plus importantes correspondances. La police du gouvernement, ayant appris cette situation, acheta Deutz cinq cent mille francs, et Deutz livra la retraite de la maison Duguigny.

« Il était environ six heures du soir; la nuit était belle. A travers les fenêtres de l'appartement où elle se trouvait, la duchesse voyait sur un ciel calme la lune se lever, et sur sa lumière se découper, comme une silhouette brune, les tours massives, immobiles et silencieuses du vieux château. Il y a des moments où la nature semble si douce et si amie, que l'on ne peut croire qu'au milieu de ce calme un danger veille et vous menace. Les craintes qu'avait éveillées chez la duchesse la lettre qu'elle avait reçue de Paris s'étaient évanouies à ce spectacle, lorsque tout à coup M. Guibourg, un ami de la princesse, en s'approchant de la fenêtre, vit reluire les baïonnettes et s'avancer vers la maison les soldats. A l'instant même, il se rejeta en arrière en criant :

— « Sauvez-vous, madame! sauvez-vous! »

Madame gagna aussitôt une cachette pratiquée dans une mansarde et qui ne communiquait avec le reste de la maison que par une plaque de cheminée. Qu'on juge de la position de quatre personnes renfermées dans un étroit espace de trois pieds et demi de long sur dix-huit pouces de large vers une de ses extrémités, sur huit ou dix pouces vers l'autre.

Cependant les soldats avaient fouillé toute la maison sans rien découvrir. Mais les renseignements fournis par Deutz étaient trop circonstanciés pour qu'on renonçât si vite à l'espoir d'une si riche capture. On posa donc des sentinelles dans chacune des chambres.

Le matin vint. Il faisait froid. Deux gendarmes établis dans une mansarde demandèrent du bois pour se chauffer et allumèrent le feu.

C'était précisément à l'entrée de la cachette.

En un instant, la plaque de la cheminée s'échauffa.

La position n'était plus tenable pour les fugitifs.

Alors la plaque ayant paru s'agiter, un des gendarmes dit :

— Qui est là?

— Nous nous rendons, répondit Mlle Stylite de Kersabiec; nous allons ouvrir, ôtez le feu.

Les deux gendarmes s'élancèrent aussitôt et dispersèrent les tisons. La duchesse sortit la première, forcée de poser ses pieds et ses mains sur le foyer brûlant; ses compagnons la suivirent. Il était neuf heures et demie environ du matin, et il y avait seize heures qu'ils étaient enfermés dans la cachette et n'avaient pris aucune nourriture.

Arrêtée et interrogée sur-le-champ, la duchesse fut transférée dans la citadelle de Blaye, sous la garde du général Bugeaud. Ce fut alors que l'on apprit son mariage secret contracté en Italie avec le comte de Lucchesi-Palli, mariage qui lui enlevait la régence au cas où une nouvelle restauration eût ramené en France la branche aînée des Bourbons. Sa captivité devenait dès lors pour le gouvernement de Juillet une gêne et un embarras; aussi, un mois après (8 juin 1833), était-elle rendue à la liberté.

La duchesse se retira à Venise, où elle acheta le palais Vendramin-Catergi, situé sur la rive gauche du *canal Grande* (1). Elle se plut à en faire un véritable musée et l'embellit des œuvres de nos plus célèbres artistes. Elle n'était pas riche cependant et les dettes de son mari avaient absorbé la plus grande partie de sa fortune. Dans ces dernières années, elle avait quitté Venise pour la Suisse et s'était définitivement fixée au château de Brunsee, près Gratz, que les montagnes de la Styrie séparent seules de Frohsdorf. C'est là que la mort, une mort subite, est venue la frapper.

Veut-on savoir maintenant comment Deutz toucha le prix de sa trahison?

Ce fut M. Didier, le fils du général exécuté sous la Restauration, qui fut chargé de remettre au Judas les cinq cent mille francs. Il fixa donc un rendez-vous à ce triste personnage.

— Mets-toi dans ce cabinet, derrière cette porte, dit M. Didier à son fils, qui était alors un bambin de sept ou huit ans; tu vas voir un spectacle que tu n'oublieras jamais.

L'enfant vit, en effet, de sa cachette arriver Deutz. Son père prit deux paquets contenant chacun deux cent cinquante billets de mille, les compta soigneusement, et comme le traître avançait la main pour les prendre :

— Pardon! fit M. Didier.

Et prenant les deux paquets l'un après l'autre au bout d'une pincette, il les lui tendit sans mot dire, avec un dégoût non dissimulé.

Le traître eut à deux reprises une sorte de crispation... mais, réflexion faite, il empocha la somme et sortit.

***

M. Nestor Roqueplan était-il vraiment un homme de lettres? Son bagage est bien léger. Il ne se compose guère que de trois ou quatre petits volumes : *les Nouvelles à la main*, *Regain*, *la Vie parisienne*, *Parisine*, pages volantes jetées à tous les vents et qui ne donnent certes pas la note de son esprit. Roqueplan était un causeur, un raffiné et, avant tout, un Parisien. Hors Paris, point de salut. A ses yeux les arbres et les perspectives de l'Opéra valaient cent fois les pommiers et les vallées de la Normandie. Aussi eut-il pour le théâtre une passion souvent malheureuse. Somme toute, que restera-t-il de ce brillant esprit? Deux ou trois mots dont il a enrichi la langue française, et dont le dernier *né, les petits crevés*, a peint très-justement un des travers de la génération qui nous succède.

LE SALON DE 1870.

Tous les ans, en rendant compte de l'exposition de peinture, nous avons à constater, sinon une élévation du niveau artistique, du moins un progrès très-sensible dans le *faire* de l'école moderne. Cette année encore, la jeune génération appelée à remplacer les vieux maîtres qui disparaissent chaque jour a fait preuve d'une habileté de main, d'une science des procédés et des effets que les peintres du quinzième et du seizième siècle pourraient lui envier. Malheureusement ces qualités toutes secondaires ne suffisent pas; mais nous avons trop souvent développé cette thèse pour avoir besoin d'y revenir, et les exigences de la chronique nous faisant aujourd'hui une place plus que modeste, nous demandons la permission d'entrer de suite en matière.

Une des toiles les plus remarquées du grand salon sera, sans contredit, *le Dernier Jour de Corinthe* de M. Tony Robert-Fleury. On se souvient sans doute de cette page lamentable que le jeune peintre consacra, il y a quelques années, à la Pologne expirante. Cette fois encore nous retrouvons dans l'élève de Paul Delaroche une composition savante, sans être théâtrale, un sentiment juste et vrai, une exécution ferme et correcte,

(1) Le *Musée des Familles*, t. XXVII, p. 5, a donné la vue de ce palais.

dans une gamme de couleurs plus vives et moins sombres. Le consul Mummius, à la tête des cohortes romaines et semblable à la figure implacable du Destin, entre dans Corinthe abandonnée de ses défenseurs. Les femmes se sont réfugiées aux pieds de leurs divinités impuissantes, et forment des groupes divers où la grâce domine plutôt que la terreur. C'est là le défaut du *Dernier Jour de Corinthe*, ce qui rend cette toile inférieure à sa sœur aînée. Ajoutez les vases, les riches étoffes, les palais somptueux qui prêtent à la scène un air de fête et de joie. Après cela, dira-t-on, *Varsovie* est une cité qui succombe, *Corinthe* est une ville qui se donne au vainqueur, sûre de la revanche qu'elle prendra bientôt.

En face du *Dernier Jour de Corinthe*, M. Matejko a posé *l'Union de Lublin*, vaste page pittoresque et d'un ton plus harmonieux et moins criard que celle de l'Exposition universelle. Du reste, même recherche de la couleur locale, de l'accent, du caractère, du costume, même fougue et même vigueur d'expression.

Photographe réaliste des laideurs campagnardes, paysagiste épris des beautés de la nature, M. Courbet se révèle aujourd'hui comme un de nos meilleurs peintres de marines. Ses deux toiles sont excellentes et d'une touche puissante. Hardi! M. Courbet, nous avons

Salon de 1870. *En vue de Rome*, tableau de Luminais, dessin de A. Duvivier.

toujours dit qu'il y avait en vous l'étoffe d'un peintre, et que chacun vous rendrait justice le jour où vous voudriez bien rompre avec le parti pris et la convention.

Encore un artiste qui croit à son art et dont chaque Salon atteste les sérieux progrès, c'est M. Luminais. Il a reconstitué la vieille Gaule et ressuscité les types perdus de nos ancêtres. *En vue de Rome, les Éclaireurs*, n'est-ce pas le vivant commentaire de Jules César et d'Augustin Thierry? Grande et large composition qui montre chez son auteur les plus solides qualités du peintre unies aux consciencieuses recherches de l'historien.

Ch. WALLUT.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

RÉIMPRESSION DE LA COLLECTION DU MUSÉE DES FAMILLES.

La multiplicité des demandes qui nous sont parvenues à l'annonce des conditions de notre réimpression a apporté un trouble momentané à nos expéditions. Mais depuis quelques jours déjà le service s'est régularisé, et nous sommes aujourd'hui en mesure de satisfaire à toutes les demandes. Pour les conditions, voir à la deuxième page de la couverture de la présente livraison. Chacun des trente premiers volumes de la seconde édition : Paris, 3 francs.

Paris. — Typ. A. Hennuyer, rue du Boulevard, 7

LES PEAUX-ROUGES AU CANADA.

LE TRÉSOR DE MONTCALM (1).

La cour des cerfs wapitis. Dessin de A. de Bar et Mesnel.

VI. — LA POURSUITE NOCTURNE.

Pour faire comprendre l'arrivée si pleine d'à-propos du Marcheur et de ses nouveaux amis, il nous faut faire quelques pas en arrière et retourner à la hutte du trappeur.

— La Flèche-Noire ou le sorcier de sa tribu pourra seul vous renseigner, avait dit le Marcheur à Raoul : je vous guiderai vers le village de mes frères les Indiens.

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

En effet, le lendemain de cette conversation, au point du jour, le Marcheur secouant assez rudement ses hôtes :

— Holà ! monsieur de Valvert ! Holà ! monsieur Thémistocle ! debout et en route !

Les préparatifs du départ furent bientôt faits, et une heure après les trois amis marchaient dans la plaine en se dirigeant vers l'ouest.

— Martin, avait dit le trappeur à son ours avant de partir, Martin, je m'en vais et ne sais combien durera mon absence. Garde bien ma maison pendant ce temps-là, et, si tu as faim, fais briller tes talents de chasseur ! Je n'ai pas besoin de t'en dire davantage...

Et l'intelligent animal, comprenant sans doute l'importance de sa mission, s'était assis gravement sur le seuil de la hutte, suivant d'un œil mélancolique son maître qui s'éloignait.

Les premières heures de marche furent silencieuses. Le Marcheur, se souvenant de sa récente attaque, avait fait prendre à ses compagnons la file indienne et inspectait minutieusement les environs. Chaque touffe de hautes herbes, chaque roche, chaque arbre était exactement interrogé par lui.

— Pardieu ! dit tout à coup le marquis, si nous marchons ainsi, nous n'arriverons jamais. A quoi bon toutes ces lenteurs ?

— A sauver peut-être notre vie et, à coup sûr, notre chevelure, dit le trappeur. Quand on marche dans le désert, il ne faut jamais laisser rien de suspect derrière soi.

Cependant, comme malgré la minutie de ses recherches il n'apercevait rien de suspect, le trappeur finit par se relâcher un peu de sa surveillance, et après la halte du déjeuner, les trois hommes marchaient de front, le fusil sous le bras et causant gaiement pour abréger la longueur de la route.

— Vous croyez que les Indiens nous recevront amicalement ? demanda Raoul.

— J'en suis sûr ; sans cela je n'irais pas moi-même, de gaieté de cœur, vous jeter dans la gueule du loup.

— Cependant j'ai bien souvent entendu citer la haine invétérée que les Indiens ont conservée pour les blancs et les affreuses tortures qu'ils savent infliger à ceux de notre race qui ont le malheur de tomber entre leurs mains.

— Il y a du vrai là-dedans. Les Peaux-Rouges sont passés maîtres en fait de supplices, et ils font de préférence briller leur talent sur les blancs. Mais rien de semblable n'est à craindre. Les Yakangs connaissent et pratiquent le dicton : « Les amis de nos amis sont nos amis. » Or non-seulement je suis leur ami, mais je suis encore frère d'adoption de leur grand chef, la Flèche-Noire, qui est bien le plus brave guerrier que la terre ait jamais porté.

— Par quel concours de circonstances les Indiens furent-ils amenés à vous admettre dans leurs rangs ?

— C'est toute une histoire, et si cela peut vous être agréable, je vais vous la conter pour charmer l'ennui de notre route.

— Parlez, mon ami, nous sommes tout oreilles.

— Il y a une dizaine d'années, commença le Marcheur, l'hiver, dans ces parages, était extrêmement rude : une neige profonde de cinq ou six pieds s'étendait comme un immense suaire sur toute la prairie, qui présentait l'aspect d'une vaste mer blanche immobile, sans flots et sans ondulations. Par suite de diverses circonstances dont l'explication n'aurait aucun intérêt pour vous, je me trouvais presque enfoui dans ma hutte, sans provisions d'hiver. La position était critique. Sortir, c'était s'exposer à sombrer dans cette mer de glace ; rester, c'était la famine et une mort inévitable. Après avoir mûrement réfléchi, entre deux dangers je choisis le moindre. M'équipant en guerre, chaudement enveloppé dans deux fourrures d'ours et chargé de mes dernières provisions, je me mis en route. J'étais muni de deux paires de raquettes, sortes de grands patins en bois qui devaient me servir à glisser sur la glace et m'empêcher d'enfoncer dans les endroits où la neige était encore molle.

Hélas ! je me convainquis bientôt que, malgré ma bonne carabine et mon expérience, je n'atteindrais aucun animal. Comment chasser au milieu d'une plaine blanche, unie, à perte de vue, où le gibier vous aperçoit et vous évente d'une lieue ?... De temps en temps je voyais s'élever hors de portée quelques maigres coqs de bruyère ou passer comme un ouragan à l'horizon un cerf, un daim, un élan poursuivis par une bande de loups. Je les contemplais tristement en me disant :

— Voilà mon souper qui passe !

Je vécus ainsi les deux premiers jours, bivouaquant au milieu de la glace et économisant le plus possible les maigres provisions qui me restaient. Mais le découragement me gagnait ; le froid m'envahissait. Enfin, dans la matinée du troisième jour, les masses brunes de la forêt m'apparurent à l'horizon. Cette vue me ranima un peu. — Si la forêt ne me fournit pas de nourriture, au moins elle me donnera du feu.

Comme j'en approchais, j'entendis des hurlements prolongés et je vis une bande de loups qui entrait sous bois.

— Bon ! me dis-je, ces animaux sont comme moi, ils ont faim, ils chassent... S'ils étaient assez aimables pour m'inviter à dîner...

Un peu ragaillardi par ces pensées, j'entrai dans la forêt, guidé par les hurlements. Mes pressentiments ne m'avaient pas trompé. Toute la bande des animaux affamés rôdait autour d'une cour de cerfs wapitis.

— Qu'appelez-vous une *cour de cerfs wapitis?*

— C'est juste, monsieur le marquis, j'oubliais que vous n'êtes encore qu'un novice chasseur des prairies. Nous appliquons ici le mot de *cour* non-seulement aux wapitis, mais aussi aux élans.

Vous comprenez sans peine, et vous verrez encore mieux dans quelques mois, que l'hiver dans ce pays est une triste saison non-seulement pour l'homme, mais encore pour les animaux carnassiers de toute espèce. A cette époque maudite, la nourriture devient rare, la faim se fait cruellement sentir ; aussi voit-on d'immenses troupes de loups poursuivre en tous sens à travers la prairie le daim, le cerf, l'élan, le bœuf musqué et quelques bisons séparés du reste du troupeau.

Tant que la neige gelée forme une croûte assez solide pour le supporter, le wapiti n'a pas grand'chose à craindre de ses ennemis : la légèreté de ses pieds suffit à lui sauver la vie, et d'ailleurs, acculé, il sait fort bien se défendre avec ses bois redoutables. Mais quand la croûte de glace s'amincit, la situation change. L'animal chassé ne peut plus fuir, car, à chaque pas qu'il fait, la glace se brisant, il enfonce dans la neige jusqu'au ventre ; tandis que ses ennemis, d'un poids beau-

coup moindre, courent sans danger sur la croûte fragile.

Nécessité est mère de l'industrie, dit-on : les wapitis et les élans, qui me font l'effet de raisonner tout aussi bien que vous et moi, n'ont pas tardé à reconnaître la justesse de ce proverbe et à le mettre en action. C'est ainsi qu'ils ont réussi à se garer des atteintes des loups d'une façon assez remarquable.

Une troupe de wapitis ou d'élans choisit, dans le bois un peu clair, un terrain convenable, de cinq à six milles de circonférence, et y piétine la neige jusqu'au point de former une surface assez solide pour les porter et leur fournir en même temps une retraite sûre. Tout l'espace n'a pas été réduit à un niveau uniforme, les animaux ont seulement piétiné la neige en dessinant un réseau de sentiers qu'ils parcourent à leur aise, et autour desquels s'élève un véritable retranchement qui monte aussi haut que leur tête. Il résulte de cet ensemble de travaux une sorte de forteresse appelée *cour*, dans laquelle les loups n'osent pas les attaquer. Le cerf s'y trouve tellement en sûreté, que pour rien au monde il ne se hasarderait à quitter la cour qu'il s'est construite avec ses camarades.

C'était au pied d'un emplacement semblable que les hurlements des loups m'avaient conduit. Jugez de ma joie lorsque, montant sur un des plus grands arbres comme sur un poste d'observation, j'aperçus devant moi, dans les mille sentiers de la cour, une troupe d'une quinzaine de wapitis regardant d'un œil narquois les loups qui ne cessaient de rôder autour d'eux.

Ma bonne carabine entonna alors sa grande chanson et elle chanta juste, car en moins d'une demi-heure quatre wapitis gisaient sans vie sur la terre ensanglantée.

Je cessai le feu ; j'ai toujours évité de tuer les bêtes du bon Dieu sans nécessité, et je descendis de l'arbre. Quelques nouveaux coups de carabine me débarrassèrent des loups, qui s'éloignèrent à une distance d'environ cinq cents pas.

Je commençai par rassembler autour de moi les victimes que j'avais faites. Mais comment les rapporter à ma hutte? Au premier moment le problème me parut insoluble, mais une réflexion plus approfondie m'indiqua un moyen : celui de construire avec des branches d'arbres une sorte de traîneau à l'aide duquel je pourrais sans trop d'efforts transporter mes nouvelles provisions. Le bois ne manquait pas autour de moi ; je me mis immédiatement à l'œuvre.

Ma besogne avançait rapidement ; déjà j'entrevoyais le moment où j'allais poser la dernière pièce, lorsque tout à coup un bruit lointain attira mon attention.

— Hein ? pensai-je, qui vient là ?

Collant mon oreille contre le sol, j'entendis distinctement les pas de plusieurs chevaux résonnant sur la terre gelée.

Je vous ai déjà dit maintes fois que dans le désert l'approche d'un homme vivant est toujours regardée d'un mauvais œil, car quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent le nouvel arrivant est un ennemi. *Homo homini lupus* est une maxime profondément gravée dans l'esprit du trappeur et du coureur des bois.

Une minute après, je savais à quoi m'en tenir. Une bande d'une quinzaine d'écumeurs du désert se disposait à entrer sous bois.

L'arrivée de cette troupe de cavaliers me causa d'autant plus d'émotion, que plus d'une fois déjà j'avais eu affaire aux écumeurs du désert et que j'avais de fortes raisons pour croire qu'ils ne me tenaient pas en odeur de sainteté. Un instant je fus tenté de fuir avant d'être découvert. Mais il m'aurait fallu abandonner mes wapitis, perdre mes précieuses provisions d'hiver... Bref, je montai sur un pin blanc gigantesque, et me glissai parmi ses branches chargées de flocons de neige durcie, résolu à attendre les événements.

J'étais à peine depuis dix minutes installé sur mon observatoire que déjà les cavaliers apparaissaient à la lisière du bois, et que les loups, auxquels je ne songeais plus, commençaient leur œuvre de destruction. Ces malignes bêtes, comprenant sans doute mon impuissance, se jetèrent en furieuses sur mes cerfs, et là, sous mes yeux, les dévorèrent à belles dents. Je tremblais de colère ; mais que faire? J'étais lié, condamné au silence et à l'immobilité la plus absolue ; le moindre signe de vie m'eût mis immédiatement au pouvoir de mes ennemis mortels.

Cependant la troupe avançait toujours, se dirigeant en droite ligne vers l'endroit où je me trouvais. Bien que la nuit fût déjà tout à fait venue, les rayons de la lune, réfléchis par la blancheur de la neige, me permirent d'apercevoir un Indien, les mains liées derrière le dos, au milieu de ses ennemis à cheval. Bientôt la troupe se rapprochant, je reconnus l'Indien. C'était Flèche-Noire, grand chef de la tribu des Yakangs.

A cette époque déjà Flèche-Noire n'était pas un inconnu pour moi. Maintes fois je l'avais rencontré dans le désert, mais sans cependant me lier d'amitié avec lui ; nous avions simplement échangé quelques rapports de politesse ; nous ne nous recherchions pas, nous ne nous fuyions pas ; en un mot, nous étions indifférents l'un à l'autre. Cependant, en le voyant dans cette position et en songeant aux affreux supplices que ses ennemis ne manqueraient pas de lui infliger, je me sentis ému de pitié, et un instant je fus sur le point d'abandonner mon abri et d'essayer de le défendre. Heureusement pour moi, et aussi pour lui, la prudence me retint.

La troupe, continuant toujours à s'avancer, se trouva bientôt à une trentaine de pas de mon arbre.

— Halte ! dit alors celui qui paraissait la commander ; ce lieu me semble propice pour établir notre camp.

Les pirates obéirent. Les chevaux furent dessellés et entravés, un grand feu fut allumé, auprès duquel, après le repas, les cavaliers se couchèrent, les pieds à la flamme et roulés dans leurs manteaux.

— Quant à toi, chien de Peau-Rouge, dit le chef en cinglant l'Indien d'un coup de fouet, couche-toi là et dors. N'oublie pas qu'au moindre mouvement, je te brûle la cervelle !...

A cette insulte gratuite, je vis Flèche-Noire tressaillir. Cependant, refoulant dans son cœur les sentiments qui l'agitaient, il obéit sans prononcer une parole.

Livré à de profondes méditations, je restai pendant plus d'une heure immobile sur mon perchoir. Puis, lorsque je me fus bien assuré que tous les pirates dormaient, à l'exception de la sentinelle placée à quelques pas du brasier, je me hasardai à descendre avec des précautions infinies.

J'avais formé mon plan. Le chef des Yakangs m'intéressait, et je n'étais pas fâché de jouer un tour à mes ennemis les pirates.

Une fois à terre, mon bowie-knife entre les dents, je m'allongeai sur la glace, et, m'aidant des mains et des

genoux, je me mis à ramper comme un reptile dans la direction de l'Indien.

J'étais déjà à cette époque un vieux routier des prairies et je connaissais à fond toutes les précautions à prendre en pareil cas. Vous en aurez une idée quand vous saurez qu'il me fallut plus d'une grande demi-heure pour franchir les trente pas qui me séparaient du but. Je réussis : nul bruit ne décela ma présence ; l'Indien lui-même, dont les sens sont si développés, n'entendit rien.

— Que le chef écoute, dis-je d'une voix faible comme un souffle ; un ami est derrière lui.

Malgré la surprise qu'il dut certainement éprouver, Flèche-Noire ne fit aucun mouvement.

— Je couperai ses liens, continuai-je ; le chef chaussera mes souliers de neige et fuira.

Passant mon couteau sous le corps de l'Indien, je coupai ses liens ; puis, faisant un détour et m'approchant de la sentinelle, je lui assénai, au moment où elle s'y attendait le moins, un certain coup de poing de ma façon entre les deux oreilles, qui l'étendit complétement étourdie sur le sol.

Déjà Flèche-Noire était à mes côtés : d'une main il brandissait son couteau à scalper, de l'autre une chevelure sanglante.

— Flèche-Noire est un guerrier, me dit-il à voix basse; il sait venger ses injures!

Je compris que le chef des pirates venait de payer de la vie son malencontreux coup de fouet.

— Qui va là? s'écria tout à coup l'un des bandits en se soulevant sur le coude.

Au lieu de répondre, Flèche-Noire et moi prîmes notre course de toute la vitesse de nos jambes.

— Tout le monde debout! hurla le pirate. Le prisonnier s'est enfui!... Il a tué notre capitaine!

En un clin d'œil la bande fut sur pied — à l'exception toutefois de son capitaine mort et de la sentinelle assommée — et nous salua par une décharge générale ; heureusement la précipitation et l'obscurité firent dévier les balles.

— Vous êtes blessé, chef? dis-je en voyant l'Indien tressaillir.

— Marchons! fit Flèche-Noire sans répondre directement.

Alors, au milieu de cette plaine glacée, éclairée seulement par les blafards rayons de la lune, commença une course désordonnée que l'imagination peut à peine retracer. Emportés par notre élan, nous glissions comme des ombres fantastiques et avec une vitesse sans cesse croissante, poursuivis par le galop sonore des chevaux de nos ennemis.

Combien de temps dura cette course, je l'ignore. Mes oreilles tintaient, la respiration me manquait, tout tourbillonnait devant moi : j'étais comme un homme ivre, et cependant il me semblait que nous gagnions de l'avance, car les pas des chevaux s'affaiblissaient derrière nous.

Tout à coup je vois l'Indien ralentir sa course, puis s'affaisser sur le sol comme une masse inerte.

Un cri de triomphe retentit. Ne pouvant m'arrêter subitement, je reviens sur mes pas en faisant un circuit, et je vois un pirate arriver à bride abattue et prêt à faire subir à Flèche-Noire la peine du talion.

Par bonheur, ma carabine était chargée. Par un effort surhumain je parviens à maîtriser le tremblement qui m'agite, et, visant le cheval à la tête, je presse la détente.

Cheval et cavalier roulent sur la glace.

— Etes-vous blessé, chef? dis-je alors à l'Indien.

— Oui, répond faiblement Flèche-Noire. Je suis atteint de deux balles et je ne puis plus marcher. Que mon frère parte et me laisse mourir, voici les pas de nos ennemis qui se rapprochent.

— Vous laisser mourir? allons donc! Ces brigands n'auront pas encore votre chevelure cette fois-ci. Laissez-moi faire.

Prenant Flèche-Noire sur mon épaule, je continuai à fuir après avoir rechargé ma carabine.

— Nos ennemis sont loin, me dit le chef des Yakangs ; ils ne peuvent nous voir. Que mon frère change de route et qu'il se dirige vers l'ouest : il se rapprochera de mon village et il fera perdre ses traces.

Ce conseil fut immédiatement suivi par moi. J'entendis le galop des chevaux passer à cinq cents pas vers la gauche, puis s'éteindre peu à peu dans l'éloignement. Nos traces étaient perdues... nous étions sauvés!

Le lendemain, au point du jour, chargé de mon précieux fardeau, j'arrivai au village des Yakangs.

Je ne vous décrirai pas la réception que ces braves gens me firent : vous en aurez un échantillon dans quelques jours.

Lorsque le chef eut raconté la manière dont je lui avais sauvé la vie, tous déclarèrent que je surpassais en courage les guerriers les plus renommés. Ils m'adoptèrent dans une cérémonie solennelle et me donnèrent le titre de second chef de la tribu, après Flèche-Noire. Quant à celui-ci, il échangea avec moi son calumet de conseil, me fit don d'un costume de guerre complet, m'embrassa sur les lèvres et déclara qu'à l'avenir je serais son frère, et qu'il regarderait comme personnelle toute injure qui me serait faite.

Voilà comment je devins guerrier iroquois, position qui m'a déjà procuré et me procure encore journellement des avantages immenses. Chaque fois que je vais les visiter, ces braves gens me témoignent une amitié et un respect vraiment touchants, et jamais ils ne prennent une résolution importante sans m'envoyer un messager pour m'engager à assister à leur conseil.

Vous voyez donc, monsieur le marquis, que je ne crois pas trop m'avancer en vous promettant l'appui des Yakangs.

VII. — LA LOGIQUE DU TRAPPEUR.

En causant ainsi, les heures passaient et les voyageurs s'apercevaient moins de la longueur de la route. De temps en temps, quand les environs n'offraient rien de suspect au Marcheur, il permettait à ses nouveaux amis de faire parler leurs carabines, car, sur ces territoires indiens, le gibier ne manquait pas.

Vers le milieu du quatrième jour, les amis étaient nonchalamment assis à l'ombre d'un bouquet de peupliers, quand tout à coup le trappeur, se baissant vivement, colla son oreille contre le sol.

— Qu'y a-t-il? demanda Raoul surpris.

— Avant une demi-heure, monsieur le marquis, vous assisterez à un spectacle nouveau pour vous.

— Lequel?

— Le passage d'un troupeau de bisons. Si le cœur vous en dit, vous aurez l'occasion de faire là quelques beaux coups de carabine. La seule recommandation

que je vous adresserai est celle-ci : Prudence ! Le bison blessé est un animal dangereux.

— En vérité, mon ami, vous me traitez en enfant gâté. Nous avons déjà rencontré quelques-uns de ces animaux — témoin le vêtement que porte Thémistocle — mais j'avoue que j'ignore complétement leurs mœurs et leurs habitudes.

Les bisons se rapprochaient; leurs pas faisaient trembler la terre et produisaient un bruit semblable au grondement d'un tonnerre lointain.

— Compagnons, dit le trappeur, dans quelques minutes les animaux seront en vue; il est temps de prendre nos postes de combat. Comme nous avons le vent favorable, j'espère que la chasse sera bonne.

Avec l'habileté consommée d'un chasseur infaillible, le Marcheur choisit son embuscade et assigna leur place à ses compagnons.

Une légère ondulation de terrain, formant dans la plaine un large sillon, venait par une pente insensible aboutir au bord du fleuve et mourir en une plage sablonneuse, entourée de roseaux gigantesques, de débris végétaux et de grandes feuilles de nénuphar.

Les bisons. Dessin de Gerlier.

Raoul et le trappeur, la carabine armée au poing, se cachèrent à droite derrière les roseaux, tandis que Thémistocle prenait plus à gauche.

— Les bisons viennent vers le fleuve, dit le trappeur, ils suivront ce sentier naturel qui coupe la plaine et qui aboutit à cette plage. Laissons-les approcher et entrer dans le fleuve sans les inquiéter; un coup de carabine tiré hors de propos pourrait, en les effrayant, leur faire rebrousser chemin. Maintenant, à bon entendeur salut ! et faisons silence.

Le vieux coureur des prairies ne s'était pas trompé ; le bruit continuait toujours à grandir. C'était un ouragan, une trombe formidable qui semblait devoir tout engloutir sur son passage.

— Attention ! dit le Marcheur à voix basse.

Raoul eut grand'peine à retenir un cri d'admiration prêt à jaillir de sa poitrine.

Les bisons faisaient leur entrée sur la petite plage où se cachaient les chasseurs. Les superbes animaux arrivaient au galop, broyant les cailloux sous leurs pas et s'entourant d'un épais nuage de poussière. La queue battant leurs flancs, la tête baissée, les yeux aveuglés par leur toison retombante, ils allaient comme la personnification de la force aveugle et brutale qui marche sans souci des obstacles.

Sans se laisser arrêter par le fleuve, les bisons s'engagèrent résolûment dans l'eau, s'efforçant de gagner l'autre rive à la nage.

— Feu ! cria le Marcheur ; les bisons sont trop avancés maintenant ; ils ne reculeront plus.

Trois coups de carabine retentirent et trois bisons tombèrent, se roulant dans les convulsions de l'agonie.

Quelques instants après, une nouvelle décharge se fit entendre et abattit trois nouvelles victimes, mais deux d'entre elles se relevèrent bientôt.

— Quel malheur, dit le trappeur ; voilà deux belles bêtes qui vont aller sur l'autre rive servir de pâture aux loups et aux corbeaux ; c'est dommage.

— Non pas, s'il vous plaît, dit le marquis ; je me charge d'achever au moins l'une d'elles.

En disant ces mots et malgré les efforts du Marcheur pour le retenir, le jeune homme quitta sa touffe de roseaux et s'élança, le couteau de chasse à la main, vers l'animal qui gagnait le fleuve.

Thémistocle, poussé par la même idée, exécuta une manœuvre semblable à celle de son maître.

— Morbleu ! s'écria le trappeur avec un juron formidable et rechargeant précipitamment sa carabine, morbleu ! un malheur va arriver. Là ! je le disais bien !

En effet, dans sa course, Raoul s'était embarrassé dans les hautes herbes du rivage et était tombé lourdement sur le sol. Le bison poursuivi, rendu furieux par sa blessure et voyant son ennemi à terre, s'était élancé plein de rage sur le marquis et allait infailliblement le broyer sous ses pieds.

La situation était critique ; heureusement le trappeur veillait. Au moment où le marquis se voyait voué à une mort inévitable, la balle du Marcheur passa en sifflant auprès de son oreille et vint foudroyer l'animal furieux.

— A l'autre ! fit le trappeur.

Tournant alors ses yeux vers le bord de l'eau, il poussa un cri d'admiration terminé par un immense éclat de rire.

Thémistocle s'était élancé à la poursuite du bison blessé. L'animal allait atteindre l'eau lorsque le nègre, lançant contre lui sa lourde massue, l'atteignit par le travers du corps. A cette nouvelle agression, l'animal, furieux, fit volte-face et s'élança contre son ennemi.

Mais le brave nègre, auquel on aurait pu appliquer l'expression d'*imperavidus vir* du poëte, impassible et inébranlable, attendit le choc de pied ferme.

Au moment où l'animal baissait la tête pour le frapper, Thémistocle le saisit adroitement par les cornes et, pesant de toute la force de ses muscles d'acier, parvint à le maîtriser complétement ; puis, après quelques instants de réflexion, il se prit à heurter son front contre la tête du bison comme s'il eût voulu la lui briser. Mais, si Thémistocle avait la tête dure, l'animal l'avait encore plus dure que lui, et la lutte ne pouvait se continuer de cette façon avec avantage pour l'homme.

Par une manœuvre savante et bien combinée, le nègre, alors, entraîna le bison vers l'endroit où sa massue était tombée, puis il lâcha les cornes. Au moment où le bison se relevait, l'arme redoutable du nègre s'abattit sur lui et le foudroya.

— Tiens ! dit Thémistocle en considérant l'animal, lui bouger plus !

— Cela lui serait difficile, répondit le Marcheur qui arrivait sur le théâtre de la lutte, il est mort... Tudieu ! quel moulinet !... Ah ! Thémistocle, vous irez loin avec un poignet pareil.

— Ce n'est rien, répondit Thémistocle d'un air modeste, pauvre nègre avoir deux frères plus forts que lui.

— Enfin, tout est bien qui finit bien ; mais, croyez-moi, que ceci vous serve de leçon. Une autre fois soyez plus prudents et souvenez-vous qu'il ne faut jamais attaquer à découvert le bison blessé. En attendant, nous avons là six bosses et six langues qui, accommodées à la manière indienne, ne sont pas à dédaigner. Nous allons nous en convaincre sans retard.

Le Marcheur alors creusa dans la terre un trou d'environ deux pieds de profondeur et le remplit à moitié de bois mort auquel il mit le feu. Lorsque tout le bois eut été converti en braise ardente, notre cuisinier improvisé étendit dessus une couche de sable, plaça une des bosses de bison sur ce sable et finit de remplir le trou avec de la terre.

Au bout d'une demi-heure de cuisson souterraine, le rôti fut retiré et savouré, séance tenante, par les trois amis, qui déclarèrent n'avoir jamais rien mangé de meilleur.

— Dans combien de jours arriverons-nous au village de la Flèche-Noire ? demanda Raoul.

— Le temps ne fait rien à l'affaire, répondit le trappeur. Ni le chef, ni ses guerriers ne sont au village.

— Où sont-ils donc ?

— En chasse au bord des lacs.

— Quand avez-vous appris cela ?

— Tout à l'heure.

— Tout à l'heure ? Nous n'avons vu personne.

— Et les bisons ? fit le trappeur avec un sourire moqueur.

— Hé bien ?

— Les bisons venaient du nord-est, direction où se trouve le lac. Or ces animaux n'ont pas l'habitude d'émigrer en cette saison ; les pâturages sont abondants à cette époque et aux abords des lacs plus que partout ailleurs. Ils ont donc fui devant un ennemi quelconque.

— Peut-être des animaux de proie ?

— Bah ! Quels animaux de proie ? L'ours gris ? Mais le grizzley vit solitaire et n'oserait attaquer seul un troupeau de bisons. Les loups ? pas davantage. Non, les bisons fuient devant des hommes... Or les bords du lac sont compris dans le territoire de chasse des Yakangs et nulle tribu voisine n'oserait violer ce domaine.

— Vous en concluez ?

— Que Flèche-Noire et ses guerriers sont en chasse, et par conséquent, absents de leur village. Mais qu'à cela ne tienne ; nous attendrons son retour, voilà tout ; et rien ne nous empêche de faire la sieste à l'ombre des roseaux qui nous ont servi d'embuscade.

— C'est juste, ajouta Thémistocle en s'étendant sur le sol et fermant les yeux.

— Attention ! dit tout à coup le Marcheur, voilà une forme humaine, là-bas, sur l'autre rive : c'est un Peau-Rouge ; il fait mine de vouloir passer le fleuve... Faisons silence et laissons-le venir, nous saurons ainsi ce qu'il veut.

En effet, un Indien, peint et armé en guerre, apparaissait sur la rive opposée. Après quelques minutes d'hésitation, il entra résolûment dans l'eau et traversa le fleuve à la nage.

A peine avait-il abordé, que le Marcheur, quittant son abri de roseaux, vint se camper au milieu de la plage, bien en vue, le bras appuyé sur sa carabine.

L'Indien, surpris de l'apparition, s'arrêta également et considéra attentivement le trappeur ; puis, levant la main droite et courbant la tête, il continua d'avancer.

— Mon fils est bien pressé, qu'il néglige de descendre jusqu'au gué pour traverser le fleuve? demanda le trappeur.

L'Indien fit un signe de tête affirmatif.

— Il va sans doute rejoindre sa tribu?

— Pied-Agile n'a plus de tribu.

— Ah! vous vous nommez Pied-Agile? J'ai entendu prononcer ce nom comme celui d'un guerrier brave et prudent.

L'Indien s'inclina.

— Que mon père le Marcheur ne me retienne pas, dit-il; les moments sont précieux; je marche vers la Flèche-Noire.

— Qui vous envoie vers lui?

— Le Castor.

— Le Castor? Un des chefs des Enfants perdus?

— Le cœur de mon père le Castor est grand : il aime les Yakangs et méprise les voleurs.

— Oui, je sais... mais alors... pourquoi fait-il partie des écumeurs de la prairie?... C'est étrange!... En attendant, je n'ai jamais eu qu'à me louer du Castor, en plusieurs circonstances, il m'a rendu de signalés services... Enfin, qui vivra verra!... Maintenant Pied-Agile sait-il quels sont les liens qui m'attachent à Flèche-Noire?

— Pied-Agile le sait.

— Le guerrier peut-il me confier ce que le Castor envoie dire à mon frère?

L'Indien réfléchit pendant quelques instants :

— Le Castor, dit-il, envoie Pied-Agile vers le grand chef des Yakangs pour lui recommander de retourner tout de suite à son village avec ses guerriers.

— Flèche-Noire a donc quitté son village?

— Oui.

— Mon fils sait-il où il est allé?

— Chasser les bisons au bord des lacs.

— Bien! Mon fils est un guerrier; qu'il continue son voyage.

L'Indien salua le trappeur et s'éloigna de ce pas rapide qui caractérise sa race.

— Eh bien, fit le trappeur en rejoignant ses amis, mes prévisions se réalisent; Flèche-Noire est en chasse, l'Indien à qui j'ai parlé me l'a assuré.

— Alors, dit Thémistocle, nous ne sommes plus pressés et nous pouvons continuer notre somme.

— Au contraire, nous sommes plus pressés que jamais; peut-être avons-nous déjà perdu trop de temps. Il nous faut, à présent, continuer notre voyage à marches forcées et par des chemins peu commodes, c'est vrai, mais qui l'abrégeront de moitié.

— Quel est le motif d'une si grande hâte?

— Je ne saurais vous le dire au juste; mais je suis sûr que notre présence est indispensable au village, et mes pressentiments ne me trompent guère.

— Eh bien! passez devant! dit Thémistocle en bâillant.

Le lendemain, vers le soir, les voyageurs n'étaient plus séparés du village de la Flèche-Noire que par une distance de deux lieues environ.

Plus on approchait, plus le trappeur ralentissait sa marche, explorant le sol, les arbres, les branches, cherchant un indice qui lui révélât le sens des paroles du Castor. Tout à coup, il se baissa vivement et examina le sol avec attention :

— Alerte! en avant! s'écria-t-il, les Enfants perdus ont surpris le village pendant l'absence de ses défenseurs.

Les trois compagnons s'élancèrent en courant.

La nuit venait à grands pas; une demi-obscurité régnait déjà dans la campagne, et le Marcheur, la tête haute, l'œil en feu, l'oreille au guet, écoutait les mille rumeurs qui surgissaient autour de lui.

Tout à coup un grand cri suivi de plusieurs détonations se fit entendre...

Les trois amis n'étaient plus qu'à une portée de fusil du village. Soudain une immense lueur, dissipant l'obscurité, illumina la scène. C'était le moment où le Serpent venait de mettre le feu au rempart de bois qui protégeait les femmes et les enfants des Yakangs.

Un coup d'œil suffit au Marcheur pour se rendre compte de la situation et concevoir son plan de bataille. Apercevant trois grands érables qui s'élevaient derrière la loge de la médecine, à vingt pas l'un de l'autre :

— Chacun de nous va s'établir entre les branches d'un de ces arbres, dit-il, nous y serons comme dans une forteresse, cachés à tous les yeux... Visez bien et pas de quartier aux brigands du désert!

En un clin d'œil les voyageurs furent cachés parmi le feuillage. Le Marcheur, embouchant alors la corne de bison qu'il portait à sa ceinture, en tira un son grave, prolongé.

— Courage, guerriers iroquois! s'écria-t-il de sa voix la plus retentissante, des amis arrivent!

Et immédiatement les trois carabines parlèrent.

VIII. — VICTOIRE!

Cette attaque subite, qui débutait d'une façon si terrible pour eux, produisit un moment d'arrêt dans l'attaque des Enfants perdus. Les guerriers yakangs, ranimés par ce secours qui leur arrivait, en profitèrent pour reprendre l'offensive et la mêlée redevint générale.

— Ma carabine devient inutile, se dit le Marcheur. Descendons, le reste de la besogne doit s'accomplir en terre ferme.

En un clin d'œil il fut au milieu des Iroquois, se servant de sa carabine en guise de massue. A sa vue un cri de joie s'éleva parmi les assiégés, une imprécation de rage chez les assiégeants.

Raoul qui, à la lueur du brasier, avait vu le mouvement du Marcheur, imita son exemple et descendit de son arbre. Malheureusement ses yeux n'avaient pas encore le don de voir dans les ténèbres, et, au bout de quelques pas, il se trouva au milieu de la bande du Novice, qui essayait de prendre les Yakangs à revers.

Les cinq bandits n'avaient pas eu le temps de recharger leur carabine. Ils se ruèrent sur Raoul le couteau à la main.

Ce mouvement fut fatal à deux d'entre eux, qui tombèrent, la tête fracassée par la crosse avec laquelle le Français faisait un moulinet terrible. Mais à son tour, le jeune homme, surpris par derrière, s'affaissa sur le sol, poussant un cri de douleur, le couteau d'un bandit planté entre les deux épaules.

Au cri de Raoul, le Marcheur s'était retourné; il s'élança, rapide comme la foudre, sur la bande du Novice. Mais les bandits, ne jugeant pas à propos de l'attendre, tournèrent les talons et se réfugièrent dans les rangs des Enfants perdus.

Au moment où ils passaient auprès du brasier, la lueur de l'incendie se projeta en plein sur le visage de leur chef. La vue de ce visage parut produire sur le Marcheur une émotion extraordinaire. Il pâlit affreusement, ses yeux devinrent d'une fixité effrayante; il

chancela comme un homme ivre et, portant la main à son front, s'affaissa près de Raoul.

Pendant ce temps, une autre scène se passait près de la loge de la médecine. De tous les chefs des Enfants perdus, seul, le métis Scott n'avait pas été blessé.

— Un instant! se dit-il, Œil-Sanglant s'est laissé ensorceler par les beaux yeux de Fleur-de-Printemps... Si je la lui amenais, il me la payerait un bon prix... c'est une idée cela!... Et puis, d'ailleurs, s'il n'en veut pas, la petite fera parfaitement mon affaire... Hé! hé!... Voilà le vrai moment d'agir.

Et il s'avança, en rampant comme une bête fauve, vers la loge de la médecine.

L'obscurité l'empêcha de voir un guerrier qui, depuis le commencement de la lutte, accroupi sur ses talons et dans une complète immobilité, avait tenu les yeux constamment fixés sur l'asile de Fleur-de-Printemps. Ce guerrier, c'était le Castor.

Le métis continuait sa marche silencieuse, sûr du succès : déjà il atteignait la porte de la loge, lorsque le Castor, sortant de son immobilité et lui posant la main sur l'épaule :

— Oach! dit-il, le Métis est habile ; il rampe comme un serpent.

— Que la peste l'étouffe! murmura Scott.

— Les yeux de Fleur-de-Printemps sont deux étoiles, un guerrier serait heureux de les posséder pour éclairer son wigwam.

— Oui, n'est-ce pas?... Mais pardon, je n'ai pas le temps de causer.

— Le Métis veut donc enlever la fille de Flèche-Noire?

— Vous l'avez dit.

— Eh bien, le Métis ne fera pas cela.

— Hein? fit Scott en fronçant le sourcil et portant la main à son couteau.

— Un autre chef a été touché par la beauté de Fleur-de-Printemps.

— Oui, Œil-Sanglant. Eh bien! c'est pour lui que je travaille.

Le Castor secoua la tête.

— Mon frère ne brisera pas cette porte, dit-il.

— Qui m'en empêchera?

— Moi!

Prompt comme l'éclair, le Métis se précipita sur l'Indien, le couteau levé.

Mais le Castor était sur ses gardes. D'un bond de côté, il évita le choc; puis, saisissant son ennemi par le milieu du corps, il le lança à toute volée comme une masse inerte par-dessus le brasier. Cet exploit accompli, l'Indien reprit flegmatiquement sa faction en face de la loge de la médecine.

Cependant le combat continuait entre les Yakangs et les Enfants perdus. Tout à coup la voix du novice retentit :

— Victoire! criait-il, le Marcheur et son compagnon sont morts!

Mais en même temps un cri rauque, qui n'avait rien d'humain, se fit entendre, et Thémistocle, dressant sa haute taille fantastiquement éclairée par la lueur de l'incendie, fit son apparition en brandissant sa terrible massue.

— Le démon du Champ-Rouge! s'écrièrent les Enfants perdus; il protége les Yakangs!

Et jugeant la lutte impossible contre cette puissance surnaturelle, ils s'enfuirent en désordre et disparurent bientôt dans les ténèbres.

Les Iroquois restaient maîtres du champ de bataille. Non moins effrayés que leurs ennemis eux-mêmes par l'aspect extraordinaire de Thémistocle, ils avaient formé un cercle autour de lui, mais n'osaient l'approcher.

Le nègre, assez embarrassé de sa personne, tournait la tête à droite, à gauche, agitant, en guise de salut, les plumes de dindon qui l'ornaient. Mais ces avances amicales restaient sans effet, et le nègre demeurait toujours seul... avec sa queue de bison sous le bras au milieu du cercle des Indiens.

Cependant le Marcheur sortait de son évanouissement. Posant la main sur son cœur comme pour en comprimer les battements :

— Mon Dieu! s'écria-t-il, pourquoi m'avez-vous fait apparaître le spectre d'un passé de deuil que je voulais oublier?

Puis se levant d'un bond :

— Je crois, le ciel me pardonne, que j'ai eu un moment de faiblesse. Oh! oh! Marcheur, mon ami, tu baisses... Hé bien!... où en est le combat?

Un coup d'œil lui suffit pour se rendre compte de la situation.

— Bon! dit-il, Thémistocle a encore fait des siennes... Et Raoul?... Ah! fou que je suis! je l'ai vu tomber; mort peut-être?...

Et il se baissa vivement vers le jeune homme, collant l'oreille contre sa poitrine.

— Dieu soit loué! il respire encore. Holà! Thémistocle, arrivez vite; votre maître est blessé.

Le nègre s'élança, bénissant cette voix qui mettait fin à son embarras.

— Notre père le Marcheur n'est pas mort! s'écrièrent joyeusement les Indiens.

Et tous, accourant vers lui, l'entouraient, le félicitaient et cherchaient à toucher sa main.

— Merci, mes amis, dit-il, merci ; mais ne vous inquiétez pas de moi : grâce à Dieu! je n'ai rien de cassé. Il faut vous occuper de mon ami que vous voyez là gisant, dangereusement blessé en combattant pour vous.

Les Indiens se penchèrent vers le jeune homme pour contempler les traits de cet ami inconnu qui avait contribué à les sauver.

— Sa peau est blanche mais son cœur est rouge, dit l'Abeille, qui, accompagnée de sa fille, était sortie de la loge de la médecine.

Fleur-de-Printemps considérait attentivement Raoul. A la vue de ce jeune homme pâle, immobile, sanglant, étendu à ses pieds, une larme de pitié glissa comme une perle liquide sur la joue de la jeune fille.

Pourquoi Fleur-de-Printemps pleurait-elle? N'était-elle point accoutumée à de semblables spectacles? Pourquoi pleurait-elle en présence de cet étranger? Fleur-de-Printemps ne le savait pas elle-même. A la vue du jeune homme, elle avait senti quelque chose tressaillir en elle, et elle s'abandonnait à ce sentiment nouveau sans le raisonner et sans en chercher la signification.

Cependant, sur l'ordre du sorcier, Raoul fut transporté dans la loge de la médecine et étendu sur plusieurs peaux de bison superposées.

— La blessure est-elle grave? demanda Thémistocle au vieux devin.

— Le Grand-Esprit est puissant! Il est seul maître de la vie, dit le sorcier.

— Mais enfin, mon maître en reviendra-t-il?

— Peut-être! fit l'Indien, et il disparut courant pro-

diguer ses soins aux blessés trop nombreux, hélas ! qui gisaient dans le village.

Le nègre jeta un regard désespéré au Marcheur.

— Ne vous effrayez pas, Thémistocle, dit le trappeur. La réponse du sorcier veut dire que la blessure n'est pas mortelle.

De tous côtés on entendait le cri des femmes qui pleuraient leurs fils, leurs maris tués dans la bataille.

— L'Abeille veillera sur le malade, dit l'Indienne : il a donné son sang pour la tribu.

— Ma mère est âgée, elle a besoin de repos ; je veillerai à sa place, fit Fleur-de-Printemps avec vivacité.

L'Abeille jeta un regard étonné sur sa fille, qui baissa les yeux.

L'Abeille semblait réfléchir profondément. Ses yeux scrutateurs erraient du visage de sa fille à celui de Raoul, qui gardait la pâleur et l'immobilité de la mort. Enfin, attirant sa fille vers elle et la baisant au front :

— Le cœur de ma fille est bon, dit-elle. C'est bien ! Fleur-de-Printemps veillera auprès de l'étranger.

— Je la seconderai, dit le sorcier.

— Moi de même, fit le trappeur.

— Ah çà ! croit-on que je vais abandonner mon maître ? repartit Thémistocle.

Après le combat. Dessin de Gerlier.

De sorte que le blessé, installé dans la loge de la médecine, et le premier appareil posé par le sorcier, les quatre gardes-malades s'installèrent auprès du marquis. Il est vrai que, malgré tous ses efforts pour rester éveillé, Thémistocle, vaincu par la fatigue, ne tarda pas à succomber au sommeil. Quant au Marcheur, l'œil clos, le front caché dans ses mains, il gardait une immobilité complète. Un soupir étouffé s'exhalant de sa poitrine indiquait seul d'instant en instant qu'il ne dormait pas.

Le sorcier veillait, allant et venant, courant d'une case à l'autre, composant, à l'aide de plantes connues de lui seul, un baume propre à cicatriser les blessures du malade. De temps en temps, interrompant son travail, il jetait un regard ébahi sur Thémistocle endormi. Evidemment le nègre intriguait le Peau-Rouge. Il vint un moment où le sorcier, cédant aux sentiments qui l'agitaient, s'approcha doucement de Thémistocle, et, s'agenouillant devant lui, il murmura une fervente prière.

Fleur-de-Printemps veillait aussi. Immobile, gracieusement accroupie sur une peau de bison, ses yeux demeuraient obstinément fixés sur le visage de Raoul. Mille sensations, mille sentiments inconnus l'agitaient. Au milieu du silence de la loge elle semblait écouter : — Quoi ? — Qui sait ? Sans doute, ces voix douces et mystérieuses qui voltigent autour des oreilles de quinze

ans et qui chantent en chœur la joyeuse chanson de l'amour et du printemps.

IX. — L'ADOPTION.

Cependant Flèche-Noire, averti par le messager du Castor, s'était hâté de retourner à son village, l'âme en proie à de sinistres pressentiments. A mesure que la distance diminuait et qu'il découvrait sur la terre les traces du passage des Enfants perdus, les dernières lueurs d'espoir qu'il conservait encore s'évanouissaient.

Au point du jour il arrivait près du village, et la première personne qu'il apercevait était l'Abeille accourant vers lui, les bras ouverts.

Malgré l'impassibilité dont il ne se départait jamais, à la vue de sa femme Flèche-Noire poussa un vrai rugissement de joie.

— Un ami, dit-il, est venu vers la Flèche-Noire au bord des lacs et lui a annoncé qu'un grand danger menaçait son village. Sa langue était donc menteuse?

— Le messager a dit vrai. Les Enfants perdus ont surpris le village pendant la nuit comme des chiens peureux.

— Et Fleur-de-Printemps? demanda anxieusement le chef, cherchant des yeux sa fille au milieu de ceux qui l'entouraient.

— Sauvée!...

— Et les lâches ennemis?

— Vaincus! repoussés!...

— Bien! dit Flèche-Noire, reprenant son impassibilité ordinaire.

Et, suivi de ses guerriers, il se dirigea vers son wigwam.

A mesure qu'il avançait dans le village et qu'il apercevait les dégâts causés par la lutte, les sourcils du chef se fronçaient.

— Dans le cœur du père gronde un orage, disaient les guerriers; sa colère sera terrible!

Arrivé à la porte de son wigwam, Flèche-Noire s'assit, invita les principaux chefs à en faire autant, et, quelle que fût son impatience de connaître les détails de l'attaque et de la défense, il ne desserra pas les lèvres avant d'avoir fumé le calumet du conseil.

Le sorcier était arrivé l'un des premiers.

— Que mon père parle, dit Flèche-Noire; mes oreilles sont ouvertes.

— Les guerriers commandés par leur puissant sachem, dit le médecin avec un geste mélodramatique, chassaient le bison au bord des lacs, lorsque les corbeaux, s'envolant vers l'ouest en croassant, m'annoncèrent qu'un malheur inconnu planait sur la tête des Yakangs. Au moment où le Grand-Esprit retirait la lumière du Wacondah, le cri des Enfants perdus retentissait autour du village. Mais les Yakangs sont des guerriers : le sang des vieux bouillonne comme celui des jeunes!... Ils repoussèrent d'abord les Enfants perdus.

— Et les femmes? demanda Flèche-Noire.

— Les femmes furent renfermées dans la loge de la médecine. Mais l'Abeille ne voulut pas consentir à suivre l'exemple de ses compagnes.

— Que fit-elle? dit le chef en fronçant les sourcils.

— L'Abeille est forte et courageuse. Armée de la hache du chef, elle prit place parmi les guerriers et lutta corps à corps contre Œil-Sanglant.

Flèche-Noire jeta un regard d'orgueil vers sa femme qui, les yeux baissés, reçut modestement cet éloge muet.

— Les Enfants perdus sont des lâches! continua le médecin; ne pouvant vaincre par la force, ils attaquent avec le feu. Les Yakangs allaient succomber lorsque le Grand-Esprit leur envoya un secours inespéré.

— Lequel?

— Notre frère le Marcheur, accompagné d'un guerrier des visages pâles... puis...

— Eh bien?...

— Le démon du Champ-Rouge! répondit le médecin à voix basse. Il est l'ami du Marcheur, il protége les Yakangs!...

— Que veut dire le grand sorcier?

— Mon père le verra, dans la loge de la médecine.

Flèche-Noire se leva et, accompagné de ses guerriers, se dirigea vers le réduit où gisait Raoul, veillé par ses amis.

En apercevant le Marcheur, le chef s'élança vers lui les bras ouverts, et, l'étreignant sur sa poitrine :

— Merci, frère! dit-il simplement.

— Bah! fit le trappeur, entre nous, nous ne comptons plus. Ecoutez, chef : vous vous connaissez en blessures; examinez celle qu'a reçue mon ami, et dites-moi votre avis.

Flèche-Noire examina quelques instants le visage du jeune homme; puis, collant l'oreille contre la poitrine de Raoul, sembla réfléchir profondément.

— Le visage pâle vivra! dit-il enfin. Dans quelques jours, il pourra se servir de ses armes.

Un double cri, poussé par Fleur-de-Printemps et par Thémistocle, répondit au chef et la jeune fille, heureuse et souriante, vint se jeter au cou de son père.

— Flèche-Noire, mon frère, dit alors le trappeur en prenant Thémistocle par le bras, je veux vous présenter un ami dont la vue seule a mis en fuite vos ennemis.

Le chef considéra quelques instants la figure extraordinaire du nègre : puis, baissant la tête et tombant à genoux.

— Que le démon du Champ-Rouge soit favorable à nos fils! murmura-t-il.

Thémistocle, surpris de l'action de l'Indien, s'empressa de le relever et lui secouant énergiquement la main :

— Bon nègre comprend pas votre langue, Peau-Rouge, dit-il en français; mais vous êtes un bon compagnon, et frère du Marcheur : cela me suffit.

— Le démon du Champ-Rouge! murmurait à part lui le trappeur. Ah! ah! les Peaux-Rouges prennent Thémistocle pour un être surnaturel. Le fait est qu'à sa tournure!... Hé! hé! mais alors, notre affaire ira toute seule!... Brave nègre, va!...

Flèche-Noire ne s'était pas trompé. Au bout de quinze jours, Raoul entrait en convalescence et, un mois après, complétement rétabli, mais encore faible, il errait par le village examinant curieusement tout ce qui l'entourait et liant connaissance avec les Indiens qui l'accueillaient comme un compagnon d'armes.

Cependant le jeune homme s'impatientait; il n'oubliait pas le motif qui l'avait amené dans ces contrées et souvent il accusait le Marcheur de lenteur et d'insouciance.

— Patience! patience! répondait flegmatiquement le trappeur. Vous êtes encore trop faible et puis... j'ai mon idée!

Raoul, tout en maugréant, se résignait. Peu à peu, cependant, son impatience devint moins vive; et l'on eût pu croire que le jeune ami du trappeur oubliait le

but de son voyage. Peut-être Fleur-de-Printemps n'était-elle pas étrangère à ce changement.

— Monsieur le marquis, dit un jour le trappeur en se frottant joyeusement les mains, nous partirons bientôt.

— Déjà!... fit Raoul.

— Voilà bien la jeunesse! deux beaux yeux lui font tout oublier... Puis, monsieur le marquis, reprit le Marcheur, je dois vous demander s'il vous répugnerait de devenir le frère de ces braves Indiens?

— Qu'entendez-vous par là, mon ami?

— Je désire vous faire adopter par la tribu des Yakangs ainsi que je l'ai été, si toutefois vous le permettez?

— Si je le permets! Mais, mon ami, c'est une distinction dont je serai fier. D'ailleurs, ne m'avez-vous pas révélé les avantages qu'une semblable adoption peut me procurer?

— Avantages immenses, inappréciables, qui se résument par deux cents amis dévoués, deux cents frères, considérant comme personnelle toute injure qui vous sera faite.

— Fort bien, mon ami; mais croyez-vous que les Yakangs daigneront m'adopter comme ils l'ont fait pour vous?

— A dire vrai, c'est un honneur dont les Peaux-Rouges sont peu prodigues envers les blancs. Cependant vous avez donné votre sang pour eux, ils vous en seront reconnaissants... Je compte d'ailleurs beaucoup sur Thémistocle pour réussir.

— Sur moi? s'écria Thémistocle étonné.

— Expliquez-vous? dit Raoul.

— C'est bien simple. Les Indiens considèrent comme surnaturel tous les objets, tous les phénomènes qu'ils ne connaissent pas. Thémistocle est un de ces phénomènes-là. Les Yakangs n'ont jamais vu d'hommes noirs. Pour eux, un visage humain ne peut avoir que deux couleurs : rouge ou blanc; Thémistocle, dont le teint bouleverse toutes leurs idées, passe à leurs yeux pour un être supérieur, en dehors de la nature humaine. Ajoutez à cela la haute taille, le costume et la vigueur de notre ami...

— Mon brave Thémistocle, dit Raoul en riant, te voilà passé à l'état de phénomène!

— Mieux que cela, à l'état de divinité redoutable.

— Et comment l'appelle-t-on?

— Le *démon du Champ-Rouge*.

— Qu'est-ce que cela veut dire?

— Rappelez-vous, monsieur le marquis, l'endroit où nous nous sommes rencontrés pour la première fois et où vous m'avez sauvé la vie. Ce lieu a reçu des Indiens le nom de *Champ-Rouge*. On le croit hanté par une puissance malfaisante, ennemie des Indiens. Aussi quand ils aperçurent notre ami noir, les coquins qui m'avaient attaqué crurent voir apparaître la divinité vengeresse et s'enfuirent en criant : Le *démon du Champ-Rouge!*

— En effet, je m'en souviens...

— Eh bien! c'est là-dessus que je compte pour vous faire adopter par les Yakangs.

— Vraiment?

— Venez avec moi, et vous, Thémistocle, n'oubliez pas que vous êtes Dieu ou diable, à votre choix, mais qu'il vous faut faire tout ce que je vous dirai et rien que cela! Est-ce bien entendu?

— Comptez sur Thémistocle, répondit le nègre déjà pénétré de la majesté de son rôle.

Le Marcheur, accompagné de ses deux amis, se dirigea vers la place du village où la tribu était rassemblée. Une espèce d'estrade avait été, par les soins du trappeur, construite au milieu de la place. En face, Flèche-Noire et les principaux guerriers peints et costumés en guerre se tenaient immobiles sous les armes.

Le Marcheur, Raoul et Thémistocle montèrent gravement sur l'estrade.

— Les guerriers yakangs sont mes frères, dit le trappeur d'une voix forte, veulent-ils permettre à leur frère blanc de parler?

— Oui, oui, répondirent les Peaux-Rouges.

— Yakangs! le démon du Champ-Rouge, après vous avoir couverts de sa protection pour mettre en fuite les lâches Enfants perdus, m'a fait entendre sa voix.

— Parlez, frère, dit Flèche-Noire avec respect, nos oreilles sont ouvertes.

— A vous, Thémistocle! dit le trappeur à voix basse. Soyez majestueux autant que vous le pourrez. Parlez lentement, je traduirai phrase par phrase ce que vous direz. Vous finirez en leur ordonnant d'adopter votre maître.

— Cela suffit, dit Thémistocle.

Le nègre, rejetant en arrière sa peau de bison, agita, en guise de salut, les plumes de dindon qui ornaient sa tête. Appuyé sur sa massue dans la pose de l'Hercule Farnèse, il commença d'une voix grave, lente et monotone, ayant l'air de se parler à lui-même, les yeux au ciel :

— Guerriers de la grande hation des Yakangs, d'où vient que vous courbez la tête devant moi? La peur tient-elle vos yeux fixés vers la terre? Les Yakangs ne sont pas de vieilles femmes sans courage; ils sont les plus braves guerriers et les plus adroits chasseurs des prairies. A leur vue les ennemis s'enfuient comme une troupe d'élans ou de cerfs timides... Cela est-il vrai, hommes puissants?

— Bravo! Thémistocle, murmura le Marcheur.

— Exorde par insinuation, ajouta Raoul.

— Levez les yeux, guerriers, continua le nègre, marchant à grands pas sur l'estrade et agitant les bras. Vous savez que le Grand-Esprit est mon père et que les prairies bienheureuses du Wacondah sont mes domaines... Regardez mon visage, que la contemplation du feu divin a brûlé pour toujours. Guerriers, ce n'est point un homme celui qui n'a ni la peau rouge ni la peau blanche. Ecoutez! écoutez! Je chassais dans les prairies bienheureuses lorsque le Grand-Esprit, mon père, me dit : « Parmi mes fils rouges du désert, il y a des lâches et des voleurs indignes de voir la lumière du Wacondah!... Va et punis-les. » Et moi, fils respectueux, je quittai mes domaines, enveloppé d'une nuée d'orage. Caché sous les rochers et sous la terre du Champ-Rouge, j'ai, depuis des centaines de lunes, épié au passage et immolé, suivant les ordres de mon père, les lâches et les voleurs. Guerriers, je suis heureux de le reconnaître, jamais ma colère ne s'est appesantie sur votre race. Le Yakangs sont des braves.

— Monsieur le marquis, dit le trappeur à voix basse, Thémistocle fera maintenant tout ce qu'il voudra des Indiens.

En effet, les éloges du nègre avaient produit un effet extraordinaire parmi les Yakangs. Ces naïfs Peaux-Rouges, qui jusqu'alors écoutaient courbés dans l'attitude du respect, levaient maintenant leur front rayonnant d'orgueil.

Thémistocle, croisant ses longs bras sur sa vaste poitrine, garda le silence pendant quelques instants afin de doubler l'effet de ses paroles.

— Rapprochez-vous de moi, dit-il à voix basse à ses amis et ne vous offensez pas de ce que je vais faire.

— Guerriers, continua-t-il à haute voix, j'errais dans les solitudes du Champ-Rouge, lorsque mon œil, qui embrasse toute la terre d'un regard, vit une troupe de loups poltrons et perfides se diriger vers votre village, enveloppée des ténèbres de la nuit. Vos jeunes gens chassaient le bison au bord des lacs sous la conduite de la Flèche-Noire, ce courageux guerrier que le maître de la vie aime et propose comme modèle à ceux qui habitent les prairies bienheureuses du Wacondah.

Le chef yakang, malgré son impassibilité ordinaire, poussa un cri de triomphe et d'orgueil en apprenant la haute opinion qu'avait de lui le Grand-Esprit.

— Pouvais-je laisser massacrer mes fils les Yakangs, tandis qu'ils s'endormaient dans une sécurité trompeuse? Non! Rapide comme l'éclair, je volai au secours de mes fils menacés. En route, je trouvai deux visages pâles qui marchaient au même but. Ces amis, vous les connaissez, les voilà.

En disant ces mots, Thémistocle saisit dans chaque main le Marcheur et Raoul stupéfaits, et, les soulevant par leur ceinture de chasse, les tint suspendus en l'air, à bout de bras, pendant quelques instants.

Les Indiens poussèrent une immense clameur d'admiration. Jamais ils n'avaient assisté à un pareil trait de vigueur corporelle. Evidemment l'être capable d'un tel effort était bien un être surnaturel.

— Guerriers, continua Thémistocle, vous savez le reste. Conduit par mon père, le maître de la vie, j'eus le bonheur d'arriver à temps, au moment où les Yakangs, malgré leur courage indomptable, allaient succomber sous le nombre. Ma vue suffit à chasser les chiens peureux. Hélas! l'un des visages pâles gisait sur la terre, baigné dans son sang. Guerriers, votre cœur est bon et reconnaissant; le Marcheur est déjà votre frère; n'est-il pas juste que son ami le devienne aussi?

— Oui, oui, crièrent les guerriers.

— Les Yakangs sont reconnaissants, dit Flèche-Noire; ils obéiront aux désirs du démon du Champ-Rouge : le visage pâle deviendra notre frère.

— Hourra! cria le trappeur en jetant en l'air son bonnet de peau de raton, hourra! Thémistocle, vous êtes grand comme le monde. Souffrez que je vous embrasse.

Et, sans attendre la réponse, le trappeur pressa le nègre dans ses bras. Celui-ci le repoussa doucement, et se retournant vers la foule :

— Guerriers! continua-t-il après s'être recueilli pendant quelques instants, le maître de la vie est content; il m'ordonne de rester au milieu de vous avec mes amis les visages pâles. J'obéirai à ses ordres; je chasserai le bison avec vous et combattrai vos ennemis. Réjouissez-vous, guerriers! Un jour viendra où la grande race des Yakangs s'étendra sur la prairie comme l'eau du fleuve qui déborde.

Une explosion de cris enthousiastes et d'applaudissements frénétiques accueillit cette prophétie de bon augure; puis Thémistocle, descendant de l'estrade, fut entouré par les Indiens, qui, n'en ayant plus peur, s'approchaient de lui pour le toucher. Quelques-uns même des plus hardis coupaient avec leur couteau à scalper des morceaux de la peau de bison et les emportaient comme des talismans. Sans l'intervention de Flèche-Noire, Thémistocle eût été bientôt dépouillé du vêtement qui faisait sa gloire et son orgueil.

On procéda immédiatement à l'adoption du marquis. Vu son état de faiblesse et les observations du Marcheur, les épreuves usitées en pareil cas furent supprimées. Flèche-Noire, s'approchant du jeune homme, l'embrassa sur les lèvres et lui fit don d'un costume complet de guerre. En échange, Raoul donna un de ses pistolets, que l'Indien reçut avec les marques de la plus vive satisfaction.

Le sorcier, s'approchant à son tour, se mit en devoir de pratiquer l'opération du tatouage.

— Hum! monsieur le marquis, dit le trappeur, voilà un mauvais quart d'heure à passer. Mais il y a des circonstances où l'homme doit savoir souffrir sans se plaindre...

Le sorcier mit à nu le bras du jeune homme et, lui piquant la peau à l'aide d'une épine d'acacia trempée dans le suc de certaines plantes, lui dessina les figures emblématiques de la tribu des Yakangs. Pendant ce temps, les chefs et les principaux guerriers dansaient autour de l'estrade, poussant des cris discordants.

— A quoi bon tout ce vacarme? demanda Raoul.

— A empêcher les plaintes que la douleur pourra vous arracher de parvenir aux oreilles des gens de la tribu.

— Alors, mon ami, faites cesser ce tapage. Je veux montrer aux Indiens qu'un blanc est aussi capable qu'eux de souffrir sans se plaindre.

Et en effet, pendant toute la durée de l'opération, le jeune homme ne proféra pas une plainte, malgré la douleur cuisante que lui causait la liqueur corrosive. L'opération terminée, il fut conduit dans la loge de la médecine, où il demeura enfermé toute la journée, afin, disait le sorcier, de s'entretenir avec le Grand-Esprit.

Lorsqu'il en sortit, le soir, Raoul faisait partie de la puissante tribu des Yakangs.

Pour fêter cet heureux jour, un grand feu fut allumé sur la place, et les danses et les jeux se prolongèrent pendant une partie de la nuit.

X. — UN SERVITEUR MODÈLE.

Quinze jours s'étaient passés et le trappeur n'était pas resté inactif pour obtenir le secret du trésor de Montcalm.

Le sorcier, qui seul connaissait ce secret, avait longtemps hésité à le livrer : « La puissance et la prospérité des Yakangs, disait-il, étaient fatalement liées à sa discrétion, » et il est probable que les instances du Marcheur fussent demeurées stériles, si Thémistocle, usant de son autorité de dieu protecteur, n'eût enjoint au sorcier de dire ce qu'il savait. Devant un ordre aussi formel, le grand prêtre n'eut plus d'objection. Il consentit même à servir de guide et à conduire l'étranger vers le trésor qu'il était venu chercher.

— Le désert est plein d'ennemis, avait dit de son côté Flèche-Noire, et le démon du Champ-Rouge ne peut voyager seul comme un pauvre Indien. Flèche-Noire l'escortera avec dix guerriers.

Enfin Fleur-de-Printemps et l'Abeille avaient voulu accompagner le chef.

Flèche-Noire s'opposa d'abord à cette résolution imprudente et téméraire; mais cette fois encore Thémistocle interposa son autorité toute-puissante, et le chef yakang consentit à ce que sa femme et sa fille fissent

partie de l'expédition, mais en même temps il doubla le nombre de l'escorte.

La petite troupe avait donc quitté le village et, guidée par le sorcier, s'était dirigée vers les terres de l'Est en suivant la route que Raoul et ses amis avaient déjà parcourue pour se rendre chez les Yakangs.

Vers le milieu du troisième jour de marche, nous la retrouvons campée au bord du fleuve où Thémistocle avait terrassé un bison à la force du poignet.

— J'ai une question à poser à mon père le sorcier, dit tout à coup le trappeur; mon père veut-il m'écouter?

— Les paroles de mon fils sont toujours agréables aux oreilles de son ami.

— Merci. Comme vous le savez, ce chemin mène directement chez moi. Le suivrons-nous jusqu'au bout et passerons-nous par ma cabane?

— Non, répondit le sorcier. La hutte de mon fils restera à deux milles vers la droite.

— C'est bien; je pourrai renouveler ma provision de poudre et de balles... Un homme sans munitions n'est bon à rien.

En ce moment, comme le déjeuner était fini et la chaleur suffocante, chacun s'étendit commodément sur l'herbe, cherchant un peu d'ombre et de sommeil, attendant la fraîcheur du soir pour se remettre en route.

Un instant après, une légère ondulation se produisit

L'adoption. Dessin de Gerlier.

dans les roseaux qui cachaient le fleuve, puis apparut entre leurs tiges une tête grimaçante fixant des yeux enflammés sur les gens endormis.

Après quelques secondes d'un attentif examen, la tête disparut, les roseaux se refermèrent, l'eau du fleuve clapota doucement sous les efforts d'un Indien qui, nageant entre deux eaux, atteignit bientôt la rive opposée. Cet Indien portait le costume et les emblèmes des Enfants perdus.

A peine eut-il touché la terre qu'il se dirigea en rampant vers un bouquet de *hart rouges* (1).

Deux autres Indiens l'attendaient au milieu des hautes herbes.

— Mon frère a vu? demanda l'un d'eux.

— Le Loup a vu.

(1) *Cornus stolonifera* (Mich.).

— Quels sont les guerriers dont nous suivons la piste?

— Le visage pâle, accompagné de son ami le Marcheur et de vingt guerriers yakangs commandés par Flèche-Noire. L'Abeille et Fleur-de-Printemps sont parmi eux, ainsi que le démon du Champ-Rouge.

— Bien. Le Loup compte sans doute avertir Œil-Sanglant?

Le Loup secoua négativement la tête.

— Le Loup est plus rusé que le trappeur blanc : il a entendu. Le Marcheur manque de poudre et de balles; son rifle est muet et pend inutile sur son épaule.

— Oach!

— Le Marcheur ira chercher des munitions à sa hutte.

— Que compte faire mon frère?

— Le Loup y sera le premier. Le Loup connaît la hutte du Marcheur; il y mènera ses deux frères rouges,

emportera les armes du trappeur, et le Marcheur fuira comme un chien peureux.

— Mon frère est un guerrier; son œil voit tout. Partons!

Les trois Indiens se mirent en route, côtoyant le fleuve, cachés parmi les saules, les roseaux et les hautes herbes, de ce pas gymnastique qui dévore les distances sans paraître donner prise à la fatigue.

— L'ennemi des Enfants perdus est loin maintenant, dit le Loup après deux heures de cette marche silencieuse. Si mes frères veulent suivre le Loup, il les conduira plus vite par l'eau.

Les Indiens approuvèrent d'un signe de tête.

Pour voyager par eau, ainsi que le proposait le Loup, la première chose qui semble nécessaire est une embarcation. Or les trois Enfants perdus n'en possédaient pas. Mais ce n'était point là une impossibilité pour ces sauvages enfants de la nature.

Un énorme tronc de *lear* (1) gisait sur la rive, brisé sans doute par la tempête et encore garni d'une portion de ses branches dénudées.

Les Indiens s'approchèrent du tronc d'arbre et, réunissant leurs efforts, commençaient à l'ébranler, lorsque soudain un homme se dressa devant eux.

Les Indiens, surpris, reculèrent d'un pas, portant la main à leur tomahawk.

— Par le Grand-Esprit! mes gaillards, vous avez failli m'écraser, dit le nouveau venu. Une autre fois, quand vous remuerez des troncs d'arbres, regardez d'abord s'il n'y a personne derrière.

— Le métis Scott! firent les Indiens.

— Mon Dieu! oui, votre frère Scott qui, ne pouvant savoir s'il avait affaire à des amis ou à des ennemis, s'est mis à couvert pour vous voir venir. Et maintenant, vous voulez descendre le fleuve?

— Oui.

— Et où allez-vous par ce chemin-là?

— A la hutte de notre ennemi le Marcheur.

— Ah! ah! Et dans quel but?

— Lui enlever ses armes.

— De par tous les diables! c'est une excellente idée.

— Mon frère nous permettra une question à notre tour?

— C'est selon... Faites toujours.

— D'où vient le Métis?

— Vous êtes curieux... Bah! après tout, vous le saurez tôt ou tard. Le Métis vient de négocier une alliance entre les Enfants perdus et le Nuage-Blanc, chef des Hurons.

— Mon frère a réussi?

— Le Métis a réussi. Il retourne vers l'Œil-Sanglant.

— Bien! Que mon frère se dépêche et qu'il marche avec la prudence du serpent. Le démon du Champ-Rouge avec Flèche-Noire et vingt guerriers yakangs suivent l'autre rive du fleuve.

— Merci, le Métis n'est pas un enfant... Adieu!

Les Indiens eurent bientôt fait de pousser le tronc de peuplier dans le fleuve et se laissèrent aller à la dérive.

Le lendemain, vers le milieu du jour, ils se trouvaient en face du cirque de rochers qui conduisait à la hutte du Marcheur. Abandonnant leur radeau improvisé aux hasards du courant, ils gagnèrent le bord à la nage et, après avoir scruté de l'oreille et de l'œil tous les environs, ils s'engagèrent dans l'étroit couloir de pierre.

Le silence, l'abandon étaient complets...

(1) *Populus monilifera* (Ait.).

La porte du réduit était entr'ouverte. Le Loup, qui marchait en tête, prêta l'oreille un instant, puis poussa le battant et entra résolûment. Mais à peine avait-il fait un pas dans l'intérieur que deux bras gigantesques, semblant sortir de derrière la porte, s'enlacèrent autour de son corps et l'étreignirent.

Dans cette accolade formidable, l'Indien sentit ses os craquer, puis se briser et, quand l'ombre ouvrit les bras, le Loup roula inerte sur le sol.

Il était mort sans pousser un cri.

Cette ombre n'était autre que Martin, l'ours grizzley du Marcheur. Le brave animal, fuyant les ardeurs du jour, dormait paisiblement au frais, dans la hutte, lorsque des pas inconnus lui avaient fait dresser l'oreille, tandis que son odorat, d'une finesse merveilleuse, lui révélait un ennemi.

Dans sa grosse cervelle d'ours, le brave Martin s'était probablement tenu un raisonnement comme celui-ci :

— Quelqu'un approche... ce n'est point mon maître... ce n'est point non plus aucun des amis de mon maître, car les pas et les voix que j'entends me sont inconnus... Hum! Martin, mon ami, ces gens-là ont de mauvaises intentions. Souviens-toi que ton maître t'a préposé à la garde de son habitation.

Et sûr de la justesse de son raisonnement, le brave animal avait étouffé le premier inconnu qui s'était présenté, et cela si rapidement et avec si peu de bruit, que les compagnons du Loup, faisant le gué au dehors, n'avaient rien entendu.

Au bout de quelques instants, ils entrèrent.

Le second Indien qui se présenta subit le même sort; mais le troisième, averti par un grognement, eut le temps de se mettre sur la défensive et de brandir son tomahawk, faible arme pour un tel adversaire. Martin ne s'inquiéta même pas d'éviter le coup qui lui était destiné; il le reçut au milieu du front, sûr que son crâne pouvait supporter une pareille caresse, puis, d'un coup de griffe, il éventra l'Indien.

Cet exploit accompli, Martin secoua la tête, s'étendit en travers de la porte et, après s'être léché les pattes pendant quelques instants, reprit son somme interrompu.

Au coucher du soleil, le Marcheur arrivait au cirque de pierre.

— Oh! oh! qu'est-ce à dire? s'écria-t-il; des pas humains! Quelqu'un chez moi?

Et le cœur plein d'inquiétude, il franchit en courant le couloir. Sur le seuil, il trouva son ours qui l'accueillit avec toutes les démonstrations d'une joie des plus vives.

— Bonjour, bonjour, Martin, dit le trappeur en caressant l'animal; as-tu vu quelqu'un rôder par ici?

Les yeux de Martin brillèrent comme s'il eût compris la question et se tournèrent vers la hutte.

— Ah! ah! fit le trappeur en voyant les cadavres... Des Enfants perdus! Mon ami Martin, tu as bien travaillé!

Deux heures après, les cadavres enterrés, le Marcheur, muni d'un sac à balles et d'une poudrière convenablement garnie, quittait la hutte pour rejoindre ses amis, qui l'attendaient à deux milles plus loin de l'autre côté des montagnes.

Martin l'accompagna jusqu'aux limites de son domaine.

XI. — L'ORAGE.

Cependant la visite que les trois Indiens avaient faite

à la hutte avait fortement donné à réfléchir au Marcheur.

— Les traces étaient toutes fraîches, dit-il à Flèche-Noire, après le récit des exploits de son ours... Nos ennemis seraient-ils sur notre piste?

— Œil-Sanglant est un chien et ses guerriers des vieilles femmes... Les Yakangs ne les craignent pas.

— Je le sais. Moi non plus, je ne les crains pas... mais voyez-vous, chef, tout en marchant, il m'est venu une idée. Les Hurons, bien que vous soyez maintenant en paix avec eux, sont jaloux de la puissance des Yakangs... Je ne serais pas surpris que l'Œil-Sanglant les eût décidés à s'unir aux Enfants perdus, d'autant plus que leur chef, le Nuage-Blanc, vous hait personnellement.

Flèche-Noire eut un sourire dédaigneux.

— Le chef huron n'a que trente chevelures dans son wigwam, dit-il, moi j'en ai soixante! Tant que Flèche-Noire n'aura pas d'autre ennemi, il dormira tranquille.

Les événements, d'ailleurs, semblaient donner raison à l'Indien. Malgré ses minutieuses recherches, le Marcheur n'apercevait rien de suspect autour de lui. La prairie, à perte de vue, déroulait ses solitudes immenses aux aspects monotones, et son silence était à peine troublé par le bruit des pas des voyageurs ou la fuite précipitée des animaux sauvages cachés parmi les hautes herbes.

A mesure que la petite troupe avançait, le confiance et l'espoir revenaient dans l'âme du trappeur.

— Courage, monsieur le marquis, disait-il joyeusement... Bientôt nous toucherons au but... La route doit vous sembler longue?

Mais à chaque question de ce genre, le jeune homme, enveloppant d'un regard Fleur-de-Printemps, remuait négativement la tête. Comment aurait-il pu se plaindre de la lenteur du temps, lorsqu'une si douce compagnie venait en abréger les heures?

Ce jour même, vers le coucher du soleil, la caravane arrivait au pied d'une chaîne de collines abruptes qui entourait la savane comme une immense ceinture.

— Que mon fils le guerrier pâle se réjouisse, dit le sorcier, s'adressant à Raoul; le trésor qu'il est venu chercher chez ses frères les Yakangs se trouve sur le versant opposé de cette colline qui domine toutes les autres.

— Hourra! s'écria le trappeur à pleins poumons.

— Bien que nous soyons très-près du but de notre voyage, reprit le sorcier, je ne conseillerai pas à mes amis d'essayer de l'atteindre aujourd'hui. Qu'en dit mon fils Flèche-Noire? ajouta-t-il en montrant à l'Indien un grand nuage noir qui surgissait à l'horizon.

Le chef examina le ciel pendant quelques instants :

— Mon père a bien vu, dit-il enfin. Ce nuage a couvé le nid du tonnerre, et bientôt il s'étendra comme un voile sur toute la surface du ciel. Que mes fils cherchent un abri et prient le Grand-Esprit de les protéger, car bientôt les éléments seront en guerre.

Ce conseil fut immédiatement suivi et la petite troupe, se réfugiant sous un amas de roches qui garnissaient le pied de la colline, s'installa de son mieux peur résister à la violence de l'orage qui menaçait.

La nature elle-même semblait avoir conscience du danger. Le silence qui planait sur la prairie redoubla, l'air devint immobile. On eût dit que la terre recueillait ses forces ou sommeillait.

Le nuage signalé par le sorcier montait rapidement et bientôt il enveloppa l'horizon, étendant sur le bleu du ciel son réseau noir, doré de place en place par les rayons du soleil déjà pâlissants. En même temps, une vaste nappe brune partant de la terre allait se joindre à lui, semblable à une immense colonne de fumée marchant d'une seule pièce sur la plaine.

Tout à coup, sans qu'un souffle d'air se fît sentir, les feuillages s'agitèrent, les hautes herbes penchèrent leurs tiges flexibles avec un bruit plaintif; un sourd gémissement sortit des flancs de la colline. C'était la réponse de la terre au défi que lui jetait l'ouragan.

— Attention, mes amis, cria le trappeur; tenez-vous bien : le branle-bas va commencer...

Un sourd grondement répondit à ces paroles, puis un immense éclair sillonna l'horizon, déchirant les flancs du nuage de ses zigzags de feu.

Ce bruit sembla un signal. Le vent, captif jusque-là, s'éleva tout à coup, étendant sur la campagne ses tourbillons irrésistibles. Incapables de lutter contre son étreinte, les arbres séculaires gémissaient au loin, puis brisés, déracinés, ils s'abattaient avec le fracas d'une bataille. Des fragments de rochers roulaient sur les flancs de la colline poussés par une force irrésistible. Les herbes de la prairie, brisées, hachées comme par la faucille du moissonneur, s'éparpillaient dans l'air et semblaient tracer pour l'œil le contour des tourbillons.

En même temps, la pluie — une pluie drue, épaisse, à larges gouttes — tombant par torrents, interceptait la vue et plongeait la campagne dans une complète obscurité; les pierres, les armes des Indiens et celles du trappeur, chargées d'électricité, crépitaient entre leurs mains. Raoul considérait avec épouvante ce cataclysme qui menaçait de bouleverser la terre, et les Yakangs eux-mêmes, quelque habitués qu'ils fussent à de semblables spectacles, conjuraient intérieurement le Grand-Esprit de les tirer de ce danger imminent.

Cependant, quelque critique que fût la position de nos amis, elle n'était rien en comparaison de celle de deux hommes qui, à cent pas de l'abri de rochers, bravaient en rase campagne les efforts de la tempête. Couchés à plat ventre sur la terre pour donner moins de prise au vent et cramponnés l'un à l'autre, ils tenaient obstinément leurs yeux fixés sur la retraite des Yakangs.

Ces hommes, qui marchaient depuis le matin dans la piste de Flèche-Noire et qui avaient si bien su dissimuler leur présence aux yeux clairvoyants du trappeur, étaient le Nuage-Blanc, chef des Hurons, et l'Oiseau-du-Tonnerre son fils, un jeune homme, presque un enfant, qui n'avait pas encore conquis le titre de guerrier.

Quels étaient leurs desseins?

Nous avons appris du métis Scott que, chargé de négocier une alliance entre les Hurons et les Enfants perdus, il avait réussi sans difficulté. Les Hurons et les Yakangs étaient ennemis, sans doute depuis l'origine de leur race. Entre eux, la guerre — bien qu'interrompue par des trêves assez fréquentes — était éternelle, car elle avait pour but la suprématie de l'un des deux peuples dans le désert. De plus, le Nuage-Blanc, comme chef, haïssait personnellement la Flèche-Noire, dont il enviait la réputation et les hauts faits. Il avait donc accepté avec empressement l'alliance des Enfants perdus. Il avait quitté son village en compagnie de son fils, pendant que dix guerriers hurons rejoignaient les débris de la troupe de l'Œil-Sanglant.

Pendant la plus grande partie de la journée, le Nuage-Blanc et l'Oiseau-du-Tonnerre avaient suivi la caravane à environ cinq cents pas en arrière, et cela si habilement, que personne ne s'était douté de leur présence, lorsqu'auprès de la colline l'orage était venu les assaillir.

Nous les avons vus, sous la pluie et les éclairs, couchés sur la terre pour n'être point emportés par le vent, supporter sans faiblir la fureur des éléments plutôt que d'abandonner leurs desseins.

Cependant les Yakangs, terrifiés par la tempête, se cramponnaient de toutes leurs forces aux parois des rochers, lorsque tout à coup la voix du trappeur domina le bruit de l'ouragan.

— La trombe vient droit sur nous ! cria-t-il ; du sang-froid, mes amis... A plat ventre sur la terre, ou nous sommes perdus !

En effet, la trombe, qui, vue de loin, semblait n'avancer qu'avec lenteur, marchait, vue de près, avec la rapidité d'un cheval lancé au galop. Son large pied appuyé sur le sol, elle montait jusqu'au ciel par une spirale immense et s'avançait en tourbillonnant avec un mugissement terrible.

L'orage. Dessin de A. de Bar.

Les Indiens frissonnaient, se sentant perdus.

Bientôt la trombe atteignit leur retraite et les enveloppa dans ses replis. Cramponnés aux aspérités du sol, haletants, suffoqués sous cette formidable pression, les voyageurs fermèrent les yeux et perdirent connaissance, se croyant voués à une mort certaine.

Mais la trombe, continuant toujours sa marche, rencontra tout à coup la colline. Le choc la fit reculer, comme étonnée de cette résistance imprévue ; puis réunissant ses efforts, elle revint de nouveau à la charge. Mais le cercle de collines tint bon. La colonne battit encore une fois en retraite, s'arrêta quelques instants au milieu de la plaine comme pour examiner l'ennemi ; puis, reconnaissant sans doute l'inutilité de ses attaques, elle sembla hésiter, oscilla lentement sur elle-même et enfin tournoya en sens inverse ; elle changea de direction et continua sa course furieuse vers les régions de l'ouest, dévastant tout sur son passage.

Quelques minutes après, comme si la trombe eût formé l'arrière-garde de l'orage, la pluie cessait, le voile noir qui couvrait le ciel se déchirait et, sur l'azur mis à nu, le soleil dardait ses derniers rayons pour consoler la terre des souffrances qu'elle venait d'éprouver.

Flèche-Noire, le Marcheur et Thémistocle ne tardèrent pas à revenir au sentiment de la réalité. Encore frissonnants du danger qu'ils avaient couru, ils jetèrent un regard autour d'eux et un cri de désespoir jaillit de leur poitrine...

Raoul et Fleur-de-Printemps avaient disparu.

H. DE LA BLANCHÈRE.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

LA GALERIE DE SAN DONATO.

Le Dentiste, tableau de Decamps, dessin de A. Duvivier.

ÉTUDES MORALES.

LA MORT DU PÈRE.

Le chef de la famille vient de mourir. Quatre enfants tout en larmes entourent une femme vêtue de noir, qui sanglote en les pressant sur son cœur.

Celui qui vient de leur être enlevé, confiant dans sa jeunesse et dans sa force, a négligé d'assurer le sort de tout ce petit monde que son travail faisait vivre. « *Demain*, disait-il, *demain*. » Et voilà que la mort l'a pris *aujourd'hui*. Que vont-ils devenir tous ? Leurs amis se le demandent en frémissant. Le père mort, pensent-ils, c'est la misère avec toutes ses horreurs. Que pourra faire une pauvre veuve chargée de quatre enfants?

Rassurez-vous, cette veuve est mère et son courage s'élèvera à la hauteur de sa tâche.

D'abord, les premiers moments de douleur passés, sentant qu'elle se doit à ces petits êtres que Dieu lui a confiés, elle s'efforce de dompter sa douleur. Des enfants ne peuvent vivre dans une atmosphère de larmes, et elle veut qu'ils vivent. Donc, pour qu'ils mangent, elle essayera de manger; pour qu'ils rient, elle essayera de sourire; et pour qu'ils soient heureux, elle refoulera ses larmes, ses inquiétudes, ses angoisses.

Il va falloir quitter l'appartement confortable et élégant de Paris et chercher aux environs une maisonnette de six à huit cents francs pour y mettre la nichée. Les meubles de luxe, les bijoux, les tapis, les tentures, toutes les superfluités enfin sont vendues, et c'est à peine si, de tout cela, la veuve retire quatre mille francs. Cette modique somme doit pourtant représenter le pain de ses enfants pendant une année : elle l'a résolu ainsi.

La maisonnette est trouvée telle qu'on la désirait; on en paye le loyer d'avance. Elle se compose, au rez-

de-chaussée, d'une petite salle à manger et d'une cuisine, de deux chambres et d'un cabinet au premier étage, et d'une grande pièce mansardée ainsi que d'un grenier au second. La mère prend pour elle la plus grande des deux chambres, y installe avec elle sa fille aînée, âgée de quatorze ans, et sa petite Madeleine qui n'en a que cinq. Dans le cabinet sont mis deux lits de fer pour les deux garçons. L'autre pièce fera la salle d'étude. On a gardé le piano et les livres les meilleurs de la bibliothèque paternelle. Ces livres sont installés sur quelques planchettes de bois peint. On y ajoute un bureau et quelques chaises, des rideaux perses à gros bouquets sont placés aux fenêtres : voilà dorénavant le *salon* de la famille.

Les petits sont donc abrités et on a de quoi vivre durant quelques mois. Pendant tout le jour, la mère ne s'occupe que de leur bien-être ; mais lorsqu'ils reposent tous, elle seule dans la maison ne dort pas et pleure le compagnon de sa vie. Elle passe les nuits à chercher les moyens d'élever ces chers enfants qui n'ont plus rien à attendre désormais que d'elle seule. A force de fouiller sa pensée et ses souvenirs, Mme X*** se rappelle un ami de son mari, proviseur au collége Charlemagne. Le lendemain elle est en route de bonne heure. L'ami lui fait l'accueil le meilleur et lui promet d'obtenir une demi-bourse pour son fils aîné, et en effet un mois s'est à peine écoulé que la demi-bourse est accordée. Béni soit Dieu ! Maurice du moins pourra finir ses études.

C'est un jour triste cependant que celui où il faut se séparer. Mais le garçonnet, qui va avoir douze ans, a compris qu'il devait se montrer un homme, car bientôt il sera le chef de la famille ; il refoule donc bravement ses larmes en embrassant sa mère.

Il ne reste plus à la maison que Jeanne, la fille aînée, un petit garçon âgé de dix ans appelé Georges et la petite Madeleine, qui aura cinq ans aux prunes.

Tout le monde est sur pied dès le point du jour dans la maisonnette et chacun apporte sa part de travail au bien-être commun. Mme X*** donne des leçons de piano à sa fille, dont elle achève aussi l'éducation ; Jeanne, à son tour, est l'institutrice de Georges, qui, lui, enseigne l'alphabet à bébé. Dans le jardinet qui entoure la maison on cultive quelques légumes pour les besoins de la famille. Les enfants n'ont réservé pour eux qu'une petite pelouse sur laquelle ils viennent s'ébattre et autour de laquelle ils ont mis des fleurs. Tant que le jour dure, les leçons, la couture, les travaux du ménage occupent toute la maisonnée. Dès que le soir arrive, chacun prend son petit arrosoir et vient donner à boire aux légumes, aux fleurs, au gazon. A huit heures, les enfants sont couchés ; la fille aînée seule veille jusqu'à dix avec sa mère, car elles ont trouvé un magasin de confections qui leur fournit de l'ouvrage toute l'année. Avec toutes les occupations de la journée, c'est à peine si la mère et la fille tirent trois francs par jour de leur travail à l'aiguille ; cependant, lorsque la mère veille une partie de la nuit, elle arrive à gagner cinq francs. Avec cela on paye le boulanger et le boucher. Il ne s'agit donc plus que de se vêtir, mais à quoi n'arrivent pas deux femmes avec du travail, de l'adresse et de l'économie? Les effets du père habilleront les deux garçons pendant un an ; les robes de la mère seront refaites pour Jeanne et Madeleine. On portera des sabots l'hiver pour économiser la chaussure... Que sais-je?... A force de combinaisons, la famille est arrivée au terme de cette première année si pénible, et le loyer a été mis en réserve pour la seconde.

Maurice travaille si bien, qu'on lui accorde la bourse entière ; voilà déjà une charge de moins. Georges va étudier le dessin chez un peintre du voisinage qui, remarquant les dispositions de l'enfant, n'a rien voulu accepter pour les soins qu'il lui donne. Jeanne commence à avoir un joli talent sur le piano. Une cousine lui confie pour élèves ses deux petites filles. Comme c'est une parente, on ne donne à Jeanne, pour douze leçons par mois, que trente francs. C'est bien peu, n'importe. Comme elle est fière, la jeune fille, de ce premier argent gagné, et avec quel bonheur elle le rapporte à sa mère !

— Garde-le, ma chérie, ce sera pour ta toilette.

Encore un petit mieux dans l'existence. Jeanne va pouvoir s'acheter une modeste robe de laine. Taillée par sa mère, qui y apporte toute la coquetterie de son cœur, cette robe l'habille à ravir ; avec cela un petit chapeau de paille orné d'un gros bouquet de bluets, et l'enfant est charmante.

A seize ans, Jeanne a deux leçons, c'est-à-dire soixante francs par mois. C'est elle alors qui, sur ses économies, vient, tout heureuse, en aide à la toilette de sa petite sœur et de sa mère.

Georges fait de grands progrès en dessin et promet un artiste de talent. C'est lui qui, au retour de l'atelier, est le jardinier en chef de la maison. Quant à la petite Madeleine elle-même, on ne la voit jamais oisive ; lorsqu'elle a lu avec son frère et fait sa page d'écriture, elle dévide les écheveaux de fil et de soie, enfile les aiguilles de sa mère, retire les mauvaises herbes des plates-bandes, échenille les rosiers. A la fin de la seconde année, la famille s'augmente d'un nouvel hôte : Georgette, une pauvre paysanne, sœur de lait de Jeanne, restée orpheline et sans ressources et que Mme X*** prend d'abord par charité. Cette fille est si grande et si forte, qu'on lui donnerait vingt ans. Les durs travaux des champs l'ont aguerrie à la fatigue ; aussi le travail la trouve-t-il sur pied avant le jour. C'est elle maintenant qui va faire la cuisine, laver et repasser le linge, labourer et cultiver le jardinet. De cette façon, Jeanne aura plus de temps à donner à l'étude de la musique et Mme X*** à la couture, et il se trouve qu'en ne suivant que l'impulsion de son cœur, notre veuve a fait *une bonne affaire*, car elle peut maintenant gagner aisément avec cette aide cinq ou six francs par jour.

Il faut voir le dimanche la petite famille joyeuse et florissante de santé !... Les enfants disent bien encore quelquefois : « Papa était si bon ! Papa nous rapportait toujours quelque chose ! » Cependant ce souvenir va s'affaiblissant. Le père mort, c'est une grande affection de moins sans doute dans leur existence ; c'est l'argent qui s'en est allé. Mais avec la mère, la maison est restée debout ; la famille s'est resserrée et les enfants n'ont senti qu'à peine l'atteinte portée à leur bien-être.

Voyez cette maisonnette qui avait un aspect si triste et si délabré lorsque la veuve y est entrée, comme elle s'est embellie insensiblement chaque jour ! Voilà un rosier planté par les enfants contre la porte d'entrée et qui, couvrant toute la façade de ses gros bouquets, grimpe joyeusement jusque sur le toit. Les volets ont été repeints en vert par Maurice dans ses jours de sortie. Quand vous entrez dans la salle à manger, qui n'a cependant pour tous meubles qu'une table de noyer et six chaises en paille, vous êtes charmé du luxe de propreté qui y règne. Le plancher est blanc, les rideaux

immaculés, les vitres claires. Tout cela reluit et parle au cœur, car dans tout ce qui vous entoure vous sentez la vie honnête et calme. A un clou est suspendu le chasse-papillons de Madeleine, à un autre le chapeau de paille de Georges. Sur la toile cirée de la table à manger, dans un pot rustique s'épanouit un gros bouquet de fleurs des champs et de roses de haie. A chaque pas se révèle la présence de la femme qui vivifie tout et met, partout où elle passe, la propreté, l'élégance, le parfum...

A dix-huit ans, notre Jeanne est une adorable jeune fille, si pure et si fraîche, que sa mère ne l'appelle plus que *mon bouton de rose*. Elle a maintenant quatre élèves : total, cent cinquante francs par mois. Elle peut donc avec cela non-seulement habiller sa sœur, sa mère et elle, mais encore aider un peu à payer le loyer et rapporter de temps à autre quelques petites superfluités qui commencent à redonner de l'élégance à la pauvre demeure.

Maurice achève ses études. Il veut être médecin. Quel bonheur pour lui, aux jours de sortie, de se retrouver en famille ! Chacun se presse autour de lui pour lui conter les rares événements de la semaine. C'est un petit oiseau que Madeleine a attrapé et qui est déjà si familier, qu'il vient manger sur la table ; on l'appelle Bijou. C'est Georges qui a commencé à peindre d'après nature et qui a fièrement accroché dans le salon son premier tableau, que Maurice admire tout en se permettant quelques légères critiques. C'est Georgette qui dit toujours la *grand'mère* pour la *grammaire* et « J'allons t'y avoir des *s'haricots* c't'année ? » Alors les enfants de rire, et Maurice, plein d'importance, qui raconte, lui, tous ses succès en classe et les bons tours faits aux *pions*. Alors tout ce monde de s'ébattre, de jouer, de crier... Seule la pauvre mère, alors, se souvient et pense : « S'il était là ! qu'il serait heureux de la joie de ses enfants ! » Et elle essuie une larme qui se fait jour à travers ses cils baissés. En somme, elle n'a que trente-six ans, cette femme, et elle se dit : « Tout est fini pour moi ; j'ai vécu, maintenant je les regarde vivre. »

Maurice sort du collége à dix-huit ans. Il comprend que, pour ses études médicales, il lui faut de l'argent et va trouver le proviseur auquel il demande de vouloir bien lui procurer quelques répétitions. Il a bientôt cent francs par mois comme répétiteur de deux enfants et peut, avec cela, suivre ses cours et payer une modique pension chez sa mère. Il fait le soir aussi quelques traductions d'allemand qui l'aident à subvenir à ses dépenses. La vie de collége l'a rendu un peu sceptique, ce qui désole sa mère. Heureusement ce n'est guère que l'écorce qui est attaquée, le cœur est resté plus chaud et plus croyant que l'enfant ne veut le faire paraître. Il s'est lié intimement avec un jeune avocat nommé Lucien Delafont, dont les premières plaidoiries ont eu le plus grand succès. Maurice amène souvent le dimanche son ami à la maisonnette des Roses, comme on l'appelle dans le pays. Lucien s'éprend bientôt de Jeanne, dont l'âme et la beauté sont dans toute leur fleur. Jeanne n'a rien, mais elle a tout, et Lucien, malgré sa brillante clientèle et dix à douze mille livres de rente dont il doit hériter, pense qu'il sera encore redevable de beaucoup à la jeune fille si elle l'aime. Comment ne l'aimerait-elle pas ce beau garçon plein d'intelligence et de cœur qui, refusant de magnifiques dots, est venu chercher une pauvre enfant sans fortune ?

Le mariage est conclu pour la fin de l'année, étonnement général et commérages de toutes sortes, surtout chez les amies intimes de la veuve qui ont des filles à marier.

— Où Mme X*** a-t-elle été dénicher un parti comme celui-là pour sa fille ?

— Oh ! c'est une femme bien adroite sous son air de simplicité !

— Jeanne n'est pourtant pas extraordinaire

— Elle n'a que la beauté du diable.

— Et puis, une jeune fille qui sortait seule pour aller donner des leçons, cela n'est déjà pas si convenable.

Voilà toutes les gentillesses qui se débitent à l'église pendant la messe de mariage. La cérémonie terminée, Lucien enlève sa jeune femme pour l'Italie, où ils doivent passer leur lune de miel.

Pauvre mère ! avec ta Jeanne est partie la joie de ta maison. Tu le crois du moins dans ces premiers moments si douloureux de la séparation, mais regarde ta petite Madeleine. Elle est déjà une société pour toi. Son charmant babil et ses douces caresses vont te rendre un peu de ta Jeanne.

Trois ans se sont écoulés, pendant lesquels Maurice a passé ses examens. Georges vient d'avoir son premier tableau reçu au Salon. Ce tableau a fait sensation, surtout à cause de l'extrême jeunesse du peintre. Elevé par une femme, Georges est idéaliste et son œuvre est empreinte de sa personnalité. Les amis de la veuve lui ont souvent répété qu'elle avait tort de ne pas mettre son second fils au collége. « Georges sera efféminé, lui disaient-ils. Il ne saura rien de la vie. Elever un fils est une chose impossible à une femme. Comment le dirigerait-elle dans le monde ? Elle lui donnerait des notions fausses sur tout. » En effet, contrairement aux hommes, Mme X*** n'a pas prêché à son fils cette morale facile qui a cours dans le monde. Elle lui a inspiré l'horreur du vice, lui a parlé de l'amour comme d'une grande et sainte chose et lui a donné le respect de la femme. « Il souffrira, lui répète-t-on de toute part, quand la réalité viendra l'étreindre tout à coup. » « Oui certes, il souffrira, répond-elle ; mais son âme ne sera pas familiarisée avec l'infamie ; elle s'indignera contre le mal, et si mon pauvre enfant ne trouve pas à réaliser cet idéal de bonheur que sa mère lui a mis au cœur, au moins ses aspirations le préserveront-elles des souillures du vice. Il souffrira sans doute, puisque c'est la loi immuable ; mais, au lieu de souffrir pour une Camélia infidèle, pour une perte d'argent, pour un misérable intérêt de vanité, il souffrira pour le bien, il souffrira dans les autres et non pas dans lui seul, il souffrira enfin pour le devoir accompli, et toutes ces souffrances tourneront au profit de son âme et de son art, tandis que les folles joies et les tristes débauches eussent tué l'artiste ainsi que l'homme. »

Nous ne suivrons pas plus longtemps cette veuve pour ne pas fatiguer nos lecteurs. Qu'il leur suffise de savoir que Maurice est devenu un des médecins les plus distingués de Paris. Toujours sceptique, à l'apparence, un peu *viveur*, mais prêt jour et nuit à secourir les malheureux de son talent et de sa bourse, il n'a pas voulu se marier et vient d'acheter pour sa mère la maisonnette des Roses, qu'il a fait reconstruire délicieusement et dans laquelle on a établi pour Georges un superbe atelier. C'est là que Mme X*** vit avec le jeune peintre et Madeleine.

Le dernier tableau de Georges s'est vendu vingt mille

francs; mais peu lui importe, il ne le trouve pas bon, car, plus il travaille, plus il comprend ce qui lui manque pour être *arrivé*. Peu soucieux du monde, des succès, de l'argent, il ne travaille qu'à ses heures. Un désespoir d'amour lui a fait abandonner ses pinceaux une année entière; puis il a triomphé de lui-même, a demandé à l'art sa guérison, et l'art, en effet, l'a sauvé. Depuis cette époque sa manière a grandi, mais l'homme porte une cicatrice qui saignera longtemps. La tête du jeune peintre s'est encore idéalisée et Madeleine l'appelle en souriant le *Beau Ténébreux*. Quant à sa mère, elle est souvent fière de son œuvre en le regardant et se dit : « Quoi qu'il en soit, j'ai fait un homme. »

On n'oublie pas les pauvres dans la maison des Roses. Ils ont leur jour où Madeleine vient elle-même leur distribuer des vêtements, de la soupe et quelque argent. Ceux qui ont souffert pensent à ceux qui souffrent.

La veuve peut maintenant quitter ce monde : elle a vaillamment rempli sa tâche. Ses enfants ont reçu d'elle mieux qu'une fortune : l'exemple et l'amour du travail, du devoir, de la charité ; et malgré la mort du père, la famille est restée debout.

ADÈLE TOUSSAINT, née SAMSON.

(Très-prochainement : *la Mort de la Mère.*

HISTOIRE DE L'INDUSTRIE EN FRANCE.

L'ORFÉVRERIE ET LES ORFÉVRES (1).

IV. — GRANDEUR ET DÉCADENCE CARLOVINGIENNES.

Le règne de Charlemagne fut pour l'orfévrerie une grande époque, mais dont les guerres et les révolutions ne nous ont presque rien laissé. Il faut recourir aux chroniques, aux archives.

Le pape Léon III fit mettre en œuvre, pour les églises de Rome, onze mille livres d'or et vingt-cinq mille livres d'argent. L'inventaire que nous en donne Anastase le bibliothécaire, est comme un éblouissement.

Chez le grand empereur d'Occident, mêmes générosités, même magnificence : sa basilique d'Aix-la-Chapelle tenait du prodige. Dans ses palais, dans ses villas, bien que tout fût ordinairement très-simple, aux jours de parade s'étalaient de grandes somptuosités d'ameublement, de costumes et de parures, toutes sortes d'objets d'art et de prix. Entre autres pièces remarquables, son testament relate une table d'or et trois d'argent, sur lesquelles étaient sculptées en relief les vues de Rome et de Byzance, une carte de l'univers, les sphères célestes. La plus renommée des quatre fut léguée à Louis le Débonnaire, qui la conserva. Mais après lui, son fils Lothaire, ordonnant de la briser, en distribua les morceaux à ses partisans. Le trésor d'Aix-la-Chapelle fut mis au pillage. Il en devait être ainsi du tombeau même de Charlemagne.

C'était un autre trésor que ce tombeau. Sur un trône d'or Charlemagne était assis, revêtu de ses habits impériaux. Il avait au côté son épée à pommeau d'or ; son sceptre et son bouclier d'or étaient suspendus devant lui. Sur chaque objet des pierres précieuses à profusion. Quelle tentation pour les pillards ! Aussi, lorsque le grand empereur fut canonisé, Frédéric Barberousse prétexta que, pour un saint, tant de richesses n'étaient plus nécessaires, et, violant le sépulcre, il se les appropria. Devaient seulement parvenir jusqu'à nous : le diadème à figures émaillées, qui est à Vienne, et l'épée que nous avons au musée des souverains.

Bien rares sont les reliques qui nous restent de ces premiers temps de notre histoire : quelques armes, quelques bijoux, quelques diptyques ayant servi de couvertures à des missels. L'orfévrerie commençait à s'appliquer aux reliures des livres saints. On y employait l'or, l'argent, l'ivoire sculpté, le jaspe, l'agate, les camées antiques et les cabochons, surtout les émaux, ces célèbres émaux de Limoges, si recherchés aujourd'hui des collectionneurs.

Au lendemain même de la mort de Charlemagne, le flambeau de la civilisation a pâli. Sous ses indignes successeurs il s'éteint. Nous retombons dans les ténèbres de la barbarie.

L'or a presque disparu. Les orfévres ne travaillent plus guère que l'argent, parfois même le cuivre. Ils n'ont plus l'orgueil de leur art. A quoi bon s'efforcer de bien faire? voici l'an mille, et bientôt c'est la fin du monde. L'échéance passe et la reconnaissance, après la peur, enrichit de nouveau les églises et les monastères. Œuvres médiocres que celles-là : l'espoir est revenu, mais ce n'est pas encore le réveil. Pour le décider, il faudra l'élan des croisades.

L'orfévrerie est la sœur de l'architecture : ce que l'architecte fait en grand avec le bois et la pierre, l'orfévre, avec les métaux précieux, le reproduit en miniature.

Dans la basilique romane, aux lourds pleins-cintres, au style byzantin, les ornements de l'intérieur rappellent ceux du Portique. Exemple : l'autel d'or de la cathédrale de Bâle, qui est du onzième siècle. Dès le douzième, tout se dégage et s'élève à la fois. Voici l'ogive, les trèfles, les rosaces, les gracieuses colonnettes s'enroulant aux piliers, les légers chapiteaux, les vives arêtes, les niches ouvragées, les clochetons à jour et les flèches aériennes, tous ces merveilleux caprices de l'art gothique dont le type accompli, la Sainte-Chapelle, servira désormais de modèle aux orfévres, et cela non-seulement dans leurs travaux religieux, mais jusque dans les moindres objets fabriqués pour le service de la table ou pour la parure. Vases à boire, calices, drageoirs, coffrets, joyaux et bijoux subissent la même transformation. Rien de svelte, d'élégant, de fouillé, d'ornementé comme les œuvres de cette époque. Partout des arabesques, de l'émail, de la niellure, des pierreries, la légèreté de la dentelle. Qu'est-ce que l'orfévrerie en filigrane, qui date du même temps, sinon de la dentelle d'or ?

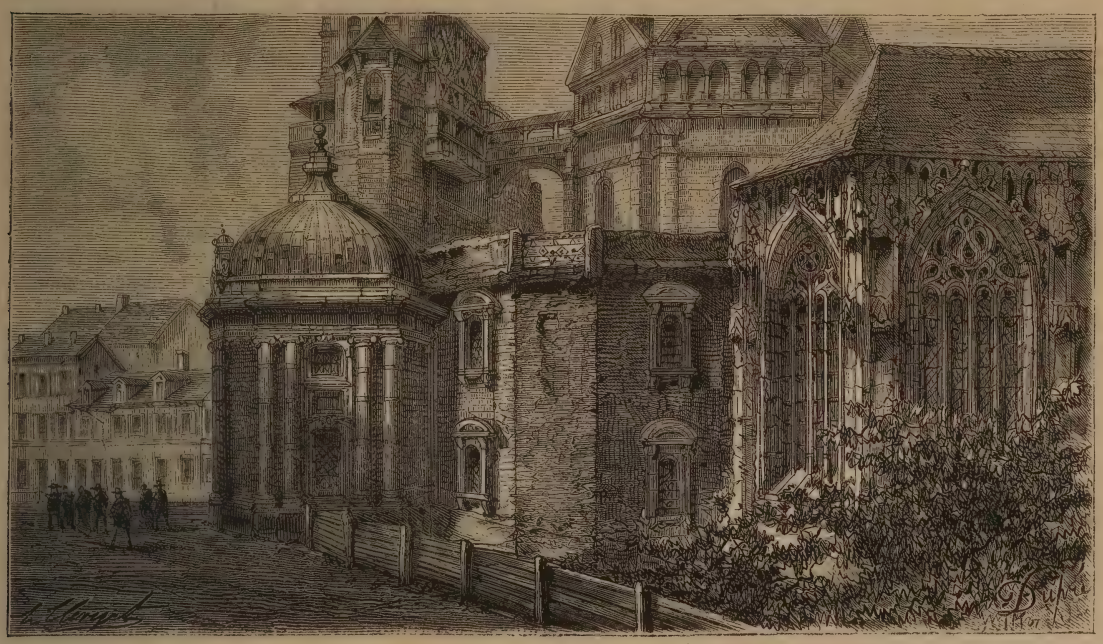
Les vitrines des musées, les trésors des cathédrales sont là pour répondre à qui nous taxerait d'exagération. Cependant que de chefs-d'œuvre disparus ! Parfois il en reste les dessins. Nous avons aussi, document précieux, le livre de Théophile : *Diversarum artium schedula* (essai sur divers arts). Ce Théophile était un moine à la fois peintre de manuscrits, peintre-verrier,

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

orfévre émailleur. « O toi qui liras cet ouvrage, dit-il dans sa préface, qui que tu sois, mon cher fils, je ne te cache rien de ce qu'il m'a été possible d'apprendre. Je t'enseignerai ce que savent les Grecs dans l'art de choisir et de mélanger les couleurs ; les Italiens, dans la fabrication de l'argenterie, le travail de l'ivoire, l'emploi des pierres fines ; la Toscane particulièrement dans le vermeil et la fonte de la niellure ; l'Arabie, dans la damasquinerie ; l'Allemagne, dans le travail de l'or, du cuivre, du fer, du bois ; la France, dans la construction de ses brillants et précieux vitraux. Recueille et conserve, mon cher fils, ces leçons que j'ai apprises moi-même dans beaucoup de voyages, de travaux et de fatigues ; et quand tu les posséderas, loin d'en être avare, transmets-les toi-même à d'autres disciples. Nécessaires à l'embellissement des temples, ces connaissances sont l'héritage du Seigneur. »

Dix-neuf chapitres sont exclusivement consacrés à l'orfévrerie. L'orfévre doit être peintre, calligraphe, verrier, potier, organiste, chimiste, ou plutôt alchimiste. Théophile était tout cela. Certain chapitre révèle que l'orfévrerie de son temps n'était pas exempte des monstrueuses pratiques de la cabale. « Pour donner au cuivre le poids et la couleur de l'or, on fait couver, en un lieu obscur, des œufs de coq par des crapauds ; il en sort des basilics à queue de serpent que l'on tient enfermés pendant six mois dans des vases d'airain ; puis on place ces vases sur un grand feu ; on en broie le contenu avec un tiers de sang d'homme roux, du vinaigre, etc., etc. » A part ces quelques bizarreries, Théophile était un artiste, un savant, un précurseur : il a deviné l'imprimerie et la peinture à l'huile.

Cependant l'orfévrerie laïque allait conquérir sa place dans l'industrie parisienne. Le dictionnaire de Jean de Garlande, maître ès arts de l'université de Paris, nous apprend que les orfévres y étaient nombreux, habiles,



Le tombeau de Charlemagne, à Aix-la-Chapelle. Dessin de H. Clerget.

mais assez pauvres ; à savoir : 1° les monétaires, ou fabricants de monnaies ; 2° les fermailleurs, qui font les fermoirs grands et petits, de beaux colliers et des grelots sonores ; 3° les hanapiers, ou faiseurs de hanaps, qui décorent vases et coupes, et dont quelques-uns s'en vont par les rues en criant : « Raccommodez vos hanaps avec des fils de laiton et d'argent » ; 4° les orfévres proprement dits, qui fabriquent toute sorte de vaisselle d'or et d'argent, les colliers, épingles, agrafes, et préparent turquoises, émeraudes, rubis et saphirs ; ils ont leurs fourneaux, tables et fenêtres de vente sur le Grand-Pont.

Ce dernier mot nous amène à décrire la boutique et la vie des orfévres au moyen âge.

V. — LE MOYEN AGE.

Le Grand-Pont, qui s'appela plus tard le pont au Change, ne ressemblait guère à celui que nous voyons aujourd'hui. Des deux côtés s'alignaient de grandes maisons bâties sur pilotis. C'était une véritable rue, étroite et profonde, comme on en trouve encore à Rouen, à Vitré, dans quelques vieilles villes de France où certains quartiers conservent leur physionomie du moyen âge. Evoquez par le souvenir ces façades en pans de bois, aux fenêtres ogivales, aux poutres saillantes et sculptées, aux grands pignons aigus. Le premier étage surplombe et rétrécit encore le passage, où se dressent et se balancent de nombreuses enseignes à peine éclairées le soir par quelques rares réverbères. Au rez-de-chaussée, ce sont les *ouvroirs* et les boutiques ou *fenêtres*. Les ateliers regardent le fleuve, et l'hiver, jusqu'à l'heure du couvre-feu, flamboient dans la nuit. En amont, les changeurs, des juifs ou des lombards ; en aval, les orfévres. On dirait deux armées en-

nemies en présence, car le changeur ne doit pas vendre d'orfévrerie, car l'orfévre a défense d'avoir un tapis (*tapetum*) de changeur, et sans cesse, à ce propos, des procès et des querelles. Tout cet argent, tout cet or attire les truands, les voleurs, qui rôdent dans les ténèbres et s'évanouissent comme des fantômes à l'approche des archers du guet. Le marchand lui-même est sans cesse sur le qui-vive. Il se cadenasse et se verrouille dans sa demeure. A chaque ouverture, des barreaux de fer ; à chaque porte, un guichet ; sous chaque auvent, un judas : autant de forteresses, et comme sentinelle, le hallebardier nocturne, qui compte les heures du sommeil et semble crier en même temps : « Prenez garde à vous ! » Tel était le Grand-Pont à cette époque pittoresque mais hasardeuse, que, par dérision sans doute, on appelle *le bon vieux temps*.

Il y avait encore les grandes crues et les débâcles, qui souvent emportèrent les arches et les maisons, ébranlées d'ailleurs par le travail des forges et le martellement des enclumes. Sitôt la reconstruction terminée, les orfévres revenaient s'y installer.

Au treizième siècle, leur corporation s'établit sur des bases plus certaines. Le titre XI du fameux livre des métiers d'Etienne Boileau, prévôt de Paris, nous en donne ainsi les statuts :

« Est orfévre à Paris qui veut et qui sait son métier, pourvu qu'il exerce les us et coutumes ; à savoir :

« Ne travailler que l'or à l'étalon de Paris, qui est le premier de tous les ors, et l'argent aussi bon que celui de l'Angleterre, qui est le meilleur ;

« N'avoir qu'un apprenti étranger mais de sa famille ou de celle de sa femme, autant qu'on voudra ;

« Ces apprentis seront âgés d'au moins dix ans, et capables de gagner cent sols par an, plus la dépense de leur nourriture ;

« Nul orfévre ne doit travailler la nuit, si ce n'est pour des ouvrages commandés par le roi, la reine, leurs enfants, leurs frères et l'évêque de Paris ;

« Aucun droit ou péage ne sera payé par l'orfévre sur tout ce qu'il achète ou vend de son métier. »

Venait ensuite un article sur lequel nous nous étendrons tout particulièrement, car il est encore à l'ordre du jour en l'an de grâce 1870. Il s'agit du repos du dimanche. Les orfévres eux-mêmes furent consultés.

— Le dimanche, disaient les uns, toutes nos boutiques doivent être fermées.

— Elles doivent toutes rester ouvertes, disaient les autres.

Le doyen prit la parole et déclara que les habitants de Paris ayant coutume de se promener le dimanche, il fallait qu'ils pussent acheter orfévrerie au moins chez un orfévre qui, tandis que les autres iraient se promener, demeurerait à son ouvroir.

— Mais quel sera celui-là ? demanda-t-on.

— Chacun à son tour, répondit le doyen, et, vu notre nombre, ce tour n'arrivera guère pour chacun que tous les deux ans.

C'était d'autant plus pratique, comme on dirait aujourd'hui, que toutes les boutiques d'orfévres se trouvaient groupées dans le même quartier.

On acclama la proposition du doyen.

— De plus, reprit-il, faisons de cette coutume nouvelle une occasion de charité.

— Comment cela ?

— L'orfévre qui seul vendra le dimanche versera son gain de ce jour-là dans le tronc de la confrérie. S'il travaille contrairement aux commandements de Dieu, que ce soit du moins pour les pauvres !

Et cela fut aussi résolu.

Le moyen âge avait parfois de bonnes idées. Je recommande celle-ci à nos boutiquiers modernes. Mais revenons au document en question :

« Les orfévres ont juré de loyalement tenir tous les règlements susdits. Si quelque orfévre étranger s'établit à Paris il fait le même serment et l'observe ;

« Les orfévres de Paris sont quittes du guet, mais non des autres redevances auxquelles sont tenus les autres bourgeois ;

« Il est à savoir que les anciens du métier élisent deux ou trois prud'hommes pour la garde du métier ; lesquels y veilleront suivant les us et coutumes susdits, et ce pendant trois ans, voire plus, s'ils veulent continuer de bonne volonté cette charge ;

« Et si les trois prud'hommes trouvent un homme de leur métier qui travaille de mauvais or ou argent, et qui s'amender ne veuille, ils l'amèneront devant le prévôt de Paris, qui le punira de quatre ou six ans de bannissement, suivant sa faute. »

D'autres articles complétèrent plus tard ce sage règlement qui devait exciter l'émulation des orfévres-joailliers, développer en eux l'honneur de la profession et les unir plus étroitement encore par les liens de la confraternité. Nul orfévre ne pouvait s'établir sans avoir été reconnu capable par les maîtres du métier. Nul étranger ne pouvait ouvrir forge sans qu'on eût *connu de ses mœurs et de son œuvre*. Le nombre des prud'hommes fut porté à six, pour *la garde* de l'orfévrerie. Ils firent graver un sceau qu'on apposa désormais sur tous les actes de la maison commune de l'orfévrerie, et concernant le métier, ses travaux, son commerce, ses bienfaisances. Ce sceau représentait l'évêque saint Eloi dans une niche fleurdelisée, entre deux fenêtres gothiques, la mitre en tête, la crosse d'évêque dans la main gauche, et dans la droite le marteau d'orfévre. On lit autour cette légende : *S.* (*Sigillum*) *Confrariæ S.* (*Sanctæ*) *Eligii Aurifabrorum* (sceau de la confrérie de Saint-Eloi). Il fut reproduit des jetons sur des méreaux ou jetons de cuivre, d'argent ou d'or, qui se distribuaient comme jetons de présence aux réunions générales, et servirent même de monnaie. Plus tard, sous Philippe le Bel, fut créé le poinçon des orfévres, qui devait être apposé sur toute œuvre d'or ou d'argent fabriquée par eux et en garantir le titre. Les prud'hommes eux-mêmes en eurent la garde. Faute de cette marque, l'amende ou la prison. Bien autrement sévère était le châtiment des faux-monnayeurs ; on les plongeait dans l'huile bouillante. Désormais chaque ville eut son poinçon particulier. A chaque élection des nouveaux prud'hommes, on le changeait. Ceux de Paris eurent également la surveillance des meubles précieux et joyaux de la couronne. Dans les festins d'apparat, soit au palais, soit à l'hôtel de ville, on les voyait près du buffet royal. Enfin Philippe de Valois, qui sur tous les autres corps de métier voulut donner le pas aux orfévres, leur accorda, comme un signe de noblesse, des armes parlantes. Elles étaient de gueules, à la croix dentelée d'or, accompagnées de deux coupes et de deux couronnes d'or, au chef d'azur semé de fleurs de lis d'or sans nombre, avec cette devise : *In sacra inque coronas* (dans les vases sacrés et les couronnes).

Voilà donc l'orfévrerie reconnue comme un art noble, qui, loin de faire déchoir le gentilhomme, anoblissait

lé roturier. *Orfévre ne déroge pas* devint un axiome français. C'étaient de belles et bonnes lettres de noblesse bourgeoise, ou de demi-noblesse, permettant aux fils ou descendants d'orfévre d'exercer des fonctions publiques, voire même dans le conseil du roi. Quelques-uns, comme nom propre, adoptèrent le nom professionnel de leurs pères. A la Chambre des comptes, à la Cour des monnaies, dans la magistrature, on verra bientôt des hommes éminents qui s'appellent *L'Orfévre*. En Angleterre, en Allemagne plusieurs familles de Goldschmidt et Goldsmith (orfévre) illustrent encore aujourd'hui ce nom qu'elles doivent à leurs ancêtres.

Dans le cours du moyen âge, l'orfévrerie traversa tour à tour des époques de désastre et de prospérité. Son histoire est la nôtre. Avec saint Louis et Suger on travaille pour les églises; sous les rois chevaleresques et prodigues, pour les tournois, les carrousels et les cours d'amour. C'est l'époque des armes de parade, des caparaçons chamarrés, des chaînes moult somptueuses. Les dames portent des cottes hardies, des hennins, des escofions, des ceintures ruisselantes de pierreries. Splendides sont les festins. On fabrique pour leur ornement des dragoirs et des salières à plusieurs étages, des fontaines et des nefs historiées, toutes sortes de compositions bizarres : aiguières, coupes et gobelets. Tout tient de la fantaisie. Ce sont des fleurs, des animaux, des monstres. Parfois tout un monde fantastique se groupe et tourbillonne autour d'une pièce principale. Pour avoir une idée de ce luxe disparu, nous renvoyons le lecteur à l'excellente *Histoire de l'orfévrerie-joaillerie* publiée par MM. Paul Lacroix, Leroux de Sincy et Ferdinand Serré. Il faut y lire ces curieuses descriptions, ces inventaires du roi Jean, de Charles V, du duc d'Anjou, d'Agnès Sorel et de Jacques Cœur.

On connaît l'histoire quelque peu fabuleuse de ce grand argentier, de ce grand orfévre, fils d'un orfévre de Bourges. Nul doute qu'il n'ait exercé dans sa jeunesse le métier paternel. Plus tard, maître des monnaies, mais toujours négociant pour son propre compte, il réalise de grands bénéfices en exploitant les mines argentifères de l'Auvergne et des Cévennes. Il organise à Montpellier, à Marseille et dans tous les ports du littoral de la Méditerranée un vaste commerce où figuraient surtout l'argent et l'or, les pierreries et les soyeuses étoffes du Levant. Trois cents facteurs étaient à ses ordres; sur toutes les mers flottait son pavillon. On croyait qu'il avait découvert la pierre philosophale; on disait : « riche comme Jacques Cœur ». La France, grâce à lui, se releva de ses désastres. Mais un si grand rôle enfla son orgueil. Plus opulent, plus magnifique que les princes, il excita leur jalousie, leur cupidité. Le roi n'en était pas à sa première ingratitude. Succombant sous de fausses accusations, Jacques Cœur se vit condamné, proscrit. On confisqua ses biens au profit de quelques courtisans. Leur maître ne manqua pas de s'en attribuer la meilleure part.

Dans cette maison de Bourges qui est elle-même un joyau d'architecture, on trouva tout un trésor de joaillerie et d'orfévrerie. J'ai visité ces caveaux aux murs épais, aux vieilles serrures compliquées de signes énigmatiques, qui passent pour avoir été des talismans. Jusqu'à la voûte, tout était plein de lingots et d'écus d'or, de riches pièces ouvragées avec le luxe artistique qui régnait dans tout le reste de la maison. Le roi de France y remonta la sienne (1).

(1) Voir l'*Histoire de Jacques Cœur*, t. XXXIV et XXXV.

Louis XI n'eut donc pas de dépenses à faire, et d'ailleurs il s'en fût gardé. Monarque peu fastueux, il se contentait de porter à son chapeau des médailles en plomb. Pour retrouver l'orfévrerie, tournons nos regards vers la cour des ducs de Bourgogne.

VI. — CORPORATIONS ET CONFRÉRIES.

Cette maison de Bourgogne aimait les mobiliers somptueux, les tapisseries de haute lice, les vêtements aux couleurs éclatantes, l'orfévrerie, les joyaux, les bijoux, toutes les œuvres d'art, toutes les belles choses. Elle dépensa des sommes folles pour en stimuler la fabrication dans toutes les villes de ses vastes Etats : Dijon, Lille, Arras, Bruxelles, Bruges, et surtout Gand. Gand fut, pour ainsi dire, la capitale de ses prodigalités.

Déjà sous Philippe le Hardi, sous Jean sans Peur, les orfévres étaient nombreux en Belgique, et d'une habileté sans pareille. Les commandes ne leur manquaient pas, car la mode changeait à chaque fête. Le service de table de l'an passé, c'était le *vaissellement vieil*, et le duc le mettait en gage afin d'en avoir un neuf à étaler sur ses dressoirs. Tout était *armoyé*, blasonné, couvert d'ornementations brillantes. Il y en avait sur les pourpoints des seigneurs, sur les jupes des dames, jusque sur les housses des chevaux.

Philippe le Bon, puis Charles le Téméraire renchérirent encore sur ce luxe inouï. *Leur trésor* s'augmentait constamment, sous la surveillance d'un fonctionnaire particulier, *le garde des joyaux de monseigneur*.

La dette du Téméraire était énorme, et, lorsque vinrent les revers, lorsque, dans l'espoir d'une revanche, il fallut emprunter sur cet amas de richesses, les usuriers, juifs ou lombards, eurent beau jeu; elles s'éparpillèrent entre leurs doigts crochus. M. Léon de Laborde en a relevé le détail dans les comptes de la maison de Bourgogne, qui sont aux archives de Lille.

Il y a surtout le chapitre des diamants, dont la taille venait d'être découverte, et qui, sur la couronne du Crésus bourguignon, jetaient pour la première fois leurs feux et leurs étincelles.

Nous avons dit comment ils furent abandonnés, ramassés sur les champs de bataille de Granson et de Morat. Le vaincu y perdit aussi ses armures damasquinées et ciselées, son grand sceau ducal, son collier de la Toison, sa chapelle portative et ses précieux saints de Bourgogne avec leurs châsses et leurs reliquaires, tout ce qui lui restait d'orfévrerie et de joyaux.

Cependant on ne vit déchoir ni la réputation ni la prospérité des orfévres belges. Ils travaillèrent désormais pour la bourgeoisie, cette opulente bourgeoisie brabançonne et flamande, qui se connaît aux choses d'art, qui les aime et met un orgueil héréditaire à parer ses maisons; quelques-unes sont des musées. On y retrouve maints chefs-d'œuvre signés de ces grands artistes du quinzième siècle, en tête desquels il faut citer Corneille de Bonte. A Gand, j'ai vu sa fameuse boîte aux saintes huiles, en façon d'armoire gothique fleuronnée, chez M. A. Onghena; et chez M. de Kerkhoven, l'ancien collier du doyen des orfévres, avec ses seize chaînons représentant les travaux du métier, depuis la mine d'où se tire le métal jusqu'à la boutique où se vend l'œuvre fabriquée. Ce collier date du quinzième siècle et supporte un médaillon émaillé à l'image de saint Eloi. Elle est illustre, cette vieille corporation des orfévres gantois, fondée par Jacques Arteveld, et la maison de ville

montre avec orgueil plus d'un spécimen attestant le génie de ses artistes. Celles de Bruges et d'Anvers ont aussi leurs archives. A Bruxelles, l'orfévre convaincu d'avoir travaillé à faux titre était conduit par le doyen sur la grande place, et là, contre un poteau, devant l'hôtel de la corporation, l'*hôtel du Miroir*, on lui clouait l'oreille, qu'il devait s'arracher lui-même pour redevenir libre.

En France, les corporations d'orfévres avaient à peu près quitté le pont au Change, qui fut envahi par les drapiers et les bourreliers, pour s'établir à la droite du Châtelet, dans le quartier Saint-Martin. Nombreuses étaient leurs boutiques dans les rues Saint-Méry, Bourg-l'Abbé, Quincampoix; elles occupaient toute la rue des Deux-Portes, qui devint la rue des Orfévres. Saint-Josse était leur paroisse. De là sans doute ce vieux

Le Grand-Pont. Dessin de H. Clerget.

proverbe rajeuni par Molière : « Vous êtes orfévre, monsieur Josse. » En 1399, moyennant quatre cents écus d'or, ils achetèrent de Roger Lapoterne, un des leurs, un grand logis appelé l'*hôtel des Trois-Degrés*. Sur cet emplacement, de vastes bâtiments s'élevèrent, qui contenaient une salle commune pour les assemblées, un hôpital, une chapelle dédiée à saint Eloi, des logements pour le chapelain, le clerc et autres serviteurs de la corporation; le tout en vertu de lettres patentes de l'archevêque de Paris (1403), confirmées bientôt par une bulle du pape Jean XXII.

CH. DESLYS.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

ANECDOTES HISTORIQUES.

WILHELMINE ET PIETER BAAS.

La maison de Pierre le Grand, à Saardam, avant sa restauration. Dessin de Johensen.

Le 20 juillet 1697, une barque se détachait du quai d'Amsterdam qui fait face à un faubourg de cette ville nommé Saardam.

Saardam ou Zaardam était alors un assemblage de huttes et de cabanes habitées par des pêcheurs et des ouvriers employés à la construction de ces puissantes flottes, si longtemps sans rivales, qui donnèrent à la Hollande l'empire des mers jusqu'au jour où, par une déplorable politique, Louis XIV livra, sans s'en douter, la domination de l'Océan à l'Angleterre. Cependant le déclin de la puissance maritime de la Hollande n'a pas été si rapide qu'elle n'ait laissé à Saardam le temps de devenir une petite ville fort riche, fort industrieuse, et qui ne ressemble à aucune autre. Traversée par une rivière, coupée en tous les sens par de nombreux canaux, avec son beau port en ellipse, elle ressemble à une petite Venise, ou plutôt à une de ces chimériques cités dont nous trouvons les images sur les laques ou dans les peintures qui nous viennent de la Chine. Saardam est comme un joujou bariolé de la plus étrange sorte que l'on puisse imaginer. Ses canaux sont traversés par des ponts qui s'élèvent en pointe, ainsi que ceux de Venise, pour laisser passer sous leur arche les navires qui entrent et sortent. Les rues, car il y a des rues à Saardam, sont pavées en briques jaunes et rouges, lavées et poncées tous les jours, comme le sont les dalles de nos antichambres et de nos salles à manger. Les arbres qui ornent ces chaussées ont pris, sous les ciseaux des gens qui les soignent, les formes les plus correctes et les plus fantaisistes à la fois. Quand vient l'automne, ne croyez pas que les Saardamois souffrent que les feuilles qui tombent salissent leur éclatant pavage ; ramassées deux fois par jour, une à une, elles sont soigneusement enlevées, et des barques destinées à ce service vont les jeter à la mer. Il y a de ces rues dont la propreté est tellement respectée, que les chiens et les chevaux n'ont pas le droit de les traverser. Mais ce qu'il y a de plus étrange à

Saardam, ce qui frappe d'abord l'étranger qui visite cette petite cité, c'est l'aspect des maisons. Toutes construites en bois, sur des modèles qui tiennent à la fois du chalet suisse ou tyrolien et de la pagode chinoise, elles sont revêtues de la base jusqu'au faîte des plus éclatantes couleurs; celle-ci est verte à faire grincer les dents, comme si on mordait dans une pomme peu mûre; celle-là rouge; cette autre rose tendre avec des volets gros bleu, tandis que sa voisine porte la livrée jaune des serins. C'est un mélange et une débauche des plus réjouissantes de toutes les couleurs, je ne dis pas des nuances, de l'arc-en-ciel. Les demi-teintes n'existent pas à Saardam. Devant ces maisons s'étendent de petits parterres larges comme des serviettes, tenus avec une propreté merveilleuse et remplis des fleurs les plus rares et les plus belles. Aux fenêtres on voit d'admirables cages remplies d'oiseaux d'un grand prix, qui chantent ou lissent leur beau plumage. Cet ensemble a l'aspect d'une féerie, d'un goût un peu douteux pour nos yeux; mais il témoigne incontestablement de l'esprit d'ordre et de soin, aussi bien que de la richesse des habitants de cette singulière cité. Les Saardamoises méritent aussi notre attention; elles ne manquent point de beauté, et, suivant la vieille mode du pays, chargent leur abondante chevelure d'ornements de métal, depuis l'or jusqu'au cuivre, qui ne sont point sans grâce.

En 1697, Saardam n'était pas la ville de dix mille âmes que nous venons de peindre; elle se contentait d'être le principal chantier où les riches armateurs d'Amsterdam faisaient construire les navires avec lesquels ils transportaient toutes les richesses du monde. Les rues n'étaient point pavées de briques; on ne ramassait pas les feuilles détachées par le vent, et les maisons, grossièrement construites, revêtues de goudron pour se défendre contre l'humidité, ne ressemblaient point à des demeures habitées par des mandarins. Par exemple, la ville était déjà environnée de la forêt de moulins à vent qui l'enveloppe aujourd'hui : moulins à scier et à débiter le bois, moulins à broyer le tan, à presser l'huile. A cette époque aussi, existaient à Saardam les premières et les plus belles papeteries de la Hollande; ce sont elles qui ont, en grande partie, fourni le papier aux précieuses éditions des ouvrages publiés à la Haye.

Mais retournons à la barque que nous avons laissée le 20 juillet se détachant du quai de Saardam. Elle était montée par six individus; cinq d'entre eux, grands, robustes, paraissaient dans la force de l'âge. Étrangement et uniformément vêtus, ils portaient des bonnets de fourrure, des justaucorps bleus en gros drap avec de larges boutons de cuivre, d'amples culottes de même étoffe et de même couleur, qui se perdaient dans d'immenses bottes en cuir très-fort montant jusqu'aux genoux. Le sixième, vieillard d'assez chétive tournure, avait le costume ordinaire à la classe du petit commerce hollandais. La barque ne portait pas de voile; quatre de nos personnages prirent les rames; le cinquième se mit au gouvernail, ayant auprès de lui le petit vieillard. Avant de quitter le quai, chacun but, dans un verre commun, une forte rasade de genièvre, et, au commandement de celui qui tenait la barre, les quatre rames tombèrent ensemble dans l'eau, et la barque s'élança vers Saardam, situé sur l'Y, une des branches du Zuiderzée.

La mer était fort calme, et quoique la barque fût montée par un équipage évidemment inhabile, elle s'avançait rapidement à travers une quantité de petits bateaux qui allaient et venaient en tous sens, les uns chargés de bois, de provisions, les autres se livrant à la pêche. En passant à côté d'un de ces derniers, le personnage que nous avons montré tenant le gouvernail, après avoir quelques instants regardé attentivement un pêcheur qui relevait ses lignes, fit un cornet de ses deux mains et cria en très-mauvais hollandais :

— Oh hé ! du bateau ! Mus, viens à bord.

L'homme ainsi interpellé releva la tête et regarda à son tour celui qui l'appelait, puis, comme il ne le reconnaissait pas, il répondit :

— Et pourquoi voulez-vous que j'aille à votre bord?

— Viens toujours, tu le sauras, et tu seras bien aise de serrer la main d'un ami.

Le pêcheur sembla hésiter un instant; mais après avoir retiré sa ligne, au bout de laquelle se débattait une grosse anguille, il se décida, et, en quelques coups de rames, il fut près de celui qui l'avait hélé. Alors, le regardant attentivement, il parut éprouver un grand trouble, laissa tomber ses avirons, et soulevant le méchant feutre qui couvrait sa tête :

— Seigneur Dieu ! s'écria-t-il, ce n'est pas possible!

— Tais-toi, Mus; jette-moi la corde de la barque, que je l'amarre à la nôtre, et monte : j'ai besoin de toi.

Le pêcheur, son chapeau à la main, semblait pétrifié.

— Quelle drôle de figure tu fais, mon pauvre Mus! Allons, dépêche et embarque; j'ai là un bon coup de genièvre pour toi. Quand tu me regarderas une heure avec la mine d'un chat qui avale une arête, tu ne reconnaîtras jamais en moi qu'un ancien camarade, Pierre Michaïlof.

Le pêcheur attacha son bateau à la barque, dans laquelle il sauta en répétant :

— Ce n'est pas possible.

— Tout est possible; viens là près de moi, j'ai besoin de te parler; viens, et comme je n'en sais pas long de la langue de ton pays, le père Goldrich que voici, et que j'ai pris comme interprète, nous aidera à nous entendre. Mais, au fait, je n'en ai pas besoin; à Moscou, tu parlais un peu le russien, il nous sera facile de causer. En attendant, avale-moi un peu lestement ce verre de genièvre...

Mus écoutait celui qui lui parlait avec un étonnement hébété qui finit par faire partir d'un bruyant éclat de rire tout l'équipage de la barque. Cependant il prit le gobelet plein jusqu'au bord; mais avant de le porter à ses lèvres, il dit :

— A la santé de votre...

— Veux-tu te taire ! Avale et souviens-toi que je me nomme Pierre Michaïlof, que je suis ton vieux camarade. Maintenant, prends la barre, tu la tiendras mieux que moi, et nous causerons.

Quand Mus eut obéi, Pierre et lui entrèrent dans une longue conversation, qui ne cessa que lorsque la barque vint se ranger contre le quai du port de Saardam. Pierre sauta à terre tenant l'amarre, et Mus et ses compagnons, portant une lourde valise, se dirigèrent vers un méchant cabaret rempli de matelots et d'ouvriers, fort intrigués par l'étrangeté du costume des nouveaux venus. On leur servit des salaisons, de la viande fumée, du genièvre, de la bière, et Pierre et ses compagnons mangèrent et burent avec un appétit qu'un bourgmestre aurait pu leur envier. Cependant Mus les quitta lorsqu'on alluma les pipes. Les cinq

personnes qui étaient venues d'Amsterdam avec Pierre s'éloignèrent à leur tour; elles se rembarquèrent et l'étranger resta seul, se promenant sur le quai, regardant la mer, le mouvement et la vie qui s'agitaient autour de lui. Mus ne tarda pas à reparaître, et l'abordant avec familiarité :

— Allons, viens, lui dit-il; ton logement t'attend et ma sœur fera ta cuisine.

Ceci dit, ils partirent ensemble, et Mus, conduisant son compagnon dans le quartier habité plus spécialement par les ouvriers, le fit entrer dans une maison composée de deux pièces et ayant pour tout ameublement un méchant lit, une table de bois et deux ou trois escabeaux. Pierre s'assit et bientôt parut Wilhelmine, la sœur de Mus, chargée de seaux, de chaudrons, de plats, d'assiettes, de verres et de casseroles. Elle était charmante avec sa chevelure blonde, ses grands yeux bleus et sa jupe courte, Wilhelmine! Pierre l'accueillit galamment. On alla acheter des planches, des clous, et bientôt, grâce au marteau et à la scie maniés par Mus et par son ami, la cabane prit l'aspect ordinaire de l'humble logement d'un ouvrier saardamois. Pierre voulut revêtir le costume des waterlanders, c'est-à-dire une casaque de frise rouge et de larges culottes de toile blanche; et comme il demandait à Wilhelmine comment elle le trouvait ainsi habillé, la jeune fille lui répondit en riant et en rougissant, qu'il avait tout à fait bon air.

Dès le lendemain, il se présenta dans un chantier et il fut embauché sous le nom de Pieter baas (maître Pierre) : il acheta une barque que l'on appelle dans le pays un *boeijer* et fit d'une des deux pièces de son logement un atelier de charpentier, où il travaillait sous la direction de Mus, qui était aussi habile ouvrier qu'excellent marin. Tantôt il faisait sa cuisine et allait lui-même chercher ses provisions; tantôt, et le plus souvent, Wilhelmine y pourvoyait et préparait les repas. Pieter baas et Wilhelmine étaient, ma foi, fort bien ensemble, et tandis que Mus semblait, lorsqu'il parlait au nouveau venu, retenu par une secrète terreur, la jeune fille le traitait haut la main :

— Pieter, donnez-moi ce balai; Pieter, allez chercher de l'eau. Hier, Pieter, vous avez trop fait boire de genièvre à mon frère; il n'est pas comme vous, qui êtes capable d'en avaler une tonne. Je plains la femme qui vous épousera; avec votre soif, vous la mettrez sur la paille, si vous ne la battez pas, ce dont je ne réponds point. Vous êtes un drôle d'homme, allez; vous ne vous donnez point un instant de repos et vous faites un singulier charpentier! vous vous mêlez de tout, de la forge, de la corderie, et la nuit, disent les voisines, au lieu de dormir, vous lisez, vous écrivez, et il vient vous voir des gens qui vous saluent comme si vous étiez un bourgmestre ou le Pensionnaire de Hollande. Mon frère, qui est allé à Moscou, où il vous a connu, m'a dit que c'étaient des Russiens. Ah! à propos des Russiens, je voudrais bien aller à Amsterdam voir l'entrée de leur ambassade, qui y arrive demain; il y aura grande fête et grande réjouissance.

— Eh bien, pourquoi n'iriez-vous pas?

— Mus ne veut pas, parce que j'ai votre ménage à faire.

— Il a tort, votre frère; car, moi aussi, j'ai envie d'aller voir les ambassadeurs russiens et la cérémonie.

— On dit que ce sont des sauvages, laids à faire peur, mais riches, riches!

— Si vous voulez, Wilhelmine, nous irons les voir ensemble. Je prendrai le boeijer, je vous conduirai le matin et nous reviendrons le soir. Est-ce dit?

— C'est convenu, je me ferai belle. Mais, en attendant, donnez donc un coup de balai par ici et jetez au feu tous ces copeaux.

— A demain de bonne heure, Wilhelmine.

— A demain, Pieter baas.

Le lendemain, en effet, Wilhelmine, très-joliment arrangée avec ses plus beaux habits, entrait dans le boeijer où l'attendait déjà Pieter, vêtu comme il l'était pour travailler au chantier, mais ayant cependant bon air et grande mine.

Quand ils arrivèrent à Amsterdam, après une joyeuse traversée, toute la ville était en rumeur : les flegmatiques Hollandais allaient, venaient; les façades des maisons, lavées, frottées, épongées, reluisaient de propreté; la milice, avec ses hallebardes et ses mousquets, se réunissait, et, de temps à autre, on entendait le bruit d'une fanfare.

— Allons, allons, dépêchons-nous, Pieter, nous n'arriverons pas; on dit que les Russiens doivent entrer par la porte d'Utrecht, ce n'est pas près d'ici.

— Rien ne presse, Wilhelmine; il n'est que dix heures, l'entrée des ambassadeurs ne doit avoir lieu qu'à midi; nous avons le temps de déjeuner, l'air de la mer m'a ouvert l'appétit. Entrons là.

— Y pensez-vous, Pieter, aux *Armes de Hollande*, dans le premier hôtel d'Amsterdam!

— Bah! pour une fois!

La jolie fille n'était pas fâchée de pouvoir dire qu'elle avait déjeuné aux *Armes de Hollande*. Pieter et elle entrèrent dans une grande et belle salle où se pressait autour d'une table l'aristocratie, magnifiquement vêtue, du commerce d'Amsterdam. L'entrée de l'humble ouvrier de Saardam et de sa blonde compagne fit sensation; un serviteur voulut même faire comprendre à Pieter que les *Armes de Hollande* n'étaient point une auberge pour les gens de sa sorte, mais Pieter le regarda d'une telle façon que le pauvre diable en resta la bouche ouverte. Les nouveaux venus s'approchèrent de la grande table, et un capitaine de la milice, à côté de qui ils s'assirent, fut même un peu rudement coudoyé parce qu'il tenait trop de place. Pieter baas n'était décidément pas un homme d'humeur endurante. Au milieu de tous ces grands seigneurs du commerce et du port, il se mit tout à fait à son aise. Il demanda du vin de France, « du meilleur ». On lui apporta un affreux breuvage qui n'avait du bourgogne que la couleur. Dès qu'il l'eut porté à ses lèvres, il fit la grimace, et, appelant le sommelier :

— Je t'ai demandé du meilleur, lui dit-il d'un ton qui n'avait pas besoin de commentaire.

Il but et mangea solidement, et si bien que l'armateur Meyer en se levant de table dit tout bas à Vanstable :

— Décidément, mon confrère, nous faisons gagner trop d'argent à nos ouvriers.

Après avoir couronné son déjeuner de deux ou trois verres de vieille eau-de-vie, Pieter paya d'une belle pièce d'or son repas et sortit en donnant le bras à Wilhelmine, qui, dans la rue, lui reprocha sa dépense.

— Ah! mon pauvre Pieter, vous ne ferez jamais une bonne maison; l'économie et vous, vous n'avez pas été baptisés le même jour.

La foule commençait à être tumultueuse et pressée, mais Pieter manœuvrait si bien du coude et marchait si lourdement sur les pieds de ceux qui le gênaient,

qu'il parvint assez rapidement à la porte d'Utrecht. Il était temps ; au moment où il arrivait, le bourgmestre et les deux Pensionnaires de la ville recevaient au bruit du canon les ambassadeurs russiens, qu'ils firent monter en voiture après les avoir complimentés. Ils les conduisirent à l'hôtel dit *het Oud Heeren-Logement*. L'escorte était composée de plusieurs compagnies bourgeoises très-richement vêtues et montées sur de beaux chevaux, suivies des trompettes de l'Etat qui sonnaient. Après ceux-ci venaient quatre Tartares à cheval, armés d'arcs et de flèches ; puis s'avançaient en belle ordonnance les six trompettes de l'ambassade, qui précédaient seize gentilshommes russiens et seize pages. Les ambassadeurs suivaient dans un équipage traîné par six chevaux ; aux portières se tenaient six heyduques superbement habillés et armés de haches d'argent. D'autres carrosses contenaient la suite de l'ambassade et les autorités de la ville escortées de leurs officiers.

Le défilé fut très-beau. Pieter avait si bien fait, qu'il se trouvait avec Wilhelmine au premier rang des spectateurs, et en passant devant lui il sembla à la jeune fille qu'un des ambassadeurs, le général Lefort, le saluait.

— Quoi! lui dit-elle, ce grand seigneur vous connaît?

— Oui, j'ai travaillé sous ses ordres.

— Il est bien poli de saluer ainsi ses ouvriers. Notre bourgmestre, quand il est en grande cérémonie, ne reconnaît personne.

On but beaucoup ce jour-là à Amsterdam ; Pieter, guidé par Wilhelmine, visita toute la ville. Ils dînèrent comme ils avaient dejeuné, et, la nuit approchant, ils regagnèrent le port, dont tous les navires étaient pavoisés. Ils montèrent dans leur bateau. La mer était calme, la nuit douce et le ciel pur; ils causèrent. Wilhelmine, enchantée de sa journée et de son compagnon, qui lui avait fait cadeau d'une belle chaîne d'argent, le remercia de tout le plaisir qu'il lui avait donné.

— Voyez-vous, Pieter, je vous ai dit qu'une femme ne serait peut-être pas heureuse avec vous ; eh bien, je ne le crois plus. Si vous gagnez de l'argent, beaucoup d'argent, tout ira bien. Par exemple, il faudra qu'elle soit douce, rangée et obéissante, votre femme. Sans cela, ça n'ira pas, ça n'ira pas...

— Vous croyez?

— J'en suis sûre. Tenez, si vous voulez, je vous en choisirai une. J'ai une amie nommée Dorothée, la plus jolie fille de Saardam; son père est riche, il a deux barques de pêche et fait le commerce des harengs. Ce serait tout à fait votre affaire. Vous monteriez un chantier avec Mus, il est très-habile mon frère...

— Je le sais.

— Vous gagneriez beaucoup d'argent et nous resterions tous ensemble.

La pauvre Wilhelmine ne lisait pas bien dans son cœur.

— Mais vous vous marierez vous aussi, Wilhelmine?

— Oh! je n'en ai guère envie. Je vais vous dire, Pieter, il y a bien le grand Witt, le mécanicien, qui me fait la cour; c'est un brave garçon...

— Je le connais.

— Je l'estime beaucoup, beaucoup, mais le cœur ne m'en dit pas.

— L'amour viendra.

— Je ne le crois plus...

Wilhelmine et Pieter ne prononcèrent pas une parole après celle-là. A quoi pensait la jeune fille? Il était facile de le deviner.

Ils débarquèrent enfin sur le quai de Saardam, où Mus les attendait ; et se séparèrent avec une espèce d'embarras, ils s'étaient dit beaucoup de choses depuis qu'ils ne s'étaient plus parlé.

Le lendemain, Pieter reprit sa vie de travail; seulement on remarqua que deux ou trois étrangers demandèrent à lui parler, et que l'un d'eux resta toute la nuit dans sa cabane. Quant à Wilhelmine, elle vint comme de coutume soigner le petit ménage, mais elle ne fit aucune allusion à la promenade de la veille. C'était peut-être une preuve qu'elle y pensait beaucoup.

Pieter, le jour suivant, se rendit à Amsterdam, mais cette fois il n'emmena pas avec lui la jeune fille. A son retour, il passa par la maison de Mus sans trop savoir pourquoi, il rit et plaisanta avec Wilhelmine, et le frère et la sœur voulurent le reconduire. Sur leur chemin ils rencontrèrent des matelots qui avaient beaucoup bu et couraient, comme on dit, une bordée ; par une fantaisie d'ivrognes et comptant sur leur nombre, ils voulurent embrasser Wilhelmine. Au lieu de les inviter à la laisser tranquille, Pieter se fâcha et une lutte folle s'engagea. Les matelots, malgré les prières de Wilhelmine et les efforts de Mus pour contenir son ami, reçurent la plus rude correction; deux ou trois restèrent couchés dans la boue, et, en fermant sa porte, Pieter murmura :

— Que l'homme, mon Dieu, est un étrange animal!

Le lendemain, un sergent du bourgmestre se présenta chez Pieter et lui dit qu'accusé de voies de fait et de violences, ce magistrat l'invitait à se présenter devant lui. A cette sommation, qui fit trembler Wilhelmine, Mus ne put pas retenir une folle envie de rire, et l'éclat de sa gaieté ébranla la maisonnette.

— N'as-tu pas honte de rire ainsi, lui dit sa sœur, quand ton ami, pour m'avoir défendue, se trouve dans la peine? Car il n'est pas tendre notre bourgmestre. Et si on le met en prison, et si on le chasse de Saardam, riras-tu toujours, grand sans-cœur?...

Mus continuait de s'abandonner à l'accès de sa folle gaieté.

— Il faudra, Pieter, répondre civilement au bourgmestre ; mais vous êtes si emporté, vous vous fâcherez et gâterez votre affaire ; et puis vous ne parlez pas très-bien le hollandais, vous ne saurez pas vous expliquer; tenez, quoique je ne sois pas bien brave, j'irai avec vous et je dirai que ces vilaines gens ont voulu m'embrasser.

— C'est cela, Wilhelmine, venez, vous serez mon avocat.

— Comment, comment, s'écria Mus, vous allez y aller? Quelle farce!

— Ami Mus, reprit d'un ton grave Pieter, il faut toujours se rendre aux ordres du magistrat ; venez, Wilhelmine, et toi, attends-nous.

Quand l'accusé et sa compagne se trouvèrent en face du bourgmestre, celui-ci, avec l'urbanité de certains magistrats, toisant Pieter des pieds à la tête, lui dit :

— C'est donc toi, drôle, qui t'avises d'assommer le gens qui ne te doivent rien? Nous allons régler ce compte-là et tu tâteras de l'amende et de la prison.

— D'abord, répondit Pieter avec le plus grand calme, je ne suis pas un drôle, et ensuite, n'ayant fait que défendre Wilhelmine Mus que voici, contre des ivrognes, je ne tâterai pas de la prison. Comme je parle très-mal

le hollandais, Wilhelmine va vous expliquer comment la chose s'est passée. Ecoutez-la patiemment et poliment.

— Comment, grossier animal, tu veux m'enseigner la façon dont je dois me conduire?

Le calme n'était pas précisément la vertu dominante de Pieter; à ces paroles, le sang lui monta au visage, et, regardant le magistrat avec un air terrible :

— Puisque tu me tutoies, animal toi-même, je refuse de te répondre; ce soir, j'irai trouver le grand Pensionnaire de Hollande et j'aurai raison d'un drôle de ton espèce.

— Pieter! Pieter! s'écria Wilhelmine; monsieur le bourgmestre, il ne sait pas le respect qui vous est dû, c'est un étranger.

La colère étranglait le magistrat, et dès que le saisissement lui permit de parler, il appela d'une voix furieuse :

— Holà, sergents! empoignez-moi cet homme et jetez-le au cachot avec les fers aux pieds.

Les sergents accoururent et se disposaient à obéir aux ordres qu'ils venaient de recevoir.

Pieter reprit alors, mais cette fois d'un ton calme :

— Finissons cette mauvaise comédie; j'étais venu

La maison de Pierre le Grand, à Saardam, après sa restauration. Dessin de Johansen.

c'était mon devoir, vous rendre compte de ma conduite, et, au lieu de m'entendre, vous m'insultez! Tenez, monsieur, lisez ceci...

En disant ces mots, il tira de sa poitrine un parchemin qu'il tendit au bourgmestre.

— Lisez tout haut, monsieur.

En voyant la signature qui se trouvait au bas de la pièce qui lui était présentée, le magistrat se découvrit et lut d'une voix dont on peut comprendre l'émotion :

« Au nom des Etats des Provinces-Unies, nous, stadthouder, enjoignons et ordonnons à tous officiers publics ou citoyens de se mettre à la disposition de Pierre Michaïlof. Il est l'hôte de la république.

Signé : « Guillaume d'Orange. »

Le bourgmestre, dont les genoux tremblaient, remit en s'inclinant ce sauf-conduit à Pieter. Il voulut s'excuser, il balbutia quelques paroles que l'étranger ne daigna pas écouter. Pierre sortit; mais sur la porte, quand il voulut donner le bras à Wilhelmine, la jeune fille, toute pâle, lui dit avec des pleurs dans les yeux :

— Quoi! Pieter baas, vous n'êtes pas un ouvrier? Moi qui avais pensé..., qui m'étais imaginé...

Et elle fondit en larmes.

Si Wilhelmine pleurait un rêve perdu peut-être, un chagrin d'une tout autre nature tourmentait, comme bien l'on pense, M. le bourgmestre de Saardam. Il était évident pour lui que l'homme que le stadthouder appelait *l'hôte de la république* possédait la puissance

de lui jouer un mauvais tour, et il ne pouvait pas se dissimuler qu'il l'avait traité d'une façon plus que familière. Comment témoigner à ce Pierre Michaïlof ses regrets et son repentir? Il cherchait et ne trouvait rien.

Il existait un homme d'un esprit prodigieux à Saardam; ce phénix était un barbier et ce barbier avait l'honneur de raser tous les deux jours les joues rebondies de M. le bourgmestre; il l'envoya chercher. Le barbier accourut et entra avec un visage où l'on pouvait lire une grande nouvelle. Tandis que le magistrat, le col rabattu, cherchait comment il expliquerait au barbier sur quelle épine il avait marché, celui-ci, tout en faisant mousser son savon dans son plat à barbe, laissait échapper des exclamations confuses, qui frappèrent son illustre pratique.

— Eh bien, qu'y a-t-il donc, Wasper?

— Ce qu'il y a, menn herr, il y a la chose la plus étonnante, la plus prodigieuse...

— Prends donc garde, tu me mets du savon dans les yeux.

— Connaissez-vous, par hasard, un ouvrier russien, ami de Mus, qui se fait appeler Pieter?

— Hein? Pieter Michaïlof?

— Oui, celui que l'on nomme au chantier Pieter baas.

— Certainement je le connais... Prends donc garde avec ton rasoir, ta main tremble, tu vas me couper.

— Eh bien, savez-vous ce qu'il est, son vrai nom?...

— Sans doute, je te l'ai dit, je ne le sais que trop; il se nomme Michaïlof.

— Il se nomme Michaïlof comme vous vous nommez Guillaume d'Orange! C'est Pierre Ier, empereur de toutes les Russies. Fischer, le marchand de morue, qui arrive de Moscou, l'a reconnu, il l'a parfaitement reconnu à sa tournure, à sa taille, à son visage, à la petite verrue qu'il a sur la joue.

A ces terribles paroles, le bourgmestre, fort apoplectique de sa nature, faillit avoir un coup de sang. Au risque d'une rude estafilade, il s'échappa des mains du barbier, en criant:

— Pierre Ier! L'empereur! Je suis un homme mort! Je l'ai appelé drôle et animal! Paul! Frédéric! venez vite, et vous, ami Wasper, donnez-moi un conseil... Ah! j'y suis! Sergent Fric, sergent Fric! Vous voilà, c'est très-bien; trouvez la trompette de Saardam et avec elle vous allez faire une annonce, lire à haute voix dans toutes les rues, places et carrefours l'ordre que j'écris... Le voici : « Nous, bourgmestre de Saardam, enjoignons à tous les habitants d'obéir à Pierre Ier, empereur de toutes les Russies, qui se nomme parmi nous Pieter baas, parce qu'il est l'hôte de la république. »

Que l'on juge de l'effet que produisit cette proclamation dans Saardam! La pauvre Wilhelmine, en pensant à la manière dont elle s'était conduite avec un empereur, n'osait plus lever les yeux; mais son camarade fut toujours le même pour elle et il fallut, bon gré, mal gré, qu'elle restât aussi familière avec lui. Pierre Ier ne modifia en rien son genre de vie, il resta ouvrier sur les chantiers et continua à vivre comme il avait vécu dans la cabane, qui est devenue la curiosité de Saardam. Comme le temps menaçait de la faire tomber en ruines, on l'a renfermée dans une autre maison qui la protége et la conserve. En 1814, Alexandre Ier voulut visiter les lieux où Pierre le Grand avait appris l'art de construire les navires pour créer la marine de son pays; il plaça de ses propres mains dans la maisonnette de Pieter baas une table de marbre portant cette inscription :

PETRO MAGNO ALEXANDER I
BENEDICTUS IMPERATOR HANC LAPIDEM IPSE POSUIT.

Mais que ces glorieux souvenirs ne nous fassent pas oublier nos personnages. Pendant sept mois, toujours soigné par Wilhelmine, le czar continua ses travaux et ses études à Saardam, et quand il quitta cette ville naissante, la jeune fille était devenue Mme Witt. En retournant en Russie, il emmena Mus et le nouveau ménage. Il fit de Mus un des capitaines de sa flotte et Witt fut un des ingénieurs qui construisirent Saint-Pétersbourg. Admise à la cour, estimée de l'empereur, Wilhelmine ne pensa-t-elle jamais au retour d'Amsterdam après les fêtes de l'ambassade, à l'humble cabane de Saardam et à Pieter baas?

A. DE FLEURY.

CHRONIQUE DU MOIS.

M. Marie, qui vient de s'éteindre après une longue et douloureuse maladie, ne comptera peut-être pas parmi les grands génies de son époque, mais, à coup sûr, il laissera le souvenir d'un des plus honnêtes hommes. Il n'eut ni les éclats superbes de Berryer, ni l'éloquence harmonieuse de Lamartine, ni la fougue entraînante de Ledru-Rollin; mais sa parole, douce et ferme, exerça à l'occasion sur nos assemblées une influence incontestable, et ce fut, comme il arrive souvent au jeu étrange des révolutions, ce fut ce modéré qui prononça l'*alea jacta est* du peuple contre le trône, et, dans une heure suprême, dit le mot qui décide tout et fit s'abîmer dans la république les ruines encore debout de la monarchie. On était au 24 février et la Chambre hésitait, agitée par les rumeurs de la rue, émue par la vue d'une princesse aimée et respectée de tous. M. Marie :

— Il faut aviser, dit-il; il faut à la tête de la capitale, comme à la tête de tout le royaume, d'abord un gouvernement imposant. Je demande qu'un gouvernement provisoire soit institué.

Membre de ce gouvernement, puis ministre des travaux publics, M. Marie resta-t-il au-dessus ou au-dessous de sa tâche assumée? Oui et non, répond M. de Lamartine.

« M. Marie, dit-il, fut nommé ministre des travaux publics. C'était une fonction immense, une dictature du travail du peuple, et dans ce moment le régulateur de l'ordre; mais M. Marie, homme de haute tribune et de haute politique, était trop supérieur par sa nature intellectuelle à ce ministère de détails et de ménage pour s'y courber. Ce ministère ne fut pour lui que le titre de son entrée au conseil, dont il était la solidité.

« Un grand ministère des travaux publics, ajoute encore Lamartine, aurait été l'ère d'une politique appropriée à la situation. Ce fut une des grandes fautes du gouvernement que de trop attendre avant de réali-

ser ces pensées. Pendant qu'il attendait, les ateliers nationaux, grossis par la misère et l'oisiveté, devenaient de jour en jour plus lourds, plus stériles et plus menaçants pour l'ordre public. »

M. Louis Blanc, à un autre point de vue peut-être, ne juge pas plus favorablement le rôle de M. Marie et indique les différences profondes qui séparaient la commission du Luxembourg de la commission des ateliers nationaux.

« Les ateliers sociaux, tels que je les avais proposés, dit-il dans son *Histoire de la révolution de* 1848, constituaient des familles de travailleurs unis entre eux par les liens de la plus étroite solidarité, familles autorisées à être laborieuses, et partant fécondes.

« Les ateliers nationaux, tels qu'ils furent gouvernés par M. Marie, ne furent qu'un rassemblement tumultueux de prolétaires qu'on se contenta de nourrir faute de savoir les employer, et qui durent vivre sans autres liens entre eux que ceux d'une organisation militaire, avec des chefs appelés de ce nom si étrange à la fois et si caractéristique : BRIGADIERS. »

On comprendra facilement que nous ne prenions pas parti dans ces redoutables questions, mais le nom de M. Marie était trop inséparable de ces souvenirs pour qu'il nous fût possible de ne pas les évoquer en passant.

***

Benjamin Antier était un des doyens de la littérature dramatique. Certes, son nom serait bien oublié aujourd'hui, car ses succès sont contemporains de la révolution de 1830, s'il n'avait eu le rare bonheur pour un écrivain de créer un type qui a survécu, celui de *Robert Macaire*. Robert Macaire, Joseph Prudhomme, après cela vous pouvez écrire les plus mauvais mélodrames, votre nom ne périra pas.

Donc B. Antier fut le père de ce type du coquin moderne qui fit la vogue de *l'Auberge des Adrets*. Mais le plus original, c'est que B. Antier avait pris son héros au sérieux et qu'il avait cru écrire un drame attendrissant. Heureusement Frédéric Lemaître, lui, ne s'y trompa pas, et il en fit un éclat de rire.

De même, à la première représentation de *Robert Macaire*, tout avait bien marché : le cauchemar, la rencontre de Robert Macaire et d'Eloa dans la forêt, la bénédiction du baron de Wormspire, la scène des actionnaires, etc. Il n'y avait que le dernier acte qui avait soulevé de légers murmures. Quelle idée aussi l'auteur avait-il eu de coudre un dénoûment aussi sérieux à un drame aussi fantaisiste?

Frédéric n'était pas content. Le lendemain il se réveilla maussade, et toute la journée il se tracassa la cervelle.

Subitement son visage rayonna.

Et le soir, quand Benjamin Antier vint au théâtre, il lut au bas de l'affiche une bande, et sur cette bande ces mots : « Le dernier acte sera remplacé par un ballon. »

En effet, au lieu de voir, comme la veille, Robert Macaire et Bertrand arrêtés par les gendarmes, on les vit grimper sur le toit d'une maison, et là profiter d'un ballon qui avait la bonté de passer à leur portée, et s'évader dans le ciel. Et la pièce alla aux nues.

***

Encore un écrivain qui eut son heure de succès et qui vient de mourir obscurément, au milieu de l'indifférence générale. A l'annonce de sa mort, chacun de dire : « Tiens! il vivait donc encore? » Et de fait Bouchardy, car c'est de lui dont nous parlons, Bouchardy, l'auteur populaire de *Gaspardo le Pêcheur*, de *Lazare le Pâtre*, du *Sonneur de Saint-Paul*, ressemblait à ces héros qu'il avait souvent enfermés pendant vingt années dans quelque oubliette obscure et qui étonnaient le monde de leur soudaine apparition.

Il n'y avait dans ses œuvres ni étude de caractère ni analyse de passions; la poésie et la fantaisie en étaient également absentes. Elles intéressaient par l'incroyable complication de la charpente, par une curiosité harcelée sans relâche et satisfaite à tout prix, même aux dépens de la vraisemblance et de la logique. Chaque acte était une pièce entière, et une pièce très-embrouillée. Jules Janin paria une fois de rendre compte d'un de ces enchevêtrements sans se tromper d'un incident; il gagna la gageure, et le souvenir de ce tour de force est arrivé jusqu'à nous.

***

Mais nous avons hâte d'arriver à M. Villemain, une des grandes figures littéraires de ce temps-ci. M. Villemain avait quatre-vingts ans, il était né le 10 juin 1790. A dix-huit ans, alors qu'il était encore sur les bancs du lycée, il suppléait ses professeurs Castel et Luce de Lancival. A vingt ans il se voyait nommé professeur titulaire de rhétorique au lycée Charlemagne et maître de conférences à l'Ecole normale. A vingt-deux ans, il concourait à l'Académie, et son *Eloge de Montaigne* lui valait le prix d'éloquence. Nouveaux succès académiques avec l'*Essai sur les avantages et les inconvénients de la critique* (1814), l'*Eloge de Montesquieu* et l'*Histoire de Cromwell*, qui lui ouvrirent les portes de l'illustre enceinte (1821), où il remplaçait son protecteur M. de Fontanes.

Enfant prodige, on le voit; mais l'âge mûr ne devait pas, comme il arrive trop souvent, démentir les espérances de l'adolescence. C'est surtout dans sa chaire de la Faculté des lettres que M. Villemain a brillé d'un éclat sans pareil.

Voici le portrait qu'en trace un autre maître, Sainte-Beuve : « Dans cette chaire où il monte avec une négligence qui, pour être extrême, n'est pas disgracieuse, dans cette chaire où il se courbe, sur laquelle il frappe avec un manque apparent de gravité qui donne un démenti aux préceptes de Cicéron et qui brave le *deformitas agendi* interdit à l'orateur, écoutez-le. Sa voix sonore et chantant avec agrément, mélodieuse et sachant les nombres, a d'abord tout racheté... Penché au dehors, rayonnant vers tous, cherchant, demandant à l'entour le point d'appui et l'aiguillon, questionnant et, pour ainsi dire, agaçant à la fois toutes les intelligences, allant, venant, voltigeant sur les flancs et comme aux deux ailes de sa pensée... Il a ce que les anciens appelaient les jeux de l'orateur, *dicta, sales*, l'anecdote aiguisée, la sortie imprévue, que son masque expressif et spirituel accompagne; et, si la saillie est trop forte, trop hardie (jamais pour le goût), si elle a trop porté, il la ressaisit au vol, il la retire et elle échappe encore; et c'est alors une lutte engagée de la vivacité et de la prudence, un miracle de flexibilité et de contours et de saillies lancées, reprises, rétractées, expliquées toujours au triomphe du sens et de la grâce. »

Plus loin, l'auteur des *Lundis* juge avec un tact parfait l'influence de M. Villemain sur la critique contemporaine.

« L'originalité de M. Villemain dans sa critique professée, dit-il, ce qui lui constitue une grande place, inconnue avant lui et impossible à tous autres, c'est de n'avoir pas été un critique de détail, d'application textuelle de quatre ou cinq principes de goût à l'examen des chefs-d'œuvre, comme La Harpe l'a été à merveille dans les belles parties de son cours; c'est de n'avoir pas été non plus un *historien* littéraire à proprement parler, et, dans ce vaste pays mal défriché, de ne s'être pas choisi un sujet circonscrit... Nourri de l'histoire de l'antiquité et de la littérature moderne, de plus en plus attentif à n'asseoir son jugement des œuvres que dans une étude approfondie de l'époque et de la vie de l'auteur, et en cela si différent des critiques précédents qui s'en tiennent à un portrait général tout au plus, ou à des jugements de goût et de diction, M. Villemain ne diffère pas moins des autres appliqués et ingénieux savants; sa manière est libre, en effet, littéraire, oratoire, non asservie à l'investigation minutieuse et à la série des faits, plus à la merci de l'émotion et de l'éloquence.»

CH. WALLUT.

(L'abondance des matières nous oblige à renvoyer au mois prochain la fin du Salon de 1870.)

M. Villemain. Dessin de Bocourt.

RÉIMPRESSION DE LA COLLECTION DU *MUSÉE DES FAMILLES.*

Un grand nombre de nos abonnés nous demandent s'il ne leur serait pas possible de se faire expédier chaque mois un des volumes qui manquent à leur collection, de façon à la compléter dans un temps déterminé, sans débourser de suite une somme relativement importante. Rien de plus facile, en effet, mais alors les frais de port élèvent de 1 franc le prix de chaque volume; tandis que, répartis sur un plus grand nombre, ces frais ne représentent plus qu'une dépense supplémentaire de 30 à 50 centimes. Le moyen le plus simple et le plus économique nous paraîtrait, dans ce cas, de faire retirer dans les bureaux du journal le ou les volumes que l'on désire, et qui, de la sorte, ne reviennent qu'à 3 francs, et de se les faire envoyer *par occasion* dans les départements. Pour les abonnés de Paris, l'administration du *Musée* transporte gratuitement et fait encaisser à domicile. Il suffit donc d'adresser par lettre les demandes, 29, rue Saint-Roch. Pour les conditions, voir à la deuxième page de la couverture de la présente livraison.

Paris. — Typ. A. Hennuyer, rue du Boulevard, 7.

LES PEAUX-ROUGES AU CANADA.

LE TRÉSOR DE MONTCALM [1].

Ruses de guerre. Dessin de A. de Bar et Gerlier.

XII. — RUSES DE GUERRE.

— Ils sont morts ! s'écria le trappeur. L'ouragan les a broyés dans ses tourbillons ! Qui sait si nous retrouverons même les cadavres ?

Flèche-Noire, à genoux sur le sol, examinait attentivement la place qu'avaient occupée sa fille et le jeune homme.

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

Tout à coup il se releva en poussant un cri de rage.

— Qu'y a-t-il ? demanda le trappeur.

— Mon frère avait raison ; le chef yakang a manqué de prudence... Les ennemis nous suivaient et ce sont eux qui ont enlevé ma fille et le guerrier pâle. Que le Marcheur regarde!

Le trappeur se baissa, examinant le sol.

— Diable ! diable ! Mes prévisions se réalisent de plus en plus, dit-il ; les ravisseurs sont des Hurons.

— Des Hurons ?

— Oui... et... attendez... Le Nuage-Blanc lui-même est venu ici... Voici une plume d'aigle de sa coiffure, je la reconnais... Dieu soit loué ! les enfants vivent encore... Mais dans quel but les a-t-on enlevés ?

— Œil-Sanglant aime Fleur-de-Printemps, dit l'Abeille d'une voix sombre.

— Lui ? fit Flèche-Noire en crispant les poings. Ce chien des prairies a osé lever les yeux sur l'étoile des Yakangs !...

— L'Abeille a raison, fit le trappeur et je devine maintenant le dessein de nos ennemis. Le chef huron a enlevé Fleur-de-Printemps pour la mettre entre les mains de l'Œil-Sanglant, qui la forcera à partager son wigwam et à devenir sa femme. Quant à Râoul, les Enfants perdus, pour se venger de leur défaite, l'attacheront au poteau de torture. Maintenant que va faire mon frère ?

Flèche-Noire, au lieu de répondre, alluma son calumet et se mit à fumer d'un air aussi impassible que si rien d'extraordinaire ne venait de se passer.

— Parions ! dit-il tout à coup en secouant la cendre de sa pipe.

La troupe des Yakangs s'ébranla lentement sous la conduite du trappeur et de Flèche-Noire, qui marchait courbé vers la terre détrempée où les pas des ravisseurs avaient laissé de profondes empreintes.

Cette chasse silencieuse dura jusqu'à la tombée de la nuit.

— Campons ! dit Flèche-Noire. Demain il fera jour.

L'aube blanchissait à l'horizon et les Yakangs étaient de nouveau sur la piste des Hurons, mais, au bord d'un cours d'eau qu'ils avaient traversé la veille, les traces cessèrent.

— Les Hurons ont passé le fleuve, dit le trappeur après avoir examiné la rive ; faisons comme eux.

Flèche-Noire approuva et entra résolument dans l'eau, peu profonde en cet endroit. Mais, arrivé sur le bord opposé, il poussa un cri de triomphe et, appelant le Marcheur, lui montra la terre.

Le trappeur se baissa ; le sol était piétiné comme par le passage de plusieurs hommes. Quelque chose brillait dans l'herbe.

— C'est une des coquilles détachées à la ceinture de Fleur-de-Printemps, dit Thémistocle ; je la reconnais.

— En avant ! s'écria Flèche-Noire, nous sommes sur la piste.

— Halte ! chef, arrêtez ! fit le trappeur, qui continuait à examiner le sol ; mon frère est sur une fausse piste. Les Hurons n'ont point traversé la plaine.

— Oach ! et ces traces ?

— Ruses de guerre. Les coquins sont adroits, mais ils ne connaissent pas le vieux limier.

— Nègre comprend pas ! disait le noir, suivant cette scène d'un air ébahi.

— Voyez ces empreintes. Pour vous, elles signifient que des hommes ont passé là, voilà tout. Pour moi, elles ont un autre sens, parce que les Indiens en marche prennent mille précautions pour effacer toute trace de leur passage. Ici ces traces semblent multipliées à plaisir ; c'est pour nous donner le change. De plus, toutes ces empreintes sont égales ; elles ont donc été faites par le même pied, par un seul homme. La troupe des Hurons n'est point passée par ici.

Flèche-Noire fit un signe d'assentiment.

— Voici ce que je pense. Le Nuage-Blanc est arrivé au bord du fleuve. Un de ses hommes l'a traversé pour laisser la fausse piste ; pendant ce temps le reste de la troupe a suivi le lit même de la rivière. Qu'en dit mon frère ?

— Le Marcheur est un véritable Indien ; rien ne lui échappe.

— Maintenant une dernière question se présente. Les Hurons ont-ils descendu ou remonté le fleuve ?... A mon avis, ils l'ont remonté, parce qu'en amont l'eau est moins profonde qu'en aval et qu'ils avaient des prisonniers... Si mon frère le veut, nous suivrons ce chemin.

— Notre frère a raison, disent les Indiens en entrant dans l'eau.

Pendant plus d'une demi-heure, ils remontèrent le fleuve, luttant contre la violence du courant, très-fort en cet endroit, et explorant attentivement les deux rives.

— Hourra ! s'écria tout à coup le trappeur, montrant à ses amis la trace d'un pied humain imprimé sur la berge. Le Nuage-Blanc est revenu sur ses pas et s'est rapprochés des collines. Maintenant nous tenons la piste, nous les atteindrons.

La troupe s'avança avec une nouvelle ardeur. Tout à coup, en passant auprès d'un buisson de *winterberg* (1), entouré de hautes herbes, Thémistocle, qui marchait à côté du trappeur, d'un bond prodigieux s'élança au milieu du buisson sans se préoccuper des épines qui lui déchiraient les chairs.

Un instant après, il en ressortait tenant à la gorge un Indien à moitié étranglé.

— Arrêtez, Thémistocle ! cria le trappeur, ce Peau-Rouge est un ami ; c'est le Castor.

Thémistocle obéit.

— Que mon frère soit le bienvenu, dit Flèche-Noire. Bien qu'il fasse partie des Enfants perdus, le Castor est mon ami et a déjà rendu d'innombrables services à mon peuple.

— Les Enfants perdus sont des chiens ! Le Castor les méprise et veut orner ses mocassins avec la chevelure de leur chef Œil-Sanglant... Les Yakangs veulent-ils me permettre de les accompagner ?

— Que les guerriers prennent garde ! dit l'Abeille : le Castor est peut-être un traître.

— Oh ! fit le trappeur en se récriant.

L'Enfant perdu lança à l'Indienne un regard indéfinissable :

— Ma mère se souvient-elle de la nuit où son village fut surpris par les Enfants perdus ?

— Elle s'en souvient.

— L'Abeille, terrassée par Œil-Sanglant, allait périr. Un tomahawk a brisé l'arme de son ennemi. Ce tomahawk, qui l'avait lancé ?

— Vous ?

— Moi.

(1) *Ilex verticillata* (Gray).

— Que mon fils me pardonne : il comprendra mes soupçons et les excusera.

Le Castor s'inclina.

— Mon frère suit la piste des Hurons? dit-il à Flèche-Noire. Sa fille et le guerrier pâle ont été enlevés pendant la tempête.

— Qui les a enlevés? Mon frère le sait-il?

— Oui. Le Nuage-Blanc et son fils l'Oiseau-du-Tonnerre.

— Qu'en ont-ils faits?

— Ils les ont livrés à l'Œil-Sanglant, qui forcera l'étoile des Yakangs à devenir sa femme et qui attachera le guerrier pâle au poteau de torture.

— Quand?

— Aujourd'hui... dans trois heures.

Une exclamation de douleur jaillit des poitrines de Flèche-Noire, du trappeur et de Thémistocle.

— Trop tard! murmurèrent-ils, nous arriverons trop tard!

— Mes frères se trompent. Les Enfants perdus et les Hurons ne sont pas si loin, et, avant trois heures, mes frères les auront rejoints.

— Que mon fils le Castor m'écoute, dit Flèche-Noire. Mon sort est entre ses mains. Qu'il me guide vers ma fille, et ma vie lui appartient.

Le Castor lui tendit la main.

— Mon cœur a toujours aimé les Yakangs et haï les Enfants perdus, dit-il; je ferai ce que mon père désire.

Et prenant la tête de la troupe, il s'avança à grands pas dans la prairie.

L'Abeille, qui supportait la fatigue aussi bien que le guerrier le plus robuste, semblait réfléchir profondément, tout en jetant de temps en temps un regard perçant sur le Castor.

Tout à coup elle quitta son rang, et s'approchant du jeune Indien, elle murmura à voix basse :

Pour voir encor ton doux visage,
Jeune fille, vers ton village
Je suis entraîné par mon cœur.
Je te vois jouer sur la mousse,
Et j'écoute ta voix, plus douce
Que la voix de l'oiseau moqueur.

Le Castor tressaillit.

— Bon! fit l'Abeille; les yeux d'une mère voient tout. Mon fils aime Fleur-de-Printemps, il la sauvera.

Arrivé au pied de la colline, le Castor longea sa base pendant quelques minutes, puis il s'engagea dans un étroit défilé conduisant au versant opposé.

— Oach! dit le sorcier au Marcheur, nous ne sommes plus qu'à deux milles du lieu redoutable où gît le trésor de Montcalm, le grand guerrier blanc. Les Enfants perdus connaîtraient-ils ce secret?

— Je l'ignore. S'ils ne le connaissent pas, il faut les chasser, pour les empêcher de le découvrir; et s'ils le connaissent déjà... alors...

Le trappeur acheva sa pensée en frappant avec force la crosse de sa carabine.

Depuis quelques instants déjà, la marche du Castor s'était ralentie, et il avait fait signe à ses amis de ne plus avancer qu'avec une extrême précaution. Bientôt il ordonna aux Yakangs de s'arrêter; puis prenant à part Flèche-Noire, le trappeur et Thémistocle :

— Que mes frères me suivent, dit-il, et vous, guerriers yakangs, ne sortez de votre retraite que lorsque vous entendrez retentir le croassement du corbeau.

Mais il eut beau employer tous les moyens possibles de persuasion, il ne put empêcher l'Abeille de se joindre à lui et d'accompagner son mari.

A quelque distance de l'endroit où ils se trouvaient, se dressait une sorte de muraille de rochers qui semblait servir de contre-fort à la chaîne de collines. D'épais buissons de gadellier sauvage (1) et de rosiers des savanes (2) en garnissaient le pied, et quelques pins rouges séculaires, étendant sur eux leurs bras touffus, semblaient les protéger.

C'est vers cet endroit que le Castor dirigeait ses amis en rampant dans les hautes herbes et les murettes (3).

Arrivé à la base des rochers, il écarta avec précaution le feuillage qui masquait la vue et, faisant signe au trappeur et au chef yakang :

— Que mes frères regardent, dit-il.

Flèche-Noire colla son œil contre l'ouverture ainsi pratiquée et recula soudain comme s'il eût été mordu par un serpent.

Il venait d'apercevoir, attachés dos à dos au poteau de torture, sa fille et le marquis de Valvert, entourés d'un cercle d'Indiens qui préparaient les instruments du supplice. Tous les ennemis de son peuple étaient là : l'Œil-Sanglant avec les Enfants perdus, le Nuage-Blanc et l'Oiseau-du-Tonnerre avec les Hurons, le Novice avec sa bande d'écumeurs du désert.

Vaincu par la douleur, par la rage, incapable de se maîtriser plus longtemps, le chef yakang brandit son tomahawk et porta sa main à sa bouche pour donner le signal convenu avec ses guerriers, lorsque le trappeur le retenant :

— Que mon frère soit prudent, lui dit-il. Le supplice de ces enfants ne va pas commencer encore et les ennemis pourraient les tuer si nous agissions trop précipitamment. Employons d'abord la ruse, la force viendra après. Laissez-moi faire.

Et le trappeur, se penchant vers Thémistocle, lui murmura quelques mots à l'oreille.

XIII. — Deux cœurs indiens.

Nous avons laissé le Nuage-Blanc et son fils couchés à plat ventre sur la terre pendant l'orage et fixant des yeux ardents sur le cirque de rochers qui abritait la troupe des Yakangs. Par un hasard providentiel, les deux Hurons se trouvèrent hors de l'atteinte de la trombe furieuse, qui les eût emportés comme une feuille dans ses tourbillons.

— Que mon fils s'apprête! dit le Nuage-Blanc en voyant le météore menacer les Yakangs; bientôt il pourra montrer s'il est digne de recevoir le titre de guerrier.

Les deux Indiens se levèrent et, sûrs que dans l'obscurité de la tourmente ils ne seraient point aperçus, ils s'élancèrent en courant vers la grotte et l'atteignirent au moment où la trombe furieuse venait, pour ainsi dire, d'anéantir les compagnons de la Flèche-Noire.

Un éclair permit aux Hurons de s'orienter. Sans songer qu'ils pouvaient être eux-mêmes emportés par la rafale, ils se précipitèrent vers Fleur-de-Printemps.

— Deux prises valent mieux qu'une, murmura l'Oiseau-du-Tonnerre en s'avançant vers Raoul étendu sur la terre non loin de la jeune fille.

(1) *Ribes prostratum* (L'Her.).
(2) *Rosa Carolina* (Linn.).
(3) *Pinus resinosa* (Ait.).

Une minute après, les Hurons s'enfuyaient portant sur leur épaule les captifs bâillonnés, garrottés et encore privés de sentiment.

Les ravisseurs coururent sans s'arrêter jusqu'au bord du fleuve. Arrivés là :

— Que mon fils dépose son fardeau, dit le Nuage-Blanc, et qu'il se rende sur l'autre rive : il fera une fausse piste pour tromper les Yakangs, qui doivent être déjà sur nos traces.

L'Oiseau-du-Tonnerre obéit sans mot dire, puis revint vers son père.

— Que devons-nous faire maintenant? demanda-t-il.

— Maintenant, répondit le Huron, après avoir réfléchi quelques instants, nous marcherons dans le lit du fleuve pour faire perdre nos traces, puis nous rejoindrons nos amis de l'autre côté des collines.

Cette manœuvre, sur laquelle le chef huron comptait pour échapper aux poursuites des Yakangs, échoua, comme nous l'avons vu, grâce à la perspicacité du trappeur.

Fleur-de-Printemps. Dessin de Gerlier.

La nuit était tout à fait venue lorsque les deux Hurons arrivèrent au camp des Enfants perdus.

— Le Nuage-Blanc sait tenir ses promesses, dit le chef en déposant Fleur-de-Printemps aux pieds de l'Œil-Sanglant.

— De plus, dit l'Oiseau-du-Tonnerre, voici un ennemi dont la capture réjouira le cœur de mon frère.

Œil-Sanglant eut un méchant sourire.

— Que comptent faire les guerriers hurons de leurs prisonniers?

— Rien, répondit le Nuage-Blanc : j'ai promis à mon frère de les lui amener, je tiens ma promesse; ils sont à lui, l'Œil-Sanglant en disposera à sa guise.

— Merci! répondit le chef des Enfants perdus. Un jour viendra où l'Œil-Sanglant saura reconnaître ce service. Qu'on emmène les prisonniers sous ma tente, dit-il à deux de ses guerriers.

Cet ordre fut immédiatement exécuté.

Raoul, anéanti par ce qui lui arrivait, gisait inerte sur le sol. Incapable de rassembler ses idées, il se croyait le jouet d'un cauchemar pénible et appelait de tous ses vœux l'instant du réveil.

Quant à Fleur-de-Printemps, plus habituée à ces mœurs étranges, elle ne se dissimulait pas l'horreur de sa position. Mais, loin de se laisser abattre, la courageuse fille semblait puiser une nouvelle énergie dans sa faiblesse même.

— Flèche-Noire, se disait-elle, s'apercevra bientôt de notre absence et saura nous délivrer. Attendons!

Tout à coup, un coin de la tente se souleva et Œil-Sanglant entra.

L'Indien considéra avec une joie féroce les deux prisonniers, puis s'approchant de la jeune fille :

— Fleur-de-Printemps sait-elle qui lui parle? dit-il.

— Oui. Vous êtes un Enfant perdu, un ennemi de ma race... un chef peut-être.

— L'Œil-Sanglant! dit l'Indien avec emphase.

A ce nom redouté et abhorré parmi les Yakangs, la jeune fille se recula en frissonnant.

— L'étoile des Yakangs sait-elle quel sort nos guerriers lui réservent ainsi qu'au guerrier pâle? Sait-elle qu'ils veulent les attacher tous deux au poteau du sang?

— Oh! s'écria la jeune fille.

— Fleur-de-Printemps n'ignore pas que les Enfants perdus connaissent l'art de faire crier comme de vieilles femmes les guerriers les plus courageux. Quelle contenance fera-t-elle lorsque les couteaux de mes fils découperont ses chairs, lorsque ses ongles et ses cheveux seront arrachés un à un?

Le chef des Enfants perdus se tut pour juger de l'effet que ses paroles avaient produit.

Fleur-de-Printemps frissonnait. Elle connaissait de longue date ces horribles exécutions et savait à quel degré de perfection les Enfants perdus avaient porté l'art des supplices.

— Cependant l'étoile des Yakangs peut échapper à son sort, dit tout à coup l'Indien.

— Que le chef s'explique.

— Les deux yeux de Fleur-de-Printemps éclairent mon cœur depuis longtemps. Qu'elle consente à partager mon wigwam et, au lieu d'être attachée au poteau de torture, elle sera aimée et respectée de nos guerriers.

— Fleur-de-Printemps est la fille d'un chef. Jamais elle ne vivra avec un chien des prairies!

— Que ma fille prenne garde! cria Œil-Sanglant en fronçant les sourcils et étreignant convulsivement le bras de la jeune fille.

Fleur-de-Printemps poussa un cri de douleur.

— Votre conduite est infâme, chef, dit Raoul. Le beau mérite de faire trembler une femme!

L'Œil-Sanglant se tourna vers Rroul, auquel il n'avait pas pris garde jusque-là, et, pour toute réponse, lui fouetta le visage d'un revers de sa robe de bison.

A cette insulte, un nuage passa devant les yeux du marquis. Ses muscles se roidirent comme pour briser ses liens; mais, voyant l'inutilité de ses efforts, il retomba sur le sol et poussa un gémissement de fureur et d'impuissance.

— Œil-Sanglant frappe un ennemi sans défense, s'écria Fleur-de-Printemps, dont les yeux lançaient des éclairs; c'est un lâche; mon cœur le méprise et les guerriers de ma race feront des sifflets de guerre avec ses os.

— J'ai voulu sauver la fille des Yakangs, dit l'Indien d'une voix sombre; elle ne l'a pas voulu, elle mourra.

— Apprêtez vos supplices, dit la jeune fille ; je les attends sans crainte.

L'Œil-Sanglant quitta la tente, le cœur plein de rage, et sur l'heure convoqua les chefs de la troupe.

— Que décident mes frères du sort des prisonniers ? dit-il.

— Le poteau du sang, fit le métis Scott.

Les autres chefs approuvèrent.

— Bien ! dit l'Œil-Sanglant. Les prisonniers seront attachés au poteau de torture demain, lorsque le soleil aura parcouru la moitié de sa carrière.

Puis, laissant ses compagnons, le chef des Enfants perdus se dirigea de nouveau vers la tente pour faire connaître aux prisonniers la décision du conseil.

Après le départ de leur ennemi, les prisonniers gardèrent d'abord le silence avec une morne résignation.

— Mourir ainsi, dit tout à coup Raoul, c'est affreux... Fleur-de-Printemps, abandonne-moi à mon triste sort et accepte la proposition de l'Œil-Sanglant.

— Jamais !

— Songe à ta mère, à ton père.

— Flèche-Noire est un chef ; il maudirait sa fille, si sa fille tremblait en face de la mort.

— La mort n'est rien... mais la souffrance !

— La souffrance ?... Celui qui implore ses ennemis est un lâche... Mais le supplice ne peut avoir lieu encore et les Yakangs doivent être sur notre piste.

— Et s'ils arrivent trop tard ?

— Alors nous mourrons ensemble... C'est un bonheur de mourir avec ceux qu'on aime.

En ce moment, une voix douce et harmonieuse s'éleva derrière la tente :

Lorsque tu cours dans la prairie,
Ton pied rase l'herbe fleurie
Plus léger qu'une aile d'oiseau ;
Dans les sentiers tu vas, tu passes
Sans laisser jamais plus de traces
Que le castor au sein des eaux.

— La voix de mon rêve ! s'écria la jeune fille. Que le guerrier pâle espère ; un ami veille près de nous.

Tout à coup la tente s'entr'ouvrit et un homme parut. C'était le Castor.

— Que ma sœur ouvre son cœur à l'espérance, dit-il. Un ami est là ; bientôt Fleur-de-Printemps rejoindra les guerriers de sa tribu.

— Seule ?

— Seule.

— Alors Fleur-de-Printemps reste.

— Que veut dire ma sœur ?

— Vivre avec lui ou mourir ensemble, fit la jeune fille en tournant ses beaux yeux vers Raoul.

— Quels sont les liens qui unissent ma sœur à l'étranger ?

— Fleur-de-Printemps l'aime.

Et toute honteuse elle détourna la tête.

A cet aveu, le Castor poussa un soupir douloureux et appuya ses mains crispées sur son cœur comme pour en comprimer les battements.

— Fleur-de-Printemps aime un blanc, un des ennemis insatiables de sa race ! Cela lui portera malheur.

— L'étranger n'est pas un ennemi ; il a sauvé mon peuple. Les Yakangs l'ont adopté et Fleur-de-Printemps lui a donné son cœur.

Le Castor jeta sur Raoul un regard d'une expression étrange ; ses sourcils se froncèrent et il tomba dans une profonde rêverie.

Dans le cœur de ce sauvage enfant de la nature, habitué à ne reconnaître d'autres lois que celles de ses passions et de ses caprices, son amour pour la jeune fille et sa haine pour un rival se livraient un violent combat.

Soudain le Castor releva la tête.

— Ma sœur sera obéie, dit-il avec effort ; elle partira avec le guerrier pâle.

Et, se baissant vers les prisonniers, il se mit en devoir de couper leurs liens, lorsqu'une main pesante s'appuya sur son épaule.

Le Castor se releva d'un bond. Il se trouvait en présence de l'Œil-Sanglant.

— Le Castor est généreux, dit celui-ci avec ironie ; il donne la liberté à des prisonniers qui ne lui appartiennent pas.

— Trêve de railleries ! s'écria le jeune Indien ; maintenant que l'Œil-Sanglant a surpris mes desseins, je n'ai plus besoin de les cacher. Oui, je veux délivrer les prisonniers.

L'Œil-Sanglant. Dessin de Gerlier.

— Ces prisonniers m'appartiennent. Le conseil des chefs les a condamnés à être attachés au poteau du sang.

— Le conseil des chefs ?... Le Castor n'y assistait pas, et cependant le Castor est un chef. D'ailleurs, que m'importent vos décisions ? Les Enfants perdus sont des chiens, mon cœur les méprise depuis qu'il les connaît.

— Le Castor est un traître, et comme un traître il mourra, dit l'Œil-Sanglant en faisant un pas vers le jeune homme.

— Prenez garde, chef ; je ne suis pas un enfant, et les menaces ne m'ont jamais effrayé. J'accepte le combat ; j'ai juré que la chevelure de l'Œil-Sanglant ornerait un jour mes mocassins... car moi aussi j'aime Fleur-de-Printemps.

En entendant ces mots, le chef des Enfants perdus poussa une exclamation de rage et dégaîna son couteau.

Le Castor l'imita.

Les deux Indiens, la tête haute, le visage enflammé, s'observaient du regard, prêts à fondre l'un sur l'autre.

— Non ! dit tout à coup Œil-Sanglant, pas ainsi... Le poteau de torture aura trois victimes au lieu de deux.

A ces mots, il sortit de la tente en poussant son cri de guerre.

Les Enfants perdus accoururent autour de lui.

— Que mes fils s'assurent du Castor ! cria-t-il. Le Castor est un traître.

Les Enfants perdus obéirent ; mais le Castor, par un mouvement rapide comme l'éclair, fendit d'un coup de tomahawk la tête du premier Indien qui s'approcha de lui ; puis, montant avec une agilité inouïe sur la muraille de rochers qui entouraient le camp :

— Les Enfants perdus ne sont pas des guerriers, cria-t-il ; le Castor se rit de leur colère. Un jour ils le retrouveront sur le sentier de la guerre !...

Et, d'un bond prodigieux, il sauta au bas de la muraille et s'enfuit dans la direction des collines.

Les Enfants perdus n'osèrent imiter son exemple, et, comme il leur eût fallu faire un long détour pour suivre la piste du Castor, ils jugèrent toute poursuite inutile et remirent leur vengeance à un moment plus favorable.

— Je ne sais pourquoi, se dit en lui-même le métis Scott, la conduite du Castor m'intrigue. Je suis sûr que j'apprendrai de bonnes choses en le suivant.

Et escaladant à son tour les rochers, il exécuta la manœuvre du Castor et disparut dans les hautes herbes.

XIV. — LE TRÉSOR DE MONTCALM.

Le Castor marcha tout le reste de la nuit sans ralentir son allure. Au point du jour, il arriva au pied de la plus haute des collines et se dirigea vers le sommet à travers les broussailles inextricables qui en couvraient la surface.

Vers le milieu de la montée, changeant de direction, il s'engagea résolûment sur une étroite corniche qui surplombait l'abîme.

Bientôt il déboucha sur une plate-forme au centre de laquelle se dressait une gigantesque aiguille de granit.

Un homme était assis à la base de la pierre.

C'était un grand vieillard à la face ridée, aux longs cheveux flottants, blancs comme la neige. Il portait le costume traditionnel des Indiens des cinq grandes nations désignées habituellement sous le nom générique d'*Iroquois*. A sa droite, sur le sol, était posé un arc et le carquois garni de flèches ; à sa gauche, la lance et le tomahawk. Immobile, l'œil fixé vers l'Orient, on eût dit une statue de bronze.

Le Castor considéra quelques instants cet homme d'un air attendri, puis lui posa la main sur l'épaule.

Le vieillard tressaillit.

— L'esprit de mon père est occupé, dit le Castor ; il ne s'aperçoit pas de la présence de son fils.

— Oui, répondit le vieillard en étreignant le jeune homme sur sa poitrine. L'esprit de Donnahcomah est triste ; il songe aux Indiens dont la puissance décroît de jour en jour.

— Que mon père chasse ces tristes pensées : le sang des jeunes hommes bouillonne dans leurs veines.

— Que mon fils m'écoute, dit Donnahcomah ; je suis vieux, et à mon âge, sur le seuil des prairies bienheureuses, l'esprit acquiert plus de lucidité. Les visages pâles sont avides : la terre est trop petite pour eux. Un jour viendra où ils la couvriront tout entière, et alors les fils rouges du Grand-Esprit auront vécu.

— Les Indiens sauront se défendre, mon père.

Le vieillard secoua la tête.

— Les visages pâles sont très-puissants ; leur médecine est meilleure que celle des pauvres Indiens, ils vaincront.. Mais laissons ces tristes idées... Pourquoi mon fils vient-il me voir ?

— Il vient demander conseil à son père.

— Qu'il parle, mes oreilles sont ouvertes.

— Le Castor a poussé son cri de guerre contre l'Œil-Sanglant.

— Bon ! mon fils a bien agi.

— Oach ! que mon père se souvienne que c'est lui-même qui m'a engagé à m'introduire dans les rangs des Enfants perdus.

— Oui, autrefois il le fallait.

— Et maintenant ?

— Il ne le faut plus.

— Que mon père s'explique ; je ne le comprends pas.

— Bientôt le Castor connaîtra le fond de mon cœur. Auparavant qu'il me dise ce qui se passe dans le désert.

— Plusieurs blancs y sont entrés sous la conduite d'un homme surnommé le Novice, et se sont alliés aux Enfants perdus.

— Dans quel but ? Mon fils le sait-il ?

— Oui. Dans le but de chercher un trésor caché dans les prairies.

— Oach ! fit le vieillard. Et puis ?...

— Un autre visage pâle, ami du Marcheur, a été adopté par les Yakangs. Comme le Novice, il vient chercher un trésor dans le désert.

— Bon ! Que mon fils s'asseye à mes côtés, et qu'il me dise tout ce qu'il sait sans omettre aucun détail.

Le Castor obéit et raconta longuement son amour pour Fleur-de-Printemps, l'arrivée du Novice à la clairière, l'attaque du village yakang par les Enfants perdus, la brusque apparition de Raoul, du Marcheur et du démon du Champ-Rouge ; puis il dit la capture de la jeune fille et du marquis par les chefs hurons, et enfin la scène de la tente où il avait ouvertement rompu avec les Enfants perdus.

Le récit achevé, le vieillard laissa tomber son front dans ses mains et sembla méditer.

— Mon fils, dit-il enfin en relevant la tête, a dû se demander très-souvent pourquoi Donnahcomah vivait toujours seul, isolé sur cette colline, loin du commerce des autres fils du Grand-Esprit.

— Mon père a deviné ma pensée.

— Eh bien ! que le Castor m'écoute, je vais lui montrer le fond de mon cœur.

— Que mon père parle, son fils l'écoute avec respect.

— Le Castor sait que les Indiens sont les fils aînés du Wacondah. C'est pour eux que le Grand-Esprit créa les prairies ; c'est pour les nourrir et les vêtir que le maître de la vie peupla le désert de bisons. Autrefois notre race, aujourd'hui vaincue par les visages pâles, était riche et puissante : elle régnait sans partage sur toutes les terres et n'avait de limites que celles formées par les grandes eaux. Un sachem redoutable, terrible dans les combats et sage durant la paix, commandait à tous les Peaux-Rouges des terres du Sud. Ce grand sachem demeurait bien loin d'ici, dans la ville sacrée et éternelle, au milieu des terres baignées par les chaudes mers du Sud, et sa puissance était immense. Hélas ! qui sait cela aujourd'hui ? Moi seul peut-être. Que mon fils se souvienne du nom de ce grand guerrier : il s'appelait *Moctezucoma* (1).

(1) C'est ainsi que les Indiens prononcent le nom de Montézuma. Chose étrange, un grand nombre de peuplades de

Un jour, jetant les yeux sur la mer, les Indiens virent apparaître avec surprise des pirogues immenses, semblables à des montagnes flottantes, venant du côté d'où naît le soleil. C'étaient les visages pâles qui, poussés par le dieu du mal, leur protecteur, venaient voler les terres des fils du Wacondah.

Moctezucoma était un guerrier terrible ; il se battait avec le courage de l'ours gris. Mais, hélas ! le maître de la vie oubliait ou voulait éprouver ses fils. Malgré des prodiges de valeur, Moctezucoma fut vaincu, puis il disparut... Les visages pâles se vantèrent de l'avoir tué ; mais, mon fils le sait, la langue des visages pâles est fourchue. Le grand chef des Peaux-Rouges n'était pas mort : enveloppé d'un nuage, il était monté jusqu'aux prairies bienheureuses pour implorer la pitié du Grand-Esprit.

Avant de partir, il avait fait cacher en différents endroits de son royaume la plus grande partie de ses richesses, et, quand il reviendra, il retrouvera ses trésors pour soutenir la guerre contre les visages pâles, les refouler dans leurs îles et donner de nouveau à nos frères l'empire du monde... Hélas ! fit mélancoliquement le vieillard, quand ce jour luira-t-il ?... Que le grand chef se dépêche, il y a longtemps que ses fils rouges attendent.

— Eh bien ? dit le Castor.

— Eh bien ! si Donnahcomah vit seul, c'est qu'il connaît un de ces trésors et qu'il le garde.

— Est-ce possible ?

— Mon fils le verra bientôt.

— Comment mon père l'a-t-il découvert ?

— Que mon fils m'écoute, je n'ai pas fini. Le premier de notre famille se nommait Griffe-d'Ours. C'était un grand guerrier, un chef redoutable de la tribu des Yakangs.

— Des Yakangs ?

— Oui, des Yakangs ; voilà pourquoi j'ai recommandé à mon fils le Castor d'aimer les guerriers de la Flèche-Noire et de les traiter comme des frères.

— Alors pourquoi mon père m'a-t-il conseillé d'entrer dans les rangs des Enfants perdus, leurs plus mortels ennemis ?

— Pourquoi ? Parce que les Enfants perdus immolent au Grand-Esprit tous les visages pâles qui entrent sur notre territoire et les empêchent ainsi, sans le savoir, de découvrir jamais le trésor sur lequel je veille...

Un jour, notre père Griffe-d'Ours escortait dans les prairies, à la tête d'une troupe de Hurons avec lesquels il venait de faire la paix, une famille des visages pâles qu'il avait juré de protéger. Mais les Hurons, troublés par les vapeurs de l'eau de feu, qui rend fous les pauvres Indiens, massacrèrent les visages pâles au mépris de la foi jurée. Griffe-d'Ours lui-même, voulant défendre ses protégés, tomba percé de coups. Cependant il n'était pas mort. Profitant des ténèbres de la nuit, il s'éloigna, en rampant, du lieu du carnage. Il erra longtemps dans le désert, sans abri, sans asile, supportant la faim et la soif, blessé, le sang brûlé par la fièvre, mais soutenu par l'espoir de la vengeance. Un jour qu'il venait de s'endormir au bord d'un cours d'eau, le grand chef Moctezucoma lui apparut, et montrant du doigt cette colline, lui ordonna de veiller à la sûreté d'un trésor qui y était caché et de le défendre surtout contre la cupidité des visages pâles.

Griffe-d'Ours obéit. Il escalada la colline, découvrit le trésor et le garda pendant trente-deux ans.

Cependant à chaque lune, abandonnant son poste, il se rendait au village des Hurons et immolait l'un des meurtriers pour apaiser les mânes des victimes. Trente fois il renouvela ces expéditions, jusqu'à ce que toute la troupe des Hurons coupables eût disparu.

Quand Griffe-d'Ours mourut, son fils lui succéda, puis un autre, puis un autre encore, puis enfin Donnahcomah. Mais, hélas ! Donnahcomah est bien vieux ; bientôt il ira rejoindre ses pères dans les prairies bienheureuses, et alors mon fils le Castor le remplacera. Maintenant, que mon fils me suive.

Donnahcomah se dirigea vers l'une des extrémités de la plate-forme et contourna un amas de rochers surplombant l'abîme. Derrière ces blocs de pierre s'ouvrait l'ouverture étroite d'une grotte obscure et profonde. Le vieillard, allumant une branche de pin, se glissa à plat ventre dans la grotte, suivi du Castor.

Après de longs détours dans des corridors tortueux, les deux Indiens atteignirent le fond de l'excavation et un cri d'admiration jaillit de la poitrine du jeune homme.

Devant lui, appuyés sur le sol et montant jusqu'à la voûte, des monceaux de poudre d'or se dressaient, renvoyant en fauves lueurs les rayons du flambeau réfléchis sur leur surface.

— Voilà les richesses que Moctezucoma doit trouver intactes quand il reviendra sur la terre.

— Aucun visage pâle n'a jamais soupçonné l'existence de cette grotte ? demanda le Castor.

— Si, un seul ; quand le père de mon père veillait ici, un visage pâle, guidé sans doute par le mauvais esprit, réussit à s'introduire dans la grotte. Pendant trois jours et trois nuits, mon ancêtre le poursuivit à travers la prairie et parvint à l'atteindre. Mais le visage pâle s'échappa, laissant sa chevelure entre les mains de son ennemi. C'était un guerrier du grand chef blanc Montcalm, ennemi des Iroquois et allié des Hurons.

— Et parmi mes frères les Indiens ?

— Un seul, le grand sorcier des Yakangs.

— Bon ! Mais que mon père me permette une question. Si un étranger venait en ces lieux, que ferait mon père ?

— Il le tuerait.

— Mais si mon père, malgré son courage, était obligé de céder ?

— Donnahcomah est prudent ; il connaît les ruses des visages pâles. S'il était forcé de céder, alors... Que mon fils regarde.

Et élevant le flambeau au-dessus de sa tête, le vieillard montra un large trou pratiqué dans l'une des parois de la grotte et rempli de poudre grossière.

— Une étincelle tombe là, dit-il, et la montagne s'écroulera !... Il vaut mieux détruire le trésor que de le laisser ravir par les visages pâles.

Le Castor fit un signe d'assentiment, puis, précédé du vieillard, il sortit de la grotte, les yeux encore éblouis des richesses qu'il venait de contempler.

Le Castor redescendit la colline. Nous l'avons vu guider les Yakangs vers le camp de leurs ennemis,

l'Amérique ont conservé le souvenir et la tradition du prince infortuné vaincu par Fernand Cortez. Elles prononcent son nom avec respect, et, chose plus remarquable encore, elles croient qu'il reviendra un jour pour chasser les visages pâles et rendre aux Indiens leur puissance première.

Environ une heure après, Donnahcomah suivait le même chemin.

Le vieillard venait à peine de disparaître, qu'un homme surgit derrière l'aiguille de granit.

Cet homme était le métis Scott.

— Je savais bien, dit-il, que j'apprendrais de bonnes choses en suivant le Castor. Voyons un peu, à notre tour, ce fameux trésor. Qu'il appartienne à Moctezucoma ou au diable, je puis bien en prendre ma part.

Et allumant le flambeau, il pénétra dans la grotte.

A la vue des immenses richesses qui s'étalaient devant ses yeux :

— Hourra ! s'écria-t-il avec une voix qui n'avait plus rien d'humain.

Et dans un accès de démence, le misérable se rua sur ces monceaux d'or, se roulant sur eux et y enfonçant ses bras tout entiers, comme s'il eût craint que quelqu'un voulût les lui ravir.

XV. — A CHACUN SELON SES ŒUVRES.

Obéissant aux ordres du Marcheur, Thémistocle, avec une agilité dont il s'émerveillait lui-même, monta sur l'un des pins qui étendaient leurs longues branches jusqu'au-dessus du poteau de torture et se perdit bientôt dans le feuillage. Puis, avec des précautions infinies, il rampa sur les branches jusqu'au-dessus de la tête des deux victimes. Arrivé là, le nègre s'arrêta, guettant une occasion favorable.

Au bout de quelques minutes, les préparatifs du supplice étaient terminés.

— Que les guerriers prennent leur place ! cria l'Œil-

Les deux rivaux. Dessin de Gerlier.

Sanglant. Bientôt leurs oreilles seront réjouies par les cris de douleur de leurs ennemis.

Toute la bande obéit. Il s'ensuivit un moment de confusion pendant lequel le poteau du sang resta sans surveillance. Thémistocle, jugeant le moment propice, se suspendit à l'extrémité de la branche. La branche plia et le nègre, sautant légèrement à terre, vint se placer devant les victimes ébahies, fièrement appuyé sur sa massue.

Lorsque les Indiens se retournèrent, ils poussèrent une clameur d'épouvante :

— Le démon du Champ-Rouge!

Œil-Sanglant lui-même frissonna.

— Oui, c'est le démon du Champ-Rouge, dit le nègre d'une voix retentissante. Le Grand-Esprit, mon père, m'envoie punir les lâches et les voleurs.

— Grâce pour mon peuple! cria Œil-Sanglant.

— Qui parle ainsi? qui implore ma pitié? Œil-Sanglant a-t-il jamais fait grâce à ses ennemis?... Non, les Enfants perdus mourront! Je dois les immoler à la colère du Grand-Esprit : ainsi le veut mon père.

Tous les Indiens tremblaient, croyant leur dernière heure venue.

— Cependant, dit Thémistocle en élevant encore la voix, cependant, quelque soit mon ressentiment, mon cœur est bon... il peut encore pardonner si les Enfants perdus veulent m'obéir.

— Ils obéiront.

— Qu'ils coupent les liens de ces prisonniers et qu'ils les laissent partir.

— Ces prisonniers sont à moi ! s'écria Œil-Sanglant.

— Ils sont au maître de la vie, dit Thémistocle d'une voix sévère.

Terrifié, le chef des Enfants perdus allait donner l'ordre de délier les victimes, lorsque tout à coup le Novice, élevant la voix :

— Que veut dire ceci, guerriers? cria-t-il. Les Enfants perdus vont-ils se laisser effrayer par un imposteur qui abuse de leur crédulité?

— Que mon frère se taise, dit Œil-Sanglant, et qu'il n'attire point sur mon peuple la colère du démon du Champ-Rouge.

— Ah! ah! fit en riant le Novice... un démon! Sachez, chef, que chez les visages pâles j'avais trente hommes semblables à celui-ci pour esclaves.

— Si c'est un démon, qu'il évite ceci, fit un des Américains en couchant en joue Thémistocle.

La position du nègre devenait critique, mais le trappeur veillait. Passant le canon de sa carabine entre les branches du buisson qui le cachait, il pressa la détente. L'Américain poussa un cri de rage et laissa tomber son arme brisée par la balle du Marcheur.

Le poteau de torture. Dessin de Gerlier.

— Trahison! s'écria le Novice.

Et, suivi de ses hommes, il se précipita sur Thémistocle.

Les Enfants perdus tremblaient. Ne doutant pas un instant de la puissance surnaturelle du nègre, ils s'attendaient à voir le feu du ciel tomber sur la bande du Novice. Mais, à leur grande surprise, le feu du ciel ne tomba pas et ils virent Thémistocle se défendre à coups de massue comme un simple mortel.

Cette vue éveilla leurs soupçons et ranima leur courage. L'Œil-Sanglant entrevit la possibilité de conserver ses prisonniers.

— Guerriers, dit-il, les paroles de notre frère le Novice seraient-elles vraies? Soixante Enfants perdus valent bien un fils du Grand-Esprit.

— Oach! répondirent les Indiens. A mort!

Et ils se ruèrent sur Thémistocle.

— A notre tour, dit alors le Marcheur. Chef, donnez le signal.

Flèche-Noire obéit; le croassement du corbeau retentit; puis, escaladant les rochers, nos amis accoururent sur le théâtre de la lutte.

Le trappeur marcha droit au poteau de torture, et, coupant les liens des victimes :

— Courage! défendez-vous, dit-il en tendant une paire de pistolets au jeune homme.

A la vue de ces nouveaux ennemis, les Enfants perdus poussèrent un cri de rage et la mêlée devint générale. Thémistocle surtout faisait des prodiges de valeur. Sa haute taille dominant les assaillants, on voyait sa terrible massue se lever et s'abattre avec une sorte de régularité mécanique, et à chacun de ses coups répondait le râle d'un mourant.

— Au diable ! dit tout à coup le Novice à ses hommes; laissons ces gens-là se battre : leurs querelles ne nous regardent pas. Au trésor !

— Au trésor ! firent les Américains.

Mais ils n'avaient pas fait trente pas qu'ils rencontrèrent la troupe des guerriers yakangs accourant au signal de leur chef. Au premier choc, les cinq compagnons du Novice tombèrent mortellement frappés. Le Novice lui-même gisait à côté d'eux, un couteau à scalper planté dans la poitrine.

L'arrivée des Yakangs changea complétement la face du combat. Sans doute ils avaient contre eux le désavantage du nombre; mais ils avaient pour eux le courage, la force, l'adresse et une cause juste à défendre.

Après quelques instants d'une mêlée furieuse, le résultat de la lutte n'était plus incertain pour Œil-sanglant. Il vit ses guerriers faiblir. Jetant alors un regard désespéré autour de lui, il aperçut, au pied de la muraille de granit Fleur-de-Printemps accroupie sur le sol auprès de sa mère.

Se dégageant par un effort prodigieux du cercle d'assaillants qui l'entouraient, le chef des Enfants perdus s'élança vers les deux femmes et saisit Fleur-de-Printemps entre ses bras. Mais déjà Raoul et le Castor s'élançaient vers lui.

— Laissez la jeune fille ! cria Raoul en armant son pistolet.

Œil-Sanglant était cerné, il comprit que toute fuite était impossible ;

— Oach ! dit-il d'une voix sombre, mon cœur aussi aime l'étoile des Yakangs et aucun de mes ennemis ne l'aura !...

Et, prompt comme l'éclair, il enfonça son couteau à scalper dans le cœur de la jeune fille.

Fleur-de-Printemps poussa un soupir, ferma les yeux et inclina la tête comme un lis brisé par l'orage.

Elle était morte.

A la vue de ce lâche assassinat, Raoul tomba inerte sur le sol. Le Castor, poussant un cri désespéré, se précipita vers le cadavre de la jeune fille.

— Le Castor a trahi la foi jurée, murmura Œil-Sanglant : c'est un traître, il mourra !...

Et joignant l'action à la menace, il frappa le Castor. Le Castor tomba à côté de Fleur-de-Printemps, tenant entre ses mains les mains tièdes encore de la jeune fille.

Ce nouveau meurtre accompli, Œil-Sanglant se retourna pour fuir, mais il poussa une sourde exclamation.

Flèche-Noire se dressait devant lui comme la statue du châtiment...

En ce même moment, le Nuage-Blanc se rangeait à côté de son allié le chef des Enfants perdus.

Les trois ennemis s'observèrent quelques secondes en silence. Telle était la renommée du chef yakang, que le Nuage-Blanc et Œil-Sanglant n'osaient prendre le rôle d'agresseurs.

Tout à coup, rapide comme l'éclair, le bras de Flèche-Noire se détendit; son tomahawk fendit les airs en sifflant et vint s'implanter dans le front de l'Œil-Sanglant. Le chef des Enfants perdus chancela, ses bras s'ouvrirent, puis il tomba de toute sa hauteur comme un chêne abattu par la tempête.

En même temps, Flèche-Noire se ruait sur le Nuage-Blanc, et, jugeant qu'il n'avait pas besoin d'armes contre un tel ennemi, il le saisit à la gorge. Les traits du chef huron se contractèrent, ses yeux sortirent de leur orbite, et quand le puissant étau qui l'étreignait s'ouvrit, le Nuage-Blanc avait vécu.

Un instant après, le Marcheur brisait d'un coup de pistolet la tête de l'Oiseau-du-Tonnerre. Les Enfants perdus, privés de leurs chefs, ne combattaient plus que mollement. Bientôt leur défaite fut complète et les débris de la bande, éparpillés dans la prairie, s'enfuirent dans toutes les directions. Quarante de leurs compagnons, outre leurs chefs, avaient trouvé la mort dans le combat. Mais la victoire coûtait cher aux Yakangs : outre Fleur-de-Printemps, dix d'entre eux étaient morts et presque tous les autres blessés.

Tout à coup l'oreille du trappeur fut frappée par un cri de détresse s'élevant à quelques pas du champ de bataille. Le Marcheur se dirigea du côté d'où partait la voix et se trouva en présence du Novice gisant à terre.

— Mon Dieu ! s'écria le trappeur, c'est vous qui l'avez voulu.

Et prenant dans ses bras le Novice qui venait de rouvrir les yeux, il le porta vers ses amis.

— Oach ! dit Flèche-Noire. C'est le chef des pirates blancs du désert. Que les guerriers décident de son sort. Ma fille morte veut du sang !...

Les Yakangs consultés déclarèrent à l'unanimité que le Novice avait mérité la mort et qu'il fallait, séance tenante, l'achever en le faisant brûler à petit feu. En entendant cette sentence, le Novice frissonna d'horreur.

— Je m'oppose à cette exécution, fit le trappeur. J'ai des droits antérieurs aux vôtres sur ce brigand.

— Que mon frère songe à ma fille ! s'écria Flèche-Noire en montrant du doigt le cadavre de Fleur-de-Printemps.

Les Yakangs firent cercle autour de leur frère adoptif.

— Guerriers, commença le trappeur, vous le savez, je ne suis pas né comme vous au milieu des prairies. Jadis, quand j'étais jeune, il y a bien des années, je vivais parmi mes frères les visages pâles. J'étais heureux. Tout me souriait. Au milieu de mes richesses, le ciel m'avait donné, du moins je le croyais, le bien le plus précieux : le cœur d'un ami.

J'aimais une jeune fille belle et riche, j'en fus aimé. J'implorai son père de me l'accorder en mariage. A partir de ce moment, je vis un changement s'opérer dans la conduite de mon ami. Froid, réservé avec moi, il sembla m'éviter...; enfin, je cessai complétement de le voir.

Deux années se passèrent. J'avais conduit ma femme à la campagne, et bientôt deux enfants, deux anges que mes yeux ravis contemplaient suspendus au sein de leur mère, vinrent mettre le comble à mon bonheur. Pauvres enfants ! fit le Marcheur en essuyant une larme qui roulait dans ses yeux.

Hélas ! j'oubliais que c'est surtout pendant le calme qu'on doit craindre la tempête, et que le bonheur n'est pas sur terre...

Un jour, je dus m'absenter quelque temps. De retour à la maison, alors que je croyais presser sur mon cœur les êtres que j'aimais, jugez de ma douleur !... je ne trouvai qu'un monceau de cendres, et, parmi les dé-

bris fumants, j'aperçus avec horreur les cadavres carbonisés de ma femme et de mes enfants.

— Grand Dieu !

— Un crime avait été commis. Guidé par la rumeur publique qui se trompe rarement, j'eus bientôt réuni des preuves suffisantes pour connaître le coupable...

— Et ce coupable?... demanda Flèche-Noire.

— Le voici ! s'écria le trappeur en désignant le Novice, qui se voilait la figure sous ses mains.

— Fou de douleur, je quittai un pays qui me rappelait de tels souvenirs, je m'enfonçai dans le désert, où depuis trente ans je vis seul, pleurant mon bonheur passé, et visité souvent par les fantômes des êtres adorés que j'ai perdus... Les Yakangs croient-ils à présent que j'ai plus de droits qu'eux sur le prisonnier?...

Les Yakangs baissèrent la tête.

— Vous êtes un lâche ! s'écria le Novice. Vous voulez assassiner un homme blessé et sans défense.

— Ce n'est pas ainsi que je l'entends, fit le trappeur. Je veux ta vie, mais tu pourras la défendre. Ta blessure n'est pas mortelle; quand elle sera cicatrisée, nous nous retrouverons face à face. C'est un duel loyal que je te propose... c'est le jugement de Dieu.

— Oh ! je le tuerai !...

— Impossible; Dieu est juste.

— A boire ! j'étouffe ! gémit le Novice.

Le trappeur se pencha vers lui, sa gourde à la main.

Tout à coup le Novice, saisissant un pistolet à sa ceinture, ajusta le Marcheur penché et fit feu.

— Assassin ! fit le trappeur qui avait entendu la balle siffler à ses oreilles. Je pourrais te tuer comme une bête venimeuse; mais...

— Meurs donc ! cria le Novice en déchargeant un second coup de pistolet.

Mais, cette fois encore, la balle, mal assurée, manqua son but comme la première.

— C'en est trop ! fit Thémistocle d'un air terrible.

Et, saisissant le Novice par la jambe, il le fit tournoyer comme une fronde et lui brisa la tête contre un fragment de rocher.

— Qu'as-tu fait, malheureux? dit le marquis.

— Maître, dit gravement le noir, quand pauvre nègre rencontre un serpent sur son chemin, il lui écrase la tête; lui plus mordre... Bon Dieu l'a fait fort pour ça...

En ce moment le Castor, se soulevant avec un profond soupir, jeta un coup d'œil éteint autour de lui.

— Fleur-de-Printemps... murmura-t-il, morte ! Et le guerrier pâle?... il vit... Ah ! je l'aimais plus que lui !...

Puis il retomba sur le corps de la jeune fille, comme s'il eût voulu défendre celle qu'il aimait même après la mort.

— Donnahcomah n'a plus de fils ! s'écria douloureusement le vieillard, qui depuis quelques minutes était arrivé sur le champ de bataille... Qui lui succédera pour veiller sur le trésor?...

Tout à coup un bruit formidable, pareil au grondement d'un tonnerre lointain, vint frapper l'oreille des acteurs de cette scène. En même temps une longue colonne de fumée, mêlée de débris de rochers, s'éleva sur la plus haute des collines.

— Moctézucoma lui-même a détruit son trésor, s'écria le vieillard avec épouvante... Il n'a pas voulu que ses richesses tombassent aux mains des visages pâles, ses ennemis... Donnahcomah a trop vécu.

Nous devons avouer que Montézuma n'était pour rien dans l'explosion de la colline. C'était le Métis qui, explorant la grotte, avait imprudemment approché son flambeau allumé du trou de la voûte pour voir si ce trou ne contenait pas, lui aussi, un peu d'or. Une étincelle avait mis le feu à la poudre et enseveli le bandit sous les décombres du trésor qu'il convoitait.

Flèche-Noire, brisé par la douleur, demeurait immobile devant le cadavre de sa fille. Thémistocle s'approcha du pauvre père et, lui posant la main sur l'épaule :

— Pourquoi le chef yakang pleure-t-il? A cette heure sa fille est heureuse. Le Grand-Esprit avait besoin d'une épouse, il a choisi l'étoile des Yakangs.

— Le démon du Champ-Rouge dit-il vrai?

— Que Flèche-Noire lève les yeux au ciel cette nuit, il verra sa fille briller parmi les étoiles du Wacondah.

Le chef yakang retomba dans sa triste rêverie.

— Ah ! dit-il en relevant la tête, le maître de la vie est cruel. Pourquoi m'a-t-il sitôt enlevé ma fille?

— Courage ! mon frère, ajouta le trappeur en montrant le ciel. Là-haut existe une patrie où tous tant que nous sommes, Indiens et visages pâles, nous retrouverons un jour ceux que nous pleurons, et où nous pourrons les aimer pendant toute l'éternité !...

. . . . . .

Environ un an après les événements que nous venons de raconter, un jeune homme, sortant des prairies du Nord, venait s'embarquer à Québec sur *l'Alcyon*, paquebot en partance pour la France. Ce jeune homme était Raoul de Valvert, porteur de traites sur les principales maisons de Paris et de Londres pour une valeur de plus de cent cinquante mille francs. D'où lui venait cette fortune? De ses amis les Indiens, qui pendant toute l'année avaient chassé et trappé sans relâche, lui avaient cédé les peaux des animaux tués et les avaient eux-mêmes transportées à Québec, où le Marcheur, habitué de longue date à ces trafics, les avait vendues au moment opportun en réalisant d'énormes bénéfices.

Raoul avait engagé le trappeur à l'accompagner en France; mais à toutes ses avances, le Marcheur, secouant la tête :

— Non ! monsieur le marquis, merci. Je veux mourir parmi mes frères les Indiens... Vos pays civilisés sont trop petits : mon ours et moi ne tarderions pas à y périr d'ennui.

Le jeune homme, comprenant qu'il ne pourrait vaincre cette résistance, s'était résigné à partir seul.

Et Thémistocle?

Pendant l'année qu'il passa chez les Yakangs, le brave nègre continua, avec un succès toujours croissant, son rôle de divinité protectrice. Cependant il était homme après tout; aussi ne tarda-t-il pas à se laisser toucher par les charmes d'une jeune Indienne, fille d'un des chefs influents de la tribu, et un beau jour Thémistocle, prenant son air majestueux, la demanda sérieusement en mariage. L'Indien, fier de l'honneur que lui faisait le démon du Champ-Rouge, s'empressa d'accéder à ses vœux.

Aujourd'hui Thémistocle, entouré de sa femme, qu'il adore, et de deux petits enfants, qui rôdent sans cesse autour de ses grandes jambes, mène la vie aventureuse des Peaux-Rouges, qu'il est censé protéger.

N'était le souvenir de son maître, Thémistocle se considérerait comme le plus heureux des hommes.

H. DE LA BLANCHÈRE.

LA SCIENCE EN FAMILLE.

LES BÊTES CRIMINELLES AU MOYEN AGE.

La superstition au moyen âge. — La zoolâtrie et la science hermétique. — Symbolisme des bêtes. — Le livre du roi Modus et de la reine Ratio. — Les *bestes doulces* et les *bestes puantes*. — Les animaux diaboliques. — Les dieux devenus démons. — Des serpents en général et du serpent Python en particulier. — Moyen d'arrêter un serpent. — Du goût des esprits malins pour les formes de chat et de bouc. — Les gens transformés en bêtes. — Nabuchodonosor et Lycaon. — Les *loups-garous* et la lycanthropie. — Les loups-garous de bonne foi. — Comment une femme pouvait se métamorphoser en chatte. — Hygiène et médecine des sorciers. — Propriétés occultes des animaux. — Antipathies et sympathies. — Singuliers talismans. — Le sang du loup. — Préservatifs contre les insectes. — Les bestiaux ensorcelés. — Un étrange sacrilége. — Les cochons voués à saint Antoine. — Saint Blaise et les fauves. — Un ours obéissant. — Saint Grat et les taupes. — Les mouches de Frogny. — Les serpents d'Aix-les-Bains. — Les procès aux animaux. — Les fables de La Fontaine en action. — Il faut que tout le monde vive. — L'avocat des rats. — Admonition aux bêtes malfaisantes. — Procès civils et honnêtes contre les hannetons et les cantharides. — Des insectes mineurs. — Des chenilles congédiées — Respect des insectes pour la justice. — Les rats à la nage. — Les serpents proscrits — Légende de saint Eldrad. — Procès criminels. — A sotte *question* pas de réponse. — Les condamnés innocents. — Scélératesse des cochons. — La peine du talion. — Ce que coûtait l'exécution d'une truie habillée en homme. — Un coq et son œuf. — Un taureau assassin. — Encore un pourceau! — Texte d'un jugement. — Condamnation d'un mulet.

L'intérieur d'un sorcier. Dessin de Fellmann.

La superstition fut un des fléaux du moyen âge. Ce que les anciennes religions de la Grèce, de Rome et des nations barbares avaient de plus mauvais, ce qui même n'était point de leur essence et que répudiaient non-seulement les philosophes, mais tous les hommes sensés de l'antiquité, survécut à la ruine du polythéisme officiel. Il se forma, par le mélange des anciennes croyances avec les dogmes du christianisme, une sorte de religion hybride, dont les progrès furent singulièrement favorisés par l'absence de toute philosophie, de toute science digne de ce nom, de tout critérium permettant de distinguer le vrai du faux, le possible de l'impossible, et aussi par les misères infinies de cette sombre époque où chacun s'évertuait à trouver dans un monde chimérique quelque compensation aux angoisses et aux tristesses poignantes de la vie réelle. La crédulité prit alors les proportions d'une maladie endémique, à laquelle n'échappèrent pas même les esprits supérieurs et relativement éclairés. Il n'y eut pas de supercherie insensée qui ne réussît à séduire les uns, à effrayer les autres. La faculté attribuée à l'homme d'entrer en commerce avec les esprits infernaux, de s'allier avec eux contre Dieu et d'accomplir avec leur aide des prodiges surnaturels fut universellement admise, et l'on vit jusqu'à une époque très-voisine de la nôtre de malheureux fous envoyés au bûcher par des juges tout aussi fous et tout aussi coupables qu'eux, puisque, comme eux, ils croyaient à la réalité de leurs sortiléges.

La zoolâtrie même vint s'ajouter à tant d'autres superstitions insensées, et l'on n'en doit pas être surpris, puisque la prétendue science des alchimistes, des astrologues et des magiciens se parait du nom de *science hermétique*, et faisait remonter son origine jusqu'au divin Thoth, à l'Hermès trois fois grand de la vieille religion égyptienne.

Les animaux avaient d'abord, comme dans l'ancienne Égypte, leur signification symbolique, ce qui faisait que les uns étaient réputés immondes et méprisables, tandis que les autres méritaient de la considération et du respect. Dans un vieux traité de chasse, imprimé pour la première fois à Chambéry en 1486, et intitulé *Livre du roi Modus et de la reine Ratio*, la reine Ratio explique que les bêtes doivent être divisées en *doulces* et *puantes*, c'est-à-dire pures et immondes. Au premier rang de celles-ci elle place le sanglier, lequel possède, selon elle, dix propriétés qui représentent les dix commandements de l'Antechrist. La truie met au monde sept petits, correspondant aux sept péchés capitaux; c'est pourquoi le porc symbolise le vice. Le loup, toujours d'après la reine Ratio, est l'image du mauvais pasteur, parce qu'il s'introduit traîtreusement dans le bercail pour manger les brebis. Le renard est naturellement l'emblème de la ruse et de la perfidie; et Ratio estime que « nous sommes tous un peu de la confrérie de Saint-Fausset, et que c'est dans le monde l'influence du renard qui est la mieux assise et la plus répandue. » Le prince des *bestes doulces* est le cerf. Les dix jets de son bois représentent les dix doigts du prêtre, lesquels symbolisent les dix commandements de Dieu.

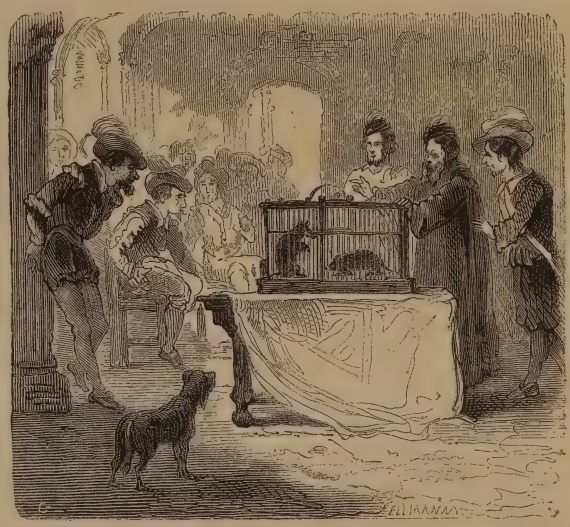
On peut, à la vérité, considérer ces idées de la reine Ratio comme un simple jeu d'esprit. Mais pour les sorciers, pour les magiciens et pour le vulgaire qui croyait à leur science et à leur pouvoir, les bêtes jouaient dans le monde surnaturel un rôle bien autrement actif et sérieux. Ils n'étaient plus dieux, à la vérité, mais ils pouvaient être diables; c'est-à-dire que les esprits malins, qui eux-mêmes n'étaient pour la plupart que d'anciens dieux païens réduits à la condition de démons, revêtaient souvent, pour tromper, corrompre ou effrayer les mortels, la forme de divers animaux, ou prenaient *possession* de leur corps. C'est ainsi que des diables, sous forme de boucs ou de béliers, transportent les sorciers aux assemblées du sabbat, où un bouc gigantesque, qui n'est autre que Satan lui-même, reçoit les hommages de ceux qui lui ont vendu leur âme.

Le serpent Python (renouvelé des Grecs) est devenu, dans cette singulière démonologie, le chef des esprits

de mensonge qui inspirent les faux prophètes. Souvent les animaux nuisibles sont considérés comme les instruments directs du démon ; et ce rôle est particulièrement attribué au serpent, que l'on se flatte de réduire à l'impuissance par cette formule d'exorcisme : « Au nom de Celui qui t'a créé, je t'adjure de rester immobile. Si tu refuses d'obéir, je te maudis de la malédiction dont le Seigneur t'a maudit. » Il est étrange de voir ces croyances trouver un apologiste dans un écrivain contemporain fort érudit, M. Léon Menabréa, auteur d'un très-curieux travail sur les procès faits aux animaux, publié en 1846 dans le tome XII des *Mémoires de la Société académique de Savoie :* « L'affection des esprits malins pour les formes d'animaux était *jadis une chose tellement connue,* dit M. Menabréa, qu'il ne faut en aucune façon s'étonner qu'une croyance *vraie au fond* et parfaitement orthodoxe, se mêlant aux rêves de la philosophie hermétique, ait donné lieu à des *abus* et contribué à propager l'usage des pratiques superstitieuses... On ne doutait pas qu'aux yeux des possédés de même que les démonomanes se croyaient réellement possédés du diable, de même aussi bon nombre d'individus étaient convaincus qu'à certains moments ils se transformaient en loups, soit par un acte de leur propre volonté, soit sous l'influence du pouvoir infernal auquel ils étaient soumis. C'est ainsi qu'au seizième siècle un nommé Gilles Garnier fut condamné au dernier supplice par le parlement de Dôle pour avoir, « en forme de loup-garou, dévoré plusieurs enfants et commis d'autres crimes encore », *et cela de son propre aveu.* La science des sorciers enseignait d'ailleurs divers procédés pour se métamorphoser en bête. Par exemple, une femme n'avait, pour se changer en chatte, qu'à manger de la cervelle de cet animal préparée d'une certaine façon, et à se frotter l'échine avec un petit morceau de chair enlevée à la région ombilicale d'un enfant nouveau-né.

Ceci me conduit à parler des vertus et propriétés étranges et merveilleuses que l'on attribuait soit aux animaux eux-mêmes, soit à diverses parties de leur

L'ours et les bœufs. Dessin de Fellmann.



Le procès des rats. Dessin de Fellmann.

les démons ne prissent des figures de bêtes sauvages ou de reptiles tortueux, lorsque les exorcismes les forçaient à sortir du corps de ces infortunés. Enfin l'affection particulière du diable pour les formes de bouc et de chat *est encore de nos jours un fait si notoire,* que je me dispense d'en parler. »

On ne doutait pas non plus que les sorciers, les sorcières, et en général tous ceux qui s'étaient placés sous la puissance de Satan ne pussent, eux aussi, se transformer en bêtes, et particulièrement en loups, et l'on sait que cette croyance, très-ancienne, puisqu'elle remonte à la légende biblique de Nabuchodonosor et à la fable païenne de Lycaon, s'est conservée dans nos campagnes, où les histoires de *loups-garous* sont encore prises au sérieux par beaucoup de gens. La lycanthropie, du reste, comme presque toutes les autres superstitions démoniaques, était à la fois une erreur chez les uns et une forme d'aliénation mentale chez les autres ; car, de même que la plupart des sorciers croyaient réellement aller au sabbat et s'y livrer à d'horribles orgies,

corps, et qui fournissaient à l'art des médicastres et des *conjureurs* tout un arsenal de prescriptions, non-seulement pour prévenir ou guérir les maladies, mais pour se préserver de toutes sortes de maux, et quelquefois aussi pour les faire naître. Écoutons encore, sur ce sujet, M. Menabréa ; il ne plaisante pas : « C'est, nous dit-il d'abord gravement, une vérité bien constante, que tout ici-bas incline vers son semblable et s'efforce d'assimiler à soi ce qui lui est étranger. La terre convertit en terre les dépouilles qu'on lui confie, etc. » Et il expose, comme conséquences de cette théorie, les préceptes d'hygiène et de thérapeutique les plus étranges. « Dans le régime alimentaire, *personne n'ignore* que le cerveau aide au cerveau, le poumon aux poumons, le foie au foie, et que le bouillon de vipère, tout petillant qu'il est de la quintessence de ce reptile vivace, prolonge et raffermit l'existence... Le cœur de coq rend courageux ; celui du chien rend vigilant ; celui de la grenouille rend loquace. Des yeux d'écrevisse mis en sachet et pendus au cou guérissent de l'ophthalmie. Des pieds

de tortue appliqués sur un membre atteint de la goutte le délivrent de ce mal cruel... On dit que la tête d'une chauve-souris enlève le sommeil à quiconque la porte attachée au bras. »

Remarquons que notre auteur parle au présent, qu'il emploie fréquemment les locutions « on sait, personne n'ignore », et autres semblables; ce qui montre que les croyances dont il parle lui semblent avoir conservé la valeur qu'on leur attribuait autrefois. Mais nous allons en apprendre bien d'autres. D'après les doctrines dont M. Menabréa se fait l'interprète, « les choses ont des sympathies et des antipathies merveilleuses. *Chacun sait* que le merle aime la grue; que la corneille aime le héron; que le paon aime la colombe... Au chant du coq, le lion tressaille. » Les coqs vivent donc à côté des lions? « En apercevant des poules, la panthère reste frappée de stupeur ». On aurait cru plutôt le contraire. « La vipère met le cerf en fuite. » Cela, c'est bien possible. « La couleuvre *se trouble à l'aspect d'un homme nu;* la sauterelle ne peut vivre dans le voisinage du polype. » Je le crois sans peine. « La souris a horreur de ce que la belette a touché, » etc., etc.

Passons à un autre ordre de faits. « Très-souvent, continue notre candide auteur, les vertus occultes ne résident que dans une partie de la *chose*. Ainsi le cœur seul de la chouette disperse les fourmis; le fiel seul du lézard attire les fouines; le foie seul de la chèvre écarte les teignes et les charançons; la rate seule du renard préserve les oiseaux de basse-cour des atteinte de ce quadrupède. Parmi les vertus occultes, on en trouve plusieurs qui ne se manifestent qu'autant que l'objet qui les renferme a été recueilli sur un animal vivant : c'est ce qu'on raconte des yeux de grenouille pour guérir la goutte sereine, des queues de belette pour empêcher d'aboyer... »

Enfin pourtant la crédulité de M. Menabréa semble chanceler; il éprouve le besoin de faire ses réserves et de dégager sa responsabilité. « *On pensait jadis,* dit-il, pouvoir garantir une étendue de terre plus ou moins considérable des attaques des loups en prenant un de ces mammifères et en faisant avec son sang une trace autour du fonds que l'on voulait préserver; après quoi il fallait enterrer la bête à l'endroit même d'où l'opérateur était parti. Dans d'autres circonstances on se servait d'un coq blanc, d'une poule noire, d'une oie grise, etc., et l'on croyait ainsi se délivrer des chenilles, des sauterelles, des hannetons, etc. »

Il va sans dire que les sorciers, qui avaient acheté de Satan le pouvoir de donner des maladies aux gens ou de les faire périr, ou d'attirer sur eux toutes sortes de calamités, exerçaient également ce pouvoir sur les animaux. En 1635, le Sénat de Savoie condamna plusieurs individus comme coupables d'avoir *ensorcelé* des bœufs, des vaches, des brebis, des juments, des cochons. Un certain Claude Moret, qui était au nombre des inculpés, avoua qu'il allait au sabbat; un autre, Claude Garot, qu'il était loup-garou; un autre s'accusa d'avoir « donné le baptême et l'eucharistie à des crapauds. »

On avait heureusement la ressource d'opposer aux influences malignes des démons et des sorciers l'intervention bienfaisante des saints.

Un théologien du quinzième siècle, Félix Hemmerlein, connu sous le nom de Malléolus, rapporte que de son temps beaucoup de gens de la campagne vouaient leurs cochons à saint Antoine et s'en trouvaient bien : ces cochons étaient « plus intelligents, plus sagaces que les autres », et mal en prenait aux méchants qui se permettaient de les injurier ou de les maltraiter.

Saint Blaise était, disait-on, le patron des cerfs, daims et chevreuils, et ces animaux se pressaient en foule sur son passage pour solliciter sa bénédiction, qui était pour eux un sûr préservatif contre les attaques des bêtes carnassières.

Les vieux auteurs rapportent plusieurs exemples du pouvoir miraculeux que les saints avaient le don d'exercer sur les animaux, et particulièrement sur les animaux nuisibles. J'en citerai quelques-uns.

Saint Jacques l'Assyrien, évêque de la Tarentaise, était en train de faire bâtir le château qui porte son nom. Deux bœufs traînaient un chariot chargé de matériaux de construction. Survient un ours qui étrangle un des bœufs. Alors le saint ordonne à l'ours de prendre la place de l'animal qu'il vient de tuer, et l'ours obéit.

Saint Grat, évêque d'Aoste, sous Charlemagne, obtint du ciel la faveur de faire disparaître les taupes de la vallée d'Aoste et des pays environnants à trois milles à la ronde.

Saint Bernard étant à Frogny, une des premières abbayes fondées par lui dans le diocèse de Laon, se disposait à monter en chaire, lorsqu'une incroyable multitude de mouches envahit l'église avec un bourdonnement assourdissant, comme pour imposer silence au prédicateur et chasser les fidèles. Mais le saint, sans se troubler, dit seulement : « Je les excommunie. » Et aussitôt les mouches de tomber à terre, si bien qu'il fallut les enlever avec des pelles, et que l'expression « tomber comme les mouches de Frogny » resta longtemps proverbiale dans le pays.

Saint Hugues, évêque de Grenoble au onzième siècle, étant à Aix-les-Bains, les habitants vinrent se plaindre à lui des serpents qui infestaient la localité. Saint Hugues excommunia ces reptiles, qui ne périrent pas, mais cessèrent d'être venimeux.

De tels faits, au moyen âge, n'étaient même pas considérés comme miraculeux. On était persuadé que les bêtes, lorsqu'elles commettaient des dégâts, lorsqu'elles causaient à l'homme un dommage quelconque ou s'associaient à des actes criminels accomplis par des personnes, savaient ce qu'elles faisaient; qu'il y avait lieu, en conséquence, soit de les mettre en demeure de cesser leurs méfaits, soit de les châtier conformément aux lois ou édits en vigueur. De là les procès fort nombreux intentés aux animaux, depuis le onzième jusqu'au dix-huitième siècle, et qui peuvent se classer en deux sortes : procès civils et procès criminels. Les premiers étaient de beaucoup les plus fréquents et offrent avec les seconds un contraste frappant. Les uns et les autres sont, sans contredit, également absurdes; mais tandis que les procès criminels nous montrent la justice d'autrefois sous un aspect à la fois odieux et grotesque, les procès civils témoignent, au contraire, d'une douceur de mœurs singulière, d'un sentiment profond d'équité à l'égard de tous les êtres vivants, de toutes les « créatures de Dieu ».

On croit voir en action les fables de La Fontaine. Les bêtes ne parlent point, mais les hommes leur parlent avec la conviction qu'elles entendent raison. Au lieu de les chasser, de les détruire avec brutalité, ils leur laissent tout le bénéfice des garanties que la justice assure aux inculpés. Avant même d'instrumenter contre elles, ils leur offrent de s'arranger, de s'entendre à l'amiable; et lorsqu'ils les condamnent, ce n'est

pas sans compensation, car ils le reconnaissent, « il faut que tout le monde vive. »

On possède le compte rendu exact, détaillé de plusieurs de ces procédures dirigées contre des charançons, des cantharides, des chenilles, des mulots, des taupes; toutes les formalités y sont très-scrupuleusement observées. On a le texte même des plaidoiries pour et contre; car les intimés avaient leur procureur aussi bien que la partie plaignante, et l'on faisait de son mieux de part et d'autre. Un jurisconsulte des quinzième et seizième siècles, Barthélemi Chassanée, dut, selon de Thou, le commencement de sa réputation à un procès où il avait plaidé pour des rats. On a enfin la teneur des arrêts, qui prononcent en général l'expulsion des délinquants et, au cas où ils refusaient d'obéir, l'excommunication. Ce n'était donc pas d'emblée qu'on en venait à cette grave extrémité « d'excommunier les insectes des champs ». On leur adressait au préalable une admonition telle que celle-ci : « Tu es une créature de Dieu : je te respecte. La terre t'a été donnée comme à moi; je dois vouloir que tu vives. Cependant tu me nuis, tu empiètes sur mon héritage, tu détruis ma vigne, tu dévores ma moisson, tu me prives du fruit de mes travaux. Peut-être ai-je mérité ce qui m'arrive, car je ne suis qu'un malheureux pécheur. Quoi qu'il en soit, le droit du fort est un droit inique; je te montrerai tes torts, j'implorerai la divine miséricorde, je t'indiquerai un lieu où tu puisses subsister; il faudra bien alors que tu t'en ailles, et si tu persistes, je te maudirai. »

Certes on n'a plus envie de se moquer, lorsqu'on voit d'aussi nobles sentiments exprimés avec une simplicité si touchante, et l'on doit convenir qu'en parlant ainsi aux bêtes dans la candeur de leur âme, nos pères approchaient beaucoup plus du sublime que du ridicule.

Malléolus raconte qu'aux environs de Coire, dans l'électorat de Mayence, il y eut une irruption de vers blancs (larves de hannetons). « Les habitants, dit-il, firent citer ces insectes devant le tribunal. » Naturellement les vers blancs ne répondirent point à la citation. Le tribunal, passant outre, leur constitua un avocat et un procureur, puis on procéda contre eux avec toutes les formalités requises. Finalement, le juge, « considérant que ces vers étaient des créatures du bon Dieu, qu'ils avaient le droit de vivre, qu'il serait injuste de les priver de la subsistance, les relégua en une région forestière et sauvage, afin qu'ils n'eussent plus désormais prétexte pour dévaster les fonds cultifs; et ainsi fut fait. »

Le même auteur parle d'un procès semblable intenté aussi par les habitants de Coire aux cantharides. Le juge s'empressa tout d'abord de nommer à ces coléoptères, *attendu leur petitesse et leur éloignement de l'âge de majorité*, un curateur et orateur qui les défendit très-dignement, et obtint qu'en les chassant du pays on leur désignerait un territoire où ils pussent se retirer. « Et aujourd'hui encore, ajoute Malléolus, les habitants passent chaque année un bon contrat avec les cantharides susdites, et abandonnent à ces insectes une certaine étendue de terrain; si bien que les scarabées s'en contentent et ne cherchent point à sortir des limites convenues. »

Chorier, historien exact, qui puisait aux sources officielles, parle d'un procès qui eut lieu en 1585, et où les chenilles, assignées devant le grand vicaire du diocèse de Valence, furent, les parties entendues, sommées d'avoir à vider le diocèse.

En 1690, les chenilles furent jugées de même dans un canton de l'Auvergne, et il leur fut enjoint de se retirer sur un terrain qu'on leur assigna. Ce correctif à la condamnation se trouve dans tous les procès du même genre, et la plupart des auteurs qui les rapportent donnent à entendre, s'ils ne le disent explicitement, que les animaux condamnés obéissaient à l'injonction, ou que, par l'effet de l'excommunication, ils disparaissaient sans qu'on pût savoir ce qu'ils étaient devenus. Quelquefois même le fait miraculeux est affirmé catégoriquement.

Ainsi Chassanée, ou Malléolus (je ne sais lequel des deux), rapporte qu'au seizième siècle, une portion du littoral espagnol était infestée par des rats. On assigna ces rongeurs devant l'autorité ecclésiastique, et le procès suivit sa marche accoutumée. Lorsqu'il s'agit de prononcer la sentence, l'évêque saisi du litige se rendit, accompagné de son clergé, au sommet du promontoire, et là enjoignit aux rats de s'en aller. Les rats accoururent de toutes parts, se mirent bravement à la nage et traversèrent le bras de mer qui séparait la côte d'une petite île déserte, où ils restèrent dès lors confinés.

Seuls les serpents, bêtes maudites, n'obtenaient point de pitié. On ne se croyait pas obligé envers eux aux mêmes ménagements qu'envers les autres animaux nuisibles ou incommodes, et l'exil équivalait pour eux à la proscription. Je trouve à ce sujet, dans le travail de M. L. Ménabréa, une légende dont le héros est saint Eldrad, apôtre de la Novalaise.

« Il y avait une fois », dans la vallée de Briançon, un prieuré novalais où les serpents s'étaient prodigieusement multipliés. Les moines, ne parvenant point à les détruire, furent du moins assez heureux pour trouver un saint à qui se vouer. Ce fut saint Eldrad, dont la réputation de *prud'homme* s'étendait au loin. Ce vénérable personnage arrive d'aventure chez les religieux, qui lui exposent leur cas. « Ne vous inquiétez pas, leur dit-il, mes bons pères; je me charge de vos serpents. »

Il se met en oraison, puis somme les reptiles de comparaître devant lui. En un clin d'œil il est entouré d'une multitude de vipères qui viennent ramper à ses pieds.

Loin de s'en effrayer, le saint homme prend son bâton et se met en marche, docilement suivi par cet étrange troupeau. Il arrive ainsi en un lieu désert, et ordonne aux serpents d'entrer dans une profonde caverne qui se trouvait là. Les serpents obéissent encore et disparaissent pour jamais.

J'arrive aux procès criminels.

Les animaux qu'on voit figurer dans ces procès sont principalement des porcs, des boucs, des chèvres, des mulets, des chevaux, des chats, des chiens, des coqs. Ils sont appréhendés au corps et mis en prison; ils comparaissent devant le tribunal; on les interroge. Comme ils ne répondent pas — au moins d'une façon intelligible — on leur applique la question, et les cris que la torture leur arrache sont reçus comme des aveux. Le procès se termine donc nécessairement par une sentence de mort, et l'exécution a lieu au sortir de l'audience, après lecture donnée au coupable de l'arrêt qui le condamne. La pauvre bête est souvent victime de la fatalité qui a voulu qu'elle appartînt à un individu voué lui-même au gibet ou au bûcher : juif, bohémien, démo-

nomane; ou qu'on lui fît jouer un rôle dans les cérémonies magiques, dans les enchantements, dans les sortiléges. L'épisode introduit par M. V. Hugo dans sa *Notre-Dame de Paris*, la chèvre Djali jugée et condamnée avec sa maîtresse la Esméralda, est de tout point conforme à la réalité historique. De tels faits sont loin d'être rares dans les annales judiciaires du moyen âge.

Cependant on trouve aussi des animaux envoyés au supplice pour des méfaits qui leur sont propres, pour avoir tué ou blessé des personnes. L'espèce porcine est celle qui fournit le plus fort contingent à cette catégorie de criminels. Les cochons ont, à ce qu'il paraît, toujours eu du goût pour la chair humaine, et en particulier pour celle des petits enfants. L'éminent jurisconsulte Berriat Saint-Prix a relevé à peu près tous les procès de ce genre qui ont eu lieu depuis le douzième jusqu'au dix-huitième siècle inclusivement, et il donne le texte de plusieurs des sentences prononcées, avec le

Saint Eldrad et les serpents. Dessin de Fellmann.

compte des frais de la procédure et de l'exécution. Voici quelques exemples empruntés à son savant et curieux mémoire :

En 1268, par arrêt des officiers de justice du monastère de Sainte-Geneviève de Paris, « porcel ars », c'est-à-dire petit cochon brûlé pour avoir mangé un enfant.

En 1386, truie condamnée par le juge de Falaise à être mutilée à la jambe et à la tête, puis pendue, pour avoir déchiré au bras et au visage, puis tué un enfant. C'est, on le voit, la peine du talion. La truie fut exécutée *en habits d'homme* sur la place de la ville. L'exécution coûta dix sols six deniers, plus un gant neuf donné à l'exécuteur.

En 1474, un coq est condamné par le magistrat de Bâle, en Suisse, à être brûlé *pour avoir pondu un œuf;* l'œuf fut brûlé aussi. Il va sans dire que l'œuf était d'une poule, et que le pauvre coq était bien innocent de l'acte qu'on lui imputait (1).

(1) On croit encore, dans les campagnes, aux coqs qui pondent, et quelques savants naïfs ont bien voulu se mettre en peine de chercher à ce phénomène anormal une explication plausible L'explication est bien simple. Les prétendus œufs de coq sont des œufs *manqués*, c'est-à-dire avortés; mais ils sont pondus par la femelle, ainsi que tous les œufs du monde.

En 1499, le bailliage de l'abbaye de Beaupré, de l'ordre de Cîteaux, près Beauvais, condamna à être pendu jusqu'à ce que mort s'ensuivit un taureau coupable d'avoir « par furiosité occis un joine fils de quatorze à quinze ans » dans la seigneurie de Cauroy, dépendante de cette abbaye.

Voici le texte même d'un arrêt prononcé dans la même année par le bailli de l'abbaye de Josaphat, commune de Sèves, près Chartres, contre un cochon, et duquel lecture fut donnée à haute voix au condamné :

« Vu le procès criminel fait devant nous à la requeste du procureur des religieux, abbé et couvent de Josaphat, près Chartres, au sujet de la mort d'un enfant du nommé Gilon, âgé d'un an et demi à peu près, qui a été mis à mort par un porc âgé de trois mois; vu l'instruction faite par le procureur fiscal de cette juridiction; tout vu et entendu; en ce qui regarde ledit porc, et pour les motifs résultant du procès, nous l'avons condamné et condamnons à être pendu à l'isseue de

Le supplice de la truie. Dessin de Fellmann.

l'audience, dans l'étendue de la juridiction des sieurs demandeurs.

« Donné sous le scel de nostre bailliage, le dix-neuvième jour d'avril de l'an de grâce mil quatre cent nonante neuf.

Signé : « Brisc. »

En 1565, un mulet est envoyé au bûcher avec un homme. Ce mulet, dit Ranchin, était vicieux : *mulus erat vitiosus et calcitrosus.* On lui coupa d'abord les pieds, puis on le jeta au feu avec son maître et complice. De quoi étaient-ils convaincus? — D'un crime, dit encore Ranchin, *cujus ipsa nominatio crimen est.* N'en demandons pas davantage.

Arthur MANGIN.

LE SALON COMIQUE, PAR CHAM.

2974. M. Yvon. L'Amérique présentant les crocodiles, les lions et les potences comme dernier mot de sa civilisation. — 2547. M. Puvis de Chavannes. La Madeleine collectionnant des œufs d'autruche pour son étagère. — 1904. M. Matejko. Le roi Sigismond jurant qu'il ne se promènera plus avec des rouleaux de papiers sous le bras. — 628. M. Benjamin Constant. Dernier tableau prononcé par cet illustre orateur. — 437. M. Cabanel. Concours de poses ridicules entre Francesca de Rimini et Paolo Malatesta. — 2390. M. Regnault. Excellente, la pâte de Regnault. — 2421. Ribot. Derniers moments d'un fumiste. La couleur l'indique parfaitement. — 4848. M. Santa-Coloma. Le commandant de la garde consulaire à Marengo. (Ressemblance facile à vérifier.) — 4348. M. Chenillon. Sainte-Beuve (pour une église). — 4318. M. Calvi. Othello fatigué par un rhume.

ÉTUDES MORALES.

LA MORT DE LA MÈRE (1).

La mère, après quelques mois de maladie et quelques jours de lit seulement, vient de rendre le dernier soupir. Elle laisse trois enfants : un fils de onze ans, une petite fille de neuf et un bébé de deux ans à peine.

Le mari est là éperdu, regardant celle qui depuis douze ans ne l'avait jamais quitté et lui avait fait la vie si douce; il ne peut croire qu'il en puisse être séparé pour toujours. Il se jette sur ce corps inanimé en poussant des cris étouffés, et veut accompagner jusqu'à sa dernière demeure cette femme qu'il a tant aimée.

La tombe refermée, le voilà revenu chez lui, pâle, sombre, presque fou de douleur. On lui amène ses enfants pour le consoler, mais il les repousse. Leur aspect lui fait mal. Ses amis, en silence, viennent tous lui serrer la main, puis s'éloignent en disant : « Sans doute, c'est un moment affreux pour X***, mais le temps apaisera cette douleur. La mère morte n'enlève rien au bien-être de la famille. X*** est un riche banquier ; il payera des professeurs et des domestiques à ses enfants. » Cela dit, les amis partent tranquilles.

Cependant, dans l'ahurissement de ce jour douloureux, on a oublié de donner à bébé sa soupe à l'heure habituelle, et bébé crie, car il a faim : « Maman ! maman ! » Ce cri a réveillé le père... Hélas ! pauvre enfant, ta mère ne te répondra plus !... M. X*** prend son petit Lucien dans ses bras et le serre en pleurant sur son cœur. Le soir vient. Bébé a sommeil. « Maman ! dit-il encore, je veux maman ! » Le père essaye alors de remplir le rôle de nourrice et berce assez maladroitement le pauvre petit, qui pleure toujours : « Maman ! je veux maman ! » Enfin, fatigué de cris et de larmes, l'enfant s'endort dans son berceau.

Pendant ce temps, Hélène, la petite fille, s'est assoupie sur un canapé après avoir pleuré tout le jour, car elle a vu emporter sa petite mère par de grands hommes noirs, et on lui a dit qu'elle ne la reverrait plus jamais. Elle n'a pas voulu manger et a un peu de fièvre. M. X*** sonne la femme de chambre pour la coucher.

Alfred, le fils aîné, est le seul des trois enfants qui paraisse presque insensible à la mort de sa mère. Il a dîné comme de coutume et ne comprend pas la perte qu'il vient de faire.

Au milieu de la nuit, Hélène, en proie à une fièvre ardente, cherche instinctivement la main maternelle qui l'apaisait et la faisait dormir. Bébé demande à boire, et le pauvre père va de l'un à l'autre, sentant son impuissance à soulager ces petits êtres qu'il aime tant.

Le jour se lève, et quel jour que celui où la maison se réveille veuve de l'épouse, veuve de la mère, veuve de la maîtresse ! Les domestiques, se sachant désormais indispensables et presque maîtres au logis, ne se gênent déjà plus. L'heure habituelle du déjeuner est passée depuis longtemps, que leur importe? Ils ont déjà fait leur premier repas, eux, et ne se pressent pas de servir. Les enfants souffrent et attendent. M. X***, plongé dans sa douleur, n'a conscience de rien. Mariette, la femme de chambre, habille bébé, qui ne cesse de demander :

— Maman !

— Elle est loin, ta mère ; tâche de te tenir tranquille.

Et comme l'enfant résiste, Mariette lui donne sur les doigts, et bébé crie de plus belle.

— Qu'y a-t-il ? demande le père.

— C'est monsieur Lucien qui ne veut pas se laisser habiller.

— Amenez-le-moi, Mariette.

Et voilà notre veuf essayant gauchement d'attacher la robe de Lucien, qui ne cesse de pleurer en cherchant toujours du regard celle qui, d'habitude, lui tendait les bras à son réveil.

Hélène a toujours la fièvre. Le médecin appelé déclare que c'est un commencement de rougeole, mais qu'avec des soins cela n'aura rien de sérieux. Le père alors devient pour sa petite fille la garde-malade la plus attentive : il la veille pendant trois nuits. L'éruption s'est bien faite ; la fièvre décroît ; l'enfant va entrer en convalescence. M. X*** croit pouvoir alors sans danger reprendre des occupations qui le réclament impérieusement. Le docteur a dit qu'il n'y avait plus que quelques précautions à prendre pour éviter un refroidissement à la petite malade, et que tout irait bien. Donc, après avoir fait à Mariette toutes les recommandations possibles, le père embrasse sa petite fille et part. La femme de chambre, qui depuis huit jours est prisonnière, voyant Hélène assoupie, quitte doucement la chambre pour s'en aller causer un peu avec Pierre dans l'office. L'enfant s'éveille bientôt ; elle appelle, personne ne répond. Hélène est tout en sueur et elle a soif. Voyant que Mariette n'est pas là, elle se lève et va se verser un grand verre d'eau qu'elle avale tout entier. Mais à peine a-t-elle regagné son lit qu'elle est prise d'un claquement de dents et de frissons, et lorsque Mariette revient enfin, elle trouve l'enfant rouge, les yeux fixes, en proie à un violent délire. C'est en vain qu'à son retour M. X*** interroge toute la maison pour savoir la cause de cette rechute. Les domestiques ne se vendent pas entre eux, et quant à Mariette, elle répond invariablement :

— Monsieur peut être sûr que je n'ai pas quitté mademoiselle un seul instant.

Le médecin déclare cependant que l'enfant a dû prendre froid, puisque la circulation du sang s'est tout à coup arrêtée ; et quand Hélène reprend sa connaissance, elle explique tout enfin, quoique Mariette s'obstine à répéter :

— Si mademoiselle ne m'a pas vue dans la chambre, c'est qu'elle avait le délire, et elle a probablement rêvé qu'elle s'était levée pour boire.

— Ah ! pense alors le pauvre veuf, où est leur mère, cette mère attentive qui ne quittait pas ses enfants d'une seconde pendant leurs maladies, qui se mettait au lit avec eux pour les y faire rester et leur communiquer sa chaleur et sa vie, cette mère qui savait si bien deviner et apaiser leurs souffrances?

Pourtant Hélène guérit, mais son père ne veut plus maintenant la confier à des domestiques. La mettra-t-il en pension? Lui donnera-t-il une institutrice? Il la sait d'une nature si tendre, si sensible, qu'il craint de l'éloi-

(1) Voir *la Mort du père*, livraison précédente.

gner de lui, et se décide à prendre pour gouvernante de sa fille Mrs. Blown, une grande Anglaise sèche et maigre, veuve depuis dix ans, et dont on lui dit le plus grand bien. Voilà donc notre Hélène installée dans la chambre de son institutrice, qui, n'ayant jamais eu d'enfants, croit que le beau idéal de l'éducation est de faire des automates de ces petits êtres remuants. Dès que la petite fille veut sauter ou courir, l'Anglaise lui répète d'un ton doctoral :

— Miss, une jeune fille bien élevée ne doit pas sauter et courir comme un garçon. Restez assise auprès de moi ou promenez-vous paisiblement à mes côtés.

Et lorsque l'enfant, oublieuse de ces recommandations, se laisse aller à quelque espièglerie, sa grave institutrice laisse échapper un : « Shocking ! shocking ! » qui la cloue sur place. De plus, Mrs. Blown, très-dévote, passe une partie du dimanche aux offices et y entraîne la pauvre Hélène, dont la nature vive et ardente commence bientôt à s'étioler sous ce régime presque claustral. Où est-elle cette maman qui racontait de si belles histoires à sa petite fille ; qui la menait jouer aux Tuileries et aux Champs-Elysées l'hiver, l'emmenait l'été à la campagne boire du lait, monter à âne ; qui courait avec elle pour la faire courir ; qui cueillait avec elle de beaux bouquets de fleurs des champs ; qui lui enseignait si doucement la lecture et l'écriture, et le soir, après lui avoir fait réciter une petite prière à sa portée, lui donnait un long baiser, l'arrangeait avec soin dans son petit lit, venait voir deux ou trois fois la nuit si l'enfant n'avait ni trop chaud ni trop froid, et après lui avoir tâté la tête et les mains l'embrassait de nouveau en disant : « Dors, mon cher ange ! » Maintenant, qu'Hélène étouffe ou grelotte dans son lit, personne ne s'en inquiète. Qu'elle ait envie de dormir ou non, Mrs. Blown a *décrété* qu'à huit heures il fallait qu'elle fût couchée, après avoir récité toutes les prières et toutes les litanies possibles. Quand Hélène essaye de protester, sa gouvernante lui parle aussitôt des peines de l'enfer réservées aux méchants, et la pauvre petite, épouvantée, a des nuits pleines de cauchemars affreux.

D'un autre côté, les domestiques, jaloux de voir l'institutrice exercer sur eux une sorte de contrôle, ne savent qu'inventer pour faire payer cher à l'Anglaise son *apparente* autorité. Ils ne lui obéissent qu'en murmurant ; plus d'une fois Mrs. Blown les entend marmotter entre leurs dents :

— Tiens, est-ce que c'est elle qui nous paye, pour nous commander ? On la paye comme nous ! etc.

Et il n'est sorte de petites misères qu'ils n'inventent chaque jour pour tourmenter l'impassible institutrice.

Une année s'est passée ainsi, mais cet état de choses est devenu intolérable. M. X*** voit son enfant s'étioler chaque jour ; sa maison est en proie à des luttes intestines qui le fatiguent et auxquelles il veut mettre fin. Il se dit qu'Hélène serait sans doute plus heureuse avec des enfants de son âge qu'avec cette *solennelle* gouvernante, et Mrs. Blown est remerciée, à la grande joie de toute la valetaille.

Voici Hélène conduite dans une grande pension aux environs de Paris. Pauvre petite ! pourquoi ta mère t'a-t-elle élevée si doucement ? Pourquoi a-t-elle développé en toi cette extrême sensibilité ? Partout tu dois souffrir maintenant. D'abord, quand il lui faut se déshabiller dans ce grand dortoir devant toutes les autres, l'enfant est prise d'un sentiment de honte, car la pudeur vient vite aux jeunes filles, et elle croit entendre encore sa gouvernante murmurer son fameux *shocking !* Puis, comme nouvelle venue, il lui faut essuyer pendant plusieurs jours les taquineries et les quolibets de ses compagnes. Hélène pleure de grosses larmes ; à la classe, d'autres épreuves l'attendent. D'une nature très-timide, elle se trouble quand on l'interroge, n'ose pas demander d'explication lorsqu'elle n'a pas compris, et par conséquent répond tout de travers et fait mal ses devoirs. Pour l'en punir, on la prive de sortie. Grand chagrin pour la pauvre enfant ; ce dimanche, si impatiemment attendu, va se passer à l'étude dans une classe triste et sombre. A chaque souffrance, le souvenir de la mère revient avec plus de force au cœur de l'enfant. Hélène porte au cou un médaillon qui renferme le portrait de cette mère qu'elle pleure toujours. Son affection pour la pauvre morte semble prendre chaque jour un caractère plus passionné. Un dimanche, en arrivant à la maison, elle a reconnu sur Mariette une robe de sa mère.

— Qui vous a permis de porter la robe de maman ?

— Monsieur me l'a donnée parce que je lui ai dit qu'elle ne pouvait servir à mademoiselle.

Hélène court tout en larmes dans le cabinet de son père :

— Je t'en prie, père, ne donne pas les robes de maman à Mariette.

Et elle sanglote. C'est en vain que M. X*** tâche de l'apaiser :

— Non, rien, rien de ce qui était à ma petite maman, ne donne rien, père, répète-t-elle toujours.

Cela lui est promis ; mais Mlle Mariette a déjà su faire sa petite part.

Que cette maison est triste maintenant ! M. X*** n'y revient qu'à cause de son petit Lucien : sans lui, il la fuirait. Où est l'âme, où est la vie de cette demeure ? *Rien* n'est changé pourtant et *tout* est changé. Le salon a toujours ses meubles de Boule, ses tapis, ses tentures, ses tableaux : qu'y manque-t-il donc ? Il est en ordre ; oui, trop en ordre peut-être. Ce piano qu'on voyait souvent ouvert et chargé de musique, où l'on trouvait la mélodie nouvelle ou la dernière partition, est vide maintenant et muet toujours. La petite table de bois de rose est bien là comme autrefois auprès de la cheminée, mais on y cherche en vain la tapisserie ou le livre commencé. Les jardinières n'ont plus de fleurs. Tout est *à peu près* propre, de cette propreté de mercenaires qui va au plus vite. Les rideaux sont jaunis, les vitres ternes ; le désordre se glisse dans la maison insensiblement ; le linge, mal entretenu, est sans cesse renouvelé ; la dépense de la table a doublé et on mange mal ; les domestiques se traitent bien. Le dimanche, quand les enfants sortent, leur père les promène de côté et d'autre ; mais à l'heure du dîner, quand ils rentrent, c'est alors que tous cherchent à la table de famille celle qui la présidait naguère et la rendait si joyeuse. Le père, absorbé dans ses souvenirs, répond à peine aux questions de ses enfants. Bébé crie souvent, car il est souvent malade ; les domestiques croient lui prouver leur affection en le bourrant de nourriture et en lui faisant boire de temps à autre un petit coup de vin pur *pour en faire un homme*. Le pauvre petit est chétif, pâlot. Ce n'est plus le bel enfant dont la mère s'enorgueillissait à si juste titre. Alfred n'a pris que le mauvais de l'éducation du collége. Il est devenu taquin, menteur, vantard ; il rapporte de vilains mots qu'il apprend à sa sœur et se

laisse mettre en retenue à chaque instant pour sa paresse.

M. X***, au bout de deux ans, fatigué de cette vie sans bonheur, et sollicité par ses amis, qui craignent pour sa santé, retourne dans le monde. Il court les théâtres, se fait recevoir d'un club, parie aux courses, joue, essayant de combler par le mouvement et le plaisir le vide de son âme. Mais où s'arrête celui qui entre dans cette voie? Ce ne sont plus que folles parties, dîners et soupers fins. Cependant le père veut du moins consacrer encore ses dimanches à ses enfants. Il tient bon pendant quelque temps et résiste à toutes les tentations, car il ne se sent pas le courage de s'en aller quand le petit Lucien, tout souffreteux, lui dit le soir en lui passant ses deux bras autour du cou :

— Père! reste avec ton petit garçon.

Ces dimanches commencent pourtant à le fatiguer; bientôt ils lui paraissent éternels. La vie de famille n'a plus de charme pour lui; le babil de ses enfants l'agace et l'importune. Un soir enfin, X*** prend son chapeau, n'y tenant plus, et se dit que, pour *une fois*, ses enfants peuvent bien se passer de lui. Il donne l'ordre à Mariette de les conduire au Cirque pour les distraire. La femme de chambre ne se le fait pas dire deux fois; seulement elle désire que son *cousin*, caporal dans les grenadiers, les accompagne. Les enfants n'y voient aucun inconvénient et l'on part à la grande joie de tous. Ceci maintenant va se renouveler chaque dimanche. X***, de plus en plus absorbé par les plaisirs, prend à peine le temps d'embrasser ses enfants. Alfred est très-mauvais écolier, fume en cachette et affecte de prendre les airs d'un homme. Lucien est de plus en plus souffrant. Hélène, qui va avoir quatorze ans, reste presque toujours seule avec les domestiques dans ses jours de sortie. Mariette, que le Cirque n'amuse plus, conduit les enfants aux théâtres des boulevards, en leur recommandant de ne pas dire à leur père où ils ont été. Voici ces jeunes têtes remplies de crimes, d'histoires d'amour, etc. Le seul bonheur de la petite Hélène, quand elle reste à la maison, c'est Lucien. Elle joue avec lui à la maman, boucle ses beaux cheveux blonds, lui conte des histoires, lui montre des images. Hélas! cette douce joie va lui être enlevée. Un jour on vient chercher Hélène à la pension pour lui mettre des habits de deuil. Le petit Lucien a été rejoindre enfin sa maman qui l'appelait.

X*** est au désespoir, car il se reproche en quelque sorte la mort de son enfant. Sa conscience lui crie qu'il l'a abandonné et n'a pas rempli son devoir de père; aussi se rattache-t-il fiévreusement aux deux enfants qui lui restent. Il retire Hélène de pension et la garde quelques mois auprès de lui: puis bientôt cette existence monotone lui pèse de nouveau; il se rejette avec fureur dans le plaisir, et comme il lui faut de l'or et toujours de l'or pour satisfaire tous ses caprices et toutes ses fantaisies, le malheureux se lance follement dans les spéculations les plus osées, ne regardant plus derrière lui, ne voulant plus penser, marchant droit à l'abîme qui l'attire.

Hélène a seize ans; elle s'est liée avec plusieurs jeunes filles, ses camarades de classe, et va souvent passer la journée du dimanche chez quelques-unes d'entre elles. La jeune fille a voulu prendre pour professeur de chant celui de son amie intime. Ce professeur, à la voix vibrante et sympathique, au regard voilé et langoureux, dont les conquêtes se comptent par milliers, se nomme Caetano. Il s'éprend bientôt de l'idéale beauté d'Hélène, et surtout de sa dot, qu'il suppose assez belle. Le jeune artiste est passé maître en fait de séductions; mais il ne faut pas être bien habile pour surprendre un cœur de seize ans. Pauvre Hélène! Nourrie de romans, de mélodrames, avec l'imagination vive et le cœur ardent, sans aliment pour la tendresse de ton âme, sans guide dans la vie, comment lutterais-tu contre cet enchantement de te croire adorée? Caetano trouve moyen après chaque leçon de glisser quelque billet dans un cahier de musique, quelquefois même dans la main tremblante de la jeune fille, qui croit avoir rencontré dans le jeune maestro son idéal rêvé. Selon elle, une si charmante envelope ne peut renfermer qu'une âme aussi belle. Caetano doit être un composé de toutes les perfections, et l'enfant de seize ans n'a bientôt plus que lui dans la tête et dans le cœur. C'est alors, quand il est bien sûr de l'amour qu'il inspire, que le beau chanteur parle à la jeune fille des obstacles qui s'opposent à leur union :

— Votre père, immensément riche, comme on le dit, ne voudra jamais consentir à donner sa fille à un pauvre artiste dont tout l'avenir repose sur une voix qui peut lui manquer demain; alors, que deviendrai-je loin de vous? Je n'ai plus qu'à mourir, ajoute-t-il.

Hélène pleure.

— Si vous m'aimiez comme je vous aime, reprend Caetano, vous partiriez avec moi pour l'Angleterre, où un pasteur nous unirait, et il faudrait bien après cela que votre père ratifiât notre mariage.

Après bien des combats, des terreurs et des hésitations, Hélène se laisse enfin convaincre.

Huit jours plus tard, les journaux annonçaient que la fille du banquier X*** s'était enfuie avec le beau Caetano. Le père, éperdu de douleur, s'était mis aussitôt à la recherche des fugitifs. Une lettre lui apprit qu'il était trop tard pour ramener sa fille et que son mariage avec le maestro était consommé. Alors, en s'enquérant, il découvrit que, sous l'artiste assez médiocre, se cachait un misérable cousu de dettes, faisant des dupes partout où il passait et laissant sa propre famille dans le plus grand dénûment. C'était la dot d'Hélène qui avait tenté ce coureur d'aventures, et le père se demande en frémissant ce qu'il reste de cette dot, compromise déjà par lui dans les plus hasardeuses spéculations. Il ne voit pour sa fille dans l'avenir que l'abandon et la misère et rentre désespéré dans cette maison, qui paraît frappée de mort pour la seconde fois. Il entre en tremblant dans cette chambre virginale, où tout parle de la jeune fille; il considère en pleurant tous ces charmants riens pleins de poésie et de parfum suave comme elle; il songe à cette existence brisée et reste là anéanti la tête dans ses deux mains :

— C'est ma faute, sanglote-t-il; oui, c'est ma faute; je ne l'ai pas gardée cette enfant! Que sa mère me pardonne!

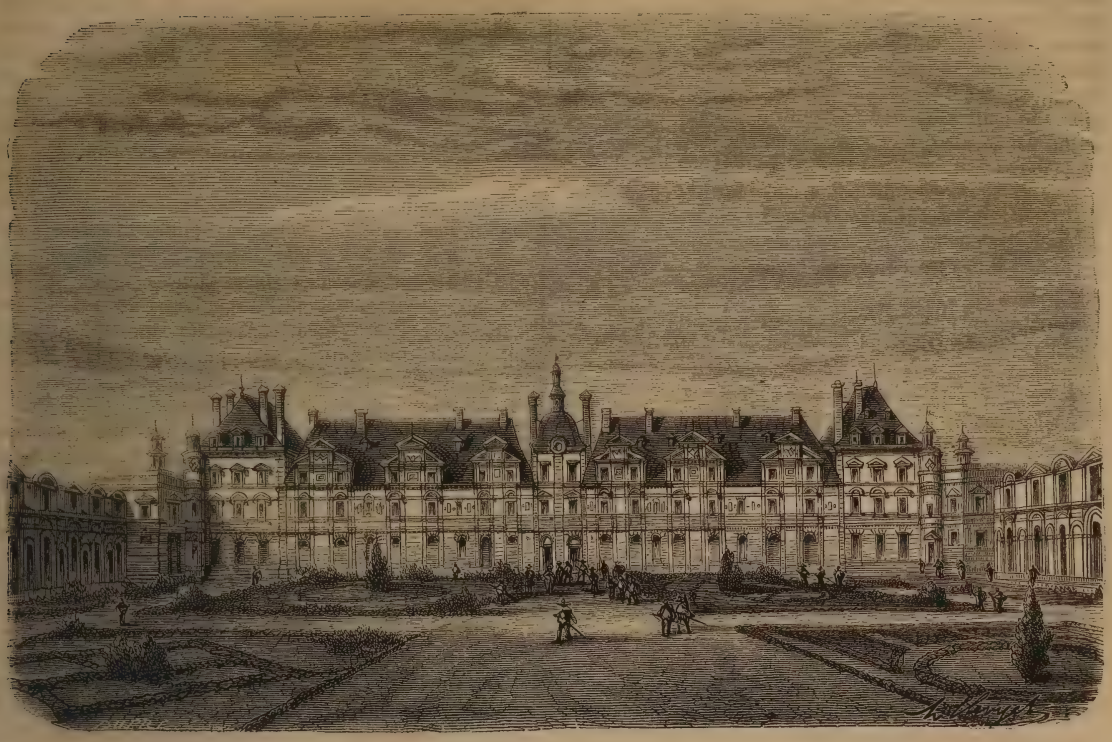
Peu de temps après, on apprenait la faillite du banquier, et son fils Alfred, gravement compromis dans une affaire de détournement de fonds, s'embarquait clandestinement pour les Etats-Unis.

Petit à petit, X*** avait vu tout s'écrouler autour de lui, et la mère avait emporté dans la tombe avec elle le bonheur, la fortune et l'honneur de la maison.

Ad. TOUSSAINT, née SAMSON.

HISTOIRE DE L'INDUSTRIE EN FRANCE.

L'ORFÉVRERIE ET LES ORFÉVRES (1).



Le Petit-Nesle. Dessin de H. Clerget.

Voilà donc les orfévres ayant leur *hostel du métier*. Les gardes de l'orfévrerie s'appelèrent gouverneurs de l'hôpital de Saint-Eloi. Dans l'origine on n'y comptait que quatre lits; il en eut bientôt trente et s'agrandit encore par l'achat d'une maison voisine. La corporation était sinon la plus riche, du moins la plus généreuse et la plus aumônière de toutes. Ses membres souffrants n'étaient pas les seuls qu'elle secourût : elle donnait aux prisonniers, aux ordres mendiants, aux malades de l'Hôtel-Dieu, à toutes les misères. Diverses confréries existaient de temps immémorial parmi les orfévres et dirigeaient, en la surexcitant, leur charité.

La plus ancienne, sous l'invocation de saint Denis et de ses compagnons Rustique et Eleuthère, s'en allait souvent en procession à Montmartre pour y entendre la messe dans la chapelle de ces saints martyrs. Une autre, celle de Notre-Dame de Blancmesnil, à deux lieues de Paris, y faisait de fréquents pèlerinages, annoncés par une clochette d'argent que sonnait par les rues le clocheteur de la confrérie.

Une quatrième enfin, la confrérie du Mai, plantait un arbre vert décoré de rubans, de devises et d'emblèmes, le 1er du mois de mai, à minuit, sur la place, toute illuminée, du parvis Notre-Dame. Son chef s'appelait *le prince de Mai*.

Toutes ces confréries d'orfévres parisiens finirent par se fondre en une seule, dont maître Isaac Trouvé, un orfévre, écrivit l'histoire sous ce titre : *le Recueil de pièces touchant à l'origine du tableau votif que les orfévres ou joailliers de Paris présentent tous les ans, le 1er mai, à la sainte Vierge, dont la confrérie des orfévres, la châsse de saint Marcel et l'éloge de l'orfévrerie*, etc. C'est une plaquette très-recherchée des bibliophiles.

Il y avait en outre les grandes fêtes civiles, entrées solennelles des rois, reines et légats dans Paris, où le corps tout entier des orfévres occupait une place officielle, souvent la première, parmi les corporations marchandes. C'étaient eux qui portaient, avec les échevins, le *dais d'orfévrerie*. Leur costume varia suivant la mode et les arrêtés du grand prévôt; mais ce fut longtemps le chaperon à cornette et la longue robe à manches pendantes en velours rouge, comme leur bannière, qui était de gueules. Lorsque la ville recevait quelques nobles hôtes, il y avait toujours des présents d'orfévrerie, dont parfois les orfévres eux-mêmes avaient fait

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

les frais. Pendant des siècles, ils eurent la prérogative de porter sur la tête du roi, de la reine ou du prince le dais ou *poêle* en drap d'or brodé aux armes nationales, ou tout au moins de tenir un de ses quatre bâtons fleurdelisés.

Ces priviléges, ces cérémonies se reproduisaient dans les provinces. Bourges, le Puy en Velay, Rouen, Troyes, Amiens, Nancy, Metz et plusieurs autres villes étaient renommées pour leurs orfévres. La grande réputation de Limoges se soutenait. Dans le Midi, Bordeaux, Montpellier, Toulouse avaient leurs argentiers, leurs *dauraires* ou *dauradors*. Partout on reconnaissait les statuts du métier de Paris, partout on adorait saint Eloi. Le 1er décembre, sa fête se célébrait en grande pompe, et l'on chantait les trois belles hymnes de son office :

Divum patrem Eligium
Electum Dei gratia
Mundo reddit eximium,
Moritorum insignia.

Des vers latins rimés ; mieux vaut, je crois, en donner l'imitation française par un poëte émule de Ronsard :

Faudroit une lire dorée
Qui eust sa tablette azurée ;
Sur icelle des fils d'argent ;
Son dos couvert d'orfavrerie ;
Chaque cheville en pierrerie,
Et l'archet de même entregent,

O sainct Eloy, prélat insigne,
Pour te chanter un los condigne
Aux mérites de tes vertus ;
Toi dont l'Église a tant de gages,
Et qui admire tes ouvrages
D'or et de perles revestus.

Mais ce style même nous rappelle la Renaissance, époque à laquelle il est temps d'arriver.

VII. — BENVENUTO CELLINI.

La constitution politique de l'Italie, divisée en un certain nombre de petits États, avait favorisé le développement du génie national. Tous ces ducs et podestats, la république de Venise, les Médicis et les papes rivalisaient de luxe. Leur amour du beau, leur intelligent patronage stimulèrent les peintres, sculpteurs, ciseleurs, graveurs, orfévres. De cette émulation féconde naquit la Renaissance, magnifique époque où les souvenirs du moyen âge s'allièrent harmonieusement avec ceux de la Grèce et de Rome. Ce fut une révolution dans l'art ; elle se propagea chez nous grâce aux expéditions de Louis XII et de Charles VIII, qui ramenèrent à leur suite des artistes italiens, entre autres, Benvenuto Cellini.

Son histoire, qu'il a racontée lui-même, est tout un roman. Jeune, entreprenant et brave, on le voit se jeter dans toutes sortes d'aventures et défendre Rome assiégée par le connétable de Bourbon. Peut-être le trait qui arrêta le connétable au milieu de son triomphe était-il sorti de l'arquebuse de Cellini. Benvenuto lui-même s'en vante, comme aussi d'avoir pointé le canon qui tua le prince d'Orange. Toutes les armes lui sont familières. C'est l'artiste gentilhomme. Le ciseau d'une main, l'épée de l'autre, sans cesse il change de résidence, aujourd'hui glorifié pour un chef-d'œuvre, le lendemain proscrit pour une escapade. On le met en prison, François Ier l'en fait sortir et le mande à sa cour. Benvenuto arrive à Fontainebleau, conduit par le cardinal de Ferrare, et, comme échantillon de son savoir-faire, présente une merveilleuse aiguière qui lui vaut un succès d'enthousiasme, cinq cents écus d'or de bienvenue, sept cents écus d'or de pension, le titre d'*orfévre du roi*, un atelier à côté de ceux du Primatice et de Léonard de Vinci, la commande de douze statues, dieux et déesses, qui servirent de candélabres autour de la table royale. Bientôt les modèles sont terminés, et si admirables que, pour qu'il les exécute en argent, son nouveau protecteur lui donne une demeure princière, l'hôtel du Petit-Nesle, en face du Louvre.

Benvenuto s'y installe ou plutôt s'y caserne, ainsi que dans une forteresse conquise, avec toute sa bande d'ouvriers italiens, dont il est le capitaine, et son élève Ascanio le lieutenant. Là encore toutes sortes d'équipées et de querelles. Peu courtisan, d'une humeur turbulente et fanfaronne, il s'était déjà fait de nombreux ennemis. Le peuple le considérait comme un sorcier. Mais l'artiste batailleur plaisait au roi chevalier, qui resta son ami quand même. Souvent François Ier venait le voir et, d'après ses propres idées, lui faisait de nouvelles commandes. La fécondité de Benvenuto, son ardeur au travail, égalaient la magique originalité, l'admirable perfection qui se révèle dans chacune de ses œuvres. Quelques-unes seulement nous sont parvenues, dont on ne conteste pas l'authenticité. Qui ne connaît ses deux merveilleuses coupes, reproduites à profusion par la galvanoplastie ? Nous avons au Louvre son grand camée antique, dont la monture ovale, si gracieusement fouillée, émaillée, ornementée de figurines et mascarons, a pour couronnement une Victoire enchaînant deux captifs. Mais il nous faut regretter la grande salière, dont il parle lui-même avec tant d'orgueil, et qui représentait la Terre et l'Océan, avec leurs attributs, sur une base d'ébène, rehaussée de statuettes en or et d'émaux ciselés : ceux-ci, les quatre vents ; celles-là, les quatre parties du jour. Charles IX en fit cadeau à l'empereur Maximilien ; elle est à Vienne.

Cependant l'inimitié des gens de cour et des gens de justice finit par avoir raison de la morgue belliqueuse du grand Florentin. *Son roi* lui-même se lassa de le soutenir. Benvenuto dut retourner en Italie, où plus tard, à l'âge de cinquante-huit ans, il écrivit son *Trattato dell' oreficeria*. Malgré quelques critiques rétrospectives, justice y est rendue aux orfévres parisiens. Mieux que tous les autres, reconnaît-il, ils fabriquaient la *grosserie* ou orfévrerie d'église, la vaisselle de table et les figures d'argent. Quant au sable de la Seine pour les moules à couler les métaux précieux, il le vante sans restriction, *comme ayant des propriétés que ne possèdent pas les autres sables*. Cellini n'avait demeuré que cinq ans en France. Devenu le protégé de Cosme de Médicis, il exécuta pour lui plusieurs ouvrages en marbre et en métal, dont le Persée tenant la tête de Méduse, qui orne aujourd'hui la grande place de Florence. C'est là qu'il était né, ce fut là qu'il mourut. La postérité reconnaît en lui le premier des orfévres.

Nul doute que ses confrères parisiens n'en n'aient été très-jaloux. Ils voulurent même réagir contre l'influence exercée par lui sur leur art. Mais la mode se prononça contre eux : vaisselle ou bijoux, tout devait être du style italien. La Renaissance s'imposa. L'ogive et le gothique disparurent de l'orfévrerie comme des monuments. Philibert Delorme, Germain Pilon, Jean Goujon dessinèrent de nouveaux modèles pour les or-

fèvres, qui s'approprièrent rapidement le genre et les procédés de Benvenuto Cellini. Plus de figures héroïques empruntées aux romans de chevalerie ; des attributs mythologiques, des dieux et des déesses, des nymphes, des faunes et des satyres. L'art est redevenu païen.

VIII. — LES VALOIS.

Sous les Valois, l'orfévrerie est dans tout son éclat. Aux festins royaux, les dressoirs ploient sous une telle quantité de vaisselle d'or et d'argent, si riche et si belle qu'à peine la *sçavoit-on priser*. Les tables et les convives n'étaient pas moins éblouissants. Rien de magnifique comme ces costumes de soie et de velours, tout chargés de broderies et de pierreries. C'est le temps des feronnières, des châtelaines, des pendeloques, des pourtraicts ou enseignes d'or, des colliers et des ordres à plusieurs rangs. Les armes mêmes sont des joyaux.

> La poignée est de Gil, le fameux ciseleur,
> Celui qui le mieux creuse, au gré des belles filles,
> Dans un pommeau d'épée une boîte à pastilles.

Un contemporain a dit des seigneurs de la cour de Henri II :

— Ces gens-là portent leurs moulins et leurs champs sur leurs épaules.

Les orfévres, on le comprendra sans peine, avaient bon temps. Aussi les voit-on bâtir une église sur l'emplacement de la maison commune et de l'hôpital, qui sont transportés plus loin, considérablement agrandis. En même temps, sur le quai de la Mégisserie, alors nommé la Vallée-de-Misère, un véritable monument s'élevait, n'ayant au rez-de-chaussée que des boutiques d'orfévres.

La province aussi se piquait d'honneur. Chaque grande ville avait son hôtel des orfévres joalliers, dont un édit royal limita le nombre. Paris fut excepté, mais on n'y créa plus chaque année que six nouveaux maîtres, afin de les réduire au chiffre de trois cents, tous instruits et capables. L'apprentissage ne se commençait pas avant l'âge de neuf ans ni après seize. Le compagnonnage durait trois ans ; nul compagnon n'était admis en maîtrise s'il ne savait lire et écrire, s'il n'avait subi un examen et présenté son chef-d'œuvre. Chaque nouveau maître était tenu de faire graver et recevoir à la cour des Monnaies un poinçon à la fleur de lis couronnée et à son nom et devise, pour marquer ses ouvrages. Les boutiques devaient être en *lieux publics et apparents*. Défense expresse à toutes personnes, de quelque état, qualité ou condition qu'elles fussent, de faire *fait de courtier* en orfévrerie. Suppression des *franchieses* féodales attachées à certains lieux, tels que le palais, le Temple, l'abbaye Saint-Germain des Prés, etc., dans l'enceinte desquels on avait pu jusqu'alors travailler et vendre de l'orfévrerie sans être maître et sans avoir subi la visite des jurés du métier. Le 1er juillet de chaque année on procédait à l'élection de trois maîtres et gardes, dont l'exercice durait deux ans ; ils élisaient entre eux un doyen qui, pendant l'année de son décanat, jouissait des prérogatives et du rang attachés à ce titre honoraire, etc., etc. Ce règlement, sauf quelques révisions de détail, eut force de loi jusqu'à la Révolution, qui détruisit les maîtrises et les jurandes.

Mais nous voici arrivés aux guerres de religion, si funestes à l'orfévrerie religieuse. Ce fut comme une nouvelle invasion des barbares, comme une croisade impie contre les trésors des églises. Châsses, reliquaires, autels, les plus précieux ouvrages des siècles de saint Éloi, de Charlemagne et de saint Louis, respectés jusqu'alors malgré toutes nos calamités publiques, disparurent dans cette tempête. Les huguenots, possédés par un aveugle fanatisme, s'acharnaient à détruire tous les ornements du culte catholique. Mais ils ne sont pas les seuls coupables ; souvent les catholiques eux-mêmes prenaient part à la curée. Il y avait enfin les voleurs, opérant chacun pour son propre compte. Toutes sortes de trafiquants, affineurs, fondeurs et batteurs d'or, passementiers, fripiers, revendeurs et receleurs leur prêtaient la main. Un immense commerce de métaux précieux se faisait clandestinement. Sous peine de confiscation de corps et de biens, Charles IX le défendit, en appelant à son aide le corps des orfévres, dont il confirma par *lettres royaux* les priviléges, franchises et libertés. On les voit, au temps de la Ligue, jouer un certain rôle et souvent remplir les fonctions d'échevins ou quarteniers de la ville de Paris, les places de juges et de consuls au tribunal de commerce, qui venaient d'être créées. Leur doyen, Claude Marcel, fut même prévôt des marchands, perceveur des dîmes et surintendant des finances. Catherine de Médicis, qui le protégeait, ne dédaigna pas d'être la marraine d'un de ses enfants. Il avait des familiarités et des boutades qui sont restées célèbres. La reine les tolérait, s'en amusait. Elle l'appelait son compère.

Un jour, il vint l'inviter au feu de la Saint-Jean. La belle Marguerite, alors dans le printemps de sa beauté, se trouvait présente.

Claude Marcel lui passa la main sous le menton :

— Vous êtes aussi priée, la jolie fille.

Et tous les courtisans de rire. La reine mère avait donné l'exemple.

Un autre jour, devant le roi, quelques seigneurs connus par leurs dilapidations s'avisèrent de plaisanter le bonhomme Claude à propos de ses dents noires.

— Si j'ai la bouche sale, répliqua-t-il, j'ai les mains nettes.

C'était le type du bourgeois au franc-parler, à l'humeur gouailleuse, un orfévre qui mettait les pieds dans le plat, disait-on. Ambitieux de noblesse, il maria sa fille à un gentilhomme. Les noces se firent à l'hôtel de Guise, et toute la cour y dansa. Cependant, malgré tant d'honneurs, Claude Marcel se garda bien de quitter sa boutique du pont au Change.

Les orfévres y étaient revenus, comme aussi sur le pont Saint-Michel. Une assez plaisante comédie se joua sur ces deux théâtres. Quelques marchands forains y vendaient, le dimanche et les jours de fêtes, au sortir de la messe, des oiseaux, des chiens, des chats, des lapins et des écureuils, toutes sortes de *bestioles*. Ce commerce en plein vent encombrait le trottoir ; il choqua MM. les orfévres.

— On ne peut plus aborder nos boutiques, disaient-ils ; nous sommes ici chez nous. Au diable les animaux ! qu'ils vident la place !

Mais les oiseleurs ne se laissèrent pas intimider. Ils répondaient :

— Notre trafic s'exerce en vertu d'une ordonnance du roi saint Louis. C'est un droit, c'est un privilége.

On plaida. Les marchands de bestioles eurent gain de cause. Fureur des orfévres. Certain dimanche, ils font une sortie générale, délivrent et chassent tous les animaux, jettent les cages à la rivière.

Les oiseleurs, tout d'abord surpris, reviennent à la

charge ; les bâtons se mettent de la partie. On s'attaque, on se rosse mutuellement.

La justice intervint de nouveau, une transaction s'ensuivit. Désormais le marché aux animaux se tint à la Vallée-de-Misère.

Mais il y eut des entêtés qui se rétablirent plus tard sur les ponts. On y voyait encore dans notre jeunesse toutes sortes de sellettes, d'enseignes et d'écriteaux : Un tel tond les chiens et *va-t-en ville*.

Reportons nos regards vers Henri III. C'est le règne des bijoux. Le roi et ses mignons en étaient littéralement couverts. Des colliers et des chapelets, des bagues à tous les doigts, jusqu'à des boucles d'oreille. Et les dames se piquaient au jeu. Voici la description que nous donne Brantôme d'une des toilettes de la reine Margot.

« Un jour de Pâques fleuries, je la vis paraître si belle que rien au monde de si beau n'eût su se faire voir. Son beau visage blanc, qui semblait un ciel dans sa plus grande et blanche sérénité, était orné par la tête de grandes quantités de grosses perles et riches pierreries, et surtout de diamants brillants mis en forme d'étoiles. » Ce fut, en effet, Marguerite de Valois qui la première, en sema dans ses cheveux. Elle mit aussi à la mode les *miroirs de main* et les éventails.

L'école italienne dominait toujours, mais déjà l'influence allemande se faisait sentir à son tour. On imitait, dans tous les arts, les dessins et les ciselures de

Claude Marcel et la princesse Marguerite. Dessin de Ch. Gaildrau

Cologne et de Nuremberg. Augsbourg nous envoya le modèle d'un nouveau meuble, les grands coffrets à tiroirs, les médaillers et *cabinets* d'ébène et de sandal incrustés de pierres dures et d'arabesques d'ivoire. Nos orfévres, en quête de travail, les décoraient de médaillons, d'ornements, de statuettes en or et en argent. Quelques-uns même, parmi lesquels François Briot, ne dédaignaient pas de travailler l'étain, et fabriquèrent au moule, au marteau, des plats, des bassins, des buires et des aiguières, aussi finement ornementés que ceux d'une matière plus précieuse. Cette poterie d'étain *orfévrée* se répandit chez les riches bourgeois, la plupart partisans de la simplicité puritaine, et leur donna plus tard, sitôt que revinrent les jours meilleurs, le goût de l'argenterie et des joyaux, qui n'avait été jusque-là que l'apanage de la noblesse. Bernard de Palissy concourut à ce même but en ravivant, par ses admirables faïences, l'art à peu près oublié des émaux de Limoges. Un nouvel avenir se préparait ; nous allons le voir éclore avec le règne de Henri IV.

IX. — LES BOURBONS.

A l'entrée du Béarnais, Paris était trop pauvre pour lui offrir le cadeau d'orfévrerie en usage ; mais presque aussitôt, grâce à la sage administration de Sully, on voit se relever les arts endormis. Jean de La Haye fabrique un magnifique service de table pour la belle Gabrielle. Des peintres, des sculpteurs, des graveurs, des orfévres, les *orfévres du roi* sont installés au Louvre. Ils ne travailleront que pour lui, sous ses yeux.

Les grands seigneurs remontent aussi leur maison ; chacun d'eux tient à honneur de posséder une riche

argenterie à ses armes. Comme le souverain, le gentilhomme a son trésor, qu'il étale avec orgueil dans les grandes occasions. Le souvenir des ancêtres s'attache à chaque objet précieux dont ils ont enrichi l'hôtel ou le manoir. Si quelques pièces sont bossuées ou noires, c'est preuve d'ancienneté, de noblesse. Mais les princes, au-dessus de cette vanité, envoyaient souvent à la fonte tout un service de table afin de le remettre à la mode, ou bien en rapport avec le caractère particulier d'une fête. On lit dans Tallemant des Réaux que le duc de Savoie, traitant Madame Royale, qui jouait de la guitare, fit donner à toute sa vaisselle la forme de cet instrument.

Dans l'orfévrerie dite d'*accoutrement*, même transformation. Ce n'étaient que mascarades, ballets, comédies, carrousels, où chaque invité devait avoir un costume original, une parure encore inconnue. En 1606, au baptême du Dauphin et de ses sœurs, la robe de la reine était couverte de trente-deux mille pierres précieuses et trois mille diamants. Qu'on juge de son poids. Il fallut y renoncer. Sa valeur était de soixante mille écus, à l'estimation des joailliers et des orfévres.

Ils réalisaient de superbes bénéfices ; ils étaient en pleine prospérité. Aussi quelle splendeur dans les fêtes de leur confrérie ! La ville tout entière allait les voir le

Les orfévres et les marchands d'oiseaux. Dessin de Ch. Gaildrau.

1er mai se rendant à Notre-Dame, suivis de leurs apprentis et de leurs compagnons en beaux habits de velours ou de drap cramoisi, des cierges écussonnés dans leurs mains, de magnifiques bannières flottant sur leurs têtes. Au lieu du mai traditionnel, ils avaient d'abord donné de grands tabernacles ; puis ce furent des tableaux commandés aux peintres les plus en renom : Jouvenet, Vouet, Coypel, Lesueur, etc., etc. Grâce à ces offrandes annuelles, Notre-Dame devint un véritable musée, le seul que possédât alors Paris. Tout ce qu'on en a pu conserver est maintenant au Louvre.

D'autres relations existaient entre les artistes et les orfévres. Peintres, sculpteurs, graveurs, architectes, c'était à qui leur fournirait des *crayons* ou esquisses, des modèles ou des arabesques. Chaque œuvre importante, on la reproduisait au burin ou à l'eau-forte. Etienne Delaulne, dit *Stéphanus*, Gédéon l'Egaré, Michel Leblond, Hans Schroder et tant d'autres publiérent des livres de *feuilles d'orfévrerie*. La Flandre et la Hollande, qui possédaient alors de célèbres joailliers orfévres, nous envoyèrent leurs modèles, et le génie français se les appropria, les perfectionna. Les anciens du métier firent de leurs fils des dessinateurs. Toute une nouvelle génération se mettait à l'œuvre ; elle allait produire Claude Ballin, un maître.

Né en 1615 à Paris, c'était le fils d'un riche orfévre.

Dès son jeune âge, il étudie le dessin avec ardeur et fréquente les ateliers des peintres. La vue des œuvres du Poussin enflamme son imagination, développe son talent. A dix-neuf ans, il exécute quatre grands bassins d'argent de soixante marcs chacun, représentant en relief les quatre âges du monde.

Le père, fier du talent de son fils, s'était prêté à cette fantaisie, mais la dépense l'inquiétait un peu.

— Où trouver un acquéreur? disait-il.

Un soir, le jeune Claude était seul à l'atelier; deux gentilshommes aux grandes façons se présentent. C'est l'hiver; ils sont enveloppés dans leur manteau. L'ombre de leur large feutre dissimule en partie leurs traits.

Claude, d'ailleurs, les regarde à peine. L'un d'eux vient de demander à voir ses bassins, Claude s'empresse de les lui montrer.

C'est l'autre qui s'avance et les examine. Il n'a pas encore dit un mot, mais il semble satisfait. La lampe maintenant l'éclaire; anxieusement, le jeune orfévre l'observe.

C'est un homme au visage pâle, aux traits allongés, au noble front. Sa fine moustache, retroussée suivant la mode du temps, lui donne une apparence militaire. Dans son regard, dans toute sa personne, dans son silence même, il y a quelque chose d'imposant, comme l'habitude et le droit de commander aux autres.

Son compagnon ne lui parle qu'avec déférence.

Il lui fait admirer les figures et les ornements des bassins.

— Je les achète, dit enfin celui qui n'a pas encore parlé; mais il me faut aussi quatre vases qui en soient dignes. On y gravera mes armes.

— Quelles armes? demanda Claude Ballin, tout frémissant de joie.

— Quoi! se récrie l'autre, vous n'avez pas reconnu le cardinal?

C'était le cardinal de Richelieu.

L'orfévre, confus, s'inclina,

— Mettez-vous à l'œuvre, reprit le grand ministre, j'en parlerai au roi. Il aime les gens de talent. Bon courage!

Et suivi de son compagnon, il s'éloigna.

Un instant plus tard, le vieux Ballin rentra.

Avant même de s'expliquer, son fils lui sauta au cou; puis d'une voix haletante :

— Père!.., vos quatre bassins sont vendus!... Il m'a commandé quatre vases pareils!,,, Oh! je le jure, il sera content de moi!

— Mais qui? qui donc?

— Le cardinal!

Et toute la maison fut en fête.

Dès le lendemain, les vases étaient commencés; l'artiste se tint parole.

Tel fut le point de départ de sa réputation. Elle s'accrut rapidement, grâce aux nombreux et magnifiques ouvrages qui sortirent de ses mains fécondes. Ce fut lui qui créa dans l'orfévrerie le style Louis XIV. La première épée, le premier hausse-col que porta le roi furent ciselés par Ballin. Des figures en ronde bosse et de haut-relief enrichissaient la plupart des services de table qu'il composa, soit pour la cour, soit pour les grands seigneurs, comme aussi tous ces meubles d'argent : tables, cabinets, consoles, canapés, trépieds, lits et baldaquins, qui firent l'admiration de tout un siècle. Son argenterie d'église ne fut pas moins remarquable. La pièce la plus vantée était un soleil de vermeil de cinq pieds de hauteur, qui servait à exposer le saint sacrement à Notre-Dame. Il a disparu à la Révolution.

Les autres grands ouvrages de Ballin, exécutés pour le roi sous les ordres de Colbert, ne durèrent même pas si longtemps. Louis XIV lui-même eut le courage de les sacrifier, vers la fin de son règne, pour payer les frais de la guerre. En 1658, ils furent envoyés et fondus à la Monnaie; mais on en avait pris les dessins. Ils attestent la finesse et l'élégance de leur exécution, leur somptuosité majestueuse. Heureusement le vieux Claude n'assista pas à la destruction de son œuvre; il était mort depuis dix ans. Sa tombe est à Saint-Germain l'Auxerrois, à côté de celle de Pierre Varin, le célèbre graveur en médailles, son meilleur ami.

Louis XIV avait aussi la passion des pierreries, et surtout des diamants, dont le commerce centupla sous son règne. Des voyageurs allaient lui en chercher jusque dans l'Inde. Jean Chardin, qui a écrit ses *Voyages en Perse*, était le fils d'un joaillier de la place Dauphine, et ce fut avec le titre de marchand du roi qu'il établit sa résidence à Ispahan. Bien d'autres encore expédiaient en France des gemmes et des perles. On apprit à les mieux connaître, et Robert de Berquen publia *les Merveilles des Indes*, ou *Nouveau Traité des pierres précieuses*. La toilette des dames ruisselait de diamants, portés en bagues, en pendeloques, en rivières, en ferrets, en aigrettes ou bouquets de fleurs. Chez les hommes, même étalage. Boucles de souliers, boutons de vestes, nœuds d'épées et de chapeaux, ordres de chevalerie sont autant de joyaux. Souvent les habits de soie et de velours brillent d'un semis d'étincelles. Et le roi! Figurez-vous Louis XIV lorsque, tout resplendissant d'or, de diamants et de pierreries, il s'avisait de représenter le soleil.

C'était le bon temps pour les joailliers, pour les orfévres. Ballin, les deux Courtois, Roussel, Labarre, Vincent Petit, Louis Roupert et Julien Desfontaine avaient logement au Louvre. Ce dernier fournissait à lui seul tous les joyaux et bijoux que le roi distribuait en cadeaux.

Aussi, lorsque se construisit le nouveau quai qui devait aboutir au terre-plein du Pont-Neuf, les orfévres se trouvaient en fonds. Ils achetèrent tout ce terrain, firent construire toutes ces grandes maisons qui s'élèvent depuis le pont Saint-Michel jusqu'à la place Dauphine. Ce fut le quai des Orfévres. Le voisinage de la Conciergerie, du palais, et plus tard de la préfecture de police, leur garantissait la sécurité. Derrière les vitres de chaque boutique, un brillant étalage éblouissait les yeux. C'était, pour ainsi dire, l'exposition permanente de l'orfévrerie parisienne.

Vers cette même époque, quelques modifications de détail furent introduites dans ses règlements. La corporation ne nomma plus que trois représentants, mais pour deux années, ce qui faisait toujours six gardes en exercice, à savoir : deux anciens, deux modernes et deux jeunes. La désignation des candidats, la présentation des élus à la cour des Monnaies s'accomplissaient avec un certain cérémonial, en belles robes neuves de taffetas cramoisi. Après les discours et salutations, après le serment solennel, on brisait l'ancien poinçon, on insculpait le nouveau. Venait ensuite la nomination du doyen; puis le *régal*, commandé par *les dames* des nouveaux dignitaires.

Il ne faut pas croire cependant que la corporation des orfévres n'ait jamais traversé que des jours pros-

pères. Sous la vieillesse de Louis XIV, nouvelle décadence. Les grands seigneurs, suivant l'exemple du roi, avaient envoyé leur argenterie à la Monnaie. Toutes ces pièces artistiques et massives, toute cette grosse orfévrerie des familles nobles disparut et ne se renouvela pas. La porcelaine décorée la remplaçait dans le service de table ; dans l'ameublement, le cuivre doré. Il en fut de même quant aux commandes pour les églises. La joaillerie seule se soutenait. La situation des orfévres devint déplorable. Ils s'en plaignirent énergiquement dans une supplique au roi.

Mais la mode en France est souveraine et le roi n'y pouvait rien que maintenir au Louvre ses quatre orfévres. A peine travaillaient-ils de leur art. Montarsy, joaillier royal, s'occupait surtout de bric-à-brac. Alexis Loire gravait de grandes planches d'après Mignard et Rubens. D'autres se faisaient architectes et sculpteurs, à l'exemple des deux Germain. Nous devons nous arrêter à ce nom, une des gloires de la France.

CH. DESLYS.

(La fin à la prochaine livraison.)

CHRONIQUE DU MOIS.

LE SALON DE 1870 (FIN).

La *Salomé* de M. Regnault a été l'œuvre la plus discutée de l'exposition. Que l'on admire sans réserve le prodigieux tour de force accompli par le peintre ou que l'on regrette le fâcheux emploi de facultés exceptionnelles, il est impossible de ne pas se sentir attiré vers cette toile et de ne pas y revenir après l'avoir quittée. La lumière qui s'en dégage fait l'ombre tout alentour. L'œil ébloui ne voit que la *Salomé* dans le salon qu'elle illumine. Ces cheveux noirs se détachant sur la draperie jaune, cette jupe de même couleur, tout cela forme un mélange de couleurs heurtées qui se fondent dans un ensemble harmonieux.

« En Hongrie, trois jours avant l'exécution, le public est admis dans la prison à visiter le condamné qui va expier son crime. L'argent donné par les visiteurs est destiné à faire dire les messes des morts. »

Tel est le sujet que M. Munkacsy a traité avec une intelligence et une profondeur de sentiment tout à fait remarquables. Le condamné, seul, assis, enchaîné sur son escabeau, sombre figure pleine de rage concentrée, morne et obsédé par l'importune curiosité du visiteur ; sa pauvre femme, la face au mur, dans une attitude de douleur et de confusion ; son enfant, inconscient de tant de malheur et de honte, debout près de lui dans un naïf étonnement ; le factionnaire croate qui regarde, indifférent, cette scène de désespoir ; enfin le groupe des curieux, séparé du condamné par la petite table aux offrandes, sur laquelle deux chandelles fumeuses encadrent le crucifix, la vieille femme qui se détourne avec horreur, l'ouvrier qui, tout en ouvrant de grands yeux, bourre impassiblement sa pipe, le cynique gamin qui se faufile entre les autres pour assister au prologue du drame dont il verra le lendemain le dénoûment sur la place publique, tout, jusqu'à la lumière du cachot, contribue à l'effet saisissant du tableau, et classe dès aujourd'hui M. Munkacsy au nombre de nos meilleurs artistes.

M. Zamacoïs a obtenu cette année un grand succès, succès d'esprit au moins autant que de peinture. *L'Amour platonique* nous montre un domestique nègre qui, tout en époussetant le salon de son maître, est tombé en extase devant un charmant buste de Vénus pudique. Son plumeau serré entre ses bras, il adresse la plus sentimentale des déclarations à la déesse de Cythère, pendant que, dans le fond, un satyre railleur se moque de ses transports amoureux. *L'Education d'un prince* est conçue dans la même note spirituelle. Un petit Infant d'Espagne, à plat ventre sur un tapis au milieu d'un salon d'attente, s'amuse à bombarder avec des oranges toute une armée de soldats de plomb. Derrière lui sa bonne, une nourrice de l'Asturie, se tient fièrement campée, comme une personne qui a une haute idée de sa mission. A l'autre bout du tapis, un groupe de vieux courtisans, tous chamarrés de décorations, applaudit aux exploits guerriers du prince ; les plus zélés se baissent autant que le leur permettent leurs rhumatismes pour relever les blessés et renvoyer ses munitions à l'auguste artilleur. Intention excellente, facture soignée ; somme toute, deux bonnes toiles.

Le *Gulliver* de M. Vibert nous représente l'innombrable armée des Lilliputiens qui vient de cerner et de garrotter l'infortuné voyageur pendant son sommeil. Elle est tout uniment ravissante cette armée de petits bonshommes. La fantaisie pittoresque des costumes, l'heureuse disposition des groupes, l'éclat de la couleur, le fini de l'exécution légitiment parfaitement le succès populaire de M. Vibert. Seule, la figure de Gulliver, lourde et disgracieuse, fait tache dans ce gracieux pêle-mêle des plus riantes couleurs.

L'*Enterrement à Venise*, de M. Brion, est un tableau bien étudié, bien composé, d'une facture large et solide. Autant en dirons-nous de la *Rue de Jérusalem*, par M. Bonnat, avec ses marchandes d'oranges accroupies le long du mur ; de la *Femme fellah*, du même artiste, malgré ses tons un peu sombres ; du *Bord de l'eau*, par M. Heilbuth, fraîche et spirituelle idylle, évidemment inspirée par les élégances mondaines du lac d'Enghien.

M. Jundt, qui ne varie guère ses types, nous offre cette fois encore ses gracieuses paysannes alsaciennes égarées et souriantes à travers les brouillards du Rhin, agréable peinture en vérité, mais si peu solide qu'on se demande ce qu'il en resterait si le brouillard venait à se dissiper.

Toutes les vigoureuses qualités de M. Breton se retrouvent dans les *Lavandières des côtes de Bretagne*. Une belle lueur de soleil couchant entoure le groupe principal d'une harmonieuse auréole.

Les Traînards, effet de neige, par M. F. Chenu, nous révèlent un artiste en pleine possession de son art. Les personnages marchent et vivent, et la perspective fuit à l'horizon dessinant la silhouette des maisons sombres et des arbres couverts de givre.

La Méditation de M. Cote est une délicieuse étude de jeune fille ; dans son clair et limpide regard qui s'élève du livre vers le ciel, on lit la pensée d'une âme chaste et pure.

Le style officiel n'a pas porté bonheur à M. Yvon. Ses *États-Unis d'Amérique*, avec leurs figures symboliques et allégoriques, restent pour nous fort inférieurs à ses grandes épopées militaires.

Mais hâtons-nous. Citons, au courant de la plume, dans le genre sérieux : la *Marie Touchet* de M. Comte; les *Juifs insultés par des truands* de M. Moyse; *le Matin et le Soir de la vie* et *la Muse populaire italienne* de M. Hébert; *la Femme du pêcheur* de M. Feyen Perrin; *les Oranges* de Mme H. Brown; *la Fête juive* de M. Dehodencq; *le Calvaire* de M. Delaunay; l'*Engagement entre les Cosaques et les gardes d'honneur* (1814) de M. Detaille; dans le genre familier : *la Vente d'une mule*, de M. Worms, petite toile aussi finement composée que finement peinte; *la Jeune Fille au plateau* de M. Chaplin; *le Secret* de M. Marchal, qui ne vaut certes pas la *Pénélope* de l'an dernier; *la Cigale et la Fourmi* de M. Voillemot; *la Confession du toréador* de M. Eug. Giraud; *les Adversaires politiques* de M. Schlœsser; *les Oies du frère Philippe* de M. Hiliemacher; *l'Intempérance et le Travail* de M. Yan' Dargent; *la Soupe de Coppel* de M. Anker, cette joyeuse anecdote de deux armées suisses se réunissant pendant un armistice autour de la même gamelle.

Parmi les portraitistes, c'est M. Carolus Duran qui tient la corde. Son *Portrait de Mme Feydeau* est une œuvre vraiment magistrale. Ressemblance, attitude, coloris, dessin, tout mérite les plus grands éloges. Après M. C. Duran, Mlle Nélie Jacquemart (*Maréchal Canrobert, Mme la baronne Gaston de M****), MM. Cabanel et Jalabert soutiennent dignement leur vieille réputation.

Quant aux paysagistes, ils occupent toujours le premier rang et forment le groupe le plus nombreux de

Salon de 1870. *Le Calme du soir.* Tableau de Pierdon, dessin de l'auteur.

talents incontestables. Même, si l'art n'avait d'autre but que l'imitation de la nature, on compterait aujourd'hui à peu près autant de maîtres que d'exposants. Mais la sincérité de la reproduction n'est que le point de départ, et la définition de l'art par Bacon : « L'homme ajouté à la nature, » restera éternellement vraie. A la représentation exacte des lignes et des contours du modèle, l'artiste doit ajouter l'impression que ce modèle a produite en lui. C'est ainsi que son œuvre, se dégageant de l'imitation pure et simple qui est habileté d'ouvrier, s'élèvera à la beauté idéale qui est le domaine du génie. Voyez plutôt le paysage de M. Millet, *Novembre*. Un champ nouvellement labouré qui étage ses sillons sur la pente d'un coteau; vers les premiers plans, une herse; aux derniers deux maigres arbustes et un chasseur qui tire un coup de fusil sur une nuée d'oiseaux, le tout couronné d'un ciel chargé de pluie : voilà le tableau, rien de plus. Cependant vous vous arrêtez à contempler ce champ que vous avez vu mille fois dans vos promenades, sans y prendre garde, et peu à peu il s'élève dans votre esprit comme l'écho vague d'une harmonie grave, triste, accablante, qui vous reporte à ces heures froides et sombres de l'automne où il semble que le deuil de la nature soit d'accord avec celui de l'âme. N'est-ce pas aussi l'harmonie du fait et de la pensée qui prête tant de charmes aux toiles de M. Corot? Son *Paysage avec figures*, échappe à la description. Une impression saisissante de calme poétique enveloppe ces eaux, ces rochers, ces arbres d'une atmosphère idéale. Les Grecs eussent appelé M. Corot le peintre des champs Élysées. Après cet artiste, qui a marqué toutes ses œuvres d'une empreinte si personnelle, il faut citer M. C. Bernier, dont le talent grandit à chaque exposition; MM. Daubigny et César de Cock, qui sont tou-

jours au premier rang; MM. Chintreuil, Harpignies, Baudit, Hanoteau, de Bar, Berchère, Lavieille, Guillaumet, qui excelle à rendre la profondeur des horizons du désert; Pierdon, dont nous aimons à reproduire la charmante toile *le Calme du soir*; Amédée Jullien (*Environs de Villers*); Wild, le peintre de Venise, Mouchot, Pasini, etc.

Les peintres de fleurs et d'animaux ne manquent pas non plus au rendez-vous : M. Schenck a envoyé ses chèvres; MM. Chaigneau et Palizzi, leurs moutons; M. Vollon, ses poissons; M. Van Marcke, ses troupeaux de bœufs; M. Couder, ses fleurs des champs; M. Th. Rousseau, ses prunes et ses cerises; M. L. Joulin, l'éventaire d'une bouquetière dont les vives couleurs et les tons harmonieux étincellent sous la neige d'hiver. Il y a beaucoup de talent dans toutes ces toiles, et les jeunes marchent vaillamment sur les traces de leurs devanciers.

CHARLES DICKENS (1).

La mort de M. Charles Dickens, le premier romancier de l'Angleterre, est devenue entre les deux nations un lien sympathique, et la France et l'Angleterre ont porté le même deuil. L'événement est assez rare pour qu'il

Salon de 1870. *Environs de Villers* (Normandie). Tableau d'Amédée Jullien, dessin de l'auteur.

soit signalé des deux côtés du détroit; Charles Dickens était nôtre, il tenait sa place au foyer domestique. Anglais, Français, il était sérieux et plaisant tour à tour, jamais en défaut de style et d'invention. Chacun l'aimait, parce qu'il savait vivre et qu'il savait rire. Historien des mœurs nationales de l'Angleterre, il sera jusqu'à la fin du siècle le représentant le plus aimable et le plus aimé des jours où nous aurons vécu.

Son œuvre est considérable; il écrivait très-vite et très-bien. Il nous délivrait des ennuis de l'exorde. Il n'était pas homme à préparer pendant deux tomes l'effet d'une scène favorite, une scène à la Walter Scott, si longtemps aspirée, attendue, et qui finit par représenter tout un drame. Au contraire, Charles Dickens entrait tout de suite en matière, il se jetait à corps perdu au milieu des aventures, heurtant sans reproche et sans peur les hommes et les choses, les choses les plus vulgaires, les hommes les plus étranges. Il excellait dans la description, il s'arrêtait volontiers dans une salle d'auberge, il savait tous les mystères de la diligence et des chemins de fer. Comme il se sentait écouté, suivi, applaudi, recherché des lecteurs, et qu'il les

(1) Voir le portrait de Charles Dickens, t. XXX, p. 184.

traînait à sa suite, il allongeait à sa fantaisie, en deux ou trois tomes, un récit qui tout au plus comportait deux ou trois chapitres. Mais on le lisait sans lassitude, et nous allions les uns les autres, sans nous plaindre des longueurs, jusqu'à la fin de *la Petite Dorrill* et de *Dombey père et fils*. Imperturbable, il nous disait tous les allants et venants de sa comédie; il nous montrait les voisins, les parents, les amis, les ennemis de sa famille adoptive. Il était ingénieux à tout surprendre, à tout savoir, tantôt dans les larmes, tantôt dans la gaieté la plus folle. Il s'enivrait de bière et de vin d'Aï, enfin de telle sorte il s'arrangeait, que nous savions le nom, l'habitude et le logis de tant de héros qu'il a mis en scène : usuriers, marchands, bourgeois, avares, libertins. Il ne leur faisait pas grâce d'une bassesse, même d'un crime; il tenait sous sa main puissante et légère un monde entier de jeunes gens, pauvres, obscurs, misérables, vivant de peu, et rêvant la chose impossible. En même temps, combien de fillettes, d'orphelins, de nobles cœurs, de pauvres créatures déclassées, suivant au hasard les sentiers les plus cruels. Puis tout à coup, au moment le plus fabuleux de ces misères, et quand il faut que la victime enfin succombe, on voit surgir par miracle un brave homme oublié dans un coin. Nous le regardions à peine, et soudain le voilà qui se montre, entouré des obéissances et des respects du genre humain. Il est très-riche et très-bon, mais fort souvent ridicule, et son bienfait se ressent des disgrâces de son esprit et des imperfections de son corps. Charles Dickens aime assez la grimace, il ne se gêne guère pour exposer son brave homme aux risées. Il a dû lire, étant jeune, *le Doyen de Killerine* et les charges de l'abbé Prévost. Il était aussi le proche parent de Fielding et de Richardson. Il riait également des femmes ridicules, vêtues à la mode d'avant-hier et coiffées de chapeaux impossibles. Les petits enfants les suivaient à la trace; en vain les poches de ces braves dames étaient bourrées de confitures et de bonbons, les enfants leur jetaient des pierres tant que leurs petites mains en pouvaient contenir. Au fait ils étaient si gais, si jolis, les yeux bleus et les cheveux bouclés, qu'on leur pardonnait bien vite. Ils sont partout ces petits enfants de la joyeuse Angleterre. Un jour la reine et le roi (Charles Ier s'il vous plaît) rencontrèrent un de ces jolis petits garçons dans le jardin de Windsor:

— Qui donc es-tu, mon petit ami, disait le roi?

— Sire, dit-il, je suis le fils d'un de vos mangeurs de bœuf (c'est le nom que l'on donne aux gardiens de la Tour).

— Bon, reprit le roi Charles, mets-toi donc à genoux pour baiser la main de la reine.

— Oh! dit l'enfant, je ne veux pas salir mes culottes neuves. Donc, s'il plaît à Votre Majesté, je baiserai les mains de la reine sans me mettre à genoux.

Qu'en dites-vous? Ce petit mangeur de bœuf vous a tout à fait une tournure à la Charles Dickens.

C'était beaucoup déjà, pour un romancier tel que celui-là, d'avoir rencontré tout un peuple curieux des intérêts de chaque jour. Charles Dickens en était le maître; il poussait devant lui, comme un vil troupeau, ces accapareurs infatigables, ces escamoteurs du bien d'autrui, ces négociants en toute sorte de vieilleries, ces marchands de mille nouveautés. Ceux-ci font de grosses fortunes, et ceux-là pataugent dans les abîmes. Comme il a traité les maîtres d'école et les maîtresses de pension! Ah! les pauvres enfants confiés à ces montres! Nulle grâce et pas de pitié: des cris, des malédictions et des larmes. Si nous ne sommes pas assez forts pour soutenir ces cruels détails, le lecteur anglais n'en a jamais sa suffisance. Il faut vraiment des cœurs de roche pour assister jusqu'à la fin à ces lentes exécutions.

Plus tard, cependant, la victime était secourue et sauvée. Une main paternelle la rencontrait pour sécher ses larmes, pour ranimer le pauvre petit, peigner ses cheveux, laver son doux visage, et l'asseoir à la table hospitalière, entre le roastbeef et le plumpudding nationaux. Plus le romancier avait été féroce, et plus la charité se montrait infatigable. O le brave homme! ô le cruel bourreau! voilà comment il devint si populaire. A force de tendre la corde sans la rompre, il tenait l'attention publique attentive à ses fictions les plus incroyables. Que de fois ses plus beaux livres ont rencontré l'unanime réprobation! Mais, tout d'un coup, sa fable étant mieux connue, il reprenait l'avantage, et son livre allait aux nues, juste au moment où il n'en voulait plus lire une seule page. C'est l'histoire de *Nicolas Nickleby*, et de *David Copperfield*. Exécrés le matin, admirés le soir; sa honte devenant, par miracle, une irrésistible admiration. Que de fois le libraire, épouvanté de son entreprise et la déclarant misérable après les vingt premières livraisons, s'en vint frapper à la porte de l'auteur, disant que tout était perdu, que sa fiction outre-passait toute vraisemblance, et qu'à tout prix il fallait l'interrompre... — « Attendez encore huit jours, » répondait Charles Dickens, et véritablement il était en train d'opérer pour la livraison prochaine une telle révolution, qu'il était sûr de reconquérir l'estime et l'attention qui le fuyaient. Il jouait sans inquiétude avec ce qu'il appelait son peuple, et son peuple le lui rendait bien.

Pour nous, Charles Dickens n'est pas tout entier dans ces gros tomes, qui ne sont pas faciles à lire jusqu'au bout. La vie, au présent siècle, va trop vite, pour que nous ayons le temps d'écouter ces longues fables, toutes remplies d'enfantillages. L'auteur anglais, à l'exemple des romanciers français, il faut le dire, abuse assez souvent de la patience et de l'attention du lecteur. Ça marche à grand'peine et c'est trop long. Mais celui-là qui veut savoir toute la valeur de Charles Dickens la cherchera et la trouvera dans ces contes charmants qu'il improvisait chaque année en l'honneur de la nuit de Noël. C'était sa façon de célébrer le Christmas, et l'Angleterre attendait impatiemment cette nuit de fête, où il n'est pas un homme assez pauvre, un enfant assez abandonné pour renoncer à sa part du repas traditionnel et même à son exemplaire du beau conte, empreint d'espérance et d'espoir. Charles Dickens n'y manquait guère, et le premier venu vous dirait encore aujourd'hui ces *Contes de Noël :* tantôt *le Grillon du foyer, le Premier Cri et le Second Cri du cri-cri ;* tantôt *les Ombres de Noël,* avec cette préface de l'auteur :

« J'ai essayé, dans cette ombre de livre, d'évoquer l'ombre d'une idée. Puisse-t-elle mettre mes lecteurs bien avec eux-mêmes, bien avec les autres, bien avec la raison, bien avec moi.

« Puisse-t-elle hanter leur maison sous une forme qui leur soit agréable et n'éveiller que d'heureux souvenirs.

« Leur fidèle ami et serviteur. »

Ces historiettes sont des chefs-d'œuvre empreints

d'une tendresse et d'une grâce ineffables. Quel charme à lire et à relire *le Carillon du nouvel an*, surtout *le Combat de la vie :*

« Il advint une fois, dans la vaillante Angleterre, peu importe quand, peu importe où, qu'une terrible bataille fut livrée, livrée dans un de ces longs jours d'été où ondoie l'herbe verte. Ce jour-là, plus d'une fleur sauvage, façonnée avec amour par le Tout-Puissant, coupe embaumée de la rosée des cieux, sentit son calice émaillé s'emplir de sang, et, frissonnante, se pencha et mourut. Plus d'un insecte qui emprunte sa couleur d'émeraude aux feuilles et aux herbes, souillé ce jour-là par le contact impur des mourants, s'enfuit, laissant sur son passage une trace empourprée; le papillon même teignit de sang, dans l'air, l'arête de ses ailes. »

Quoi de plus charmant? Une fois pris, qui que vous soyez, obéissez à l'enchanteur. Ces belles petites choses valent beaucoup mieux que tant de gros livres qui représentent toutes ses peines, tous ses labeurs. Quand il écrivait les *Contes de Noël* au bruit de la théière, au bruit du grillon domestique, à la clarté de la lampe, à l'heure de minuit, Charles Dickens ne rêvait pas qu'il serait riche un jour. Il se contentait de vivre avec la simplicité d'un écrivain français. Il faut dire aussi que ces contes de chaque année obtinrent l'insigne honneur d'une traduction signée d'un nom célèbre à bon droit par tant de belles pages qui signalent à l'estime, à l'admiration du lecteur le nom de Mme Louise Belloc.

Toutefois Charles Dickens avait un rival dans l'adoption de la foule, un romancier célèbre et charmant, M. Thackeray. A toutes les qualités de l'écrivain, Thackeray ajoutait le talent du dessinateur. L'un et l'autre ils ont publié un journal où l'image et la parole allaient de compagnie. Hélas! Thackeray, bien qu'il fût le plus jeune, devait mourir trois ans avant son cher confrère. Il est l'auteur de *la Foire aux vanités*, le plus grand succès de sa vie littéraire. Il avait précédé Charles Dickens aux États-Unis, où chacun d'eux, dans une suite de lectures populaires applaudies, devaient trouver un regain de fortune et de renommée. Ils subirent aussi, chose étrange! les mêmes chagrins dans un mariage où tout semblait à l'abri des orages; mais Thackeray, non moins que Charles Dickens, éprouva que la paix du ménage ne s'inquiète guère des vertus de la femme et des talents du mari. Même, en témoignage de ces chagrins domestiques, il reste de M. Charles Dickens une lettre admirable et touchante, où l'on voit tout à la fois l'honneur de Mme Dickens et l'innocence du poëte dont elle portait le nom glorieux :

« Les ménagements qu'un homme doit à une femme m'obligent à me contenter de remarquer que ce caractère de Mme Dickens a rejeté tous ses enfants sur une autre qu'elle-même. Je ne puis, en dépit de tous mes efforts d'imagination, me figurer ce qu'ils seraient devenus sans leur tante, qui a grandi avec eux, qui leur a sacrifié la meilleure partie de sa jeunesse et de sa vie, et à qui ils sont dévoués.

« Pour prévenir une séparation entre Mme Dickens et moi, elle a épuisé les remontrances, les raisonnements; elle a souffert, elle a peiné; elle est revenue à la charge. Mme Dickens lui a souvent exprimé, surtout dans ces derniers douze mois, combien elle appréciait ses soins et son dévouement. Il y a quelques années, Mme Dickens avait coutume de me représenter qu'il vaudrait mieux qu'elle me quittât et vécût à part, que son éloignement pour moi, qui augmente chaque jour, me trouble parfois péniblement; qu'elle se sent même impropre à la vie que lui impose l'existence commune, et que quitter la maison serait le meilleur parti qu'elle pourrait prendre.

« Je lui ai toujours répondu que nous devions supporter notre malheur et combattre jusqu'au bout; que les enfants étaient la première de toutes les considérations et que j'avais bien peur qu'à cause d'eux nous ne dussions rester liés l'un à l'autre en apparence. Enfin, dans ces dernières trois semaines, Forster me fit entendre que, dans leur propre intérêt, il vaudrait mieux procéder à de nouveaux arrangements pour cette triste mission. . . . . .

. . . . . .

« Personne, je l'espère, après avoir lu ce que j'écris ici, n'aura la cruauté et l'injustice de donner à notre séparation quelque interprétation fausse. Les plus âgés de nos enfants la comprennent parfaitement, tous l'acceptent comme inévitable. Il n'y a pas, entre nous, l'ombre d'un doute ou d'une dissimulation; mon fils aîné et moi ne faisions qu'un, quant à tout ceci. »

Le premier soin du voyageur à Londres est de visiter le Saint-Denis des Anglais, l'abbaye de Westminster. Sous ces voûtes sereines, dont le pied touche à l'abîme et dont le faîte se perd dans les cieux, quel homme oserait ne pas s'incliner devant cette réunion sublime de tombeaux, couverts de la louange des siècles et des respects du temps présent, où dorment en silence les rois, les tyrans, les martyrs, les victorieux, les vaincus de la politique et de la guerre, mêlés aux poëtes, aux historiens, aux grands conservateurs du génie et de la tradition des peuples? Dans cet entassement de renommées éteintes et de gloires épuisées, dans ce monceau de pierres séculaires et de noms glorieux gravés sur le marbre et l'airain, la reconnaissance de l'Angleterre et l'admiration de la France ont transporté Charles Dickens. Il repose éternellement dans ce repos solennel de toutes les majestés de la Grande-Bretagne, au pied du marbre du sage et célèbre Addison.

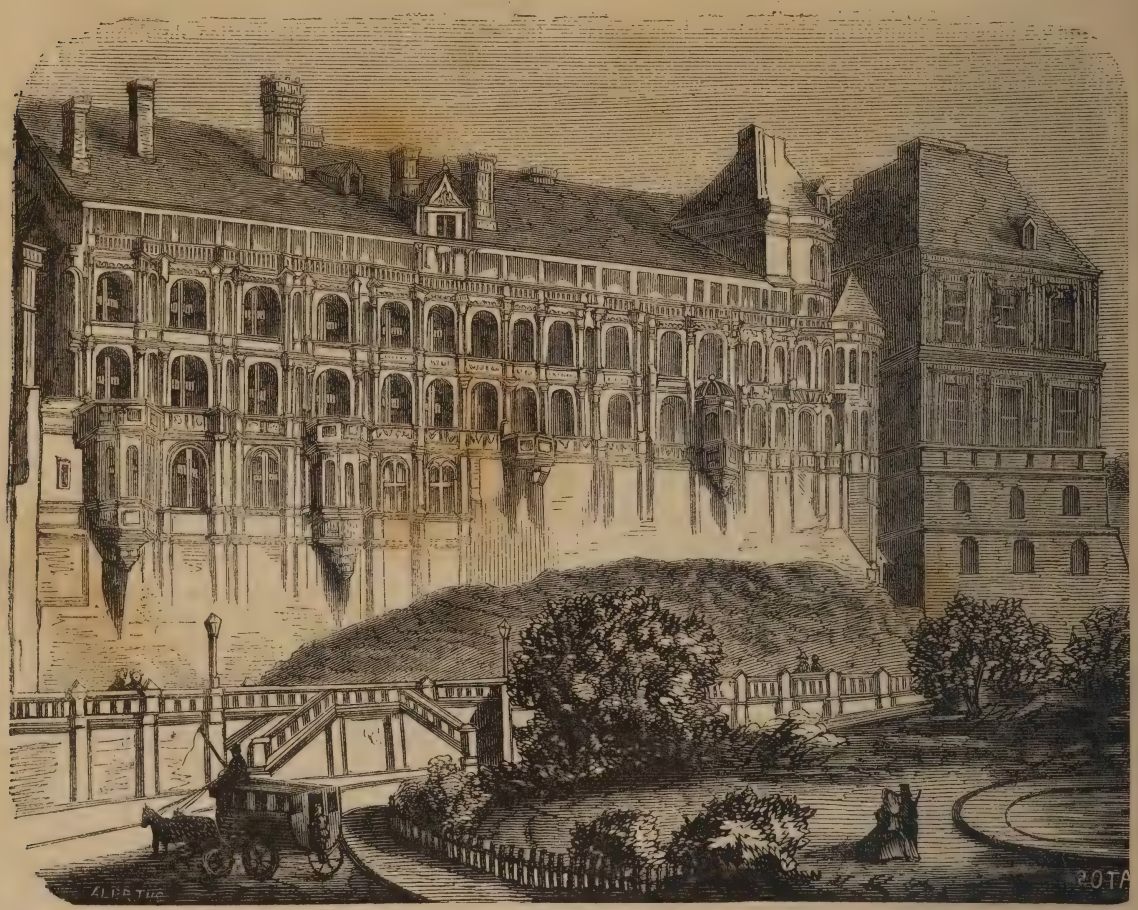
LE CHATEAU DE BLOIS.

La réunion de la haute Cour de justice dans la salle des états généraux de Blois va attirer sur ce précieux monument l'attention de l'Europe entière. Construit lentement, à diverses époques, il a gardé l'empreinte des variations de l'art architectural. « On y lit très-distinctement, dit M. Baillargé, les travaux et les modifications successives de chacun de ses possesseurs, ceux des comtes de Blois, de la maison de Châtillon, au treizième siècle; des ducs d'Orléans, de Louis XII, de François Ier, de Gaston, frère de Louis XIII. » Ce monument, par une pensée qui honore le règne de Louis-Philippe, a été restauré avec beaucoup de respect, vertu peu commune chez les architectes, par M. Duban.

Situé dans un site admirable, ce château est vraiment historique, non-seulement par l'élégance et la solidité de ses lignes, mais encore par les souvenirs qu'il rappelle. Il fut le séjour de prédilection des Valois; de là, ils dominaient le cours de la Loire, poétique et perfide comme eux. La vue de son intérieur révèle le génie de cette race élégante et dégénérée, mêlant d'une façon si étrange Dieu, la volupté et le crime. C'est dans ses murs épais, aux portes basses, qu'a eu lieu l'assassinat du duc de Guise et de son frère le cardinal. Le livre de M. Vitet à la main, on peut suivre le drame pas à pas. Rien n'est changé dans la disposition du théâtre; voici

la salle du conseil où, de la part du roi, on vint mander le duc de Guise ; voici le cabinet où se tenait le roi. Il serait facile de marquer le lieu précis que couvrit la victime, qui, tombée, paraissait si grande à Henri III.

Dans ce château, si riant à l'extérieur, mais à l'intérieur d'un aspect vraiment tragique, on trouve encore la prison et les oubliettes telles qu'elles étaient dans ces temps cruels. En fait d'horreur, rien ne peut être comparé à ces affreux réduits. A côté d'un cachot froid, humide, mal éclairé, voûté en nervures d'ogives qui s'élèvent à plus de dix mètres, on trouve un antre épouvantable qui glace le sang. On y descend par un trou qui s'ouvre béant lorsque la trappe qui le ferme n'est pas baissée. Ce trou est l'ouverture d'un puits d'une profondeur de douze à quinze cents mètres, qui aboutit à une espèce de bière de deux mètres carrés : ce sont les oubliettes. Elles sont creusées dans le tuf; on y voit la trace, l'essai d'une excavation tentée par un désespéré qui n'avait pour outils que ses ongles... Mais laissons là ces horreurs; peut-être un jour le *Musée des Familles* consacrera-t-il un article détaillé au château de Blois et à sa vie historique.



Le château de Blois.

Des salles qu'il renferme, une, à cette heure, attire plus particulièrement l'attention publique, c'est celle qu'on appelle *la salle des États.* Avant de servir à la réunion des états qui s'y réunirent à l'époque de l'assassinat du duc de Guise, cette salle servait aux assemblées des barons du comté. Elle est en retour de l'angle, à droite de la porte du château. Son aspect a un assez grand caractère, qu'elle doit en partie à son étendue, quarante mètres sur vingt, et à l'étrangeté de la charpente enchevêtrée qui soutient sa toiture.

Tel est le lieu dans lequel doit se réunir la haute Cour, qui va ajouter un souvenir de plus au château de Blois.

CH. WALLUT.

RÉIMPRESSION DE LA COLLECTION DU *MUSÉE DES FAMILLES.*

Plusieurs de nos abonnés, en nous demandant à la fois des volumes de la deuxième édition et des volumes XXXI à XXXVI, pour compléter leurs collections, calculent ces derniers à raison de 7 fr. 50 rendus franco. C'est une erreur. Les volumes XXXI à XXXVI ne coûtent que 6 francs et le port doit être calculé sur l'ensemble de l'envoi, d'après le tableau que nous reproduisons à la deuxième page de la couverture, qu'il s'agisse de volumes anciens à 3 francs ou de volumes nouveaux à 6 francs.

Paris. — Typ. A. HENNUYER, rue du Boulevard, 7.

HISTOIRE DE L'INDUSTRIE EN FRANCE.

L'ORFÉVRERIE ET LES ORFÉVRES (1).

Miroir et œuvres principales de Th. Germain. Dessin de Fellmann.

Pierre Germain, le père, fut le plus habile ciseleur de son temps. On se disputait ses moindres œuvres. Jaloux de satisfaire à toutes les demandes, il s'épuisa de travail et mourut à la fleur de l'âge. Thomas, son fils, n'avait pas encore dix ans.

Il était né au Louvre, c'est-à-dire au milieu de tous les arts, et travaillait déjà dans l'atelier du peintre Boullongne.

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

Lorsque ses premières études furent terminées :

— Il faut l'envoyer en Italie, dit le peintre.

— Mais, fit la mère, nous sommes pauvres.

— Je solliciterai pour lui la protection de M. de Louvois.

A quelques jours de là, Mme Germain recevait une lettre d'audience.

Elle conduisit son fils chez le ministre.

Louvois était étendu dans un grand fauteuil, les jambes enveloppées de couvertures. Une de ces maladies qui ne pardonnent pas se lisait sur son visage.

La veuve de Pierre Germain exposa sa requête.

— Tu nous promets d'être digne de ton père ? demanda Louvois au jeune artiste.

— J'y ferai mon possible, répondit Thomas.

— C'est bien... On m'a parlé de toi... Voici pour ton voyage... J'en aviserai notre ambassadeur... En arrivant à Rome, tu toucheras chez lui le premier quartier de ta pension.

Thomas, confiant dans la parole du ministre, se mit en route. Il sortait à peine de l'adolescence ; il était épris de toutes les merveilles de la nature et de l'art. Ce voyage fut pour lui un enchantement.

Il fallait alors beaucoup de temps pour aller à Rome. La plupart des étapes se faisaient à pied. Notre jeune voyageur ne s'en plaignait pas. Alerte et joyeux, sa mince valise en sautoir, le cœur tout plein d'espérance, il passe les Alpes, se repose à Turin, fait halte à Florence. Que de choses à admirer !

Enfin voici la ville éternelle.

Plus de six semaines se sont écoulées depuis son départ. L'ordre de lui payer sa pension doit être arrivé depuis longtemps déjà. Il se présente à l'ambassade. Un secrétaire le reçoit, lui demande son nom.

— Thomas Germain.

— Que demandez-vous, mon jeune ami?

— Je viens toucher le premier quartier de ma pension.

— Quelle pension?

— Celle qui m'a été promise par M. de Louvois. Est-ce que vous n'en avez pas connaissance ?

— Non.

— Comment ! pas encore ? J'attendrai, je reviendrai.

— C'est inutile ; le marquis de Louvois vous aura sans doute oublié.

— Mais on peut me rappeler à son souvenir.

— Il est mort.

— Depuis quand ?

— Depuis plus d'un mois.

— Quoi ! il ne vous avait pas écrit?... Rien ?

— Rien.

Thomas Germain se retira, l'oreille basse.

Il ne lui restait plus d'argent. Que devenir ? que faire ?

Il aperçut une boutique d'orfévre ; il y entra, demandant du travail.

— J'ai précisément besoin d'un ouvrier, mais d'un ouvrier habile.

— Mettez-moi à l'épreuve.

L'orfévre ne tarda pas à comprendre que c'était pour lui une bonne fortune.

Il voulut en tirer parti.

— Je ne puis vous garder, dit-il, que si vous me signez un engagement.

— Je veux bien, fit Thomas, car il me faut gagner l'argent de mon retour. En quelques mois ce sera fait.

— Per Bacco ! s'écria l'orfévre, nous sommes loin de compte.

— Combien de temps me demandez-vous donc ?

— Six ans.

Notre jeune artiste refusa net. Il alla se présenter chez d'autres patrons, mais ils s'étaient sans doute donné le mot. Partout on lui imposa les mêmes conditions.

C'était dur. Il pensa à son pays, à sa mère... mais aussi à son avenir.

S'il était venu à Rome, c'était pour travailler d'après les grands maîtres. Peut-être y avait-il moyen de tout concilier.

Il retourna chez le premier orfévre :

— Accordez-moi deux heures par jour pour aller dessiner au Vatican et je signe.

L'autre n'eut garde de refuser.

Et Thomas se consola.

Ce serait plus long qu'avec la pension de M. de Louvois, mais il arriverait quand même à son but et sans rien devoir à personne.

Bientôt les clients de l'orfévre remarquèrent l'ardeur et le talent du jeune Français. Les jésuites se déclarèrent ses protecteurs. C'était à qui le ferait travailler et le préconiserait. On lui proposa même de faire annuler son engagement.

— Non, répondit-il, j'ai signé.

Et, loyalement, jusqu'à l'expiration du délai convenu, il resta chez l'orfévre.

Celui-ci, prudemment, n'exigeait plus maintenant qu'une demi-journée.

C'était tout ce que demandait Thomas. Il lui restait assez de loisirs, après le métier, pour faire de l'art.

Enfin il a reconquis sa liberté. Le grand-duc de Toscane lui commande plusieurs grandes pièces d'orfévrerie, ornées de bas-reliefs représentant l'histoire des Médicis.

Les autres princes italiens se disputent ses œuvres. Il se lie avec des artistes, notamment avec le sculpteur Legros. Lui-même il devient sculpteur, architecte. Il passe quinze ans en Italie. Puis le désir de revoir la France l'y ramène, sa réputation l'y a précédé.

Partout on lui demande des modèles d'orfévrerie et de monuments. Les trophées de cuivre doré qui ornaient le chœur de Notre-Dame de Paris, le soleil d'or que Louis XV donna le jour de son sacre à la cathédrale de Reims, et tant d'autres pièces remarquables sortaient de ses mains. Ce fut lui qui dessina les plans et surveilla la construction de l'église de Saint-Louis du Louvre. La ville de Paris l'avait choisi pour l'un de ses échevins. Les princes étrangers lui adressaient de nombreuses commandes et l'estimaient à ce point que, lorsqu'il mourut, le roi de Portugal fit célébrer en son honneur un service solennel, où tous les artistes de Lisbonne assistèrent. Thomas Germain fut le dernier de nos grands orfévres, et Voltaire lui a décerné un brevet d'immortalité.

Après lui, tout en vantant la correction de son dessin, la finesse et le goût de son travail, on s'en éloigne de plus en plus. C'est l'époque du maniéré, du contourné, du genre rocaille. On considère comme des œuvres grossières et barbares tout ce qui reste du moyen âge et de la Renaissance, voire même du siècle de Louis XIV, et, dédaigneusement, toutes ces antiquailles sont envoyées à la fonte. Le joli, le pompadour, le rococo font invasion dans tous les arts. C'est un engouc-

ment général. On ne voit plus sur les étagères et les tables que biscuits de Sèvres, groupes de vieux saxe et services de porcelaine d'une décoration galante. Très-peu de vaisselle plate. A peine quelques surtouts de vermeil fabriqués pour les fermiers généraux. Une seule œuvre de véritable saxe : le miroir d'or de Marie Leczinska, d'après les dessins de Boucher. Les orfévres ne sont plus guère que des bijoutiers ; mais jamais on n'a vu tant et de si charmants bijoux. Quelle variété ! quelle perfection dans toute cette joaillerie du dix-huitième siècle !

C'est comme le bouquet d'un feu d'artifice, où tous les diamants, toutes les pierreries veulent briller et s'éteindre dans un dernier éblouissement.

Mais voici la Révolution. Le luxe devient un crime. Ce qui n'a pas été caché ou bien emporté dans l'exil est pillé, brisé, fondu, anéanti. Tout disparaît, même les diamants de la couronne.

Ils avaient été mis sous le séquestre au garde-meuble. Un vol audacieux y fut commis. Jamais on n'aura le dernier mot de ce mystère.

C'était en septembre 1792, quelques jours après les massacres. Tous les malfaiteurs s'étaient échappés des prisons. Peut-être le complot s'y était-il tramé. La terreur régnait dans Paris. De fausses patrouilles, des voleurs déguisés en officiers municipaux parcouraient les rues, contraignant les citoyens à se dépouiller de leurs chaînes, de leurs montres, de leurs bijoux, sous prétexte d'offrande à la patrie. Ils enlevaient jusqu'aux boucles de souliers. Vainement le peuple avait fait justice de quelques-uns de ces misérables ; vainement la garde nationale se multipliait pour les réduire. Il semblait que tous les bandits de la France se fussent donné rendez-vous dans la capitale. Aussi, le soir venu, chacun se renfermait chez soi ; personne n'osait plus se hasarder au dehors.

Une nuit, la nuit du 17 septembre, une patrouille de gardes nationaux arrivait, par la rue Saint-Florentin, sur la place de la Concorde.

Un bruit se fait entendre au-dessus de leurs têtes. Le réverbère était éteint, mais c'était lui qui s'agitait en faisant grincer la corde. On s'approche vivement, on aperçoit une ombre, un homme blotti tout en haut de la potence.

— Descends, commande le sergent, ou je fais tirer sur toi.

Au bruit des fusils qui s'arment, l'homme se laisse glisser et roule à terre.

— Oh ! balbutie-t-il avec effroi, ne me tuez pas !

Un mouchoir qu'il tenait entre les dents tombe avec bruit sur le trottoir.

Le caporal se penche avec sa lanterne ; on aperçoit briller des diamants.

— Alerte ! s'écrient quelques gardes nationaux, en voici un second là-bas qui s'échappe !

Celui-là venait d'enjamber le balcon à l'autre extrémité du monument.

Par la potence de l'autre réverbère il dégringolait en toute hâte.

On se précipite, on s'empare de lui.

La nuit était sombre et froide. Plus de sentinelle ; elle était rentrée sous le vestibule, laissant la porte entr'ouverte.

La patrouille entre et réveille le poste endormi.

Les deux voleurs sont fouillés ; on trouve sur eux toutes sortes de bijoux, entre autres, deux Renommées en or massif, un petit Bacchus à cheval sur un baril, le hochet du Dauphin tout garni de diamants, un collier de pierres précieuses qui plus tard seront reconnues pour celles offertes en présent à Louis XVI de la part de Tippoo-Sahib.

Plus de doute, on a dévalisé le garde-meuble, et cela depuis plusieurs nuits. Une visite au premier étage suffit pour s'en assurer.

Les portes ont été forcées, les scellés rompus. Armoires et vitrines, tout est ouvert, tout est vide.

Bientôt le général Santerre arrive ; après lui, Pétion, le maire de Paris ; un peu plus tard, Roland, ministre de l'intérieur.

Ordre est donné de fermer toutes les barrières. Jusqu'à nouvel ordre personne ne sortira de la ville. On a battu le rappel ; toute la force armée est sous les armes.

De nombreuses patrouilles battent les alentours. Aucun indice, aucune trace. Rien !

Cependant, pour accomplir un pareil vol, il a fallu toute une bande organisée, enrégimentée, ayant des chefs. L'état de Paris justifiait cette hypothèse, et la situation du garde-meuble avait dû favoriser son pillage.

La place de la Concorde n'était alors qu'un vaste désert, sans aucune espèce d'éclairage. On venait à peine d'achever le pont, on y dressait la statue de la Liberté. Toutes sortes de matériaux l'encombraient. Ses fossés étaient propices aux embuscades. Sous les massifs des Champs-Elysées, pas une maison. Çà et là quelques guinguettes, des terrains vagues, des jardins, des chemins tortueux entre de vieux murs.

De l'autre côté, à l'endroit où débouche aujourd'hui la rue de Rivoli, les sombres bâtiments des Feuillants et de l'Assomption.

La rue Royale était à peine terminée. Plus loin, c'était le cimetière de la Madeleine, avec sa clôture crevassée, ses ifs, ses cyprès et ses tombes. Une fois la nuit tombée, plus personne. A peine quelques réverbères, qui s'éteignaient avant minuit. Les voleurs avaient eu beau jeu.

Le lendemain, lorsque la grande nouvelle circula dans Paris, ce fut une colère générale. Le peuple prenait au sérieux son nouveau titre de roi. Les diamants de la couronne étaient à lui : c'était lui qu'on avait volé. Il comptait sur le trésor du garde-meuble ; il en exagérait encore la valeur.

Cent millions ! disaient ceux-ci. Deux cents millions ! disaient ceux-là. En réalité, ce n'était guère qu'une quarantaine. Il n'en restait pas pour cinq cent mille francs.

Sans l'espoir d'obtenir quelques révélations, on eût massacré les deux prisonniers.

Cinq jours plus tard, ils comparurent devant le tribunal criminel.

— En frappant vite et fort, avait dit Danton, on frappe à coup sûr.

Aux premières questions du président, l'un des accusés répondit :

— Je me nomme Joseph Douligny, vingt-trois ans, né à Brescia, en Italie.

L'autre :

— Je m'appelle Jean-Jacques Chambon, vingt-six ans, natif de Saint-Germain en Laye, ci-devant valet de chambre chez le duc de Rohan-Rochefort.

La fable imaginée par eux était la même : ils étaient

ivres. Ils avaient rencontré des *scélérats* qui les avaient contraints, le poignard sur la gorge, à monter avec eux au garde-meuble, à prendre leur part de diamants et de bijoux.

Interrogés sur leurs complices, ils ne donnèrent que de fausses indications, dans le but évident d'égarer les recherches.

Cependant, chez des marchands au mont-de-piété, des réceleurs, des juifs, voire même chez quelques orfévres, des objets volés au garde-meuble avaient été saisis.

Le surlendemain du vol, Thuriot avait annoncé à la tribune que vingt-six individus soupçonnés de complicité étaient sous la main de la justice. Confrontés entre eux, ils parurent ne pas se reconnaître.

Dans la nuit du 23 au 24, Douligny et Chambon sont condamnés à la peine de mort. L'exécution devait avoir lieu dans les vingt-quatre heures sur la place de la Révolution, en face du garde-meuble. Mais l'attente de la foule accourue pour les voir mourir fut trompée : la crainte du supplice leur avait arraché des aveux ; on leur promettait la vie sauve.

Le vol des diamants de la couronne. Dessin de Ch. Gaildrau.

Grâce à leurs indications, une certaine quantité de bijoux et de pierres précieuses furent déterrés dans les Champs-Elysées, au pied d'un arbre, puis au Gros-Caillou, dans une cave. De nombreuses arrestations eurent lieu. Rue de la Mortellerie, les voleurs venaient de jeter par la fenêtre leur part de butin ; elle fut ramassée dans le ruisseau. C'était assurément la première fois qu'il charriait des diamants et des pierres fines.

La populace, de plus en plus irritée, demandait à grands cris la tête des coupables. Quelques-unes roulèrent sur l'échafaud, entre autres celle d'un Italien, celle d'un Anglais.

Nul doute que des bandits étrangers n'aient eu l'idée première et peut-être la direction du complot. Ils s'étaient enfuis avec leur proie.

Quant aux deux premiers condamnés, on leur tint parole : ils disparurent.

Cette disparition, les circonstances étranges du vol, l'impunité des principaux coupables encourageaient toutes les suppositions, toutes les calomnies. Les royalistes étaient accusés par les républicains, qui s'accusaient entre eux. On avait voulu payer les septembriseurs, acheter la retraite des Prussiens, fournir des fonds secrets à la Révolution.

Mme Roland elle-même, cet esprit honnête et juste,

n'a pas craint de se faire l'écho de ces impostures. On lit dans ses *Mémoires :*

« — J'ai reçu ce matin, dis-je à mon mari, la visite d'un des voleurs du garde-meuble, qui venait voir s'il n'était pas soupçonné.

« — Qui donc?

« — Fabre d'Eglantine.

« — Comment le sais-tu?

« — Comment? Un coup si hardi ne peut être l'ouvrage que de l'audacieux Danton; j'ignore si cette vérité sera mathématiquement démontrée, mais je la sens vivement, et Fabre n'est venu jouer ici que le rôle de son complice et de son espion. »

Qu'on juge par là des propos qui circulaient dans le peuple.

Plus tard, lors du procès des Girondins, Fabre d'Eglantine voulut se venger.

— J'appelle, dit-il, sur ce vol la responsabilité de Roland et de toute la coalition dont il faisait partie.

Vergniaud se lève et réplique avec la méprisante indignation d'un cœur loyal.

— Je ne me crois pas réduit à l'humiliation de me justifier d'un vol.

Sergent, le conventionnel, eut à s'en défendre durant toute sa vie. Il avait fait partie du comité de surveillance.

On lui reprocha de porter un camée antique, une agate-onyx qu'il avait achetée deux louis. Elle valait, disait-on, cent mille francs. Il s'empressa d'en faire hommage à la nation. Les accusateurs n'en devinrent que plus acharnés. Presque centenaire, il leur répondait encore :

— J'ai voulu être digne de posséder à jamais le cœur grand et noble d'une femme que j'ai adorée seule pendant soixante ans. C'était la sœur consanguine de Marceau, devenu à l'âge de cinq ans son élève chéri. Sa sœur, qui l'adopta, a fait de lui un héros... Eussé-je pu, avec une telle amie, avoir des sentiments de basse cupidité?

Ce cri d'un honnête homme ne s'est pas perdu. Louis Blanc l'a recueilli dans son *Histoire de la Révolution*. Il y défend l'honneur de Sergent-Marceau; mais il ajoute avec une triste amertume :

« Le flétrissant soupçon le suivit, étape par étape, le long d'une vie qui dura près d'un siècle; des preuves de désintéressement, le dépôt d'un million de fonds secrets noblement refusé par lui, le souvenir de la modeste indemnité dont il se contenta dans son heure de toute-puissance, l'honneur d'avoir été l'époux librement choisi et saintement aimé de celle qui forma l'âme héroïque de Marceau, rien ne put sauver l'ancien membre du comité de surveillance de l'ombre que jetait sur sa carrière la bague fatale, et le surnom de *Sergent l'Agate* descendit avec lui dans son tombeau. »

Quant au trésor du garde-meuble, il s'est reformé sous l'empire. A la nouvelle aristocratie qui grandissait autour du maître, aux héros comme aux fournisseurs de nos armées, il fallut des joyaux et de l'orfévrerie. Napoléon aimait le luxe, hormis peut-être chez les gens d'église.

On connaît l'anecdote de son déjeuner chez certain évêque, que je ne nommerai pas. Le service de table était des plus riches.

— C'est, dit le prélat, l'argent des pauvres.

— Vous auriez pu leur en épargner la façon, répliqua l'empereur.

X. — AUJOURD'HUI.

Voilà donc la France redevenue riche, mais elle n'a pas encore retrouvé le goût, le sentiment des belles choses.

Ce n'est que vers les dernières années de la Restauration qu'il nous viendra.

Des poëtes, des écrivains, toute une pléiade d'artistes donnent le signal du réveil.

La génération moderne se reprend à aimer nos vieilles cathédrales gothiques, les monuments, les œuvres du moyen âge et de la Renaissance. On en recherche les débris, les dessins. On les imite, on les rajeunit.

Froment Maurice et les frères Fannière donnent l'impulsion aux orfévres-joailliers. La maison Rouvenat s'élève; elle deviendra la première de toutes pour la monture des pierres fines et des diamants. Odiot fabrique des services de table pour la bourgeoisie du règne de Louis-Philippe. Mais c'est bien cher, et le goût du confortable commence à se répandre dans toutes les classes.

Les ouvriers, les paysans eux-mêmes souhaitent de l'argenterie. La science leur en donne, en découvrant l'argenture électro-chimique. Un grand orfévre industriel s'empare de ce secret; il l'exploite avec non moins de probité que d'intelligence; il accomplit dans son art une révolution. J'ai nommé M. Charles Christofle, aujourd'hui remplacé par ses fils et neveu, Paul Christofle et Henri Bouilhet, les dignes continuateurs de son œuvre.

Qui n'a journellement entre les mains, sous les yeux, ces couverts, cette orfévrerie, d'une solidité à toute épreuve et d'une exécution si parfaite?

Le père de famille n'en veut plus d'autre, car il sait le prix de l'argent et calcule qu'avec le même luxe, la même élégance, il économise les huit dixièmes d'un capital qui dormirait dans les armoires et tous les quatorze ans se doublerait par la capitalisation des intérêts.

Au point de vue de l'art, autre considération. D'où vient la perte des chefs-d'œuvre d'autrefois, sinon de leur valeur matérielle? Aujourd'hui le métal précieux n'est plus qu'à la surface, et le mérite artistique est le seul qu'on admire. Vit-on jamais rien de plus beau que ces reproductions galvanoplastiques, ces coupes d'honneur décernées dans les courses ou dans les concours agricoles, ce wagon du saint-père (1), ces surtouts de table destinés à des souverains et tant d'autres merveilleuses créations de la maison Christofle, qui furent l'ornement, la gloire de nos expositions universelles.

A la dernière, tout le monde s'est extasié devant ce splendide et grandiose service de la ville de Paris. Jamais, même au beau temps de la Renaissance, l'allégorie n'avait trouvé une plus charmante, une plus vigoureuse interprétation. Style, correction, finesse de détails, harmonie d'ensemble, tout est admirable dans ce monument d'orfévrerie, auquel ont collaboré nos plus illustres sculpteurs. Tels sont les chefs-d'œuvre du dix-neuvième siècle, et ceux-là du moins ne périront pas.

CH. DESLYS.

(1) Voir le wagon du saint-père, t. XXVI, p 160.

ÉTUDES MORALES.

GEORGES MAUCLAIR.

I. — LA CAVALIÈRE.

La façade de la maison, dont le portail et les sept ou huit fenêtres ouvraient sur la rue principale du village, était chargée de cette complexe inscription, qu'un badigeonneur émérite avait exécutée, en faisant appel à toutes les plus éclatantes ressources du coloris :

A la Mule blanche, chez la mère Philippe, on sert à boire et à manger, on loge à pied et à cheval, foin, son et avoine, vin, café, bière et liqueurs.

Devant les fenêtres du rez-de-chaussée, au-dessus desquelles un antique cep étalait ses rameaux formant un auvent de verdure, un double système de tables et de bancs permanents était établi sur des piquets fichés en terre. Or l'auberge de la mère Philippe — une petite femme d'une soixantaine d'années, toute dodue, toute vive, toute joviale — l'auberge de la mère Philippe, vraie maison du bon Dieu, était alors le rendez-vous de tous les gais vivants ou désœuvrés de l'endroit, et la halte en quelque sorte obligée des voituriers, cavaliers ou piétons qui, pour se rendre à la ville ou en revenir, traversaient le village.

C'était au milieu de juillet, vers les trois heures de l'après-midi : devant l'auberge, à l'ombre de la maison, sous les pampres touffus de la treille, se tenait la réunion coutumière.

Assise à côté du seuil, sur une sorte de grande chaise haute qui se donnait des airs de trône, la mère Philippe épluchait dans son tablier des herbes pour le repas du soir ; autour, ou plutôt au-dessus d'elle, formaient cercle huit ou dix femmes qui, tout en jasant, filaient, ravaudaient, donnaient le sein à des marmots joufflus : une troupe d'enfants jouaient, sautaient dans la rue. A l'une des tables étaient installés quatre notables villageois qui, en l'honneur de la tasse qu'ils avaient vidée depuis deux heures, prolongeaient encore les émotions d'une partie de brisque ou de mistigris.

Dans le groupe des commères on causait de tout et de rien, des morts, naissances et mariages du pays, du prix des denrées, de l'état des récoltes, et plus d'une fois la personnalité des passants ajoutait quelque nouvel article à la petite gazette verbale qui se fabriquait sous l'enseigne de la *Mule blanche*.

— Tiens, tiens ! fit tout à coup un de nos joueurs de cartes, qu'est-ce donc que cette cavalière qui vient là-bas ? M'est avis qu'elle n'est pas du canton.

Une jeune femme assise en selle sur le dos d'un alerte cheval brun venait en effet d'apparaître au tournant de la rue.

— Hé, hé ! fit un second joueur, beau brin de jeunesse, ma foi !

Mais le troisième, petit vieux tout sec, tout ratatiné, qui semblait exclusivement captivé par les cartes qu'il rangeait en éventail dans sa main :

— Bon, bon ! laissons là, s'il vous plaît, les brins de jeunesse. Ce n'est pas de ça qu'il s'agit. J'ai donné. Levez vos cartes et jouez. J'attends.

— Ah ah ! dit la mère Philippe en riant, que voilà bien mon Jean Mauclair, qui ne connaît rien de plus intéressant que ce qui a rapport à lui-même. Ah ! vieux tout-pour-soi, va !

— Mais, hasarda d'une petite voix claire et câline le quatrième joueur, homme de trente ans environ, mon cousin Jean a raison. Quand on joue, c'est pour jouer. Si l'on s'occupe d'autre chose, on manque d'attention, et on risque...

— De perdre, n'est-ce pas ? interrompit l'aubergiste en singeant la douceureuse inflexion du jeune homme ; et ton cousin Jean, s'il lui arrivait de perdre, en serait pour ses huit ou dix sous. Voyez ce pauvre homme ! Il serait ruiné du coup.

— Je ne dis pas..., voulut répliquer l'autre.

— Pardi ! maître Jérôme, reprit la mère Philippe, nous savons bien que tu ne contrediras jamais ton cousin Jean, quand il soutiendrait qu'il voit les étoiles en plein midi, et le soleil en plein minuit. Après tout, c'est ton affaire de le caresser ; tu sais où tu vises...

— Atout sur le valet ! dit en couvrant une carte posée le petit vieux, qui souriait entre ses lèvres ; allons, Jérôme, surcoupe, si tu peux.

— Bien joué, ça, mon cousin ! exclama Jérôme, qui jeta une carte basse.

Et les joueurs s'absorbèrent dans leur partie. La mère Philippe cependant continua comme si Jérôme l'écoutait encore :

— Pour moi, dit-elle, je tiens qu'à ta place, au risque de contrarier ce cher cousin Jean, qui ne te déshériterait pas pour si peu, je laisserais volontiers ces vilaines cartes, pour regarder la jolie demoiselle qui vient là-bas.

— Oh ! une demoiselle ! non, je ne crois pas, observa une des commères ; paysanne à l'aise tout au plus.

— Pensez-vous ?

— Voyez ce teint et cette cambrure ; et d'ailleurs est-ce qu'une demoiselle s'en irait ainsi toute seule par le pays, sans crainte des mauvaises rencontres ?

— Eh bien, paysanne, soit, dit la mère Philippe ; mais, en tout cas, de son air et de sa tournure une demoiselle s'accommoderait sans peine.

L'aspect de la jeune personne qui s'avançait justifiait assez bien les remarques précédentes.

Son visage, dont la chaude carnation devait évidemment beaucoup aux regards du soleil, offrait de grands traits doux, mais harmonisés sans finesse. Dans ses yeux, singulièrement profonds et expressifs, on ne trouvait rien d'alangui, ni de vaguement rêveur. Sa taille s'élevait svelte, mais fortement prise, et ses bras, bien arrondis, s'attachaient à des épaules larges et robustes.

Elle se tenait en selle avec la molle aisance d'une amazone, mais ses mains étaient nues, mais aucun voile de gaze ne flottait à sa grande capeline de paille brune, retenue sous le cou par une mentonnière de velours noir, et, pour cravache, elle avait un bout de branche verte encore feuillée. Son costume — livrée évidente d'un grand deuil — était au reste d'une extrême, on pourrait dire d'une austère simplicité. Une robe de mérinos noir, bien montante, à longues manches boutonnées aux poignets, et une petite pointe de même étoffe, croisée en fichu et rattachée sur la poitrine par une agrafe de jais : c'était tout.

Arrivée devant l'auberge, elle arrêta court sa monture, sauta lestement à terre; puis, s'adressant à la mère Philippe, qui s'était levée, elle demanda d'une voix très-douce, et avec un ton d'excessive urbanité, qu'on voulût bien faire donner un peu d'avoine à son cheval, et lui servir à elle quelques rafraîchissements.

La mère Philippe lui proposa d'entrer dans la salle; mais la jeune femme dit qu'elle préférait rester au grand air. Puis elle s'assit, posa sur la table la branche qui lui servait de cravache, se débarrassa de sa capeline et attendit.

L'instant d'après, une servante avait posé devant la voyageuse une carafe, une bouteille, un grand verre, du sucre en morceaux dans une assiette, du pain et un corbillon plein de cerises; un domestique vint aussi portant une auge à pied, où il versa une mesure de grain, que le cheval commença de croquer à belles dents.

La jeune femme prépara lentement un verre d'eau rougie, dont elle huma quelques gorgées.

Il va sans dire que sa présence avait amené dans la réunion que présidait la mère Philippe une sorte de silence relatif; et bien que personne ne voulût paraître s'occuper d'elle, elle n'était pas moins l'objet de l'attention et de la préoccupation à peu près générales. Tout en continuant leur partie, les joueurs — le petit vieux excepté cependant — lorgnaient furtivement de son côté, et les œillades des commères ne laissaient pas de lui faire subir un minutieux examen.

Entre temps, elle adressait au hasard quelques questions à la mère Philippe : elle demandait le nom du village, la distance qui la séparait encore de la ville, où elle tenait à se rendre le soir même; elle s'informait de la route à suivre, ou bien elle faisait signe d'approcher aux enfants, à qui elle distribuait poignées par poignées les cerises de la corbeille, et, morceau par morceau, le sucre de l'assiette, quoi que pût dire la mère Philippe, qui se fâchait contre les petits indiscrets.

II. — LE VAGABOND.

L'assiette, la corbeille ainsi que l'auge où mangeait le cheval allaient être bientôt vides, quand une grande rumeur se fit tout à coup à l'extrémité de la rue opposée à celle par où était venue l'étrangère. Un rassemblement se formait à cet endroit. La troupe des enfants et plusieurs des commères y coururent.

— Qu'est-ce donc? qu'y a-t-il? demanda l'aubergiste à un homme qui venait de ce côté.

— C'est, répondit le passant, Georges Mauclair que les gendarmes ont pris et qu'ils emmènent.

— Georges Mauclair, répéta la mère Philippe, qui ajouta avec l'expression du plus froid dédain : Ça devait finir par là! La perte ne sera pas grande si on débarrasse le pays de ce fainéant, de ce vaurien. Mais qu'a-t-il fait, en résumé?

— Oh! pas grand chose. Comme une ou deux fois il y a eu jugement rendu contre lui pour délit de pêche ou de chasse au piége, et qu'il ne payait pas l'amende, on l'a fait rechercher pour le mettre en prison. Les gendarmes sont allés le relancer là-haut dans les grottes rocheuses, sa demeure ordinaire.

— Comme une bête sauvage, quoi! remarqua la mère Philippe.

— Oui, absolument, repartit l'homme. Toujours est-il que la chose paraît lui être sensible, car il a tout à l'heure cherché à s'échapper des mains des gendarmes pour s'aller jeter la tête contre un mur, comme cherchant à se détruire... Puis il ne voulait pas marcher, il criait : « Tuez-moi, tuez-moi, j'en ai assez de la vie! » Il se roulait par terre, si bien que les gendarmes ont dû lui mettre les poucettes... Il est comme un fou, il se débat, il mord; on le traîne... Ça les fait rire, les autres là-bas; moi, je suis parti pour ne pas voir; ça me saignait le cœur; car enfin, à part sa fainéantise, ce pauvre garçon n'est pas mauvais; on ne sait pas qu'il ait jamais volé, maraudé, ni même mendié.

— Oui, vous dites bien, on ne sait pas, fit ironiquement la mère Philippe.

L'homme passa. Et l'aubergiste, se tournant du côté des joueurs :

— Ça mais, Jean Mauclair, reprit-elle du même ton railleur, voilà pour vous une belle occasion de montrer à quoi sert la richesse.

— Comment donc? demanda le petit vieux sans quitter ses cartes des yeux.

— Eh! en payant pour votre neveu, afin qu'il n'aille pas en prison; car enfin c'est votre neveu, le fils de votre propre frère; et si le déshonneur est pour lui, je pense qu'il en doit bien retomber quelque chose sur vous.

— Ah mais non, par exemple! Chacun a bien assez de répondre pour soi.

— Certes, mon cousin a raison, dit Jérôme.

— Pardienne! toujours raison, fit la mère Philippe en levant les épaules.

Mais la foule approchait.

Le jeune homme, qui marchait alors tranquille ou dompté entre deux gendarmes, était grand, maigre, osseux. Il avait la tête nue, d'épais cheveux d'un blond fauve tombaient incultes sur ses fortes épaules. Les contours évidés de ses joues se perdaient dans les claires touffes qui prolongeaient son menton en deux petites pointes crépues. Son nez droit se rattachait, par les courbes évasées de deux sourcils écartés, à un front singulièrement développé en hauteur. Ses paupières allongées laissaient voir, en se repliant dans l'obscure cavité de l'orbite, des prunelles d'un bleu noir.

Un vieux pantalon de serge, tout déchiqueté par le bas, une grosse chemise de toile rousse assez neuve, recouverte d'une blouse en lambeaux, composaient tout son vêtement. Ses pieds reposaient nus et maculés de glèbe, dans des galoches éculées, crevées, jaunies.

Il s'avançait la tête basse, la face empourprée, comme écrasé par la honte ou l'impuissance. Chacun des gendarmes le tenait par le haut d'un bras. Une bruyante légion d'enfants couraient devant. Hommes et femmes se pressaient derrière, qui riaient, plaisantaient, huaient presque, comme si cette capture leur eût semblé à tous un acte de très-louable et très-heureuse réparation.

— Le fait est qu'il a l'air assez penaud, dit d'un ton goguenard la mère Philippe, quand le tumultueux cortége ne fut plus qu'à quelques pas.

— Heu! grommela le petit vieux, qui affectait cependant de rester assis, comme pour n'être pas vu, derrière ceux qui s'étaient levés pour regarder, mauvais garnement, il n'a que ce qu'il mérite.

— Certainement! ajouta Jérôme, servile écho du cousin Jean. Et les deux autres joueurs dirent comme lui.

En somme, absence générale de sympathie, pas ombre de pitié pour le jeune homme.

Mais voilà qu'au moment où la foule allait passer

devant l'auberge, l'étrangère quitta subitement sa place, marcha droit au groupe que formaient les gendarmes et leur captif; puis, étendant la main dans une attitude de douce autorité :

— Pardon, dit-elle, si quelqu'un offrait de payer la somme qu'on réclame à ce jeune homme, on le laisserait libre, n'est-ce pas?

— Tout de suite, répartit le gendarme, qui, à la vue de la jeune femme, leva la main comme pour faire le salut professionnel, puisque ce n'est que pour ce payement qu'on le poursuit.

— En ce cas, pouvez-vous me dire à combien s'élève cette somme?

— Oh! c'est la chose du monde la plus facile. Si je ne le savais pas, le mandat d'amener que j'ai là me l'apprendrait; c'est quatre-vingt-quinze francs et des centimes. D'ailleurs nous allons bien voir.

Et l'homme au tricorne fouillait dans sa poche; mais avant qu'il eût réussi à en retirer le papier, la jeune fille lui avait présenté et mis dans la main cinq belles pièces d'or.

— Bon! fit-il, mais il vous revient là-dessus...

— Veuillez vous entendre avec madame, interrompit l'étrangère en désignant la mère Philippe. J'ai fait chez elle une petite dépense.

— Mais il restera encore trop pour moi, objecta l'aubergiste.

— Alors le surplus sera pour la servante.

Cela dit, la jeune femme retourna près de la table, où elle prit le chapeau et la branche qu'elle y avait posés, puis elle détacha le chevalet, d'un bond se retrouva en selle; alors, après avoir traversé lentement la foule, elle mit sa monture au grand trot et ne tarda pas à disparaître au tournant de la route.

Le rachat. Dessin de Ch. Gaildrau.

III. — JEAN MAUCLAIR EST PENSIF.

Déjà la jeune femme n'était plus en vue, que le silence de stupéfaction au milieu duquel son départ s'était effectué durait encore.

Qui saurait traduire d'ailleurs l'étrange expression peinte sur le visage du jeune homme en faveur de qui la voyageuse était si libéralement intervenue?

Immobile et comme affaissé sur lui-même entre les deux gendarmes, dont l'un retournait machinalement les pièces d'or dans ses mains, tandis que l'autre s'occupait à dénouer les entraves mises au captif, le pauvre garçon, la bouche béante, les yeux clignotants, la tête oscillant de droite à gauche, ainsi que dans un vertige, paraissait en vain s'interroger, fouiller dans son esprit. Quelque chose d'inouï, de merveilleux venait de se passer, dont il lui semblait évidemment impossible d'accepter la réalité. Les rêves qu'il avait faits jusque-là ne lui avaient jamais offert, sans doute, d'incident aussi prodigieux. Il se sentait bien éveillé; il ne voyait plus la providentielle créature. Son esprit se perdait dans l'inconscience de cette éblouissante vision.

Du reste, comme pour mettre le comble à son trouble, tous les regards s'étaient retournés curieux, avides, sur lui. Au silence de la surprise avait tout-à-coup succédé un ensemble confus d'exclamations, d'apostrophes, de remarques désobligeantes :

— Voyez, s'il bougera! Ah! il l'a échappé belle; il y a un Dieu pour les fainéants, pour les vagabonds. Croyez-vous qu'il ait seulement songé à remercier cette brave demoiselle? Il lui coûte cent beaux francs, cependant. Est-ce qu'il les vaut, les cent francs?...

Il entendait tout cela; il paraissait vouloir répondre, se justifier, s'expliquer. Il étendait les bras, il entr'ouvrait les lèvres. Mais son bras retombait, ses lèvres se refermaient. Enfin, se redressant comme sous le coup

d'une douloureuse commotion, il secoua le front, lança devant lui un regard désespéré. Puis, appliquant ses deux mains sur son visage et faisant entendre une sorte de plainte sourde, qui n'était peut-être que le bruit de sanglots étouffés, il s'élança à travers la foule, qui s'écarta en riant sur son passage. Et poursuivi par une longue huée, il gagna une rue voisine, dans laquelle il s'engagea, toujours courant comme un égaré.

. . . . . .

Une heure plus tard, alors que, pour commenter l'événement, il ne restait plus devant la *Mule blanche* qu'un groupe assez restreint de femmes au milieu desquelles pérorait la mère Philippe, et bien que les trois autres joueurs se fussent depuis longtemps éloignés, on voyait encore le petit vieux, Jean Mauclair, assis à la même place. Il était là, accoudé, les yeux à demi fermés, le front plissé et comme perdu dans une abstraite et pénible méditation.

— Eh bien, Jean Mauclair, dit la mère Philippe, vous sentiriez-vous indisposé, par hasard?

— Moi, point du tout! fit-il en se levant brusquement. Puis comme si, en dépit de lui-même, il eût tra-

La blessée. Dessin de Ch. Gaildrau.

duit tout haut sa secrète pensée, et d'une voix toute troublée :

— C'est drôle, n'est-ce pas, c'est drôle?

— Drôle, répéta la mère Philippe, quoi donc?... Ah! j'y suis, l'idée de cette demoiselle. En effet, voilà qui doit vous passer, vous, vieux serre-deniers. Ça vous étonne qu'on débourse ainsi les louis pour le plaisir de les débourser. Ah! n'est-il pas vrai, il n'y a pas de danger que cette vilaine maladie vous prenne jamais?

— Non! répliqua machinalement le petit vieux. Et à pas lents, la tête baissée, les mains derrière le dos, il s'éloigna en murmurant encore :

— C'est drôle tout de même, c'est drôle!

AOUT 1870.

Et la mère Philippe, le montrant du doigt, disait aux commères :

— Voyez-vous, il n'en peut pas revenir. Je ne l'ai jamais vu comme ça; mais le fait est qu'à un avare de sa trempe, le miracle doit paraître grand. Et voilà pourquoi il est tout bouleversé.

IV. — RETOUR IMPRÉVU.

On voyait encore Jean Mauclair au bout de la rue, quand du côté opposé, celui par lequel était partie la voyageuse, un jeune paysan accourut qui, s'adressant à l'aubergiste :

— Vite, mère Philippe, vite! faites préparer une chambre, un lit pour une personne malade, blessée,

qui a demandé à être portée chez vous. On m'a envoyé devant, vous prévenir.

— Une personne blessée, répéta la mère Philippe ébahie, et qui a demandé à être portée chez moi? De qui parles-tu? que veux-tu dire?

— C'est un malheur qui vient d'arriver, là-haut sur la route au creux des Ourles; nous moissonnions, nous l'avons vu. Une jeune demoiselle. Elle s'en allait à la ville, à cheval.

— Quoi! s'écria l'aubergiste, c'est elle, la demoiselle de tout à l'heure. O mon Dieu! est-ce possible? Mais voyons, dis, a-t-elle beaucoup de mal? Comment est-ce arrivé?

— Je vais vous dire. Elle s'en allait donc tout tranquillement au petit trop, et que même nous nous regardions en nous disant : « A-t-elle bonne façon! » voilà que les deux chiens de garde de la ferme à Pierre Braudat sont venus aboyer aux jambes du cheval. La pauvre bête a pris peur, elle a fait un écart en se redressant. Et comme c'était près du bord, vous savez que la route est haute en cet endroit, en retombant sur ses pieds, le cheval a porté en dehors de la chaussée, si bien qu'il a glissé et roulé jusqu'en bas sur les roches, dans le ravin. Nous avons couru. La demoiselle avait pu se raccrocher au premier tour qu'a fait la bête. Nous l'avons trouvée qui avait déjà regrimpé sur ses mains jusqu'à la route; mais elle ne pouvait se tenir debout; elle a, à ce qu'il paraît, la jambe cassée; c'est le poids du cheval qui a porté sur elle. Pour ce qui est du cheval, il s'est tué roide sur le coupant des pierres. Voilà. Les camarades ont fait un brancard avec un volet et de la paille dessus. Ils apportent la demoiselle. Maintenant, je vais au bourg appeler le médecin.

Et le jeune messager partit de son pas le plus rapide.

Peu après arrivait la blessée, à qui d'ailleurs une foule sincèrement affligée formait une sympathique escorte.

Bien qu'endurant de cruelles douleurs, la jeune femme gardait assez de force de caractère pour montrer à tous un visage presque riant, et pour adresser à ceux qui l'assistaient en cette triste circonstance de douces paroles de gratitude.

Lorsque, accoudée sur la litière qu'avaient improvisée les moissonneurs, elle se retrouva en présence de la mère Philippe, qui de tout cœur s'attendrissait sur sa mésaventure, ce fut de la plus délicate façon qu'elle sembla vouloir se soustraire aux condoléances de la bonne femme, pour s'excuser de la liberté qu'elle avait prise en demandant à être transportée chez elle, et pour laisser entendre que si elle espérait pouvoir s'acquitter matériellement, elle comptait demeurer toujours redevable de la dette morale qu'elle allait contracter.

Quand on l'eut déposée sur le lit bien blanc, dans la chambre la plus confortable que la mère Philippe avait fait préparer, elle voulut elle-même remettre aux hommes qui l'avaient secourue et rapportée à l'auberge, non le salaire de leur peine, mais une cordiale offrande qui leur permît de boire à son rétablissement.

Le médecin vint, qui eut de vives et assez longues douleurs à lui imposer pour opérer la difficile réduction du membre fracturé. Elle supporta tout avec un courage remarquable, et qui fut du reste fort remarqué.

Et ce fut seulement à la nuit close que, vaincue enfin par la fatigue et les émotions, elle s'endormit d'un calme sommeil.

V. — LES RÉPONSES DE LA MÈRE PHILIPPE.

Dieu sait si le concours fut nombreux ce soir-là dans les salles et aux alentours de la *Mule blanche*. Et il va de soi que la sympathie, la commisération n'étaient pas les seuls sentiments qui amenaient là tous ces gens, au milieu desquels allait, venait, se démenait la mère Philippe, qui ne savait à qui répondre.

— Que demandez-vous? où voulez-vous que j'aie pris ce que vous désirez savoir? Croyez-vous qu'en recevant chez moi cette brave demoiselle en si piteux état, mon premier soin ait été de la faire s'expliquer sur son pays, son nom, sa famille, le sujet de son voyage? Eh pardienne! nous avons bien le temps, puisque la voilà pour six ou sept semaines emprisonnée là-haut. Il n'y a pas de danger qu'elle se sauve, ni qu'elle aille mettre le trouble dans le pays; soyez tranquilles.

Ainsi répliquait la mère Philippe le soir même de l'événement. Mais dès le lendemain matin, à la grande joie des questionneurs, il lui fut possible d'être plus explicite sur les divers points qui avaient naturellement dû éveiller la curiosité.

— Son nom, son pays, vous les voulez savoir? Eh, bien, tenez, lisez le papier qu'elle m'a donné, pour que j'envoie quelqu'un à la ville réclamer à sa place la malle qui doit être au bureau des messageries.

Et on lisait : Mademoiselle Jeanne Bernard, de Blanc-Villiers.

— Ce Blanc-Villiers, ajoutait l'aubergiste, est, paraît-il, un petit bourg de Normandie. Elle me l'a dit.

— Çà mais, elle va sûrement écrire ou faire écrire à sa famille.

— Non, répondait la mère Philippe : je lui ai tantôt demandé si elle avait quelque lettre à envoyer pour prévenir ses parents, elle m'a dit qu'elle n'avait point de parents, et que c'était même dans la seule intention de chercher quelque distraction à son dernier deuil qu'elle s'est mise en voyage.

— Alors il faut qu'elle soit riche?

— Apparemment; car, outre que nous l'avons vue donner sans compter pour la délivrance de Georges Mauclair, elle m'a tout à l'heure priée de lui garder trois billets de mille francs qu'elle avait dans un petit portefeuille.

— Voilà d'ailleurs un accident qui lui coûtera cher : frais de médecin, d'auberge, sans compter la perte du cheval, une belle bête qui valait de l'argent.

— Je crois bien! Et même à ce propos, je lui ai dit qu'elle pourrait actionner Pierre Braudat, le maître des chiens, qui sont cause de tout; mais elle m'a répondu qu'il suffisait de le faire avertir pour qu'il avisât à ce qu'un pareil accident n'arrive plus.

— Eh bien, elle n'est pas méchante!

— Oh non, certes! Quant au cheval, elle m'a priée de veiller à ce qu'on ne le dépouillât pas ; et elle payera ce qu'il faudra pour qu'on l'enterre dans quelque champ aux environs de l'endroit où il est tombé.

— Bonne, même pour une bête morte : quelle brave personne!

Et ainsi, pendant plusieurs jours, la mère Philippe, qui par façon d'honorer sa pensionnaire s'était réservé d'être à peu près seule à la servir et l'approcher, eut pour tâche coutumière d'alimenter de ses réponses la curiosité publique.

Et comme dans les réponses de l'aubergiste se trouvaient maints témoignages de bonté, de libéralité, et

qu'au souvenir d'une première apparition quelque peu extraordinaire, se joignait une couleur de mystère sur l'origine et la condition de la jeune femme, il s'ensuivait que la personnalité de celle-ci revêtait une sorte de prestige, — prestige qui allait grandissant d'autant mieux qu'à chaque instant une nouvelle révélation de la mère Philippe ajoutait quelque trait heureux à cet heureux caractère.

Une fois, comme on supposait qu'elle devait fort s'ennuyer sur ce lit où elle était tenue de garder une immobilité presque complète, une réponse de la mère Philippe apprenait à tout le village que la jeune femme ayant fait acheter les étoffes nécessaires, confectionnait, avec beaucoup d'adresse, une jolie et confortable layette destinée à recevoir quelque pauvre nouveau-né du village.

Une autre fois, une réponse de la mère Philippe faisait connaître l'extrême patience avec laquelle la jeune femme avait supporté un jeûne forcé qui lui avait été imposé par l'oubli de la servante, qu'elle eût craint de faire gronder en réclamant.

Et tout cela, passant par la bouche de la brave aubergiste, prenait un véritable caractère de grandeur, d'héroïsme.

« — Mais à propos, mère Philippe, la demoiselle (le nom était consacré) n'a-t-elle jamais amené la conversation sur ce mauvais gars de Georges Mauclair?

— Non, jamais d'elle-même, sans doute pour ne pas paraître remettre en mémoire sa bonne action; mais je lui en ai parlé, moi.

— Ah! et alors?

— Alors elle a paru saisir avec empressement l'occasion de me demander diverses choses sur ce vagabond. Vous pensez si je lui en ai fait un joli tableau! Et comme ça avait l'air de la peiner, probablement parce qu'elle regrettait d'avoir aussi mal placé sa charité, j'ai changé de discours. Et je n'y suis pas revenue. Mais, à propos, vous aussi, n'avez-vous pas remarqué que depuis le jour où elle l'a délivré — il y a tantôt quatre semaines — ce grand fainéant n'a pas reparu au pays.

— En vérité, on l'a remarqué. C'est que, voyez-vous, mère Philippe, il aura su qu'elle était encore ici, et lui farouche, lui sauvage, lui sans cœur, il n'aura pas voulu venir la remercier.

Comme on était dans la belle saison, et que l'immobilité du membre blessé était la seule prescription imposée à la jeune femme, rien ne s'opposait à ce qu'on ouvrît la fenêtre de sa chambre, qui donnait sur la rue, et que même on amenât tout auprès le lit sur lequel elle se tenait à demi assise. De là elle voyait les passants, et les passants la voyaient. Et pour les bonnes gens, qui ne parlaient d'elle qu'avec une sorte de vénération, son doux et riant visage était, dans le cadre de la fenêtre, comme une image sainte qu'ils saluaient, les hommes en se découvrant, les femmes d'une révérence.

Or celui de tous les hommes du pays qui levait le plus respectueusement son chapeau, et qui même — on l'avait remarqué, semblait passer tout exprès devant la fenêtre de la demoiselle, — n'était autre que Jean Mauclair, le petit vieux, qui, le jour de sa première arrivée, ne voulait pas qu'on se dérangeât du jeu pour la regarder. Il saluait, en la regardant de toute la force de son regard; la jeune femme faisait pour lui, comme pour tous d'ailleurs, une gracieuse inflexion de tête, et le petit vieux semblait emporter dans les yeux, au front un rayon de vive et profonde joie.

Et tous les matins — ce qui ne lui arrivait jamais autrefois — il venait comme par hasard à la *Mule blanche*, et ne manquait aucune fois de demander des nouvelles de la demoiselle, avec un intérêt qu'il eût été difficile de ne pas croire sincère.

— Comment va-t-elle? disait-il.

— Assez bien, bien, fort bien, répondait tour à tour la mère Philippe.

Et le vieux s'en allait content.

Mais un jour cette réponse fut un peu moins laconique :

— Très-bien, merci pour elle, dit la mère Philippe; qui plus est, hier soir elle m'a parlé de vous.

— De moi, bah! il se pourrait? s'écria le vieillard, et sa face tout à coup s'illumina.

— Oui, de vous, Jean Mauclair. Elle me disait : « Qu'est-ce donc que ce petit homme âgé qui passe assez souvent? » Le fait est que vous passez souvent.

— Non, je ne crois pas.

— Mais je le sais, moi. Enfin, n'importe. « Ce petit homme âgé, disait-elle, qui passe assez souvent et qui me regarde, comme personne ne fait... » Il paraît, Jean Mauclair, que vous la regardez d'une drôle de façon.

— Non, ma foi! dit le vieux tout interloqué.

— Suffit! reprit l'aubergiste d'un air assez tranchant. Tout d'abord, laissez-moi vous faire savoir que si vous la regardez comme elle l'assure, vous me ferez grand plaisir de quitter ces manières, qui ne vous conviennent guère et qui ne peuvent que lui être désagréables.

— Oh! mère Philippe, pouvez-vous penser?...

— Je ne pense rien, ou plutôt je pense ce qu'il me convient de penser. Vous m'avez entendue. Bon, fit encore sèchement l'aubergiste, qui, revenant ensuite au ton goguenard, qu'elle affectait d'ordinaire avec le vieillard : Toujours est-il, reprit-elle, que quand j'ai eu compris de qui elle me voulait parler : « Ce petit vieux, lui ai-je dit, eh, c'est Jean Mauclair, la fleur des serre-deniers du canton, un gaillard qui trouverait de la laine à tondre sur un œuf, un homme qui s'est fait riche petit à petit, en prêtant son argent aux uns et aux autres... Ah! en voilà un qui n'a pas le cœur tendre, allez!... »

— Quoi! dit le vieux d'un air foncièrement contristé quoi! mère Philippe, vous lui avez dit ça... comme ça?

— Eh pardi! répliqua en riant la mère Philippe, est-ce que ce n'est pas la vérité? Et croyez-vous que je vais mentir pour vous complaire? Ah non! D'ailleurs, je dois le dire, elle m'a répondu que je ne lui semblais pas plus douce pour vous que pour votre neveu, et que cela l'étonnait, parce qu'elle me croyait bonne. Alors moi je lui ai dit : « Voyez-vous, demoiselle, il y a deux sortes d'êtres dans le monde que je ne peux pas comprendre, à savoir : les fainéants et les avares; je ne fais presque pas de différence. » Et j'ai encore ajouté : « Tenez, je suis bien sûre qu'à l'heure présente l'oncle n'est pas encore revenu de la surprise que vous lui avez causée en faisant ce que vous avez fait pour son neveu, et je suis sûre qu'il vous trouve bien sotte. »

— Oh! oh! mère Philippe, se récria Jean Mauclair, pourquoi faire de ces suppositions? pourquoi me prêter de ces idées?

— Eh! encore une fois! riposta la mère Philippe, parce que c'est vrai.

— Mais non, mais non! fit-il doucement, en hochant la tête.

— Mais si, mais si ! affirma l'aubergiste.

— C'est égal, mère Philippe, reprit-il tristement, vous n'auriez pas dû lui parler ainsi, qu'est-ce qu'elle va penser ?...

Et il s'éloigna.

Alors la mère Philippe, ébaubie :

— Pour le coup je m'y perds, s'écria-t-elle ; voilà bien la première fois que Jean Mauclair aura pris à cœur le qu'en-dira-t-on. Doux Jésus ! c'est la fin du monde !...

Lorsque Jean Mauclair revint dans l'après-midi, la mère Philippe put remarquer qu'en passant devant la fenêtre, il salua sans presque lever les yeux. Les jours suivants, il fit de même, et en outre il ne demanda plus de nouvelles de la demoiselle le matin. A vrai dire, il avait l'air inquiet, préoccupé, comme l'homme obligé de rompre violemment avec une chère habitude.

VI. — AU BOIS DES MARIOTTES.

Cinq semaines s'étaient écoulées. Le médecin, après avoir enlevé l'appareil et reconnu la suture parfaite, avait permis, commandé même de marcher un peu, pour que le mouvement ramenât les forces dans ce membre si longtemps immobile.

Ce fut d'abord dans les corridors de l'auberge, et appuyée sur le bras de la mère Philippe, que la jeune femme fit ses premiers pas. Ensuite elle s'aventura accompagnée, mais non soutenue, dans les allées du grand jardin qui était derrière la maison. Puis, une haute canne à la main, elle alla jusqu'au bout de la rue, recevant partout sur son passage de francs témoignages de la satisfaction générale que causait son rétablissement. Puis elle put prolonger ses promenades, sortir du village, pousser jusqu'aux premiers hameaux, faire enfin de véritables excursions.

En principe, quand elle la voyait se disposer à partir ainsi, la mère Philippe avait voulu lui donner un guide, un compagnon :

— Mais laissez-moi donc le plaisir de faire des découvertes, avait répliqué la jeune fille ; j'aime mieux aller devant moi à l'aventure, sans savoir, sans prévoir ; c'est bien plus agréable.

Et — au moins d'après une remarque de la mère Philippe, qui voulait que tout fût extraordinaire chez sa chère pensionnaire — il y avait cela de singulier que la jeune femme, sans autre guide que le souvenir des conversations qu'elle avait eues avec l'aubergiste pendant sa réclusion, savait s'orienter, se conduire sur tous les points de la paroisse, aussi bien que si elle y eût toujours vécu.

— Vous n'avez pas idée de cette mémoire, disait la mère Philippe ; il suffit que je lui aie nommé une fois les quartiers, les hameaux, les bois, les ruisseaux pour qu'elle ne l'ait plus oublié. Il n'y a pas à craindre qu'elle les confonde. « Aujourd'hui, fait-elle, j'irai à tel endroit, je prendrai par tel chemin ; » on dirait qu'elle y a passé cent fois. C'est à n'y pas croire, ou plutôt à croire qu'elle devine. Parfois il ne me souvient pas de lui avoir dit des noms qu'elle me répète. Je jurerais que je n'en ai rien dit. Alors elle rit, et me répond que si elle a trop de mémoire, en revanche je n'en ai pas assez : il faut bien, sans quoi je la croirais sorcière.

Or, une après-midi, Jean Mauclair étant là qui faisait avec quelques autres sa partie ordinaire devant l'auberge, la demoiselle sortit, et prenant congé de la mère Philippe :

— Aujourd'hui, dit-elle, je me sens bien disposée, je pousserai jusqu'au petit bois des Mariottes, où je ne suis pas encore allée, puis je suivrai le ruisseau du Verdillon, et je reviendrai par le hameau des Bouvettes.

— Oui, ça vous fera une belle promenade, repartit l'aubergiste, un peu longue, mais prenez votre temps. Au revoir, demoiselle ! »

Et quand la demoiselle fut à quelque distance :

— Eh bien, s'écria la mère Philippe tournée vers les joueurs, cette fois il m'en souvient bien, je veux être pendue si je lui ai jamais parlé du bois des Mariottes... Du ruisseau du Verdillon, oui ; du hameau des Bouvettes aussi ; mais du bois des Mariottes, non, j'en mettrais la main au feu. Elle devine, je vous dis, elle devine.

— Eh ! cette sottise ! lui répliqua Jean Mauclair, qui ne semblait pas fâché de prendre une petite revanche sur elle ; voyez le beau mystère ! n'y a-t-il donc que vous qui causiez avec elle ? Quand elle était là-haut dans sa chambre, je ne dis pas ; mais depuis qu'elle sort, qu'elle se promène, c'est au contraire, paraît-il, un de ses plaisirs de faire la conversation avec les gens dans les champs. Et voilà comment elle aura entendu parler du bois des Mariottes.

— Tiens ! ça se peut tout de même, dit la mère Philippe.

Elle rentra dans l'auberge. Jean Mauclair reprit sa partie ; mais, prétextant d'une affaire, il quitta le jeu ce jour-là beaucoup plus tôt que d'habitude.

. . . . . .

La demoiselle — nommons-la du nom que tous lui donnaient dans le pays — après avoir fait plusieurs haltes, était arrivée dans une large vallée.

Au fond, des prés marécageux, sur les deux pentes, des taillis de chênes et de noisetiers, dans les clairières desquelles pointent çà et là quelques roches nues, qui, tranchant de leur ton gris sec sur les masses vertes des arbrisseaux, mêlent un léger caractère de sauvagerie au frais aspect de cette solitude. C'est le bois des Mariottes, que coupent de biais, sur les collines, deux chemins à chariots, où aboutissent maints sentiers sinueux.

La demoiselle, marchant lentement entre les ornières inégales, gravissait donc un de ces chemins qui devait la conduire à un bouquet de gros châtaigniers.

De temps en temps elle entendait quelque lézard glisser dans les feuilles sèches, ou bien quelque oiseau fuir en jetant son cri effarouché ; et c'était, avec le bruit mesuré de ses pas, tout ce qui troublait le silence du vallon.

Mais comme elle arrivait à un contour du chemin, un peu raviné à cet endroit par une espèce de rigole que les orages grossissent, le bruit lourd de la marche d'une personne dont les dures chaussures se heurtaient aux pierres du sol, la fit s'arrêter. Les deux mains appuyées sur le bâton dont elle se servait encore, elle regarda dans la direction de ce bruit. Un jeune homme sauta du taillis sur le chemin à dix pas d'elle.

Avant qu'il se fût aperçu de sa présence, elle l'avait reconnu, c'était Georges Mauclair, l'espèce de sauvage qui, six semaines plus tôt, lui avait dû la liberté.

Elle se redressa comme pour mieux voir.

Courant devant lui, il n'allait faire que traverser le chemin et se rejeter dans le bois, lorsque, par hasard, tournant à demi le visage de son côté, il la vit.

Il la vit immobile, dans une attitude gracieusement imposante, fixant sur lui des regards où brillaient une souriante sympathie, une douce curiosité. Il se rejeta brusquement en arrière, les bras écartés, et la jeune femme put entendre qu'en la considérant, stupéfait, il disait à mi-voix :

—Elle ! elle !

Elle allait lui parler, car il ne semblait pas revenir de son étonnement ; mais tout à coup le jeune homme, ayant passé une main sur ses yeux, comme pour essuyer des larmes qui y étaient venues, courut à elle et tombant sur les genoux, les mains jointes, la face rayonnant d'une profonde joie :

— Ah ! je vous revois donc ! s'écria-t-il.

Et la jeune fille fut toute surprise, tout émue par le son de sa voix, dont le timbre vibrait avec de claires et harmonieuses inflexions.

— Levez-vous, levez-vous, dit-elle, en étendant vers lui une main qu'il parut ne pas oser toucher, car ce fut comme pour éviter de la prendre qu'il se releva. Et puisque nous nous connaissons, reprit la jeune femme, eh bien, causons un peu, voulez-vous ?

Au bois des Mariottes. Dessin de Ch. Gaildrau.

Un tertre herbeux bordait le chemin, elle s'y assit. Le jeune homme était debout à quatre ou cinq pas d'elle, les bras pendants, le front incliné et rougissant, le regard timidement baissé ; il semblait attendre, interdit, qu'elle l'interrogeât. Il n'attendit pas longtemps.

VII. — L'HISTOIRE D'UN VAGABOND.

— D'où venez-vous donc ainsi, monsieur Georges? demanda la demoiselle.

— Oh ! de loin, de bien loin ! répondit le jeune homme, dont la voix tremblait alors comme celle d'un enfant surpris en faute.

— De loin ? est-ce que vous aviez quitté le pays ?

— Oui, le jour même... le jour que... vous savez bien...

Et il s'arrêta, comme si la force lui eût manqué pour articuler. Son visage était empourpré. Il reprit cependant :

— Je ne voulais plus y revenir, jamais... Mais je n'ai pas pu rester. Voilà, je reviens, j'arrive à présent. Là-bas, je m'ennuyais trop. Vous comprenez, l'habitude... Et puis c'est que je l'aime tant, moi, mon bois des Mariottes !

Le jeune homme avait prononcé ces dernières paroles avec une sorte de transport ému.

— Votre bois des Mariottes, répéta encore la demoiselle d'un ton insinuant; on croirait vraiment que ce soit pour vous un domaine, une demeure.

— Un domaine, oh non ! repartit naïvement le jeune homme ; mais une demeure, oui, à peu près.

— Quoi ! fit la demoiselle, en promenant autour d'elle des regards étonnés, c'est ici votre demeure ? c'est ici que vous vivez ?

— Oui, le plus souvent.

Cette réponse avait été faite de l'air le plus naturel.

— Et, reprit la jeune femme, depuis combien de temps menez-vous cette existence ?

— Oh ! presque depuis toujours, répliqua du même ton le jeune homme.

— Voyons, fit la demoiselle avec un léger sourire, vous n'êtes pas né ici, je pense; votre père, votre mère...

Elle s'arrêta, en remarquant que la physionomie de son interlocuteur traduisait une triste émotion.

— Oh ! ne craignez pas, fit-il, parlez de mon père, de ma mère ; il y a bien longtemps qu'ils sont morts, mais je ne les ai pas oubliés, je les aime toujours.

— A quel âge les avez-vous perdus?

— Je n'avais que quatre ans à la mort de ma mère, et pourtant, croyez-moi, je la vois encore, la chère femme ! L'an d'après, mon père s'en allait aussi...

Il poussa un énergique soupir, en portant brusquement la main à ses yeux pour essuyer les larmes qui les mouillaient.

— Ainsi, reprit la demoiselle, à cinq ans vous demeuriez seul, sans soutien?

— Non, pas encore, mais ça ne devait pas tarder.

— Pas encore, dites-vous ; comment cela?

— Je veux dire que mon oncle me prit, mon oncle Jean Mauclair, le frère de mon père.

— Son frère aîné, observa d'un air assez indifférent la demoiselle.

— Oui, mais pas l'aîné de tous. Il y avait eu aussi un autre frère qui s'appelait Jacques Mauclair; mais celui-là avait quitté le pays, par un coup de tête, à vingt-deux ou vingt-trois ans; on n'en a plus entendu parler jamais.

— Ah !... mais vous disiez, je crois, que votre oncle Jean Mauclair vous avait pris.

— Oui. Ah ! c'est qu'alors il avait encore sa petite Jeanne.

— Jeanne ! répéta la demoiselle avec un certain mouvement, que le jeune homme remarqua.

— Qu'avez-vous donc? demanda-t-il.

— Rien, rien... C'est que, moi aussi, je m'appelle Jeanne !

— Est-ce possible? fit le jeune homme en joignant les mains avec un véritable ébahissement enfantin.

Et il dévisageait la demoiselle de la plus singulière façon.

— Mais vous, qu'avez-vous donc à me regarder ainsi?

— Ah ! répondit-il dans une sorte de langoureuse contemplation, c'est que, voyez-vous, vous lui ressemblez tant à ma belle petite Jeanne !

— Vrai !

Et par cette exclamation la jeune femme sembla traduire plus qu'un simple sentiment de surprise.

— Donc, reprit-elle, après un instant, cette petite Jeanne?...

— Elle avait été ma première amitié d'enfance, la seule, pour mieux dire : je n'en ai guère eu d'autres. Au temps que mes parents vivaient, nous étions toujours ensemble, elle et moi ; nous avions le même âge. Mes parents morts, son père me prit ; et encore nous ne nous quittions pas... Ah ! que de fois nous sommes venus tous deux dans ce bois !... Un jour, presque là où vous êtes, elle était assise ; elle mangeait des noisettes que j'allais chercher et que j'apportais dans sa robe. Ça devait être dans ce temps-ci. Tenez, en vous regardant, en pensant et en me souvenant, ce visage, ces yeux... c'est tout elle que je retrouve... Ah ! comme elle vous ressemblait !

Le jeune homme s'était animé sous l'empire d'une espèce de vision.

— Mais, reprit-il douloureusement, un matin — la veille nous étions venus ici — elle ne put pas se lever, elle avait mal à la tête, à la gorge. On fit diverses choses. Elle me disait :

« — Guéris-moi, Georges, guéris-moi... J'ai mal, j'ai mal ! »

On courut au médecin. Il n'y avait déjà plus rien à faire. Le soir elle était toute blanche, toute froide dans son petit lit.

J'ai encore là — il touchait ses lèvres — le froid que j'ai senti en l'embrassant la dernière fois... Et voilà peut-être, reprit-il après une pause douloureuse, pourquoi j'ai toujours aimé le bois des Mariottes : c'est qu'il me semble qu'elle y est. Nous y avons tant couru ensemble !... On la mit dans la terre, et avec elle aussi, je pense, mon dernier bonheur. Mon oncle — il n'était pas riche en ce temps-là — mon oncle m'avait gardé un peu, je crois, à cause d'elle, parce qu'il l'aimait beaucoup et qu'elle me voulait. Il était déjà veuf, il restait tout seul alors, et il avait un gros chagrin de la mort de sa fille. Il me chercha une condition. Un paysan me prit pour berger.

— Quel âge aviez-vous? demanda la demoiselle.

— Six ans. Oh ! mais j'étais déjà fort. D'être berger, ce n'était pas un malheur, mais ça dépend du maître qu'on a. Moi, le mien me grondait toujours et me battait presque autant. Jamais je n'avais bien fait. Une fois je partais trop tard avec mes moutons, une autre fois je revenais trop tôt. Puis je les avais trop laissés au soleil ou bien je les avais fait passer par de mauvais chemins : c'étaient autant de soufflets et de coups de poing; et même pas de pain, pour me punir. Mon Dieu ! alors je mangeais les mûres des buissons, les oseilles des prés, ou quelques raves, ou quelques pommes de terre que je trouvais et que je faisais cuire. Oh ! je n'étais pas en peine pour si peu. Mais voilà qu'une fois, au moment de rentrer, je compte mes bêtes : il en manquait deux. J'avais passé près du bois, elles étaient sûrement entrées dedans. Je revins sur mes pas avec le troupeau, je fis chercher par le chien ; je m'en allais appelant, pleurant : rien ! Et la nuit venait. Force me fut bien de gagner la maison sans les deux moutons. En route, je me disais : « Qu'est-ce qu'il en va être de moi? Puisqu'il me bat pour la moindre chose, cette fois mon maître va me tuer. » Je le vis en effet sur le portail, tenant un gros bâton, et comme les bêtes passaient il les comptait. A la dernière il dit :

« — Ah ! coquin, il en manque deux ! »

Et il leva son bâton. Moi, je tombai à genoux en demandant pardon. Il me releva à coups de pied et à coups de poing, en criant :

« — Va les chercher, brigand, et si tu ne les trouves pas, gare à toi ! »

Pendant que je pleurais toutes les larmes de mon corps, il y avait là des gens de la ferme qui riaient. Je partis pour chercher mes moutons ; je les appelai toute la nuit dans les champs, dans les bois où j'avais peur, où je butais; mes pieds saignaient. Je n'avais rien mangé; la nuit était froide. Je grelottais et ma tête brûlait. Deux ou trois fois la fatigue m'avait fait tomber, et je m'étais endormi sur place; mais toujours l'idée de mes moutons m'avait réveillé, et j'avais recommencé à les chercher... et je ne les trouvais pas.

— Pauvre petit ! fit la jeune fille.

— Enfin, au lever du jour, il fallut bien penser à retourner à la ferme. En arrivant, je me mis de nouveau à genoux tout en tremblant devant mon maître — les autres étaient là qui riaient encore — et je lui dis :

« — Je ne les ai pas trouvés, mais ne me tuez pas. Je vous servirai toujours, vous ne me donnerez rien... »

J'avais pensé à ce moyen de le payer. D'un soufflet il m'empêcha d'en dire plus long :

« — Allons, c'est bon ! fit-il, tout en me frappant. Tu es bien heureux que les moutons soient retrouvés.

« — Retrouvés? fis-je tout joyeux.

« — Oui, me répondit mon maître : ils étaient rentrés avant toi hier soir.

« — Quoi ! ils étaient rentrés avant moi, et quand je suis revenu, vous m'avez dit qu'ils manquaient !

« — Tu ne les avais pas moins perdus ; est-ce qu'il fallait te remercier pour les avoir mal gardés?

« — Non, mais vous m'avez battu, et puis vous m'avez laissé aller les chercher, et j'ai couru toute la nuit.

« — Tant mieux ! ça te servira de leçon, fit le maître. Au surplus, en voilà assez. Avez-vous vu ce monsieur le raisonneur? Allons, allons, va chercher un morceau de pain à la cuisine et file avec ton troupeau, et tâche de le mieux surveiller à l'avenir, sans quoi !... »

Et il levait la main.

Mais moi, me redressant fièrement :

« — Eh bien, non, fis-je, je n'en veux pas de votre pain, et gardera votre troupeau qui voudra, mais ce ne sera pas moi ! »

Et là-dessus, le laissant tout ébahi ainsi que ses gens, je pris ma course à toutes jambes. J'entendis qu'ils excitaient le chien après moi : « Attrape-le ! attrape-le ! » Le chien m'eut bientôt rejoint, mais ce fut pour me caresser, la brave bête, et j'eus même toutes les peines du monde à le renvoyer, parce qu'il avait coutume de venir avec moi.

E. MULLER.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

LA PEINTURE ET LES PEINTRES HOLLANDAIS.

REMBRANDT HARMENS VAN RIJN [1].

Dans les rues de Leyden (Leyde) allait en musant, en l'an de grâce 1613, un enfant fort et robuste. Sa figure n'était point régulièrement belle, mais ses yeux singulièrement vifs annonçaient une grande intelligence et sa bouche bien dessinée une volonté énergique et obstinée. Ce bambin, vêtu comme il convenait au fils d'un bon bourgeois ayant maison et jardin, était né le 15 juillet 1608 d'Hermen Gerretszoon van Rijn, c'est-à-dire d'Herman, fils de Gerret du Rhin, et de Neeltgen Willemsdocheter van Zuibroock, c'est-à-dire de Caroline, fille de Guillaume, du village de Zuidbrock. Il se nommait Rembrandt Harmens van Rijn (Rembrandt, fils d'Herman du Rhin).

La famille d'Herman se composait de sept enfants. Rembrandt était venu au monde le sixième, non, comme on l'a prétendu, dans le moulin qui appartenait à son père, mais dans une maison, sa propriété, située dans la rue de Woddesteeg (de l'abreuvoir).

A l'époque où s'ouvre notre récit, Leyde était la seconde ville de la Hollande ; elle n'avait, au dix-septième siècle, de rivale que la cité aux grandes flottes, Amsterdam.

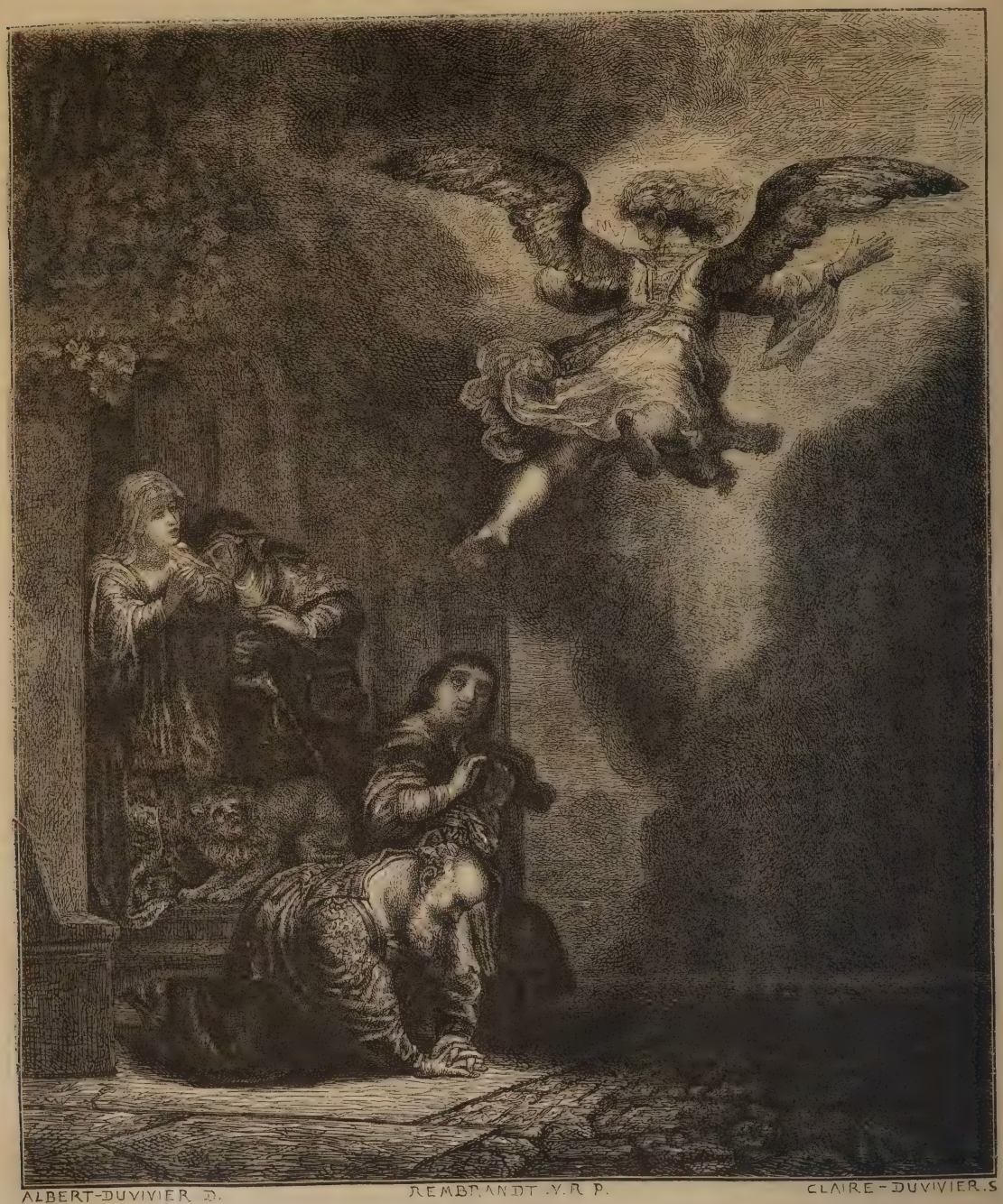
L'enfant ne se pressait guère ; il s'en allait le nez au vent — il l'avait un peu fort — et l'œil éveillé, regardant avec attention l'eau qui scintillait dans les canaux, les ornements et les monstres grotesques qui décoraient les maisons en bois. Il admirait fort aussi les maisons plus modernes construites en briques bien rouges et en pierres bien blanches, dont le contraste faisait un joyeux effet, comme nous le voyons encore aujourd'hui dans les constructions élevées avec ces matériaux réunis. Rembrandt trouvait cela très-beau ; mais ce qui lui paraissait moins magnifique, c'était l'école où il se rendait à petits pas et en traînant de l'aile. Herman, qui avait préparé tous ses fils pour le commerce, auquel ils se livrèrent plus tard, s'était imaginé de faire de Rembrandt un homme propre aux fonctions publiques ; en conséquence, l'écolier devait apprendre le latin. Il n'y mordait guère, ou pour mieux dire, point du tout. En revanche, il dessinait sur tous ses cahiers, et même sur tous ses livres, des bonshommes et des bateaux, ce qui ne lui valait pas, vous le pensez bien, les plus flatteuses récompenses. Après une expérience de quelques années, Rembrandt prit son courage à deux mains et dit à son père qu'il voulait être peintre. Cette vocation contrariait grandement les projets d'Herman, mais il sembla avoir compris qu'en effet son fils, pour lequel il avait rêvé au moins les honneurs municipaux, ne les obtiendrait jamais ; il le laissa donc suivre la destinée qu'il choisissait et le fit entrer chez un peintre de Leyde qui n'a mérité aucune réputation : il se nommait van Swanenburch. Rembrandt avait douze ou treize ans lorsqu'il entra dans cet atelier, dont il suivit l'enseignement pendant trois années. Ses progrès furent rapides, et de très-bonne heure, dès ses premiers débuts, il se signala par l'horreur du convenu, de la pratique vulgaire, et sa manière d'interpréter la nature dut plus d'une fois faire pousser des cris à Swanenburch.

Quoiqu'il ne fût qu'un apprenti, déjà cependant il vendait ses toiles aux amateurs de Leyde. En 1628, il peignit sa mère d'une façon excellente ; c'est un sujet qu'il a souvent repris et gravé avec amour, et le musée de Cassel possède actuellement un portrait signé van Rijn daté de 1630 qui prouve à quel point le grand peintre était formé. Il hésitait cependant encore lui-même à reconnaître son talent naissant, lorsque d'un tableau qu'il fit présenter à un connaisseur de la Haye on lui offrit cent florins. Il accepta, comme bien l'on pense, et se rendit à la Haye pour toucher la somme

(1) Les travaux récents de MM. R. Elzevier, de E. Kollof, de Charles Blanc, du regretté W. Burger (*alias*, T. Thoré), enlevé trop tôt au culte raisonné de l'art, les deux belles et savantes études de M. C. Vosmaer ont répandu un jour si nouveau sur le grand peintre hollandais, que le *Musée des Familles*, qui lui a déjà consacré bien des pages, a daigné me permettre d'essayer de lui restituer son vrai caractère.

convenue. A son retour il lui arriva une aventure dont on a souvent parlé.

Il avait pris place dans une voiture publique. A certain relai ou devant certain bouchon, soit qu'il fît très-chaud, soit qu'il fît très-froid, glace ou canicule sont tout un pour les buveurs, l'équipage entier de la voiture, y compris bien entendu le cocher, mit pied à terre et s'engouffra dans l'auberge. Rembrandt, très-



L'Ange quittant la famille de Tobie. Tableau de Rembrandt, dessin de A. Duvivier.

sobre de sa nature, ne suivit pas ses compagnons de route ; il resta dans son coin avec ses cent florins. Les bons Hollandais buvaient tranquillement et longuement, qui du genièvre, qui de la bière, lorsque les chevaux, las d'attendre, résolurent de les laisser là. Ils hennissent, baissent la tête et partent à fond de train.

— Arrête! arrête!

A ces cris les chevaux ne courent plus, ils volent

entraînant derrière eux la lourde patache, qui cahote et gémit. Heureusement l'équipage était composé de braves et honnêtes bêtes qui n'allèrent ni à droite ni à gauche, suivirent le milieu de la route, tournèrent à temps, et, en chevaux bien appris, s'arrêtèrent correctement, après une course folle, à Leyde, devant le bureau de diligence auquel ils avaient l'honneur d'appartenir. Rembrandt descendit tranquillement de voiture,

Les Pèlerins d'Emmaüs. Tableau de Rembrandt, dessin de A. Duvivier.

riant de la panique qu'un instant il avait eue, et rentra très-joyeux dans la maison paternelle avec le prix de sa toile.

Le succès de son tableau à la Haye semble avoir décidé Rembrandt à quitter Leyde pour achever ses études à Amsterdam chez un peintre célèbre, Pierre Lastman.

Amsterdam était presque arrivée à l'apogée de sa splendeur. La vieille ville avait gardé ses pignons

pointus, ses arcs à moulures, ses trèfles ; les nouvelles constructions portaient quelque peu l'empreinte de la renaissance italienne. Elle trafiquait avec le monde entier, et son activité artistique et intellectuelle n'était pas moindre que son activité industrielle et commerciale. Quoique très-troublée par des querelles religieuses qui causèrent souvent des soulèvements et des massacres, Amsterdam était un grand centre de civilisation et son école de peinture très-florissante. Rembrandt suivit les leçons de P. Lastman, puis il revint à Leyde, qu'il quitta définitivement pour Amsterdam, où il commença réellement à se faire connaître ; il avait alors vingt-trois ans.

Si nous avons insisté, un peu longuement peut-être, sur ces premiers jours de la vie de Rembrandt, c'est que nous tenions à les dégager du voile de fictions peu honorables pour sa mémoire sous lesquelles on a défiguré sa jeunesse, qui semble, au contraire, s'être écoulée sans passion. Et pour le dire en passant, sans que nous ayons besoin d'y revenir, il faut rejeter comme un odieux mensonge cette accusation d'avarice qui a servi à tant de contes fort amusants à lire sans doute, mais qui, en réalité, n'ont aucun fondement. A la calomnie substituant la vérité, nous allons voir, malheureusement trop tôt, que l'on est en droit d'adresser au grand peintre un tout autre reproche.

Mais il est temps de le mettre en scène.

Nous sommes en 1642. Il y a grand bruit et grande fête dans la belle maison que Rembrandt a achetée dans la Breedstraat. Ce jour-là, le grand artiste a baptisé son fils Titus, né en 1641, et convié a un repas quelques-uns de ses élèves et de ses amis. Parmi les premiers, Ferdinand Bol, Flinck, Backer, Fictoor, Eeckout, Philip Koninck ; parmi les seconds, le docteur Tulp, le principal personnage de la toile *la Leçon d'anatomie* (1), l'échevin Jan Six, van Coppenol, poëte à ses heures perdues, mais dont l'admirable talent comme calligraphe était célèbre alors. Ces trois hommes jouissaient sans doute de leur temps d'une juste renommée ; mais elle se serait éteinte si, en les touchant de son burin et de son pinceau, Rembrandt ne les eût rendus immortels. Au milieu de ces hommes est assise une charmante femme, Saskia, la bien-aimée du grand artiste. Mais avant de vous introduire dans la salle où se vident les flacons, promenons-nous un instant dans la maison de cet homme si faussement accusé d'avarice. Voici l'antichambre ; contre la muraille, sont suspendus vingt-quatre tableaux signés de Brouwer, de Lievens, de Seghers et de Rembrandt. Mais ne nous arrêtons pas, quoique certes ces peintures en vaillent la peine ; entrons dans le salon, un véritable musée, où se trouvent, avec vingt-quatre toiles du maître, des morceaux signés par Vlieger, Lucas de Leyde, Palma le Vieux, Bassan, une tête peinte par Raphaël. Dans une pièce attenante, nous pouvons admirer des tableaux rarissimes de Aartgen de Leyde, une tête de vieillard par van Eyck et deux copies d'Annibal Carrache. Continuons notre promenade, nous sommes des amis, nous avons le droit de pénétrer partout. Dans la chambre à coucher, nous trouvons une vierge signée Raphaël et le grand tableau de Giorgione, *la Samaritaine*.

« Au premier étage (2), le maître avait ses ateliers et son musée.

« Près de ce musée il y avait un petit cabinet où se trouvaient quelques tableaux de Rembrandt, de Brouwer, de Seghers, d'Aartgen de Leyde, un tableau du fils de F. Hals, quelques moulages d'après van Vianen, et une femme nue esquissée d'après nature par Rembrandt.

« Il y avait encore à voir le petit atelier divisé en cinq compartiments (1), rempli d'armes antiques, indiennes et turques, d'instruments de musique orientaux, de moulages sur nature, quantité de morceaux d'étoffes anciennes et curieuses, et de plâtres d'après les antiques. On y remarquait le Laocoon, peu répandu alors. Enfin le grand atelier. » Mais arrêtons-nous sur le seuil, c'est là que la table est mise et que se célèbre la fête, suivant tous les rites bachiques.

Les convives semblent assez échauffés, et avec la liberté des mœurs hollandaises, Saskia est venue s'asseoir sur les genoux de Rambrandt, qui, un long verre à la main, porte la santé de la jeune mère (2). Saskia est charmante, ses longs cheveux frisottants d'une couleur châtain tombent sur ses épaules, et sa tête est couverte du bonnet dit *mezetin* d'un rouge cerise, garni d'une plume blanche. Autour de son cou roule un fil de grosses perles, et des perles encore pendent à ses petites oreilles ; sa robe de damas bleu clair laisse à découvert la naissance de la poitrine. Elle a peut-être touché à un verre de vin d'Espagne, la jeune femme, car ses traits animés sont pleins de vie, et un gracieux sourire entr'ouvre ses lèvres épanouies qui laissent voir la blancheur de ses dents.

— A Saskia, la mère de Titus ! A Saskia, ma joie et ma fortune ! dit Rambrandt d'une voix joyeuse.

Et tous les convives debout : pètent, avant de vider leurs verres :

— A Saskia !

La jeune femme émue répond à ce toast en trempant ses lèvres dans le vin de son mari, cache un instant sa tête contre sa poitrine, et les larmes dans les yeux va reprendre sa place entre Tulp et Bol. Rambrandt la suit du regard, et quand elle est assise, posant lentement son verre sur la table, il dit, comme s'il se parlait à lui-même :

— Oui, c'est la vérité, elle est ma fortune et ma joie ; et, quelquefois j'y pense avec terreur, si elle venait à me manquer, je sens que tout me manquerait... Mais elle est plus jeune que moi...

— D'où vous viennent ces sottes idées? interrompt Tulp; Saskia se porte à merveille, et bientôt elle n'aura plus besoin de mes soins.

— Que le ciel vous entende, docteur, et vous bénisse pour cette bonne parole ! Car, en vérité, je le répète, elle est ma fortune et ma joie...

S'aperçevant que sa tristesse gagnait sa femme et ses convives, Rembrandt, s'efforçant de sourire, continua d'un ton joyeux :

— Te souviens-tu, Saskia, de la première fois que je te vis, il y a bien longtemps déjà? C'était en 1630, je n'avais point de nom encore, et de tous ceux qui sont à cette table et qui s'associent à mon bonheur présent, je ne connaissais que mon ami Tulp. Les florins ne foisonnaient pas dans ma bourse, et pour mon malheur, c'est tout le contraire que je devrais dire dans cette circonstance ; j'avais déjà la passion des belles

(1) Voir la reproduction de cette toile dans le *Musée*, tome XXVII, page 45.

(2) Vosmaer.

(1) Rembrandt tenait à ce que chacun de ses élèves fût seul quand il travaillait.

(2) Tableau de Rembrandt, galerie de Dresde.

choses, quelles qu'elles soient, que l'art a créées. Le magasin d'Hendrick Ulenburg (1) m'attirait d'une façon irrésistible, et lorsque je ne travaillais pas à mon atelier, on était à peu près sûr de me rencontrer chez Hendrick, pour lequel je n'étais qu'un bien stérile amateur. Lorsqu'il avait cependant quelque course à faire, il me confiait sa boutique.

Un jour que je m'y trouvais seul, je m'étais réfugié dans un coin obscur, admirant je ne sais quoi, quand tout d'un coup il me sembla entendre un léger bruit dans le fond du magasin, qu'éclairait un châssis. Je me levai; à travers des bahuts qui encombraient la boutique, je regardai dans la direction d'où venait le bruit, et je vis un merveilleux tableau, une figure impossible à peindre tant elle était inondée de lumière: elle illuminait tous les objets qui se trouvaient autour d'elle. Figurez-vous une jeune fillette mince, élégante, drapée avec un art exquis dans un magnifique lambeau de soie jaune brochée d'or, une escarcelle de pierreries à la ceinture, tenant à la main un casque surmonté d'une plume blanche. L'enfant, sur ses cheveux dorés, avait enroulé je ne sais combien de chaînes d'or, et ainsi radieuse et parée elle s'admirait dans une glace de Venise suspendue à la muraille. Elle devait se trouver bien belle! et des milliers d'années passeraient sur ma tête qu'elles n'effaceraient pas en moi le souvenir de cette vision. C'était ma Saskia, et Dieu sait si je pensais qu'elle pût un jour être ma femme, que je serais assez heureux pour demander et obtenir sa main. Depuis ce jour-là cependant, je l'aimai comme Dante aima Béatrix, et je résolus de tout faire pour m'élever jusqu'à elle. Saskia devait être riche, moi j'étais pauvre; et quelque honorable que fût ma famille, elle n'égalait pas la sienne, son père, conseiller et bourgmestre de Leeuwarden, ayant rempli des fonctions politiques importantes et s'étant assis à la table de Guillaume le Taciturne quelques instants avant qu'il fût assassiné. Puis il y avait encore bien autre chose qui inquiétait ma secrète passion : je ne pouvais avoir aucune prétention à la beauté...

— La postérité ne dira pas cela en voyant vos portraits.

— La postérité, mon cher Fictoor, s'il y a pour moi une postérité, dira ce qu'elle voudra; mais avec mon gros nez, mes petits yeux cachés par des pommettes saillantes, mon teint couperosé, ni Raphaël ni le Vinci ne feraient de moi un Narcisse.

— Votre figure que vous calomniez, Rembrandt, a-t-elle empêché la jeune fille de vous aimer? interrompit Saskia en rougissant, et ce que la jeune fille a éprouvé, la femme le ressent encore.

— Enfin, ne pouvant être beau, je voulus devenir riche, acquérir un peu de célébrité, et grâce à vous, Tulp, Six, Coppenol, grâce surtout à mes élèves, je réalisai mes désirs.

— C'est nous qui vous devons d'être ce que nous sommes, dit Flinck.

— Et moi, qui saurait jamais que j'ai vécu, ajouta en riant Coppenol, si vous n'aviez fait un admirable portrait de ma triste personne?

— Enfin, après bien des inquiétudes de cœur, je fus agréé, et le 10 juin 1634 j'épousai ma bien-aimée et la conduisis dans cette maison.

— Dans cette maison, dit Six, qui restera célèbre pour avoir vu naître *la Leçon d'anatomie*, le *Moïse sauvé des eaux*, *Suzanne et les Deux Vieillards*, *les Pèlerins d'Emmaüs*, *la Descente de croix*, le *Philosophe en contemplation*, le *Philosophe en méditation*, *l'Ange quittant la famille de Tobie*, *le Christ en jardinier*, *la Pythonisse d'Endor*, *le Ménage du menuisier*, et tant de portraits et tant de gravures, chefs-d'œuvre que l'avenir se disputera au poids de l'or.

— Ce n'est point pour toutes ces belles raisons que cette maison m'est chère : mes enfants y sont nés; hélas! il ne me reste plus que Titus, espérons qu'il vivra... Foin des longs discours, nous avons bu à la santé de Saskia, remplissons nos verres et buvons à la santé de Titus!

Quand les verres furent vides, Bol se leva, et se tournant vers ses camarades :

— A notre tour, maintenant, dit-il, et pleine rasade: A Rembrandt, le plus grand peintre hollandais, ses élèves reconnaissants.

Rembrandt tendit les mains aux jeunes gens, et Bol souriant reprit :

— Voulez-vous, maître, que la fête soit complète?

— Oui, certes.

— Cette toile qui est là retournée, c'est le tableau que vous avez peint pour la compagnie des arquebusiers de Frans Banning Cock; Saskia nous a dit qu'il était terminé, voulez-vous nous le laisser voir?

— Oui, mais d'abord que l'on enlève la table et que l'on apporte du genièvre et des pipes; car si l'on ne desservait pas, vous n'auriez pas assez de place pour voir cette peinture. Vous le savez, je n'aime pas que l'on ait le nez sur mes toiles comme si l'on voulait en sentir les couleurs. A. GENEVAY.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

(1) Le frère de Saskia, marchand de curiosités à Amsterdam.

CHRONIQUES DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

LA DAME DES ARMOISES.

PROLOGUE. — LE 30 MAI DE L'AN DE GRACE 1431.

Dans le plus étroit cachot du château de Rouen, sur un grabat rempli de paille amincie repose une jeune fille. Un vêtement de cavalier couvre ses membres; ses pieds cerclés d'anneaux rivés sont liés au pied du lit par une lourde chaîne de fer. Son visage est pâle, les longues boucles de ses cheveux noirs roulent sur son cou brun. A la voir si calme dans son sommeil, on se demande quelle vision l'enlève à la terre.

Il est sept heures. La porte du cachot roule brusquement sur ses gonds, le guichetier et les soldats qui l'accompagnent se rangent respectueux et laissent passer un homme vêtu d'habits d'un violet sombre.

L'évêque, Pierre Cauchon, s'arrête en face de la prisonnière, la contemple avec une expression cruelle, puis, la secouant par l'épaule :

— Debout, Jeanne! debout! tu vas rendre compte

à la justice humaine de tes mensonges et de tes crimes.

La prisonnière ouvre les yeux, revient péniblement au sentiment de la vie réelle; puis, soit pour ressaisir les saintes magnificences de son rêve, soit pour échapper à la vue de son mortel ennemi, elle se couvre le visage de ses deux mains.

— Jeanne, ce matin tu seras brûlée vive.

A cette parole, la captive se dresse sur son lit; un tremblement convulsif l'agite; cependant la terreur du supplice s'efface pour elle devant une autre appréhension. Elle a entendu les soldats anglais affirmer qu'on la traînerait au lieu de son exécution demi-nue, et la pudeur l'emporte chez l'héroïne chrétienne sur l'instinct de la vie.

— Évêque, dit-elle, je demande une grâce.

— Laquelle?

— Faites-moi donner une robe bien longue pour aller au bûcher.

Sans répondre, Pierre Cauchon quitte le cachot de Jeanne Darc.

Une minute après, un moine de l'ordre des frères prêcheurs de Saint-Dominique le remplaçait dans cette cellule. Son visage respirait une pitié profonde.

Jeanne sentait à cette heure suprême se révolter en elle l'amour de la vie. Sa chair éprouvait des frissons d'épouvante, son esprit se troublait à l'idée des tortures physiques; l'approche du trépas excitait en elle une terreur qu'elle n'était plus maîtresse de dominer. Elle demandait à passer sa vie dans un cloître, mangeant le pain de l'angoisse et buvant l'eau d'amertume; elle criait qu'elle aimerait mieux être décapitée sept fois que brûlée. Quoi! ses saintes l'abandonnaient! Dieu lui-même se retirait au plus profond de sa gloire et ne paraissait plus l'entendre. Son roi la laissait aux mains des Anglais. Sa patrie oubliait qu'elle lui devait sa délivrance. Ses frères du paradis la délaissaient dans sa misère, et le *lamma sabacthani* s'échappa de ses lèvres comme il tomba des lèvres de Jésus.

Frère Martin Ladvenu s'agenouille près de l'infortunée, mêle ses larmes aux siennes, et pour lui cacher sa propre agonie lui retrace celle du Sauveur.

La chrétienne ardente se réveille à la voix du moine; Jeanne impose silence à sa chair révoltée, son esprit remonte vers le ciel, elle demande à recevoir l'eucharistie. Elle, que l'évêque de Beauvais accuse d'hérésie et frappe d'excommunication, implore les sacrements comme une faveur suprême.

Martin Ladvenu n'a pas reçu d'ordres à cet égard; il court à l'évêché, expose au prélat la prière de Jeanne, obtient l'autorisation de lui apporter la communion et de l'absoudre; il force l'évêque à une monstrueuse contradiction avec lui-même. Quoi! Pierre Cauchon déclare Jeanne Darc *idolâtre, blasphématrice de Dieu, malcréante en la foi de Jésus-Christ, apostate,* et cependant il l'admet à la participation des trésors mystiques de l'Église!

Cependant le moine a transmis aux prêtres de Saint-Ouen les ordres du prélat; et en attendant qu'on apporte dans la prison le ciboire et le calice, il entend la confession de Jeanne. Vingt fois, en écoutant cet ange dont il plut à Dieu de faire une martyre, il est tenté de s'agenouiller devant la vierge de Domrémy.

Un prêtre de la paroisse entre dans le cachot. Aucun clerc ne l'accompagne, il a négligé de passer à son cou l'étole bénite, et cache sous ses vêtements les vases sacrés, comme s'il redoutait qu'on le surprît remplissant pour la condamnée les devoirs de son ministère.

Cette négligence pusillanime révolte le frère prêcheur.

— De quel droit, s'écrie-t-il, apportez-vous le viatique sans honneur et sans pompe? Est-ce révérencieux pour le Dieu prêt à descendre ici? est-ce charitable pour cette fille qui va mourir? Retournez à l'église, puis revenez, paré de l'étole, suivi de votre clergé, accompagné de clercs portant des torches.

Le prêtre baisse la tête et sort.

En attendant son retour, Martin prie de nouveau avec Jeanne. Quelques minutes après, les cloches s'éveillent dans les tours paroissiales. Jeanne écoute cette mélodie tant aimée jadis : elle se souvient de la chapelle où, bergère, elle invoquait la Vierge Marie; elle se dit que pour la dernière fois elle entend la voix d'airain qui lui parlait du ciel.

Une lueur lointaine se montre, s'approche, grandit, illumine le couloir et remplit bientôt le cachot.

Des voix douces, émues, psalmodient, et Jeanne distingue le chant des litanies, auxquelles le chœur des prêtres répond : *Priez pour elle!* Prédiction sinistre! Mais Jeanne n'est plus de ce monde. Un banc de chêne se transforme en autel, les vases du saint sacrifice éblouissent au milieu des cierges.

La messe est célébrée dans le cachot; les archers se pressent dans le couloir; Jeanne s'absorbe en son Dieu... Le prêtre la bénit une dernière fois.

Le geôlier se glisse au milieu des soldats et pose aux pieds de Jeanne une robe de serge noire. Frère Martin la lui désigne et baisse la tête; Jeanne se lève, puis avec une angélique modestie elle remplace ses habits d'homme par la robe qu'on lui destine... Pierre Cauchon s'est souvenu de sa prière : la robe est longue, bien longue, elle cache ses pieds nus... mais, raffinement barbare, afin d'empêcher Jeanne d'oublier quel genre de mort l'attend, on a peint des langues de feu sur le *san benito* qui l'enveloppe comme un suaire.

Pour la seconde fois Jeanne se trouble. Pour la seconde fois elle repousse le calice que le Christ supplia trois fois son père d'éloigner de lui...

Des sanglots soulèvent sa poitrine, son beau visage ruisselle de larmes... Elle a peur, cette enfant. Elle se détourne du bûcher.

— Rouen! Rouen! dit-elle, seras-tu ma dernière demeure?

Un bruit de pas lourds retentit, les soldats remplissent le cachot, ils viennent chercher la condamnée. Deux prêtres se joignent à Martin Ladvenu pour la réconforter : Jean Massieu, qui tant de fois lui permit de prier devant la chapelle, et Isambert de la Pierre.

Une lourde charrette attend dans la cour.

Jeanne, frappée de terreur, éblouie par la lumière du ciel, recule et frémit. Le dominicain la soutient, lui aide à monter dans le chariot; Isambert de la Pierre et Massieu se placent auprès d'elle.

La voiture s'ébranle et cahote sur le pavé. Une immense clameur s'élève de la foule; les huées, les vociférations, les injures, les menaces, les exclamations de pitié, les cris d'horreur, de colère, de haine se pressent sur toutes les lèvres. Jeanne lève les yeux sur la multitude, puis ses regards se fixent sur le ciel.

Huit cents hommes d'armes sont massés en deux lignes sur le chemin qui conduit du château à la place

du Vieux-Marché. Toute la garnison est sur pied, heaume en tête, glaive et guisarme au poing.

Tout à coup un mouvement s'opère dans la foule; un homme, les habits en désordre, les cheveux hérissés, les yeux hagards, fend les groupes, repousse les gardes, s'accroche d'une main désespérée aux montants du chariot, l'escalade et vient tomber aux pieds de Jeanne.

C'est le chanoine Loyseleur.

— Pardon! dit-il d'une voix rauque, étranglée; pardon! j'ai fait œuvre de damné en demandant votre vie... Grâce et miséricorde, Jeanne, au nom de la passion du Seigneur Jésus!

La jeune fille lève sur le misérable un regard plein de mansuétude.

— Je vous pardonne, dit-elle; Dieu vous jugera...

Les Anglais s'indignent de voir Loyseleur pris de honte et de remords; ils le saisissent, l'arrachent par force de la charrette et l'écartèleraient sur place sans l'intervention du comte de Warwick.

Déjà la condamnée distingue trois échafauds, l'un décoré d'une façon merveilleuse; l'autre drapé de noir; le dernier, vague dans sa forme, entouré d'hommes en cape rouge portant des fagots qu'ils amoncellent et arrosent de poix.

La grande martyre. Dessin de F. Lix.

La foule s'écarte devant un cortége qui gravit avec lenteur et majesté l'estrade drapée de soie cramoisie et surmontée d'un dais semblable passementé d'or et orné de plumes aux quatre angles. Sur des siéges disposés pour eux s'assoient S. Em. le cardinal de Winchester, vêtu de la pourpre romaine, MM^grs^ les évêques de Thérouanne, de Beauvais, de Lisieux, de Coutances, de Boulogne, Jean Fabry; ensuite prennent place le seigneur comte de Warwick et autres nobles de la cour d'Angleterre.

Le second échafaud est bientôt occupé par les juges du procès, le promoteur, les assesseurs, les greffiers.

Une clameur sinistre salue les prélats parjures, les magistrats vendus, les soldats infâmes; bientôt ce bruit grandit comme montent les flots de la mer à l'heure de la marée : Jeanne paraît à son tour.

La condamnée s'enveloppe d'un calme suprême, l'approche de l'éternité la couvre d'une beauté sublime, sa mitre infamante rayonne comme une auréole.

Soutenue par Isambert et Martin, elle descend de la charrette et gravit les marches de l'estrade drapée de noir. De là le peuple la voit à son aise; quant à Jeanne, elle ne voit plus que Dieu.

Pierre Cauchon se lève, il lit une sentence à laquelle acquiescent les évêques de Coutances, de Lisieux, le chapitre de l'église cathédrale de Rouen, seize doc-

teurs, six licenciés, bacheliers en théologie et réguliers, et onze avocats de la ville.

Puis Pierre Cauchon ajoute :

— Jeanne, va en paix ! L'Eglise ne peut plus te défendre ; elle t'abandonne au bras séculier.

Le docteur Nicolas Midy, placé près de Jeanne, prend alors la parole et lui adresse une *admonition salutaire*, amère raillerie au milieu de ce drame funèbre. Ce mot : « L'Église t'abandonne au bras séculier » est pour Jeanne la consommation d'une trahison infâme. Elle le comprend ; et, le bras étendu vers l'évêque de Beauvais :

— Évêque, s'écrie-t-elle, évêque, je meurs par vous. J'en appelle de vous à Dieu.

Puis, se repentant de ce mouvement d'indignation, elle demande une croix pour s'aider à mourir.

Un boucher anglais prend un morceau de bois, le taille avec son couteau sanglant, lie les deux morceaux d'une cordelle et présente cette croix à Isambert, qui la remet à Jeanne. Celle-ci la cache sous ses vêtements, sur sa chair virginale que vont dévorer les flammes. Elle s'agenouille sur l'estrade et prie.

Elle parla, disent les historiens, pendant plus d'une demi-heure. Elle confessa la vérité de ses visions, les conseils de ses Voix. Elle rendit gloire à Dieu de ses conquêtes, certifia que le roi Charles était un bon chrétien, qu'elle avait eu bonne intention dans tous ses actes et s'en remettait à Dieu du soin de la juger. Elle s'humilia comme chrétienne; puis, inspirée comme une prophétesse, elle annonça la défaite absolue des Anglais et la liberté de la France. Son éloquence atteignit les dernières limites du sublime ; une fois encore elle souleva dans les masses l'admiration, la pitié. Puis, abaissant ses yeux sur le bûcher sombre, elle se recommanda à la pitié de tous, pria les moines qui l'entouraient de célébrer pour elle le saint sacrifice, et répéta d'une voix brisée :

— Priez pour moi ! priez pour moi !

La foule hostile tout à l'heure se sent remuée, changée, entraînée. Les Anglais, qui redoutent une tentative pour sauver l'héroïque fille, crient :

— Au bûcher la sorcière ! au feu ! Nous ferez-vous dîner ici ?

L'évêque de Thérouanne, suffoqué par les larmes, quitte l'estrade avec Jean Fabry.

Une voix s'élève :

— Bourreau, fais ton office !

Mais Cauchon venait de dire : « L'Église t'abandonne à la justice séculière. » Celle-ci devait donc prononcer un arrêt. Si Jeanne, relevant de la justice séculière, était reconnue coupable, il fallait la condamner. Or il n'en fut rien. Le bailli de Rouen, qui se trouvait dans l'assemblée, ne formula aucune plainte, ne lut aucune sentence ; la justice séculière, mise en demeure d'agir par la justice ecclésiastique, resta muette ; et pour la première fois sans doute, une accusée subit le dernier supplice sans avoir été régulièrement condamnée. Du reste, on était si bien résolu à braver toutes les lois, que le bûcher était préparé d'avance.

— Bourreau, fais ton office ! répète la voix.

Le maître des hautes œuvres de Rouen s'élance vers l'estrade pour se saisir de Jeanne ; mais Martin Ladvenu et Isambert de la Pierre la garantissent encore une fois de son contact et la soutiennent tandis qu'elle descend les degrés de l'estrade et parcourt la distance qui la sépare du bûcher. Sa longue robe gêne sa marche, elle s'appuie sur les deux moines.

En face du bûcher se trouve un écriteau couvert d'injures ; Jeanne détourne la tête pour n'en rien voir.

— Mon père, dit-elle à Isambert, je voudrais que l'on tînt une croix en face de moi, pour mourir en la regardant.

Le moine court à l'église voisine, en rapporte une croix processionnelle et se place en face du bûcher.

On avait construit ce bûcher d'une façon inusitée, à plusieurs étages et en maçonnerie ; l'*estache* était de plâtre ; la plate-forme avait environ quatre pieds carrés. Tout autour s'étageaient des fagots, puis des sarments, de la paille arrosée de bitume et de résine. Un escalier de plusieurs marches ménagé dans la maçonnerie conduisait au poteau, au pied duquel s'amassaient des carcans et des chaînes de fer.

Le bourreau, frémissant d'horreur et de pitié, lie Jeanne à l'*estache* par le milieu du corps, puis entrave ses pieds et ses mains.

Il était environ midi. La marche du château au lieu de l'exécution, la lecture de la sentence, l'admonition de Nicolas Midy, le discours, la prière de Jeanne et les suprêmes préparatifs avaient duré trois heures.

Martin Ladvenu et Jean Massieu se trouvaient avec Jeanne sur le bûcher ; en bas et en face Isambert tenait la croix levée.

Le bourreau et ses valets secouèrent leurs torches.

— Ne restez pas là ! dit Jeanne à Massieu, le feu est au bûcher !

Si grande en était la hauteur, que la flamme montant lentement flambait en bas et petillait à peine au milieu. Martin Ladvenu, jusqu'à la dernière minute, tenta de masquer la mort à la jeune fille en lui montrant le ciel ouvert au-dessus de sa tête. Il oubliait son propre péril pour la forcer d'oublier son supplice.

Mais Jeanne, sentant sous ses pieds la chaleur dévorante, répéta :

— Descendez ! descendez ! mon père, le bûcher flambe !

Et Ladvenu resta encore jusqu'à ce que, suffoqué par un tourbillon de fumée, il descendit chancelant l'escalier de pierre.

Il rejoignit Isambert et Jean Massieu.

Le feu montait, montait... mais l'agonie de Jeanne était longue. Le bourreau, réduit à l'impuissance, en raison de la hauteur du bûcher, ne pouvait activer la flamme pour abréger les tortures de la victime. Une plainte déchirante fendit l'air :

— De l'eau ! de l'eau !

Puis on distingua par cinq fois :

— Jésus ! Jésus !

La robe de Jeanne s'embrase, le feu atteint la mitre, les cheveux ; la flamme monte, petille, se tord, éclate... Le bourreau saisit un crochet de fer, écarte le brasier, le rejette en arrière de *l'estache*, et la foule pousse un cri d'horreur en voyant roidi, calciné le cadavre de celle qui fut la vierge de Domrémy et qui demandait une robe bien longue pour mourir (1)....

A peine les évêques, les seigneurs, les juges se furent-ils retirés, qu'une scène indescriptible se passa sur la place. Les complices de ce meurtre juridique

(1) Plusieurs témoins oculaires affirment que, dans les cendres du bûcher, on retrouva le cœur sanglant et palpitant encore de Jeanne.

tremblaient d'éprouver les représailles du ciel. Un Anglais qui avait jeté un fagot dans le bûcher affirmait avoir vu s'envoler l'âme de Jeanne sous la forme d'une blanche colombe; beaucoup de gens assuraient avoir lu écrit dans les flammes le nom de Jésus, d'autres avoir entendu le bruissement des ailes des anges... Sans nul doute elle était montée au ciel, la fille héroïque, la bergère inspirée, la douce martyre, et le soir même les gens de Rouen ajoutaient à leur prière :

— Jeanne Darc, *priez pour nous!*

Quatre heures après, Nonnes, le bourreau, chargeait un coffre sur ses épaules et prenait le chemin de la Seine. Ce coffre renfermait des ossements calcinés, des cendres, ce que le bûcher avait bien voulu rendre.

Arrivé à un endroit désert, le bourreau se pencha vers le fleuve, y lança son fardeau et le regarda flotter un moment, puis descendre et disparaître.

Longtemps il resta sur la berge, immobile, comme s'il se fût attendu à voir sortir de l'onde, rigide sous les plis mouillés du *san benito*, la vierge martyre de Vaucouleurs.

La nuit vint. Il reprit le chemin de sa demeure. Il allait sans entendre, sans voir, trébuchant à chaque pas comme un homme ivre. Il heurta si violemment une jeune femme qu'il rencontra, que celle-ci poussa un cri de douleur. Le maître des hautes œuvres leva la tête et regarda la voyageuse.

A son tour il étouffa une exclamation de terreur :

— Jeanne! s'écria-t-il! Est-ce une vision?

La voyageuse s'arrêta étonnée.

— Jeanne? dit-elle.

— Sa voix! ses traits! son regard! Pitié! fit le bourreau éperdu. C'est Jeanne!

Et il roula dans la poussière. La voyageuse resta un moment immobile et songeuse, le regardant sans parler.

Quand il reprit ses sens, la vision avait disparu.

I. — ÉLISABETH DE GORLITZ.

Le duché de Luxembourg est un admirable pays, accidenté, boisé, aussi riche que la Prusse rhénane, couvert d'abbayes, protégé par une madone miraculeuse, présentant à la fois ce qui satisfait le regard et séduit l'imagination. Parmi les villes espacées autour de la capitale du duché se trouve Arlon, dont la légende fait remonter la fondation au patriarche Abraham, mais que les archéologues sérieux prouvent être d'origine celtique.

Dans le courant du dixième siècle, Arlon fut la résidence des comtes de ce nom, souche de la famille de Limbourg. En 1103, il devint le chef-lieu d'un marquisat, et un siècle plus tard Waleran de Limbourg l'apporta en dot à Ermenide, comtesse de Luxembourg; le marquisat d'Arlon se trouva dès lors réuni au comté de Luxembourg, dont il partagea les destinées.

A l'époque où se passent les faits que nous allons raconter, le château d'Arlon groupait autour de lui des chaumières et des chapelles; le village naissait de la châtellenie et en vivait. Les gens de métiers, les laboureurs rapprochaient leurs pauvres ménages, cherchant dans leur union une consolation et un secours contre les déprédations des Anglais, les exactions de la soldatesque, enfin les pillages et les massacres des bandes d'écorcheurs.

En 1436, le manoir d'Arlon appartenait à haute et puissante dame Elisabeth de Gorlitz, comtesse de Luxembourg, alliée à ce Jean de Luxembourg qui fut l'ami des Bourguignons, l'allié des Anglais, et porta dans la suite le titre de comte de Ligny. Le mépris dans lequel Elisabeth de Gorlitz tenait son oncle la fit rompre avec lui toute relation d'amitié; elle rougissait de cette parenté comme d'une honte. Elisabeth était belle, intelligente, généreuse; regrettant de n'avoir jamais trouvé l'occasion d'accomplir une grande œuvre, elle passait sa vie à rêver des dévouements héroïques, à combiner des drames au milieu desquels le hasard la jetait. Ses vassaux la chérissaient comme une mère; ils savaient le chemin de sa demeure aussi bien que celui de l'église. Elle leur donnait audience au printemps sous l'aubépine fleurie, en été sous le sorbier rouge de fruits, en hiver dans la salle aux grandes voûtes, à la cheminée monumentale soutenue par des hommes de pierre.

Le père Anselme, aumônier du château, la regardait comme une sainte et s'étonnait presque qu'elle n'accomplît pas de miracles. Cependant ces qualités de bonté, de piété tendre ne l'empêchaient point de recevoir d'une façon brillante, et ceux que n'aurait pas conquis son âme généreuse cédaient aux charmes de sa grâce et de sa beauté.

Un soir du mois de juin, le château d'Arlon retentissait du son des violes et de la voix des trouvères. Un banquet réunissait la noblesse des environs; la dame de Gorlitz, faisant accueil à des chanteurs en voyage, à des poëtes en quête d'aventures, avait invité pour les entendre les châtelains des manoirs environnants.

On voyait dans l'embrasure des fenêtres des hommes de haute mine, des pages timides, de jeunes chevaliers, des suzerains dont la vieillesse portait encore l'armure de fer. Sur de hauts siéges se tenaient des femmes pâles et belles drapant d'une façon royale leur robe de drap d'or de frise, et portant le hennin garni de perles comme une princesse sa couronne.

Elisabeth se tenait entre la belle comtesse de Mireville et une enfant de seize ans, Ségolaine de Metz, mignonne créature aux yeux bleus.

De temps en temps Elisabeth consultait l'horloge du regard et paraissait à la fois s'étonner et s'attrister; puis, craignant que sa préoccupation ne devînt l'objet d'une remarque, elle se mêlait à la conversation générale.

— Madame, lui demanda tout bas Ségolaine, n'entendrons-nous plus chansons ni villanelles?

Elisabeth fit signe à un musicien, les cordes de sa viole résonnèrent, et d'une voix pure il chanta cette jolie chanson d'Adam Hulle :

Fines amourettes ai.
Dieux! si ne sai quand les verrai!
Or manderai mamiette,
Qui est cointe et joliette,
Et s'est si savourelette
C'astenir ne m'en pourrai.
Fines amourettes ai.

Un bruit de pas dans la cour fit lever toute droite Mme de Gorlitz, puis elle retomba sur son siége. L'heure de servir le souper sonnait au beffroi.

— Vous semblez inquiète, madame, dit le père Anselme à la comtesse.

— En effet, répondit-elle, je le suis grandement... Le comte Robert des Armoises m'a promis d'être des nôtres... Son absence prolongée me cause une terreur dont je ne suis pas maîtresse... Il doit lui être arrivé quelque malheur.

— Malheur? répétèrent plusieurs voix.

— Eh ! messeigneurs les routes sont-elles donc sûres? Sans parler des Anglais qui les coupent, notre ami ne peut-il être pris par une de ces bandes dont le nom varie comme les titres de Satan? Les routiers, les écorcheurs, les retondeurs infestent les campagnes d'un bout de la France à l'autre, et les *Compagnies d'Ordonnance* restent impuissantes à les réprimer... Or, Robert des Armoises est brave jusqu'à la témérité.

— Je le crois bien ! s'écria un chevalier à moustache grisonnante. Un jour nous chevauchions proche de la ville de Metz, lorsque de chaque côté de la route fondent sur nous des Anglais dissimulés par l'ombre des arbres. Ils étaient dix : « — Cinq pour chacun ! » me crie Robert. Il avait une épée, moi une dague courte. Les damnés Anglais nous attaquent à la façon des limiers s'acharnant sur un sanglier. Robert tourne rapidement son cheval, son épée flamboie, deux ennemis sont blessés, le bouclier du troisième émousse la pointe du glaive, le pommeau sert de masse d'armes... Robert, atteint à l'épaule, chancelle ; mais s'apercevant que mon cheval, le poitrail ouvert, se dérobe sous moi, des Armoises se jette à bas de sa monture, me couvre de son corps et soutient la lutte contre ses assaillants et les miens. Deux autres tombent, les derniers demandent grâce, Robert la leur accorde sans daigner les mettre à rançon ; il me place en travers de son coursier, car je souffrais cruellement de mes blessures, me conduit à la fontaine la plus proche, lave, panse mes plaies avec

L'ombre vengeresse. Dessin de F. Lix.

la science d'un mire et la tendresse d'un frère, et me sauve certainement la vie.

— C'est bien ! murmura Ségolaine.

— Vous souvenez-vous, demanda Mme de Mireville, comment il arracha des flammes une vieille femme et un enfant ?

— Ah ! dit le chevalier à moustache grise, je crois assister encore à cette scène terrible... La maison ressemblait à une gerbe de feu.., l'aïeule et son petit-fils étaient dans la fournaise... l'une couchée sur son grabat, l'autre dans son berceau... Les cris de la vieille mère appelant au secours avaient pour écho le vagissement de la petite créature... les habitants de vingt cabanes étaient là regardant l'incendie, terrifiés et tremblants. Robert, qui rentrait de la chasse, prit d'abord cette grande lueur pour un feu de berger ; il allait passer outre, quand un cri d'angoisse traversa l'air. En un instant il fut sur le lieu du sinistre.

« — Mais on agonise ici ! » s'écria-t-il.

« — Monseigneur, répondit un paysan, la pauvre Mahaut est perdue...

« — Et pas un homme n'a tenté de la sauver ?

« — Monseigneur, la maison de paille et de vieux bois flambe comme un fagot, on risquerait sa vie.

« — Apprenez comme on la sacrifie ! » s'écria Robert.

D'un bond il atteint la cabane, d'un élan il s'y jette, un cri de stupeur sort de toutes les poitrines, les femmes tombent à genoux, les hommes honteux reculent comme des coupables. Il y eut une minute d'indicible angoisse... Enfin Robert paraît tenant la paralytique ployée en deux sur son épaule et serrant l'enfant sur

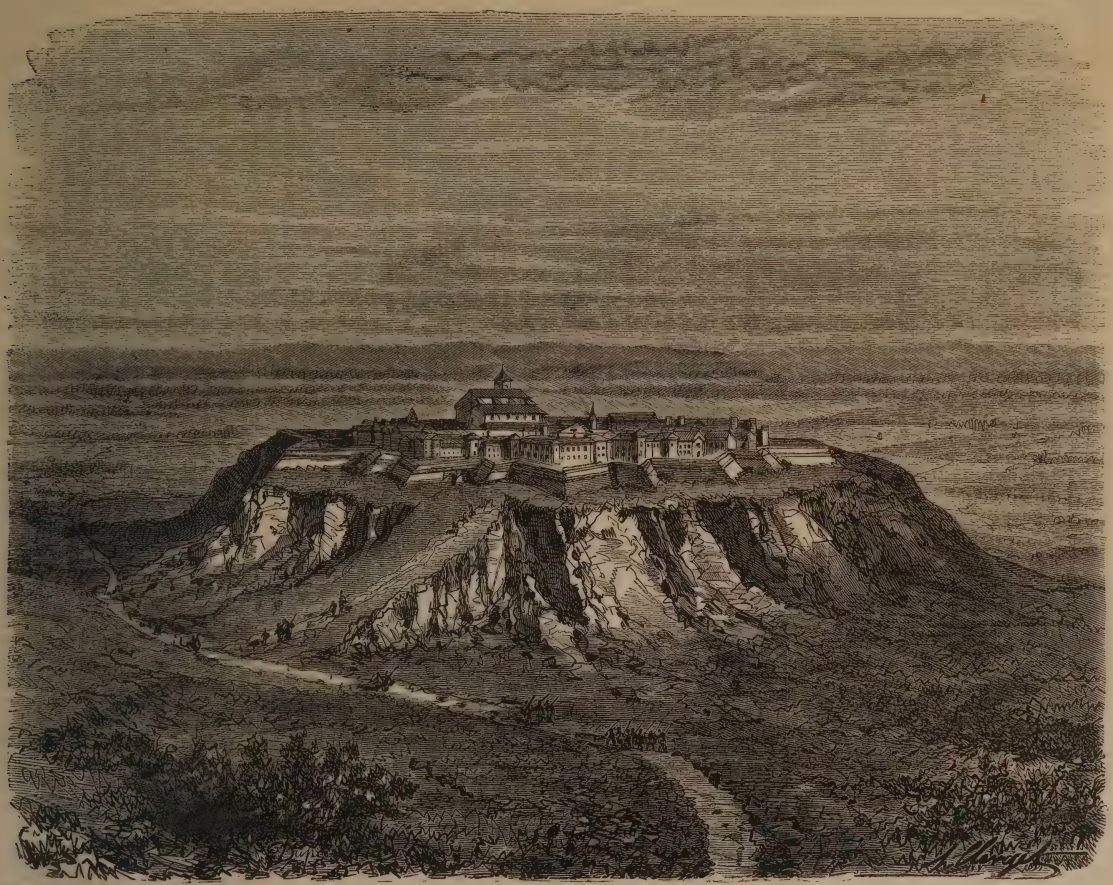
sa poitrine. Il remet le pauvre ange à une voisine, puis, s'adressant aux hommes :

« — Abattez assez de chênes dans mes bois et prenez assez de granit dans mes carrières pour bâtir à cette malheureuse une demeure solide ; s'il est ici une mère chrétienne, qu'elle reçoive dans sa maison les deux victimes... »

Depuis ce jour Mahaut vit dans l'aisance, et le comte prend soin de l'enfant.

— Tout cela est beau, dit Mme de Gorlitz, mais vous oubliez de parler de l'amour de Robert pour la justice, de vanter son rapide coup d'œil de capitaine et de chef d'armée, son enthousiasme éloquent, contagieux pour les nobles causes... Vous souvenez-vous de ses succès contre les Anglais? Vous rappelez-vous qu'après l'affaire de Compiègne Robert voulut lever une troupe d'hommes dévoués pour aller délivrer la prisonnière de l'évêque de Beauvais?

Le son monotone de l'horloge annonça une heure de plus. Madame de Luxembourg sentait doubler son inquiétude, les chanteurs se taisaient, les violes restaient muettes. Un homme de cœur parla d'aller au-devant du sire des Armoises. En quelques minutes, des chevaux furent prêts et des varlets munis de torches se rangè-



Arlon. Dessin de H. Clerget.

rent dans la cour. Au même instant le galop d'un cheval retentit, le pont-levis s'abaissa, un cavalier mit pied à terre, sa monture poussa un douloureux hennissement, tomba sur le sol, tourna son œil humide vers son maître et mourut... Le cavalier se pencha sur la noble bête.

— Adieu! brave compagnon, dit-il, adieu!

Le cavalier était Robert des Armoises.

Quand il parut, il fut accueilli par des cris de joie.

— Vite! dit le comte, du secours... Sur la route, à quelque distance, une femme agonise près de sa fille affolée.

Quelques amis et des serviteurs suivirent Robert ; il fallut une demi-heure au moins pour gagner le massif d'arbres près duquel gisait une forme vague repliée sur elle-même, tandis qu'une fille de seize ans la tête ensevelie sous ses longs cheveux, pleurait à sanglots. Un brancard fut disposé à la hâte, on le couvrit d'une cape de drap, et la misérable créature blessée y fut placée avec des précautions infinies. Elle poussait des gémissements sourds... A la lueur des torches, on voyait de larges plaques de sang sur ses jambes nues et ses vêtements en lambeaux; sa fille suivait chancelante, ivre de terreur et de honte; le cortége avançait lentement. Quand on rentra dans le manoir, la dame de Gorlitz fit préparer une chambre pour les deux femmes.

— Madame, dit Robert des Armoises à la châtelaine, le père Anselme possède des connaissances en chirurgie, elles sont grandement nécessaires... J'ai trouvé, agonisant dans les ceps, cette créature que l'on descend du brancard... Les écorcheurs venaient d'assommer le mari, d'incendier la cabane et d'enlever la fille... Le cadavre d'un moine se roidissait sur une croix de Saint-André... Cette femme seule respirait encore. En me voyant, comprenant que j'étais un libérateur, un ami, elle m'a crié : « — Ma fille ! » Son bras s'est étendu du côté des ravisseurs... Je m'élance sur la trace des Écorcheurs. Du sang, toujours du sang... Un amas de roches se dresse devant moi, un cri part de leurs profondeurs; je cours, je frappe, je blesse, je tue... Une fille éplorée appelait à son secours Dieu et ses anges; je l'ai prise comme une proie, ramenée à sa mère, et je vous les confie toutes deux...

— Brave, brave cœur ! dit Elisabeth en prenant les mains de Robert.

Grâce au père Anselme, la blessée ressentit un grand soulagement; sa fille remise de sa terreur se tenait près de son lit bénissant Notre-Dame Auxiliatrice de Luxembourg. Elisabeth les quitta quand toutes deux n'eurent plus besoin de ses soins. Elle dit alors à Robert :

— Offrez-moi votre bras, je suis fière de m'y appuyer.

Alors seulement elle s'aperçut de la pâleur croissante du chevalier.

— Blessé ! dit-elle, vous êtes blessé !

— Ce n'est rien, répondit Robert en souriant, je vous demande seulement une grâce : vos invités ne sont pas doués de la même indulgence que vous ; le désordre de mon costume ferait tache au milieu de leur luxe, accordez-moi quelques minutes pour tout réparer.

— Nous vous attendrons, dit Elisabeth.

Quand la châtelaine eut disparu, Robert arracha son pourpoint.

— Veuillez panser cette blessure, mon père, dit-il au moine en découvrant son bras, ces misérables m'ont tailladé l'épaule.

— Comment avez-vous pu faire ce trajet? vous devez cruellement souffrir, monseigneur !

— La volonté est toute-puissante, mon père... Me voici mieux... votre baume est souverain... Grâce aux soins d'Alibert, qui m'a porté un costume de cérémonie, me voici présentable.

Robert rejeta en arrière sa noire chevelure et entra dans la salle d'un pas ferme. Toutes les mains se tendirent vers lui ; la dame de Gorlitz le fit asseoir près d'elle; le souper fut court, l'entretien languit, chacun restait péniblement ému de ce qu'il venait de voir et d'entendre. Pour dissiper cette impression, Elisabeth pria l'un des trouvères de réciter quelques strophes ; mais lui aussi se trouvait à l'unisson de la noble assemblée; ce ne fut pas un refrain de *fines amourettes* qu'il trouva dans sa mémoire : les massacres des Écorcheurs, la misère des pauvres gens s'étaient vivement emparés de son esprit, et d'une voix émue il récita la ballade d'Eustache Deschamps :

En une grant fourest et lée (large)
Naguères que je cheminoye,
Où j'ai mainte beste trouvée,
Mais en un grand parc regardoye,
Ours, lyons et liepars voye,
Loups et renards qui vont disant
Au povre bestail qui s'effroye :
— Sà de l'argent ! sà de l'argent !

La brebis s'est agenouillée
Qui a respondu comme coye
— J'ay été quatre fois plumée
Cest an cy ; point n'ay de monnoye.
Le bœuf et la vache la ploye
La ce complaignoit la jument;
Mais on leur respond toutevoye :
— Sà de l'argent ! sà de l'argent !

Au lieu des applaudissements que le trouvère espérait peut-être, un murmure de pitié courut dans la noble assemblée.

— Il faut, s'écria Robert, que la misère du pauvre peuple soit allégée ! Le serf doit être protégé, défendu par son seigneur. Réveillons-nous de l'engourdissement qui nous paralyse depuis quatre mortelles années, réorganisons nos *Compagnies d'ordonnance*. — Vivat rex! soit ! Mais armons-nous non pas seulement pour la cause de Charles VII, mais pour celle des femmes, des enfants des laboureurs décimés, appauvris, assassinés !

Tandis que dans le manoir d'Elisabeth de Gorlitz on jurait l'extermination des Écorcheurs, et la reprise des hostilités avec les Anglais, voici ce qui se passait sur la route qui mène de Metz au château d'Arlon.

II. — SUR LA ROUTE D'ARLON.

Deux cavaliers montés sur de solides chevaux lorrains pressaient le pas de leur monture. L'un d'eux était un homme de guerre aux traits heurtés et brunis, à la taille d'athlète; l'autre, un adolescent au teint pâle, aux yeux bleus, aux cheveux noirs bouclant sur un cou frêle. Le vieillard parlait à son compagnon avec le respect d'un écuyer pour son prince; plus d'une fois le jeune homme défendait, par un mot, un signe, toute marque extérieure de déférence, mais un instant après le vieux soldat retombait dans la même faute.

— Je regrette, dit enfin le vieillard, que vous n'ayez pas accepté l'hospitalité du maître échevin de la ville de Metz; votre fatigue doit être grande, Arlon est encore à quelques lieues...

— J'oublie la lassitude en me souvenant du but.

— C'est parce que j'en comprends l'importance que je vous supplie de ménager vos forces...

— Quand nous nous sommes rencontrés aux fêtes de Notre-Dame de Liance, Geoffroy, quand je vous appris le secret de ma vie, vous avez cru spontanément à ma parole et ne m'avez demandé pour preuve que les battements de votre cœur s'exaltant au nom de la France opprimée. Cette noble confiance vous valut mon amitié. Souvenez-vous donc de ceci, Geoffroy : les autres créatures pensent, agissent selon leurs impressions; moi, j'obéis à des influences surnaturelles; des *voix* parlent, me crient : « Va ! » et je vais... Aussi ne mérité-je ni vénération ni louange.

— Ah ! Jeh...

Un regard du jeune cavalier empêcha le vieillard de prononcer le nom qu'il avait sur les lèvres.

— Claude, dit-il, vous le savez bien, j'approuve sans questionner.

— Nos amis de Metz nous auront avant quinze jours rejoints au château d'Arlon.

— Vous vous décidez à reprendre campagne?

— Je ne m'y décide point, je m'y résigne. Après m'être révoltée comme Moïse, je cède comme lui. Si vous saviez combien me coûte une soumission aveugle, de quels pressentiments sinistres mon cœur est oppressé,

avec quelles terreurs je songe à livrer de nouvelles batailles ! J'aurai passé ma vie à rêver le calme des champs et des bois, à trouver le tumulte des guerres... Un jour cependant j'espérai être libre. Après avoir traversé la fournaise ardente, comme les enfants d'Israël, je me crus dégagée de toute obligation étrangère à mes goûts; je songeai à bâtir mon nid, à remplacer la tente par la maison. Mais la trêve ne fut pas longue. Et voilà que de nouveau des voix impérieuses me crient : « Marche ! marche ! » et me voilà surprise, haletante, épouvantée, courant où elles me disent d'aller.

— Mais quelles compensations à vos sacrifices !

— Du côté du ciel seulement, Geoffroy; jusqu'à ce jour j'ai plus connu l'ingratitude et la méchanceté des hommes que leur générosité. J'avoue cependant devoir à mon existence exceptionnelle des amitiés profondes, des dévouements actifs... Cette fois encore, quel enthousiasme chez ceux qui m'ont accueillie, écoutée, aimée. Il y a trois mois environ, je me trouvais à la Grange-aux-Ormes, seule, déjà triste, entendant vaguement dans mes songes des bruissements d'ailes et des cliquetis de fer... Je ne distinguais point les *voix* encore, mais je percevais des murmures, et je ressentais ce trouble étrange que je connais trop bien. En vain je me cramponnais d'une main désespérée à la quenouille chargée de laine, il me semblait la voir se transformer en glaive. Je me rapprochais des femmes, des petits enfants, je leur demandais leur amitié, leurs caresses. Efforts impuissants à me tromper moi-même! Enfin arriva l'heure de la crise redoutée. Des apparitions hantèrent mon chevet, je vis flotter la robe blanche des saintes, flamboyer l'épée tordue en flammes de l'archange. Je priai, je pleurai, je me débattis sous l'influence surnaturelle. Hélas ! ma révolte fut vaine; le calice repoussé m'était de nouveau tendu, et cependant son ancienne amertume me revenait au cœur comme aux lèvres. Je me résignai. J'écrivis à Phelepin Marcoulz, maître échevin de Metz, lui donnant rendez-vous pour le 20 mai. Ce jour même nous convînmes des dispositions à prendre; messire Pierre, l'écuyer Petit-Jean furent mandés par lui; nous partîmes ensemble le lendemain pour Bocquillon. Je quittai la Grange-aux-Ormes et Privay avec un sentiment de tristesse profonde. J'allais vers l'inconnu. A Bocquillon, nous descendîmes chez Nicole Lowe. Il me fit don d'un cheval, de houzels, d'un chaperon bleu; Nicole Groignat me remit cette épée. Tous se montraient pleins d'amitié, de confiance, d'enthousiasme. Ils me racontaient les déprédations, les cruautés des Anglais, et voulaient tout de suite lever une petite armée et courir sus à l'ennemi. J'eus beaucoup de peine à réfréner leur ardeur; je n'y réussis qu'en leur apprenant que je ne pouvais agir avant le jour de la Saint-Jean. Ne me fallait-il pas rassembler mes forces, prier encore? Je passai les fêtes de la Pentecôte à Mareville chez Jean Quesnot, un de mes fidèles. Je voulus ensuite aller en pèlerinage à Notre-Dame de Liance. Là nous nous rencontrâmes, vous eûtes foi en moi et m'offrîtes de me servir de guide jusqu'au château d'Arlon. Et cela était d'autant plus méritoire, que vous désapprouviez ma démarche.

— Cette témérité...

— Est ma seule sagesse; je joue ma vie, je le sais. Eh bien, après ? Ne sais-je pas ce que sont les affres de la mort?

— J'ai peur d'Elisabeth de Gorlitz, comtesse de Luxembourg. Encore si vous eussiez accepté une escorte, si vous vous étiez fait accompagner de Marcoulz, de Groignat, de Quesnot, de vingt autres !

— Eh ! Geoffroy, n'aurais-je point eu l'air d'aller mettre le siége devant le château d'Arlon, au lieu d'en demander humblement l'entrée ?

— Et quand les portes de ce manoir se seront refermées sur vous, Claude... ?

— Le péril ne viendra pas de ce côté. Qu'y puis-je d'ailleurs? Dieu veut, que sa volonté s'accomplisse. Comme la première fois, qui sait si les flammes d'un bûcher...?

Le jeune voyageur n'acheva pas, ses pensées prirent une teinte sombre; il laissa son compagnon passer devant lui, son front s'inclina sur sa poitrine, quelque chose de poignant et d'amer contracta ses lèvres.

Cependant, quand il aperçut dans la nuit briller les lumières du château d'Arlon, le courage lui revint, il piqua des deux et rejoignit Geoffroy Dex; les chevaux prirent la même allure, et quelques minutes après les voyageurs se trouvèrent en face du manoir.

La sentinelle sonna de la trompe, le pont-levis s'abaissa. Claude et Geoffroy sautèrent à bas de leurs montures. La grande porte s'ouvrit devant eux, un varlet s'occupa des chevaux, puis l'adolescent pénétra le premier dans une immense salle ornée plutôt qu'éclairée par des torches de cire. Comme il y avait ce soir-là souper et fête au château, les voyageurs furent pris pour des invités. Aussi, lorsque Claude demanda la comtesse de Luxembourg, lui fut-il répondu qu'elle se tenait dans le grand salon de réception.

Geoffroy jeta un regard sur son équipement de voyageur, Claude regarda fièrement le page et lui dit :

— Je souhaite voir immédiatement et sans témoins la dame de Luxembourg.

Une minute après, Elisabeth de Gorlitz donnait ordre d'introduire le jeune étranger dans son oratoire.

Claude, en entrant, l'enveloppa d'un regard profond, magnétique, puis, s'inclinant avec grâce :

— Je vous ai fait demander, madame, un moment d'entretien; j'ajoute que je me présente en suppliant.

— Que souhaitez-vous, messire Claude ? demanda la comtesse avec douceur.

L'adolescent joignit les mains d'une façon suppliante, et plongeant ses yeux fiers dans les yeux de la comtesse, il lui dit :

— J'ai menti, madame; le nom sous lequel je me suis fait annoncer n'est pas le mien. Ce qui est vrai, c'est qu'à cette heure ma vie est entre vos mains presque autant qu'entre celles de Dieu. Regardez-moi donc comme une créature condamnée à mort, implorant de vous une grâce suprême.

— Parlez vite si vous souffrez, et parlez avec confiance, répondit Elisabeth.

— Ce que je dois vous révéler, madame, est à la fois terrible et providentiel; je vais vous rappeler une histoire si poignante pour la France entière, si fatale pour votre maison, que, sur le point de révéler ce qui m'amène, je me sens trembler et défaillir.

— Remettez-vous, dit avec douceur la comtesse, gagnée par la beauté de cet enfant, captivée par le son de sa voix.

— Par où commencerais-je pour vous émouvoir en ma faveur? J'ai mis dans votre générosité toute mon espérance et je tremble cependant d'y faire appel. Vous

êtes une Luxembourg, vous êtes parente de ce duc de Bourgogne qui trahissait les femmes et les vendait.

— Ah! s'écria la comtesse, que ne puis-je rejeter le nom comme je repousse la félonie! Que ne puis-je verser mon sang pour l'expiation du crime de mon oncle, et laver enfin cette tache qui souillera jusqu'à la postérité la plus reculée le blason des Gorlitz! Pourquoi, au fatal moment où cette lâcheté fut consommée, n'étais-je pas à Compiègne? J'aurais fondu ma vaisselle et vendu mes pierreries pour payer la rançon de l'héroïque fille de Vaucouleurs!

— Je vous remercie au nom de Jeanne, madame, répondit l'adolescent.

— En son nom? l'avez-vous donc connue? appartenez-vous à sa famille? Cherchez-vous des défenseurs pour sa mémoire ou des vengeurs de son martyre? Ah! quoi qu'il faille faire, Elisabeth de Gorlitz le fera, j'en jure par le salut de mon âme.

— Ce qu'il faut? reprit le jeune voyageur, il faut prier, attendre et croire. Il faut implorer un miracle du ciel et le miracle s'accomplira. Il faut la foi aveugle, la foi divine dans l'impossible si facile à réaliser pour le ciel. Il faut vous trouver assez forte pour entendre la voix des trépassés et pour voir surgir de leur tombe ceux que vous croyez morts. Il faut sentir palpiter en vous l'âme de la France blessée, avilie, agonisante encore, et crier à Dieu dans l'excès de votre angoisse : « Ne rendrez-vous pas à Jeanne de Lorraine son étendard et son glaive? Ne susciterez-vous plus parmi nous de virginale guerrière, et l'Anglais ne fuira-t-il plus devant une femme? » Et quand vous aurez crié cela vers le ciel, ce prodige s'accomplira, car les élus de Dieu ne peuvent pas mourir.

—Que signifient ces mystérieuses et prophétiques paroles? Elles troublent mon âme et me font battre le cœur. Comme chrétienne, je crois à tous les miracles.

— Voyez donc et croyez! s'écria l'adolescent.

D'un geste rapide il ôta son chaperon d'azur et dégraffa son justaucorps.

Mme de Gorlitz poussa un cri :

— Une femme! vous êtes une femme.

— Voici la cicatrice d'une blessure reçue aux Tournelles. Cette autre date de Compiègne. Faites comme Thomas, dame de Gorlitz, et si vous doutez, touchez-les du doigt.

— Les Tournelles! Compiègne! ce que vous disiez de la trahison de Jean de Luxembourg, les morts sortant de leur tombe, est-ce une hallucination, une folie?...

— Madame Elisabeth de Gorlitz, dit la jeune femme en ployant le genou, trahie par un Luxembourg, Jeanne Darc se confie à l'honneur d'une Luxembourg. Les femmes ne se vendent pas, elles! et ceux qui dressèrent le bûcher de Rouen ruineraient, je le sais, le château d'Arlon jusqu'à la dernière pierre avant de vous décider à une action infâme. Je suis venue à vous pleine de sainte confiance pour vous dire : « Mes *voix* m'ordonnent de nouveau de guerroyer contre l'Anglais et d'affranchir le pays. Je n'ai autour de moi qu'une poignée de braves gens, il me faut de riches et vaillants capitaines; j'ai besoin d'appui comme proscrite, d'amitié comme femme, et je viens vous demander tout cela. »

Elisabeth releva la suppliante d'un geste à la fois tendre et puissant.

— Ah! béni soit Dieu qui pardonne à ma race en me permettant de me dévouer à votre cause! Jeanne, ma grande, mon héroïque Jeanne, je crois en votre mission, je crois au miracle de votre résurrection providentielle.

Et brusquement Elisabeth de Gorlitz, entraînant sa protégée, poussa devant elle les deux portes de l'oratoire et parut sur le seuil de la grande salle, en s'écriant d'une voix vibrante d'enthousiasme :

— Messires, Jeanne la Pucelle!

III. — LA PRISON DE PLATRE.

En entendant ces paroles, en voyant paraître la comtesse tenant par la main cette voyageuse qui portait avec aisance un costume de cavalier, les hôtes de Mme de Gorlitz se précipitèrent vers la jeune fille. Elle soutint cette ardente curiosité avec une dignité calme. Ses regards se portaient tour à tour sur sa protectrice et les gentilshommes qui l'entouraient. Aucun d'eux n'avait connu Jeanne au temps de ses batailles, mais presque tous avaient vu son portrait. A Vaucouleurs, à Chinon, à Reims, partout où elle avait passé en guerrière ou en triomphatrice, on avait vanté ses yeux bleus rayonnants de courage, la pureté de son front, sa taille svelte et robuste. On se rappelait une miniature de Lichtenson, peintre du roi, émule de Henri Vulcorp; une esquisse prise par Jean Fouquet, le même qui exécuta le célèbre portrait d'Agnès Sorel (1); enfin le tableau merveilleux, commandé par Charles VII à Pietro della Francesca, artiste envoyé en France par Nicolas V pour reproduire les traits du *Bien-Servi*. La mémoire de ceux qui avaient contemplé ces images s'éveillait subitement en face de la voyageuse qu'Elisabeth de Gorlitz saluait du nom de Jeanne la Pucelle.

Parmi les seigneurs qui se sentirent subitement envahis par la foi, Robert des Armoises fut le plus ardent. Il avait connu le maréchal de Retz et tenait de lui mille détails relatifs à Jeanne Darc. A mesure qu'il considérait la jeune femme, surgissaient de nouveaux souvenirs. Le cœur battait à ce vaillant, en voyant si près de lui cette envoyée du ciel, et cédant au sentiment d'admiration passionnée qui remplissait son âme, il plia le genou devant Jeanne.

— Je suis votre féal, dit-il.

La jeune femme toucha Robert à l'épaule comme si elle l'armait de nouveau chevalier.

— Merci à vous, ma noble Jeanne! fit la comtesse : désormais une Luxembourg rachète le crime de Luxembourg.

— A Dieu soit toute louange! répliqua la guerrière d'une voix suave; j'ai fait ses volontés; s'il lui plut de me sauver de la mort, il sait bien que derechef j'accepterais le calice. Il vous tarde de connaître par quel miracle Jeanne la Pucelle, que l'on affirme avoir été brûlée le 30 mai sur la place de Rouen, se trouve à cette heure au milieu de vous. Il me faut reprendre d'un peu loin et retourner à Compiègne assiégé par le duc de Bourgogne et le sire d'Arundel. Désespérant de pouvoir faire une plus longue résistance, Guillaume de Flavy m'appelle à son secours. J'hésite, oui, j'hésite. Depuis ma semaine victorieuse, depuis ce sacre de Reims, mes *voix* me conseillaient d'abandonner le métier des armes. Charles me pressait de lui garder mon épée. Je restai faible devant le vouloir de mon gentil roi. Du jour où je cessai d'écouter mes saintes, la protection divine me fut retirée. Cependant, malgré l'antipathie que m'inspirait le sire de Flavy, prenant com-

(1) Actuellement au musée d'Anvers.

passion des bonnes gens de Compiègne, le 23 mai 1430 je quittai Crespy avec trois cents hommes, et j'entrai dans la ville assiégée. A l'aube j'entendis la messe. Pendant le saint sacrifice, je compris si bien la grandeur de ma faute, qu'en sortant de l'église je dis aux habitants pressés autour de moi :

« — Bonnes gens, l'on m'a vendue et trahie, je serai prise et mise à mort. Mes *voix* m'avertissent de cette trahison. »

Cependant je résolus d'opérer une sortie, je montai à cheval à la tête de ma compagnie, j'enlevai le village de Marigny. Trois fois les Anglais revinrent à la charge, trois fois je les forçai de reculer. J'étais dans la prairie. Le duc de Bourgogne débouche de la vallée d'Aronde et gagne la jetée; prévoyant ce mouvement, j'avais donné ordre à Guillaume de Flavy de tenir les Bourguignons en échec. Mais Flavy complotait son œuvre comme Judas. Privée d'une partie de mes hommes, je lutte avec une poignée de braves contre une horde d'ennemis. Une témérité folle allait triompher du nombre, déjà deux soldats entraînaient mon cheval par le mors, tandis que mes compagnons se faisaient tuer pour mon salut... Je gagnais la ville, quand le pont-levis se leva devant moi... La retraite m'était coupée... Anglais et Bourguignons m'entourent... Le bâtard de Vendôme, écuyer du pays d'Artois et lieutenant de Jean de Luxembourg me conduisent au général d'armée... Flavy venait de me livrer... Pour que vous compreniez comment un Français put trahir Jeanne la Française, il faudrait connaître la nature cruelle et lâche de cet

Chez la comtesse de Gorlitz. Dessin de F. Lix.

homme... Il avait assassiné le père de sa femme, Blanche d'Auvrebruche, et, jaloux du vicomte de Louvain, vingt fois il menaça sa compagne d'un pareil sort... Charles VII n'osa poursuivre Flavy coupable de séquestration sur la personne de Pierre des Rieux... C'était un de ces êtres qu'une suite non interrompue de forfaits rend capable de toutes les lâchetés... Un ange plaida ma cause près de lui... Blanche d'Auvrebruche supplia cet homme de ne pas ajouter cette trahison à ses autres crimes... Oui, Blanche se montra héroïquement dévouée... Dieu seul sait quel rôle elle joua plus tard dans la mort tragique de Guillaume. Quant à moi, je la vénère, je la bénis comme mon bon ange et ma libératrice... De Marigny où je fus conduite, je poursuivis les stations de mon calvaire; arrivée à Baulieu, affaiblie, désespérée, j'implorai de Dieu la fin de mes souffrances. Mes *voix* me réconfortèrent un peu; mais ces *voix* cessaient d'exercer la même puissance... L'idée d'une évasion me poursuivait sans relâche. Sous l'impression d'une terreur folle, je cherchais le moyen de fuir.. En sondant les murailles, je m'aperçus que l'une d'elles pouvait être aisément percée entre deux solives. Sans outil, sans secours, je vins à bout de ce travail. Déjà une bouffée d'air pur, une bouffée d'air libre me soufflait au visage, quand le guichetier se dressa devant moi pour me barrer le passage. On m'enferma plus étroitement, puis on me dirigea sur le château de Beaurevoir, situé à quatre lieues de Cambrai. Deux dames l'habitaient: la tante de Jean de Luxembourg et sa femme. Bonnes et compatissantes, elles se prirent d'a-

mitié pour moi. Luxembourg, ambitieux, avare, ayant à ménager deux maîtres, le duc de Bourgogne et le parti anglais, ne reculait devant aucune félonie; sa femme et sa tante réparèrent autant qu'elles le purent ses cruautés et ses injustices. Je leur dus le calme des premiers jours. Elles m'apportèrent des habits de mon sexe et placèrent dans ma chambre un grand christ d'ivoire... Je m'accoutumais à ma prison... Blanche de Flavy trouva moyen de m'y faire parvenir de ses nouvelles par Pierre de Louvain; elle me disait d'espérer, et me jurait sur l'Evangile de se dévouer à ma délivrance. J'attendais un miracle du ciel, quand Jean de Luxembourg arriva brusquement au château. Je me sentis perdue, j'oubliai la promesse de Blanche, l'idée fixe d'une évasion remplit mon cerveau. J'entendis répéter que les Bourguignons m'avaient vendue aux Anglais; prise de terreur, égarée, je gagnai la plate-forme de la tour haute de soixante et dix pieds et je sautai en bas. Je tombai dans le fossé. Au cri que je poussai, on accourut; j'étais comme morte. On me releva inanimée, mais sans blessure apparente. Les dames de Luxembourg pleuraient. Jean de Ligny m'accabla de reproches et d'insultes, comme si le prisonnier n'avait pas toujours le droit de rompre ses fers. De Beaurevoir à Drugy, de Drugy au Crotoi, la route s'acheva rapidement. Je passai la Somme en barque; sans m'arrêter à Saint-Valery, je couchai dans la prison du château d'Eu; on me traîna ensuite à Dieppe, puis à Rouen, où devait se dresser mon calvaire... Je ne vous parlerai point de mes interrogatoires captieux. Je ne vous peindrai point la salle du Jugement, vaste nef sombre dominée par le siége cathédral du prélat; je vais seulement vous entretenir de ce qui se passait en moi... Quelle angoisse! quel isolement! quelle terreur! Plus d'amis en ce monde, et plus de saintes et d'archanges consolateurs dans le ciel. Après avoir tenté d'empoisonner mon corps on voulut tuer mon âme, on m'entraîna à commettre un acte indigne de moi, outrageant pour le ciel dont j'étais l'envoyée... Poussée par mes ennemis, je reniai les *voix* qui m'avaient conseillée, je reniai tout, ma vocation, ma vie, mon espérance, presque mon Dieu... Hélas! pour prix de ce sacrifice on me promettait de me laisser vivre, de me laisser entendre la messe, et par amour pour Jésus je mentis à Jésus, car je trahis la vérité sainte. J'avais eu peur de me voir brûler vive, ma chair défaillait devant les tourments, on disait qu'on me traînerait au bûcher demi-nue... Je confessai ce que l'on voulut à mes bourreaux, puis on me ramena mourante non pas dans mon cachot, mais dans la tour du château de Rouen. Des femmes me donnèrent leurs soins, on m'apporta des mets délicats; bonheur du ciel! dans l'un de ces hommes qui me servaient je reconnus Pierre de Louvain. Un signe rapide m'ordonna de garder le silence; je contins ma joie et mon espoir; Blanche tenait sa promesse. Son ami ne pouvait être à Rouen que pour travailler à ma délivrance. Sa vue me rendit le courage, je sentis doubler mes remords d'avoir renié ma mission.

Le lendemain je dus quitter la chambre que j'habitais et redescendre au cachot; je demandai mes habits d'homme, les trouvant plus convenables puisque je me trouvais au milieu des soldats, et plus commodes s'il fallait s'évader. J'avais juré de ne pas les reprendre, nos ennemis me firent un crime de cette infidélité à la parole donnée; outrée de leur injustice, ranimée par l'espoir, consolée par mes voix, je revins sur mon abjuration, je confessai de nouveau la vérité de mes apparitions, je raillai mes bourreaux et mes juges. Ma mort fut résolue. L'évêque prononça ma condamnation le jour même, Warwick l'attendait à la porte du palais. On devait exécuter l'arrêt dans deux jours... Deux jours seulement! Louvain et ses amis auraient-ils le temps d'achever leur œuvre de délivrance? comment devaient-ils s'y prendre? Ce salut sur lequel j'avais compté pendant une heure me parut alors impossible. Je me résignai chrétiennement à la mort. J'essayai d'accoutumer ma pensée à cet horrible supplice, je me représentai l'échafaud, la fumée noire, les flammes livides, la colonne de feu... Oh! le feu! et je serais là, dans le sein de cette fournaise!.. Un moine vint, il me parla de mon âme, du paradis; il me plaignit de mourir si jeune, il pleura en présentant à mes lèvres la croix de Jésus. J'acceptai le trépas, oui je l'acceptai dans cette nuit d'agonie. Les soldats parlaient entre eux de l'échafaud dressé par les charpentiers, du bûcher que les maçons élevaient pour moi. L'aube se leva, puis un jour de mai resplendissant.

« Si Blanche et Louvain tenaient leur parole! » me dis-je malgré moi... On apporte mon dernier vêtement, une robe noire parsemée de flammes rouges comme si l'on avait hâte de me montrer à l'avance les lueurs du bûcher. Mes yeux dilatés d'horreur fouillent la foule pour y trouver Louvain et ses hommes. Une croix d'argent se dresse devant moi, des torches sont secouées, tout à coup un tourbillon de fumée m'environne, j'étouffe, je suffoque. La place, le moine, les bourreaux, le peuple ont disparu; je suis dans un nuage épais, irrespirable; soudain sous mes pieds le sol manque, l'échafaud croule, je me sens engloutir dans des profondeurs inconnues, la voix meurt dans ma gorge, les vociférations m'arrivent d'une distance incommensurable et toute perception des choses extérieurs s'éteint en moi... Combien de temps dura cette léthargie, je l'ignore. Une sensation de fraîcheur me ranima, et près de moi j'aperçus Blanche de Flavy, Pierre de Louvain et cinq de leurs amis. Je passai la main sur mon front me demandant si tout ce qui s'était passé le matin n'était qu'un épouvantable rêve.

« — Non, me dit Blanche, c'est une réalité, et pour n'être point morte, vous n'en êtes pas moins suppliciée aux yeux de tous. Au-dessus de nos têtes le bûcher achève de se consumer, et le bourreau montre au peuple les os calcinés du cadavre qui a pris votre place. Nous ne pouvions tenter un coup de main et vous sauver par la force, corrompre le bourreau ne nous eût servi de rien. Nous avons gagné l'homme chargé de construire la maçonnerie du bûcher. Pendant qu'il l'élevait à l'extérieur, nous minions le sol et creusions un couloir allant d'une maison de la place du Marché à votre échafaud. Une femme trépassée hier fut apportée ici par nos soins, vêtue d'un san benito et liée à un poteau qui devait monter à l'instant où le vôtre descendait dans cette galerie. Nos précautions ont été si admirablement prises, que prélats, peuple, Anglais, bourreaux sont convaincus à cette heure que Jeanne la Pucelle est morte. »

J'entendis alors en effet une explosion formidable de cris, puis graduellement le silence envahit la place.

Tout le jour nous demeurâmes enfermés dans notre prison souterraine; quand la nuit fut venue, nous gagnâmes la maison de Blanche.

Une heure avant le couvre-feu :

« — Quittez cette ville de sang, me dit la femme de

Guillaume, dirigez-vous du côté de la Seine, Louvain vous rejoindra pour protéger votre sortie. »

Elle m'attira sur sa poitrine, m'y garda longtemps, puis je quittai la maison. Chose étrange, je ne ressentais nulle frayeur. Je voulus même voir les débris de mon bûcher. Puis je gagnai les rives du fleuve ; un homme qui courait me heurta si rudement que, mon voile s'écartant, il aperçut mon visage :

« — L'ombre vengeresse ! s'écria-t-il, l'ombre vengeresse ! »

C'était le bourreau...

Je trouvai le vicomte de Louvain ; lui et ses amis me firent escorte jusqu'à Metz... Je repris ma vie paisible dans mes champs et je comptais ne la changer jamais pour une existence bruyante quand, de nouveau, mes Voix se firent entendre. Je luttai contre leurs ordres, je priai, je suppliai Dieu vainement, il me fut révélé que ma puissance me serait rendue le jour de la Saint-Jean-Baptiste. En mai j'entrai dans Metz, je me fis connaître d'une vingtaine d'amis, et je viens ici sereine et confiante sous l'abri du toit de Mme de Luxembourg et la garde de son honneur.

IV. — LE TE DEUM.

Un mouvement indescriptible se fit dans les groupes ; en une minute la ceinture de Jeanne déchirée par les hôtes de Mme de Gorlitz para de ses débris le pourpoint des gentilshommes. Jeanne souriait. Ses yeux lançaient des flammes, ses lèvres tremblaient ; si grand devint l'attendrissement que lui causait cet accueil, que la voyageuse s'appuya sur l'épaule de la comtesse et pleura.

Les cris de guerre, les serments à Dieu, les hommages à Jeanne se mêlaient ; le père Anselme admirait les voies de la Providence. On questionnait Jeanne, vingt fois elle dut recommencer le récit de sa miraculeuse évasion.

Jamais assemblée ayant à délibérer sur le salut de la patrie, jamais soldats dévoués à une noble et juste cause ne montrèrent pareil entraînement ; l'âme de la France battait dans toutes les poitrines.

Jeanne quitta Mme de Gorlitz pour presser dans ses petites mains les nobles mains tendues pour elle. La guerrière garda plus longtemps celles de Robert des Armoises, sans doute pour le remercier de lui avoir le premier voué son épée et sa vie.

— Messeigneurs, dit le chapelain, quand il plaît au Seigneur de manifester sa miséricorde par un prodige, l'homme doit lui en témoigner sa reconnaissance sous peine de ne plus mériter l'effusion des dons célestes. Demain, dans la chapelle du château, à l'issue de la messe, j'entonnerai le cantique de saint Ambroise pour rendre grâce au ciel d'avoir tiré de la fournaise la libératrice de la patrie.

Jeanne, qui venait de parcourir les groupes avec une assurance pleine de noblesse, s'arrêta devant le vieux moine, et d'une voix humble :

— Bénissez-moi, mon père, lui dit-elle.

Le chapelain baissa ses mains tremblantes sur le front incliné devant lui, son regard se leva en haut comme s'il apercevait Dieu dans sa gloire, et il murmura :

— *Nunc dimittis !* Jeanne, la victorieuse et la sainte... Fille du ciel, vierge de France, il me fut donné, à moi Lorrain, de te voir et de t'entendre, à moi prêtre, d'appeler sur ta tête les célestes bénédictions...

— Vive le roi ! Longue vie à Charles VII ! Los à Jeanne ! Noël ! Montjoie et Saint-Denis ! crièrent vingt voix.

Jeanne chancela, chercha un bras pour s'appuyer, et celui de Robert se trouva sous le sien.

Le lendemain matin, la cloche de la chapelle sonnait à toute volée.

A huit heures le père Anselme parut à l'autel.

Un prie-Dieu avait été disposé pour Jeanne près de Mme de Luxembourg. La jeune fille, renonçant à son habit masculin, portait une robe large de deux samits lisses et riches, dont l'un était vert, l'autre de couleur rouge bien orné d'or. Un hennin couvrait son front avec la majesté d'une couronne ; le voile qui en tombait ressemblait à deux ailes diaphanes.

La veille, Jeanne était l'héroïne insoucieuse de sa parure, courant les routes en habit de cavalier ; à cette heure, la jeune femme retrouvait sa grâce, rehaussée de l'auréole de la gloire.

Mme de Gorlitz lui tendit un missel. Jeanne le prit, l'ouvrit, puis se penchant vers la comtesse :

— Pendant quatre années j'ai pris science de clergie, et maintenant je signe plus que ma croix.

L'office commença.

Le père Anselme, avec sa robe monacale sur laquelle tombait la chasuble d'or, ses cheveux blancs, sa barbe vénérable, ressemblait aux solitaires dont notre imagination peuple les grottes libyques et les hypogées. Il offrait ce saint sacrifice avec la foi d'un apôtre. Quand, se tournant vers la foule, il entonna le *Te Deum*, l'élan de tous soutint sa voix débile, et ce fut un chœur formidable qui fit trembler les vitraux de la chapelle.

Jeanne baissait la tête ; cette harmonie l'enveloppait, l'enivrait ; ses mains cachaient son visage, et des frissons parcouraient son corps de la tête aux pieds.

L'office terminé, les hôtes du château se réunirent dans la salle du repas.

Ce repas était servi avec un grand luxe.

Jeanne, placée entre Élisabeth et Robert des Armoises, se contenta de pain trempé dans de l'eau et du vin.

— Jeanne, lui dit doucement Mme de Gorlitz, ne pouvez-vous changer ce régime cénobitique ? Trop longtemps vous l'avez suivi à l'armée, faites trêve à cette austérité dont vous pourriez souffrir...

— J'essayerai, répondit Jeanne en souriant.

Tout le jour Jeanne parut oublier et la grandeur du rôle qu'elle avait joué en France et l'importance de ses desseins futurs. Elle s'épanouissait au sein d'une atmosphère nouvelle. On eût dit, à la voir, une belle jeune fille heureuse de vivre, savourant des jours paisibles. Elle s'asseyait près du métier à tapisserie de Mme de Gorlitz, et filait sa quenouille chargée de lin comme sous les chênes du Bois-Chenu. Tout en travaillant, Jeanne parlait de sa mère Isabelle, si douce et si bonne, de son père austère et rude, de ses sœurs Marguerite et Catherine... Alors elle laissait tomber le fuseau rapide, et paraissait fixer un objet lointain ou percevoir des bruits étranges.

— Et vos frères, demanda la comtesse, ne souhaitez-vous point les revoir ?

— Mes frères !... répéta Jeanne d'une voix sombre.

— Pierre surtout, blessé comme vous à Compiègne, fait prisonnier comme vous, mais plus heureux, racheté par le duc d'Orléans.

Jeanne reprit son travail d'une main fiévreuse, et la comtesse pensa :

— Mieux vaut lui ménager une surprise,

Les hôtes de la noble dame d'Arlon se dispersèrent le lendemain du *Te Deum*. Un seul resta au château, le sire des Armoises, jusqu'à complète guérison de sa blessure. L'invitation affectueuse de la comtesse, mais plus encore un attrait mal défini décida Robert à user de l'hospitalité de la châtelaine.

Le chevalier des Armoises, prêt à tous les dévouements, subissant tous les enthousiasmes, avide de gloire, d'imprévu, de tendresse, n'avait pu se trouver près de la vierge de Domrémy sans éprouver une commotion soudaine, terrible. Du premier regard Jeanne s'était emparée de son âme.

Quand il la voyait, quand il entendait sa voix harmonieuse, quand son regard se baissait devant le sien, il ressentait des joies douloureuses à force d'ivresse, et son secret était prêt à s'échapper de ses lèvres.

Jeanne ! Jeanne ! Il aimait Jeanne. Cette fille marquée par Dieu d'un sceau divin, cette héroïne armée de la foudre vengeresse, cette guerrière victorieuse devant qui reculèrent les Anglais, et dont les actes étaient si merveilleux qu'on lui donna Satan pour complice ; cette créature angélique qui, sur le point de mourir, demandait à l'heure du supplice une robe bien longue pour voiler son corps virginal ; cet ange femme qui, traversant le martyre, dut son salut à un prodige, lui, Robert, il l'aimait. Quel espoir lui était permis ? Cette amazone chrétienne cachait-elle un cœur de chair dans sa poitrine de neige. Cette fille privilégiée ressentirait-elle jamais les tressaillements, les joies des autres femmes ? Les bras puissants de la guerrière qui tenaient si haut la lance et l'épée semblaient-ils faits pour le doux fardeau des enfants ?

Robert des Armoises se demandait tout cela, la tête en feu, l'âme torturée.

Parfois, dans une des salles du château d'Arlon, il lisait à Jeanne et à M^me^ de Gorlitz des récits de trouvères pleins de tendresse naïve ; alors la fille de Vaucouleurs levait sur lui son regard humide, nageant dans ce fluide qui donne tant de charme aux yeux des enfants, et Robert, trouvant ce regard plein d'ignorance et calme, laissait tomber le manuscrit en murmurant :

—Non ! tu ne connaîtras pas les amours de ce monde, Jeanne, et les anges seuls sont dignes de toi !

RAOUL DE NAVERY.

(*La fin à la prochaine livraison.*

LA GALERIE DE SAN DONATO.

Le Barbier, Tableau de Decamps, dessin de A. Duvivier.

CHRONIQUES DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

LA DAME DES ARMOISES (1).

Devant Compiègne (voir la livraison précédente) Dessin de F. Lix.

V. — LA BAGUE DE LAITON.

Un matin, la comtesse de Luxembourg manda chez elle son page Raoul; c'était un garçon de seize ans, beau de visage, agile comme un cerf, doux comme une damoiselle, mais déjà fort, discret, hardi, avide d'aventures, prêt à se jeter au feu pour sa noble dame et maîtresse.

— Raoul, dit Elisabeth, tu prends âge d'homme, et

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

je me reproche de te laisser dans l'inaction. Je t'ai choisi pour remplir une mission, non pas seulement comme mon filleul, mais surtout parce que tu me sembles admirer notre grande Pastoure. Prouve à cette heure les sentiments qu'elle t'inspire et ceux que tu me portes à moi-même. Prends cette escarcelle pleine d'or, un cheval sellé t'attend dans la cour, à franc étrier pars pour Orléans, et ramène...

Mme de Luxembourg, comme si elle eût craint que les murs mêmes entendissent le nom qu'elle allait dire, le murmura tout bas au page.

Raoul tressaillit.

— Lui ! fit-il.

— Sans tarder d'une heure, d'une minute.

— Je suis prêt, marraine.

Elisabeth baisa le front de l'adolescent, s'accouda sur l'appui de la fenêtre pour le voir monter à cheval, et agita son mouchoir en signe d'adieu.

Au bout de cinq jours, Raoul arriva dans Orléans.

Il se rendit dans la meilleure hôtellerie. Sa haute mine, la beauté de son cheval lui firent trouver un accueil empressé. Mais, avant même de goûter une minute de repos, Raoul demanda simplement à l'hôtelier :

— Or çà, Ceriset, indiquez-moi le logis de Pierre du Lis.

— Il habite avec sa mère, Isabelle Romée, dans la maison de Henriot Anquetil. Une de mes servantes vous conduira... Sans vous offenser, mon jeune seigneur, puis-je vous demander ce qui vous attire dans cette famille ?

— Maître Ceriset, répondit Raoul, ce secret n'est pas le mien.

Nicette, appelée par Ceriset, parut flattée de guider le beau page ; elle sourit à Raoul et se mit à marcher devant lui, tournant la tête de temps en temps pour le regarder et, parlant à la façon des oiseaux qui gazouillent sans se demander si on les écoute :

— C'est un brave homme, Henriot Anquetil, dit-elle ; lui et Guillemin Bouchier ont passé un traité avec la ville pour garder et gouverner Isabelle Romée en santé comme en maladie. On leur paye pour cela quarante-huit sous parisis par mois. On soigne bien la pauvre sainte créature, mais elle ne trouve plus rien de consolant dans le monde, et chacun sait qu'elle appelle la mort autant qu'une chrétienne peut la désirer... Après son grand malheur, elle ne peut habiter ni Vaucouleurs ni Domrémy. Son mari, Jacques, était mort de chagrin, ses fils voulaient des batailles, ses filles Marguerite et Catherine étaient mortes aussi. La ville d'Orléans se chargea de la veuve, elle le lui devait bien ! Je vois Isabelle à l'église le dimanche, elle pleure autant qu'elle prie. Vous êtes heureux d'entrer dans son logis, de lui parler ; si elle m'acceptait pour servante, je la servirais volontiers sans gages.

Sur un signe de Nicette, Raoul s'arrêta devant une maison de modeste apparence.

— Merci, mon enfant, dit le page.

— Vous attendrai-je, monseigneur ?

— Non, je ne reviendrai pas seul.

Raoul souleva le heurtoir de fer.

Anquetil vint ouvrir. C'était un homme robuste, trapu, à la longue barbe, aux grosses mains mal emmanchées à des bras d'une longueur bizarre. Une angélique bonté d'âme faisait oublier cet aspect farouche. Anquetil effrayait les enfants, mais les pauvres l'aimaient.

Raoul, sans paraître remarquer de quelle façon il entr'ouvrait la porte en la maintenant avec précaution, le regarda bien en face et lui dit :

— Je voudrais voir Isabelle Romée.

Anquetil secoua la tête.

— On laisse la Vierge Marie au pied de la croix, on n'entre pas dans la tombe de la veuve de Jacques Darc, de la mère de la grande Pastoure.

— Ecoutez, poursuivit Raoul, le prêtre qui vous instruisit vous apprit que le Christ ressuscita d'entre les morts au bout de trois jours...

— Eh bien ?

— Eh bien, la grande Pastoure vient de reparaître au bout de quatre années.

Anquetil trembla des pieds à la tête.

— Voici la lettre de la comtesse de Luxembourg, ma maîtresse ; voici celle du père Anselme, chapelain du château d'Arlon.

Anquetil ouvrit la porte toute grande.

— Vous répondez devant Dieu du crime que vous allez commettre si vous trompez la douleur d'une mère.

Anquetil souleva une tenture, et le page vit assise sur un siége sculpté une forme noire et comme pétrifiée. Le visage gardait les tons jaunes de la cire, les vêtements collaient aux membres grêles, les cils étaient tombés des yeux rouges de larmes ; deux sillons creusés dans les joues indiquaient la trace des pleurs ; les lèvres tremblaient comme celles des êtres qui s'efforcent d'étouffer leurs sanglots. Cette femme tenait sur ses genoux un crucifix et le regardait. Elle inspirait un tel respect, que Raoul la salua plus bas qu'il n'eût fait pour la reine Marie elle-même.

— Que voulez-vous, Anquetil ? demanda la veuve sans lever les yeux.

— J'amène un messager chargé pour vous de grandes nouvelles.

— Les morts n'ont besoin de rien apprendre...

— Isabelle, dit Raoul d'une voix émue, Isabelle, au nom du Christ devant qui vous pleurez, je viens essuyer vos larmes.

Henriot Anquetil sortit ; Raoul poursuivit :

— J'ai mission de vous consoler.

— Me consoler ? Jeanne est morte ! ma Jeanne est morte !

— Jeanne vit ! s'écria Raoul.

— Elle vit... dans la gloire des élus et la pompe des anges, je le sais. Elle vit dans l'éternel bonheur que ses patronnes partagent au paradis... Elle est près de Marie, mère de douleur, et de Madeleine la préférée.

— Le ciel n'a pas le privilége de la garder, Isabelle.

— Elle vit, ma Jeanne, ajouta la mère plus bas, dans la mémoire de ceux qu'elle sauva, dans la cité d'Orléans, à Reims qui la vit si belle, à Rouen qui la vit si pâle. Elle vit dans le souvenir de Charles VII, ce roi bien-aimé qui ne l'a pas rachetée.

— Ailleurs ! ailleurs ! s'écria Raoul.

— Dans le cœur de la France, fit la veuve en s'animant, ce cœur saignant et meurtri ; dans la pensée du peuple dont elle aimait et caressait les enfants, dans l'âme du soldat qu'elle devançait au milieu du danger.

— Ce n'est pas tout, Jeanne vit ailleurs encore...

Isabelle se leva :

— J'oubliais les bourreaux, fit-elle ; j'oubliais les Anglais, les Bourguignons, j'oubliais l'évêque de Beauvais ; mais Dieu ne les oubliera pas, lui !

Et la vieille femme étendit le bras comme pour adju-

rer le Seigneur de faire descendre le châtiment sur les coupables.

— Et si Dieu avait sauvé Jeanne, reprit Raoul, si votre grande et sainte Jeanne vous était rendue ?

— Paix ! murmura la vieille mère, paix ! ne remuons pas la cendre du bûcher de Rouen.

— Mais Jeanne est vivante, je l'ai vue, cria Raoul.

— Va-t'en, dit Isabelle, effrayante de pâleur, va-t'en ; ce que tu dis est criminel, impie. Laisse-moi ma solitude, ma douleur, laisse-moi mes larmes et la nuit anticipée de mon trépas. Va-t'en !

Isabelle secoua l'épaule au page avec plus de vigueur qu'on n'en pouvait attendre de cette femme qu'un souffle paraissait devoir renverser.

Raoul chancela sous l'étreinte de la veuve et pâlit sous son regard.

— Sois maudit ! cria Isabelle, pour avoir insulté le désespoir d'une mère.

Sa voix vibra d'un tel éclat métallique, qu'elle parvint jusqu'à la pièce voisine, dont la porte s'ouvrit.

— Pierre, dit Isabelle, Pierre, chasse cet homme.

Raoul marcha droit vers Pierre Darc.

— J'arrive, lui dit-il, du château d'Arlon, et je vous apporte une missive de ma noble maîtresse et marraine la dame de Gorlitz, comtesse de Luxembourg.

Pierre prit le parchemin et le lut.

A mesure que ses regards dévoraient les lignes, la joie, la douleur, la colère se succédaient sur son visage. Un moment même on eût dit qu'il avait honte. A la fin il prit une résolution, cacha la lettre dans sa poitrine et regardant bien en face l'envoyé d'Elisabeth :

— Vous avez vu Jeanne ? demanda-t-il.

— Je l'ai vue brillante de jeunesse, de beauté, de vaillance, prête à recommencer le cours de ses exploits, et ralliant des amis autour d'elle.

— Mme de Luxembourg la protége ?

— Et la chérit comme une sœur.

— Attendez-moi dans ce jardin, dit Pierre ; avant une heure vous connaîtrez ma décision.

Isabelle et son fils restèrent seuls.

— Avez-vous compris, ma mère ? demanda le jeune homme.

— Jeanne est morte, murmura Isabelle Romée.

— Cependant, si Jeanne sauvée par un miracle...

— Jeanne est morte, répéta la mère.

— Ce page l'a vue, il lui a parlé, on la reconnaît, on l'accueille en Lorraine... Vous ne croyez donc pas cela, mère ?

— J'en crois ma douleur, il suffit.

— Moi, je veux davantage.

— Tu partirais ?

— J'irai au château d'Arlon.

La veuve plongea son regard dans le regard de Pierre.

— Tu es riche, tu es noble, la ville te compte cent livres tournois de rente, autant à Jean, ton frère. La France nous plaint et nous honore. Prends garde, Pierre, prends garde de souiller les fleurs de lis que nous donna Charles VII.

— J'irai, répéta le jeune homme ; plus tard vous me bénirez d'avoir eu la foi.

La vieille femme fit un geste suppliant.

— Reste, dit-elle, je t'en prie !

— N'insistez pas, ma mère.

— Je te l'ordonne, au nom de mon autorité sur toi.

— Je partirai.

— Je l'exige donc au nom de la sainte martyre.

— Je partirai ce soir, répéta Pierre Darc.

Un regard effrayant de désespoir et de menace fut l'unique réponse d'Isabelle ; elle avança ses bras roidis pour repousser Pierre qui voulait l'embrasser, puis elle tomba sur son siége, et colla ses lèvres sur le crucifix.

Une heure après, Raoul et Pierre du Lis se dirigeaient vers Arlon. Une semaine plus tard, ils étaient introduits près de Mme de Luxembourg.

Sans préparer Jeanne à cette entrevue, Elisabeth conduisit Pierre dans la chambre de la jeune fille.

— Jeanne, dit-elle d'une voix joyeuse, voici votre frère.

Jeanne devint d'une pâleur livide, se leva, recula vers la muraille, et d'une voix étranglée :

— Laissez-nous seuls, madame, dit-elle. Au nom du ciel, laissez-nous seuls !

Quand Jeanne revint une heure après, elle s'appuyait sur le bras de Pierre Darc et portait au doigt la bague de laiton et d'or touchée par sainte Catherine, et que jadis la vierge de Domrémy avait envoyée à son frère comme un testament de tendresse et de mort.

VI. — LE SECRET DE ROBERT.

La présence de Pierre Darc au château d'Arlon, en donnant une consécration suprême à la réapparition de Jeanne, doubla le mouvement politique dont elle devint le centre. Chaque jour arrivaient de Lorraine d'anciens amis de la Pucelle. Heuves Polnoir accourut peindre son nouvel étendard, comme il avait peint jadis sur le plus beau cendal blanc celui qu'elle portait à Rheims. L'échevin de Metz Phelepin Marcoulz, l'écuyer Petit-Jean, Nicole Howe, acceptèrent l'hospitalité d'Elisabeth. Jeanne se montrait pour tous souriante, affable; elle paraissait se plaire au milieu de cette foule d'admirateurs, de partisans, de fiers capitaines.

Quant à Robert, il avait beau se souvenir de la déposition de Daulon, écuyer de Jeanne, de l'avis unanime de tous ceux qui répétèrent lors du procès que jamais pensée profane n'avait pu naître dans l'esprit de ceux qui approchaient la Pucelle, il sentait que tous les gentilshommes s'éprenaient de sa beauté et briguaient le bonheur de lui plaire. Près de Jeanne, il éprouvait un trouble cruel ; en vain il essayait d'étouffer son secret, sa voix, son geste, son regard le trahissaient; il se fût perdu même par son silence.

Jeanne avait vite compris ce qui se passait dans l'esprit du sire des Armoises, et bâti mille rêves sur la certitude de sa tendresse.

Un soir le chant des violes murmurait dans les bosquets, les cavaliers et les nobles dames emplissaient les salons, un luxe royal s'étalait dans le manoir. Jeanne, vêtue d'une robe de diapre à fleurettes d'or ouverte au corsage sur une guimpe safranée, la taille serrée par un tissu d'orfévrerie, les cheveux à peine maintenus dans un réseau de perles, vint s'appuyer contre le montant de la porte s'ouvrant sur le jardin. La lune l'inondait d'une lueur fantastique ; renversée en arrière, les mains pendantes, l'œil perdu, elle songeait si profondément qu'elle n'entendit pas un homme s'approcher, et s'aperçut seulement de sa présence en entendant un sanglot.

Robert était à ses pieds.

— Relevez-vous, mon féal ; dit-elle, ne m'avez-vous pas déjà prêté serment ?

— Ah ! Jeanne, Jeanne, pourquoi la guerrière est-elle redevenue une femme ? En passant à travers le bûcher, en avez-vous gardé les flammes ? Jeanne, j'ai la

tête perdue, le cœur fou. Je ne sais ni prier, ni raisonner, ni me résigner, surtout... Je souffre et je pleure comme un enfant.

— Robert ! dit la jeune fille avec l'accent du reproche.

— Ne croyez pas que je veuille vous offenser, je vous respecte autant que je vous aime... Mais enfin il faut bien que de mon cœur mon secret tombe dans le vôtre. Votre mission remplie, ne vous trouvez-vous plus la jeune femme avide de tendresse ? Le bruit des camps vous empêchera-t-il toujours d'écouter une voix tremblante ?

— Taisez-vous, dit Jeanne.

— Il n'est plus temps, les mots que je viens de prononcer sont mon arrêt de mort ou mon droit de grâce. Ou vous me chasserez, m'accusant de vous avoir méconnue, insultée, ou vous me prendrez en pitié. Jeanne, vous êtes bonne et juste, vous ne me ferez pas un crime de ma folie. J'ai tenté d'étouffer en moi cette passion, j'eusse souhaité en mourir... Jeanne, un regard, un mot, au nom du ciel !

— Est-ce assez d'une larme ? demanda la jeune fille.

Et une larme brûlante tomba sur la main de Robert.

— Bonheur du ciel ! vous m'aimez ! s'écria le sire des Armoises.

Jeanne frissonna, puis, d'un mouvement brusque, elle repoussa Robert.

— Aimer, moi ! fit-elle avec un rire amer ; je puis tout, hors cela ! En m'élevant pour le salut de plusieurs, le ciel décréta ma propre perte. Les voix qui me crièrent : « Marche ! » quand il s'agissait de batailles, m'ont aussi crié : « Va ! » quand il s'agissait du

La malédiction d'une mère. Dessin de F. Lix.

martyre... Et parfois, Robert, dans le secret de mon âme, loin de m'estimer une élue, je me suis jugée une maudite.

— Vous blasphémez ! Jeanne.

— Cela se peut, poursuivit-elle d'une voix sombre... Mais à cette heure où tout s'unit pour m'enivrer, depuis l'éblouissement de cette fête jusqu'à la majesté sereine de cette nuit, depuis l'accord des violes jusqu'au soupir des feuilles, jusqu'à votre voix qui m'a parlé de mariage béni, de berceaux souriants, il me semble que le suprême bonheur serait de céder à la fascination de votre parole, de devenir votre femme, à la face des hommes et de Dieu. Et pourtant, qui sait alors si nous ne roulerions pas tous deux au fond de l'abîme...

— Jeanne ! Jeanne !

— J'ai pitié de vous, oubliez-moi, Robert... Moi, votre femme ! ne me parlez jamais de ces choses, je vous haïrais pour m'avoir fait entrevoir un paradis dont je suis exilée...

Un pli douloureux traversa le front de Jeanne, sa lèvre eut un sourire farouche, elle s'éloigna rapidement, laissant Robert plongé dans une stupéfaction désespérée.

Il demeura longtemps à la même place, se demandant ce qu'il devait conclure des paroles de Jeanne et tâchant en vain de démêler sa pensée au milieu de l'incohérence de ses paroles. Le sire des Armoises fut tiré de sa rêverie par la comtesse de Luxembourg.

— Comment! dit-elle, seul ici... sans vous soucier des dames et des damoiselles?

— Madame, répondit Robert, point n'ai, je vous l'assure, le cœur à la gaieté; un poids énorme oppresse mon âme, et jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de me l'enlever, vous me verrez malheureux...

— Ne puis-je rien pour vous?

— Le sais-je?

— Un chagrin d'amour peut seul vous troubler si profondément, un insurmontable obstacle vous sépare de la dame de vos pensées... Vous aimez un ange et n'osez la demander à Dieu pour femme... Vous aimez Jeanne?

— Je l'aime.

— Le sait-elle?

— Je viens de l'avouer.

— Qu'a-t-elle répondu?

— Elle me refuse.

— J'gnore, dit Mme de Luxembourg, si le sentiment du devoir de sa mission providentielle ne la porte pas seul à vous repousser... Jeanne est bien changée depuis un mois... A des moments d'étrange gaieté succèdent chez elle des mélancolies sans cause... Ce qu'elle n'ose vous dire, elle me l'avouera... Je suis femme... elle est mon amie, ma sœur... Soyez-en certain, je plaiderai votre cause...

— Vous êtes bonne, madame.

— Attendez pour me remercier.

Robert baisa la main d'Elisabeth.

La fête touchait à sa fin, les hôtes du château se retiraient, la comtesse gagna la chambre de Jeanne.

Elle la trouva assise sur son lit, le coude appuyé sur les oreillers, absorbée dans une rêverie pénible. En apercevant Mme de Luxembourg, Jeanne tressaillit comme si son amie pouvait lire au fond de son âme. Elle voulut se lever, Elisabeth la retint, et s'asseyant près d'elle.

— Vous devinez ce qui m'amène, j'arrive en ambassadrice; j'ai mission de vous prier d'amour au nom du sire des Armoises... Jeanne! Jeanne! en repoussant la tendresse de ce noble cœur, ne cédez-vous point à un mouvement d'orgueil?.. A Dieu ne plaise! que je vous mette, vous l'inspirée, la fille du ciel, au même rang que les femmes dont le feu divin ne purifie pas les lèvres!.. Mais si jamais chevalier fut digne d'être distingué par vous, c'est Robert. Je le donnerais pour époux à ma fille, si j'en avais une... Jeanne, la cotte de mailles finit par peser au sein d'une femme; il est des jours où le casque de fer meurtrit le front, où les caresses de l'enfant vaudraient le gain de cent batailles. Aimez Robert. Si vos Voix vous commandent de poursuivre votre œuvre, faites, mais prenez un époux pour gardien, pour allié.

— Vous me conseillez ce mariage? demanda Jeanne.

— Je le verrais s'accomplir avec joie.

— J'y songerai donc... je consulterai mon frère... Je ne suis pas libre...

— Adieu! fit Elisabeth, que les anges vous gardent et vous conseillent!

Jeanne ferma les yeux.

Le lendemain elle eut avec Pierre du Lis un long entretien. En quittant son frère, elle descendit au jardin, un secret instinct lui disait qu'elle y trouverait Robert.

Elle l'aperçut en effet assis sur une roche naturelle au pied de laquelle coulait une source; des arbres touffus environnaient cette partie du jardin; une biche et un faon buvaient au courant de l'onde.

Jeanne rejoignit le chevalier des Armoises.

Elle ne ressemblait point à ce qu'elle était la veille, et se rapprochait davantage de la pastoure de Vaucouleurs. Sa robe était de camelot uni, sa guimpe de toile de Reims, une branche de feuillage se tordait dans ses cheveux, elle effeuillait le bouquet qu'elle venait de cueillir.

— Vous êtes pâle, dit-elle à Robert d'une voix douce; vous m'attendiez, je suis venue... Vous m'aimez, je le crois... mais un doute empoisonne la joie de cette certitude. Vous aimez la fille vaillante à qui les Saintes apparurent, qui délivra Orléans, fit du petit roi de Bourges Charles VII, roi de France; enfin vous aimez l'inspirée, la guerrière, la libératrice!.. Fermez les yeux, oubliez cette Jeanne... Retrouvez-moi à Vaucouleurs dans l'humble maison d'Isabelle Romée, paissant mes brebis dans les prés, filant ma quenouille, priant dans les pauvres chapelles, fille sans naissance, sans titres, fille du peuple et pauvre...

— Vous êtes Jeanne Darc et ma vie est à vous.

— Vous ne me comprenez pas, reprit la jeune femme avec une sorte d'impatience; je suis ce que je suis: belle, jeune, hardie; mais je veux être choisie pour moi, aimée pour moi. Je suis Jeanne, et seulement Jeanne pour vous, non point Jeanne du Lis anoblie par le roi.

— Vous me demandez l'impossible, répondit Robert; puis-je empêcher que vous soyez vous-même? Est-il en mon pouvoir d'éteindre l'auréole de votre front et de répudier vos titres glorieux? Jeanne Darc, Jeanne du Lis, ma Jeanne, si vous sentez combien je vous aime, que vous importe comment et pourquoi?

— Et si le ciel pour me châtier de connaître les faiblesses du cœur, me retirait l'inspiration, la force, si les hommes, loin de m'écouter, de m'admirer comme aujourd'hui et de s'incliner devant moi, se détournaient avec mépris et crainte... Si l'inspirée, abandonnée du ciel, tombait déchue, meurtrie sur la terre où vous la forcez de descendre, vous trouverait-elle encore prêt à la défendre contre tous, même contre le bourreau?..

— Je le jure! fit solennellement Robert.

Jeanne ôta de son doigt la bague de laiton sur laquelle était gravé le nom de Jésus, et la portant aux lèvres de son ami:

— Que ma destinée s'accomplisse! dit-elle.

VII. — TRACES GLORIEUSES.

En haut de la Porte-Muzèle de Metz et faisant face à l'église de Sainte-Ségolaine, s'élève l'un des plus coquets hôtels de la ville. Il est habité par Robert des Armoises, seigneur de Tiéchemont, d'Haraucourt et autres lieux, et Jeanne des Armoises, sa femme, laquelle a signé au contrat: Jeanne du Lis, *pucelle de France* (1). Depuis la célébration de son mariage, la dame des Armoises vit à Metz entre son époux et Pierre du Lis. Elle s'occupe avec soin de rendre son logis aussi somptueux au dedans qu'il est merveilleux au dehors.

Depuis un mois elle savoure des joies nouvelles et les dérobe aux regards curieux, comme un avare se garde d'étaler ses richesses. Robert ne sait s'il doit s'en ré-

(1) M. Vigier assure avoir vu dans les titres de la maison des Armoises ce contrat de mariage, et en 1560 les MM. des Armoises affirmaient descendre de Jeanne Darc.

jouir ou s'en attrister. Il ne se reconnaît pas le droit de confisquer au profit d'un égoïste bonheur la vie d'une héroïne qui tient dans ses petites mains les destinées de la France. Déjà, depuis son mariage, les amis, les partisans, les capitaines ralliés à la cause de Jeanne parlent d'agir et de reprendre la campagne. L'échevin de Metz, Geoffroy Dex, Lowe, tous les gentilshommes ralliés à Marville, à Bocquillon, à la Grange-aux-Ormes, attendent le signal. Mais Jeanne s'engourdit dans sa félicité domestique, sa main parfumée ne semble plus avoir la force de tenir l'épée et la lance.

Jeanne brodait paisiblement quand Robert entra.

— Mon cher seigneur, dit-elle, je m'occupais de vous.

— Grand merci, soyez sûre que je serai fier de porter cette écharpe; elle me sera meilleure qu'un bouclier. Vous-même, ma Jeanne, me la ceindrez quand je vous devrai suivre à la guerre.

— Ne parlez point de cela, Robert, mon amé, dit Jeanne d'une voix subitement altérée; nous sommes heureux ici... Je suis votre femme, et cela me suffit, cher sire.

— Vous restez l'espoir du pays, et si fier que je sois de vous voir préférer l'écheveau de laine à la cotte de mailles, je sais trop combien peu votre mission dépend de vous-même pour vouloir l'entraver. Jeanne, les voix t'ont dit d'agir à la Saint-Jean-Baptiste et nous fêtons demain l'assomption de la vierge Marie...

— Je les renonce, fit Jeanne d'une voix sourde; je les renie.

— Nous ne nous quitterons pas pour commencer notre croisade, Jeanne : je serai ton compagnon d'armes, ton écuyer. Les dangers, nous les partagerons, et nous leur devrons une autre sorte d'ivresse; vivant bouclier, tu me trouveras toujours entre la mort et toi.

— Robert, dit la dame des Armoises, prends garde, tu me rends trop heureuse.

— Alors, ma vaillante, debout; les Anglais ne sont pas loin de France.

— Laissons les Anglais, Robert, et contentez-vous de m'aimer...

— Ah! charmeresse, fit Robert, il n'est pas besoin d'un grand effort pour me garder à tes pieds.

Un long silence régna entre les deux époux, et quand Robert quitta sa femme :

— Tu ne me parleras plus jamais de recommencer la guerre? murmura-t-elle en l'embrassant.

— Jamais, si tu l'exiges, répondit Robert.

Quand la dame des Armoises se trouva seule, elle respira longuement.

— Jamais! répéta-t-elle; oh! le calme béni, la vie douce dans ce logis, sous ses grands arbres; la paix, la paix ineffable, inespérée, dans un coin du monde!

Un pas brusque lui fit lever la tête.

— Que voulez-vous, Pierre? demanda-t-elle. Je suis souffrante, à demain.

— J'attends depuis un mois, cette fois les affaires sont graves, le moment est venu d'agir; si vous vous endormez dans votre félicité, j'ai besoin d'action, moi.

— D'action! N'êtes-vous pas assez riche? Le duc d'Orléans ne va-t-il pas vous donner l'île aux Bœufs?

— Je suis avide de gloire, d'honneurs et d'argent, soit! mais je prétends gagner tout cela à la pointe de mon épée. Je vous l'ai dit, l'occasion est grave... Le maréchal de Retz m'écrit qu'en apprenant votre réapparition merveilleuse, il lève une petite troupe pour vous rejoindre. Je ne doute pas, ajoute-t-il, que vous ne songiez à reprendre le Mans aux Anglais; il vient de mander au roi qu'il offre son épée à la cause française, à la condition d'être nommé gouverneur de la ville, après la levée du siége.

— Il a fait cela, s'écria la dame des Armoises, en frappant le tapis du pied.

— Rien n'est compromis; adressez vous-même une missive au roi, je la lui porterai à Loches.

— Eh! que m'importe après tout? reprit Jeanne; le maréchal de Retz ferait bien mieux de s'occuper d'étouffer les bruits sinistres et sanglants qui courent sur son compte. Je n'écrirai pas. Bataillez, conquérez, agissez pour deux; je renie tous mes premiers projets.

— Et moi, je t'ordonne de t'en souvenir.

— Vous m'ordonnez...

— Qui donc a plus de droit que moi de le faire? Si Pierre Darc vous quitte, l'échafaudage de votre fortune s'écroule à grand bruit. Je sais bien que vous vous dites : Les châtellenies de Thiéchemont et d'Haraucourt me suffisent; moi, je vous déclare que vous vendrez vos châteaux et vos terres pour subvenir aux dépenses de vos troupes.

— Pierre, j'écrirai au roi, mais ne m'obligez point à quitter Metz; laissez-moi le calme, l'obscurité.

— Soit, alors j'expliquerai à Robert les motifs de ma conduite.

— J'obéirai..., dit Jeanne en baissant la tête.

Pierre, la laissant pétrifiée de douleur, sortit de la chambre. Le soir même, la dame des Armoises disait à son mari, en se promenant dans son vaste jardin :

— J'ai réfléchi... Vos paroles de ce matin se sont gravées dans ma mémoire... je cède à ma destinée... Robert, mon Robert, je vous ai dû quelques semaines d'un bonheur sans nuage, dont le rayonnement se prolongera sur les jours de l'avenir.

Pierre Darc mit quarante et un jours pour se rendre à Orléans. Quand il y arriva, annonçant qu'il apportait des nouvelles de sa sœur, la ville se trouva en quelques heures dans une agitation dont rien ne saurait donner l'idée. La reconnaissance que la cité devait à l'héroïne de Vaucouleurs, l'enthousiasme inspiré par elle à tous ceux qui l'avaient approchée remplissaient les âmes. Chaque habitant voyait en elle sa libératrice et son ange gardien. Depuis le 8 mai, jour de la levée du siége, une procession solennelle rappelait la victoire de la vierge de France. L'idée que la sainte guerrière avait échappé au bûcher remplit les esprits d'une joie indicible. Tout était si providentiel dans la venue et l'existence de Jeanne Darc, que nul ne s'étonna du miracle qui la rendait à son pays. La résurrection de Jeanne trouva donc peu d'incrédules. Peut-être Beaucroix fut-il le seul membre du conseil de la ville qui s'éleva contre cette réapparition. Mais le fanatisme l'emporta vite sur l'incrédulité; on accusa Beaucroix de manquer de confiance dans le pouvoir et la bonté du ciel. Toute la jeunesse de la ville offrit à Pierre de s'enrôler sous la bannière de sa sœur. On lui donna pour compagnons deux poursuivants d'armes. Cœur-de-Lis et Fleur-de-Lis, qui, à partir de ce jour, lui servirent d'écuyers.

Les échevins d'Orléans se rendirent au logis d'Anquetil, et demandèrent à voir Isabelle Romée, afin de la féliciter. Mais Anquetil, profondément troublé, répondit aux membres de la députation que la malheureuse femme paraissait atteinte de folie; elle avait re-

poussé et chassé son fils Pierre, et il convenait d'attendre que la raison lui revînt.

Charles VII avait toujours témoigné une grande estime à Pierre ; il l'avait anobli et le tenait pour un brave chevalier. Il le reçut donc avec bienveillance, mais sa surprise fut au comble quand il apprit que la Pucelle était vivante et se préparait à « bouter les Anglais hors de France » comme Jeanne Darc l'avait prédit.

Pierre revint à Orléans, puis il se rendit à Reims et à Troyes, où l'attendaient de nouvelles ovations.

Trois mois entiers durèrent les courses, les marches, les contre-marches de Pierre et de ses compagnons. On peut, à l'aide de témoignages authentiques qu'il deviendrait puéril de citer, les suivre pas à pas. Dans chaque ville ils trouvent bon accueil, et les magistrats se chargent de régler leur dépense ; il faut avouer que les menus sont parfois modestes ; l'un d'eux se composait ainsi : « du pain, des cerneaux, des poires et du vin, attendu que ledit Fleur-de-Lis a déclaré avoir soif », et ce déjeuner monte au prix de deux sous quatre deniers. Après cette campagne, Pierre rentra en Lorraine, suivi de Fleur-de-Lis et de Cœur-de-Lis, et au mois d'octobre il heurtait au logis de Jeanne des Armoises.

Le vieux serviteur qui lui vint ouvrir paraissait accablé de tristesse.

— Messire, dit-il à Pierre Darc, ma noble maîtresse est repartie pour Arlon, et l'hôtel des Armoises doit prochainement être vendu.

Le lendemain, Pierre entrait au château d'Élisabeth de Gorlitz. Il trouva Robert plein d'ardeur, et tous les amis de Jeanne heureux de la perspective de se mesurer bientôt avec les Anglais. Pierre doubla leur joie en racontant l'accueil qu'il avait reçu à Reims, à Troyes, à Orléans.

— Quand partirons-nous pour Loches ? demanda Robert.

— Je ne verrai le roi qu'à Paris, répondit vivement la dame des Armoises ; puis, vous le savez, Robert, nous devons terminer là-bas...

Elle faisait allusion à la vente de la maison de la Porte-Muzèle.

— Trouverez-vous des acquéreurs pour l'hôtel? demanda Pierre.

— Je le crois, répondit Robert ; en outre, Collard de Feuilly veut m'acheter une partie de la seigneurie d'Haraucourt ; lorsque nous aurons signé, nous nous trouverons tout à fait libres soit de guerroyer, soit de nous fixer à Paris.

Pierre parut satisfait de ces nouvelles. La suite prouva que Jeanne des Armoises tenait sa parole : le 7 novembre 1436 fut terminée la vente de la maison sise en face de Sainte-Ségolaine (1), et celle d'un quart de la seigneurie d'Haraucourt. Le contrat portait :

Nous, Robert des Armoises, chevalier, seigneur de Tiéchemont, et Jeanne du Lis, pucelle de France, *dame dite* de Tiéchemont, *ma femme bien-aimée, et autorisée par moi Robert...*

La vente de ses propriétés terminées, il ne restait plus à la dame des Armoises qu'à se mettre à la tête de ses amis impatients ; cependant elle hésitait encore et reculait sans cesse. Pierre finit par fixer lui-même à huit jours l'époque du départ.

Sept jours se passèrent. La dame des Armoises les comptait en avare. Docile aux impérieux conseils de Pierre, elle fit préparer son habit de cavalier. Déjà les pièces de l'armure gisaient éparses sur les meubles de sa chambre, elle dégrafait sa robe de samit blanc, quand elle porta les mains à sa poitrine en poussant un cri mêlé d'une terreur folle et d'une joie insensée, puis elle tomba plutôt qu'elle ne s'assit sur sa couche. Un coup frappé à la porte la fit se dresser brusquement.

— Mes hommes sont prêts, dit Pierre ; Robert est armé, Geoffroy Dex tient votre coursier, venez...

— Écoutez-moi, dit Jeanne en tombant à genoux... Si vous saviez quelle surprise, quelle ivresse... Je voulais me rendre à votre volonté, vous le voyez, mon armure est là, mais Dieu m'a révélé une joie divine, je suis mère... Je reste à Arlon... Si vous tentez de m'imposer encore votre volonté, je vais trouver Élisabeth, mes amis, mon époux, je leur apprends la vérité...

— Toute la vérité ! Alors c'est moi qui leur dirai...

— Rien, fit la dame des Armoises, devenue subitement hardie, rien, car il vous tuerait...

— Qui vous donne l'audace de me parler ainsi ?

— Je vous l'ai dit : mon enfant.

VIII. — Le mystère du siége d'Orléans.

Une animation joyeuse régnait dans la ville d'Orléans, le peuple quittait ses logis, les gentilshommes leurs hôtels. D'ordinaire la date du 8 *mai* était pour les habitants d'Orléans une date sacrée ; elle ramenait des processions, des prières sacrées par lesquelles on rendait grâce au Seigneur de la délivrance de la cité, quand Jeanne la Pucelle en chassa les Anglais. On fit plus : afin de rendre visible l'action militaire qui fut le prélude de l'affranchissement de la France, on représentait un mystère dont chaque scène contenait un épisode de la vie de Jeanne Darc.

Or, cette année 1439, la représentation du mystère du *Siége d'Orléans*, au lieu d'avoir lieu le 8 mai, avait été renvoyée au mois de juillet. Miracle inattendu, solennité inespérée, Jeanne Darc elle-même, devenue dame des Armoises, devait assister à la tragédie dont elle était l'héroïne. Pendant longtemps se dérobant à la curiosité et à la reconnaissance, la femme de Robert, serrant sur son cœur ses deux enfants, avait enfoui sa vie dans le manoir d'Elisabeth de Gorlitz. Mais une dernière fois Pierre avait dit : « Je veux, » et Jeanne, ne trouvant plus ni raison ni prétexte, et comprenant que Pierre ne pouvait pas soutenir seul l'importance du rôle qu'il remplissait en face de la France, s'était décidée à se rendre à Orléans. Elle y fut reçue en triomphatrice. La ville, se souvenant du goût que la vierge de Vaucouleurs témoignait pour les riches habits, commanda chez Jean Luillier, drapier, pour la dame des Armoises, un costume composé d'une robe et d'une huque.

Dès le matin les cloches sonnèrent à toute volée. Les douze procureurs de la ville tenant en main un cierge de cire jaune se rendirent dans la cathédrale. A quelque distance venait Jeanne, montée sur une haquenée blanche couverte de velours azuré semé de fleurs de lis d'or, et portant en écharpe une épée garnie de pierreries. A sa droite se tenait Robert, vêtu de velours vermeil avec une grande croix blanche et une jaquette pareille. A sa gauche chevauchait Pierre Darc, tout armé à blanc, monté sur un destrier harnaché de satin cramoisi semé d'orfévrerie blanche. Puis suivaient Cœur-de-Lis et Fleur-de-Lis et deux pages montés sur des genets harnachés aux couleurs de Jeanne. Tous descendirent de cheval et pénétrèrent dans la cathédrale. Les prêtres achevaient de revêtir leurs plus riches or-

(1) Cette maison fut démolie en 1808.

nements; on plaçait sur des bâtons dorés les châsses des saints; les écussons de la ville, les bannières, les oriflammes ondoyaient dans l'air, on tendait les maisons de tapisseries rares, on semait les rues de branchages de fleurs. Aux balcons, à la cime des arbres, sur les pignons et les toits se tenaient ceux qui voulaient attendre le passage du cortége avant de se rendre à la représentation du *mystère*. Aussi bien avaient-ils raison de ne se point presser, car Guillaume le charron et Michelet Filleul enfonçaient les derniers clous dans les échafauds dressés à l'extrémité du pont et gagnaient les trois réaux d'or et les soixante-douze sols parisis que la ville leur payait chaque année pour cet ouvrage.

Parmi les curieux qui suivaient avec intérêt le travail de Guillaume le charron et de Michelet était un seigneur de haute mine, qui, de temps en temps, donnait aux ouvriers un conseil écouté avec une déférence mêlée de crainte. Ils se rappelaient que ce gentilhomme, Gilles de Retz, s'était battu vaillamment aux côtés de Jeanne et, pour ce, lui gardaient estime et reconnaissance; en même temps, le souvenir de certains propos effrayants les troublait au point de ne plus oser lever les yeux sur le maréchal. Celui-ci savait qu'un acteur le représentait sur la scène, et il en tirait vanité.

Cependant la procession se déroulait à travers la ville. Le clergé en brocart d'or, la noblesse vêtue de soie, les jeunes filles habillées de blanc, les archers en armes, les chœurs d'anges, les groupes d'enfants, les corporations des métiers, les lévites portant les lourdes châsses dorées, la dame des Armoises et sa suite s'avançaient au chant alterné des hymnes et aux éclats des trompettes de cuivre.

Isabelle Romée, enfermée dans son logis, manquait seule à cette fête.

Après le *Te Deum*, la foule se porta du côté du pont. Les échafauds du théâtre ornés de draperies superposaient leurs divers étages; le plus élevé représentait le ciel. Le second servait aux scènes dont la terre était le théâtre; une affiche mobile désignait successivement le lieu dans lequel l'action se passait. Enfin l'étage inférieur gardait les cavernes infernales dans lesquelles trônait Satan.

Les acteurs étaient prêts, la foule ondoyait comme une mer. On n'attendait plus que la dame des Armoises. Enfin elle parut, une longue acclamation la salua. Jeanne frissonna d'orgueil sans doute, et chercha la main de Pierre Darc. Celui-ci l'amena sur le devant de l'estrade, Jeanne salua, puis s'assit à la place d'honneur.

Alors les trompettes éclatèrent et les rideaux furent tirés de chaque côté de la scène.

On voyait d'abord le Père éternel, Notre-Dame, saint Euvertre, saint Aignan, l'archange saint Michel, puis dans les profondeurs de la scène des groupes de saints, de vierges, de martyrs s'échelonnant sur des nuages peints et mobiles. Marie exposait à Jésus le triste état du royaume de France et le suppliait d'y apporter remède. Le Christ ne cédant pas tout de suite, celle-ci doucement insistait et Jésus répondait :

— Mère, j'ai très-bien entendu
Que m'avez fait une requête.

Puis il appelait saint Michel et l'envoyait à Vaucouleurs révéler sa mission à la grande pastoure.

En ce moment, la toile du second étage du théâtre s'écarte et l'on voit Jeanne paissant les brebis sous l'arbre des fées. Elle tient une quenouille et file paisiblement. Michel apparaît tout à coup devant elle, couvert d'une armure dorée, casque en tête, glaive en main.

Il lui apprend le rôle que Dieu lui a destiné. Jeanne refuse de le croire, l'archange ordonne et la jeune fille se décide à obéir.

Dans l'acte suivant, Jeanne, cédant aux ordres célestes, se trouve à Poitiers et subit un interrogatoire. Beaudricourt refuse d'ajouter foi à l'apostolat patriotique de la pastoure. Il la raille; Jeanne, humiliée, mais non vaincue, s'éloigne. Cependant les Anglais redoublent d'insolence. Saint Euvertre et saint Aignan, patrons d'Orléans, Notre-Dame invoquent de nouveau le Seigneur. Celui-ci touche le cœur de Baudricourt; il écoute Jeanne, la remet à Jean de Metz et à Plangy. Jeanne dit adieu à ses frères et arrive à Poitiers.

— Or çà, fille, de quelle maison
Ne de quel pays êtes-vous?
— Quant est de l'hostel de mon père,
Il est du pays de Barois;
Gentilhomme et de bonne affaire,
Honnête et loyal François.

Elle convainc les docteurs de Poitiers, les soldats, les matrones, comme elle l'avait emporté sur Baudricourt.

La scène change de nouveau, Jeanne est à Chinon; le Dauphin l'écoute, l'admire, la bénit. Elle lui a demandé le glaive de Fierbois, il le lui donne.

LE DAUPHIN.
Jeanne, regardez que voicy,
Esse l'espée que demandez?
Elle a cinq croix tout ainsi,
Est-ce celle que entenez?
JEANNE.
En mon Dieu, seigneur, c'est elle.
L'espée que je vous demandoye
Elle est bonne et est si belle
Que fust habillée je voudroye,
Incontinent je partyroye
Pour aller droit à Orléans.

En entendant ces vers, le peuple bat des mains, brandit des épées. Les cris de : « Los à Jeanne ! Noël ! Saint-Denis ! Mort à l'Anglais ! *Vivat rex!* » se croisent de toutes parts. Le nom de la dame des Armoises domine ces clameurs, et semble un nouveau *Te Deum*. Le Dauphin reprend la parole et présente successivement à l'héroïne les pièces de son armure.

LE DAUPHIN.
Dame Jeanne, que dites-vous?
Le harnoiz est-il à votre aise?
S'il n'y a rien, dites-le-nous,
Et n'endurez point de malaise.
JEANNE.
Sire, le harnoiz est bien fait,
Ne le veuil en rien contredire.
Il est honnête et bien complait,
Dont je vous remercie, cher sire.
LE DAUPHIN.
Et pour vous servir baillerai
Jean Daulon de noble lignaige,
Pour page vous adonneraye
Loys de Contes noble et saige,
Et pour vous conduire vos gens
Aurez le maréchal de Rais.

Tous les yeux cherchèrent le maréchal. Il paraissait singulièrement ému; tout ce qui restait de bon dans cette âme sombre s'agitait à la surface. Gilles n'avait eu dans sa vie qu'une phase brillante et pure, celle qui

le vit batailler pour son roi aux côtés de la Pucelle. C'était un homme étrange, farouche; sa beauté repoussait plus qu'elle n'attirait. Ses cheveux noirs comme la nuit encadraient un visage d'une livide pâleur, et sa barbe aux reflets bleuâtres s'étalait en éventail sur son pourpoint rouge comme le sang. Le peuple détourna enfin ses regards du sire à la *barbe bleue*, et les acteurs commencèrent la scène des adieux de Charles VII et de Jeanne de Vaucouleurs.

L'auteur du mystère du siége d'Orléans, comprenant que le succès était dans la vérité absolue de faits contemporains de tous les spectateurs, n'ajoutait pour ainsi dire rien de son propre fonds, se contentant de réunir des entretiens dont les interlocuteurs vivaient encore et dont un grand nombre étaient là.

Aussi l'art moderne, quelle que soit sa supériorité d'autre part, n'arrivera-t-il jamais à ces succès d'enthousiasme, d'entraînements populaires, de réveils guerriers dont les siècles passés fournissent des exemples. Dans *le Siége d'Orléans*, quand on lisait sur le

Le mystère du siége d'Orléans. Dessin de F. Lix.

théâtre la lettre que la Pucelle écrivit aux Anglais, le peuple sentait se réveiller sa vieille haine; au sortir d'une représentation pareille, les hommes avaient la main sur l'épée, le couteau ou la dague au poing; quand Jeanne criait :

Baillons l'assaut, il en est l'heure,
Et frappons sur nos ennemis,

alors, dit le metteur en scène, « ici sonnent les trompettes, et il y eut grand et merveilleux assaut au boulevard. » Pendant le combat, Jeanne, atteinte d'une flèche entre l'épaule et la gorge, arrachait le trait de sa blessure, reprenait l'étendard et se tenait au milieu des siens. Après la délivrance d'Orléans, la fuite honteuse des Anglais, la ville personnifiée prenait la parole pour rendre grâce à la jeune victorieuse; mais au lieu de s'adresser à la foule, l'acteur, se tournant vers l'estrade de Jeanne des Armoises, s'inclina disant :

Ha! noble dame, nous vous remercions
Quand vous a plu de nous sauver la vie.

— Amen ! cria la foule.

La dame des Armoises fut portée en triomphe dans les rues, jonchées de branchages odorants ; les magistrats de la ville la haranguèrent et lui offrirent un présent de deux cent dix livres en souvenir du siége.

Après six jours de fêtes, de joutes, de festins, Jeanne quitta Orléans pour aller à Reims. Le même accueil enthousiaste l'y attendait.

IX. — MESSAGE DU ROI.

Jeanne revint au château d'Arlon. Elle avait hâte de se soustraire aux ovations ; le berceau de ses enfants l'attirait Quand elle se jeta dans les bras d'Élisabeth de Gorlitz, elle crut renaître dans un paradis. Robert, enivré par les triomphes de Jeanne, sentait encore sa tendresse s'accroître. Ils étaient à peine depuis un mois dans le manoir d'Arlon, quand un messager arrivant à franc étrier demanda la dame des Armoises.

— Qui est-ce ? que veut-il ? demanda Jeanne toujours inquiète.

— Il a nom Roger, et apporte une lettre du roi.

— Qu'il attende ! fit Jeanne.

— Attendre ! lui ! l'envoyé de Charles VII ! s'écria la dame de Gorlitz.

— Rien de bon ne peut me venir de ce monarque, répliqua Jeanne d'une voix amère.

Robert s'interposa, et s'inclinant devant Elisabeth pour s'excuser de donner un ordre en sa présence et dans son appartement :

— Introduisez le messager, dit-il.

Jeanne se leva d'un mouvement brusque ; l'envoyé plia le genou et lui remit la lettre entourée d'un lacet de soie bleue.

Jeanne en rompit le scel avec lenteur et la lut plus lentement encore. A mesure qu'elle en parcourait les lignes, l'altération de son visage devenait plus sensible.

Enfin elle ôta de son cou une lourde chaîne d'or et la jetant sur les épaules du messager :

— Vous trouverez ici bon accueil, dit-elle, et demain vous aurez ma réponse.

— Charles me mande à Paris, dit la dame des Armoises, quand Roger eut disparu.

— Quand veux-tu partir ? demanda Robert.

— Partir, je ne le veux pas !... Entends-tu, Robert ? entends-tu, Pierre Darc ? Je rentre à peine dans ce manoir... J'ai soif des baisers de mes enfants... Non ! non ! je reste ; mon mari, mes petits anges valent mieux que la cour de ce monarque qui laissa Jeanne aux mains des bourreaux.

— Vous n'y songez pas, ma sœur, dit Pierre ; quelle raison donnerez-vous pour refuser d'obéir au roi ?

— Son ingratitude.

— Réfléchissez, répliqua Robert.

Jeanne quitta la salle et s'enferma chez elle. L'éclat de sa douleur fut terrible. Elle se roula de désespoir sur le tapis et fut tentée de s'enfoncer un poignard dans la poitrine. Robert survint, et, la trouvant dans ce délire, tenta vainement de la calmer. Jeanne ne voyait, n'entendait pas... Des visions fatales passaient devant ses yeux, des tableaux lugubres se présentaient à son imagination, et par trois fois ce cri s'échappa de ses lèvres :

— Le bourreau de Rouen ! le bourreau de Rouen !

Pierre regardait Jeanne se tordre dans un accès de douleur et de fièvre, et se contenta de dire :

— Cela passera.

Il voulut veiller la dame des Armoises ; cette fois, comme toujours, il triompha de ses révoltes, de ses angoisses, et le messager repartit pour Paris, muni d'une lettre dans laquelle Jeanne annonçait à Charles VII sa prochaine arrivée.

Le roi s'était d'abord médiocrement ému de la nouvelle que Jeanne Darc, ayant échappé aux bourreaux, parcourait les lieux témoins de ses triomphes. Charles, d'un caractère faible, *muable*, s'inquiétait plus des beaux yeux d'Agnès que de Jeanne ou de sa province de Guyenne. Mais Iolande, sa belle-mère, Marie d'Anjou et Agnès supplièrent le monarque de mander à Paris Jeanne ressuscitée. Le prince hésitait, l'Université et le Parlement intervinrent, et en présence d'une telle insistance, Charles pria la dame des Armoises de venir à Paris.

Le roi que l'on a surnommé *le Victorieux*, en raison des batailles gagnées par ses capitaines, et plus justement *le Bien servi*, puisque ses amis seuls reconstituèrent son royaume, était à la fois actif d'esprit et paresseux de corps. En raison de son caractère indécis, flottant, Charles aimait les sciences occultes. Deux astrologues possédaient près de lui un grand crédit : maître Loys d'Angule et messire Jean Lorgimont. De l'astrologie à la médecine, il y avait alors peu de distance ; de même qu'il entretenait deux chercheurs d'étoiles, Charles VII avait deux mires : Adam Fumée et Dieudonné Bassole, tous deux de la Faculté de Montpellier. Charles aimait les échecs, afin de prouver sa science en mathématiques, et le tir à l'arbalète pour prouver la justesse de son coup d'œil. Les malheurs de son enfance l'avaient rendu méfiant, dur parfois, peu stable dans ses amitiés ; mais il connaissait à merveille l'art de tirer parti des hommes et le prouva dans toutes les circonstances, puisque dépourvu des qualités du cœur qui appellent le dévouement, il n'en fut pas moins *le Bien servi*.

Il est probable qu'un sentiment de honte empêcha le roi de mander Jeanne à la cour aussitôt que Pierre lui eût appris la réapparition de sa sœur ; il se demandait comment il s'excuserait de l'avoir abandonnée... La joie des reines, d'Agnès et des gentilshommes le gagna cependant lui-même, et il attendit Jeanne avec une affectueuse impatience, dès qu'il eut envoyé son messager. Roger mit deux mois à faire le trajet de Paris à Luxembourg et d'Arlon à Paris. Quand il arriva, le roi venait de partir pour la chasse. Pressé de remettre la missive de la dame des Armoises, qu'il précédait de deux jours seulement, Roger demanda le soir même une audience pour rendre compte de sa mission ; mais Charles VII ne put le recevoir, il s'était grièvement blessé à la jambe en poursuivant un cerf dix cors.

Cependant quatre jours après, la cour se trouvait réunie sous une treille formant une vaste salle de verdure. Charles, souffrant de sa blessure, questionnait tour à tour Adam Fumée, son médecin, et Loys d'Angule, son astrologue. L'un décrétait que le roi guérirait de par la Faculté ; l'autre prophétisait qu'il ne périrait point de mort violente.

— Quel mal me fera donc rendre mon âme à Dieu ? demanda le roi.

Loys d'Angule considéra longtemps la main du souverain, puis il secoua la tête sans répondre.

— Eh bien ? demanda Charles VII.

— Sire, répondit Loys, la science est fausse, elle doit tromper.

— Que vous révèle-t-elle donc de terrible?

— Sire, reprit Loys, si vous étiez un mendiant, je vous dirais que vous mourrez de faim...

— Le roi de France mourra-t-il de faim quand le roi de Bourges a pu vivre? fit Charles en riant.

Longtemps après, Charles VII devait se souvenir de la prédiction de son astrologue.

— En attendant, reprit le roi, je me trouve mieux portant, et je veux donner audience à cette Jeanne des Armoises qu'Orléans et Tours ont reconnue et fêtée, et contre laquelle j'éprouve malgré moi des préventions.

— Sire, dit Iolande d'Aragon, vous en avez déjà eu contre Jeanne Darc, et cependant nous lui devons tout, et la famille de France ne sera jamais quitte envers elle.

— Aussi, croyez-le, ma mère, si dans la dame des Armoises je retrouve la pastoure qui me fit sacrer à Reims, elle peut me demander un des fleurons de ma couronne... L'heure s'approche où nous allons la voir, il ne nous reste plus qu'à tout disposer pour l'épreuve à laquelle je vais la soumettre.

— Encore de la défiance! dit Iolande.

— Je me souviens, reprit le roi, de la scène qui se passa à Chinon et de la manière dont me fut prouvée la vérité de la mission de Jeanne Darc. Ainsi ferai-je cette fois encore.

Sur ce, Charles envoya chercher un splendide costume, le fit revêtir à un de ses favoris, et les reines prirent place près du faux Charles VII. Derrière se pressaient le bâtard d'Orléans, La Hire, Daulon, le maréchal de Retz, Pietro della Francesa, Fouquet, des seigneurs, des chevaliers, des gardes.

En ce moment un page remit au roi un placet.

— Qu'elle vienne! qu'elle vienne! Dieu l'envoie, s'écria Charles après l'avoir lu.

Alors on vit s'avancer une femme, dont le vêtement de serge noire traînait sur le sable des allées. Son visage se cachait sous un voile impénétrable, comme une cagoule de moine. On apercevait seulement ses mains, deux mains jaunes comme la cire et agitées d'un tremblement nerveux. Cette femme marchait avec la lenteur des spectres. Quand elle fut près du roi, Charles se souleva péniblement et porta la main à son chaperon. Puis, s'adressant à la reine Iolande :

— Je vous confie cette mère de douleurs, dit-il.

Iolande voulut la garder près d'elle, mais l'étrangère se défendit de cet honneur et alla s'appuyer contre l'un des angles de la tonnelle.

Pendant que ces incidents se passaient dans les jardins royaux, la dame des Armoises mettait la dernière main à sa parure.

Pierre Darc insista vainement pour qu'elle se rendît à l'audience en costume de guerre ; elle préféra la robe en reluyant blanc, portant en rehauts d'or le blason de la Pucelle. Le corsage échancré fort bas laissait voir la cicatrice d'une blessure ; une sorte de mitre évasée couvrait le front de la jeune femme ; le seul ornement masculin de sa parure était un ceinturon de cuir de lion harnessé d'or et soutenant un poignard damasquiné.

Une préoccupation singulière paraissait absorber la dame des Armoises ; elle ne se parait pas seulement pour plaire ; on eût dit qu'elle s'étudiait, se comparait. Robert, en la voyant dans son merveilleux habit, s'écria :

— Tu es belle!

Jeanne ne parut pas l'entendre, elle se tourna vers Pierre du Lis et lui dit :

— Est-ce cela?

Pierre l'examina attentivement, minutieusement. Puis il fit un signe de tête approbatif.

Robert était sorti pour s'occuper de la litière.

Jeanne, tirant d'un livre d'heures un portrait de Charles VII, le regarda longuement.

— Etes-vous prête? demanda Pierre.

— J'ai peur..., répondit Jeanne.

— N'oubliez pas que le roi est blessé...

Jeanne entendant revenir son mari courut à la chambre de ses enfants, les couvrit de baisers, puis rentra dans la salle. Le trajet se fit rapidement. Quand Jeanne arriva aux portes du palais, deux gentilshommes prévenus à l'avance la guidèrent jusqu'au jardin. Elle parut contrariée de n'être point reçue dans les appartements, et regarda Pierre avec inquiétude. Celui-ci fit un geste impératif, Jeanne s'appuya sur le bras de Robert, et l'un des gentilshommes arrivé devant la tonnelle de verdure annonça :

— Jeanne Darc, le chevalier des Armoises, Pierre du Lis.

Une commotion électrique parcourut l'assemblée.

Jeanne des Armoises regarda fixement le chevalier portant le costume royal, et l'écartant du geste, elle fouilla les groupes d'un œil rapide.

— Pardon, messire, dit-elle, je souhaite parler au roi.

— Mais je suis Charles VII! s'écria le gentilhomme, continuant à jouer son rôle.

— Point ne l'êtes, dit en souriant la dame des Armoises.

Et lentement, avec une grâce inimitable, elle s'agenouilla devant le monarque.

Charles VII tressaillit de surprise :

— Vivante! vivante! murmura-t-il.

— Mon gentil roi, dit Jeanne d'une voix harmonieuse, je viens de nouveau vous offrir mon hommage et mes services.

— C'est sa voix! sa voix! répéta Charles en se parlant à lui-même.

Un cri dont l'éclat fut contenu par la présence du monarque s'échappa de toutes les lèvres.

La reine Iolande, la reine Marie, la Dauphine, Agnès Sorel se pressèrent près de la dame des Armoises. Les guerriers qui avaient servi sous les ordres de la Pucelle sentaient battre leurs cœurs vaillants.

La femme vêtue de noir s'était dressée sur la pointe des pieds, et d'une main soulevant son voile épais, elle avait à loisir regardé la jeune femme.

Charles VII allait relever Jeanne, quand ses yeux interrogèrent la femme en deuil. Son visage était livide et d'une effrayante expression.

Alors le roi se souvint de la question qu'il voulait adresser à Jeanne des Armoises :

— Jeanne, lui dit-il, qu'y a-t-il entre vous, Dieu et moi?

La dame des Armoises hésita, ses regards effarés se portèrent sur Pierre Darc, comme s'il pouvait lui livrer le secret auquel le roi faisait allusion.

Mais Pierre semblait changé en statue depuis qu'il avait reconnu la vieille femme vêtue de deuil.

— Eh bien? demanda le roi d'une voix impérieuse, ce secret...

— Je ne m'en souviens plus, Sire, balbutia Jeanne.

— Mensonge! mensonge! dit en se dévoilant Isabelle Romée ; misérable créature, tu n'es pas ma fille. Quand l'univers entier se lèverait pour me dire : « Jeanne est vivante, » je répéterais encore : « Jeanne

est morte. » Car mon cœur a cessé de battre, de vivre et d'aimer.

Un silence glacial planait sur l'assemblée.

Robert s'avança vers sa femme en faisant le geste de tirer l'épée pour la défendre. Charles s'en aperçut, et par générosité arrêta la main au chevalier.

— Avoue, dit le roi à Jeanne courbée en deux; avoue ton imposture à la face de tous, devant la foule abusée, devant cette mère dont tu braves la douleur, devant cet homme dont tu as surpris la conscience...

La dame des Armoises se tourna vers le fils d'Isabelle Romée :

— Pierre, dit-elle, m'abandonnez-vous?

Isabelle leva le bras pour maudire le fils assez hardi pour soutenir devant elle ce mensonge sacrilége, et le front de Pierre se courba.

— J'ai été dupe d'une fausse ressemblance, murmura-t-il.

Jeanne des Armoises lui jeta un regard plein de rage et de mépris; puis, voyant qu'elle avait sans retour perdu sa téméraire partie, elle balbutia :

— J'avoue...

— Gardes, dit le roi, conduisez cette femme au grand Châtelet.

Sans lever la tête vers Robert, Jeanne allait suivre les gardes, quand Isabelle s'avançant d'un pas solennel :

— La bague ! dit-elle, la bague de laiton et d'or que porta la sainte martyre !

Et sans attendre que la dame des Armoises la rendît, Isabelle l'arracha de son doigt.

Jeanne se tourna du côté de la cour, joignit les mains et appela :

La table de marbre. Dessin de F. Lix.

— Mon frère ! mon frère !

Isabelle crut qu'elle adjurait Pierre Darc de la suivre, et son bras s'étendit entre le jeune homme rouge de honte et la malheureuse que les soldats entraînaient.

X. — L'EXPIATION.

A cette époque, Paris renfermait deux Châtelets : le grand Châtelet, qui couvrait la tête du pont au Change, sur la rive droite de la Seine; et le petit Châtelet, qui défendait la tête du Petit-Pont sur la rive gauche.

Les prisons du grand Châtelet étaient horribles : chaque cachot recevait un nom spécial renfermant l'idée d'une torture : la *Fosse*, la *Fin d'aise*, la *Chausse d'Hypocras*, où les captifs ne pouvaient se tenir ni debout ni couchés, où une eau fétide leur arrivait à mi-jambe.

Jeanne des Armoises connaissait assez la sanglante chronique du grand Châtelet pour s'épouvanter d'en franchir le seuil; mais, semblable à ces joueurs qui ont risqué leur fortune sur un coup de dé hasardeux, elle rappelait à elle toute son énergie. Cependant, quand elle entra dans la salle basse du château, elle sentit une sueur glacée couvrir tous ses membres. On lui fit bientôt descendre une spirale noire s'enfonçant dans les entrailles de la terre à des profondeurs vertigineuses. On la poussa dans un cachot infect, et quand elle entendit les gonds grincer, les verroux bruire, les barres de fer crier dans les pènes, alors toute sa force l'abandonna, et d'une voix navrée elle cria :

— Robert ! mes enfants !

Ce fut tout.

Assise sur son grabat, la tête ensevelie dans ses mains, elle s'abîma dans le souvenir du passé. Cette douleur se prolongea jusqu'au moment où l'éclat de plusieurs torches brûla ses yeux; le grand prévôt était devant elle. Deux juges et un greffier l'accompagnaient. Jeanne raffermit son maintien pour répondre aux questions du magistrat.

— Votre nom ? demanda-t-il.

— Jeanne des Armoises, de Tréchemont et d'Haraucourt.

— Reconnaissez-vous avoir fait usage de votre ressemblance avec la Pucelle d'Orléans pour abuser les amis de cette noble fille ?

— Je reconnais avoir rallié autour de moi la noblesse lorraine pour battre l'Anglais et donner pourchas aux Ecorcheurs. Je reconnais avoir mené dans les bonnes villes de Reims et d'Orléans Pierre Darc, le frère de cette Jeanne, et mon complice si vous m'accusez de mensonge... Pierre Darc comprit comme moi que la bataille avec l'ennemi n'était pas finie, et que mon projet, si criminel qu'il fût, n'en contenait pas moins une idée généreuse.

— Défendez-vous sans accuser personne, dit le prévôt d'une voix sévère. Qui vous donna la pensée de jouer le rôle de la grande pastoure ?

— Un homme dont l'apparition fut une prophétie de malheur, et qui, en me révélant ma ressemblance avec l'héroïne de Vaucouleurs, sema dans mon esprit un

La léproserie. Dessin de F. Lix.

germe qui devait se développer plus tard... le bourreau qui avait brûlé Jeanne le matin même...

— Et non contente d'abuser les bourgeois d'Orléans, les anciens compagnons d'armes de Jeanne, le roi lui-même, vous avez méchamment induit en amour par sorcellerie et maléfices Robert des Armoises, vous, serve vagabonde et ribaude sans vergogne !

— Messire, j'ai menti en me faisant passer pour la libératrice du royaume, mais quant à être si peu que vous dites, le roi Charles VII lui-même n'est pas de meilleure maison que moi.

— Impudente ! s'écria le grand prévôt.

— Pour être illustre, ma naissance ne porte pas moins une tache originelle... Vous m'avez demandé mon nom. Je vous ai répondu; mais vous ne m'avez point demandé le nom de mon père...

— Eh bien ? fit le grand prévôt.

— Il tomba mourant, percé de coups, le crâne brisé, dans la rue des Barbettes, proche de l'hôtel Saint-Pol, d'où il sortait... Mon père s'appelait Louis d'Orléans... Et ma mère était cette fille de Bavière que le peuple « enclosait entre fleurs de lis » quand elle fit son entrée dans la capitale... Comprenez-vous, maintenant, monseigneur ?... Sœur de Charles VII, roi de France, j'ai voulu reparaître, à quelque titre que ce fût, à cette cour dont on m'avait bannie à l'heure de ma naissance. Ma ressemblance avec Jeanne Darc me parut un moyen, je l'employai... Loin de nuire à mon pays, je l'ai ranimé sous un souffle ardent, et si utile pouvait devenir ma supercherie, que Pierre du Lis s'y associa... Quand j'eus épousé Robert des Armoises, je tentai de retourner en arrière, de cacher dans l'ombre un bon-

heur pour lequel j'abjurai l'audace de mes premières ambitions... Pierre Darc ne consentit pas à ma retraite; il me força de continuer un rôle qui me pesait.

— Ainsi vous avouez avoir faussement pris le nom de la vierge de Domrémy?

— Je l'avoue.

— Cela suffit.

Le prévôt, les juges et le greffier sortirent, et bientôt portes, verrous et barres de fer grincèrent sous la main du geôlier.

Pendant la nuit, Jeanne ne ferma pas les yeux.

Au matin, un homme vint lui lire l'arrêt de sa condamnation. On l'y déclarait « ypocrite, ydolâtre, invocatrice, sorcière magique, dissolue, enchanteresse, grand miroir des abusions, qui, selon son misérable estat, trouva moyen de faire autant de maulx que Jeanne la Pucelle avait fait de biens. » Puis on la condamnait à être exposée sur la *table de marbre*.

Cette table de marbre, qui fut détruite lors du grand incendie du palais de justice sous Henri IV, servait au moyen âge de théâtre à certains bateleurs et comédiens. Gringoire y fit représenter plusieurs de ses pièces. La table de marbre fut choisie pour l'exposition publique de Jeanne des Armoises, afin de faire expier d'une façon plus cruelle la comédie sacrilége qu'elle avait jouée en face de la France.

Elle écrivit au roi une lettre qui ne lui fut point envoyée. Dans cette lettre, elle racontait le mystère de sa naissance; plus tard, l'historien Caze s'en servit non pour éclaircir le problème de l'origine de la dame des Armoises, mais pour donner à la véritable Jeanne Darc des précédents mystérieux.

Deux jours après, le geôlier vint prendre la condamnée pour la remettre aux mains de Capeluche, le bourreau de Paris. Quand Capeluche lui toucha l'épaule, elle se recula de dégoût.

— Ma belle ribaude, dit-il, le comte de Nevers n'était pas si fier que vous!

Jeanne demanda vainement qu'on lui donnât un voile. Tout adoucissement à l'exécution de l'arrêt lui fut impitoyablement refusé. Elle dut marcher à pied, entre des soldats, conduite par Capeluche, vêtue de la splendide toilette qu'elle portait à l'audience de Charles VII.

Quand elle apparut sur la *table de marbre*, la foule ameutée, bruyante, implacable, poussa une clameur de haine, de mépris, d'anathème, de vengeance. Des mains menaçantes se levèrent; on voulait la lapider, la jeter à la Seine, l'écarteler...

Pareille à une figure de pierre, Jeanne restait debout, muette, immobile. Tout à coup son regard étincela; elle venait d'apercevoir sur le dernier degré de l'escalier du palais un homme de haute taille enveloppé dans un manteau et masqué. Elle devina, elle reconnut Robert... Dès lors, elle oublia la foule, le pilori, l'infamie, Capeluche, le peuple, les soldats, pour ne voir que le jeune, le beau, le magnanime Robert...

Quand le soir descendit, noyant ses dernières splendeurs dans les flots de la Seine, quand la foule qui se lasse de tout, même d'un spectacle cruel, se dispersa lentement, les archers balayèrent les approches de la *table de marbre* d'un reste de populace, et Capeluche fit descendre la condamnée de son pilori.

Elle marcha droit vers l'homme masqué resté à la même place.

— Robert! dit-elle.

L'homme masqué jeta son manteau sur les épaules de Jeanne et l'entraîna vers une litière qui l'attendait. Ils y montèrent tous deux. Aucune parole ne fut prononcée. Les porteurs s'arrêtèrent devant une hôtellerie. Jeanne descendit et poussa un cri de joie en apercevant sur les siéges de la chambre qu'on lui ouvrit les vêtements de ses enfants.

Quand elle fut seule avec Robert, elle se prosterna humiliée, repentante, vaincue... Ce qu'elle n'avait fait ni devant le roi ni devant la justice, elle le fit poussée par l'irrésistible besoin d'obtenir le pardon de son mari.

— Grâce, dit-elle, grâce, Robert, pour une misérable dont le salut est dans ta clémence! J'ai menti aux hommes, j'ai joué une comédie infâme, mais une fois dans ma vie j'ai été vraie et loyale... Je t'ai aimé, je t'aime! Grâce et pitié! Je le sais, en voyant grandir votre amour, j'aurais dû fuir ou tout vous avouer... Le courage me manqua, je vous aimais... Souvenez-vous seulement de mes hésitations, de mes premiers refus... Rappelez-vous mes paroles dans ce jardin, près de la source : « Je suis ce que je suis : une fille jeune, belle, pauvre et hardie; je veux être choisie pour moi... Je ne suis point l'héroïne de Vaucouleurs, mais seulement Jeanne pour vous...» Ai-je dit cela, Robert?

— Vous l'avez dit.

— J'ajoutai : « Si je tombais humiliée, meurtrie sur la terre, vous trouverais-je prêt à me défendre contre tous, même contre le bourreau?... » Vous souvenez-vous de ces paroles, Robert?

— Je m'en souviens... Capeluche vous a jetée sur le pilori et votre dette est payée à la France outragée par vous...

— Dieu puissant! fit Jeanne, vous oubliez! Partons, Robert, partons ensemble... Allons si loin que notre nom soit inconnu de tous...

— Je n'ai pas fini, reprit Robert. Le chevalier des Armoises peut encore vous couvrir de son nom respecté; mais Robert votre mari est jaloux d'un passé dont il veut sonder les mystères... Robert veut savoir, et il saura si vous aviez bien le droit de vous envelopper de voiles blancs quand il vous conduisit à l'autel... Dans la voie des aveux, vous ne pouvez plus reculer... Prenez garde d'avoir oublié quelque chose dans votre confession...

La dame des Armoises lut sur le visage de Robert une résolution si énergique, qu'elle ressentit l'effroi du mourant prêt à rendre à Dieu son âme criminelle, et qui décharge sa conscience du dernier, du plus terrible de ses secrets.

La tête cachée dans ses mains, ses cheveux noirs ruisselants à terre, couchée plutôt qu'agenouillée sur le sol, elle répéta :

— Je vous aime, Robert; en cela du moins je n'ai pas menti...

— Soit; mais combien en avez-vous aimé avant moi?

— Ah! fit-elle avec un accent dont la sincérité ne pouvait tromper, ne me mettez pas au rang des courtisanes! J'étais si jeune, Robert, si jeune, si abandonnée... Tout mon sang pour laver cette faute... Que vous dirai-je? Un homme me trouva belle et me persuada qu'il m'aimait... Imprudente, folle, je le crus, je le suivis à Cologne... Sa passion dura deux années... Je tremblai un jour de le perdre, et dans un accès de jalousie je courus chez une femme réputée sorcière et que l'on appelait *la Céraste*... Je lui demandai un philtre pour rester belle, pour être aimée... Elle le composa de sang de dragon, de cheveux d'enfant mort sans bap-

tême, de verveine cueillie au clair de lune et d'un fragment d'hostie... Je venais de lui payer le breuvage qui devait me garder Ulrich de Wirnenberg, quand on vint arrêter la Céraste... Considérée comme sa complice, je fus jetée dans les cachots de l'inquisition. Le crédit d'Ulrich m'en fit sortir; il me remit de l'or et me conseilla de partir, mais il ne me suivit pas. Je m'enfuis à Rome, je pris du service dans l'armée du pape Eugène IV, que les factieux de Bâle voulaient rejeter du saint-siége pour y placer Félix V; deux duels malheureux m'obligèrent à quitter l'Italie... Je rentrai en France. En traversant la Normandie, je vis mourir Jeanne Darc... et vous savez le reste.

— Ainsi, fit Robert, vous, courtisane et ribaude, créature déjà souillée par l'attouchement du tourmenteur de Cologne, vous avez franchi le seuil de l'hôtel de ma mère... Mystère d'horreur et de larmes, vous m'avez donné des enfants!...

— Grâce! fit Jeanne, grâce! vous avez promis.

— J'ai promis d'être juste. Levez-vous et suivez-moi.

— Nous partons? s'écria-t-elle, renaissant à l'espérance.

— Nous partons, répéta Robert.

Jeanne courut vers le berceau de ses enfants; Robert l'en écarta.

— Vous n'êtes pas digne de leurs baisers, dit-il.

La dame des Armoises baissa la tête.

Robert l'enveloppa de nouveau dans son manteau et la fit monter en litière. Il s'y assit auprès d'elle, et les chevaux prirent leur course à travers la ville endormie.

Au bout d'une heure, Robert entr'ouvrit les rideaux de la litière, et Jeanne s'aperçut qu'elle était en pleine campagne. Seulement, à quelque distance se profilaient, plus sombres encore que la nuit, les murs d'un vaste monument et la vive arête d'un clocher. Robert descendit, tendit la main à Jeanne et prit avec elle la direction du bâtiment lugubre.

— Où me menez-vous? demanda la jeune femme d'une voix troublée.

— Vous le saurez tout à l'heure, Jeanne.

La malheureuse garda le silence, mais son pas s'alourdissait et son bras tremblait sous le bras de Robert.

Le chevalier, arrivé devant une sorte de poterne, tira une chaînette de fer; un homme enveloppé d'un capuce de laine brune ouvrit aussitôt et se rangea pour livrer passage aux visiteurs.

— Janrot, lui dit le chevalier à voix basse, je t'ai sauvé la vie, je viens te demander un service : la femme qui pénètre dans cette demeure n'en doit pas sortir... Elle criera, elle appellera au secours, elle affirmera que nul n'a le droit de la retenir; moi, je te jure sur mon salut qu'elle y doit vivre et qu'elle y doit mourir... Va, dans une demi-heure tu m'apporteras une robe pour cette malheureuse.

Janrot s'inclina et disparut sans parler, comme s'il eût craint d'effleurer de son souffle le visage du chevalier des Armoises.

— Où sommes-nous? demanda Jeanne.

La pièce dans laquelle elle se trouvait était pauvrement garnie de bancs de bois; deux tableaux d'une réalité repoussante ornaient les murs. L'un représentait Mariam, sœur de Moïse, frappée de la lèpre; l'autre, Lazare sortant de la tombe. L'artiste s'était appliqué à rendre avec une vérité sinistre les tons violacés de la chair, la purulence des plaies, la lividité du cadavre. On frissonnait de dégoût en face de ces panneaux.

Jeanne, n'ayant plus la force de se soutenir, tomba sur un banc et regarda le seigneur des Armoises, en mettant dans ses yeux la question qu'elle n'avait pu lui adresser. Robert la comprit et, d'une voix calme, froide, sans accent, comme celles des oracles passant à travers des lèvres de bronze :

— Où nous sommes, Jeanne? A la léproserie.

La dame des Armoises bondit sur ses pieds, et ses mains, dressées d'horreur, se nouèrent au-dessus de sa tête (1).

— Robert, tout ce que vous voudrez, mais pas cela! pas cela!

— Et c'est parce que ce châtiment égale votre forfait que je l'ai choisi, Jeanne... J'agis à cette heure sans colère et sans haine... Je fais œuvre de justice, voilà tout... Vous êtes une réprouvée, vous vivrez parmi des réprouvés... Mais du sein même de cette géhenne vous pouvez crier miséricorde, et si le Fils de Marie ne descend plus du ciel pour toucher et guérir les lépreux, il se penche du moins pour écouter leurs prières et recueillir leurs larmes... Vous prierez, Jeanne, vous pleurerez... Dans la tombe où je vous cloue, ici, sont des malades qui souffrent, des désespérés qui blasphèment... Soignez les uns, consolez les autres. Dieu vous permet la charité...

Robert avait dit ces mots lentement, d'une voix calme et froide, comme il convient à qui accomplit un acte de haute justice.

Cependant Jeanne ne se tint pas pour vaincue. Elle recouvra ses forces pour adjurer Robert d'avoir pitié d'elle, elle implora la torture comme une grâce, elle accepta tout, hors le séjour dans la léproserie.

— Pas cela! pas cela! s'écriait-elle.

Robert secoua la tête.

— Ah! fit Jeanne, vous ne daigneriez pas même me tuer!...

Et d'un mouvement inattendu, saisissant une de ses nattes, elle la roula autour de son cou pour s'étrangler.

Au même instant Janrot parut sur le seuil.

Il courut à Jeanne, dénoua la tresse, jeta sur elle la robe d'une lépreuse, et Robert s'éloigna lentement à reculons pendant que la dame des Armoises se débattait dans les bras de Janrot.

— Te voilà dans ton suaire, Jeanne, dit Robert; prie et meurs en paix.

Et quand la porte de la maladrerie se fut refermée sur lui, le chevalier des Armoises ajouta avec un accent de désolation suprême :

— Et moi, je dois vivre...

RAOUL DE NAVERY.

(1) Pour comprendre la terreur de Jeanne, il faut savoir ce qu'était une léproserie au moyen âge. On ne sortait pas de ces sinistres asiles de la mort, la médecine et la religion poursuivant la terrible maladie de leurs arrêts et de leurs anathèmes. Quand une créature était reconnue atteinte de la lèpre, on commençait par la séquestrer, puis on sonnait son agonie, le prêtre lui mettait sur le front une pincée de terre pour lui apprendre qu'elle descendait vivante dans la tombe... A partir de cette heure, elle ne pouvait se mirer en puits ni fontaines quelconques, ne devait approcher d'aucun être sans agiter sa cliquette; elle n'avait même plus le droit de respirer comme les autres hommes, et devait se garder d'empester le vent de son haleine.

LA PEINTURE ET LES PEINTRES HOLLANDAIS.

REMBRANDT HARMENS VAN RIJN (1).

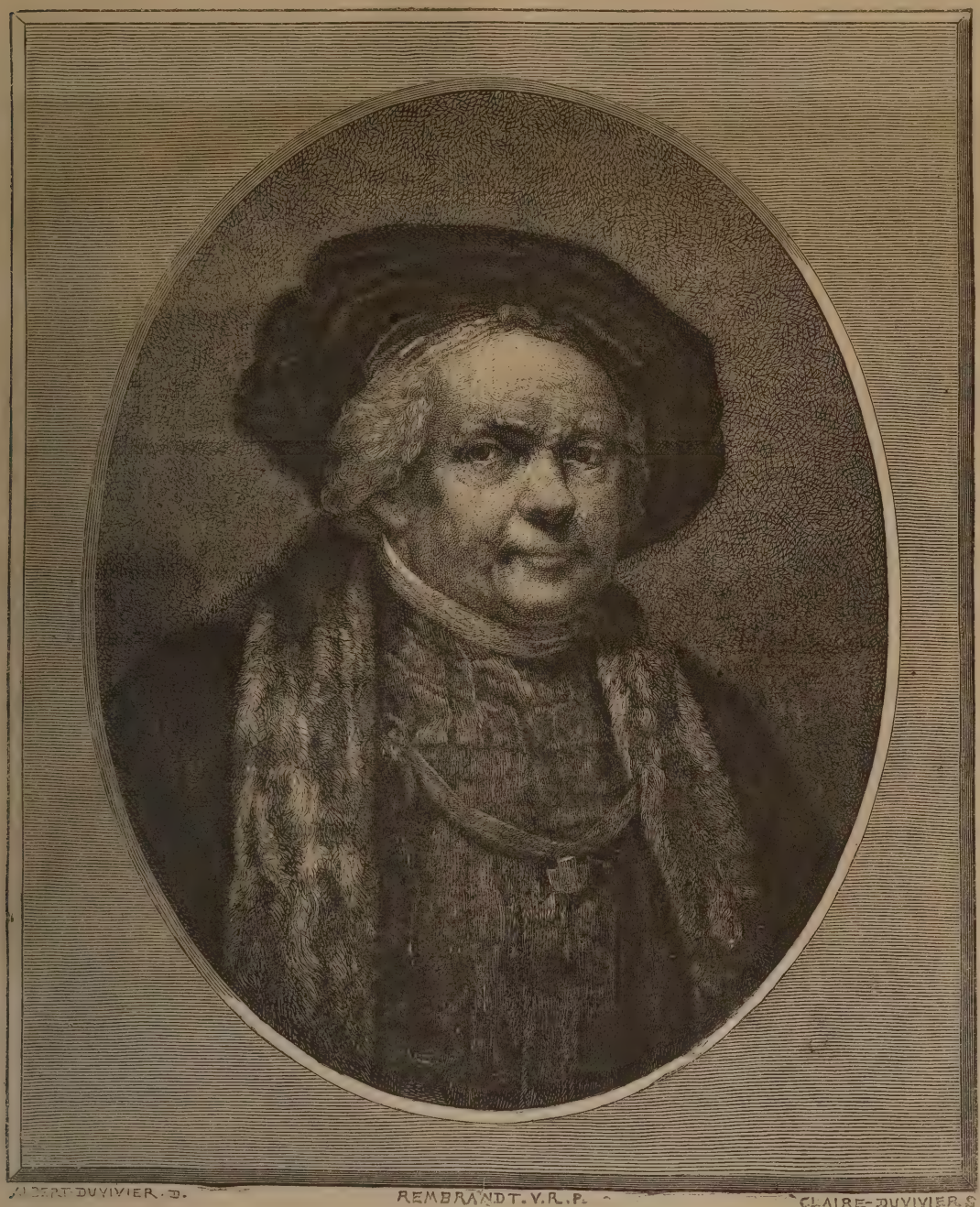
La Ronde de nuit. Tableau de Rembrandt, dessin de A. Duvivier.

Expliquons en quelques mots le motif du tableau que Rembrandt se prépare à montrer à ses hôtes. Depuis la guerre de l'indépendance surtout, chaque ville de Hollande avait formé parmi ses citoyens des compagnies de milice, et il était d'usage que les officiers de ces compagnies fissent exécuter leurs portraits sur des toiles destinées à orner les salles de leur doelen (tir). Keyser, van der Helst, Frans Hals avaient successivement exécuté pour Amsterdam de semblables travaux, lorsque Frans Banning Cock, seigneur de Purmerland, ami de Tulp, chargea Rembrandt de représenter la compagnie d'arquebusiers qu'il commandait. A ce tableau, un des plus prodigieux efforts de la peinture, on a donné le nom impropre de *la Ronde de nuit*.

Ceci dit, rentrons dans l'atelier; les élèves du peintre retournèrent avec des précautions infinies la toile recouverte d'une serge verte ; ils la déposèrent ensuite doucement sur un chevalet disposé par le maître de manière à ce qu'elle fût dans son vrai jour ; alors il tira la toile qui la voilait. L'effet produit par cette admirable peinture ne saurait s'exprimer, et il faut l'avoir vue pour se douter de ce qu'un homme peut faire avec des cou-

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

leurs et un pinceau. Les arquebusiers sortent en tumulte de leur *doelen* ou d'un corps de garde quelconque. Où vont-ils? On ne le sait pas, peut-être au tir pour essayer leur adresse. Le capitaine, habillé en brun foncé, une large écharpe amarante brodée d'or entourant son corps, s'avance ayant à sa gauche son lieutenant van Ruytenburg, tout vêtu de jaune depuis le chapeau jusqu'aux bottes. Ce costume éclatant est agrémenté par des bro-



Rembrandt, d'après lui-même. Dessin de A. Duvivier.

deries en bleu lapis qui, sur ce jaune, font l'effet le plus surprenant et cependant le plus harmonieux.

Tous les autres personnages sont peints avec les couleurs les plus franches et les plus hardies, en brun, en vert, en rouge; mais, au milieu de tous ces hommes de si puissante encolure et plus vivants que la vie même, l'œil du spectateur s'arrête avec ravissement sur deux jeunes filles, l'une lumineuse, et l'autre dans une demi,

teinte, qui aujourd'hui la dérobe presque aux yeux. « La fille lumineuse, la petite fée dont on raffole, porte une longue robe jaune ; une petite pèlerine ronde, d'un jaune verdâtre, comme parsemée de pierres précieuses, couvre ses épaules. Elle a dans ses mains qu'elle avance un casque avec des plumes, peut-être le prix du vainqueur. A sa ceinture un coq blanc pend par la patte, ainsi qu'une bourse au bout de longs cordons en or. » Sa charmante petite tête fait face au spectateur, ses yeux sont d'un bleu doux ; sur son front elle porte un diadème d'or, et sa belle chevelure d'un brun roux tombe un peu en désordre sur ses épaules,.. Ce que rien ne peut rendre, c'est la séduction et la grâce de cette délicieuse créature, qui semble un rayon de soleil. Pauvre Rembrandt ! Comme s'il avait eu le sentiment qu'il allait bientôt pleurer celle qu'il appelait « sa fortune et sa joie », il avait mis tout son génie au service de ses souvenirs pour peindre Saskia telle qu'il l'avait vue pour la première fois.

Quand cette prodigieuse peinture frappa les yeux des convives, ils éprouvèrent toutes les variétés du sentiment humain depuis la stupeur jusqu'à l'enthousiasme : celui-ci avait peine à retenir ses cris d'admiration, tandis que, plus jeune et comme brisé par son émotion, Fictoor laissait couler ses larmes. La belle tête de Six était devenue plus pâle que de coutume, et Saskia, s'approchant doucement de son mari, lui prit la main, et la portant à ses lèvres :

— Je baise la main qui a fait cette merveille, murmura-t-elle.

— Maître, dit Bol, quand on a vu une telle chose, il faut rentrer chez soi briser ses pinceaux et fermer son atelier.

— Vous trouvez donc que cela est bien, mes amis?

— Vous n'avez jamais rien créé de pareil.

— Eh bien, attendez encore quelques minutes, et vous allez voir que tout le monde n'est pas de votre avis. J'ai prévenu les officiers de la compagnie des arquebusiers que mon tableau était fini, ils vont aujourd'hui venir l'enlever ; vous allez les entendre, et je sais d'avance ce qu'ils diront.

— Je voudrais qu'ils le refusassent, reprit Tulp ; demain j'irais voir Huyghens, le secrétaire du stadthouder, et après-demain ce chef-d'œuvre serait dans son musée. Mais pour pouvoir l'admirer plus longtemps, je vais attendre MM. les arquebusiers.

Tout le monde fit comme Tulp.

Ainsi que l'avait annoncé Rembrandt, ses hôtes, au grand bruit qui se fit dans l'escalier, comprirent bientôt qu'ils allaient se trouver en présence des délégués de la compagnie des arquebusiers. Ils étaient nombreux. Le capitaine et son lieutenant, l'enseigne Jan Visscher Cornelissen, les sergents Rambout Kemp et Reinier Engel, ainsi que le tambour Kampoort, qui se trouvaient merveilleusement peints dans les premiers plans, poussèrent des cris d'admiration et de joie ; mais le commun des arquebusiers faisait grise mine. De celui-ci on ne voyait qu'un profil perdu, de cet autre que le haut de la tête, un troisième n'était représenté que de dos et tous se trouvaient sacrifiés au grand effet qu'avait cherché le peintre... Ils n'étaient pas contents, ils murmurèrent tous bas, mais ils n'osèrent témoigner leur mécontentement en présence de leur capitaine, qui adressait à Rembrandt les plus chaleureuses félicitations. Il avait bien raison. Qui saurait aujourd'hui, sans l'admirable peinture, qu'il existait en 1642 un seigneur de Pumerlang qui se nommait Frans Banning Cock ?

Parmi les convives que nous avons vus assis à la table de Rembrandt, il en est un plus jeune de quelques années que lui, avec lequel il se lia d'une amitié toute particulière ; c'est Jan Six, personnage considérable par son savoir, sa fortune, son talent de poète et sa haute position municipale : il était un des échevins d'Amsterdam. Il avait épousé Marguerite, fille du docteur Tulp, et pendant les beaux jours il allait souvent à Elsbroeck, où il possédait une de ces admirables maisons de campagne dont, à cette époque, les Hollandais avaient seuls le secret. Il y entraînait souvent Rembrandt. Un jour que les deux amis y étaient allés à l'improviste et sans Mme Six, ils voulurent se faire servir à déjeuner. Sur le point de se mettre à table, ils s'aperçurent que la moutarde manquait ; le maître de la maison ordonna à un domestique qui le servait d'aller en chercher au village. Le serviteur était renommé pour être plus lent encore que ne l'est un serviteur hollandais. Rembrandt paria avec Six qu'avant son retour il aurait le temps de faire une gravure. La gageure fut tenue. Rembrandt, admirable graveur, qui portait toujours avec lui des planches préparées, en prit une, ouvrit la fenêtre et reproduisit le paysage qui s'offrait à sa vue. Quand le domestique revint, la gravure était terminée ; dans l'immense collection des planches de Rembrandt, elle est connue sous le nom du *paysage à la moutarde*. Il a laissé de son ami Six un merveilleux portrait gravé que les amateurs aujourd'hui couvrent d'or. Il l'a peint encore sur une toile excellente.

Il fut aussi très-lié avec Constantin Huyghens, secrétaire du stadhouder, et plusieurs autres personnages considérables, ce que nous disons ici pour répondre à l'accusation qu'on lui a adressée de n'avoir fréquenté que des gens de basse condition.

L'année de *la Ronde de nuit*, c'est-à-dire 1642, fut l'apogée des années heureuses de Rembrandt. Quand nous avons montré Saskia, elle était déjà, depuis près d'une année, confiée aux soins du docteur Tulp ; dans l'été de 1642, son mal empira et la jeune femme, sentant sa fin approcher, voulut faire son testament. Les clauses de cet acte sont si honorables pour Rembrandt, que nous devons les faire connaître. Saskia institua pour héritier universel de tout ce qu'elle possédait son fils Titus, mais laissa la jouissance à son mari jusqu'à sa mort ou à de secondes noces, sans qu'il fût tenu de donner à personne un inventaire des biens laissés ou de fournir caution, « parce qu'elle avait la confiance que Rembrandt agirait parfaitement suivant sa conscience.. »

Le 19 juin 1642, Rembrandt conduisit le convoi de Saskia, « il rentra veuf dans sa demeure, où il lui restait un enfant de quelques mois, mais le rayon de soleil était parti. » L'artiste, profondément malheureux, se jeta tout entier dans le travail et fit coup sur coup un nombre considérable de portraits et d'eaux-fortes, et plus que jamais il se livra sans doute à son goût pour les objets d'art, qui causa sa ruine. Malgré cette passion, on a peine à comprendre la triste position dans laquelle il se trouva, lorsque, après avoir restitué à Titus, âgé de quinze ans, les biens de sa mère, il fut réduit, en 1656, à se déclarer insolvable. Peut-être ce malheur fut-il causé par une femme à qui il avait confié sa maison et qu'il épousa ensuite ? En 1658, on vendit aux enchères tout ce qu'il possédait. La vente fut faite

à l'hôtel de *la Couronne impériale*, où il s'était réfugié. Le pauvre grand artiste vit tomber sous le coup de marteau du commissaire-priseur ses biens, sa maison et cette collection de chefs-d'œuvre lentement amassée qui était son orgueil et son bonheur. Vendue par autorité de justice et dans des conditions mauvaises, elle ne produisit qu'une somme misérable. Que l'on serait heureux de voir intervenir dans ce grand désastre ses amis des jours heureux, Six, Huyghens, Witsen, Tulp ! Tout en restant liés avec Rembrandt, ils ne lui tendirent pas la main, il ne dut chercher des ressources que dans son travail.

Après s'être marié avec la femme dont nous avons parlé, Hendrickie Jaghers (il en avait une fille), il s'installa dans une nouvelle demeure et continua à produire de nouveaux chefs-d'œuvre : le *Jacob*, *la Famille de Brunswick*, les *Syndics* et quelques-uns des admirables portraits que le Louvre possède.

Les dernières années de Rembrandt semblent avoir été calmes et paisibles, ses amis et ses élèves ne cessèrent de l'entourer. Aucun ne l'abandonna. Il s'était refait une nouvelle famille ; il avait deux ou trois enfants. Titus, qui, sans grand succès, s'était adonné à la carrière des arts, se maria en 1668 avec une de ses cousines ; mais, cette même année, Rembrandt eut la douleur de le perdre, et sa veuve après sa mort mit au monde une petite fille, à qui on donna le nom de Titia. La jeune mère mourut le 21 octobre 1669.

Rembrandt n'assista pas à ce dernier convoi, il était mort le mardi 8 octobre 1669.

A. GENEVAY.

ÉTUDES MORALES.

GEORGES MAUCLAIR (1).

Comme je me sauvais à travers champs, reprit Georges, bien décidé à mourir de faim ou à me faire tuer plutôt que de retourner chez ce fermier qui m'avait si méchamment traité, je rencontrai certain vieux du pays, qui avait pour métier de faire des balais de genêt et de bouleau, et de tailler des cuillers de bois et quelques autres petits ustensiles, qu'il vendait dans les campagnes ou à la ville. Rien qu'à me voir, il comprit que j'avais quelque chose. Il m'arrêta, il me fit parler. Et quand je lui eus tout conté : « C'est bien, dit-il en me donnant un morceau de pain qu'il avait pris pour sa tournée ; tu vas venir avec moi jusqu'à l'entrée du village, puis tu m'attendras : j'irai trouver ton oncle et je tâcherai d'arranger ça. » Il me quitta en effet, pour aller voir mon oncle, et quand il revint, il me dit que c'était arrangé, que je resterais avec lui, qu'il m'apprendrait son état et que j'irais vendre comme il faisait. Celui-là était un assez bon homme ; il ne me battait pas, il ne me grondait guère même ; mais il me soupçonnait toujours de ne pas lui rapporter tout l'argent de la vente, et Dieu sait que pourtant je lui rendais jusqu'au dernier liard... Ça dura six mois...

Mais voilà qu'un jour, passant tout seul sur la grande route, je trouvai une pièce de vingt sous. En rentrant, je la lui fis voir aussitôt, en lui disant que, si on ne la réclamait pas, elle servirait à m'acheter une paire de bas. Je n'en avais jamais eu depuis la mort de mon père, et j'en désirais. Mais il fallut voir dans quel état se mit le vieux. « Ah ! coquin ! ah ! voleur ! ah ! bandit ! tu vas venir avec moi chez ton oncle... Si tu m'as pris celle-là, tu m'en as pris sûrement bien d'autres. » Que sais-je tout ce qu'il ne dit pas ? Il ne se possédait plus. Toujours est-il qu'il avait d'abord empoché la pièce et qu'il ne me mena pas moins vers mon oncle. Et quand mon oncle l'eut écouté : « Eh bien ! fit mon oncle, si c'est un voleur, que voulez-vous que j'en fasse ? et s'il ne vous convient pas de vous en charger, laissez-le ; s'en chargera qui voudra ; moi, j'ai assez de soucis d'autre part. » Et il referma sa porte sur nous. Et le vieux me laissa en disant : « Qu'il aille se faire pendre ailleurs, je n'en veux plus. »

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

Je m'en allai donc, sans savoir où j'allais. Un meunier qui passait avec sa charrette me fit monter à côté de lui et me fit causer. Un peu après il me dit : « Tu as l'air déluré ; si tu veux, tu resteras chez moi, au moulin. » Je répondis : « Je veux bien, mais pour quoi faire ? » car j'étais déjà en état de comprendre que les gens ne vous prennent pas pour le plaisir de vous prendre ; et je ne voyais pas à quoi je pourrais servir dans un moulin.

« — Sois tranquille, me répliqua-t-il, je suis sûr que tu t'en tireras bien. »

Il faut vous dire qu'ils étaient deux meuniers sur la rivière, tous deux cherchant à se prendre les pratiques, pour travailler davantage. Alors celui que je venais de rencontrer avait imaginé d'avoir à son service quelqu'un qui s'en irait, d'ici delà, au-devant des paysans en route pour faire moudre leur blé, et qui les accosterait et leur dirait qu'à son moulin on moulait mieux que dans l'autre, à meilleur marché et plus vite.

Tout alla bien les premiers temps, et le maître avait l'air content de moi, car je parlais de mon mieux aux paysans, et j'en décidais plus d'un. Mais bientôt il trouva que je n'en amenais pas assez ; et il me demanda ce que je contais aux gens. Quand il m'eut entendu :

« — Pardi ! fit-il, imbécile que tu es, je ne suis pas étonné que tu me trouves si peu de pratiques. Ne sais-tu pas que l'autre meunier est un homme de mauvaise foi, qui vole le blé dans les sacs et la farine sous la meule ?

Ma foi ! je ne pouvais pas croire que mon maître fît un mensonge ; me voilà donc disant à tout venant que l'autre meunier volait le grain et la farine. D'aucuns me répliquèrent en riant que ce n'était pas une nouvelle, et que tous les meuniers sont les mêmes sur ce sujet, à preuve le proverbe : *Ce qu'il y a de plus hardi au monde, c'est la chemise d'un meunier, puisqu'elle tient tous les matins un voleur au collet.* Mais d'autres se trouvèrent qui prirent la chose d'une tout autre façon, et qui la rapportèrent au meunier dont je disais du mal. Pour commencer, celui-là un beau jour me guetta, et de lui à moi me roula d'importance, pour m'apprendre à parler ainsi sur son compte ; puis il appela l'autre devant le juge : il y avait des témoins. On

me fit venir aussi ; je dis que je n'avais fait qu'obéir à mon maître, mais celui-ci prétendit qu'il ne m'avait jamais rien commandé de pareil ; que j'étais un vaurien, un menteur ; qu'il ne m'avait retiré chez lui que par compassion, en pensant que je me corrigerais de mes vilains défauts, car chacun savait bien que le vieux marchand de cuillères m'avait mis à la porte parce que je lui prenais son argent. Il dit encore devant le juge que d'ailleurs il avait assez de moi, et qu'il ne me voulait plus.

Ah ! Dieu sait que ce méchant homme n'avait pas besoin de dire cela ; car c'était bien moi plutôt qui n'aurais pas voulu retourner chez lui, et pour tout au monde.

Je courus devant moi, et tout d'un trait, depuis le bourg qui est à plus d'une lieue du village, cherchant un endroit bien caché, bien seul pour y pleurer à mon aise ; je vins jusqu'ici, en ce même bois des Mariottes... Et, tenez, là, un peu au-dessus, il y a un rocher dans les bruyères... c'était un endroit où ma petite Jeanne s'était assise souvent avec moi. Je m'y assis, ou plutôt je m'y couchai, mon visage dans mes mains ; et tout en pleurant, je lui disais comme si elle était encore là :

« — Jeanne, ma Jeanne, ma bonne petite Jeanne, qu'est-ce que je deviendrai maintenant ? Qu'est-ce que je ferai ? J'ai déjà eu trois maîtres, tous trois m'ont été injustes et méchants, tous trois ont dit que j'étais un vaurien, un bandit. Si je vais prier qu'on me prenne, on rira, on me chassera... Que ferai-je ? mon Dieu, que ferai-je ? »

La nuit tomba que j'étais encore là à me désoler ; puis la nuit devint noire, bien noire... On n'entendait rien que la chouette qui faisait son *hou, hou*, et j'étais toujours sur le rocher, et je me disais tristement :

« — Personne ne voudra de moi, je mourrai de faim (d'ailleurs je n'avais pas mangé depuis le grand matin). On me trouvera mort ici, dans le bois, comme ce pauvre oiseau que j'ai trouvé une fois. »

Voilà que tout d'un coup mes yeux se fermèrent, je ne vis plus rien, je n'entendis plus rien, je fus comme perdu. Mais aussitôt (est-ce que je dormais ?) il me sembla voir ma petite Jeanne, belle, douce, riante, comme au temps qu'elle était avec moi... Alors j'entendis fort bien que je poussai un cri, un cri de joie... Je me trouvai réveillé, debout sur le rocher... Et regardant étonné autour de moi, je vis une grande lueur blanche sur tout le bois. C'était la lune qui se levait derrière moi, et la chouette se taisait. Il y avait à mes pieds un petit grillon qui faisait, joyeux : *tsi, tsi, tsi*. Je me sentais tout heureux, tout content, sans comprendre la cause de ce contentement...

Mais ce fut en ce moment que quelque chose parla en moi, qui me dit :

« — Pourquoi te fais-tu du chagrin ? Pourquoi disais-tu : « Qu'est-ce que je deviendrai ? Personne ne voudra de moi. » « Eh ! as-tu besoin que quelqu'un te prenne ? Les maîtres, n'as-tu pas vu comment ils te traitent tous ? Est-ce que tu n'as pas appris à travailler chez le vieux ? Allons, Georges, travaille, arrange-toi ; et tu n'auras point de maître. »

C'était, voyez-vous, demoiselle, l'esprit de ma petite Jeanne qui me parlait ainsi. Je le croirai toujours, quand même on me dirait non, quand même on rirait.

— Ce ne sera pas moi qui rirai, dit la jeune femme.

— Oh ! je le pense bien, fit Georges avec une franche spontanéité.

Et il reprit :

— Elle avait dit : « Plus de maître ! » ma Jeanne, et depuis ce jour, en effet, je n'ai plus eu de maître... Jamais. J'ai été mon maître à moi ; j'ai fait ce que j'ai voulu, je me suis suffi.

— Est-ce possible ? un enfant !

— J'avais sept ans et demi... Mais j'avais tant vu, tant souffert de choses déjà !

— C'est vrai ; mais encore ?

— Eh bien, j'ai fait comme mon ancien maître, des balais, des cuillers. Il n'en fallait pas beaucoup vendre pour avoir du pain... Avec du pain et de l'eau on vit très-bien. Je revenais chaque soir coucher ici.

— En plein air ?

— Oh non, il y a là-haut une grotte ; j'y avais fait un lit de feuilles... On dort très-bien sur les feuilles.

— Tout cela est bon pour l'été... mais quand vint l'hiver ?

— Eh bien, j'allais plus au fond de la grotte... Au fond, il ne fait pas froid du tout.

— Et depuis vous n'avez pas eu d'autre demeure ?

— Pas d'autre. Oh ! bien souvent les gens m'ont appelé vagabond, et m'ont reproché de ne pas apprendre un métier, pour vivre comme tous. Je leur ai répondu : « Qu'est-ce que ça vous fait, du moment que je travaille assez pour me suffire, sans prendre rien, sans demander rien à personne ? » Car je n'ai jamais rien pris, rien demandé, j'ai cherché d'autres moyens de gagner : j'ai ramassé des herbages pour les maladies, des champignons que j'ai portés au marché de la ville. J'ai fait des manches de lignes, des bâtons de fléaux, un peu de tout, et je me suis bien suffi...

— Mais, demanda la jeune femme, qui semblait aller de surprise en surprise, vous pouviez tomber malade, et alors, tout seul, dans votre grotte, que seriez-vous devenu ?

— Eh bien, répondit-il tranquillement, à la garde du bon Dieu ! Ou j'aurais guéri tout seul, ou bien je serais mort comme ma petite Jeanne : j'aurais été la retrouver... Mais je n'ai jamais été malade.

— Et l'idée ne vous est jamais venue d'avoir une autre condition ?

— Oh si bien ! j'avais pensé d'être encore plus mon maître. Je m'étais dit : il faut que j'aie un morceau de terre à moi, où je bâtirai une petite maison... Et j'avais compté que je devais pour ça économiser trois cents francs.

— Trois cents francs !

— Une grosse somme, n'est-ce pas ? Eh bien, je l'avais cependant amassée moins quelques écus en huit ans. Déjà même j'avais choisi le morceau de terre que j'achèterais, quand je fis la connaissance d'un certain garçon... moi, qui ne m'étais jamais lié avec personne ; j'avais fait presque amitié avec celui-là, parce qu'il m'avait montré une grande misère... Je lui avais d'abord prêté quelques sous... je lui avais dit que j'avais de l'argent. Je l'amenai coucher dans la grotte... Le lendemain matin, il n'était plus là, mon argent non plus.

— Oh ! le méchant garçon !

— Eh pourtant, objecta le jeune homme avec la plus évidente sincérité, non, je ne peux pas encore croire qu'il m'ait ainsi voulu tromper.

— Vous n'avez pas porté plainte ?

— Non, je me disais : « Il reviendra. »

— Il n'est pas revenu, et il ne vous restait rien ?

— Rien du tout. C'est alors que, pour recommencer à amasser, et pour aller plus vite, j'ai eu la sotte idée

de pêcher, de chasser... On m'a pris, on m'a jugé. Je n'ai pas pu payer... Et c'est alors que...

— C'est bien, dit la jeune femme en se levant, ne parlons pas de cela.

— Oh, mais si, j'en veux parler! répliqua Georges avec une sorte de fière animation. Au moment même, voyez-vous, quand je vous ai trouvée devant moi, j'ai cru que c'était ma petite Jeanne qui me venait en aide. Pourquoi ne l'aurais-je pas cru?... Ma tête s'est perdue, puis vous êtes partie, et moi aussi j'ai quitté le pays... Voilà que j'y reviens, que je vous retrouve... Et je ne vous dirais pas merci avec mon cœur... à vous, qui m'avez secouru ainsi!... C'est tout ce que je peux faire maintenant; mais s'il ne fallait...

Le jeune homme s'arrêta comme pour écouter, puis après un instant :

— Ah! voilà quelqu'un, on descend par le chemin... Je m'en vas... Il n'est pas besoin qu'on vous voie parlant avec moi, vous auriez honte... Il ne faut pas... Mais je vous retrouverai... D'ailleurs cet argent, j'espère vous le rendre... bientôt... J'ai imaginé... vous verrez...

Il avait prononcé ces dernières paroles avec une extrême volubilité, pressé par le bruit de pas qui approchait. Dans un mouvement rapide, il se courba jusqu'à terre, pour baiser le bas de la robe de la jeune femme; puis, se jetant dans le bois :

Au bras de Jean Mauclair. Dessin de Ch. Gaildrau.

— A revoir, demoiselle, à revoir!

Mais le corps déjà perdu dans le taillis, il s'arrêta, et fixant sur l'étrangère un extatique regard :

— Oh! comme vous lui ressemblez! murmura-t-il... Jeanne! c'est Jeanne!

Enfin il disparut.

VIII. — AU BRAS DE JEAN MAUCLAIR.

La demoiselle venait de se rasseoir, comme pour s'absorber plus entièrement dans les réflexions où l'avait jetée son entretien avec le jeune homme, quand elle reconnut dans la personne qui tournait le coude du chemin Jean Mauclair, le vieil habitué de la *Mule blanche*.

Arrivé à quelques pas de la jeune femme, en ralentissant sa marche, Jean Mauclair s'arrêta, leva son chapeau, et après avoir semblé à plusieurs reprises manquer d'expression pour traduire sa pensée :

— Comment, fit-il, vous êtes venue jusqu'ici, demoiselle!... C'est... c'est loin... oui, bien loin, et... et...

Il n'en pouvait dire davantage; il se troublait, il pâlissait, il baissait les yeux.

— Oui, assez loin, reprit-elle du ton le plus avenant, trop peut-être pour mes forces... Aussi je me sens un peu fatiguée, et si, pour retourner au village — je suppose que vous retournez au village — si vous vouliez, monsieur Mauclair, m'offrir votre bras, je vous en serais très-reconnaissante.

Et elle se leva.

— Mon... mon bras! balbutia-t-il, saisi, ému, mais sans doute, mais certainement, je... j'en aurai beaucoup de plaisir...

Elle passa donc son bras sous celui du vieillard

— Eh bien, allons! dit-elle.

Et ils commencèrent à marcher côte à côte.

Une demi-heure plus tard, au coucher du soleil, alors que la plupart des gens se reposent en devisant assis devant les maisons, le vieillard et la jeune femme traversaient ensemble le village : lui se redressant avec une sorte de timide orgueil, si l'on peut ainsi dire, tout occupé de lorgner, radieux, en se tournant à demi vers elle, le doux profil de sa compagne; elle, affectant de mettre très-utilement à profit le secours du bras sur lequel elle s'appuyait, et d'ailleurs causant assez familièrement avec son compagnon.

Les gens qui les regardaient passer semblaient tous étonnés de voir réunis et s'accordant ainsi deux êtres qui, dans l'opinion générale, personnifiaient les idées les plus contraires, et les gens se disaient : « Est-ce que Jean Mauclair voudrait enfin prendre des leçons de bonté, de cœur et de gentillesse? » ou bien : « Est-ce que la demoiselle aurait pu se laisser gagner aux vilaines manières de vieil avaricieux? »

Et comme Jean Mauclair et la jeune femme arrivaient devant l'auberge, et que la mère Philippe, qui était sur la porte, ouvrait de grands yeux à leur approche :

— Voyez-vous, s'empressa de dire le vieillard avec un naïf embarras, je revenais d'une affaire au hameau des Vergelles, j'ai rencontré la demoiselle; elle était fatiguée... elle a bien voulu me demander de lui donner le bras...

— Oui, dit à son tour la demoiselle, c'est moi qui ai prié M. Mauclair de me rendre ce service. Et vraiment j'ai été bien heureuse de le trouver : je ne sais pas si j'aurais pu revenir seule.

Puis, quittant le bras du vieillard et lui tendant une main qu'il ne prit qu'en tremblant presque d'émotion :

— Merci, monsieur Mauclair, ajouta-t-elle avec son plus aimable sourire et en faisant une petite révérence; merci beaucoup.

Puis elle entra lestement dans la maison, et Jean Mauclair s'éloigna à pas lents.

IX. — REVIREMENT D'OPINION.

Huit ou dix jours se sont écoulés. Qu'est-il donc advenu? Quel vent a donc soufflé sur cette population pour qui la jeune étrangère semblait être une sorte de prestigieuse créature digne de tous les témoignages d'estime, de respect et presque de vénération?

Voilà que maintenant, quand ils la rencontrent, bien des gens ne saluent plus; voilà que, quand tel ou tel, qui parle d'elle, veut s'en tenir aux louangeuses appréciations d'autrefois, il peut surprendre autour de lui des sourires dédaigneux, des haussements d'épaules, si même quelqu'un ne se trouve pas pour combattre ouvertement sa manière de voir.

Nous pouvons d'ailleurs juger de l'état actuel des esprits en approchant de ce groupe formé au carrefour des deux principales rues du village. La demoiselle vient de passer, partant sans doute pour l'une de ses promenades ordinaires dans la campagne. Il y a là une huitaine de femmes et deux ou trois hommes : ceux-ci, toujours moins prompts aux préventions ou peut-être plus indifférents aux actes du prochain, ont ensemble levé leurs chapeaux, tandis que les porte-jupes ont pour la plupart affecté de ne pas voir la personne qu'ils ont saluée et qui leur a rendu leur politesse avec sa grâce coutumière.

Mais à peine cette personne a-t-elle fait quelques pas :

— Çà, s'écrie une des commères, s'adressant à l'un des hommes, qui n'est autre que l'époux auquel elle a solennellement juré déférence et soumission, çà, es-tu fou? ne t'avais-je pas dit qu'il fallait dorénavant ne plus faire la moindre salutation à cette...?

— Intrigante, reprend une seconde femme, qui croit que la première hésite devant l'énergie d'une qualification.

— Oh! fait le mari, secouant la tête d'un air insoucieux, est-ce que je me mêle de tous vos cancans, moi? J'ai levé mon chapeau aujourd'hui comme je l'aurais levé hier; tant pis pour elle, si elle ne le mérite pas! C'est bien, ma foi! le cadet de mes soucis.

Et il s'éloigne. Alors la femme :

— Oh! ces hommes! ils ne veulent rien entendre ni comprendre!

— Oui, reprend une autre, d'où est-elle? D'où vient-elle? Que fait-elle ici maintenant qu'elle est guérie? Personne ne saurait le dire. Est-ce naturel qu'une jeune fille de vingt-deux ou vingt-trois ans soit ainsi courant le monde toute seule, logée à l'auberge, passant son temps à se promener, à regarder voler les alouettes ou couler l'eau des ruisseaux?

— Ce qu'elle fait ici, dit une troisième commère avec un ironique sourire, est-ce que chacun ne commence pas à s'en rendre compte à présent? Ne voit-on pas que tous ces beaux manéges ne tendaient qu'à trouver une dupe? Et voilà qu'elle semble l'avoir trouvée; et Dieu sait si elle néglige rien pour s'assurer le bénéfice de ses grimaces! La fortune du vieux Jean Mauclair vaut la peine qu'on se dérange.

L'entretien en est là quand survient une nouvelle commère qui semble avoir, comme on dit, la bouche toute enfarinée de quelque nouvelle intéressante.

— Ah! pardienne, en voilà bien d'une autre à présent, s'écria-t-elle sans plus de préambule, en prenant place au milieu du groupe jaseur.

— Quoi donc?

— Eh! la demoiselle qui vient de donner encore une belle preuve de son esprit! Figurez-vous que là-bas devant l'auberge nous parlions, la mère Philippe en était. On disait que depuis quelques jours le vagabond, le Georges Mauclair, qu'on avait cru parti, avait reparu; et comme de raison, chacun de regretter que l'idée lui ait pris de nous revenir. La demoiselle sortait au moment où l'on parlait ainsi; alors, si vous l'aviez entendue! Elle nous a entrepris tous; et avec sa douceur, qui ne vaut pas l'aigreur d'une autre, elle nous a tout bonnement voulu démontrer que nous ne savions pas ce que nous disions en traitant ce vaurien, ce fainéant comme il mérite de l'être.

— Qui sait, dit un homme qui était resté et qui prêtait en souriant l'oreille à ces caquetages; qui sait, elle a peut-être aussi des visées sur la richesse de Georges.

Et l'homme achève par un ricanement.

— Oui, oui, riez, réplique la femme, la raison de sa conduite est encore facile à trouver.

— Ah! voyons!

— Eh! c'est peut-être bien parce qu'elle craint que ce vaurien ne vienne à lui faire un mauvais parti quand il saura qu'elle enjôle son oncle; car enfin, si l'oncle ne lui faisait pas tort par un testament, il serait le premier, le seul héritier.

X. — RESTITUTION.

Or, le lendemain du jour où l'on devisait ainsi dans une rue du village, la mère Philippe, qui vers les neuf

heures du matin était venue sur le pas de sa porte, vit accourir Georges Mauclair, qui, le visage rayonnant :

— Où est-elle ? dites, où est-elle ? Il faut que je la voie, que je lui parle.

— Elle ? répéta la mère Philippe, qui ça, elle ?

— La demoiselle, Mlle Jeanne.

— Elle est dans la salle, en train de déjeuner.

— C'est bien, fit le jeune homme.

Et passant à côté de la mère Philippe, qui d'ailleurs le suivit, il entra vivement dans la maison.

L'instant d'après il faisait irruption dans la salle; mais, en présence de la demoiselle, toute son impétuosité s'éteignit subitement. Il s'arrêta à deux pas de la table où elle prenait son repas, et les yeux baissés :

— C'est moi, balbutia-t-il... Oui, c'est moi, demoiselle.

— Ah ! c'est vous, monsieur Georges, dit-elle doucement en se levant; bonjour, monsieur Georges ; mais vous voilà tout interdit. Est-ce que vous viendriez m'apprendre quelque mauvaise nouvelle ?

— Oh ! non, demoiselle, non, au contraire.

— Ah ! tant mieux ! Mais qu'est-ce que ce peut donc être ?

— Eh bien mais, il est revenu, lui,.. vous savez... le garçon qui avait emporté ma somme.

— Le garçon ? Votre somme ?

— Vous savez bien... celui dont je vous ai parlé.

— Ah ! je me souviens maintenant. Ah ! il est revenu ?

— Oui, j'en étais bien sûr.

— Et que vous a-t-il dit ?

— Oh rien ! Je ne l'ai pas vu.

— Mais alors ?

— Attendez. Hier je ne suis rentré que tard à la grotte, parce que dans la journée j'avais porté des choses à la ville. Je me couche, je m'endors presque aussitôt. Ce matin, en me réveillant, je vois quelque chose de blanc auprès de mon lit, un paquet de papier. Je le prends, je le déplie, et je trouve dedans — oh ! je n'en revenais pas — cinq cents francs bien comptés en bel or. Voyez.

— Tiens, tiens ! fit la demoiselle, c'est gentil cela.

— Mais, reprit Georges, je ne comprenais pas ce que cet argent pouvait faire, ni qui pouvait l'avoir mis là — car en tout cas c'est seulement trois cents francs environ qu'il me devait, et je n'aurais pas compris sans un morceau d'écrit qui était dans le paquet.

— Alors ! vous avez lu... et...

— Oh non, pas moi, je ne sais pas lire.

— Comment, monsieur Georges, vous ne savez pas lire ? A votre âge ! Est-ce possible ?

— Ah ! soupira-t-il, où aurais-je appris ?

— Ah ! c'est vrai, pardon, fit la demoiselle.

— Oh ! mais, soyez tranquille, j'apprendrai, je vous le promets ; je vais pouvoir maintenant.

— Et que disait cet écrit ? demanda la jeune femme.

— Tenez, lisez, demoiselle, vous verrez.

Et elle lut sur le papier que Georges lui tendit :

« Mon cher Georges, j'ai dû te faire bien de la peine, mais je veux tâcher de réparer mon tort. Une mauvaise pensée m'a poussé à prendre ton argent ; mais j'ai eu ensuite la bonne idée de ne pas le dépenser follement. Je m'en suis servi pour en gagner d'autre ; et il est très-juste que tu aies ta part du profit. Voilà cinq cents francs au lieu de trois cents. J'ai bien pensé que tu me pardonnerais ; mais je n'oserais pas quand même me présenter devant toi. Adieu, et ne me garde pas rancune. »

— Ce n'est pas lui qui a pu écrire, reprit Georges, il ne savait pas plus que moi ; il a prié quelqu'un. Toujours est-il que maintenant, si vous vouliez, demoiselle...

Il s'interrompit, faisant parler pour lui, en même temps que son regard suppliant, cinq pièces d'or posées dans sa main tendue.

— Quoi ? dit la demoiselle, reprendre la petite somme que je vous ai prêtée ? Mais certainement, je ne demande pas mieux.

Et quand les pièces d'or furent tombées dans sa main ouverte :

— Maintenant, fit-elle, vous ne me devez plus rien.

— Oh si ! je vous dois encore beaucoup ; plus d'argent, c'est vrai ; mais sans vous j'allais en prison.

— Eh bien, soit ! En ce cas, je vais vous demander un service.

— Oh ! dites, et si c'est possible à un homme...

— Très-possible, vous allez voir. Voilà qu'à présent, n'est-ce pas ? votre condition va changer. Votre intention est d'acheter de la terre, de la cultiver courageusement, adroitement, n'est-il pas vrai, monsieur Georges ?

— Oui, répartit Georges, en promenant avec quelque fierté son regard sur les gens qui peu à peu étaient entrés dans la salle et formaient galerie ; oui, et l'on verra bien.

— Moi, je ne serai pas là pour le voir, au moins dans les premiers temps, car je vais partir.

— Partir ! Vous quittez le pays ?

— Mon Dieu, oui, répondit-elle.

Et elle ajouta avec une intention d'ironie :

— D'ailleurs j'ai cru comprendre qu'on trouvait que je m'étais déjà un peu trop attardée ici.

— Que dites-vous ? s'écria vivement le jeune homme. Quoi ! est-ce que quelqu'un aurait osé ?... Ah ! si je le connaissais, celui-là !...

— Oh ! calmez-vous, fit-elle en souriant, ce n'est rien... une idée que je me forge peut-être... Mais laissons cela. Revenons à ce qui vous concerne. Je vais partir ; mais, dussé-je déplaire à certaines gens, je compte revenir dans un an, deux ans... Eh bien, promettez-moi que, d'ici à ce que je revienne, vous aurez tout fait, par votre ardeur au travail, pour démontrer à tous que vous êtes digne de l'estime, de la considération. Car un jour j'ai dit qu'on vous connaissait mal. Promettez-moi de faire que j'aie dit vrai. Voilà le service que je vous demande.

— Oh ! si ce n'est que cela !

Elle répliqua :

— C'est peut-être plus que vous ne croyez, monsieur Georges ; car la tâche sera rude.

— Eh bien, oui ! dit-il alors résolûment, je vous le promets. Et, si je sentais mon courage faiblir, je penserais à vous, je me dirais : « C'est Jea...! »

Il se reprit, et cela la fit sourire.

— C'est Mlle Jeanne qui le veut, et le courage me reviendrait, j'en suis sûr.

XI. — LA COLÈRE DE JEAN MAUCLAIR.

Trois ou quatre jours plus tard, sous la treille de *la Mule blanche*, les habitués réunis pour leur partie de cartes s'étonnaient que, l'heure étant déjà avancée, Jean Mauclair ne fût pas encore arrivé.

— Mon cousin Jean n'a pas coutume de s'attarder ainsi, disait de sa voix flûtée, et avec sa mine pateline, le petit Jérôme, qui affectait une sérieuse inquiétude.

— Allons, finaud, ne fais donc pas l'innocent. Ne sais-tu pas que d'aucune façon tes affaires ne sont en bon chemin depuis quelque temps? En plus de cette damnée fillette qui a donné dans l'œil, pour ne pas dire dans le cœur de ton vieux cousin, voilà Georges qui se range. Il vient d'acheter des arpents de bois, il est déjà en train de défricher, il y va d'un courage!... Ça mais, il n'y aurait rien d'étonnant que ça le rapatriât avec son oncle. Et alors, ma foi, mon pauvre Jérôme... Ah! je sais bien que tu es déjà riche de ton côté, mais l'eau ne fait jamais mal à la rivière. Pare, mon garçon, pare, il n'est que temps.

— Oh! fit Jérôme, toujours placide et onctueux, si c'est la volonté de mon cousin Jean...

— Eh! tiens, le voilà ton cousin Jean. Tu vois bien qu'il n'est ni mort ni malade; et mêmement, regarde de quel train il va... On dirait qu'il n'a que quinze ans.

Jean Mauclair venait en effet à pas précipités du bout de la rue; et quand il fut plus près de l'auberge, on put voir que sa physionomie et sa démarche traduisaient une vive et profonde animation. La face empourprée, l'œil ardent, il alla droit à Jérôme, qui, avec sa déférence coutumière, s'était levé à son approche, et s'appuyant des deux poings sur la table :

— C'est toi que je cherche, dit-il, j'ai un compte à régler avec toi!

— Avec moi, cousin Jean? fit doucement Jérôme.

— Oui, avec toi, reprit d'une voix altérée Jean Mauclair, qu'un tremblement nerveux secouait et dont les lèvres frémissaient; oui, avec toi. Ce ne sera pas long d'ailleurs. Vois-tu, avant de te traiter comme tu le mérites, j'ai voulu avoir des preuves. Il y a plusieurs jours que je m'adonne à cela. Et c'est fait, maintenant je peux parler et te confondre.

Ici une sorte de suffocation coupa la parole au vieillard; mais en voyant que Jérôme allait parler :

— Tais-toi, cria-t-il, tais-toi!... Ah! drôle! tu as cru, n'est-ce pas? que mon bien te revenait de droit, parce qu'un jour je t'ai laissé entendre que, faute d'autre héritier à ma convenance, il pourrait m'arriver de te le donner.

La voix s'étrangla encore dans la gorge de Jean Mauclair, mais il fit un nouvel effort et reprit :

— Oui, c'est de toi, de toi seul... je me trompe, de toi et de ta sournoise de femme que sont partis tous les bruits sur le compte de cette brave fille, qui vous a porté ombrage, du jour où vous avez vu que je faisais attention à elle et qu'elle me rendait quelque politesse. Que n'avez-vous pas imaginé et fait répandre sur elle, pour qu'elle soit contrainte de quitter le pays? Car elle veut le quitter, elle l'a dit, elle veut partir, parce que chacun d'ici maintenant lui fait presque une honte de me parler, de venir dans ma maison. Lâches que vous êtes, vous tous qui avez voulu voir là dedans autre chose qu'une douce consolation donnée à un pauvre vieux homme, par une personne aussi sage que vous êtes méchants, aussi sainte que vous êtes damnés! « Qu'elle parte, et n'importe le moyen, puisque c'est dans nos intérêts, » voilà ce que vous avez pensé; sans vous dire que vous alliez me causer, à moi, une tristesse, un deuil dont je ne me relèverais peut-être pas. Avais-je des comptes à vous rendre de mes actions, moi? n'étais-je pas libre de recevoir, d'aimer même qui me convenait? Et d'ailleurs, est-ce que vous m'auriez compris? est-ce que vous ne m'auriez pas appelé vieux fou, si je m'étais avisé de vous dire : « Tenez, vous voyez cette jeune belle fille, eh bien, c'est le portrait tout renouvelé de ma chère petite Jeanne, de cette enfant que j'ai tant aimée et qui m'a laissé le cœur mort quand elle est morte... Eh bien, cette jeune fille, quand je la vois, je crois voir ma Jeanne; quand elle parle, il me semble l'entendre... Un jour je le lui ai dit. Alors elle, doucement, riant du joli rire de ma Jeanne, elle m'a répondu : « Tant mieux; en ce cas, regardez-moi; en ce cas, entendez-moi, » et elle m'a parlé quand je l'ai rencontrée, et elle est venue s'asseoir quelquefois dans ma maison comme une fille chez son père... Et voilà où vous avez pris tous ces affreux propos qui font qu'elle va partir, me laisser... Ah! tenez, reprit Jean Mauclair en portant péniblement les deux mains à son front, d'où coulait une abondante sueur, ah! tenez, vous êtes des... »

Il n'en put articuler davantage, ses yeux se fermèrent, ses jambes fléchirent, on le vit qui chancelait, on s'empressa autour de lui; plusieurs bras le soutinrent, dans lesquels il tomba en s'agitant convulsivement. Un instant même on le crut mort. Il reprit cependant connaissance, mais la crise l'avait frappé d'une paralysie presque totale, et c'était à peine s'il pouvait articuler quelques paroles. On l'emporta chez lui et l'on appela le médecin, qui, après avoir fait ce que conseillait la science, déclara que le vieillard pourrait bien s'éteindre sous peu de jours.

Qui reçut cette déclaration? La jeune femme étrangère, qui, dès que la nouvelle de l'accident lui était parvenue, avait couru à la maison de Jean Mauclair et s'était installée au chevet du malade, qui d'ailleurs semblait recevoir de sa présence le plus heureux réconfort.

XII. — DÉPART IMPRÉVU.

Deux jours plus tard, la demoiselle, qui avait passé les nuits sur un fauteuil près du lit de Jean Mauclair, quitta la maison au moment où le notaire, appelé par le vieillard, entrait avec quatre notables du pays pour dresser un testament. Cette formalité remplie, elle reprit son rôle de garde-malade assidue, dont elle ne se départit que lorsque, après avoir langui encore cinq ou six jours, Jean Mauclair rendit l'âme, en déposant un long baiser au front de la jeune femme.

C'était à la chute du jour. La demoiselle resta une partie de la nuit à prier, tout en larmes, auprès du mort. Dès la première heure du jour, le lendemain, elle se rendit elle-même à la cure pour ordonner les funérailles, dont elle acquitta les frais de ses deniers. Puis elle revint à la maison mortuaire, où elle présida pieusement à l'ensevelissement.

Le petit Jérôme, d'autre part, n'avait pas perdu de temps pour courir au bourg chez le notaire. Ceux qui l'avaient vu partir morne et tout déconfit ne furent pas peu surpris de le voir revenir le front levé, le regard animé, la démarche allègre.

— Çà mais, demandèrent-ils, est-ce que rien ne serait changé? Est-ce que tu hériteras tout de même?

— Non, pas moi, répliqua-t-il en hochant vivement la tête et en brandissant son poing fermé; mais ce qui me console, c'est qu'elle n'a rien non plus, elle. Ah! la coquine, elle en sera au moins pour ses menées!

— Mais alors, si ce n'est ni toi ni elle, qui donc?

— Eh! Georges, pardi!

— Georges, est-ce possible?

— Eh oui, c'est possible.

— Tiens, tiens !

Et Dieu sait si la nouvelle eut bientôt fait le tour du pays ! On chercha Georges pour la lui annoncer, mais il s'était rendu la veille à la ville, et il ne devait revenir que le soir du surlendemain.

Au sortir de la cérémonie, à laquelle elle avait assisté voilée et solitaire, on vit la demoiselle suivre la route du côté du bourg ; on crut qu'elle allait, selon sa coutume, faire une promenade ; mais on apprit bientôt, par la mère Philippe, qu'elle avait définitivement quitté le village.

Et Dieu sait les commentaires auxquels donna lieu ce départ, qui ressemblait si bien à une fuite honteuse !

XIII. — LE BOUT DE L'AN.

Le glas tintait, et par toutes les rues du village, sur tous les chemins venant des fermes, des hameaux épars dans l'étendue de la paroisse, on ne voyait que paysans endimanchés, que femmes vêtues de noir se dirigeant par couples, par groupes vers l'église, où deux rangées de cierges brûlaient à côté d'un catafalque.

Or un vieillard et une femme, assis devant le seuil de deux maisons voisines, devisaient à ce sujet.

A la sortie de la messe. Dessin de Ch. Gaildrau.

— Ce que c'est de nous pourtant, disait l'homme ; voilà qu'il n'est guère de ménage qui n'ait envoyé une ou deux personnes au service de Jean Mauclair. Dieu ait son âme ! Mais si l'on avait compté aujourd'hui sur les seuls bons souvenirs qu'il a laissés pour remplir l'église, on se serait fortement trompé.

— Sans doute, dit la femme. Ce qu'on en fait, c'est pour complaire à M. Georges.

— M. Georges ! oui, c'est ainsi qu'on l'appelle maintenant, ce garçon que, il y a tant seulement un an, chacun traitait encore de vagabond, de vaurien.

— Mon Dieu, oui, et ce n'est pas seulement parce que la richesse lui est venue, à preuve le peu de cas qu'on faisait de son oncle ; mais qui se serait imaginé que ce garçon, qui avait vécu jusque-là dans la sauvagerie, dans la paresse, deviendrait tout d'un coup le plus honnête, le plus vigilant, le plus serviable des hommes ? Vous savez le bon emploi qu'il fait de sa fortune.

— C'est singulier, remarqua le vieillard, plus je regarde ce Georges quand il passe par ici, et plus il me semble retrouver le portrait non de son père, mais du frère de son père, de Jacques Mauclair... Nous avons été ami d'enfance avec celui-là. C'était un drôle de corps. Il ne connaissait qu'une chose : être son maître, être libre. Et comme il n'était pas riche, son idée n'était guère aisée à suivre ; mais voilà qu'un beau jour, pour

quelques mots de travers que lui avait dits le paysan chez qui il était en service, il ne fait ni une ni deux, il quitte le pays, il part, et il ne devait pas revenir... Il sera allé mourir misérable quelque part... Oh! ce n'était cependant pas le courage qui lui manquait. Non, un travailleur de première valeur; mais il ne pouvait souffrir d'être dominé. Enfin, que sera-t-il devenu?... Toujours est-il que son neveu Georges me le rappelle... et d'autant mieux que, dit-on, c'était pareillement pour n'avoir aucun maître qu'il vivait ainsi dans le vagabondage.

— Oui; aussi faut-il voir la justice et la bonté qu'il a pour les gens qui le servent. Ils ne tarissent pas sur son compte. Il n'y a pas deux maisons comme celle-là dans le pays.

— Ah! qu'il se donne de garde cependant; trop de bonté devient faiblesse. A vrai dire, un de ces jours il se mariera, et tout sera mieux surveillé.

— Mais voilà justement ce qui n'arrivera pas, répartit la femme, car il dit à qui veut l'entendre qu'il est décidé à ne se marier jamais.

L'office était achevé, et devant le porche, sur la place de l'église, se pressait la multitude qui allait s'éparpiller dans toutes les directions. Georges Mauclair était là, que chacun venait saluer, et qui donnait aux uns et aux autres de cordiales poignées de main. Tout à coup une rumeur courut dans la foule :

— L'avez-vous vue, là-bas, dans la chapelle de Saint-Joseph, au fond de l'église?

— Oh! nous sommes plusieurs qui l'avons reconnue.

— Oui, elle a eu l'audace de revenir. Elle a été là tout le temps de l'office.

— C'est elle, c'est bien elle.

— Elle? répéta interrogativement Georges, aux oreilles de qui ces propos étaient arrivés; de qui parlez-vous?

— Eh! tenez, la voilà qui sort.

Georges regarda, et de nouveau il dit : « Elle! » mais ce fut alors comme un cri joyeux qui s'échappa de ses lèvres, et, oubliant que deux ou trois cents personnes l'entouraient, il parut tomber en contemplation devant la personne qu'on lui avait désignée. Celle-ci venait à lui, en tenant à demi baissés des yeux d'où l'on voyait que des larmes avaient récemment coulé. On s'écartait sur son passage et des murmures peu flatteurs se faisaient entendre.

— Qu'ont-ils donc? dit-elle, s'adressant à Georges, qui, troublé, rougissant, jetait autour de lui des regards suppliants.

— Oh! rien, répliqua-t-il, ne prenez pas garde... C'est qu'ils s'étonnent de vous voir là... Mais ce n'est rien, ils vont se taire... Ils ne savent pas... ils ne peuvent pas savoir... Mais je...

— En effet, dit-elle, ils ne savent pas; mais ils ne s'étonneront plus sans doute, quand ils sauront que mon père s'appelait Jacques Mauclair.

— Jacques Mauclair! s'écria le jeune homme ébahi.

— Oui, et je suis venue prier pour le frère de mon père. N'était-ce pas mon devoir? ajouta-t-elle en promenant ses beaux yeux encore humides sur la foule silencieuse. Puis elle reprit :

— Maintenant, cousin Georges, vous pouvez, je pense, m'offrir publiquement votre bras jusqu'à votre maison... Nous avons à causer. Allons.

XIV. — ÉPILOGUE.

— N'importe, disaient, quatre ou cinq jours plus tard, les commères qui formaient l'entourage coutumier de la mère Philippe, tout ça n'est pas encore bien clair.

— Mais au contraire, répliquait l'aubergiste. Voyons plutôt. Jacques Mauclair était parti un jour à l'aventure, il avait passé les mers, la richesse lui était venue; il s'était marié, il était resté veuf avec une fille à qui il parlait toujours de son pays. Jacques Mauclair, donc, avait décidé de revenir au pays pour y finir ses jours. Mais, comme il se préparait à ce voyage, il tomba malade et, sentant la mort venir, il recommanda à sa fille de se conformer à ses intentions, qui étaient de faire du bien à ceux des membres de sa famille qui pourraient en avoir besoin.

— Bon! mais il n'en est pas moins vrai qu'une fois en bonne grâce auprès de Jean Mauclair, elle a fait de son mieux pour le faire tester en sa faveur, sans lui dire qui elle était peut-être.

— Quelle sottise! comme si le testament ne devait pas dire son nom! Et quant à ses intentions sur l'héritage, écoutez. Hier, j'étais là-haut dans sa chambre avec la demoiselle. Voilà Georges qui arrive. Il tenait une feuille de papier blanc dans une main et une écritoire dans l'autre. Elle demanda en riant :

« — Pourquoi faire tout cela?

« — Pour que vous m'écriviez ce que vous m'avez promis hier soir, répondit-il en riant aussi.

« — Quoi donc? la promesse de m'appeler bientôt Mme Georges Mauclair?

« — Oui.

« — Quelle idée!

« — N'importe, j'y tiens.

« — Oh! alors... »

Et elle prend la plume en riant encore, et elle se met à écrire. Mais à peine a-t-elle achevé une ligne, que Georges, qui regardait par-dessus son épaule, enlève la feuille en s'écriant tout joyeux :

« — C'est bien, ça me suffit. Je voulais de votre écriture, j'en ai. »

Puis voilà qu'il sort de sa poche deux autres papiers écrits, il met le troisième à côté sur la table, et il me dit :

« — Regardez, mère Philippe, n'est-ce pas la même personne qui a écrit tout ça?... Voilà d'abord la prétendue lettre du garçon qui avait rapporté cinq cents francs dans la grotte. Cet argent, c'est elle qui le donnait pour me rendre heureux. Maintenant, voilà un papier qui s'est trouvé dans un tiroir chez mon oncle. Voyez. « Ceci est mon testament. Moi, Jean Mauclair, je donne « tout ce que je possède à mon neveu Georges Mau« clair. » C'était sûrement un modèle qu'elle lui avait fait, pensant qu'il pourrait écrire lui-même, mais il n'a pas pu; c'est alors qu'il a mandé le notaire. Mais le papier est resté, heureusement, car elle aurait laissé croire à tous, même à moi, qu'un jour elle avait songé à me prendre cet héritage. »

Alors la demoiselle m'a dit, avec son joli sourire :

« — Vous voyez, mère Philippe, à quoi l'on s'expose quand on fait jurer aux gens qu'ils apprendront à lire.

« — Toujours est-il que je vous dois tout, a repris Georges.

« — Eh bien, soit, a-t-elle répliqué en lui tendant la main, et vous allez avoir toutes les occasions de vous acquitter.

« — Oh! soyez tranquille, s'est-il écrié; si vous n'êtes pas heureuse, ce sera vraiment que vous ne l'aurez pas voulu. »

EUGÈNE MULLER.

TABLE MÉTHODIQUE DES MATIÈRES DU TRENTE-SEPTIÈME VOLUME.

POÉSIE, MUSIQUE, ÉTUDES RELIGIEUSES.

Le Noël des paysans. Daniel Leylo, marquis de Lonlay. 88.
Les Conciles œcuméniques, Ch. Raymond. 117.
Offrande à la Vierge, B. Genevay. 225.
Les Deux Vieillesses, vic. de Bornier. 226.
L'Amour et l'Amitié, marquis de Lonlay. 226.

NOUVELLES, ÉTUDES MORALES.

La Jeunesse de Fénelon, Mary Lafon. 1.
La Prairie, J. Janin. 149, 166, 193.
Kanniverstann, H. de Suckau, 227.
Le Joueur philanthrope, Ch. Millochau. 228.
Le Chiffonnier modèle, Bergers. 231.
La Mort du père, Mme A. Toussaint. 273.
La Mort de la mère, Mme A. Toussaint. 306.
Georges Mauclair, E. Muller. 326, 370.

ÉTUDES ET RÉCITS HISTORIQUES, BIOGRAPHIES.

Sabine de Steinbach, R. de Navery. 46, 81, 97.
La Reine Clotilde et la conversion des Francs au catholicisme, J. Bertal. 25, 33, 74.
Le Bon Rollin, J. Janin. 18, 57, 65.
La Dynastie des Rothschild, Ch. Raymond. 207.
Th. Becket, A. Genevay. 142, 161, 214.
Wilhelmine et Pieter Baas, A. de Fleury. 281.
Rembrandt, A. Genevay. 335, 366.
La Dame des Armoises, R. de Navery. 339, 353.
La Duchesse de Berry, C. W. 253.
Roqueplan, C. W. 255.
Duc de Broglie, C. W. 160.
Comte de Montalembert, C. W. 222.
Ch. Dickens, C. W. 317.

SCIENCES.

La Légende des arbres, E. Muller. 11, 33, 105, 129.
Nos Ennemis et nos Alliés, par A. Mangin. 90.
Monseigneur l'Or et son ministre l'Argent, Ch. Deslys. 177, 200.
Le Cerveau, M. Deschastelus. 82.
L'Orfévrerie et les Orfévres, Ch. Deslys. 249, 276, 309, 321,
Les Bêtes criminelles au moyen âge, A. Mangin. 300.

BEAUX-ARTS, BIBLIOGRAPHIE.

Le Salon de 1869, C. W. 17.
Le Salon de 1870, C. W. 255, 315.
La Galerie de San Donato, C. W. 159, 189, 273, 352.
La Galerie Edwards, C. W. 190.
Le Salon comique, Cham. 305.
Exposition d'Amsterdam, Ch. Raymond. 31.
Le Livre, par J. Janin, C. W. 160.
La Fontaine commenté par Buffon, C. W. 191.
Réimpression de la collection du *Musée des Familles*. 192, 288, 320.

VOYAGES ET VOYAGEURS.

David Livingstone, Richard Cortambert. 110, 137.
Le Palais de justice, E. Renaudin. 124,
Le Château de Blois, C. W. 319.
Saint-Jean de Latran, E. Renaudin. 55.
Les Peaux-Rouges du Canada, le Trésor de Montcalm, H. de La Blanchère, 233, 257, 289.

ACTUALITÉS.

Chronique, Ch. Wallut. 30, 62, 94, 126, 159, 189, 223, 253, 286.
(Voir Biographie et Beaux-Arts.)

TABLE ALPHABÉTIQUE DES GRAVURES.

Abondance de bien ne nuit pas. 380.
Adieux (Les) à Phocion. 73.
A l'entrée d'Isabeau de Bavière. 16.
Alexandre et Diogène. 69.
Alexandre et le pirate. 72.
Alligator, 93.
Ange (L') quittant la famille de Tobie. 336.
Arion. 345.
Aubépin (L') du cimetière des Innocents. 33.
Barbier (Le). 352.
Basterne (La) vide. 45.
Becket (Thomas). 7 grav. 144, 145, 148, 161, 165, 217, 221.
Belle (La) Nani. 192.
Calme (Le) du soir. 316.
Cathédrale de Strasbourg. 49.
Château de Blois. 320.
Château de Ferrières, 2 gr. 208, 209.
Chiffonnier (Le) avant et après la toilette. 232.
Chutes (Les) Victoria. 137.
Claude Marcel et la princesse Marguerite. 312.
Cléobis et Biton. 61.
Clotilde et Clovis. 41.
Cornélie et ses fils. 24.
Coupe (La) et la feuille de rose. 37.
Dame (La) des Armoises, 9 gr. 341, 344, 345, 349, 353, 357, 360, 361, 365.
Dandys du bords du Zambèze, 140.
Darius et les envoyés des Scythes. 65.
Dentiste (Le). 273.
Détail du cerveau. 185.
Douze (Un des) travaux d'Hercule. 160.
Druides (Les) cueillant le gui. 105.
Eglise (L') de Vezelay. 217.
Elégantes de l'Afrique australe. 141.
Environs de Villers. 317.
En vue de Rome. 256.
Fondation de Sainte-Geneviève. 77.
Francs Saliens, etc. 29.
Garde (La) de nuit. 368.
Gavial. 93.
Georges Mauclair. 3 gr. 328, 329, 333, 353, 357.
Grand pont (Le). 280.
Héliades (Les) changées en peupliers. 13.
Horace et Virgile chez Mécène. 57.
Intérieur d'un sorcier. 300.
Jaffa. 147.
Janvier. 128.
Jésus-Christ et le figuier. 129.
Jeunesse (La) de Fénelon, 4 gr. 1, 5, 8, 9.
Lanterne (La) magique chez les Botundas. 116.
Lutèce vers 250 après Jésus-Christ. 25.
Maison des Rothschild dans la Judengasse à Francfort. 213.
Maison de Pierre le Grand à Saardam. 281, 285.
Melbourne. 200.
Mine (Une) en Californie, 181.
Miroir et œuvres principales de Th. Germain. 321.
Mort (La) des enfants de Clodomir. 80.
Nègre éventrant un crocodile, 92.
Œil (L') du dieu. 205.
Offrande à la Vierge. 225.
Orfévres (Les) et les marchands d'oiseaux. 313.
Ours (L') et les bœufs, 301.
Palais de justice restauré. 125.
pauvre mère. 17.
Paysage du Quercy. 1.
Paysage (Un) aux premiers âges du monde. 177.
Paysage de la basse Egypte. 189.
Pèlerins (Les) d'Emmaüs. 337.
Petit Nesle (Le). 309.
PORTRAITS : Becket (Th.). 161. — Duchesse de Berry. 253. — J. Janin. 224. — Livingstone. 112. — Pie IX. 96. — Rembrandt. 369. — Rollin. 21. — Sainte-Beuve. 64. — Villemain. 288.
Portrait de l'arbre. 136.
Prairie (La). 8 gr. 153, 157, 169, 172, 173, 176, 193, 197.
Procès (Le) des rats. 301.
Procope et les enfants. 133.
Pyrame et Thisbé. 109.
Sabine de Steinbach, 8 gr. 48, 49, 53, 81, 85, 97, 101, 104.
Saint Eldrad et les serpents. 304.
Saint Germain et sainte Geneviève. 40.
Saint-Jean de Latran. 56.
Salon comique. 305.
Scipion devant l'autel de Jupiter. 60.
Supplice (Le) de la truie. 304.
Sur les bords du lac Nyami. 113.
Tombeau (Le) de Charlemagne. 277.
Tonneau (Le) des Danaïdes. 32.
Trésor (Le) d'Hildesheim. 249.
Trésor (Le) de Montcalm, 16 gr. 233, 237, 240, 241, 245, 248, 257, 261, 265, 269, 272, 289, 292, 293, 296, 297.
Types religieux. 2 gr. 120, 121.
Vallée (La) de Ballarat. 201.
Vol (Le) des diamants de la couronne, 324.

LA SAGESSE DES NATIONS.

Abondance de bien ne nuit pas. Composition de Fellmann.

AVIS URGENT. RENOUVELLEMENT DE L'ABONNEMENT POUR 1870-1871.

N. B. *Ne pas envoyer de timbres-poste pour prix de l'abonnement ; ils seraient rigoureusement refusés.*

Les abonnés sont priés de joindre, s'il se peut, à leur demande la dernière bande du journal.

Nous rappelons à nos souscripteurs (soit du *Musée* seul, soit du *Musée* et des *Modes vraies* réunis) que leur abonnement pour 1869-1870 expire avec la présente livraison, qui complétera notre trente-septième volume.

La livraison d'octobre 1870, première du trente-huitième volume (1870-1871), ne pourra être envoyée exactement qu'aux personnes qui, d'aujourd'hui au 1er octobre, auront renouvelé leur abonnement pour 1870-1871, en versant ou en envoyant *franco* à nos bureaux, soit : pour le *Musée* seul, 6 fr. par an pour Paris, 7 fr. 50 c. pour les départements ; — pour le *Musée* et les *Modes vraies* réunis, 11 fr. par an pour Paris, 13 fr. 70 c. pour les départements.

N. B. Les abonnés qui pourront renouveler d'avance et au plus tôt leur abonnement nous permettront ainsi d'accélérer, dans l'intérêt de tous, notre tirage et notre service.

Voici un modèle de souscription qu'il suffit de transcrire et d'adresser *franco* au *Musée des Familles*, rue Saint-Roch, 29, à Paris, avec la dernière bande du journal :

« *Je m'abonne* (ou *je renouvelle mon abonnement*) *au* Musée des Familles (1), *que je recevrai franco par la poste, pour la somme ci-jointe de* 7 *fr.* 50 *c.* (2), *le* 25-26 *de chaque mois, du* 25 *octobre* 1870 *au* 25 *septembre* 1871 *inclus.* »

Ecrire lisiblement son nom et son adresse, et remettre cette lettre *affranchie* au premier bureau de poste, avec le prix de l'abonnement, contre lequel tout directeur des postes doit expédier un bon de ladite somme.

Pour l'étranger, voyez les prix à la première page de la couverture des livraisons.

On peut aussi s'abonner directement dans tous les bureaux des Messageries impériales et générales et chez tous les libraires.

(1) Ajouter : « et aux *Modes vraies*, » si on veut les recevoir avec le *Musée*.

(2) Inscrire en ce cas « 13 fr. 70 c. »

RÉIMPRESSION DE LA COLLECTION DU *MUSÉE DES FAMILLES*.

(Voir pour les conditions la quatrième page de la présente couverture.)

91-5
66
SPECIAL
PERIOD.
AP
1
M8
V.37
1869-70
GETTY CENTER LIBRARY